This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 402611 DUPL

UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BX
3001
.R45

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Messager des Fidèles.

PETITE REVUE BÉNÉDICTINE.

TOME I. — 1884-85.

Digitized by Google

Approbations des 12 livraisons de la 1re année.

Imprimatur: Bruges, le 11 Mars 1884.
Imprimatur: Bruges, le 10 Avril 1884.
Imprimatur: Bruges, le 12 Mai 1884.
Imprimatur: Bruges, le 13 Juin 1884.
Imprimatur: Bruges, le 4 Juillet 1884.
Imprimatur: Bruges, le 9 Août 1884.
Imprimatur: Bruges, le 7 Septembre 1884.
Imprimatur: Bruges, le 11 Octobre 1884.
Imprimatur: Bruges, le 12 Novembre 1884.
Imprimatur: Bruges, le 12 Décembre 1884.
Imprimatur: Bruges, le 12 Janvier 1885.
Imprimatur: Bruges, le 11 Février 1885.

✠ J. J. Évêque de Bruges.

Digitized by Google

Operi Dei nihil præponatur. Reg. S. Bened. c. 43.

Vere Deum quærere. Reg. S. P. Bened. c. 58.

Revue bénédictine.

Le Messager des Fidèles

Petite Revue Bénédictine,

paraissant à l'abbaye de Maredsous, sous la direction du

R. P. DOM GÉRARD VAN CALOEN, O. S. B.

Rédaction et Administration

A L'ABBAYE DE ST-BENOIT DE MAREDSOUS, PAR ST-GÉRARD,

Province de Namur (Belgique).

Digitized by Google

LE Messager des Fidèles paraît le 21 de chaque mois, en livraisons de 48 pages, avec couverture imprimée. Il forme par an un beau volume de 576 pages. Les abonnements commencent à partir de la livraison de Mars. A la fin de chaque année on recevra le titre et la table des matières.

Le recouvrement se fait par quittances postales, qui sont présentées après réception de la première livraison.

Pour tout ce qui concerne la *rédaction*, s'adresser au R. P. **Dom Gérard van Caloen,** à l'abbaye de Maredsous, par Saint-Gérard (province de Namur).

Pour l'*administration* et les *abonnements:*
A l'administration du *Messager des fidèles*,
Belgique : Abbaye de Maredsous, par Saint-Gérard.
France : Société de Saint-Augustin, rue Royale, 26, Lille.
Autres pays : Abbaye de Maredsous, par Saint-Gérard (Belgique).

Prix de l'Abonnement.

Pour la Belgique.. ... ... fr. 6,00
Pour l'étranger (Union postale).. ... ... fr. 7,00
Pour les pays ne faisant pas partie de l'Union postale, fr. 6,00, le port en sus.

N. B. — Voulant faire une faveur à nos abonnés de la première année, nous réduisons de 6 à 4 fr. pour la Belgique et de 7 à 5 fr. pour l'étranger, le prix de l'abonnement de tous ceux d'entre eux qui nous procureront un nouvel abonnement. Ce nouvel abonnement, pris par l'entremise d'un abonné, sera également de 4 fr. pour la Belgique, et de 5 fr. pour l'étranger.

Chamfiers
Bates
36 mos
6-30-1922
93 at 2 pt

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1884-85. — N° 1. — 21 Mars.

A SAINT BENOIT.

C'EST à vous, ô Père bien-aimé, que nous dédions ces pages. C'est en votre fête et sous votre patronage que nous abordons ce modeste travail, inspiré par l'obéissance. De qui, plus sûrement que de vous, après Dieu, sommes-nous en droit d'attendre l'assistance dont nous avons besoin pour le mener à bonne fin ?

Vous nous enseignez que rien n'est impossible à celui qui obéit. — Daignez nous le faire éprouver.

O vous, qui aimiez si tendrement l'Église et ses admirables offices, apprenez-nous à les faire connaître et aimer des fidèles! Dictez-nous les paroles au moyen desquelles nous aurons à distiller dans leurs cœurs l'amour de sa liturgie sacrée.

Vous voulez qu'*en toutes choses Dieu soit glorifié.*

C'est là notre unique ambition.

Faites qu'initiant les âmes aux rites de l'Église nous aidions à affermir leur foi, à asseoir leur espérance, à enflammer leur charité, — en un mot, à les rapprocher de Dieu.

Car aimer l'Église et glorifier Dieu, c'est tout un.

Bénissez-nous, ô Benoît, aidez-nous :

Afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié !
Ut in omnibus glorificetur Deus.

403199

Digitized by Google

CE QUE NOUS SOMMES.

ENCORE *une nouvelle revue ?*
Aurez-vous des lecteurs ?
Que leur apprendrez-vous ?
Je réponds à ces trois questions.

Pourquoi une nouvelle revue ? — Pour répondre à un *ancien* besoin : celui de RAPPROCHER LES FIDÈLES DE L'ÉGLISE LEUR MÈRE, de leur faire goûter, en les leur faisant connaître, les traditions, les enseignements, les rites de l'Église. — C'est là, croyons-nous, un des moyens les plus efficaces pour contribuer à faire revivre dans le monde l'esprit chrétien. Faisons pénétrer dans les jeunes rameaux de l'arbre la sève antique qui n'a jamais cessé de circuler dans son tronc, et nous les verrons se couvrir d'un verdoyant feuillage, produire les fleurs d'écarlate et d'argent dont les plus beaux âges nous ont laissé le vivifiant souvenir.

Voilà notre but premier. — Nous en avons un second.

Tout en s'adressant aux fidèles en général, comme son titre l'indique, notre petite revue servira spécialement de LIEN D'UNION ENTRE LES AMIS DE SAINT BENOIT ET SON ORDRE. — La Providence nous a donné beaucoup d'amis : le monastère leur sert de centre, de lieu de réunion, je dirai presque de maison paternelle; ils aiment à venir, sous l'égide du grand Patriarche des moines d'Occident, s'y retremper dans la vie spirituelle, s'y édifier, s'y consoler, s'y instruire. Mais ils ne peuvent y rester toujours.— Cet humble *Messager* ira leur porter des nouvelles de la famille bénédictine en leur parlant du présent, du passé, des espérances de l'avenir. Il entretiendra dans leurs cœurs l'amour de saint Benoît, de son esprit et de ses œuvres.

Ce but secondaire est exprimé par le sous-titre :

Aurez-vous des lecteurs ? — A cette question nous répondrons sans hésiter : *Oui*, parce que nous ne sommes pas *nous*. Nous offrons aux fidèles, non pas le produit de notre imagination ni de nos connaissances personnelles, mais la nourriture que l'Église donne à ses enfants et qu'elle leur a donnée sans interruption depuis près de dix-neuf siècles. Jamais les vrais enfants de l'Église ne se fatiguent de cette manne toujours ancienne et sans cesse nouvelle. — Rien ne nous empêche de la leur offrir sous une forme variée, à doses opportunes, avec assaisonnements de circonstance. Mais le fond restera l'Église, et toujours l'Église. — Aussi, tant qu'il y aura

Digitized by Google

des enfants de l'Église avides de devenir meilleurs enfants de l'Église, nous sommes certains de trouver parmi eux des lecteurs.

Et enfin : *Que leur apprendrez-vous ?* — Cette question paraît oiseuse, après ce qui précède. Il ne nous reste qu'à faire une rapide énumération du genre d'articles dont seront nourris nos fascicules.

Une *Chronique liturgique* ouvrira chaque livraison. On y indiquera les temps liturgiques, les solennités, les fêtes et toutes les particularités des offices de l'Église, pour un mois. Ce ne sera ni une simple nomenclature, ni un commentaire prolixe de la cartabelle. On ne touchera pas chaque jour du mois, mais on en fera ressortir les points saillants, ceux auxquels il convient que tout fidèle, même le plus engagé dans les affaires du siècle, s'arrête un moment pour en jouir et les savourer.

Pour cette partie de notre recueil nous comptons mettre largement à contribution l'admirable *Année liturgique* de dom Guéranger. Ceux qui ne possèdent pas encore ce beau livre feront ainsi connaissance avec lui, et ceux qui l'ont déjà ne seront pas mécontents qu'on en signale à leur attention les plus beaux morceaux.

Des articles spéciaux seront consacrés aux questions les plus intéressantes de la liturgie ; là, on ira plus à fond, on ne se contentera pas d'effleurer le sujet, mais on le traitera de manière à instruire et à édifier.

Nous aimerons aussi à consacrer parfois une page aux questions d'actualité, se rattachant plus particulièrement à la vie chrétienne; car, au temps où nous vivons, il faut s'instruire dans la théorie, si l'on veut agir sûrement dans la pratique.

Quant à notre second but, nous nous ferons avant tout un devoir de faire aimer et connaître davantage notre illustre Père saint Benoît. Nous parlerons aussi de ses enfants, qui se nomment légion: source intarissable qui tour à tour nous promènera à travers les champs fertiles et féconds de l'apostolat, de l'éducation, du gouvernement, de l'érudition, comme aussi dans les prairies émaillées de la vie intérieure, des œuvres de zèle, de la piété candide, des arts, des lettres, et de la perfection chrétienne. Nous ferons aussi une large part dans notre modeste recueil aux faits actuels et quotidiens qui sont de nature à intéresser nos amis.

Telle est, cher lecteur, notre profession de foi.

Tel est notre programme.

Nous abordons notre tâche *au nom du Seigneur*, et sans autre but que de travailler à sa gloire !

Ut in omnibus glorificetur Deus !

Digitized by Google

CHRONIQUE LITURGIQUE.

21 Mars. — Saint-Benoît, abbé, patriarche des Moines de l'Occident. — Double de 1re classe, avec octave privilégiée. — Messe propre GAUDEAMUS, avec Séquence, Credo et Préface propre de N. B. Père Saint Benoît, pendant toute l'octave.

L'OCTAVE de Saint-Benoît est privilégiée, c'est-à-dire, qu'elle se célèbre en plein temps de Carême en vertu d'un privilège spécial. Car, il est de tradition antique dans l'Église que les Octaves, qui sont des jours de joie et d'allégresse liturgique, ne se célèbrent pas durant la sainte quarantaine de pénitence. Elle est encore privilégiée dans le sens ordinaire du mot, en ce que la célébration de l'octave l'emporte sur les fêtes de saints, qui se présentent pendant sa durée, et sur les féries du Carême.

La Messe *Gaudeamus* dont les accents nobles et mélodieux retentissent si majestueusement sous les voûtes du temple, est propre à l'ordre de Saint-Benoît; mais en vertu d'un indult pontifical, il est permis à tout prêtre, soit séculier, soit régulier, de la célébrer dans les églises de l'ordre bénédictin. Rappelons aussi, que par un récent décret de la sainte Congrégation des Rites, S. S. Léon XIII a élevé la fête de saint Benoît au rang de *double-majeure* pour l'Église universelle, afin que cette fête ne fût pas exposée à se voir éliminer par les offices de la semaine sainte ou d'autres. D'après ce décret, si la fête de notre illustre Père ne peut se célébrer au jour même qui lui revient, elle doit être transférée au premier jour libre après Pâques, et cela, non seulement dans l'ordre de Saint-Benoît, mais dans toutes les églises.

Nous ne pouvons donner aux fidèles une meilleure idée de l'esprit de la sainte Église, touchant saint Benoît, qu'en leur faisant connaître l'admirable Préface propre qu'elle lui consacre et qui se chante aujourd'hui solennellement dans les églises bénédictines.

« Il est véritablement digne et juste, il est équitable et salutaire, que nous vous rendions grâces partout et toujours, ô Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel. A vous qui avez établi comme Chef et comme Maître d'une multitude innombrable de fils, le bienheureux Benoît confesseur de votre nom, gratifié de la science d'en haut. Vous l'avez rempli de l'esprit de tous les justes, et après l'avoir ravi hors de lui, vous l'avez illuminé de l'éclat de votre divine lumière ; afin que nageant dans cet océan de lumière de la vision béatifique, son âme se dégageât de toute entrave, et pût comprendre combien sont futiles et misérables toutes les choses de ce bas monde. Cela vous l'avez fait, ô Dieu, par JÉSUS-CHRIST notre Seigneur.

Digitized by Google

C'est pourquoi, se répandant en chants d'allégresse, sur toute l'étendue du globe terrestre, l'assemblée des moines se livre à la joie. Mais ils ne sont pas seuls : les Vertus des cieux et les Puissances angéliques s'unissent à eux pour chanter une hymne à la gloire de Votre Nom, et disent sans cesse : Saint, saint, saint, est le Seigneur Dieu des armées. Le Ciel et la terre sont remplis de votre gloire. *Hosanna* au plus haut des cieux. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. *Hosanna* au plus haut des cieux ! »

Écoutez maintenant, chers lecteurs, qui aimez déjà saint Benoît mais ne le connaissez pas suffisamment, écoutez à combien de titres il a droit à votre amour et à votre reconnaissance. Cette page, nous l'empruntons à dom Guéranger, l'illustre abbé de Solesmes, au plus grand moine de ce siècle, à celui qui fit revivre parmi nous l'esprit de saint Benoît.

Après nous avoir dit que saint Grégoire le Grand, premier pape bénédictin, écrivit lui-même la vie du Patriarche des moines d'Occident, il continue en ces termes :

« La postérité, en effet, avait droit de connaître l'histoire et les vertus de l'un des hommes dont l'action sur l'Eglise et sur la société a été le plus salutaire dans le cours des siècles : car, pour raconter l'influence de Benoît, il faudrait parcourir les annales de tous les peuples de l'Occident, depuis le VIIe siècle jusqu'aux âges modernes. Benoît est le père de l'Europe ; c'est lui qui, par ses enfants, nombreux comme les étoiles du ciel et comme les sables de la mer, a relevé les débris de la société romaine écrasée sous l'invasion barbare ; présidé à l'établissement du droit public et privé des nations qui surgirent après la conquête ; porté l'Évangile et la civilisation dans l'Angleterre, la Germanie, les pays du Nord et jusqu'aux peuples slaves ; enseigné l'agriculture ; détruit l'esclavage ; sauvé enfin le dépôt des lettres et des arts, dans le naufrage qui devait les engloutir sans retour, et laisser la race humaine en proie aux plus désolantes ténèbres.

« Et toutes ces merveilles, Benoît les a opérées par cet humble livre qui est appelé sa règle. Ce code admirable de perfection chrétienne et de discrétion a discipliné les innombrables légions de moines par lesquels le saint Patriarche a opéré tous les prodiges que nous venons d'énumérer. Jusqu'à la promulgation de ces quelques pages si simples et si touchantes, l'élément monastique, en Occident, servait à la sanctification de quelques âmes : mais rien ne faisait espérer qu'il dût être, plus qu'il ne l'a été en Orient, l'instrument principal de la régénération chrétienne et de la civilisation de tant de peuples. Cette Règle est donnée, et toutes les autres disparaissent successivement devant elle, comme les étoiles pâlissent au ciel quand le soleil vient à se lever. L'Occident se couvre de monastères, et de ces monastères se répandent sur l'Europe entière tous les secours qui en ont fait la portion privilégiée du globe.

« Un nombre immense de saints et de saintes qui reconnaissent Benoît

Digitized by Google

pour leur père épure et sanctifie la société encore à demi-sauvage ; une longue série de Souverains Pontifes, formés dans le cloître bénédictin, préside aux destinées de ce monde nouveau, et lui crée des institutions fondées uniquement sur la loi morale, et destinées à neutraliser la force brute, qui sans elles eût prévalu ; des évêques innomblables, sortis de l'école de Benoît, appliquent aux provinces et aux cités ces prescriptions salutaires ; les apôtres de vingt nations barbares affrontent des races féroces et incultes, portant d'une main l'Évangile et de l'autre la Règle de leur père ; durant de longs siècles, les savants, les docteurs, les instituteurs de l'enfance appartiennent presque tous à la famille du grand Patriarche qui, par eux, dispense la plus pure lumière aux générations. Quel cortège autour d'un seul homme, que cette armée de héros de toutes les vertus, de Pontifes, d'Apôtres, de Docteurs qui se proclament ses disciples, et qui aujourd'hui s'unissent à l'Église entière pour glorifier le souverain Seigneur dont la sainteté et la puissance ont paru avec un tel éclat dans la vie et les œuvres de Benoît ! »

23 Mars.—Dimanche Lætare.—4e Dimanche du Carême. Dimanche privilégié de IIe classe, c'est-à-dire que l'office s'en célèbre toujours, sauf de très rares exceptions, nonobstant les fêtes qui peuvent se présenter en ce jour. C'est ainsi que sont privilégiés tous les dimanches depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, à cause de la grande importance attachée à ce saint temps de pénitence par notre mère la Sainte Église.

« Ce Dimanche, appelé *Lætare*, du premier mot de l'Introït de la Messe, est un des plus célèbres de l'année. L'Église, en ce jour, suspend les saintes tristesses du Carême ; les chants de la Messe ne parlent que de joie et de consolation ; l'orgue, muet aux trois dimanches précédents, fait entendre sa voix mélodieuse ; le diacre reprend la dalmatique, le sous-diacre la tunique : et il est permis de remplacer sur les ornements sacrés la couleur violette par la couleur rose. Nous avons vu, dans l'Avent, ces mêmes rites pratiqués au troisième dimanche appelé *Gaudete*. Le motif de l'Église, en exprimant aujourd'hui l'allégresse des fidèles dans la sainte carrière, est de stimuler leur ardeur pour en achever le cours. Nous avons parlé, au jeudi précédent, de ce jour central du Carême, jour d'encouragement, mais dont la solennité ecclésiastique devait être transférée au dimanche suivant, dans la crainte qu'une trop grande liberté ne vînt altérer en quelque chose l'esprit du jeûne : aujourd'hui rien ne s'oppose à la joie des fidèles, et l'Église elle-même les y convie. »

25 Mars. — Mardi. — **L'annonciation de la très Sainte Vierge Marie.** Double de IIe classe.

A la messe solennelle de ce jour, le célébrant et ses ministres s'agenouillent au pied de l'autel, au moment où le chœur chante : « *Et incarnatus est* » pendant le Credo. C'est un hommage public rendu à l'abaissement

Digitized by Google

du Sauveur JÉSUS qui en ce jour daigne prendre chair dans le sein de la Vierge Immaculée. C'est pour la même raison que le prêtre fait toujours la génuflexion au moment où il prononce lui-même ces paroles à la messe, tant au *Credo* qu'au dernier Évangile.

« Cette journée est grande dans les annales de l'humanité ; elle est grande aux yeux même de Dieu : car elle est l'anniversaire du plus solennel événement qui se soit accompli dans le temps. Aujourd'hui, le Verbe divin, par lequel le Père a créé le monde, *s'est fait chair* au sein d'une Vierge, *et il a habité parmi nous* (1). Suspendons en ce jour nos saintes tristesses ; et en adorant les grandeurs du Fils de Dieu qui s'abaisse, rendons grâces au Père *qui a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique* (2), et au Saint-Esprit dont la vertu toute-puissante opère un si profond mystère. Au sein même de l'austère Quarantaine, voici que nous préludons aux joies ineffables de la fête de Noël ; encore neuf mois, et notre Emmanuel conçu en ce jour naîtra dans Bethléem, et les concerts des Anges nous convieront à venir saluer sa naissance fortunée. »

28 Mars. — Vendredi. — Octave de N.B. Père **saint Benoît.** — Aujourd'hui se termine dans l'Ordre de Saint-Benoît, la solennité de la fête du saint Patriarche. — Unissez-vous à nous, chers fidèles, pour invoquer une dernière fois avec ferveur celui qu'à tant de titres vous aimez comme nous à nommer votre père. — L'*octave*, dans la symbolique de l'Église, est l'image du Ciel, où nos fêtes saintes célébrées ici-bas trouvent leur écho et auront leur éternel retentissement dans la gloire céleste.

29 Mars. — Samedi. — Fête de **saint Rupert,** moine bénédictin, évêque de Salzbourg, patron de cette ville.

Aujourd'hui avant vêpres, les croix et les images se voilent dans les églises.

30 Mars. — Dimanche de la Passion. Dimanche privilégié de Ire classe.

Après avoir proposé à la méditation des fidèles, durant les quatre premières semaines du Carême, le jeûne quadragénaire de JÉSUS-CHRIST sur la montagne, la Sainte Église consacre à la commémoration des douleurs du Rédempteur les deux semaines qui nous séparent encore de la fête de Pâques. Elle ne veut pas que ses enfants arrivent au jour de l'immolation du divin Agneau sans avoir préparé leurs âmes par la compassion aux souffrances qu'il a endurées en leur place.

En ce moment, tout nous convie au deuil. Sur l'autel, la croix elle-même a disparu sous un voile sombre ; les images des Saints sont couvertes de linceuls ; l'Église est dans l'attente du plus grand des malheurs. Ce n'est plus de la pénitence de l'homme-Dieu qu'elle nous entretient ; elle tremble à la pensée des périls dont il est environné. Nous allons lire, tout à l'heure, dans l'Évangile, que le Fils de Dieu a été sur le point d'être lapidé comme

Digitized by Google

un blasphémateur ; mais son heure n'était pas venue encore. Il a dû fuir et se cacher. C'est pour exprimer à nos yeux cette humiliation inouïe du Fils de Dieu que l'Église a voilé la croix.

Ce Dimanche est appelé *Dimanche de la Passion*, parce que l'Église commence aujourd'hui à s'occuper spécialement des souffrances du Rédempteur.

2 Avril. — Mercredi. — **Saint François de Paule,** confesseur ; fête double.

« Le fondateur d'une milice d'humilité et de pénitence, François de Paule, nous offre aujourd'hui son exemple et son patronage. Sa vie fut toujours innocente ; et néanmoins nous le voyons embrasser, dès sa première jeunesse, une pénitence si austère qu'il semblerait trop sévère de l'exiger des plus grands pécheurs de nos jours. Cependant les droits de la justice divine n'ont rien perdu de leur rigueur, car Dieu ne change pas, et l'offense que lui ont faite nos péchés ne nous sera pas remise, si elle n'est réparée. Les saints ont expié toute leur vie et avec la plus grande sévérité des fautes légères, et l'Église a tant de peine à arracher à notre mollesse, en ces jours, quelques œuvres de pénitence mitigées à l'excès !

Est-ce la foi qui fait défaut dans nos âmes ? Est-ce la charité qui languit dans nos cœurs ? C'est l'un et l'autre, sans doute ; et la cause d'un tel affaiblissement est dans l'amour de la vie présente qui nous fait insensiblement perdre l'unique point de vue que nous devrions considérer : celui de l'éternité. Combien de chrétiens de nos jours sont semblables, dans leurs sentiments, à ce roi de France qui, après avoir obtenu du Pontife romain que saint François de Paule vînt habiter près de lui, se jeta aux pieds du serviteur de Dieu, en le suppliant de lui prolonger la vie ! Louis XI, cependant, était un grand pécheur ; mais ce qui le préoccupait n'était pas le désir de faire pénitence de ses crimes ; c'était l'espoir d'obtenir du Saint quelques jours de plus d'une vie déjà trop longue pour le compte redoutable qui devait la suivre. Cet amour de la vie, nous le portons à un excès pitoyable. On repousse le jeûne et l'abstinence, non parce que l'obéissance à la loi de l'Église mettrait la vie en péril, non parce que la santé en serait compromise : on sait trop bien que les prescriptions du Carême cèdent en présence de semblables motifs ; mais on se dispense du jeûne et de l'abstinence, parce que la mollesse dans laquelle on vit rend insupportable jusqu'à l'idée d'une légère privation, d'un dérangement dans les habitudes. On trouve des forces plus que suffisantes pour les affaires, pour les fantaisies même et pour les plaisirs ; et quand il s'agit d'accomplir les lois que l'Église n'a portées que dans l'intérêt des âmes et des corps, tout semble impossible, et l'on accoutume la conscience à ne plus même s'inquiéter de ces prévarications annuelles, qui finissent par éteindre dans l'âme du pécheur jusqu'à l'idée de la nécessité où il est de faire pénitence pour être sauvé. »

Digitized by Google

4 Avril. — Vendredi. — **Fête des Sept Douleurs de la très Sainte Vierge Marie.** Double majeure. — A la préface on chante : *Et te in Transfixione.*

« La piété des derniers temps a consacré d'une manière spéciale cette journée à la mémoire des incomparables douleurs que Marie a ressenties au pied de la croix de son divin Fils. La semaine suivante est occupée tout entière par la célébration des mystères de la Passion du Sauveur ; et bien que le souvenir de Marie compatissante soit souvent présent au cœur du fidèle qui suit pieusement tous les actes de cette longue et sublime scène, les douleurs du Rédempteur, le spectacle de la justice et de la miséricorde divines s'unissant pour opérer notre salut préoccupent trop vivement le cœur et la pensée pour qu'il soit possible d'honorer, comme il le mérite, le profond mystère de la compassion de Marie aux souffrances de JÉSUS.

Il était donc à propos qu'un jour fût choisi dans l'année pour remplir ce devoir sacré; et quel jour plus convenable que le vendredi de la semaine où nous sommes, qui est déjà tout entière vouée au culte de la Passion du Fils de Dieu? Dès le XVe siècle, en 1423, un pieux archevêque de Cologne, Thierry de Meurs, inaugurait cette fête dans son église par un décret synodal. Elle s'étendit successivement, sous des noms divers, dans les provinces de la catholicité, par la tolérance du Siège Apostolique, jusqu'à ce qu'enfin, au siècle dernier, le Pape Benoît XIII, par un décret du 22 avril 1727, l'inscrivit solennellement sur le cycle de l'Église catholique, sous le nom de *Fête des sept Douleurs de la Bienheureuse Vierge Marie.* Jusqu'à l'époque où le Siège Apostolique étendit à toute la chrétienté cette fête sous le titre que nous venons d'exprimer, on la désignait par ces différentes appellations : *Notre-Dame de Pitié, la Compassion de Notre-Dame, Notre-Dame de la Pamoison;* en un mot, cette fête était déjà pressentie par la piété populaire,avant d'avoir obtenu la consécration solennelle de l'Église. »

5 Avril. — **Saint Vincent Ferrier,** confesseur. Fête double.

6 Avril. — **Dimanche des Rameaux.** Dim. priv. de 1re cl.

Trois actes distincts vont se dérouler devant nous. D'abord, *la bénédiction des Palmes* qui nous rappellent les rameaux agités en ce jour à Jérusalem en l'honneur du CHRIST triomphant; l'Église par sa bénédiction leur communique une vertu surnaturelle pour la sanctification de nos âmes et la protection de nos corps et de nos demeures. Puis, vient *la Procession,* qui a pour premier objet de nous retracer l'entrée triomphale de JÉSUS à Jérusalem, et nous reporte aussi, par la cérémonie de la porte fermée qui la termine, à l'entrée du Sauveur dans la Jérusalem céleste dont il nous a ouvert les portes par l'effusion de son sang. La *Messe* enfin nous ramène dans les pleurs et les gémissements, et nous y entendons chanter par anticipation le premier récit de la Passion du Sauveur, selon saint Matthieu.

« La bénédiction des Palmes, ou des Rameaux, est le premier rite qui

Digitized by Google

s'accomplit sous nos yeux ; et l'on peut juger de son importance par la solennité que l'Église y déploie. On dirait d'abord que le Sacrifice va s'offrir, sans autre intention que de célébrer l'anniversaire de l'entrée de Jésus dans Jérusalem. Introït, Collecte, Epître, Graduel, Évangile, Préface même, se succèdent comme pour préparer l'immolation de l'Agneau sans tache ; mais après le *Trisagion :* Sanctus! Sanctus! Sanctus! l'Église suspend ses solennelles formules, et son ministre procède à la sanctification de ces mystiques rameaux qui sont devant lui. Les prières employées à leur bénédiction sont éloquentes et remplies d'enseignements. Ces branches d'arbre, objet de la première partie de la fonction, reçoivent par ces oraisons, accompagnées de l'encens et de l'aspersion de l'eau sainte, une vertu qui les élève à l'ordre surnaturel, et les rend propres à aider à la sanctification de nos âmes, et à la protection de nos corps et de nos demeures. Les fidèles doivent tenir respectueusement ces rameaux dans leurs mains durant la procession, et à la Messe durant le chant de la Passion, et les placer avec honneur dans leurs maisons, comme un signe de leur foi, et une espérance dans le secours divin.

« Le second rite de cette journée est la Procession célèbre qui fait suite à la bénédiction solennelle des Rameaux. Elle a pour objet de représenter la marche du Sauveur vers Jérusalem et son entrée dans cette ville, et c'est afin que rien ne manque à l'imitation du fait raconté dans le Saint Evangile, que les rameaux qui viennent d'être bénits sont portés par tous ceux qui prennent part à cette procession. Chez les Juifs, l'action de tenir en main des branches d'arbre était un signe d'allégresse, et la loi divine sanctionnait pour eux cet usage. Dieu avait dit au livre du Lévitique, en établissant la fête des Tabernacles : « Le premier jour de la fête, vous tiendrez dans vos mains des fruits pris sur les plus beaux arbres ; vous porterez des rameaux de palmier, des branches avec leur feuillage ; vous en détacherez des saules du torrent, et vous vous livrerez à la joie, en présence du Seigneur votre Dieu. »

« C'est donc dans l'intention de témoigner leur enthousiasme pour l'arrivée de Jésus dans leurs murs que les habitants de Jérusalem, et jusqu'aux enfants, eurent recours à cette joyeuse démonstration. Nous donc aussi allons au-devant de notre Roi, et chantons : Hosanna à ce vainqueur de la mort, à ce libérateur de son peuple.

« La fin de la procession est marquée par une cérémonie empreinte du plus haut et du plus profond symbolisme. Au moment de rentrer dans l'église, le pieux cortège en trouve les portes fermées. La marche triomphale est arrêtée ; mais les chants d'allégresse ne sont pas suspendus. Une hymne spéciale au Christ-Roi retentit dans les airs avec son joyeux refrain, jusqu'à ce qu'enfin le sous-diacre ayant frappé la porte avec le bâton de la croix, cette porte s'ouvre, et la foule précédée du clergé rentre dans l'église, en célébrant celui qui est seul la Résurrection et la Vie.

Digitized by Google

« Cette mystérieuse scène a pour but de retracer l'entrée du Sauveur dans une autre Jérusalem, dont celle de la terre n'était que la figure. Cette Jérusalem est la patrie céleste dont JÉSUS nous a procuré l'entrée. Le péché du premier homme en avait fermé les portes ; mais JÉSUS, le Roi de gloire, les a rouvertes par la vertu de sa croix, à laquelle elles n'ont pu résister. Continuons donc à suivre les pas du fils de David, car il est aussi le Fils de Dieu, et il nous convie à venir prendre part à son royaume. C'est ainsi que la Sainte Église, dans la procession des Palmes, qui n'est d'abord qu'une commémoration de l'événement qui se rapporte à ce jour, élève notre pensée au glorieux mystère de l'Ascension, par lequel se termine au ciel la mission du Fils de Dieu sur la terre. »

7 Avril. — Lundi de la Semaine Sainte.

8 Avril. — Mardi de la Semaine Sainte. — Aujourd'hui l'on chante à la messe la Passion selon saint Marc.

9 Avril. — Mercredi de la Semaine Sainte. — C'est la Passion selon saint Luc qui se chante aujourd'hui comme Evangile.

10 Avril. — Jeudi Saint. Double de 1re classe. Préface de la Sainte Croix. *Communicantes*, *Hanc igitur* et *Qui pridie*, propres.

Cette journée est l'une des plus grandes et des plus mémorables de l'année. Elle nous rappelle l'institution de la Sainte Eucharistie, et du Sacerdoce qui doit la perpétuer au sein de l'Église. C'est pourquoi l'Église honore aujourd'hui d'un culte tout spécial Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST dans le sacrement de son amour. Pour rendre ce souvenir plus saisissant, il n'y a en ce jour dans chaque église qu'une seule messe ; tout le clergé y assiste et y communie en souvenir de la communion que reçurent les Apôtres de la main du Sauveur. On omet à la communion le baiser de paix traditionnel, par un sentiment d'horreur pour l'acte du traître Judas qui livra en ce jour son divin Maître par un baiser. Enfin l'Église, qui commença avec pompe la solennité, affecte tout à coup la tristesse pour s'unir aux souffrances et aux humiliations de son divin Époux : les cloches et les orgues cessent de se faire entendre. Demain l'Église s'abstiendra entièrement du Saint Sacrifice : c'est pourquoi le prêtre consacre aujourd'hui deux hosties, dont l'une réservée pour la communion de demain sera portée solennellement à un reposoir somptueux où, durant toute cette journée, les fidèles s'empresseront de lui rendre leurs hommages.

Chaque année, au Jeudi Saint, a lieu dans les églises cathédrales la bénédiction des Saintes Huiles. Cette journée était encore mémorable, dans l'antiquité, par la réconciliation des pénitents.

11 Avril. — Vendredi Saint. Double de 1re classe.

Le service divin de cette matinée se divise en quatre parties. Il y a d'abord les lectures ; elles sont suivies des prières ; vient ensuite l'adora-

Digitized by Google

tion de la croix et enfin la messe des Présanctifiés. Ces rites solennels et inaccoutumés annoncent au peuple fidèle la grandeur de cette journée, en même temps qu'ils font sentir la suspension du sacrifice quotidien dont ils occupent la place. L'autel est nu ; la croix voilée de noir s'élève entre les chandeliers qui ne portent plus que des flambeaux d'une cire grossière. Le pupitre de l'Évangile est sans tapis; tout annonce la désolation.

12 Avril. — Samedi Saint. Double de 1re classe.

« Anciennement l'Église s'abstenait du Saint Sacrifice en ce jour pour la même raison qu'hier. Le CHRIST étant encore dans le tombeau, complément du sacrifice de la croix, il ne convenait pas de renouveler ce sacrifice encore inachevé. Mais depuis environ huit siècles, sans changer l'essence de l'antique observance, on a peu à peu avancé les cérémonies de la nuit du samedi au dimanche, et la messe qui les clôturait à l'heure même de la Résurrection du Sauveur; l'Eglise latine en a enfin fixé définitivement la célébration au matin du Samedi Saint.

« L'administration du baptême aux catéchumènes est le grand objet de cette vaste cérémonie; elle est le point central auquel tout aboutit. Les fidèles doivent donc l'avoir sans cesse présente à la pensée, s'ils veulent suivre avec intelligence et utilité ce drame aussi sacré qu'imposant. Il y a d'abord la bénédiction du feu nouveau et de l'encens; vient ensuite l'inauguration du cierge pascal. Elle est suivie des lectures prophétiques qui font corps avec ce qui précède et ce qui suit. Quand elles sont achevées, a lieu le départ pour le baptistère, où se fait la bénédiction de l'eau. La matière du baptême étant préparée, les catéchumènes reçoivent le sacrement de la régénération. La confirmation leur est ensuite administrée par l'évêque. Aussitôt après commence le divin Sacrifice en l'honneur de la Résurrection du CHRIST, et les néophytes y participent aux Saints Mystères. Enfin, l'office joyeux des vêpres vient promptement terminer la plus longue et la plus laborieuse fonction que l'Église latine ait à accomplir dans tout le cours de son cycle liturgique. »

13 Avril. — Dimanche. — **Le saint jour de Pâques.** Solennité des Solennités. Double de 1re classe avec octave privilégiée.

« Il est ressuscité ; il n'est plus ici » : ce Mort que des mains pieuses avaient étendu là, sur cette table de pierre, dans cette grotte, il s'est levé, et tout à coup, sans même déranger la pierre qui fermait l'entrée, il s'est élancé dans une vie qui ne doit plus finir. Personne ne lui a porté secours: nul prophète, nul envoyé de Dieu ne s'est penché sur le cadavre pour le rappeler à la vie. C'est lui-même qui, par sa propre vertu, s'est ressuscité. Pour lui la mort n'a pas été une nécessité; il l'a subie parce qu'il l'a voulu; il l'a brisée quand il l'a voulu. O JÉSUS, qui vous jouez de la mort, vous êtes le Seigneur notre Dieu ! Nous fléchissons les genoux devant ce sépulcre vide, que votre séjour de quelques heures a rendu sacré pour jamais. «Voici

Digitized by Google

le lieu où ils vous avaient mis. » Voici les linceuls, les bandelettes, qui n'ont pu vous retenir, et qui attestent votre passage volontaire sous le joug de la mort.

« Notre joie est grande, ô Rédempteur, de voir que ce même tombeau où nous vous accompagnâmes avec une douleur sincère n'est plus que le trophée de votre victoire. Elles sont donc guéries, ces plaies sacrées que nous baisions avec amour, en nous reprochant de les avoir causées. Vous vivez plus glorieux que jamais, immortel; et parce que nous avons voulu mourir à nos péchés, pendant que vous mourriez pour les expier, vous voulez que nous vivions avec vous éternellement, que votre victoire soit la nôtre, que la mort, pour nous comme pour vous, ne soit qu'un passage, et qu'elle nous rende un jour intact et radieux ce corps que la tombe ne recevra plus désormais que comme un dépôt. Gloire soit donc à vous, honneur et amour, ô Fils éternel de Dieu, qui avez daigné non seulement mourir, mais encore ressusciter pour nous !»

Pour avoir l'intelligence de la liturgie des jours qui vont se succéder jusqu'au Dimanche *in Albis*, il est nécessaire de se souvenir constamment de nos néophytes, toujours présents avec leurs robes blanches à la messe et aux offices divins. Les allusions à leur récente régénération sont continuelles et se montrent sans cesse dans les chants et dans les lectures que la Sainte Eglise emploie durant le cours de cette solennelle octave.

14 Avril. — Lundi de Pâques. Double de 1re classe.

La suite du Saint Évangile selon saint Luc, 24.

En ce temps-là, le jour même où JÉSUS était ressuscité, deux de ses disciples s'en allaient à un village nommé Emmaüs, qui était à soixante stades de Jérusalem, et ils parlaient ensemble de tout ce qui s'était passé. Et il arriva que pendant qu'ils s'entretenaient et conféraient ensemble, JÉSUS lui-même les joignit, et se mit à marcher avec eux; mais leurs yeux étaient comme retenus, en sorte qu'ils ne le reconnurent pas. Et il leur dit : De quoi vous entretenez-vous ainsi tout tristes en marchant? Et l'un d'eux, nommé Cléophas, dit : Êtes-vous seul si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci? Quoi donc? leur dit-il. Et ils répondirent : Au sujet de JÉSUS de Nazareth qui était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple : et comment les princes des prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort, et l'ont crucifié. Cependant nous espérions qu'il était celui qui doit racheter Israël; et après tout cela, voici déjà le troisième jour que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques femmes qui étaient avec nous nous ont effrayés; car, étant allées avant le jour au sépulcre, et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont revenues dire qu'elles ont vu des anges qui leur ont dit qu'il était vivant. Et quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre, et ont trouvé toutes choses comme l'avaient dit les femmes; mais

Digitized by Google

lui, ils ne l'ont point trouvé. Et JÉSUS leur dit : O insensés et cœurs tardifs à croire tout ce que les prophètes ont dit! Ne fallait-il pas que le CHRIST souffrit toutes ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? Et commençant par Moïse et tous les prophètes, il leur interprétait ce qui avait été dit de lui dans toutes les Ecritures. Et lorsqu'ils furent proches du village où ils allaient, il fit semblant d'aller plus loin. Mais ils le pressèrent, et lui dirent : Demeurez avec nous; car il se fait tard, et le jour est sur son déclin. Et il entra avec eux. Et étant avec eux à table, il prit le pain et le bénit ; et l'ayant rompu, il leur en présenta. Et leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent ; mais il disparut tout à coup à leurs yeux. Et ils se disaient l'un à l'autre : Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, lorsqu'il nous parlait en chemin, et qu'il nous ouvrait les Écritures? Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem et ils trouvèrent réunis les onze et ceux qui étaient avec eux, disant : Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon. Et ils racontèrent ce qui était arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu au moment où il avait rompu le pain.

« Contemplons ces trois pèlerins qui conversent sur la route d'Emmaüs et joignons-les par le cœur et par la pensée. Deux d'entre eux sont des hommes fragiles comme nous, qui tremblent devant la tribulation, que la croix a déconcertés, à qui il faut de la gloire et des prospérités, pour qu'ils puissent continuer à croire. « O insensés et cœurs tardifs, » leur dit le troisième voyageur ; « vous ne saviez donc pas qu'il fallait que le CHRIST souffrît, et qu'il n'entrât dans sa gloire que par cette voie? » Jusqu'ici nous avons trop ressemblé à ces deux hommes; le juif s'est montré en nous plus que le chrétien; et c'est pour cela que l'amour des choses terrestres qui nous entraînait nous rendait insensibles à l'attrait céleste, et, par là même, exposés aux péchés. Nous ne pouvons plus désormais penser ainsi. Les splendeurs de la Résurrection de notre Maître nous montrent assez vivement quel est le but de la tribulation, lorsque Dieu nous l'envoie. Quelles que soient nos épreuves, il n'y a pas d'apparence que nous soyons cloués à un gibet, ni crucifiés entre deux scélérats. Le Fils de Dieu a éprouvé ce sort ; et voyez aujourd'hui si les supplices du Vendredi ont arrêté l'essor qu'il devait prendre le Dimanche vers sa royauté immortelle. Sa gloire n'est-elle pas d'autant plus éclatante que son humiliation avait été profonde? »

15 Avril. — Mardi de Pâques. Double de 1re classe.

« A Rome, la station est aujourd'hui dans la basilique de Saint-Paul. L'Eglise s'empresse de conduire aux pieds du Docteur des Gentils sa blanche armée de néophytes. Compagnon des travaux de Pierre dans Rome et associé à son martyre, Paul n'est pas le fondement de l'Eglise ; mais il est le prédicateur de l'Evangile aux nations. Il a ressenti les douleurs

Digitized by Google

et les joies de l'enfantement, et ses fils ont été innombrables. Au fond de sa tombe sacrée, ses os tressaillent d'allégresse à l'approche de ses nouveaux enfants, avides d'entendre sa parole dans les immuables Epîtres où il parle encore, et où il parlera jusqu'à la fin des siècles.

« Jésus se montre à ses disciples rassemblés, le soir même de sa résurrection ; et il les aborde en leur souhaitant la paix. C'est le souhait qu'il nous adresse à nous-mêmes dans la Pâque. En ces jours, il rétablit partout la paix : la paix de l'homme avec Dieu, la paix dans la conscience du pécheur réconcilié, la paix fraternelle des hommes entre eux par le pardon et l'oubli des injures. Recevons ce souhait de notre divin Ressuscité, et gardons chèrement cette paix qu'il daigne nous accorder lui-même. Au moment de sa naissance en Bethléem, les Anges annoncèrent cette paix aux hommes de bonne volonté; aujourd'hui, Jésus lui-même, ayant accompli son œuvre de purification, vient en personne nous en apporter la conclusion. La paix ! c'est la première parole à ces hommes qui nous représentaient tous. Acceptons avec amour cette heureuse parole, et montrons-nous désormais, en toutes choses, les enfants de la paix. »

20 Avril. — Dimanche de Quasimodo, et 1er après Pâques. Double de 1re classe privilégié.

« Nous avons vu nos néophytes clore hier leur octave de la Résurrection. Ils avaient été mis avant nous en participation de l'admirable mystère du Dieu ressuscité; avant nous ils devaient achever leur solennité. Ce jour est donc le huitième pour nous qui avons fait la Pâque au Dimanche, et qui ne l'avons pas anticipée au soir du samedi. Il nous retrace toutes les joies et toutes les grandeurs de cet unique et solennel dimanche qui a associé toute la chrétienté dans un même sentiment de triomphe. C'est le jour de la lumière, qui efface pour jamais l'antique sabbat; désormais le premier jour de la semaine est le jour sacré; c'est assez que deux fois le Fils de Dieu l'ait marqué du sceau de sa puissance.

« En ce dernier jour d'une si grande octave, l'Église fait, dans la collecte, ses adieux aux pompes solennelles qui viennent de s'écouler, et demande à Dieu que leur divin objet demeure empreint dans la vie et la conduite de ses enfants. »

Digitized by Google

S. BENOIT, PÈRE DE BON CONSEIL.

C'EST en la fête de sainte Scholastique que j'écris ces lignes; l'aimable Sainte dont nous avons aujourd'hui médité les vertus me pousse à choisir ce sujet. Qui pourrait mieux, en effet, que l'illustre inconnue dont ce jour glorifie la mémoire, nous dévoiler les sages enseignements d'un cœur de héros dans lequel il lui fut donné de puiser à longs traits, depuis le berceau jusqu'à la tombe ?

Benoît était le *Béni* de Dieu : en lui résidait la grâce et la sagesse que le Seigneur avait résolu de communiquer par son canal à des légions de saints, à d'innombrables phalanges de moines, au monde chrétien tout entier.

Scholastique fut sa première *écolière ;* craindrons-nous d'affirmer qu'elle fut la plus fidèle, la plus docile, celle qui se rapprocha le plus du Maître ? — A Dieu seul il appartient de scruter les cœurs. Nous ne ferons pas le procès aux autres disciples de Benoît, si nombreux, si illustres, si brillants au firmament céleste. Mais puisque Dieu voulut que Scholastique portât ce nom significatif d'*écolière*, n'est-il pas permis d'en conclure qu'elle doit servir de type aux *écoliers*, aux disciples de saint Benoît, tant à ceux qui militent dans le cloître qu'à ceux qui se glorifient dans le monde d'avoir saint Benoît pour père ?

Scholastique est silencieuse ; elle ne nous traduira pas en paroles les enseignements de son magnanime frère. Depuis quatorze siècles elle en a emporté le secret dans la tombe, et nos questions multipliées ne parviendront pas à la tirer de son silence.

Mais sa vie nous parle ; et l'absence même en elle d'actions glorieuses aux yeux du monde nous est un fidèle miroir des enseignements, des conseils qu'elle reçut de saint Benoît.

Oui, nous savons ce qu'il enseigna à sa sœur. Ses propres actes, son admirable règle et la vie cachée de Scholastique nous l'apprennent.

Saint Benoît n'avait d'autre doctrine, ne donnait d'autres conseils, que ceux que donne JÉSUS-CHRIST dans son Évangile.

Cachez-vous, vivez dans le Christ ; que votre cœur ne soit pas de ce monde ; fuyez l'éclat et les honneurs : tel fut son enseignement, tel fut le secret de sa grandeur et de celle de ses disciples.

Digitized by Google

Et lui-même, ne commença-t-il pas par se retirer dans une grotte? L'austère solitude de Subiaco ne le vit-elle pas ensevelir dans une caverne ignorée des humains cette vie encore dans sa fleur, dont l'éclat devait illuminer le monde ?

Benoît savait qu'il faut que le grain de blé soit mis en terre et qu'il pourrisse avant de reparaître, sous une forme nouvelle, chargé de l'élément de vie !

C'est là son grand conseil !

Oubliez-vous ; mourez à vous-même, commencez toute entreprise par *votre propre conversion.*

Durus est hic sermo ! cette parole est trop dure ! dit le monde.

Mais beaucoup ont prêté l'oreille à cet enseignement divin et ils s'en sont bien trouvés.

Saint Benoît veut qu'on fasse les choses à fond ; il a horreur de ce qui n'a que les apparences du bien et du bon, sans plonger ses racines dans l'humilité, l'abnégation et le renoncement personnel.

Si vous voulez faire le bien, convertir les âmes, élever chrétiennement vos enfants, lutter vaillamment dans le monde, cher lecteur, commencez par vous améliorer vous-même. Devenez pieux, sérieux, mortifié : c'est là le fondement de tout travail pour Dieu, c'est la base sans laquelle nul édifice chrétien ne peut tenir debout.

Avez-vous compris ?

Non, pas encore.

Mais nous vous le redirons plus tard, et nous vous l'expliquerons de nouveau. En attendant, patientez un peu, prêtez-nous une oreille bienveillante, et tâchez de suivre quelque peu le conseil de saint Benoît. Vous vous en féliciterez, je vous le promets. Rien de tel que l'expérience comme couronnement à une bonne théorie.

Mais je vous ennuie, je m'en aperçois.

Eh bien, pardonnez-moi ; je vais vous raconter une belle histoire : elle est de circonstance.

Vous savez, n'est-ce pas, que sainte Scholastique était la sœur de Benoît ? Je suis charmé, pour mon premier entretien, de pouvoir vous faire connaître en même temps par un trait charmant un frère et une sœur qui ont tant de titres à votre amour.

C'était au temps où l'un et l'autre touchaient au terme de leur carrière.

Depuis de longues années, Benoît avait quitté l'âpre solitude de Subiaco, y laissant douze monastères ; il était venu arborer l'étendard du CHRIST, et en même temps le drapeau de la vie monastique sur les sommets du Cassin.

Digitized by Google

Apollon dut céder, son *fanum* fut renversé, l'idolâtrie écrasée dans ses derniers vestiges.

Déjà Benoît se voyait entouré sur la sainte montagne de nombreuses cohortes de moines ; il en avait aussi envoyé au loin : en Italie, en Gaule, en Sicile.

Qu'était donc devenue Scholastique, sa douce sœur jumelle ?

Jusque-là, nous ne la voyons point paraître. Mais ici, elle se montre pour la première fois.

Non loin du mont Cassin, dans la plaine fertile, Scholastique vaquait aux louanges divines, entourée d'un essaim de vierges chastes et pures.

Elle avait coutume, une fois l'an, de quitter son cloître béni, entourée de ses pieuses compagnes, pour venir trouver son Benoît, son frère selon la chair et son maître en Dieu.

Celui-ci, non moins mortifié, tout aussi charitable, descendait lui aussi de sa sainte montagne, suivi de quelques frères, et venait au-devant de celle qu'il appelait sa sœur, son amie.

Un humble toit, à distance égale des deux monastères, abritait et le frère et la sœur dans leurs pieux colloques, était témoin de leur modeste agape, et les voyait se séparer ensuite jusqu'à ce que l'astre du jour, une fois de plus, eût achevé le cours de son cycle annuel.

Un jour il arriva (c'était leur dernier entretien) que, leur divin colloque s'étant prolongé bien au-delà du temps fixé, Benoît eut hâte de presser le repas, pour reprendre ensuite, observateur fidèle de sa règle chérie, le chemin de son lointain moûtier.

« Mon frère, dit Scholastique qui voyait avec peine arriver la nuit, et sentait son cœur embrasé par les discours du Saint, mon frère, reste avec moi ce soir ; parlons des joies de la céleste vie ! »

Mais Benoît prend un air sévère.

« Que dis-tu, ô ma sœur ? crois-tu donc que je puisse demeurer loin de mon cloître austère ? »

C'était l'heure du crépuscule. Le ciel était serein. Aucun nuage ne troublait la pureté de la voûte azurée.

Scholastique se voit rebutée par son frère ; elle a recours à Dieu.

La voyez-vous, la tête entre les mains, appuyée sur la table de bois ? — Elle prie.

Que ne peut la prière d'une âme pure ?

Chaste colombe, qu'as-tu donc demandé à ton Époux céleste ?

O prodige ! — Voyez, la pluie tombe à torrents, le tonnerre gronde, les éclairs sillonnent la nue.

Digitized by Google

Jamais pareille tempête ne s'est déchaînée sur les flancs du Cassin !

Les larmes d'une vierge ont fait trembler les cieux ; les pleurs qui inondent son front ont arraché aux nues le secours redoutable qu'elle n'a pas craint d'attendre d'elles !

Ayez la foi, et vous transporterez les montagnes !

« Frère, dit Scholastique, souriant doucement et essuyant ses larmes devenues inutiles, sors d'ici maintenant, si tu peux ; laisse-moi, et retourne à ton monastère ! »

— « Que Dieu te le pardonne, ô ma sœur, qu'as-tu fait ? »

— « Benoît, je t'avais supplié de rester : mais tu demeurais sourd à ma prière. Et voilà que j'en appelle à mon Dieu : lui, il m'a écoutée ! »

Benoît se tut et resta.

Autant il était esclave de la règle, autant lui semblait douce la soumission aux décrets de la Providence.

Fait pour commander, il ne sait qu'obéir.

O science admirable des Saints !

Beau combat de vertu, dans lequel les deux camps sont à la fois vainqueurs !

Trois jours à peine s'étaient écoulés depuis cette touchante scène, que l'âme de Scholastique s'envolait vers le Ciel !

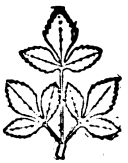
Blanche colombe ! Benoît priait dans sa cellule, il la vit prendre son essor vers la patrie céleste !

Il loua Dieu.

Et bientôt, lui-même, achevant sa noble carrière, il mourait debout devant l'autel.

Et le frère et la sœur partagent une même tombe à l'ombre du sanctuaire.

Leurs âmes sont au sein de Dieu.



Digitized by Google

LA BÉNÉDICTION DES SAINTES HUILES LE JEUDI SAINT.

PARMI les rites de la Semaine sainte il en est un qui se rattache moins étroitement aux mystères de la Passion et de la Résurrection et dont beaucoup de fidèles n'ont jamais été témoins, parce qu'il ne se pratique que dans les églises cathédrales. C'est la bénédiction des Saintes Huiles.

Pendant que le peuple fidèle rassemblé dans l'église suit avec une pieuse attention les cérémonies qui lui rappellent la dernière Cène et l'ineffable témoignage d'amour que le CHRIST nous donna en ce jour, l'Église interrompt par deux fois le Saint Sacrifice pour bénir et consacrer les Huiles qui jusqu'aux Pâques de l'année suivante vont servir aux fonctions saintes.

Les circonstances ont amené l'introduction de ce rite en apparence si étranger au mystère du jour.

C'est pendant la dernière Cène, dont on célèbre la mémoire le Jeudi saint, que Notre Seigneur, d'après une pieuse tradition que l'Église a adoptée dans le catéchisme du Concile de Trente, enseigna à ses apôtres les rites mystérieux qui élèvent le Saint Chrême à la dignité d'instrument du Saint-Esprit et de figure très parfaite de l'action de la grâce dans les âmes (1). Une autre raison de convenance justifie encore le choix de ce jour.

A la veille de la grande fête de Pâques, pendant laquelle l'Huile sainte va couler sur les nouveaux chrétiens dans les sacrements de baptême et de confirmation, l'Église songe à se pourvoir de ce précieux liquide et elle en place la bénédiction pendant la messe du Jeudi saint, qui est la dernière avant la réception des catéchumènes.

Mais combien ce jour est heureusement choisi, et comme il nous permet d'admirer le gouvernement du Saint-Esprit sur l'Église! Les circonstances les plus ordinaires sont entre ses mains les sources d'admirables rapprochements d'où jaillissent des jets d'une abondante lumière sur les insondables profondeurs des mystères.

Le Jeudi saint est le jour à jamais béni de l'Institution de la Sainte Eucharistie, ce sacrement qui nous apparaît comme le centre des autres, et qui leur est supérieur, autant que le CHRIST que nous y recevons est supé-

1. « Consecratur autem chrisma solemnibus cœremoniis ab episcopo. Ita enim Salvatorem nostrum docuisse *in extrema Cœna*, cum chrismatis conficiendi rationem apostolis commendaret, Fabianus Pontifex, sanctitate et martyrii gloria clarissimus, tradidit. » *Catech. Trident. de confirm.* 10.

« Pastoribus explicandum est Christum Dominum non solum ejus auctorem fuisse (sc. sacramenti confirmationis), sed sancto Fabiano pontifice romano teste, chrismatis ritum, et verba quibus in ejus administratione catholicæ Ecclesia utitur præcepisse. » *Catech. Trid. l. c. 6.*

Digitized by Google

rieur lui-même à ses dons les plus précieux. Il est la source même d'où s'échappe à torrents cette grâce que les autres sacrements, comme autant de canaux, vont porter jusqu'aux extrémités du corps mystique de l'Église, pour sanctifier tous ses membres et tous ses actes. Quel moment plus propice pour bénir les huiles qui, dans la Confirmation et l'Extrême-Onction, vont étendre aux fidèles la vertu de la Sainte Eucharistie.

Mais pourquoi l'Église réserve-t-elle pour la consécration des huiles de si majestueuses cérémonies ?

Il y a quatre êtres matériels qui ont l'insigne honneur de servir d'instrument visible aux opérations de la grâce, à savoir l'*eau*, le *pain*, le *vin* et l'*huile*. Bien qu'ils appartiennent par leur nature aux derniers rangs de la création, où les êtres confinent au néant, ils sont élevés par l'institution sacramentelle à ces hauteurs sublimes où Dieu se communique à l'homme, et servent d'intermédiaires à ces ineffables communications. Mais, qui les purifiera, qui les consacrera, qui les préparera à cet honneur? Car, encore que Dieu les ait relevés de leur bassesse en les choisissant pour cette glorieuse mission, il faut néanmoins qu'ils soient sanctifiés pour la remplir, comme l'homme lui-même doit se purifier avant de recevoir les sacrements. Le canal qui transmet la grâce doit être pur aussi bien que l'homme en qui elle vient résider. Or, de ces créatures il en est que Dieu lui-même a sanctifiées par l'attouchement de son corps divin. L'*eau* que saint Jean a versée sur lui au baptême, le *pain* et le *vin* qu'il a touchés lors de la dernière Cène ont reçu de ce contact un caractère qui les a élevés au-dessus de toute autre créature matérielle : cet ennoblissement s'est perpétué à travers le temps et s'est étendu à tout ce qui est eau, pain ou vin, et partout où l'Église trouve ces espèces, pourvu qu'elles soient pures de toute souillure et de tout mélange, elle les juge dignes d'être élevées à la dignité de matière sacramentelle.

« Le CHRIST, dit saint Thomas, a fait usage de quelques sacrements dans lesquels intervient une matière corporelle, savoir le Baptême et l'Eucharistie. Et c'est par cet usage que les matières de ces sacrements ont reçu l'aptitude de servir à leur confection. Jamais, dit saint Jean Chrysostome, les eaux du baptême n'eussent pu effacer les péchés des fidèles si le contact du corps du Seigneur ne les avait sanctifiées. » Nous voyons de même que Notre Seigneur bénit le pain et le calice. Or, c'est pour cette raison qu'il n'est pas de nécessité que la matière de ces sacrements soit préalablement bénite : la bénédiction du CHRIST suffit. Il est vrai que l'Église les soumet à une bénédiction préalable, mais c'est là une cérémonie qui appartient à la solennité de ces sacrements et non à leur essence (1). »

1. Est autem considerandum quod quibusdam sacramentis habentibus materiam corpoream CHRISTUS est usus, scilicet baptismo et etiam eucharistiâ. Et ideo ex ipso usu CHRISTI materiæ horum sacramentorum aptitudinem acceperunt ad perfectionem sacramenti unde Chrysostomus dicit (id habet Chromat. in Fragmentis, vide cap. Nunquam de consecrat. dist. 4) quod « nunquam aquæ baptismi purgare peccata credentium possent nisi tactu Dominici corporis sanctifi-

Digitized by Google

Pour l'huile, qui est la matière des sacrements de Confirmation et d'Extrême-Onction, Notre Seigneur ne l'a pas sanctifiée par un usage immédiat. « Le CHRIST, poursuit saint Thomas, ne fit pas usage des onctions visibles pour ne pas faire injure à cette onction invisible dont il a été oint entre tous les hommes ses frères. C'est pourquoi le Chrême et l'Huile des infirmes sont bénits avant d'être employés dans l'administration des sacrements (1). »

« Dans la plupart des autres sacrements, dit à son tour le catéchisme du Concile de Trente en parlant de la Confirmation, le CHRIST institua leur matière de telle sorte qu'il lui attribua en même temps la sainteté. Mais, comme il ne consacra pas par un usage immédiat et par l'attouchement de son corps la matière de confirmation, il est nécessaire de sanctifier d'abord celle-ci par de saintes et religieuses prières (2). »

Les Saintes Écritures ne nous rapportent pas davantage que le Sauveur ait administré lui-même l'Extrême-Onction, bien qu'il soit de foi qu'il l'ait instituée. (Cf. S. Th. suppl. q. 29, a. 3.) Il y a pour cela la raison très profonde, donnée par saint Thomas dans le passage cité plus haut. Mais on peut admettre que les disciples du CHRIST firent ces onctions d'après ses ordres et dès avant sa mort. « Ils allaient prêcher la pénitence, dit saint Marc (6, 12 et 13), ils chassaient beaucoup de démons, oignaient d'huile beaucoup d'infirmes et les guérissaient (3). »

Ces circonstances établissent entre l'Huile et les autres matières sacramentelles une différence caractéristique. Avant de devenir le signe du Saint-Esprit elle doit être relevée de son humble origine et parée de tous les dons attachés aux bénédictions et aux consécrations de l'Église, qui cherche, par la pompe inusitée de ses rites, à suppléer à ce que l'eau, le pain et le vin ont reçu du seul contact de la personne de l'Homme-Dieu.

Quel magnifique spectacle en effet que celui de la bénédiction des Saintes

---

catæ fuissent ». Et similiter ipse Dominus accipiens panem benedixit ; similiter autem et calicem, ut habetur *(Matth. 26 et Luc 22)*. Et propter hoc non est de necessitate horum sacramentorum, quod materia prius benedicatur quia sufficit benedictio CHRISTI. Si quæ vero benedictio adhibeatur, pertinet ad solemnitatem sacramenti, non autem ad necessitatem. S. Thom. III, p. 72, art. 3, c.

1. « Unctionibus autem visibilibus CHRISTUS non est usus, ne fieret injuria invisibili unctioni, qua est *unctus præ consortibus suis (Psal. 44.)*. Et ideo tam chrisma quam oleum sanctum infirmorum prius benedicuntur quam adhibeantur ad usum sacramenti. » *S. Thom. l. c.*

2. « In plerisque aliis sacramentis CHRISTUS ita eorum materiam instituit ut sanctitatem quoque illi tribuerit... Quoniam igitur Dominus hanc confirmationis materiam usu ipso et tractatione non sacravit, necessarium est ut sanctis et religiosis precationibus consecretur. » *Catech. Trid. l. c.* 10. S. Thomas explique cette particularité du sacrement de Confirmation. « Dicendum est quod CHRISTUS instituit hoc sacramentum, non exhibendo sed promittendo. *(S. Thomas p. 3. q. 72. a 1.)* Et Billuart, commentant ce passage de saint Thomas, dit : « Sensus verborum S. Thomæ est : *Christus instituit hoc sacramentum, non exhibendo*, seu illud alicui administrando sicut instituit ordinem et eucharistiam, *sed promittendo* ejus effectum. » *Billuart l. c.*

3. « Idem Salvator hujus unctionis specimen quoddam dedisse visus est, cum discipulos suos binos et binos ante faciem suam misit. De illis enim apud evangelistam ita scriptum est : « Exeuntes prædicabant ut pœnitentiam agerent ; dæmonia multa ejiciebant, et ungebant oleo multos ægros et sanabant. » Catech. Trid. de extr. unct. sacr. 8.

Digitized by Google

Huiles dans la messe du Jeudi saint ! Voyez ce sanctuaire où siège l'évêque entouré de douze prêtres, de sept diacres et de sept sous-diacres. Ce n'est plus l'autel qui est le centre de cette nouvelle cérémonie, c'est cette table où se trouvent dans trois ampoules les huiles que l'Église bénit et consacre pour l'administration de ses sacrements et les plus sublimes fonctions de son culte.

C'est d'abord l'Huile des infirmes que le prélat exorcise et qu'il bénit afin que, dans le sacrement de l'Extrême-Onction, elle soit un préservatif pour l'âme et pour le corps, un remède divin contre toutes les infirmités et toutes les douleurs. Il rappelle à Dieu qu'il s'est servi jadis de cette huile pour oindre les prêtres, les rois, les prophètes et les martyrs et le supplie de fortifier encore tous ceux qu'elle touchera, afin qu'ils ne cessent jamais d'être les temples du Dieu vivant, les demeures du Saint-Esprit.

Vient ensuite l'Huile sainte par excellence, *le Saint Chrême*, qu'on bénit avec des honneurs tout spéciaux. Une longue procession se forme pour apporter au pontife l'huile et le baume qui deviendront le Saint Chrême et l'Huile des catéchumènes qui sera bénite en même temps. L'encens répand dans les airs ses blancs nuages au milieu desquels brille la croix portée par un des sept sous-diacres. Puis viennent les diacres et les sous-diacres, dont les derniers portent respectueusement et couvertes de longs voiles les ampoules à bénir. Les douze prêtres marchent à leur suite, et les ministres de la messe ferment la marche. Pendant que ce cortège se déploie, les chantres entonnent des versets où éclatent les prières et la confiance de l'Église et que le chœur confirme par ses répons.

Cependant la procession est arrivée dans le sanctuaire. Les douze prêtres se rangent aux deux côtés de l'évêque, comme ses témoins et ses coopérateurs : le pontife alors se lève, bénit le baume et le mélange sur la patène avec une partie de l'huile en priant Dieu, qui a si merveilleusement uni en une même personne la divinité de son Fils à notre humanité, de faire de ce baume et de cette huile un seul tout qui purifie des souillures de la matière le cœur de tous ceux qui en seront extérieurement touchés. Après ce mélange le pontife se rassied, et répandant trois fois son souffle en forme de croix sur l'ampoule du Saint Chrême, il indique par ce rite symbolique, que les douze prêtres répètent après lui, que l'Esprit de Dieu s'est reposé sur cette créature et en a pris possession (1). Après l'exorcisme du Chrême le pontife en célèbre la dignité dans une magnifique préface où il rappelle l'usage que Dieu a daigné faire de l'olivier, et le conjure de remplir cette huile qui en provient de la vertu du Saint-Esprit, afin que, par l'onction qui en sera faite, la sanctification se répande dans l'homme et que la corruption de la première nature soit anéantie.

Puis le pontife s'incline devant l'huile qu'il a consacrée, et, à trois reprises,

1. Notre Seigneur souffla sur ses apôtres, quand il leur dit : *Accipite spiritum sanctum.* Il n'y a pas de doute que cette circonstance n'ait donné lieu au rite que nous venons de rapporter.

Digitized by Google

élevant chaque fois la voix, il dit: « *Saint Chrême, je te salue : Ave, sanctum Chrisma* », après quoi il baise respectueusement l'ampoule. Le Chrême est ensuite déposé sur une table et les douze prêtres à leur tour viennent se prosterner et répéter la triple salutation de l'évêque. Après que tous ont baisé l'ampoule, on procède à la bénédiction de l'Huile des catéchumènes, qui est sanctifiée comme le Chrême par l'insufflation et la bénédiction du pontife, et saluée ensuite trois fois par l'évêque et les douze prêtres : *Ave sanctum Oleum !*

Puis le cortège se reforme dans le même ordre qu'auparavant et se dirige, au milieu des chants du chœur, des parfums et des lumières, vers le lieu où les Saintes Huiles vont être conservées.

Quels enseignements ne renferment pas ces pompes liturgiques ! Si l'Église accorde de si grands honneurs à la matière qui doit servir à ses sacrements, aux instruments qui vont nous communiquer la grâce, quelle ne doit pas être la sainteté de nos cœurs dans lesquels la grâce réside, et où la Divinité se complaît ?

Mais continuons à nous instruire au symbolisme des Saintes Huiles. Les sacrements sont des signes sensibles qui confèrent la grâce et la signifient. La matière de chacun d'eux n'a pas été choisie arbitrairement. Ainsi, l'*eau* dans le Baptême exprime la purification de nos souillures. Le *pain* et le *vin* dans le Saint Sacrifice nous font souvenir que les saintes espèces sont la nourriture de notre âme. L'*huile* enfin, corps gras, onctueux, qui de sa nature coule et s'étend, « exprime la plénitude de la grâce, qui par le Saint-Esprit découle du CHRIST sur les membres de son corps mystique *comme l'onguent qui de la barbe d'Aaron descend jusqu'aux bords de ses vêtements ;* car *Dieu l'a oint d'une huile d'allégresse entre les hommes ses frères*, et *nous avons tous reçu notre part de son abondance* (1) ». C'était à l'huile que les combattants antiques demandaient la vigueur et la souplesse avant d'affronter les dangers de la lutte. C'est par l'onction de l'huile sainte que l'Église conférera la force et la douceur au combattant chrétien, soit à l'âge viril pour lutter contre les dangers de la vie, soit au moment de mourir pour soutenir plus facilement les derniers assauts du démon.

Le mélange du baume à l'huile d'olive pour la formation du Saint Chrême, qui servira surtout aux onctions de la confirmation, nous enseigne que le chrétien ne doit pas seulement être fort et patient dans la lutte, mais qu'il doit encore édifier et réjouir les autres par le spectacle de ses vertus, comme le baume réjouit par son parfum; et de même encore que le baume a la propriété de préserver de la corruption, le sacrement de confirmation « préserve les âmes bien préparées de la corruption du vice et les éloigne de la contagion des doctrines impies et des exemples pervers ». Les rites de l'Église d'Orient accusent encore d'avantage ce symbolisme, car ils ne mêlent pas

1. Catech. conc. Trid. de confirm. 8 — Ps. 132, 2; 44. 8; Joan. 1, 16.

Digitized by Google

moins de trente-cinq à quarante espèces de parfums précieux à l'huile du Saint Chrême. L'Église d'Occident, plus bornée dans ses ressources, n'a conservé que le baume, dont la présence suffit d'ailleurs pour exprimer le symbole.

Des trois huiles que l'Église emploie dans ses rites, le Saint Chrême est incontestablement la plus digne. Sa consécration est la plus solennelle ; elle seule est mélangée de parfums, et son nom, qui a la même origine que celui du CHRIST lui-même, indique le rôle singulier qui lui appartient dans l'œuvre de la collation de la grâce (1).

L'Église ne fait usage du Saint Chrême que dans les cérémonies les plus solennelles, dans le sacrement de Confirmation, où il remplit un rôle essentiel, dans la consécration des évêques, dans celle des églises et des autels, et dans celle des vases sacrés qui doivent toucher immédiatement le corps et le sang de Notre Seigneur au Saint Sacrifice, enfin dans la bénédiction des cloches. Son caractère principal est de rendre saint, *de consacrer* les hommes et les choses au service de Dieu.

L'huile des infirmes sert dans le sacrement de l'Extrême-Onction et est aussi employée dans la bénédiction des cloches. Elle est le symbole de *la force.*

Enfin l'huile des catéchumènes est employée dans les onctions qui précèdent le baptême, dans l'ordination des prêtres, dans la bénédiction des rois, dans la consécration des églises et des autels et dans la bénédiction des fonts baptismaux. C'est l'huile des exorcismes dont la vertu est surtout dirigée contre les puissances des ténèbres. Mais pourquoi ces trois huiles, alors qu'à première vue il semble qu'une seule doive suffire à tant d'usages, divers en apparence, mais au fond desquels on trouve toujours une raison identique.

La tradition ne répond pas à cette question : elle n'a conservé que le seul fait de la coexistence de ces trois huiles et de leur destination spéciale. Mais ni l'Écriture, ni les Pères ne nous apprennent si le CHRIST lui-même est l'auteur immédiat de ces rites ou s'il a laissé à l'Église le soin de les préciser. Des raisons mystérieuses ont-elles seules provoqué leur apparition dans la liturgie, ou faut-il chercher leur origine dans des raisons naturelles, des motifs de convenance dont Dieu s'est servi pour enrichir son Église d'un nouveau symbole, qui se dégage de la poussière de son origine humaine, à mesure que la main du temps le dépouille de tout ce qui pourrait l'amoindrir, comme le serait une connaissance trop claire de ses raisons d'institution ? Quoi qu'il en soit, si la liberté humaine a eu sa part dans la formation de ces rites, ceux-ci ne sont plus aujourd'hui que ce que Dieu veut qu'ils soient : c'est l'éternel accomplissement de la volonté divine au milieu des événements fortuits et des libres agissements

1. *A Christi nomine sancto, chrisma nomen accepit,* est-il dit dans la Préface que chante l'évêque pendant la consécration du Chrême.

Digitized by Google

de l'homme. C'est avec infiniment de raison qu'on les nomme *mystérieux*, non pas seulement parce qu'ils sont incompréhensibles à l'homme qui a perdu de vue leur raison d'être, mais parce qu'ils sont les miroirs dans lesquels Dieu nous permet de contempler quelques reflets de ses mystères.

Heureux ceux qui goûtent cette contemplation ! qui ne s'effrayent pas de cette nuit de l'intelligence où les place la vue de faits dans lesquels la raison ne trouve rien à expliquer, mais qui cherchent humblement sous l'œil de Dieu et à la lumière des enseignements de l'Église et des Pères à lire dans ce livre où sont figurées et annoncées tant de vérités supérieures du monde de la grâce et de la vie future !

Un fait se dégage, lumineux et nourrissant pour l'âme, des prières et des honneurs dont l'Église entoure le Saint Chrême ; c'est qu'elle le regarde comme la très parfaite représentation du CHRIST dont il porte même le nom. Le CHRIST s'est fait homme pour nous donner un exemple à suivre : il doit devenir la forme de notre vie, il faut qu'il vive en nous d'une vie nouvelle qui nous pénètre jusqu'à la moelle des os, comme l'*huile*, le plus subtil des liquides, s'insinue jusque dans les entrailles des corps les plus durs. Il faut que ses vertus brillent en nous, et exhalent au loin un suave parfum qui nous fasse reconnaître pour ses disciples, comme le parfum du *baume* annonce la présence de ce précieux aromate *CHRISTI bonus odor sumus*. II Cor. II. 15.

Le Chrême apparaissant dans toutes les circonstances où l'Église consacre le plus solennellement au Seigneur les hommes et les choses, nous rappelle que le CHRIST est notre grand sanctificateur, l'auteur et le distributeur de la grâce, qu'il est *le symbole de la vie de la grâce*. Quant à l'huile des catéchumènes, dont on oint ceux que le baptême va rendre chrétiens, elle nous prépare à cette vie, elle *en marque le commencement*, tandis que l'huile des infirmes, appliquée aux mourants, en *marque plutôt la fin*, puisqu'elle nous fortifie pour le passage à la vie de la gloire, qui doit mettre fin à la première en la complétant et la couronnant.

L'huile des catéchumènes nous dispose à recevoir le CHRIST *par la grâce*. L'huile des infirmes prépare notre union avec lui *dans la gloire*. Mais c'est toujours du CHRIST qu'elles tiennent leur vertu, c'est de lui qu'elles parlent, c'est à lui qu'elles nous conduisent, c'est toujours lui qu'elles symbolisent comme principe, moyen et fin de notre sanctification.

Digitized by Google

UNE FLEUR CUEILLIE DANS LE JARDIN DE SAINT BENOIT.

SAINT GÉRARD, ABBÉ DE BROGNE.

I. — La vision.

C'ÉTAIT dans les premières années du Xe siècle.

Siècle de fer! ont dit les historiens.

Siècle de saints! répondrons-nous. — Sous ces armures de fer il y avait souvent de grands cœurs; et si la barbarie n'était pas encore entièrement vaincue, elle possédait déjà en elle-même le germe d'une brillante civilisation.

C'est l'Église qui l'avait déposé dans son sein.

***

Notre récit nous transporte au centre du comté de Lomme : c'est ainsi que se nommait encore le comté de Namur.

Nous sommes dans la forêt de Marlagne. Aujourd'hui même, Bérenger, comte de Namur, y chasse avec toute sa cour.

Le cor a retenti, et ses lointains échos se sont répercutés vingt fois sur les roches antiques qui bordent la Meuse. Les cavernes ont tremblé, le cerf a bondi, et la meute lancée à sa poursuite a décrit ses nombreux méandres parmi les chênes séculaires de la forêt druidique.

Le comte suit de l'œil la bête et pousse son cheval, coupe au court, franchit les obstacles. Ses leudes et ses vassaux le suivent, le faucon sur le poing.

Enfin l'animal tombe épuisé!

On ralentit, on s'arrête; les chiens haletants laissent pendre la langue, les chevaux soufflent, et les hommes, s'essuyant le visage d'une main, laissent tomber sur leur proie expirante un regard victorieux.

***

Voyez-vous, dans la suite du comte, ce jeune seigneur, aux traits à la fois mâles et doux ? — Il est à la fleur de l'âge; cinq lustres à peine le couronnent. Il est grand, fort, robuste; sa longue barbe noire relève son visage sympathique; son regard respire quelque chose de martial qui n'est pas seulement l'ardeur de la guerre, l'amour des hauts faits. Un œil exercé découvrirait en lui une force latente que lui-même il ignore, mais qu'une main suprême, là où elle la dépose, développe et fait éclore en son temps.

C'est Gérard, le fils du seigneur de Stablecelles.

Digitized by Google

A la Cour de Bérenger, il est plus qu'un vassal, qu'un courtisan, qu'un seigneur : c'est un ami.

Ses vertus ont captivé le cœur du comte. Car un prince à besoin d'amis; et, s'il est sage, il les choisit là où règne la vertu, le jugement, la sage discrétion.

On raconte de Gérard, qu'étant jeune, il édifiait par ses vertus la maison de son noble père. Stantius, de la race d'Hagenon, des ducs d'Austrasie, admirait en son fils la foi ardente qui toujours avait distingué sa lignée, au milieu de la vie des camps. Et dame Plectrude voyait avec un saint orgueil le fruit béni de son sein, marcher sur les traces d'Étienne dont elle était la sœur, et qui si dignement occupait à Tongres le siège de saint Lambert.

Gérard, dit son biographe, était pur comme une colombe; il avait horreur de toute parole peu chaste. Il était franc, son visage respirait la joie, et son cœur nageait dans cette douce sérénité que donne une conscience tranquille. Il aimait passionnément l'Église, et puisait à longs traits dans la liturgie et la parole sacrée le breuvage spirituel dont son âme avait soif. Les qualités de l'esprit ne lui faisaient pas défaut, car il était, dit-on, sûr dans son jugement, éloquent dans ses paroles, et d'une rare habileté dans le conseil.

A l'armée, Gérard était l'idole de ses collègues. Sa bonté, sa charité, son invincible patience au milieu de mœurs et d'usages qui ne devaient pas toujours concorder avec ses goûts, le faisaient respecter, tendrement aimer. Aucune œuvre de zèle et de charité ne lui était étrangère; apôtre parmi ses égaux, il était, lisons-nous dans sa vie, vénéré comme un père.

Est-il étonnant que le comte l'ait choisi pour ami?

***

Cependant, la matinée s'avance; déjà le soleil a percé l'épais brouillard d'automne qui enveloppe la forêt, et dépassant les hauteurs qui couronnent *Dionantum*, il laisse tomber doucement ses faibles rayons dans les clairières de Marlagne.

A l'ombre d'un vieux hêtre on étend une nappe; les serviteurs du comte y déposent les mets d'un frugal repas. Tous se groupent à l'entour.

Laissons-les et suivons Gérard.

***

Au fond de la forêt, à quelques portées de javelot du lieu où se passe cette scène, s'élève un modeste oratoire. Il est là depuis deux siècles : c'est Pépin de Herstal qui l'a bâti, et saint Lambert l'a consacré de ses propres mains.

Pépin, lui aussi, aimait la chasse; et souvent il choisissait la forêt de Marlagne comme théâtre de ses exploits. Mais, au milieu de ses légitimes délassements, il songeait à rendre à Dieu ce qui lui est dû; et comme aucune

Digitized by Google

église ne se trouvait dans ces parages, il avait fait élever un sanctuaire, pour y assister aux offices divins.

C'est là que se rendit Gérard.

Cette terre se nommait Brogne; elle appartenait à son père.

***

Aux aliments du corps préférant le pain de l'âme, Gérard, encore à jeun, attendait le prêtre qui devait y celébrer les mystères sacrés.

Mais tandis qu'il attend, un sommeil invincible alourdit ses paupières; un songe céleste vint récréer son âme.

Et voilà que, soudain, les princes des apôtres descendent vers lui; et saint Pierre, le prenant par la main, lui fait parcourir les contours de l'église et de son *atrium.*

Mais Gérard lui dit naïvement :

— « Pourquoi donc, ô Pierre, cette marche insolite?

— « Mon fils, dit l'Apôtre, ce lieu m'appartient, j'en ai fait choix, et je veux, avec mon cher disciple Eugène, en être désormais vénéré comme patron. »

Gérard, ravi d'une telle ouverture, n'hésite que sur les moyens à prendre. Il sait que, selon la tradition antique, on n'élève d'église à un saint qu'après s'être assuré ses précieuses dépouilles.

— « Et comment, ô pasteur suprême, comment ferai-je pour acquérir le corps de monsieur saint Eugène, tant illustre martyr? »

Et Pierre de lui répondre, d'un visage réjoui :

— « Y-a-t-il rien d'impossible à Dieu? — Laisse au Seigneur ce soin; laisse-le-moi. »

Et il donne ses ordres : cet oratoire sera remplacé par une vaste église et Pierre lui-même en dessine les contours sur le sol.

— « Hâte-toi, Gérard, » lui dit-il — puis il disparaît.

Mais le prêtre était là. Et n'osant réveiller le seigneur Gérard, il attend patiemment.

— « O, mon père en Dieu, lui dit le comte, pardonne-moi. Ce sommeil n'est point l'effet de la faiblesse humaine; Dieu me l'a envoyé, il m'a fait voir ses merveilles. Aide-moi à lui en rendre grâce. »

Et l'Agneau sans tache fut offert au Très-Haut, Père de tout don céleste.

***

Peu de temps après, une riche basilique s'élevait à Brogne au lieu qu'avait occupé l'humble sanctuaire.

Saint Pierre et saint Eugène en étaient les patrons.

Des chanoines réguliers y chantaient les louanges de Dieu; Gérard les avait dotés de son patrimoine.

Mais le corps de saint Eugène ne s'y trouvait pas! (*A continuer.*)

Digitized by Google

LA VOIX DE NOTRE PÈRE.

LA parole du Pape, c'est la voix du Vicaire de JÉSUS-CHRIST sur la terre. A tout catholique fidèle il convient de l'écouter respectueusement et de s'en pénétrer. Lisons donc avec attention les pages suivantes qui contiennent pour nous de grands enseignements, auxquels est attachée la grâce de la doctrine de Pierre.

LETTRE ENCYCLIQUE

de Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII aux évêques de France.

A Nos Vénérables Frères les Archevêques et Évêques de France

LÉON XIII, PAPE

Vénérables Frères, salut et bénédiction apostolique.

Mérites de la nation française à l'égard de l'Église.

LA très noble nation française, par le grand nombre de choses remarquables acccomplies, soit dans la paix, soit à la guerre, s'est acquis dans l'Église catholique un renom de mérites dont la reconnaissance ne périra pas et dont la gloire ne vieillira jamais. Ayant de bonne heure, sous le règne du roi Clovis, adopté les institutions chrétiennes, elle obtint ce témoignage très honorable et cette récompense tout ensemble de sa foi et de sa piété, d'être appelée *la fille ainée de l'Église.* Depuis lors, Vénérables Frères, vos ancêtres ont paru souvent, pour de grandes et salutaires entreprises, être les auxiliaires de la divine Providence elle-même. Mais où leur valeur a été spécialement remarquable, c'est dans *la défense du nom catholique dans le monde entier, dans la propagation de la foi chez les nations barbares, dans la libération et la défense des Lieux saints de la Palestine,* de telle sorte qu'à juste titre est passé en proverbe ce vieux mot: *Gesta Dei per Francos.*

Eloges donnés à la France par les Souverains Pontifes.

C'EST ce qui fait que, se dévouant d'un cœur fidèle pour le nom catholique, ils ont pu de quelque manière venir en participation des gloires de l'Église et établir de nombreuses institutions publiques et privées, où l'on remarque dans toute son expansion la force de la religion, de la bienfaisance et de la magnanimité. Ces vertus de vos pères, les Pontifes romains, nos prédécesseurs, ont accoutumé de les louer d'une façon solennelle, et, répondant à leurs mérites par une souveraine bienveillance, ils voulurent plusieurs fois célébrer, par leurs éloges, le nom français. Tout particulièrement grandes sont les louanges qu'Innocent III et Grégoire IX, ces grandes lumières de

Digitized by Google

l'Église, accordaient à vos ancêtres, le premier disant, dans une lettre à l'archevêque de Reims: « Nous aimons le royaume de France d'une prédilection spéciale, parce qu'il l'a toujours emporté sur les autres royaumes du monde par son respect et son dévouement pour ce Siège apostolique et pour Nous; » l'autre, disant du royaume de France, dans une lettre à saint Louis IX, « qu'il n'a pu être arraché par rien à la piété envers Dieu et envers l'Église, que jamais la liberté de l'Église n'y a péri, qu'en aucun temps la foi chrétienne n'y a perdu sa vigueur propre; et, bien plus, que, pour leur conservation, les rois et les sujets dudit royaume n'ont pas hésité à répandre leur sang et à s'exposer à de nombreux périls. »

Mal que firent à la France les principes modernes. Philosophisme.

OR, Dieu, qui est l'auteur de la nature et dont les États reçoivent par toute la terre la récompense de leurs vertus et de leurs bonnes actions, a répandu sur la France des dons abondants de prospérité: succès à la guerre, arts de la paix, gloire du nom, autorité de la domination. Que si, oublieuse d'elle-même en quelque sorte, la France, se dérobant parfois à la fonction qu'elle avait reçue de Dieu, a montré de mauvaises dispositions contre l'Église, néanmoins, par un souverain bienfait de Dieu, elle n'a jamais défailli, ni longtemps ni tout à fait. Et plût à Dieu qu'elle eût échappé, saine et sauve, à ces événements également funestes à la religion et à l'État qu'ont enfantés les temps plus rapprochés de nous! *Mais, du jour où l'esprit des hommes, imbu du venin des opinions nouvelles et emporté par une liberté sans frein, eut commencé par tout de rejeter l'autorité de l'Église, le courant se précipita où il était poussé, car le virus mortel de ces doctrines ayant pénétré les mœurs elles-mêmes, la société humaine en vint peu à peu en grande partie à paraître vouloir se séparer absolument des institutions chrétiennes.* C'est à répandre ce fléau en France que travaillèrent surtout au dernier siècle ces philosophes sectateurs d'une science folle, qui entreprirent de renverser les fondements de la vérité chrétienne, et inaugurèrent un système de philosophie qui enflammait plus violemment encore la passion déjà fort excitée par une liberté sans mesure. Bientôt on vit à l'œuvre ceux qu'une haine impuissante des choses divines tient unis entre eux par des associations néfastes, en les excitant chaque jour davantage à l'oppression du nom catholique. Personne mieux que vous, Vénérables Frères, ne peut apprécier s'ils s'y donnent nulle part avec plus d'efforts qu'en France.

Nécessité de la religion pour le bien même de l'État. — Suites funestes de l'irréligion.

C'EST pourquoi le sentiment d'affection paternelle que Nous portons à toutes les nations, et qui Nous a poussé à rappeler nominativement leurs devoirs aux peuples d'Irlande, d'Espagne et d'Italie, par des lettres adressées en temps opportun aux évêques de ces contrées, ce même sentiment Nous persuade aujourd'hui de tourner Notre esprit et Nos pensées

Digitized by Google

vers la France. Car *ces efforts dont Nous avons parlé ne nuisent pas seulement à l'Église, mais ils sont non moins pernicieux et funestes à l'État; parce qu'il ne se peut faire que l'État soit prospère, quand on a étouffé l'influence de la religion. Et en effet, dès que l'homme cesse de craindre Dieu, on enlève le souverain fondement de la justice, sans laquelle les sages, chez les païens eux-mêmes, niaient qu'on pût bien diriger la chose publique. Car l'autorité des chefs n'aura plus assez de dignité, ni les lois assez de force. Chacun considérera ce qui lui est utile plutôt que ce qui est honnête; l'infrangibilité des droits deviendra chancelante, la crainte des peines n'étant plus qu'un mauvais gardien des devoirs; et ceux qui commandent se laisseront facilement entraîner à une domination injuste, pendant qu'à la moindre occasion ceux qui obéissent se laisseront entraîner à la sédition et aux troubles..*

Un pays qui renie Dieu se condamne à une mort certaine.

EN outre, comme il n'est rien de bon dans la nature des choses qui ne doive être rapporté à la bonté divine comme un de ses dons, *toute société humaine qui ordonne d'écarter Dieu de la loi et du gouvernemeut repousse, autant qu'il est en soi, les secours de la bienveillance divine, et, par suite, elle mérite de se voir refuser la protection céleste.* C'est pourquoi, même si elle paraît très puissante et abonder en richesses, elle porte néanmoins dans ses flancs mêmes *le germe de sa mort* et ne peut avoir l'espérance d'une longue durée. *Car, pour les nations chrétiennes, absolument comme pour chacun des hommes, il est aussi salutaire de servir les desseins de Dieu que dangereux d'y faillir;* et souvent il leur est arrivé qu'aux temps où elles gardent avec plus de souci la fidélité envers Dieu et envers l'Église, elles arrivent, comme par une voie naturelle, à un excellent état, tandis qu'elles déchoient aux temps où elles l'abandonnent. Il est facile de voir ces changements dans les annales des temps, et les exemples domestiques et assez récents n'en manqueraient pas, si Nous avions le temps de rappeler ce qu'a vu l'âge précédent, lorsque la France se vit, avec épouvante, bouleversée par la licence effrénée d'un grand nombre, cherchant à ensevelir dans une même ruine la Religion et l'État.

Moyen d'écarter les fléaux de Dieu.

AU contraire, *ces fléaux qui portent avec eux la ruine certaine de l'État* sont facilement écartés, si on observe les *préceptes de la religion catholique* dans la constitution et le gouvernement de la *société domestique* aussi bien que de la *société civile.* Car ces préceptes sont très propres à la conservation de l'ordre et au salut de la chose publique.

SOCIÉTÉ DOMESTIQUE; éducation; devoirs des parents.

ET d'abord, en ce qui concerne la *société domestique*, il importe au plus haut point d'élever de bonne heure dans les préceptes de la religion les enfants issus du mariage chrétien et de *ne pas séparer de l'instruction*

Digitized by Google

religieuse ces arts par l'enseignement desquels on a coutume de former l'homme dans l'enfant. Les séparer, c'est vouloir, en réalité, que les enfants soient neutres pour ce qui regarde leurs devoirs envers Dieu. Cette méthode est fausse et des plus pernicieuses, surtout dans les premiers âges, car en réalité elle ouvre la voie à l'athéisme pendant qu'elle la ferme à la religion. *Les parents qui sont bons ont absolument le devoir de veiller à ce que leurs enfants, aussitôt qu'ils commenceront à apprendre, reçoivent les enseignements de la religion et à ce qu'il ne se trouve rien dans les écoles qui offense l'intégrité de la foi ou des mœurs.* La loi divine et la loi naturelle font également une obligation de cette sollicitude dans l'instruction de l'enfance; aussi les parents n'en peuvent-ils être déchargés pour aucun motif.

Devoirs de l'Église. Condamnation des écoles neutres.

QUANT à l'*Église*, gardienne et protectrice de l'intégrité de la foi, *elle doit*, de par l'autorité qui lui a été donnée par Dieu, son fondateur, appeler toutes les nations à la sagesse chrétienne, et aussi *voir soigneusement d'après quelles règles et quels préceptes est élevée la jeunesse placée sous son autorité;* aussi a-t-elle toujours condamné ouvertement les écoles qu'on appelle *mixtes* ou *neutres*, avertissant itérativement les pères de famille de prendre garde à une chose de si grande importance. Lorsqu'on obéit à l'Église en cela, on fait œuvre utile et, par un excellent motif, on a souci du salut public. En effet, ceux dont le premier âge n'est pas formé à la religion, grandissent sans aucune connaissance des plus grandes choses qui, en même temps qu'elles peuvent seules nourrir dans les hommes le goût de la vertu, peuvent seules régler les appétits contraires à la raison. Telles sont les notions sur Dieu créateur, sur Dieu juge et vengeur, sur les récompenses et les peines à attendre dans l'autre vie, sur les secours célestes apportés par JÉSUS-CHRIST pour accomplir avec zèle et saintement ses devoirs. Si on ne connaît pas cela, toute la culture des esprits sera malsaine; *n'étant pas accoutumés au respect de Dieu, les adolescents ne pourront avoir aucune règle de vie honnête, et n'ayant jamais rien osé refuser à leurs passions, ils seront facilement entraînés à troubler l'État.*

SOCIÉTÉ CIVILE.—Relations entre l'Église et l'État.

ENSUITE viennent les maximes très salutaires en même temps que très vraies qui regardent la *société civile* et la *relation des droits et des devoirs entre le pouvoir religieux et le pouvoir civil.* En effet, comme il y a sur la terre deux grandes sociétés : l'une civile, dont la fin dernière est de procurer au genre humain le bien temporel et terrestre ; l'autre religieuse, qui a pour objet de conduire les hommes à cette félicité véritable, céleste, éternelle, pour laquelle nous avons été faits ; ainsi il y a *deux puissances, toutes deux soumises à la loi éternelle et naturelle*, et s'accordant réciproquement dans les choses qui se rapportent à l'ordre et au gouvernement de chacune d'elles. Or, toutes les fois qu'il faut régler quelque chose en ce

Digitized by Google

genre, sur quoi il est bon que chacune des deux puissances, pour des raisons diverses et de diverses manières, établisse cette règle, la concorde entre elles est nécessaire en même temps que favorable à l'utilité publique ; si cette concorde disparaît, il s'ensuivra une sorte de situation critique et instable, dans laquelle ne pourra s'établir la tranquillité ni de l'Église ni de l'État. Lors donc que, *par un traité*, un régime a été fixé publiquement entre le pouvoir religieux et le pouvoir civil, alors il importe à la justice, non moins qu'à la chose publique, que la concorde reste entière, parce que de même que l'une et l'autre se rendent des offices mutuels, de même on reçoit et l'on rend de part et d'autre des avantages certains.

Origines du Concordat.

EN France, au commencement de ce siècle, après que les grandes commotions civiles et les terreurs qui avaient existé peu auparavant eurent été apaisées, *les gouvernants eux-mêmes comprirent que la société, abattue par tant de ruines, ne pouvait être mieux relevée que par la restauration de la religion.* En prévision des avantages de l'avenir, Notre prédécesseur Pie VII déféra volontiers aux désirs du premier consul, en usant de toute la facilité et de toute la condescendance compatibles avec sa charge. Alors, après que l'accord eut été établi sur les articles principaux, les fondements furent posés et une voie sûre et favorable fut ouverte pour la restauration et le rétablissement graduel des choses religieuses. Et, en effet, dès ce temps et par la suite, plusieurs dispositions furent sagement prises en vue de l'intégrité et de l'honneur de l'Église. Les grands avantages qui en résultèrent doivent être d'autant plus appréciés que tout ce qui se tenait à la religion en France avait été plus radicalement détruit et abattu.

Ses effets.

LA dignité de la religion publiquement rétablie, les institutions chrétiennes revécurent pleinement : et, certes, il faut admirer quels biens en revinrent pour la prospérité de l'État. Car, comme la société, à peine sortie de la tourmente des flots, cherchait de solides fondements à la tranquillité et à l'ordre publics, elle sentit que la religion catholique lui offrait le plus avantageusement ce qu'elle cherchait ; d'où il ressort que ce projet de rétablissement de la concorde fut d'un homme sage et habile à pourvoir à l'intérêt public. Aussi, à défaut d'autres raisons, il y aurait encore, en faveur du maintien de la paix, celle-là même qui a déterminé son rétablissement. Car au milieu de ces ardentes aspirations qui se manifestent de toutes parts vers les nouveautés, dans une pareille incertitude de l'avenir, *introduire de nouvelles causes de discorde entre les deux pouvoirs, et par des entraves empêcher ou retarder la bienfaisante action de l'Église, ce serait une grave et périlleuse imprudence.*

Digitized by Google

Blâme à ceux qui veulent l'abolir.

OR, Nous ne voyons pas sans inquiétude et sans anxiété des prétentions alarmantes de ce genre s'élever en ce temps-ci : des choses, en effet, ont été faites et se font qui ne conviennent aucunement au bon état de l'Église, depuis que beaucoup se sont mis, par hostilité, à attirer le mépris et la haine sur les institutions catholiques et à les proclamer les ennemies de la société. Et Nous n'éprouvons pas moins de soucis et d'angoisses des projets de ceux qui, pour rompre les rapports de l'Église et de l'État, voudraient abolir tôt ou tard le salutaire et légitime accord conclu avec le Siège apostolique.

Mesures prises par le St-Siège dans les circonstances présentes.

DANS cette situation, Nous n'avons rien omis de ce que les circonstances Nous paraissaient exiger. Nous avons enjoint à Notre nonce apostolique, toutes les fois qu'il Nous a paru nécessaire, de faire des représentations; et ceux qui gouvernent l'État ont attesté les recevoir avec des dispositions équitables. Nous-même, lorsque la loi sur la suppression des congrégations religieuses a été portée, Nous avons fait connaître Nos sentiments dans une lettre adressée à Notre cher fils l'archevêque de Paris, cardinal de la Sainte Église romaine. De même, dans une lettre envoyée au mois de juin de l'année précédente au président de la République, Nous avons déploré ces autres mesures qui nuisent au salut des âmes et ne laissent pas entiers les principes de l'Église. Nous en avons agi ainsi, et parce que la sainteté et la grandeur de notre charge apostolique Nous y poussaient, et parce que *Nous désirons vivement que la religion transmise par les pères et les ancêtres se conserve saintement et inviolablement en France.* C'est ainsi, et avec la même persévérance, que nous sommes résolu à défendre toujours dans l'avenir le catholicisme en France.

Ce qu'a fait l'épiscopat français.

DANS l'accomplissement de ce juste office et de ce devoir, Nous avons toujours eu en vous, Vénérables Frères, de courageux auxiliaires. Réduits, en effet, à déplorer le sort des congrégations religieuses, vous avez fait au moins ce qui était en votre pouvoir pour que ceux qui n'ont pas moins mérité de l'État que de l'Église ne succombassent pas sans être défendus. En ce moment-ci, autant que les lois le permettent, vos plus vives sollicitudes et toutes vos pensées vous portent à procurer à la jeunesse les facilités d'une bonne éducation. Quant à ces projets que plusieurs préparent contre l'Église, vous n'avez pas non plus manqué de montrer combien ils seraient pernicieux à la société elle-même. *Et en tout cela, personne ne pourra vous accuser avec raison, soit d'être mus par quelque considération humaine, soit de faire de l'opposition à l'état de choses établi ;* parce que, en effet, quand il s'agit de l'honneur de Dieu, quand le salut des

Digitized by Google

âmes est en péril, votre devoir est de prendre la défense et la protection de toutes ces choses.

Encouragements.

CONTINUEZ donc prudemment et fermement à vous acquitter de votre charge épiscopale, à enseigner les préceptes de la céleste doctrine, et à montrer au peuple le chemin à suivre dans cette grande iniquité des temps. *Il faut qu'il n'y ait entre tous qu'un même esprit, qu'un même but, et, puisque la cause est commune, qu'une même manière d'agir.* Veillez à ce qu'il ne manque nulle part d'écoles où les élèves soient le plus soigneusement instruits de la science des biens célestes et de leurs devoirs envers Dieu, où ils apprennent à connaître à fond l'Église et l'écoutent assez pour comprendre et penser qu'ils doivent être prêts à tout supporter pour sa cause. La France est riche en exemples d'hommes illustres qui, pour la foi catholique, n'ont refusé d'endurer aucune épreuve ni même la perte de leur vie. Dans cette tourmente même que nous venons de rappeler, il y a eu beaucoup d'hommes d'une foi invincible qui ont maintenu par leur courage et leur sang l'honneur national. Et dans notre temps aussi, Nous voyons en France le courage se suffire à lui-même, grâce à Dieu au milieu des embûches et des dangers.

Éloge du clergé et des laïques français.

LE clergé remplit son ministère, et avec cette charité qui est le propre des prêtres, toujours prompte et industrieuse à venir en aide au prochain. Des laïques en grand nombre professent publiquement et intrépidement la foi catholique ; ils témoignent, à l'envi, de beaucoup de manières et souvent, leur dévouement envers ce Siège apostolique ; ils pourvoient, à grands frais et avec zèle, à l'éducation de la jeunesse ; ils subviennent aux nécessités publiques avec une libéralité et une bienfaisance admirables.

Conseils au clergé et aux laïques.

MAIS ces biens, qui sont d'un heureux présage pour la France, il faut non seulement les conserver, mais les accroître par un commun zèle et avec toute la persévérance du dévouement. Avant tout il faut faire en sorte que le clergé s'accroisse de plus en plus par des recrues abondantes d'hommes dignes. Que l'autorité de leurs pontifes soit sacrée pour les prêtres, et qu'ils tiennent pour certain que le ministère sacerdotal, s'il ne s'exerce sous le magistère des évêques, ne peut être ni saint, ni vraiment utile, ni honoré. Enfin il est nécessaire que des laïques d'élite, ceux à qui l'Église, leur commune mère, est chère et dont les discours comme les écrits pourront être d'une grande utilité pour la sauvegarde des droits catholiques, s'emploient activement à la défense de la religion. Pour obtenir ces heureux résultats, l'accord des volontés et la conformité d'action sont nécessaires.

Digitized by Google

Danger de la division. — Conseils.

OR, *les ennemis ne désirent rien de plus que les divisions des catholiques entre eux;* que ceux-ci donc se persuadent qu'ils doivent éviter par-dessus tout les dissensions, en se rappelant cette parole divine que « tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné ». S'il faut, pour la concorde, que quelqu'un renonce à son opinion et à son jugement, qu'il le fasse volontiers, en vue de l'utilité commune. Que ceux qui s'emploient à écrire s'efforcent instamment de conserver en toutes choses cette paix des esprits; qu'ils préfèrent en outre à leurs propres avantages ce qui convient à l'intérêt commun; qu'ils défendent les entreprises communes; qu'ils obéissent volontiers à la direction de ceux que « l'Esprit-Saint a placés comme évêques pour régir l'Église de Dieu », et qu'ils n'entreprennent rien à l'encontre de la volonté de ceux qu'il est nécessaire de suivre comme chefs, quand on combat pour la religion.

Nécessité de la prière.

ENFIN, selon ce que l'Église a toujours fait dans les circonstances difficiles, *que le peuple entier, sous votre autorité, ne cesse de prier et de supplier Dieu* pour qu'il tourne ses regards vers la France et pour que sa miséricorde triomphe de sa colère. Maintes fois, la Majesté divine a été violée par cette licence de parler et d'écrire, et ils ne manquent pas ceux qui, non seulement répudient avec ingratitude les bienfaits de JÉSUS-CHRIST, Sauveur des hommes, mais qui, par une ostentation d'impiété, proclament même qu'ils ne veulent pas reconnaître la puissance de Dieu. Il faut absolument que les catholiques, par un grand zèle de foi et de piété, compensent cette perversité de pensées et d'actions; *il faut qu'ils attestent publiquement qu'ils n'ont rien de plus à cœur que la gloire de Dieu et qu'ils n'ont rien de plus cher que la religion de leurs pères.* Que ceux-là surtout qui, plus étroitement attachés à Dieu, vivent dans les cloîtres des monastères, s'excitent aujourd'hui plus généreusement à la charité et qu'ils s'efforcent, par une humble prière, par des mortifications volontaires et par leur dévotion, de nous rendre Dieu propice. Par ces moyens et avec le secours de Dieu, il adviendra, Nous en avons confiance, que ceux qui sont dans l'erreur viendront à résipiscence, et que le nom français refleurira dans son ancienne grandeur.

Union entre la France et le Saint-Siège.

DANS tout ce que Nous avons dit jusqu'ici, Vénérables Frères, reconnaissez Notre cœur paternel et la grandeur de l'amour que Nous portons à toute la France. Aussi Nous ne doutons pas que ce témoignage de Notre grande sollicitude ne serve à confirmer et à augmenter cette nécessité salutaire de l'union entre la France et le Siège apostolique, qui a procuré en tout temps de si nombreux et si grands biens pour leur commune utilité.

Digitized by Google

Bénédiction.

DANS la joie que Nous donne cette pensée, Nous vous souhaitons, Vénérables Frères, à vous et à vos concitoyens, la plus grande abondance des dons célestes, et nous vous donnons très tendrement dans le Seigneur la bénédiction apostolique, comme gage de ces dons et comme témoignage de notre particulière bienveillance.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le VIII février de l'an MDCCCLXXXIV, sixième année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

LES VOLEURS.

ALLONS ! encore une mauvaise action ! me disais-je ce matin en achevant un article de journal.

Car c'est à contre-cœur que l'on prend la plume pour contribuer à remplir les colonnes d'un journal, quelque bon qu'il soit.

Les journaux sont la plaie de notre temps.

Les mauvais, oui ;.... mais les bons ?

Les bons comme les mauvais.

Je m'explique.

Les mauvais journaux sont des assassins.

Les bons journaux sont des voleurs.

Oui, des voleurs — des voleurs de temps !

***

Le temps ! n'est-ce pas là un bien plus précieux que l'or et l'argent ?

« *Time is money* », dit le proverbe anglais : *le temps c'est de l'argent.*

C'est trop peu dire.

Le temps, pour tout homme qui est un homme, le temps, ce sont des œuvres, des travaux utiles à la société, à l'Église, à la famille ; le temps, ce sont des études sérieuses, des œuvres de zèle, de vigoureux combats !

Le temps, c'est tout ce que l'on veut.

Ah ! le temps !

Avec du temps, des principes et de la persévérance, on transforme le monde.

Et dire que tant de gens perdent leur temps !

***

Digitized by Google

Qu'est-ce qui fait perdre beaucoup de temps à notre époque ?

Les journaux.

Vous ne me croyez pas ? — Faisons un petit calcul.

Il est admis qu'en moyenne, chacun consacre par jour sa demi-heure à la lecture des journaux.

Cela fait, par an, compte rond, 200 heures. Supposons qu'en Belgique, sur cinq millions d'habitants, 100,000 catholiques seulement lisent les journaux. — Total : 20,000,000 d'heures catholiques, soit : 1,666,666 journées de 12 heures !

Les catholiques perdraient donc par an, en Belgique, un million, six-cent soixante-six mille six-cent soixante-six journées à lire les journaux.

Et chaque lecteur doit inscrire au budget annuel de son temps dix-sept journées pleines, consacrées à la lecture des journaux.

Combien ce temps précieux ne serait-il pas mieux employé à autre chose !

***

Serait-ce donc que la besogne nous manque, par le temps qui court ?

Qu'avons-nous à faire ?

Le culte de Dieu à rehausser.

Notre vie privée à réformer d'après les principes de l'Évangile.

Les vrais principes chrétiens à remettre en honneur.

Des enfants à élever pour Dieu et pour l'Église.

Une maison à diriger chrétiennement.

Les œuvres de zèle à faire fleurir.

Nos prêtres et nos religieux à soutenir et à défendre.

Le travail des jeunes gens à organiser.

La presse à diriger.

L'industrie à christianiser.

L'élément ouvrier à moraliser.

La propriété à unir et à solidariser pour le bien.

Des écoles à fonder et à faire marcher.

L'éducation à réformer.

Des légions d'hommes de cœur à former, pour courir sus à l'ennemi — et l'écraser !

Je m'arrête.

Le programme est-il assez chargé ?

Nous reste-t-il du temps à perdre ?

***

Mais, me direz-vous, nos journaux font beaucoup de bien.

Vous avez raison.

Nos journaux sont les champions de la bonne cause ; ils sont des signes de ralliement, au milieu de la lutte.

Digitized by Google

Oui — mais ils sont trop longs.

Leurs vaillants rédacteurs perdent leur temps à les écrire.

Et nous, le nôtre à les lire.

A notre époque, il faut des journaux ; cela s'entend.

Mais faut-il qu'ils rivalisent d'ampleur avec la nappe qui recouvre ma table, et qu'ils me rompent les bras à les tenir déployés ?

Faut-il qu'après m'avoir étourdi la tête de mille bruits, ils viennent me dire demain que tout cela est faux ?

Mon temps est trop précieux pour cela !

***

Il y a beaucoup de journaux, trop de journaux — mais il en manque un.

Je saluerais avec enthousiasme l'apparition d'un petit journal quotidien, grand comme la quadrature de mon assiette.

Il me servirait chaque jour.

1° Les dépêches télégraphiques.

2° Quelques nouvelles politiques et religieuses, en très peu de mots, sans commentaires.

3° Et, une fois la semaine, une revue politique sérieuse et rédigée à tête reposée.

Rien de plus.

Un tel journal aurait du succès, j'en suis garant.

Tout lecteur de ce journal gagnerait net 20 à 25 minutes par jour.

N'est-ce rien ?

***

Que ce temps serait bien employé ne fût-ce qu'à lire des livres !

On ne lit plus de livres aujourd'hui, on n'étudie plus. Chacun est prêt à parler et à écrire sur mille questions qu'il ne connaît point.

Les journaux absorbent tout et rendent les esprits superficiels et légers.

Il faut lire des livres — mais entendons-nous.

Lire des livres, ce n'est pas lire des romans.

Où sont aujourd'hui les hommes qui lisent de Maistre, de Bonald ou Donoso Cortés ? qui lisent les œuvres magistrales du cardinal Pie ou du cardinal Dechamps ?

Où sont ceux qui lisent l'histoire, la bonne histoire, l'histoire vraie ; celle de l'Église, de son développement providentiel, de ses luttes séculaires, de ses triomphes mille fois répétés sur les hordes fanatiques de tous noms qui s'acharnent contre elle ?

Je dirai plus. Où sont les hommes qui lisent la loi qu'ils ont juré de défendre au péril de leur vie : le Saint Évangile ?

Voilà, à qui sait lire, ce qui apprend à réfléchir... et à agir.

***

Digitized by Google

La lecture des journaux rend léger, mou, découragé : c'est une nourriture insipide.

La lecture des livres, des vrais livres, donne le fond, la forme et la force : c'est la manne des fils d'Israël.

***

Nos ancêtres n'avaient pas de journaux.
Cependant, ils étaient de fameux hommes !

***

Ils versaient leur sang pour la foi.
Ils portaient l'Évangile chez les barbares.
Ils couraient délivrer le tombeau du CHRIST.
Ils écrasaient le Turc envahisseur.
Ils terrassaient l'hérétique audacieux.
Ils criaient : « Dieu le veut ! », et marchaient !

***

Sommes-nous dégénérés ?

***

L'ennemi est là !

***

Lisons moins de journaux.
Fumons moins.
Travaillons davantage. — En avant !

VARIÉTÉS.

UNE BELLE EXISTENCE.

LE 18 juin dernier s'est éteint, dans l'abbaye-mère de la Congrégation bénédictine de Beuron, un vénérable vieillard du nom de dom Pie de Drais. Son pèlerinage terrestre fut marqué par les traits si manifestes d'une Providence toute spéciale, que nous croyons ne pouvoir nous dispenser de donner à ses amis un aperçu rapide de cette vie si extraordinaire.

Le baron Frédéric de Drais naquit le 10 février 1798, au château de Gernsback, dans le grand-duché de Bade ; il était issu d'une famille noble et antique, mais profondément enracinée dans le protestantisme luthérien.

Digitized by Google

Confié aux soins d'un précepteur, d'abord sous le toit paternel, puis, à dater de 1809, dans la ville de Fribourg, il conserva d'une éducation si soignée et de ses rapports quasi-exclusifs avec les membres de sa noble famille, une droiture d'âme et une expansion de cœur qui demeurèrent un des plus grands charmes de sa personne.

A l'âge de treize ans, le jeune baron de Drais fut admis à la cour badoise, en qualité de page ; il fréquenta alors les cours du lycée de Carlsruhe. En 1813, il entrait à l'école militaire ; mais, dès l'année suivante, les malheurs de sa patrie vinrent l'en tirer, et portèrent sur le champ de bataille cet enfant de seize ans, en qualité d'officier du 2e régiment de dragons. La campagne de 1815 le fit monter dans la garde ; il resta fidèle à l'état militaire jusqu'en 1825, et arriva au grade d'adjudant du grand-duc Louis de Bade, poste qu'il occupa bon nombre d'années.

Tous ses loisirs, le jeune officier les consacrait à de sérieuses études ; c'est ainsi que, suivant ses goûts et ses aptitudes naturelles, il se vit à même d'entrer plus tard dans l'administration des eaux et forêts, et d'y occuper les plus hautes positions. Cette carrière le ramena à Fribourg, où il épousa, en 1827, la fille aînée du conseiller secret baron de Falkenstein ; elle était catholique.

Directeur d'abord, puis inspecteur, enfin administrateur en chef des eaux et forêts du grand-duché de Bade, il servit loyalement son souverain pendant trente-trois ans. Sa fidélité fut mise à la plus grande épreuve durant les commotions politiques de l'année 1848, et ce ne fut qu'au prix de sacrifices personnels très considérables qu'il parvint à conserver intacts ses grands et nobles principes sur le devoir et sur le droit. Ce fut en récompense de ces loyaux services qu'il fut alors promu à la haute dignité de chambellan du grand-duc et décoré de la croix du Lion des Zaeringer (markgraves de Bade).

Quant à la religion dans laquelle il était né, jamais il ne se laissa entraîner par le courant du rationalisme qui se produisait alors au sein du protestantisme; il demeura toutefois, bien longtemps encore, étranger à toute tendance vers l'Église catholique. C'est ainsi qu'on le vit figurer parmi les anciens de l'Église protestante, et qu'il siégea en qualité de député au Synode de Carlsruhe, en 1856 ; il y prit une part active, et contribua au triomphe, éphémère, il est vrai, des rédacteurs orthodoxes du Livre de Messe. C'est alors qu'il entra en relations avec les théologiens les plus célèbres de l'Église protestante, conservateurs et avancés.

Cependant cet homme à l'âme noble et grande, aux idées élevées, avait sans cesse devant les yeux, dans la personne de sa pieuse épouse, les exemples de la véritable vertu chrétienne et catholique. Leur union était demeurée stérile: mais la baronne de Drais, avide de dévouement maternel et chrétien, consacrait tout son temps à l'éducation d'enfants pauvres et à ces autres œuvres de charité si nombreuses, que seule l'Église catholique a vu éclore dans son sein ; son digne époux approuvait tout, et contemplait avec

Digitized by Google

bonheur ces fruits de convictions religieuses si profondes, dans une âme qui savait rendre ses principes aussi dignes de respect qu'elle les présentait sous une forme aimable et attrayante. Bien plus, comme il fallait s'y attendre, une si grande vertu opéra sur le cœur de celui qui en était chaque jour le témoin. Après l'approbation vint la pratique; et, nous ne craignons pas de le dire, en prenant une part active aux œuvres de charité de son épouse, et cela d'une manière à faire verser des larmes d'attendrissement, le baron de Drais ne faisait que suivre l'impulsion naturelle de son cœur généreux. Il apprit ainsi peu à peu à donner son estime et son cœur à la religion catholique ; il la pratiquait même dans sa majeure partie, peut-être sans s'en douter, et y puisait les douces consolations qu'elle prodigue si généreusement à ceux qui la suivent.

Dieu plaça aussi sur son chemin d'éminents catholiques avec lesquels il se lia d'amitié ; citons en première ligne le célèbre professeur Alban Stolz, qui plus tard devait immortaliser le baron de Drais devenu moine, en décrivant de main de maître sa vie si pleine d'attraits, dans ses *Convertitenbilder*. Il saisissait de mieux en mieux la force latente du catholicisme mise alors en lumière surtout par les actes de violence arbitraire du gouvernement badois. Et lorsqu'en 1858, sa vertueuse épouse fut appelée à une vie meilleure, si elle n'avait point vu de ses yeux le retour dans le giron de l'Église de celui qu'elle aimait le plus sur la terre, au moins pouvait-elle partir le cœur léger, certaine que la conversion du baron n'était plus qu'une question de temps.

Dans le cours de cette même année, le baron de Drais rompit les liens qui l'attachaient au service de l'État et rentra dans la vie privée. C'était l'heure de la grâce. Une forte impulsion intérieure agissant de concert avec les circonstances du dehors, la décision fut prise. C'est Alban Stolz qui donna les dernières instructions au vénérable chambellan de la Cour, et qui reçut son abjuration et sa profession de foi catholique, au mois de mars 1860. Dire la joie qu'éprouva en cette circonstance l'illustre confesseur de la foi Hermann de Vikari, archevêque de Fribourg, serait chose impossible. Dès ce jour, le baron de Drais était compté au nombre de ses intimes.

Ici commence dans sa vie une période d'efflorescence nouvelle. A peine converti, l'illustre dignitaire se fit inscrire au nombre des humbles tertiaires de St-François, et voulut faire, en cette qualité, le pèlerinage de Sainte-Elisabeth de Thuringe, pour s'inspirer des pieux sentiments de sa glorieuse devancière dans le Tiers-Ordre. Il était accompagné du professeur Stolz; ce fut peu après que celui-ci fit paraître la vie de sainte Elisabeth. Ce n'était pas assez pour son zèle. Il se fit aussi membre actif de la Société de Saint-Vincent de Paul ; lui-même, il visitait l'humble chaumière du malheureux, et nul ne pouvait rendre par des paroles la douceur, le tact plein de délicatesse avec lesquels il savait verser dans le sein du pauvre la consolation et la paix du cœur plus encore que l'aliment corporel.

Digitized by Google

Cependant le pieux vieillard n'était point satisfait ; c'était trop peu pour lui de se tenir sous le portique du temple ; un irrésistible attrait le poussait à en franchir l'enceinte ; il voulait tout quitter pour acquérir ce qui vaut tout. Il vint donc, en 1864, frapper humblement à la porte du monastère bénédictin de Beuron.

Il y avait alors peu de moines et peu de novices dans ce monastère de fondation toute récente. Ce fut les larmes aux yeux que dom Maur Wolter, alors prieur de Beuron, aujourd'hui archi-abbé, conféra l'habit de Saint-Benoît au chambellan du grand duc, à ce bon vieillard de soixante-six ans, connu désormais sous le nom de dom Pie. Dès les premiers jours de 1866, il émettait ses vœux simples, et en 1869 il faisait profession solennelle.

Qui pourrait dépeindre le zèle avec lequel dom Pie entreprit son noviciat ! Que d'exemples de renoncement, d'héroïque mortification ! Ses jeunes frères d'armes en parlent encore avec émotion. Il ne tarda pas à recevoir les ordres mineurs ; quant aux ordres sacrés, jamais on ne put triompher de l'humilité profonde du saint vieillard, qui ne lui permettait pas de franchir les degrés de l'autel. Ce n'est pas qu'il n'en fût capable, car, des années durant, il prit part avec ses jeunes confrères aux cours de théologie, et y montra toujours le plus grand intérêt. Mais ses supérieurs s'inclinèrent devant un sentiment aussi respectable que sublime.

Dom Pie de Drais eut en 1868 l'insigne honneur d'accompagner à Rome son vénéré prieur, dom Maur Wolter ; de toute sa famille monastique, il fut le seul et heureux témoin de la belle cérémonie dans laquelle S. Em. le cardinal de Reisach éleva à la dignité abbatiale le prieur de Beuron. Ce fut la splendide basilique bénédictine de Saint-Paul-hors-les-Murs, celle-là même où dom Wolter s'était irrévocablement uni au Seigneur par les vœux monastiques, qui fut témoin de son élévation à la prélature.

C'était du temps de Pie IX. Dom Pie l'honorait et le révérait d'un culte tout particulier ; c'est pourquoi il portait le nom de ce grand Pape. Il eut le bonheur non seulement de voir le Saint-Père, mais encore d'être accueilli par lui et béni de la manière la plus paternelle. Pie IX, on le sait, ne dédaignait pas les bons mots. Il dit, en badinant, au bon vieillard qu'il aimait : Cher dom Pie, vous n'êtes que Pie *premier* dans votre abbaye ; mais moi, je suis Pie *neuf*. — Ce jour-là, disait dom Pie, fut le plus beau de ma vie.

A partir de cette époque, dom Pie eut à remplir les fonctions de cellerier, autrement dit d'économe de l'abbaye ; il s'acquitta de cette charge avec une prudence et une énergie au-dessus de tout éloge. En vérité, il était bien le type du cellerier, tel que le dépeint saint Benoît: un homme plein de sagesse et de maturité, doué d'une abnégation héroïque, et en même temps d'une charité vraiment maternelle à l'égard de ses frères.

Ces mêmes fonctions, il les exerça en Belgique ; car il avait été désigné par son abbé pour faire partie de la fondation de Maredsous, dans le diocèse de Namur ; et lorsque la petite colonie de moines fit son entrée solennelle

Digitized by Google

à Denée, tous les yeux s'arrêtèrent avec complaisance sur ce vénérable doyen d'âge à chevelure argentée, dont le port martial et la marche chevaleresque trahissaient malgré lui son glorieux passé et sa noble origine. En Belgique, son souvenir est resté en bénédiction.

Il n'y passa que quelques années, car la triste époque de la persécution religieuse le retrouva au poste d'honneur. Dom Pie était encore cellerier de Beuron lors de l'expulsion de 1875. Au milieu des rigueurs d'un hiver des plus rudes, ce vieillard de soixante-dix-sept ans prit vaillamment avec ses frères le chemin de l'exil. Sa carrière n'était pas encore terminée.

Un asile leur avait été généreusement offert à Volders, au Tyrol, par l'ordre des Servites ; dom Pie y séjourna cinq ans. Enfin, il dut encore se créer une nouvelle patrie, lorsque, il y a trois ans, S. M. l'empereur d'Autriche et S. Em. le cardinal de Schwarzenberg, prince-évêque de Prague, offrirent à la communauté exilée l'antique abbaye de Montserrat-Emmaüs, dans la capitale de la Bohême.

C'est là que le poids des ans commença à se faire sentir au vieillard ; la fin de son pèlerinage terrestre approchait, il le sentait et éprouvait un ardent désir d'aller terminer ses jours au berceau de sa vie monastique, dans l'antique abbaye-mère de Beuron, aujourd'hui veuve de son pasteur et privée de ses enfants. S. A. R. la princesse Catherine de Hohenzollern, qui, en des jours meilleurs, avait restauré ce monastère et qui depuis sa suppression s'en est faite la fidèle gardienne, s'empressa de répondre au pieux désir du vieillard et l'invita à accepter son hospitalité maternelle. Les supérieurs de dom Pie y consentirent. Un an ne s'était pas encore écoulé que déjà le saint moine accomplissait son grand voyage vers l'éternité ; c'était le lundi 18 juin 1883. Sans autre maladie que son grand âge, il s'endormit doucement, presque à l'insu de ceux qui l'entouraient ; il mourut simplement comme il avait fait toutes choses durant sa vie.

Disons un mot de ses vertus. Celle qui l'emportait sur toutes les autres était la piété dans le plus large sens du mot. Doux, prévenant, plein de charité envers tout le monde et surtout envers ses confrères, exact et consciencieux presque jusqu'au scrupule dans l'accomplissement de ses devoirs, avide de soumettre sa volonté propre à celle de ses supérieurs, dom Pie se fit toujours remarquer par son charmant caractère ; sans cesse de bonne humeur, gai et plein de cette paix que donne l'amour de Dieu, jamais, de toute sa vie monastique, on ne le vit un seul instant sans cette admirable aménité qui lui avait acquis une rare vénération et une estime profonde de la part de tous ceux qui l'avaient fréquenté.

Son zèle était touchant : nulle part il ne se montrait avec plus d'éclat qu'au chœur, dont les offices souvent fatigants ne lassaient jamais son insigne piété; il suffisait de le voir dans sa stalle pour se sentir ému et porté au bien. Quiconque visita jamais Beuron, Volders, Emmaüs ou Maredsous, du temps où dom Pie y résidait, se sent encore aujourd'hui ému et touché au souvenir

Digitized by Google

de ce digne moine à la blanche chevelure, portant son habit de chœur avec une aisance telle qu'on eût dit que jamais il n'en avait eu d'autre.

C'est là, dans sa stalle, qu'on pouvait le trouver jusqu'à la veille de sa mort, fidèle au service qu'il avait embrassé avec tant d'ardeur ; depuis l'heure la plus matinale jusqu'aux derniers offices du soir, toujours le premier à son poste, rien ne pouvait le faire manquer au chœur, sinon parfois, lorsqu'il était en charge, l'accomplissement de devoirs importants qui l'appelaient ailleurs. Jamais la fatigue ni les infirmités de l'âge ne purent dispenser de son office à la cour du Roi des rois l'ancien chambellan d'une cour terrestre, qui n'avait changé de maître que pour croître en fidélité. Puisse-t-il se trouver aujourd'hui mêlé aux célestes phalanges des courtisans du Très-Haut, et louer avec eux pour toujours son adorable Majesté.

UN ÉVÊQUE DANS L'EXIL.

DIEU est admirable dans les voies qu'il choisit pour conduire toutes choses à leur fin. Tandis que l'œil que la foi n'illumine pas reste dans les ténèbres et attribue au hasard l'incompréhensible chaîne des événements, le chrétien trouve partout à s'édifier des sages lenteurs de Dieu et de l'ordre merveilleux qui préside à toutes choses et fait éclater la volonté et la gloire de Dieu au sein des faits qui semblent devoir les renverser.

Les époques de persécution nous donnent éloquemment cette leçon. Les amendes, la prison, l'exil, la mort même ne frappent et n'abattent les serviteurs de Dieu que pour lui permettre de les relever avez plus d'éclat et de faire briller en eux d'admirables exemples d'humilité, de patience et de charité chrétiennes.

Avec quel respect n'a-t-on pas vu naguère les fronts se découvrir devant le cercueil de cet évêque de Paderborn, mort éxilé et inconnu de tous dans uu humble village du Brabant ? Qui pourrait nier que cet exil et cette fin si obscure n'aient été le digne couronnement de la vie sainte de ce prélat et ne soient maintenant son plus beau titre de gloire ?

Un autre évêque de l'Église d'Allemagne, aussi chassé par la persécution, Mgr Brinckman, évêque de Munster, vient de rentrer dans son diocèse, béni par les populations au milieu desquelles il a passé en faisant le bien et en semant un exemple qui, pour n'être entièrement compris que depuis la levée de son incognito, n'en produira pas moins pendant de longues années des fruits d'édification.

Les journaux hollandais et allemands nous rapportent plusieurs épisodes de cet exil, que nous sommes heureux de résumer pour nos lecteurs.

C'est en Hollande que Mgr de Munster chercha un asile. Il se fixa d'abord aux environs de Rotterdam, dans un petit village nommé Kralingen. Rien dans son extérieur ne trahissait l'évêque, aussi le curé de la paroisse ne fut-il pas peu surpris quand il vit cet étranger, ce laïque, se présenter

Digitized by Google

chez lui et s'annoncer par ces seuls mots : « Je suis l'évêque de Munster. » « Jamais, raconte le bon curé, je n'oublierai l'impression que me firent ces paroles. Elles auraient dû me laisser incrédule, car aucune preuve n'était jointe à leur appui, et cependant la majesté de l'inconnu et la sincérité que je lisais sur ses traits ne me permirent pas d'hésiter un seul instant. » Sous le nom de M. Berger, Mgr de Munster demeura à Kralingen, ignoré de tous, sauf du curé, auquel il avait imposé le plus strict silence, et qui avait souvent beaucoup de peine, ainsi qu'il l'avoue lui-même, à ne pas donner des marques publiques d'estime et de vénération au digne prélat quand il le rencontrait dans les rues du village ou qu'il le voyait dans son église se mêlant modestement à la foule pour assister à la messe ou recevoir les sacrements.

Cependant les soupçons commençaient à s'éveiller ; plusieurs fois un homme déguisé en ecclésiastique était venu s'informer de l'évêque auprès du curé ; un entrefilet même avait paru dans les journaux allemands, signalant la présence de Mgr de Munster à Kralingen près de Rotterdam. L'évêque comprit qu'il ne pourrait sans danger prolonger son séjour dans le même endroit. Il reprit donc le bâton de l'exil.

Quelques jours après on vit arriver à Houthem, dans le Limbourg, un vénérable vieillard, que son langage faisait reconnaître pour un Allemand. Il était accompagné de sa sœur, d'un domestique et d'une servante, et disait se nommer M. Berger. Le bruit ne tarda pas à se répandre dans le village que c'était un honnête rentier d'outre-Rhin, que des revers de fortune avaient réduit à une condition plus modeste. Mais nos lecteurs ont déjà reconnu en lui l'étranger de Kralingen. Cette fois le secret fut si bien gardé que l'illustre proscrit put édifier jusqu'à la fin de son exil ses nouveaux concitoyens.

Après avoir chaque matin, de bonne heure, célébré les saints mystères dans le secret de sa chapelle domestique, M. Berger donnait à tous l'exemple, par son assiduité aux offices religieux. Chaque dimanche on le voyait à la grand'messe, prendre sa place au pied de la chaire de vérité pour y écouter avec recueillement la parole de Dieu. Aucune fête importante ne se passait sans qu'il n'allât prendre rang parmi les fidèles, pour se préparer au sacrement de pénitence, mais tandis que tous les paroissiens, même les plus pauvres, s'agenouillaient sur de petits bancs, le modeste vieillard se prosternait sur les dalles dans l'attitude la plus humble et la plus recueillie. A ces jours de fête il faisait le sacrifice, si sensible au cœur du prêtre, de la célébration de la Sainte Messe et s'approchait de la table sainte avec une piété dans laquelle se révélait toute la vivacité de sa foi et de son amour.

Qui dira la charité que l'aimable étranger répandit comme un parfum autour de lui ? Ses aumônes étaient abondantes, et il les donnait avec un bonheur qu'on pouvait lire sur ses traits. Chaque jour les plus nécessiteux du

Digitized by Google

village allaient recevoir à la porte de la maison de M. Berger les restes de son frugal repas. Mais c'est trop peu pour les grands cœurs de payer d'aumônes : ils aiment surtout à payer de leur personne. Tel était l'étranger de Houthem. Chaque jour il allait voir et consoler les malades, il accompagnait le Saint Sacrement porté en viatique aux moribonds et suivait les morts jusqu'à leur dernière demeure. Les attentions de sa charité allaient même parfois, ce semble, à de charmants excès. Un soir qu'il revenait de Fauquemont, le digne prélat rejoignit une pauvre femme chargée d'un lourd fardeau et portant au bras une pesante cruche d'eau. « Bonne femme, lui dit-il, vous êtes trop chargée ainsi. — Oui, Monsieur, répondit la vieille, c'est beaucoup pour mon âge. — Allons, reprit le prélat, je suis vieux, moi aussi, mais je ne porte rien. Donnez-moi cette cruche, je la porterai pour vous. » La femme, à cette proposition inattendue, se tourna pour regarder le complaisant voyageur. Grand fut son étonnement de se voir en face d'un homme dont tout l'extérieur annonçait la distinction. « *Zulk een deftige heer ! un homme si comme il faut !* » fit-elle dans le premier mouvement de sa surprise en retirant vivement la cruche que son compagnon de route voulait lui prendre, et, malgré toutes ses instances, il fut impossible au prélat de l'amener à se décharger d'un fardeau qui lui semblait léger depuis qu'un si noble inconnu avait voulu le partager avec elle.

Plus le séjour de M. Berger se prolongeait, plus les paroissiens de Houthem aimaient le digne étranger. Ils avaient pour lui une profonde vénération et s'arrêtaient avec respect aux abords de sa demeure, quand au retour de leurs travaux, ils entendaient retentir dans la famille allemande les louanges de Marie et la récitation du chapelet.

Aujourd'hui que le noble exilé est rentré dans son église, on ne parle plus à Houthem que des saints exemples qu'il a donnés. « Que ne l'avons-nous connu plus tôt ! se disent les bons habitants ; combien nous l'eussions entouré des marques de notre respectueuse affection. » Mais c'est déjà une grande grâce pour ces modestes villageois, une immense bénédiction d'avoir possédé pendant si longtemps un ministre persécuté du CHRIST, et d'avoir été les premiers témoins des admirables vertus que Dieu voulait développer dans son serviteur, sous le souffle de l'épreuve. Bénissons Dieu à notre tour, qui sait tirer le bien du mal et rattacher aux années d'épreuves de doux souvenirs qui en font oublier l'amertume, comme ces plantes légères qui couvrent les vieilles ruines d'un odorant réseau de verdure et de fleurs.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1884-85. — N° 2. — 21 Avril.

A NOS LECTEURS.

NOTRE modeste recueil, nous sommes heureux de pouvoir l'annoncer à nos lecteurs de la première heure, s'est vu honorer des sympathies les plus vives et les plus touchantes. Notre programme a été compris : on y a vu un effort confiant pour ramener des âmes à l'amour de la sainte Église et à la pratique de ses traditions vénérables, par la connaissance de son admirable liturgie; un mouvement rétroactif vers la vie purement chrétienne, qui est celle de tous les temps parce que l'Église est éternelle.

Le premier de tous les encouragements, le seul que nous ayons véritablement ambitionné, nous est venu de Rome, de notre Père vénéré et bien-aimé, du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, sous l'égide et l'obéissance duquel nous voulons travailler, vivre et mourir. Le 2 Mars dernier, premier Dimanche du Carême, dans une audience particulière, S. G. Mgr Schiaffino, évêque titulaire de Nyssa, président général de la Congrégation Olivétaine de l'Ordre de St-Benoît, président de l'Académie ecclésiastique des nobles à Rome, fit rapport à Sa Sainteté Léon XIII de notre œuvre naissante; il lui parla du *Messager des Fidèles*, de son but, de son programme et de ses principes. Le Saint Père daigna écouter cette communication avec bienveillance, en témoigner sa satisfaction, et transmettre à la Rédaction, par l'intermédiaire de Mgr Schiaffino, sa paternelle bénédiction. Cette bénédiction, nous la recevons à genoux, avec amour et reconnaissance, et y voyons pour l'avenir un gage aussi immérité qu'inattendu de fruits et de succès dans le champ sacré de l'Église du CHRIST, dont nous sommes les derniers et les plus humbles ouvriers.

D'autres encouragements nous sont venus des membres les plus considérés du clergé, de la noblesse, des Ordres religieux et du catholicisme militant. Parmi les évêques et prélats que nous avons l'honneur de compter au nombre de nos abonnés, plusieurs nous ont adressé des félicitations chaleureuses. Voici ce que nous dit

Digitized by Google

l'un d'eux, prélat très connu en Belgique par sa réputation de docte écrivain, mais dont la discrétion nous fait taire le nom : " Vous avez parfaitement défini le but tout spécial de votre publication : rappeler les titres surnaturels et naturels de ce grand Ordre de Saint-Benoît, dont les hommes d'étude n'entoureront jamais la glorieuse mémoire d'une assez vive gratitude. En outre, faire pénétrer dans la pratique journalière ce monumental ouvrage de Dom Guéranger, qu'on a voulu critiquer dans un certain monde, mais qui reste une réelle splendeur, en ce siècle de médiocrités vaniteuses. „ Le prélat continue en nous formulant ses vœux pour l'avenir, et quoique notre faiblesse nous fasse craindre de rester en-dessous d'une telle attente, nous ne pouvons nous dispenser de transcrire encore ces lignes, qui seront pour nous un stimulant efficace : " Nul doute que vous ne nous donniez une Revue digne, par son esprit évangélique, son savoir et son large souffle de charité et d'aménité chrétienne, de vos impérissables devanciers. „ — Ces paroles retracent bien fidèlement nos aspirations : on les dirait dictées par notre propre cœur. Venant de haut, elles nous serviront de drapeau et de but à atteindre.

La noblesse, elle aussi, s'est montrée sympathique à notre entreprise par ses souscriptions et ses encouragements. Est-il besoin de dire que nous éprouvons un faible pour elle, et que notre plus ardent désir est de la voir se relever et reprendre, par son dévouement et ses principes traduits en pratique, le rang élevé qu'elle a le droit d'occuper dans notre société ? Aussi, avons-nous été particulièrement consolés en recevant de l'un de ses membres, jeune encore, plein d'avenir, sérieux et studieux, la déclaration suivante : " Vous ne sauriez croire ce que ce culte de la tradition et de la simplicité chrétienne m'inspire de sympathie pour la famille bénédictine, aussi bien dans sa règle que dans ses écrits. C'est une réaction douce mais persévérante contre les idées du jour. C'est la simplicité, la coutume, la vie patriarcale, opposées au formalisme, à la bureaucratie, aux arguties des légistes, à l'*impérium* du pouvoir régnant, à tout ce cortège de prétendus progrès qui ne sont que des servitudes de plus : servitude de la vie journalière, par les obligations factices que l'*opinion* vous impose ; servitude de l'esprit, par une empreinte uniforme qui vous étreint ; servitude du cœur surtout, car la vie a le droit de puiser à tous les aliments sauf à celui-là. „

D'autre part, un des principaux organes de la presse catholique en Belgique nous promet son soutien d'une manière bien encou-

Digitized by Google

rageante : " Notre journal, nous écrit son rédacteur, est acquis à la cause de la restauration liturgique : elle se termine dans le clergé, elle doit se poursuivre dans les fidèles. „

Nous ne pouvons répondre directement aux témoignages si nombreux de sympathie qui nous arrivent de toutes parts ; nous en sommes profondément touchés, et prions nos amis, connus et inconnus, de recevoir ici l'expression publique de notre reconnaissance. Il est doux et consolant de se sentir compris et soutenus dans une œuvre que l'on aurait pu croire de nature à être peu comprise, à cause de la légèreté du siècle dans lequel nous vivons. Merci aussi, du fond du cœur, à nos nombreux abonnés, dont les souscriptions affluèrent dès avant l'apparition de notre premier numéro : ils nous ont donné par là une marque de confiance à laquelle nous nous efforcerons de répondre par un zèle incessant dans l'exécution de notre programme.

Nous le répétons : c'est pour Dieu seul que nous voulons travailler, et non pour le monde ; car tout n'est que vanité en ce monde. Et, à l'époque surtout où nous vivons, tout ce qui n'a pas pour but unique la gloire de Dieu et le salut du plus grand nombre possible d'hommes, se fait en pure perte.

Laissons *les morts enterrer leurs morts;* pour nous, vivons avec l'Église et ressuscitons avec JÉSUS-CHRIST notre Seigneur et Maître.

LA RÉDACTION
du *Messager des Fidèles.*

Digitized by Google

CHRONIQUE LITURGIQUE.

21 Avril. — Lundi. — **Saint Anselme,** Évêque, Confesseur et Docteur.

LES fêtes des saints, suspendues durant les deux semaines précédentes, commencent dès aujourd'hui à reparaître sur le cycle. Il se trouve que, cette année, c'est le glorieux pontife Anselme qui s'avance le premier pour prendre part au triomphe de l'Agneau. Félicitons-le de cet honneur, qu'il a si bien mérité par ses luttes à jamais mémorables contre ceux qui voulaient asservir l'Épouse du CHRIST.

Peu de figures attirent à un plus haut degré la sympathie et l'admiration que celle de cet évêque moine, dans lequel s'allient si merveilleusement la douceur de l'Agneau et la force du Lion de Juda. Né à Aoste, en 1033, d'une famille patricienne, il fut attiré en Normandie par la renommée du célèbre Lanfranc; mais bientôt, le maître et l'élève, cédant successivement au courant irrésistible qui entraînait alors les plus grandes âmes vers la vie monastique, allèrent cacher leur gloire et leur fortune dans l'obscure et pauvre abbaye du Bec, qui ne tarda point dès lors à briller d'un vif éclat, et à voir accourir dans son sein de nombreux disciples, avides de profiter des lumineux enseignements du docte professeur lombard, mais non moins jaloux de jouir de la société d'Anselme et de mériter son amitié. Qui dira tout ce qu'il y avait d'amour pour Dieu et les hommes, tout ce qu'il y avait de charmes et d'attraits dans ce cœur de moine? On peut s'en faire une idée en parcourant ces lettres pleines de tendresse qu'il adressait à ses frères, et dans lesquelles déborde à chaque page l'inépuisable charité de son âme; ces dévotes oraisons à Dieu, au CHRIST, qu'il appelait « son frère aîné », à sa bénie mère, et aux autres saints; enfin ces traités théologiques dans lesquels le fondateur de la philosophie chrétienne du moyen âge montre à chaque ligne que la science véritable est celle qui, en élevant et en nourrissant l'esprit de l'homme, ennoblit et purifie son cœur en l'enflammant de l'amour du Bien et du Beau.

D'ailleurs l'influence bienfaisante d'Anselme ne se limitait pas à l'étroite enceinte du monastère. Durant les trente-trois ans qu'il passa au Bec, soit comme simple moine, soit comme abbé, il n'y avait, en Normandie et en Angleterre, comtes, chevaliers, châtelaines, qui ne se crussent privés de tout mérite devant Dieu, s'ils ne s'étaient assuré par quelque preuve de dévouement les prières et l'amitié de l'humble religieux; ils le recevaient avec bonheur dans leurs châteaux, lui confiaient leurs enfants et le considéraient comme le premier-né d'entre eux.

Un jour cependant Anselme se vit arraché à la douce solitude du cloître,

Digitized by Google

et placé presque par violence sur la chaire primatiale de Cantorbéry. Il lui en coûta de se résoudre à cette cruelle séparation, et de dire adieu à tout ce qui avait été jusque-là l'unique objet de son ambition et la source de ses joies les plus pures. « Mes bien-aimés, écrivait le nouvel évêque à ses anciens frères du Bec, je vous remercie de vos lettres si affectueuses, mais, je vous en prie, lorsque vous m'écrirez désormais, que votre écriture soit aussi grosse que possible, car j'ai tant pleuré, le jour et la nuit, que mes yeux peuvent à peine lire. »

Bientôt des soucis plus graves viennent fondre sur le noble vieillard. Le roi d'Angleterre, infidèle à toutes ses promesses, veut trouver dans le primat un complice de sa brutale passion contre l'Église immaculée du CHRIST. Alors la grande âme d'Anselme se révèle, et sa voix victorieuse et sa courageuse résistance proclament à la face des princes « que l'Épouse du CHRIST est libre, et que Dieu n'aime rien tant en ce monde que la liberté de son Église. » Après bien des douleurs, après un double exil durant lequel, répondant à l'appel d'Urbain II, il alla soutenir la foi romaine menacée par les arguties des Grecs, il eut enfin la consolation de voir se lever le jour du triomphe. On entendit le roi d'Angleterre déclarer, en présence d'Anselme et du peuple transporté de joie, qu'à l'avenir personne ne recevrait d'une personne laïque l'investiture d'un évêché ou d'une abbaye par la crosse et l'anneau. Ainsi donc le vieux moine avait vaincu, et il put s'endormir en paix, entouré de ses frères, le Mercredi saint 21 avril 1109, à l'âge de 76 ans. Au moment où il rendait le dernier soupir, le lecteur prononçait ces paroles de l'évangile du jour: « Pour vous qui êtes demeurés avec moi dans toutes mes épreuves, je vous réserve ce royaume que mon Père m'a destiné à moi-même: vous mangerez et boirez à ma table dans mon royaume, et, assis sur des trônes, vous jugerez les douze tribus d'Israël. »

Prions Dieu, par l'intercession de ce grand pontife, de donner toujours à son Église des pasteurs vigilants et intrépides qui comprennent eux aussi que le CHRIST ne veut point d'une servante pour épouse. Prions-le surtout de nous garder nous-mêmes de pactiser de quelque façon que ce soit avec ces théories honteuses et perfides qui s'insinuent d'autant plus aisément qu'elles paraissent revêtues des apparences de la prudence et de la modération. « Tenons-le pour sûr, dit Dom Guéranger : le jour où l'Église, la céleste colombe, n'aura plus ici-bas où poser son pied avec honneur, le ciel s'ouvrira, et elle prendra son vol pour sa patrie céleste, laissant le monde à la veille de voir descendre le juge du dernier jour. »

23 Avril. — Mercredi. — **Saint Georges**, martyr.

Toutes les fêtes de saints que célèbre l'Église depuis la Pâque jusqu'à la Pentecôte empruntent un accent plus prononcé de joie et d'allégresse à la répétition presque continuelle de l'alleluia. Toutefois, pour les Confesseurs et les Vierges, le texte de l'antiphonaire et du graduel est le même que

Digitized by Google

pour le reste de l'année. Il n'en est pas de même pour les martyrs. L'église se souvient que c'est d'eux spécialement que le Seigneur a dit à son Père : « Mon Père, je veux que là où je suis, mon serviteur y soit aussi. » Elle a donc, durant cette saison liturgique, établi des prières nouvelles, des chants particuliers qui ont pour but de montrer la part du martyr dans le triomphe du CHRIST ressuscité. Tel est l'enthousiasme que respirent ces compositions sublimes, qu'elles peuvent être mises au rang des plus beaux chefs-d'œuvre de poésie renfermés dans les trésors de la sainte liturgie. Durant le reste de l'année il semble que, placée encore sur la terre, et environnant les dépouilles sacrées de ses martyrs, l'Église s'attendrit spécialement sur leurs souffrances tout en témoignant la vive confiance que Dieu essuiera un jour toute larme des yeux de ses saints, et en proclamant même que dès à présent le royaume des cieux est à eux. Mais durant ce temps de la Pâque, on dirait qu'elle a traversé la Mer Rouge avec eux, et qu'elle brille déjà de la lumière éternelle du CHRIST ressuscité. Il n'est question que de triomphe, de joie, de splendeur; on ne respire plus que le parfum du baume et la suave senteur du lis ; les plaies sont changées en roses vermeilles, et au lieu de crier vengeance sous l'autel de Dieu, les saints font retentir par trois fois l'*alleluia*. Et l'Épouse, dans son admiration, nous invite à contempler ce spectacle merveilleux qu'elle semble impuissante à décrire : « Filles de Jérusalem, venez donc vous-mêmes et voyez les martyrs avec les couronnes que le Seigneur a placées sur leur front au jour de la solennité et de l'allégresse, alleluia, alleluia ! »

Enfin, pour montrer que le secret de tous ces mystères est l'étroite union des membres martyrs avec le chef glorieux, elle n'a pour ainsi dire qu'un évangile à chanter dans toutes leurs fêtes durant ce temps. C'est ce passage du discours après la Cène, dans lequel N. S. se compare à un cep dont les fidèles sont les branches, branches qui ne peuvent espérer de vivre qu'en restant unies à la vigne. Les martyrs ont gardé cette union, ils ont suivi la vigne jusque sous le pressoir de la croix; et maintenant, dans le royaume du Père, ils s'enivrent avec le CHRIST de ce vin nouveau qu'il ne devait plus boire ici-bas après la Cène du Jeudi saint. Ainsi tout se consomme dans le mystère de l'union : union des fidèles avec le Verbe fait chair; union ineffable du Verbe avec le Père dans l'Esprit-Saint.

Honorons donc tout spécialement les saints martyrs dont les fêtes tombent durant cette joyeuse cinquantaine, et demandons-leur de nous obtenir cette allégresse dans la souffrance qui montre que l'on a compris le mystère de la croix, et qui a été le secret de la force et de la constance de ces glorieux témoins du CHRIST. Prions aussi en particulier pour la nation qui, aux jours de sa foi, avait choisi saint Georges comme son protecteur auprès de Dieu, et qui, depuis trois siècles, s'est laissé séduire par le dragon infernal du schisme et de l'hérésie. Puisse cette Ile des Saints, affranchie enfin entièrement de ce joug ignominieux, chanter avec nous au

Digitized by Google

CHRIST ressuscité, et redire, sans se condamner elle-même, qu'il n'y a qu'une seule vigne véritable, et que toute branche qui n'y demeure point attachée se dessèchera, sera ramassée et jetée au feu.

25 Avril. — Vendredi. — **Saint Marc,** Évangéliste. — Procession de **Saint Marc**, ou Litanie majeure.

L'usage des Litanies, c'est-à-dire de ces supplications solennelles par lesquelles le peuple chrétien se rassemble pour fléchir la colère du Ciel, remonte aux temps les plus reculés. Mais il n'y eut point d'abord de jour fixe qui en déterminât le retour; lorsqu'un fléau redoutable menaçait une ville ou une contrée, les fidèles, répondant à la voix de leur pasteur, se réunissaient pour implorer par des prières publiques la miséricorde et le pardon. Saint Mamert, évêque de Vienne vers la fin du Ve siècle, semble avoir le premier fixé aux trois jours qui précèdent l'Ascension cette pieuse démonstration de la confiance et du repentir. Nous sommes moins bien renseignés sur l'origine de la procession de saint Marc, et nous nous abstiendrons d'exposer ici les diverses hypothèses qui ont été émises pour expliquer la présence de cette fonction de pénitence au lendemain des joies pascales, aucune d'elles ne présentant, ce nous semble, une solution satisfaisante. Rappelons-nous que Dieu a souvent permis, particulièrement dans ce qui concerne les origines de la liturgie, que le souvenir des causes premières d'une institution ne parvînt point jusqu'à nous, afin d'éprouver notre foi et de nous porter à rechercher les raisons supérieures qui, dans le dessein de Dieu, ont présidé à l'établissement et à la conservation de ces rites dans la sainte Église.

Quel est donc le motif de cette cérémonie dont le caractère sévère et les traces nombreuses empruntées à la liturgie quadragésimale forment un contraste si frappant avec le joyeux chant de l'*alleluia* et la solennité du saint Évangéliste que l'Église célèbre dans l'office canonial de ce jour, sinon de nous prévenir contre les dangers d'une joie déréglée, et de nous rappeler que si nous sommes sauvés par l'espérance, grâce à la victoire du CHRIST, de nous-mêmes cependant nous sommes pécheurs, et exposés continuellement à toutes sortes de périls dont seuls la crainte de Dieu et le secours d'en Haut pourront nous préserver.

Que le chrétien comprenne donc ce caractère essentiel de la prière de l'homme pécheur ici-bas, qui est d'être une supplication. Il n'est point rare de trouver des âmes, faisant d'ailleurs profession de piété, qui en viennent à se persuader qu'elles rendent un véritable service à Dieu par leurs prières; on les voit, bien souvent sans doute dans une intention fort louable, donner leur nom à toutes les associations pieuses; elles vont passer des heures entières devant le Très Saint-Sacrement. Souvent on les entendra même s'offrir comme victimes au Seigneur. Mais ce sentiment profond de sa propre indignité, mais cette conviction que l'on est pécheur, cette crainte

Digitized by Google

des jugements de Dieu, ces larmes enfin et ces gémissements si familiers aux âges de la foi qu'on était parfois obligé d'en modérer l'usage et d'en régler l'expression : tout cela fait trop souvent défaut aux âmes de notre temps, et c'est là sans contredit un des indices les moins trompeurs pour juger à leur juste valeur un grand nombre de ces dévotions du jour qui se donnent bravement avec une naïve confiance comme laissant bien loin derrière elles la piété des siècles passés.

Toutefois ce ne serait pas encore assez d'assurer ce caractère de la supplication à nos prières privées. L'Église est une société visible ; Dieu a donc le droit de recevoir du peuple chrétien l'hommage de la supplication publique et sociale. C'est dans ce but qu'ont été établies ces processions ou marches solennelles, qui sont une des manifestations les plus éclatantes de cette vérité, que l'Église ne doit pas être resserrée dans l'étroite enceinte d'un temple matériel, qu'elle a conquis le monde, et qu'elle a reçu de son Époux le droit d'étendre en tous lieux son influence maternelle pour sauver et purifier. Qu'elle était belle et glorieuse, alors qu'à la voix de Grégoire le Grand, on voyait ces sept longues files des différents Ordres de l'Église, parties des diverses basiliques de la ville, se réunir autour du pontife, et chanter dans la componction du cœur, chanter sans se lasser et en appelant le secours de tous les bienheureux : Seigneur, ayez pitié! Ces temps, hélas! sont déjà loin. La société moderne a pris à tâche de susciter toutes sortes d'entraves à ces manifestations éclatantes de la foi et du repentir; le relâchement s'est introduit aussi peu à peu, et aujourd'hui, malgré les avertissements incessants qui nous viennent d'en Haut, malgré les besoins de plus en plus pressants qui se font sentir de toutes parts, la procession de saint Marc n'est plus guère suivie que par les humbles et simples populations de nos campagnes ; et l'on voit de nombreux chrétiens, empressés à profiter de l'indulgence de l'Église relativement à l'abstinence qui fut, durant de longs siècles, de rigueur en ce jour, se faire de cette condescendance même un prétexte pour manquer sans scrupule au devoir de la prière et renoncer sans regret à cette sainte pratique, si importante dans l'économie de la liturgie qu'à part le jour même de Pâques, tous les autres jours, même les plus solennels, doivent, pas une exception unique, céder en sa faveur leur caractère de joie et d'allégresse.

Éveillons-nous donc à la voix de l'Église qui nous appelle ; assurément aucun spectacle ne saura mieux fléchir le courroux du ciel que celui d'une société qui sait encore s'humilier et crier miséricorde.

27 Avril. — Second dimanche après Pâques.

Ce dimanche est généralement désigné sous le nom de Dimanche du Bon Pasteur, parce que l'évangile de ce jour est composé des paroles par lesquelles le Seigneur se donne à lui-même ce titre si touchant. Le choix de ce passage de l'Écriture frappait d'autant plus autrefois les fidèles, que la

Digitized by Google

semaine qui s'ouvre aujourd'hui fut au moyen âge une des époques spécialement consacrées par la tradition pour la célébration des synodes diocésains, alors que les Pasteurs, après les fatigues de la sainte quarantaine et des solennités pascales, pouvaient se livrer plus tranquillement à l'examen des affaires, et remettre aux prêtres des diverses paroisses les saintes huiles consacrées durant la fonction du Jeudi saint.

D'ailleurs cette figure du Bon Pasteur a toujours été un des emblèmes les plus chers à la piété des fidèles. Les fresques des catacombes le reproduisent à chaque pas ; c'est sous cette figure que le CHRIST nous apparaît dans les actes de nos martyrs pour les encourager et les fortifier ; enfin les plus doctes évêques du moyen âge se sont plu à l'exposer dans leurs homélies, afin de mettre en garde leur troupeau contre l'astuce du mercenaire qui fuit à l'approche du loup. Ranimons en ce jour notre foi et notre respect envers ceux que l'Esprit-Saint a établis pour régir l'Église de Dieu. Évitons avec le plus grand soin cette tendance malheureuse qui s'est fait jour même parmi les hommes les plus ardents à la défense de l'Église ; le Pasteur suprême le disait naguère aux fidèles de la catholique Espagne : l'obéissance et la soumission à l'évêque doivent diriger et bénir tout ce qu'entreprennent les fidèles pour la cause du bien ; là seulement se trouve le secret de l'union et de la force. Que nos pontifes nous apparaissent toujours revêtus de cette auréole de majesté qu'on sentait si bien dans les âges de foi, et n'oublions jamais que l'huile sainte a été répandue en abondance sur leur front, que de leurs mains découlent toutes les bénédictions, et que rien ne saurait être achevé et parfait dans l'Église sans la consécration que seuls ils peuvent conférer.

Pour le reste, ce dimanche renferme les autres particularités propres au temps pascal. L'*alleluia* y est fréquemment répété ; les psaumes se disent plus rapidement et sous une seule antienne. Il est cependant un détail propre à ces dimanches après Pâques : c'est l'usage continu de la couleur blanche exigée par le mystère de la Résurrection, mystère de la joie et de la lumière sans fin ; tandis que les dimanches après l'Épiphanie et après la Pentecôte voient reparaître presque immédiatement la couleur verte, qui nous rappelle que notre patrie n'est point ici-bas, mais que nous en cherchons par l'espérance une qui doit durer éternellement.

1er Mai. — Jeudi. — Saint Philippe et Saint Jacques le Mineur, Apôtres.

Il était juste que le chœur glorieux des Apôtres députât quelques-uns de ses membres auprès du CHRIST ressuscité dont ils furent les premiers témoins et les martyrs invincibles. Il était juste que leurs solennités, si appréciées jadis du peuple chrétien, vinssent encore augmenter l'allégresse de la Pâque. De nos jours, leurs fêtes passent le plus souvent inaperçues, et, à part celle des princes des Apôtres dont la solennité est renvoyée au diman-

Digitized by Google

che, nous sommes sevrés, pour longtemps peut-être, des pures jouissances qu'elles apportaient à nos frères. Autrefois, c'étaient autant de fêtes d'obligation, précédées d'une vigile solennelle, et célébrées avec toute la pompe des plus grands jours. Aucune dédicace ne se faisait dans les monastères sans que chaque Apôtre n'y eût son autel ; ils étaient aimés et connus du peuple qui les contemplait tout resplendissants des insignes de leur passion sur les vitraux de nos cathédrales. Plus tard même on vit la piété privée s'ingénier à trouver quelques pieuses pratiques pour honorer ces amis du Seigneur ; c'est ainsi qu'au XIIIe siècle, c'était l'usage parmi les jeunes filles et jusqu'à la cour des princes de se choisir comme protecteur spécial un des saints Apôtres, que l'on devait vénérer durant toute sa vie d'un culte particulier. Nous en retrouvons des exemples dans les révélations de sainte Gertrude et dans la vie de sainte Élisabeth de Hongrie.

D'où vient donc cet oubli général qui environne trop communément à notre époque le nom et le culte de ces premiers saints de l'Église ? Ne semble-t-il pas surprenant, en effet, que, même chez les personnes qui ont encore conservé une tendre vénération pour les saints des derniers âges, la fête d'un Apôtre n'excite aucun sentiment spécial de dévotion, et semble plutôt un de ces événements légués par l'antiquité, mais impuissants à répondre aux besoins et aux inspirations du temps ? S'il en était ainsi, rappelons-nous que nos fêtes de la terre ne sont qu'un écho de celles du Ciel : or, dans le Ciel, le degré de gloire est mesuré suivant le degré de charité ; et la charité ne vient pas de nous, c'est par l'esprit qui nous est donné qu'elle est répandue dans nos cœurs. Et les Apôtres n'ont-ils pas reçu les prémices de cet esprit, c'est-à-dire, suivant l'interprétation des Pères de toute la tradition, n'ont-ils pas reçu cet Esprit avec ses dons avant tous les autres, et en plus grande abondance que tous les autres ? Aussi l'Ange de l'École n'hésitait-il pas à conclure que jamais aucun temps ne viendrait où la charité fût plus parfaitement possédée par les âmes qu'elle ne l'a été par les premiers saints et surtout par ceux que le Seigneur a nommés ses frères et ses amis.

La fête d'aujourd'hui est d'autant plus importante qu'entre tous les Apôtres, à l'exception de saint Pierre et de saint Paul, saint Philippe et saint Jacques furent d'abord les seuls dans l'Église romaine qui eurent leur jour de fête spécial : circonstance due à la translation de leurs reliques dans la Ville éternelle, au VIe siècle. Tous les autres apôtres semblent avoir été, durant quelque temps, célébrés tous ensemble en ce même jour. Mais l'Église ne tarda pas à leur assigner à chacun un office particulier.

Souvenons-nous donc en ce jour que nous sommes élevés sur les fondements des Apôtres ; qu'ils sont les portes par lesquelles nous entrerons au Ciel ; et qu'assis sur douze trônes, autour du juge suprême, ils jugeront eux aussi les douze tribus d'Israël. Réclamons la puissante protection de Philippe, le familier du CHRIST, de Jacques, le frère du Seigneur; qu'ils intercè-

Digitized by Google

dent pour tous ceux qui ont été marqués du sang divin de l'Agneau, pour les Églises de l'Orient qu'ils ont évangélisées, pour cette Rome enfin dont leurs corps religieusement conservés forment un des trésors les plus sacrés ; puisse la cité de Pierre leur auguste chef voir bientôt cesser l'abaissement de la chaire apostolique, qui fait gémir les fidèles enfants du CHRIST.

3 Mai. — Invention de la sainte Croix.

L'Église célèbre deux fêtes en l'honneur de la croix du Sauveur. Celle d'aujourd'hui, bien que d'un degré supérieur, n'est point cependant la plus ancienne, ni la plus populaire. La véritable fête de la croix est celle de l'Exaltation, au 14 septembre. Cependant la solennité de l'Invention revêt à juste titre un caractère particulier de joie et de triomphe, par sa coïncidence avec le temps pascal, durant lequel la croix ne nous apparaît plus que comme le trophée de la victoire du divin ressuscité. L'Église y célèbre d'une façon spéciale l'heureux événement qui, grâce aux soins de la pieuse impératrice Hélène, la remit en possession de ce signe sacré, caché en vain par les hommes de la Synagogue et destiné à reparaître à la face de l'univers, avec le triomphe de la folie du Dieu crucifié.

Cet événement eut un immense retentissement jusqu'aux extrémités de l'Occident. Outre la partie considérable qui enrichit à Rome la basilique Sessorienne,appelée dès lors basilique de Sainte-Croix en Jérusalem, de nombreux fragments furent concédés aux diverses Églises. Sainte Radegonde en introduisit un dans les Gaules, et ce fut en cette occasion que saint Venance Fortunat composa l'hymne si célèbre : *Vexilla Regis.* Enfin plus tard les croisades augmentèrent encore dans nos contrées le culte et la piété envers l'instrument sacré de notre salut.

Entourons de nos pieux hommages cette croix que le juge suprême doit arborer au dernier jour : que sa vue excite dans nos âmes un pieux enthousiasme de reconnaissance et d'amour. C'est le sentiment qui domine dans 'office de ce jour ; c'est ainsi que nos pères aimaient à considérer les instruments de la Passion du Sauveur, comme la sainte couronne, la lance et les saints clous. Lorsqu'une Église en possédait quelque relique, elle en faisait la fête au sein même de la joie pascale, et les chants ne respiraient que la bénédiction et l'allégresse. C'est toujours le même sentiment qui inspira cet *O felix culpa!* du Samedi saint, objet de scandale pour plus d'un Docteur du dernier siècle. De nos jours, la tendance d'un grand nombre est plutôt d'envisager ces mystères au point de vue de la douleur et du repentir. Dieu sait inspirer les âmes suivant les divers besoins des temps ; peut-être l'Église, approchant de la consommation finale, doit-elle s'unir d'une manière plus frappante avec le Sauveur agonisant. Il ne nous appartient point de juger ces voies de l'Esprit dans les cœurs. Mais il est certain que le dernier mot sera celui du triomphe, et qu'un jour la croix plantée au milieu du Paradis de Dieu deviendra à jamais pour les élus l'arbre de vie, à l'om-

Digitized by Google

bre duquel ils chanteront sans fin gloire à l'Agneau qui les a rachetés et lavés de son sang précieux.

4 Mai. — IIIe Dimanche après Pâques. — **Patronage de saint Joseph.**

La fête principale du glorieux Époux de la Vierge tombant généralement en carême, la dévotion toujours croissante des fidèles manifesta, dès le milieu du siècle dernier, le vif désir de voir instituer quelque nouvelle solennité qui permît de remercier particulièrement le saint Patriarche des nombreux bienfaits dus à sa puissante protection. En conséquence, l'Ordre des Carmes, propagateur infatigable de cette dévotion, présenta un office en l'honneur du Patronage de saint Joseph à l'approbation du Siège apostolique, qui l'accepta. Après de nombreuses concessions faites aux Églises particulières, Sa Sainteté Pie IX, par un décret du 10 septembre 1847, l'étendit à toute la chrétienté ; et, pour faciliter au peuple chrétien l'assistance à cette fête nouvelle, fit choix du IIIe Dimanche après Pâques, remplaçant ainsi par l'allégresse de la Pâque les teintes plus sévères de la saison quadragésimale, qui ne laisse pas d'influer sur l'aspect des fêtes qui s'y célèbrent.

Ranimons en ce jour notre confiance envers ce tendre protecteur dont les bienfaits journaliers excitent de plus en plus la dévotion du peuple fidèle. Rappelons-lui surtout qu'il a reçu solennellement le titre de patron de l'Église universelle, que cet honneur l'engage, et prions-le de se montrer constamment le « *soutien de notre monde* » qui va s'effondrant chaque jour sous les coups redoublés de l'erreur et de l'impiété.

6 Mai. — Mardi. — **Saint Jean devant la porte Latine.**

Une tradition rapportée par Tertullien et adoptée par saint Jérôme nous apprend que saint Jean, déjà chargé d'années, fut amené d'Ephèse à Rome et confessa devant Domitien la foi de Celui qui l'avait tant aimé. Un supplice affreux devait être le châtiment de l'héroïque vieillard : on le jeta dans une chaudière d'huile bouillante. Mais, par un prodige de la grâce, l'Apôtre, loin d'en ressentir aucune souffrance, sortit plus vigoureux et plus sain du bain affreux dans lequel on l'avait plongé. Le tyran dut donc se contenter de reléguer le saint Apôtre dans cette île sauvage de l'Archipel où il allait contempler les futures destinées de cette Rome qu'il avait à jamais illustrée par sa présence et son martyre, et qui perpétua le souvenir de cet événement si glorieux pour elle par l'érection d'une basilique, à laquelle fut attaché un titre cardinalice. Le vénérable archevêque qui gouverne si saintement l'Église de Paris en est actuellement titulaire.

11 et 18 Mai. — **IVe et Ve Dimanches après Pâques.**

La sainte Église, dans l'office de ces deux dimanches, commence à nous préparer au départ prochain de notre Emmanuel pour le Ciel.

Digitized by Google

Jamais ces paroles ne passent sans causer une vive émotion à l'âme fidèle qui, à la suite de la sainte liturgie, a contemplé pieusement tous ces mystères du Sauveur qui se sont déroulés sous ses yeux depuis l'Incarnation du Verbe de Dieu dans le sein de la Vierge jusqu'à ce jour, où elle croyait jouir en pleine possession de son Sauveur glorifié. Il est donc vrai cependant : encore un peu de temps et nous ne verrons plus notre JÉSUS. Que ferons-nous sans lui ? O JÉSUS, pourquoi déjà vous séparer de nous ? Restez avec nous, Seigneur, car il se fait tard.

Mais non : l'Église ne nous annonce pas la disparition de son Époux pour nous affliger, mais afin de nous inspirer les mêmes sentiments avec lesquels elle célèbrera dans quelques jours la glorieuse Ascension du Sauveur, qui doit compléter le triomphe du Bien-Aimé et lui mériter à elle-même l'effusion de l'Esprit, qui ne doit être donné que lorsque JÉSUS sera une fois glorifié.

Ainsi, tout en nous laissant aller à ce pieux attendrissement que nous cause le prochain départ du Seigneur, sachons comprendre qu'il s'agit de nos plus chers intérêts, et préparons-nous dans la prière et le recueillement à contempler les mystères sublimes que l'Église proposera dans quelques jours à notre foi et à notre amour.

19, 20, 21 Mai. — Les trois jours des Rogations.

L'institution de ces trois jours de pénitence remonte, ainsi que nous l'avons vu plus haut, à saint Mamert, évêque de Vienne dans la seconde moitié du Ve siècle. L'usage s'en répandit promptement dans l'Espagne, en Angleterre, dans les Églises nouvellement fondées de la Germanie, et jusqu'à Rome même, où saint Léon III l'adopta vers la fin du VIIIe siècle. Il devint dès lors un touchant complément de la liturgie pascale, et comme une sorte d'expression délicate des douleurs de l'Épouse à la veille de perdre son Bien-Aimé.

L'intention de l'Église est d'implorer, par ces manifestations de pénitence, la miséricorde de Dieu offensé par les péchés des hommes, et de réclamer la protection d'en Haut sur les biens de la terre. La liturgie de ces jours insiste tout spécialement sur l'efficacité de la prière.

Suivons donc pieusement le cortège sacré à travers nos villes et nos campagnes. Frappons avec confiance. Encore que l'Époux prenne depuis longtemps son repos dans les demeures du Ciel avec ses enfants qui sont les saints, si nous persévérons à lui demander, il se lèvera, ne fût-ce que pour notre importunité, et il nous donnera ce pain que nous implorons de sa bonté, ce pain matériel sans doute qui soutiendra notre corps, mais surtout ce pain de la grâce, cet Esprit bon, qui divinise nos âmes et qui les rassasiera durant l'éternité.

Digitized by Google

21 Mai. — Mercredi. — **Vigile de l'Ascension.**

Nous ne saurions mieux terminer la chronique liturgique de ce mois, et préparer les fidèles qui liront ces lignes aux douces émotions de la fête de demain, qu'en citant ce passage touchant dans lequel l'Auteur de l'*Année liturgique* salue une dernière fois, à la veille de son départ, l'Emmanuel dont aucun mieux que lui n'a su de nos jours comprendre et développer les mystères.

« O Jésus, notre Créateur et notre Frère, nous vous avons suivi des yeux et du cœur depuis le moment de votre aurore ; nous avons célébré dans la sainte liturgie chacun de vos pas de géant par une solennité spéciale ; mais en vous voyant monter ainsi toujours, nous devions prévoir le moment où vous iriez prendre possession de la seule place qui vous convienne, du trône sublime où vous serez assis éternellement à la droite du Père. Mais l'éclat qui vous entoure depuis votre résurrection n'est pas de ce monde ; vous ne pouvez plus demeurer avec nous, vous n'êtes resté durant ces quarante jours que pour la consolidation de votre œuvre ; et demain, la terre qui vous possédait depuis trente-trois années sera veuve de vous. Avec Marie votre Mère, avec vos disciples soumis, avec Madeleine et ses compagnes, nous nous réjouissons du triomphe qui vous attend ; mais à la veille de vous perdre, permettez à nos cœurs aussi de ressentir la tristesse ; car vous étiez l'Emmanuel, le Dieu avec nous, et vous allez être désormais l'astre divin qui planera sur nous ; et nous ne pourrons plus vous voir, ni vous entendre, ni vous toucher de nos mains, ô Verbe de vie ! Nous n'en disons pas moins : Gloire et amour soient à vous ! Car vous nous avez traités avec une miséricorde infinie. Vous ne nous deviez rien, nous étions indignes d'attirer vos regards, et vous êtes descendu sur cette terre souillée par le péché ; vous avez habité parmi nous, vous avez payé notre rançon de votre sang, vous avez rétabli la paix entre Dieu et les hommes. Oui, il est juste maintenant que vous retourniez à celui qui vous a envoyé. Nous entendons la voix de votre Église, de votre Épouse chérie qui accepte son exil, et qui ne pense qu'à votre gloire : « Fuis donc, ô mon Bien-Aimé, vous dit-elle ; fuis avec la rapidité du chevreuil et du faon de la biche, jusqu'à ces montagnes où les fleurs du Ciel exhalent leurs parfums. (Cantique VIII, 14.) Pourrions-nous, pécheurs que nous sommes, ne pas imiter la résignation de celle qui est à la fois notre Épouse et notre Mère ? »

Digitized by Google

SAINT BENOIT ET L'ESPRIT DE FOI.

C'EST par la jeunesse de Benoît, semble-t-il, que nous eussions dû commencer cette série d'entretiens sur notre Père bien-aimé. Mais la fête de Scholastique, sa sœur, nous a entraîné dernièrement à consacrer une page à ce sujet, qui a tenté plus d'une plume habile après avoir arraché un chef-d'œuvre à celle de saint Grégoire.

Aujourd'hui, honneur à Benoît! — Nous sommes le 20 mars : ses premières vêpres vont sonner. Déjà l'atmosphère de nos cloîtres bénis respire la joie, la grâce et l'allégresse que distille dans le cœur d'un moine l'approche d'une aussi belle fête. Demain, l'aube radieuse du printemps annoncera à la terre la fin des frimats, l'approche d'une saison de fleurs et de vie, emblème de la jeunesse sans cesse renaissante qui vivifie les âmes fidèles à suivre le CHRIST *partout où il ira*, à travers les cycles de ses mystères sacrés.

Entrons donc aujourd'hui aussi dans le printemps de la vie sublime de Benoît et considérons ses premières années, à la lueur du soleil levant de la grâce dont les rayons nous découvrent déjà dans cette jeune âme d'élite tout un océan de vertus.

Saint Benoît nous apparaît pour la première fois à Rome, vers la fin du Ve siècle; il est âgé de quatorze ans. Ce qui l'attire dans l'antique cité des Césars, loin de Nursie, sa ville natale, loin de ses parents bien-aimés et de sa sœur jumelle Scholastique, ce n'est point l'amour des plaisirs, ni le désir du lucre, appâts ordinaires des grandes cités; ce sont les études qu'il y veut faire, avant de s'engager dans le chemin de la vie, au service du Seigneur.

En venant à Rome, il a cru faire la volonté de Dieu; « doué dès sa jeunesse du cœur et de la sagesse d'un vieillard, » il n'est en quête que de son devoir. Il eût pu « y jouir des biens passagers du monde », mais « il en méprise les vanités et les fleurs; car il ne donne aucune partie de son âme aux plaisirs des sens ».

Ce fut là le secret de sa grandeur future.

Oui, l'âme qui se renonce et « qui cherche véritablement Dieu » devient aussitôt le temple de l'Esprit-Saint. Dieu la saisit et l'entraîne. Elle cesse d'être elle-même. Dieu en fait ce qu'il veut.

Adam ouvrit les yeux et vit le mal : mais il était en état de péché, et ne put que verser des larmes.

Benoît ouvrit les yeux et vit le mal : lui, il était dans la grâce de

Digitized by Google

Dieu, il eut horreur du mal, lui déclara une guerre à mort, et, pour cette lutte de géant, il puisa une force surhumaine dans cette innocence virile qu'il conservait dans son cœur *comme un vase fragile.* Dès ce jour, il appartenait à Dieu.

Toute la vie surnaturelle de Benoît se base sur un *sacrifice*, sur un de ces sacrifices magnanimes que font les âmes d'élite pour provoquer une action insolite de la grâce. Il fait le sacrifice d'une chose bonne, d'une chose qu'une âme moins large eût même jugée nécessaire: il fait le sacrifice de la science pour éviter un mal qui n'était encore que possible. Car, nous dit saint Grégoire, « il vit qu'en étudiant, beaucoup se laissaient entraîner sur la pente du vice; ..... il se retira donc, ignorant volontaire, mais sage dans son ignorance. »

Benoît renonce à la science humaine, dans la crainte d'offenser Dieu : et voilà que Dieu le fait père d'une famille innombrable dont la science est devenue, à travers les siècles, un des apanages les plus glorieux.

O esprit de foi! — que votre puissance est grande sur le cœur de Dieu!

Mes frères, le *juste vit de la foi :* saint Paul nous l'enseigne, saint Benoît nous le montre.

Le temps n'est plus où l'on peut louvoyer, vivre d'expédients ni de compromis. Il nous faut vivre de la foi, nous aussi.

Le mal c'est le mal, le bien c'est le bien. Il nous faut choisir entre les deux. *Nul ne peut servir deux maîtres.*

Si vous voulez vous sauver, proclamez-vous enfants de l'Église, et montrez-vous tels dans vos actions.

Trève aux considérations humaines: on n'entre point en pourparlers avec le Saint-Esprit.

Vous êtes catholiques? — Oui.

Comment vous faut-il vivre? — Lisez l'Évangile.

Saint Benoît l'avait lu et il le possédait. Et c'est parce qu'il possédait l'Évangile qu'il sut faire de grands sacrifices.

Ces sacrifices faits il se sentit libre.

Libre des vanités et des servitudes du siècle !

La grâce l'entraîna et il devint un saint.

Digitized by Google

L'ALLELUIA ET LE TEMPS PASCAL.

LA messe solennelle du Samedi saint, où l'Église célèbre déjà le triomphant mystère de la nuit suivante, est enrichie, dans les églises cathédrales et abbatiales, d'un rite imposant et plein d'allégresse.

Après l'épître, tandis que les ministres sacrés et le chœur se tournent vers le trône du prélat, le sous-diacre, s'avançant en grande pompe, vient lui annoncer qu'il lui apporte une grande joie, à savoir le retour de l'Alleluia (1). Aussitôt le prélat à qui appartient de promulguer le premier la joyeuse nouvelle de la Résurrection entonne par trois fois l'Alleluia sur un rythme dont les accents vont remuer les assistants jusqu'au plus profond de leurs entrailles. Ensuite le chœur et tout le peuple fidèle, répondant à leur premier pasteur, saluent à leur tour le CHRIST ressuscité, avec un frémissement d'enthousiasme qui semble pénétrer jusqu'aux murs mêmes de l'édifice.

Pourquoi ces transports, que l'Alleluia a le privilège d'exciter plus qu'aucun autre des rites si admirables et si variés que présente la liturgie de ces saints jours ? C'est que l'Alleluia exprime une louange toute spéciale et occupe une place insigne au milieu des symboles de la liturgie. Ce mot sacré, prêté par le ciel à la terre, et que nous balbutions sans en connaître la redoutable portée, est le gage de cette louange éternelle qui sera, comme dit saint Augustin, notre nourriture, notre breuvage, notre occupation, notre joie dans le ciel (2). Aussi l'Église entoure-t-elle ce mot d'honneurs spéciaux. Elle l'emploie dans ses prières les plus solennelles : au commencement des heures canoniales, après le graduel, aux antiennes de ses plus grandes fêtes.

Mais rien ne fait mieux ressortir le symbolisme de cette louange que sa suppression pendant la septuagésime et le carême et son fréquent usage pendant le temps pascal. Le temps avant Pâques est l'image de la vie présente, où nous vivons en exil, loin du CHRIST, au milieu des tentations et des tristesses (3). C'est un temps de pénitence et de larmes où l'Église nous invite à nous purifier de nos fautes avant de fêter la glorieuse Résurrection de notre chef, car « les louanges ne sont pas belles dans la bouche du pécheur (4) » ; elle excite nos soupirs vers la patrie par la gravité de ses

1. *Reverendissime Pater, annuntio tibi gaudium magnum, quod est alleluia.*

2. *Dicamus quantum possumus Alleluia, ut semper dicere mereamur. Ibi cibus noster Alleluia, potus noster Alleluia, actio quietis Alleluia, totum gaudium erit Alleluia, id est laus Dei.* (S. Aug. Serm. 252.) Migne, 38, col. 1177.

3. *Dum sumus in corpore peregrinamur a Christo.* (2 Cor. 5 6.)

4. *Non est speciosa laus in ore peccatoris.* (Eccli. 15, 9.)

Digitized by Google

enseignements sur la vie d'ici-bas, par la tristesse de ses rites, par la disparition de tout ce qui nous porte à la joie. L'Alleluia, image du CHRIST dont nous sommes si loin et dont nous nous éloignons souvent par le péché, disparaît donc quand la divinité du Verbe devient pour nous une cause de plus vifs regrets et de remords, mais nous le voyons reparaître avec éclat quand cette même divinité, humiliée pendant les jours de la Passion, reprend tous ses droits par le plus signalé des miracles dont le ciel et la terre aient jamais été témoins.

Pendant les premières semaines qui suivent la fête de la Résurrection, l'Alleluia retentit sans cesse dans nos églises. Il est répandu avec profusion au milieu des textes liturgiques comme si aucune autre parole ne rendait avec la même force la pensée de l'Église. « *A sancto Pascha usque ad Pentecosten, sine intermissione dicatur Alleluia ;* de Pâques à la Pentecôte, que l'on répète sans cesse Alleluia, » dit saint Benoît dans un chapitre de sa règle, dont le titre seul indique assez l'importance de cette louange (1). Après chaque répons, après chaque antienne de l'office, à l'introït de la messe, après l'épître, à l'offertoire, à la communion, l'Alleluia retentit et rappelle le CHRIST ressuscité.

Mais descendons plus avant dans ces saintes allégresses qu'il nous symbolise et attachons-nous aux mystères que l'Église célèbre par des rites si admirables.

La fête de Pâques porte dans l'Église le nom de solennité des solennités, ou de solennité par excellence, comme on dit ailleurs le saint des saints, le cantique des cantiques. « C'est d'elle, dit saint Léon, que toutes les solennités de l'Église reçoivent leur dignité. Elle est la fête des fêtes, la grande fête des chrétiens, en un mot, le grand jour, pour parler comme Tertullien. »

En effet, la Résurrection du CHRIST est comme le soleil qui éclaire d'une extrémité à l'autre l'histoire de l'humanité ; ses rayons ont rendu l'espérance à l'homme déchu, au commencement des temps, et c'est encore à sa lumière que marcheront les derniers justes à la fin du monde.

L'Église célèbre ce glorieux mystère comme le plus ferme fondement de notre foi, la consommation de notre rédemption et le gage de notre propre résurrection suivant l'âme et suivant le corps. Ce fut toujours à sa Résurrection future que Notre-Seigneur fit appel, quand il voulut donner une preuve décisive de sa divinité. « Il leur montra qu'il fallait qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour (2). « Détruisez ce temple (son corps) et je le réédifierai en trois jours (3). » « Cette génération perverse veut un signe, mais il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète

1. *Alleluia quibus temporibus dicatur.* Ch. XV.
2. *Exinde cœpit* JESUS *ostendere discipulis suis quia oporteret eum occidi et tertia die resurgere.* (Matth. 16, 21.)
3. *Solvite templum hoc et in tribus diebus excitabo illud.* (Joan. 2. 19.)

Digitized by Google

Jonas (1) : » Partout la Résurrection est clairement annoncée et un terme de trois jours fixé au triomphe de la mort. Saint Paul a donc pu dire : « Si le CHRIST n'est pas ressuscité, vaine est notre prédication, vaine est votre foi (2).

La fête de Pâques se recommande ensuite à notre piété par le royal bienfait de la Rédemption, qui fut consommée par la Résurrection du Sauveur.

Sans doute c'est en mourant sur la croix que le CHRIST paya notre rançon. La mort d'un Homme-Dieu exempt du péché était une réparation suffisante de la faute originelle. La mort après cette noble et innocente victime perdait ses droits sur les autres hommes et, semblable à l'abeille qui meurt après avoir lancé son dard, elle s'était donné à elle-même la mort en frappant le CHRIST. En mourant il détruisit notre mort (3). Mais c'était peu d'avoir brisé l'empire de la mort, de lui avoir soustrait ses victimes, il fallait encore rappeler celles-ci à la vie. Or, de même que le CHRIST nous a délivrés de la mort en la subissant après nous, il nous rendit aussi à la vie en y entrant avant nous. « Il répara notre vie par sa Résurrection (4). » A notre exemple il subit la mort afin qu'à son exemple nous pussions renaître à la vie. Mais observons que la mort du CHRIST ne fut pas complète : il ne la subit que dans son corps, tandis que son âme resta toujours en état de grâce, fut toujours vivante. Il voulut devenir semblable à nous en toute chose, hors le péché, dont il ne prit que la ressemblance (5), sans en contracter la souillure. Il n'y eut entre lui et nous que cette seule différence dans les humiliations auxquelles il se soumit pour nous sauver. Il mourut innocent, nous mourons coupables. Or, il est juste que cette différence se reflète de quelque manière dans les conditions de notre rédemption. Nous ressuscitons donc comme le CHRIST et avec lui, mais nous continuons pour un temps à subir la moins redoutable des conséquences du péché, la mort du corps.

Mais quant à l'âme, notre résurrection est complète et immédiate et, comme l'âme est la partie essentielle de l'homme, l'Église célèbre comme un triomphe décisif la destruction de l'empire de la mort dans l'ordre surnaturel. Cette sainte Mère a donc été bien inspirée, comme en toute chose d'ailleurs, en rattachant à la fête de Pâques l'administration solennelle du baptême qui communique à l'homme la vertu de la rédemption. Ce jour est ainsi doublement sacré aux chrétiens : le triomphe du CHRIST devient leur propre triomphe.

---

1. *Signum quærit, et signum non dabitur ei nisi signum Jonæ prophetæ.* (Luc. 11, 29.)
2. *Si autem Christus non resurrexit, inanis est ergo prædicatio nostra, inanis est et fides vestra.* (Cor. 15, 14.)
3. *Mortem nostram moriendo destruxit.* (Préface pascale.)
4. *Vitam resurgendo reparavit.* (Idem.)
5. Rom. 8. 3. Hebr. 4, 15.

Digitized by Google

Ce mystère multiple de la Pâque se trouve clairement indiqué par le jour même que Dieu choisit pour la Résurrection et par la saison que l'Église consacre à le célébrer. Ce fut un dimanche que le CHRIST sortit du tombeau, de telle sorte que le jour qui avait vu commencer l'œuvre de la création fut aussi le témoin de sa restauration. « Il vit tour à tour, dit l'illustre abbé de Solesmes, sortir des ombres, et la lumière matérielle, première manifestation de la vie du chaos, et celui-là même qui, étant la splendeur éternelle du Père, a daigné nous dire : « Je suis la lumière du monde (1). » Le premier des jours dans l'ordre du temps devint aussi le premier en dignité : il fut même préféré par l'Église au sabbat, car si ce dernier était vénérable parce qu'il avait été témoin de l'achèvement de la création et du repos du Seigneur, le dimanche avait vu le Sauveur sortir du repos du tombeau et consommer l'œuvre de la réparation. « Notre sabbat à nous, dit l'abbé Rupert de Deutz, est le huitième jour, qui est en même temps le premier, et la joie que nous y goûtons ne vient pas de ce que le monde a été créé, mais bien de ce qu'il a été sauvé (2). » Le premier jour est donc aujourd'hui le jour du Seigneur par excellence, *Dies dominica:* (le *Di-manche*) et l'Église veut que chaque semaine il soit célébré comme la mémoire de la fête de Pâques avec plusieurs des rites particuliers au temps pascal.

Ce renouvellement de toute la création dans la Pâque est encore signifié par le temps même de l'année où tombe la Pâque. C'est au printemps, quand tout s'éveille ou renaît à la vie, que nous célébrons nous aussi notre rentrée en grâce auprès de Dieu, notre retour à la vie, de sorte que, suivant l'expression de saint Grégoire de Nazianze (Orat. 44), la plus belle partie de l'année vient faire cortège au plus beau des jours, et lui offrir tout ce qu'elle a de plus suave et de plus joyeux. Enfin le mois de mars, qui est le mois propre de cette fête, parce qu'il correspond au mois de Nizan, où les juifs célébraient la sortie d'Égypte, fut généralement, jusqu'au XVIe siècle, compté comme le premier mois de l'année. — Chez les juifs, la Pâque tombait toujours le premier mois. Chez les chrétiens sa célébration est souvent reculée jusqu'en avril, car l'Église, pour éviter qu'elle ne se rencontre avec la Pâque juive, l'a fixée au dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune du premier mois.

Mais rien ne montre mieux le vrai caractère de la fête de Pâques que la pompe insigne que l'Église déploie chaque année quand la révolution du cycle ramène le jour plus spécialement consacré au souvenir de la Résurrection. Toute sa liturgie revêt alors le caractère de la plus vive allégresse. L'Alleluia se mêle à toutes les prières, les offices du chœur ont un caractère spécial qui les distingue des autres fêtes de l'année; la couleur blanche seule est admise à orner les autels. Tous les rites extérieurs de pénitence

1. Dom Guéranger, temps pascal, p. 21.
2. Rupert, *De divinis officiis*, l. 7, c. 19.

Digitized by Google

sont bannis : il fut même un temps où l'Église défendait le jeûne et la prière à genoux, parce qu'en toutes choses elle tient à montrer la joie qu'elle éprouve de posséder son Époux pendant les semaines qu'il doit encore passer sur la terre. Elle se souvient qu'il est écrit que « les enfants de l'époux ne peuvent pas s'attrister pendant que l'époux est avec eux (1). »

Et cette allégresse se prolonge pendant tout le temps pascal, pendant une longue suite de semaines uniquement consacrées au même mystère. Car on célèbre la Résurrection non seulement pendant une semaine entière, mais, par un privilège unique, on la fait suivre d'une semaine de semaines qui porte ses rayons jusque bien avant dans l'année, et lui donne ainsi, outre l'octave ordinaire qui se célèbre le huitième jour, une octave en puissance, qui vient clore majestueusement les sept semaines dans la solennité de la Pentecôte.

Ainsi tout concourt à nous montrer ce jour comme le grand jour, le seul jour fait par Dieu, le jour éternel que nous ne voyons maintenant que dans le prisme du temps qui le multiplie, mais que la liturgie aperçoit déjà dans sa parfaite unité. « Voici le jour que le Seigneur a fait (2). » « Quiconque a le bonheur d'entrer avec plénitude d'esprit et de cœur dans l'amour et l'intelligence du mystère pascal, dit Dom Guéranger, est parvenu au centre même de la vie surnaturelle, et c'est pour cette raison que notre mère la saint Église, s'accommodant à notre faiblesse, nous propose à nouveau chaque année cette initiation. Tout ce qui a précédé n'en était que la préparation : la pieuse attente de l'Avent, les doux épanchements du temps de Noël, les graves et sévères pensées de la Septuagésime, la componction et la pénitence du carême, le spectacle déchirant de la Passion, toute cette série de sentiments et de merveilles, n'était que pour aboutir au terme sublime auquel nous sommes arrivés (3). »

Le temps pascal est donc, pour nous et pour nos catéchumènes régénérés, comme cette terre promise où coule le lait et le miel, où règne la lumière sans fin, l'abondance de la joie et la paix. De nombreux ennemis, il est vrai, oseront encore se présenter ; mais ils ne sont destinés qu'à servir de matière à nos triomphes ; car le Seigneur, après nous avoir enivrés de l'eau de la sagesse, va désormais croître sans cesse en nous et se fortifier ; nous n'avons donc qu'à nous en aller vers la Jésusalem dont nous apercevons déjà les tours élevées ; montons-y en chantant l'Alleluia qu'elle envoie au-devant de nous, en louant d'une même voix et d'un même amour la main victorieuse de celui qui a ouvert la bouche des muets et rendu éloquente la langue des enfants. Que ces mystères divins, dont les justes de l'ancienne loi ne possédèrent que les figures et dont nous jouissons dans leur puissante réalité, servent donc à nous élever vers le séjour béni, où nous pourrons les

1. *Numquid possunt filii sponsi luçere quamdiu cum illis est sponsus ?* (Math. 9, 15.)
2. *Hæc est dies quam fecit Dominus.* (Ps. 17, 23.)
3. Dom Guéranger, le temps pascal, p. 18.

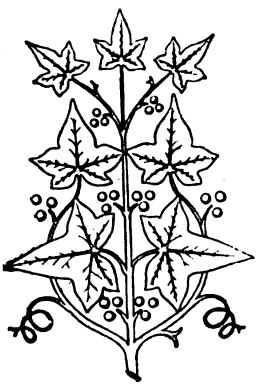
Digitized by Google

contempler dans leur éclat radieux. « Car la vie que nous menons, dit Bossuet, doit être le commencement de la vie du ciel. Dieu nous a engendrés, afin que nous fussions les premières de ses créatures ; *Ut simus initium aliquod creaturæ ejus.* » (S. Jacques, 1, 18.) L'accomplissement de la création, c'est-à-dire de la création nouvelle qui a été faite en JÉSUS-CHRIST, c'est la vie des bienheureux : c'est nous qui en sommes le commencement, nous devons donc commencer ce qui s'accomplira dans la vie future ; nous devons chanter du fond de nos cœurs ce mystérieux Alleluia que le ciel entendra résonner aux siècles des siècles (1). »

C'est la même pensée qui inspirait à l'évêque d'Hippone ces touchantes paroles par lesquelles nous terminerons cet article :

« Nous louons Dieu ici, dit-il, et nous le louons là-Haut : ici au milieu de nos sollicitudes, là dans une sécurité parfaite ; ici comme des condamnés à mort, là comme doués d'une vie immortelle ; ici en espérance, là en réalité ; ici en voyage, là dans la patrie. Chantons maintenant, mes frères, non pas pour nous délasser comme dans un doux repos, mais pour reprendre courage dans nos travaux ; chantons comme chantent les voyageurs, c'est-à-dire en marchant, et qu'est-ce que marcher, sinon avancer dans le bien, dans la foi, dans les bonnes mœurs ? (2) »

1. Bossuet, premier sermon pour la fête de Pâques. Paris, Vivès 1872, t. 10, p. 153.
2. Saint Aug., serm. 256, apud Migne 38, col 1193.



Digitized by Google

UN SECOND PATRON DE LA BELGIQUE.

LE B. CHARLES LE BON.

LA Belgique a son patron; il est grand entre tous. C'est saint Joseph, époux de la sainte Vierge Marie, père nourricier du Sauveur.

Saint Joseph fut proclamé patron de notre pays par le Saint-Siège, il y a environ deux siècles, à la demande de la pieuse infante Isabelle, souveraine des Pays-Bas. Il s'agissait alors de réparer en Belgique les ruines morales et matérielles amoncelées par les guerres du XVIe siècle.

Saint Joseph a triomphé; la Belgique est restée catholique.

A des maux nouveaux, il faut des remèdes nouveaux.

De nouvelles ruines se sont amoncelées autour de nous, ruines sociales, cette fois, plus difficiles à relever, parce qu'on a remué jusqu'aux fondements.

Les couches sociales sont aujourd'hui ébranlées; elles sont en lutte entre elles contre l'Église. Le monde s'étonne et tremble à l'aspect de ce chaos, dont aucun rayon d'espérance humaine ne vient éclairer les ténèbres sans cesse plus épaisses.

En Belgique, la lutte est plus vive qu'ailleurs, parce que les forces des deux camps en présence se balancent. Il faut que le bien l'emporte, comme au XVIe siècle. Aussi le Saint-Siège vient-il de nous donner un nouveau patron, pour nous aider à triompher.

Ce patron, c'est un souverain, c'est un ami du pauvre résigné et du riche miséricordieux, un protecteur de la justice opprimée : c'est un pacificateur.

Ce patron nouveau, c'est le B. Charles le Bon, comte de Flandre.

Il aimait la paix : il nous rendra la paix.

Il ne craignait pas la guerre : il nous rendra forts pour la guerre.

Il était un souverain modèle : il fortifiera nos rois.

Il protégeait le pauvre : il nous apprendra à moraliser nos ouvriers, à les rendre heureux.

Il mourut pour la justice : puissions-nous puiser dans son exemple assez de force et d'énergie pour combattre, pour vaincre et mourir s'il le faut !

Chaque pays a son saint roi : la France a saint Louis, l'Angleterre saint Édouard, la Hongrie saint Étienne, l'Allemagne saint Henri,

Digitized by Google

l'Espagne saint Ferdinand, le Danemark saint Canut, la Suède saint Olaf, etc.

Dorénavant la Belgique aura le sien.

Répondons à l'acte solennel que vient de poser le Saint-Siège et acclamons notre nouveau patron dont l'Église a approuvé le culte public.

Vive saint Charles le Bon, comte de Flandre, protecteur de la Belgique catholique!

Plusieurs d'entre vous, chers lecteurs, ne connaissent guère le bon comte. Son culte cependant n'est pas nouveau parmi nous.

De 1127, époque de son glorieux martyre pour la justice, aux années fatales de la Révolution française, il fut honoré à Bruges d'un culte solennel, sa châsse était vénérée dans la cathédrale de Saint-Donatien. Il faisait des miracles et, de tous les points du pays, on accourait à son tombeau.

Aujourd'hui, de graves raisons militent pour que son culte redevienne plus solennel encore.

Donnons-nous la main et opérons une restauration, si glorieuse pour nous!

Que toute la Belgique intervienne.

Bruges prépare de grandes fêtes pour célébrer son saint. Que toutes les villes du pays viennent y prendre part.

Des comités se sont formés. Le comité central est à Bruges. Bruxelles, Liège, Gand, Anvers et d'autres villes ont formé ou forment en ce moment des sous-comités.

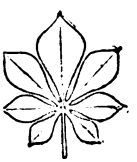
Que les autres villes du pays suivent.

NN. SS. les évêques ont donné leur haute approbation.

Il s'agit d'élever au saint un monument précieux de la confiance et de l'amour des Belges, une châsse dans laquelle reposeront ses restes précieux.

Gloire à Dieu, au plus haut des Cieux!

Gloire à ses saints, nos frères, nos amis et nos protecteurs!



Digitized by Google

NOTES LITURGIQUES.

NOUS sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs la collaboration au *Messager des Fidèles* de Mgr X. Barbier de Montault, archéologue et liturgiste aussi estimé que connu. Voici en quels termes bienveillants il nous offre sa coopération, que nous nous sommes empressés d'accepter :

Poitiers, le 22 Mars 1884.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'AI reçu le prospectus de votre *Messager*.

L'idée est excellente, je ne doute pas du succès.

Votre programme ne laisse rien à désirer. Trois choses me frappent : la *liturgie*, la *vie chrétienne*, les *souvenirs bénédictins*. Ce triple point de vue sera une nouveauté pour la plupart de vos lecteurs. Vous avez raison de chercher à les instruire tout en les édifiant.

Si mon concours peut vous être agréable, je me tiens bien volontiers à votre disposition, heureux de vous aider à faire le bien.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mon respectueux dévouement.

X. BARBIER DE MONTAULT,
Prélat de la maison de Sa Sainteté.

Dès aujourd'hui, nous publions quelques notes liturgiques que nous a communiquées l'éminent écrivain; nous espérons pouvoir donner dans un prochain numéro un article de fond dû à sa plume.

LE CHANDELIER PASCAL, A ROME.

1. LE plus important, comme symbolisme, ainsi qu'au point de vue liturgique, parmi les *arbres à cierges* ou *candélabres*, est incontestablement le chandelier pascal dont je vais parler ici sommairement, d'après les monuments de Rome.

2. Le plus ancien chandelier existant à Rome est celui de la basilique Saint-Paul hors les Murs : il date de la fin du XIe siècle, et représente la vie du CHRIST en bas-reliefs. Les autres chandeliers ne remontent qu'aux XIIe et XIIIe siècles. Ils affectent la forme d'une colonne torse, avec des rubans de cubes d'émail dessinant une mosaïque.

Aux Saints-Côme-et-Damien, le chapiteau est composite : le fût, de marbre

Digitized by Google

blanc, sans émaux, est supporté par deux lions couchés. A Sainte-Cécile, la bobêche est large et émaillée comme le fût : deux lions accroupis soulèvent la base. A Saint-Pancrace, le support est un bélier ailé, autre symbole expressif du CHRIST, chef du troupeau et prenant son essor vers les cieux (XIIIe siècle).

Le symbolisme du lion est nettement accusé dans cette strophe d'une prose du moyen âge, où il est question du lion de Juda, qui ressuscite le troisième jour après avoir brisé les portes de la mort :

Sic de Juda leo fortis,
Fractis portis diræ mortis,
Die surgit tertia.
Rugiente voce patris,
Ad supernæ sinum matris
Tot revexit spolia.

3. Parmi les chandeliers modernes, je citerai les suivants : A Saint-Jean de Latran, sur un soubassement de marbre blanc, rehaussé de vert antique, se dresse une colonne cannelée, d'ordre ionique, en marbre violet, avec base et chapiteau de bronze doré. A Saint-Pierre du Vatican, la base est en granit vert et porphyre violet, aux armes de Pie VI, et le fût, en marbre noir et blanc d'Égypte, est monté en bronze doré. Le chandelier de Sainte-Marie Majeure ne diffère du précédent que par son socle de jaune antique, orné de porphyre rouge. A Saint-Marc, la colonne est en brèche violette, avec base et chapiteau de marbre blanc, d'ordre dorique. A Saint-Augustin, même ordre : fût de marbre gris, cannelé de marbre blanc, avec un soubassement d'albâtre fleuri. A Saint-Michel *a ripa grande*, la colonne, d'ordre dorique aussi, est en brèche coralline, avec base d'africain vert. Aux Saints-Jean-et-Paul, la colonne est d'albâtre.

C'est pourquoi l'évêque de Vaison, Suarez, disait, au XVIIe siècle, que, « pour le cierge pascal, à Rome principalement, on employait, non des chandeliers de bois ou d'airain, même doré, mais de grands candélabres en marbre qui ressemblaient à des colosses. »

4. Je ne connais pas, à Rome, de chandelier affecté au cierge pascal qui n'offre la forme d'une *colonne*. L'allusion est évidente à ces deux passages de l'*Exultet:* « Hæc nox est, in qua primum patres nostros filios Israel eductos de Ægypto, mare rubrum sicco vestigio transire fecisti. Hæc igitur nox est quæ peccatorum tenebras *columnæ* illuminatione purgavit..... Sed jam *columnæ* hujus præconia novimus, quam in honorem Dei rutilans ignis accendit. »

Aux yeux de la sainte liturgie, les ténèbres de la nuit symbolisent la noirceur du péché et la *colonne de feu* qui précédait les Hébreux sortis de l'Égypte, cette autre *colonne* de cire enflammée, chargée de nous rappeler la Résurrection du Sauveur.

Le texte, il est vrai, ne parle que du cierge, mais l'art du moyen âge l'a interprété également dans le sens du support.

Digitized by Google

5. Le chandelier pascal, placé à droite de l'autel, au côté de l'évangile, est presque partout fixe, adhérent soit au sol, soit à l'ambon.

A Sainte-Marie *in Cosmedin*, à Saint-Clément, à Saint-Laurent hors les Murs, il fait partie de l'ambon de l'évangile et est en marbre comme lui. Cette tradition est même si vivace encore qu'à Saint-Pierre, où l'ambon n'existe plus, chaque année les sacristains en improvisent un près du cierge pascal. Cet ambon est tout simplement une chaire cubique, portée sur de hauts pieds, garnie de tentures et de plusieurs coussins pour recevoir le riche évangéliaire sur lequel le diacre chantera l'*Exultet*.

6. Le chandelier pascal de la cathédrale de Capoue (État pontifical), mérite une attention particulière : c'est une haute colonne, richement décorée au XIIe siècle par la sculpture. Le pied triangulaire a perdu deux de ses lions de support, et en partie les petits personnages qui personnifiaient les quatre fleuves du paradis. Sur le fût courent des rinceaux, où voltigent des oiseaux qui s'arrêtent parfois à becqueter les fruits. Deux sujets font allusion directe à la Résurrection : les saintes femmes se rendent au tombeau, leurs parfums à la main ; le CHRIST ressuscité apparaît aux apôtres. Sur le fond blanc se détache une mosaïque d'nn aspect agréable, dont les éléments se composent de petits cubes d'émail rouge doré et de serpentin vert.

LES CROIX DE CIRE BÉNITE.

1. LES *Agnus* sont rares et précieux, précisément parce qu'ils ne se confectionnent qu'à des époques éloignées et qu'il faut aller les chercher à Rome. A l'origine, on les fit avec la cire du cierge pascal. Procédant de la même manière et voulant satisfaire à la dévotion des fidèles, le chapitre de Monza (Lombardie), de temps immémorial, distribue, sous forme de croix, la cire du cierge pascal, aux trois jours des Rogations. Ces croix sont de deux sortes : croix latines, à trèfles aux extrémités ; croix lombardes, pattées, à branches égales, avec une petite poignée ou fiche à la partie inférieure. Ce dernier type a été copié sur la croix donnée par la reine Théodelinde et conservée jusqu'au XVIIIe siècle dans la basilique, au témoignage de l'historien Frisi.

Ces croix, pieusement conservées dans les maisons, protègent à la fois les personnes et les choses ; on semble avoir grande confiance en leur vertu.

2. J'ai constaté le même usage dans le royaume des Deux-Siciles. Au Mont-Cassin, cette croix, de couleur rouge, est clouée sur la porte principale de l'église abbatiale et tournée vers la campagne, qu'elle doit protéger contre les intempéries des saisons.

3. En France, une coutume analogue s'observait avant la Révolution. « Dans l'église de Nevers et dans d'autres diocèses, sans doute, il existait

Digitized by Google

une antique coutume d'un symbolisme non moins mystique et bien touchant. Dès le matin, pendant le chant de tierce, à la cathédrale et dans les autres églises, avant la messe, le jour de l'Ascension, on bénissait, à la sacristie, de petites croix de cire que l'on distribuait ensuite au clergé et aux fidèles. C'était comme la traduction sensible de cette parole du Sauveur: « Si quelqu'un veut venir après moi, veut faire aussi son ascension dans le ciel, qu'il prenne sa croix et me suive; *tollat crucem suam et sequatur me.* »

« On retrouvait encore, il y a quelques années, fixées dans les maisons, sur le manteau de la cheminée, ou collées sur les feuillets de garde d'anciens livres d'heures du diocèse, de ces petites croix de cire de différentes couleurs et qui n'ont pas d'autre origine. Cette pratique, en effet, avait été rétablie dans beaucoup de paroisses par les anciens curés, après la Révolution. A la cathédrale, les confrères de la Congrégation de la Sainte-Vierge faisaient eux-mêmes la dépense de la cire pour la confection des croix, que l'on distribuait à leur messe de la chapelle Sainte-Julitte, et l'on en retrouve la mention sur leurs registres jusqu'en 1835. Aujourd'hui, beaucoup de personnes seront bien surprises d'apprendre que cette coutume, qu'elles ignorent absolument, ait persisté jusqu'à une époque aussi rapprochée de nous.

« Elle était, à vrai dire, établie dans toutes les paroisses de la ville avant la Révolution, et les comptes des fabriques, aux archives communales, font tous mention de plusieurs centaines de croix distribuées chaque année au jour de l'Ascension. La plus ancienne mémoire s'en retrouve dans un très curieux règlement de l'année 1494 entre le curé de Saint-Père de Nevers ou son vicaire et ses paroissiens : au jour de l'Ascension, il y est noté que le curé donne, durant l'offrande, à chacun paroissien, de la cire bénite pour forme de croix, à mettre en leur maison, en mémoire de la passion de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST. » (Boutillier, *Drames liturgiques et rites figurés ou cérémonies symboliques dans l'église de Nevers*, p. 51-52.)

4. Les comptes de la collégiale de Saint-Amé, à Douai, attestent un usage semblable. En 1459, il est dépensé 11 sols pour « le changage du chierge benoit distribué à Messieurs en petittes chandeilles, comme il est de coutume. »

X. BARBIER DE MONTAULT.

Digitized by Google

LÉGENDE DE SAINT FORANNAN, ABBÉ DE WAULSORT.

(In mari via tua.)

VERS l'an mil de l'ère de vie,
Le saint Pontife Forannan
Administrait fort sagement
La métropole d'Hibernie (1).

Voyant des honneurs le péril,
Il soupirait vers le silence ;
Et regardait sa charge immense
Comme un cruel et long exil.

Du sein de la voûte étoilée,
Un ange descendit un jour.
« Quittez les honneurs sans retour !
« Allez vers la *belle vallée;*

« Charmant et solitaire lieu
« Où, sur les rives de la Meuse,
« S'élève une église pieuse
« Vouée à la Mère de Dieu ! »

Sans tarder Forannan dépose
Le poids des honneurs onéreux ;
Puis à quelques fils généreux
Ses austères desseins expose.

Douze compagnons de son choix
S'offrent à partager ses peines ;
Ils partent par monts et par plaines
A la recherche de la croix.

Sur les côtes de l'Hibernie
Ils arrivent ; mais, ô regret,
Aucun navire n'apparaît
Au loin sur la mer infinie.

Soudain deux gros morceaux de bois,
Portés par un courant rapide
Abordent sur la plage humide,
Ajustés en forme de croix.

S'armant du signe salutaire
Du Rédempteur, saint Forannan,
Inspiré par le Tout-Puissant,
Comprend aussitôt le mystère.

« Mettez-vous trois sur chaque bras,
« Mes fils ; au centre je me place :
« De Pierre nous suivrons la trace,
« Et le CHRIST guidera nos pas ! »

Sur le miraculeux navire
Tous se tiennent debout, joyeux.
Le Saint, levant les mains aux cieux,
Chante avec un pieux délire :

« Ta route est sur les mers, Seigneur,
« Ainsi que dit le roi Prophète,
« Et tes vestiges sur la crête
« Sont marqués des flots en fureur (2). »

Soudain l'esquif, sans autre voile
Que les ailes des Séraphins,
S'éloigne de l'île des Saints,
Suivant des mers la douce étoile.

Bientôt le pieux Forannan
Avec sa fidèle phalange,
Chantant des psaumes de louange,
Aborde sur le continent.

Guidé par inspiration
Il traverse notre Belgique
Et trouve le val monastique
A lui prédit en vision.

Le saint Évêque avec ses frères
S'y fit moine de St Benoît,
Devint Abbé dans cet endroit
Et fit fleurir ses monastères.

Et le charmant vallon encord
De Forannan redit la gloire :
A chaque printemps sa mémoire
Est solennelle dans Waulsort (3).

1. Le B. Forannan était évêque de Armagh, alors métropole de toute l'Hibernie.
2. *In mari via tua et semitæ tuæ in aquis multis.*
3. La fête du B. Forannan, abbé de Waulsort et patron de l'église paroissiale, se célèbre le 30 avril.

Digitized by Google

UNE FLEUR CUEILLIE DANS LE JARDIN DE SAINT BENOIT.

SAINT GÉRARD, ABBÉ DE BROGNE. (Suite.)

II. — Le Moine.

TANDIS que messire Gérard songe en vain au moyen de se procurer, pour son église de Brogne, le corps de saint Eugène, un messager du comte vient lui dire que Bérenger le mande au palais.

Gérard fait diligence, et arrive bientôt à Namur.

Mon fils, lui dit le comte, j'ai là une affaire grave et délicate à traiter avec le seigneur comte de Paris. C'est sur toi, mon ami fidèle, que j'ai jeté les yeux pour la mener à bien. Va trouver Robert, frère d'Othon, roi des Francs, fils de cet illustre guerrier Robert, surnommé le Fort, dont ton père t'a fait connaître les hauts faits. Gérard, vas-y en mon nom ; tes paroles seront comme sortant de ma bouche. Mes trésors te sont ouverts ; mes gens sont les tiens. — Pars, mon fils, et que Dieu t'ait en sa Sainte garde.

***

A quelques jours de là, sur la route de Lutèce, cheminaient des hommes d'armes venus d'un pays que jadis on nommait la Gaule-Belgique, qui déjà avait perdu le nom d'Austrasie et commençait à s'appeler Lotharingie.

Ils étaient attendus à la cour.

***

Arrivé aux abords de Paris, Gérard se souvient tout à coup qu'une entreprise, si l'on veut la mener à bonne fin, doit être placée sous la garde de Dieu.

« Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez, » a dit le Seigneur Jésus.

C'était l'heure de la nuit tombante. A travers les ombres du crépuscule naissant on voyait se dessiner les contours grandioses de l'abbaye royale qui perpétue la mémoire de l'illustre martyr saint Denis, premier apôtre de ces lieux.

Soudain, le son mélodieux des cloches retentit dans les airs ; elles appelaient à l'office du soir et les moines et le peuple. Gérard n'est pas sourd à leur voix, car elles semblent lui dire : Viens, ô accours, enfant béni de Dieu ! c'est ici que la grâce t'attend.

Vite, à Paris il dépêche ses varlets et ses gens, quérir un simple logement.

Digitized by Google

Lui-même, il s'entoure de quelques intimes, et s'en va, humble pèlerin, *ad limina sancti Dionysii.*

***

Prosterné sur le pavé du temple, Gérard a adoré son Dieu.

Et puis, suivant la foule des pèlerins ardents, il a rendu au saint qu'on vénère en ce lieu l'hommage d'un cœur pur, généreux comme le sien, et prêt aussi à suivre Dieu partout.

Cependant, les voûtes du sanctuaire résonnent doucement; c'est à peine si jusqu'ici Gérard s'est rendu compte de ces sons mélodieux, tellement sa dévotion l'absorbe.

Est-ce l'harmonie des chœurs célestes qui descend jusqu'à lui ? serait-ce une vision nouvelle ?

Non. — Voyez là, par delà les ambons du chœur.

Qu'est-ce donc que cette foule d'hommes à l'air docte et pieux, à l'ample vêtement noir, au maintien si digne ? De leurs lèvres s'échappent, comme le doux murmure d'un ruisseau argentin, des chants de louanges, des psaumes, des hymnes triomphants !

Seraient-ce donc des moines?

Jamais Gérard n'a vu de moines. Il est vrai que dans les froides et humides régions qu'il habite il a vu maintes fois des ruines amoncelées, antiques monastères des fils de saint Benoît. Sa mère Plectrude lui a parlé des moines apôtres qui jadis prêchèrent à leurs ancêtres la foi du CHRIST : d'Amand, d'Ursmer de Landelin et du grand saint Lambert.

Mais les Normands avaient passé. Et de tant de splendeurs monastiques des premiers âges de la Belgique chrétienne, il ne restait, hélas! qu'un souvenir déjà bien affaibli par le temps.

***

Les louanges vespertines se poursuivent.

La grande âme de Gérard a compris. Son instinct de chrétien l'initie à la psalmodie sainte, déjà il est suspendu aux mâles et suaves accents de ce que Benoît a nommé par excellence l'*œuvre de Dieu.* — Il est ravi.

Il comprend qu'il n'y a rien au-dessus de la louange divine que l'Église rend à son céleste Époux, et que s'unir de cœur aux moines qui, par centaines, ont quitté le siècle pour rendre gloire à Dieu, c'est plus que toute œuvre humaine.

Mais lorsqu'aux psaumes et aux antiennes a succédé l'hymne de gloire, et que Marie, la Reine des Cieux, s'est vue adresser le quotidien salut que lui décerne l'Église dans son *Magnificat*, alors, c'est aux saints, amis de Dieu, protecteurs des mortels, à recevoir un pieux hommage.

Gérard prête aux *Suffrages* des saints une oreille attentive. Il ne connaît pas le langage de l'Église; cependant on serait tenté de croire qu'un ange venu du Ciel lui en distille le sens goutte à goutte, au fond de l'âme.

Digitized by Google

Soudain le grand chantre entonne l'antienne de saint Eugène !

O miracle! ô joie ! ô saint tressaillement !

— Serait-ce là mon saint ? Oui, c'est lui, Dieu me se fait sentir ! — O Seigneur, viens à mon aide, dans mon trouble extrême !

***

L'office est terminé. Le peuple fidèle s'écoule lentement, tandis que les derniers échos des chants harmonieux achèvent de se perdre sous les voûtes du temple.

Déjà les lampes ont cessé de briller. C'est à peine si l'on peut distinguer dans un sombre lointain la longue file de moines qui s'avancent deux à deux vers le cloître, drapés dans leur coulle de bure, pour regagner la paix de leur séjour béni.

Gérard ne se possède plus ; aucune crainte ne peut le retenir. Il s'élance vers les moines, arrête les premiers d'entre eux, et, sans égards pour les lois du silence qu'il ignore, il s'écrie :

— O Seigneurs ! ô mes pères bien-aimés ! dites-moi, je vous en conjure, quel est ce martyr Eugène dont le nom a frappé mes oreilles ?

Touchés par sa candeur et revenant de leur surprise, les moines lui répondent sans détours :

— Ignores-tu, illustre seigneur, que saint Eugène fut jadis évêque de Tolède (1) ? Ne fut-il pas d'abord disciple et plus tard compagnon de labeurs de notre patron saint Denis ? Il annonça la foi aux peuples barbares qui habitaient ces lieux, et mérita de rendre à Dieu son âme ardente et pure au milieu des cruels tourments de la persécution. Son sang, rosée céleste, a inondé ce sol que vous foulez !

— Gloire à Dieu ! s'écrie Gérard. — J'en suis bien indigne, il est vrai cependant, mes pères, donnez-moi le corps de ce saint ; je vous en prie !

O stupeur ! étonnement suprême !

— Étranger, passe ton chemin, dit l'aîné d'entre les moines. Sais-tu ce que tu demandes ?

— Quoi? dit un autre, le corps de saint Eugène! Le thaumaturge de cette portion des Gaules? Celui que ces contrées regardent avec envie comme un ange envoyé du ciel? — Tu nous le ravirais? — Jamais! Tu demandes l'impossible.

Mais l'homme de Dieu doucement répond :

— Y a-t-il rien d'impossible à Dieu? Non, mon frère, ce que Dieu veut ne peut être impossible ni même difficile. Or, ce qui n'est point difficile est à coup sûr possible. Le bras du Seigneur se serait-il raccourci?

Cette réponse si sage touche le cœur des moines.

L'un d'entre eux, apparemment l'abbé, s'apprête à lui répondre. Voyez son visage inspiré : ses yeux s'illuminent, ses mains décharnées s'élèvent vers le ciel, un doux sourire vient orner ses lèvres.

1. Les Bollandistes sont d'avis que le saint Eugène dont le corps était conservé à l'abbaye de Saint-Denis n'est pas l'évêque de Tolède.

Digitized by Google

Écoutons-le.

— O Gérard, lui dit-il, seigneur de Stablecelles! voici le conseil que Dieu t'envoie par ma bouche; incline l'oreille de ton cœur si tu veux parvenir au but de tes désirs. Un seul moyen t'est donné; le voici : Renonce à ce siècle vain, dis adieu au monde trompeur; viens, reçois de mes mains la tonsure et l'habit, consacre à Dieu ce qui te reste de vie. Si vraiment ton cœur brûle de l'amour divin, tu auras hâte de te rendre à ma voix. Tel est mon conseil : vois si tu peux le suivre.

Et les moines reprirent pas à pas leur séculaire marche. Bientôt ils disparurent sous les voûtes assombries du cloître; le silence se fit, et Gérard, dans le temple, resta seul à seul avec Dieu.

***

— O mon âme, que fais-tu? Tu aimerais donc encore les vanités du siècle? — Eh! que valent la gloire de ce monde, ses pompes et ses honneurs? Tout cela n'est-il point une fumée? Pourquoi hésites-tu? le monde passe, et avec lui tous ses biens et ses charmes. — O mon âme, mettons-nous en quête de biens éternels, méprisons ceux qui passent. N'entends-tu pas l'Évangile qui te crie: « Celui qui ne renonce à tout ce qu'il possède ne peut être disciple du CHRIST? » Oui, c'en est fait, je dis adieu à tout; dès ce jour je ne sers que mon Dieu, et je m'attache au CHRIST.

Ainsi parlait Gérard.

Un grain de blé tombant en bonne terre germe et produit son fruit au centuple.

***

Voici Gérard revenu de France à la cour du comte de Namur. Il lui rend compte de sa mission, et voyant Bérenger servi au gré de ses désirs :

— Prince, s'écrie-t-il, mon seigneur et maître, ô toi que le Sauveur JÉSUS a élevé au suprême pouvoir, écoute-moi. Longtemps, sous ta bannière, j'ai porté les armes: et tu sais si je fus fidèle. Un autre maître aujourd'hui m'appelle. Désormais, oui, je l'ai résolu, désormais j'habiterai un palais, non plus le tien, mais celui de Dieu. Je serai moine; je veux embrasser une milice nouvelle, la milice du Seigneur. — Je t'en conjure, ô prince, ne t'oppose point à mon dessein; attire sur toi et sur les tiens la bénédiction céleste, aide-moi et prends aussi ta part aux mérites de mon oblation.

Le comte, à ces paroles, fondit en larmes.

— O le plus tendre des amis, s'écrie-t-il, tu veux abandonner celui qui n'est qu'une âme avec toi?

En quoi donc ai-je pu te déplaire? Hélas! tu étais mon soutien. Fut-il jamais homme plus sûr, fut-il âme plus robuste que toi? Oui, je le sens, l'Évangile me le dit, le glaive du Seigneur s'apprête à trancher notre union intime! Ah ! si le doigt de Dieu ne m'apparaissait là, quel est donc le centaure qui pourrait t'arracher à mes embrassements? — Mais non, va; devant Dieu je m'incline; résister à sa voix c'est un crime. *Fiat voluntas Dei.*

Digitized by Google

C'est vers Tongres maintenant que Gérard dirige ses pas. Car il veut consulter l'évêque son oncle, être béni de lui, avant d'offrir à Dieu son holocauste.

Étienne, comme toujours, le reçoit avec un amour tendre; car, outre les liens du sang, d'autres liens plus intimes, ceux d'une estime profonde et d'une amitié vraie, l'unissent à Gérard.

Bientôt notre héros lui ouvre son cœur.

Le prélat, homme de Dieu, très versé dans la science sacrée et fécond en paroles, nous dit l'auteur, veut éprouver ces pieux désirs avant que de les approuver.

— Mon fils, lui dit-il, après un moment de silence, mon fils, tu sais si je t'aime; mon affection pour toi est un amour de père. Certes je ne serai pas pour toi un obstacle; si Dieu le veut, je te tendrai la main, et t'aiderai à faire le pas. Mais songes-y bien. Ne vas pas charger tes faibles épaules d'un pesant fardeau, que plus tard, peut-être, il te faudra déposer avec honte. Oui, ton désir est beau, et il est fort louable : mais la vie que tu veux embrasser n'est-elle pas parfois une charge formidable même aux hommes les plus saints? Ignores-tu les pièges de Satan? il en a mille et plus. Ce que fait avec peine et labeur un clerc, fortifié par l'armure du texte sacré, comment toi, laïc, privé d'un aide si puissant, pourras-tu l'entreprendre?

— Tu dis vrai, ô mon père, reprit l'apprenti du CHRIST. Bien des fois, en mon cœur, j'ai médité ces choses. Mais voici: ce n'est point en moi que j'ai mis ma confiance. Entre les mains de Dieu je remets et mon corps et mon âme, et, méprisant les vanités du siècle, j'espère en Dieu qui sera mon appui.

Vaincu par cette fermeté rare, Étienne lui répond :

— Je ne résiste pas : tu le veux, Dieu le veut; à moi, ministre du Seigneur, de t'aider et non de t'arrêter. Ce que tu as promis à Dieu, fais-le : car il vaut mieux ne pas promettre que de faillir à sa parole. Compte sur moi.

A ces mots Gérard fond en larmes; à genoux aux pieds du pontife, il fait l'aveu des fautes que le siècle lui a fait contracter. Le ciel s'ouvre, le pardon en descend, et Gérard se relève purifié.

Le pontife le reçoit dans ses bras et le serre sur son cœur. Et traçant sur son front, de sa main d'apôtre, le signe de la Rédemption :

— O JÉSUS! s'écrie-t-il, ô salut des humains; rien ne t'est caché, tu connais le secret de nos cœurs. Vois celui de ton fils, bénis son noble dessein. Sois à jamais son gardien; qu'il garde tes préceptes et ne cherche que toi. Que la palme d'une gloire sans fin lui soit un jour présentée par ta main!

***

Et Gérard dit adieu au monde.

Peu de jours après, Saint-Denis le voyait dans ses murs. Humble moine, on l'éprouvait dans la patience, l'humilité, la pénitence : c'est ainsi que le veut saint Benoît. Bientôt le fer passa sur sa longue chevelure, une robe de bure remplaça l'armure du guerrier : il était moine.

Et méprisant ces biens que le monde ambitionne, il les offrait à Dieu de qui il les tenait, et à Denis son serviteur.

Telle est la science des saints! *(A continuer.)*

Digitized by Google

PÈRE ET MÈRE.

SI votre mère était mourante, jeune homme, iriez-vous au bal?

Si votre père, privé de sa liberté, endurait un esclavage honteux, songeriez-vous à vos plaisirs?

Tout cœur bien né me répond : Non!

Concevez-vous qu'il en soit autrement?

***

Pourquoi donc, si je viens à passer par quelque grande cité, n'entend-je parler que de fêtes mondaines, de réunions bruyantes?

Ne suis-je pas en pays catholique?

N'êtes-vous pas mes frères, mes amis?

D'où vient que vos mœurs froissent mes sentiments les plus intimes, viennent heurter de front ce qu'il y a de plus enraciné dans mon âme?

***

Vous êtes catholiques, dites-vous. Et si l'on osait en douter vous vous croiriez outragés.

Eh bien! si vous êtes catholiques, vous êtes enfants de l'Église; et le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, celui que vous nommez le Saint *Père*, est votre père.

Or, l'Église votre mère est en butte aux persécutions les plus effroyables que l'enfer ait jamais suscitées contre elle.

Nos ennemis disent: Elle est mourante, elle meurt, elle est morte!

Eh bien, oui! humainement parlant, elle est mourante, elle est en proie aux luttes de l'agonie.

Elle ne mourra pas, nous le savons; la foi nous le dit : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.*

Cette maladie n'est point mortelle, a dit JÉSUS.

Mais cela n'empêche qu'elle est mourante.

Notre mère est mourante et nous allons aux fêtes mondaines! Bien plus, nous les donnons, nous les organisons, nous les propageons!

***

N. S. JÉSUS-CHRIST a dit à Pierre : *Qui vous écoute m'écoute; qui vous méprise me méprise.*

Digitized by Google

Pais mes agneaux; pais mes brebis.

Donc, Pierre est le représentant de JÉSUS-CHRIST, qui est notre Père ; donc, Pierre est notre pasteur, Pierre est notre Père.

Or, Pierre est prisonnier.

Et nous, ses enfants, ses agneaux, ses fils dévoués, nous allons au bal!

***

Il y a quinze ans, Pierre n'était pas encore captif, mais il menaçait de l'être.

Alors, le monde s'ébranla.

Un moment on vit le sang des croisés nos pères bouillonner dans nos veines.

L'élite de notre jeunesse, entraînée par un mouvement à jamais mémorable, alla verser son sang pour le Vicaire du CHRIST.

La plaine de Castelfidardo, les collines de Mentana sont là pour rendre témoignage de l'héroïque valeur de nos frères, vainqueurs par la foi!

On avait la foi, on la montrait au grand jour, on mourait pour elle.

Ce fut là un moment sublime dans l'histoire du XIXe siècle. — Ce fut le seul!

***

Aujourd'hui Pierre est captif; il le répète sans cesse.—Mais nous sommes distraits.

L'Église? — Elle est enchaînée.

Demain, elle sera enfermée dans les catacombes.

Après-demain, elle sera jetée aux lions.

Et nous? — Nous, nous sommes les fils de ce père prisonnier, les enfants de cette mère qui gémit. — Mais nous avons des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre!

Une langue et des mains pour ne point agir!

Agir? — Et nos bals et nos théâtres?

***

Vos bals et vos théâtres? — Voilà ce qui vous énerve.

Mettez-les de côté, et aussitôt vous verrez votre excellente nature de chrétien reprendre le dessus.

Faites une croix sur les fêtes vraiment mondaines — le lendemain vous vous réveillerez catholique pur sang.

Car vous êtes tous catholiques, mes jeunes amis. Vous êtes tous bons, au fond du cœur. Tous, vous avez sucé avec le lait les immua-

Digitized by Google

bles principes que vous ont légués vos aïeux et qu'ils avaient eux-mêmes puisés dans la tradition antique et chrétienne.

On dit que vous êtes dégénérés. — Je n'en crois rien. Mais vous êtes entraînés dans le tourbillon d'un monde fou.

Aujourd'hui, vous êtes des fats. — Rompez avec ce qui fait votre malheur, et demain vous serez des hommes!

Et vous ne serez pas les premiers.

Croyez-moi, tout ce que nous avons d'hommes sérieux, d'hommes d'action, d'hommes sentant la gravité de la situation religieuse et sociale a cessé d'être mondain.

Ce groupe d'hommes est heureux, malgré le malheur du temps.

C'est ce groupe que nous voulons voir s'accroître de vos personnes, jeunes mondains qui vous croyez catholiques.

***

Mon appel sera-t-il entendu?

O noblesse, je gémis sur ton sort!

Si tu ne comprends ta mission, d'ici à un siècle et moins, tu auras cessé d'exister.

Tout conspire contre toi : la révolution, le socialisme, les lois elles-mêmes et l'esprit du jour.

Si tu restes chrétienne, tu subsisteras en dépit de tout cela : car la société a besoin d'une classe dirigeante, et à qui cette mission revient-elle mieux qu'à toi, ô noblesse, qui as pour toi ton origine, ton passé, tes principes antiques?

Mais il faut que tu te rendes capable de direction, par l'étude, le travail, l'influence, l'estime, et même par la richesse.

Si ta jeunesse est ignorante, mondaine et prodigue, qui la respectera?

Si tu t'éloignes de l'Église, qui te soutiendra?

Si tu dissipes ton bien, qui te le rendra?

***

La noblesse doit exister, et elle existera.

Mais elle se réformera.

Et, si elle ne se réforme, Dieu interviendra pour l'instruire.

Digitized by Google

VARIÉTÉS ET NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

LE NOUVEAU MONASTÈRE BÉNÉDICTIN DE SECKAU EN STYRIE.

LE 8 septembre de l'année dernière, en la fête de la Nativité de la sainte Vierge, la congrégation de Beuron, dont l'abbaye de Maredsous est la fille aînée, eut la joie de voir naître, sous les ailes de sa protection maternelle, une nouvelle fondation. C'est à Seckau, en Styrie, dans un ancien monastère d'Augustins, supprimé par Joseph II, qu'un essaim monastique, détaché de la communauté mère de Beuron-Emmaüs, est allé se fixer. L'abbaye, qui se voit ainsi heureusement rappelée à la vie après cent ans de deuil et de silence, remonte au XIIe siècle. Elle fut fondée en 1143 par Adalram, comte de Waldeck, en l'honneur d'une Vierge miraculeuse découverte dans un arbre de la forêt à cet endroit même et que le pieux fondateur confia à des religieux de Saint-Augustin, auxquels il bâtit un monastère. En 1219, l'archevêque de Salzbourg, Évrard II, établit à Seckau le siège d'un nouvel évêché dépendant de sa métropole, mais le monastère conserva néanmoins son indépendance, car l'évêque résida presque toujours à Gratz où son siège fut même définitivement transféré au siècle dernier. L'église cathédrale, aujourd'hui abbatiale, est un des plus beaux spécimens de l'art roman en Styrie. On y voit les tombeaux d'un grand nombre d'évêques et un superbe mausolée sous lequel repose un archiduc, neveu de Charles-Quint et père de l'empereur Ferdinand II.

Ce qui précède résume tout ce qu'aurait vu et appris à Seckau le voyageur qui, l'année dernière encore, serait allé visiter cet endroit perdu de la Styrie. Aujourd'hui la vie est rentrée dans le vieux monastère : la louange divine a réveillé ses échos endormis et fait renaître les œuvres de zèle et de sanctification qui y ont fleuri autrefois.

Mais n'anticipons pas sur les événements : écoutons d'abord ce que des témoins oculaires nous rapportent du départ de la colonie bénédictine de Prague et de son arrivée à Seckau.

Une lettre écrite par un des moines restés à l'abbaye d'Emmaüs, à Prague, dépeint en termes émouvants la scène des adieux et nous met dans la confidence de la sainte affection qui règne dans les familles religieuses. « Hier pour la dernière fois, est-il dit dans cette lettre, les stalles du chœur furent toutes occupées et l'office se célébra encore avec toute la solennité et l'élan des jours passés. A 6½ du soir, l'église commença à se remplir de monde. C'étaient des fidèles, des amis, que le mauvais temps n'avait pu retenir et

Digitized by Google

qui venaient en foule assister au départ des moines désignés pour la nouvelle fondation de Seckau.

« L'autel était brillamment illuminé ; Dom prieur, assisté de deux autres moines, célébrait la fonction, tandis que le vénérable Père archiabbé occupait son trône. Les moines chantèrent d'abord l'antienne de saint Benoît, *sanctissime confessor*, puis le cantique *Benedictus*, dont les dernières paroles : *ad dirigendos pedes nostros in viam pacis*, pour diriger nos pas dans la voie de la paix, résumaient si bien les prières qui s'élevaient de tous les cœurs. Mais voici que sur un signe du cérémoniaire les rangs s'ouvrent et l'un après l'autre on voit s'avancer les futurs religieux de Seckau. Des deux côtés du chœur, dans les stalles hautes comme dans les stalles basses, se forment de tristes vides : nous restons les muets témoins de cette scène, mais il nous semble qu'on nous arrache le chœur par morceaux. C'est que pendant si longtemps nous avons chanté ici d'une seule voix et d'un seul cœur les louanges du Seigneur ! Oh ! oui, frères bien-aimés, qui nous quittez pour de si lointains parages, vous nous rendrez ce témoignage et nous vous le rendrons à notre tour, que nous n'avons eu qu'un cœur et qu'une âme. Grâces en soient rendues à Dieu, jamais un nuage n'a troublé la douce paix et l'intime bonheur de la famille d'Emmaüs.

« A la suite de leur nouveau prieur, les voyageurs s'agenouillent au milieu du chœur pour recevoir du Père archiabbé la bénédiction du départ. En ce moment bien des larmes s'échappent en secret de nos yeux, car la séparation qui se consomme est sans doute sans retour pour beaucoup d'entre nous. Parmi les fidèles aussi, il y eut bien des cœurs émus, car ce bon peuple aime les moines et nous le lui rendons bien.

« La bénédiction du Saint-Sacrement termina la cérémonie. Puis les voyageurs présentèrent une dernière fois leurs hommages à la Vierge devant l'image miraculeuse de Montserrat et s'arrêtèrent un instant encore dans la chapelle impériale, où le trésor des reliques avait été exposé à leur vénération. A la porte du monastère, ils récitèrent ensemble l'*Ave Maria* qu'aucun moine n'omet avant de franchir la clôture, puis ils nous embrassèrent de nouveau, reçurent la bénédiction paternelle et disparurent à nos yeux.

« Aujourd'hui le chœur est bien vide, et au réfectoire les rangs se sont serrés. On voit des frères convers à la place des clercs, et les novices sont assis où hier encore se trouvaient d'anciens moines. »

La colonie bénédictine arriva à Seckau dans les premiers jours de septembre et reçut du clergé et des habitants l'accueil le plus cordial et le plus enthousiaste. Mais le prince-évêque de Gratz avait tenu à présider lui-même la cérémonie de leur installation, désireux qu'il était de donner un témoignage public de la joie que lui causait l'établissement des Bénédictins de Beuron dans son diocèse. Le 7 septembre au soir, veille de la Nativité de la sainte Vierge, sa Grandeur fit son entrée à Seckau, accompagnée du Révérendissime Père archiabbé de Beuron et du chanoine Carlon, l'un des

Digitized by Google

principaux dignitaires du chapitre de la cathédrale de Gratz, dont les soins dévoués n'avaient pas peu contribué à applanir les voies à la colonie monastique. Les prélats descendirent de voiture dans la cour d'honneur, au milieu des vivats de la foule, des salves d'artillerie et des fanfares de la musique de l'endroit. L'évêque, accompagné de l'abbé, revêtu comme lui des ornements pontificaux, prit place sous le dais et le cortège se dirigea aussitôt vers l'église. A l'entrée de celle-ci les chantres entonnèrent l'antienne *Vos estis cives sanctorum et domestici Dei superædificati super fundamentum apostolorum et prophetarum.* Après le *Benedictus*, le curé chanta l'oraison pour les prélats, et le prince-évêque celle de la sainte Vierge, patronne de l'église ; le *Te Deum* et la bénédiction du Saint-Sacrement terminèrent la cérémonie. Après la réception liturgique, il y en eut une autre d'un caractère plus intime, à l'intérieur du monastère. L'abbé présenta ses moines à l'évêque et saisit cette occasion pour lui exprimer sa gratitude ; mais Monseigneur, avec le charme de la plus sincère modestie, déclina les remerciements et se prétendit lui-même l'obligé dans la circonstance.

Le lendemain matin, fête de la Nativité, l'office liturgique commença, à Seckau, par le chant solennel de Tierce, dans un sanctuaire nommé la chapelle des Évêques, parce qu'un grand nombre d'anciens évêques de Seckau y sont inhumés. Le prince-évêque avait pris place sur un trône dressé en face de l'autel, d'où son regard pouvait embrasser la longue série de portraits des prélats qui l'ont précédé sur le siège de Seckau du XIIe au XVIIe siècle, et dont les muettes figures semblaient apparaître sur le seuil du passé comme pour applaudir à ce que leur successeur avait entrepris pour relever leur antique cathédrale. Le Père abbé, cependant, avait revêtu les ornements pontificaux et célébré les saints mystères. Après la messe, Monseigneur monta en chaire et exposa aux auditeurs, en quelques paroles éloquentes et parties du cœur, le sens de la double fête qui se célébrait en ce jour : la naissance de la sainte Vierge Marie et la renaissance de l'antique monastère. Il présenta ensuite aux fidèles les moines de Beuron, en qui ils trouveront désormais autant de pères et qui se dévoueront tout entiers au salut de leurs âmes. En terminant, il annonça, à la grande joie de tous, que Sa Sainteté venait d'envoyer sa bénédiction apostolique pour la réouverture du monastère.

A midi, le prince-évêque prit place à la table des moines pour partager leur frugal repas. Selon l'antique tradition monastique et les prescriptions de la règle bénédictine, le silence est de rigueur dans le réfectoire et ne peut être interrompu que par la voix du lecteur. Pour cette fois, la lecture fut remplacée par une allocution latine, suivie d'un discours allemand. Le R. P. prieur de Seckau, après avoir salué les prélats et les hôtes, exposa le caractère d'une abbaye bénédictine et traça les grandes lignes de l'œuvre que la nouvelle communauté s'efforcerait de réaliser. « Notre mission, dit-il, peut se ramener à trois choses : ouvrir une *schola dominici servitii*, une

Digitized by Google

école de vertus et de sainteté, allumer le *focus ardens divinæ laudis*, le foyer ardent de la louange divine, par la célébration du saint office et des solennités liturgiques, et faire jaillir un *fons uberrimus benedictionum*, une nouvelle et intarissable source de grâces et de bénédictions pour les fidèles qui s'associent à l'œuvre de la psalmodie sacrée ou viennent désaltérer au monastère leur soif de la justice. » Après cette allocution, un des jeunes clercs fit un discours allemand sur la sainte Vierge considérée comme la source et le centre de toutes les joies et surtout de la grande joie qui illuminait de sa radieuse lumière la solennité de ce beau jour.

A deux heures, le prince-évêque prit congé avec son assistance, et à trois heures les vêpres pontificales, célébrées par le Révérendissime archiabbé, clôturèrent la fête.

Nous n'avons plus qu'un vœu à formuler avant de finir. Puisse le Seigneur bénir le nouveau rejeton que vient de pousser le vieux tronc bénédictin, et laisser se réaliser dans le monastère naissant ce grand, saint et noble idéal de la vie monastique, tel que son chef l'a si bien défini en présence et au nom de tous ses frères. Tous comme lui n'ont qu'une ambition, celle de devenir de vrais fils de saint Benoît et de faire de leur monastère une *Domus Dei*, une Maison de Dieu.

CHANT GRÉGORIEN.

AU moment de mettre sous presse, nous recevons de Rome le texte du bref dont Sa Sainteté le Pape Léon XIII vient d'honorer un de nos frères en S. Benoît, l'infatigable champion des traditions grégoriennes, le R. P. Dom Joseph Pothier, bénédictin de Solesmes.

Nous nous empressons d'en offrir à nos lecteurs la traduction, persuadés qu'ils seront heureux comme nous de voir cette marque de bienveillance extrême et cet encouragement bien mérité décernés à l'humble moine qui a consacré toute son existence à retrouver et à faire revivre par la pratique ces admirables principes du chant grégorien, perdus depuis tant de siècles. Il a bien mérité de l'Église et de tous les catholiques; la parole du Saint Père ne permet pas d'en douter.

A Notre Cher Fils Joseph Pothier, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, au monastère de Solesmes (France).

LÉON XIII, Pape.

Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

Notre vénérable Frère Jean-Baptiste, cardinal Pitra, évêque de Frascati, Nous a remis le livre de chant sacré que vous avez publié. Nous avons reçu

Digitized by Google

avec plaisir et reconnaissance votre hommage, et à cause du mérite de l'ouvrage, et aussi pour ce que le très digne cardinal Nous a fait connaître. Nous savons, en effet, cher Fils, avec quelle intelligence vous vous êtes appliqué à interpréter et à expliquer les antiques monuments de la musique sacrée, et comment vous avez mis tout votre zèle à montrer à ceux qui cultivent cet art la nature même et la forme exacte de ces anciens chants, tels qu'ils ont été autrefois composés et tels que vos frères les ont avec grand soin conservés. Nous pensons, cher fils, qu'il faut en cela louer non seulement vos efforts à poursuivre une œuvre pleine de difficulté et de labeur, qui vous a demandé plusieurs années d'un travail assidu, mais aussi l'amour dont vous vous êtes montré particulièrement animé envers l'Église romaine, qui a jugé digne d'être toujours tenu en grand honneur ce genre de mélodies sacrées que recommande le nom de saint Grégoire le Grand.

C'est pourquoi Nous désirons vivement que Nos lettres vous soient un témoignage de Notre recommandation pour les remarquables études que vous avez consacrées à l'histoire, à la discipline, à la beauté du chant sacré. Nous tenons d'autant plus à vous donner ce témoignage que, surmontant les adversités de ces jours mauvais, vous travaillez bravement de toutes vos forces pour l'honneur de la religion et de l'Église. Suppliant donc le Dieu très clément de fortifier par la puissance de sa grâce votre courage, afin que sa lumière brille chaque jour davantage devant les hommes, Nous vous accordons avec amour dans le Seigneur, comme gage des dons célestes et en témoignage de Notre paternelle dilection, à vous, cher fils, et à tous vos frères dans la vie religieuse, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 3 mars 1884, la 7e année de Notre pontificat. LÉON XIII, PAPE.

UNE FÊTE EN AUSTRALIE.

UNE lettre du R. P. Dom Fulgence Dominguez, prieur de la Nouvelle-Nursie (Australie occidentale), à Mgr Salvado, évêque bénédictin de Port-Victoria, actuellement en Espagne, raconte la visite que le gouverneur protestant de l'Australie occidentale a faite à la colonie bénédictine. Ces détails ont pour nous un intérêt d'autant plus vif que la Belgique a eu l'honneur de posséder dernièrement l'illustre moine missionnaire qui, chassé d'Espagne en 1835, a réussi à fonder sur les terres vierges du continent australien une mission monastique digne des plus beaux âges, dont nous ne tarderons pas à entretenir nos lecteurs.

Voici un extrait de la lettre qui lui est adressée :

« Le gouverneur s'appelle sir Frédéric Napier Broome. Il était accompagné de sa femme, lady Barker, et de son secrétaire particulier, jeune

Digitized by Google

homme de vingt-deux ans, converti du protestantisme. L'instrument de sa conversion a été le comte de Denbigh, dont il est l'ami intime. Ce jeune secrétaire a éprouvé une si grande satisfaction de tout ce qu'il a vu dans la mission bénédictine qu'il veut l'écrire au comte de Denbigh et au duc de Norfolk, dont il est parfaitement connu. Le gouverneur et sa femme se sont montrés aussi fort contents de leur visite.

La communauté, placée sur deux rangs, les attendait et, lorsque le carrosse du gouverneur a paru, une vingtaine de naturels le saluèrent par la décharge de leurs fusils, comme aurait pu le faire une compagnie de volontaires. Sir Napier Broome, quand il vit les moines, mit pied à terre ainsi que la *senora* et le secrétaire accompagnés de leur suite; ils s'avancèrent vers le monastère devant lequel s'élevait un arc de triomphe orné, par les Australiens, de rameaux verts et de fleurs des bois. On lisait au sommet ces paroles : *Bienvenue au gouverneur Broome.* Toute la population australienne était rangée sur deux rangs. Sir Napier Broome et sa noble compagne passèrent au milieu de ces sauvages civilisés suivis des religieux et des Frères convers, chacun à son rang d'ancienneté.

Lorsque le gouverneur entra dans la cour du monastère, il fut agréablement surpris par les chants des garçons et des filles appartenant aux deux écoles de la Nouvelle-Nursie et réunis en un seul chœur. Ils chantèrent l'hymne national *God save the Queen*, accompagnés par les violons de quatre jeunes Australiens et par le Frère Odon, leur maître, qui jouait de l'harmonium. Après le *God save the Queen*, les musiciens indigènes donnèrent plusieurs autres morceaux; les visiteurs ne pouvaient se lasser de considérer ces exécutants sauvages.

Le secrétaire de Son Excellence me dit qu'il serait fort à propos, le lendemain, de célébrer une grand'messe avec le salut, parce que lady Barker le désirait. Aussitôt je pris mes dispositions pour satisfaire à ce pieux désir, et le lendemain, à dix heures, nous chantâmes Tierce et la grand'messe avec toute la solennité possible. Le gouverneur assista à la cérémonie avec sa suite. Après la grand'messe, vers une heure et demie, eut lieu le déjeuner et ensuite la noble compagnie visita les bâtiments de la mission avec ses dépendances et assista à une partie de *cricket*, où nos Australiens, revêtus de leur costume de rigueur, montrèrent leur habileté ordinaire.

A sept heures et demie du soir, tous les habitants de la colonie monastique s'étant réunis dans la cour principale de l'abbaye, les musiciens et les chanteurs donnèrent à leurs Excellences un nouveau concert, qui dura une demi-heure; enfin, les hommes, les jeunes gens, les femmes et les enfants, rangés en bon ordre, poussèrent, en partant, trois formidables hourrahs pour le lord gouverneur, trois autres pour lady Barker et les trois derniers pour le seigneur évêque dom Salvado. Aux trois premiers, sir Napier Broome se leva, tenant son chapeau à la main; mais dès qu'il entendit crier : « Vive Mgr Salvado! » il rompit le silence et cria plus fort que les naturels eux-mêmes : « Vive sa grâce Mgr Salvado! »

Digitized by Google

DOM GUILLAUME DE CESARE, ABBÉ DE MONTE-VERGINE (ITALIE).

LES tragiques circonstances qui ont terminé la carrière de ce vénérable personnage ont été rapportées en détail par tous les journaux; nous ne voulons pas revenir ici sur cet attentat sacrilège, dont une presse, qui s'est donné la mission de soulever tous les mauvais instincts de la foule, a cru devoir profiter pour noircir la mémoire d'un noble vieillard de 72 ans et l'honneur de l'Ordre illustre auquel il a appartenu. Notre but est d'édifier nos lecteurs par quelques détails intéressants et édifiants sur la vie et le caractère de Monseigneur de Cesare.

Né à Campobasso, le 8 mars 1812, et orphelin dès l'enfance, il fut recueilli dans la célèbre abbaye de Monte-Vergine par un de ses oncles maternels, devenu depuis abbé de ce monastère. Il n'avait que douze ans lorsqu'il reçut l'habit; mais déjà son cœur généreux et les riches qualités de son esprit lui gagnaient l'affection de tous. Aussi, après avoir parcouru avec distinction la carrière des études classiques et théologiques, et s'être lié à jamais par la profession solennelle, il se vit chargé de plusieurs fonctions importantes dont il s'acquitta avec une habileté rare et un entier dévouement.

Enfin, en 1859, il fut promu à la dignité abbatiale par le suffrage unanime des religieux. Les mesures urgentes appliquées énergiquement par le nouvel abbé pour la restauration matérielle et spirituelle de l'abbaye lui suscitèrent au dehors des ennemis acharnés. Au printemps de 1860, Mgr de Cesare fut atteint de sept balles, au pied même du sanctuaire. Presque toutes les blessures étaient mortelles, et les médecins ne laissaient aucun espoir, en sorte que le rétablissement du vénérable abbé fut attribué par tous à un miracle de la Madone, honorée depuis des siècles à Monte-Vergine. Pour lui, non content de pardonner à ses assassins, il assura à l'un d'eux une rente mensuelle; et, après la mort du malheureux, maintint, en faveur de sa veuve, ce témoignage touchant d'une charité vraiment héroïque.

Cependant les révolutions qui bouleversaient l'Italie l'obligèrent bientôt de s'exiler. Pie IX l'accueillit et lui témoigna la plus grande bienveillance; puis la famille royale des Bourbons de Naples lui confia la charge importante de postulateur de la cause de béatification de la vénérable Marie-Christine, reine des Deux-Siciles. Pendant vingt ans, Mgr de Cesare se dévoua à cette œuvre difficile et laborieuse; et, sans oublier son cher monastère qu'il put encore revoir parfois, il la mena si bien que l'on allait tenir à Rome la dernière Congrégation relative à la constatation des vertus héroïques de la vénérable reine, lorsqu'un fer homicide vint trancher d'une façon soudaine et effrayante cette vie dont soixante années avaient été consacrées au service de Dieu, au bien de l'Église et à la restauration de l'Ordre monastique.

Digitized by Google

LA MORT D'UN MOINE.

NOUS avons relaté dans notre dernier numéro la mort du vénérable doyen d'âge de la Congrégation bénédictine de Beuron. Aujourd'hui, nous avons la douleur d'enregistrer un nouveau décès, celui d'un cher et bien-aimé confrère, enlevé dans la force de l'âge à ses travaux nombreux et à notre affection fraternelle.

Le R. P. Dom Grégoire Fechter était né en 1844 dans la principauté de Hohenzollern. Entré jeune encore dans l'abbaye de Saint-Martin de Beuron qui venait de se rouvrir sur sa terre natale, il en fut un des premiers fleurons et prit une part active aux rudes labeurs de sa fondation. Quel est celui de ses nombreux confrères, répandus aujourd'hui par le vent de la persécution, en Bohême, en Angleterre, en Belgique ou en Styrie, qui ne se souvienne avec émotion de ses mâles vertus, de son esprit de foi, de son obéissance touchante unies à une rare vigueur dans l'action?

Comme Dom Pie, Dom Grégoire fut longtemps chargé de gérer des intérêts matériels : il lui avait succédé comme cellérier. Lui aussi, il aura entendu Dieu lui dire : Viens donc, administrateur fidèle, viens jouir de la joie que te prépare ton Seigneur!

Nous ne suivrons point l'exilé de Beuron cherchant avec ses frères un asile dans les neiges du Tyrol, puis passant en Bohême à l'abbaye royale d'Emmaüs, prenant part enfin à la fondation de Seckau en Styrie, où il fut, pendant plusieurs mois, le père nourricier de ses frères.

Le 10 février dernier, fête de sainte Scholastique, une affaire importante le rappelait à l'abbaye d'Emmaüs : c'est là que l'attendait au passage la main du Seigneur qui le jugeait mûr pour le ciel. Un mal sourd se déclara : l'infatigable travailleur lutta contre la maladie, mais en vain. Il craignait d'affliger ses frères et surtout son abbé en dévoilant le mal qui le minait. Le 12 mars, c'était son jour de fête : on célèbre à cette date la naissance au ciel du grand saint Grégoire, premier pape bénédictin. Il est d'usage que le moine dont c'est la fête célèbre en ce jour la messe conventuelle : l'hebdomadier doit lui céder son droit. Le matin même, Dom Grégoire se sent pris d'un accès violent ; peu s'en faut qu'il ne cède au mal. Mais non, il se raidit. Aujourd'hui encore il offrira au Père éternel la victime sainte qui s'est immolée pour lui ; il le fera en présence de ses frères, en union avec eux, avec l'assistance pontificale de son abbé. Ce sera la dernière fois ! Et son dernier *Dominus vobiscum* accentué avec cette voix vibrante et forte que tant de nous connaissaient, sera son salut d'adieu à ses frères, à ses amis, qui ne le reverront plus qu'au moment du dernier soupir.

De l'autel il se rend sur sa couche funèbre. Il avait fait un effort suprême dont la nature se vengea. Aussitôt une fièvre ardente le saisit, un typhus violent se déclare : on est obligé de le transporter à l'infirmerie, maison isolée du reste de l'abbaye. Commencée le 12, sa maladie marche à pas de géant:

Digitized by Google

le 21 il expirait, terminant au Ciel une neuvaine de souffrances qui lui ouvrit, nous en avons la confiance, les portes du Paradis. Le 18, fête de saint Gabriel archange dont il avait reçu le nom au baptême, Dom Grégoire fut réconforté pour la dernière fois par le pain des forts ; saint Joseph lui apporta le lendemain les suprêmes consolations du sacrement des mourants. Enfin le 21, saint Benoît, son père et le nôtre, le patron spécial de la bonne Mort, lui tendant une main secourable, l'introduisit dans l'éternel séjour !

Quel jour enviable pour la mort d'un moine ! En eût-il pu choisir un plus beau ? — Son délire fut touchant : vrai miroir de l'âme, le délire dit tout. Celui de Dom Grégoire révéla en lui un moine excellent, un ouvrier fidèle, une âme aimant Dieu et passionnée pour son service, surtout pour la liturgie sacrée. Son amour pour Marie sa Mère ne demeura point caché : « Oh ! la voilà, s'écriait-il encore une heure avant sa mort, voilà la Madone de Beuron ! » Et peu après, comme s'il eût su qu'à ce moment même le chœur des moines chantait le cantique de Marie, du bord de sa tombe entr'ouverte il entonnait : *Magnificat anima mea Dominum !* et ses lèvres expirantes poursuivaient en tremblant les versets que sa voix défaillante ne pouvait faire entendre.

L'heure du repas avait sonné ; la communauté était au réfectoire. Tout à coup la cloche des mourants retentit dans le cloître ; le marteau du Père abbé donne un signal, le lecteur s'arrête, et les moines quittant la table se rendent en silence autour de la couche funèbre. Chacun récite à voix basse le *Credo* pour soutenir dans ses derniers combats le bien-aimé confrère expirant.

Il était temps. Le cher malade, à la vue de ses frères aimés, souleva encore une paupière à demi-glacée et put rencontrer maint regard ami. Les prières des agonisants furent dites en commun. Puis, voyant le moment du sacrifice suprême, les chantres entonnèrent ce même *Suscipe* du jour de la noce mystique. « *Recevez-moi, Seigneur, selon votre parole, et je vivrai ; non, ne me frustrez pas dans mon attente !* Et tandis que par trois fois les moines émus chantaient ces consolants versets, leur frère en saint Benoît, payant à la terre son tribut, allait recevoir au Ciel la récompense de sa fidélité.

Sa dépouille mortelle reposera dans la terre d'exil : sa patrie lui est fermée parce qu'il est moine. Mais une autre patrie vient de s'ouvrir à lui, patrie qui est la nôtre à tous et vers laquelle tous nos cœurs aspirent. — O frère bien-aimé, tu nous fus cher, nos cœurs ne t'oublieront jamais. Prépare-nous une place là-Haut ; puissions-nous comme toi, quand le Seigneur nous appellera, répondre joyeusement : *Adsum*, me voici !

Digitized by Google

ABBAYE DE METTEN.

LE 25 février de cette année, est mort pieusement, dans l'abbaye de Metten, en Bavière, le R^me^ Dom Utton Lang, 80me abbé de cet important monastère, et le 17 mars lui fut élu un successeur, en la personne de Dom Benoît Braunmüller, né en 1825, moine depuis 1852 et jusqu'ici professeur à l'un des établissements que renferme l'abbaye. L'abbaye bénédictine de Metten fut fondée vers la fin du VIIIe siècle par Charlemagne et saint Utton, dans le diocèse de Ratisbonne. Pendant sa longue et glorieuse existence, l'abbaye compta dans son sein des hommes d'un grand mérite et exerça une heureuse influence, d'abord pour l'évangélisation et la civilisation de l'Allemagne, puis pour le maintien de la foi et des grandes vertus chrétiennes non moins que de l'instruction et de la science. Ceux qui ont lu l'intéressante notice de Dom Guéranger sur la croix de saint Benoît se rappelleront sans doute que c'est de l'abbaye de Metten que nous vinrent les premiers renseignements sur l'origine de cette médaille miraculeuse. Supprimée en 1803, par le gouvernement de Bavière, l'abbaye fut la première de l'Allemagne à se relever, en 1830, et cela grâce à deux anciens moines, qui, sans aucun secours, tentèrent une entreprise aussi hardie, et la réalisèrent en dépit de très grandes difficultés. Ce ne fut que plus tard que le monastère renaissant attira l'attention bienveillante du roi Louis Ier, qui a relevé depuis ou fondé tant de monastères bénédictins. Le premier abbé du monastère ainsi rétabli fut Dom Grégoire Scherr, qui, en 1856, devint archevêque de Munich et mourut le 24 octobre 1877. C'est sous son gouvernement que partit de Metten Dom Boniface Wimmer pour fonder en Amérique le monastère de Saint-Vincent, qui devint le centre de la grande congrégation américaine. Les monastères de Scheyern et de Weltenburg, en Bavière, eurent également pour premiers hôtes, après la restauration, des moines venus de Metten. Le successeur de Mgr Scherr, en qualité d'abbé, fut Dom Utton (1856-84) qui, en 1858, releva la congrégation de Bavière et en devint le premier président. Son successeur, à qui nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue, est un écrivain distingué qui a publié de nombreux travaux sur l'histoire, l'éducation et la liturgie. Comme nous l'avons dit, il a enseigné jusqu'à ce jour dans le lycée de Metten. L'abbaye, en effet, contient dans son enceinte un grand lycée complet et deux séminaires diocésains, le petit et le grand. La communauté compte aujourd'hui une cinquantaine de moines de chœur, presque tous prêtres, sans compter les frères convers.

Digitized by Google

LE CARDINAL PITRA.

SON Éminence le cardinal Pitra, de l'Ordre de Saint-Benoît, vient d'être nommé par le Souverain Pontife évêque de Porto Romano et sous-doyen du Sacré Collège. L'Éminent cardinal naquit à Champforgueil (France) et fit profession le 10 février 1843 dans l'abbaye de Solesmes sous l'illustre Dom Guéranger. Appelé à Rome par Pie IX, il devint cardinal en 1863 et évêque de Frascati (Tusculum) en 1879 ; c'est le siège qu'il résigne en ce moment pour opter (c'est le terme reçu), sur l'invitation de Léon XIII, en faveur de celui de Porto Romano, qui est le second, en dignité, des évêchés suburbicaires. Son Éminence est, en outre, bibliothécaire de la Sainte Église romaine et membre de bon nombre de congrégations et de commissions pontificales. On se rappelle que le cardinal Pitra fut l'un des trois cardinaux auxquels Sa Sainteté Léon XIII adressa tout récemment une importante lettre sur les études historiques (*Saepenumero*, 18 august. 1883). Tout le monde, du reste, connaît les savantes publications du grand cardinal, qui est et qui sera à jamais une des gloires de l'Église et de l'Ordre monastique.

LE SANCTUAIRE BÉNEDICTIN DE FERY-KENY
(CONSTANTINOPLE).

CHACUN a entendu parler des grâces signalées obtenues depuis quelques années dans un faubourg de Constantinople, nommé Fery-Keny, par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes. Ce qui est moins généralement connu, c'est que ce sanctuaire où il s'opère tant de merveilles est desservi par des enfants de saint Benoît. Une double communauté, l'une de Bénédictins, l'autre de Bénédictines, est groupée autour du sanctuaire de Marie : ce sont les Bénédictins géorgiens de l'Immaculée Conception. Leur supérieur est le R. P. Dom Pietro, Géorgien de naissance, résidant à Fery-Keny. Le 8 décembre dernier, fête de l'Immaculée Conception de Marie, onze jeunes filles géorgiennes faisaient à la fois profession dans cette jeune congrégation monastique, entre les mains de Mgr Rotelli, délégat apostolique de Constantinople. Nous nous proposons d'entretenir ultérieurement nos lecteurs de cette intéressante famille bénédictine.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1884-85. — N° 3. — 21 Mai.

A NOS LECTEURS.

EN publiant ce troisième fascicule du *Messager*, nous ne pouvons nous dispenser d'adresser encore un mot de remercîment à nos chers lecteurs. La sympathie qu'ils daignent nous témoigner de tant de manières délicates et touchantes nous inspire la plus vive reconnaissance.

Nous venons de parcourir la liste de nos abonnés: certes, nous nous trouvons là devant un public d'élite, et nous ne pourrions dire quel est le sentiment qui l'emporte dans notre cœur, celui de la gratitude ou celui de la crainte de ne pouvoir répondre à tant d'avances imméritées.

D'un côté, nous voyons le clergé, prêtres de tous les diocèses, nos excellents et courageux frères d'armes, qui ne forment avec nous qu'un cœur et qu'une âme pour le service de Dieu; ce clergé belge, si exemplaire, si pieux, si renommé dans l'Église par son admirable discipline. Et, à sa tête, ce docte et pieux archevêque que Pierre vient de donner pour Père à la Belgique et que Namur n'a appris à connaître que pour avoir à le pleurer. De l'autre nous apparaissent une foule de pieux laïques, hommes instruits, hommes de parole, hommes du monde en grand nombre. Eux aussi, ils veulent bien nous lire, et ne croient pas nos principes en opposition avec les leurs. Ils ont raison: car nos principes sont ceux de l'Église et ils sont, eux, les enfants de l'Église. Oui, c'est à eux surtout, *fidèles*, que nous nous adressons.

Qui voyons-nous encore? — Les saintes filles du cloître, qui prient et forment la jeunesse; des religieux de tous les Ordres, hommes de science et d'apostolat; nos vaillants instituteurs, bras droits du clergé dans la grande œuvre de l'éducation; la presse catholique enfin qui se tient si vaillamment sur la brèche.

Mais nous devons un mot tout spécial de reconnaissance profonde à ces dames zélatrices, auxiliaires les plus puissantes de toute œuvre qui naît. Grâce à elles, nous avons pénétré dans des cercles nouveaux où le bien est à faire. Leur zèle ne connaît point de bor-

Digitized by Google

nes ; il en est qui font plus pour nous que dix hommes de cœur. Et lorsque nous croyons que l'extrême limite de leurs efforts est atteinte, c'est alors seulement qu'elles nous disent: je commence. Et d'où vient cette sympathie de tous: du clergé, des fidèles, des grands et des petits, de la presse, de l'éducation, de la vie claustrale et de la vie du monde?

Cela vient de ce que tous aiment l'Église, et que tous, confiants en nos promesses, espèrent recevoir des mains de notre petit *messager* quelque bonne parole, quelque enseignement pieux, qui la leur fasse connaître et aimer davantage.

Un article trop bienveillant disait dernièrement: « Cette Revue vient à son heure; nous l'accueillons avec bonheur. Qu'elle nous rappelle nos devoirs, nous les suivrons ; qu'elle nous montre nos modèles, nous les imiterons. »

Eh bien ! nous nous efforcerons de le faire.

Priez pour nous, chers lecteurs, et soyez indulgents. Qu'une communauté parfaite de pensées, de sentiments et d'aspirations s'établisse entre vous et nous. Nous nous aimerons, nous nous soutiendrons, nous nous ferons du bien mutuellement.

Continuez à nous adresser vos conseils, vos désirs, vos aspirations. Nous tâcherons d'y faire droit le plus possible : car nous sommes sûrs qu'ils ne nous entraîneront pas en dehors de nos limites.

Nous avons cru vous êtes agréables en nous procurant à l'étranger de bons correspondants ; déjà nous avons réussi à nous assurer le concours d'hommes éminents et distingués. Ils nous adresseront des communications brèves et condensées, mais aussi substantielles que possible, sur l'état de l'Église notre mère dans les différents pays du globe; car les fidèles doivent non seulement connaître et aimer leur mère, mais encore la suivre pas à pas, avec amour, joie ou douleur, et vivre avec elle partout où elle règne dans les cœurs.

L'Espagne sera représentée dans notre Revue par l'illustre historien de l'Église de son pays, Don Vicente de la Fuente, professeur à l'Université de Madrid, l'un des hommes les plus actifs, les plus dévoués et les plus distingués de cette catholique terre d'Espagne.

Comme correspondant de la jeune et féconde Amérique, nous aurons un Bénédictin de l'abbaye de Saint-Meinrad, aux États-Unis.

Un écrivain distingué, au cœur, j'allais dire d'un autre siècle, mais non, les cœurs catholiques sont de tous les siècles, nous dira les douleurs et les gémissements de la pauvre France catholique, si aimée parmi nous. Pour l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et les

Digitized by Google

autres pays, nous ne pouvons encore préciser. Mais nous sommes en pourparlers actifs, et espérons aboutir au même succès.

Adieu donc, chers lecteurs, ou plutôt au revoir. D'ici à un mois vous nous verrez revenir. Continuez-nous votre sympathie ; nous ferons tout pour y répondre.

LA RÉDACTION
du *Messager des Fidèles.*

CHRONIQUE LITURGIQUE.

21 Mai. — Jeudi. — Ascension du Seigneur.

ALLELUIA ! Le Seigneur Christ monte au Ciel : venez, adorons-le. Alleluia !

Tel est le cri joyeux qui, retentissant au sein de la nuit sous les voûtes des cathédrales et des monastères, annonce à la terre un des jours les plus sacrés de l'année liturgique, celui où le Fils unique de Dieu plaça dans la gloire et à la droite du Père notre fragile substance qu'il avait daigné s'unir au jour de l'Incarnation.

L'Ascension termine donc et accomplit tous les mystères de l'Homme-Dieu dans son premier avènement ; et à ce point de vue la solennité de ce jour paraît l'emporter sur toutes les autres. Au jour de Noël, nous nous sommes grandement réjouis, parce qu'un Sauveur nous était né ; mais au fond, la fête était pour nous ; car pour JÉSUS, la pauvreté et les souffrances qu'il embrassa dès le premier instant semblaient plutôt le rendre digne de notre compassion. L'anniversaire de la Passion du Seigneur est bien aussi pour nous une grande fête, car c'est le jour de notre délivrance ; cependant en songeant à ce qu'elle a coûté au Rédempteur, l'Église n'a pu faire entendre que des gémissements et des sanglots. Enfin Pâques est véritablement le jour que le Seigneur a fait, la solennité des solennités, et nous n'avons point trouvé de chants assez joyeux pour célébrer le triomphe du vainqueur ressuscité. Mais encore, même après la Résurrection, le Seigneur n'a pas cessé d'habiter la terre étrangère ; les portes du Ciel restent toujours fermées, et les justes, consolés par la descente du Sauveur, attendent avec impatience l'heureux moment qui mettra le comble à leurs vœux.

Aujourd'hui tout reçoit un terme, et réunit dans un même tressaillement de bonheur le Ciel et la terre, les justes de l'ancienne loi et les fidèles de la nouvelle alliance. Aujourd'hui, le but de Dieu dans la création de l'homme reçoit enfin son effet, car le Fils de l'homme a été véritablement établi sur toutes les œuvres des mains divines ; les esprits célestes, qui

Digitized by Google

intercédaient auprès du trône de Dieu, ont vu leurs prières exaucées, et désormais les anges et les hommes ne formeront plus qu'une seule société jouissant d'un commun bonheur, celui d'être uni inséparablement à Dieu. Aujourd'hui enfin, c'est proprement la fête la plus solennelle du Seigneur JÉSUS ; jusqu'ici il avait vaincu, désormais il va régner et commander, car le Père a enfin prononcé cette parole qu'il n'a dite à aucun de ses anges : « Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. »

Tout concourt donc à faire véritablement de ce jour la fin de l'économie des mystères du Christ, suivant l'expression des constitutions Apostoliques ; et, encore que dans l'ordre des solennités sacrées celles de Pâques, de la Pentecôte et de Noël l'emportent sur celle de l'Ascension, néanmoins cette dernière offre un caractère particulièrement touchant, qui en a fait de tout temps la fête de prédilection des âmes mystiques et contemplatives.

L'Église elle-même, pour favoriser et satisfaire cette tendre dévotion, a cherché par divers usages touchants à suivre pas à pas les dernières heures que son Bien-Aimé a passées sur cette terre. Pendant l'office des Matines, contrairement à tous les usages du temps pascal, elle accompagne de majestueuses antiennes chacun des psaumes qu'elle entonne, comme pour prolonger ses accents et retarder par leur charme le départ de l'Époux. C'était aussi l'usage presque universel, autrefois, de faire précéder la grand-messe d'une procession solennelle, destinée à rappeler la dernière marche des disciples avec le Seigneur vers la montagne des Oliviers.

De nos jours, le rite le plus expressif est celui qui s'accomplit sous les yeux des fidèles après l'Évangile, lorsque le diacre ayant raconté les adieux du CHRIST, un acolyte s'avance vers l'ambon et éteint silencieusement le Cierge pascal, dont la bénédiction nous fit goûter les premières joies de la Pâque, et dont la flamme depuis hier semblait jeter un éclat d'autant plus vif que nos cœurs en pressentaient le terme plus rapproché. « Sois donc béni, ô Cierge de la Pâque, s'écrie l'Abbé de Solesmes dans son pieux enthousiasme, colonne lumineuse, qui nous as réjoui quarante jours par ta flamme joyeuse et pétillante. Tu nous parlais de JÉSUS, notre flambeau dans la nuit de ce monde ; maintenant ta lumière éteinte nous avertit qu'ici-bas on ne voit plus JÉSUS, et que, pour le voir désormais, il faut s'élever au Ciel. Symbole chéri, que la main maternelle de la sainte Église avait créé pour parler à nos cœurs en attirant nos regards, nous te faisons nos adieux; mais nous conservons le souvenir des saintes émotions que ta vue nous fit ressentir dans tout le cours de cet heureux temps pascal que tu fus chargé de nous annoncer, et qui à peine te survivra de quelques jours. »

Le sacrifice s'achève comme à l'ordinaire. Puis, quand l'heure de midi, qui fut, d'après une antique et vénérable tradition, témoin du départ triomphant de l'Homme-Dieu, a passé sur la terre, quand déjà les

Digitized by Google

ombres de la nuit commencent à tomber, l'Église, veuve désormais de la présence chérie de l'Époux, réunit de nouveau ses enfants pour le solennel office du soir ; alors, s'associant à la joie des disciples et de celle qui vient d'assister au triomphe suprême de son Fils et de son Dieu, elle repasse dans un pieux recueillement les émotions de ce grand jour ; elle se rappelle la dernière bénédiction du Bien-Aimé, la nuée qui l'a dérobé à ses regards, les paroles adressées par les anges aux disciples. Enfin, elle se souvient que le Seigneur JÉSUS a promis de lui envoyer sous peu de jours l'Esprit consolateur, et réunissant dans une même prière sublime les sentiments qui l'animent, elle chante pour finir cette touchante antienne qu'elle répètera chaque jour jusqu'à l'arrivée du don céleste : « O Roi de gloire, Seigneur des armées, qui aujourd'hui êtes monté triomphant au-dessus de tous les Cieux, ne nous laissez pas orphelins, mais envoyez-nous l'Esprit de vérité, selon la promesse du Père. Alleluia. »

25 Mai. — Dimanche. — **Saint Grégoire VII, Pape et Confesseur,** de l'Ordre de Saint-Benoît.

Dans un cantique appliqué par la tradition entière à l'Ascension du Sauveur, le Roi-Prophète s'écrie : « Élevez-vous au-dessus des Cieux, ô Dieu, et que votre gloire triomphe sur toute la terre. » — « Quelle est cette gloire, reprend saint Augustin, sinon l'Église, puisque l'Épouse est la gloire de l'Époux ? Qu'elle triomphe donc sur toute la terre, ô CHRIST, qu'elle règne en tous lieux votre Église, votre Bien-Aimée, votre volonté. »

Ainsi en devait-il être : car les œuvres de Dieu sont parfaites, et la glorification du chef une fois connue de tout l'univers semblait assurer à jamais dès cette vie le triomphe de son Épouse. Un moment on put croire que cet idéal sublime allait se réaliser, lorsqu'on vit les jeunes nations chrétiennes réunies sous le sceptre d'un puissant empereur, qui avait mis sa couronne et son épée au service du prince des Apôtres et de son vicaire. Mais hélas ! qu'était-il advenu du règne de l'Église au commencement du XIe siècle ? Au dehors, l'invasion musulmane menace de toutes parts ; au dedans, la Papauté gémit sous la tyrannie de son défenseur officiel, qui ose porter une main sacrilège jusque sur ses droits les plus inviolables. A la suite, les ténèbres de l'ignorance et la fange du vice se sont ouvert à prix d'argent les portes du sanctuaire : enfin, le fléau prenant chaque jour de nouveaux accroissements, il semble que c'en soit fait à jamais et de l'honneur de l'Église et du salut de l'Europe.

Cependant, au sein du déluge de corruption, la vie chrétienne s'est réfugiée dans l'arche des monastères : de là sortira le salut. A l'ombre du cloître, le moine Hildebrand a grandi en silence. Enfin, le jour vient où l'archidiacre de saint Léon IX, après avoir été l'âme de cinq pontificats féconds en heureux résultats, doit lui-même ceindre la tiare, sous le nom de Grégoire VII. Dès lors, il met la main à son grand œuvre : affranchir

Digitized by Google

la papauté, en la purifiant ainsi que tout le clergé ; la superposer à l'Empire et aux autres États, comme déclaratrice du droit naturel et divin ; réunir ainsi toutes les forces de la république chrétienne, qui, désormais invincible, imposera la paix intérieure, et, se portant au dehors, refoulera la barbarie jusqu'aux extrémités du monde.

Le plan était gigantesque, et il était tout à la gloire du CHRIST ; c'est dire qu'il exigeait comme condition indispensable les épreuves et les souffrances de tout genre. Le grand cœur d'Hildebrand les a d'avance acceptées avec une généreuse ardeur et, lorsqu'elles se présentent à lui, elles ne servent qu'à augmenter son zèle pour la maison de Dieu. Comment retracer, même à grands traits, dans ces trop courtes lignes, les bienfaits dont l'Église est redevable à un Pontife qui embrassait dans sa vigilance infatigable toute la chrétienté, pour défendre en tous lieux les droits de la vérité et de la justice ? Une étude attentive du précieux recueil de ses lettres peut seule donner une juste idée des travaux et des gloires du généreux vieillard. Toutefois il est un trait connu de tout le monde et que nous ne pouvons passer sous silence. Ne pouvant venir à bout par la douceur du prince impie et débauché qui s'est vanté de placer l'Église sous son talon et de la fouler aux pieds, comme une vile esclave, par la foule de ses complices, Grégoire s'arme un jour de ce pouvoir suprême de la papauté sur toutes les couronnes, qui fait encore partie du droit public de l'Europe : il prononce la sentence qui retire au roi Henri le gouvernement de tout le royaume d'Allemagne et d'Italie, et délie tous les chrétiens du serment de fidélité qu'ils lui ont prêté.

L'Excommunié, dans l'effroi que lui cause l'abandon de ses sujets, ne rougit point de s'abaisser aux portes de Canossa sous les dehors d'une pénitence hypocrite et mensongère. Mais la fureur et la rage sont dans son âme ; et quelque temps après, Dieu le permettant pour le châtiment des nations, l'iniquité semble encore une fois prévaloir contre le droit et la justice. Le pontife magnanime, entouré des moines, ses intrépides champions, va chercher un refuge à Salerne, auprès du corps du bienheureux apôtre Matthieu, sous la protection de ses turbulents mais fidèles Normands. De là, jetant un regard sur une vie tout entière consacrée au triomphe de l'Église : « Frères bien-aimés, dit-il à ceux qui l'entourent, une seule pensée fait ma joie et ma confiance, c'est que j'ai toujours aimé la justice et haï l'iniquité : et c'est pour cela que je meurs dans l'exil. » — « Non, Seigneur, reprit un vénérable évêque en se penchant vers l'auguste malade, vous ne pouvez mourir en exil. Vicaire du CHRIST, toutes les nations vous ont été données en héritage ; votre royaume s'étend jusqu'aux confins de l'univers. » Ainsi mourut, le dimanche 25 mai 1085, le plus grand peut-être de tous les papes qui ont gouverné l'Église de Dieu.

O CHRIST, en ces jours néfastes que nous traversons, souvenez-vous de Grégoire et des travaux qu'il entreprit pour l'honneur de votre nom et le

Digitized by Google

triomphe de votre Église. Aujourd'hui encore, après tant de siècles d'épreuves, elle continue en silence sa marche à travers les nations qu'elle a nourries et qui l'ont reniée. Elle n'a rien perdu de sa beauté qui est toute intérieure ; mais au dehors, ô CHRIST, elle voit chaque jour se perdre en plus grand nombre les âmes rachetées par votre sang précieux. Daignez donc encore une fois la glorifier à la face des peuples ; dans les trésors de votre miséricorde, suscitez-lui des défenseurs, dont la main vaillante et sûre l'affranchisse de l'opprobre et de la tyrannie des puissances terrestres, jusqu'à ce que vienne le jour où, unie inséparablement à vous, elle voie à jamais tous ses ennemis sous ses pieds.

27 Mai. — Mardi. — **Saint Bède le Vénérable,** Confesseur et Docteur de l'Ordre de Saint-Benoît.

Nous avons vu, il y a deux jours, quels défenseurs l'Église savait trouver dans les fils du cloître au jour du péril. Telle n'est point cependant la destinée ordinaire de l'âme qui a choisi le monastère pour le lieu de son repos ; semblable à la fille du Roi, sa part est de s'asseoir en silence aux pieds de l'Époux et de l'écouter lui ouvrant les sens mystérieux des lettres divines. Tel est le type que nous révèle la grande et suave figure du docteur anglo-saxon dont les louanges retentissent en ce jour parmi les moines. Son nom signifie la prière ; ses travaux en ont fait le père de l'histoire de l'Angleterre catholique, le commentateur autorisé de l'Écriture, enfin le personnage le plus instruit de son siècle. Mais une énumération, si complète fût-elle, de ses ouvrages, ne saurait faire connaitre dans toute sa beauté le caractère de leur auteur. Quel charme dans l'histoire de ce tendre enfant, offert dès l'âge de sept ans au saint fondateur de Wearmouth, respecté seul avec son abbé par le fléau qui a moissonné ses frères, et continuant à faire entendre, sans rien omettre, le chant des psaumes et des antiennes sous les voûtes de l'église désolée ! A part ce trait touchant qui ouvre sa carrière, tout le reste se résume en ces quelques mots qu'il rapporte de lui-même : *Semper aut discere, aut docere, aut scribere, dulce habui :* mon bonheur fut toujours d'apprendre, d'enseigner ou d'écrire. » Tout en se soumettant avec une scrupuleuse exactitude à toutes les charges de l'observance monastique, il ne peut s'empêcher de trembler devant toute dignité qui pourrait l'arracher aux embrassements de sa bien-aimée Rachel. Les jouissances pures et paisibles l'accompagnent jusque dans cette mort si souvent racontée, mais que le cœur aime toujours à entendre. Sur son lit de souffrance, Bède donne encore ses leçons, il dicte encore des traités sur l'Écriture; mais il chante aussi, il chante les psaumes et puis la belle antienne : *O Rex gloriæ*, car la solennité de l'Ascension est proche. Le soir même de ce jour, le disciple qui écrit au pied de son lit lui dit : « Maître chéri, il reste un verset qui n'est pas écrit. » — « Ecris-le donc promptement, répond le saint. Et le jeune homme, ayant fini en quelques minutes,

Digitized by Google

s'écrie : « Maintenant, c'est fini. » Et lui : « Tu dis vrai, c'est fini. Prends ma tête dans tes mains et tourne-moi ; car j'éprouve une grande consolation à me tourner vers le lieu saint où j'ai tant prié. » Et ainsi couché sur le pavé de sa cellule, il chante une dernière fois : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit » et rend doucement son âme à Dieu.

Tel est bien tout le moine, l'homme de la prière et du travail. Qui nous rendra ce goût de l'étude sacrée, cette forte lecture des saintes Écritures, qui fut le secret et l'aliment de la vie et de l'amour de nos pères ? De nos jours, par suite des prétentions de l'hérésie moderne, la Bible est devenue pour les fidèles un livre fermé. Si quelques hommes laborieux s'y adonnent encore, bien souvent c'est à ce point de vue philologique ou purement archéologique nécessité sans doute par les attaques de l'impiété, mais qui ne devrait en aucune façon absorber les efforts d'une âme qui voit réellement dans l'Écriture les lettres de Dieu à la créature. Soyons-en persuadés : le jour où l'on verra des hommes parcourir avec la foi et l'amour des âges passés ces pages divines, en rechercher humblement mais aussi avec une sainte confiance les sens mystiques et profonds, en s'aidant surtout de la tradition authentique contenue dans la liturgie, les traités des Pères et les commentaires des saints Docteurs ; ce jour-là, notre génération aura fait un grand pas vers Dieu, la vie chrétienne et monastique aura repris un nouvel et irrésistible essor, et les peuples aimeront davantage les pasteurs qui leur rompent ce pain véritable et substantiel dont nos ancêtres savaient goûter les douceurs.

31 Mai. — Samedi. — **Vigile de la Pentecôte.**

Cette journée, moins célèbre que celle du Samedi saint, lui empruntait cependant autrefois la plupart de ses rites pour relever la pompe du baptême solennel que l'Église conférait au catéchumène empêché par une raison quelconque de prendre part aux mystères de la Pâque. La liturgie actuelle a conservé de nombreuses traces de cet antique usage. On remarque entre autres la bénédiction des Fonts, le chant des Litanies, l'intonation solennelle du Gloria ; et il est indispensable d'avoir ce souvenir présent à la pensée si l'on veut saisir le sens des messes de ce jour et de la semaine suivante. Enfin la sainte Église, pour la première fois depuis qu'elle a vu son Époux lui dérober sa présence chérie, reprend aujourd'hui les saintes rigueurs du jeûne, afin de nous préparer à la grande journée qui brillera demain sur le monde.

1er Juin. — Dimanche. — **Fête de la Pentecôte.**

Le Dieu qui est à la fois l'auteur de la nature et de la grâce, et qui a répandu entre elles de si sublimes harmonies, nous conviait, il y a dix jours, à saluer le CHRIST ressuscité s'élançant en plein midi au sommet des cieux, dans cette saison même où l'astre-roi s'éloigne le plus de nous et domine pleinement au milieu du firmament. Mais, de même que le soleil

Digitized by Google

matériel ne peut s'éloigner que pour nous réchauffer de ses feux les plus ardents, ainsi le soleil de justice ne nous a quittés que pour nous envoyer le feu divin qu'allume sans cesse au sein de l'adorable Trinité la charité mutuelle du Père et du Fils. C'est ce grand mystère qui fait l'objet de cette solennité, la première dans l'Église après la Pâque. Le Père avait manifesté sa puissance au jour de la création : le Fils sa sagesse dans l'œuvre de l'Incarnation : aujourd'hui l'Esprit d'amour prend possession du monde racheté, et, semblable au feu qui dévorait la victime offerte dans l'ancienne loi, il vient accepter et consacrer au nom de la Divinité les membres que s'est unie la grande victime du Calvaire.

Le divin Esprit s'était déjà manifesté sur les rives du Jourdain sous la forme d'une colombe. Il s'agissait alors de désigner, suivant le langage des Pères, l'effet commun du baptême, qui est l'édification de cette Église que le CHRIST a voulu se donner toute glorieuse, sans tache, sans ride, en la lavant avec l'eau dans le Verbe de vie ; ainsi encore, selon saint Augustin, était figurée la simplicité, la fécondité et l'unité de celle dont il est dit au cantique : « Elle est unique, ma colombe. »

Aujourd'hui quel spectacle différent s'offre à nos yeux ! Le bruit d'un vent impétueux, des langues de feu, planant sur la tête des cent vingt disciples : tel est l'appareil triomphant par lequel le divin Esprit, désormais maître du monde, nous fait savoir que son Église, pour être simple et une, n'en sera pas moins ardente et répandue dans tous les peuples. En vain le juif incrédule se rit de l'enthousiasme de ceux que l'Esprit vient de remplir ; il pense que ce sont des hommes pleins de vin nouveau. Sans le savoir, il proclame à la fois la déchéance de la Synagogue qui voit aujourd'hui son vieux vin faire défaut, et les noces de l'Église pour lesquelles l'Époux a envoyé le bon vin du haut des cieux.

Dans les siècles passés, la foi robuste de nos pères aimait à voir représenter d'une façon sensible cette arrivée de l'Esprit saint, et c'était l'usage dans un grand nombre d'églises de répandre du haut de la voûte des roses effeuillées ou des mèche d'étoupe enflammée ; en d'autres lieux, on laissait voltiger dans l'enceinte sacrée de blanches colombes destinées à rappeler la première manifestation de l'Esprit saint lors du baptême du Seigneur. Ces coutumes naïves ne sont plus dans nos mœurs ; mais de nos jours encore, l'heure de tierce est célébrée avec une solennité extraordinaire par l'Église romaine, qui y chante l'hymne mystérieuse attribuée à Charlemagne, usage que saint Hugues établit pour la première fois au XIe siècle, dans l'abbaye de Cluny. La célébration du saint Sacrifice est toujours accompagnée de ces chants immortels, tels que l'Introït *Spiritus Dni*, dont rien ne surpasse la majestueuse grandeur dans tout le recueil de saint Grégoire; ce verset *Veni sancte Spiritus*, que l'Église n'ose chanter qu'à genoux, et la séquence si populaire qu'une découverte relativement récente permet d'attribuer avec vraisemblance à l'illustre archevêque de Cantorbéry, Étienne Langton. Enfin la foule immense qui remplit les cathédrales et les églises de nos grandes villes prouve encore que les impies ont perdu leur peine

Digitized by Google

en voulant faire cesser sur la terre tous les jours de fête du Seigneur.

Réjouis-toi donc, ô Église notre Mère, en ce jour de ta naissance, et admire les merveilles dont t'a ornée le divin Esprit depuis plus de dix-huit siècles. Sur combien de fronts n'as-tu point versé l'huile sainte dont s'est emparé le feu de la Pentecôte! Que de victoires n'as-tu pas remportées depuis ce jour mémorable! Les rois de la terre, en te voyant remplie de Dieu, se sont étonnés, ils se sont troublés; ils ont pensé dans leur sagesse devoir t'étouffer dans le sang; mais les flammes allumées par l'Esprit ont triomphé du torrent des persécutions et séché les flots de sang. Alors l'hérésie s'est levée devant toi avec ses ténèbres et ses embûches; la lumière de tes Docteurs en a fait justice. Plus tard la fange de la corruption a tenté de souiller ta robe immaculée; mais elle a dû reculer devant les prodiges de sainteté et d'amour que tu as suscités dans ta fécondité merveilleuse. De nos jours, tous tes ennemis semblent se relever à la fois contre toi; ils ignorent sans doute que Dieu t'a fondée à jamais. Pour nous, qui te plaçons toujours au principe de notre joie, nous nous glorifions de ta beauté et de ta force; nous contemplons avec amour les fruits incessants que produit en toi l'Esprit d'amour, et nous proclamons à la face de toutes les générations qu'en toi seule réside pour les siècles des siècles le Dieu qui s'est manifesté à nos pères au jour béni de la Pentecôte, et dont par toi nous attendons la lumière, la chaleur et la vie.

2 et 3 Juin. — Lundi et Mardi de la Pentecôte.

Telle est aux yeux de l'Église la grandeur de la solennité qui a lui hier sur le monde, qu'elle a cru devoir l'accompagner d'une octave égale en privilèges à celle de Pâques, et dont les premiers jours, célébrés religieusement jusqu'au commencement de ce siècle par le peuple fidèle, conservent encore le rang élevé de fêtes de première classe. A cause du nombre et de l'importance des solennités qui remplissent ce mois, nous nous contentons ici de les indiquer, laissant au lecteur le soin d'en approfondir les mystères dans une étude plus attentive du texte de la sainte liturgie.

4, 6 et 7 Juin. — Mercredi, Vendredi et Samedi. — **Quatre-Temps de la Pentecôte et fin du Temps pascal.**

L'austère observance du jeûne des quatre-temps d'été, fixée définitivement à cette semaine par saint Grégoire VII, qui ne faisait en cela que remettre en vigueur des canons antérieurs, semble à première vue contraire au caractère joyeux de la glorieuse solennité de la Pentecôte. Il n'en est rien cependant, nous dit le pieux abbé Rupert; car s'il est un jeûne d'affliction imposé par la pénitence et le repentir, il en est un autre qui résulte du dégoût des jouissances charnelles et terrestres; or, ce dégoût a dû se produire dans nos âmes, si elles ont éprouvé la douceur ineffable des délices de l'Esprit Saint. D'ailleurs, l'Esprit consolateur n'est point venu pour faire cesser notre exil, mais pour nous fortifier dans la lutte que nous avons à soutenir contre le démon, notre chair et le monde; et le premier

Digitized by Google

des dons répandus par lui dans nos âmes, la crainte de Dieu, doit avoir pour effet de nous faire accepter avec joie tout ce qui peut réformer notre nature et réprimer les penchants corrompus qui pourraient nous séparer de notre unique bien.

Le samedi, après la célébration de la messe, à l'heure de none, le temps pascal atteint son dernier terme, et, dès le soir, à l'office des Vêpres, la suppression des joyeux *Alleluia* viendra nous apprendre que la longue série des dimanches après la Pentecôte, symbole de la marche de l'Église à travers les siècles, a commencé son cours.

8 Juin. — Dimanche. — Fête de la Très Sainte Trinité.

Les puissants rayons du divin Esprit ont fait éclore dans les derniers siècles trois solennités, qui se rattachent encore au cycle mobile de l'année liturgique ; la fête de la Très Sainte Trinité, celle du Corps du Seigneur et celle du Sacré-Cœur de Jésus.

La sainte Église, qui connaît les besoins des peuples, n'a pas l'habitude de proposer comme objet des solennités les vérités soit dogmatiques soit morales dont elle est la fidèle gardienne, sans les exprimer sous la forme sensible d'un événement ou d'un fait qui les rende en quelque sorte palpables, même aux simples fidèles. C'est ainsi que le mystère de l'Incarnation nous est proposé dans la scène si suave de l'annonciation de l'ange à la bienheureuse Vierge et dans le touchant tableau de l'humble crêche de Bethléem ; celui de la Rédemption, dans l'anniversaire du grand événement de la Passion et de la Résurrection du Sauveur. Pour la même raison, lorsqu'elle veut honorer les saints anges, l'Église choisit de préférence l'époque d'une apparition ou de la dédicace de quelque basilique en leur honneur. Des traces de cette tendance de l'Église se sont manifestées jusque de nos jours, dans la répugnance à autoriser certains offices dont l'objet se présentait trop ouvertement sous la forme d'une vérité abstraite. Il n'y a donc point lieu de s'étonner si l'Église latine ne connut point jusqu'au Xe siècle la fête de ce jour, et si l'Église grecque ne l'a jamais célébrée. Dailleurs, et ce fut la raison que donnait le pape Alexandre II au XIe siècle pour ne point l'adopter dans l'Église romaine, tous les accents de la sainte Liturgie ont pour objet la glorification de l'auguste Trinité ; et, de plus, chaque dimanche de l'année est consacré d'une façon particulière au culte de ce premier mystère de notre foi. Cependant Dieu avait ses vues, et lorsqu'il en jugea le moment venu, il inspira au pontife Jean XXII, dans la première moitié du XIVe siècle, la résolution d'étendre à l'Église universelle l'institution de cette fête, laquelle, outre le besoin éprouvé depuis longtemps d'opposer une protestation aux négations de l'hérésie et de l'incrédulité, obtenait de plein droit sa raison d'être, à la veille des temps où le privilège de l'office dominical allait faire place peu à peu aux fêtes des saints sans cesse plus nombreuses. Néanmoins, ce caractère même de simple commémoraison supplémentaire imprimé à la fête de la Sainte Trinité, dès l'époque de son adoption par l'Église romaine, la maintint toujours au

Digitized by Google

rang de solennité de second ordre, tandis que les Églises particulières qui la connaissaient déjà avant cette époque continuèrent à la célébrer avec une solennité égale à celle de la Nativité du Seigneur et même de la Résurrection, comme en font foi les anciens Ordinaires qui nous sont parvenus. Pour nous, qui habitons un territoire enclavé autrefois dans le diocèse de Liège, nous nous rappelons avec bonheur en ce jour que cette sainte et illustre Église vit pour la première fois célébrer dans son sein l'auguste Trinité, par des hymnes, des antiennes et des répons spéciaux dus à la piété de ce même pontife Étienne, dont le biographe de saint Gérard nous fait connaître les rapports touchants avec le bienheureux fondateur de Brogne. D'ailleurs ce n'est point la seule gloire de ce siège sanctifié par tant de pontifes à jamais célèbres : nous le retrouverons jeudi donnant à l'Église la plus grande solennité qui soit venue, depuis les premiers âges du christianisme, compléter le cycle mystérieux de l'année liturgique.

12 Juin. — Jeudi. — Fête du Corps du Seigneur, ou du Très Saint-Sacrement.

Les mêmes raisons qui ont retardé l'institution de la fête de la Très Sainte Trinité ont également empêché avant le XIIIe siècle l'établissement d'un jour spécial destiné à honorer le mystère du Sacrement de nos autels. L'Eucharistie est en effet à la fois l'objet et le moyen perpétuel de notre culte, le soleil qui illumine et vivifie toutes nos solennités. Quant au seul événement qui parût justifier l'assignation d'une fête particulière, l'institution du divin Sacrement, la tradition chrétienne en avait toujours célébré l'anniversaire au Jeudi saint, d'après le récit même des saints Évangiles et la doctrine de l'Apôtre. Les mêmes motifs amenèrent aussi une dérogation à la pratique suivie jusque-là par l'Église : il était urgent d'opposer une manifestation éclatante de la foi et de l'amour envers l'Hostie sainte à l'époque où les premiers signes précurseurs de l'hérésie sacramentaire commençaient à paraître ; et d'ailleurs l'Église, préoccupée le Jeudi saint par la pensée de la mort prochaine de son Époux, ne pouvait donner à la louange de la divine Eucharistie tout l'éclat que réclamait et l'importance du mystère, et la dévotion du peuple fidèle.

Mais cette fois, le Ciel dut intervenir pour révéler ses volontés. L'humble religieuse augustine du Mont-Carnillon que l'Église vénère aujourd'hui sous le nom de sainte Julienne fut choisie par Dieu pour ce grand œuvre. Grâce à sa persévérante fidélité aux inspirations d'en Haut, grâce aussi à la bienveillante protection du pieux évêque, Robert de Torôte, l'église de Saint-Martin de Liège vit encore, en l'année 1246, inaugurer dans son enceinte la grande solennité qui devait briller dans le monde entier. Toutefois, ce ne fut que vingt ans après que le pape Urbain IV, auparavant archidiacre de Liège, institua dans l'Église universelle une fête spéciale en l'honneur du Corps du Seigneur, en chargeant saint Thomas d'Aquin d'en composer lui-même l'office. Tout le monde connaît ces chants si populaires qu'inspira à l'Ange de l'École sa piété et son enthousiasme pour le mystère de la foi ; et bien

Digitized by Google

que les mélodies qui y furent adaptées ne semblent point avoir été le fruit d'une inspiration originale, elles n'en respirent pas moins la majesté et l'allégresse qui convenaient à cette solennité.

Cependant, ce qui relève surtout aux yeux des fidèles la fête de ce jour, et ce qui en a fait dans le langage si vrai des foules la Fête de Dieu par excellence, c'est l'appareil pompeux et extraordinaire déployé par l'Église dans la procession solennelle. Comme cette fonction importante doit faire l'objet d'une étude spéciale dans le recueil de ce mois, nous nous bornerons à ces quelques détails abrégés sur le point de départ de l'efflorescence du culte catholique envers la sainte Eucharistie.

20 juin. — Vendredi. — **Fête du Sacré-Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ.**

Cette fête, si chère aux fidèles de notre époque, est encore une preuve de cette intelligence pleine de délicatesse avec laquelle la sainte Église sait découvrir et satisfaire tous les besoins de ses enfants. Notre génération frivole et légère n'est plus à même, la plupart du temps, de goûter le pain substantiel de la doctrine, qui avait rendu familiers aux simples chrétiens des premiers âges les aperçus les plus profonds de la théologie catholique. Il faut cependant qu'elle s'approche aussi de son Dieu, qu'elle le sente, qu'elle l'aime ; car, si l'intelligence s'égare et s'oublie trop souvent, il lui reste le cœur ; même dans ses faiblesses, il est impossible de ne pas constater en elle ce besoin irrésistible d'aimer. Que fera l'Église de Dieu ? Ira-t-elle, suivant les traces de ces docteurs orgueilleux qui n'ont accordé qu'un sourire de pitié aux puériles démonstrations des Cordicoles, enlever à ses enfants le moyen par lequel le Seigneur veut encore les unir à lui ? Elle use, il est vrai, dans le principe d'une prudente circonspection ; mais elle ne tarde point à se rappeler que le Fils de Dieu s'est fait homme, afin de rapprocher Dieu de nous, que dès lors il est devenu la voie pour parvenir à la divinité ; qu'en aimant le CHRIST, nous satisfaisons au grand précepte de la charité. Jamais l'Esprit qui l'anime ne lui a inspiré que de la répulsion pour ces systèmes funestes d'une spiritualité faussée, qui présentent l'humanité sainte du Sauveur comme un obstacle et un écueil à éviter à tous ceux qui veulent parvenir à Dieu par la contemplation. Or, dans cette humanité comme dans tout corps mortel, le Cœur a toujours été, dans le langage universel et partant véritable, le centre et le moteur qui vivifie et résume toute l'économie de l'activité physique et morale. L'Église n'a donc pas hésité à proposer ce Cœur divin à l'adoration spéciale de notre génération, qui s'y est jetée avec le même amour que Madeleine embrassant et retenant les pieds de son maître chéri ; elle a même institué dans tout l'univers cette fête que le Sauveur avait demandée lui-même à la Bienheureuse Marguerite-Marie, et qu'il avait déjà promis de réserver pour les derniers temps, dans ses familiers épanchements avec la grande moniale du cloître bénédictin d'Helfta au XIIIe siècle, sainte Gertrude.

Bénie soit donc la mémoire de l'illustre pontife qui eut la gloire d'ajouter

Digitized by Google

ce brillant fleuron à la couronne des solennités liturgiques ; et puisse la touchante dévotion qui éclate de toutes parts en ce moment envers le Cœur sacré du Sauveur procurer le salut de nos sociétés ébranlées jusque dans leurs fondements, et que le puissant levier de la prière et de l'amour peut seul préserver d'une ruine imminente et complète !

PREMIER MIRACLE DE ST BENOIT; FOI ET CHARITÉ.

IL y avait, non loin de Rome, un bourg du nom d'Enfide. Là, s'élevait une église dédiée à saint Pierre; une foule d'hommes pieux, unis entre eux par le lien de la charité, vaquaient dans son enceinte au service de Dieu.

Benoît, fuyant Rome et ses vices, y fit une première halte.

Détail touchant que nous transmet saint Grégoire : sa nourrice, qui l'aimait d'un amour de mère, l'y avait suivie dans sa fuite. — Il n'avait que quatorze ans!

On cherche un gîte, on s'installe: humble ménage improvisé; tout y manquait. Mais les saints se contentent de peu.

Un jour, la bonne nourrice emprunte à sa voisine un crible de terre pour purifier le blé dont elle fera le pain de Benoît.

Charmante histoire. Écoutez, ô mes frères, combien est aimable la douce Providence, combien elle aime à récompenser la foi naïve embrasée par la charité d'un cœur pur!

Lorsqu'elle eut fait, par mégarde elle laissa sur la table l'instrument dont elle s'était servie; le hasard, je dis mal, la Providence voulut que le crible tombât et fût brisé en deux morceaux!

O douleur! ô larmes! malheur irréparable!

La pauvre villageoise se désole, se lamente. Les échos d'alentour répètent sa douleur, et Benoît d'accourir.

Sensible et bon, nous dit son biographe, l'enfant ne put supporter ce spectacle ; son cœur en était déchiré.

Eh quoi! pleurer? — Mais prions, se dit-il, Dieu nous viendra en aide.

Et de ses blanches mains il prend les fragments du vase, se retire à l'écart et entre en oraison.

Bientôt il se relève, et voit à ses côtés le crible fortuné, non plus

Digitized by Google

brisé, mais entier et intact comme en ses plus beaux jours.

Il le prend, le rend à sa nourrice: « Voici, ma bonne, dit-il; tiens, ne pleure plus, ton crible est restauré. »

Que pensez-vous, cher lecteur, de cette simple histoire? — Vous souriez?

Oui, souriez d'aise et admirez.

Si la foi transporte les montagnes, ne pourrait-elle donc point réparer un crible? Ou ce crible n'en vaut-il point la peine?

Là où Dieu trouve foi et amour, rien n'est vil à ses yeux, rien n'est petit.

Ainsi Benoît commença-t-il sa vie de prodiges sans nombre. Du berceau à la tombe il dompte la nature comme en se jouant, parce qu'il en a triomphé en son âme.

Ses miracles, vous les lirez et les croirez; car ils portent en eux ce cachet de simplicité vénérable qui est la marque des œuvres de Dieu.

Et vous aussi, lecteur, si vous faites de grandes choses, faites-les simplement. Mais vos petites choses, faites-les grandement — avec amour!

Je termine mon histoire du crible.

Cette affaire fit grand bruit dans le peuple. Comment en douter? Saint Grégoire d'ailleurs nous l'affirme.

Et le crible aussitôt fut porté à l'église du lieu; on le suspendit à l'entrée: car il devait parler aux hommes de ce temps et à ceux qui viendraient après, leur dire quels furent les débuts de la vie tant illustre et sainte d'un enfant de la grâce qui avait nom Benoît!

Les années succédèrent aux années, Benoît vieillit, descendit dans la tombe, les Lombards survinrent: et le crible était là toujours. — Ainsi restent nos actions faites pour Dieu seul, dans la simplicité d'un cœur droit.

Mais Benoît craignait les honneurs. Ses yeux s'ouvrirent, et il vit qu'il était estimé.

Nouveau piège de l'antique ennemi! se dit l'enfant vieillard. A Rome, tentations de la chair; ici, tentations de superbe et d'orgueil: fuyons.

Et il part, seul, cette fois, abandonnant sa pauvre nourrice.

« Il avait soif, nous dit saint Grégoire, d'endurer les maux de ce monde qu'il préférait à ses louanges; il voulait se rompre aux travaux du Seigneur et fuir les trompeuses faveurs du siècle. »

Le désert de Sublac lui servit de retraite nouvelle.

Digitized by Google

LA PROCESSION SOLENNELLE DU TRÈS SAINT-SACREMENT.

Oportet Illum regnare.
(I *Cor.* xv, 25.)

LA piété catholique s'ingénie sans cesse à trouver de nouveaux expédients pour témoigner son ardente dévotion envers l'auguste sacrement de nos autels. Nous n'avons qu'à nous réjouir de ces signes consolants de vie et d'enthousiasme. Toutefois nous ne saurions voir sans un vif regret perdre de leur importance ces solennelles manifestations liturgiques, établies par la sainte Église, et qui firent les délices de nos pères. Or, encore que la protestation expressive d'un ardent catholique au congrès de Liège, contre l'indifférence qui se fait jour peu à peu dans les foules à l'égard de la procession du Très Saint-Sacrement, ait été de suite courtoisement retournée à la louange du jeune et savant orateur, le vénéré prélat qui occupe aujourd'hui le siège de saint Lambert n'a pas cru devoir résumer les fruits qu'il attendait de cette réunion imposante sans mentionner, avec de vives instances, son désir de constater une assistance plus nombreuse et plus suivie aux processions de la Fête-Dieu. Nous pensons donc intéresser utilement nos lecteurs en donnant qnelques aperçus plus complets sur cette importante fonction; nous satisferons aussi un besoin de notre cœur, en disant ce que Dieu nous donnera pour la gloire de ce Mystère sacré de l'Eucharistie, qui compte au nombre de ses champions les plus vaillants et de ses plus dévoués défenseurs le pieux abbé de Corbie, saint Paschase Radbert, l'illustre archevêque de Cantorbéry et ancien moine du Bec, le Bienheureux Lanfranc, et tant d'autres noms non moins illustres parmi nos ancêtres dans la vie monastique.

Encouragés par ces pensées, nous abordons directement notre sujet, que nous étudierons successivement au double point de vue historique et dogmatique : *historique*, dans l'origine et la confirmation par l'Église des processions solennelles du Très Saint-Sacrement ; *dogmatique*, dans leur légitimité et les raisons providentielles de leur institution ; enfin, nous terminerons par quelques considérations *liturgiques* sur la signification mystérieuse des rites divers qui s'y rattachent.

I.

LORSQUE nous recherchons l'origine de la procession solennelle de la Fête-Dieu, nous nous trouvons en présence de quatre opinions différentes. Quelques auteurs, se fondant sur des conjectures inexactes ou sur des faits que nous aurons à signaler dans la suite comme précurseurs de cette solennelle manifestation, la font remonter au commencement du

Digitized by Google

XIe siècle. Cette opinion n'a jamais eu de sérieux partisans. Il n'en est pas de même de la seconde, qui compte parmi ses défenseurs Bellarmin (1), Benoît XIV (2), et Jacques Eveillon (3), et d'après laquelle la procession aurait été instituée en même temps que la Fête-Dieu par Urbain IV. D'autres au contraire, trompés, soit par un passage du jurisconsulte milanais Donatus Bossius (4) qui rapporte au jeudi 29 mai 1404 la première procession solennelle du Très Saint-Sacrement dans les rues de Pavie, comme Génébrard (5), Schulting (6) et plusieurs autres; soit par leur désir d'accuser de nouveauté les institutions de l'Église romaine, comme Érasme, Cassander, et l'auteur du Traité des anciennes cérémonies (7), ont soutenu qu'elle ne fut établie qu'un siècle après la Fête-Dieu, ou même, d'après Hospinien, seulement vers le temps du Concile de Constance (1414). Enfin, d'après une dernière opinion adoptée et défendue par Jean Diestemius Blerus (8), prieur de St-Martin de Liège, J. B. Thiers (9), Dom Martène (10), Dom Chardon (11), Catalani (12), Dom Guéranger (13), etc., la procession est postérieure à Urbain IV, et par conséquent à la Fête-Dieu ; elle est cependant plus ancienne que l'époque assignée par la troisième opinion; enfin, bien qu'on en puisse avec quelque probabilité attribuer l'approbation au pape Jean XXII, le sentiment le mieux fondé est que ce pieux usage s'est introduit peu à peu et d'une manière insensible dès le commencement du XIVe siècle.

En premier lieu, il paraît incontestable que la procession est postérieure à Urbain IV. Tous les auteurs anciens (14) qui parlent de la Fête-Dieu comme d'une institution récente d'Urbain IV ne disent rien de la procession. Saint Thomas, qui composa l'office entier de cette fête à la prière du Pape, n'aurait jamais manqué de parler de cette procession, ni de régler les chants qui devaient l'accompagner, si elle eût été alors en usage. Or, on ne voit rien de tout cela dans l'opuscule qui contient cet office. Urbain IV lui-même, dans sa bulle d'institution *Transiturus*, confirmée par Clément V au Concile de Vienne (1311), garde le silence sur cette procession si célèbre, alors qu'il mentionne avec les détails les plus minutieux les indulgences par lesquelles il encourage l'assistance à tous les offices de l'octave. Même silence dans la lettre par laquelle il annonce à Ève, la pieuse recluse de Saint-Martin de Liège, le succès de ses vœux et de ses prières. La valeur de ce silence pour la confirmation de notre sentiment est encore augmentée par la réserve prudente que témoignent plus tard les premiers conciles qui eurent à se prononcer sur cette procession solennelle. Enfin le fait, allégué

1. Lib. II, de Euchar. c. 15.— 2. *De festis D. N. J. C.*, c. 13, lib. I. — 3. *Lib. de Procession. Eccles.*, c. 25. — *Molanus*, Nat. SS. Belg. 5 april. — 4. In chronic. a mundi initio ad an. 1492. —5. Lib. IV chronol. ad an. CHRIST. 1264.—6. Biblioth. Eccles. t. I, part. 1, c. 18.—7. P. 82.— 8. Art. 9, apud Bzovium in continuat. Ann. Baronii ad an. 1230. — 9. *Traité de l'Exposition*, t. II, c. 1. — 10. *De antiq. Eccles. ritib.*, lib. IV, c. 29. — 11. *Hist. des Sacrements; Euchar.*, c. XII. — 12. *Cæremon. Episcop.*, lib. II, c. 33, § 2. — 13. *Année liturg.*, t. I, Pentecôte. — 14. On range peut-être à tort parmi cet ordre de témoins Guillaume Durand, qui passe sous silence la fête elle-même.

Digitized by Google

par Benoît XIV, de la pompe solennelle qui, sur l'ordre d'Urbain IV, accompagna la translation du corporal ensanglanté de Bolsena à Orvieto, ne saurait valoir contre les raisons que nous venons d'exposer ; nous tenons donc pour certain que la procession est postérieure à Urbain IV. Nous pouvons ajouter que les mêmes raisons semblent valoir pour l'époque du Concile de Vienne (1311) où Clément V suit en tout les traces de son prédécesseur.

D'un autre côté, il est évident que ce pieux usage est antérieur au concile de Constance (1414), puisque, d'après le texte cité plus haut de Bossius, « en 1404, on porta pour la première fois solennellement le corps du « CHRIST dans les rues de Pavie, comme il est passé depuis en usage ». On ne peut même point conclure de ces paroles que la procession ne se soit faite ailleurs avant l'année 1404. Bien plus, l'examen attentif des documents antérieurs nous oblige à en faire remonter l'origine jusqu'aux années qui suivent immédiatement le concile de Vienne (1311). Nous trouvons en effet la procession mentionnée sur un titre manuscrit de l'Église de Chartres en 1330 ; dans un acte du chapitre de Tournai en 1323 ; enfin dans le concile de Sens de l'année 1320, qui s'exprime en ces termes: « Quant à la « solennelle procession qui se fait le jeudi de la fête en portant le divin « Sacrement, comme il semble que ce soit par une sorte d'inspiration « divine qu'elle s'est introduite en nos jours, nous ne statuons rien pour le « présent, laissant toutes choses à la dévotion du clergé et du peuple [1]. »

Comme en bien d'autres points, l'initiative du peuple chrétien semble donc avoir eu grande part dans cette institution. Nous aimons toutefois à signaler la justesse de la conjecture du prieur de Saint-Martin, attribuant la confirmation et l'adoption de cette glorieuse cérémonie à ce même pontife Jean XXII [2], qui avait déjà inséré au corps du Droit, vers 1318, l'acceptation et la confirmation par l'Église romaine de ces deux solennités qui sont la gloire de la sainte Église de Liège : Sainte Trinité et la Fête du Corps du Seigneur.

Cependant l'usage se répandit assez lentement, puisque nous le constatons pour la première fois en 1404 dans le nord de l'Italie. Mais du moins il dut avoir acquis le caractère d'universalité en 1429, quand Martin V [3], en doublant les indulgences accordées par Urbain IV, ne manqua point d'en attacher de spéciales à l'assistance à la procession ; et en 1433, quand Eugène IV [4] doubla encore celles de Martin V, mentionnant aussi en particulier la procession solennelle.

Les choses en étaient là, lorsque l'hérésie sacramentaire fit son apparition. Si Luther écrivait aux Vaudois : « De toutes les fêtes de l'Église romaine, « la fête Dieu est la plus abominable, » on peut dire aussi en vérité que de toutes les cérémonies de l'Église, il n'en est point pour laquelle ses disciples

1. Labbe, *Conc.*, t. XI, pp. 1680, 1711. — 2. Mort à la fin de 1333. — 3. Dans sa bulle : *Ineffabile Sacramentum*. — 4. Dans sa bulle : *Excellentissimo*.

Digitized by Google

témoignent plus d'aversion que pour la procession, naturel développement introduit par la foi et l'amour et sanctionné par l'autorité des Souverains Pontifes ; il n'en est point dont ils aient parlé d'une manière plus indigne et plus outrageuse. Calvin traite cette pratique de superstition ; Gualtérius, d'imposture ; les centuriateurs de Magdebourg (1), d'horrible idolomanie ; suivant Chemnice, c'est une nouveauté et une idolâtrie, formellement contraire aux paroles de l'institution de l'Eucharistie. Un renouvellement, ajoute Rivet, de ce qui se pratiquait autrefois parmi les païens en l'honneur de Cérès, d'Isis, de Diane et du feu de Perse. Hospinien confirme ce sentiment par plusieurs passages tirés des auteurs profanes.

Érasme même prétendit que JÉSUS-CHRIST était dans l'Eucharistie pour y nourrir ceux qui le reçoivent, et non pour y être exposé à la vue des foules dans les assemblées ou processions publiques; d'après lui, cet usage n'était qu'une nouveauté, et une condescendance imprudente à l'inclination du peuple. Georges Cassander est du même avis, et pense que l'on s'est bien éloigné en cela des coutumes et de l'esprit des anciens.

Mais il est temps de fermer l'oreille à des blasphèmes qui blessent notre cœur et insultent notre foi. En résumé, nouveauté, superstition et idolâtrie odieuse : telles sont les accusations de l'hérésie contre la procession solennelle du Corps du Seigneur. Elle ne voulait point des triomphes du CHRIST. Or, l'Écriture dit qu'il faut qu'il règne: *Oportet Illum regnare* (2). Son Église le savait, et vengeant la royauté outragée de son Époux, l'amour inspiré de ses enfants et son propre honneur, elle déclara « très pieuse et très sainte « la coutume qui s'est introduite dans l'Église, de consacrer chaque année « une fête spéciale à célébrer en toutes manières l'auguste Sacrement, « comme aussi de le porter en procession par les rues et places publiques « avec pompe et honneur (3), » et fulmina l'anathème contre quiconque oserait dire « que dans le Saint Sacrement de l'Eucharistie, le CHRIST Fils « unique de Dieu ne doit pas être adoré du culte de latrie, même extérieur, « et par conséquent, qu'on ne doit point le vénérer par une fête spéciale, « ni le porter solennellement dans les processions, suivant le rit et l'usage « louable et universel de la sainte Église, ou bien qu'on ne doit point le « proposer publiquement à l'adoration, et que ses adorateurs sont des « idolâtres (4). »

II.

L'ÉGLISE avait parlé ; la question était donc désormais tranchée aux yeux de tous les fidèles du CHRIST ; mais l'erreur, hélas ! ne cessa point de vomir ses blasphèmes contre la procession du Corps du Seigneur et le saint concile qui l'avait approuvée et accueillie avec enthousiasme. Ce fut alors que Dieu, qui ne fait jamais défaut à son Église, suscita cette

1. Cent. 13, c. 10 in Urbano IV. — 2. I Cor., XV, 25. — 3. *Conc. Trid.*, sess. XIII, c. 5. — 4. *Ibid.*, can. VI.

Digitized by Google

admirable légion d'écrivains et de maîtres dans la science sacrée, tels que les Bellarmin, les Suarez, et tant d'autres, dont les noms brillent comme des astres au firmament de l'Église. Illuminés de leurs rayons, pénétrons maintement dans l'étude de la question au point de vue théologique, en suivant pas à pas la doctrine du saint Concile de Trente.

Dans ce but, nous nous proposons de démontrer : premièrement, que l'Église pouvait instituer une cérémonie solennelle consistant à porter l'auguste Sacrement par les rues et places publiques avec pompe et honneur (1) ; secondement, que cette manifestation, à l'époque où elle s'est introduite, était devenue nécessaire dans les desseins de la Providence.

I. — Parmi les adversaires de la procession de la Fête-Dieu, les uns, comme Zwingle, Calvin, Bèze, et en général tous les sacramentaires, ne voyant dans l'Eucharistie que du pain et du vin, figures du corps et du sang du Seigneur, regardent d'une façon absolue l'adoration du Saint-Sacrement comme une idolâtrie, tout en confessant qu'elle serait obligatoire dans l'hypothèse de la présence réelle. Pour ceux qui admettent la présence du CHRIST dans l'Eucharistie, les uns nient la légitimité de l'adoration, même dans l'usage du sacrement ; tel est le sentiment de Luther, de Mélanchton : au contraire, elle est reconnue par Bucer, Brentius, Chemnice (2), et par Luther lui-même en d'autres endroits (3). Mais tous s'accordent à dire que le CHRIST n'est point présent, et par conséquent ne peut être adoré dans l'Eucharistie en dehors de l'usage du Sacrement, et surtout dans les processions solennelles imaginées par les catholiques.

Nous ne saurions, sans sortir du cadre spécial de notre sujet, démontrer ici contre les Calvinistes la présence réelle du Seigneur dans l'auguste Sacrement, ni même, contre les Luthériens, la permanence de cette présence réelle en dehors de l'usage du Sacrement. Supposant donc ces deux dogmes, nous établirons 1° que le culte d'adoration rendu au Saint-Sacrement est légitime et conforme à l'Écriture et à toute la tradition. 2° Que le mode de le présenter à l'adoration des fidèles est laissé à la disposition de l'Église, et que celui qu'elle a choisi n'est en rien contraire à l'institution du CHRIST.

Voici les termes dont se sert le saint Concile de Trente dans l'exposé du premier point que nous venons d'énoncer : « Il est hors de doute que tous « les fidèles du CHRIST, suivant l'usage constamment reçu dans l'Église « catholique, doivent rendre à ce très saint Sacrement le culte d'adoration « de latrie. En effet, il n'en doit pas moins être adoré parce que le Sei- « gneur CHRIST l'a institué pour être reçu par les fidèles. Car nous croyons « à la présence en ce sacrement de ce même Dieu, dont le Père éternel a « dit en l'introduisant dans le monde : « Et que tous les Anges de Dieu

1. *Conc. Trid.*, sess. XIII, c. 5. — 2. *Exam. Conc. Trid.*, sess. XIII, c. 5. — 3. Cf. *Lib. de formula missæ* et *Lib. de verbis* : hoc est corpus meum.

Digitized by Google

« l'adorent (1) »; que les Mages prosternés ont adoré (2); enfin que tous les « Apôtres ont adoré en Galilée (3), ainsi que l'atteste l'Écriture (4). »

Aux preuves de l'Écriture alléguées par le Concile, on pourrait en ajouter plusieurs autres, prouvant également la légitimité de l'adoration rendue au CHRIST (5). Or, pourquoi ce culte serait-il moins légitime quand on le rend au Seigneur dans l'Eucharistie? Est-il besoin d'une loi spéciale pour déterminer où et quand (6) il est permis d'adorer Dieu réellement présent? Si le Verbe incarné, alors que, revêtu de la forme d'esclave, il disait: « Je ne cherche point ma gloire (7) », a été adoré par les Mages, les Apôtres, Madeleine, l'aveugle-né, doit-il moins l'être maintenant, parce que la fin du sacrement qui le contient est d'être reçu et mangé par nous? Cet hommage n'assure-t-il pas au contraire la fin voulue par le Seigneur en augmentant les fruits qui doivent résulter de la réception du sacrement, et en rendant plus fervente la dévotion du fidèle qui doit y participer? Enfin, s'il est vrai, comme l'enseigne l'Apôtre (8), que « l'obéissance du CHRIST jusqu'à la mort « de la croix lui a mérité de voir tout genou fléchir à son seul nom », n'était-ce point justice que les amoureux abaissements sous les voiles du sacrement devinssent pour ses chrétiens un motif de l'exalter, à l'imitation de ces malades guéris par le Seigneur, qui, sans tenir compte de l'ordre qu'il leur avait donné de garder le silence, allèrent répandre par tout le pays la puissance divine de leur bienfaiteur (9)?

Cette conclusion, dont la nécessité est rendue évidente par la raison et confessée par Calvin lui-même, est encore confirmée par la tradition perpétuelle de l'Église, suivant le saint Concile (10). Il serait beau de rassembler ici tous les anneaux de cette chaîne merveilleuse. Mais le temps ne nous le permet point. Rappelons seulement ce tableau magnifique de la liturgie apostolique, tracé dans l'Apocalypse (11), où nous voyons un agneau en état de victime, au milieu d'une troupe de vieillards ou de prêtres, qui se prosternent et lui présentent les prières des saints; et le chœur des anges disant à haute voix: « Il est digne, l'agneau qui a été immolé, de recevoir les « honneurs de la Divinité, les louanges, la gloire, les bénédictions, » paroles que les prêtres répètent en adorant. Entendons Origène (12) nous recommandant de recevoir et de garder le corps du Seigneur avec toute la vénération possible; saint Denis (13), saint Jean Chrysostome (14), saint Cyrille de Jérusalem (15) saint Jean Damascène (16), saint Ambroise (17), Eusèbe d'Emese (18),

1. *Hebr.* I, 6. — 2. Matth. II, 11. — 3. Matth., XXVIII, 17. — Luc, XXIV, 52. — 4. *Conc. Trid.*, sess. XIII, c. 5. — 5. Cf. Matth., VIII, 2; IX, 18; XIV, 33; XV, 25; XX, 20; XXVIII, 9. — Marc., V, 6. — Luc, XXIV, 52. — Johan., IX, 38. — 6. Johan., IV, 20-24. — 7. Johan., VIII, 50, 54. — 8. Philipp. II, 8. — 9. Matth. IX, 31. — 10. *Conc. Trid.*, sess. XIII, c. 5, initio. — 11. Cap. 5. Cf. D. Guéranger, *Année liturg.* Temps après la Pentecôte, 2e édit. p. 200. — 12. *Homil.* XIII in Exod. p. 12, 391. — 13. *Eccl. hierarch.*, c. 3, part. 2. — 14. *Homil.* LXXXII in Matth. 4, 5, 6. — *Id.* XXIV in I ad Cor. 4. — *Id.* III in ep. ad Ephes. 4. — 15. *Catech.* XXIII mystag., V, 21. — 16. *De fide orthodoxa*, lib. IV, c. 13. — *De sacrosanctis et immaculatis Domini mysteriis*, passim. — 17. Lib. III *de Spiritu Sancto*, c. 2, n. 78 et 79. — 18. *Homil.* V de Paschate.

Digitized by Google

saint Augustin (1), nous enseignant « qu'il faut croire et adorer, qu'il faut s'approcher dans l'attitude la plus humble, que personne ne doit communier sans avoir auparavant adoré: que cet escabeau dont il est parlé dans le psaume et que nous devons adorer n'est autre que la chair du Seigneur. »

Une preuve non moins frappante de la tradition de l'Église sur ce point résulte de l'examen des diverses liturgies (2) qui toutes déterminent un moment du sacrifice où l'on doit, suivant les paroles de saint Denis (3), « montrer respectueusement les présents divins », cérémonie qui, dans le langage des Pères (4) et l'intention de l'Église, a pour but principal de faire adorer le CHRIST par le peuple fidèle qui le croit présent sous les saintes espèces. Enfin, cette croyance est encore confirmée par la pratique des Églises séparées de l'Orient (5), dont l'immobilité, signe manifeste de l'absence de vitalité, semble cependant destinée, dans les desseins de Dieu, à venir réfuter une à une les calomnies de ceux qui veulent accuser l'Église romaine d'avoir altéré la tradition des apôtres.

Se sentant impuissante à répondre, l'hérésie a inventé une nouvelle thèse d'après laquelle, lors même qu'on dût rendre au CHRIST le culte d'adoration, le concile de Trente s'est rendu coupable d'idolâtrie en proposant comme objet de cette adoration « le Très Saint-Sacrement lui-même (6). » Or, dit Daillé (7) à la suite de Sarpi, il résulte de ces paroles, ou que l'on doit adorer le Sacrement, ou que l'on doit deux adorations, l'une au CHRIST, l'autre au Sacrement. Dans les deux cas, on se rend coupable d'idolâtrie en adorant ce qui n'est pas Dieu. Les historiens du concile de Trente (8) et les théologiens (9) se sont occupés assez longuement de cette discussion, moins pour argumenter avec l'erreur que pour déplorer son aveuglement ou sa mauvaise foi qui lui faisait présenter cette difficulté comme l'unique mur de séparation entre elle et l'Église romaine. Il nous suffira de faire remarquer que le concile de Trente réfute d'avance cette calomnie, en disant que nous adorons « celui que le Père « Éternel a proposé à l'adoration des anges, que les mages et les apôtres ont « adoré ». Nous adorons donc seulement ce qui doit être adoré, le CHRIST, Dieu-homme, tout entier présent dans le Sacrement. Que si le saint concile s'est servi des mots: *Huic sanctissimo sacramento in veneratione exhibeant*, c'est qu'il entend par ces paroles le CHRIST présent sous le Sacrement, comme le roi sous son manteau royal; et de même que, pour rendre au roi l'honneur qui lui est dû, on ne l'oblige pas à quitter ses vêtements, qu'y a-t-il d'étonnant dans l'expression du Concile proposant à nos adorations le CHRIST revêtu

1. *Enarrat.* in ps. XCVIII, num. 9. — *Id.* 1a in ps. XXI, num. 30. — *Epist.* 140, num. 67, etc. 2. Cf. Thiers. *Traité de l'exposit.* T. I, c. 6. — 3. *Eccles. hierarch.*, c. 3, part. 2 et comment. S. Maximi et Pachymeri in hunc locum. — 4. Cf. testimonia ap. Suarez, *de Sacram. disputat.* LXV, sect. 1, n. 2. — 5. Cf. *Perpétuité de la foi*, t. IV, l. III, c. 3. — Lebrun, t. II, p. 462. — 6. *Conc. Trid.*, *loc. cit.* — 7. Cf. la réfutation et l'explication, par le P. Véron, cité ap. Migne, *Dictionn. de théol. dogm.*, au mot Eucharistie, note 1. — 8. Pallavicini, t. XII, ch. 7, n. 6. — 9. Spécialement Suarez, loc. cit.

Digitized by Google

des symboles eucharistiques (1)? Que peut-on en conclure, sinon que nous devons aux espèces elles-mêmes un culte secondaire, non absolu, mais se rapportant à la sanctification qu'elles reçoivent de leur étroite union avec le CHRIST? Les docteurs de la science sacrée pourront ensuite définir plus exactement la nature de ce culte, suivant la manière dont ils expliquent la présence du Seigneur sous les espèces (2); mais on ne saurait nier ce culte en lui-même, sans nier celui que nous devons aux saintes images et aux signes des autres sacrements, sans abjurer la foi des Conciles et des Pères (3).

Nous venons de voir que le culte d'adoration rendu au CHRIST présent dans l'Eucharistie est légitime en soi, et que les termes du saint Concile dans l'exposition de ce dogme sont de la plus rigoureuse exactitude. Il nous reste à voir s'il pouvait adopter, comme mode de cette adoration, la procession solennelle, que nous l'avons vu traiter de *pratique pieuse et religieuse*, et pour laquelle l'hérésie sacramentaire témoigne une si vive horreur.

D'abord, nous pourrions demander à nos adversaires de nous présenter quelque raison sérieuse contre cet usage. Dira-t-on qu'il est contraire à l'institution du CHRIST? Mais en quel endroit des saintes Écritures le trouvons-nous défendu? Il en est qui allèguent le passage du premier livre des Rois (4), où nous lisons que les enfants d'Israël, dans une bonne intention, mais sans en avoir reçu l'ordre de Dieu, firent porter l'arche du Seigneur dans le camp, espérant par là obtenir le triomphe sur leurs ennemis. Or, le contraire arriva : l'armée prit la fuite; les prêtres qui avaient apporté l'arche furent tués, et l'arche elle-même tomba au pouvoir des Philistins. Mais l'Écriture elle-même n'atteste-t-elle pas que la cause de la défaite fut l'iniquité d'Israël et particulièrement des fils du grand-prêtre Héli? Ne signale-t-elle pas en d'autres endroits la présence de l'arche dans le camp, lorsque le peuple de Dieu vient de remporter quelque glorieuse victoire (5), comme elle fait remarquer son absence lorsque l'ennemi a eu l'avantage (6)? Enfin, comment croire que cette translation de l'arche fût de nature à déplaire au Seigneur, puisqu'elle obtint de lui la ruine des murs de Jéricho (7)? Il est vrai qu'alors Josué avait reçu à ce sujet un ordre spécial; mais où voit-on que Dieu ait ordonné ces translations solennelles dont parlent le deuxième et le troisième livres des Rois, et qui lui furent cependant si agréables (8)? « Ainsi donc, dirons-nous avec un pieux théologien, que les protestants « cessent de marcher sur les traces de Michol, pour admirer et imiter la « piété de l'Église catholique envers le vénérable Sacrement (9). »

D'ailleurs, nous ne pouvons juger de l'Église comme de la Synagogue. Dieu avait cru nécessaire, pour prévenir le penchant invétéré du peuple

1. Voir la double explication que Bellarmin donne des paroles du Concile, 3e controverse, t. IV, ch. 29. — 2. Cf. Vasquez, III part. disp. 108, ch. 12. — Suarez, loc. cit., sect. 2, n. 2. — 3. Act. VII, synod. passim. — S. Dionys. *Eccles. hierarch.*, c. 3. — August., *De catech radib.*, c. 26. — Damasc., *Orat. de Imaginib.* — 4. c. 4. — 5. I *Reg.*, XIV, 18; II *Reg.*, XI, 11 6. *Numer.*, XIV, 44. — 7. Josué, VI, 11. — 8. II *Reg.*, VI et VII ; III *Reg.*, VIII. — 9. Sardagna, *Controv. de Euchar.*, XI, n. 265.

Digitized by Google

juif pour l'idolâtrie, de donner à Moïse les prescriptions les plus détaillées pour tout ce qui concernait la législation et le culte. Notre Seigneur en a agi autrement avec l'Église ; il s'est contenté de régler la substance des Sacrements, lui laissant, suivant l'expression du Concile de Trente, « la « puissance d'établir ou de changer ce qui semblerait le plus avantageux « soit pour l'utilité des fidèles, soit pour le culte dû aux sacrements eux-« mêmes, suivant la diversité des choses, des temps et des lieux (1). » Si donc, pendant plusieurs siècles, pour des raisons que nous verrons dans la suite, l'Église crut à propos de voiler par la discipline du secret « la perle sans prix du corps de l'Agneau (2) », qui pouvait l'empêcher, lorsqu'elle en jugerait l'heure venue, d'exalter le Fils de l'homme, comme autrefois Moïse exalta le serpent dans le désert (3) ? Or, et c'est ce qu'il nous faut montrer maintenant avec la dernière époque du moyen âge, l'heure était en effet venue, car il était temps de trouver un remède contre les morsures de l'erreur ; il était temps de publier contre les ennemis du CHRIST-Roi la parole de l'Apôtre : « Il faut qu'il règne, *oportet illum regnare* (4). »

II. — Le saint Concile expose en ces termes les raisons qui inspirèrent l'institution de cette cérémonie : « Il est bien juste en effet qu'il y ait « certains jours établis, où les chrétiens, par une démonstration solennelle « et toute particulière, témoignent de leur gratitude et dévot souvenir « envers le commun Seigneur et Rédempteur, pour le bienfait ineffable « et divin qui remet sous nos yeux la victoire et le triomphe de sa mort. « Ainsi fallait-il encore que la vérité victorieuse triomphât du mensonge « et de l'hérésie, de telle sorte que ses adversaires, au sein d'une telle « splendeur et d'une si grande joie de toute l'Église, ou perdent courage « et sèchent de dépit, ou, touchés de honte et de confusion, viennent « enfin à résipiscence (5). »

La vie de l'Église consiste dans la foi et l'amour et cette vie doit sans cesse se manifester en elle ; c'est le propre des rameaux détachés du cep de ne donner aucun signe de croissance et de renouvellement. Or, l'Église est toujours unie au CHRIST, la vraie vigne ; et, semblable au palmier dont parle le psalmiste (6), il n'est pas de jour dans la durée de son existence où elle ne pousse quelque nouvelle branche pour nous abriter dans le désert du monde, où elle ne produise quelque nouveau fruit pour rassasier ceux qui désirent s'asseoir à son ombre. Elle avait déjà, au XIIIe siècle, par l'établissement de la Fête du Corps du Seigneur, donné un signe manifeste de cette vitalité, en manifestant la possession de sa foi et la vivacité de son amour à l'égard du Sacrement adorable ; mais ce n'était pas assez ; l'amour brûle d'agir, la foi veut s'étendre et conquérir ; la procession solennelle, que nous avons vue s'introduire peu à peu au siècle suivant, est le résultat de ces nobles aspirations. Et certes, il était temps de constater, par cette

1. Sess. XXI, c. 2. — 2. Venant. Fortunat., lib. III, carm. 25. — 3. Johan. III, 14. — 4. I Cor, XV, 25. — 5. Loc cit. — 6. Ps. XCI, v. 13-15.

Digitized by Google

glorieuse manifestation du monde chrétien déjà vieux, la foi et l'amour des siècles passés envers l'auguste mystère, afin de se mettre en garde contre ces temps derniers desquels le Fils de Dieu demande s'il y trouvera encore la foi (1), et dont il est écrit qu'alors la charité de beaucoup se refroidira (2).

Mais hélas! dans le secret de Dieu, ces temps ne devaient point tarder; et bientôt il ne s'agit plus de prévenir l'attaque : comme nous l'avons vu plus haut, il fallut combattre. Combattre pour l'Église du CHRIST, c'est triompher. Dès lors il fallait bien la marche triomphale; car l'Église, nous venons de le dire, avance sans cesse, et si des ennemis se présentent, sa marche prend le nom de triomphe; triomphe pacifique et consolant si les adversaires ouvrent les yeux à la lumière; triomphe terrible, mais juste et nécessaire, si leurs cœurs endurcis ne veulent point cesser de contredire au signe divin placé par Dieu sur la montagne (3). Oui, elle était belle l'Épouse bien-aimée du CHRIST, elle était belle et resplendissante, lorsque, semblable à une armée rangée en bataille, elle s'en allait à travers le monde, portant en triomphe son chef glorieux, rendant grâces, réparant les injures infligées au divin Sacrement, affermissant la foi et le courage de ses enfants et chantant à la face de l'hérésie terrifiée : *Quoniam hic est Deus, Deus noster in æternum et in sæculum sæculi* (4). Quoi d'étonnant après cela, si la fête du Corps du Seigneur est devenue, dans le langage inspiré du peuple chrétien, la Fête-Dieu par excellence, puisqu'on y célèbre par de telles magnificences le mystère de la foi, résumé de tous les mystères du CHRIST (5), comme le CHRIST lui-même récapitule, suivant la parole de l'Apôtre (6), les choses du ciel et celles de la terre?

C'est une consolation pour nous de citer ici les paroles suivantes de Leibnitz, qui confessent et résument ce que nous venons de dire du fondement légitime et des raisons providentielles de ce sublime développement du dogme catholique. « Quelle qu'ait été la pratique adoptée en « d'autres temps, il faut avouer que l'adoration du Très Saint-Sacrement de « l'Eucharistie est une coutume louable et digne de la piété des fidèles. « Chez les premiers chrétiens, il y avait peut-être plus de simplicité dans « les formes extérieures, mais dans les cœurs brûlait le feu d'une piété « véritable. Lorsque le zèle s'est refroidi, il est devenu nécessaire de « donner plus d'extension au culte extérieur, et d'instituer des rites « solennels et extraordinaires, afin de rappeler le devoir et de ranimer « l'ardeur de la dévotion. Or, le centre naturel de ces formes nouvelles « était pour les chrétiens ce divin Sacrement, où Dieu lui-même nous « procure la présence du corps qu'il a pris pour nous; et cette adoration « ne fut jamais plus nécessaire qu'à l'époque de son introduction; c'est « donc une institution légitime qui a fait des hommages rendus au

1. Luc, XVIII, 8. — 2. Matth, XXIV, 12. — 3. Isaïe, XI, 10. — Luc, II, 34. — 4. Ps. XLVII, vers. ultim. — 5. D. Guéranger, t. Ier Temps après la Pentecôte, 2e édit., p. 169. — Thomassin, *De celebratione festor.* Fest. Corp. XII, XVI. — 6. Ephes. I, 15; Coloss. I, 15-20.

Digitized by Google

« sacrement de l'Eucharistie le faîte suprême du culte extérieur des « chrétiens (1). »

III.

Le point de vue que nous venons de traiter est nécessité par les accusations de nos frères égarés. Mais le côté véritable de la question, le plus doux aussi à notre cœur, serait l'étude des mystères qui s'y rattachent au point de vue liturgique. La procession est en effet, et avant tout, « le faîte suprême (2) » du culte extérieur « que tous les fidèles du CHRIST, suivant la doctrine du saint concile, doivent rendre à l'auguste Sacrement (3) ». Il importe donc de rechercher, à l'aide de la tradition et des maîtres de la liturgie, les raisons mystérieuses et les significations symboliques qui donnent un sens si profond soit à la procession elle-même, soit aux différents rites qui l'accompagnent et en relèvent la pompe. La crainte de n'avoir pas suffisamment évité les longueurs dans ce qui précède nous fait un devoir d'être court en ce point; mais nous ne saurions taire entièrement ce nouvel aspect sans méconnaître le fruit principal et la vertu divine de cette solennelle institution.

Durant les premiers siècles de l'Église, toutes les pompes extérieures du culte durent se déployer à l'intérieur des temples, symboles de cette maison de Dieu solidement bâtie, dont le CHRIST est la pierre angulaire, dont les fondements sont les apôtres et les prophètes, et dont les pierres vivantes, polies par les souffrances et cimentées entr'elles par la charité, sont tous les croyants, Juifs et Gentils, venus au CHRIST de tous les points du monde. Mais lorsque la mer Rouge des persécutions fut passée, lorsque la croix fut devenue maîtresse du monde, il fallut bien que l'Église prît solennellement possession du domaine qui lui avait été acquis. « Ce n'était pas sans « mystère, nous enseigne saint Thomas, se faisant l'écho de toutes les tradi- « tions, que la Passion du CHRIST s'était célébrée en plein air, et en « dehors de la ville; Dieu voulait par là nous apprendre que l'Église ne « serait point renfermée dans l'étroite enceinte de la Synagogue, mais qu'elle « irait annoncer par tout l'univers le grand sacrifice auquel l'univers entier « avait servi de temple (4). » Aussi la voyons-nous dès lors commencer ses marches solennelles à travers le désert du monde vers la terre promise des cieux. Elle s'avance précédée de la colonne lumineuse symbolisée par la clarté des cierges; ses lévites portent les saintes reliques, arches sacrées de l'adorable Trinité; le peuple fidèle se met en rang, armé des vertus et des bonnes œuvres; le pontife, comme jadis Aaron, revêtu des ornements sacrés et le front ceint de la lame d'or, suit le majestueux défilé; enfin, parfois, un prince puissant se joint au pieux cortège, sans crainte de voir la crosse d'or de l'évêque éclipser l'éclat d'un sceptre qu'il affermit en le soumettant au CHRIST.

1. *Syst. théol.*, p. 258 et sq. — 2. Leibnitz, loc. cit. — 3. Loc. cit. — 4. *Sum. theol.* III, q. 83, a. 3, ad 1.

Digitized by Google

Représentation vivante de la marche de l'Église à travers les siècles, la procession réclamait comme complément indispensable la présence du Chef au milieu de ses membres. Aussi était-elle ordinairemnnt symbolisée par l'image du Sauveur, la croix ou le livre des saints Évangiles. C'est seulement vers le milieu du XIe siècle que nous voyons apparaitre pour la première fois en certaines églises particulières l'usage de porter le corps du Seigneur à la procession des Rameaux (1) et encore à celle du matin de la Résurrection (2). Mais il y avait loin encore de ces manifestations solennelles dont le but était de rendre plus au vif le mystère du jour à une procession ayant pour objet direct d'honorer le Sacrement divin en le portant à découvert aux yeux des foules.

Pour bien saisir cette différence, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails relativement au sentiment et à la pratique de l'Église des premiers siècles touchant la vue de l'Eucharistie.

Il suffit de se rappeler la sévère discipline du secret, le renvoi solennel des catéchumènes avant l'offrande, ces voiles mystérieux qui venaient dérober aux yeux des fidèles la vue des mystères, pour se faire une idée de l'importance qu'attachaient les premiers chrétiens à la contemplation à découvert des espèces sacrées. On pourrait citer une foule de textes des saints Pères, défendant de laisser voir l'Eucharistie aux infidèles et aux pécheurs, et exigeant des fidèles eux-mêmes une longue préparation afin de se rendre dignes de porter leurs regards sur des mystères devant lesquels les Anges se voilent la face en tremblant. Suivant la doctrine de saint Denis (3), assister au sacrifice, voir les saintes espèces et communier, c'était pour ainsi dire une même chose, exigeant les mêmes conditions et la même préparation. Longtemps l'Eucharistie ne fut exposée à découvert aux yeux des fidèles qu'au moment même de la communion. Plus tard, et seulement au VIIIe ou IXe siècle dans l'Église latine, l'usage s'introduisit d'élever l'Hostie sainte avant le Pater; l'élévation solennelle immédiatement après la consécration ne date que du XIe siècle, et fut établie dans le but de protester contre les tentatives de Bérenger contre le dogme de la présence réelle. Les docteurs scolastiques s'occupèrent alors de la question de savoir si l'on pourrait permettre aux pécheurs de voir les saintes espèces (4); leur réponse en général est affirmative; bien plus,

1. B. Lanfranc, *Decreta pro ordini S. Ben.*, sect. IV, c. 1. — 2. Cf. les passages intéressants cités par Thiers, *Exposition*, t. IV, ch. 21. Ces usages précurseurs de la procession de la Fête-Dieu se font surtout remarquer dans les églises de Normandie et en Angleterre, où ils furent introduits par les moines normands après la conquête. — 3. *Eccles., hierarch.* lib. III, part. 3. — Cf. S. Zénon de Vérone, lib. I, *Tractat. de continent.* 8. — *De dogmate et constitutione Episcoporum*, num. 1, et sq. — Tertullien, lib. II, ad uxor., c. 4. — Origen., *Homil IV* in Num. 3. — *Ambross., de excessu fratris sui Satyri*, lib. I, 43-46. — Et le touchant éloge du jeune acolythe martyr Tharsicius, *Martyrol. roman.*, die 15 august. — 4. Voy. Alexandre de Hales, *Sum. theol.* IV, q. 52, memb. 6. — S. Thom., III, q. 80, a. 4 ad 4. — S. Bonav., In 4 sent., dist. 9, q. 6, ad 4. — Durand de S. Porcien, In 4 sent, etc.

Digitized by Google

Alexandre de Hales (1) et Gabriel Biel (2) soutiennent qu'ils en retirent un grand profit. Toutefois saint Thomas (3) résout encore la question négativement par rapport aux infidèles.

Quoiqu'il en soit, l'Église de Dieu avait compris que l'heure était venue où le monde christianisé était devenu moins indigne de contempler à nu les mystères redoutables et semblait réclamer par une inspiration céleste cette faveur comme un remède pour ses maux et une protestation du règne du CHRIST. Ce fut, ainsi que nous l'avons vu plus haut, vers le commencement du XIVe siècle que l'usage s'introduisit de porter solennellement le Saint-Sacrement à découvert. Toutefois les ostensoirs primitifs en forme de tourelles percées à jour (4), symboles de l'abondance qui règne dans les tours de l'Église (5), cachaient encore trop l'Hostie sainte à l'amour et à la foi des peuples, et « bientôt la piété catholique, s'ingéniant « à rendre, en quelque sorte, au soleil de justice les divines splendeurs « qu'il dérobe à nos yeux dans le mystère d'amour, amena l'usage d'expo- « ser l'auguste Sacrement dans un soleil de cristal à rayons d'or ou de « quelque autre matière de prix (6). » En même temps plusieurs usages en harmonie avec les rites des siècles précédents tombèrent peu à peu, et furent successivement supprimés ou changés par les décrets de l'Église, comme s'éloignant du but essentiel de la nouvelle cérémonie, qui est de concentrer toutes les formes du culte sur le divin Sacrement, son objet exclusif: telle est la coutume de faire porter l'Hostie sainte par deux prêtres en chasubles (7) ; de donner la bénédiction épiscopale à la fin de la cérémonie (8) ; de faire la procession, comme toutes les autres, à l'heure de Tierce avant la Messe solennelle (9); de porter les reliques et les images des saints ; de chanter des prières ne se rapportant point directement à l'auguste mystère (10). Enfin, une âme à même de goûter les formes grandioses de l'Église primitive pourrait peut-être éprouver une impression de regret en songeant à ces rites disparus de nos jours. L'Église elle-même les sent, ces regrets, et elle les exprime même dans le saint Concile de Trente (11) ; mais elle a compris que, dans les dispositions de la Providence, la solennelle manifestation telle qu'elle l'a établie était le seul moyen d'assurer le règne du CHRIST. Or, il faut qu'il règne: *Oportet Illum regnare ;* et qu'il règne non pas seulement dans quelques âmes plus

1. Loc. cit. — 2. *In Canon. Miss.*, lect. 50. — 3. Loc. cit. — 4. Voir, sur ce sujet, les études de Mgr Barbier de Montault dans la *Revue de l'Art chrétien*, 1884, t. II, p. 39, et le travail de M. le chanoine Corblet, annoncé pour un prochain numéro du même recueil. — 5. Ps. CXXI, 7 ; XLVII, 13. — 6. D. Guéranger, p. 319. — 7. Cf. *Acta veter. Ecclesie Rotomag*, ap. Migne, P. L. CXLVII, 123. — 8. *Ibid.* — 9. Cet usage fut à peu près universel jusqu'au XVIe siècle. Cf. Thiers, t. IV, ch. 2. — Martène, *De Eccles. rit.*, lib. IV, c. 26. — *De antiq. monach. rit.*, lib. III, c. 25. — 10. Idem, *ibid.* Les premiers chants traditionnels se rapportant directement à l'objet de la procession sont reproduits dans le *Manuale et processionale ad usum insign. Eccles. Eboracens.* p. 192. (Publications of the Surtees Society, t. LXIII.) — 11. Voy. sess. XXII, ch. 6 et sq. Parmi les anciens usages conservés jusqu'à nos jours, un des plus touchants est celui des quatre Évangiles, encore en vigueur dans les cités catholiques d'Allemagne.

Digitized by Google

privilégiées dans l'intelligence des mystères liturgiques, mais dans les peuples entiers, « jusqu'à ce que ses ennemis soient réduits à lui servir d'escabeau (1) ».

Nos pères nous en ont appris quelque chose, et nous pouvons en juger par ce qui nous reste aujourd'hui; en somme, tout l'art et le cérémonial de l'Église sont venus se ranger successivement autour de cette fonction solennelle de laquelle sont émanées ces expositions, ces Quarante-heures, si chères à la piété chrétienne. Qu'il était beau, qu'il était rayonnant l'aspect de nos vieilles citées catholiques arborant partout en ce jour les signes de Dieu, descendu parmi nous, alors que la société reconnaissait encore et promulguait le règne du CHRIST en tête de ses actes solennels (2). Mais pourquoi rappeler ces souvenirs qui semblent bientôt devoir être réservés au domaine de l'histoire? Plus formidable encore qu'au XVIe siècle, l'enfer a vomi des multitudes acharnées contre le CHRIST et son Église; si leur pouvoir a été lié quelque temps par la main du Tout-Puissant, si les processions de la Fête-Dieu ont pu de nouveau se dérouler devant les ruines des églises et des abbayes incendiées, voici que de nos jours la tempête recommence, avec d'autant plus de danger qu'elle semble vouloir donner le change afin de pouvoir exercer plus sûrement ses ravages. Le temps et le courage nous manquent pour parler ici des tentatives récentes faites dans le but d'empêcher cette manifestation triomphale de notre foi et de notre amour envers le Dieu de nos pères, alors qu'une société redevenue païenne promène librement à la face de nos grandes villes les idoles du jour, auxquelles il lui plaît de prodiguer les hommages de sa frivolité ruineuse et sacrilège. Nous aimons mieux en terminant remercier le Christ qui a manifestement inspiré son Église dans l'institution de la procession de la Fête-Dieu, qui y a fait goûter à nos pères tant de joies saintes et pures, et lui protester qu'au milieu des tristesses de l'heure présente, des sinistres pressentiments de l'avenir, appuyés sur sa vérité infaillible, nous croyons d'une foi ferme et inébranlable que le jour de son triomphe viendra, car « il faut qu'il règne » : soit par la prochaine victoire de l'Église sur la Révolution, soit par quelque autre événement dont son éternité a seul le secret, « il faut qu'Il règne : « *Oportet Illum regnare, donec ponat omnes inimicos sub pedibus ejus* (3). »

1. I Cor. XV, 25. — 2. *Regnante Domino nostro Jesu Christo.* — 3. I Cor. XV, 25.

Digitized by Google

MORT DE ST BÈDE, LE VÉNÉRABLE.

I.

QUEL cortège imposant s'avance
A Yarrow sous la voûte immense
Des longs cloîtres mystérieux,
Embaumés de parfums pieux?

II.

Chantant les hymnes monastiques
Les moines portent leurs reliques
En triomphante ovation
La veille de l'Ascension.

III.

Mais pourquoi sur leurs fronts austères
Ces rides sombres et sévères?
Pourquoi ces larmes dans leurs yeux,
Ce deuil mêlé aux chants joyeux?

IV.

C'est que leur *vénérable Prêtre*,
Leur pieux père et docte maître,
Qu'ils ont vu pour le Ciel mûrir,
L'immortel Bède va mourir.

V.

Là-bas, sur une natte dure,
Portant cilice sous la bure,
Dans sa cellule près du chœur
Est étendu le saint Docteur.

VI.

Tournant les yeux vers l'oratoire,
Il dit l'antienne : « O roi de gloire
» Qui montez aux séjours divins,
» Ne nous laissez pas orphelins. »

VII.

De sa couche de pénitence,
Voulant laisser de sa science
A ses fils un gage obligeant,
Bède leur traduisait saint Jean.

VIII.

Il allait finir son ouvrage,
Mais la faiblesse, sûr présage
Hélas, de son prochain départ,
Ne permettait aucun retard.

IX.

Or, tandis que les saints cantiques
Vibraient sous les voûtes antiques,
Un disciple ardent près du lit
Resté pour le garder lui dit:

X.

« Il manque encor, très aimé maître,
» Un chapitre, est-ce trop peut-être
» De vous supplier humblement
» De le dicter tout doucement ? »

XI.

« Non, reprit-il, sans amertume,
» Je le puis encor, prends ta plume,
» Taille-la vite, écris d'un trait,
» Car à mourir je me sens prêt. »

XII.

Puis il dit, vers l'heure de None :
« Mon fils, la force m'abandonne;
» Dis aux moines prêtres de Dieu
» D'aussitôt venir en ce lieu. »

XIII.

Implorant leurs saints sacrifices,
Il donna l'encens, les épices,
Les linges fins, présents de cour,
Qu'il gardait pour son dernier jour.

XIV.

Déjà la nuit de sombres voiles
Couvrait Yarrow, et les étoiles
Brillant au firmament profond
Invitaient le saint moribond.

XV.

Voyant que ses yeux s'allaient clore,
Son fils lui dit : « Il reste encore
» Un verset qui n'est pas écrit. »
Emu, le vieillard répondit :

XVI.

« Écris-le donc dans l'instant même. »
Et soulevant sa tête blême
Il acheva le monument,
Legs immortel d'un père aimant.

XVII.

« Maintenant, c'est fini, cher maître. »
« Oui, reprit le saint moine prêtre,
» Maintenant, c'est fini. Je meurs
» Bien plus d'amour que de douleurs.

XVIII.

» Prends mon chef en tes mains, mon frère,
» Tourne-le vers le sanctuaire.
» Je veux en mourant voir le lieu
» Où tant de fois j'ai prié Dieu. »

XIX.

Puis l'œil fixé sur l'oratoire
Le saint vieillard entonnant : « Gloire
» A la divine Trinité, »
L'acheva dans l'éternité.

Digitized by Google

UNE FLEUR CUEILLIE DANS LE JARDIN DE SAINT BENOIT.

SAINT GÉRARD, ABBÉ DE BROGNE. (Suite.)

III. — Retour.

DIX années se passèrent pour Gérard, dans la douce solitude du cloître. Le monde devait l'oublier; lui-même il fallait qu'il mourût au siècle avant d'y revenir en apôtre.

Et que fit-il durant ces dix ans?

Dieu voulait de lui qu'il devînt un homme nouveau; sa formation était donc à refaire : Gérard s'y soumit avec cette patience rare et cette noble constance qui est le propre des âmes viriles.

D'abord, il apprit à lire. Tous les moines ses frères étaient dans l'étonnement de voir cet homme à longue barbe implorer comme une faveur d'être initié aux premiers éléments des lettres, et s'y adonner avec la simplicité et l'intérêt d'un enfant.

Mais son habileté rivalisa bientôt avec son humilité.

Un moine lui fut donné pour maître; peu de jours lui suffirent pour confier à sa mémoire le psautier tout entier; bientôt il fut à même d'étudier l'Écriture, de scruter les écrits des Pères et des saints Docteurs.

Et tandis qu'il faisait des progrès si rapides dans les lettres sacrées, son âme se pliait au joug de la règle sainte, et son cœur si pur et si noble s'élargissait, grandissait au contact des hommes de Dieu.

L'Esprit Saint accomplissait son œuvre.

Tous les moines en ce temps n'étaient point élevés aux ordres sacrés; on faisait choix des plus méritants.

Gérard, dès le jour de sa conversion, brilla d'un rare éclat au milieu de ses frères; sa vertu le désignait pour l'autel. Et si la science faisait encore défaut, nul ne pouvait douter que peu d'années eussent suffi à la lui acquérir.

Il résista, se jugeant indigne. Ce fut en vain. L'obéissance est pour un moine la première des vertus; et lorsque son prieur eut parlé, Gérard se soumit humblement. Dès la seconde année de sa vie claustrale, Théodulfe de Paris l'ordonna acolythe; l'année suivante il devint sous-diacre, et diacre un an plus tard, des mains de l'évêque Fulrade. Mais la neuvième année, il atteignit le faite des ordres sacrés; le pontife Adelhelme l'ordonna prêtre.

A cet endroit de sa vie, le biographe de Gérard nous décrit ses vertus, et, empruntant à saint Benoît les paroles de sa règle : « Plein de respect pour les anciens, dit-il, ses plus jeunes frères il les chérissait; il macérait son corps, passait ses nuits dans la prière, se croyait le dernier de tous.

Digitized by Google

Humble, patient, obéissant, il se faisait aimer; et tandis qu'il cherchait à être le dernier, ses frères le portaient bien haut dans leur estime; à tel point qu'on en vint à ne rien faire dans l'abbaye sans l'avis de Gérard.

***

Un jour, comme les frères étaient assemblés en chapitre, Gérard se leva et leur dit :

— Pères et seigneurs, amis de Dieu, fortunés courtisans du ciel, je ne sais comment dire pour traduire en paroles la gratitude dont déborde envers vous mon cœur. Pauvre pécheur, vous m'avez converti ; naufragé du siècle, vous m'avez ouvert le port, calme et serein, de ce moûtier béni. Que le ciel vous le rende pour moi ! — Mais il est un souci qui me reste.

Vous le savez, c'était au temps où, séculier, j'étais encore engagé dans les choses du monde. Un jour, aussi vrai que Dieu vit, j'eus une vision : le prince des Apôtres m'apparut en songe, suivi de son disciple, monsieur saint Eugène martyr, et m'enjoignit de bâtir une église. Dieu aidant je le fis, j'y établis des clercs et pourvus à leur existence.— Mais il manque une chose à cette œuvre de Dieu. Déjà, mes frères, vous m'avez compris. Aujourd'hui, de vos pieuses et généreuses mains, placez-y le fleuron lumineux que Dieu lui réserve, qu'il a depuis des siècles tenu caché sous votre toit. Des trésors de reliques vous en avez de quoi rendre illustre la Gaule tout entière; prenez pitié de cette pauvre église, votre sœur, qui n'en a point. Faites ce que Dieu veut, mes frères, — il vous bénira.

Il dit, et les moines se regardaient en silence.

Enfin l'un d'eux prend la parole au nom de tous.

— Père, dit-il gravement, père bien-aimé, tu nous demandes une grande chose. Aucun autre que toi ne serait exaucé. Mais Dieu le veut, tu nous le dis; et puis, que n'as-tu mérité toi-même? ta vie sublime qui depuis dix ans nous entraîne vers Dieu, tes exemples, tes vertus, ta charité constante, tout cela pourrait-il nous laisser insensibles? Tous tes biens, tu les a donnés à notre église : pourrait-elle te refuser quelque chose? Entre toi et nous tout est commun : oui, saint Eugène est à toi! en frères, nous te le cédons; et nous te donnerons d'autres reliques encore. — Prends-les, que Dieu te garde, et pars pour la terre qui te vit naître.

***

Et bientôt le couvent s'avance vers la trésorerie.

Quatre moines en aube chargent sur leurs épaules la châsse d'or aux mille couleurs, où l'émeraude le dispute en éclat au rubis le plus pur, où la topaze ne le cède en splendeur qu'au diamant, roi des joyaux. D'autres moines précèdent portant des torches ardentes; l'encens monte vers les cieux, se mêlant, sous la voûte du temple, aux suaves accents de l'antienne des martyrs.

Digitized by Google

Le corps de saint Eugène demeura exposé : les moines de Saint-Denis avaient à lui faire leurs adieux.

Plus d'une larme mouilla ces ossements sacrés, — temple, jadis, de l'Esprit Saint, — qui, au jour du jugement suprême, seront revêtus de la gloire.

***

La nuit venue, Gérard partit avec ses compagnons, escortant avec eux le précieux fardeau, acquis au prix de tant de sacrifices.

Tous étaient silencieux : on craignait les habitants du bourg qui devaient ignorer la pieuse convention des moines, car ils n'eussent point laissé partir leur saint.

Que de luttes, que de guerres, de revendications, l'histoire de ces âges de foi ne nous a-t-elle pas redites, pour le corps d'un saint personnage ! — Ils savaient, nos aïeux, que la vertu est plus que l'or, que la dépouille mortelle d'un ami de Dieu vaut plus que tous les trésors.

***

Arrivé à Couvin, dans le comté de Lomme, le pieux cortège fit halte.

Il y avait là deux moines de Saint-Benoît, enfants de l'abbaye de Saint-Germain, Werembert et Ermar. Ils étaient préposés à la garde du corps du saint martyr Venant.

Gérard les avait connus.

— Frères, leur dit-il, votre foi est célèbre ; jamais il ne fut dit qu'Ermar ou Werembert manquèrent à leur parole donnée. — Voici un trésor précieux, le corps de saint Eugène mon seigneur et maître. Jurez, frères, qu'auprès du corps de saint Venant vous le garderez, l'honorerez saintement, et le rendrez intact aux mains du moine Gérard, lorsqu'il repassera par ce lieu.

Il dit, et partit pour Liège.

Gérard voulait annoncer à l'évêque Étienne quel trésor précieux il apportait de France, pour enrichir les terres de saint Lambert.

***

Fidèles à garder leur précieux dépôt, les moines de Couvin, chaque nuit, chantaient la louange divine devant les reliques des deux saints.

Werembert, une nuit, plongé dans un profond sommeil, avait laissé passer l'heure de matines. Ermar l'attendait en vain.

Soudain saint Venant lui apparaît :

— Moine, que fais-tu? lui dit-il sévèrement. Est-ce ainsi qu'on s'acquitte du devoir sacré de la psalmodie sainte? Si ma présence te laisse indifférent, songe au moins que tu as en ce moment pour hôte le grand saint Eugène, soleil lumineux parmi les astres étincelants de la voûte des cieux. Lève-toi, va rejoindre ton frère qui t'attend.

Ce disant, il le frappa de son bâton

Digitized by Google

Honteux, confus, le pauvre Werembert se corrigea si bien de sa paresse, que de ce jour au retour de Gérard, dit la légende, il ne quitta plus l'église et y persévéra dans la psalmodie sacrée, devant les reliques dont il voulait être un fidèle gardien.

***

Le pieux évêque de Liège reçut avec transport l'heureux message.

— Gloire à Dieu, s'écria-t-il, gloire au CHRIST Rédempteur! Qu'ai-je fait pour qu'il me comble de faveurs? Quoi, nous aurons, dans nos terres, saint Eugène! Et ce glorieux martyr, venu de loin sur nos confins, nous apporte à tous le salut et la vie !

Que tardes-tu, Gérard? Pars, achève ton œuvre. Que Brogne sans délai soit mis en possession de son palladium sacré. Voilà que partent mes courriers. Sur tous les points de mon territoire je veux qu'ils annoncent l'arrivée prochaine du saint. Que le peuple s'assemble, qu'il accoure de toutes parts, et que l'entrée de saint Eugène dans le temple par Dieu bâti soit un glorieux triomphe, une sainte ovation.

***

Voyez-vous ce moûtier de saint Feuillen de Fosses?

Tout y est en mouvement.

Au calme habituel des jours de prière et d'étude a succédé le bruit, l'agitation, la sainte allégresse.

Dès l'aube, les cloches ont résonné au loin. Sur tous les points de l'horizon, de joyeux groupes font leur apparition : gens de plèbe, gens de cité, seigneurs, chevaliers à l'armure dorée, prêtres et lévites, — moines?

Non, les Normands les avaient balayés !

Tous accourent joyeux à la collégiale, antique demeure des moines.

C'est là le point de rendez-vous fixé par messire Dom Étienne ; c'est de là qu'on s'avance au-devant du corps de saint Eugène.

L'évêque n'y est point lui-même, mais son archidiacre est là revêtu d'un mandat du pontife.

Adelhelme marche, précédé du clergé de l'Église de Liège.

La croix est portée en tête, suivie des emblèmes des saints protecteurs de ces lieux. La foule est immense : hommes, femmes, vieillards, enfants, de toute classe et de toute bourgade.

Soudain apparaît au loin l'arche sainte, portée sur les épaules des moines.

Par trois fois, ému d'un respect profond, l'archidiacre se prosterne la face contre terre : toute la foule l'imite. On se frappe la poitrine, on avoue ses fautes, les larmes et les soupirs sont répandus à flots, miroirs éclatants et sincères de la componction sainte qui remplit tous les cœurs, en présence d'un héros dont la vie parfaite fait un tel contraste avec celle des vulgaires humains.

***

Digitized by Google

Un moment de silence ; puis Adelhelme prend la parole et dit: Vous tous qui m'entendez,rendez à Dieu toutes grâces,toutes louanges: car un astre des cieux est descendu vers nous. Plongés que nous étions dans l'épais nuage du vice, nous serons désormais éclairés et guidés dans le chemin du ciel. Gloire à Dieu, au plus haut des cieux !

Et le peuple, en chœur de répéter sans cesse : *Gloria in excelsis Deo!*

Aux pleurs du repentir succédaient les larmes de la joie. Puis revenaient les supplications :

Kyrie eleison! ayez pitié de nous, Seigneur !

Car, toujours, ici-bas, il nous faut gémir.

Mais le triomphe reprenait bientôt tous ses droits, et l'on n'entendait plus que ces mots:

Te Deum laudamus! O Dieu, nous te louons! O Dieu, nous te glorifions! O Dieu, nous te rendons grâces !

***

Les miracles ne manquèrent point.

Arrivé à Rouillon, le pieux cortège pressait le pas. Une femme accourt : elle porte deux cierges de cire dont elle veut honorer le saint. O prodige, la flamme jaillit d'elle-même au bout des cierges, emblème de l'éclat des vertus du martyr, de l'ardeur de sa charité (1).

Une femme d'Ermeton apportait en hommage au saint un tendre agneau choisi dans le troupeau. Soudain, un loup accourt, prend la bête et l'entraîne au fond de la forêt. Saisie d'effroi, la pauvre femme se lamente et s'écrie : « Eh quoi ? ô saint Eugène, tu perds ainsi ce que de si bon cœur je t'avais offert? De l'or ou de l'argent, je n'en ai point. Ce que j'avais je te l'ai donné; ne laisse pas ce vilain glouton dévorer mon pauvre agneau. — Le mien ? je me trompe, il est le tien! Sauve-le, je t'en conjure ! —

O prodige ! Le loup reparaît et rend l'agneau (2).

***

Enfin le pieux cortège arrive à Brogne.

Portées sur les épaules, ou de l'archidiacre, ou de Gérard, ou des moines ou des grands de l'Église de Liège, les saintes reliques sont conduites en triomphe dans le sanctuaire que Dieu leur a fait préparer.

Depuis ce jour, elles y restèrent, et y sont encore.

Le peuple s'écoula, le soleil se coucha sur cette mémorable journée. Et la gloire de saint Eugène commença.

***

Cependant l'ennemi de tout bien voyait avec fureur les fruits de vertu et de salut qui s'opéraient au tombeau du saint martyr.

1. *Analecta Bollandiana*, Translatio S. Eugenii, tom. III, p. 39.
2. *Ibid.* p. 40.

Digitized by Google

Un concours immense de fidèles affluait vers l'église de Brogne; la piété renaissait dans ce pays si longtemps dévasté et retombé dans une demi-barbarie par suite de la destruction des monastères ; on venait, au tombeau du saint, demander la guérison du corps, et les âmes, en même temps, se purifiaient.

Telle fut, de tout temps, la mission principale des lieux de pèlerinages.

Bref, c'en était trop pour l'implacable ennemi des âmes.

Il voulut circonvenir le pieux évêque Étienne, et se servit, comme instruments, de certains clercs des environs de Brogne, jaloux de cette église sœur.

Un jour ils vont trouver le prélat, qui d'aventure se trouvait de passage à Fosses.

— « Pasteur vigilant, lui dirent-ils, est-ce bien de votre sû et plein consentement qu'un étranger que l'on dit saint, mais dont l'héroïque vertu ne nous est point prouvée, reçoit dans votre diocèse un culte aussi exorbitant? Il est à Brogne un martyr, du nom d'Eugène, dit-on, apporté depuis peu du pays des Francs ; cierges, présents, oblations de tous genres affluent à son tombeau, à tel point qu'on le prendrait pour l'un des douze apôtres. — Où donc sont écrits les actes de son martyre? Certes, Seigneur évêque, il est de votre sage prudence de scruter cette affaire avec un soin profond, et de voir si ce culte est agréable à Dieu, ou non. »

Ils dirent et firent si bien qu'Étienne, oublieux de tout, partit pour Liège, résolu à interdire le culte de saint Eugène de Brogne.

***

A Malonne parvenu, soudain il est saisi de cruelles douleurs. Tout son corps est en feu ; tour à tour sa face devient écarlate, d'une pâleur de mort, ou même noire, ô horreur ! — On le croit sur le point de rendre l'âme.

— « Malheureux, s'écrie-t-il, qu'ai-je fait ! ô homme de peu de foi ! Oui, je les ai mérités, ces tourments ; j'ai mérité la mort ! J'ai prêté l'oreille aux impies, outragé saint Eugène. Malheur à moi ! »

Mais retrouvant dans son âme une lueur d'espérance :

— « Vite, dit-il, se tournant vers un clerc de sa suite, vite, ô mon frère ; si tu veux me sauver, hâte-toi, prends deux cierges aussi longs que mon corps, aussi larges que ma taille ; porte-les au saint martyr Eugène, dont j'implore le pardon de mes larmes. Oui, si j'échappe, je le jure, à jamais je lui serai dévot ! »

Le clerc part, presse son coursier, et bientôt il arrive à Brogne porteur de deux cierges si beaux que jamais pareilles chandelles n'avaient orné le saint tombeau.

Sur le pavé il les dépose, les arrange en forme de croix. Par quatre bouts il les allume, et tandis que la cire se consume, au pontife la santé revient.

***

Digitized by Google

Fidèle à sa parole, Étienne eut hâte de réparer ses torts.

Peu de jours s'étaient écoulés que déjà à Liège même il avait rassemblé en synode tout le clergé de sa juridiction. Et mandant aussitôt Anselme, sacriste de l'église de Brogne, il lui enjoignit de se munir de la *Passion de saint Eugène* ou actes de son martyre.

Ces actes furent lus dans la docte assemblée ; non seulement ils furent approuvés, mais, par un solennel décret, il fut stipulé que la fête du saint thaumaturge de Brogne serait à jamais gardée à l'instar du jour du Seigneur, dans toute la décanie ; en outre, que l'église de ce lieu demeurerait exempte de tout tribut à payer au siège épiscopal.

— Par là, dit l'évêque à tous les assistants, par mon exemple, je veux que l'on sache et à jamais retienne la puissance du martyr de Dieu saint Eugène, et le danger que court quiconque ose lui résister. (*A continuer.*)

LIBERTÉ.

ON parle beaucoup de liberté, d'indépendance, de tyrannie. A notre tour d'en dire un mot.

Liberté et indépendance sont souvent mal comprises. Chacun en veut, on les recherche avec avidité, mais il est rare qu'on les trouve, parce qu'on ne sait pas où elles sont.

On cherche la liberté, et on tombe sous le joug d'une tyrannie cruelle.

Quel est l'homme véritablement libre ?

C'est le chrétien convaincu, qui, méprisant le dire du siècle, s'élève au-dessus de la basse région de l'opinion, et agit à la face des humains selon l'impulsion de son âme.

Celui-là ne dépend d'aucun homme, ni d'un égal, ni d'un supérieur, ni d'un inférieur. Dieu seul lui en impose. Et parce qu'il reconnaît cette suprématie divine il échappe à la tyrannie de ce monde.

Tous les autres sont des esclaves.

***

Esclaves *d'aveugles* qui se perdent.
Esclaves de *malades* qui se meurent.
Esclaves de *traîtres* que l'on méprise.
Voilà ce que fait de vous le RESPECT HUMAIN !

Digitized by Google

Esclaves *d'aveugles* qui se perdent.

Je tends vers un but que je considère comme le bien suprême ; je connais le chemin qui y mène ; je suis intimement convaincu que toute autre voie conduit à l'abîme.

Je m'engage dans cette voie.

Mon voisin se met le poing dans l'œil droit et prend à gauche. Je le vois courir vers le précipice. Je le plains.

Mais parce qu'il rit, je tremble. J'ai peur, je ne sais de quoi. Je rougis, je ne sais pourquoi.

Et ce sot qui s'égare devient mon maître !

***

Esclaves de *malades* qui se meurent.

Mon âme jouit de la force virile que donne la foi en Dieu. Cette foi je l'ai sucée avec le lait; une éducation mâle l'a fortifiée et solidement assise ; l'étude, la raison et la grâce l'ont éclairée et à jamais ancrée.

Je crois, et je veux agir en conséquence.

Mon frère croyait aussi, mais sa foi est aujourd'hui malade, languissante, fiévreuse, à la suite de certains miasmes qu'il s'est incorporés je ne sais où ; son âme se meurt. J'ai conscience de son triste état ; je le plains.

Mais lui, jaloux du bonheur que me donne ma foi, veut me la ravir.

Il rit, je deviens pensif. Il se moque, j'ai honte.

Il crie, je prends la fuite.

Et ce malade, qui se meurt, triomphe !

***

Esclaves de *traîtres* que l'on méprise.

Oui, ils sont des traîtres et des lâches, beaucoup de ces hommes qui veulent faire la loi au monde.

Ils furent baptisés : ils ont trahi l'Église leur mère.

Ils furent élevés dans son sein : ils se sont retournés contre lui pour le déchirer de leurs mains.

Ils furent nos frères : ils nous ont désertés, ils ont levé l'étendard contre nous et veulent aujourd'hui nous écraser parce qu'ils connaissent la force qui réside en nous, et qu'ils ont peur !

Ils méritent notre mépris ; mais ils ont notre pitié. Car nous les aimons encore comme chrétiens.

Et ces traîtres, et ces lâches, nous feraient peur ? Nous nous abaisserions à nous faire les esclaves de leur sourire ?

Non, jamais !

Digitized by Google

Au nom de Dieu qui nous l'a donnée,
Au nom de JÉSUS-CHRIST qui nous l'a rachetée,
Au nom de l'Église qui nous la conserve :
Nous revendiquons notre LIBERTÉ !

***

Si les aveugles se jettent dans la fosse, j'en frémis.
Si les malades s'abandonnent à leur délire, je les plains.
Et les traîtres ? — Je prie pour eux !
Quant à moi, j'entends jouir de la liberté des enfants de Dieu. Nul ne sera mon maître, si ce n'est Dieu.
Je n'en ai qu'un : mais je le sers.

***

Nos frères révoltés, ils ont élevé un mur entre eux et nous.
S'ils sont encore nos frères, ce n'est que pour recevoir une part à nos prières : la part de l'enfant prodigue.
Car nous voulons les arracher à cet affreux naufrage.
En eux, nous ne haïssons que le mal.

***

Ils sont encore nos frères : j'y consens.
Mais seront-ils nos maîtres ? — Non !
Ils n'ont aucun droit sur nous ; nous ne serons point les esclaves de leurs sarcasmes.

***

Je suis dans la bonne voie : j'en suis fier.
Ma foi est robuste, et mon âme valide : voyez-le.
Mes actes sont l'écho de mes convictions : qu'on le sache.
Et vous ?
Les yeux bandés, vous courez en fous ; riez, si cela vous plaît.
Votre foi débile ou absente vous fait gémir au fond du cœur : je vous plains.
Vous agissez en traîtres ; revenez vers votre mère qui vous tend les bras.

***

Jeune chrétien, qui entrez dans le chemin de la vie, raisonnez et agissez ainsi.
Laissez rire aujourd'hui, méprisez.
Demain vous serez une puissance.
Car les lâches craignent l'homme fier de ses principes et qui se glorifie de les mettre en pratique.

Digitized by Google

VARIÉTÉS ET NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

DOM BONIFACE WIMMER ET LES BÉNÉDICTINS DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

L'ABBAYE de Saint-Vincent de Pensylvanie a célébré récemment une fête de famille, qui est devenue, par la part qu'y ont prise une foule de notabilités des États-Unis, un événement pour l'Ordre entier de Saint-Benoît, et même, on peut le dire, pour l'Église d'Amérique.

Le 29 décembre dernier, ce monastère, qui ne compte que quarante années d'existence et est déjà l'un des centres religieux et scientifiques des États-Unis, fêtait le cinquantième anniversaire de la profession religieuse de son vénérable abbé, le Révérendissime Dom Boniface Wimmer, fondateur de Saint-Vincent et propagateur de l'Ordre de Saint-Benoît dans l'Amérique du Nord.

La grande pompe qu'on a déployée dans cette circonstance, l'empressement avec lequel tous les amis du jubilaire et de l'Ordre de Saint-Benoît se sont spontanément réunis, montrent assez l'importance de l'œuvre créée par cet humble moine, œuvre qu'on voulait célébrer autant que le souvenir de son entrée dans l'Ordre monastique.

Dans ce long passé de cinquante ans, qui commence obscurément dans un monastère de Bavière, pour se continuer à travers mille labeurs en Amérique et s'y épanouir enfin en un magnifique faisceau d'œuvres de zèle et de sanctification, que d'exemples le vénérable jubilaire n'a-t-il pas semés sur son passage, que d'œuvres n'a-t-il pas implantées, que d'âmes amenées et affermies dans la voie de la perfection, que de jeunes cœurs pénétrés des principes chrétiens et rendus ensuite au monde pour l'édifier et le convertir !

C'est à l'abbaye de Metten, en Bavière, en l'année 1832, que Dom Boniface Wimmer, alors âgé de 23 ans, prit l'habit religieux. Pendant les douze premières années qui suivirent sa profession, il fut appliqué par ses supérieurs aux travaux du saint ministère et de l'éducation ; il y mit ce zèle surnaturel qui devait distinguer toute sa vie, et se donna tout entier à la tâche exigée de lui, tout en gardant au fond du cœur un ardent désir de prêcher la foi aux nations encore infidèles. Dieu, qui lui avait inspiré ce désir, veillait à ce qu'il ne s'éteignît pas. En 1846, l'épreuve de l'obéissance prit fin, et Dieu applanissant les obstacles, Dom Boniface put enfin partir, emportant la bénédiction de son abbé et les vœux de ses frères en religion, désolés de le voir s'éloigner.

Digitized by Google

Quelques religieux et quelques frères convers se joignirent à lui, et le nouveau missionnaire, devenu le chef d'une petite caravane monastique, partit pour le Nouveau Monde, sans autre appui que sa confiance en Dieu qui avait su autrefois guider les pas de ses prédécesseurs, les moines missionnaires des premiers siècles,et dont le bras était encore toujours puissant et secourable.

Les voyageurs débarquèrent dans les États-Unis, dont l'immense territoire, occupé encore en maint endroit par les sauvages et peuplé de nombreux colons allemands, offrait un vaste champ à leur zèle. L'évêque de Pittsbourg leur offrit dans la Pensylvanie une station de missionnaire, consistant en une église et une petite habitation. C'est là que le moine bavarois jeta les bases de l'œuvre que Dieu voulait édifier par ses mains et arroser de ses sueurs.

Les origines de l'abbaye de Saint-Vincent sont celles de toutes les œuvres entreprises pour Dieu. On y voit l'esprit de foi sans cesse éprouvé par l'absence de tout secours humain, mais toujours aussi fortifié par de providentielles interventions. En somme, l'œuvre grandit à mesure que la foi sort triomphante de ses épreuves et mérite l'aide divine promise à la bonne volonté.

En 1855, le nombre des religieux s'était déjà accru au point que le monastère put être érigé en abbaye. Dom Boniface reçut la bénédiction abbatiale et fut le premier, dans l'Amérique du Nord, à porter la crosse de Saint-Benoît.

L'école abbatiale, jointe à l'abbaye, prit aussi un accroissement rapide et devint la pépinière d'où sortirent un grand nombre de ces généreux catholiques américains dont les œuvres sont des exemples et parfois des reproches pour leurs aînés du Vieux Monde.

En 1880, trente-quatre ans après sa fondation, l'abbaye de Saint-Vincent était chef de la congrégation américano-cassinienne de l'Ordre de Saint-Benoît, et de son sein étaient sortis douze prieurés et deux abbayes, celles de Saint-Jean de Minnesota et de Saint-Benoît d'Atchison, dans le Kansas. Ces monastères réunis comptaient plus de 200 moines du chœur et 150 frères convers. Les religieux desservaient 49 paroisses.

Mais le zèle de Dom Boniface avait encore eu des fruits indirects. Son exemple lui avait suscité des imitateurs qui, brûlant comme lui du zèle des âmes et encouragés par ses succès, vinrent à leur tour planter des rejetons de l'Ordre de Saint-Benoît dans les États-Unis.

En 1854, l'abbé Henri IV d'Einsiedeln envoya en Amérique une colonie de moines, qui fondèrent le monastère de Saint-Meinrad, dans le territoire d'Indiana. Ce monastère fut érigé en abbaye en 1870 et est aujourd'hui chef de la congrégation helvético-américaine, qu'on peut justement rattacher, comme son aînée, à l'abbé de Saint-Vincent, puisque c'est à l'influence de son exemple qu'elle doit l'existence. A Saint-Meinrad sont déjà affiliés

Digitized by Google

deux autres monastères : l'abbaye de la Conception, en Missouri, érigée en 1881, et le prieuré du Nouvel Engelberg, en Orégon, fondé l'année dernière.

Voilà, dans ses grandes lignes, l'œuvre dont la pensée première fut conçue par l'abbé de Saint-Vincent.

Ce que nous en avons dit permet d'en apprécier la portée, encore qu'il s'agisse d'hommes et de choses bien éloignés de nous, mais rien n'en démontre plus éloquemment l'importance que l'éclat avec lequel les catholiques d'Amérique ont célébré l'homme en qui cette œuvre se personnifie.

Au dire du rapport que publient les *Études bénédictines de Raigern*, tout ce que l'école de Saint-Vincent a produit d'hommes distingués dans le courant de plus d'un quart de siècle s'est trouvé réuni autour du Révérendissime Dom Boniface pour célébrer son jubilé.

Il y avait tel ancien élève qui avait franchi 1200 milles (400 lieues) pour faire acte de présence à cette solennelle manifestation. Sept évêques s'étaient annoncés, mais quatre seulement avaient pu se rendre à la fête. Autour d'eux se groupaient quatre abbés de l'Ordre de Saint-Benoît, deux de chacune des deux congrégations américaines Puis venaient le Révérend Père Provincial des Franciscains d'Amérique, des religieux Carmes, Capucins, Rédemptoristes, et des membres nombreux du clergé séculier

Le programme de la fête étant trop chargé, on anticipa dès la veille les félicitations.

Le jubilaire fut donc conduit dans la grande salle de l'abbaye de Saint-Vincent pour y recevoir les présents qu'on lui avait adressés de toutes parts et parmi lesquels se distinguaient les dons insignes envoyés par le Saint-Père.

Monseigneur l'évêque de Nashville, au nom du Pape, prit le premier la parole, et après avoir exprimé la tendre affection du Père commun des fidèles pour le digne abbé de Saint-Vincent et pour son œuvre, il lut un décret de la congrégation des Rites, en date du 15 novembre précédent, élevant le Révérendissime Dom Boniface Wimmer à la dignité d'archiabbé de Saint-Vincent (1).

Après l'évêque de Nashville, l'abbé de Saint-Benoît d'Atchison lut un second décret de la même congrégation accordant au prélat jubilaire le droit de porter la *cappa magna*, ou grande chappe à traîne, manteau de chœur propre aux évêques et dont l'usage n'est accordé à d'autres que par un très rare privilège (2).

Mais là ne se bornaient pas les faveurs du Saint-Père. L'abbé de Saint-Jean de Minnesota s'avança à son tour, avec un troisième décret autorisant

1. Ce titre, qui fut longtemps le privilège des prélats du Mont-Cassin et de Saint-Martin de Hongrie, a été communiqué par le Saint-Père régnant au chef de la congrégation de Beuron et, dans la circonstance que nous rapportons, à l'abbé de Saint-Vincent.

2. Dom Guéranger, en récompense des insignes services rendus par lui à l'Église, reçut de Sa Sainteté Pie IX le droit de la porter. Après sa mort ce privilège fut continué à ses successeurs dans la dignité d'abbé général de la Congrégation de France.

Digitized by Google

le jubilaire à donner la bénédiction papale, le jour de son jubilé, à tous ceux qui assisteraient à la messe solennelle célébrée par lui.

Quoi de plus éloquent que ces multiples témoignages de l'extrême bienveillance du chef des fidèles? N'y voyons-nous pas la reconnaissance officielle des services rendus à l'Église d'Amérique par l'implantation de la vie monastique, les exemples et les sacrifices de tous genres si généreusement embrassés par le vénérable abbé depuis quarante ans?

Après les prélats, vinrent les membres du clergé séculier sortis de l'école abbatiale de Saint-Vincent. En leur nom, le grand vicaire de Vincennes lut une adresse latine et offrit au Révérendissime archiabbé deux superbes joyaux, une croix pectorale avec chaîne en or, et un anneau pastoral. Chacun de ces objets était orné d'améthystes et de douze brillants. Mgr de Nashville mit la bague au doigt du jubilaire, et Mgr de Columbus lui passa la chaîne autour du cou, en même temps qu'on le revêtait de la grande chappe, aux applaudissements enthousiastes de l'assistance, encore excités par les résistances inutiles de l'humble moine.

Le Révérendissime archiabbé se leva alors. L'éclat de ses nouveaux insignes ajoutait encore à son imposante majesté. En le voyant on songeait involontairement à Pie IX dont il rappelle étonnamment la stature et la marche. Doué, comme le bien-aimé pontife de sainte et glorieuse mémoire, du talent de l'improvisation, il tint longtemps son auditoire sous le charme de sa parole. Remerciant de grand cœur les amis et les fils accourus autour de lui, il chercha modestement à se dégager de toute participation dans la grande œuvre dont on lui faisait honneur.

Le prieur de l'abbaye vint ensuite, au nom des nombreux fils du jubilaire, lui exprimer leur affection, leur reconnaissance, leur humble soumission. Pour reconnaître la paternelle autorité avec laquelle il avait gouverné sa famille monastique pendant près de quarante ans, il lui offrit de la part du couvent une magnifique crosse du meilleur style. En même temps, pour compléter les ornements pontificaux, les paroissiens de Saint-Vincent, s'associant aux moines, remirent à celui qui a toujours été leur providence visible une mitre en drap d'or couverte de broderies et de pierres précieuses, exécutée, elle aussi, d'après les plus purs principes du style gothique.

La nuit vint sur ces entrefaites, répondant aux désirs de ceux qui aspiraient après le grand jour du lendemain.

La messe pontificale avait été annoncée pour 9 heures. Le cortège se forma un peu avant l'heure indiquée, dans le quartier abbatial : quatre-vingt frères convers ouvraient la marche. Puis venaient les novices, les moines, les huit prélats en mitre et en chape, enfin le jubilaire en habits pontificaux, revêtu de la grande chape et suivi d'un caudataire.

Le saint Sacrifice fut célébré d'après les rites accoutumés, rehaussés encore de la présence des évêques et des abbés. A l'Offertoire, qui est le moment

Digitized by Google

les moines émettent leurs vœux, le jubilaire interrompit le sacrifice pour renouveler entre les mains du doyen des prélats présents les vœux monastiques par lesquels il s'était lié à Dieu, un demi-siècle auparavant, dans la sainte religion du bienheureux Père saint Benoît. Mais qui pourra décrire l'émotion du vénérable vieillard, quand, au moment de lire la formule des vœux, on lui mit sous les yeux la charte même qu'il avait écrite et signée le jour de sa profession, et dont l'abbé de Metten, par une délicate attention, avait consenti à se dessaisir pour la circonstance! Que de choses ses yeux obscurcis par les larmes ne lurent-ils pas entre les lignes de ce document dont le séparaient cinquante années de travaux, de mortifications, de prières généreusement offertes à Dieu, avec l'aide de son Père saint Benoît. Sans doute il dut éprouver à cette vue une de ces émotions qui ne se décrivent pas et qui ne se devinent même que par ceux qui ont compris, par leur expérience personnelle, le bonheur intime avec lequel on se donne à Dieu, dans la profession monastique. Et ici il ne s'agissait pas d'un *avenir* que la fragilité humaine rend toujours incertain, mais d'un *passé* qui offrait la réalisation d'espérances qu'il eût été téméraire de nourrir, d'un passé qui apparaissait soudain aux yeux du vieillard comme quelque chose de réel, d'animé, comme une œuvre vivante destinée à se perpétuer peut-être pendant des siècles, pour la gloire de Dieu et le bien des générations futures.

Un prédicateur éloquent fit l'allocution, puis le Révérendissime archiabbé continua le saint Sacrifice et donna à l'assistance la bénédiction papale.

De nombreux télégrammes vinrent exprimer les vœux des absents. L'un d'eux apporta de l'Ancien Monde les félicitations de l'abbaye du Mont-Cassin, le premier monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, premier en date comme premier en dignité, dont l'abbé et les moines, persécutés par le gouvernement italien et menacés de voir s'éteindre en eux la plus ancienne des familles monastiques, applaudissaient à l'extension prise dans le Nouveau Monde par le vieux tronc bénédictin.

Nous n'avons pu faire qu'un récit bien pâle de cette belle fête, en nous aidant des rapports que nous en ont donnés des témoins oculaires. Il aurait fallu pour ce travail la plume et le cœur de l'un de ceux qui ont assisté à la cérémonie, qui ont été témoins de l'enthousiasme général et y ont participé. Mais ce que nous avons dit suffira cependant pour montrer aux lecteurs que Dieu suscite encore aujourd'hui d'admirables dévouements et que son bras ne cesse d'accorder la prodigieuse fécondité des âges de foi aux œuvres entreprises pour lui, chaque fois qu'il trouve des hommes dociles à suivre ses inspirations et à s'effacer pour le laisser agir.

Digitized by Google

LE CARDINAL SANFELICE.

UN nouveau prélat bénédictin vient d'être élevé à la pourpre romaine dans le consistoire secret du 24 mars. Cest Monseigneur Guillaume Sanfelice, des ducs d'Acquavella, et patricien napolitain, de la congrégation bénédictine du Mont-Cassin, archevêque de Naples. Il est né à Aversa le 18 avril 1834. Élevé dans l'abbaye de la Cava dei Tirreni, il y fit profession le 15 juillet 1855, fut ordonné prêtre en 1857, devint licencié en théologie à Naples, en 1865, et, à Rome, docteur *utriusque juris*, en 1866. Pendant plusieurs années il occupa le poste important de vicaire général du diocèse dépendant de l'abbaye ; c'est de là qu'il fut élevé, en 1878, à l'archevêché de Naples. C'est comme vicaire général à la Cava que Dom Sanfelice édita un important ouvrage sur les principes du droit canon (*Fundamenta juris canonici*, etc., 1878) ; il y prit une part active à ce mouvement littéraire et scientifique qui distingua à ce moment l'antique abbaye de la Cava (voir le *Codex Cavensis*, et les travaux du R^me^ Père abbé Dom Morcaldi), et s'occupa avec succès des deux écoles supérieures, séminaire diocésain et école abbatiale, qui sont annexées au monastère. L'illustre Pie IX déjà avait honoré de ses louanges les travaux et le zèle de l'humble moine. Depuis son élévation au siège de Naples, son rare mérite a été admiré du monde entier. Le synode de Naples, tenu en 1882, est regardé comme un véritable monument de science et de sagesse par les hommes les plus entendus de la Cour romaine.

En 1883, Mgr Sanfelice présida l'important congrès des catholiques italiens, et contribua puissamment au succès bien connu de cette assemblée. Enfin personne n'ignore l'attitude vraiment apostolique de l'archevêque de Naples lors de la terrible catastrophe de Casamicciola, les sommes qu'il a versées dans le sein des malheureux, et surtout le dévouement et le noble courage qu'il déploya pour le soulagement des victimes infortunées. Il n'y eut qu'une voix à cette époque, dans la presse de toutes les nuances, pour louer les vertus du grand évêque.

Sa place dans le Sacré Collège était marquée depuis longtemps. Le 24 mars enfin, Sa Sainteté Léon XIII a publié son nom, et quatre jours plus tard, dans le consistoire public du 28, Son Éminence recevait de la main du Souverain Pontife le chapeau cardinalice. A la seule exception du cardinal portugais Neto qui a été promu à la pourpre romaine en même temps que lui, notre cardinal est le membre le plus jeune du Sacré Collège ; il n'a, en effet, que 50 ans accomplis.

Qu'il nous soit permis, à cette occasion, de dire quelques mots de cette célèbre abbaye de la Cava, qui, en ce moment, ne compte pas moins de cinq de ses moines revêtus du caractère épiscopal : le cardinal Sanfelice, Mgr Serra, Mgr Salvado, Mgr de Riso et Mgr Gaetani d'Aragonia.

« Une chaîne de montagnes détachée des Apennins vient se rattacher,

Digitized by Google

à quelques milles de Salerne, aux roches abruptes de Cava, à l'aide de collines couvertes d'une végétation riche et variée. Les coteaux exposés au midi sont couverts d'orangers, de grenadiers et d'oliviers ; les sommets les plus élevés sont couronnés de robustes châtaigniers au feuillage touffu. A mesure qu'on approche de l'abbaye on est surpris de l'aspect sévère du paysage et de la vue des vieux bâtiments. »

C'est, en effet, dans une des contrées les plus belles du monde que se trouvent les grottes austères qui ont donné lieu d'abord à la retraite d'un saint moine ermite du Mont-Cassin, saint Lutice, et plus tard à saint Alfier, gentilhomme de la Cour de Salerne et moine de Cluny, fondateur de la Cava. Des constructions grandioses mais non moins austères que le paysage couronnent aujourd'hui les grottes qui ont donné leur nom au monastère. Il fut un temps où la nouvelle abbaye semblait devoir éclipser le Mont-Cassin lui-même. Tous ses premiers abbés furent des saints, en particulier *ses quatre premiers Pères*, saint Alfier, saint Léon, saint Pierre et saint Constabilis. Le bienheureux Didier, qui devint abbé du Mont-Cassin et pape sous le nom de Victor III, avait été moine à la Cava. Urbain II, son successeur, y vint en 1092 pour consacrer l'église du monastère. De nombreux cardinaux, archevêques et évêques sortirent de cette sainte solitude. Au XVe siècle (1494) le monastère de la Cava fut uni à la congrégation bénédictine du Mont-Cassin, et n'a cessé depuis d'en faire partie. Aujourd'hui, hélas ! les malheurs du temps ont presque dépeuplé l'abbaye, et l'on s'étonne de voir comment les quelques moines qui y vivent encore par tolérance puissent suffire à tant de travaux : administration diocésaine, école abbatiale, séminaire, travaux littéraires, ministère sacré, sans parler des devoirs de la vie monastique. Puisse la main de Dieu les multiplier avant que la chaîne presque neuf fois séculaire de ses antiques traditions ne soit à jamais brisée ! — La bibliothèque de la Cava est l'une des plus célèbres du monde : elle ne compte pas moins de 20,000 manuscrits dont beaucoup sont du plus haut intérêt. Le *Codex Cavensis* est destiné à rendre accessible au monde savant ce trésor unique.

RESTAURATION DE L'ABBAYE DE BUCKFAST
(ANGLETERRE).

C'EST toujours avec joie que l'on salue la résurrection d'une de ces vieilles abbayes qui firent jadis la gloire de l'Angleterre catholique. Ces restaurations semblent promettre le retour d'un passé brillant, mais dont il ne reste plus, hélas! que des ruines ; et cependant, en aucun pays peut-être le monachisme ne fut aussi florissant qu'en Angleterre : il y occupa une place telle que pendant de longs siècles son histoire et celle de l'Église n'en firent qu'une. C'est que la conversion de l'Angleterre avait été l'œuvre des moines. Saint Augustin et ses compagnons, qui gagnèrent au CHRIST ce

Digitized by Google

noble pays, étaient des missionnaires moines envoyés eux-mêmes par un pape moine. La première pensée de cette grande entreprise est due à un illustre fils de saint Benoît, au pape saint Grégoire le Grand, l'un des quatre docteurs de l'Église d'Occident. Depuis longtemps déjà il nourrissait dans le silence de sa cellule le projet de conquérir à la foi le peuple anglais que des circonstances providentielles lui avaient appris à aimer, lorsque son élévation soudaine au pontificat vint l'attacher pour toujours au sol de l'Italie. Toutefois il ne renonça pas à son projet et chargea des moines de son monastère de travailler en son nom à la grande œuvre dont Dieu lui avait inspiré l'entreprise. Telle fut l'origine tout à la fois du catholicisme et du monachisme en Angleterre. Leur histoire est une des plus belles pages des annales de l'Église catholique. Une fois établie sur le sol anglais, la vie monastique s'y développa avec une fécondité sans précédent. Toute l'Angleterre se couvrit d'abbayes, de cathédrales monastiques, d'écoles abbatiales. Parmi les nombreux monastères qui s'y succédèrent dans le cours des siècles, nous ne dirons qu'un mot de l'abbaye de Buckfast, qui vient d'être restaurée. Elle fut fondée en 1136 par une colonie de moines partie de l'abbaye-mère de Savigny, l'un des plus célèbres monastères normands de ce temps. Après une existence de quatre siècles, elle subit le sort de toutes les grandes institutions catholiques de l'Angleterre à l'époque de la Réforme. Son dernier abbé régulièrement élu mourut en 1535. Le monastère abandonné ne tarda pas à tomber en ruines.

Des moines bénédictins viennent d'acquérir ses vénérables restes et ont entrepris de les relever. Chassés de France par des lois révolutionnaires, les religieux de l'abbaye de la Pierre-qui-Vire, fondée en 1849 par le Père Muard, ont demandé l'hospitalité à la protestante Angleterre et celle-ci, comme dominée par le souvenir inconscient de tout ce qu'elle doit aux moines, a oublié son antique intolérance et les a laissés faire.

La restauration de l'abbaye de Buckfast n'est donc plus qu'une question de temps. Déjà les catholiques anglais ont pris en main les intérêts des moines exilés. Une commission composée des membres les plus distingués de l'aristocratie catholique anglaise s'est constituée à Londres dans ce but sous la présidence du duc de Norfolk.

Les ruines de Buckfast sont situées dans le Devonshire, entre Ashburton et Buckfastleigh. Il ne reste plus des bâtiments claustraux qu'une vieille tour appelée la tour des abbés. Détail intéressant et qui dénote une fois de plus l'esprit conservateur de la nation anglaise : Buckfast jouit encore jusqu'à ce jour devant la loi de ses anciens privilèges abbatiaux, de telle sorte que son dernier possesseur a pu remettre aux moines actuels, avec le bien lui-même, tous les droits qui y étaient attachés à l'époque où l'Église catholique florissait en Angleterre. Saluons avec joie la date du 29 octobre 1882, où le chant solennel de l'office divin, après une interruption de plusieurs siècles, a été rétabli par les moines de la Pierre-qui-Vire dans l'une des plus anciennes abbayes de l'Angleterre, et espérons qu'il ne cessera d'y résonner qu'avec la fin des temps.

Digitized by Google

NOS PAUVRES SŒURS D'ITALIE.

NOUS nous faisons bien volontiers l'écho des plaintes pleines de résignation qui nous arrivent de nos pauvres sœurs d'Italie, les Bénédictines expulsées de leurs monastères par le gouvernement. Peut-être se trouvera-t-il çà et là une âme compatissante, désireuse de venir au secours des humbles épouses du CHRIST, persécutées et molestées injustement. Toute offrande qu'on voudra bien nous faire parvenir dans ce but, nous nous chargerons de l'adresser en bonnes mains, heureux d'avoir pu contribuer en quelque chose à soulager nos sœurs si cruellement troublées dans leurs asiles de prière et de paix.

Voici ce que nous écrit l'abbesse du monastère de Castel S. Angelo de Visso, diocèse de Norcia : « Nous sommes sur le point de subir une des plus terribles épreuves qui puisse frapper une famille monastique : d'ici à peu de temps, nous serons expulsées de notre cher monastère ; il sera mis en vente et le prix en est fixé à fr. 6700. Mais espérons encore : puissent nos frères en Saint-Benoît et de pieux catholiques de tous les pays nous venir en aide par leurs aumônes, et nous permettre de racheter nos murs bien-aimés et de les mettre en mains sûres. Car nous avons juré à la face du ciel et de la terre d'y vivre et d'y mourir ! »

De son côté, l'abbesse de Sainte-Apollinaire d'Assise écrit : « Voilà vingt ans que, par ordre du gouvernement, nous fûmes expulsées de notre cher monastère. Les Sœurs Clarisses eurent la charité de nous offrir l'hospitalité ; elles furent forcées, depuis, d'admettre encore une autre communauté.

Aujourd'hui, après tant d'années de douleurs et de souffrances, une lueur d'espérance vient nous consoler enfin. Des personnes généreuses qui s'intéressent à nous ont trouvé le moyen de nous faire acquérir une maison où nous avons l'espoir de nous établir bientôt. Le paiement de cet immeuble était à faire en quatre termes de fr. 3000 chacun. Nous nous sommes épuisées pour les trois premiers versements ; quant au quatrième qui reste à faire nous ne savons pas d'où nous viendra le secours, mais nous nous confions en la divine Providence, et en nos frères en saint Benoît. Puissent de charitables aumônes venir nous tirer de notre pénible situation ! »

MAI A MARIE.

QUELLE fête dans la nature !...
Arbres géants, modestes fleurs,
Est-ce aux pieds de la Vierge pure
Que vous étalez ces couleurs ?

Est-ce pour sa beauté divine
Que vous exhalez sous les cieux,
Lilas, muguet, fraîche aubépine,
Des parfums si délicieux ?

Est-ce en l'honneur de cette Mère,
Que vous chantez, brillants oiseaux,
Que vous soufflez, brise légère,
Que vous murmurez, voix des eaux ?

Est-ce pour honorer Marie
Que vous marchez si pur, soleil,
Et que vous dorez la prairie,
Le soir, de ce rayon vermeil ?

Est-ce pour votre Souveraine
Que vous souriez, firmament,
Terre, pour votre aimable Reine,
Que vous vous parez si gaîment ?

J. C.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1884-85. — N° 4. — 21 Juin.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

24 Juin. — Mardi. — Nativité de saint Jean-Baptiste.

AU solstice d'hiver, alors que le soleil, vainqueur des ténèbres, recommençait à croître en éclat, nous avons vu le divin Orient se lever dans Bethléem ; aujourd'hui, après avoir atteint l'apogée de sa puissance, et au moment de voir diminuer l'action bienfaisante de sa rayonnante chaleur, l'astre du jour nous ramène la joyeuse nativité du saint Précurseur. Les Pères ont vu, dans ce mystérieux contraste, une allusion divinement ménagée aux paroles que prononça un jour sur les rives du Jourdain le fils de Zacharie, en parlant du Verbe fait chair: « Il faut qu'il croisse et que je diminue. »

Le saint Évangile, où apparaît si rarement le père nourricier de JÉSUS, et qui a si peu de pages sur sa sainte mère elle-même, contient les détails les plus circonstanciés et les plus magnifiques éloges, lorsqu'il s'agit de la personne de Jean-Baptiste. La sainte Église n'a point manqué de mettre à profit les précieux enseignements qui jaillissent de la vie pénitente et de la prédication du Précurseur ; elle les a unis d'une façon merveilleuse avec le développement de la sainte liturgie, particulièrement durant le temps de l'Avent. Aujourd'hui, elle veut présenter principalement à nos âmes le ravissant spectacle dont fut témoin la maison de Zacharie, et nous invite à dilater nos cœurs par une joie toute spirituelle.

Tout est joie en effet dans cette naissance qui précède le lever du Soleil de justice, et les échos en retentissent dans chaque antienne de l'office divin. L'ange l'avait prédit: « Beaucoup se réjouiront en sa Nativité. » Élisabeth bénit Dieu qui a mis un terme à sa stérilité; l'enfant qu'elle porte dans son sein a tressailli à la voix de celle qui a conçu son Seigneur ; Zacharie recouvre l'usage de la parole et dans un cantique sublime annonce aux Prophètes l'accomplissement des promesses qui leur furent faites ; à Israël, sa prochaine délivrance; à l'enfant nouveau-né, sa mission sublime ; les pieux voisins s'associent au bonheur de la famille, et sur toutes les hauteurs de la Judée on se demande avec saisissement ce que pourrait bien être un jour cet enfant ; enfin la sainte Église ne se lasse point de répéter ces paroles triomphantes : « Entre les enfants des femmes, il ne s'en est point levé de plus grand que Jean-Baptiste. »

Digitized by Google

Ne nous étonnons point de cette exubérance de joie manifestée par l'Église à l'occasion de la naissance du Précurseur: c'est le cri par lequelle elle reconnaît ce qui est sien ; elle ne saurait l'étouffer en voyant poindre le flambeau qui doit rendre témoignage à la lumière véritable. Il est vrai que les produits savants et austères d'une hagiographie née sous l'influence du jansénisme nous ont assez peu initiés à ces joies pures et naïves que causait à nos pères le retour des fêtes de leurs saints bien-aimés. D'un autre côté, il semble entré dans les principes de notre génération maladive que toute beauté véritable doit avoir, pour plaire et attirer les sympathies, je ne sais quel vague sentiment de mélancolie creuse, de rêverie poétique qui amollit les caractères et rend de plus en plus difficile l'accomplissement des sacrifices imposés par le devoir, et sans lesquels la joie véritable ne saurait exister ici-bas. Faut-il s'étonner après cela de l'empire chaque jour plus considérable qu'exerce sur nos sociétés modernes « cet inexorable ennui, qui, suivant l'énergique expression de Bossuet, fait le fond de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu ? »

Grâce au Ciel la contagion de cette tristesse malsaine n'a pu réussir jusqu'ici à changer entièrement l'aspect de nos villages éloignés des grands centres ; là, aux jours de fêtes, on voit encore ces simples et heureuses populations s'acheminer la joie peinte sur le visage vers la maison de Dieu ; durant le trajet on entend les joyeux éclats de rire des enfants et des jeunes gens, les bons mots du père de famille, les pieux entretiens de la mère entourée de ses filles ; une liberté franche et sans périls accompagne le repas de fête, et la soirée ne se passe point sans que l'église du hameau ait vu de nouveau les braves villageois chanter de leurs voix un peu rudes mais convaincues les psaumes sacrés et les antiennes apprises dès l'enfance, et puis ces vieilles séquences du temps passé dont le charme pénétrant fait désirer le retour longtemps à l'avance. Nous nous rappelons avec attendrissement la gaîté et l'entrain que nous vîmes présider durant notre enfance aux « feux de la saint Jean », touchant usage qui, rappelant le souvenir du flambeau brillant et ardent, réalisait la prophétie de l'Ange en donnant un nouveau caractère d'allégresse à la fête du saint Précurseur.

Puissent ces joies pures et innocentes ne point disparaître entièrement du milieu de nous ! La joie est l'efflorescence de l'amour ; se réjouir en Dieu c'est avoir compris son baptême, et offrir au Ciel le plus magnifique hommage qui puisse lui venir d'une créature raisonnable. La joie est le soleil de l'âme ; semblable à la vigne, l'âme peut se passer du soutien des consolations terrestres, elle dédaigne les ondes fugitives des délectations mondaines, mais il lui faut la joie pour croître et pour subsister. A mesure que la charité se refroidit, la joie disparaît aussi peu à peu dans un grand nombre de cœurs, mais elle demeure à jamais dans l'Église ; allons la puiser dans ses fêtes, dans ses chants de triomphe qui l'accompagneront jusqu'au dernier jour, parce que l'amour les lui a inspirés, et que l'amour ne saurait jamais disparaître de la sainte Église de Dieu.

Digitized by Google

26 Juin. — Jeudi. — **Saints Jean et Paul,** Martyrs.

L'Église a eu dans la suite des temps deux sortes d'ennemis : les uns l'ont attaquée par la violence, les autres par la ruse ; mais l'Épouse du CHRIST ne pouvant se laisser séduire par l'infernal dragon, il ne reste en somme que la force brutale à employer contre elle. Témoin de l'insuccès manifeste des premières persécutions, Julien l'Apostat, une fois arrivé à l'Empire, prétend peu à peu substituer le paganisme à la doctrine du Nazaréen ; et,pour mener sûrement son entreprise à bonne fin,il commence par proclamer la liberté de toutes les sectes, puis il supprime les immunités et les secours accordés aux Vierges et aux Églises ; enfin, il reprend les temples et autres édifices consacrés au vrai Dieu par la piété de Constantin. Il tient néanmoins à gagner les sympathies des personnages les plus influents des règnes précédents, et fait tous ses efforts pour les attirer à sa Cour. Or, y il avait à Rome deux frères, Jean et Paul, qui avaient jadis servi fidèlement Constance, fille de Constantin, et, des biens qu'elle leur avait laissés, nourrissaient les pauvres du CHRIST. Julien les invite à prendre rang parmi ses familiers. Les deux frères refusent : ils ne sauraient engager leur foi envers celui qui a trahi la foi de JÉSUS-CHRIST. Le tyran leur donne dix jours pour réfléchir. Le dixième jour, comme ils étaient tous deux en prière dans leur demeure, tout à coup le préfet de la cohorte prétorienne, Térentianus, se présente avec une image de Jupiter et leur ordonne, au nom de Julien, de choisir entre l'apostasie et la mort. « Si ton maître est Julien, reste en paix avec lui,répondent les courageux confesseurs; pour nous, nous n'en avons pas d'autre que le Seigneur JÉSUS-CHRIST. »

La religion chrétienne était déjà trop puissante à Rome pour renouveler le spectacle horrible des exécutions publiques. Térentianus fit donc trancher la tête aux deux frères dans leur propre demeure, devenue aujourd'hui l'église des Saints-Jean-et-Paul, l'un des plus vénérables sanctuaires de la Ville sainte. Ce glorieux martyre causa une vive impression parmi les contemporains ; nous voyons par les anciens Sacramentaires que cette fête se célébrait dès avant saint Grégoire avec une pompe extraordinaire, et plus tard encore elle est comptée par les conciles d'Angleterre parmi les fêtes d'obligation. L'antiphonaire romain contient aujourd'hui des restes précieux de l'antique office de ces deux saints. Saluons-les par cette antienne magnifique dont l'Église accompagne en ce jour le cantique des Laudes : « Les voici ces saints qui, pour l'amour du CHRIST, ont méprisé les menaces des hommes : bienheureux martyrs, il tressaillent d'allégresse avec les anges dans le royaume des Cieux : oh ! qu'elle est précieuse la mort des saints qui se tiennent sans cesse debout devant le Seigneur, et n'ont pu être séparés l'un de l'autre ! »

29 Juin.— Dimanche. — **Fête des saints Apôtres Pierre et Paul.**

La solennité des Princes des Apôtres a du moins en partie échappé à la

Digitized by Google

suppression qui en a frappé tant d'autres : l'office public en doit toujours être renvoyé au dimanche suivant; de plus, le jeûne obligatoire, transféré au samedi, continue d'annoncer aux fidèles une des plus grandes fêtes de l'année. Nous ne nous arrêterons pas ici à ce sujet si cher à notre cœur, parce qu'il sera traité plus loin d'une manière approfondie dans un article spécial. Rappelons seulement que les églises qui suivent l'indulte de 1802 pour la réduction des fêtes de précepte doivent faire en ce jour mémoire de tous les saints apôtres. Les fidèles s'associeront à ce pieux hommage par lequel la sainte Église semble vouloir réparer la diminution d'un culte si cher à nos pères, et si méconnu de nos jours.

30 Juin. —Lundi. — Commémoraison de saint Paul à Rome.

Dans l'origine, le Pontife romain, après avoir célébré le 29 les sacrés mystères auprès du corps de saint Pierre, se rendait avec sa Cour à la basilique de Saint-Paul et là se renouvelait la solennité des Messes. Prudence nous en a laissé une intéressante description dans l'un de ses poèmes liturgiques. Mais cette double fonction paraissant trop fatigante, le Pape se contenta dans la suite de célébrer saint Pierre au Vatican en son propre jour, et,pour suppléer à ce qui manquait dans l'office du 29, on fixa au lendemain une Commémoraison de l'apôtre des Gentils, jusqu'ici maintenue au rite double, mais élevée récemment au rite double majeur par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites.

La fonction pontificale a lieu dans la basilique patriarcale de Saint-Paul sur la voie d'Ostie, qui conserve le tombeau du grand Apôtre, avec cette inscription sublime dans sa simplicité : PAVLVS MARTYR. Elle est desservie, depuis de longs siècles, par des moines bénédictins, dont l'abbé exerce la juridiction épiscopale sur le territoire dépendant du monastère.

2 Juillet. — Mercredi. — Visitation de Notre-Dame.

Cette fête est d'institution relativement récente. A une époque où le Propre du Temps occupait la plus grande part dans l'office divin, on aimait à réserver pour certains dimanches ou féries plus particulièrement en vue le souvenir des mystères dont aucun jour ne retraçait encore le culte au calendrier festival.C'est ainsi que les plus anciens recueils liturgiques assignent au samedi des Quatre-Temps du carême l'Évangile de la Transfiguration, et au vendredi des Quatre-Temps de l'Avent celui de la Visitation. Le contraste qui résultait de ces apparitions joyeuses au sein des plus sévères journées de l'office férial ravissait la foi de nos pères, et ils imaginaient sans cesse quelque nouveau moyen de relever par une pompe inusitée le service divin de ces heureuses journées.

D'après Benoît XIV, la fête de la Visitation paraît avoir pris naissance en Orient, mais ne fut introduite dans l'Église latine qu'au XIIIe siècle par saint Bonaventure, qui l'institua en faveur des Frères Mineurs. Urbain VI,

Digitized by Google

en 1379, l'étendit à toute l'Église, et, dans ces derniers temps, Pie IX de sainte mémoire l'a élevée au degré des solennités de seconde classe.

Laissons à saint Bonaventure le soin de nous décrire la scène touchante que la sainte Liturgie propose aujourd'hui à notre dévotion [1].

« Notre-Dame, repensant aux paroles de l'ange, lesquelles il lui a dites concernant sa cousine Élisabeth, propose de l'aller visiter pour la congratuler, et d'abondant servir à icelle. Elle partit donc de Nazareth et s'en fut de compagnie avec Joseph, son époux, à la maison de cette pieuse dame, qui demeurait à distance de quatorze ou quinze milles ou environ de Hiérusalem. Ni l'âpreté, ni la longueur du chemin, rien ne la retarde, mais elle s'en va grand train, parce qu'elle ne voulait paraître longtemps en public, et par ainsi n'était-elle aucunement aggravée par suite de la Conception de son Fils, comme il échet aux autres femmes ; d'autant que le Seigneur Jésus oncques ne fut onéreux à sa mère.

« Considère icy, comme elle va seule avec son époux, la Reine du Ciel et terre, étant non point à cheval, ains à pied. Icelle point ne mène escorte de soldats ou barons, point ne se fait accompagner de camérières, ni de demoiselles d'honneur ; mais avec elle marchent la Pauvreté, l'Humilité et la Modestie, et ensemble l'honnêteté de toutes Vertus. Elle a davantage quant à soi le Seigneur, lequel a pour son cortège une grande et honorable compagnie, mais non la vaine et pompeuse du siècle.

« Or, comme elle fut entrée en la maison d'Élisabeth, elle salua cette sainte Dame, disant : « Salut, ma sœur Élisabeth. » Lors icelle tressautant de joie, et toute transportée d'allégresse et embrasée de l'Esprit-Saint, se lève et embrasse Notre-Dame moult tendrement ; puis après, exclamant en l'excès de sa liesse, elle dit : « Bénie êtes-vous entre toutes les femmes, « et béni le fruit de vos entrailles ! Et d'où me vient cette chance que la « Mère de mon Seigneur vienne à moi ? » C'est que du moment que la Vierge eut salué Élisabeth, Jehan fut au sein de sa mère, rempli du Saint-Esprit, et que par ensemble sa mère en fut aussi remplie... Vois combien grande est la vertu des paroles de Notre-Dame, puisqu'à leur prolation est conféré l'Esprit-Saint. Et de vrai tant en était-elle pleine, que des mérites d'icelle, l'Esprit-Saint remplissait encore les autres.

« Or, Marie répondit à Élisabeth, disant : « Mon âme magnifie le « Seigneur, et mon esprit tressaille en Dieu mon Sauveur ; » poursuivant en entier tout un cantique de liesse et de louanges. Par ensuite, les deux cousines s'en allant asseoir, la très humble Dame se plaça au plus bas endroit, aux pieds d'Élisabeth. Mais elle, incontinent, se levant et ne souffrant pas cela, releva icelle, et elles s'assirent de pair, l'une à côté de l'autre. Pour lors, Notre-Dame s'enquiert de la merveilleuse

1. Comme l'auteur de l'*Année liturgique*, nous emprunterons au R. P. Dom Le Baunier, Bénédictin de la Congrégation de France, quelques extraits de sa traduction en vieux style des pieuses méditations de saint Bonaventure sur la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Digitized by Google

conception d'Élisabeth, et Élisabeth de celle de Marie ; et telles choses se racontent l'une à l'autre ces deux chères Dames, moult joyeusement, et louent Dieu de l'une et l'autre conception, passant le temps en actions de grâces et menant des jours de liesse. »

6 Juillet. — Dimanche. — **Fête du Très Précieux Sang de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST.**

11 et 13 Juillet. — Vendredi et Dimanche. — **Fêtes de la Translation et du Patronage de notre bienheureux Père saint Benoît.**

Depuis le VIIIe siècle jusqu'à la fin du moyen âge, toutes les églises d'Occident, à part les contrées méridionales de l'Italie, célébrèrent à la date du 11 juillet la fête de la Translation de saint Benoît en France. Nous voyons même par les actes des conciles que, dans certains pays, en Angleterre, par exemple, c'était alors une sorte de solennité nationale, rangée parmi les jours que le peuple devait sanctifier par l'assistance aux saints mystères et l'abstention du moins partielle des œuvres serviles. Dans ces derniers siècles, sous l'influence de causes diverses dont nous n'examinerons pas ici la valeur, cette fête a complètement disparu, sauf dans quelques rares églises, et parmi les moines de France et d'Espagne. Comme on sentait néanmoins le besoin d'avoir dans la belle saison une fête en l'honneur du saint patriarche, pour se dédommager de la teinte de tristesse quadragésimale qui accompagne celle du 21 mars, on introduisit, à l'ancienne date du 11 juillet, une commémoraison solennelle de saint Benoît. Mais depuis l'établissement de la fête du patronage de saint Joseph, on a adopté, en un grand nombre de monastères, l'usage de célébrer le second dimanche de juillet la fête du patronage de saint Benoît, destinée à rappeler le souvenir des miracles obtenus par l'intercession du puissant thaumaturge et à réclamer sa protection pour les maux incessants qui menacent de nos jours l'Église, les Ordres religieux et la société entière.

14 Juillet. — Lundi. — **Saint Bonaventure,** Évêque, Confesseur et Docteur de l'Église.

A la suite de la transformation survenue dans l'étude et l'enseignement dès la seconde moitié du XIIe siècle, il était à craindre que le caractère traditionnel et religieux qui avait entouré les sciences sacrées encore abritées sous les voûtes du cloître monastique ne vînt à sombrer au sein des disputes tumultueuses qui accompagnaient dès lors les leçons de la théologie descendue dans les chaires d'université et parfois jusque sur les places publiques des grandes cités. Dieu y pourvut admirablement en faisant revivre dans les doctes enseignements et les écrits de saint Bonaventure la tendance contemplative et mystique des Anselme et des Richard de Saint-Victor. A ce titre, il a des droits tout particuliers à la

Digitized by Google

reconnaissance de l'Église, et c'est ce qui a fait dire à Trithemius: « Veux-tu être pieux et savant tout à la fois ? Sers-toi des livres de Bonaventure. »

L'Ange de l'École, il est vrai, brille d'un tel éclat, qu'il semble éclipser la splendeur des plus beaux génies ; mais il aurait peut-être été incomplet dans le plan de Dieu, si le Docteur Séraphique n'apparaissait à son côté. Thomas, placé entre le ciel et la terre, mais plus près du ciel, contemple la vérité, et écrit en termes simples et précis ce qu'il voit : il semble craindre de troubler, par l'expression de sentiments personnels, et partant multiples et passagers, le concert harmonieux de la vérité une et éternelle. Il voit : et il terrasse de tout le poids de son témoignage ce qu'il reconnaît contraire à cette réalité sublime, que le plus fort génie, soulevé par la grâce vers les cîmes les plus inaccessibles, lui a permis de contempler de son regard aussi perspicace que celui de l'aigle. Certes, Bonaventure n'occupe pas un rang médiocre parmi les lumières que Dieu a fait luire dans son Église ; mais ce qui le distingue avant tout, c'est qu'il montre sans crainte dans ses écrits les sentiments qu'inspirent à son cœur les vérités qu'embrasse son esprit ; il porte tout étincelants de feu ces stigmates de l'amour qui n'apparaissent qu'en rayons de lumière dans le saint docteur de l'Ordre dominicain. Par là, il est devenu populaire et accessible aux plus simples ; et l'on peut dire qu'il est un de ceux qui ont le plus contribué à répandre et à perpétuer les dévotions naïves et touchantes si en vogue depuis le XIIIe siècle, et dont la piété moderne aime encore à s'inspirer.

Ajoutons que les ouvrages de ce saint Docteur n'ont pas encore été étudiés jusqu'ici avec tout le soin qu'ils méritent ; c'est ce qui explique pourquoi les opuscules seuls se rencontrent dans la plupart des bibliothèques. Espérons que les savants travaux des humbles disciples de saint François nous mettront bientôt à même de goûter et d'apprécier la valeur de ses autres chefs-d'œuvre, et d'y puiser, avec un nouvel amour de la science sacrée si ardemment encouragée par le Pontife romain, de nouveaux moyens pour lui conserver ce caractère de piété et d'onction qui, joint au savoir modeste et solide, fait entrer la vérité jusque dans les esprits les plus prévenus.

15 Juillet. — Mardi. — Saint Henri, Empereur et Confesseur.

Tout resplendissant de l'auréole céleste qu'il a su joindre à son diadème terrestre, le puissant et pieux empereur Henri apparaît aujourd'hui sur le cycle. Saluons en sa personne un des types les plus glorieux de ces princes, véritables pères de la république chrétienne, dont le CHRIST fit don à son Église dans les temps passés ; et apprenons de lui combien est vraie la parole du saint Évangile : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, ce royaume qui est au-dedans de vous, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Rien ne semble manquer à sa gloire

Digitized by Google

devant le monde : ni les sages institutions qui font les grands législateurs, ni les éclatantes victoires qui peuvent donner un nom dans la carrière des armes. Bien plus, lorsque le pontife Benoît VIII, avant d'introduire le roi de Germanie dans la basilique de Saint-Pierre, où il devait le couronner empereur, lui demanda s'il voulait être le protecteur de l'Église, Henri le jura ; et nul prince ne donna jamais de plus grandes preuves de la fidélité à son serment ; les nombreuses fondations monastiques, les nouveaux évêchés fondés ou richement dotés, toutes les entreprises de foi encouragées et soutenues : tout démontre les avantages immenses qui devaient résulter pour la société chrétienne du long règne d'un empereur tel qu'Henri. Le ciel lui-même, en lui procurant une guérison inespérée devant le tombeau de saint Benoît, semble reconnaître le prix de sa vie un moment menacée.

Et cependant, bien autre est la préoccupation du puissant monarque. Dès sa jeunesse, il a fait vœu de continence perpétuelle, sacrifiant ainsi tous les avantages qu'aurait pu retirer l'Église de la descendance d'un prince aussi puissant que chrétien. S'il a cédé enfin aux représentations des prudents de la terre, dès le soir même du mariage sa virginale épouse a écouté avec joie la voix du jeune prince, qui l'invite à des noces immaculées. Mais ce n'est pas encore assez ; même au faîte des honneurs et de la sainteté, l'âme d'Henri, plus vaste que le monde, s'y trouve à l'étroit, elle aspire à le quitter pour entrer dans le cloître. Dans la basilique Vaticane, le César chrétien venait de recevoir des mains du Pontife romain le globe d'or surmonté de la croix et orné de pierres précieuses, lorsque, après l'avoir attentivement considéré : « Très bon Père, dit-il à « Benoît VIII, vous avez voulu par cet emblème m'apprendre comment « je dois user de la dignité nouvelle qui m'est conférée et gouverner « notre commune monarchie... Cependant cette croix surmontant le « globe du monde ne conviendrait véritablement qu'à ceux qui ont « foulé aux pieds les pompes de la terre pour mieux porter la croix du « Sauveur. » Et le soir même du sacre, le globe impérial était envoyé à Cluny pour être offert au saint abbé Odilon. Quelque temps après, Henri se trouve lui-même à Cluny ; et après avoir fait don, durant la messe solennelle de la saint Pierre, de la couronne et du sceptre impérial, il ne consent à quitter le monastère qu'après s'être vu associé à la communauté sainte, et s'être recommandé en toute humilité et contrition de cœur aux prières des moines.

Une autre fois, il a pu obtenir une entrevue du vénérable vieillard saint Romuald. « Ah ! s'écrie-t-il en voyant le saint abbé, plût à Dieu que mon âme habitât le corps de ce saint ! »

Enfin, Henri crut le moment venu d'accomplir son pieux dessein. Un jour, se trouvant dans le cloître de Saint-Vannes, il s'écria : « C'est ici le lieu de mon repos, voilà la demeure que je me suis choisie. » Et, incontinent,

Digitized by Google

il supplie le bienheureux Richard de le recevoir parmi ses moines. Le vénérable abbé est obligé d'avoir recours à un pieux expédient. On sonne la cloche du chapitre ; tous les religieux s'assemblent ; l'empereur introduit paraît devant eux dans le maintien le plus humble. L'abbé lui demande quel désir l'amène. Henri proteste qu'il a résolu de quitter les vanités du siècle pour servir Dieu jusqu'à la mort dans le monastère. — « Voulez-vous donc, dit l'abbé, pratiquer l'obéissance comme JÉSUS-CHRIST l'a enseignée ? » — « Je le veux, dit Henri, et avec la grâce de Dieu j'espère tenir fidèlement ma promesse. » — « Soit, dit Richard après un moment de réflexion ; je vous admets au nombre de mes moines ; mais vous m'obéirez ponctuellement en toutes choses ! » — « Je le jure, répondit le prince. » — « Eh bien ! reprit le vénérable abbé, je veux et j'ordonne que vous repreniez le gouvernement de l'Empire confié à vos soins par la Providence. Je ne doute point que vous ne vous acquittiez loyalement de ce premier office que vous enjoint l'obéissance monastique. »

Le nouveau moine obéit ; il avait compris, et nul doute qu'un nouveau et splendide joyau n'ait enrichi depuis lors la couronne que les anges lui tressaient au ciel.

Puissant empereur, héros magnanime, nous applaudissons à votre gloire et nous réclamons humblement vos suffrages en faveur de ces restes démembrés mais encore vénérables du saint Empire dont vous fûtes le défenseur et le père. Faites voir aux princes et aux rois qui nous gouvernent que l'Église du CHRIST et ses phalanges monastiques, loin d'être un obstacle et un sujet d'ombrage pour leur couronne, en sont le plus ferme appui et la sauvegarde la plus assurée. Protégez particulièrement, ô Henri, les fils du bienheureux Benoît qui vous combla de ses faveurs ; couvrez de votre céleste protection tous ceux qui, à des degrés divers, tiennent comme vous à s'agréger à l'Ordre renaissant du glorieux patriarche ; ceux-là surtout qui trouvent dans leur généreux dévouement le moyen d'accomplir des œuvres dignes des richesses et de la puissance des rois et des empereurs. Enfin, vaillant défenseur de l'Église, humiliez les ennemis de notre Mère, et obtenez que la paix soit rendue à nos temps malheureux.

16 Juillet. — Mercredi. — **Notre-Dame du Mont Carmel.**

Suivant une respectable tradition consignée par l'Église dans l'office de ce jour, la montagne du Carmel, d'où le serviteur d'Élie aperçut le nuage mystérieux, symbole de la Vierge qui devait enfanter, vit aussi s'élever sur sa cime le premier sanctuaire dédié à la mère de Dieu.

Il n'est donc pas étonnant que l'Ordre insigne des Frères de Notre-Dame du Mont Carmel ait toujours professé une dévotion extraordinaire envers la bienheureuse Vierge et mérité d'en recevoir de nombreux bienfaits. L'une de ses faveurs, qui a rejailli sur tout le peuple chrétien, est l'objet de la solennité de ce jour, célébrée d'abord dans l'Ordre du Carmel et dans cer-

Digitized by Google

taines églises particulières, puis étendue à toute la chrétienté par le Souverain Pontife Benoît XIII, dans la première moitié du siècle dernier.

Saint Simon Stock, élu prieur-général de l'Ordre en 1245, avait une tendre dévotion envers la mère de Dieu, et l'on raconte que, prosterné jour et nuit devant ses autels, il la conjurait de donner à ses fils quelque marque de sa bénigne protection. Il avait composé dans ce but ce magnifique motet, que nous avons encore entendu chanter de nos jours en certains diocèses de France:

Flos Carmeli, vitis florigera,
Splendor cœli, Virgo puerpera
Singularis,
Mater mitis, sed viri nescia,
Carmelitis da privilegia,
Stella maris !

« Fleur du Carmel, vigne fleurie, splendeur du ciel, Vierge féconde sans « égale, Mère pleine de douceur, et qui n'avez pas connu d'époux, accordez « vos faveurs aux enfants du Carmel, étoile de la mer. »

Or, un jour qu'il venait de redire avec larmes cette touchante invocation, Notre-Dame lui apparut, entourée d'une légion d'anges, environnée d'une auréole céleste, et tenant dans ses bras l'Enfant-Dieu qui souriait. Puis, s'adressant à son fidèle serviteur, elle lui remit le scapulaire de l'Ordre, en disant : « Reçois, mon cher fils, ce scapulaire de ton Ordre ; c'est la marque « du privilège que j'ai obtenu pour toi et pour les enfants du Carmel. « Celui qui mourra revêtu de cet habit sera préservé des feux éternels. C'est « un signe de salut, une sauvegarde dans les périls, et le gage d'une paix « et d'une protection spéciales jusqu'à la fin des siècles. »

Cette miséricordieuse apparition de la Vierge bénie eut lieu le 16 juillet 1251. Tout le monde sait les fruits abondants qu'a suscités dans l'Église la dévotion au saint scapulaire ; des livres sont remplis des merveilles de tout genre obtenues. Remercions-en le ciel en ce jour, et ranimons notre confiance envers cette pieuse livrée de la Reine du Ciel, en nous rappelant les promesses et les grâces nombreuses dont elle est l'instrument et le gage.

Digitized by Google

St Benoit dans la grotte de Subiaco.

Vie cachée.

QUARANTE milles de Rome était un lieu désert nommé jadis Sublac, aujourd'hui Subiaco.

Ce n'était point une de ces solitudes torrides de Pacôme ou d'Antoine, dans lesquelles un sol aride et un ciel de plomb constituaient tout l'horizon de l'ermite qui se condamnait à y passer ses jours.

Le désert de Sublac était austère, sauvage, mais à la fois grandiose et sublime: la grande âme de Benoît devait s'y élever vers Dieu par la libre contemplation des chefs-d'œuvre sortis de ses mains.

Un ravin, gouffre béant; des roches abruptes, élancées, tourmentées, repliées sur elles-mêmes, jetées comme à plaisir çà et là par la main d'un géant ; leur pied baigne dans l'onde sombre d'un torrent furibond, tandis que leur front calme et dégarni se dore des joyeux rayons d'un soleil d'Italie.

Dans le flanc du rocher, l'œil aperçoit un antre, creusé jadis par les eaux, alors le repaire de bêtes fauves. Benoît le choisit pour demeure ; il partage la tanière des bêtes du désert, plutôt que de souiller son âme au contact d'autres bêtes. *Ut jumentum factus sum:* « Seigneur, me voilà en votre présence comme une bête de somme, » pouvait alors dire l'admirable jeune homme, comme plus tard il devait nous l'enseigner au chapitre le plus magistral de sa Règle: *De Humilitate.*

Il cherchait véritablement Dieu.

Peu d'hommes, de nos jours, cherchent *vraiment* Dieu. — On veut bien le servir, mais à sa guise, en restant quelque peu soi-même, en disant, en faisant, en cherchant ce que l'on s'est plu à considérer comme volonté divine.

Mais, *chercher Dieu*, faire le vide dans son propre cœur, faire abstraction de sa personne, s'identifier *vraiment*, du fond du cœur, avec la volonté divine: oh! que c'est rare!

Et cependant, le secret des grandes choses est là.

Si vous ne redevenez comme de petits enfants, a dit le Seigneur Jésus, *vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.*

Et ailleurs:

Digitized by Google

Il faut que le grain de blé soit mis en terre et qu'il pourrisse, afin qu'il germe et produise son fruit au centuple.

Benoît l'avait compris.

Sur le point d'entreprendre, sans s'en douter, (c'est ainsi que se font les choses de Dieu,) une œuvre qui devait s'étendre sur la terre entière et la couvrir de ses fruits, pendant toute la durée des siècles, Benoît entre dans une grotte, s'ensevelit vivant sans esprit de retour au monde, et sacrifie généreusement à Dieu tout son être.

Dites-moi, que sont, à côté d'un tel acte, les grandes petites choses de notre temps ?

Mais écoutez la fin.

Tandis que saint Benoît cheminait vers sa grotte, un moine nommé Romain l'aborda et s'enquit de ce qu'il cherchait en ce lieu. C'était l'ange de la Providence, que sur l'heure, le Dieu de toute bonté lui envoyait du ciel. Benoît lui ouvrit son cœur, et Romain aussitôt devint son Père en Dieu : car tout homme, pour saint qu'il soit, a besoin d'un guide dans les sentiers de la vertu.

Des mains du moine Romain, Benoît reçut la robe de moine ; ce cœur ami versa dans sa jeune âme les premiers germes de la vie parfaite. Et Benoît partit, sûr de son confident, certain de n'être point trahi ; il franchit le seuil de cette retraite, si austère pour le monde, si douce à son âme amoureuse de Dieu, et s'y plongea dans les délices de la prière.

Le pain de l'âme, toutefois, ne peut suffire à notre chair mortelle, et Romain fut son père nourricier, en même temps que son maître. Mais comme aucun accès ne s'ouvrait à l'antre du jeune solitaire, le bon moine, du haut des roches voisines, lui descendait au bout d'une corde le pain pris sur son propre repas.

Une petite cloche tintait, glissant le long du rocher, et Benoît, s'arrachant à sa prière, tendait la main, prenait le pain et louait Dieu.

Mais l'horrible et envieux démon en voulait à la charité de Romain et au maigre repas du saint. Un jour, derrière un roc il s'embusque, il attend, et au moment où la clochette passe, d'une pierre lancée avec adresse il la rend à jamais muette.

Lecteur, si mon histoire vous paraît incroyable, je vous réponds qu'elle est de saint Grégoire. En voulez-vous, d'ailleurs, une preuve palpable : allez à Subiaco, frappez à la porte de la trésorerie, et parmi les reliques précieuses, on vous y montrera l'humble clochette brisée, que quatorze siècles n'ont pu soustraire à nos yeux étonnés.

Malgré Satan, le moine Romain continua son œuvre pie.

Digitized by Google

SAINT PIERRE.

LA fête du prince des apôtres a toujours été une des plus solennelles du cycle liturgique. Il en a été ainsi non seulement au temps où les fidèles accueillaient avec joie toutes les fêtes de l'Église, mais aujourd'hui, encore que tant de solennités ont été réduites à la suite des ravages causés par la Révolution, elle conserve son rang, sa vigile et son octave, au même titre que les grandes fêtes du Sauveur.

Rien ne fait mieux ressortir son importance que la place qu'elle occupe dans l'année liturgique. En effet, si on dégage de l'abondance des fêtes des saints, qui dans le cours des siècles sont venues occuper les jours de férie, les plus grandes et les plus anciennes fêtes, on ne peut méconnaître qu'elles se succèdent dans un ordre admirable, en tout conforme à leur dignité.

L'année ecclésiastique semble se diviser en deux grandes périodes. La première est consacrée au grand mystère de notre salut.

L'Église y rend ses hommages à Dieu qui nous a créés et sauvés, et y célèbre chaque personne de la Très Sainte Trinité, dans sa participation spéciale à l'œuvre de notre rédemption. La Noël nous montre le Père envoyant son Verbe pour sauver le monde; la fête de *Pâques* célèbre le Fils consommant notre délivrance, la *Pentecôte* est la fête du Saint-Esprit créant l'Église dans laquelle et par laquelle nous devons nous sauver.

La Fête-Dieu ou fête du Très Saint-Sacrement est la transition à la seconde période. Se rattachant à la Rédemption, dont l'Eucharistie rappelle l'acte suprême et dont elle renouvelle sans cesse les effets dans l'Église, elle inaugure tout aussi justement la seconde partie du cycle où la liturgie célèbre Dieu dans ses saints. Elle vient en tête des grandes solennités consacrées à la mémoire des créatures comme le mémorial du sacrement où elles ont puisé leur sanctification.

Mais avant de célébrer les saints, il est juste qu'une fête soit consacrée à la société, qui a été pour eux le port du salut. Entre le CHRIST et les saints, entre le Père et les fils, il y a celle que nous nommons si justement *notre Mère la sainte Église*, parce quelle seule peut nous enfanter à la vraie vie. Et comme cette Église n'est pas une abstraction mais devient visible, et dans le siège ou elle est établie, et dans la personne de son chef, « pierre apparente unie et conjointe par un ciment impénétrable au CHRIST qui est la pierre invisible et le fondement (1), » c'est à la mémoire du fondateur de l'Église, du premier pape, que les fidèles font hommage de leur reconnais-

1. Card. Pie, *Instruction synodale sur Rome considérée comme siège de la papauté.* Œuvres complètes, t. II, p. 470.

Digitized by Google

sance, c'est autour de sa personne sacrée qu'ils viennent redire leur bonheur de se sentir chrétiens.

C'est ainsi que se place, de droit, sur le cycle, *immédiatement après la Fête-Dieu*, la fête du chef visible de l'Église, et comme la liturgie ne sépare pas ceux que Dieu a unis, elle propose en même temps aux fidèles la mémoire de l'Apôtre des nations, que l'on voit toujours dans de si étroits et si mystérieux rapports avec le vicaire du CHRIST.

Nous voyons apparaître ensuite sur le cycle, à la tête et bien au-dessus de toutes les autres créatures, celle que nous nommons aussi à si juste titre notre Mère, et qui résume en elle toutes les perfections et toutes les grâces de l'Église parce quelle a été créée pour en être, dès son origine, le type accompli. La liturgie la célèbre dans la plus grande de ses fêtes, dans son *Assomption* au ciel qui a consommé son union avec Dieu. Après la fête de leur Reine viennent les Anges, vénérés dans leur chef *saint Michel*, puis tous les saints dont la mémoire est résumée en une seule fête, celle de *la Toussaint*, enfin les âmes de tous *les fidèles défunts* qui occupent déjà les parois du Ciel et ont été jugées dignes d'être admises un jour en la présence de Dieu.

Tels sont les souvenirs que, dans cette seconde période de l'année liturgique, l'Église rappelle à Dieu et à ses enfants, avec la légitime fierté du serviteur fidèle qui rend compte des fruits du champ confié à ses soins.

Au milieu de ces solennités, la fête des saints apôtres occupe, comme on le voit, un des hauts sommets. Aussi la voyons-nous apparaître dès les premiers temps de l'Église et, après les fêtes du Sauveur, il n'en est pas de plus ancienne (1). Aujourd'hui encore elle tient à Rome ce rang éminent, car, sur les quarante chapelles papales célébrées annuellement, il n'y en a que trois où le Pape officie lui-même: celles de la Noël, de Pâques, et des saints Apôtres.

Comme toutes les fêtes anciennes, la fête des saints Pierre et Paul se distingue par cette majesté, cette sobriété de détails qui était le caractère des œuvres de l'antiquité et de la liturgie à son berceau. Un fait est rappelé sans cesse: celui de la primauté de Pierre. Dans l'Évangile, dans les leçons, dans les répons, nous ne cessons de répéter qu'il est Pierre, et que sur cette pierre a été fondée l'Église, qu'il est le pasteur suprême auquel ont été confiées les clefs du royaume du Ciel, qu'il doit paître les brebis et les agneaux et confirmer ses frères. Ce fait capital est répété sans cesse: il est si grand que l'Église n'en relève pas d'autre. Les saints plus rapprochés de nous nous sont plus familiers: il nous faut connaître plus en détail les circonstances de leur vie pour saisir le caractère et le degré de leur sainteté. Chez le premier chef de l'Église, au contraire, un seul fait nous en donne la mesure, et ce fait c'est la confiance illimitée que le CHRIST lui a témoignée

1. Binterim., *Die vorzueglichsten Denkwuerdigkeiten der christ-katholischen Kirche.* Mayence, 1829, t. V, 1re p., p. 382.

Digitized by Google

en le choisissant comme pierre fondamentale de son œuvre. Mais si la liturgie n'a guère recueilli les faits secondaires, la tradition supplée en partie à son silence et les fouilles de l'archéologie ont remis en lumière des monuments du passé d'où jaillit une clarté assez vive pour nous permettre de suivre le chef de l'Église dans les principaux épisodes de ses courses apostoliques et de le voir exerçant dès le principe et sans conteste la primauté dont le CHRIST l'avait investi.

Les faits consignés dans les saintes Écritures nous montrent déjà saint Pierre dans son rôle de pasteur suprême. Il est toujours nommé le *premier* ou le *seul* des apôtres dans toutes les circonstances importantes; c'est lui qui, après la Pentecôte, opère le *premier miracle*, c'est lui qui prend *le premier la parole* et opère les *premières conversions* parmi les Juifs et les Gentils. Ses premières prédications gagnent à l'Évangile huit mille de ses compatriotes et la conversion du centurion Corneille ouvre à ses collègues dans l'apostolat des champs immenses qui ne tarderont pas à être témoins des gigantesques travaux de saint Paul.

Pierre, après avoir tracé aux autres la voie, est conduit par l'Esprit de Dieu sur un autre théâtre, au centre même de l'empire que le CHRIST s'est choisi. C'est vers l'an 42 que la capitale du monde reçoit dans ses murs le premier prêtre de la religion qui devait la rendre immortelle, et ici encore c'est le prince des apôtres qui remplit cette mission.

L'empereur Auguste avait accordé aux Juifs une partie de la région transtibérine: ce fut là, sans doute, que Pierre descendit en arrivant à Rome et il est permis de supposer qu'il y reçut l'hospitalité d'Aquila et de Priscilla, ces époux juifs dont il est fait mention dans les Actes des apôtres (1). Mais son séjour auprès d'eux ne fut pas de longue durée, car les actes de sainte Praxède et le martyrologe nous apprennent qu'il devint l'hôte du sénateur Pudens qui habitait le Viminal. L'Apôtre fut mis ainsi en relation avec le monde aristocratique de la capitale. Comment cela se fit-il? Nous n'avons que des conjectures pour répondre à cette question, mais elles ont bien leur valeur.

D'abord le centurion Corneille appartenait, comme son nom l'indique, à une illustre famille de Rome, la gens Cornelia, qui, après avoir brillé d'un grand éclat, s'était retirée ainsi que beaucoup d'autres de la scène publique, après que « l'empire brutal de la force se fut élevé sur les corruptions de la république » (2). Or, le bienfait de la foi accordé à un membre de la famille Cornelia devait avoir eu un grand retentissement. Peut-être même Corneille, si empressé à se communiquer à son entourage (3), avait-il déjà fait des prosélytes dans sa famille? Il est donc fort probable que ce fut par la famille Cornelia, sinon par le centurion Corneille lui-même, que saint Pierre fut mis en relation avec le sénateur Pudens. D'autre part, Priscille, dont le nom romain est toute une révélation pour qui sait avec quel soin on observait

1. Cf. Act. 18, 2. — 2. Dom Guéranger: *Sainte Cécile*, p. 5. — 3. Cf. Act. 10, 33.

Digitized by Google

autrefois les noms d'origine, semble avoir été une affranchie de quelque grande dame romaine. Or, les actes de sainte Praxède nous apprennent que la femme de Pudens se nommait Priscille. Cet indice, joint à d'autres fournis par la science épigraphique, a fait dire à M. de Rossi que les relations des Pudens avec Aquila et Priscilla sont « un des faits de l'histoire chrétienne primitive de Rome les mieux établis par les monuments ».

Le Viminal fut donc la principale résidence de saint Pierre à Rome. C'est là que, sous ses yeux, fut écrit, à ce que l'on croit, l'Évangile de saint Marc, qui semble presque un abrégé de celui de saint Matthieu, bien qu'il contienne beaucoup de faits nouveaux dont saint Pierre avait été le témoin. Dans la pensée de l'Apôtre il était spécialement destiné aux Gentils pour lesquels les preuves tirées de l'accomplissement des prophéties étaient moins convaincantes; c'est là qu'il écrivit sa première épître, datée du nom symbolique de Babylone (1).

Un ancien hypogée, situé entre la voie Nomentane et la voie Salaria, nommé le cimetière Ostrien, et appelé dans les anciens itinéraires et dans les actes: « *ubi Petrus baptizabat, cœmeterium fontis Petri* », était, selon toute apparence, le lieu où était établie la « chaire » épiscopale de saint Pierre, siège obscur alors et inconnu, mais dont le nom allait devenir le symbole du pouvoir pontifical lui-même.

Mais saint Pierre, comme saint Paul, comme tous les ouvriers du CHRIST, devait apprendre par l'expérience combien il faut souffrir pour son nom.

De graves dissentiments avaient surgi parmi les Juifs établis à Rome, entre ceux qui saluaient le CHRIST comme Messie et ceux qui le repoussaient (2). Ces controverses atteignirent des proportions telles que l'empereur en prit ombrage et qu'il en expulsa les fauteurs comme perturbateurs de l'ordre public (3) (47). Heureusement l'Église avait eu le temps de prendre racine à Rome. L'esprit du mal ne put détruire la semence déjà répandue et, malgré ce départ de saint Pierre et de la plupart des Juifs, l'Église se propagea si rapidement parmi les Romains que peu d'années après (en 53) saint Paul atteste dans son épître aux Romains que leur foi est déjà célèbre dans le monde entier.

Pierre cependant était retourné en Orient. Il y présida l'assemblée des apôtres à Jérusalem, puis il semble avoir eu sa résidence à Antioche, d'où il rayonna dans les provinces d'Asie et dans la Thrace, fondant partout et établissant solidement de nouvelles églises. Après huit ans d'exil, la mort de Claude (54) lui rouvrit le chemin de Rome. « Il est indubitable qu'à son second séjour à Rome, Pierre fixa son domicile permanent au Viminal (4) ». Là demeuraient les familles Cœcilia, Cornelia, Prudens, Plautia, Pomponia, Flavia dont les noms se rencontrent si souvent aux premières pages des annales chrétiennes. C'est au milieu d'elles que Pierre vint s'établir, mais la communauté romaine était trop florissante pour que le

1. Petr., 5, 13. — 2. Suétone: *Claude*, 25. — 3. Acta 18, 2. — 4. Dom Guéranger, loc. cit., p. 53.

Digitized by Google

prince des Apôtres ne songeât pas à de nouvelles conquêtes. Après s'être prêté deux ans encore aux pieux désirs des fidèles, il partit pour évangéliser les régions du septentrion. « Plusieurs villes d'Italie entendirent d'abord sa voix; puis il franchit les Alpes et pénétra dans les Gaules. Le Vénérable Bède, un biographe grec du VIIIe siècle reproduit par les Bollandistes, un auteur syriaque du VIe siècle publié par le cardinal Maï, nous montrent l'Apôtre évangélisant jusqu'à la Grande-Bretagne. L'Espagne le vit aussi, et il est probable qu'avant de rentrer à Rome, il visita la côte d'Afrique, de sorte que tout ce qui devait former le patriarcat d'Occident aurait été parcouru et sanctifié par ses pas (1). »

Tout l'Occident reçut ainsi la bonne nouvelle et Pierre, rentré à Rome, n'eut qu'à se réjouir des nouveaux accroissements de l'Église romaine.

Mais cette prospérité avait excité de nouveau la rage de Satan. Dieu permit alors, pour le bien de son Église et des ouvriers de sa vigne, qu'il jugeait dignes du repos, qu'une première persécution se déchaînât sous le souffle du démon. C'était la seule honte qui manquât encore au règne de Néron pour offrir le spectacle de toutes les turpitudes. Saint Paul fut arrêté et saint Pierre, après avoir écouté un instant la voix de la prudence humaine, revint dans la Ville éternelle où le sang des chrétiens commençait déjà à rougir les places publiques. Cette ville, où il était venu apporter le flambeau de l'Évangile, devait être le témoin de son martyre et le lieu de sa sépulture.

Au jour marqué par les desseins de Dieu, il fut arrêté et enfermé dans la prison Mamertine, cachot sombre et affreux qui ne servait que pour les prévenus chargés d'accusations intéressant l'État. Il y gagna encore au CHRIST deux de ses gardiens, saint Procès et saint Martinien, qui ne tardèrent pas à sceller de leur sang la sincérité de leur conversion.

Bientôt une sentence de mort fut rendue au nom de l'empereur. Le 29 juin 67, le saint Apôtre fut tiré de son cachot et conduit au lieu de son martyre, en dehors des murs de la ville, comme le voulait la loi romaine. L'endroit désigné pour le supplice était entre le cirque de Caligula et les collines vaticanes. La croix fut plantée à peu près à l'endroit ou l'on vénère aujourd'hui, dans la basilique de Saint-Pierre, la statue en bronze de l'Apôtre.

Avant de mourir, le vicaire du CHRIST donna encore une dernière preuve de sa profonde humilité, en demandant à être crucifié la tête en bas, ne se jugeant pas digne de mourir comme son maître. La demande lui fut accordée et c'est dans cette humble attitude qu'il mourut, pendant que les dernières gouttes de son sang, s'épanchant sur le sol romain, en achevaient la conquête.

Ainsi se termina sa course terrestre, ou plutôt la première partie de sa vie, car, comme participant aux privilèges du CHRIST, chef invisible de l'Église, il est immortel et jusqu'à la fin des temps il sera toujours vivant

1. Dom Guéranger, loc. cit., p. 56.

Digitized by Google

dans la personne de ses successeurs, comme aussi dans cette ville de Rome où tout l'univers viendra lui rendre hommage, et dans les cœurs des fidèles pour qui il est l'incarnation de la sainte Église elle-même. Son corps fut déposé dans le cimetière voisin, celui de la famille Cornelia, sous les collines du Vatican. C'est là qu'il repose encore et, tandis que les ossements des Césars sont ensevelis dans la poussière de l'oubli, la pierre qui recouvre l'humble pécheur galiléen qui les a vaincus et remplacés dans la Ville éternelle est aujourd'hui le « centre et le rendez-vous du monde entier ». Elle est devenue ce rocher inébranlable qui porte les immenses constructions de l'Église, et ce phare qui seul peut calmer nos terreurs et soutenir nos espérances au milieu des orages de ce monde.

Il en a été ainsi dès le premier jour, car à peine saint Pierre a-t-il expiré sur le bois de la croix que ses reliques et la ville qu'il a illustrée par son règne et son martyre deviennent l'objet du culte et du respect des fidèles. Et dès le principe aussi ce culte a un caractère nettement défini: c'est le prince des Apôtres, le chef de l'Église, le vicaire du CHRIST que l'on vient vénérer de toutes les parties du monde.

Les catacombes, qui conservent les plus anciens monuments de la piété des fidèles, sont unanimes dans cet enseignement. Tantôt saint Pierre est assis à côté du Sauveur, tandis que les autres apôtres sont debout, tantôt il reçoit du CHRIST un sceptre royal. Sa primauté sur saint Paul s'affirme aussi clairement. Quand les deux princes des Apôtres paraissent seuls, saint Pierre a la place d'honneur, ou bien il se tient d'un pas en avant, ou il est couvert d'ornements plus riches. Dans la barque de l'Église, saint Paul est à la quille, mais saint Pierre tient le gouvernail (1).

Lorsque Constantin eut fermé l'ère des persécutions, l'Église sortit des catacombes et se mit à élever ses premiers temples dont les types, modifiés sous les multiples influences du génie, du climat, des besoins et des ressources de chaque peuple, allaient couvrir le monde entier. La première basilique chrétienne fut consacrée par le pape saint Sylvestre, et dédiée au Sauveur. Mais la seconde, consacrée huit jours plus tard seulement par le même pape, fut placée sous l'invocation du prince des Apôtres dont elle couvrait le tombeau. La dédicace eut lieu le 18 novembre 324, en présence de l'empereur Constantin, qui, de ses propres mains, en avait tracé les contours et commencé à en creuser les fondations.

Cette basilique, la plus célèbre du monde, fut dès l'époque de sa fondation l'objet d'une vénération extrême qui s'est conservée jusqu'à nos jours. Les ennemis mêmes de la foi l'ont habituellement respectée lorsqu'ils ont saccagé la ville de Rome. Alaric (410), Genséric (455), Vitigès (538) et Totila donnèrent l'exemple de ce respect.

Plusieurs monarques ont envoyé par dévotion leurs couronnes à la con-

1. Dom Maur Wolter, archiabbé de Beuron: *Les catacombes de Rome et la doctrine catholique.* Paris, Tequi, 1872, p. 92, sqq.

Digitized by Google

fession de Saint-Pierre; d'autres en grand nombre ont quitté leurs États pour venir humblement s'agenouiller au pied des trophées de l'Apôtre. Tels furent Charlemagne qui, lors de sa première visite (774), voulut monter à genoux les degrés de la basilique; le roi d'Allemagne Henri l'Oiseleur; les trois empereurs du nom d'Othon; l'empereur saint Henri II et sa femme sainte Cunégonde; les empereurs Louis de Bavière, Charles IV, Sigismond et Frédéric III; le roi saint Canut de Danemark; le saint roi Richard d'Angleterre avec ses trois enfants, saint Willibald, saint Winibald et sainte Walburge.

L'histoire rapporte que Cedualla, roi de Wessex, vint recevoir le baptême à Saint-Pierre et mourut dans la basilique même avant que huit jours se fussent écoulés, comme il l'avait demandé au prince des Apôtres (1).

D'autres princes offraient leurs royaumes à saint Pierre pour les recevoir de lui comme fiefs du Vicaire de JÉSUS-CHRIST. Parmi ces princes on cite les rois anglo-saxons *Offa* et Ethelstane (2); les rois goths d'Espagne avant l'invasion des Sarrasins (3); les rois saxons depuis 804 (4); saint Étienne, premier roi de Hongrie (5); les rois de Pologne, qui payaient à la confession de Saint-Pierre un cens annuel de cent marcs d'argent (6), et plus tard un denier pour chacun de leurs sujets (7); la comtesse Mathilde de Toscane, qui institua saint Pierre héritier de ses possessions (8); Alphonse, premier roi de Portugal, qui s'engagea, en reconnaissance du titre royal, à payer chaque année deux marcs d'or à Saint-Pierre (9); Pierre d'Aragon, qui fut couronné au Vatican et promit un tribut annuel et perpétuel de 250 pièces d'or (10); Jean sans Terre, roi d'Angleterre, qui s'obligea à payer mille livres par an (11).

Il y a jusqu'aux souverains de la Russie aujourd'hui si attachés au schisme qui se distinguèrent par leur zèle. « Votre fils, écrit saint Grégoire VII au czar Démétrius, nous a demandé avec d'ardentes prières de recevoir de nos mains son royaume en don de saint Pierre, prince des Apôtres. Il nous a assuré de la manière la plus positive que sa pétition était revêtue de votre approbation... Nous avons donné notre assentiment à ces vœux parce que cela nous paraissait juste en considération de votre consentement et de la dévotion du demandeur, et nous lui avons remis le gouvernement de votre royaume de la part de saint Pierre, avec l'intention et le charitable désir de vous placer sous la protection de ce même saint afin qu'il vous garde et vous protège par son intercession auprès de Dieu, vous, votre royaume et tous vos biens (12). »

Parmi tous les princes que nous avons nommés, les plus fidèles à remplir leurs obligations de vassaux furent les rois d'Angleterre qui, jusqu'à

1. Baronius, ad ann. 689, num. 1. — 2. Id., ad ann. 775, num. 10 et ad ann. 924, num. 9. — 3. S. Grégoire VII, l. I, ep. 7. — 4. Baronius, ad ann. 804, num. 5. — 5. Id., ad ann. 1000, num. 12. — 6. Id., ad ann. 1013, num 3. — 7. Bussière, *Les sept basiliques de Rome*. Paris, Lecoffre, 1846, t. I, p. 345. — 8. Baronius, ad ann. 1077, num. 24; — Id., 1102, num. 20. — 9. Id., 1179, num. 16. — 10. Bussière, op. cit., p. 345. — 11. Id., op. cit., p. 345. — 12. Baronius, ad ann. 1075, num. 27, sqq.

Digitized by Google

Henri VIII, payèrent régulièrement leur tribut à l'Église de Rome, sous le nom de Denier de saint Pierre. L'origine de cet hommage remonte au VIIIe siècle. Il fut consenti par le roi Ethelwolf, et par son fils, Alfred le Grand, en reconnaissance d'une victoire remportée sur les Danois. Sous saint Édouard Ier on en parlait déjà comme d'une institution permanente. Toute famille possédant un revenu annuel de 30 deniers en biens fonds ou en bestiaux payait à saint Pierre un denier d'argent par an. Sous Grégoire VII ce tribut s'élevait à 200,000 livres.

Les autres nations envoyaient aussi chaque année des sommes importantes, bien qu'elles ne fussent pas aussi régulièrement perçues. C'était avec joie que nos pères payaient à Dieu et à ses saints ces tributs volontaires, sachant que Dieu recherche nos hommages bien plus que nos richesses, et que s'il daigne recevoir, lui qui a tout donné, c'est pour notre avantage et non pour le sien.

En même temps que l'union avec le centre de l'Église s'affirme par ces nombreuses et étroites obligations, on voit surgir sur tous les points de la chrétienté des monuments qui doivent en être les témoins à la face des siècles. Partout on consacre en l'honneur de saint Pierre les plus belles églises, les plus grands monastères. Saint Maur, le disciple de saint Benoît, apportant la règle monastique aux peuples cisalpins, dédia au prince des Apôtres son premier monastère de Glanfeuil, afin d'asseoir « sur le roc qui porte l'Église elle-même l'édifice de l'Ordre bénédictin dans les régions occidentales (1) ». Après Glanfeuil nous voyons surgir toute une série d'illustres abbayes placées sous l'invocation de saint Pierre. Telles sont en France : Cluny, Fleury, Corbie, Jumièges, Flavigny, la Couture du Mans, Fontenelle, Saint-Pierre de la Réole, Saint-Pierre sur Dive, Saint-Pierre le Vif de Sens, Solesmes ; en Belgique, Saint-Pierre de Gand, Afflighem, Oudenburg, Lobbes, Orval ; en Angleterre, Cantorbéry, Westminster, Peterborough ; en Allemagne, Salzbourg, Erfurt.

Ailleurs c'est la cathédrale ou l'église principale que tout un peuple élève au prince des Apôtres. Dans la France seule, dix cathédrales et diocèses sont placés sous son invocation. Ce sont ceux de Beauvais, de Lisieux, de Vannes, de Nantes, de Rennes, de Poitiers, d'Angoulême, de Saintes, de Mâcon, de Saint-Claude et de Troyes. Ou bien c'est un prince qui se fait le propagateur du culte de saint Pierre. C'est ainsi que Robert le Frison, comte de Flandre, bâtit plus de quarante églises, que toutes, sans exception, il dédia en son honneur.

De tous ces édifices, le plus magnifique, sans contredit, est la cathédrale de Cologne. Ses hautes flèches portent jusqu'aux nues la gloire de saint Pierre, comme la coupole de la basilique Vaticane la proclame sous l'azur du beau ciel d'Italie, de telle sorte que les deux plus célèbres monuments religieux du Nord et du Midi portent providentiellement le nom de celui

1. *Origines de l'Église romaine* par les membres de la communauté de Solesmes, épître dédicatoire p. VII. Paris, Debécourt, 1836.

Digitized by Google

dont Dieu a fait la pierre fondamentale de l'édifice invisible de son Église. C'est ainsi que s'affirme jusque dans le langage inconscient de l'art, et le grand rôle de Pierre dans l'Église, et l'étroite union de toute la chrétienté autour du centre que Dieu lui a donné !

Enfin, non contents de consacrer leur or et leurs biens en l'honneur de saint Pierre, les chrétiens de tous temps ont eu à cœur de se sanctifier par le pèlerinage au tombeau des Apôtres. Ce mouvement qui, de nos jours, est plus général que jamais, a fait affluer à Rome, dès les premiers siècles, tous ceux qui se sont fait un nom dans l'histoire de l'Église. De saints docteurs, tels que saint Athanase, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme ; de grands évêques comme saint Servais de Tongres, saint Nicolas, saint Paulin de Nole, saint Amand, saint Wilfrid, saint Boniface, saint Adalbert, saint Willibrord, saint Anselme, pour ne nommer que les anciens; des moines comme saint Maïeul et saint Odilon de Cluny, saint Pierre Damien, sont venus en longues processions affirmer sur le tombeau des Apôtres leur union avec l'Église romaine. Après eux nous y voyons accourir tous les fondateurs d'Ordres et les grands saints de leurs familles religieuses: saint François, qui passait des journées et des nuits entières devant la confession, saint Bonaventure, saint Thomas qui baisait humblement le seuil de l'église avant d'y entrer, saint Antoine de Padoue, saint Bernardin de Sienne, saint Ignace de Loyola, et plus près de nous saint Alphonse de Liguori. Les évêques étant plus tenus que d'autres, et par leur caractère et par leurs fonctions, à s'empresser auprès de la personne de Pierre, vivant dans ses successeurs, les visites qu'ils firent d'abord spontanément pour satisfaire leur dévotion et rattacher leur troupeau au centre de l'unité finirent par devenir un des devoirs de leur état. Au XIe siècle, saint Grégoire VII reprochait déjà à un archevêque de Cantorbéry de n'être pas venu à Rome, et lui dit que la longueur de la route et les fatigues du voyage ne peuvent l'excuser, vu qu'un grand nombre de malades et d'estropiés font le pèlerinage des tombeaux de saint Pierre et de saint Paul.

Une autre institution célèbre doit aussi son origine à ces pèlerinages : c'est celle du jubilé. Boniface VIII le premier ouvrit cette riche source d'indulgences aux fidèles. Il accorda la rémission entière des peines dues pour le péché à tous les fidèles qui visiteraient les églises des Saints-Apôtres Pierre et Paul la première année de chaque siècle. Au dire des auteurs contemporains, le nombre des pèlerins qui visitèrent Rome en l'année 1300 s'éleva jusqu'à 200,000. Clément VI ayant réduit à un demi-siècle le retour de l'année jubilaire, les peuples répondirent avec un empressement prodigieux à cette nouvelle faveur du Siège apostolique. Pendant le carême de l'année 1350, il y eut constamment à Rome d'un million à douze cent mille pèlerins; aux fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte il y en avait encore huit cent mille (1). L'affluence des siècles suivants, pour être moins grande,

1. Rohrbacher. *Histoire de l'Église*, 4me édition, t. X, p. 580.

Digitized by Google

n'en est pas moins remarquable. En 1700 le seul hospice de la Sainte-Trinité donna l'hospitalité à 300,000 pèlerins.

En parcourant toutes ces gloires, dont beaucoup sont encore actuelles, dont plusieurs, hélas ! ne sont plus que des souvenirs, nous voyons que Pierre n'a jamais cessé d'être le fondement, le centre, le foyer de l'Église. C'est sur son tombeau que s'alimente la vraie vie, cette vie universelle, catholique. qui seule produit des fruits pour l'éternité. C'est sur la pierre qui le recouvre que le successeur du prince des Apôtres reçoit avec la tiare le pouvoir de gouverner l'Église. C'est là aussi que fut sacré et couronné celui que Dieu avait appelé à fonder dans l'ordre politique l'idéal chrétien. Le saint empire et la royauté chrétienne ne pouvaient avoir d'autre berceau que ce tombeau plein de vie, car, dans les desseins de la Providence, ils étaient appelés à durer jusqu'à la fin des temps et à montrer par leur immortelle jeunesse et leur fécondité pour le bonheur des peuples, l'énergie et la vitalité de la vérité chrétienne, même dans l'ordre purement humain. Cet idéal, auquel les passions humaines ont apporté d'incessants obstacles, est détruit aujourd'hui et semble l'être sans retour. Trahies par leurs mandataires, les nations comme telles ne peuvent plus exprimer leur fidélité au siège de Pierre, mais les individus, il faut le reconnaître, font un noble usage de leur initiative, et rarement l'Église a vu ses enfants se grouper autour d'elle avec un aussi généreux élan. Puisse du moins ce mouvement être durable et se parfaire dans ce qu'il a encore d'incomplet! Nous y trouverons notre salut comme tous ceux qui nous ont précédés dans la foi, et qui sait si Dieu, bénissant notre persévérance, n'accordera pas à ce travail collectif la gloire d'amener le retour de ces solennelles manifestations publiques. Il en serait alors comme de ces roches immenses qui hérissent le fond des mers, et dans lesquelles la science découvre l'œuvre patiente d'insectes imperceptibles dont la persévérance et le nombre ont suppléé à l'impuissance.

LA VOIX DE NOTRE PÈRE.

NOUS continuerons à publier dans le *Messager* les encycliques pontificales, parce qu'il importe que les fidèles se pénètrent de la parole de leur pasteur suprême, Vicaire de JÉSUS-CHRIST sur la terre. La voix du pape est la plus solennelle qui puisse se faire entendre après celle de Dieu; elle doit être pour tout chrétien une RÈGLE DE CONDUITE de laquelle on se fasse un devoir sacré de ne point s'écarter.

Digitized by Google

Or, pour bien comprendre et s'assimiler cet enseignement magistral, il convient de le lire, de le relire et de le méditer. L'expérience nous prouve que beaucoup de catholiques ne le font pas suffisamment, et c'est pour les aider dans cette étude si salutaire que nous avons disposé le texte du vénérable document de manière à être plus attrayant pour la généralité des lecteurs.

Les encycliques de Sa Sainteté Léon XIII sont de véritables monuments de science et de discernement ; successivement notre Père vénéré nous éclaire sur toutes les grandes questions de notre temps, avec un ensemble et une grandeur de vues qui dénotent une assistance surhumaine. Laissons-nous donc instruire et armer en ces jours de péril suprême. La science qui vient de Dieu et les armes que nous donne son Vicaire sont seuls à même de nous donner la victoire et la paix.

LETTRE ENCYCLIQUE SUR LA FRANC MAÇONNERIE

LÉON XIII, PAPE

PAR LA GRACE DE DIEU.

A nos vénérables frères les patriarches, primats, archevêques et évêques de tout l'univers catholique en grâce et en communion avec le Siège apostolique.

Vénérables frères, salut et bénédiction apostolique.

Cité de Dieu et cité de Satan.

APRÈS que, par la jalousie du démon, le genre humain se fut misérablement séparé de Dieu auquel il était redevable de son appel à l'existence et des dons surnaturels, il s'est partagé en DEUX CAMPS ENNEMIS, lesquels ne cessent pas de combattre, l'un pour la vérité et la vertu, l'autre pour tout ce qui est contraire à la vertu et à la vérité. — Le premier est LE ROYAUME DE DIEU sur la terre, à savoir la véritable Église de JÉSUS-CHRIST dont les membres, s'ils veulent lui appartenir du fond du cœur et de manière à opérer leur salut, doivent nécessairement servir Dieu et son Fils unique de toute leur âme, de toute leur volonté. Le second est le ROYAUME DE SATAN. Sous son empire et en sa puissance se trouvent tous ceux qui, suivant les funestes exemples de leur chef et de nos premiers parents, refusent d'obéir à la loi divine et multiplient leurs efforts, ici pour se passer de Dieu, là pour agir directement contre Dieu.

Ces deux Royaumes, saint Augustin les a vus et décrits avec une grande perspicacité sous la forme de deux cités, opposées l'une à l'autre, soit par les lois qui les régissent, soit par l'idéal qu'elles poursuivent; et avec un ingénieux laconisme, il a mis en relief dans les paroles suivantes le principe constitutif de chacune d'elles : *Deux amours ont donné naissance à deux cités ; la cité terrestre procède de l'amour de soi porté jusqu'au mépris de Dieu ; la cité céleste procède de l'amour de Dieu porté jusqu'au mépris de soi* (1).

1. *De Civ. Dei*, lib. XIV, c. 27.

Digitized by Google

— Dans toute la suite des siècles qui nous ont précédés, ces deux cités n'ont pas cessé de lutter l'une contre l'autre en employant toutes sortes de tactiques et les armes les plus diverses, quoique non toujours avec la même ardeur ni avec la même impétuosité.

Les Francs Maçons; devoirs du pontife romain en présence de ces ennemis.

A NOTRE époque, les fauteurs du mal paraissent s'être coalisés dans un immense effort sous l'impulsion et avec l'aide d'une Société répandue en un grand nombre de lieux et fortement organisée, la SOCIÉTÉ DES FRANCS MAÇONS. Ceux-ci, en effet, ne prennent plus la peine de dissimuler leurs intentions, et ils rivalisent d'audace entre eux contre l'auguste majesté de Dieu. C'est publiquement, à ciel ouvert, qu'ils entreprennent de ruiner la sainte Église, afin d'arriver, si faire se pouvait, à dépouiller complètement les nations chrétiennes des bienfaits dont elles sont redevables à JÉSUS-CHRIST Sauveur.

Gémissant à la vue de ces maux et sous l'impulsion de la charité, Nous Nous sentons souvent porté à crier vers Dieu : *Seigneur, voici que nos ennemis font un grand fracas. Ceux qui vous haïssent ont levé la tête, ils ont ourdi contre votre peuple des complots pleins de malice, et ils ont résolu de perdre vos saints. Oui, ont-ils dit, venez et chassons-les du sein des nations* (1).

Cependant, en un si pressant danger, en présence d'une attaque si cruelle et si opiniâtre livrée au christianisme, c'est Notre devoir de signaler le péril, de dénoncer les adversaires, d'opposer toute la résistance possible à leurs projets et à leurs industries, d'abord pour empêcher la perte éternelle des âmes dont le salut Nous a été confié, puis afin que le royaume de JÉSUS-CHRIST, que Nous sommes chargé de défendre, non seulement demeure debout et dans toute son intégrité, mais fasse par toute la terre de nouveaux progrès, de nouvelles conquêtes.

Ce qu'ils ont fait dans le passé contre cette secte.

DANS leur vigilante sollicitude pour le salut du peuple chrétien, Nos prédécesseurs eurent bien vite reconnu cet ennemi capital au moment où, quittant les ténèbres d'une conspiration occulte, il s'élançait à l'assaut en plein jour. Sachant ce qu'il était, ce qu'il voulait, et lisant pour ainsi dire dans l'avenir, ils donnèrent aux princes et aux peuples le signal d'alarme, et les mirent en garde contre les embûches et les artifices préparés pour les surprendre.

Le péril fut dénoncé pour la première fois par Clément XII (2) en 1738, et la Constitution promulguée par ce pape fut renouvelée et confirmée par Benoît XIV (3). Pie VII (4) marcha sur les traces de ces deux pontifes; et Léon XII, renfermant dans sa Constitution apostolique *Quo graviora* (5) tous les actes et décrets des précédents papes sur cette matière, les ratifia

1. Ps. LXXXII, 2-4. — 2. Const. *In eminenti*, du 24 avril 1738. — 3. Const. *Providas*, du 14 mai 1751. — 4. Const. *Ecclesiam a Jesu Christo*, du 18 septembre 1821. — 5. Const. du 13 mars 1825.

Digitized by Google

et les confirma pour toujours. Pie VIII [1], Grégoire XVI [2] et, à diverses reprises, Pie IX [3] ont parlé dans le même sens.

Le but fondamental et l'esprit de la secte maçonnique avaient été mis en pleine lumière par la manifestation patente de ses agissements, la connaissance de ses principes, l'exposition de ses règles, de ses rites et de leurs commentaires, auxquels plus d'une fois s'étaient ajoutés les témoignages de ses propres adeptes. En présence de ces faits, il était tout simple que ce Siège apostolique dénonçât publiquement la secte des Francs Maçons comme UNE ASSOCIATION CRIMINELLE, NON MOINS PERNICIEUSE AUX INTÉRÊTS DU CHRISTIANISME QU'A CEUX DE LA SOCIÉTÉ CIVILE. Il édicta donc contre elle les peines les plus graves dont l'Église a coutume de frapper les coupables et interdit de s'y affilier.

Aveux des sectateurs et mesures prises contre eux par les gouvernements.

IRRITÉS de cette mesure, et espérant qu'ils pourraient, soit par le dédain, soit par la calomnie, échapper à ces condamnations ou en atténuer la force, les membres de la secte accusèrent les papes qui les avaient portées tantôt d'avoir rendu des sentences iniques, tantôt d'avoir excédé la mesure dans les peines infligées. C'est ainsi qu'ils s'efforcèrent d'éluder l'autorité ou de diminuer la valeur des Constitutions promulguées par Clément XII, Benoît XIV, Pie VII et Pie IX.

Toutefois, dans les rangs mêmes de la secte, il ne manqua pas d'associés pour avouer, même malgré eux, que, étant données la doctrine et la discipline catholiques, les pontifes romains n'avaient rien fait que de très légitime. A cet aveu, il faut joindre l'assentiment explicite d'un certain nombre de princes ou de chefs d'États qui eurent à cœur soit de dénoncer la Société des Francs Maçons au Siège apostolique, soit de la frapper eux-mêmes comme dangereuse, en portant des lois contre elle, ainsi que cela s'est pratiqué en Hollande, en Autriche, en Suisse, en Espagne, en Bavière, en Savoie et dans d'autres parties de l'Italie.

Les événements donnèrent raison à la prévoyance des papes.

IL importe souverainement de faire remarquer combien les événements donnèrent raison à la sagesse de Nos Prédécesseurs. Leurs prévoyantes et paternelles sollicitudes n'eurent pas partout ni toujours le succès désirable : ce qu'il faut attribuer soit à la dissimulation et à l'astuce des hommes engagés dans cette secte pernicieuse, soit à l'imprudente légèreté de ceux qui auraient cependant eu l'intérêt le plus direct à la surveiller attentivement. Il en est résulté que DANS L'ESPACE D'UN SIÈCLE ET DEMI, LA SECTE DES FRANCS MAÇONS A FAIT D'INCROYABLES PROGRÈS. Employant à la fois l'audace et la ruse, elle a envahi tous les rangs de la hiérarchie sociale et commencé à prendre au sein des États modernes une puissance qui

1. Encycl. *Traditi*, du 21 mai 1829. — 2. Encycl. *Mirari*, du 15 août 1832. — 3. Allocut. *Multiplices inter*, du 25 septembre 1865. — Encycl. *Qui pluribus*, du 9 novembre 1840, etc.

Digitized by Google

équivaut presque à la souveraineté. De cette rapide et formidable extension sont précisément résultés pour l'Église, pour l'autorité des princes, pour le salut public, les maux que Nos Prédécesseurs avaient depuis longtemps prévus. On en est venu à ce point qu'il Y A LIEU DE CONCEVOIR POUR L'AVENIR LES CRAINTES LES PLUS SÉRIEUSES; non certes en ce qui concerne l'Église, dont les solides fondements ne sauraient être ébranlés par les efforts des hommes, mais par rapport à la sécurité des États au sein desquels sont devenues trop puissantes ou cette secte de la Franc Maçonnerie ou d'autres associations similaires qui se font ses coopératrices et ses satellites.

Déjà Sa Sainteté Léon XIII a traité en détail les thèses erronées de la secte.

POUR tous ces motifs, à peine avions-Nous mis la main au gouvernail de l'Église, que Nous avons clairement senti la nécessité de résister à un si grand mal et de dresser contre lui, autant qu'il serait possible, Notre autorité apostolique. — Aussi, profitant de toutes les occasions favorables, Nous avons traité les principales thèses doctrinales sur lesquelles les opinions perverses de la secte maçonnique semblent avoir exercé la plus grande influence. C'est ainsi que dans notre Encyclique *Quod apostolici muneris* Nous nous sommes efforcé de combattre les monstrueux systèmes des socialistes et des communistes. Notre autre Encyclique *Arcanum* Nous a permis de mettre en lumière et de défendre la notion véritable et authentique de la société domestique dont le mariage est l'origine et la source. Dans l'Encyclique *Diuturnum* Nous avons fait connaître, d'après les principes de la sagesse chrétienne, l'essence du pouvoir politique et montré ses admirables harmonies avec l'ordre naturel, aussi bien qu'avec le salut des peuples et des princes.

Aujourd'hui, il condamne la Franc Maçonnerie elle-même.

AUJOURD'HUI, à l'exemple de Nos Prédécesseurs, Nous avons résolu de fixer directement Notre attention sur la Société maçonnique, sur l'ensemble de sa doctrine, sur ses projets, ses sentiments et ses actes traditionnels, afin de mettre en une plus éclatante évidence sa puissance pour le mal, et d'arrêter dans ses progrès la contagion de ce funeste fléau.

Mystères et constitution de la secte.

IL existe dans le monde un certain nombre de sectes qui, bien qu'elles diffèrent les unes des autres par le nom, les rites, la forme, l'origine, se ressemblent et sont d'accord entre elles par l'analogie du but et des principes essentiels. En fait, elles sont identiques à LA FRANC MAÇONNERIE, QUI EST POUR TOUTES LES AUTRES COMME LE POINT CENTRAL d'où elles procèdent et où elles aboutissent. Et quoique à présent elles aient l'apparence de ne pas aimer à demeurer cachées; quoiqu'elles tiennent des réunions en plein jour et sous les yeux de tous, quoiqu'elles publient leurs journaux, toutefois, si l'on va au fond des choses, on voit bien qu'elles appartiennent à la famille des Sociétés clandestines et qu'elles en gardent les allures.

Digitized by Google

Il y a, en effet, chez elles des espèces de mystères que leur constitution interdit avec le plus grand soin de divulguer non seulement aux personnes du dehors, mais même à bon nombre de leurs adeptes. A cette catégorie appartiennent les conseils intimes et suprêmes, les noms des chefs principaux, certaines réunions plus occultes et intérieures; de même encore les décisions prises, avec les moyens et les agents d'exécution. A cette loi du secret concourent merveilleusement la division faite entre les associés des droits, des offices et des charges, la distinction hiérarchique savamment organisée des ordres et des degrés, et la discipline sévère à laquelle tous sont soumis. La plupart du temps, ceux qui sollicitent l'initiation doivent promettre, bien plus, ils doivent faire le serment solennel de ne jamais révéler à personne, à aucun moment, d'aucune manière, les noms des associés, les notes caractéristiques et les doctrines de la Société. C'est ainsi que, sous des apparences mensongères et en faisant de la dissimulation une règle constante de conduite, comme autrefois les Manichéens, les Francs Maçons n'épargnent aucun effort pour se cacher et n'avoir d'autres témoins que leurs complices.

Sa dissimulation et ses monstruosités.

LEUR GRAND INTÉRÊT ÉTANT DE NE PAS PARAITRE CE QU'ILS SONT, ils jouent le personnage d'amis des lettres où de philosophes, réunis ensemble pour cultiver les sciences. Ils ne parlent que de leur zèle pour les progrès de la civilisation, de leur amour pour le pauvre peuple. A les en croire, leur seul but est d'améliorer le sort de la multitude et d'étendre à un plus grand nombre d'hommes les avantages de la société civile. Mais à supposer que ces intentions fussent sincères, elles seraient loin d'épuiser tous leurs desseins. En effet, ceux qui sont affiliés doivent promettre d'obéir aveuglément et sans discussion aux injonctions des chefs; de se tenir toujours prêts, sur la moindre notification, sur le plus léger signe, à exécuter les ordres donnés, se vouant d'avance en cas contraire aux traitements les plus rigoureux, à la mort elle-même. De fait, il n'est pas rare que la peine du dernier supplice soit infligée à ceux d'entre eux qui sont convaincus soit d'avoir livré la discipline secrète de la Société, soit d'avoir résisté aux ordres des chefs; et cela se pratique avec une telle dextérité que, la plupart du temps, l'exécuteur de ces sentences de mort échappe à la justice établie pour veiller sur les crimes et pour en tirer vengeance.

Or, vivre dans la dissimulation et vouloir être enveloppé de ténèbres; enchaîner à soi par les liens les plus serrés, et sans leur avoir préalablement fait connaître à quoi ils s'engagent, des hommes réduits ainsi à l'état d'esclaves; employer à toutes sortes d'attentats ces instruments passifs d'une volonté étrangère; armer pour le meurtre des mains à l'aide desquelles on s'assure l'impunité du crime: CE SONT LA DE MONSTRUEUSES PRATIQUES CONDAMNÉES PAR LA NATURE ELLE-MÊME. La raison et la vérité suffisent donc à prouver que la Société dont Nous parlons est en opposition formelle avec la justice et la morale naturelles.

Digitized by Google

But de la Franc Maçonnerie.

D'AUTRES preuves, d'une grande clarté, s'ajoutent aux précédentes et font encore mieux voir combien, par sa constitution essentielle, cette association répugne à l'honnêteté. Si grandes, en effet, que puissent être parmi les hommes l'astucieuse habileté de la dissimulation et l'habitude du mensonge, il est impossible qu'une cause, quelle qu'elle soit, ne se trahisse pas par les effets qu'elle produit : *un bon arbre ne peut pas porter de mauvais fruits, et un mauvais n'en peut porter de bons* (1).

Or, les fruits produits par la secte maçonnique sont pernicieux et des plus amers. Voici en effet ce qui résulte de ce que Nous avons précédemment indiqué, et cette conclusion nous livre le dernier mot de ses desseins. Il s'agit pour les Francs Maçons — et tous leurs efforts ne tendent qu'à ce but — il s'agit de DÉTRUIRE DE FOND EN COMBLE TOUTE DISCIPLINE RELIGIEUSE ET SOCIALE qui est née des institutions chrétiennes et de lui en substituer une nouvelle, façonnée à leurs idées et dont les principes fondamentaux et les lois sont empruntés au Naturalisme.

Divers degrés de culpabilité.

TOUT ce que Nous venons ou ce que Nous Nous proposons de dire doit être entendu de la secte maçonnique envisagée dans son ensemble, en tant qu'elle embrasse d'autres Sociétés qui sont pour elle des sœurs et des alliées. Nous ne prétendons pas appliquer toutes ces réflexions à chacun de leurs membres pris individuellement. Parmi eux, en effet, il s'en peut trouver et même en bon nombre qui, bien que non exempts de faute pour s'être affiliés à de semblables Sociétés, ne trempent cependant pas dans leurs actes criminels et ignorent le but final que ces Sociétés s'efforcent d'atteindre. De même encore, il se peut faire que quelques-uns des groupes n'approuvent pas les conclusions extrêmes auxquelles la logique devrait les contraindre d'adhérer, puisqu'elles découlent nécessairement des principes communs à toute l'association. Mais le mal porte avec lui une turpitude qui d'elle-même repousse et effraie. En outre, des circonstances particulières de temps ou de lieu peuvent persuader à certaines fractions de demeurer en deçà de ce qu'elles souhaiteraient de faire, ou de ce que font d'autres associations. Il n'en faut pas conclure pour cela que ces groupes soient étrangers au pacte fondamental de la Maçonnerie. Ce pacte demande à être apprécié moins par les actes accomplis et par leurs résultats que par l'esprit qui l'anime et par ses PRINCIPES GÉNÉRAUX.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DES FRANCS MAÇONS.

I. — LA RAISON SOUVERAINE.

OR, le premier principe des Naturalistes, c'est QU'EN TOUTES CHOSES LA NATURE OU LA RAISON HUMAINE DOIT ÊTRE MAITRESSE ET SOUVERAINE. Cela posé, s'il s'agit des devoirs envers Dieu, ou bien ils en font peu

1. Matth., VII, 18.

Digitized by Google

de cas, ou ils en altèrent l'essence par des opinions vagues et des sentiments erronés. Ils nient que Dieu soit l'auteur d'aucune révélation. Pour eux, en dehors de ce que peut comprendre la raison humaine il n'y a ni dogme religieux, ni vérité, ni maître en la parole de qui, au nom de son mandat officiel d'enseignement, on doive avoir foi. Or, comme la mission tout à fait propre et spéciale de l'Église catholique consiste à recevoir dans leur plénitude et à garder dans une pureté incorruptible les doctrines révélées de Dieu, aussi bien que l'autorité établie pour les enseigner, avec les autres secours donnés au Ciel en vue de sauver les hommes, c'est contre elle que les adversaires déploient le plus d'acharnement et dirigent leurs plus violentes attaques.

Maintenant, dans les choses qui touchent à la religion, qu'on voie à l'œuvre la secte des Francs Maçons, là principalement où son action peut s'exercer avec une liberté plus licencieuse, et que l'on dise si elle ne semble pas s'être donné pour mandat de mettre à exécution les décrets des Naturalistes.

Moyens employés pour réduire à rien l'autorité de l'Église et la papauté.

AINSI, dût-il lui en coûter un long et opiniâtre labeur, elle se propose de RÉDUIRE A RIEN au sein de la société civile le magistère et L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE, d'où cette conséquence, que les Francs Maçons s'appliquent à vulgariser et pour laquelle ils ne cessent pas de combattre, à savoir qu'il faut absolument SÉPARER L'ÉGLISE ET L'ÉTAT. De ce fait, ils mettent hors des lois et ils excluent de l'administration de la chose publique la très salutaire influence de la religion catholique, et ils aboutissent logiquement à la prétention de constituer l'État tout entier en dehors des institutions et des préceptes de l'Église. — Mais il ne leur suffit pas d'exclure de toute participation au gouvernement des affaires humaines l'Église, ce guide si sage et si sûr; il faut encore qu'ils la traitent en ennemie et usent de violence contre elle. De là, l'impunité avec laquelle par la parole, par la plume, par l'enseignement, il est permis de s'attaquer aux fondements mêmes de la religion catholique. Ni les droits de l'Église, ni les prérogatives dont la Providence l'avait dotée, rien n'échappe à leurs attaques. On réduit presque à rien sa liberté d'action, et cela par des lois qui, en apparence, ne semblent pas trop oppressives, mais qui, en réalité, sont expressément faites pour enchaîner cette liberté.

Au nombre des lois exceptionnelles faites contre le clergé, Nous signalerons particulièrement celles qui auraient pour résultat de diminuer notablement le nombre des ministres du sanctuaire et de réduire toujours davantage leurs moyens indispensables d'action et d'existence. Les restes des biens ecclésiastiques, soumis à mille servitudes, sont placés sous la dépendance et le bon plaisir d'administrateurs civils. Les communautés religieuses sont supprimées ou dispersées. — A l'égard du Siège apostolique et du

Digitized by Google

Pontife romain, l'inimitié de ces sectaires a redoublé d'intensité. Après que, sous de faux prétextes, ILS ONT DÉPOUILLÉ LE PAPE DE SA SOUVERAINETÉ TEMPORELLE, NÉCESSAIRE GARANTIE DE SA LIBERTÉ ET DE SES DROITS, ILS L'ONT RÉDUIT A UNE SITUATION TOUT A LA FOIS INIQUE ET INTOLÉRABLE, jusqu'à ce qu'enfin, en ces derniers temps, les fauteurs de ces sectes en soient arrivés au point qui était depuis longtemps le but de leurs secrets desseins, à savoir de proclamer que le moment est venu de supprimer la puissance sacrée des pontifes romains et de DÉTRUIRE ENTIÈREMENT CETTE PAPAUTÉ qui est d'institution divine. Pour mettre hors de doute l'existence d'un tel plan, à défaut d'autres preuves, il suffirait d'invoquer le témoignage d'hommes qui ont appartenu à la secte, et dont la plupart, soit dans le passé, soit à une époque plus récente, ont attesté comme véritable la volonté où sont les Francs Maçons de poursuivre le catholicisme d'une inimitié exclusive et implacable, avec leur ferme résolution de ne s'arrêter qu'après avoir ruiné de fond en comble toutes les institutions religieuses établies par les papes.

Indifférentisme.

QUE si tous les membres de la secte ne sont pas obligés d'abjurer explicitement le catholicisme, cette exception, loin de nuire au plan général de la Franc Maçonnerie, sert plutôt ses intérêts. Elle lui permet d'abord de tromper plus facilement les personnes simples et sans défiance, et elle rend accessible à un plus grand nombre l'admission dans la secte. De plus, en ouvrant leurs rangs à des adeptes qui viennent à eux des religions les plus diverses, ils deviennent plus capables d'accréditer la grande erreur du temps présent, laquelle consiste à reléguer au rang des choses indifférentes le souci de la religion, et à mettre sur le pied de l'égalité toutes les formes religieuses. Or, à lui seul, ce principe suffit à ruiner toutes les religions, et particulièrement la religion catholique, car, étant la seule véritable, elle ne peut, sans subir la dernière des injures et des injustices, tolérer que les autres religions lui soient égalées.

Athéisme.

LES Naturalistes vont encore plus loin. Audacieusement engagés dans la voie de l'erreur sur les plus importantes questions, ils sont entraînés et comme précipités par la logique jusqu'aux conséquences les plus extrêmes de leurs principes, soit à cause de la faiblesse de la nature humaine, soit par le juste châtiment dont Dieu frappe leur orgueil. Il suit de là qu'ils ne gardent même plus dans leur intégrité et dans leur certitude les vérités accessibles à la seule lumière de la raison naturelle, telles que sont assurément *l'existence de Dieu*, la spiritualité et l'immortalité de l'âme. Emportée dans une nouvelle carrière d'erreurs, la secte des Francs Maçons n'a pas échappé à ces écueils. Bien qu'en effet, prise dans son ensemble, la secte fasse profession de croire à l'existence de Dieu, le témoignage de ses pro-

Digitized by Google

pres membres établit que cette croyance n'est pas pour chacun d'eux individuellement l'objet d'un assentiment ferme et d'une inébranlable certitude.

Ils ne dissimulent pas que la question de Dieu est parmi eux une cause de grands dissentiments. Il est même avéré qu'il y a peu de temps une sérieuse controverse s'est engagée entre eux à ce sujet. En fait, la secte laisse aux initiés liberté entière de se prononcer en tel ou tel sens, soit pour affirmer l'existence de Dieu, soit pour la nier; et ceux qui nient résolûment ce dogme sont aussi facilement reçus à l'initiation que ceux qui d'une certaine façon l'admettent encore, mais en le dépravant, comme les Panthéistes, dont l'erreur consiste précisément, tout en retenant de l'Être divin on ne sait quelles absurdes apparences, à faire disparaître ce qu'il y a d'essentiel dans la vérité de son existence.

Conséquences morales de l'effondrement des vérités dogmatiques.

OR, quand ce fondement nécessaire est détruit ou seulement ébranlé, il va de soi que les autres principes de l'ordre naturel chancellent dans la raison humaine et qu'elle ne sait plus à quoi s'en tenir ni sur la création du monde par un acte libre et souverain du Créateur, ni sur le gouvernement de la Providence, ni sur la survivance de l'âme et la réalité d'une vie future et immortelle succédant à la vie présente. L'effondrement des vérités qui sont la base de l'ordre naturel et qui importent si fort à la conduite rationnelle et pratique de la vie aura un contre-coup sur les mœurs privées et publiques. — Passons sous silence ces vertus surnaturelles qu'à moins d'un don spécial de Dieu, personne ne peut ni pratiquer, ni acquérir ; vertus dont il est impossible de trouver aucune trace chez ceux qui font profession d'ignorer dédaigneusement la Rédemption du genre humain, la grâce, les sacrements, le bonheur futur à conquérir dans le ciel. Nous parlons simplement des devoirs qui résultent des principes de l'honnêteté naturelle.

Un Dieu qui a créé le monde et le gouverne par sa Providence ; une loi éternelle dont les prescriptions ordonnent de respecter l'ordre de la nature et défendent de le troubler ; une fin dernière placée pour l'âme dans une région supérieure aux choses humaines et au delà de cette hôtellerie terrestre : voilà les sources, voilà les principes de toute justice et honnêteté. Faites-les disparaître (c'est la prétention des Naturalistes et des Francs Maçons), et il sera impossible de savoir en quoi consiste la science du juste et de l'injuste et sur quoi elle s'appuie.

Morale indépendante.

QUANT A LA MORALE, la seule chose qui ait trouvé grâce devant les membres de la secte maçonnique et dans laquelle ils veulent que la jeunesse soit instruite avec soin, c'est celle qu'ils appellent « morale civique — morale indépendante — morale libre », en d'autres termes, morale qui ne fait aucune place aux idées religieuses.

Digitized by Google

Or, combien une telle morale est insuffisante; jusqu'à quel point elle manque de solidité et fléchit sous le souffle des passions, on le peut voir assez par les tristes résultats qu'elle a déjà donnés. Là en effet où, après avoir pris la place de la morale chrétienne, elle a commencé à régner avec plus de liberté, on a vu promptement dépérir la probité et l'intégrité des mœurs, grandir et se fortifier les opinions les plus monstrueuses et l'audace des crimes couler à pleins bords. Ces maux provoquent aujourd'hui des plaintes et des lamentations universelles auxquelles font parfois écho bon nombre de ceux-là mêmes qui,bien malgré eux, sont contraints de rendre hommage à l'évidence de la vérité.

Négation de la Révélation.

EN outre, la nature humaine ayant été viciée par le péché originel et étant devenue à cause de cela beaucoup plus disposée au vice qu'à la vertu, l'honnêteté est absolument impossible si les mouvements désordonnés de l'âme ne sont pas réprimés et si les appétits n'obéissent pas à la raison. Dans ce conflit, il faut souvent mépriser les intérêts terrestres et se résoudre aux plus durs travaux et à la souffrance, pour que la raison victorieuse demeure en possession de sa principauté. Mais les Naturalistes et les Francs Maçons, n'ajoutant aucune foi à la RÉVÉLATION que nous tenons de Dieu, nient que le père du genre humain ait péché et par conséquent que les forces du libre arbitre soient d'aucune façon « débilitées, ou inclinées vers le mal [1] ». Tout au contraire, ils exagèrent la puissance et l'excellence de la nature, et, mettant uniquement en elle le principe et la règle de la justice, ils ne peuvent même pas concevoir la nécessité de faire de constants efforts et de déployer un très grand courage pour comprimer les révoltes de la nature et pour imposer silence à ses appétits.

Provocations à l'immoralité.

AUSSI voyons-Nous multiplier et mettre à la portée de tous les hommes tout ce qui peut FLATTER LEURS PASSIONS. Journaux et brochures d'où la réserve et la pudeur sont bannies ; représentations théâtrales dont la licence passe les bornes ; œuvres artistiques où s'étalent, avec un cynisme révoltant, les principes de ce qu'on appelle aujourd'hui *le réalisme;* inventions ingénieuses destinées à augmenter les délicatesses et les jouissances de la vie ; en un mot tout est mis en œuvre en vue de satisfaire l'amour du plaisir, avec lequel finit par se mettre d'accord la vertu endormie.

Assurément, ceux-là sont coupables, mais en même temps ils sont conséquents avec eux-mêmes qui, supprimant l'espérance des biens futurs, abaissent la félicité au niveau des choses périssables, plus bas même que les horizons terrestres. A l'appui de ces assertions, il serait facile de produire des faits certains, bien qu'en apparence incroyables. Personne, en effet,

1. Concile de Trente, sess. VI, *De Justif.* chap. I.

Digitized by Google

n'obéissant avec autant de servilité à ces habiles et rusés personnages que ceux dont le courage s'est énervé et brisé dans l'esclavage des passions, il s'est trouvé dans la Franc Maçonnerie des sectaires pour soutenir qu'il fallait systématiquement employer tous les moyens de saturer la multitude de licence et de vices, bien assurés qu'à ces conditions, elle serait tout entière entre leurs mains et pourrait servir d'instruments à l'accomplissement de leurs projets les plus audacieux.

Observations des Francs Maçons concernant la société domestique. — Mariage.

RELATIVEMENT à la société domestique, voici à quoi se résume l'enseignement des Naturalistes. LE MARIAGE n'est qu'une variété de l'espèce des contrats; il peut donc être légitimement dissous à la volonté des contractants. Les chefs du gouvernement ont puissance sur le lien conjugal. Dans l'éducation des enfants, il n'y a rien à leur enseigner méthodiquement ni à leur prescrire en fait de religion. C'est affaire à chacun d'eux, lorsqu'ils seront en âge, de choisir la religion qui leur plaira. Or, non seulement les Francs Maçons adhèrent entièrement à ces principes, mais ils s'appliquent à les faire passer dans les mœurs et dans les institutions. Déjà dans beaucoup de pays, même catholiques, il est établi qu'en dehors du mariage civil il n'y a pas d'union légitime. Ailleurs, la loi autorise le divorce que d'autres peuples s'apprêtent à introduire dans leur législation le plus tôt possible. Toutes ces mesures hâtent la réalisation prochaine du projet de changer l'essence du mariage et de le réduire à n'être plus qu'une union instable, éphémère, née du caprice d'un instant, et pouvant être dissoute quand ce caprice changera.

Éducation de la jeunesse.

LA secte concentre aussi toutes ses énergies et tous ses efforts pour s'emparer de L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE. Les Francs Maçons espèrent qu'ils pourront aisément former d'après leurs idées cet âge si tendre, et en plier la flexibilité dans le sens qu'ils voudront, rien ne devant être plus efficace pour préparer à la société civile une race de citoyens telle qu'ils rêvent de la lui donner. C'est pour cela que, dans l'éducation et dans l'instruction des enfants, ils ne veulent tolérer les ministres de l'Église ni comme professeurs ni comme surveillants. Déjà, dans plusieurs pays, ils ont réussi à faire confier exclusivement à des laïques l'éducation de la jeunesse aussi bien qu'à proscrire totalement de l'enseignement de la morale les grands et saints devoirs qui unissent l'homme à Dieu.

Science politique.

VIENNENT ensuite les dogmes de la SCIENCE POLITIQUE. Voici quelles sont en cette matière les thèses des Naturalistes : Les hommes sont égaux en droits; tous et à tous les points de vue sont d'égale condition. Étant tous libres par nature, aucun d'eux n'a le droit de commander à un

Digitized by Google

de ses semblables, et c'est faire violence aux hommes que de prétendre les soumettre à une autorité quelconque, à moins que cette autorité ne procède d'eux-mêmes. Tout pouvoir est dans le peuple libre ; ceux qui exercent le commandement n'en sont les détenteurs que par le mandat ou par la concession du peuple, de telle sorte que si la volonté populaire change, il faut dépouiller de leur autorité les chefs de l'État, même malgré eux. La source de tous les droits et de toutes les fonctions civiles réside soit dans la multitude, soit dans le pouvoir qui régit l'État, mais quand il a été constitué d'après les nouveaux principes. En outre, *l'État doit être athée.* Il ne trouve en effet dans les diverses formes religieuses aucune raison de préférer l'une à l'autre : toutes doivent donc être mises sur un pied d'égalité.

Or, que ces doctrines soient professées par les Francs Maçons, que tel soit pour eux l'idéal d'après lequel ils entendent constituer les sociétés : cela est presque trop évident pour avoir besoin d'être prouvé. Il y a déjà longtemps qu'ils travaillent ouvertement à la réaliser, en y employant toutes leurs ressources. Ils fraient ainsi le chemin à d'autres sectaires nombreux et plus audacieux qui se tiennent prêts à tirer de ces faux principes des conclusions encore plus détestables, à savoir le partage égal et la communauté des biens entre les citoyens, après que toute distinction de rang et de fortune aura été abolie.

Résumé.

LES faits que nous venons de résumer mettent en une lumière suffisante la constitution intime des Francs Maçons et montrent clairement par quelle route ils s'acheminent vers leur but. Leurs dogmes principaux sont en UN SI COMPLET ET SI MANIFESTE DÉSACCORD AVEC LA RAISON qu'il ne se peut imaginer rien de plus pervers. En effet, vouloir détruire la religion et l'Église établies par Dieu lui-même, et assurées par lui d'une perpétuelle protection, pour ramener parmi nous, après dix-huit siècles, les mœurs et les institutions des païens, n'est-ce pas le comble de la folie et de la plus audacieuse impiété ? Mais ce qui n'est ni moins horrible ni plus supportable, c'est de voir répudier les bienfaits miséricordieusement acquis par JÉSUS-CHRIST, d'abord aux individus, puis aux hommes groupés en familles et en nations; bienfaits qui, au témoignage des ennemis mêmes du christianisme, sont du plus haut prix. Certes, dans un plan si insensé et si criminel, il est bien permis de reconnaître la haine inexprimable dont Satan est animé à l'égard de JÉSUS-CHRIST et sa passion de vengeance.

(*La fin au prochain numéro.*)

Digitized by Google

LA CHASSE DU BIENHEUREUX CHARLES LE BON.

NOUS avons annoncé que l'on s'occupe très activement de la confection d'une splendide châsse destinée à recevoir les reliques du bienheureux Charles le Bon. On nous saura gré de faire connaître plus en détail ce travail d'orfèvrerie, qui sera certainement l'un des plus considérables que l'on ait entrepris de nos jours, digne tout à la fois du glorieux patron auquel il est destiné, et des généreuses chrétiennes qui ont pris l'initiative de l'œuvre. Le comité des dames zélatrices a fait appel pour le dessin du projet au talent toujours désintéressé de M. le baron Bethune; jamais, croyons-nous, l'éminent archéologue n'a été mieux inspiré que pour ce monument, qui symbolise si heureusement la piété et le patriotisme flamand. Nul doute que M. Eugène Van Damme, l'habile ciseleur brugeois, n'interprète dignement cette belle composition.

La châsse du bienheureux Charles est conçue dans le style de la seconde moitié du XIIe siècle; c'est de cette époque que datent les magnifiques reliquaires conservés dans les trésors de Tournai, de Huy, de Maestricht, d'Aix-la-Chapelle, de Cologne, etc. L'artiste a donc pu s'inspirer des plus beaux chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie religieuse, tout en demeurant fidèle aux données historiques relatives au culte du glorieux comte de Flandre.

Conformément aux traditions de l'art chrétien, la châsse affecte la forme d'un petit édifice, porté sur un large entablement que soutiennent quatre figures d'animaux symboliques. La zône inférieure est entièrement recouverte de plaques de métal, où les émaux multicolores alternent avec des pierreries et des cabochons sertis dans des rinceaux de filigranes; elle sera décorée des armoiries ou monogrammes des familles ayant pris la part la plus généreuse dans le don de la châsse.

Sur cette base aux teintes brillantes s'élève l'édicule ou reliquaire proprement dit, entièrement de métal doré, dont les proportions élégantes et les riches ornements présentent un imposant ensemble. Les pignons terminaux, complètement décorés de gravures et de gemmes, abritent chacun une grande arcature portée sur des colonnettes artistement fouillées : trois baies semblables mais moins élevées sont disposées, de part et d'autre, sur les longs-côtés. Chaque niche encadre une statue ciselée en haut-relief, assise sur un trône ornementé. Contre les pieds-droits qui soutiennent les frontons au-dessus des arcatures, s'appuient de sveltes colonnettes, surmontées de baldaquins sous lesquels sont placées des statuettes d'anges portant des emblèmes. Une élégante corniche parsemée de perles couronne toute

Digitized by Google

la partie droite de la châsse; elle sert d'appui à une balustrade ajourée, dont les capricieux rinceaux complètent d'une manière caractéristique l'aspect monumental du reliquaire.

Disons un mot maintenant du choix des saints personnages, dont les statues décorent les parois de la châsse pour former le céleste cortège du bienheureux comte. Parmi les parents de Charles ainsi que parmi les princes ses contemporains, plusieurs avaient compris comme lui les grands devoirs que la religion impose à ceux qui sont appelés au gouvernement des peuples, et méritèrent ainsi que l'Église leur décernât les honneurs du culte public. Ne convenait-il pas, aujourd'hui plus que jamais, de rappeler cette noble mission de la royauté chrétienne usant de sa puissance pour la défense de la justice et l'accroissement de la vérité, dans nos jours troublés où les doctrines les plus perverses s'acharnent contre le trône autant que contre l'autel? Les images des saints rois groupées à l'entour du glorieux tombeau de notre comte-martyr sont là comme un vivant témoignage de la féconde alliance du pouvoir civil avec l'autorité religieuse, en même temps qu'une protestation continuelle de la Flandre catholique contre les détestables machinations de nos révolutionnaires contemporains.

Voici d'abord, dans la grande arcature du pignon, la statue du divin Sauveur: il bénit le monde, dont le globe repose dans sa main. La croix brille en auréole autour de sa tête, ses vêtements scintillent des plus précieuses pierreries; c'est qu'il est le « Rois des rois et le Seigneur des seigneurs » suivant la parole de saint Paul rappelée dans l'encadrement. Son image devait tenir le premier rang parmi celles qui décorent la châsse, puisque la cathédrale de Bruges, où sont déposés les restes du bienheureux Charles, a été spécialement consacrée sous le vocable du Sauveur.

La statue du saint comte de Flandre a pris place dans l'autre pignon principal et fait pendant à celle du Sauveur. Le bienheureux est représenté assis sur le trône, sa physionomie reproduit fidèlement l'antique portrait qui nous a été conservé : de même pour son costume et sa coiffure traditionnelle. De la main droite il tient le glaive, instrument de son martyre, de la gauche le sceptre du commandement, orné d'un disque crucifère.

C'est vraiment un congrès de souverains catholiques que l'ensemble des figures placées dans les niches des faces latérales ! Tous les personnages représentent, nous l'avons dit, les parents du bienheureux comte, ses amis ou ses contemporains. A leur tête, le bienheureux pape bénédictin Urbain II, l'initiateur des croisades, l'ami du comte de Clermont dont Charles le Bon épousa la fille Marguerite. Le saint pontife avait, à un autre titre encore, sa place marquée sur cette châsse : le culte traditionnel qui lui avait été décerné depuis six siècles vient, en effet, d'être rétabli et de recevoir la consécration d'un décret pontifical rendu en même temps et dans les mêmes conditions que pour notre glorieux comte.

En face du bienheureux Urbain paraît dans tout l'éclat de la majesté im-

Digitized by Google

périale l'immortel fondateur de l'empire d'Occident, Charlemagne, dont notre comte portait le nom. On sait que Charles le Bon refusa de monter sur le trône de son glorieux ancêtre, de même qu'il avait décliné la couronne de Jérusalem, pour demeurer fidèle à ses sujets flamands. Le grand empereur porte sur la tête le diadème impérial, encore conservé dans son église d'Aix-la-Chapelle dont il soutient l'image dans la main.

Après le pape et l'empereur, représentants suprêmes de l'autorité dans le monde, la première place revenait au père de notre bon comte, à saint Canut, roi des Danois, qui, comme son fils, fut immolé en haine de la justice par ses sujets révoltés. Près de lui est un autre Canut, son neveu, duc de Sleswig, lequel scella également de son sang son zèle pour la foi chrétienne. Deux autres princes, qui échangèrent leur couronne terrestre contre celle du Ciel presque en même temps que le bienheureux Charles, complètent la série des statues. Ce sont : saint Léopold, duc d'Autriche, représenté avec le bonnet ducal et tenant son glaive dans le fourreau parce qu'il mourut en paix, ainsi qu'on le voit dans une verrière du XIIIe siècle à l'abbaye de Kremsmunster en Autriche ; puis saint Ladislas, roi de Hongrie, qui porte en tête la célèbre couronne de saint Étienne. Ces deux figures rappellent les liens qui attachèrent longtemps nos provinces à la maison impériale d'Autriche-Hongrie, ainsi que la part généreuse prise par notre gracieuse souveraine à la glorification de notre bienheureux comte.

L'histoire a conservé le souvenir des relations d'amitié que Charles le Bon entretenait avec plusieurs personnages de ses États, dont l'Église a consacré la sainteté par les honneurs de son culte. Saint Norbert, de concert avec lequel il prit les mesures nécessaires pour combattre les partisans de l'hérésiarque Tanchelin ; le bienheureux Jean de Warneton, évêque de Térouanne, qui fut son précepteur et plus tard son conseiller ; le bienheureux Idesbalde van den Gracht, abbé cistercien des Dunes, son compagnon d'enfance ; le bienheureux Gervin, abbé bénédictin d'Oudenburg, son confident, avaient leur place marquée auprès du comte-martyr, qu'ils honorèrent de leur affection et que nous entourons de nos pieux hommages. Leurs images paraissent sur la châsse, abritées sous les élégants baldaquins qui accompagnent les grandes statues dans les pignons principaux.

Afin de compléter les souvenirs historiques du règne de Charles le Bon, il convenait de rappeler encore sur les parois de sa châsse la mémoire des généreux seigneurs flamands qui demeurèrent invinciblement fidèles à sa cause. C'est pour ce motif que les figurines d'anges placées sur les faces latérales portent des cartouches où se lisent les noms des fidèles conseillers qui furent assassinés avec le comte, Themar de Bourbourg, Thankmar de Straten et Gautier de Lokeren, ainsi que celui de Gervais de Praet, qui se leva le premier pour venger la cause du prince-martyr.

Digitized by Google

Le reliquaire est couvert d'une toiture métallique, surmontée d'un crétage dont les rinceaux élégants sont entrecoupés par des globes diaprés de filigranes. Sur les versants de cette toiture paraissent huit figures d'anges, encadrées dans des médaillons qui alternent avec les frontons des arcatures inférieures : ils portent dans les mains des cartouches émaillés où sont inscrits les textes des huit béatitudes enseignées par le Sauveur à ses apôtres et que le bienheureux Charles prit pour règle invariable de sa vie. Les paroles sacrées sont encore là comme un enseignement qui s'élève constamment des restes glorieux du martyr : elles nous apprennent à pratiquer, à son exemple, le détachement au milieu des richesses, la mansuétude, le zèle du bien, la justice, la charité, la pureté du cœur, l'amour de la paix et enfin à souffrir persécution pour la justice, si nous voulons obtenir l'éternelle récompense.

On sait que Sa Majesté la reine des Belges a fait don d'une riche couronne, qui sera placée au sommet de la châsse du bienheureux comte de Flandre Charles le Bon. L'exécution de ce splendide joyau a été confiée au talent de M. Bourdon-de Bruyne, de Gand. Deux statues d'anges sont placées au faîte du reliquaire et soutiennent le don royal au-dessus d'un écu aux armes de Flandre, qu'ils portent dans les mains. Ce groupe est posé sur un élégant fleuron, qui s'épanouit au haut du crétage de la toiture. Ainsi le magnifique joyau offert par la reine des Belges au saint comte de Flandre demeurera au sommet de la châsse, comme un perpétuel témoignage de sa haute piété ; puisse-t-il attirer du Ciel sur nos souverains et sur leur peuple les plus fécondes bénédictions !

LA CROIX.

IL est parmi nous un préjugé bien absurde.

Peut-être ne vous en êtes-vous jamais rendu compte. Et cependant, il existe ; il existe autour de vous, dans votre maison, dans votre propre cœur.

Ce préjugé, quel est-il ? — La paganisation de nos demeures.

Ce préjugé, d'où nous vient-il ? — De la Révolution ?

Non. — La plupart des mauvaises choses nous viennent de là. Mais celle-ci est plus vieille.

Elle est la mère, la grand'mère de la Révolution.

Elle nous vient du siècle de la Renaissance. — De la renaissance du paganisme.

Digitized by Google

Il fut un temps, celui du protestantisme, où nos aïeux se dirent un jour : il ne sied guère d'orner nos demeures des images du CHRIST ou de la Madone.

Ce fut à qui aurait le plus bel Apollon.

Jupiter trôna dans les salons, Flore dans les jardins.

Mercure et Vénus furent prônés — puis imités.

Et le CHRIST fut remisé.

***

Cependant, on était encore chrétien, souvent bon chrétien. — Mais la mode régissait.

L'on se dédommagea en faisant, à part soi, dans ses appartements privés, ce que la mode ne tolérait plus en public. — L'image de notre Sauveur, celle de Marie sa Mère, celles des Saints furent mises dans la chambre à coucher ; elles y sont encore.

***

Mais aujourd'hui, franchement, avouez-le, les temps sont changés.

Jupiter, Junon et leur bande ont vieilli.

Les amis de Satan s'en moquent eux-mêmes.

La mode en a passé. Et s'il reste encore çà et là une de ces vieilles idoles vermoulues, le marteau et le pilon en auront bientôt fait justice.

***

Il nous faut d'autres modes.

Eh bien ! frères et amis qui m'entendez, à nous, cette fois, de faire la mode !

Allons la puiser au fond de notre noble cœur de chrétien : honneur à LA CROIX, que nous aimons, que nous vénérons, dont l'amour croît dans nos cœurs à mesure que les ennemis du CHRIST la dédaignent et la vilipendent !

***

Répondez-moi. — Je ne m'adresse qu'aux chrétiens. Est-il vrai, oui ou non, que toujours vous avez souffert de vous voir astreint à ce misérable esclavage des usages du monde, qui vous permettaient d'orner vos salons de tout — sauf de ce que vous aimez ?

Est-il vrai, chrétien, catholique, que cent fois vous vous êtes dit, en considérant vos vestibules, vos salons, vos boudoirs : Voilà la place du Crucifix, voici celle de Marie ? — Mais !

***

Digitized by Google

Il n'y a plus de *mais*. — Nous sommes LIBRES.

Êtes-vous les esclaves d'une vieille mode païenne ? — Non.

Etes-vous les esclaves des francs maçons que vous combattez ? — Moins encore !

Mais, alors, quoi ? — Rien.

LIBERTÉ, vous dis-je. Faites ce qu'il vous plaît.

Le respect humain n'est plus de mode aujourd'hui.

***

Oui, désormais, les temps sont changés.

Une mode unique ne suffit plus : IL EN FAUT DEUX.

Les francs maçons ont la leur : ils arborent sans vergogne leur sombre étendard de mort.

Et nous, catholiques libres, nous aurons la nôtre : nous arborerons avec fierté l'étendard de vie, la CROIX de JÉSUS-CHRIST, qui a régénéré le monde une fois, et qui le sauvera encore.

Qu'ils gardent pour eux leur triangle!

Nous le briserons par la Croix.

***

La Croix règnera.

Dans nos demeures, elle aura la place d'honneur.

Sur nos fronts, notre main la tracera avec respect.

On la verra partout dans notre vie publique ; et quiconque nous rencontrera sur sa route, à ce signe nous reconnaîtra, comme chrétien affranchi de la servitude, indépendant, maître de lui-même et de ses actions.

***

Encore un mot : écoutez-moi.

Du jour, et ce jour est proche, où tous les catholiques, secouant leur sommeil et leurs préjugés rouillés, seront chrétiens dans la vie publique comme dans la vie privée, dès ce jour nous serons vainqueurs !

Nous serons vainqueurs, car nous sommes légion.

Arborons la Croix avec ensemble, et soudain le monde retentira d'un formidable cri : « VIVE JÉSUS-CHRIST, VIVE SA CROIX! »

La franc maçonnerie sera terrassée.

Nous le pouvons — DONC NOUS LE FERONS.

Digitized by Google

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER DE FRANCE.

L'ÉGLISE, qui se souvient, qualifie encore, par la voix de son chef, notre nation de « très noble, *nobilissima Gallorum gens* ». Et cependant!..... La figure de la France est grande entre toutes dans l'histoire de l'Église. Elle a été, entre toutes les nations, la première baptisée *catholique* en la personne de son roi Clovis; elle a mérité ainsi, sur les fonts de Reims, le glorieux surnom de *Fille aînée de l'Église*. — Vous participez à cette gloire, chers frères de Belgique. — L'empire romain, vaincu par la vérité, après trois siècles, s'était bien vu conquis par les disciples du pécheur. A Rome même, la majesté impériale s'était effacée devant celle du successeur de Pierre. Mais la loi nouvelle devait enfanter un monde nouveau: les frontières des Alpes et du Rhin furent donc livrées par la Providence aux peuples qui attendaient dans les limbes de la barbarie. Mais, au sein du vieux monde, à l'ère de la persécution sanglante avait bientôt succédé l'ère de l'hérésie, et le venin de l'hérésie se communiqua aux nouveaux venus, de telle sorte qu'on put dire que le monde entier semblait près de devenir arien..... Dieu se servit de la faiblesse d'une femme: il unit Clotilde à Clovis, et depuis lors, jusqu'aux croisades, il lui plut d'agir par les Francs: *gesta Dei per Francos*. Par eux fut fondé le saint empire romain, chef-d'œuvre de la politique divine; par eux éclata en Charlemagne l'union de l'Empire avec le Sacerdoce; chez eux les papes vinrent chercher secours contre l'empire dégénéré ou contre l'ingratitude des Romains; chez eux fut d'abord prêchée la première croisade par le Souverain Pontife en personne. Voilà les plus belles pages de l'histoire de la très noble nation française. Avec les croisades finit la grande époque du moyen âge.

Pauvres historiens, pauvres chrétiens, pauvres *modernes* sont ceux qui se laissent prendre à la théorie du progrès continu, comme s'il n'était pas écrit que la fin des temps sera précédée de l'abomination de la désolation dont nous voyons le commencement dans l'apostasie générale du gouvernement des nations, apostasie infiniment pire que la barbarie..... L'Église mesure le *progrès* et la *civilisation* à la puissance, au degré de la foi chez les peuples. Dès le XIIIe siècle, sa liturgie déclare que la décadence se fait sentir: *frigescente mundo*, dit-elle dans l'oraison de la fête des stigmates de saint François. Dom Guéranger note ce trait, avec le merveilleux sens de l'histoire qu'il possède (1). Le XIIIe siècle, qui vit saint François et saint Dominique, vit

1. *Année liturgique*, t. VIII, p. 216.

Digitized by Google

saint Louis; mais saint Louis eut pour petit-fils Philippe le Bel: de ce règne date en réalité pour la France la politique moderne de séparation de l'Église et de l'État succédant à la politique « de bonne amour » qu'un bon docteur du XVe siècle regrettait en termes si touchants (1). Ils opposèrent leur parlement et ses légistes à l'Église. Mal leur en prit: leur triste émancipation de l'autorité matérielle de l'Église autorisa toutes les insubordinations envers la royauté, à commencer par celle du parlement, qui fut la cause principale de la Révolution et qui autorisa la révolte du peuple: d'où la complète désorganisation sociale qui règne aujourd'hui.

Ce ne fut cependant pas d'un coup que se fit cette révolution « satanique » du siècle dernier, qui a creusé, dans l'histoire, entre ce siècle-ci et les précédents, l'abîme de la sécularisation de l'État. Nos rois ne furent jamais impies, tous se montrèrent sincèrement attachés à l'Église et plusieurs vraiment dignes du titre de rois très chrétiens. La nation fut encore capable de produire, à la fin du XVIe siècle, la ligue vraiment *sainte* dans son objet, dernière croisade profondément sage et généreuse, qui sauva le pays du fléau protestant. La *Sainte-Ligue* fut suivie, au commencement du XVIIe siècle, d'un admirable mouvement de réforme dont vécut encore la France jusqu'en 1789. Et à cette date si funeste, hors une partie de la nation, trop importante, hélas! perdue de jansénisme ou de rationalisme soi-disant philosophique, la France nourrissait encore une foi qui se manifesta dans les plus rudes épreuves par un courage digne des premiers siècles de la part du peuple, de la noblesse et surtout du clergé.

Cette même foi souleva l'héroïque Vendée, et fut encore assez forte pour obliger Bonaparte à consentir au Concordat de 1801 qui, s'il n'a pas rétabli l'union de l'État et de l'Église, aurait du moins permis à l'Église de vivre en paix et d'exercer de nouveau sur la société, qui l'avait en grande partie oubliée, l'ascendant de sa pure doctrine et de sa sainteté. Mais c'est ce que César ne pouvait admettre; on sait son odieuse conduite à l'égard du pape et de l'Église. Nos rois légitimes remontèrent sur le trône de leurs pères; mal instruits par la terrible leçon de leur chute, ils revinrent imbus de gallicanisme, de parlementarisme et de libéralisme. Ils retombèrent impuissants.

La Restauration, par la force de certaines traditions qui revécurent alors, et par les bonnes dispositions personnelles de Charles X, causa cependant un triomphe momentané à l'Église. La révolution de 1830 fut une sorte de revanche de l'impiété: le gouvernement bâtard qui en sortit, grâce à la trahison, représente les plus tristes tendances de 1789, et la qualification qui lui convient le mieux est celle de gouvernement *voltairien*. C'est justice qu'il soit tombé sous le mépris public, ayant flatté tant de basses passions. Le second Empire commença mieux, finit aussi mal, et flatta les mêmes passions. Le régime sans nom que nous subissons aujourd'hui fait faire à la

1. Jean Juvénal des Ursins: *Histoire de Charles VI* (an. 1413).

Digitized by Google

Révolution des pas de géant; il ne reconnaît plus de droit aux catholiques, et il n'y a pas de parti catholique capable de secouer son joug impie!

Voilà le triste état auquel est réduite la très noble nation des Français!..... La Providence semblait nous réserver encore un Roi très chrétien et il a disparu de cette terre en la vigile de la fête de saint Louis, son aïeul!...

Je viens de dire qu'il n'y avait pas de parti catholique en France : il n'y a pas de fait plus frappant pour moi. Le mouvement catholique de ce siècle, si consolant au milieu de tant de ruines, si fécond, nécessairement a produit une multitude d'*œuvres* chrétiennes : il n'a pas formé un parti catholique. Les catholiques qui militent dans les œuvres ne seraient qu'une minorité en face des partis ennemis, mais ils seraient une minorité respectable, parce qu'ils représentent des éléments considérables, et ils ne sont pas respectés parce qu'ils ne sont pas un parti. Ils ne sont pas un parti parce qu'ils ne sont pas unis. Pourquoi?

L'union ne peut provenir que de l'unité d'intérêts, de l'unité de doctrine: celle-là, lorsqu'elle existe seule, est essentiellement variable et périssable; c'est celle, par exemple, qui liait tous les républicains entre eux, avant 1870, quand il s'agissait de renverser et de remplacer l'empire. Aujourd'hui l'union n'existe guère plus entre les républicains *arrivés* et les républicains non *arrivés* au pouvoir qu'elle n'existe entre tous ces républicains et nous. L'unité de doctrine, qui est l'unité de vues, peut seule rendre l'union véritable, et elle embrasse l'unité d'intérêts, c'est-à-dire l'unité de but. Or, l'unité de doctrine n'existe que très imparfaitement parmi les catholiques.

L'hérésie des temps modernes, le naturalisme, qui engendre le libéralisme politique, est le dissolvant qui corrompt nos forces et empêche l'unité d'action. Mais, disent les naïfs, les libéraux ne s'élèvent contre aucun dogme. — Il s'agit bien de dogme pour la plupart d'entre eux ! Est-ce que leurs coryphées ont nié le dogme de l'infaillibilité du Pape en 1870 ? Non, ils ont plaidé l'*inopportunité* de la définition, de manière, il est vrai, à jeter dans le public les doutes les plus perfides, mais enfin ils n'ont fait que cela ouvertement, comme tend à le prouver l'apologie de Mgr Dupanloup par M. Lagrange.

En politique, l'extrême habileté de nos libéraux consiste à savoir toujours s'incliner devant les faits accomplis et à vouloir sauver ce qu'il reste à sauver; ils ont pour cela deux moyens bien simples: faire à l'État les plus larges concessions et nous reprocher amèrement notre imprudence. Ils ont si bien agi et réussi que tout est à la veille d'être perdu.

La tactique de notre gouvernement *opportuniste* est de paraître vouloir maintenir le Concordat tout en cédant aux radicaux sur les questions religieuses, de manière que le Concordat est déjà dénoncé de fait sur plusieurs points. La logique des choses pousse à une dénonciation formelle; le gouvernement n'en doute pas, au fond, mais il voudrait du moins que ce fût le pape lui-même qui parût la provoquer. En principe, nous devons combattre

Digitized by Google

l'abolition du Concordat ; en pratique, nous en pourrions tirer grand avantage, dans les circonstances actuelles, si nous devions jouir de la liberté accordée à tous, jusqu'aux pires socialistes ; mais on nous déclare net qu'on a toute liberté contre nous, catholiques, et qu'on ne nous en doit aucune.

Voilà notre situation ! Pour en faire l'exposé complet, que de choses j'aurais encore à vous dire ! mais il faut me borner.

Un mot pourtant : c'est un lieu commun de dire, à propos de chaque grande fête : Voyez, il n'y a jamais eu autant de monde dans les églises de Paris ! Et que d'œuvres de charité !... En effet, il y a fort à bénir la Providence de ce que le mouvement catholique se soit assez accru pour que, tandis qu'il était de bon ton, il y a trente ans, de railler toute démonstration de piété, le respect humain aujourd'hui, dans toute bonne compagnie, exige du moins qu'on n'en parle pas mal. Mais çà et là l'esprit mondain est tel souvent que l'archevêque de Paris s'est vu obligé de le flétrir dans son dernier mandement de carême d'une manière qui a grandement consolé les véritables fidèles.

Le mal est toujours le même: le libéralisme qui est en tout se trouve naturellement dans l'éducation. L'éducation religieuse qui a déjà été donnée à plusieurs générations a transformé le respect humain, elle est loin d'avoir fortifié la foi autant, je crois, qu'elle l'aurait pu, malgré les obstacles venant de l'esprit affadi de la famille, de l'Université et de ses programmes, etc. Quelle joie, mes Révérends Pères, pour tous ceux qui connaissent l'Ordre bénédictin, de considérer votre œuvre de l'école abbatiale de Maredsous, qui renoue si heureusement la tradition des plus beaux âges : que n'attendre pas de votre éducation toute de foi, de votre instruction toute chrétienne !

H.

COURRIER D'ESPAGNE [1].

C'EST une chose pénible que de parler de la situation du catholicisme en Espagne, telle qu'elle est de nos jours. On ne devrait point, en effet, pour traiter ce sujet, aborder les questions politiques, et cependant il n'est point possible d'en faire abstraction, si nous voulons connaître le catholicisme et les maux dont il souffre.

Depuis le commencement de ce siècle, l'Espagne vit dans un état de guerre et d'agitation continuelles qui a produit la ruine complète de son influence. Après la guerre contre Napoléon, où elle perdit toute son industrie, ses colonies d'Amérique, et plus d'un million d'hommes, sont venues les luttes et les guerres civiles, la guerre contre les insurgés d'Amérique, et, ce

1. Cette correspondance du célèbre doyen de la Faculté de droit de l'université de Madrid, qui vient d'être honoré par notre université de Louvain du titre de docteur *honoris causa*, est pleine d'intérêt et d'actualité. Quoiqu'elle ne rentre pas entièrement dans le cadre que s'est tracé le *Messager des fidèles*, nous la publions volontiers, parce qu'elle doit servir de base à une série de correspondances sur l'état actuel de l'Église en Espagne.

Digitized by Google

qui fut plus désastreux encore, les guerres de dynastie et de citoyen à citoyen qui ont fini par ruiner le pays, l'administration et la morale publique; ces tristes discordes ne sont malheureusement pas terminées et il n'y a pas lieu d'espérer qu'elles le soient de sitôt.

Guerre civile désastreuse de 1820 à 1824, terminée par l'intervention des 100,000 Français. Guerre civile de 1833 à 1840, qui vit le triomphe de la révolution et la destruction de tous les Ordres religieux.

Nouvelle guerre civile dans le nord de 1845 à 1847, entre les carlistes et les libéraux, et victoire de ces derniers; soulèvement militaire et triomphe de la révolution de 1854 à 1856 dans la personne des libéraux-doctrinaires.

Guerre d'Afrique contre les Maures en 1859 et 1860, terminée glorieusement mais avec précipitation à cause de soulèvements qui menaçaient l'Espagne.

Guerre entre les libéraux en 1866 et révoltes de l'armée.

Guerre civile avec révoltes de l'armée et de la marine en 1868: on renverse du trône la reine Isabelle.

Nouvelle guerre civile entre libéraux en 1871, proclamation de la république, anarchie ensuite, deux nouvelles guerres civiles, une de flibustiers dans l'île de Cuba, l'autre de carlistes contre libéraux en Aragon, Catalogne, Navarre et dans les provinces basques.

Ces deux dernières guerres ont coûté à l'Espagne plus d'un demi-million d'hommes et deux milliards de francs, valeur métallique, sans compter beaucoup d'autres pertes.

Pour comble de malheurs, arrive l'an dernier, au mois d'août, la révolte militaire en faveur de la république et contre la monarchie ; depuis on n'a plus de confiance dans l'armée et partant dans le maintien de l'ordre. Nous vivons donc dans un état de complète défiance, sans tranquillité, avec crainte pour l'avenir. Tel est le pitoyable état de ce pays au point de vue général et politique.

Il n'est pas plus heureux sous le rapport religieux. Les divisions intestines entre les carlistes et les libéraux et la lutte des dynasties sont passées dans le camp religieux, au grand préjudice du catholicisme. C'est le catholicisme qui fait le principal objet de notre correspondance ; cependant comme le mal vient surtout de ces divisions des partis, il y a lieu d'en parler et d'en faire au moins une courte description sans blesser ni la charité ni l'impartialité.

Les principaux partis sont au nombre de trois divisés en neuf groupes:

1. *Catholiques* — les *carlistes* appelés *integros (intègres)* et *intransigeants*, dont le chef, nommé par Don Carlos, est Don Candido Nocedal. Leur organe est *El siglo futuro* (le siècle futur) ;

— les *carlistes de combat*, appelés *traditionalistes*, qui n'admettent point la conduite de ce chef, parce qu'il a été libéral et qu'il ne leur inspire pas de confiance. Leur organe est la revue la *Fe* (Foi);

Digitized by Google

— les *unionistes intransigeants*, amalgame de carlistes, d'alphonsistes et de sujets éloignés de la politique et de ses partis. On leur donne le sobriquet de *mestizos* (métis). Leur chef principal est le comte de Canga-Arquelles, un carliste, et leur revue la *Union* (l'Union).

2. *Libéraux monarchiques:*

— les *conservateurs*. Leur chef est Don Antonio Canovas;

— les *fusionistes*. Comme chefs ils ont : Sagasta, qui est à la tête d'une partie de la franc maçonnerie et est plus révolutionnaire que dynastique, et Alonso Martinez, qui est plus dynastique que révolutionnaire;

— les *izquierdistes* (gauches) ou isquierdistes libéraux. Leurs chefs sont le général Serrano, duc de la Torre, grand révolutionnaire, mauvais converti, et Martos, révolutionnaire sa vie entière, en qui personne n'a confiance, pas même ses amis, s'il en a.

3. *Républicains et anticatholiques*. Ces deux noms sont synonymes en Espagne, et par addition ceux de socialistes et de séditieux ;

— les *possibilistes*. Leur chef est Castelar; il a la parole facile mais sans logique ni substance. Il veut une république avec beaucoup de troupes, après avoir dit tout le contraire. Il n'a qu'un parti peu nombreux;

— les *unitaires*. Leurs chefs Salmeron et Zorilla sont peu d'accord: le premier est un transfuge obscur, l'autre, homme de peu de talent, est un conspirateur infatigable : il soulève l'armée qu'il déteste, dans l'espoir de tuer le militarisme ; Salmeron n'est pas pour ces révoltes. Tous deux sont ennemis du catholicisme, mais Zorilla l'emporte en ceci sur son collègue;

— les *fédéraux*. Leur chef Pi Margall est un athée sceptique. Sa politique se réduit à diviser l'Espagne en cantons à la manière de la Suisse. Il a été et est encore chef des *carbonarios* et partisan de l'Internationale.

Ces trois partis avec leurs neuf groupes principaux se subdivisent encore en une multitude de fractions parmi les libéraux, suivant le proverbe : *tot sententiæ quot capita.*

Laissant de côté les libéraux, les uns, ennemis déclarés du catholicisme, les autres indifférents, d'autres enfin quelque peu partisans de la religion, nous nous contenterons de parler de l'état déplorable que présentent les luttes, querelles et misères entre catholiques, ce qui constitue la situation actuelle.

Les deux guerres civiles étant terminées vers 1876, l'une par la déroute des carlistes dans le nord de l'Espagne, l'autre par une convention peu honorable avec les flibustiers et les séparatistes de Cuba, il fut question de *l'union de tous les catholiques* pour défendre les droits de l'Église et les intérêts du catholicisme : on avait malheureusement déjà perdu l'unité religieuse en admettant dans l'art. II de la Constitution en vigueur la liberté des cultes, ce qui est dû à la pression politique de l'Allemagne et de l'Angleterre.

Le parti conservateur seul accepte cette liberté des cultes pour les dissidents comme restreinte et sans culte public, ni hostilité ouverte contre

Digitized by Google

le catholicisme; les autres partis libéraux rejettent et combattent cette restriction. Il est vrai qu'à son arrivée au pouvoir, le parti fusioniste patronné par M. Sagasta transigea sur ce point, mais ses offres consistaient à donner une plus grande liberté aux sectaires, en maintenant le soi-disant mariage civil, sans les restrictions accordées par les conservateurs aux catholiques, qui ne sont obligés aujourd'hui encore qu'à l'inscription sur les registres de l'état civil de l'acte de mariage délivré par le curé. Quant aux communautés religieuses, quelques-unes se sont rétablies durant ces dernières années, mais non pas sans certaines restrictions, car l'article de la liberté des cultes n'est pas non plus absolu pour elles, comme nous le verrons dans une prochaine correspondance.

Pour défendre les droits de l'Église et du catholicisme et éviter des rivalités entre les catholiques, on s'entendit donc, il y a quelques années, pour former une ligue sous le titre d'*Union catholique*. Il y entra des carlistes de vieille roche, comme les comtes de Orgaz et de Canga-Arquelles ; des alphonsistes comme le comte de Guagui, le marquis de Pidal et son frère Alexandre, ministre actuel de la défense; et un grand nombre de catholiques fervents éloignés de tout parti politique et membres des conférences de Saint-Vincent de Paul. Le pape, l'archevêque de Tolède et les évêques bénirent l'union. Il se créa un cercle catholique pour y donner des conférences scientifiques et littéraires, ainsi qu'une revue sous le titre de l'*Union*.

Cette œuvre cependant ne satisfit pas tout le monde. Les intransigeants, ou intègres, défendirent de suite à leurs adeptes d'en faire partie, sous prétexte qu'elle n'était qu'un expédient pour renforcer le parti conservateur de Canovas au moyen des frères Pidal.

Les traditionalistes de la *Fe* entrèrent dans l'union, bien qu'avec défiance, et y acceptèrent des charges, ce qui était fort adroit, vu qu'ils pouvaient ainsi détruire les manœuvres politiques au cas où elles seraient manifestes. Il arriva donc que l'union ne s'obtint que fort partiellement; c'est ainsi que les trois revues catholiques, la *Fe*, *El Siglo futuro* et l'*Union* commencèrent par leurs attaques désastreuses à donner un spectacle déplorable, fort au gré des libéraux. Sa Sainteté le pape Léon XIII s'efforça de couper court à ce scandale qui avait déjà affligé le pape Pie IX dans les dernières années de sa vie; il accusa les uns de manquer de charité dans leurs attaques, les autres de manquer d'humilité dans leurs répliques et défenses. Il publia la précieuse Encyclique *Cum multa;* mais elle ne produisit malheureusement pas tout son effet. Les intransigeants chantèrent victoire, les évêques cessèrent d'appuyer l'*Union*, et celle-ci, faute de direction et de soutien de la part des prélats, ne fit que languir dès ce moment. Les querelles continuèrent et continuent avec plus de rancune, au grand déplaisir du Saint-Siège et des évêques. Il fut défendu à l'*Union* de publier sa revue et si une revue continue à être intitulée de ce nom, elle n'est plus cependant l'organe de cette coalition.

A la fin de l'année dernière Don Alexandre Pidal se rendit à Rome pour

Digitized by Google

visiter Sa Sainteté et lui rendre compte de l'état des choses. Sa Sainteté, après avoir déploré cette lutte fratricide et anticatholique, qui se poursuit à l'encontre de sa sage Encyclique, s'opposa à la pensée d'une dissolution de l'*Union;* celle-ci continue donc, mais elle est fortement atteinte de langueur. Peu après son retour de Rome, M. Pidal a été nommé ministre de la défense et il l'est encore actuellement. Cette nomination, au lieu de donner de la vie à l'*Union*, est venue l'abattre encore davantage. La plupart des *traditionalistes* l'ont abandonnée, son cercle est presque désert, et la part que quelques-uns de ses principaux personnages ont prise aux élections a donné lieu aux nouvelles inculpations qu'on lui fait de cacher des vues politiques.

Voilà le misérable état que présente aujourd'hui en Espagne le catholicisme au point de vue de son organisation pour lutter en faveur de l'Église, de ses droits et de ses intérêts. Inutile d'entrer ici dans des détails fastidieux, de faire des inculpations ou des critiques. Dieu seul peut nous guérir ; et il est à craindre que ce sera par un châtiment providentiel, et un châtiment bien dur.

Je ne puis rien ajouter de plus aujourd'hui, ni sur l'état moral du pays, ni sur les progrès de l'impiété, ni sur ceux de l'indifférentisme, ni sur les maigres succès du protestantisme. Je réserverai aussi pour mes correspondances ultérieures des communications sur le rétablissement de quelques institutions religieuses et de certains monastères bénédictins; sur l'état des sciences ecclésiastiques et de la littérature chrétienne, sur son enseignement; sur la franc maçonnerie et sur sa funeste influence malgré ses grotesques dissensions, enfin sur d'autres sujets de cette nature, touchant de près ou de loin à la sainte Église et à la religion dont nous défendons la cause.

D. VICENTE DE LA FUENTE.

LE SACRÉ-CŒUR.

Aperuit lancea latus ejus...
St Jean.

LONGIN, tu n'as pas su ce que m'ouvrait ta lance
Lorsque tu la plongeas au côté du Sauveur :
Tu n'as pas deviné les rayons que me lance
Ce foyer consumant d'amour et de ferveur !

C'est un abri si doux dans son divin silence,
Il a pour nous des fruits si purs dans leur saveur,
Ce lieu où, sur le soir, l'humanité s'élance
Pour retrouver la paix à sa douce faveur !

Il nous demeure ouvert, mystérieux asile,
Dans les sombres chemins où le mal nous exile,
Dans nos jours douloureux pleins d'angoisse et de fiel ;

Il garde sa vertu toujours consolatrice.
O blessure du Cœur, divine cicatrice,
Sois l'espoir de mes jours... le joyau de mon Ciel !

J. C.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1884-85. — N° 5. — 21 Juillet.

DÉLIVRANCE.

IL y a deux mois à peine la grande voix de Léon XIII dénonçait au monde aveuglé l'abominable secte des Francs Maçons : son but, ses moyens d'action, ses calamiteux progrès nous étaient dévoilés ; l'abîme social vers lequel elle nous entraîne nous était montré ; le Pape enfin, père du peuple chrétien, donnait à ses enfants des armes puissantes pour la combattre et l'écraser.

Peu de temps auparavant, Sa Sainteté avait gratifié la Belgique d'un nouveau patron, le B. Charles le Bon, comte de Flandre. Car Léon XIII aime la Belgique d'un amour de père ; il gémissait de la voir enchaînée sous le joug de la secte.

De même qu'il y a deux siècles saint Joseph, proclamé patron de la Belgique, avait aidé nos pères à écraser le protestantisme, de même aujourd'hui le B. Charles, armé de son glaive de justice, nous a aidés à exterminer de notre sol bien-aimé la race intruse qui voulait usurper la domination et ravir aux libres et catholiques Belges leurs droits séculaires et imprescriptibles.

Nous sommes délivrés ! Rendons grâces à Dieu, de qui nous vient ce bienfait, et sachons en profiter pour affirmer ses droits, pour rétablir son règne, et fonder à jamais sur notre pays sa domination bénie.

Après un tel triomphe, frères et amis de Belgique, recueillons-nous, reconnaissons de qui il nous vient, et n'oublions pas, de tous les devoirs le plus sacré, celui de la reconnaissance.

Une calamité religieuse et nationale a cessé : il nous faut des manifestations religieuses et nationales. Les actions de grâces privées ne suffisent pas.

Prêtres et laïques, hommes et femmes, citadins et campagnards, mettez-vous en branle. Que l'ère mémorable des pèlerinages revienne!

Voilà le moment de voir fonctionner nos admirables comités de pèlerinages, qui nous ont montré par le passé comment ils savent, sur un signe, remuer tout le pays. Ils demanderont à nos évêques

Digitized by Google

de nous bénir, et ils nous béniront ; ils feront appel à nous catholiques, et nous marcherons comme un seul homme.

Pèlerinages de supplications jadis, aujourd'hui ce seront des pèlerinages d'actions de grâces.

De tous les points de la Belgique, qu'un solennel *Magnificat* s'élève vers le ciel, se fasse entendre jusque par delà nos frontières, et annonce aux peuples voisins qu'une nation chrétienne est sortie du tombeau, que Dieu l'a délivrée des mains de ses persécuteurs.

Pèlerinages *nationaux*, pèlerinages *diocésains*, pèlerinages *paroissiaux :* que tout se fasse avec ensemble.

Qu'un immense réseau de cortèges pieux sillonne nos provinces, la croix en tête, affirmant le règne du CHRIST ! Qu'on se rende aux sanctuaires de Marie, la Reine des cieux, aux sanctuaires de nos saints nationaux, dans nos monastères, foyers de grâce et de vie.

Priez Dieu, chrétiens, réconciliez-lui vos âmes ; devenez plus ardents en confessant votre foi ; allez puiser dans ces manifestations grandioses et paisibles le feu sacré qu'il vous faut aujourd'hui pour tirer de la mémorable victoire de ces jours les fruits qu'en attendent vos familles, votre patrie, votre foi !

CHRONIQUE LITURGIQUE.

22 Juillet. — Mardi. — Sainte Marie-Madeleine.

CHAQUE fois que je pense à la pénitence de Marie, dit saint Grégoire le Grand, je ne puis m'empêcher de verser des larmes. » N'éprouvons-nous pas nous-mêmes une impression semblable, en parcourant les pages du divin Évangile, qui nous retracent les scènes diverses de cette vie si attachante et si mystérieuse? Oui, nous goûtons un charme inexprimable à la contempler d'abord dans la demeure du Pharisien, puis aux pieds de l'hôte divin, dont elle ne se lasse d'entendre les paroles ; nous la retrouvons à la résurrection de Lazare, ou bien encore lors de la dernière onction à Béthanie, mais surtout au pied de la croix, au sépulcre et dans le jardin de l'apparition. Enfin nous la suivons avec un pieux saisissement jusqu'aux rivages de la Gaule, dans la solitude sauvage de la Sainte-Baume; là, nous la voyons, durant les trente dernières années de son exil, élevée dans les airs, sept fois le jour, par la main des anges, et s'associant ainsi dès cette vie aux concerts

Digitized by Google

célestes. En ce point du moins, nous n'avons pas entièrement oublié les traditions de nos aïeux, qui eurent toujours la plus tendre dévotion envers la sainte amante du Sauveur, tellement que, dans certaines contrées, *la Madeleine* signifie encore le 22 juillet comme la Saint-Martin indique le 11 novembre. Ajoutons que tout récemment un décret de la Sacrée Congrégation des Rites vient d'autoriser l'élévation de cette fête au rite double-majeur dans la France entière.

Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin les motifs de cette popularité empreinte au nom et à l'histoire de Marie-Madeleine. Sans entrer dans l'exposition du rôle prophétique qu'elle joue dans les Livres saints au nom de la gentilité égarée et revenue au CHRIST, nous reconnaissons de suite en elle une figure touchante de notre propre histoire. Il nous faut bien l'avouer, tous nous sommes pécheurs et nous éprouvons dans cet aveu humble et sincère une secrète consolation qui fait retentir chaque fois à notre cœur les paroles du pardon. Loin de nous cette égoïste prétention trop commune à notre époque et par laquelle grand nombre d'âmes en arrivent à se persuader qu'elles ne doivent plus rien à Dieu, dès qu'elles ont fait le strict nécessaire pour obtenir la rémission des quelques fautes échappées à leur fragilité; d'ailleurs, on ne saurait, assurent-elles, comparer leurs légères imperfections à ces crimes énormes des siècles antérieurs, expiés par les pieux excès d'un repentir souvent indiscret et exagéré. Souffle brûlant, qui a tari de nos jours la source des larmes, et va formellement contre la parole de l'Écriture : « Ne soyez pas sans crainte au sujet du péché qui vous a été pardonné! » Assurément la sainte Église agit sous l'influence d'un tout autre esprit lorsque, dans le livre sacré qui sert au saint Sacrifice, elle propose à ses prêtres une oraison spéciale, pour obtenir le don des larmes, formule touchante que le moine récitait chaque soir, en parcourant une dernière fois les divers autels du monastère.

C'est que nos pères comprenaient le prix des larmes; ils savaient que si la prière fléchit Dieu, les pleurs lui font violence, et nous voyons que souvent les législateurs monastiques étaient obligés de prévenir par de sages règlements les inconvénients qui pouvaient résulter, soit pour l'ordre des communautés, soit pour la santé des individus, de l'effusion trop abondante de ce sang de l'âme. Si quelque chrétien, engagé dans ces principes désolants de l'homme aux justes limites, venait à parcourir ces pages, qu'il ne se refuse pas à l'impression vivifiante des exemples sublimes de la pécheresse convertie. Tous ses péchés lui avaient été remis; elle en avait reçu l'assurance de la bouche de la Vérité même; elle avait entendu cette parole pleine de délices: Allez en paix. Et cependant, jusqu'à la fin de ses jours, elle ne cessera de pratiquer les pénitences les plus effrayantes pour la faiblesse humaine; elle a compris que cette paix consistait désormais pour elle à faire une guerre continuelle à la nature, et à venger ainsi l'injure faite autrefois par elle à la divine majesté. Que la prière et l'intercession de sainte

Digitized by Google

Marie-Madeleine nous obtiennent cette componction salutaire, fruit nécessaire de la charité dans le pécheur revenu sincèrement à son Dieu; car, suivant la parole du Seigneur, « celui auquel il a été moins pardonné est aussi moins porté à donner des preuves de son amour. »

25 Juillet. — Vendredi. — **Saint Jacques le Majeur**, Apôtre.

Le frère de Jean le Théologien, lui aussi fils du Tonnerre, paraît aujourd'hui sur le cycle, avec le glaive qui lui valut l'honneur de boire, le premier d'entre les apôtres, le calice du Seigneur. L'Église d'Orient célèbre son triomphe au dernier jour d'avril; celle d'Occident paraît l'avoir d'abord associé à son frère dans la solennité du 27 décembre; mais depuis de longs siècles tous les martyrologes latins lui assignent la date du 25 juillet, laquelle, si elle n'a pas pour objet de rappeler quelque translation ou autre événement de ce genre, forme, par rapport à la fête des chaînes de Pierre, une de ces octaves anticipées dont l'année liturgique fournit plus d'un exemple, et qui trouve ici sa raison d'être dans le récit même des actes des Apôtres.

Saint Jacques fut l'un des trois disciples particulièrement admis dans l'intimité du Seigneur. Seul avec Pierre et Jean, il fut choisi par le CHRIST pour être témoin de la résurrection de la fille de Jaïre; avec eux encore il put contempler sur le Thabor la glorieuse Transfiguration du divin Maître; il le suivit comme eux jusque près de la grotte de l'agonie. Enfin, si nous n'avons plus les témoignages désirables sur les œuvres de son apostolat, nous savons du moins que, depuis des siècles, il est le patron de la catholique Espagne, et que la basilique de Compostelle fut longtemps, après Jérusalem et Rome, le pieux rendez-vous des pèlerins de toute la chrétienté. Tout récemment, dans le courant de 1879, on a découvert le corps de l'Apôtre, caché dans l'église lors des invasions mauresques, et dont la tradition seule depuis sept cents ans indiquait l'existence sous l'autel majeur. Malgré le peu d'intérêt qu'a témoigné notre siècle frivole à un événement qui eût fait tressaillir l'Europe d'autrefois, nous aimons à voir dans cette heureuse découverte un présage de rénovation et de vie, aussi bien qu'un gage de la protection de l'Apôtre pour la nation généreuse dont l'Église attend encore de grandes choses.

26 Juillet. — Samedi. — **Sainte Anne**, mère de la bienheureuse Vierge Marie.

A part quelques détails transmis par saint Épiphane et saint Jean Damascène, nous ignorons complètement ce qui touche l'histoire de sainte Anne et de son époux saint Joachim. Il semble que Dieu n'ait voulu leur laisser que ce titre, qui éclipse tous les autres, de parents de la mère de Dieu. Leur culte est néanmoins fort ancien, surtout chez les Grecs. En l'année 1584, le pape Grégoire XIII a inséré dans la liturgie de l'Église universelle la fête de sainte Anne. Depuis cette époque la dévotion des peuples envers les

Digitized by Google

parents de la Vierge a pris sans cesse de nouveaux accroissements ; et de nos jours le pontife romain, cédant à la fois à son amour envers le saint patriarche dont il reçut le nom au baptême, et aux prières toujours plus ardentes des pieux fidèles, a élevé leurs fêtes au degré de solennités de seconde classe. Puissent ces nouveaux honneurs attirer sur la chrétienté entière une protection chaque jour plus nécessaire. Puisse en particulier la patronne bien-aimée de la Bretagne conserver aux habitants de ce vaillant pays cette foi vive et simple, qui l'a rendu célèbre dans toute l'Église du CHRIST!

31 Juillet. — Jeudi. — Saint Ignace de Loyola, Confesseur.

La saison des grandes chaleurs que nous traversons symbolise, dans le langage mystérieux de l'Écriture, le temps du travail et de la persécution ; et, depuis les temps les plus reculés, les lectures de l'office assignées à cette partie de l'année sont tirées des livres historiques de l'ancien Testament, qui nous retracent, sous les types des rois de Juda et d'Israël, les luttes et les épreuves du royaume du CHRIST sur la terre.

Constatons donc ici encore une de ces harmonies si fréquentes dans la liturgie, en voyant se succéder en grand nombre sur cette partie du cycle les fêtes des saints fondateurs d'Ordres religieux, suscités par Dieu pour la défense de l'Église. Saluons aujourd'hui Ignace de Loyola, le législateur et le père de cette milice admirable, dont Dieu s'est servi durant les trois derniers siècles pour accomplir ses plus grands desseins, et qui, suivant l'expression du saint évêque de Genève, « nous fait chanter glorieusement en notre siècle: Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti ».

L'hérésie protestante, en résumant dans l'affranchissement complet du joug de l'autorité soit de l'Église sur les fidèles, soit de la raison sur la chair, toutes les théories et toutes les applications pratiques des erreurs précédentes, venait de détacher du corps de JÉSUS-CHRIST des peuples nombreux, faisant déjà prévoir en outre, pour l'avenir des nations demeurées catholiques, les conséquences funestes que nous déplorons de nos jours. Mais Dieu tenait déjà en réserve, dans les trésors de sa miséricorde, la nouvelle armée qui devait refouler la contagion pestilentielle des docteurs de l'impiété : huit ans après la naissance de Martin Luther, Ignace avait vu le jour au château de Loyola, et lorsque l'heure marquée par la Providence fut arrivée, le guerrier converti se mit à l'œuvre dont il devait être le principal instrument. Au principe générateur et commun de toutes les nouvelles erreurs, il opposera la soumission et l'obéissance la plus absolue aux moindres volontés du chef de l'Église, obéissance préparée dans les individus par un renoncement complet à la volonté propre et la mortification de tous les instincts de l'homme naturel.

La tradition sacrée de l'office divin récité solennellement en commun sera pour la première fois interrompue ; dans la Compagnie, comme dans la Sulamite, on ne verra que les chœurs d'un camp d'armée. Ce n'est pas toute-

Digitized by Google

fois que le saint fondateur n'apprécie pas l'importance de la prière liturgique. Mille traits touchants nous apprennent quel doux empire exerçait sur son âme le chant des psaumes et des hymnes sacrées ; à la suite du livre immortel de ses exercices, dans les règles admirables par lesquelles il formule sa conformité parfaite de sentiments avec l'Église, il souhaite dès le principe de voir recommander les chants, les psaumes, les longues prières, ainsi que les heures canoniques, marquées par la tradition pour payer au Créateur le tribut de la louange solennelle; il y voit un des moyens les plus puissants pour unir les fidèles à l'Église et les pénétrer de son esprit.

Malgré ces allures martiales qui tranchaient avec le caractère plutôt patriarcal des anciens Ordres, ceux-ci accueillirent avec joie et empressement ces nouveaux frères d'armes envoyés par Dieu au secours de l'Église menacée. Les Chartreux et l'insigne famille des Frères-Prêcheurs furent des premiers à les saluer et à les entourer de leur sympathie. Et la Belgique se rappelle avec bonheur que le pieux abbé bénédictin de Liessies, le vénérable Louis de Blois, fut un des principaux instruments dont Dieu se servit pour faire pénétrer dans son sein les fils de Saint-Ignace.

Pour nous, fils de Benoît, nous ne saurions oublier que le soldat de Pampelune, après sa conversion, suspendit son épée devant la Vierge bénie de Montserrat et y passa les premiers temps de sa conversion sous la direction du pieux abbé Garcia Cisneros ; que l'église abbatiale de Saint-Pierre de Montmartre vit les sept premiers membres de la Compagnie s'unir entre eux par une première promesse, de même que notre basilique de Saint-Paul de Rome fut témoin de leurs vœux réguliers dans le nouvel Ordre ; que le saint fondateur aimait à se retirer au Mont Cassin, lorsqu'il voulait vaquer en paix à la contemplation et à la prière; enfin, que ce fut Pie VII, pape bénédictin, qui rétablit son Ordre, au commencement de ce siècle, au temps où de nouvelles et gigantesques luttes allaient réclamer toutes les forces de l'Église.

Bientôt le Ciel se chargea de prouver à la face de l'univers la mission divine d'Ignace, par les succès prodigieux dont il embellit les commencements de son Ordre.

Nous retrouverons ses saints au calendrier durant tout le cours de l'année; mais comment redire ici les avantages immenses qu'à recueillis l'Église de ces missions évangéliques, de ces maisons innombrables destinées à l'éducation de la jeunesse chrétienne, de ces œuvres de tous genres enfin qui ont gagné à la cause de la Compagnie autant d'amis qu'il y a eu de gloires véritables dans la société chrétienne de l'âge moderne ? Il est vrai aussi que la gloire des persécutions ne lui a point fait défaut; mais dans le passé et de nos jours encore, elle a su y puiser le secret d'une vitalité et d'une jeunesse toujours nouvelles. C'est que, dit Bossuet, « elle ne porte pas en vain le nom de JÉSUS ». Qu'elle continue donc jusqu'à l'arrivée du dernier Juge sa marche guerrière et triomphante ; que Dieu lui donne encore

Digitized by Google

à la fin des temps des docteurs et des apôtres, afin de faire éclater par tout l'univers et jusque dans les terres les plus inconnues la gloire de l'Évangile.

1er Août. — Vendredi. — **Fête de saint Pierre aux liens.**

Cette fête, célébrée depuis les temps les plus reculés chez les Grecs aussi bien que dans l'Église latine, a pour but de vénérer les chaînes sacrées dont fut chargé le prince des apôtres dans sa double captivité à Jérusalem et à Rome. Elles sont conservées depuis le Ve siècle dans la basilique Eudoxienne, qui s'élève sur l'Esquilin, et attire la dévotion spéciale des pieux pèlerins de la Ville éternelle. Cette solennité se présente de nos jours sous un aspect d'autant plus émouvant, que Pierre est de nouveau captif. Mais si Pierre est gardé avec soin dans sa prison, l'Église entière prie sans cesse Dieu pour lui ; et le jour n'est peut-être pas éloigné où l'ange du Seigneur lui ouvrant les portes, le triomphe du pasteur suprême réjouira encore une fois et la Ville et le monde.

2 Août. — Samedi. — **Saint Alphonse-Marie de Liguori,** Évêque, Confesseur et Docteur.

Deux causes principales ont contribué à enrichir et à préciser le dépôt des vérités morales confiées par le CHRIST à son Église : le désir de s'avancer toujours plus haut dans la voie de la perfection, et les faiblesses qui entraînent sans cesse la nature humaine à de nouvelles fautes. En présence de ces deux tendances opposées, un double écueil était à éviter ; il fallait ouvrir aux forts tous les horizons de la vie parfaite, sans prétendre néanmoins réduire en préceptes les simples conseils de l'Évangile ; il fallait montrer aux faibles toute la discrétion et la condescendance d'une mère pour la fragilité de ses enfants, sans dépasser néanmoins les justes bornes de l'indulgence. Or, au siècle dernier, au sein de la plus effroyable décadence des mœurs, on vit le jansénisme, la secte la plus opiniâtre et la plus désastreuse dans ses conséquences, prétendre apporter un remède à la situation en entraînant les âmes dans le désespoir, sous l'impression des difficultés exagérées, sans lesquelles le salut était représenté comme impossible.

Ce fut alors que celui qui aima les siens jusqu'à la fin suscita dans l'Église de Dieu saint Alphonse-Marie de Liguori. Après des travaux préparatoires qui exigèrent des fatigues et des peines incroyables, le docte et pieux écrivain se vit enfin en état, avec l'aide de la grâce, de formuler en divers écrits les principes certains qui permettent d'éviter aisément et la rigidité qui surcharge la conscience humaine de nouveaux péchés, et la voie opposée qui mène à la perdition par une facilité excessive. Par là, tout en soutenant le temple du Seigneur menacé, le saint évêque empêcha d'achever le roseau déjà à demi brisé, et d'éteindre la mèche qui fumait encore. C'est donc à juste titre que Pie IX de sainte mémoire a proclamé

Digitized by Google

saint Alphonse de Liguori docteur de l'Église universelle. « Oui, s'écrie l'immortel évêque de Poitiers, celui-là méritait le titre de docteur qui, en un siècle où se sont élevées des erreurs nouvelles, très spécieuses, très dangereuses, a combattu lumineusement, réfuté victorieusement ces erreurs, et qui, en même temps, a rétabli les principes, soutenu les doctrines, ravivé enfin les vertus dont ces erreurs avaient causé l'affaiblissement. »

Peu de fidèles auront eu l'occasion de voir les œuvres théologiques proprement dites de saint Alphonse ; mais beaucoup auront parcouru avec délices ses opuscules de piété ; beaucoup surtout auront admiré le zèle et le dévouement évangélique de ses enfants, car le saint évêque joint à l'auréole du docteur la gloire de la paternité spirituelle. Sous le titre de congrégation du Très Saint-Rédempteur, il a fondé dans l'Église une nouvelle milice qui a déjà procuré à la société chrétienne toute entière les plus grands bienfaits. Ses membres choisissent comme théâtre principal de leurs missions les villages et les campagnes. Chacun sait quel bien immense opèrent leurs simples et touchantes prédications, appuyées par l'exemple de leur vie régulière, et surtout par l'amour que leur inspira leur saint fondateur pour le Très Saint-Sacrement et la mère de Dieu. Qu'ils croissent donc chaque jour en nombre et en saintes œuvres, particulièrement dans cette chrétienne Belgique qui leur est redevable d'une de ses plus grandes gloires dans la personne de l'illustre cardinal que pleure encore l'Église de Malines.

4 Août. — Lundi. — Saint Dominique, Confesseur.

En présence de cette incomparable figure, l'âme se recueille et admire : elle entrevoit véritablement un rayon de la blancheur céleste. Quelle gloire lui manque ? Ascète et contemplateur sublime, apôtre et docteur de la vérité, martyr de l'amour et germe fécond d'une postérité sans égale, rose de patience et lis de virginité : tout se réunit, tout concourt à faire de Dominique de Guzman une des plus glorieuses apparitions de l'histoire. Deux rayons cependant brillent en lui d'un éclat qui éclipse tout le reste: la virginité et l'autorité du magistère spirituel ; et c'est pour cela que, parmi ses fils, les docteurs sont vierges et les vierges sont des docteurs ; c'est à ce titre qu'ils ont mérité la mission capitale de veiller à la conservation intacte du dépôt de la foi, joyau remis par l'Époux à l'Église Vierge au jour des fiançailles; et la Reine des vierges, les couvrant de son habit et leur mettant en main l'arme invincible du rosaire, n'a-t-elle pas consacré à jamais leur plus beau titre de gloire? Au reste,aucun ne leur a fait défaut, et chaque partie du cycle nous en fournit les preuves dans les fleurons qu'ils ont sans cesse ajoutés à la couronne de l'année liturgique.

Il a succombé en partie, cet arbre gigantesque, lors de la tempête qui amassa tant de ruines au siècle dernier. Mais, Dieu soit béni ! nous l'avons vu se relever, et chacun sait quelle sève puissante s'est mise à circuler dans les rameaux renaissants. Mais ce que la plupart des fidèles ignorent, c'est

Digitized by Google

que le grand abbé de Solesmes fut l'instrument dont Dieu se servit pour révéler au Père Henri-Dominique Lacordaire sa mission de restaurateur, pour l'encourager et l'entretenir constamment dans sa première résolution. Ainsi la famille des Frères-Prêcheurs a retrouvé une nouvelle impulsion dans ce grand Ordre monastique, dont elle a emprunté et su conserver plus qu'aucun autre l'élément de la vie commune et contemplative.

Qu'ils couvrent donc de nouveau le monde de leurs monastères et de leurs écoles ! Qu'ils aillent et qu'ils prêchent : la foi a disparu, hélas ! plus encore qu'au commencement du XIIIe siècle. Leur mission est d'affirmer, sans crainte comme sans orgueil, la vérité de ces fortes maximes de l'Évangile, que tant de chrétiens trouvent déjà trop dures. Un grand pape bénédictin, Urbain V, a dit : « *Non timeo hæreses neque eorum pullulationes, isto Ordine subsistente:* tant que cet Ordre subsiste, je ne crains point les hérésies ni tout ce qui en découle. » Nous ne doutons point que Dieu ne veuille encore par eux opérer de grandes choses à la fin des temps, n'en eussions-nous pour gages que les actes solennels du pontife suprême qui brille aujourd'hui sur la Chaire apostolique. Pour nous, pieux chrétiens, soutenons par nos vœux, notre confiance et notre sympathie, ces vaillants auxiliaires de l'Église du CHRIST. Qui sait si leur sainte influence, rajeunie sous l'empire de l'union de la prière, ne ranimera point une fois de plus le foyer de l'amour dans notre vieux monde refroidi et déjà presque sans vie ?

5 Août. — Mardi. — Fête de Notre-Dame des Neiges.

Au IVe siècle, sous le pontificat du pape Libère, le patrice Jean eut une vision dans laquelle la Mère de Dieu lui exprima le désir de voir s'élever sur l'Esquilin une basilique en son honneur : un espace couvert de neige devait en marquer l'emplacement. En effet, le lendemain, bien qu'on fût au mois d'août, toute une partie de la colline se trouva blanchie par la neige, et le pieux patrice fit généreusement les dépenses nécessaires à la nouvelle fondation. Sixte III la consacra vers l'an 435, sous le titre de la Vierge Marie. Ces circonstances miraculeuses lui firent donner le nom de Notre-Dame des Neiges. On l'appelle encore la *basilique Libérienne*, à cause du pape sous le pontificat duquel elle fut fondée ; la *basilique de la Crèche*, parce que le berceau du Seigneur y fut apporté dans la suite ; enfin plus communément on la désigne sous le titre de *Sainte-Marie Majeure*, parce qu'elle est la première en dignité de toutes les églises dédiées à la Mère de Dieu. Elle conserve en outre le corps de l'illustre docteur saint Jérôme, et celui du pontife saint Pie V, une des gloires de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

6 Août. — Mercredi. — Transfiguration de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST.

L'Église romaine célèbre de temps immémorial le mystère de la Transfiguration le samedi des Quatre-temps du carême : la fête spéciale de ce jour

Digitized by Google

ne fut introduite d'une façon universelle que vers le milieu du XVe siècle. L'importance et le nombre des fêtes de ce mois nous contraignent de renvoyer à plus tard la considération de cet événement important de la vie du Fils de Dieu. Nous ferons seulement observer que c'est aujourd'hui la fête patronale de la plupart des églises élevées vers la fin du moyen âge sous le vocable du Sauveur, et le propre titre de la basilique du Latran, mère et maîtresse de toutes les églises.

Avant l'introduction de cette fête, le sixième jour d'août était célèbre dans nos contrées sous le nom de la *Saint-Sixte*, pape et martyr du IIIe siècle, dont l'Église fait commémoraison dans l'office de ce jour. Une joyeuse cérémonie, conservée dans quelques monastères, s'y rattachait chaque année. A la messe solennelle, au moment où le prêtre allait terminer la dernière oraison du canon avant le Pater, on lui présentait les premières grappes nouvelles que la vigne venait de produire, et après avoir récité sur elles une touchante bénédiction, il continuait l'action du sacrifice. Durant le repas, il parcourait successivement les rangs de tous les frères, distribuant à chacun une part de ce nouveau bienfait du Ciel, symbole du CHRIST qui a bien voulu se laisser broyer pour nous sous le pressoir de la croix.

10 Août. — Dimanche. — **Saint Laurent,** martyr.

A la suite d'Étienne et de Vincent, ses compagnons dans le ministère sacré, le martyre et la couronne, Laurent, l'archidiacre de la sainte Église Romaine, vient enfin nous réjouir à son tour sous les feux d'août. Dispensateur fidèle du sang de JÉSUS-CHRIST, il n'a pas oublié, en s'asseyant au banquet divin, de considérer les mets qui étaient servis, afin d'en préparer de semblables. Aussi le divin Poisson, brûlé du feu de l'amour sur le gril de la Croix, a daigné en ce jour associer à son sacrifice le jeune et courageux lévite ; et telle est la gloire de ce nouveau martyre, qu'elle égale, suivant l'expression de saint Augustin, celle de Rome elle-même qui en fut témoin. A Étienne, il est vrai, l'honneur incomparable d'avoir rendu le premier au Sauveur la mort que celui-ci avait soufferte pour nous ; mais Laurent, de son côté, semble avoir été plus familier à nos pères, qui lui dédièrent à l'envi leurs basiliques et leurs monastères. Mais nous-mêmes n'avons-nous pas senti la suave odeur qui émane des membres bienheureux du martyr? Ne sommes-nous pas charmés chaque année, en contemplant cette fleur de son chaste corps offerte comme une hostie vivante et précieuse en présence du Seigneur? Ne sommes-nous pas enfin éclairés et réchauffés par ces flammes moins fortes que sa foi et son amour?

Nous ne sommes peut-être pas loin des grands événements qui doivent précéder l'arrivée du Souverain Juge, car jamais la parole de l'Apôtre ne s'est mieux accomplie : « Il y a déjà beaucoup d'antéchrists. » D'ailleurs c'est en vain que nous voudrions regarder la persécution comme une épreuve momentanée réservée exclusivement à certaines époques néfastes ;

Digitized by Google

la persécution et le martyre sont la situation habituelle de tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le CHRIST JÉSUS. Qui nous assure qu'un jour nous n'aurons pas à choisir nous aussi entre la mort et l'apostasie ? Puissions-nous alors imiter le courage de nos pères. Mais hélas ! que d'édifices spirituels s'écrouleraient en passant par le feu ! Pour éviter ce malheur, bâtissons sur la pierre, qui est le CHRIST ; soyons fiers de notre foi, et lorsque le monde, assis dans les ténèbres, voudra se moquer de la nuit de nos mystères, répondons avec le martyr Laurent : « Ma nuit n'a pas d'obscurité, mais tout devient clair à la lumière d'en-Haut. » Et si Dieu permet que notre corps soit livré aux mains de l'impie, nous pourrons nous aussi nous écrier avec l'accent de la reconnaissance et de l'allégresse : « Je vous remercie, Seigneur, d'avoir daigné m'accepter comme votre victime ; ô CHRIST, au sein de la souffrance je n'ai pas renié votre nom ; vous avez voulu éprouver mon cœur, et vous m'avez visité durant la nuit, mais vous n'avez pas trouvé en moi l'iniquité. »

15 Août. — Vendredi. — **Assomption de la bienheureuse Vierge Marie.**

De toutes parts dans nos campagnes, les moissonneurs s'empressent de couper les épis murs, fruits précieux de la fertilité de la terre : n'est-il pas juste que le ciel en ces jours récolte aussi cet épi incomparable, né jadis dans l'humble Judée, et qui, sous l'influence de la rosée céleste, nous donne le froment des élus ? Reconnaissons donc l'action de l'Esprit divin dans la place assignée aujourd'hui par l'Église à cette solennité par excellence de la Dormition et de l'Assomption de la mère de Dieu, célébrée dans l'antiquité au milieu des froids de janvier.

Suivant une antique tradition, chère à nos aïeux, une inspiration surnaturelle avertit les Apôtres dispersés dans tout l'univers de se rendre à Éphèse, pour assister au trépas de celle qui avait donné au monde l'Auteur de la vie. Ils se réunirent donc successivement auprès de la Vierge, et eurent la consolation de la voir enfin s'élancer vers son Bien-Aimé dans un baiser ineffable d'amour. Cependant Thomas avait manqué au rendez-vous ; il ne put arriver à Éphèse qu'après les funérailles de Notre-Dame. Inconsolable de cette privation, il supplia les Apôtres de lui permettre de contempler du moins une dernière fois le corps glorieux où avait habité corporellement le Verbe fait chair. Ceux-ci n'eurent pas de peine à y consentir, et tous se dirigèrent vers le tombeau de la Vierge. Mais à peine l'eurent-ils entr'ouvert, qu'ils s'aperçurent qu'il était vide : les linceuls étaient rejetés sur les bords, et il s'en exhalait un parfum d'une suavité toute céleste. Alors les chefs illustres des Églises célébrèrent par des hymnes et des cantiques d'actions de grâces la nouvelle merveille dont le Ciel les rendait témoins.

Quoiqu'il en soit des circonstances accessoires de l'Assomption de Marie, il est certain que le fait est basé sur la tradition la plus vénérable, et sur le

Digitized by Google

sentiment unanime des fidèles. Aussi, pour notre consolation, avons-nous vu, lors du dernier concile général, une demande présentée à l'assemblée des Pères, dans le but d'obtenir la prochaine définition dogmatique de ce privilège, dont la connaissance est arrivée jusqu'à nous, comme pour l'Immaculée Conception, sur les ailes de la foi et de l'amour de toutes les générations chrétiennes.

O Vierge très prudente, où vous avancez-vous, semblable à l'aurore toute brillante? Fille de Sion, belle comme la lune, terrible comme une armée rangée en bataille, nous vous contemplons avec bonheur, élevée au-dessus des chœurs angéliques. Nous nous associons aux pieux hommages que nos pères vous rendaient en ce jour, soit dans les antiques et splendides cathédrales, soit sous les voûtes recueillies et mystiques des cloîtres solitaires. Comme eux nous confessons que votre chair virginale a déjà participé à la glorification de son fruit béni, et devancé dans la patrie tous les mortels, pour lesquels vous fûtes le commencement du salut. Comme eux, nous vous proclamons Reine des cieux et Dame du monde, et nous croyons que votre béatitude surpasse en perfection celle de toutes les créatures réunies. Votre gloire nous prive de votre présence sensible; mais nous nous en réjouissons, comme nous nous sommes réjouis lors du triomphe de votre Fils. Oui, partez, ô colombe unique de l'Époux, l'hiver est passé avec ses frimas; levez-vous en toute hâte, ô Bien-Aimée, élancez-vous des sommets du Liban; le divin Salomon vous attend pour vous couronner. Mais de votre trône de gloire, ô tendre Mère, n'oubliez pas vos enfants; rendez la paix aux beaux royaumes chrétiens dont vous fûtes dans le passé l'Avocate et la Patronne auprès du CHRIST.

20 Août. — Mercredi. — **Saint Bernard,** Abbé et Docteur de l'Église.

La Reine est allée s'asseoir auprès du Fils unique; le Ciel réclame aujourd'hui Bernard, dont le parfum a réjoui la terre entière. Il y avait quarante ans que le jeune et noble seigneur avec ses trente-deux compagnons s'était présenté à la porte du monastère de Cîteaux. Que d'œuvres accomplies depuis lors! Que de travaux entrepris pour l'honneur du CHRIST et de son Église! Qui n'a entendu parler du rôle de l'abbé de Clairvaux dans la condamnation des erreurs rationalistes, la répression des antipapes et des tyrans, la prédication de la seconde croisade? C'est là surtout ce qui, aux yeux du monde, a fait de Bernard le personnage le plus remarquable du XIIe siècle. Mais il est un autre aspect, inconnu du monde, et qui nous ravit davantage, parce qu'il nous fait toucher du doigt le secret de la grandeur. Avant tout Bernard est moine; c'est dans le secret du cloître qu'il se révèle tout entier, comme saint, comme père, comme docteur, enfin comme second fondateur de ce saint Ordre cistercien qui, en remettant en honneur le travail des mains et la vigueur de l'antique discipline, fit fleurir d'un nouvel et vif éclat

Digitized by Google

l'antique tronc de l'Ordre bénédictin. Car saint Bernard fut fils de Saint-Benoît, pratiqua sa Règle sainte, et ne se crut autre chose, sa vie durant, que moine bénédictin.

Les annales monastiques présentent peu de pages touchantes comme celles qui nous retracent la vie de ces monastères souvent habités par des princes de sang royal, et dont Bernard fonda par lui-même jusqu'à cent soixante. A Clairvaux seul, il compta sept cent moines réunis autour de lui. Que dire des mets délicieux que leur servait le saint abbé, dans ces homélies toutes brûlantes de l'amour qui embrasait son cœur? Placé à la limite des deux âges de l'Église, il conserve encore les fortes traditions et les allures magistrales des Pères en même temps que son regard pénétrant lui fait pressentir les aspirations des âges à venir, et imprime à toutes ses productions un charme auquel ne peuvent résister les âmes de notre génération.

La divine psalmodie a cessé de retentir à Clairvaux comme à Cîteaux, comme dans presque tous ces sanctuaires de la grande famille que donna Bernard à l'Église. Nous en serions inconsolables, si le Seignenr ne nous en avait laissé un germe. Espérons que ce germe croîtra sans cesse davantage, et qu'un retour complet aux traditions véritables de la vie monastique dans toute sa largeur ramènera un nouvel âge d'or pour les monastères de notre pays, auquel Dieu du reste a déjà accordé la bénédiction du nombre, et celle plus précieuse encore du mérite et de la sainteté.

SAINT BENOIT RÉVÉLÉ AU MONDE.

LE FLAMBEAU SUR LE CHANDELIER.

TROIS années s'écoulèrent et Benoît restait dans sa grotte.

Le monde l'attendait, mais l'heure n'avait point sonné!

Quand Dieu choisit un homme pour lui faire opérer de grandes choses, d'abord il l'éprouve, il le laisse dans l'ombre, il l'humilie : avant tout, il faut que cet homme *se renonce à lui-même*, comme dit saint Benoît, qu'il cesse d'être lui-même et se fasse instrument. — Mais instrument de Dieu!

Samson tua mille Philistins avec une mâchoire d'âne; Josué renversa les murs de Jéricho au son des trompettes sacrées; Moïse, armé d'un roseau, fit jaillir du rocher une fontaine d'eau vive, salut de son peuple. C'était Dieu qui agissait.

Digitized by Google

Qui nous révèlera les mystères de ces années sublimes, passées dans la contemplation de Dieu ?

La sainte Règle de Benoît.

Benoît entra dans sa grotte enfant ; il en sortit vieillard. La Règle qu'il écrivit révèle une marche de géant dans les voies de Dieu.

Il avait eu Dieu pour maître.

Un jour, c'était la Pâque, le Seigneur apparut en songe à un prêtre pieux, qui se disposait à prendre son repas.

Quoi ! lui dit-il, tu pourrais jouir de ce mets, tandis que, près d'ici, mon serviteur se meurt de faim?

Aussitôt, le prêtre se lève, part et prend dans ses mains l'aliment qu'il s'était apprêté. Il franchit les abruptes monts, parcourt les gorges sombres, scrute les recoins et les antres. Dieu le guide, et bientôt il trouve dans sa grotte l'humble inconnu de la vallée de l'Anio.

Avant toutes choses, on s'agenouille et on prie. Car, dit saint Benoît, si quelque inconnu vous aborde, commencez par louer Dieu avec lui, de peur que le démon ne vous dresse un piège.

Lorsqu'ils eurent prié, puis échangé délicieusement entre eux des paroles de vie, le prêtre visiteur dit au jeune solitaire :

— Lève-toi, frère, prenons ensemble cet aliment que voici ; car c'est aujourd'hui la Pâque.

— Oui, c'est bien Pâque pour moi, reprit Benoît, puisque j'ai le bonheur de te voir.

Car Benoît, loin du monde et des hommes, ignorait que l'Église célébrât la sainte Pâque en ce jour.

— Crois-moi, lui dit le prêtre vénérable, c'est aujourd'hui la fête de la Résurrection du Seigneur. Romps ton jeûne si long : vers toi je suis envoyé pour te faire prendre part aux dons du Tout-Puissant.

Et Benoît mangea. — Le prêtre s'en retourna à son église.

Vers ce même temps, des pasteurs du dit lieu entrèrent un jour dans la grotte où priait saint Benoît. Ils le prirent pour une bête fauve, vêtu qu'il était de la dépouille de quelque animal.

Hélas ! nous dit saint Grégoire, c'étaient eux qui avaient un cœur de bête. Mais le saint les ramena à Dieu ; il fit sur eux ses premières armes, et ces âmes qu'il gagna au CHRIST ne furent que les prémices des innombrables multitudes auxquelles, par lui-même d'abord, par ses fils dans le cours de quatorze siècles, il enseigna le chemin du salut.

Cependant le secret de Benoît était trahi.

Digitized by Google

Désormais il ne pouvait rester caché ; son nom fut colporté dans tous les bourgs du voisinage, et bientôt on vit affluer vers sa retraite une foule avide de recevoir de sa bouche bénie le pain de l'âme en échange du pain matériel que chacun s'empressait de lui faire accepter.

Le flambeau venait d'être posé sur le chandelier.

L'ENCENS ET L'USAGE QU'ON EN FAIT DANS LA SAINTE MESSE.

SOUS l'Ancien Testament l'encens et l'huile formaient la matière d'un sacrifice proprement dit.

Au centre du Lieu saint, du *Sanctum*, sur le chandelier à sept branches, l'huile la plus pure extraite de l'olivier, dont elle est comme le sang et l'essence vitale, se consumait en l'honneur du Très-Haut et se transformait toute entière en lumière et en splendeur, sans laisser de cendres.

Mais encore plus avant dans le temple, près de l'Arche d'alliance, « devant la face de Dieu, » comme parle l'Écriture, se trouvait un autre autel sur lequel on offrait le plus parfait de tous les sacrifices, celui de l'encens. Ce précieux aromate, formé lui aussi de ce qu'il y a de plus excellent dans la plante résineuse et sorti de son tronc sous forme de larmes, comme s'il représentait le plus intime de son être, se changeait en nuages odoriférants, dont le subtil parfum pénétrait jusque dans le Saint des Saints, inaccessible aux rayons du jour et des lampes perpétuelles.

« Ces offrandes, comme l'a dit un théologien[1], symbolisaient le sacrifice sous sa forme la plus immatérielle, la plus idéale.

L'encens, en effet, représente spécialement l'union des âmes saintes avec Dieu. Il exprime la charité, *caritas religiosa*, ou les prières des saints, *orationes sanctorum*, dont parle l'Apocalypse (8, 3), c'est-à-dire la prière dans son acception la plus large, depuis la simple demande jusqu'à la plus sublime élévation de l'âme vers Dieu. »

Aussi le sacrifice de l'encens était-il le plus voisin du trône de Dieu. Résumant et couronnant tous les autres, en tant qu'ils ne sont pas simplement expiatoires, il apportait aux pieds de Dieu le parfum de toute l'adoration contenue dans ceux-ci. Il représentait également bien et le sacrifice des saints

1. Scheeben, *Dogmatik* III, 416, n. 1451.

Digitized by Google

dans le ciel, et celui que l'Église immole sur la terre avec ces ineffables désirs dont l'encens, en s'élevant au ciel, exprime si bien la tendance et le but.

D'autre part le sacrifice de lumière, dont l'huile fournit la matière, était le symbole de la glorification de l'âme par la grâce du Saint-Esprit. Comme l'huile se transforme en lumière, l'âme par l'onction de la grâce est identifiée avec la sainteté et la justice, et devient une image lumineuse dont l'éclat proclame la gloire de Dieu. »

Ces sacrifices de l'encens et de l'huile disparurent avec le cérémonial de l'ancienne Loi, et il est même probable qu'on ne fit pas usage d'encens dans les solennités religieuses pendant les trois premiers siècles, car nous n'en trouvons aucune mention dans les monuments de la primitive Église pendant cette époque. Quant à la lumière, sans exclure aucunement son symbolisme, nous ne craignons pas d'affirmer que l'usage s'en introduisit plus tôt dans le culte, à cause de la nécessité où se trouvaient les chrétiens d'éclairer leurs assemblées qui se tenaient le plus souvent la nuit et dans des endroits souterrains.

Mais l'Église n'avait pas oublié le haut symbolisme de l'encens, l'exemple de la Synagogue et des rois mages, ni même l'usage qu'on faisait des parfums pour honorer les grands du monde; elle rencontrait d'ailleurs à chaque page des saintes Écritures la mention de l'encens, comme image de la prière; aussi s'empressa-t-elle de faire revivre une tradition si précieuse pour la splendeur et le symbolisme de sa liturgie, aussitôt que le souvenir de la Synagogue et des sacrifices païens, s'enfonçant dans le passé, eut cessé d'être un danger pour la foi des chrétiens.

Notre but n'est pas d'exposer ici dans ses origines et dans ses développements le rite de l'encensement dans l'Église, ni même de rapporter les particularités, bien intéressantes du reste, que les liturgies monastiques surtout y ont attachées. Nous nous proposons plutôt d'expliquer le sens de l'encensement tel qu'il se pratique aujourd'hui, et selon qu'il se rapporte à l'autel, aux oblations, au prêtre et aux fidèles pendant le saint sacrifice de la Messe. C'est pourquoi, sans développer davantage les considérations historiques, nous entrons directement en matière.

I.

Le premier encensement a lieu au commencement du saint sacrifice de la Messe, au moment où le prêtre, après la préparation médiate et immédiate, monte à l'autel.

Le rite de cet encensement est assez simple : il n'a d'ailleurs ni l'importance, ni l'antiquité de celui qui se pratique à l'Offertoire. Le prêtre se borne à encenser l'autel, sur lequel les oblations n'ont pas encore été apportées, puis le diacre encense le prêtre lui-même par trois fois.

Sous l'ancienne Loi, quand le Seigneur se rapprochait de son peuple ou de quelque élu, il aimait à voiler sa majesté sous d'épais nuages, sillonnés

Digitized by Google

d'éclairs. Des nuées pleines de fumée, de lumière et de foudre étaient le signe de la présence de Dieu. Sur le Sinaï, comme au désert, dans les tableaux incomparables des psaumes comme dans la sublime vision d'Isaïe, et à bien d'autres endroits encore, c'est un nuage qui cache la splendeur de Dieu et la fait reconnaître. Mais nulle part ce symbole n'est plus apparent que dans la nuée de lumière qui plânait au-dessus de l'Arche d'alliance dans le Saint des Saints. (Exode 16, 2.)

Sous la loi nouvelle, le nuage d'encens qui entoure l'autel pendant sa consécration par le pontife symbolise à son tour la descente du Saint-Esprit qui prend possession de ce lieu de sacrifice et le revêt de son invisible splendeur. Dans cette imposante cérémonie, on ne se contente pas d'encenser l'autel comme à l'ordinaire, mais un prêtre tenant à la main un encensoir allumé fait le tour de l'autel pendant toute la durée de la fonction et enveloppe toute la scène dans un nuage d'encens aux parfums suaves ; puis, à l'issue de la cérémonie, on brûle sur la table de l'autel des grains d'encens dont les flammes expriment la puissante action du Saint-Esprit pénétrant de l'ardeur de ses feux la pierre même de l'autel. Cet autel, dans la conception profonde de la liturgie, est l'image de JÉSUS-CHRIST, qui est la vraie table du sacrifice comme il est aussi la vraie victime et le vrai sacrificateur. Les nappes et les tentures dont on l'enveloppe symbolisent les fidèles qui forment le corps mystique du CHRIST, et le nuage de fumée et de lumière répandu par l'encensoir rend en quelque sorte visible la présence de Dieu couvrant cet autel et ce qui s'y rattache, pénétrant le tout de sa splendeur.

De même que chez Tobie le parfum et la fumée devaient briser la puissance de l'ennemi mauvais (Tobie, 6, 18-19; 8, 2-3), ici aussi, suivant le Pontifical romain, le parfum de l'encens doit « tenir éloignées des fidèles rachetés par le CHRIST les maladies et les infirmités, et toutes les embûches du péché, » (1) et donner à ces fidèles eux-mêmes, figurés par les vêtements de l'autel, une onction et une consécration symbolique qui les élève, comme la pierre, au-dessus de leur destination naturelle et humaine jusqu'à l'atmosphère de la vie surnaturelle.

Ainsi enveloppés et pénétrés de l'esprit de Dieu, ils deviennent avec le CHRIST et en lui la matière de son sacrifice, le seul en qui Dieu mette ses complaisances. Même avant que les offrandes particulières soient apportées sur l'autel, celui-ci est déjà, dans une mesure excellente, l'image du CHRIST immolant et immolé, que les flammes sacrificatoires du Saint-Esprit consument et embrasent sans cesse (2), et la fumée odoriférante et mêlée de flammes qui s'échappe de ses flancs, comme des plaies du Seigneur,

1. *Pontificale Romanum, de consecratione ecclesiæ.* Voir le commentaire de Catalani, 1851, II, p. 174. — 2. Le symbolisme de l'encens et du baume ont beaucoup de rapports entre eux. En effet, l'encens lui aussi est une espèce de baume, une huile végétale; seulement il ne sert pas à l'état liquide, pour une onction proprement dite, mais à l'état de parfum et de fumée, sous une forme encore plus spiritualisée.

Digitized by Google

semble envelopper le prêtre et toute la communauté, pour les unir à la victime et les faire participer aux ardeurs et aux parfums dont elle est pénétrée.

Tel est, dans son ensemble, le rite de la consécration de l'autel, que le premier encensement, au début de la messe solennelle, rappelle à notre souvenir. Bien qu'un nuage symbolique ne continue pas à témoigner de la présence de Dieu comme sous l'ancien Testament, l'autel néanmoins n'a rien perdu de sa consécration et de sa signification mystique, et au moment où le sacrifice va être offert, le feu intérieur de la pierre consacrée en fait jaillir, pour ainsi dire, de nouvelles flammes, qui la consument sans la détruire (1).

Mais ce symbolisme revient plus tard et nous aurons l'occasion d'en parler plus en détail en traitant de l'encensement à l'Offertoire. Le sacrifice proprement dit n'est pas encore commencé en ce moment : tout ce qui précède l'Offertoire, y compris l'Évangile et le Credo, forme une introduction, une préparation, connue sous le nom de Messe des Catéchumènes, à laquelle pouvaient assister, selon l'usage de la primitive Église, les non-baptisés, les excommuniés et les pénitents. Aussi le prêtre seul est-il encensé à l'Introït, et non le peuple qui assiste, parce que dans ses rangs pouvaient encore se trouver des éléments non purifiés, des fidèles exclus du Sacrifice, et que l'Église admettait seulement aux lectures par lesquelles elle prépare les fidèles et les introduit dans les sentiments propres à la grande action qui se prépare.

Rappelons ici quelques anciens usages liturgiques qui pourront jeter quelque jour nouveau sur le rite que nous venons de décrire.

Toutes les liturgies orientales prescrivent des encensements presque continuels pendant la durée du sacrifice, encensements analogues à celui du Pontifical romain pour la consécration des autels. D'après un usage monastique des plus anciens et que l'on trouve consigné entre autres dans le Cérémonial de Fleury, on avait coutume, dans les monastères, en la fête de la Dédicace de l'église, d'encenser les croix de consécration fixées aux parois de l'édifice ; deux moines revêtus des ornements sacrés leur rendaient cet honneur en souvenir de l'onction chrismale qu'elles avaient reçue de l'évêque consécrateur et du premier encensement dont elles avaient été l'objet, en cette circonstance, de la main du pontife. — Quant à l'encensement des divers autels de l'église, durant l'office des vêpres, nous y reviendrons plus loin ; qu'il nous suffise de dire que cet usage est lui aussi des plus antiques et qu'il régna principalement dans nos abbayes. Enfin, les pèlerins de Compostelle nous parlent d'un encensoir phénoménal suspendu à la voûte au moyen de chaînes, dans l'église de l'apôtre

1. Sainte Gertrude voit le Sacré-Cœur sous la forme d'un autel d'or qu'environne d'un éclat admirable une splendeur enflammée. « In similitudine aurei altaris ignifero splendore mirifice rutilantis. » (Leg. div. piet., 4, 59.)

Digitized by Google

saint Jacques; étant mis en mouvement, il embaume le temple tout entier du parfum suave de son encens. La signification symbolique de ces divers usages est facile à saisir, d'après ce qui a été dit plus haut.

II.

L'ENCENS est employé pour la deuxième fois, dans la messe solennelle, à l'Évangile.

Après avoir déposé le livre des Évangiles au milieu de l'autel, le diacre invite le prêtre célébrant à mettre par trois fois de l'encens sur les charbons embrasés (ce qui s'observe d'ailleurs aussi pour l'encensement de l'autel) et le prie en même temps de prononcer sur les grains qui vont être consumés la bénédiction liturgique : *Ab illo benedicaris in cujus honore* (mieux que *honorem*) *cremaberis.* « Soyez béni par celui en l'honneur duquel vous allez brûler. » C'est la formule la plus simple de la bénédiction de l'encens et le prêtre la prononce dans la plupart des circonstances analogues en l'accompagnant du signe de la croix. Par cette bénédiction, la matière, indifférente en elle-même, également propre à servir aux usages profanes et sacrés, reçoit une détermination spéciale pour le service divin, et est élevée à la dignité d'un symbole et à la vertu d'un sacramental. Si les yeux de notre intelligence et de notre foi étaient suffisamment ouverts aux vérités surnaturelles, nous verrions sans aucun doute, à ces paroles liturgiques, une splendeur mystérieuse se communiquer à la matière consacrée, semblable à un reflet de la beauté originelle de la création et de sa glorification à venir.

Après la préparation de l'encens, le diacre, agenouillé sur les degrés de l'autel, dit une prière dans laquelle il rappelle le souvenir des charbons ardents du sacrifice par lesquels un Séraphin purifia les lèvres du Prophète; puis il prend le livre des Évangiles sur l'autel et, après avoir reçu du prêtre la bénédiction qui le consacre pour la mission officielle qu'il va remplir, il porte solennellement le livre sacré à l'ambon ou à la place déterminée à droite de l'autel, d'où l'on a coutume d'annoncer « la bonne nouvelle ». Il salue d'abord les fidèles par le souhait de bénédiction « *Dominus vobiscum :* que le Seigneur soit avec vous », dont l'origine remonte à la plus haute antiquité chrétienne et que l'Église a réservé presque exclusivement aux prêtres ; le diacre peut l'employer dans l'exercice de certaines fonctions. Après ce salut, le diacre, faisant sur l'Évangile et sur lui-même le signe de la croix, annonce le titre de la lecture qu'il va faire et le peuple lui répond par un cri de joie et de reconnaissance : « *Gloria tibi Domine*, gloire à vous, Seigneur.» Puis, prenant l'encensoir des mains du thuriféraire, il s'incline profondément devant le livre mystérieux ouvert devant lui et l'encense trois fois, au milieu, à droite et à gauche ; après ces multiples honneurs il commence enfin à annoncer solennellement la parole de Dieu.

Que signifie l'encens employé à cet endroit de la messe ? Il y aurait beaucoup à dire sur les marques de vénération dont l'Église entoure le livre

Digitized by Google

des Évangiles, mais nous espérons trouver ailleurs l'occasion d'en parler. Pour le moment il nous suffira de remarquer que le livre des Évangiles est regardé, avec la croix de l'autel et l'autel lui-même, comme un symbole du CHRIST auquel tous les honneurs sont dus. Et rien n'est plus justifié que ce symbolisme. Le livre qui contient le verbe écrit de Dieu, la vie et la doctrine immédiate du divin Sauveur, dans la forme incomparablement authentique des quatre Évangiles, est bien digne, en effet, d'être regardé comme une représentation sensible du Verbe divin et d'être honoré en conséquence. L'hommage de l'encens s'adresse donc d'abord au livre des Évangiles, ensuite à la doctrine sublime qui y est contenue, enfin et surtout au Verbe personnel de Dieu que l'un et l'autre nous représentent et nous révèlent. Que de fois, tandis que nous avions le bonheur de nous incliner ainsi profondément devant le texte sacré et de l'encenser d'une main tremblante de saint respect, nous nous sommes souvenus de la Madeleine pénitente, qui, « se tenant debout, » baisa et oignit les pieds du Sauveur! « Et toute la maison, dit saint Jean, fut remplie de l'odeur de ses parfums. » (St Jean, 12, 3.)

Nous avons dit plus haut que l'encens brûlé à l'autel est le symbole de la divinité habitant dans l'humanité du CHRIST ; du feu du Saint-Esprit qui le consume en sacrifice et de la plénitude de grâce qui découle de lui. Or ici encore, la fumée sacrificatoire environnant le livre des Évangiles et le diacre qui tient la place de l'Évangéliste, symbolise en même temps la divinité du CHRIST et la plénitude de son Esprit. Remarquons en outre que, suivant la commune interprétation des anciennes liturgies, l'encensoir lui-même est une figure du CHRIST et que la fumée odoriférante qui s'en échappe signifie l'Esprit-Saint (1).

On comprend dès lors comment le double symbolisme de l'encensoir et du livre, ou de l'encensoir et de l'autel sert, dans l'idée de l'Église, à exprimer une même pensée et s'unit pour former un tableau du plus profond mysticisme.

Représentons-nous maintenant la scène imposante de la publication de l'Évangile. La fumée de l'encens environne le lévite et l'enveloppe d'un nuage mystérieux : tel autrefois le Seigneur annonça sa loi du haut du Sinaï, au milieu des éclairs et des tonnerres. Ces nuages répandent en même temps dans toute l'église un parfum qui rappelle la propagation suave de la bonne nouvelle. Tout ce pompeux appareil déployé autour du livre sacré, ces parfums, ces lumières, ce silence solennel que la voix du diacre va seul interrompre, s'adressent à tous nos sens pour nous mieux faire comprendre la douceur et la force de la parole divine. La seconde et la troisième personne de la Sainte Trinité nous montrent pour ainsi dire leur présence et leurs mystérieuses opérations, sous le voile de ces symboles où les plus su-

1. La Sainte Vierge est aussi quelquefois comparée à l'encensoir ; les charbons ardents signifient alors l'Homme-Dieu et les nuages de fumée expriment de nouveau le Saint-Esprit.

Digitized by Google

blimes réalités du monde surnaturel prennent des formes sensibles, afin de « remplir toutes choses », suivant la parole de l'Apôtre.

Une ancienne messe nous donne la belle prière suivante pour la bénédiction de l'encens à l'Évangile: « *Odore cœlestis inspirationis suæ accendat et impleat Deus corda nostra ad audienda et implenda Evangelii sui præcepta :* Que Dieu enflamme nos cœurs et les remplisse du parfum de son inspiration céleste, afin que nous prêtions l'oreille aux préceptes de son Évangile pour les accomplir fidèlement. » Quels fruits de salut ne produirait pas en nous la lecture et le chant de l'Évangile si nous avions toujours ces pensées bien présentes !

Après le chant de l'Évangile, on présente le livre à baiser au prêtre célébrant, puis le diacre l'encense comme pour l'introduire avec lui dans le cercle des mystères décrits plus haut, car le prêtre, ne l'oublions pas, est le représentant du CHRIST dans le saint Sacrifice.

Dans les vêpres et les laudes solennelles des monastères on encense aussi le chœur et le peuple à l'Évangile de ces offices, c'est-à-dire au Magnificat et au Benedictus ; nous espérons revenir plus tard sur ce rite dont le lecteur entrevoit du reste aisément la signification après ce qu'il vient de lire.

(*A continuer.*)

LA VOCATION DU BIENHEUREUX LANFRANC (1).

INITIÉ bien jeune aux humaines sciences,
Le célèbre Lombard Lanfranc,
Pour montrer au grand jour ses vastes connaissances,
Cherchait un théâtre plus grand.

Car bien qu'Avranches fût des lettres la patrie,
Rouen avait plus de splendeurs,
Et l'entrée à la Cour des ducs de Normandie
Promettait de plus doux honneurs.

Une épaisse forêt sur les bords de la Rille
Arrête un instant le Lombard,
Mais le bel avenir qui l'attend l'émoustille,
Et, bravant le danger, seul il part.

1. Le bienheureux Lanfranc fut une des plus grandes lumières de son siècle ; il eut la gloire d'avoir pour disciple le grand saint Anselme, qui lui succéda comme archevêque de Cantorbéry.

Digitized by Google

Il marche, il court, il vole, et l'épaisse ramée
Résonne du bruit de ses pas.
Soudain d'un antre creux une cohorte armée
S'élance avec bruyant fracas.

Trop fier pour résister, Lanfranc subit le crime,
Le regard fier et le front haut.
Les avides brigands dépouillent leur victime
Et l'affublent d'un vieux manteau.

Tristement revêtu de cet habit de bure,
Le savant s'éloigna pieds nus...
Soudain il s'arrêta, songeant à l'aventure
Du bienheureux Libertinus.

Jadis il l'avait lue au touchant dialogue
Du pape Grégoire le Grand ;
A cette heure cruelle un péril analogue
En fit ressouvenir Lanfranc.

Pour toucher les voleurs, il tente un artifice :
Tout doux il revient sur ses pas :
« Prenez ce froc encore, il peut rendre service ;
Pour moi, mes fils, je n'y tiens pas ! »

« Oh le vilain ! veut-il qu'on lui prenne la vie ? »
Fit un bandit blanc de courroux.
« Çà ! que la liberté, du moins, lui soit ravie !
Et qu'il gémisse sous nos coups ! »

Par les mains et les pieds, au large tronc d'un chêne
Ils attachent le voyageur.
Sur ses membres tremblants la cohorte déchaîne
Sans pitié toute sa fureur.

« Est-ce assez? ta demande est-elle satisfaite ?...
Il crie ! Ah ! baillonnons-le encor. »
Et dans son capuchon enveloppant sa tête :
« On va le prendre pour un mort ! »

Quand elle eut épuisé sa barbare insolence,
La troupe des brigands s'enfuit...
Dans l'épaisse forêt tout renaît au silence...
Au calme de la sombre nuit.

« O Lanfranc ! est-ce là l'avenir de louange
Que rêvait ton frivole orgueil?
Au lieu d'honneurs pompeux, je suis couvert de fange,
Et du tombeau je vois le seuil !...

» O sotte vanité des choses de ce monde,
Rien n'est grand ici-bas que Dieu !
O palais de nos rois votre gloire est immonde,
Non ! Rien n'est pur que le saint Lieu !

Digitized by Google

» Ton châtiment, Seigneur, m'inonde de lumière ;
Mon cœur brisé monte vers toi ;
Entends du haut des Cieux la voix de ma prière :
J'ai soif d'amour, d'espoir, de foi !

» Je voudrais entonner mes cantiques d'enfance,
Que je chantais le jour entier...
Mais, hélas ! ô mon Dieu, la profane science
M'a fait oublier le Psautier.

» Du moins, entends mon vœu : si ta bonté divine
M'assiste en ce cruel endroit,
Je jure d'embrasser l'austère discipline
Des moines du grand saint Benoît. »

Ainsi le fier Lombard, dans la forêt de Rille
Prie à haute et vibrante voix...
La nuit marche son cours... et la lune scintille
A travers les chênes du bois.

Déjà le reflet d'or de la riante aurore
A pénétré dans la forêt...
Tout renaît... seul Lanfranc captif gémit encore...
Et personne au loin n'apparaît.

Soudain, au bruit de pas, à grands cris il supplie.
Sa voix pénètre au fond du cœur,
Car la troupe s'approche, et aussitôt délie
Le reconnaissant voyageur.

« O messagers du Ciel, » leur dit le front en terre
Le pieux Lombard à genoux.
Dans ce noble pays, quel est le monastère
Le plus pauvre... le savez-vous ? »

Les bienfaiteurs, surpris de l'accent vénérable
Du malheureux au noble aspect,
Disent : « Nous n'en savons aucun plus misérable
Que le nouveau moutier du Bec ;

» Naguère il fut bâti, loin de la grande ville,
Par Herluin, seigneur noble et preux : —
Après avoir suivi jusqu'à midi la Rille
Prends des champs le chemin poudreux. »

« Merci, mes bons amis, que le Ciel vous bénisse !...
Et Lanfranc, hier encor si fier,
A jeun, nu-pieds, couvert de son rude cilice,
Marche à grands pas vers le moutier.

A l'horizon déjà, prêt à finir sa course,
S'est abaissé l'astre du jour.
Lanfranc arrive au Bec, et voit près d'une source
Saint Herluin qui construit un four.

Digitized by Google

Heureux, le pèlerin lui dit : « Dieu vous conserve !
— Dieu te bénisse, es-tu Lombard ?
— Oui. — Que veux-tu? — Qu'au Bec, mon Père je vous serve
En fils dévoué, sans retard. »

Aussitôt Herluin fait venir un des frères :
« Roger ! va prendre dans le chœur
La règle que Benoît trace à ses monastères,
Pour la lire à ce voyageur. »

Roger revient et fait la touchante lecture
A Lanfranc qui tombe à genoux.
Il ne trouve en la loi aucune chose dure,
Le joug du CHRIST lui semble doux.

« O mon Père ! dit-il à l'abbé vénérable,
Je jure avec l'aide de Dieu
De garder en entier cette règle admirable
Sous votre égide en ce saint lieu ! »

« Mon fils, je te reçois en mon cher monastère.
Milite sous la loi d'amour ! »
A ces mots le Lombard, se prosternant à terre,
S'offre à servir Dieu sans retour.

Sur les pieds de l'abbé il dépose une larme,
Les baise avec un saint respect...
Son orgueil abaissé, pour toujours se désarme...
Lanfranc était moine du Bec.

LA VOIX DE NOTRE PÈRE.

LETTRE ENCYCLIQUE SUR LA FRANC MAÇONNERIE. *(Suite.)*

II. — RENVERSEMENT DE LA JUSTICE ET DE L'HONNÊTETÉ.

L'AUTRE dessein, à la réalisation duquel les Francs Maçons emploient tous leurs efforts, consiste à DÉTRUIRE LES FONDEMENTS PRINCIPAUX DE LA JUSTICE ET DE L'HONNÊTETÉ. Par là, ils se font les auxiliaires de ceux qui voudraient qu'à l'instar de l'animal, l'homme n'eût d'autre règle d'action que ses désirs. Ce dessein ne va rien moins qu'à déshonorer le genre humain et à le précipiter ignominieusement à sa perte. — Le mal s'augmente de tous les périls qui menacent la société domestique et la société civile.

Digitized by Google

1. Rien de sacré dans le mariage.

AINSI que Nous l'avons exposé ailleurs, tous les peuples, tous les siècles s'accordent à reconnaître dans le MARIAGE quelque chose de sacré et de religieux, et la loi divine a pourvu à ce que les unions conjugales ne pussent pas être dissoutes. Mais si elles deviennent purement profanes; s'il est permis de les rompre au gré des contractants, aussitôt la constitution de la famille sera en proie au trouble et à la confusion ; les femmes seront découronnées de leur dignité ; toute protection et toute sécurité disparaîtront pour les enfants et pour leurs intérêts.

2. L'État sans Dieu.

QUANT à la prétention de faire L'ÉTAT COMPLÈTEMENT ÉTRANGER A LA RELIGION et pouvant administrer les affaires publiques sans tenir plus de compte de Dieu que s'il n'existait pas, c'est une témérité sans exemple, même chez les païens. Ils portaient si profondément gravée au plus intime de leurs âmes non seulement une idée vague des dieux, mais la nécessité sociale de la religion, qu'à leur sens, il eût été plus aisé à une ville de se tenir debout sans être appuyée au sol que d'être privée de Dieu. De fait, la société du genre humain, pour laquelle la nature nous a créés, a été constituée par Dieu, auteur de la nature. De lui, comme principe et comme source, découlent dans leur force et dans leur pérennité les bienfaits innombrables dont elle nous enrichit. Aussi, de même que la voix de la nature rappelle à chaque homme en particulier l'obligation où il est d'offrir à Dieu le culte d'une pieuse reconnaissance, parce que c'est à Lui que nous sommes redevables de la vie et des biens qui l'accompagnent, un devoir semblable s'impose aux peuples et aux sociétés.

De là résulte avec la dernière évidence que ceux qui veulent briser toute relation entre la société civile et les devoirs de la religion ne commettent pas seulement une injustice; leur conduite prouve encore leur ignorance et leur ineptie. En effet, c'est par la volonté de Dieu que les hommes naissent pour être réunis et pour vivre en société ; l'autorité est le lien nécessaire au maintien de la société civile,de telle sorte que,lui brisé, elle se dissout fatalement et immédiatement. L'autorité a donc pour auteur le même Être qui a créé la société. Aussi, quel que soit celui entre les mains de qui le pouvoir réside, celui-là est le ministre de Dieu. Par conséquent, dans la mesure où l'exigent la fin et la nature de la société humaine,il faut obéir au pouvoir légitime commandant des choses justes comme à l'autorité même de Dieu qui gouverne tout; et RIEN N'EST PLUS CONTRAIRE A LA VÉRITÉ QUE DE SOUTENIR QU'IL DÉPEND DE LA VOLONTÉ DU PEUPLE DE REFUSER CETTE OBÉISSANCE QUAND IL LUI PLAIT.

Digitized by Google

3. Tous les hommes égaux.

De même si l'on considère que tous les hommes sont de même nature et qu'ils doivent tous atteindre la même fin dernière, et si l'on regarde aux devoirs et aux droits qui découlent de cette communauté d'origine et de destinée, il n'est pas douteux qu'ils ne soient tous égaux. Mais, comme ils n'ont pas tous les mêmes ressources d'intelligence et qu'ils diffèrent les uns des autres, soit par les facultés de l'esprit, soit par les énergies physiques; comme enfin il existe entre eux mille distinctions de mœurs, de goûts, de caractères, rien ne répugne tant à la raison que de prétendre LES RAMENER TOUS A LA MÊME MESURE et d'introduire dans les institutions de la vie civile UNE ÉGALITÉ RIGOUREUSE ET MATHÉMATIQUE. De même en effet que la parfaite constitution du corps humain résulte de l'union et de l'assemblage de membres qui n'ont ni les mêmes formes ni les mêmes fonctions, mais dont l'heureuse association et le concours harmonieux donne à tout l'organisme sa beauté plastique, sa force et son aptitude à rendre les services nécessaires; de même, au sein de la société humaine, se trouve une variété presque infinie de parties dissemblables. Si elles étaient toutes égales entre elles et libres, chacune pour son compte, d'agir à leur guise, rien ne serait plus difforme qu'une telle société. Si, au contraire, par une sage hiérarchie des mérites, des goûts, des aptitudes, chacune d'elles concourt au bien général, vous voyez se dresser devant vous l'image d'une société bien ordonnée et conforme à la nature.

Danger dont ces faux principes menacent les États.

Les malfaisantes erreurs que Nous venons de rappeler MENACENT LES ÉTATS DES DANGERS LES PLUS REDOUTABLES. En effet, supprimez la crainte de Dieu et le respect dû à ses lois; laissez tomber en discrédit l'autorité des princes; donnez libre carrière et encouragement à la manie des révolutions; lâchez la bride aux passions populaires; brisez tout frein, sauf celui des châtiments, vous aboutirez par la force des choses à un bouleversement universel et à la ruine de toutes les institutions: TEL EST, il est vrai, LE BUT AVÉRÉ, EXPLICITE que poursuivent de leurs efforts beaucoup d'associations communistes et socialistes; et la secte des Francs Maçons n'a pas le droit de se dire étrangère à leurs attentats, puisqu'elle favorise leurs desseins et que, sur le terrain des principes, elle est entièrement d'accord avec elles. Si ces principes ne produisent pas immédiatement et partout leurs conséquences extrêmes, ce n'est ni à la discipline de la secte ni à la volonté des sectaires qu'il faut l'attribuer, mais d'abord à la vertu de cette divine religion qui ne peut pas être anéantie; puis aussi à l'action des hommes qui, formant la partie la plus saine des nations, refusent de subir le joug des Sociétés secrètes et luttent avec courage contre leurs entreprises insensées.

Digitized by Google

Les Francs Maçons trompent les Princes, puis ils les renversent.

ET plût à Dieu que tous, jugeant l'arbre par ses fruits, sussent reconnaître le genre et le principe des maux qui nous accablent, des dangers qui nous menacent. Nous avons affaire à un ennemi rusé et fécond en artifices. Il excelle à chatouiller agréablement les oreilles des princes et des peuples et il a su prendre les uns et les autres par la douceur de ses maximes et l'appât de ses flatteries. — LES PRINCES ? les Francs Maçons se sont insinués dans leur faveur sous le masque de l'amitié, pour faire d'eux des alliés et de puissants auxiliaires à l'aide desquels ils opprimeraient plus sûrement les catholiques. Afin d'aiguillonner plus vivement le zèle de ces hauts personnages, ils poursuivent l'Église d'impudentes calomnies. C'est ainsi qu'ils l'accusent d'être jalouse de la puissance des souverains et de leur contester leurs droits. Assurés par cette politique de l'impunité de leur audace, ils ont commencé à jouir d'un grand crédit sur les gouvernements. D'ailleurs, ils se tiennent toujours prêts à ébranler les fondements des empires, à poursuivre, à dénoncer et même à chasser les princes, toutes les fois que ceux-ci paraissent user du pouvoir autrement que la secte ne l'exige.

Ils se jouent des peuples.

LES PEUPLES ? ILS SE JOUENT D'EUX en les flattant par des procédés semblables. Ils ont toujours à la bouche les mots de « *liberté* » et de « *prospérité publique* ». A les en croire, c'est l'Église, ce sont les souverains qui ont toujours fait obstacle à ce que les masses fussent arrachées à une servitude injuste et délivrées de la misère. Ils ont séduit le peuple par ce langage fallacieux, et, excitant en lui la soif des changements, ils l'ont lancé à l'assaut des deux puissances, ecclésiastique et civile. Toutefois, la réalité des avantages qu'on espère demeure toujours au-dessous de l'imagination et de ses désirs. BIEN LOIN D'ÊTRE DEVENU PLUS HEUREUX, LE PEUPLE, ACCABLÉ PAR UNE OPPRESSION ET UNE MISÈRE CROISSANTES, SE VOIT ENCORE DÉPOUILLÉ DES CONSOLATIONS qu'il eût pu trouver avec tant de facilité et d'abondance dans les croyances et les pratiques de la religion chrétienne. Lorsque les hommes s'attaquent à l'ordre providentiellement établi, par une juste punition de leur orgueil, ils trouvent souvent l'affliction et la ruine à la place de la fortune prospère sur laquelle ils avaient témérairement compté pour l'assouvissement de tous leurs désirs.

Rôle de l'Église; princes et peuples doivent s'unir à elle pour combattre la Franc Maçonnerie.

QUANT à L'ÉGLISE, si, par-dessus toute chose, elle ordonne aux hommes d'obéir à Dieu, souverain seigneur de l'univers, l'on porterait contre elle un jugement calomnieux, si l'on croyait qu'elle est jalouse de la puissance civile ou QU'ELLE SONGE A ENTREPRENDRE SUR LES DROITS DES PRINCES. LOIN DE LA. Elle met sous la sanction du devoir et de la

Digitized by Google

conscience l'obligation de rendre à la puissance civile ce qui lui est légitimement dû. Si elle fait découler de Dieu lui-même le droit de commander, il en résulte pour l'autorité un surcroît considérable de dignité et une facilité plus grande de se concilier l'obéissance, le respect et le bon vouloir des citoyens. D'ailleurs, toujours amie de la paix, c'est elle qui nourrit la concorde en embrassant tous les hommes dans la tendresse de sa charité maternelle. Uniquement attentive à procurer le bien des mortels, elle ne se lasse pas de rappeler qu'il faut toujours tempérer la justice par la clémence, le commandement par l'équité, les lois par la modération; que le droit de chacun est inviolable; que c'est un devoir de travailler au maintien de l'ordre et de la tranquillité générale et de venir en aide, dans toute la mesure du possible, par la charité privée et publique, aux souffrances des malheureux. Mais, pour employer assez à propos les paroles de saint Augustin, *ils croient ou ils cherchent à faire croire que la doctrine chrétienne est incompatible avec le bien de l'État* parce qu'ils veulent fonder l'État *non sur la solidité des vertus, mais sur l'impunité des vices* (1). — SI TOUT CELA ÉTAIT MIEUX CONNU, PRINCES ET PEUPLES FERAIENT PREUVE DE SAGESSE POLITIQUE ET AGIRAIENT CONFORMÉMENT AUX EXIGENCES DU SALUT GÉNÉRAL SI, AU LIEU DE S'UNIR AU FRANCS MAÇONS POUR COMBATTRE L'ÉGLISE, ILS S'UNISSAIENT A L'ÉGLISE POUR RÉSISTER AUX ATTAQUES DES FRANCS MAÇONS.

Condamnation solennelle à la Franc Maçonnerie.

QUOI qu'il en puisse advenir, Notre devoir est de nous appliquer à trouver des remèdes proportionnés à un mal si intense et dont les ravages ne se sont que trop étendus. Nous le savons : notre meilleur et plus solide espoir de guérison est dans la vertu de cette religion divine que les Francs Maçons haïssent d'autant plus qu'ils la redoutent davantage. Il importe donc souverainement de faire d'elle le point central de la résistance contre l'ennemi commun. Aussi, tous les décrets portés par les Pontifes romains, Nos prédécesseurs, en vue de paralyser les efforts et les tentatives de la secte maçonnique; TOUTES LES SENTENCES PRONONCÉES par eux pour détourner les hommes de s'affilier à cette secte ou pour les déterminer à en sortir, NOUS ENTENDONS LES RATIFIER de nouveau, tant en général qu'en particulier. Plein de confiance à cet égard dans la bonne volonté des chrétiens, Nous les supplions, au nom de leur salut éternel, et nous leur demandons de se faire une obligation sacrée de conscience de ne jamais s'écarter, même d'une seule ligne, des prescriptions promulguées à ce sujet par le siège apostolique.

1. Epist. 137, al. 3, ad Volusian, c. V, num. 20.

Digitized by Google

Moyens à employer pour la combattre.

QUANT à vous, Vénérables Frères, Nous vous prions, Nous vous conjurons d'unir vos efforts aux Nôtres et d'employer tout votre zèle à FAIRE DISPARAITRE L'IMPURE CONTAGION DU POISON QUI CIRCULE DANS LES VEINES DE LA SOCIÉTÉ ET L'INFECTE TOUTE ENTIÈRE. Il s'agit pour vous de procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain. Combattant pour de si grandes causes, ni le courage ni la force ne vous feront défaut. Il vous appartient de déterminer dans votre sagesse par quels moyens plus efficaces vous pourrez avoir raison des difficultés et des obstacles qui se dresseront contre vous. — Mais puisque l'autorité inhérente à Notre charge Nous impose le devoir de vous tracer Nous-mêmes la ligne de conduite que Nous estimons la meilleure, Nous vous dirons :

1° Lui arracher le masque.

EN premier lieu, ARRACHEZ A LA FRANC MAÇONNERIE LE MASQUE DONT ELLE SE COUVRE, et faites-la voir telle qu'elle est.

2° Instruire les fidèles sur cette abominable secte.

SECONDEMENT, par vos discours et par des Lettres pastorales spécialement consacrées à cette question, INSTRUISEZ VOS PEUPLES; faites-leur connaître LES ARTIFICES EMPLOYÉS PAR CES SECTES POUR SÉDUIRE LES HOMMES ET LES ATTIRER DANS LEURS RANGS, — LA PERVERSITÉ DE LEURS DOCTRINES, — L'INFAMIE DE LEURS ACTES. Rappelez-leur qu'en vertu des sentences plusieurs fois portées par nos prédécesseurs, aucun catholique, s'il veut rester digne de ce nom, et avoir de son salut le souci qu'il mérite, ne peut, sous aucun prétexte, s'affilier à la secte des Francs Maçons. Que personne donc ne se laisse tromper par de fausses apparences d'honnêteté. Quelques personnes peuvent en effet croire que, dans les projets des francs maçons il n'y a rien de formellement contraire à la sainteté de la religion et des mœurs. Toutefois le principe fondamental qui est comme l'âme de la secte étant condamné par la morale, il ne saurait être permis de se joindre à elle, ni de lui venir en aide d'aucune façon.

3° Les instruire dans la connaissance de la religion.

IL faut ensuite, à l'aide de fréquentes instructions et exhortations, faire en sorte que les masses acquièrent LA CONNAISSANCE DE LA RELIGION. Dans ce but, nous conseillons très fort d'exposer, soit par écrit, soit de vive voix et dans des discours *ad hoc*, les éléments des principes sacrés qui constituent la philosophie chrétienne. Cette dernière recommandation a surtout pour but de guérir par une science de bon aloi les maladies intellectuelles des hommes et de les prémunir tout à la fois contre les formes multiples de l'erreur et contre les nombreuses séductions du vice, surtout en un temps où la licence des écrits va de pair avec une insatiable avidité d'apprendre. L'œuvre est immense ; pour l'accomplir, vous aurez avant tout l'aide et la collaboration de votre

Digitized by Google

clergé, si vous donnez tous vos soins à le bien former et à le maintenir da la perfection de la discipline ecclésiastique et dans la science des saintes lettres.

4° S'assurer le concours des laïques. — Propagation du Tiers-Ordre de Saint-François.

TOUTEFOIS, une cause si belle et d'une si haute importance appelle encore à son secours LE DÉVOUEMENT INTELLIGENT DES LAIQUES qui unissent les bonnes mœurs et l'instruction à l'amour de la religion et de la patrie. Mettez en commun, Vénérables Frères, les forces de ces deux ordres, et donnez tous vos soins à ce que les hommes connaissent à fond l'Église catholique et l'aiment de tout leur cœur. Car plus cette connaissance et cet amour grandiront dans les âmes, plus on prendra en dégoût les Sociétés secrètes, plus on sera empressé de les fuir.

Nous profitons à dessein de la nouvelle occasion qui Nous est offerte d'insister sur la recommandation déjà faite par Nous en faveur du Tiers-Ordre de Saint-François, à la discipline duquel nous avons apporté de sages tempéraments.

Il faut mettre un grand zèle à le propager et à l'affermir. Tel en effet qu'il a été établi par son auteur, il consiste tout entier en ceci : attirer les hommes à l'amour de JÉSUS-CHRIST, à l'amour de l'Église, à la pratique des vertus chrétiennes. Il peut donc rendre de grands services pour aider à vaincre la contagion de ces sectes détestables. Que cette sainte association fasse donc tous les jours de nouveaux progrès. Parmi les nombreux avantages que l'on peut attendre d'elle, il en est un qui prime tous les autres : CETTE ASSOCIATION EST UNE VÉRITABLE ÉCOLE DE LIBERTÉ, DE FRATERNITÉ, D'ÉGALITÉ, non de l'absurde façon dont les Francs Maçons entendent ces choses, mais telles que JÉSUS-CHRIST a voulu en enrichir le genre humain et que saint François les a mises en pratique. Nous parlons donc ici de la liberté des enfants de Dieu, au nom de laquelle nous refusons d'obéir à ces maîtres iniques qui s'appellent Satan et les mauvaises passions. Nous parlons de la fraternité qui nous rattache à Dieu, comme créateur et père de tous les hommes. Nous parlons de l'égalité, qui, établie sur les fondements de la justice et de la charité, ne rêve pas de supprimer toute distinction entre les hommes, mais excelle à faire de la variété des conditions et des devoirs de la vie une harmonie admirable, et une sorte de merveilleux concert dont profitent naturellement les intérêts et la dignité de la vie civile.

5° Formation de corporations ouvrières.

EN troisième lieu, une institution due à la sagesse de nos pères et momentanément interrompue par le cours des temps pourrait, à l'époque où nous sommes, redevenir le type et la forme de créations analogues. Nous voulons parler de ces CORPORATIONS OUVRIÈRES destinées à protéger, sous la tutelle de la religion, les intérêts du travail et les mœurs des travailleurs.

Digitized by Google

Si la pierre de touche d'une longue expérience avait fait apprécier à nos ancêtres l'utilité de ces associations, notre âge en retirerait peut-être de plus grands fruits, tant ELLES OFFRENT DE PRÉCIEUSES RESSOURCES POUR COMBATTRE AVEC SUCCÈS ET POUR ÉCRASER LA PUISSANCE DES SECTES. Ceux qui n'échappent à la misère qu'au prix du labeur de leurs mains, en même temps que, par leur condition, ils sont souverainement dignes de la charitable assistance de leurs semblables, sont aussi les plus exposés à être trompés par les séductions et les ruses des apôtres du mensonge. Il faut donc leur venir en aide avec une très grande bonté et leur ouvrir les rangs d'associations honnêtes pour les empêcher d'être enrôlés dans les mauvaises. En conséquence, et pour le salut du peuple, nous souhaitons ardemment de voir se rétablir sous les auspices et le patronage des Évêques ces corporations appropriées au besoin du temps présent.

Ce n'est pas pour Nous une joie médiocre d'avoir vu déjà se constituer en plusieurs lieux des associations de ce genre, ainsi que des sociétés de patrons, le but des unes et des autres étant de venir en aide à l'honorable classe des prolétaires, d'assurer à leurs familles et à leurs enfants le bienfait d'un patronage titulaire, de leur fournir les moyens de garder, avec de bonnes mœurs, la connaissance de la religion et l'amour de la piété. — Nous ne saurions ici passer sous silence une Société qui a donné tant d'exemples admirables et qui a si bien mérité des classes populaires : Nous voulons parler de celle qui a pris le nom de son père, saint Vincent de Paul. On connaît assez les œuvres accomplies par cette Société et le but qu'elle se propose. Les efforts de ses membres tendent uniquement à se porter par une charitable initiative au secours des pauvres et des malheureux, ce qu'ils font avec une merveilleuse sagacité et une non moins admirable modestie. Mais plus cette Société cache le bien qu'elle opère, plus elle est apte à pratiquer la charité chrétienne, à soulager les misères des hommes.

6e Formation de la jeunesse.

QUATRIÈMEMENT, afin d'atteindre plus aisément le but de nos désirs, Nous recommandons avec une nouvelle instance à votre foi et à votre vigilance LA JEUNESSE, QUI EST L'ESPOIR DE LA SOCIÉTÉ. — Appliquez à sa formation la plus grande partie de vos sollicitudes pastorales. Quels qu'aient déjà pu être à cet égard votre zèle et votre prévoyance, croyez que vous n'en ferez jamais assez pour soustraire la jeunesse aux écoles et aux maîtres près desquels elle serait exposée à respirer le souffle empoisonné des sectes. Parmi les prescriptions de la doctrine chrétienne, il en est une sur laquelle devront insister les parents, les pieux instituteurs, les curés en recevant l'impulsion de leurs Évêques. Nous voulons dire la nécessité de prémunir leurs enfants ou leurs élèves contre ces sociétés criminelles, en leur apprenant de bonne heure à se défier des artifices perfides et variés à l'aide desquels leurs prosélytes cherchent à enlacer les hommes. Ceux qui

Digitized by Google

ont charge de préparer les jeunes gens à recevoir les Sacrements comme il faut agiraient sagement s'ils amenaient chacun d'eux à prendre la ferme résolution de ne s'agréger à aucune Société à l'insu de leurs parents, ou sans avoir consulté leur curé ou leur confesseur.

Coalition de prières et d'efforts.

DU reste, Nous savons très bien que nos communs labeurs pour arracher du champ du Seigneur ces semences pernicieuses seraient tout à fait impuissants, si, du haut du ciel, le Maître de la vigne ne secondait nos efforts. Il est donc nécessaire d'implorer son assistance et son secours avec une grande ardeur par des sollicitations réitérées, proportionnelles à la nécessité des circonstances et à l'intensité du péril. Fière de ses précédents succès, la secte des Francs Maçons lève insolemment la tête et son audace semble ne plus connaître aucune borne. Rattachés les uns aux autres par le lien d'une fédération criminelle et de leurs projets occultes, ses adeptes se prêtent un mutuel appui et se provoquent entre eux à oser et à faire le mal.

A une si violente attaque doit répondre une défense énergique. Que les gens de bien s'unissent donc, eux aussi, et FORMENT UNE IMMENSE COALITION DE PRIÈRES ET D'EFFORTS. En conséquence, Nous leur demandons de faire entre eux, par la concorde des esprits et des cœurs, une cohésion qui les rende invincibles contre les assauts des sectaires. En outre, qu'ils tendent vers Dieu des mains suppliantes et que leurs gémissements persévérants s'efforcent d'obtenir la prospérité et les progrès du christianisme, la paisible jouissance pour l'Église de la liberté nécessaire, le retour des égarés au bien, le triomphe de la vérité sur l'erreur, de la vertu sur le vice.

Invocation de la très Sainte Vierge Marie et des Saints.

DEMANDONS à la Vierge Marie, mère de Dieu, de se faire notre auxiliaire et notre interprète. Victorieuse de Satan dès le premier instant de sa conception, qu'elle déploie sa puissance contre les sectes réprouvées qui font si évidemment revivre chez nous l'esprit de révolte, l'incorrigible perfidie et la ruse du démon. — Appelons à notre aide le prince des milices célestes saint Michel, qui a précipité dans les enfers les anges révoltés ; puis saint Joseph, l'époux de la très Sainte Vierge, le céleste et titulaire patron de l'Église catholique, et les grands apôtres saint Pierre et saint Paul, ces infatigables semeurs et ces champions invincibles de la foi catholique. Grâce à leur protection et à la persévérance de tous les fidèles à la prière, NOUS AVONS LA CONFIANCE QUE DIEU DAIGNERA ENVOYER UN SECOURS opportun et miséricordieux au genre humain en proie à un si grand danger.

D'ailleurs, en gage des dons célestes et comme témoignage de Notre bienveillance, Nous vous envoyons du fond du cœur la Bénédiction apostolique, à Vous, Vénérables Frères, au Clergé et aux peuples confiés à votre sollicitude.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 20 avril 1884, de Notre Pontificat la septième année. LEO PP. XIII.

Digitized by Google

NOTES LITURGIQUES.

LE CHAPEAU PONTIFICAL.

1. LE chapeau pontifical est propre au pape, aux cardinaux, aux évêques et aux prélats.

2. Il a la même forme pour tous, c'est-à-dire qu'il est plat et rond, à large bord et avec une coiffe étroite et basse, car il se pose simplement sur la tête et ne se porte pas à la façon des chapeaux ordinaires.

3. Pour le pape, il est en velours rouge ; en soie rouge pour les cardinaux ; pour les évêques, le dessus est en drap noir, le dessous en soie verte, de même que le galon qui le borde. Deux cordons, terminés par un gland rouge, vert ou violet, suivant la dignité, avec un coulant les réunissant, fixent le chapeau sous le menton. Les patriarches mêlent des fils d'or à ces cordons et aux glands. « *Tam præsentes in curia quam absentes utantur, cum opus erit, galero nigro laneo, viridi serico ornato, cum cordulis ac floccis coloris viridis.* » (Cœr. ep., lib. I, cap. 1, num. 3.)

Les prélats le portent noir avec une doublure et des cordons violets : les protonotaires emploient le rose au lieu du violet.

4. Les évêques font usage du chapeau pontifical, à Rome, à la cavalcade de la prise de possession du pape et, dans leur propre diocèse, seulement dans les trois circonstances suivantes : lors de leur première entrée solennelle, du point de départ aux portes de la ville épiscopale. « *Galerum Pontificalem cordulis ac floccis sericis coloris viridis ornatum.* » (*Ibid*, cap, II, num. 1) ; à l'occasion de leur première entrée dans les villes ou lieux insignes de leur diocèse, « *galerum pontificalem solemniorem in capite geret* » (*Ibid.*, num. 8); enfin chaque fois qu'ils vont du palais à la cathédrale pour officier pontificalement et qu'ils retournent à leur palais avec le même cortège d'honneur. Tel est l'usage italien.

5. L'évêque ne peut prendre le chapeau pontifical qu'autant qu'il a déjà la *cappa*, dont il met le capuchon sur sa tête et ensuite le chapeau sur le capuchon.

6. Il quitte le chapeau à la porte de la cathédrale et ne le reprend qu'au sortir de l'église.

7. Les protonotaires, comme les autres prélats inférieurs, ne font usage du chapeau pontifical qu'aux fonctions et cavalcades de la Cour romaine.

La Congrégation des Rites, le 7 février 1707, a décidé que le chapeau pontifical des protonotaires serait noir, avec des cordons, des glands et une doublure de soie rose.

8. D'après un décret de la Congrégation des Rites, en date du 16 avril 1644, le chapeau semi-pontifical des prélats est plus petit que le chapeau pontifical. Noir, il a des glands, des cordons et une doublure de soie violette.

Digitized by Google

LE COSTUME ECCLÉSIASTIQUE A ROME.

1. LE clergé séculier est constamment et complètement vêtu de noir, quel que soit son costume, qui varie suivant les circonstances.

2. *Costume ordinaire.* — Il comporte les souliers à boucles d'argent, les bas noirs, la soutane sans queue, le col avec collet blanc, la calotte et la barrette. Les vicaires généraux, curés, recteurs des églises et séminaires, ainsi que les chapelains des communautés religieuses, remplacent la soutane par la simarre.

En cérémonie on ajoute le manteau.

3. *Costume de ville.* — Le costume est le même que le précédent ; seulement on le complète par un tricorne, un manteau et des gants à volonté. En hiver, on remplace le manteau léger de mérinos par un manteau de drap.

4. *Costume court.* — En Italie, il n'est pas rare de voir le costume long porté à la maison et le costume court en ville. Ce dernier comprend des souliers, des bas de soie noire, un gilet montant, un col avec collet blanc, un habit à col droit, un petit manteau de soie, des gants, un tricorne et une canne. En hiver, on ajoute un pardessus de drap, forme redingote.

Pour aller à la campagne, et pendant les vacances, le tricorne est remplacé par un chapeau à haute forme.

5. *Costume d'église.* — Au chœur et pour les fonctions ecclésiastiques, le clergé séculier prend sur la soutane le surplis ou la *cotta* avec dentelles et se coiffe de la barrette.

LES BAS LITURGIQUES.

1. IL y a deux sortes de bas : les *bas ordinaires*, sans lesquels on ne peut célébrer, à moins d'une dispense du Saint-Siège, comme elle a été accordée à certains Ordres religieux, et les *bas liturgiques*, nommés encore *bas pontificaux.*

2. Ces derniers comptent au nombre des pontificaux, mais ils diffèrent alors complètement des bas usuels, tant pour la *matière* que pour la *forme*, l'*usage* et la *décoration.*

3. Ces bas se font en soie, de la couleur du jour; ils sont blancs, rouges, verts ou violets. Il n'y en a pas de noirs, par la raison bien simple que, d'après la rubrique, ce serait faire double emploi avec les bas ordinaires qui, en temps de deuil, doivent être noirs, au moins pour les prélats et les évêques, ceux des cardinaux étant alors violets.

4. L'étoffe est la *soie tissée* et non *tricotée.* Elle est unie et sans broderies pour les abbés, les protonotaires et les Chapitres qui jouissent de ce privilège. Les cordons et houppes se font alors en soie jaune, jamais en or. Pour les évêques on emploie une étoffe plus riche, un lamé d'or : les galons et les houppes sont également en or. L'usage français de broder une croix sur ces bas est fort singulier et tout récent. D'abord, les évêques n'ont droit sur cet

Digitized by Google

insigne à aucune broderie, et, de plus, la croix laisserait entendre qu'on baise ces bas. Or, il n'en est rien, même pour le pape, qui n'admet cet ornement que sur ses sandales, parce que c'est son pied et non le bas de sa jambe qu'il donne à baiser aux fidèles. Il est essentiel d'entrer dans tous ces détails pratiques pour bien montrer la sottise de nos chasubliers-brodeurs, qui, sans motif, bouleversent les rites établis, ce qu'on a le tort d'accepter trop aveuglément.

5. Les bas du pape et des cardinaux se font en soie lamée d'or et on y ajoute des broderies d'or. Les cordons sont en soie et les houppes en or.

6. La forme de ces bas est très ample ; ne serrant pas la jambe, ils ressemblent plutôt à des bottes. On les attache au-dessus du genou.

7. Le pied seul est en soie unie, dans la partie cachée par la sandale, afin de ne pas gêner les mouvements et de ne pas grossir démesurément l'extrémité inférieure.

X. Barbier de Montault.

GATÉ.

ENFANTS *gâtés*, voilà un terme qui a droit de cité dans notre langue. Il est très juste ; mais est-il toujours bien compris ?

Parents, si vous en saisissiez toute la profondeur, vous n'auriez plus le courage de l'employer avec ce sans gêne qui caractérise une chose que l'on croit licite.

Dieu vous a donné des enfants. Pourquoi ?

Est-ce pour les *gâter*, ou pour les *élever ?*

Croyez-vous pouvoir faire l'un et l'autre ? Oui, beaucoup d'entre vous se figurent que l'on peut commencer par *gâter* ses enfants, et puis qu'ils pourront être *élevés*.

Mais il est clair que ce qui est une fois *gâté* reste *gâté*, c'est-à-dire dissous, décomposé, sans germe de vie ni de reproduction.

Et ce qui est une fois *gâté* est *abaissé* et ne peut plus être *élevé*, ni rétabli dans sa première vitalité.

***

Nous vivons dans un siècle de sensualisme effréné ; tout, autour de nous, conspire à nous ramollir, à nous efféminer.

On ramollit le corps, on ramollit le cœur, on ramollit l'esprit.

Digitized by Google

Et l'âme surtout, cette âme qui doit être forte pour dominer le corps, virile pour le diriger, sublime pour l'élever, cette âme, nous la voyons subir les funestes influences de ce siècle de matière, devenir faible, molle et basse, se mettre à la remorque du corps dont elle se fait bénévolement l'esclave, et se complaire finalement dans ces régions infimes du sensualisme, qui la ravalent et la dégradent de la dignité qu'elle occupe de droit au premier rang des œuvres du Créateur.

***

Le mal est dans L'ÉDUCATION PREMIÈRE.

Beaucoup de parents, pétris eux-mêmes de sensualisme,ne savent plus ce que c'est que l'éducation.

Ils *gâtent* leurs enfants au lieu de les *élever*.

Et ce qui est *gâté* dans le principe se corrompt dans son développement.

Ce qui est ramolli dans le berceau se dissout dans les écoles.

Ce qui sort des écoles, dissous et corrompu, empeste la société par son égoïsme, sa cupidité, et sa stupide indifférence pour le bon, le bien et le beau.

On croit ne gâter que les enfants, et on corrompt la société.

***

Parents, voulez-vous *gâter* vos enfants?

Voici ce qu'il y a à faire :

Dès leur plus tendre enfance, faites-vous leur esclave : allez au devant de leurs moindres désirs, choyez-les, comblez-les de douceurs, de jouets. Que rien ne soit, pour eux, assez bon, assez beau, assez neuf.

Qu'ils soient vos idoles : admirez-les toujours, fermez les yeux sur leurs défauts. Ils n'en ont point.

Tout en eux est charmant, délicieux, ravissant.

Un peu plus tard, faites-en l'ornement de votre salon : que chacun les admire, les élève jusqu'aux nues, pour vous faire plaisir. Laissez-les bavarder à l'aise : leurs sottises sont pleines d'esprit.

Qu'ils aient les poches pleines de bonbons; ne passez jamais devant le pâtissier, sans y entrer avec eux.

Mais s'ils n'ont pas faim à dîner, cédez à tous leurs caprices. — Ceci n'est pas bon ; ceci est de trop ; encore un peu de cela: — fort bien, mon bijou.

L'âge des études est arrivé : donnez-leur des maîtres serviles. S'ils se plaignent, blâmez les professeurs.

Digitized by Google

Prenez de leur santé des soins exagérés.

Il ne peut être question de faire maigre le vendredi : aucune espèce de carême, le docteur y tient absolument !

Si mon fils ne travaille pas, — ma foi, pourvu qu'il passe par ses classes !

En vacances, que ferons-nous pour l'*amuser ?*

Villes d'eau, bals d'enfants, théâtres, courses : tout cela est assez innocent, n'est-ce pas ? Et puis, il faut bien les initier au monde.

Mon garçon, veux-tu une carabine, veux-tu un cheval, veux-tu faire un voyage en Suisse ?

Mais déjà votre garçon ne vous répond plus. Dès à présent il vole de ses propres ailes. Il vous nomme *mon vieux*, et quand il vous aura extorqué assez d'argent pour courir le monde tout seul, il vous laissera au coin de votre feu pleurer amèrement ses désordres et votre propre faiblesse.

Ou bien, si vous-même, vous avez perdu votre cœur de père, vous direz : Qu'il fasse son chemin, ce vaurien, j'ai assez fait pour lui.

Et vous chercherez à vous distraire par le jeu, le théâtre et les plaisirs mondains.

***

Voilà votre cher enfant, *gâté*.

Parents faibles, c'est là votre œuvre. Êtes-vous fiers d'un tel succès ?

Que répondrez-vous à Dieu, votre maître, lorsqu'il vous dira : Où est mon bien ? vous l'avez dissipé !

***

Et les enfants élevés de la sorte forment-ils l'exception ? — Non, hélas !

Car nous vivons à une époque de décadence terrible où la confusion des idées n'a d'égale que la légèreté de la vie.

Un très grand nombre d'enfants de notre classe dirigeante sont élevés dans ces conditions.

Et qu'en voyons-nous sortir ? — Une race de fainéants et d'ignorants, qui ruinent leurs familles, tuent les mœurs publiques, et renient leur foi.

***

Parents chrétiens, il est temps de vous donner la main, pour opposer une digue à ce courant funeste.

Regardez le mal en face, dans sa source et dans ses effets.

Digitized by Google

Liguez-vous, jurez devant Dieu de conserver le bien qu'il vous confie, et de ne pas le vouer, par vos faiblesses, au malheur de cette vie et de l'autre.

Assez de *corruption !* Ne *gâtons* plus rien.

Élevons nos enfants, *relevons* leurs natures en fortifiant leurs âmes, et en leur apprenant à ne donner au corps que le rang inférieur qui lui revient.

Ils sont déchus comme nous, par le péché d'Adam.

Mais ils sont rachetés par le sang de JÉSUS-CHRIST !

Relevons-les, *élevons-les* — vers Dieu !

LA CONGRÉGATION ANGLAISE DE L'ORDRE DE SAINT BENOIT (1).

MALGRÉ les terribles commotions politiques et religieuses qui ont bouleversé l'Angleterre, les moines bénédictins de cette nation peuvent se glorifier de remonter sans interruption à leur fondateur Saint-Augustin, qui porta le flambeau de la foi en Angleterre l'an 596.

S'ils ne subsistent plus sous la forme primitive et vénérable de l'antiquité monastique, mais sous une forme adaptée davantage à la vie de missionnaires et d'instituteurs de la jeunesse que les malheurs de leur patrie et les ordres des Souverains Pontifes leur ont imposée, ils n'en conservent pas moins l'esprit des enfants de Saint-Benoît, et remplissent du parfum de leurs vertus et de leurs exemples l'Église renaissante d'Angleterre. Par leurs travaux apostoliques et leur enseignement, ils contribuent d'une manière efficace à la conversion de l'Angleterre; et quant à la pratique de la vie monastique qu'ils considèrent toujours comme le principal devoir de leur état, ils y reviennent de jour en jour davantage à mesure que le clergé séculier se multiplie et peut se passer de leur secours dans le ministère des paroisses.

La congrégation anglaise, échappée comme par miracle au cataclysme du XVIe siècle, est la plus ancienne de toutes les congrégations existantes dans l'Ordre de Saint-Benoît.

Dès l'année 1215, à la suite des décrets du concile de Latran, on vit les

1. SOURCES : *Chronological notes*, etc., par D. Bennet Weldon, édité par un moine de Downside, Stanbrook, 1881. — *Notices of the english colleges and convents, established on the continent*, by Husenbeth, Norwich, 1849. — Hélyot, *Histoire des Ordres religieux*. — Notices particulières fournies par chacun des monastères de la congrégation.

Digitized by Google

moines d'Angleterre se grouper en deux provinces distinctes, celle de Cantorbéry et celle d'York. En 1300, le pape Boniface VIII les réunit tous en une seule et même congrégation, et dès ce moment il n'y eut plus qu'un Chapitre général pour tous les Bénédictins de l'Angleterre; les dignitaires de la congrégation étaient élus pour trois ans, parmi les abbés qui formaient le Chapitre. Cet état de choses dura jusqu'aux bouleversements de la Réforme.

La Réforme du XVIe siècle couvrit le sol anglais des ruines de ses monastères et du sang de ses moines. Le règne restaurateur de Marie, fille de Henri VIII (1553-58) ne fut qu'une éclaircie au milieu de la tempête, et l'implacable Élisabeth eut bientôt ramené la persécution sanglante, et put croire un moment qu'elle avait extirpé du sol anglais la race des moines. Dans l'espace de soixante-sept ans, trois cents monastères bénédictins avaient été renversés.

Il restait cependant un rejeton de la famille bénédictine. La reine Marie s'était hâtée de rétablir l'abbaye de Westminster et d'y instituer comme abbé Dom Jean Feckenham, moine d'Evesham, le 21 novembre 1555. Sous lui avait fait profession Dom Sigebert Buckley, qui, après la nouvelle expulsion des moines du 12 juillet 1559, et les cruelles persécutions qu'ils eurent à endurer, se trouva en 1603 être le seul moine survivant de la congrégation anglaise. Un seul moine représentait donc en Angleterre l'Ordre de Saint-Benoît. Dom Sigebert Buckley avait passé de longues années en prison, pour la foi. C'est lui qui, sur la fin de sa vie, rétablit la congrégation anglaise. Voici en quelles circonstances :

Vers la fin du XVIe siècle un certain nombre de jeunes Anglais qui étudiaient en Italie et en Espagne, s'étant faits religieux dans les congrégations bénédictines de ces pays, Dom Alphonse Coral, général de la congrégation de Valladolid, s'adressa en 1603 au pape Clément VIII pour obtenir la permission d'établir en Angleterre une mission composée de ses religieux anglais. La congrégation du Mont Cassin fit la même demande, qui fut accueillie favorablement par le Souverain Pontife, le 20 mars de la même année. L'on envoya donc en Angleterre des religieux des deux congrégations, et, afin d'agir de concert, ils contractèrent ensemble une espèce d'union, s'engageant à travailler indifféremment selon les circonstances sous les ordres des supérieurs des deux congrégations.

Peu de temps après, le P. Dom Augustin White, autrement dit Bradshaw, premier vicaire général de la mission d'Espagne, réalisa la fondation de deux monastères pour ces moines missionnaires anglais, l'un à Dieulwart en Lorraine, l'autre à Douai en Flandre. Le premier fut fondé en 1608 par le cardinal Charles de Lorraine, le second en 1605 par l'abbé de St-Waast d'Arras.

Nos moines anglais songèrent bientôt à rétablir l'ancienne congrégation anglaise. Quelques-uns d'entre eux allèrent trouver Dom Sigebert Buckley, qui les agrégea à la congrégation anglaise dont il était le seul survivant, et leur conféra, à travers les barreaux de sa prison, l'habit et les privilèges de

Digitized by Google

sa congrégation. En même temps, il confiait la direction de sa chère congrégation ressuscitée à Dom Thomas Preston, qui était déjà supérieur des Anglais du Mont Cassin. Cet acte, auquel les circonstances conféraient un caractère si touchant et si solennel, s'accomplit le 21 novembre 1607 ; il fut approuvé par le Chapitre général de la congrégation du Mont Cassin en 1608 et confirmé par le pape Paul V en 1609.

La chaîne se trouvait ainsi rétablie, mais bien des difficultés restaient à aplanir ; l'œuvre ne fut complète qu'en 1637. Parcourons les différentes phases de cette résurrection.

Il y avait donc maintenant en Angleterre des membres de trois congrégations bénédictines : ceux d'Espagne, ceux d'Italie et ceux enfin qui venaient de se constituer en nouvelle congrégation anglaise. On ne tarda pas à s'occuper d'une union ; en 1610, les articles en furent dressés en Angleterre, mais ils ne furent pas approuvés par les Anglais qui étaient hors du royaume. Un nouveau projet surgit en 1612 et un bref du pape Paul V, du 24 décembre de la même année, confirma tout ce qui avait été fait pour le rétablissement de la congrégation d'Angleterre.

Mais la congrégation de Valladolid n'approuva ni l'un ni l'autre de ces projets et nomma selon sa coutume un vicaire général pour la mission d'Angleterre. Il fallait cependant une entente ; les religieux des trois congrégations qui étaient en Angleterre firent un acte d'union par lequel on convint que, tant que durerait le schisme d'Angleterre, la congrégation anglaise proprement dite se composerait de 12 religieux seulement, dans lesquels tous les droits de l'ancienne congrégation seraient conservés ; les autres continueraient à dépendre de leurs congrégations respectives. A la mort de l'un de ces douze, le vicaire général devait le remplacer par un autre tiré de la congrégation de Valladolid. Cet état de choses devait se prolonger jusqu'à la fin du schisme ; quand le schisme aurait cessé, les religieux qui seraient en Angleterre et qui ne désireraient pas retourner en Espagne formeraient pour lors la congrégation d'Angleterre, qui reprendrait son développement régulier. Ces conditions furent approuvées dans le Chapitre général des Pères d'Espagne qui se tint en 1613, et Dom Robert Sadler, de la congrégation anglaise, y consentit aussi au nom et comme procureur de Dom Thomas Preston.

Toutefois l'on ne se trouva pas encore d'accord. On dressa un nouveau projet qui fut reçu par les procureurs des trois congrégations, mais contesté par les Pères du Mont Cassin.

Enfin la souveraine autorité du Père de la grande famille catholique mit fin à ces tiraillements. Le pape Paul V régla la question par un décret du 19 mai 1616. Il fut statué que toute la mission ne formerait plus qu'une seule congrégation ; qu'on élirait dans son sein neuf définiteurs choisis indifféremment dans les trois congrégations, pour la gouverner; que ceux-ci éliraient les supérieurs des monastères, et feraient tout ce qui conviendrait

Digitized by Google

pour son agrandissement. La même année, le Mont Cassin renonça à toute juridiction sur ses religieux d'Angleterre, qui firent partie dès lors de la congrégation anglaise.

L'année suivante, 1617, l'union se fit entre la congrégation anglaise et celle de Valladolid, après que les neuf définiteurs eurent élu à Paris, le 16 mai, pour premier *président* de la congrégation anglaise, le R. P. Dom Gabriel de Sainte-Marie qui devint plus tard archevêque de Reims. Le 27 octobre suivant il fut confirmé par le général de la congrégation de Valladolid, qui approuva aussi tout ce qui s'était fait dans l'assemblée de Paris, tant au sujet de l'union que des nouveaux statuts, à la seule réserve que la congrégation anglaise dépendrait de celle de Valladolid.

Cette dépendance consistait en ce qu'elle reconnaissait la juridiction du général de Valladolid qui devait prendre aussi le titre de général de la congrégation d'Angleterre, et qui devait en cette qualité faire la visite des monastères que cette congrégation pourrait acquérir en Espagne, et confirmer pour président l'un des deux élus du Chapitre général d'Angleterre. Le pape Paul V approuva cette entente et les constitutions de la congrégation par le bref *Ex incumbenti* du 23 août 1619.

Mais, comme on pouvait le prévoir, cette dépendance devint pénible aux Anglais, à cause des difficultés de relations avec l'Espagne, surtout en temps de persécution, et ils eurent recours au pape Urbain VIII qui les en affranchit, par la bulle *Plantata*, du 12 juillet 1633. Par cette même bulle, S. S. enjoignait aux Bénédictins de la congrégation anglaise de s'adonner aux missions et au ministère paroissial, dans leur malheureuse patrie.

La congrégation anglaise se trouvait ainsi définitivement constituée ; elle se multiplia rapidement, quoiqu'elle fût établie sur un sol étranger. Outre les monastères de *Douai* et de *Dieulwart*, en Lorraine, elle eut bientôt encore en France ceux de *Celle* en Brie, de *St-Malo* (1611), de *Paris* au faubourg St-Jacques (1642), et, en Allemagne, l'abbaye de *Lambspring* (1643). Enfin un monastère de moniales bénédictines fut établi à Cambrai en 1625 ; il est aujourd'hui transféré à Stanbrook, en Angleterre.

La congrégation fut dès lors divisée en deux provinces, celle de Cantorbéry et celle d'York. Un président général et trois définiteurs élus pour trois ans la gouvernaient; les Chapitres généraux nommaient les provinciaux et les assistants qui avaient juridiction sur les missionnaires. Tous les religieux ajoutaient aux vœux ordinaires celui d'aller en mission en Angleterre si les supérieurs le jugeaient à propos.

Cet état de choses se prolongea jusqu'à la Révolution française, qui ramena dans leur patrie les Bénédictins anglais. Les notices spéciales sur chacun des monastères actuellement existants en Angleterre contiennent les détails de cette restauration monastique ; on y verra que tous ces monastères, sauf celui de Belmont, sont la continuation des communautés

Digitized by Google

qui furent fondées sur le continent dans le courant du XVIIe siècle et en furent expulsées à la fin du XVIIIe.

Aujourd'hui la congrégation anglaise se compose de cinq monastères de moines et d'un monastère de moniales; tous sont situés sur le sol anglais, à l'exception de celui de Douai. Elle est gouvernée par un président général élu par le Chapitre général qui se tient tous les quatre ans, dans l'un des monastères de la congrégation. Ce même Chapitre confère toutes les fonctions de la congrégation, par voix d'élection, et toujours pour quatre ans. La congrégation reste encore divisée, en deux provinces, celle de Cantorbéry et celle d'York.

Le personnel total en était, au 1er janvier 1880, de 231 membres, dont 1 archevêque, 5 évêques, 6 abbés titulaires et 12 prieurs-cathédraux titulaires. A propos de ces dignités titulaires il nous faut observer que la bulle *Plantata* accorde au Chapitre général de la congrégation anglaise le droit de les conférer à certains d'entre ses membres pour perpétuer le souvenir des abbayes et Chapitres cathédraux supprimés par la réforme. Aujourd'hui encore, la congrégation est en possession d'un Chapitre cathédral, celui de *Newport et Menevia;* il lui fut attribué par décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le 21 avril 1852; ce Chapitre se compose de 9 moines chanoines, en lesquels réside le droit d'élection au siège épiscopal en faveur de l'un des membres de la congrégation bénédictine anglaise.

Le président général de la congrégation a le titre d'abbé de Westminster. Les monastères de moines sont gouvernés par des prieurs; les moniales ont une abbesse.

La congrégation anglaise continue à se livrer avec un zèle infatigable à l'éducation de la jeunesse et au ministère pastoral; elle a 4 collèges comprenant ensemble 300 pensionnaires, et administre 64 paroisses réparties dans 10 diocèses et comprenant environ 81,000 catholiques. *(A continuer.)*

LA COMMUNION DES FIDÈLES PENDANT LA MESSE, EN ESPAGNE.

A DEUX reprises différentes déjà, le savant professeur de droit canon à l'université de Madrid, Don Vicente de la Fuente, s'est occupé de cette question dans l'excellente revue *la Cruz*, à laquelle il prête le concours de sa plume et de ses talents. Le nom de ce pieux érudit, si vénéré en Espagne, n'est pas inconnu aux catholiques belges, qui se rappelleront avec plaisir la part active qu'il a prise à nos congrès de Malines.

Digitized by Google

Dans un premier article, M. de la Fuente a reproduit presque textuellement, en adoptant ses conclusions, le mémoire présenté au congrès eucharistique de Liège sur *la communion des fidèles pendant la messe*. Dans un deuxième article, le docte liturgiste nous met sous les yeux la tradition non interrompue de l'Église d'Espagne qu'il regrette de voir tomber peu à peu en désuétude, surtout dans les grandes villes. Parcourons les grandes lignes de ce beau travail, qui, bien qu'écrit spécialement pour l'Espagne, n'en est pas moins d'un intérêt général, car ce que l'auteur dit de sa patrie, nous pourrions le dire de la nôtre.

Dès le commencement du IVe siècle, le concile d'Elvire défend aux prêtres de recevoir à l'autel l'offrande des mains de fidèles qui ne communieraient pas durant le saint Sacrifice (1). Nous voyons par la Somme (2) de saint Martin de Braga que la coutume de communier pendant la messe était si répandue au VIe siècle, qu'on considérait non seulement comme une singularité d'y déroger, mais que cet écart de la règle commune passait pour un scandale qui attirait au délinquant l'imposition d'une pénitence publique. Le plus célèbre et le plus important des nombreux conciles tenus en Espagne, et l'un des plus fameux de l'Église universelle, fut sans contredit le quatrième de Tolède, que présida le grand docteur saint Isidore. Or, nous y trouvons deux décisions qui montrent à l'évidence que la discipline de l'Église à cette époque n'était pas de donner la sainte communion avant ou après la messe, mais bien pendant l'action même. Un autre canon (3) du même concile règle la manière dont la sainte communion doit être distribuée durant la sainte messe : « Quelques prêtres, dit-il, communient en même temps qu'ils récitent l'oraison dominicale, et donnent aussitôt la bénédiction au peuple. Nous défendons que pareille chose se fasse encore dans la suite, mais voulons que la bénédiction ne se donne qu'après l'oraison dominicale et la réunion des deux espèces dans le calice. De suite après la bénédiction, le célébrant distribuera le sacrement du corps et du sang du Seigneur, mais dans l'ordre suivant : d'abord le prêtre et le diacre communieront devant l'autel, ensuite les membres du clergé dans le chœur, puis le peuple hors du chœur. » Qui ne voit que celui qui communie avant la messe intervertit l'ordre hiérarchique qui doit régner dans le saint sacrifice? Nous croyons inutile de multiplier ici les citations de différents conciles (4), d'où l'on peut induire d'une façon certaine

1. Décisions du concile de Saragosse (380) et du premier concile de Tolède (400), renouvelant les dispositions des canons dits apostoliques (surtout les 9e et 10e). Parlant de l'endroit où il convient de recevoir la sainte communion, le premier concile de Braga (561) porte : Placuit ut intra sanctuarium altaris ingredi ad communicandum non liceat laicis, viris vel mulieribus, nisi tantum clericis (can. 13). — 2. Cap. CXXXIII. — 3. Can. 18. — 4. Le concile de Mérida (666) ordonne aux prêtres chargés du soin de plusieurs églises pauvres de faire célébrer la sainte Messe les dimanches dans chacune d'elles. Le 12e concile de Tolède (681) blâme les prêtres qui, célébrant plusieurs messes par jour, ne communient que dans la dernière. Le 11e canon du onzième concile de Tolède donne à entendre que les malades recevaient encore le viatique sous les deux espèces.

Digitized by Google

l'ancienne coutume des catholiques espagnols de ne pas communier en dehors de la messe. Contentons-nous de montrer le même usage dans la liturgie gothique. Cette liturgie, qu'on appelle improprement mozarabe, ne fut abolie en Aragon et en Castille qu'à la fin du XIe siècle. Elle se conserve encore dans quelques églises de Tolède, dans une chapelle de l'église primaire de cette ville, dans celle de Tolavera et dans le cloître de la cathédrale de Salamanque. Nous y retrouvons, comme dans le missel romain, la forme du pluriel employée aux parties principales de la sainte Messe (1). — « Nos prêtres, le pape de Rome et les autres, offrent au Seigneur Dieu cette oblation pour eux-mêmes, pour tout le clergé et les peuples de l'Église, confiés à leurs soins, ainsi que pour tous les frères, tous les prêtres, les diacres, les clercs, et les peuples ici rassemblés, l'offrent également en l'honneur des saints pour eux et pour les leurs. » L'acolyte et les assistants répondent (2): « Ils l'offrent pour eux-mêmes, et pour tous les frères. » Voici un passage de la prière nommée *Inlatio*, que le prêtre récite avant la consécration (3) : « Afin que, renouvelés par la grâce de l'esprit aux sept dons, nous puissions, en reconnaissance de tant de bienfaits, offrir à Dieu ces victimes avec dévotion. »

Le *Pater noster* se chante sous forme de dialogue, le peuple répondant *Amen* à chaque demande. Le prêtre, ayant joint ensuite au saint Sang une parcelle de l'hostie et donné la bénédiction au peuple, récite l'oraison *ad accedentes*, c'est-à-dire à ceux qui vont communier avec lui. Cette oraison commence par ces paroles expressives : « Réjouissez-vous, peuples, et soyez dans l'allégresse (4). » A la réception de la sainte communion (5) et à l'oblation (6), le célébrant parle au singulier, mais dans l'oraison appelée *communion* il reprend la forme du pluriel, ce qui indique qu'il a communié le peuple de sa main, après lui (7) : « Fortifiés par le corps et le sang du CHRIST, nous vous louons, Seigneur, *alleluia*, *alleluia*, *alleluia*. » Il continue à employer le pluriel dans l'oraison suivante : « Cette oblation que *nous avons offerte* pour *notre salut* et celui du monde entier.... afin que *nous qu'a restaurés* le banquet de votre table. » Ces paroles indiquent clairement que d'autres que lui ont pris part au banquet eucharistique.

Après avoir ainsi établi d'une façon solide le véritable esprit de l'Église et démontré que la discipline ancienne était entièrement conforme à cet esprit, l'auteur examine brièvement la pratique actuelle. On a loué l'Espagne d'avoir conservé en vigueur la tradition des siècles antérieurs. Plût à Dieu, dit M. de la Fuente, que cet éloge fût mieux mérité! Laissant de côté les bourgs et les

1. Offerunt Deo Domino oblationem sacerdotes nostri, Papa Romensis et reliqui, pro se, et pro omni clero et plebibus Ecclesiae, sibimet consignatis, vel pro universa fraternitate. Item offerunt universi Presbyteri, Diaconi, clerici, ac populi circum astantes, in honorem sanctorum pro se et suis. — 2. Offerunt pro se, et pro universa fraternitate. — 3. Ut septiformis gratia innovati has hostias Illi pro tantis beneficiis persolvere debeamus devoti. — 4. Gaudete, populi, et lætamini. — 5. Corpus et sanguis Domini nostri JESU CHRISTI custodiat corpus et animam meam in vitam æternam. Amen. — 6. Per hanc sanctam communionem quam sumpsi. — 7. Refecti CHRISTI corpore et sanguine, te laudamus, Domine, alleluia, alleluia, alleluia.

Digitized by Google

villages où la communion est peu fréquente, même dans les grands centres de population, il s'en faut que tous ceux qui communient le fassent toujours pendant la messe. Il y a plus : certaines communautés de religieuses, nous ne savons pourquoi, communient avant la messe. Beaucoup de laïques sont par là entraînés à suivre cet exemple. Respectons les raisons qui dictent, peut-être de temps immémorial, cette règle de conduite à ces communautés. Mais ont-elles plus de poids que celles qui sont alléguées par l'auteur du mémoire sur la communion des fidèles pendant la messe? Ne se peut-il pas que les motifs excusant certaines communautés de la pratique commune, valables pour les religieuses, ne le soient point pour les laïques?

Dans certaines communautés de Sœurs adonnées au service des hôpitaux on donne pour raison la nécessité où se trouvent les infirmières qui ont veillé la nuit d'aller prendre du repos. Les autres religieuses chargées de les remplacer se lèvent à 4 heures, font alors une heure d'oraison et de méditation et communient à 5 1/2 heures avant la messe, afin d'être prêtes pour la visite de quelques médecins qui viennent à cette heure. Cette raison nous semble admissible, mais seulement pour les personnes qui se trouvent dans ce cas. D'autres seront excusées par le désir de communier avant de se mettre en voyage, pourvu que les trains ou les diligences partent de grand matin et qu'il ne s'agisse ni d'une partie de chasse, ni d'une excursion de plaisir.

L'habitude de communier en dehors de la messe plutôt que pendant le saint Sacrifice a, en Espagne, les mêmes causes que dans la plupart des autres pays. Citons-en quelques-unes. 1° Le grand concours du peuple qui amène encore heureusement les foules à certaines grandes fêtes. 2° La nécessité où l'on se trouve de faciliter l'audition de la messe à des domestiques qui ne communient point et qui, même les dimanches et les fêtes, ont à peine le temps d'entendre la première messe. 3° La célébration simultanée de plusieurs messes en une même église,et à des autels sans tabernacle. 4° D'autre part, le manque de prêtres dans certaines églises fait qu'il n'y a qu'une seule messe célébrée souvent à une heure avancée de la matinée. 5° La coutume d'avoir le tabernacle dans des chapelles séparées de l'église. 6° Certaines raisons particulières qui empêchent la célébration de la sainte messe au maître-autel. 7° La triste habitude où l'on est dans le monde d'intervertir les heures de veille et de repos. Ceux qui doivent communier s'attardent souvent la nuit, ce qui n'est certes pas la meilleure préparation, et viennent tard à la messe. Ceci ne constitue guère une raison valable, sauf le cas de nécessité. 8° La coutume peu chrétienne de voyager le dimanche, parfois sans nécessité. Il vaudrait peut-être mieux alors ne pas communier que de le faire par caprice et d'une façon précipitée.

Il est mort récemment à Madrid, en grande réputation de piété, une personne fort respectable et vertueuse qui communiait presque journellement et toujours avant la messe; mais, ce qui est pire, elle engageait les autres

Digitized by Google

à suivre la même pratique. Il lui arriva aussi plus d'une fois de la conseiller à l'auteur de cet article qui, même avant d'avoir eu connaissance des raisons solides exposées dans le mémoire du congrès de Liège, put aisément la réfuter. Les principales raisons qu'alléguait cette personne étaient QUE L'AMOUR NE SOUFFRE POINT DE RETARD ; que quand on aime beaucoup quelqu'un, on désire s'unir à lui le plus tôt possible ; que le sacrifice de la messe est aussi une action de grâces; enfin, que beaucoup de personnes pieuses, et même des communautés entières, en agissent ainsi.

Qui ne voit la futilité de pareils motifs? Si grand que soit l'amour, il doit le céder à la crainte et au respect. Nous supposons, bien entendu, qu'il s'agit d'un véritable amour, qui n'est pas à confondre avec un certain sentimentalisme dont les directeurs spirituels et les écrivains mystiques se défient, non sans raison.

Quand il s'agit d'un acte pour lequel toute préparation est peu de chose, il paraît peu convenable d'omettre la meilleure préparation de toutes, de préférer notre caprice particulier et notre jugement privé à ce que l'Église fait et recommande depuis les premiers temps, sauf toujours les cas de nécessité, et le jugement du directeur spirituel pour quelques cas exceptionnels. Mais n'est-il pas absurde d'établir en règle générale une juste exception accordée par le directeur?

Si le saint sacrifice de la Messe est aussi une action de grâces, il n'en est pas moins vrai qu'un ordre logique rigoureux règne dans toute l'action sainte et qu'on n'y rend grâce qu'au moment voulu. Le prêtre ne remercie qu'après avoir fait l'offrande préliminaire. Il paraît d'ailleurs régulier, pour un inférieur, de payer d'abord le tribut de son hommage, puis de recevoir et ensuite de rendre grâce. Mais celui qui communie avant la messe et avant le prêtre intervertit tout cet ordre. Il ne peut faire l'offrande, au moins solennelle, quand même il l'aurait faite auparavant en son particulier, ni s'associer à l'action, ni prononcer les oraisons du célébrant, à moins de dire des paroles impropres. Comment, en effet, celui qui a déjà communié peut-il dire : « *Votre corps, Seigneur, que je vais recevoir* (1) ? » Celui qui n'a pas communié peut dire avec le prêtre : *Je recevrai le pain du ciel:* mais s'il a déjà communié, il devrait à la rigueur dire : *J'ai reçu.*

On répond à cela qu'il y a moyen de s'unir à la communion, en la faisant spirituellement. La solution est ingénieuse et peut servir en pareils cas; mais avec Notre Seigneur, et en des matières si délicates, la sincérité vaut mieux que l'esprit, et la lettre pure l'emporte sur les interprétations et les solutions.

En résumé, conclut Don Vicente de la Fuente, ce que nous voulons combattre par ces raisons, et par les arguments encore plus solides contenus dans le mémoire cité plus haut, c'est la communion faite sans motif avant la messe, tout en respectant les raisons qui de temps immémorial font agir autrement certaines communautés.

1. Quod ego indignus sumere *præsumo.* Rigoureusement on devrait dire *præsumpsi*.

Digitized by Google

VARIÉTÉS ET NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

UNE NOUVELLE FONDATION BÉNÉDICTINE DANS L'ORÉGON (ÉTATS-UNIS).

UNE lettre du 8 décembre dernier, adressée aux *Études bénédictines* de Raigern, nous donne d'intéressants détails sur le monastère de New-Engelberg, récemment fondé dans l'État d'Orégon.

« Il y a trois ans, dit l'auteur de la lettre, quand le monastère de Conception, dans l'État de Missouri, eut été érigé en abbaye, plusieurs évêques de l'Amérique du Nord, frappés du rapide développement de cette fondation, et du bien qu'elle avait déjà réalisé, s'adressèrent à l'abbaye d'Engelberg, en Suisse, dont elle était issue, pour obtenir, à leur tour, des fondations semblables dans leurs diocèses. Le R^me^ abbé d'Engelberg chargea deux de ses moines de parcourir les diverses régions où on les appelait. Ceux-ci s'arrêtèrent enfin dans le territoire de l'Orégon où l'archevêque de Portland, Mgr Seghers, leur offrait une paroisse nommée Gervais avec plusieurs dépendances. Ces offres furent communiquées à l'abbaye d'Engelberg, et définitivement acceptées au mois de juillet 1882. L'abbaye fournit le personnel de la nouvelle fondation, cinq moines et un frère convers, auxquels se joignirent encore quelques jeunes aspirants à la vie monastique, et des religieuses bénédictines des monastères voisins de Sarnen et de Rickenbach qui s'offrirent spontanément pour le service des écoles. De généreux bienfaiteurs, parmi lesquels se distingua surtout le prince-archevêque de Vienne, Mgr Ganglbauer, de l'Ordre de Saint-Benoît, s'intéressèrent à l'œuvre et couvrirent les frais de voyage et de premier établissement. C'est ainsi que, le 26 septembre 1882, écrit le correspondant, nous quittâmes Engelberg. La traversée fut heureuse, ainsi que le voyage par l'Amérique du Nord, et, le 1er novembre, nous célébrâmes pour la première fois le saint Sacrifice à Gervais, lieu de notre destination.

Cette localité, l'une des plus importantes du diocèse de Portland, est située sur une ligne qui rejoint à Portland le chemin de fer du Pacifique. Elle est habitée par des Allemands, des Français, des Anglais et des Irlandais, ce qui rend les travaux du saint ministère des plus laborieux. Chaque dimanche il y a à faire des instructions en trois langues. De plus il n'est pas rare de rencontrer des Tchèques et des Italiens qui ne parlent que leur langue, et on se trouve en outre fréquemment en rapport avec les Indiens qui occupent encore une partie du territoire et avec les ouvriers chinois qui ont traversé l'Océan pour trouver du travail. On mit à notre disposition une

Digitized by Google

église en bois et la cure attenante; les sœurs qui nous accompagnaient furent mises en possession d'un grand local scolaire récemment construit.

Ce fut le 13 novembre, en la fête de tous les saints de notre Ordre, que nous inaugurâmes la célébration de l'office divin qui, Dieu aidant, ne cessera plus d'y résonner. Malgré notre petit nombre et les fréquentes absences de plusieurs d'entre nous, nous n'avons pas omis un seul jour de chanter la messe conventuelle, les Vêpres et les Complies. Dès notre arrivée nous nous sommes mis sur le pied d'un ancien monastère, et l'ordre du jour que nous suivions à Engelberg n'a été modifié ici que dans les points qu'il était absolument impossible d'observer. Nous avons derrière nous une tradition de huit cents ans, et en l'introduisant dans notre nouveau séjour, nous avons éprouvé aussitôt quelque chose de ce bien-être et de cette aisance qu'on ne trouve que chez soi.

Il est vrai que notre beau monastère suisse, avec sa grande église, ses orgues magnifiques, n'est plus qu'un souvenir que notre résidence actuelle ne rappelle que par le contraste, mais notre installation matérielle ne laisse pas trop à désirer.

Nous avons toujours pu nous tirer d'affaire jusqu'ici, conservant notre bonne humeur dans les circonstances les plus perplexes, et, de fait, Dieu nous a aidés, et a disposé toutes choses bien mieux que nous n'eussions pu l'espérer.

Gervais d'ailleurs ne sera pas le dernier terme de nos projets de fondation. Dès notre arrivée nous avons pu nous convaincre que le pays y est trop plat, et offre peu de ressources pour y établir un monastère de quelque importance. Une dépendance de la paroisse, nommée Tillmore et située dans la montagne à 2 lieues de Gervais, nous a paru un endroit plus favorable. Une trentaine de familles allemandes y ont bâti une petite église dans un site charmant. A peu de distance, au milieu de la vallée, s'élève une colline d'où la vue embrasse un vaste horizon de montagnes boisées, aboutissant lui-même à des cimes couvertes de neige et de glace. C'est un spectacle grandiose où la nature déploie ce qu'elle a de plus majestueux, tandis qu'en abaissant les regards vers la vallée on y voit un ravissant ensemble de champs, de vergers, de prairies agréablement entrecoupées de ruisseaux; çà et là des fermes et enfin la petite église de Tillmore. La douceur du climat, et plus encore l'affabilité des bons habitants, ont achevé de nous ravir. Nous avons prié notre bienheureux père saint Benoît de seconder nos désirs, et de se choisir une demeure en cet endroit prédestiné, en compensation de tant de monastères que l'impiété lui enlève en Europe.

Aujourd'hui notre prière semble avoir été exaucée. Grâce à la générosité des habitants il nous a été possible de nous transporter partiellement à Tillmore, et d'y commencer la construction d'un monastère. Dieu nous envoie en même temps les pierres de l'édifice spirituel: une dizaine de novices sont déjà venus doubler notre communauté naissante. Priez Dieu de nous

Digitized by Google

envoyer encore de nombreuses vocations et de bénir notre séjour au milieu du bon peuple qui nous entoure et a tant fait pour nous. »

MGR NUNEZ, DES MARQUIS DE LOS SALADOS, ÉVÊQUE BÉNÉDICTIN DE CORIA (ESPAGNE).

PLUS encore que dans d'autres contrées, les monastères ont eu l'honneur de fournir en Espagne de nombreux et éminents évêques à l'Église de leur pays, même en notre siècle de persécutions. Tout comme au temps prospère de sainte Thérèse, jusqu'à la suppression des Ordres religieux en 1835-36 et même encore depuis, nous voyons un nombre considérable de sièges épiscopaux de la péninsule occupés par des membres de divers Ordres religieux. Citons seulement pour les dernières années le cardinal franciscain Alameda (✠ 1872), le cardinal dominicain Garcia Gil (✠ 1881) et une série considérable d'évêques issus de ce même Ordre des Frères-Prêcheurs ; l'évêque de Cadix Vincent Pontes, de l'Ordre de Saint-Augustin (✠ 1875) ; enfin, ce qui nous concerne spécialement, un groupe de cinq évêques bénédictins. Parmi ceux-ci, il en est un, Mgr Dominique Moreno, évêque de Cadix, mort en 1853, dont le cardinal Wiseman a contribué puissamment à éterniser la mémoire (1). Les quatre autres sont: Mgr Simon de Guardiola, évêque d'Urgel (✠ 1851); Mgr Vincent Horcos Sanmartin, évêque d'Osma (✠ 1861) ; Mgr Roderic Echevarria, évêque de Ségovie, (✠ le jour de Noël 1875) ; et enfin Mgr Nunez Pernia, dont la mort récente nous fournit l'occasion de lui consacrer quelques pages.

D'une naissance illustre, remarquable par ses talents et éminent par ses vertus, ce prélat réunissait dans sa personne un grand nombre de marques de la plus haute distinction. Sa Grandeur Mgr Nunez était issu de la famille des marquis de los Salados; il naquit dans la province de Zamora, à Benavente, le 1er août 1810. Dès son enfance, il se distingua par les heureuses dispositions de son intelligence et la tendre délicatesse de son âme, dont les plus secrètes impulsions éveillèrent en lui un irrésistible attrait pour la vocation religieuse. Après avoir fait de brillantes études de grammaire et de philosophie à l'université de Valladolid, méprisant les pompes de ce monde qui s'offraient à lui sous des appâts séducteurs, il échangea le faste du monde contre l'humble froc monastique. Il entra, le 1er novembre 1824, au monastère royal de Saint-Facond de Sahagun, de l'Ordre de Saint-Benoît. Il vécut ensuite dans d'autres abbayes du même Ordre, pour y compléter ses études de théologie.

Arraché tout jeune encore par la révolution au centre de ses affections, il se dévoua dans son bourg natal à l'exercice du saint ministère avec une véritable abnégation et s'adonna à l'étude des saints Pères sous la sage direction d'un Père Hiéronymite.

1. *Essays*, 1853, III, 28-36. Voyez aussi *Gams*, *Kirchengeschichte von Spanien*, III, p. 458.

Digitized by Google

En 1853, il fut nommé chanoine de Minorque, et reçut le grade de bachelier en théologie au séminaire de cette île. Il accompagna son évêque dans un voyage à Argel et l'aida à s'acquitter d'une mission dont le gouvernement l'avait chargé, ce qui lui valut la commanderie de Charles III et le titre de chanoine honoraire de la cathédrale d'Argel.

Des îles Baléares il fut transféré à un canonicat de Barcelone à la fin de 1855, et, en 1857, à la suite de services signalés, dont le Chapitre de Barcelone a gardé un souvenir reconnaissant, il fut promu à un canonicat de l'église primaire de Tolède et y reçut au séminaire central les grades de licencié et de docteur en théologie sacrée.

En 1862, à cause de ses mérites éclatants, il fut promu à la dignité d'abbé de la collégiale de Jerez de la Frontera; de là il fut de nouveau transféré à l'église primatiale de Tolède, en 1865, en qualité d'archidiacre.

Sa vie exemplaire, les services rendus, la rectitude et la prudence dont il avait donné tant de preuves dans tous ces emplois, furent des titres plus que suffisants pour appeler sur lui l'attention du gouvernement, qui le présenta pour l'évêché de Coria. Sa Sainteté le préconisa le 24 septembre 1868; il fut consacré à Madrid le 28 février 1869 et prit possession de son diocèse le 13 mars suivant. Il l'administra avec une étonnante habileté jusqu'au 22 mars de cette année, date de son passage à une vie meilleure.

Un examen rapide des actes de son pontificat nous force à reconnaître que, malgré les jours de malheur et de graves complications dans lesquels il monta sur le siège épiscopal, son zèle, sa prudence et sa charité brillèrent d'un tel éclat, que ses vertus ont donné et donneront à son nom une place distinguée dans la brillante histoire des évêques espagnols. Toujours on se souviendra avec gratitude de son admirable tact pour résoudre pratiquement les questions les plus ardues et de la profonde connaissance qu'il avait des hommes et des choses de son siècle.

Dès les trois premiers mois de son arrivée dans le diocèse, comprenant combien il est nécessaire pour gouverner de connaître les besoins des paroisses, il entreprit une visite pastorale, dont les résultats bienfaisants ne tardèrent pas à se faire sentir. Nous ne nous arrêterons pas à énumérer les dispositions prises par lui pour éviter que sa visite fût à charge soit aux curés soit aux églises, et nous renonçons, quoiqu'avec peine, à décrire la bonne impression que causèrent dans les bourgs et dans les villages la modestie et l'affabilité du premier pasteur; il attirait les indociles avec des paroles d'affection et calmait des rancunes malheureusement trop excitées à cette époque. Qu'il nous suffise de citer, entre beaucoup d'autres, le fait suivant qui nous donne une preuve de l'ascendant de sa parole. C'était dans les premiers jours de la révolution de septembre. A la suite d'un soulèvement du peuple, on transféra l'image de Notre-Dame de la Pena de Francia au bourg de Alberca, l'arrachant ainsi au sanctuaire où on la vénérait d'ancienne date et qui se trouvait sous la protection des évêques

Digitized by Google

de Salamanque, de Ciudad-Rodrigo et de Coria. Dans le dessein de réparer l'outrage fait par la violence à la très Sainte Vierge et de rapporter l'image à son sanctuaire, les évêques de Salamanque et de Coria se rendirent, dans les premiers jours de juillet, à l'endroit indiqué.

A peine les habitants d'Alberca sont-ils informés de ce qu'on veut faire, qu'ils prennent la résolution de s'opposer à la translation; ils s'ameutent. Ni les admonestations des autorités locales, ni les supplications des personnes les plus influentes ne parviennent à les apaiser. Instruit de ce qui se passe, l'évêque de Coria fait appeler les principaux agitateurs, et non seulement il parvient à les dissuader de leur dessein, mais les amène même à prendre part à la translation avec la plus grande joie et à respecter avec soumission les importantes décisions prises par les deux prélats.

Mais ce n'était point là l'objet principal que Mgr Nunez avait en vue dans sa tournée diocésaine.

Il visitait et examinait, avec un soin vigilant et minutieux, les églises paroissiales, les sanctuaires, les autels, les ornements et les archives, songeant aux moyens d'en assurer la conservation et contribuant aux dépenses nécessaires dans la mesure du possible. Il prêtait l'oreille aux curés et aux fidèles sur les nécessités des paroisses et leur donnait comme remèdes des instructions et des avis dont la suite des événements venait bientôt confirmer l'opportunité.

Il était occupé à cette tâche aussi sainte qu'utile quand il reçut l'ordre de se rendre à Rome au concile général du Vatican. Avant de partir, voyant le nuage gros de calamités qui menaçait l'Église d'Espagne, il mit à profit les faits recueillis dans sa visite pastorale, et dicta des dispositions importantes pour le meilleur gouvernement de son diocèse. La première contient quelques ordonnances générales ayant pour but d'introduire des économies dans l'administration des fonds de fabrique, de juger de nouveaux recours et de régler les obligations des employés. La seconde est un règlement pour fixer les relations entre les curés et leurs coadjuteurs et marquer en quelle forme ils ont à remplir leurs devoirs respectifs. La troisième est un règlement pour la conservation des presbytères.

Quant à sa conduite à Rome, il est inutile de la louer, car il est connu de tout le monde que les prélats espagnols se sont toujours groupés autour du pape pour soutenir les bonnes doctrines. Bien que ses souffrances l'aient empêché d'attendre la fin de la discussion sur l'infaillibilité pontificale, elle ne fut pas plus tôt votée par le concile, et la constitution y ayant trait ne fut pas plus tôt promulguée, qu'il se hâta d'envoyer son adhésion.

A son retour de Rome, une des affaires qui l'occupèrent principalement et qu'il n'avait pu terminer avant son départ, ce fut d'organiser son séminaire suivant les nécessités du temps. Il donna entre autres aux supérieurs et aux professeurs plusieurs instructions sur l'emploi de leurs charges respectives et sur leurs relations mutuelles, il supprima le cours abrégé d'études

Digitized by Google

sacrées, il exigea comme condition expresse de l'admission aux saints Ordres que l'aspirant soit inscrit comme élève de 6e année de théologie et soit de plus interne de son séminaire. Cet établissement conserve comme gage de sa paternelle tendresse un don d'environ 400 volumes qui figurent avec honneur dans sa bibliothèque.

Pour des raisons importantes et qui ont un rapport intime avec les dispositions qui précèdent, il ne voulut point conférer les Ordres sacrés à ceux qui se présentaient avec des lettres dimisoriales de la juridiction exempte des Ordres militaires; il exigeait comme condition indispensable de leur admission l'examen synodal et la retraite avec les ordinands du diocèse. Ces sages mesures ont fait sortir de ce séminaire des prêtres vertueux et intelligents capables de remplir leur mission en des jours aussi difficiles que ceux que nous traversons.

Un autre objet de son zèle fut la conservation et la réparation des temples. Les églises de Holguera, Herreruela, Galisteo, Aldeanueva del Camino, Capilla del Amor, Hermoso de Torrejoncillo, les couvents de religieuses de Caceres et Ganovillas et surtout le couvent historique du Palancar, berceau de la réforme franciscaine, que les efforts du pieux prélat ont relevé des ruines où il gisait, sont autant d'édifices qui conservent le perpétuel souvenir de sa charité. Son intérêt pour les monuments historiques était si vif qu'il ne manqua pas une seule année de faire de nombreuses démarches pour la restauration des célèbres monastères de Saint-Benoît de Alcantara et de Saint-Desierto de Batuecas; et ce fut pour lui une grande douleur que de voir l'inefficacité de ses tentatives pour ressusciter de leur poussière de si précieux monuments.

Il avait un si grand amour pour la splendeur du culte, qu'à deux reprises différentes il distribua aux paroisses pauvres des ornements, des calices et d'autres objets du culte, et qu'il fit don il y a peu d'années à sa cathédrale d'une chasuble et de deux dalmatiques du tissu le plus riche et d'un calice byzantin d'un grand mérite artistique.

Sa charité n'était limitée ni à ces œuvres ni à de fréquentes aumônes bien souvent ignorées; l'évêque se prodiguait encore pour sécher les larmes et être le protecteur infatigable de tant de victimes de nos vicissitudes politiques. Il obtint par ses prières et ses conseils que sa province ne vît point au même degré que les autres le débordement des passions se manifester dans son sein.

Il eut aussi la rare habileté de faire aboutir le décret édicté par Son Éminence le cardinal archevêque de Valladolid, en exécution de la bulle *Quo gravius*. Sans bruit ni éclat, mais avec fermeté, il opposa une résistance formelle, malgré l'étalage de forces déployé par les autorités civiles, et bien que son diocèse fût enclavé dans cette partie du pays où les Ordres militaires avaient exercé la plus grande influence.

Cette énergie, jointe à la circonstance remarquable que pendant la période

Digitized by Google

révolutionnaire on ne vit pas un ecclésiastique de son diocèse abandonner son poste ou rester sourd à la voix de son pasteur, seront toujours deux faits de la plus haute importance; ils parlent à la fois en faveur du prélat et du clergé qui ont rempli leurs devoirs avec tant de ponctualité.

Son amour pour le clergé s'étendit au delà même du tombeau ; il établit une confrérie de suffrages spirituels à laquelle la presque totalité des ecclésiastiques ont adhéré.

Dans ses dernières années, malgré le mauvais état de sa santé, il parvint à achever le règlement des paroisses, ce qui en améliora beaucoup le service. Il en créa de nouvelles à Valdelauratanza, Pino de Valencia, et dans l'important centre minier de Barrio de Moret de Carceres.

Les bornes de cet article ne permettent pas une analyse complète de ses lettres pastorales, remplies d'une haute sagesse, ni de ses belles expositions pour la défense des intérêts de la sainte Église. Ces documents brillent autant par l'éclat des idées que par la douce simplicité du prélat à la fois ferme et bon, qui savait trouver en lui l'énergie nécessaire pour repousser les intrusions du pouvoir séculier et défendre la liberté de l'Église. Qu'il nous soit cependant permis de rappeler l'*Exposition adressée à Sa Majesté sur la liberté des cultes.* Ces pages, nourries d'une vaste érudition et de profondes pensées, font entendre la puissante voix de la tradition contre l'iniquité injuste qui arrache à l'Espagne la plus belle gloire de sa couronne. Qu'on nous permette encore de citer la *Lettre à une Carmélite*, lignes où reluit l'amoureux regard de l'Apôtre, et où, avec le scalpel de la morale, il fait l'anatomie du monde, montrant comment sous sa robe brodée se cachent des plaies hideuses et des souffrances, et comment dans le cloître, embaumé de parfums mystiques, l'humble amante du Seigneur boit à la source des eaux les plus pures et y étanche la soif qui dévore son âme. Qu'on nous permette enfin encore de citer son *Catéchisme pratique de philosophie morale*, résumé fort savant de la science sacrée, qui suffirait à lui seul pour créer une réputation scientifique et que nous souhaiterions de voir plus répandu.

Il ne nous est pas permis de divulguer la part active qu'il a prise à diverses époques et dans certains cercles pour obtenir la liberté et l'indépendance de l'Église ; peut-être les documents importants qu'il a laissés serviront-ils un jour à éclaircir quelques-uns des points obscurs des luttes politiques et religieuses de l'Espagne pendant la période révolutionnaire.

Toutes ces œuvres, tous ces mérites ont acquis à Mgr Nunez l'amour de tous ses diocésains, le respect des autorités et l'estime de quiconque a eu à traiter avec celui dont tous pleurent la perte.

LE NOUVEL ABBE DU MONT-DES-OLIVES (ALSACE).

LE 25 mai dernier a eu lieu la bénédiction solennelle du nouvel abbé du monastère cistercien-trappiste du Mont-des-Olives (Alsace). Le nouvel élu est le R^me^ P. dom André Zuktrigl ; la cérémonie fut accomplie par S. G.

Digitized by Google

Mgr l'évêque coadjuteur de Strasbourg, assisté de NN. SS. les abbés mitrés bénédictins d'Einsiedeln et de Mariastein.

Le prélat défunt, Dom Ephrem Van der Meulen, était un homme éminent très connu, avant son entrée en religion, par ses rapports avec la pléiade de littérateurs distingués dont se glorifiait l'Allemagne il y a 30 à 40 ans. L'abbé actuel, Dom André, a été moine en Bavière et en Amérique; il était prieur claustral du Mont-des-Olives depuis vingt ans.

L'abbaye susdite fut fondée au XIe siècle, pour des chanoines réguliers ; détruite en 1525 pendant la guerre des Paysans, elle passa plus tard entre les mains des PP. Jésuites qui y demeurèrent jusqu'à la suppression de leur Ordre. Les moines Trappistes y sont installés depuis 1825 ; le monastère fut érigé en abbaye en 1831 ou 32. Le gouvernement prussien, qui a supprimé une petite dépendance d'Oelenberg (Mont-des-Olives), non loin de Cologne, a laissé subsister l'importante abbaye alsacienne.

LE DERNIER MOINE DE RHEINAU (Suisse).

Le 18 avril dernier, est mort à Kaiserstuhl le dernier moine de Rheinau, le R. P. Dom Ambroise Widmer. Avec ce vieillard de 77 ans disparaît le dernier anneau d'une chaîne non interrompue de glorieuses traditions monastiques, commencée en l'année 778, et brisée brutalement en 1862 par un acte de suppression émané du gouvernement de Zurich. L'abbaye de Rheinau est située en Suisse, à quelques milles au-dessus de la chute du Rhin de Schaffhouse, dans une île formée par le fleuve qui lui donne son nom ; ses tours antiques et majestueuses que l'on aperçoit de si loin parlent encore au voyageur des gloires passées de l'abbaye éteinte. — Les moines furent cruellement expulsés de leur monastère ; ils étaient tous âgés, car, depuis bien longtemps le gouvernement leur avait interdit l'admission de novices. Peu à peu, ils s'éteignirent dans l'exil. Le 62e et dernier abbé de Rheinau, Dom Léger Ineichen, mourut en 1876, après avoir, de son vivant, transmis les insignes pontificaux de ses prédécesseurs au premier abbé bénédictin de Beuron, Dom Maur Wolter. — Dans ces derniers temps, l'abbé de Rheinau avait largement contribué à l'érection et à la dotation de la nouvelle église catholique de Zurich. Un inestimable trésor d'archives et de manuscrits de la plus haute antiquité fut, croyons-nous, le butin principal dont s'emparèrent les spoliateurs sacrilèges.

Puissent de nouveaux rejetons, sains et vigoureux, surgir de toutes parts sur le tronc bénédictin, et remplacer cette antique branche qui vient d'en être détachée!

LES RECOMMANDATIONS D'UN ÉVÊQUE.

Son Eminence le cardinal Pitra, de l'Ordre de Saint-Benoît, évêque de Porto et Sainte-Rufine, vient d'adresser aux fidèles de l'évêché de Frascati, qu'il quitte, ses touchants adieux et aux fidèles de son nouveau diocèse ses salutations paternelles et ses premiers conseils.

Ce sont ces conseils que nous voulons reproduire aujourd'hui. Un homme de grand cœur et de grande science, M. l'abbé Moigno, les a déjà appelés le *Petit code de la famille*, et a exprimé le désir de les voir affichés dans toutes

Digitized by Google

les familles chrétiennes au-dessous du Christ du foyer ou de la statue de la Vierge :

« Dès que le vœu des parents est exaucé, que l'enfant nouveau-né soit porté le plus tôt possible à la source de l'onde régénératrice.

Que la piété et la dévotion président surtout au choix du nom qu'il devra porter.

Que ceux qui présenteront au baptême le petit néophyte, son parrain et sa marraine, soient honnêtes et religieux.

Que, dès le crépuscule de sa raison, on lui inspire le sentiment de la crainte de Dieu, commencement de la sagesse, l'amour de JÉSUS-CHRIST et de sa divine Mère Marie ; qu'on lui fasse répéter, deux fois chaque jour, sa petite prière ; elle peut être aussi courte qu'on voudra, mais on ne l'omettra jamais.

Que l'enfant soit corrigé dans un esprit de douceur, et quelle que soit sa faute, grave ou légère, la verge qui le frappe doit être équitable.

Adulte, qu'il connaisse l'Église, que la vue du sanctuaire lui inspire une saine terreur, qu'il révère ses ministres, les vieillards et toutes les personnes recommandables.

Comme la cire au doigt du mouleur, que l'esprit de l'enfant obéisse au moindre signe de la volonté paternelle.

S'il devient pâtre — la campagne de Rome est toute peuplée de bestiaux, — que son maître ne permette pas que le culte qu'il doit rendre à Dieu et la culture de son esprit soient interrompus, surtout le dimanche, quelque difficultés que l'on ait à surmonter, et que le chapelet, la couronne de Marie, sortie feuille à feuille des doigts, supplée aux offices publics de l'Église.

S'il s'agit d'apprendre un métier ou d'embrasser un état, que l'on repousse énergiquement toute occupation capable d'entraîner le divorce avec la foi; que l'on assure, dans l'accord à intervenir, la fidèle observance des fêtes et des préceptes de l'Église.

Que le lit nuptial, si l'on veut qu'il soit béni du Seigneur, soit immaculé; que le désir du lucre ou la mauvaise inspiration des parents ne fasse pas que la malédiction prenne dans le mariage la place de la grâce.

Que l'accès de la vie cléricale ou religieuse soit largement ouvert à ceux auxquels l'Esprit-Saint l'inspire; qu'à son appel le père se félicite et la mère soit heureuse de rendre au plus tôt à Dieu le dépôt à eux confié.

Que les parents se réjouissent de voir leurs fils et leurs filles se multiplier autour de leur table comme de jeunes rejetons d'olivier. Qu'ils aient la confiance absolue que le pain quotidien ne manquera jamais là où le Père qui est aux cieux a placé ses enfants.

Qu'on se fasse un crime de ne pas adoucir autant qu'on le pourra les peines des vieux parents, de ne pas réchauffer leurs membres glacés par l'âge, de ne pas soutenir leur faiblesse, de retourner leur lit de douleur

Digitized by Google

d'une main nonchalante, jusqu'au jour où ils se reposeront dans le Seigneur.

La pensée des morts est sainte et salutaire, tant pour soulager ces chères âmes, pour resserrer les liens de la famille d'âge en âge, que pour que la Cour céleste se peuple de plus en plus de nouveaux habitants, à la plus grande gloire de Dieu, des anges et des hommes.

Pour tous ceux qui garderont ces règles bénies, la grâce et la miséricorde de Dieu seront surabondantes. »

ON lit dans le *Journal de Rome*, 13 mai 1884 :

L'illustre cardinal Pitra poursuit le cours de ses grandes publications. M. Léopold Delisle a annoncé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en termes dignes de l'auteur et de l'ouvrage, la continuation du *Spicilegium* de Solesmes. Trois nouveaux volumes de la suite ont paru. Nous nous empressons d'en donner la nouvelle avec le savant administrateur-directeur de la Bibliothèque nationale. Voici, d'après le *Journal officiel*, le compte-rendu de sa communication :

« M. L. Delisle fait hommage, de la part de l'éditeur, le cardinal Pitra, de la suite de l'ouvrage intitulé : *Analecta sacra spicilegio Solesmensi parata*, t. II, III et IV.

« Fidèle aux traditions de son prédécesseur, le cardinal Angelo Maï, le cardinal Pitra continue activement la série de publications qu'il avait si brillamment inaugurée, il y a trente ans, par le *Spicilegium Solesmense*. Les trois présents volumes renferment de précieux monuments de la littérature chrétienne en latin, en grec et en syriaque, remontant aux premiers siècles de l'Église. Notre confrère, M. Miller, se propose d'en analyser le contenu dans le *Journal des Savants*. Je n'ai pas qualité, ajoute M. Delisle, pour apprécier ces textes. Je dois cependant dire que le recueil du savant bibliothécaire du Vatican n'intéresse pas seulement les amis des lettres chrétiennes. Plusieurs des manuscrits qu'il a mis en lumière viennent de nos bibliothèques françaises, et quelques-unes des dissertations jointes à l'édition sont fort instructives pour les paléographes et pour l'histoire de nos anciennes collections de manuscrits. »

A L'OCCASION de la fête de la *Translation* ou de *l'Illation* du corps de saint Benoît, il ne sera pas sans intérêt de lire le récit du pèlerinage qui s'est fait l'an dernier, en juillet, aux reliques de notre B. Père, dans l'antique et admirable église de Saint-Benoît-sur-Loire, autrement dit Fleury, au diocèse d'Orléans. Nous en empruntons le récit à un journal d'Orléans :

« Le pèlerinage de Saint-Benoît-sur-Loire a, désormais, pris place parmi les grandes solennités de notre Orléanais.

Notre population, noblement fidèle au culte de ses gloires, a compris quels beaux souvenirs se rattachent, en notre province, au grand nom du

Digitized by Google

père des moines d'Occident, à ses reliques vénérées, au pied desquelles tant de générations se sont agenouillées, où notre Jeanne d'Arc est venue prier pour la France, où l'un de nos vieux rois a voulu dormir son dernier sommeil.

Le cœur ne peut rester froid, le front s'incline avec respect en cette admirable basilique restée debout au milieu de tant de ruines comme un témoin vénéré des antiques splendeurs de la patrie. — Là, durant tout le moyen âge, resplendit, en effet, d'un éclat incomparable le flambeau de la sainteté, du haut enseignement et de la science.

Là, dans ce *Val d'or*, fut le foyer béni de ces légions d'austères et savants fils de Saint-Benoît, dont les immortels écrits sont la base de notre histoire, dont les inappréciables manuscrits sont les trésors de nos bibliothèques, dont on vient recueillir jusque sur les murs et dans les ruines de leur cloître renversé des fragments de sculpture et de poésie tumulaire pour les déposer avec respect dans nos plus riches collections.

Les Pères Bénédictins, chargés du service religieux de la paroisse, avaient décoré leur magnifique église avec une noble simplicité, et les antiques armoiries de l'abbaye et la belle devise de l'Ordre *Pax* s'y mêlaient aux guirlandes de feuillage.

Mgr Coullié, arrivé dès la première heure avec plusieurs membres éminents de son clergé, voulut présider lui-même aux religieuses cérémonies de la journée.

D'Orléans, de Gien, de tous les points du diocèse et même des diocèses voisins, une foule de pèlerins, qui s'accroît chaque année, avait répondu à son appel.

La messe de communion, puis la grand'messe, furent célébrées avec une religieuse solennité ; notre digne évêque y fit entendre quelques-unes de ses douces paroles, toujours si sympathiques, toujours si avidement accueillies.

Une nouvelle affluence de pèlerins, amenés par le train de midi, vint bientôt se presser dans la basilique, s'agenouiller au pied des reliques du saint Patriarche, visiter la crypte destinée à les recevoir.

Après les vêpres, un fils de Saint-Benoît, le R. P. Dom Romain, rappela, dans un éloquent discours, les souvenirs vénérés du Patriarche, sa piété dès l'enfance, ses austérités dans la grotte de Subiaco, ses œuvres immortelles, sa règle si sagement conçue, si fidèlement observée, les exemples de sainteté qu'il nous a donnés et qui sauveront la France, quand les populations, écoutant la voix de l'Église, sauront les comprendre et les imiter.

La procession de pèlerinage déploya enfin ses splendeurs. Les jeunes filles chantant des cantiques entremêlés des magnifiques harmonies de l'Institut de Saint-François-de-Sales, de Gien, dont l'exécution musicale a droit aux plus vifs éloges ; les reliquaires portés, comme autrefois, sur les épaules des clercs, puis le cortège épiscopal, que suivait respectueusement une foule considérable d'hommes et de dames, de tous âges et de toutes conditions,

Digitized by Google

accourus de points si divers, formaient un imposant spectacle, que compléta, à la rentrée dans l'église, un salut solennel.

Ces graves et religieuses manifestations raffermissent le cœur et consolent de bien des tristesses. — Dieu ne permettra pas, nous en avons la confiance, qu'une nation encore imprégnée de ces religieux souvenirs s'éteigne misérablement sous le fardeau d'odieuses persécutions, d'abaissements dont nos annales n'offrent pas d'exemple, et d'ignobles spéculations qui ruinent et déshonorent la France.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER DE FRANCE.

JE ne puis, ce mois-ci, me donner le plaisir de vous adresser une correspondance assez étendue. Je veux du moins mettre sous les yeux des lecteurs de notre *Messager* l'analyse du beau discours prononcé récemment à la Chambre des députés par l'évêque d'Angers. Mgr Freppel, depuis qu'il a été élu représentant du département du Finistère, a joué un rôle que n'avait pu égaler aucun des membres du clergé qui, en si petit nombre il est vrai, ont siégé jusqu'à présent dans les assemblées politiques de notre société toute *laïcisée.* Sa défense du budget des cultes notamment est un véritable monument scientifique qui demeurera comme un enseignement admirable pour tous les catholiques.

Aujourd'hui il s'agit de la nouvelle loi de recrutement militaire, présentée par le général Campenon, et faite, sous prétexte d'égalité, pour *encaserner* les séminaristes et anéantir ainsi le clergé. Le projet de loi qui oblige en principe tout citoyen à un service de trois ans ouvre en effet la porte aux exceptions les plus arbitraires de la part de l'administration civile et n'en admet aucune pour les clercs. Mgr Freppel a donc cru devoir proposer, en addition à l'article 18, l'amendement suivant :

« Sont, à titre conditionnel, dispensés du service militaire, les élèves ecclésiastiques désignés à cet effet par les archevêques et évêques, sous la condition qu'ils seront assujettis au service militaire s'ils cessent les études en vue desquelles ils auraient été dispensés, ou si, à vingt-six ans, ils ne sont pas entrés dans les Ordres majeurs. »

Voici brièvement comme l'argument du discours dont Sa Grandeur a soutenu cette proposition.

L'incompatibilité est absolue « entre le ministère ecclésiastique et le service des armes, entre le ministère d'un homme dont c'est la fonction

Digitized by Google

essentielle de prêcher à un frère la paix, l'union, la douceur, la mansuétude, la charité..... et le service d'un autre homme appelé par une triste nécessité à faire son étude spéciale, son étude de tous les jours, des moyens les plus sûrs, les plus prompts, les plus énergiques, les plus efficaces d'ôter la vie à ses semblables..... C'est là une de ces idées simples, claires, faciles à comprendre, qui saisissent tout le monde, qui se sont imposées de tout temps à la conscience de tous les peuples, même des peuples païens. » Il faudrait que le sens moral, « dans le monde moderne », en fût arrivé à un degré « d'abaissement et d'endurcissement » inconnu jusqu'à présent pour y contredire, tandis que la Convention elle-même, en 1793, s'est crue obligée de reconnaître formellement cette incompatibilité.

« Il n'y a pas une moindre incompatibilité entre la préparation au sacerdoce et le régime de la caserne, » surtout de la caserne telle qu'on l'a faite en ce siècle, « où il n'y a plus aucune marque de religion, où il n'est plus possible de faire une prière, un signe de croix, sans s'exposer à des désagréments..... ». On va « jeter dans un pareil milieu, pendant trois ans, ces jeunes gens dont la vie tout entière devra se passer dans le recueillement, dans la prière, dans la méditation, de telle sorte que leur vertu puisse rester pour toujours même à l'abri du soupçon ; car c'est à cette condition seulement que les populations leur accorderont leur confiance dans l'exercice du plus délicat et du plus redoutable des ministères !..... M. le ministre de la guerre disait l'autre jour : *La caserne est le lieu où doit s'opérer le relèvement du pays*..... Il est un autre lieu où s'affermit et se ranime l'esprit de sacrifice et d'abnégation qui est l'essence même du patriotisme : » c'est l'église. « Si vous faites le vide dans les séminaires, vous le ferez dans les églises, tôt ou tard vous le ferez dans les casernes et dans les camps, » ou du moins vous n'y aurez plus que de pauvres soldats. « Les armées se battent quand elles croient, et, quand elles cessent de croire, elles cessent de se battre..... ou bien, si elles continuent à se battre, elles cessent de vaincre. »

Un membre de la gauche est allé jusqu'à prétendre qu'il convient aux jeunes clercs de connaître les passions du monde. « Connaître les passions du monde sans en avoir été la victime, oui ; connaître les passions du monde pour en avoir fait la triste expérience, non..... Quelle est donc cette nouvelle théorie psychologique et morale qui consiste à dire qu'il faut jouer avec le feu pour n'en recevoir aucune atteinte, qu'il faut rechercher les accusations de vice pour s'affermir dans la vertu, et que, pour guérir les maladies des autres, il faut les avoir éprouvées soi-même ? C'est absolument comme si l'on disait que, pour prêcher efficacement le respect de la justice, il faut avoir commencé par pratiquer quelques entailles au droit de propriété. »

Trois ans de régime militaire, « trois ans passés dans un milieu si contraire aux sentiments et aux devoirs de la vocation ecclésiastique, c'est la

Digitized by Google

mort sans phrase du clergé français. » Un journal ennemi de l'Église, le *Siècle*, le sent bien, quand il dit : *Le service obligatoire de trois ans, obligatoire pour tous les citoyens, voilà ce qui portera au cléricalisme un coup plus rude et autrement décisif que toutes les réductions de crédit qu'on pourrait faire aujourd'hui au budget des cultes.*

« Il n'y a pas de nation où les élèves ecclésiastiques soient assujettis à un service militaire. En Espagne, en Portugal, en Autriche-Hongrie, où pourtant le service militaire est obligatoire et personnel, les élèves ecclésiastiques sont complètement dispensés du service des armes. En Suisse, les ministres des cultes sont dispensés du service militaire en temps de paix et, en cas de mobilisation, ils peuvent être incorporés aux contingents comme aumôniers... Restent donc la Prusse et l'Italie. Mais veuillez bien remarquer qu'en Prusse et dans certaines parties de l'Italie, la dispense existe en fait sinon en droit. Chaque fois qu'il s'agit d'un séminariste, d'un élève ecclésiastique, l'autorité prussienne le déclare *untauglich*, impropre au service, ou bien elle lui accorde des sursis d'appel indéfiniment renouvelés ou prolongés. »

Le Concordat de 1801, par cela qu'il a garanti à l'Église « le libre exercice de son culte », oblige le gouvernement français « à ne pas prendre des mesures qui rendent l'exercice de ce culte absolument illusoire et impossible ».

« Seraient-ce les nécessités du service militaire qui vous obligeraient d'incorporer les séminaristes à l'armée ? Mais, Messieurs, du moment qu'il a été constaté à cette tribune — car personne n'a répondu sur ce point, — que vous êtes bien obligés de laisser chaque année, en dehors du contingent réel, 70 ou 90,000 hommes qu'il vous est impossible d'incorporer, faute de ressources budgétaires, vous ne pouvez pas prétendre raisonnablement que vous avez besoin de nos 1500 ou 2000 séminaristes pour compléter vos contingents ; personne ne vous croira. »

Dans sa péroraison, Mgr Freppel envisage la question de l'armement et de la guerre en général à un point de vue peu commun et qui ne peut manquer de nous frapper vivement :

« Dans le projet que nous discutons, continue l'évêque d'Angers, comme en général dans la question militaire telle qu'elle se voit en face du monde moderne, il y a, permettez-moi de vous le dire, une véritable antinomie.

« D'une part, dans toute l'Europe, j'entends dire : Tout le monde sur pied ! Tout le monde armé ! Tout le monde à la caserne ! Il nous faut des armées innombrables ! Et quand, d'autre part, j'interroge la conscience des peuples, quand je consulte leurs vœux, leurs tendances, leurs aspirations, quand je suis le mouvement et le progrès des idées, je vois que l'opinion — je ne parle pas seulement des penseurs et des philosophes, mais des masses, — se détourne, s'écarte de plus en plus de ces tueries d'hommes qui ne dénouent rien, qui ne décident rien, qui laissent tous

Digitized by Google

les problèmes debout sans en résoudre un seul..... Aussi, je ne vous le dissimule pas, si vous n'aviez fait des déclarations qui pouvaient inquiéter mon patriotisme, je me serais empressé, dès l'ouverture de cette discussion, de déposer sur le bureau de la Chambre une proposition de désarmement partiel..... »

La valeur de Mgr Freppel écrase toujours les misérables ennemis de l'Église qui peuplent notre Parlement: ils n'osent presque jamais lui répondre; mais leur odieux parti-pris se montre seul au moment du vote. Aussi la proposition de l'illustre évêque a-t-elle été repoussée par 386 voix contre 91 !

***

L'*Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers* a tenu à Paris, dans la semaine de la Pentecôte, son assemblée générale annuelle. On sait qu'elle vient de recevoir du Saint-Siège le plus grand des encouragements par l'Encyclique *Humanum genus* où le Pape recommande les corporations chrétiennes, au rétablissement desquelles cette œuvre a consacré tous ses efforts depuis sa fondation, comme à la meilleure solution de la question ouvrière. Voici la magnifique péroraison du discours prononcé par le comte Albert de Mun :

« Sans doute, Messieurs, et nul ici ne peut se faire d'illusion sur ce point, un tel programme ne saurait être que celui d'un gouvernement chrétien : et c'est pourquoi notre devoir, à nous catholiques, notre plus grand devoir comme hommes publics, est de travailler, de toutes nos forces, à faciliter l'avènement d'un gouvernement chrétien, fondé sur le droit traditionnel, appuyé sur la loi divine, et qui réalise progressivement les réformes sociales à la préparation desquelles nous avons consacré notre vie.

Il n'y a pas d'œuvre plus digne que celle-ci de nos efforts et de notre dévouement. Mais, en attendant que Dieu en permette le succès, nous avons d'autres devoirs à remplir. Le premier c'est, dans la mesure où l'initiative privée peut y suffire, d'appliquer nos principes et de donner à nos idées une forme sensible, en multipliant nos associations professionnelles, en travaillant à les rendre fortes et bien vivantes.

Le second, c'est de mettre tout en œuvre, en nous jetant courageusement dans la lutte politique, pour arracher au gouvernement de fait qui pèse sur nous le maximum de justice qu'il est capable de donner au peuple, de le forcer, dans la mesure où il le peut, à accomplir la mission sociale dont il a pris la charge, et de ne laisser à personne, dans les Assemblées législatives, dans les discussions publiques, dans la presse et dans les livres, l'honneur qui nous appartient, comme catholiques, par droit de naissance, de défendre et de protéger les ouvriers.

Voilà, Messieurs, notre programme, celui qu'il faut écrire sur notre dra-

Digitized by Google

peau, pour que le pays apprenne à nous connaître et à prendre confiance en nous. C'est ainsi que nous parviendrons à constituer un parti catholique puissant et capable d'aspirer au gouvernement de la nation. C'est ainsi que nous répondrons dignement à l'appel de Léon XIII et que nous organiserons, sous l'inspiration de l'Église, pour lutter contre la France maçonnique, une chevalerie moderne qui ne sera plus la chevalerie bardée de fer des temps du moyen âge, mais qui sera, comme elle, l'association chrétienne des puissants et des forts pour la défense et la protection des faibles. »

H.

COURRIER ANGLAIS.

TANT de liens nous unissent aux catholiques belges que nous sommes certains d'être agréables à nos frères de ce pays en leur donnant quelques détails sur les progrès de la cause catholique en Angleterre. Si différentes que soient, sous bien des rapports, les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, il ne manque cependant pas de points de ressemblance entre notre pays et la Belgique ; notre propre expérience pourrait bien parfois être utile à ceux qui ont, comme nous, à lutter contre l'indifférence de la foule et le fanatisme d'un petit nombre qui se parent pompeusement du titre de « libéraux ». Vous autres Belges, vous avez eu à combattre jusqu'ici la tyrannie, l'injustice, l'esprit antichrétien du parti libéral; notre principal ennemi à nous, c'est un parti sans nom jusqu'à ce jour, parti dont les tendances sont de disjoindre ce que Dieu a uni, de mettre obstacle, dans la mesure de ses moyens, à l'éducation religieuse de la jeunesse, et de séparer la vérité religieuse de l'instruction laïque, qui devraient toujours marcher de pair. Ce parti, composé surtout des « *dissidents* » (nom dont on désigne les nombreuses sectes protestantes qui n'appartiennent pas à l'Église « *établie* » d'Angleterre), fut assez puissant il y a quelques années pour obtenir du Parlement un bill autorisant l'établissement d'écoles appelées « *board schools* » dans toute paroisse ou district dont la majorité des habitants se prononcerait en faveur d'une pareille institution. Les frais de bâtisse et d'entretien de ces écoles sont à la charge des contribuables. Ce système réunissait plusieurs avantages : les bâtiments scolaires qu'on éleva étaient vastes et splendides ; ces établissements jouissaient de la confiance d'une grande partie de la population ; on y donnait une éducation supérieure ; enfin le gouvernement accordait à ces écoles de larges subsides. Il n'y avait qu'un revers à la médaille, c'est qu'il était défendu de donner aux enfants de ces écoles aucune espèce d'instruction religieuse. Les catholiques, et parmi les membres de l'Église protestante ou des sectes ceux qui comme nous placent au premier rang la connaissance de la vérité religieuse, trouvaient naturellement fort à redire à ces « board schools » ; mais dans beaucoup, pour ne pas dire dans la plupart des cas, ces personnes ont eu à payer leur part dans les frais de ces écoles qu'elles

Digitized by Google

regardaient comme dangereuses, outre les dépenses que leur occasionnait l'entretien de leurs propres écoles dans lesquelles leurs enfants pouvaient recevoir l'éducation religieuse qu'elles voulaient. Cette malheureuse situation ne fit que s'empirer d'année en année jusqu'à ce qu'enfin se produisit une réaction. Plusieurs défenseurs du système des « board schools » finirent par voir sa funeste tendance; ils se convainquirent de son injustice à l'égard des catholiques et de ceux qui partagent leur manière de voir en fait d'éducation. Il se forma une ligue sous le nom de « association des écoles libres : *The voluntary schools association* », pour défendre les intérêts des écoles religieuses, ou pour mieux dire, pour s'opposer à ces « board schools » antireligieuses, pour établir la lutte à chances égales entre deux partis, et pour écarter les obstacles qui s'opposent au libre développement des écoles « libres », à la catégorie desquelles appartiennent toutes les écoles catholiques de pauvres en Angleterre. Tout l'épiscopat catholique anglais, aussi bien que le comité des écoles catholiques de pauvres, appuient de leurs noms et de leur influence les efforts de « l'association des écoles libres »; en outre les évêques ont recommandé à leurs ouailles de soutenir cette association, et on a formé partout des comités diocésains dans le but d'aider le mouvement, et d'assurer la liberté aux écoles où la jeunesse reçoit l'instruction religieuse.

Tandis que cette question d'éducation attirait à un si haut point l'attention des catholiques anglais, un sensible progrès ne laissait pas que de se produire à d'autres points de vue. On vient d'acquérir, il y a deux mois à peine, un magnifique emplacement pour la nouvelle cathédrale de Westminster. Les travaux sont sur le point de commencer. Il nous faut aussi constater avec plaisir l'ouverture de plusieurs nouvelles églises et missions; c'est là une preuve évidente de la foi et du dévouement de nos généreux catholiques. Sous ce rapport, il n'est pas sans intérêt de remarquer que de 1850 à 1875, sans parler de l'augmentation survenue depuis, le nombre des prêtres a doublé en Angleterre. Le 25 avril dernier a eu lieu à Londres l'ouverture de la nouvelle église des RR. Pères de l'Oratoire. Cette construction frappe par ses dimensions grandioses; elle est d'architecture italienne, c'est-à-dire en style de la Renaissance. Bien qu'inachevée dans plusieurs détails tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, elle est la plus imposante des églises catholiques de la capitale. Tous les évêques catholiques anglais assistaient à l'inauguration du nouveau sanctuaire, et le cardinal Manning fit à cette occasion un magnifique discours. Le 6 mai, avait lieu la consécration de l'église de Sainte-Marie des Anges à Bolton-le-Sands, près de Lancaster; le 14 mai, l'ouverture d'une nouvelle école et d'une chapelle à Fulham, dans les faubourgs de Londres; vers la même époque, on inaugurait une nouvelle mission à Twickenham près de Richmond; le 18, une nouvelle église s'ouvrait à Standish, au diocèse de Liverpool, et le même jour Mgr l'évêque de Salford bénissait la nouvelle église de Sainte-Brigitte à

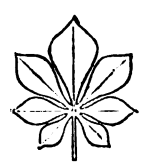
Digitized by Google

Bradford, et on ouvrait une chapelle avec école à Achtead près de Birmingham. Trois jours plus tard, le 21, Mgr l'évêque de Portsmouth procédait à l'ouverture de l'église de Saint-Edmond à Southampton, et le 28, l'église des RR. PP. Bénédictins de Parbold près de Wigan, dans le Lancashire, recevait sa consécration. On travaille activement à de nouvelles églises encore, dans les missions bénédictines de Merthyr, Tydvil et Dorolais, au milieu des mines et fourneaux des Galles du Sud. Le beau mois de Marie a donc été bien fertile, vous le voyez, en églises nouvelles ouvertes au culte.

Il y a peu d'autres nouvelles à noter, sinon la lettre énergique que nos évêques ont adressée au gouvernement anglais pour protester contre la spoliation des biens de la Propagande par le gouvernement italien, et surtout contre celle du collège Urbain, dont la moitié des élèves sont généralement anglais ou de pays de langue anglaise, et destinés aux missions dans nos colonies et en Amérique. Remarquons encore, non sans plaisir, l'empressement qu'ont mis nos francs maçons anglais à décliner toute solidarité avec les francs maçons du continent et à protester contre l'extension aux maçons anglais des justes invectives de SS. Léon XIII. Leur grand Maître, Lord Carnarvon, dans une adresse publique qui a fait grande sensation, tout en admettant la justice des remarques du pape à propos de la franc maçonnerie du continent, a revendiqué pour les Sociétés anglaises du même nom un caractère immémorial de loyauté, de religion et de bienfaisance.

« Qui s'excuse, s'accuse » : loyaux et religieux, ils peuvent l'être d'une certaine façon, et personne ne nie leur philanthropie ; mais il n'en est pas moins vrai que l'existence d'associations dont les membres se lient entre eux par des serments secrets est un mal qui peut tourner au grand détriment de la société. Espérons que l'Angleterre, troublée comme elle l'est par les dynamitards, ne tombera pas dans les misères qu'ont engendrées à tant d'autres États les agissements des francs maçons.

D. Gilbert Dolan, O. S. B.



Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1884-85. — N° 6. — 21 Août.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

24 Août. — Dimanche. — **Fête de saint Barthélemy,** Apôtre.

D'APRÈS le sentiment du grand abbé bénédictin Rupert de Deutz (XIIme s.), suivi par les Bollandistes et beaucoup d'autres auteurs, l'apôtre saint Barthélemy (c'est-à-dire fils de Tholmaï) n'est autre que Nathanaël, de Cana en Galilée, ce « véritable Israélite » dont le Seigneur lui-même loua l'innocence et la simplicité. (Saint Jean, I, 47.) Aucun des trois Évangélistes, en effet, qui parlent de saint Barthélemy, ne nous dit comment il a été mis en rapport avec Notre Seigneur, tandis que Nathanaël, que nous voyons amené par son ami, l'apôtre Philippe, et reçu à bras ouverts par le Seigneur, ne reparaît plus dans les récits évangéliques. Une seule fois encore saint Jean, qui ne nomme d'ailleurs jamais Barthélemy, nous montre Nathanaël avec les apôtres saint Pierre, saint Thomas et les fils de Zébédée sur le lac de Tibériade, où ils assistent à la célèbre apparition du Seigneur ressuscité et à la pêche miraculeuse. (Saint Jean, XXI, 2.) En outre, les quatre fois que les Évangélistes nous énumèrent le collège des apôtres (Saint Matthieu, X, 2 sqq.; Saint Marc, III, 16 sqq.; Saint Luc, VI, 14 sqq; Actes des Apôtres, I, 23), saint Barthélemy figure invariablement à côté de saint Philippe, l'ancien ami de Nathanaël, à qui celui-ci devait la grâce d'avoir connu le Messie. Il est permis de conclure de ces indices que l'apôtre que saint Matthieu, saint Marc et saint Luc appellent du nom de son père Barthélemy est, selon toute vraisemblance, le même que saint Jean nomme de son propre nom Nathanaël (c'est-à-dire don de Dieu).

Les renseignements précis sur l'histoire de saint Barthélemy nous faisant presqu'entièrement défaut, qu'on nous permette de raconter encore une fois l'émouvante histoire de la vocation de Nathanaël. (Saint Jean, I, 45-51.)

JÉSUS, le lendemain du jour où il avait appelé pour la première fois les fils de Zébédée, puis saint André et saint Pierre (1), trouva Philippe et lui dit : « Suis-moi. » Le même jour, ou peu après, Philippe rencontra Nathanaël et lui annonça la grande nouvelle: «Celui dont il est écrit dans la loi de Moïse et dans les prophètes, nous l'avons trouvé dans JÉSUS de Nazareth, le fils de

1. Dans l'énumération du collège des apôtres ces deux couples de frères forment invariablement un premier groupe, tandis que saint Barthélemy et saint Philippe apparaissent toujours au second, nouvelle preuve à l'appui de l'opinion émise ci-dessus.

Digitized by Google

Joseph. » Et Nathanaël répondit : « Comment donc peut-il venir quelque-chose de bon de Nazareth? — Venez et voyez, lui dit Philippe pour toute réponse. » Et JÉSUS, voyant venir Nathanaël, dit à ceux qui l'entouraient: « Voici un véritable Israélite, en qui il n'y a aucune malice. » Nathanaël, dont la candeur ne se démentit jamais, lui demanda aussitôt : « Comment donc me connaissez-vous ? » JÉSUS lui fit alors une réponse mystérieuse, mais qui dut être un trait de lumière pour l'âme du futur disciple : « Avant même que Philippe vous appelât, je vous ai vu sous le figuier. » Que s'était-il passé sous ce figuier ? Il est évident qu'il ne s'agit pas ici d'un fait sans importance, mais d'un événement qui devait avoir laissé des traces dans la vie intime, d'un moment de grâce et de lumière. Peut-être Nathanaël, (en qui certains auteurs voient aussi l'époux des noces de Cana,) après une épreuve, une déception pénible, était-il allé soulager son cœur sous cet arbre solitaire ; peut-être y avait-il médité sur l'accomplissement prochain des prophéties, et soupiré après la venue du Messie, car d'après saint Augustin il était versé dans la connaissance de la loi. Qu'importe d'ailleurs le fait lui-même auquel Notre Seigneur fait allusion et qu'il n'a pas jugé à propos de nous faire connaître ? Une chose est certaine, c'est que Nathanaël fut ravi, que son âme, à cette révélation soudaine de l'omniscience divine, éprouva un de ces tressaillements, un de ces moments de sainte ivresse que la présence de Dieu sentie et goûtée peut seule donner. « Maître, dit l'heureux Galiléen, vous êtes le fils de Dieu, le roi d'Israël. » Et JÉSUS de lui répondre: « Vous avez cru parce que je vous ai dit que je vous avais vu sous le figuier; or, vous verrez de plus grandes choses. »

L'histoire, nous l'avons dit, nous donne peu de détails sur les faits qui suivirent la mort du Sauveur. Il paraît cependant que saint Barthélemy alla prêcher la foi dans les contrées lointaines de l'Orient et subit un martyre cruel dans la ville d'Albanopolis qu'on a voulu retrouver dans l'Arménie. Son corps fut transporté, au IXe siècle, de l'île de Lipari à Bénévent, et plus tard à Rome, où il repose en l'église de Saint-Barthélemy en l'Ile. Cette dernière translation faite par le jeune empereur Othon III eut lieu, d'après certains auteurs, le 25 août, ce qui aurait amené à Rome le déplacement de la fête du saint Apôtre, célébrée partout ailleurs le 24 du même mois.

Au XVIIe siècle et peut-être encore depuis, l'usage existait de publier en ce jour, sur un tableau exposé à la porte de l'église de Saint-Barthélemy, les noms de tous ceux qui n'avaient pas satisfait à l'obligation de la communion pascale, afin que les fidèles les tinssent pour nommément excommuniés.

On sait que l'église de Saint-Barthélemy en l'Ile était le titre cardinalice de feu Son Éminence le cardinal Sterckx, archevêque de Malines.

28 Août. — Jeudi. — Saint Augustin, évêque, confesseur et docteur de l'Église.

Digitized by Google

Le nom seul d'Augustin rappelle ce que put jamais embrasser le génie le plus vaste, le plus profond, le plus fécond, aidé des horizons sublimes que la foi chrétienne découvrit au monde. Tous, jusqu'aux plus humbles, ont entendu quelque chose de ces luttes gigantesques, de ces travaux immenses, entrepris pour la défense du dogme catholique à l'époque des grandes hérésies, et dans lesquels le docteur d'Hippone joua un rôle si prépondérant : tâche glorieuse et admirablement remplie, qui a fait proclamer Augustin le plus grand Maître de l'Église après les saints apôtres.

Rien, cependant, ne fait ressortir aux yeux des fidèles la fête d'un si illustre pontife ; le calendrier liturgique lui assigne le rang des doubles ordinaires, et tandis que l'antiphonaire contient pour plusieurs saints moins célèbres quelques-unes de ses perles les plus précieuses, l'office de ce jour est entièrement dépourvu, dans la liturgie actuelle, de ces compositions spéciales qui semblent l'écho naturel de la vénération particulière des générations chrétiennes. D'ailleurs, les actes du saint évêque, en dehors des magnifiques récits qu'ils nous a laissés lui-même de ses égarements et de sa conversion, sont d'une simplicité qui contraste singulièrement avec l'auréole de gloire et de sainteté inséparable de la figure d'Augustin. Les merveilles qui accompagnaient tous les pas d'un Martin de Tours ou du grand saint Benoît font ici presque défaut ; le biographe, après avoir raconté les vertus épiscopales du pasteur de l'humble bourgade africaine, et particulièrement son exquise charité envers le prochain, termine ses récits par ce détail aussi simple que le reste : « Il ne fit pas de testament, car, pauvre du CHRIST, il n'avait rien à léguer. » Il nous semble entrevoir dans cette contradiction apparente une disposition profonde de la sagesse divine, et en même temps une vérité importante qu'il est à propos de mettre ici en lumière.

Dieu, qui confia d'abord à douze pauvres ignorants de la Galilée la mission fondamentale d'aller prêcher par le monde, n'a pas toujours voulu en user de la sorte. Déjà nous voyons Paul, le pharisien instruit dans toutes les traditions de la loi à l'école du docte Gamaliel, associé par le CHRIST lui-même au collège apostolique ; bien d'autres savants viendront à sa suite défendre et propager la doctrine de l'Évangile : tel est même l'ordre habituel de la Providence divine, qui atteint ses fins par les moyens ordinaires et accoutumés, lorsqu'une raison supérieure ne réclame point une intervention particulière et extraordinaire. Augustin fut le plus sublime de ces emprunts de la grâce aux richesses déjà déposées dans la nature par Celui qui est à la fois l'auteur de l'une et de l'autre.

Toutefois ces dons de la nature, Dieu va souvent les chercher bien loin de la douce lumière, à laquelle ils doivent servir de chandelier ; parfois même il semble s'ingénier à les extraire de la fange du vice et des passions : « Le fer se tire de la terre (Job, XXVIII, 2), dit saint Grégoire le Grand, quand le défenseur courageux de l'Église est enlevé aux actions terrestres qui le retenaient d'abord caché. Car il n'est pas rare de voir ceux qui dans

Digitized by Google

le principe s'étaient adonnés aux vils plaisirs de cette misérable terre, devenir plus tard dans la main de Dieu un fer subtil et pénétrant, et défendre par le glaive de la langue le trésor de la foi mis en péril. » Telle est l'histoire d'Augustin; jamais plus beau génie ne s'était abîmé plus profondément dans les égarements de l'esprit et du cœur ; jamais aussi l'Église ne connut de docteur plus sublime, de défenseur plus intrépide. Mais comment s'opéra ce changement merveilleux? Car il est nécessaire que ce fer passe par le creuset qui le dépouille de sa rouille et le transforme en l'embrasant. Où sont ces moyens violents, ces efforts extraordinaires qui ont fait du rhéteur manichéen le docteur par excellence de l'Église catholique? Faisons taire les vains préjugés des méthodes humaines et admirons la puissante simplicité des voies de Dieu. Une page immortelle des *Confessions* nous fait connaître, il est vrai, cette scène émouvante et évidemment surnaturelle, qui déchira le dernier voile ; mais après cette intervention visible du ciel, on chercherait en vain dans la vie du nouveau converti quelques-uns de ces phénomènes extraordinaires que présente la vie des autres pénitents et des grands thaumaturges. Comme pour saint Thomas, ses œuvres lui tiennent lieu de miracles, et suffisent seules pour le dessein de Dieu. Quant à sa pénitence, elle s'opèrera surtout par l'amour; nul mieux que lui n'était à même de rendre cette compensation suprême à la Beauté qu'il pénétra si avant dès cette vie. Après avoir connu enfin Celui qui est la nourriture des forts, il ne cherche qu'à croître pour s'en rassasier. Cette faim indicible devient la passion de tout son être. Chaque syllabe des chastes accents de la parole divine fait tressaillir les fibres merveilleusement ouvragées de son cœur ; il ne peut contenir la douceur dont l'inonde la contemplation du plan divin au sujet du salut du genre humain. Profitant de son expérience pour instruire les autres, il rompt abondamment le pain de la parole et offre dans sa personne le type accompli de ces grands évêques de l'âge romain, tout éclatants de lumière, de grâce et de majesté. Pour le reste, ajoute son biographe, il fuyait avec un égal soin, dans l'usage des choses de ce monde, le luxe et l'abjection excessive ; sa table était frugale, mais on y voyait souvent paraître la viande à cause des hôtes ou des tempéraments délicats ; on y faisait habituellement usage de vin. C'est ainsi que le serviteur du CHRIST suivait fidèlement la voie royale sans s'écarter ni à droite ni à gauche, sachant que toute créature de Dieu est bonne, et qu'il ne faut rien rejeter de ce qu'on reçoit avec action de grâces.

Puisse ce pontife incomparable nous obtenir cette faim et cette soif de la vérité sainte, en proportion desquelles Dieu distribue aux pasteurs l'intelligence de la doctrine et le don de la parole. Le retour de ces pluies bienfaisantes renouvellera notre génération ; car, suivant la remarque de l'évêque de Poitiers, « l'affaiblissement des caractères dont on se plaint vient de l'affaiblissement de la doctrine. » Car là nous éprouverons la vertu victorieuse des traits divins dont la charité du CHRIST avait blessé le cœur

Digitized by Google

d'Augustin ; et cette semence toujours féconde fera encore surgir à notre époque de nombreux saints façonnés par Dieu sur les modèles antiques.

31 Août. — Dimanche. — **Fête des saints Anges gardiens.**

Ce fut seulement au XVIe siècle qu'une fête spéciale fut établie dans l'Église en l'honneur des saints Anges gardiens. Elle se célèbre avec une solennité particulière au premier dimanche de septembre dans les États faisant autrefois partie du saint Empire, tandis que les autres contrées de l'Occident la font trois jours après la fête de l'Archange saint Michel. Profitons de cette circonstance pour éclairer notre foi touchant ce dogme que la dévotion moderne tient à juste titre à mettre en honneur, mais qui de fait demeure à l'état de notion vague et indéterminée dans l'esprit d'un trop grand nombre de fidèles.

Celui qui a disposé toutes choses avec nombre, poids et mesure, a distribué dans un ordre merveilleux les moindres productions de ses mains divines, ordre dont saint Denys a formulé la règle dans ces paroles célèbres : « Dieu gouverne par les êtres supérieurs les créatures qui tiennent le milieu, et celles-ci à leur tour régissent les inférieures, les conduisant à leur fin suivant leur nature. » Or, encore que Dieu seul dans son absolu domaine puisse exercer immédiatement sur la volonté humaine cette garde essentielle qui consiste dans l'infusion de la grâce et des vertus qui l'inclinent au bien, il est vrai cependant que la raison humaine, pour voir arriver jusqu'à elle la lumière qui la guide dans les sentiers du bien, paraît devoir, en vertu de son degré inférieur dans l'échelle des êtres intelligents, la recevoir par l'intermédiaire de ces esprits purs qui la contemplent de plus près. Telle est la première raison qui a déterminé la sagesse divine à commander à ses Anges de nous garder dans toutes nos voies ; à ce point de vue, la mission de l'Ange à l'égard de l'homme n'est donc qu'un des modes d'exécution de la Providence divine.

Mais il est un autre motif qui réclamait de la bonté de Dieu ce secours si nécessaire à la faible créature humaine. Depuis le jour où les anges rebelles, précipités au fond de l'abîme, eurent entrevu la destinée magnifique de cette nouvelle nature si inférieure en elle-même, ils jurèrent, dans leur envie, d'empêcher par tous les moyens la réalisation du plan divin. Il leur fut donné de tenter l'homme dans son âme et dans son corps. Quel sera le résultat d'une lutte si inégale ? Cette chétive créature, déjà en butte depuis la première chute à toutes les rébellions de sa partie inférieure, saura-t-elle résister aux embûches et aux efforts infatigables des légions infernales? Elle a la grâce, il est vrai ; mais lors même que ce renfort inestimable mettrait son âme à l'abri de toute attaque, son corps, sujet à la corruption, et qui attend la fin des temps pour participer à la gloire de l'esprit, ne succombera-t-il pas de suite sous les coups redoublés de ses ennemis acharnés ? « Ne crains pas, disait Élisée à son serviteur effrayé, nous avons avec nous

Digitized by Google

des alliés bien supérieurs en nombre et en force. » Non, ne craignons pas. Dieu est si bon qu'il a placé à côté de chacun de nous un de ces princes de la milice céleste, dont le moins élevé l'emporte incomparablement sur le premier des anges déchus.

De la première de ces considérations, il résulte que la mission de l'Ange gardien n'est pas à proprement parler un don exclusif de la créature élevée à une fin surnaturelle ; d'où les Pères ont conclu que chaque homme reçoit dès sa naissance ce protecteur fidèle. Il n'est pas moins certain que l'homme dans l'état d'innocence, bien qu'il fût préservé des assauts intérieurs de la concupiscence, avait besoin de ce secours d'en-Haut pour résister aux efforts du démon, ainsi que le démontre trop bien l'histoire du premier péché. Seul, entre tous les fils d'Adam, le CHRIST illuminé et gouverné immédiatement par le Verbe de Dieu, et jouissant déjà dans son âme du terme de la vision bienheureuse, n'eut point d'Ange gardien proprement dit ; son corps seul, passible comme ceux de tous les voyageurs de cette terre, réclamait de la nature angélique, non pas les secours d'un supérieur, mais les services d'êtres inférieurs, que l'Évangile décrit lorsqu'il dit : « Les Anges s'approchèrent aussitôt de lui, et le servaient. »

Il y aurait encore beaucoup à dire sur un sujet qui nous touche de si près, et qui cependant ne laisse pas d'être entouré d'une foule de mystères. Mais il faut nous borner, d'autant que les maîtres de la science sacrée n'ont pu soulever qu'en partie le voile qui nous cache ces harmonies remplies de mystères. Disons cependant que les révélations des saints nous font entrevoir une foule d'aperçus pleins de charmes et de délicatesse, propres à nous montrer la part active que prennent nos célestes gardiens à tous nos intérêts, à toutes nos joies comme à toutes nos tristesses. Ils aiment particulièrement à se trouver auprès des âmes contemplatives, abîmées dans la prière et la louange. Ils présentent à Dieu nos bonnes œuvres, sans jamais nous abandonner durant tout le cours de notre pèlerinage. Puis, lorsque celui-ci est enfin terminé, ils portent vers le sein de Dieu les âmes bienheureuses ; ils les font passer, sans succomber à l'éblouissement, entre ces parois vivantes et lumineuses qui conduisent depuis la dernière des hiérarchies célestes jusqu'au trône de la divinité. Après le jugement, leur mission est finie ; le juste, fils de la résurrection, s'élance alors dans une ivresse ineffable vers le rang que lui assignent ses mérites, et désormais il règne avec son guide vigilant dans l'heureuse cité qui réunit en une seule la société des hommes et celle des anges.

1er Septembre. — Lundi. — **Saint Gilles,** Abbé et Confesseur.

La splendeur des gloires de la terre vient inévitablement se briser au seuil du tombeau ; pour les saints de Dieu, au contraire, une nouvelle vie, de nouvelles gloires commencent à ce moment suprême. Aussi n'est-il pas rare de voir quelques-uns de ces amis du CHRIST, dont la postérité

Digitized by Google

ignore presque entièrement les actions, jouir d'une vénération et d'un culte qui éclipsent les honneurs rendus aux saints les plus connus. Le ciel a permis qu'il en arrivât ainsi à l'égard du saint abbé dont le nom marque sur le cycle le premier jour de septembre. Un fait cependant est resté gravé en traits ineffaçables dans la mémoire des générations successives. Egidius, au fond de la forêt de Provence, n'avait pour compagnie qu'une biche dont le lait suffisait chaque jour à son frugal repas. Or, il advint que le roi, chassant dans la forêt, se mit à poursuivre le pauvre animal qui s'élança tout effrayé vers la grotte de l'ermite. Celui-ci étendit aussitôt vers lui sa main protectrice lorsqu'un des veneurs la perça d'un trait destiné à l'animal. Le roi, informé de l'accident et touché de compassion, vint trouver le solitaire, et, après l'avoir fait panser avec soin et imploré son pardon, il le contraignit d'accepter la conduite d'un nouveau monastère, qu'il voulait fonder en cet endroit même. Après la mort du saint vieillard, l'église qui abritait sa dépouille mortelle ne tarda pas à devenir célèbre dans toute la chrétienté ; elle fut, durant tout le moyen âge, un des pèlerinages les plus fréquentés de l'Occident. Bientôt chaque ville importante voulut avoir une église ou du moins un oratoire dédié au glorieux thaumaturge, dont la puissante protection se manifesta fréquemment d'une manière éclatante ; aussi le peuple chrétien l'a mis au nombre des quatorze saints spécialement invoqués contre toute sorte de détresse sous le nom de *Saints Auxiliateurs.*

5 Septembre — Vendredi. — **Saint Bertin,** Abbé et Confesseur.

« En ce temps-là, dit le chroniqueur monastique Sigebert de Gembloux, c'est-à-dire au VIIe siècle, on voyait briller au firmament de l'Église des astres resplendissants: Wandrille de Fontenelle, Ursmer de Lobbes, Bertin de Sithiu ; ce sont eux qui, semblables aux chérubins agitant sans cesse leurs ailes l'un vers l'autre, mirent en mouvement le monde entier pour chanter les louanges du Seigneur. »

L'institut Colombanien, dont le rôle providentiel était de multiplier rapidement les ruches monastiques, que Benoît devait presque immédiatement consolider par le joug suave et puissant de son admirable règle, prit un accroissement vraiment extraordinaire dans la Gaule Belgique. C'est à lui que nous sommes presque entièrement redevables de toutes les gloires qui illustrèrent notre pays au VIIe et au VIIIe siècle. Nous aurons un jour l'occasion de faire connaître aux fidèles les noms et les actions de ces premiers propagateurs de la religion et du monachisme dans cette contrée bénie de Dieu. Aujourd'hui nos regards sont attirés vers le fondateur de la plus illustre abbaye de la Flandre française, saint Bertin. Élevé à Luxeuil sous saint Eustaise, premier successeur de Colomban, il n'hésita pas à s'enrôler parmi ces intrépides athlètes, qui s'étaient condamnés à une vie si dure pour la nature, mais douce pour ceux qui aiment le CHRIST. Bientôt, lorqu'il se fut aguerri dans les rangs de ses frères, il se sentit pris

Digitized by Google

d'un vif désir de travailler au triomphe de l'Évangile et rejoignit sur les rivages de la Morinie le saint évêque Omer, lui aussi fils de Luxeuil, qui accueillit plein de joie son nouveau compagnon de travaux et de gloire.

Cependant le désir d'évangélisation qui l'avait amené n'avait pas fait oublier à Bertin la vie simple et féconde du cloître. Comme tous les grands apôtres de l'Europe du VIIe au XIe siècle, il ne crut mieux réussir dans son œuvre difficile qu'en créant de suite un monastère, foyer stable et puissant d'où les peuples recevraient la lumière, où les ouvriers de la foi reviendraient puiser eux-mêmes sans cesse de nouvelles forces. Or, raconte la légende, comme les frères ne pouvaient s'entendre sur l'emplacement que devait occuper la nouvelle abbaye, Bertin résolut de remettre au Seigneur lui-même le choix de cet endroit. Monté sur un frêle esquif dépourvu de rames et de voiles, il s'engagea avec ses compagnons à travers les ondes du marais formé par l'Aa, faisant retentir la solitude sauvage du chant des hymnes et de la sacrée psalmodie. Ils en étaient arrivés à ce verset du psaume : « C'est ici le lieu de mon repos pour les siècles des siècles ; c'est ici que je demeurerai, car j'ai fait choix de cet endroit, » lorsque la nacelle, s'embarrassant parmi les joncs de l'étang, s'arrêta soudain d'elle-même. Bertin prit aussitôt possession du petit îlot où la barque l'avait jeté. Là s'éleva dans la suite ce grand monastère de Sithiu, que Bertin, après l'avoir gouverné durant cinquante ans, illustra à jamais par la gloire de son nom et de ses miracles ; sanctuaire vénérable, d'où sortit jusqu'au XIIIe siècle une légion d'évêques et d'apôtres, créateurs véritables de la Belgique chrétienne, et qui eut la gloire de produire au moins vingt-deux saints vénérés par l'Église.

8 Septembre. — Lundi. — Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie.

Depuis la terrible malédiction prononcée par la justice divine après le péché, la naissance de l'homme est devenue pour lui le commencement de la mort ; outre les douleurs qu'a dû supporter le sein de la mère, chaque fils qu'elle met au monde apporte avec lui ce gémissement de douleur, par lequel il semble vouloir tout d'abord faire connaître son nom et sa descendance.

Aujourd'hui cependant la sainte Église, par ses chants les plus joyeux, nous convie et nous réunit autour d'un berceau. Là, point de douleur, point de larmes ; la splendide aurore, que voilait encore le sein miraculeusement fécond d'Anne la stérile, apparaît enfin au monde, annonçant le lever prochain du soleil de justice. Le corps virginal, demeure sacrée que depuis neuf mois se préparait en silence la sagesse éternelle, est offert aux regards de la terre et du ciel. Au fond des limbes, les anges vont annoncer l'heureuse nouvelle aux saints Patriarches et à la longue suite d'aïeux dont le sang royal coule dans les veines de l'humble fille de Juda : Marie, la Dame

Digitized by Google

de toute créature, celle qui doit enlever l'opprobre des fils d'Adam, a enfin vu le jour dans Israël.

La Providence divine avait décidé de donner sans cesse de nouveaux accroissements au culte de la Vierge bénie suivant les besoins de l'Église : durant plusieurs siècles, les fidèles, qui célébraient depuis le temps des Apôtres la nativité du saint Précurseur, n'honorèrent par aucune solennité particulière le jour de naissance de la Mère de Dieu. Il est difficile de préciser l'époque et les circonstances de l'apparition de cette fête sur le cycle. Une antique légende, rapportée par les auteurs du moyen âge, raconte qu'un pieux solitaire, menant une vie fort sainte, entendit plusieurs années de suite les célestes phalanges célébrer ce jour par des chants d'allégresse et des réjouissances extraordinaires. Il supplia instamment le Seigneur de lui révéler la cause de cette joie ; il lui fut répondu que le ciel voulait suppléer par là au silence de la terre en ce jour anniversaire de la naissance de Notre-Dame. Le saint homme s'empressa de faire connaître sa vision aux évêques du voisinage ; et bientôt après l'Église de la terre put enfin se conformer à celle du ciel.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la fête d'aujourd'hui était déjà instituée avant le IXe siècle, ainsi qu'il ressort d'une foule de documents rédigés à cette époque. Il semble néanmoins qu'elle ne se répandit que plus tard dans toute la chrétienté et particulièrement du XIe au XIIIe siècle, où les peuples de nos provinces l'appelaient vulgairement du nom de fête Angevine, en raison sans doute de la popularité spéciale dont elle jouissait dans les contrées occidentales de la France. Nous savons en effet que la célèbre cathédrale de Chartres est dédiée à Notre-Dame sous le titre de la Nativité, et plusieurs des gracieux répons que chantaient nos pères en ce jour furent composés par l'illustre pontife de cette Église, saint Fulbert, tandis que le pieux roi Robert consacrait son génie musical à les orner d'un chant à la fois naïf et mélodieux.

L'octave attachée à cette fête dans le calendrier actuel était déjà célébrée dans certaines contrées du temps de saint Anselme, qui l'approuva pour son église de Cantorbéry. Son institution dans l'Église universelle est due aux discussions qui s'élevèrent dans le conclave où Célestin IV fut élu pape. Les cardinaux, pour se délivrer des tracasseries que leur suscitait la tyrannie de Frédéric II, firent alors le vœu, s'ils parvenaient à élire légalement un Souverain Pontife, de procurer l'établissement de cette octave. Innocent IV, qui illustra le trône apostolique après le pontificat éphémère de Célestin IV, voulut assurer l'accomplissement du vœu, et décréta l'adoption de cet usage par l'Église romaine et par tout l'univers catholique, dans la troisième session du premier concile œcuménique de Lyon, en 1245.

Votre nativité, ô Vierge Mère de Dieu, a annoncé la joie au monde entier. Écoutez donc en ce jour notre voix suppliante, qui implore la paix. Étoile de la mer, qui devez un jour enfanter le soleil divin, faites luire votre

Digitized by Google

doux éclat au sein des ténèbres qui nous enveloppent à cette heure dernière. Vous qui, par la vertu admirable de votre lever, avez ramené sur la terre les délices de l'antique paradis, rajeunissez encore notre monde vieilli et décrépit; obtenez qu'il revienne à la foi et à la pureté de ses premiers jours. O Vigne chérie du Père Éternel, ce n'est pas sans un profond mystère que les desseins éternels de la sagesse divine ont choisi pour l'époque de votre venue en ce monde ce temps de l'automne où le vendangeur considère déjà dans un tressaillement de joie les grappes presque mûres, dont la récolte va récompenser ses labeurs. Durant tout le règne de la loi, le ciel et la terre avaient contemplé d'un regard impatient la Synagogue qui semblait devoir rester toujours stérile. Mais enfin aujourd'hui la plénitude des temps est proche ; paraissez, ô tige incomparable, c'est vous qui nous donnerez cette grappe unique, cette grappe bénie, qui, broyée sous le pressoir de la croix, laissera échapper en abondance le vin précieux qui réjouit à la fois Dieu et les hommes.

14 Septembre. — Dimanche. — **L'Exaltation de la Sainte Croix.**

« De la verge de Jessé, dit saint Pierre Damien dans son premier sermon sur le mystère de ce jour, nous venons à la verge de la Croix, unissant ainsi le principe et la fin de notre rédemption. » Nous avons déjà eu l'occasion de le dire, c'est proprement aujourd'hui la fête authentique de l'instrument sacré de notre salut; instituée dès le IVe siècle, pour rappeler les merveilles qui accompagnèrent l'invention et l'exaltation du bois salutaire sous le règne de l'empereur Constantin, elle prit un nouveau caractère de joie et de triomphe, lorsque, trois siècles plus tard, Héraclius vainqueur rentra dans Constantinople, précédé de la croix reconquise sur les Perses. Depuis cette époque, l'Église latine crut devoir consacrer à chacun de ces deux événements une solennité spéciale, tandis que l'Orient continua de les célébrer au même jour.

Nous ne pouvons ici, faute d'espace, entrer dans l'étude des profonds mystères qui se rattachent au signe adorable de notre Rédemption. Nous aurons d'ailleurs un jour l'occasion d'y revenir. Nous ferons seulement remarquer aux fidèles que les monastères de l'Ordre de Saint-Benoît, enrichis pour la plupart des plus précieuses reliques de la croix du Sauveur, célébraient cette fête avec une pompe extraordinaire. Avant Tierce, tous les moines se revêtaient d'aubes comme aux grands jours, et l'office solennel était précédé de l'adoration de la Croix, avec des cérémonies analogues à celles du Vendredi saint. Enfin, ce jour marque encore pour eux le commencement du jeûne monastique, qui s'étend jusqu'à l'ouverture de la sainte quarantaine.

Digitized by Google

17 Septembre. — Mercredi. — Saint Lambert, Évêque et Martyr.

Le défenseur de la vérité, le vengeur de la chasteté, Lambert, l'héroïque pontife et martyr du CHRIST, ne saurait passer sur le cycle, sans exciter notre admiration et recevoir le tribut de notre amour. La Belgique chrétienne a envoyé de nombreux saints aux célestes demeures; aucun parmi eux ne surpasse, n'égale même Lambert en gloire et en majesté. Aucun ne fut plus aimé de nos pères, aucun ne jouit d'un culte plus populaire et plus universel; non seulement la cité de Liège l'honore comme son protecteur et son père, mais on peut dire qu'il fut un temps où l'Occident entier retentit des louanges du précieux martyr; à notre époque même, un monastère bénédictin dédié au saint Pontife rappelle par son vocable aux peuples catholiques de la lointaine Styrie le nom et les mérites du bienheureux Lambert.

Né au pays de Maestricht, il fut confié dès sa jeunesse au pontife Théodard, et celui-ci, mettant tous ses soins à polir une pierre si précieuse, la rendit apte à être insérée dans l'édifice sacré. Après le martyr de son habile maître, Lambert est acclamé par tous pour lui succéder sur le siège de Tongres. Mais bientôt la tempête se déchaîne contre lui; il se voit contraint de quitter son troupeau chéri, et de le laisser à la garde de Celui qui l'a lavé dans le baptême et racheté de son sang. Or, comme il s'éloignait, tout le peuple se lamentait: « Père vénérable et bien-aimé, s'écriait la foule, qui priera donc pour nous? Nous voulons tous vous suivre et mourir avec vous. » Il se détourna un instant pour essuyer ses larmes; puis, levant les mains et les yeux vers le ciel, il les bénit encore une fois, et se dirigea vers la douce solitude du monastère de Stavelot, où il vécut en paix, entouré de l'amour et de la vénération de tous les frères.

Une nuit cependant, comme il se levait pour vaquer seul à la prière, une de ses sandales vint à se détacher du pied. Le bruit qu'elle fit en tombant réveilla l'abbé : celui-ci, ne sachant quel était le coupable, s'écria d'un ton sévère : « Que celui qui a fait ce bruit aille à la croix. » Le saint pontife aussitôt, nu-pieds et couvert d'un rude cilice, se rendit tout joyeux devant la croix élevée en plein air au milieu du préau. C'était l'hiver; la neige tombait à gros flocons. Cependant le vénérable vieillard demeurait devant la croix; les bras étendus, il offrait au ciel les fruits délicieux de l'obéissance, et de sa voix affaiblie s'unissait de loin aux frères qui psalmodiaient dans l'oratoire les vigiles de la nuit. Le matin venu, le père du monastère reconnut son erreur, et tout couvert de confusion demanda humblement pardon au saint pontife; mais celui-ci prétendit n'avoir nullement souffert du froid; c'est, dit le pieux biographe, que la flamme de l'Esprit Saint dont il brûlait intérieurement avait vaincu les souffrances extérieures du froid.

Enfin, après sept années d'exil, Lambert se vit rappelé au milieu de ses brebis. Il lui en coûta de dire adieu aux douceurs de la contemplation et de

Digitized by Google

la paix; mais le CHRIST voulait recevoir de lui le témoignage du sang, cette preuve d'amour qui surpasse toutes les autres. Le vieillard prit donc de nouveau possession de la chaire des pontifes au milieu de la joie et des acclamations de son troupeau toujours fidèle.

Mais bientôt de nouveaux scandales viennent affliger le cœur de l'évêque. S'armant alors de sa constance sacerdotale, qui n'a fait que s'affermir dans le creuset des tribulations, il s'oppose comme un mur pour la maison d'Israël, et montre ainsi à tous qu'il est digne de boire le calice du Seigneur. Il consacre les derniers jours qui lui restent à convertir les peuplades encore païennes de la Taxandrie et du Brabant, et à gagner à l'amour du CHRIST et au mépris du monde la fleur de la noblesse du pays : la vierge Landrade, la pieuse veuve Oda et le noble seigneur Hubert sont successivement gagnés par le charme puissant de sa parole et de ses exemples.

L'heure est enfin venue. La veille du triomphe, Lambert se rend à sa villa de Liège, où les conjurés doivent se réunir. Il passe toute la nuit sans dormir, songeant déjà par avance au bonheur du repos à venir. Dès l'aube du jour, le pontife réveille ses compagnons : « Allons, soldats du CHRIST, revêtez les armes de la lumière; il est temps d'aller chanter au Seigneur les matines de l'allégresse. » Puis, baissant la voix, il leur dit : « Fils bien-aimés il faut que la demeure de mon corps soit dissoute; mais je vais vivre avec le CHRIST. » Ils sortent alors du logis, et se rendent à l'oratoire des saints martyrs Côme et Damien. Là, le pontife se prosterne à terre devant l'autel; les bras étendus en forme de croix, il recommande son âme au Seigneur : « O CHRIST, s'écrie-t-il, je suis prêt; donnez-moi seulement de ne pas perdre ma couronne. » Au même instant les meurtriers arrivent en foule; le pontife, à la fois prêtre et victime, s'offrant dès le matin comme un sacrifice d'agréable odeur, tombe percé de traits sur les degrés de l'autel; un impie satellite l'achève, en lui transperçant le cœur d'un dard acéré, tandis que les armées célestes portent en triomphe l'âme bienheureuse du martyr, avec le dernier murmure de sa prière.

17, 19 et 20 Septembre. — Mercredi, Vendredi et Samedi. — **Quatre-Temps de Septembre.**

Le jeûne des Quatre-Temps est une des plus anciennes institutions de l'Église chrétienne; il a probablement passé de la Synagogue à l'Église dès l'origine du christianisme; son retour forme comme les quatre points cardinaux de l'année liturgique. La raison, qu'on pourrait appeler littérale, de cette antique prescription, est d'abord de faire ressentir à l'homme les effets salutaires du jeûne, en soumettant la chair à l'esprit, en élevant plus aisément celui-ci vers Dieu, et en payant à la justice divine les dettes contractées par le péché; puis, d'attirer les bénédictions célestes sur les fruits de la terre et de remercier pour les bienfaits déjà reçus. Depuis de nombreux

Digitized by Google

siècles, l'Église a annexé aux Quatre-Temps l'ordination régulière des clercs; cet usage fait maintenant partie du droit commun de l'Église, et influe considérablement sur la liturgie de ces saints jours, spécialement sur celle du samedi. C'est aussi un des motifs les plus capables de porter les fidèles à payer généreusement ce pieux tribut qui leur permet de consacrer à Dieu les prémices de chaque saison.

Mais outre cette raison littérale, ce jeûne sacré avait chez les Juifs une signification prophétique, qui subsiste parmi le peuple chrétien, tout en se transformant en simple signe commémoratif par rapport au fait déjà accompli de la Rédemption. C'est pourquoi la sainte Église, dans les lectures de l'office, nous rappelle en ces jours que l'automne qui commence est la figure de la gloire éternelle, où nous recueillerons les fruits des semences répandues dans les pleurs. Cette signification d'ailleurs se trouve déjà indiquée par le rang même de ce mois qui, d'après l'ancienne manière de compter, est le septième de l'année; chacun sait en effet que ce nombre sacré symbolise constamment, dans le langage des divines Écritures, l'achèvement et le repos. Elle nous rappelle encore que le CHRIST nous a ouvert le chemin du temple véritable, dont le tabernacle judaïque n'était que l'ombre; elle nous invite à prendre en main la verge salutaire par laquelle le Seigneur nous délivra de la servitude de l'Égypte. Enfin, sa tendresse maternelle relève notre courage par le spectacle de ce figuier, stérile durant trois années, mais que la miséricorde du Seigneur ne peut se résoudre à déraciner, avant d'avoir épuisé tous les moyens capables de lui rendre sa fécondité.

18 Septembre. — Jeudi. — **Sainte Hildegarde,** Vierge et Abbesse de l'Ordre de Saint-Benoît.

L'Esprit Saint, dit saint Thomas, ne fait jamais défaut, en tout ce qui a rapport à l'utilité de l'Église. Or, le don de prophétie tient le premier rang parmi toutes ces faveurs extraordinaires et surnaturelles que le CHRIST a faites aux hommes en montant vers les hauteurs des cieux. Toutes ces illuminations divines, si familières aux justes de l'ancienne loi, ont revêtu un caractère spécial sous la nouvelle alliance. L'autorité de la Synagogue, quoique réelle et surnaturelle, n'avait ni l'étendue ni la fécondité du pouvoir accordé par le Seigneur à l'Église; aussi, tandis que les prophètes semblent partout tenir la première place dans les grands événements du peuple de Dieu, le magistère de l'Église au contraire, appuyé sur l'autorité infaillible et plénière du Verbe divin, prime et juge toutes les révélations particulières dont le CHRIST daigne favoriser ses épouses de prédilection.

Sainte Hildegarde apparaît d'abord, entre les deux grands versants de l'histoire de l'Église, comme une exception à cette règle générale. Rappelant par ses aperçus sombres et majestueux, sa diction impétueuse et obscure, son influence puissante et universelle, les types antiques des prophètes de

Digitized by Google

l'Ancien Testament, elle se voit consultée par tous les grands personnages de son époque. Quatre papes l'approuvent, l'encouragent, réclament des copies de ses ouvrages; saint Bernard reconnaît qu'elle est vraiment inspirée par l'esprit de Dieu; les empereurs se recommandent à ses prières et reçoivent d'elle les plus énergiques remontrances; les archevêques, les évêques, les abbés des plus célèbres églises de tout l'univers figurent parmi les familiers de sa volumineuse correspondance. L'université naissante de Paris reconnaît une voix supérieure à celle des hommes dans ses ouvrages immortels, qui embrassent les plus vastes horizons du monde naturel et surnaturel, contiennent, quoique en termes presque incompréhensibles pour notre faible entendement, le récit anticipé des derniers jours du monde, jusqu'au cri des damnés précipités à jamais dans les abîmes. D'ailleurs, elle ne se borne pas à écrire; on la voit parcourir successivement la vallée du Rhin, la Franconie, l'Allemagne, la Souabe, frapper à la porte des monastères, et parler librement aux moines et aux clercs, avides d'entendre de sa bouche inspirée l'explication des mystères de Dieu (1).

Enfin, elle revient, dans la solitude de son monastère, finir sa glorieuse carrière, sous la conduite de Guibert, abbé de Gembloux, dont la correspondance avec la sainte offre, par rapport à l'histoire monastique de la Belgique, un intérêt des plus vifs, intérêt encore accru par les récentes publications de Son Éminence le cardinal Pitra, lui-même une des gloires de l'Ordre bénédictin.

Au sein de notre société moderne, le moindre bruit d'un fait touchant aux phénomènes mystiques rencontre de suite chez les uns une crédulité aveugle et irréfléchie, suscite chez les autres une sorte d'effroi et de terreur. Où chercher la cause de cet aveuglement presque général, sinon dans l'ignorance des choses de Dieu, résultat inévitable de l'éloignement habituel des horizons ouverts par la mortification et la prière? Cependant, nous n'en doutons point, il se passe encore, même au sein de notre siècle profane, de ces scènes mystérieuses et sublimes entre le CHRIST et ses épouses chéries; ce sera sans doute une de nos joies là-Haut de voir à découvert ces derniers rayons des tendresses divines sur les âmes de notre temps.

1. La plupart des historiens, se fondant sur un passage des actes du procès de canonisation, ont avancé que la sainte traversa même la Belgique et vint en France se prosterner devant le tombeau de saint Martin. Il résulte d'une étude plus attentive du texte qu'il s'agit d'un prêtre nommé Brunon, l'un des témoins cités dans le procès, et non de la sainte abbesse elle-même.

Digitized by Google

LA TENTATION DE SAINT BENOIT.

COURAGE DANS L'ÉPREUVE.

DIEU avait glorifié Benoît pour le bien de ses frères ; il fallait maintenant qu'il fût humilié, pour son propre bien.

C'est ainsi que le Seigneur traite ses enfants de prédilection. — Heureux ceux qui savent saisir l'humiliation quand elle se présente, l'embrasser avec amour, la supporter virilement, et y voir pour eux-mêmes le vrai gage du salut !

Comme au grand saint Paul, Dieu fit sentir à Benoît l'aiguillon de la chair.

Un jour, il était seul : le démon tentateur s'approche sous la forme d'un oiseau noir. L'animal ailé le tourmente, fait mille circuits autour de lui, le frôle au visage, vient, revient et retourne encore. Benoît eût pu le prendre de la main.

L'homme de Dieu, soupçonnant quelque piège, se signe avec foi, et l'oiseau s'éloigne à tire d'ailes.

Mais à l'instant, la tentation commence ; et elle sévit, nous dit saint Grégoire, avec une violence telle dans le cœur virginal du jeune anachorète, que jamais il n'en eût soupçonné les rigueurs.

Une flamme le dévore, tout brûle en lui — un moment, il est sur le point de quitter le désert pour aller tremper ses lèvres intactes à la coupe trompeuse des voluptés du monde.

Mais non ! — Dieu est là ; il ne permettra point le naufrage.

Une grâce descend d'en-Haut, grâce plus forte que la tentation. — Elle triomphe !

Voilà un buisson d'épines et d'orties. Benoît se dépouille et s'y roule, jusqu'à ce que le feu extérieur de ce martyre cruel eût éteint la fournaise qui dévorait son âme et mis fin à ses ravages affreux.

Couvert de sang, il se relève, — mais il est vainqueur !

Chez un héros, plaies et cicatrices sont des titres de gloire.

A partir de ce jour mémorable, Benoît aimait plus tard à le dire à ses moines, il se trouva à jamais exempt des tentations charnelles.

Satan était vaincu, l'impur démon terrassé de main de maître. Eût-il jamais osé s'attaquer encore à semblable lutteur ?

Enfants, jeunes gens, hommes d'un âge mûr, prenez courage tous, et imitez Benoît.

Digitized by Google

A l'heure de la tentation, humiliez-vous et vous serez forts.

Armez-vous de la Croix : *In hoc signo vinces.*

Tentations de la chair, tentations de lucre et de superbe, toutes vous assailliront. — Car vous êtes enfants d'Adam.

Mais Dieu vous dit comme à saint Paul : *Sufficit tibi gratia*, ma grâce vous suffit.

Chrétiens, fils du CHRIST, montrez-vous dignes de ce nom ; sachez que votre vie entière n'est qu'un combat. — *Estote fortes in bello:* Soyez forts dans ce combat!

Fidèle dans sa dernière épreuve, saint Benoît s'était montré mûr pour sa mission divine. — De toutes parts, les disciples affluèrent et l'homme de Dieu ne tarda pas à se voir père d'une famille nombreuse.

C'est alors seulement, dit encore saint Grégoire, biographe du saint, que l'on est apte à diriger ses frères dans les sentiers de la perfection, lorsqu'on est parvenu soi-même, Dieu aidant, à étouffer en soi la flamme des passions. Sans crainte, alors, que l'on devienne *gardien des vases sacrés*, maître et *docteur des âmes.*

L'ENCENS ET L'USAGE QU'ON EN FAIT DANS LA SAINTE MESSE. (SUITE ET FIN.)

III.

NOUS voici arrivés au troisième encensement, le plus solennel et le plus riche en symbolisme de tous ceux qui se pratiquent pendant la sainte Messe. — Il suit immédiatement l'offertoire, et a pour objet non seulement l'autel, mais encore les dons qui viennent d'y être déposés et l'assemblée fidèle qui les offre. — Comme nous avons déjà expliqué plus haut le symbolisme de l'encensement en général, nous pouvons considérer plus spécialement ici le rite en lui-même.

Les oblations, le pain et le vin, viennent d'être apportés sur l'autel. Le prêtre, aidé du diacre qui soutenait son bras, les a offertes à Dieu, et est sur le point de les changer au corps et au sang du Sauveur, par les sublimes prières de la consécration.

Mais auparavant il faut que ces dons reçoivent les honneurs de l'encensement. Il le faut, d'abord pour les pénétrer, les spiritualiser, les féconder

Digitized by Google

par les parfums de l'encens, symboles des prières des fidèles ; ensuite pour exprimer d'une manière sensible leur consécration prochaine, qui va les embraser et les fondre par les feux divins du sacrifice. De plus, il faut que l'odeur suave, qui semble s'échapper des oblations ainsi consacrées, enveloppe l'autel, le prêtre et l'assemblée pour marquer leur union au sacrifice et au mystère. Telle est la signification profonde du rite que nous avons à méditer et à expliquer.

Déjà la formule de la bénédiction de l'encens est spéciale et solennelle : *Per intercessionem B. Michaëlis archangeli stantis a dextris altaris incensi, et omnium electorum suorum, incensum istud dignetur Dominus benedicere et in odorem suavitatis accipere : P. Chr. D. N.* Que par l'intercession du bienheureux Michel Archange qui se tient à droite de l'autel des parfums, et de tous ses élus, le Seigneur daigne bénir cet encens et en recevoir le parfum comme un présent agréable. Par le CHRIST, Notre Seigneur. Ainsi soit-il. »

L'Église, comme on le voit, *nomme* l'ange mystérieux que l'Apocalypse nous décrit debout, un encensoir à la main devant l'autel d'or de la Divinité. C'est l'archange saint Michel, auquel les exégètes rapportent du reste le texte sacré de la vision de saint Jean. « Un ange se tenait devant l'autel avec un encensoir d'or, et on lui donna une grande quantité d'encens, pour offrir toutes les prières des saints sur l'autel d'or qui se trouve devant le trône de Dieu. Et les nuages d'encens des prières des saints s'élevèrent de la main de l'ange devant le Seigneur. » (Apoc., VIII, 3, 4.)

Ainsi donc l'ange qui porte les prières des saints devant le trône de Dieu, et les offre comme un encens odoriférant, est l'archange Michel, le prince et le chef des chœurs célestes, le protecteur de toutes les âmes fidèles. Il est « l'ange de la prière » qui remplit tout spécialement la fonction, commune d'ailleurs à tous les anges, de porter nos prières devant Dieu (1). Aussi faut-il que, par son intermédiaire, l'encens que nous apportons à l'autel reçoive la consécration qui va le spiritualiser, et l'élever au rang de symbole de la prière des fidèles. Dieu alors se complaira dans le parfum suave qu'il exhale, parce qu'il y reconnaîtra l'expression de notre piété, de notre esprit de prière et de sacrifice.

L'encens étant béni, on s'en sert immédiatement pour l'encensement des oblations. Ces oblations sont aussi le symbole de notre prière et de notre esprit d'immolation et doivent être changées dans le saint sacrifice ; il faut qu'elles soient consumées, spiritualisées, mais dans un sens infiniment plus relevé et plus réel que ces autres signes purement symboliques. Le feu qui doit les pénétrer, les embraser et les consumer mystiquement est le

1. Dans le sens le plus élevé et le plus réel, ce rôle revient naturellement au Sauveur lui-même et l'ange n'apparaît ici que comme son représentant; aussi les saints Docteurs appliquent-ils également au CHRIST le texte de l'Apocalypse. Inutile de faire ressortir l'analogie qu'offre ce passage avec celui de saint Luc, I, 11, bien que dans ce dernier l'ange qui apparaît soit saint Gabriel. Le céleste autel d'encens placé devant le trône de Dieu est aussi une image idéale de l'autel d'or placé devant le Saint des saints de l'Ancien Testament, non moins que de l'autel chrétien.

Digitized by Google

feu invisible et sacrificatoire du Saint Esprit lui-même ; de substances communes et terrestres elles sont transformées dans le corps et le sang de l'Homme-Dieu glorifié.

Bossuet, dans son *Explication des prières de la Messe*, VII, (éd. 1864, t. XVII, p. 10), dit : « Ce changement opéré par le Saint Esprit, du pain au corps, et du vin au sang, était cause que ce sacrifice était regardé comme une espèce d'holocauste, c'est-à-dire comme une victime consumée par le feu, parce qu'en effet le pain et le vin étaient consumés par le Saint Esprit comme par un feu divin et spirituel : et c'est ce qu'on exprimait par cette prière qui se trouve dans tous les anciens *Sacramentaires* durant l'octave de la Pentecôte comme on les récite encore aujourd'hui : « Nous vous « prions, ô Seigneur, que les sacrifices offerts devant votre face soient « consumés par ce feu divin, dont les cœurs des apôtres ont été em- « brasés. » (Fer. II in Oct. Pentec.) Des expressions analogues se rencontrent dans toutes les anciennes liturgies ; elles se trouvent également chez les saints Pères et les théologiens anciens. Voir aussi sainte Hildegarde, *Scivias*, II, 6.

La sainte Église exprime d'une manière sensible et saisissante la plénitude de ces sublimes mystères, lorsqu'elle verse pour ainsi dire sur les oblations un feu liquide et vivant, et les oint d'un parfum précieux. Le baume embrasé, fumant et odoriférant, image de l'Esprit divin, de sa force et de sa grâce, non moins que de notre esprit de prière et de sacrifice, enveloppe les oblations dans un voile de nuage, les réchauffe et les parfume, les féconde et les embrase, et en fait une image éloquente du sacrifice éternel, et de toutes les immolations rituelles et spirituelles (1).

Dans l'encensement des oblations, le prêtre trace trois fois le signe de la croix sur elles avec l'encensoir et décrit ensuite tout autour trois cercles en deux directions différentes. En agitant l'encensoir en forme de croix au-dessus des oblations on exprime davantage leur rapport avec le sacrifice de la croix ; la forme des cercles qu'on décrit autour d'elles achève de les séparer de tout ce qui est profane et exprime l'action de l'Esprit qui les environne de sa puissance. La prière que le prêtre prononce pendant cette action est pleine d'un sens profond : « *Incensum istud a te benedictum ascendat ad te Domine, et descendat super nos misericordia tua.* Que cet encens béni par vous, Seigneur, remonte jusqu'à vous et fasse descendre sur nous votre miséricorde. » En effet, tandis que nos prières et nos sacrifices montent comme des nuages d'encens (ou de vapeur, selon l'expression de saint Cyrille d'Alexandrie) la miséricorde de Dieu descend sur nous comme une rosée qui rafraîchit et une pluie qui féconde. (Saint Augustin.)

1. Déjà dans l'Ancien Testament, ainsi que nous l'avons signalé plus haut, on ajoutait des grains d'encens à presque toutes les oblations du sacrifice.

Digitized by Google

IV.

APRÈS l'offrande, l'encensement de l'autel se fait comme au commencement de la sainte Messe, à cette différence près que la cérémonie est maintenant accompagnée des prières prescrites. Et d'abord le prêtre, après avoir fait une profonde inclination à la croix qui doit toujours se trouver sur l'autel, encense trois fois, en signe d'adoration, l'image du salut. Tels nous apparaissent souvent dans les peintures de l'antiquité les saints anges répandant l'encens autour du Sauveur en croix ; tels encore les trois rois mages ont dû se tenir aux pieds du Sauveur nouveau-né, pour lui offrir leurs présents.

Après avoir encensé la croix, le prêtre se tourne vers les reliquaires placés sur l'autel et les encense, deux fois de chaque côté, en saluant profondément la croix chaque fois qu'il passe devant elle. Les saints dont les restes sont conservés dans un endroit si privilégié sont, eux aussi, les membres vivants du corps du CHRIST ; il faut donc qu'eux aussi soient enveloppés de la fumée d'encens et de parfum qui s'élève du sacrifice pour exprimer la part multiple qu'ils y prennent (1).

Ce n'est qu'après ce double prélude que commence proprement l'encensement de l'autel. On encense solennellement et la table elle-même et les quatre côtés de l'autel. Il est vrai que les cas sont rares où on peut faire tout le tour de l'autel ; aussi se contente-t-on d'encenser les côtés libres et d'indiquer seulement l'encensement du côté postérieur. Le prêtre encense d'abord le côté de derrière à gauche, puis le petit côté et la table d'autel également à gauche ; ensuite, après avoir réitéré l'inclination à la croix, il encense ce qui reste du côté de derrière, le petit côté et la table à droite (c'est-à-dire du côté de l'Évangile), enfin le côté de devant tout entier en passant de droite à gauche et en s'inclinant profondément devant la croix. La formule de prière que le prêtre prononce durant cette cérémonie est tirée du psaume 140 et est comme suit : « *Dirigatur Dne oratio mea, sicut incensum in conspectu tuo ; elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum. Pone, Domine, custodiam ori meo et ostium circumstantiæ labiis meis ; ut non declinet cor meum in verba malitiæ ad excusandas excusationes in peccatis.* Seigneur, que ma prière monte vers vous comme la fumée de l'encens ; que l'élévation de mes mains soit comme le sacrifice du soir. Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche et une porte à mes lèvres, afin que mon cœur ne se laisse pas aller à des paroles de malice, pour chercher des excuses à mes péchés. » Le motif qui a fait choisir ces versets du Psaume se trouve sans aucun doute dans le premier verset qui représente la prière sous l'image de l'encens et du sacrifice non sanglant que l'on immolait chaque soir dans le temple de Dieu (2).

1. Quand le Saint-Sacrement est conservé sur l'autel, le prêtre fait la génuflexion au lieu de l'inclination et cette règle s'observe dans toutes les circonstances analogues.

2. Ce qui suit est une prière contre les péchés de la langue ; le prêtre veut se prémunir contre

Digitized by Google

Nous avons expliqué plus haut dans ce qu'il a de plus important l'encensement de l'autel. Mais ici, cette admirable cérémonie se présente à nous avec un caractère tout particulier, à cause de sa connexion intime avec le sacrifice déjà commencé. Le pain et le vin, offrandes choisies par la pieuse assemblée pour exprimer son adoration, sa reconnaissance, ses supplications et sa pénitence, et être devant Dieu comme sa parfaite image, ces dons, dis-je, sont déjà comme enveloppés et consumés par le feu céleste. Les nuages aromatiques, qui semblent s'échapper des oblations mêmes, désignent le feu qui les embrase d'une manière mystique, et qui bientôt va les fondre dans les oblations les plus précieuses, et les parfums de la plus suave odeur. La *virgula fumi*, la colonne de fumée du cantique des cantiques, symbole sacré de l'Église qui sort du sacrifice du CHRIST comme Ève sortit du côté d'Adam, s'élève de l'autel et monte libre et pure vers les régions célestes. L'autel et bientôt le sanctuaire lui-même disparaissent dans d'épais nuages qui se meuvent avec une mystérieuse lenteur autour du trône que les esprits bienheureux semblent préparer au Seigneur, sur le point de descendre du ciel. De plus, tandis que nos prières sont portées en haut en forme de nuages d'encens, le parfum de ceux-ci rappelle les forces et les grâces que le Saint Esprit répand sur l'assemblée et sur son sacrifice.

Cependant l'émouvante cérémonie n'est pas encore terminée. Après que le diacre a encensé le prêtre célébrant qui représente le CHRIST, il va porter au clergé et au peuple présent le don symbolique de l'encens. A l'origine, le prêtre allait lui-même en solennel cortège avec l'encensoir à travers l'église. Denys l'Aréopagite nous a donné en plusieurs endroits la description et la signification de cette cérémonie qu'il appelle : « *Sacra per totum templum cum odoris fragrantia processio*, une procession sainte et de suave parfum qui se fait par tout le temple. » « Nous voyons le prêtre quitter l'autel, dit-il, et s'avancer jusqu'au bout de l'église, y répandant en tous sens les plus suaves parfums ; après cela il retourne à l'autel, pour y offrir le saint Sacrifice. C'est ainsi que Dieu, tandis qu'il distribue partout ses dons et se communique à tous, demeure cependant immuable dans son essence et sans diminution. C'est ainsi encore que le sacrifice de l'autel se multiplie dans la communion et descend vers les hommes, mais uniquement dans le but de les faire entrer tous dans son immuable unité. C'est ainsi enfin que l'évêque distribue libéralement les trésors de sa science spirituelle en les revêtant de signes et de symboles qui les rendent intelligibles même aux plus petits, tandis que lui-même, d'un regard ferme et éclairé, s'élève au-dessus de tout ce qui est terrestre jusqu'à ces profondeurs où l'essence et l'harmonie des mystères se dévoilent à ses yeux. Tout cela est exprimé par

tout usage profane et vain de sa bouche consacrée par les saintes paroles de la prière. Il est bon de se rappeler ici le passage d'Isaïe (ch. VI) où l'ange purifie les lèvres du prophète avec des charbons pris de l'autel.

Digitized by Google

cette cérémonie, où le prêtre descendant vers le peuple lui distribue largement ses dons, pour retourner ensuite vers l'autel, vers l'endroit de l'unique sacrifice. » (De eccles. hierarch. III, 3, traduction libre.)

Aujourd'hui c'est le diacre qui, au nom du prêtre, va encenser les assistants (1), tandis qu'à l'autel les préparatifs du saint Sacrifice continuent. Comme l'Évangéliste, le messager de Dieu, il sort du nuage qui entoure le saint des saints, image mystique du Sinaï et du Golgotha, et descend vers le peuple assemblé pour consacrer et oindre les fidèles avec le parfum précieux du sacrifice. « Et l'ange, nous dit la révélation mystérieuse, prit l'encensoir, le remplit du feu de l'autel, et répandit le feu sur la terre. » (Apoc., VIII, 5.)

Assurément, c'est là une scène qui produit une profonde impression. Les mêmes nuages de parfum, qui enveloppent le sacrifice commencé à l'autel, nous entourent nous aussi ; les mêmes honneurs rendus à l'autel et aux dons destinés à être merveilleusement transformés sont rendus par le représentant du prêtre à tous les membres mystiques du Corps du CHRIST. Le parfum de celui qui est « l'oint » par excellence, de l'Homme-Dieu, s'étend jusqu'à nous, nous oint et nous pénètre des douces ardeurs de la lumière cachée du Saint Esprit. Aussi n'est-ce plus seulement de l'autel, mais encore du sein de l'assemblée fidèle que le symbole du feu sacré du sacrifice, de la prière et de l'esprit de foi, la nuée mystérieuse, monte vers les hauteurs des cieux.

« CHRISTI *bonus odor sumus.* » Oh ! que la splendide cérémonie de l'encensement explique bien ces paroles de l'apôtre, et représente sa pensée d'une manière expressive ! Et combien d'autres expressions figurées de la sainte Écriture et de la Tradition nous apparaissent ici visiblement traduites ! Quand saint Augustin dit aux fidèles : « Voyez les oblations sur l'autel ; n'oubliez pas que vous aussi vous êtes immolés là, que vous êtes vous-mêmes compris d'une manière éminemment réelle dans le corps du Sauveur sacrifié pour vous, » pourrait-on trouver un plus beau symbole que la cérémonie que nous venons de décrire pour rapprocher ces grandes vérités de l'intelligence des fidèles ?

La prière que le prêtre récite actuellement tandis que le diacre l'encense : « *Accendat in nobis Dominus ignem sui amoris et flammam æternæ charitatis*: Que le Seigneur allume en nous le feu de son amour et la flamme de la charité éternelle, » était dite autrefois par tous les assistants du chœur. Un ancien formulaire de messe nous mentionne à ce propos une coutume touchante. Pendant que l'hommage de l'encens était rendu aux fidèles, ceux-ci, par un geste de la main, cherchaient à attirer à eux le parfum. De nos jours, nous accueillons avec des sourires le récit de ces usages si naïfs et si étrangers à nos mœurs, de même que nous sourions à la vue des

1. Ordinairement un ministre inférieur représente le prêtre auprès du peuple, attendu que le diacre qui assiste le prêtre célébrant ne peut pas rester trop longtemps éloigné de l'autel.

Digitized by Google

pieux Irlandais qui, à l'aspersion du dimanche, lèvent les bras et tendent les mains pour recevoir en plus grand nombre les précieuses gouttes de l'eau sanctifiée; mais quelle participation intime et intelligente au saint Sacrifice, quel respect pour tous les signes et symboles employée par l'Église, n'expriment pas ces pieux usages de générations naïves et chrétiennes !

V.

L'ENCENS est employé une fois encore à la messe solennelle, mais d'une manière très subordonnée. Pendant la consécration, il est d'usage que le thuriféraire — ou le sous-diacre à la messe des morts — s'agenouille à côté de l'autel et encense trois fois les saintes espèces à chaque élévation. Il n'y a pas ici de rite propre ; l'encens n'est pas mis solennellement dans l'encensoir, et le prêtre ne participe en rien à la cérémonie. Toute l'attention se concentre sur la consécration ; — car déjà la sublime réalité du sacrifice a pris la place des rites symboliques et les yeux des fidèles ne contemplent plus que les saintes espèces que le prêtre élève vers le ciel (1). L'orgue et le chant ont cessé de se faire entendre ; quant au symbole de l'encens, s'il n'est pas tout à fait écarté, il faut du moins qu'il occupe une place bien modeste et n'attire en aucune façon l'attention sur lui. Mais quels charmes n'y a-t-il pas tout juste à ce moment, dans cet hommage humble et sans apparence que le dernier des ministres de l'autel, agenouillé non pas au milieu du sanctuaire, mais de côté, rend d'une main tremblante à la majesté divine. C'est comme un léger écho des pleins accords déployés auparavant par le symbolisme ; désormais, en présence de la réalité, il n'a plus de signification indépendante, mais combien il exprime tendrement les sentiments réveillés dans les âmes par la grande action qui vient de s'accomplir!

Nous faisions mention, il y a un moment, de la messe solennelle des morts. Dans cette messe, l'encensement n'a lieu qu'à l'offertoire, aussi n'encense-t-on ni le livre des Évangiles, ni le chœur, ni le peuple. En général le rite funèbre est plus simple, et se dépouille de l'éclat extérieur de la messe solennelle. Il convient, en outre, qu'il y ait ici une certaine concentration, car l'Église dirige pour ainsi dire toute son attention sur le défunt. Aussi la plupart des encensements sont-ils omis, et le peuple n'est pas encensé, bien qu'au fond il ait autant de part au sacrifice qu'autrement. Quant à l'encensement des oblations de l'autel et du prêtre, l'Église ne les omet pas, afin d'exprimer le symbolisme de l'encens dans ce qu'il a de plus important. Après la messe des morts, a lieu encore l'encensement du catafalque ou du cercueil. Il convient en effet que, par cet encensement, la bénédiction et la

1. Les fidèles s'inclinent aujourd'hui profondément dès le commencement de la consécration, de sorte qu'ils ne voient pas le Très Saint-Sacrement. Mais à quelle fin les saintes espèces sont-elles élevées si ce n'est pour qu'on les regarde ? La même remarque s'applique à l'inclination qu'on fait pendant la bénédiction du Saint-Sacrement.

Digitized by Google

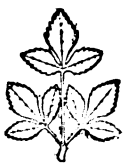
prière de l'Église, ainsi que le fruit du saint Sacrifice, soient aussitôt appliqués au défunt. De plus, il faut que la dépouille du défunt soit honorée, et que l'Église montre par les témoignages de son respect qu'elle reconnaît encore en lui un membre du Corps du CHRIST.

Disons encore que dans la cérémonie de la profession monastique, à l'offertoire de la messe pontificale, on encense le néo-profès couché sous le drap mortuaire.

Ce n'est pas ici le lieu d'ajouter des remarques pratiques sur la manière de faire l'encensement. Nos considérations ont avant tout pour but d'aider les pieux laïques à pénétrer davantage dans la véritable intelligence de la cérémonie que nous avons décrite, et si quelque ministre du sanctuaire les honorait de son attention, nous serions trop heureux d'avoir pu augmenter dans son cœur son estime et son amour pour ce rite magnifique.

Qu'on nous permette de terminer ce travail en résumant tout ce que nous venons de dire dans un texte lumineux de sainte Gertrude. Personne en effet n'a su mieux qu'elle représenter les plus profonds mystères de la théologie et de la mystique dans les délicieuses images de la sainte Écriture et de la liturgie.

« *Præbuit Deus* (Gertrudi) *cor suum dulcissimum in specie cujusdam aurei thuribuli; de quo tot (ascensiones) virgulæ fumi quasi ex aromatibus suave olentibus ascendebant ad Deum patrem, pro quot hominum generibus Dominus mortem sustinuit... Videbantur singulæ orationes ecclesiæ immisceri et simul ascendere cum fumo illo flagrantissimo, qui ascendebat de thuribulo cordis divini, ex cujus unione singulæ orationes ecclesiæ assumebant splendorem quemdam mirificum ac suavissimum spiramentum.* Dieu donna son très doux cœur à Gertrude sous la forme d'un encensoir d'or, dont s'élévaient vers Dieu le Père autant de colonnes de fumée odoriférante, qu'il y a d'espèces d'hommes pour lesquels il subit la mort... Les prières de l'Église semblaient se mêler à ces nuages de parfum, et monter avec eux, et recevaient de ce contact une admirable splendeur et un parfum des plus suaves. » (*Legat.* 4, 26, p. 384.)



Digitized by Google

LES QUATRE CENT CINQUANTE ÉLUS DE JUMIÈGE.

QUI dira tes splendeurs, ô moûtier de Jumiège,
Lorsqu'aux âges de foi, des dévoûments pieux,
De tes deux mille fils [1] l'innombrable cortège
Inondait de ses flots ton temple spacieux.

Tes chants se sont éteints ; mais sauvés de l'orage
Tes restes imposants vantent tes anciens jours ;
O chef-d'œuvre immortel de l'art du moyen âge,
Quel charme en tes portails, ton abside et tes tours !

Tes murs vibrent encor de tes pieux cantiques,
Et le vent qui soupire à travers tes débris
Réveille les accents des légendes antiques
De moines étendus sous tes gazons fleuris.

Assis sur le rebord de la large fontaine
Qui lance en murmurant ses argentines eaux,
Écoutons le zéphir comme une voix humaine,
Nous chanter un récit des âges les plus beaux.

Émule des vertus de Philibert son père,
Aicharde gouvernait sous son joug paternel
Neuf cents moines fervents qu'une règle sévère
Menait par les labeurs au repos éternel.

Sur le point de finir sa féconde carrière,
Et craignant que ses fils bientôt après sa mort
Ne perdissent l'élan de leur ferveur première,
Le saint pria le ciel de pourvoir à leur sort.

Une nuit que l'abbé, plein de cette pensée,
Dans le commun dortoir restait seul en éveil,
Tel qu'un éclair sorti d'une épaisse nuée
Il vit entrer un ange au visage vermeil.

Sa longue robe d'or était resplendissante ;
De ses ailes d'azur le vol était léger ;
Il tenait à la main une verge puissante.....
Quel mystère amenait le divin messager ?

Sans cesser un moment sa fervente prière,
Saint Aicharde suivit le séraphin des yeux,
Et vit sa verge d'or d'un signe de lumière
Désigner quatre cent cinquante fronts pieux.

1. Les chroniques parlent de l'âge d'or de Jumiège, où la célèbre abbaye fondée par saint Philibert, disciple de saint Wandrille, abbé de Fontenelle, ne comptait pas moins de neuf cents moines de chœur, et quinze cents frères convers.

Digitized by Google

Puis, lorsque terminant sa rapide conquête,
L'ange vint à passer devant son propre front,
« Bel ange, » dit l'abbé d'une voix inquiète,
« Pourrais-je pénétrer ce mystère profond ? »

« Le ciel bénit tes vœux, Aicharde, » reprit l'ange,
« Les fronts que j'ai marqués désignent les élus :
« Dans quatre jours le ciel recevra leur phalange
« Qui bientôt portera ton âme vers JÉSUS. »

L'aurore du grand jour fut celle d'une fête.
Aicharde convoqua tous ses fils en conseil :
« Que chacun des cinquante et quatre cents s'apprête
« A nous quitter avant le coucher du soleil. »

« Au milieu de la nuit, une main angélique
« De sa verge marqua les élus du Seigneur,
« Vous tous que Dieu choisit, par le saint viatique
« Au voyage dernier préparez votre cœur. »

« Puis au chapitre, allons chanter le saint office ;
« Pour le moine mourir dans le chœur, quelle mort !
« Que chacun des élus au prochain sacrifice
« Se range entre deux fils délaissés par le sort. »

Jamais on n'entendit de plus fervents cantiques !
Pleins d'un élan que rien n'aurait pu retenir,
Les élus préludaient aux concerts séraphiques
Auxquels avant la nuit tous ils devaient s'unir.

Or, tandis qu'ils chantaient, la céleste figure
Des élus revêtit un éclat radieux,
La splendeur jaillissait au travers de leur bure :
On eût dit dans la chair des esprits glorieux.

Quand de *Tierce* finit la sainte psalmodie,
On vit au même instant sans la moindre douleur
Cent des moines élus passer à l'autre vie...
Pour chanter dans les cieux un cantique meilleur.

Leur splendide trépas ranima les courages,
Les hymnes triomphants retentirent plus fort,
Et vers la fin de *Sexte*, aux célestes rivages
Cent autres abordaient moissonnés par la mort.

On crut que les défunts poursuivaient leurs prières,
Car le chant redoubla de vigueur et d'entrain :
Quand *None* s'acheva, vers les divines sphères
Cent de plus s'envolaient en radieux essaim.

Mais déjà le soleil à l'horizon s'incline :
C'est l'heure de chanter l'hymne *Magnificat*.
Le saint abbé l'entonne et, lorsqu'il se termine,
Encore cent élus achèvent leur combat.

Digitized by Google

Cinquante survivaient pour l'heure de *Complie ;*
Leur éclat resplendit d'espérance et d'amour...
Dès que du chant du soir la tâche est accomplie,
Auprès des quatre cents ils tombent à leur tour.

Et quand la nuit jeta son voile sur la Seine,
Les élus de la veille avaient quitté leurs corps,
Et ceux qui survivaient à l'émouvante scène
Embrassaient à genoux leurs heureux frères morts.....

Et de nos jours encor leur parfum monastique
Que la brise promène à travers tes débris
Rappelle au pèlerin la légende héroïque
Des saints élus couchés sous tes gazons fleuris.

LE CHEF DE SAINT WANDRILLE,

FONDATEUR ET ABBÉ DE FONTENELLE.

la première nouvelle de l'arrivée de quelque sainte relique sur le territoire de leur église, nos pères sortaient à sa rencontre, précédés des croix étincelantes d'or et de pierreries, parés de leurs plus riches ornements, et chantant des hymnes de jubilation et de triomphe. Ils ne se contentaient pas d'insérer le nom de leur nouveau protecteur au calendrier parmi les fêtes solennelles ; souvent, pour abriter cette humble poussière, on voyait surgir un riche et puissant monastère qui redisait à tous les âges le nom et les mérites de quelque martyr auparavant ignoré, d'une vierge du Seigneur, ou d'un saint confesseur dont la vie cachée aux yeux du monde avait réjoui les anges de Dieu.

Si nous ne pouvons plus prétendre à ces manifestations de la foi d'un autre âge, du moins nous regardons comme un pieux devoir de faire revivre la mémoire d'un saint abbé, dont le culte, jadis célèbre, subsiste encore de nos jours dans l'Église de Gand, et dont le chef sacré, caché depuis près d'un siècle, et révélé enfin au moment voulu par le Créateur, vient d'être rendu à l'amour et à la vénération des fils du cloître.

***

Au commencement du VIIe siècle, il y avait à la cour du roi Dagobert un noble seigneur nommé Wandrégisile, nom que les générations ont changé peu à peu en celui de Wandrille. Successivement exacteur et comte du Palais, il se vit d'abord contraint de consentir à la conclusion d'une

Digitized by Google

union terrestre imposée par l'influence et le désir de ses parents. Mais, le soir même des noces, le nouvel époux représenta si vivement à la jeune vierge le bonheur de ceux qui suivent l'Agneau en tout lieu, que celle-ci, rendant grâces à Dieu, quitta peu après le monde pour prendre le voile dans un monastère. Bientôt Wandrille lui-même s'enfuit du palais, durant la nuit et alla frapper à la porte du monastère de Montfaucon, en Champagne, où il vécut quelque temps sous la conduite du saint abbé Baudri.

Le roi irrité ne tarda pas à rappeler au palais le noble franc. Celui-ci, obéissant bien qu'à contre-cœur, quitta sa chère solitude, et se mit en route. Or, comme il arrivait devant la demeure royale, il aperçut un pauvre homme tombé dans la boue à côté de sa charrette renversée; loin de lui porter secours, les passants lui marchaient sans pitié sur le corps. A ce spectacle, le cœur de Wandrille s'émut de compassion; il descendit de cheval, releva le malheureux qu'il aida ensuite à redresser sa charrette, et se disposa à entrer chez le roi. Les courtisans, l'apercevant de loin tout couvert de boue, se préparaient à l'accueillir par leurs huées dérisoires, lorsque le roi vit soudain un ange éclatant de beauté qui, s'approchant de l'ancien comte du Palais, entoura ses vêtements d'un éclat extraordinaire. Touché de ce prodige, Dagobert permit à l'homme de Dieu d'aller de nouveau contempler la gloire de son Seigneur.

***

Wandrille, libre désormais, ne demeure pas longtemps à Montfaucon. Suivant les inspirations de la grâce qui le conduit, il parcourt en pieux pèlerin les principaux sanctuaires de la vie monastique à cette époque. Dans la sauvage solitude de Saint-Ursanne sur les bords du Doubs, il soutient contre le démon et la chair des luttes héroïques, dont il sort toujours vainqueur. Une nuit cependant il s'adonne au sommeil plus que de coutume; à son réveil, l'antique ennemi lui dit en ricanant: « Hein! j'ai été plus vigilant que toi, cette nuit. » — « Hélas ! s'écrie le saint en gémissant, il n'est que trop vrai, j'ai péché, mais ma chair va expier cette faiblesse. » Il court aussitôt vers le fleuve, brise l'épaisse couche de glace qui le couvre, et se plonge au sein des ondes glaciales, en faisant entendre au milieu de ses sanglots la suave mélodie des cantiques du Roi-Prophète. A Bobbio, où il se rend ensuite, il recueille avec une pieuse avidité les traditions et la doctrine du grand Colomban; enfin un séjour de dix années au monastère de Romainmoutier achève de le façonner aux vertus et aux usages de la vie cénobitique. Il avait déjà atteint l'âge de cinquante ans, lorsque Dieu, voulant faire de lui le père d'une nombreuse génération de moines et de saints, résolut de révéler enfin au monde cette perle précieuse cachée jusque-là dans ses trésors.

***

Digitized by Google

En ce temps-là, l'illustre pontife saint Ouen, (Audoenus) gouvernait l'Église de Rouen, métropole de la Neustrie. Wandrille l'avait eu jadis pour condisciple à l'école du palais ; il avait maintes fois entendu parler des vertus et de la sagesse du nouvel évêque. Mû par ces circonstances et surtout par l'Esprit de Dieu qui dirigeait tous ses pas, il sollicita et obtint la permission de se rendre près de son pieux ami. Celui-ci, tout heureux, le reçut à bras ouverts, et se hâta de l'attacher à sa personne en lui imposant les ordres de la sainte hiérarchie jusqu'au sacerdoce. Mais Wandrille, qui se sentait attiré vers la solitude, priait sans cesse le Seigneur de lui présenter une occasion favorable pour y vaquer de nouveau à la vie céleste et contemplative. Enfin il obtint du maire du Palais Erchinoald, son parent, le Val de Fontenelle, situé près de l'embouchure de la Seine, dans la forêt de Jumièges. Là, le saint jeta les fondements de cet auguste monastère qui fut pendant six siècles consécutifs une pépinière de saints, de pontifes et d'apôtres. De ce lieu à jamais vénérable sont sortis Ansbert, archevêque de Rouen; Lambert de Lyon; Wulfran de Sens, l'infatigable évangélisateur des Frisons ; Erembert de Toulouse ; Bain de Térouanne ; Hugues de Rouen et de Bayeux. Puis vient une foule d'autres saints abbés avec leur nombreux troupeau de moines: Ermeland d'Aindre, Gennard de Fray, Anségise, Gérard et Gerbert de Fontenelle, Gontard de Jumièges. Comment les énumérer tous ici ? Qu'il nous suffise de dire que plus de trente-cinq ont mérité les honneurs du culte public que l'Église rend aux bienheureux.

Des fruits si merveilleux sont dus sans doute en partie aux règles pleines de sagesse et de discrétion suivies dans le nouveau monastère, et en particulier au Code immortel de saint Benoît, déjà répandu partout, et qui devait bientôt faire loi à l'exclusion de tous les autres ; mais aussi la doctrine et les exemples de Wandrille y contribuèrent pour une large part. Le premier secret de la puissante vitalité de ces antiques abbayes fut toujours, en effet, de trouver dans l'abbé le guide, l'exemple, en un mot la règle vivante, le moteur puissant, universel, des âmes confiées à sa garde vigilante et paternelle.

***

Au reste, l'activité de Wandrille ne se bornait pas à l'intérieur de son propre monastère ; le nombre de ses disciples, qui dépassait déjà trois cents, l'obligea bientôt à fonder de nouveaux asiles de travail et de prière ; de nombreux essaims de vierges voulurent aussi se mettre sous sa conduite, en sorte que le saint peut être considéré comme le véritable Patriarche de la vie monastique dans ce pays de Neustrie, où elle devait produire tant de merveilles. Bien plus, son zèle infatigable ne tarda pas à faire de lui l'apôtre de tout le pays de Caux, alors chrétien seulement de nom ; l'homme de Dieu y propagea tellement le règne du CHRIST, que dans la suite les habitants ne pouvaient rencontrer un prêtre ou un moine sans se prosterner jusqu'à terre devant lui. Malgré ces succès prodigieux, Wandrille n'oubliait

Digitized by Google

pas le trésor sans prix de l'humilité ; jusqu'au dernier jour, on le vit marcher le premier au travail en tête des plus jeunes frères, et se faire une règle de ne point mettre le pied hors du monastère sans la permission de l'évêque saint Ouen ; celui-ci, de son côté, chérissait tendrement le saint abbé, et se plaisait à rendre visite aux frères de Fontenelle. On montra longtemps, dans une dépendance de l'abbaye, les modestes bancs où les deux amis venaient s'asseoir, en compagnie du bienheureux Philibert, père du monastère voisin de Jumièges, pour s'entretenir des joies de la patrie céleste, et des moyens de prêcher partout la paix.

***

Cependant le vénérable père soupirait depuis longtemps après la fin de son exil. Souvent on l'entendait s'écrier : « Hélas ! que mon pèlerinage est long ! O bon Jésus ! délivrez-moi de cette vallée de larmes, car j'ai un ardent désir de vous voir. »

Enfin le ciel exauça ses prières. Durant trois jours et trois nuits, le bienheureux, insensible aux choses de la terre, contempla dans une extase sublime la gloire qui lui était réservée. Alors les frères tout en larmes accoururent auprès du saint abbé. « Qu'allons-nous faire désormais ? se demandaient-ils les uns aux autres. Père bien-aimé, pourquoi déjà nous quitter? » Et ils se prosternèrent à terre, car leur cœur était en proie à la plus vive douleur.

— « Mes fils, dit le saint vieillard, observez toujours les préceptes que je vous ai enseignés ; gardez avec soin la charité et l'humilité, et le Seigneur sera avec vous tous les jours de votre vie. »

Puis, par trois fois, il appela tout joyeux le moine Agathon ; celui-ci, après avoir mené une sainte vie dans le monastère, avait quitté depuis quelque temps la vallée d'exil. Les frères comprirent alors que le Seigneur avait envoyé ses saints pour assister au départ du bienheureux.

En effet, un frère qui se trouvait à la même heure prosterné en prière sur le pavé de sa cellule entendit les accents mélodieux de la sainte psalmodie retentir dans le lointain. Il pensa d'abord que c'était le chant des moines pour le départ de l'homme de Dieu. Mais n'ayant trouvé personne dans la basilique, il se rendit en toute hâte à l'endroit où se trouvait le saint, et interrogea les frères qui n'avaient remarqué aucun bruit. En ce moment le bienheureux père, élevant la voix, leur dit : « Pouvez-vous chanter avec ceux qui psalmodient ici ? » Ils répondirent : « Seigneur, nous ne savons qui ils sont ; vous seul pouvez le dire. » Et lui, la face rayonnante d'allégresse, se réjouissait dans le Seigneur, et dans son cœur chantait avec les bienheureux.

Enfin, muni du signe de la croix salutaire, et assisté au dernier moment par l'évêque de Rouen, son vénérable ami, il rendit au ciel son âme bienheureuse, à laquelle le Seigneur Jésus ouvrit aussitôt les portes de son saint Paradis. C'était le 22e jour de juillet de l'an 667.

***

Digitized by Google

Les frères ensevelirent le corps du saint abbé dans la basilique de Saint-Paul, l'un des sept sanctuaires élevés par l'homme de Dieu. Depuis ce jour, les miracles ne cessèrent pas à son tombeau, et bientôt sa fête prit rang parmi les solennités les plus populaires de toute la contrée.

Un jour cependant les moines de Fontenelle se virent contraints de prendre la fuite devant les terribles Normands. Ils emportèrent avec eux, comme leur plus cher trésor, le corps de leur saint fondateur, sur le passage duquel Dieu se plut à semer des prodiges sans nombre. Différentes contrées du nord de la France eurent alors l'honneur de donner l'hospitalité aux membres glorieux du confesseur du CHRIST ; puis Chartres les vit à son tour, et leur fournit un asile dans la basilique de Saint-Chéron; l'arrivée des envahisseurs sous les murs de cette ville au commencement du Xe siècle obligea les moines à reporter à Boulogne-sur-Mer les précieuses reliques. C'est là qu'elles restèrent jusqu'en l'année 944.

A cette époque, le comte de Flandre Arnoud le Grand, ayant relevé de ses ruines le monastère de Saint-Pierre du Mont-Blandin à Gand, chargea le saint réformateur Gérard, abbé de Brogne, d'y transférer le corps de saint Wandrille. La translation eut lieu avec une pompe extraordinaire, le 3 septembre 944. Parmi les prodiges qui l'accompagnèrent, on remarqua que le mont Blandin, à l'approche du saint de Dieu, se couvrit de fleurs de toutes sortes, et on vit paraître aux arbres des fruits noués comme au printemps. La même merveille se renouvelait encore plusieurs siècles après au même jour ; on recueillait avec un pieux respect ces fleurs miraculeuses, on les envoyait aux parents et aux amis absents, et plus d'une fois le ciel s'en servit pour opérer les plus étonnants prodiges.

A partir de ce jour une nouvelle ère de prospérité commença pour le monastère du Mont-Blandin, qui regarda dès lors le saint abbé de Fontenelle comme son patron spécial et son protecteur auprès de Dieu. De là, son culte se répandit dans les villages de la Belgique (1), tandis qu'un moine de Gand, le vénérable Maynard, allait relever l'antique monastère neustrien, qui ne tarda pas dès lors à reprendre son antique splendeur.

***

Ces reliques précieuses furent conservées avec soin par les moines du Mont-Blandin jusqu'au milieu du XVIe siècle. A cette époque, par un jugement impénétrable de la divine justice, elles tombèrent au pouvoir des calvinistes, et chaque année l'Église de Gand en déplore la perte dans son office.

Néanmoins le pieux trésor n'avait point disparu entièrement avec le pillage de l'abbaye gantoise. Depuis le milieu du XIe siècle, l'Église de Fontenelle gardait religieusement un bras du saint abbé concédé à cette

1. Deux des églises dédiées alors à saint Wandrille subsistent encore ; ce sont celles de Wadelincourt dans le Hainaut et de Beerst dans la Flandre Occidentale.

Digitized by Google

époque par les moines du Mont-Blandin, et cette relique insigne soustraite aux ravages de la grande Révolution continue d'attirer chaque année plus de douze mille pèlerins, dont la foi est souvent récompensée par des miracles.

Mais la Belgique elle-même abritait encore au fond d'un de ses nombreux monastères plusieurs parties remarquables du corps de saint Wandrille. Après sa visite au trésor de l'abbaye de Brogne, le chanoine Rayssius les consigna en ces termes dans son *Hierogazophylacium belgicum* de 1628. Il mentionne d'abord le bras du saint Confesseur, dont parle déjà le biographe de saint Gérard ; puis il ajoute :

« Item, ejusdem magnam partem capitis, simul cum uno dente et duobus manuum digitis, ac nonnullis ejus capillis (1). »

De son côté, Dom Gérard Souris, prieur de Brogne, dans son Catalogue de 1618, mentionne dans les mêmes termes l'existence de la relique, ajoutant, d'après la tradition locale, que saint Gérard lui-même l'avait rapportée de Gand à son monastère.

Or, au mois de janvier 1877, on découvrit à Namur, derrière le maître-autel de l'église Saint-Loup, un coffre plein de reliques. L'une d'elles, enveloppée soigneusement de toutes parts par des lambeaux de soie et d'étoffes diverses, contenait cette inscription sur parchemin :

Iste pannus conti
net partem magnam
de capiti preciosis
simi confessoris Xri
Wandregisili abba
tis fontenalensis
cenobii. dens ipsius. et
de capillis ejus. atq ; duo
digiti de manu. cujus de
posicio celebratur XI Kl.
augusti.

« Ce morceau d'étoffe contient une grande partie de la tête du très précieux Confesseur du CHRIST Wandrille, abbé du monastère de Fontenelle; une dent du même et de ses cheveux, ainsi que deux doigts de la main ; sa déposition se célèbre le 11 des calendes d'août. »

Lors même que d'autres renseignements eussent complètement fait défaut, cet authentique en due forme, remontant, suivant toute probabilité, jusqu'au Xe siècle, eût suffi pour prouver le culte immémorial rendu à la relique. Mais comment ne pas remarquer de suite l'analogie parfaite qui existe entre les expressions de Dom Souris et de Rayssius, et les indications fournies par l'antique parchemin ? Il est évident que ceux-ci avaient sous les yeux ce document primitif, lorsqu'ils dressèrent leur catalogue.

Cette conclusion est encore confirmée par l'examen des nombreux authentiques trouvés dans le même coffre. Beaucoup en effet mentionnent

1. « Encore, une grande partie de son Chef, avec une dent, deux doigts et plusieurs cheveux. »

Digitized by Google

les reliques de saints transférés au Mont-Blandin par saint Gérard en même temps que saint Wandrille, et dont les noms également se trouvent consignés dans les deux catalogues du XVIIe siècle. Nous citerons entre autres les inscriptions suivantes, qui présentent un intérêt particulier :

« De la chasuble de saint Ansbert, évêque, qui fut dans son sépulcre ;

Du petit vase dans lequel le bienheureux Wandrille, le saint pontife Audoenus et le précieux confesseur Philibert buvaient dans la charité du CHRIST ;

Des souliers dont se servait dans sa vieillesse le bienheureux Wandrille, abbé de Fontenelle ;

Du suaire dont son corps sacré fut couvert dans le sépulcre. »

Au reste, il n'y a pas lieu de s'étonner en retrouvant à Namur les reliques de l'abbaye de Brogne. On sait que ce monastère avait été annexé à la mense épiscopale de Namur dès le XVIe siècle, et les témoignages oraux et écrits abondent pour prouver qu'à l'approche des Français les religieux de l'abbaye se hâtèrent de mettre en sûreté leurs plus précieux trésors en les transportant en cette ville, soit à l'évêché, soit dans les diverses églises.

Aussi dès que la pieuse générosité des Sœurs de Notre-Dame, qui avaient conservé soigneusement le chef sacré depuis sa découverte, eut rendu aux moines de Saint-Benoît de Maredsous ce pieux héritage de leurs pères, le Révérendissime Père abbé, Dom Placide Wolter, n'hésita pas à solliciter l'approbation de l'Ordinaire, nécessaire pour constater régulièrement l'identité de l'insigne relique. Monseigneur Goossens, évêque de Namur, après un mûr examen, rendit enfin son jugement définitif, par des lettres datées du 4 décembre 1883. Sa Grandeur déclara qu'il y avait dans le cas présent toute la certitude requise pour autoriser l'exposition solennelle et la vénération publique.

***

Depuis ce jour, le chef du glorieux abbé de Fontenelle repose sous l'autel de la chapelle abbatiale, entouré des pieux hommages des moines heureux de sa présence. Espérons que bientôt, grâce à cette générosité qui ne fait jamais défaut dans notre chrétienne Belgique, une châsse digne de ce trésor inestimable permettra d'offrir, avec tous les honneurs requis, cette précieuse relique au respect et à l'amour des fidèles.

Digitized by Google

ÉLEVÉ.

QUAND un Romain devenait père, on déposait à ses pieds son enfant nouveau-né. Si, de ses mains, il l'*élevait* de terre, l'enfant devait vivre, grandir, et devenir comme lui citoyen de cette Rome antique et superbe. — Sinon, la mort était son partage.

Père chrétien, vous dont le cœur est haut et les destinées sublimes, si Dieu vous donne un fils, prenez-le, vous aussi, dans vos bras, *élevez*-le vers Dieu votre maître et le sien, faites-lui voir le ciel, but de son terrestre voyage ; et que cet acte d'oblation spontanée soit pour lui, comme pour le jeune Romain, l'emblème de la vie, mais de la vie véritable, de celle qui ne finit jamais !

Bientôt alors commencera une autre *élévation*, celle dont la première, faite au seuil même de l'existence, n'aura été que l'image : l'*éducation*.

***

Avez-vous songé sérieusement au sens profond de ce mot : *Éducation*, de *e-ducere*, action de conduire de bas en haut ?

Votre enfant, lorsqu'il vient au monde, qu'est-il ? Un être abject, né dans le péché, ennemi de Dieu, un objet d'horreur pour les élus.

Le saint Baptême, il est vrai, ne tarde pas à le réhabiliter ; grâce au sang de JÉSUS-CHRIST, qui a été versé pour lui, il rentre dans l'amitié de Dieu, et devient pour lui un objet de complaisance et d'amour.

Mais attendez. Ne croyez pas que tous les germes du mal aient disparu en lui. Hélas ! le péché originel a laissé en son âme des traces profondes. La maladie a cessé, mais ses suites et ses effets sont là, toujours menaçants, sans cesse renaissants : faiblesses, défaillances, passions de l'âme. — Il faut veiller.

Là, père chrétien, commence votre mission.

Il vous faut conduire votre fils *de bas en haut, l'élever*.

Un an ne se sera point écoulé, que déjà votre œil perspicace aura découvert en lui le germe de bien des vices.

Que sont donc ces colères, ces cris perçants, ces tressaillements de tout son petit corps, si l'on vient à le contrarier dans ses petites volontés naissantes ? — C'est l'orgueil.

Et cette avidité dans ses repas, si modestes qu'ils soient, cette

Digitized by Google

gloutonnerie qui se fait jour, cet amour de ses aises qui se manifeste partout, — qu'est-ce ? — La sensualité, oui, déjà la concupiscence de la chair.

L'amour du lucre lui-même, l'avarice, se fraie un passage dans cette âme si tendre, pleine, à la fois, de vices, et, je me hâte de le dire, ah ! oui, pleine de vertus.

Car Dieu a déposé, dans cette terre vierge et féconde, les germes de tout bien à côté de l'ivraie que l'ennemi y a semé.

A vous, père et mère chrétiens, à vous d'arracher les ronces et les épines, à vous d'arroser, de cultiver le bon grain, de lui faire porter humblement vers le ciel ses gros épis dorés.

Commencez donc, dès l'enfance première, à couper à leur base, dans l'âme de vos enfants, les trois grandes passions ; écrasez le mal, foulez-le aux pieds, et permettez au bien de s'*élever*.

***

Et comment vous acquitterez-vous de cette première et si grande mission ? — En ne *gâtant* pas vos enfants.

S'ils sont colères, difficiles, orgueilleux, — humiliez-les doucement, sans les brusquer. Montrez-leur qu'ils ont en vous un maître en même temps qu'un père, et que leur premier et unique devoir est de se soumettre. — Mais cette obéissance que vous leur imposez, faites-leur voir aussitôt qu'elle a sa source en Dieu, et que vous-même, en commandant, vous obéissez.

Ils se montrent gloutons, sensuels, amateurs de leurs aises ? — Mettez des bornes à leurs appétits déréglés, faites-leur manger ce qu'ils n'aiment pas, et faire ce qu'ils ne veulent pas. — Il faut que la bête se soumette et que l'âme commande.

Un jour aussi viendra où, pour la première fois, vous observerez en eux l'égoïsme, source de l'avarice. — Aussitôt, obligez-les à se dessaisir de l'objet qu'ils affectionnent, à le donner volontairement, à renoncer à ce qu'ils convoitent.

Mais tout cela, n'est-ce pas trop demander dans un âge aussi tendre ? — Non, mille fois non.

L'expérience nous prouve chaque jour que l'on peut obtenir bien plus encore : mais à une condition, c'est que l'on *élèvera* ces jeunes et tendres cœurs vers leur Dieu, leur Sauveur, leur rémunérateur.

***

Ces bases premières solidement posées dans l'enfance, vous n'avez plus, dans la première jeunesse, qu'à reprendre en sous-œuvre le même travail.

Digitized by Google

L'âge de raison est là. Les mêmes passions reparaissent sous diverses formes. — Contentez-vous de rappeler toujours à vos fils les principes excellents et solides qui ont illuminé leurs premiers pas en ce monde : humilité, mortification, charité. La raison ne fera qu'en affermir les racines, et aidera puissamment à en assurer les effets.

Tandis que le corps grandit, l'âme s'*élève*. L'éducation se fait. — Je dirai plus ; elle est faite. — Car ce qui reste à accomplir n'est plus que le couronnement de l'œuvre.

*
* *

Père et mère chrétiens, choisissez alors des maîtres craignant Dieu ; par vocation et par état, plus versés que vous ne l'êtes dans les voies de la vérité et de la science, ils achèveront votre œuvre, et feront de vos fils des hommes au cœur droit, à l'âme virile, à l'intelligence ouverte, large et bien ornée ; des hommes humbles, mortifiés, charitables ; des hommes de travail, d'action, d'abnégation et de dévouement ; des hommes utiles à leur patrie, fidèles à leur foyer, et ardents au service de leur Dieu !

Mais tout cela, ils ne le feront que si vous leur remettez entre les mains des enfants bien *élevés*.

Si vos enfants sont *gâtés*, malheur à eux, malheur à vous, — tout est perdu !

Et si les maîtres sont sages, ils refuseront la tâche ardue que vous leur proposez. — Car leurs efforts seraient inutiles.

*
* *

Parents chrétiens, *élevez* vos enfants vers Dieu !

Un cœur d'or, une main de fer, une âme de feu. — Voilà tout ce qu'il vous faut.

Digitized by Google

VARIÉTÉS ET NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

LES TRAPPISTES EN CHINE.

C'EST à quelques lieues seulement de la capitale du Céleste Empire que nos frères de la réforme de l'abbé de Rancé viennent de s'établir. La première idée de fonder une Trappe en Chine remonte au concile tenu à Pékin en 1880, mais il n'y a qu'un an que ce projet a été mis à exécution. La petite colonie est partie de la Trappe de Tamié (Savoie); un novice, Henri Vanuutberghe, prêtre du diocèse de Bruges, s'est joint à eux. Voici quelques passages de lettres écrites par le R. P. Ephrem, supérieur de la Trappe de Yang-Kia-Ko (1), dont le nom peu harmonieux s'est changé en celui de Notre-Dame de la Consolation : « Nous sommes arrivés à destination le 16 juillet, jour où, par une coïncidence vraiment remarquable, l'Ordo romain que suivent les Lazaristes, qui nous avaient fait le meilleur accueil et dont nous partagions la table depuis plus de six semaines, indiquait la fête de notre bienheureux Père saint Benoît. Puissions-nous marcher sur ses traces et implanter sa règle dans ce vaste empire. On avait dit que notre domaine aurait dix lieues de tour ; c'est une erreur ; on a confondu les *li* chinoises avec les lieues françaises. Cela n'empêche que la propriété est immense ; mais elle est entièrement coupée par des collines et des vallons qui donnent un singulier aspect au paysage. Ceux qui aiment la belle nature et le pittoresque se trouveront dans leur élément. Pour nous reconnaître dans ce dédale, j'ai imaginé de transporter la France en Chine en baptisant les divers lieux, monts et vallées, des noms si beaux de Tamié, Sept-Fons, Cîteaux, Clairveaux. Il y a le chêne de saint Bernard, ceux de saint Albéric et de saint Étienne (2). Plus tard nous trouverons Lourdes, la Salette, Fourvières, et quand les principales éminences seront surmontées de croix se dessinant sur le ciel, jugez de l'effet du tableau. Tout cela, me direz-vous, est bien poétique et semble trop beau. Mais vous me pardonnerez ce modeste rêve et nos humbles espérances. Ne faut-il pas s'encourager un peu dans la voie si pénible qui est devant nous et dire à son âme tentée parfois de découragement : *Euge, euge. Peto ut aspicias cœlum* (Courage, courage. Regarde donc le ciel) ? Je ne me fais pas illusion, il y a fort à faire, et il faudrait un saint pour commencer une œuvre semblable, vaincre les difficultés de la langue, des mœurs, de la température. Mais le Seigneur est toujours fidèle

1. Cfr. *Missions catholiques*, 1883, pp. 195, 304, 565, 569 ; — 1884, p. 184.

2. Saint Albéric et saint Étienne sont, avec saint Robert, les fondateurs de la réforme cistercienne de l'Ordre de Saint-Benoît.

Digitized by Google

à sa parole : *Infirma mundi elegit.* Il choisit ce qui n'est rien selon le monde.

Pour être dans le vrai, je dois dire qu'il y a des éléments de succès, mais il faut le temps, la patience et surtout la bénédiction du bon Dieu. Elle ne nous manquera pas si nous lui sommes fidèles. Le cardinal Simeoni donne son approbation à cette entreprise avec des expressions flatteuses pour nous; les vocations viendront, et Mgr Delaplace, qui connaît très bien la Chine où il habite depuis 35 ans, élabore en ce moment un mandement destiné à faire apprécier notre Ordre, son but et son utilité. Les bras ne nous manqueront pas. Nous aurons à notre disposition les pupilles de la Sainte-Enfance qui logeront dans notre propriété même, à 5 minutes du monastère. On voulait construire cette année un corps de bâtiment, et continuer l'an prochain une autre aile, mais vers le 15 octobre on a dû suspendre les travaux. Nous ne pourrons donc occuper avant le mois de juin les bâtiments qui nous étaient destinés. Il est vrai que nous pâtirons un peu dans nos cellules aux fenêtres de papier, et que les quatre nouveaux confrères qui sont actuellement à Pékin, et qui nous rejoindront bientôt, n'auront qu'un seul appartement ; mais il faut bien que les commencements rappellent Bethléem et Nazareth. Où serait le mérite ? Ne faut-il pas d'ailleurs acheter son titre de Fondateur par quelque privation ?

Nous avons été au milieu de toutes sortes d'ouvriers, maçons, charpentiers, tailleurs de pierres. Ils ne vont pas très vite ; mais aussi il faut voir leurs outils. Tubalcaïn devait faire mieux. On est surpris des résultats qu'ils obtiennent avec des moyens aussi imparfaits. Ils sont comme le castor : ils imitent, mais n'améliorent pas. Aussi toutes les maisons se ressemblent, tous les habits ont la même coupe. Uniformité, régularité sont les marques distinctives de ce peuple.

Nous allons profiter de l'hiver pour nous retremper dans nos pieux exercices, apprendre sérieusement le chinois et dresser nos plans pour le printemps. On nous donnera à cette époque un certain nombre d'enfants pour lesquels on va construire une habitation tout à fait indépendante de notre monastère. Nous les dirigerons et nous tâcherons de leur inculquer les bons principes. Aussitôt que nous serons *chez nous*, je pense et j'espère gagner quelques protestants.

Sans vouloir pénétrer les desseins du Seigneur, je crois pouvoir dire que l'Ordre monastique est destiné à travailler pour une large part à la régénération de la Chine.

Priez donc et faites prier pour nous et pour la Chine. Puissions-nous être du nombre des futurs apôtres des derniers temps, et si notre sang peut contribuer à la régénération de ce pays, nous l'offrirons de grand cœur. »

Digitized by Google

CHEZ LES IROQUOIS.

BEAUCOUP de nos compatriotes connaissent déjà la distinction honorable accordée dernièrement par Sa Sainteté Léon XIII à l'un de nos frères en saint Benoît, le Révérendissime Père Dom Henri Smeulders, moine de l'abbaye cistercienne de Bornhem, et résidant à Rome depuis bon nombre d'années : la mission spéciale de délégué apostolique au Canada lui a été confiée. Il s'en acquitte en ce moment avec tout le succès qu'on pouvait attendre de son dévouement à la sainte Église. Il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs d'apprendre quelques détails sur une visite qu'il fit aux Iroquois lors de son passage par Montréal. Nous les empruntons à une correspondance adressée à l'*Étendard* de Montréal :.

A l'arrivée de l'illustre voyageur à Caughnawaga, la foule des Iroquois se pressait sur le rivage pour recevoir une première bénédiction. De superbes voitures attendaient pour que Monseigneur y prît place. Il fit triomphalement, entre deux haies de figures humaines, le trajet qui sépare le quai de l'église.

Monseigneur paraissait ému en bénissant cette foule « de fiers guerriers d'autrefois », comme il aimait à les nommer.

L'église était décorée avec beaucoup de goût, et je dirai même de richesse. Monseigneur assista aux exercices du mois de Marie.

Puisse cette bonne Mère vouloir agréer ces ferventes prières iroquoises faites en son honneur! Le chant fut beau, bien exécuté. Pendant ce temps, Monseigneur, agenouillé sur son prie-Dieu, au milieu du chœur, était absorbé dans la prière; il priait..... et entendait prier..... là même où, peut-être, trois cents ans auparavant, les « fiers guerriers d'autrefois » mangeaient leurs victimes. O sainte religion, que tu parais puissante à celui qui se trouve en présence d'une tribu iroquoise prosternée devant le représentant de l'auguste successeur de saint Pierre!

Dans la soirée, Son Excellence écouta avec intérêt le récit touchant de la conversion de cette farouche tribu, examina avec attention leurs livres iroquois, les manuscrits des missionnaires, *le vieux bréviaire des Récollets* précédé de notes si précieuses, *le pupitre de Charlevoix* que, pour ma part, je baisai avec respect, et sur lequel le Rév. M. de Bie tenait à honneur d'écrire une lettre à ses confrères de Hollande.

Dimanche matin, Monseigneur dit sa messe à 6 heures et demie. Il y avait foule dans l'église ; il y eut chant et musique et grand nombre de communions. A 9 heures et demie, le Révérend M. de Bie, assisté des Révérends Pères Lacombe et Lacasse, célébra la grand'messe. Monseigneur assistait au trône, revêtu de la chape de drap d'or et de la mitre précieuse,

Digitized by Google

ayant à ses côtés les Révérends Pères Antoine et Buttin. L'*Introït*, le *Gloria*, le *Credo* furent chantés, comme d'habitude, dit-on, en langue iroquoise, et avec beaucoup d'entrain..

Après la messe, un jeune Iroquois, élève de rhétorique chez les Révérends Pères Jésuites de Montréal, du nom de Jean-Baptiste Anouassienté, se présenta avec beaucoup d'élégance devant Mgr le commissaire apostolique, et lut en iroquois d'abord, puis en français, l'adresse suivante :

A Son Excellence Dom Henri Smeulders, commissaire apostolique au Canada.

MON PÈRE,

Nous, soussignés, chefs et jeunes gens de Caughnawaga, avons été très heureux d'apprendre que vous viendriez nous visiter. C'est de tout notre cœur que nous vous saluons, parce que vous représentez à nos yeux Notre Saint-Père le Pape. Vous venez de la ville où est le Siège de Celui qui est sur la terre, le Chef de l'Église de JÉSUS-CHRIST. Vous travaillez pour lui, vous l'aidez dans le gouvernement de cette Église, dans la solution des graves questions qui le concernent parmi les hommes de différentes langues et de différentes tribus. C'est lui qui vous a envoyé en ce pays, c'est de sa part une marque d'estime et de confiance à notre égard. Malgré vos nombreuses occupations, vous avez bien voulu venir nous visiter, nous vous en témoignons notre reconnaissance.

Voilà plus de 200 ans que le Maître de la vie a fait à nos ancêtres la grâce d'arriver à la connaissance de la religion catholique dont le chef est sur la terre le successeur de saint Pierre. Il les a retirés des ténèbres, et les a appelés à la lumière.

Veuillez bien, mon Père, prier pour nous afin que Dieu daigne augmenter en nos cœurs l'amour de la religion à laquelle il nous a appelés, pour que nous marchions sur les traces de nos ancêtres qui étaient de si fervents chrétiens, après leur conversion au christianisme.

Nous espérons que la bénédiction que vous allez nous donner au nom de Celui qui est le Chef de l'Église dans le monde entier attirera sur nous cette faveur. »

Son Excellence répondit à cette adresse à peu près en ces termes :

MES BONS FRÈRES,

Je vous remercie bien des sentiments de respect et d'amour que vous venez de m'exprimer. Je sais que ce n'est pas à moi que s'adressent vos touchantes paroles, mais à Celui que, quoique indigne, je représente. Depuis longtemps, je désirais voir cette vaillante tribu iroquoise qui a joué un si grand rôle dans l'histoire des luttes de ce pays ; je suis heureux de la voir si pieuse et si dévouée à la Vierge Marie, comme j'en ai été témoin hier soir. L'Église catholique, en vous recevant dans son sein, ne vous a pas enlevé votre titre de guerriers ; elle veut que vous soyez ses « fiers

Digitized by Google

guerriers », ses soldats. Sachez, mes enfants, que dans les combats qu'elle vous invite à livrer,la prière est l'arme qu'elle vous présente. Employez cette arme contre les ennemis de votre salut avec autant d'habileté et de persévérance que vous vous serviez autrefois de votre *tomahawk* de guerre.

Continuez à vous réunir au pied de l'autel de votre église ; c'est dans la prière fervente et persévérante que vous saurez remporter la victoire ; c'est dans cette prière, revêtue des conditions voulues, que votre intelligence comprendra le prix des choses spirituelles, l'importance de bien élever vos enfants, la nécessité de fuir l'oisiveté et l'intempérance, vices qui traînent après eux la dégradation de l'individu, le malheur des familles et la ruine des nations. Priez, et dans la prière vous comprendrez l'utilité pour vous, au double point de vue de vos intérêts spirituels et temporels, de cultiver vos fertiles champs, de jouir dans vos maisonnettes de la paix de la famille, et de vous préparer, par une vie tranquille, une mort qui, je l'espère, sera précieuse devant le Seigneur. »

Le Rév. Père Burtin, depuis vingt ans missionnaire de Caughnawaga, crut devoir répéter en iroquois ce que Monseigneur avait si bien dit en français ; puis le Rév. Père Antoine, autrefois missionnaire de cette tribu, leur adressa la parole. Il parla avec beaucoup de chaleur, au milieu du plus grand silence de l'assemblée. Que leur a-t-il dit ? Écoutez la réponse d'un Iroquois, qui parle tant bien que mal le français.

Que vous a donc dit la *Robe noire*, que vous appelez l'*Etoile du matin* (Père Antoine) ?

Jean-Baptiste. — « Il a parlé *ben beau*. Il nous a dit qu'il nous avait baptisés, communiés *et enterrés*, et que tout ça était dans son âme aujourd'hui. »

Content d'avoir pu saisir les trois points du sermon, je ne crus pas nécessaire de pousser plus loin mon interrogation.

Dès que le Rév. Père Antoine eut fini de parler, Monseigneur donna la bénédiction solennelle, et la foule qui encombrait l'église s'éloigna.

A une heure, deux magnifiques bateaux de Lachine, sur lesquels se trouvait, je crois, la moitié de la population de cette paroisse, appelaient à cris stridents et redoublés l'illustre hôte des Iroquois. Il fallait partir.

Un spectacle vraiment touchant se produisit alors. Les petits enfants iroquois s'avancèrent d'eux-mêmes auprès de Monseigneur. Le nombre de ces petits Anges était légion ; Son Excellence dut s'exécuter et donner avec tendresse sa main à baiser. Une fois dans le bateau, Son Excellence se leva et bénit une dernière fois toute la tribu accourue sur le rivage.

ON lit dans le *Journal de Rome*, 15 mai 1884 :

Mgr Donnelly, évêque de Dublin, a adressé, en sa qualité de président de la Commission de musique ecclésiastique, une lettre remarquable aux prêtres et aux religieux de son diocèse, dont voici quelques extraits :

Digitized by Google

« Il faut que la musique que l'on emploie dans l'église soit entièrement distincte de celle que l'on emploie dans les théâtres ou les lieux profanes. L'abus qui consiste à introduire des mélodies mondaines dans les églises et à les adapter à des paroles de la liturgie sacrée doit cesser.

« La musique ne doit pas détruire le sens des paroles; il faut que celles-ci soient entendues clairement et parfaitement, et que l'on n'en ajoute ou supprime aucune. La répétition extravagante des mots, leur disposition arbitraire, doivent être évitées absolument. Il faut exclure des chants les morceaux destinés à être chantés par une voix seule. Si, avec la permission de l'Église, on se sert d'autres instruments que de l'orgue pour accompagner les chants, il faudra ne pas employer d'instruments comme les cymbales et les tambours, dont le son est trop éclatant. Tout effet militaire, tout bruit excessif empêchant l'audition des paroles chantées doit être évité, le but principal des instruments étant d'accompagner la voix, de la fortifier, de la soutenir, et non pas de l'écraser et de l'étouffer. Dans les pieux exercices établis par le peuple et par les Sociétés, en dehors du service divin, il faut que la musique soit simple et pleine de dévotion, que rien de frivole, de profane ou d'indigne ne vienne troubler la majesté du temple de Dieu. Les pasteurs des églises prendront un soin spécial pour que l'on n'admette parmi les chantres du chœur que des personnes qui soient des croyants sincères et qui affirment, par leur conduite, les vérités chantées par leurs lèvres. »

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER D'ESPAGNE.

Sur l'état actuel de l'Église en Espagne.

A dernière correspondance roulait sur l'état du catholicisme en Espagne, considéré dans ses rapports avec la politique. La religion et la politique se trouvent en effet ici tellement enchevêtrées qu'il n'est guère possible de parler de l'une sans toucher à l'autre, ni de les comprendre séparément. Il ne suffisait pas de montrer les désaccords et les motifs de la dissension des catholiques, mais il fallait encore signaler l'attitude des partis libéraux plus ou moins haineux contre le catholicisme. Nous avons accompli cette désagréable et pénible tâche, nous pouvons maintenant faire abstraction de la politique pour tourner nos regards uniquement vers la religion.

Il est nécessaire de prendre comme point de départ de l'état actuel de l'Église en Espagne le concordat passé entre le Saint-Siège et le gouvernement

Digitized by Google

espagnol en 1851. Le pays en ce moment commençait à respirer. La guerre contre Napoléon, qui prit en Espagne le caractère d'une défense de la religion, avait porté un coup décisif à la marine et à l'industrie. La guerre avec les colonies d'Amérique avait ruiné le commerce. La guerre civile de 1820 à 1823 en avait fini avec la morale de nos pères, le respect pour la religion et le principe d'autorité. La guerre civile de 1833 à 1840 avait supprimé les institutions monastiques; elle avait renversé d'une manière barbare un grand nombre d'entre elles, mettant les monastères à feu et à sang; elle avait réduit le clergé à la misère, en s'emparant de ses biens et supprimant la dîme.

A la guerre succédèrent 6 années de révoltes militaires, d'émeutes et de rébellions presque quotidiennes, jusqu'à ce qu'on se vît forcé d'avancer la majorité de la jeune Doña Isabelle II encore enfant, et de la marier. C'est de 1845 que date la réorganisation sociale de l'Espagne, réorganisation qui laisse encore beaucoup à désirer. C'est alors qu'on commença à mettre de l'ordre dans le Trésor et à régler la nouvelle administration. La dette était immense; elle n'avait fait que s'embrouiller et s'accroître depuis la fin du dernier siècle. Campomanes et les césaristes de Charles III et de Charles IV attribuaient le mauvais état de la nation, la ruine de son agriculture, de son commerce et de son industrie à l'accumulation d'une grande partie de la richesse territoriale entre les mains du clergé, au moyen du système qu'ils appelaient *amortisation*, mot français tout à fait inconnu en Espagne. Nos ancêtres parlaient avec respect de la *spiritualisation* des biens qu'ils nommaient *biens de l'Église*, non pas *biens du clergé*, expressions qui, pour être synonymes, ne sont pas identiques. Les régalistes de Charles IV étaient *absolutistes* pour flatter le roi, mais *libéraux* par haine contre le clergé et l'Église. Ils commencèrent à vendre des biens, des chapellenies, de simples bénéfices, des hôpitaux, des collèges, et des œuvres pies, en même temps que les établissements des Jésuites et d'autres instituts religieux ; ils émettaient pour leur compte du papier, qui n'était et ne reste rien que du *papier*, ou ce que nous appelons en Espagne du *papier mouillé*. Au lieu de se boucher, le gouffre de la dette publique ne fit que se creuser davantage et devint un abîme toujours plus profond, même sous le gouvernement absolu. De 1837 à 1845 on dilapida à tel point les biens de l'Église, qu'ils étaient à la merci de qui voulait les enlever. S'en saisir et même les voler au vu et au su des autorités passait pour un acte de patriotisme. Il ne manqua même pas de mauvais catholiques que la cupidité aveugla et qui acquirent de ces biens, mais ils étaient considérés de mauvais œil, et quand on voit leurs fils, qui dissipent cette fortune, condamnés à mourir sans postérité, accablés de maladies, de chagrins, de procès, la voix publique ne manque pas de répéter : *Ils avaient des biens des moines.*

Dans le but de renouer les relations avec le Saint-Siège, pour tranquilliser les consciences et rendre légitime, si possible, l'acquisition des biens pris à l'Église, on avait entamé des négociations. Elles ne marchèrent que péni-

Digitized by Google

blement sous Grégoire XVI. On demandait en même temps des réformes dans la discipline, et cela sans tenir compte des évêques.

Quand le pape Pie IX alla chercher un refuge à Gaëte, il eut la délicatesse de suspendre les négociations. L'armée espagnole occupait alors Terracine et la frontière des États Pontificaux contigus au royaume de Naples.

Rentré à Rome, Pie IX sanctionna le Concordat, avec quelques modifications. La plus grande partie des sièges épiscopaux étaient vacants depuis 18 ans (1833-1851) ; on n'y avait plus pourvu ; c'est à peine si les chapitres des cathédrales comptaient encore quelques chanoines ; c'était encore pis dans les collégiales ; les paroisses étaient sans curé, quelques-unes même étaient administrées par des intrus.

En échange de la *démortisation*, que le Saint-Siège rejetait, même comme fait accompli, Pie IX posa comme condition indispensable l'*unité religieuse ;* ce bien précieux, l'Espagne l'avait conservé. C'est ainsi que l'art. Ier du Concordat pose comme base et fondement cette proposition: « La religion catho-
« lique apostolique romaine étant, à l'exclusion de tout autre culte, l'*unique*
« religion de la nation espagnole, sera toujours conservée dans les domaines
« de Sa Majesté catholique, avec tous les droits et prérogatives dont elle
« doit jouir de par la loi de Dieu et les dispositions des sacrés canons. »

Ces prérogatives consistaient dans l'immunité personnelle des clercs, l'exemption du tirage au sort, le droit de recours aux tribunaux ecclésiastiques, la liberté des communications avec Rome, etc., etc.

L'article 2 n'était qu'un corollaire logique du premier. Il portait : « *Par*
« *conséquent*, dans les universités, collèges, séminaires, écoles publiques ou
« privées de n'importe quelle classe, l'instruction sera en tout conforme à
« la doctrine de cette religion catholique... »

Telle est la base fondamentale du Concordat sanctionné par Pie IX. Enlevez le ciment d'une maison, elle s'écroule. Otez à un contrat sa base fondamentale, sa condition *sine qua non*, ce contrat tombe et est annulé *de facto*. Même d'après la théorie de ceux qui voient dans les concordats des pactes synallagmatiques, c'est-à-dire obligeant de part et d'autre, question que nous laissons de côté, le Concordat ne subsiste avec ses conséquences que par pure bienveillance du Saint-Siège, du moment qu'on a renoncé à l'unité religieuse, et supprimé le for ecclésiastique.

Ce n'est qu'à grand peine, dans l'art 42 et à la fin du Concordat, que le gouvernement espagnol fait connaître son desideratum au sujet des possesseurs des biens ecclésiastiques. Il ne parle ni d'absolution, ni encore moins d'approbation, mais au moyen d'une formule il prie « Sa Sainteté et ses successeurs de ne point molester ces possesseurs » et cela *ad vitanda majora mala* (dans le but d'éviter de plus grands maux), ou, comme s'exprimait l'article, « pour pourvoir à la tranquillité publique ».

Étant donnée la situation actuelle du pays, le Concordat a produit de fort bons résultats, surtout en établissant une discipline uniforme ; il aurait

Digitized by Google

produit des fruits plus abondants, si on avait eu plus de confiance dans son accomplissement.

Un de ses fruits les plus heureux fut la fixation du territoire ecclésiastique dont les divisions étaient on ne peut plus étranges. C'était le hasard qui en avait fixé les contours au XIIe siècle, suivant les progrès de la conquête. La Péninsule, à l'exception du Portugal, fut divisée en 9 provinces égales; chaque province reçut sa métropole et cinq ou six suffragants, à l'instar de la province romaine elle-même. On érigea en métropole l'église de Valladolid, trop moderne et trop proche de la métropole de Burgos. Les raisons canoniques et géographiques militaient pour Salamanque, les raisons civiles pour Valladolid ; ce fut cette dernière ville qui l'emporta, grâce aux efforts et aux démarches que firent ses habitants tandis que ceux de Salamanque s'endormaient. Cette affaire, au reste, se passa sans dispute.

Il semblait naturel et logique de faire suivre la division des provinces de celle des diocèses, question qui pouvait se régler en deux mois. Cependant, soit paresse, soit crainte de légers compromis ou peut-être mauvaise foi, comme quelques-uns le soupçonnent, voilà 33 ans que ce règlement des diocèses reste à faire. Cette situation est évidemment des plus anormales.

Le gouvernement ne voulait pas seulement par le Concordat transiger sur la spoliation de l'Église, mais encore diminuer le plus possible les dettes qu'il avait à payer à titre d'indemnité ; aussi chercha-t-il à tout prix le moyen de diminuer le nombre des églises.

Il obtint la suppression de huit diocèses à charge d'en créer trois nouveaux, promesse qu'il n'accomplit point. Il reste donc 54 diocèses pour 17 millions de catholiques dans la Péninsule, les îles Baléares et les Canaries. Les Antilles et les Philippines n'entrent point en ligne de compte. Ce ne fut qu'à grand'peine que les Biscayens, grâce à leur constance, firent ériger le siège épiscopal de Victoria ; celui de Madrid ne le fut point, ni ne le sera; quant à celui de Ciudad Real, on en a fait un prieuré des Ordres militaires, ce qui n'était nullement l'intention des signataires du Concordat et ce qui donne lieu à bien des conflits, à cause du fréquent changement des prieurs.

On chargea les évêques de régler les paroisses. Les curés devaient être ruraux ou urbains suivant qu'ils compteraient parmi leurs ouailles plus ou moins de 50 familles. Les curés urbains sont de trois classes ; de *entrada*, *ascenso* et de *termino* (d'entrée, d'avancement et de terme), suivant leur dotation : celle-ci se réglait sur la densité de la population. On a fixé pour base du traitement minimum d'un curé la somme de 3300 réaux (environ 820 fr.). Comme on retranche encore de ce traitement, il en résulte que des milliers de curés vivent aujourd'hui en Espagne avec moins de 2 francs par jour. Ces pauvres curés sont à la tête de petits villages perdus au milieu de montagnes couvertes de neige pendant six ou huit mois. Leur position n'est rien moins qu'agréable; aussi le clergé paroissial diminue-t-il à vue d'œil, et

Digitized by Google

parmi les jeunes gens, les vocations à une vie si pénible sont-elles rares. Il en résulte que certains curés ont à dire trois messes les jours de fêtes, ils doivent marcher bon nombre de kilomètres à travers les montagnes et les campagnes désertes et incultes, parfois même, pour porter le viatique aux malades, ils sont obligés de se faire accompagner de gens armés pour se défendre contre les loups.

Les évêques avaient dû faire la division par paroisses, sans connaître encore les limites de leurs diocèses. Vers 1854, le gouvernement trouva que le nombre des paroisses devait être augmenté; on prétexta ensuite qu'on avait perdu les papiers de cette affaire et on donna ordre aux évêques de recommencer. Cette excuse était risible, car c'était un chariot fort chargé qui avait transporté les papiers d'un bureau à l'autre. Le tout fut rédigé de nouveau, il y a de cela 20 ans; on n'y a encore donné aucune suite et on ne le fera pas.

Cependant nos anciennes églises paroissiales, remarquables par leur beauté, menacent ruine, car les subsides alloués pour des réparations, à supposer qu'on en obtienne, sont mesquins. Plusieurs de nos grandioses cathédrales, véritables bijoux de l'histoire, de l'archéologie et de l'art, par exemple celles de Séville, de Cordoue, de Léon, del Pilar à Saragosse, tombent en ruines. Il faudrait des sommes énormes pour les restaurer en partie ou les conserver. Les fidèles viennent parfois en aide par leurs aumônes aux besoins les plus pressants, mais celles-ci ne suffisent pas, à beaucoup près. Les biens de l'Église ont passé aux mains de ses ennemis y compris les revenus, et ce n'est qu'au prix d'une guerre cruelle qu'elle achète ce qui lui en reste de jouissance.

Ce qui rend cette situation plus pénible encore, c'est que le peuple espagnol est accoutumé, surtout dans les grandes villes, à un culte trop somptueux eu égard aux circonstances présentes, car pour Dieu rien n'est de trop. Aux fêtes de la sainte Vierge, surtout de l'Immaculée Conception, de Notre-Dame des 7 douleurs et de Notre-Dame du Mont-Carmel, ainsi qu'aux fêtes de quelques saints qui sont l'objet d'une grande dévotion populaire, tels que saint Joseph, saint Antoine, saint Jacques, on dépense des sommes énormes en cire, en musique et en tentures de riches tissus dont le goût laisse parfois à désirer. Une bien faible partie de cette dépense tourne à l'avantage du clergé et de l'église; le grand profit reste pour les musiciens, les ciriers et les tapissiers. Nous sommes dans un pays méridional, *on y sent plus qu'on n'y réfléchit.*

Dans ma prochaine correspondance, je parlerai de certaines œuvres de charité et de la fréquentation des Sacrements.

Madrid, ce 13 juillet 1884. D. VICENTE DE LA FUENTE.

COURRIER ANGLAIS.

SOUS le titre « La misère à Londres », la revue allemande « *Historisch-Politische Blätter* », dans son n° du 1er mai dernier, publie une correspondance datée de Leeds et dont le résumé tiendra lieu de celle que notre correspondant d'outre-Manche n'a pu nous faire parvenir à temps.

Digitized by Google

Lorsque l'empire romain aux aigles victorieuses avait étendu dans tous les sens son influence et son pouvoir, le centre de sa vitalité, miné par la corruption, l'irréligion et les désordres sociaux, commença à présenter les alarmants symptômes de décadence qui amenèrent la chute de l'empire et nécessitèrent une commotion puissante, l'infusion d'un nouveau principe de vitalité par l'esprit du christianisme et les peuples vigoureux du Nord convertis à la foi.

Pour peu que l'on observe de près la marche des événements dans l'Europe moderne, on retrouve en plusieurs points des symptômes dissolvants semblables à ceux qui minèrent l'empire romain ; mais il semble que l'analogie prend un caractère alarmant de justesse lorsqu'on jette les yeux sur l'éminente capitale de la Grande-Bretagne. Par le nombre prodigieux de ses habitants, l'influence de son commerce et le somptueux éclat extérieur de son opulence, Londres rappelle ce que l'histoire nous rapporte de l'antique Rome, voire même de Ninive et de Babylone ; d'autant plus que le dehors splendide de la reine de la Tamise cache des mystères de misère, d'irréligion et d'immoralité plus hideux peut-être que ceux du paganisme, à tel point que George R. Sims, dans son travail *How the poor live*, donne le nom de « scandale national » à la situation pire que l'esclavage subie par des milliers de pauvres de la grande capitale. L'attention publique s'émeut depuis quelque temps du danger social qui couve dans cet immense foyer de désordres. Le proverbe de Rome « autant d'esclaves autant d'ennemis » menace de se vérifier de nouveau sous cette forme moderne : « Autant de malheureux opprimés, autant d'ennemis de la société qui les pressure. »

La question sociale présente à Londres la plus haute gravité. L'éveil fut donné par un écrivain du plus grand mérite qui publia en octobre 1883 une brochure intitulée : *The bitter cry of out cast London, An inquiry into the condition of the abject poor.* L'abjection du paupérisme se mouvant dans le désespoir à côté de l'étalage révoltant de la richesse la plus luxueuse, tel est le contraste navrant qui résume la situation de Londres ; car la classe moyenne, nombreuse il est vrai, et généralement honnête, est impuissante à se poser en médiatrice entre le tyran qui pressure et le malheureux dont l'extrême indigence est au-dessous des horizons du courage et de l'espoir.

Du reste, le courage et l'espoir sont des vertus qui découlent de l'unique source de la dignité humaine : la religion. Or, cette classe malheureuse de la société de Londres ou plutôt cette caste infortunée que la société égoïste et coupable a cruellement rejetée de son sein, croupit dans la plus abjecte des indifférences vis-à-vis d'une religion quelconque. Pour comble de mal, le culte anglican établi, avec son colportage officiel de Bibles et ses offices religieux à coups de théâtre, sent chaque jour accroître son impuissance. L'auteur de l'article que nous analysons s'exprime là-dessus en

Digitized by Google

termes véhéments qui rappellent les pages émues de Tacite traçant le tableau de l'immoralité romaine.

On vante tant sur le continent le respect des Anglais pour le dimanche. Quelques chiffres d'après un relevé fait en été 1883 suffiront pour faire justice de ce préjugé.

Le voisinage de Old-Ford comprend 212 familles ouvrières, de bonne renommée ; 118 d'entre elles ne fréquentaient aucun office religieux. Des 2290 habitants de Vow Common, 88 personnes adultes et 47 enfants seulement allaient à l'église. Dans la rue de Leicester Square, qui compte 246 familles, il en était 12 seulement qui fussent représentées au service du dimanche par l'un ou l'autre de leurs membres. Des 4235 habitants du district de Saint-Georges in the East, 39 seulement s'acquittaient de leurs devoirs religieux. On trouva bon nombre d'individus qui, depuis 20 et 30 ans, n'avaient plus vu l'église, des vieillards même qui n'y avaient jamais mis le pied.

Faut-il s'étonner que l'immoralité ait fait des progrès à mesure que la religion a baissé? Nous épargnerons aux lecteurs la liste écœurante des maisons de corruption qui pullulent dans les quartiers ouvriers ; nous nous bornerons à rapporter que le nombre de malheureuses qui spéculent sur le vice s'est élevé à Londres, en quelques années, du total déjà gros de 8600 au chiffre effrayant de 100,000.

Cette soif de plaisirs malsains est entretenue dans la classe indigente par la passion de l'ivresse. Le whisky est le démon qui ravage chaque jour davantage les familles et les individus, au point de vue physique et moral. Sans doute les Sociétés d'abstinence ont, au moyen de leur pledge, fait un bien relatif très louable ; mais que peut cette digue de sable contre le courant du torrent démoralisateur ? Le nombre prodigieux de débits de boissons suffit pour attester la violence du courant. Cushan Road par exemple compte un débit (public house) par cent têtes. A Londres (où le nombre d'églises et de chapelles est de 1,100), on compte 7,500 débits de whisky, 1,750 cafés, 467 grands hôtels.

Aussi le malheureux esclave victime de la société moderne de la capitale britannique, qui ne connaît pas les beautés du temple divin, dont l'âme ne s'élève jamais jusqu'aux jouissances du monde céleste, trouve son idéal, son paradis dans les cafés somptueux, aux glaces éblouissantes, au féérique éclairage, tandis que le repaire misérable qui lui sert de demeure est pour lui un objet d'horreur et d'aversion.

Et ce qui rend la passion de l'ivresse plus désastreuse encore, c'est que les femmes s'y adonnent presque autant que les hommes. En 1882, Londres vit 741 condamnations pour abus de liqueurs, les hommes y étaient pour 301, les femmes pour 240. Quels pères de famille, quelles mères de famille! et surtout quels enfants, si l'on considère que le propre du whisky est de rendre décrépite au physique et idiote au moral la descendance de parents

Digitized by Google

qui y sont adonnés? Et dire que l'on voit les pères, les mères, amener leurs petits enfants au public house et les initier à leur ivresse ! Ceux qui échappent à cette école de boisson sont dressés à celle du vol, comme dit Henry Mayhew dans son intéressant travail : *The bitter cry of out cast London*, d'où il vient que le nombre des voleurs de profession s'élève à Londres au chiffre presque fabuleux de 20,000. (J. Greenwood.)

Ajoutez à ce fléau déjà destructeur de l'esprit de famille, la criminelle habitude à laquelle la misère contraint en quelque sorte les parents de lâcher leurs enfants du matin au soir dans l'immense ville à la recherche de moyens de subsistance. On les voit sillonner en tous sens comme des spectres d'outre-tombe les rues tumultueuses de Londres ; des milliers périssent tous les ans victimes de la faim, du froid et des accidents, d'autres sont recueillis par les « Baby farmers » ou « child-adopters », et les malheureux qui grandissent dans ce vagabondage démoralisateur pourraient presque envier le sort de leurs compagnons moissonnés par la mort. Sparte était cruelle, et Lycurgue s'est montré un bourreau, mais trouve-t-on moins abominable cette page du paupérisme de Londres ?

La source de cet état vraiment scandaleux nous paraît être le système de cohabitation auquel la misère a contraint ces misérables. Leurs demeures sont des trous, des repaires, où ils s'entassent pêle-mêle hommes et femmes, sans égards pour les convenances les plus élémentaires du rapport conjugal. Le mariage religieux est inconnu. La passion unit aujourd'hui ce que la jalousie dissout demain. « J'ai visité, dit le Dr Letheby, après avoir cité d'autres exemples plus révoltants pour le nombre et le mélange des habitants dans une seule chambre, j'ai visité dans une pièce un homme avec deux femmes et deux enfants, puis à terre était jeté le cadavre d'une petite fille morte depuis plusieurs jours, étendu sans cercueil ni linceul, au milieu des vivants ! » Quels sentiments moraux, et même humains peuvent garder des hommes condamnés à un pareil abrutissement ?

Quand donc les riches comprendront-ils qu'en louant à prix fabuleux ces abjectes masures avec un bénéfice de 50 à 60 pour cent, de sorte que les pauvres ouvriers forcés de payer 4 à 5 francs de loyer par semaine ne peuvent suffire à leur subsistance, ils entretiennent par une sordide avarice qui crie vengeance au ciel cet état de misère et de corruption ?

Le mal a pris une trop grande extension. Rien ne pourra résister au courant, sinon l'influence de la charité chrétienne. Oh, dit l'auteur en terminant, si les moines bénédictins, apôtres de la vieille Angleterre, pouvaient y exercer de nouveau leur apostolat de charité, ils prouveraient à la société fatiguée, égoïste et énervée de la capitale anglaise que la question sociale trouve toujours une solution dans le retour à l'Église véritable du Dieu dont l'exemple et la parole ont fait aimer et respecter les pauvres

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1884-85. — N° 7. — 21 Septembre.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

21 Septembre. — Dimanche. — **Saint Mathieu,** Apôtre et Évangéliste.

QU'ELLE est douce, mes frères, s'écrie saint Pierre Damien au commencement de son premier sermon sur la fête de ce jour, qu'elle est consolante et joyeuse, la solennité que nous célébrons aujourd'hui ! Le pécheur y trouve une puissante excitation à aimer Dieu, en voyant confirmée par les faits la vérité de cette parole divine : « Faites pénitence, et le royaume des cieux va s'approcher de vous. »

Mathieu en effet était publicain, par conséquent pécheur. C'est de son trafic coupable que le Seigneur l'appela un jour à tout quitter pour le suivre, condamnant ainsi longtemps à l'avance cette fausse spiritualité qui ferme l'accès de la vie parfaite aux âmes trop faibles pour donner au milieu du siècle des preuves d'une vertu rare parmi les parfaits eux-mêmes.

Mais ce n'en fut pas assez pour l'amour miséricordieux du Sauveur. Il alla jusqu'à faire choix du pécheur converti pour en faire l'un de ses évangélistes, de ces organes inspirés, destinés à transmettre par écrit la bonne nouvelle aux siècles futurs. La tradition du symbolisme sacré assigne à saint Mathieu la figure de l'homme, parce qu'il s'attache particulièrement à montrer aux Hébreux le Fils de l'homme, celui qui fut promis aux patriarches et aux prophètes, le Fils d'Abraham et de David, réunissant dans sa personne tous les caractères du roi, du CHRIST, du Messie annoncé aux générations antérieures.

Outre ce côté spécial qui le distingue des autres évangélistes, il eut encore la gloire de leur ouvrir la voie, en écrivant le premier la vie de l'homme-Dieu sur la terre, fait important qui, suivant la remarque d'un Père, lui confère dans le Nouveau Testament un rôle analogue à celui de Moïse parmi les écrivains sacrés de l'Ancienne Alliance.

Enfin, comme les autres membres du collège apostolique, il reçut d'en-Haut une portion de la terre à conquérir : la tradition indique l'Ethiopie comme la contrée qui lui échut en partage. Ce fut alors que, donnant libre cours au zèle qui l'embrasait depuis la descente de l'Esprit Saint, l'ancien publicain de Capharnaüm rendit avec usure au Seigneur les heureux fruits du talent qui lui avait été confié. Entre autres détails propres à nous édifier,

Digitized by Google

Clément d'Alexandrie nous apprend que le saint Apôtre mena dans ses voyages apostoliques une vie fort austère, ne se nourrissant que de légumes et de fruits sauvages. Un glorieux martyre vint couronner sa carrière, et son corps sacré, conservé depuis des siècles dans la ville de Salerne, en Italie, repose encore aujourd'hui dans l'insigne basilique reconstruite au XIe siècle par les princes normands. Au-dessus des restes de l'apôtre s'élève une autre tombe glorieuse elle aussi, celle de l'héroïque Grégoire VII, qui vint un jour y chercher un asile et un sépulcre, après ses luttes mémorables contre les oppresseurs de l'Église et de l'Évangile.

29 Septembre. — Lundi. — Saint Michel, Archange.

Lorsque Lucifer fit retentir dans les hauteurs des cieux le cri de révolte : « Je ne servirai pas », une autre voix s'éleva aussitôt pour le confondre : *Qui est comme Dieu ?* s'écria le chef des esprits demeurés fidèles. Il se fit alors un silence dans le ciel ; le combat s'engagea, et Michel vainqueur précipita dans le fond des abîmes le premier et le chef de tous les rebelles.

A dater de ce jour, les deux cités commencèrent à se former ; l'archange bienheureux reçut la garde et le patronage de la cité de Dieu, contenue d'abord en germe dans le peuple élu d'Israël, réalisée substantiellement et au degré le plus sublime dans la personne adorable de l'homme-Dieu, enfin continuée et complétée dans la sainte Église jusqu'à la fin des siècles. L'Écriture contient à peine quelques allusions à ces prérogatives exceptionnelles de l'archange saint Michel ; mais la tradition, consignée dans le dépôt sacré de la liturgie, a su enrichir et pénétrer les indications fournies par l'Esprit Saint. Elle nous apprend que Michel a reçu de Dieu la mission de venir en aide au peuple de Dieu ; c'est lui qui, au dernier jour, se lèvera encore une fois pour terrasser le dragon sorti un moment du puits de l'abîme ; c'est lui qui prie pour les âmes des justes, qui les protège au milieu des terreurs de la mort, qui les conduit dans la sainte lumière du Paradis de délices ; c'est lui enfin qui, au dernier jour, debout à côté du juge suprême, exercera le redoutable ministère du *pèsement des âmes.* Malheur alors à celles qui seraient trouvées trop légères ; abandonnées du CHRIST qu'elles ont méprisé, elles se verraient également délaissées par son fidèle ministre, et, plongées dans les ténèbres extérieures, iraient partager pour l'éternité les tourments indicibles endurés par les Anges rebelles.

Comme pour diminuer la distance immense qui nous sépare, nous pauvres voyageurs, des phalanges angéliques, qui nous ont devancés dans la possession de la patrie, Dieu leur a permis de se révéler aux hommes dans de fréquentes apparitions, dont le peuple chrétien célébra le souvenir par des fêtes solennelles. L'Orient, dès le IVe siècle, compta plusieurs de ces manifestations sensibles, qui engagèrent Constantin à élever des églises au céleste archange dans la nouvelle Rome qu'il venait de fonder. Le monde latin, devenu désormais le centre et le foyer de la vitalité de l'Église, ne fut

Digitized by Google

pas moins favorisé ; deux apparitions surtout contribuèrent à augmenter le culte de saint Michel dans les églises d'Occident : celle du Mont Gargan, dans le midi de l'Italie, et celle du Mont Tumba sur les côtes de Normandie ; nous aurons ailleurs l'occasion de parler plus en détail de ces deux faits importants de l'histoire de l'Église. Qu'il nous suffise de dire que la fête d'aujourd'hui, consacrée principalement au chef de la milice céleste, mais ensuite à tous les esprits bienheureux, fut toujours chérie et fêtée par nos pères à l'égale des plus grandes solennités. Elle avait son rang parmi les *fêtes Cardinales*, c'est-à-dire celles qui donnaient leur nom à toute une série de dimanches ; une vigile solennelle, et même, en certains pays, trois jours de pénitence semblables à ceux des Rogations la précédaient ; tout le clergé en chapes prenait part à l'oblation du sacrifice. Puis, lorsque la voix mélodieuse des chantres avait entonné l'antienne de l'Offertoire *Stetit Angelus*, qui redit l'apparition de l'Ange se tenant près de l'autel et l'entourant d'un nuage d'encens, on voyait s'avancer vers l'autel deux jeunes acolytes, revêtus de blanches aubes de lin, et tenant chacun à la main un encensoir d'or. L'officiant répandait sur les charbons ardents la poussière symbolique en invoquant, suivant l'usage, *l'intercession du bienheureux archange Michel debout à la droite de l'autel des parfums*, et accomplissait ensuite le rite ordinaire de l'encensement des offrandes. Lorsqu'il avait achevé, deux prêtres en chapes, prenant chacun en main l'un des encensoirs, se plaçaient aux deux côtés de l'autel, répandant à profusion le parfum mystique jusqu'à la fin du long neume dont le chœur accompagnait les paroles : *et ascendit fumus*. Alors ils s'éloignaient chacun de leur côté, pour aller encenser successivement tous les autres autels de la basilique, tandis que la voix joyeuse des cloches retentissant à toute volée dans le campanile aérien allait apprendre au Ciel que la Terre savait encore se réjouir du bonheur et de la gloire des anges de Dieu.

30 Septembre. — Mardi. — Saint Jérôme, Confesseur et Docteur de l'Église.

Avant d'entrer dans l'époque où la lumière du jour cède définitivement devant les conquêtes de la nuit, tournons-nous encore une fois vers Bethléem, la terre des miracles, le sol béni de l'Orient d'où le divin soleil de justice a répandu sur le monde ses premiers rayons. C'est elle encore qui nous donne aujourd'hui Jérôme, un des quatre grands docteurs de l'Église latine, le lion redoutable, gardien du berceau du Seigneur, enfin l'interprète authentique des divines Écritures.

A cette grande époque des Pères, où les plus importantes questions de la foi étaient l'une après l'autre mises en lumière et victorieusement défendues contre les sophismes de l'erreur, il était nécessaire que le monde latin possédât une traduction sûre des Livres saints, qui contiennent le précieux dépôt des dogmes révélés. Or, il était difficile alors d'atteindre ce résul-

Digitized by Google

tat si désirable. Il suffit de se rappeler l'abîme immense qui séparait le génie romain du caractère de la langue hébraïque, dont la connaissance cependant était indispensable pour un travail de ce genre : chacun sait que les plus grands esprits de l'Église d'Occident à cette époque, Augustin lui-même, n'avaient pas reçu du Ciel ce don, privilège d'un petit nombre en tout temps, mais surtout durant ces premiers siècles. D'un autre côté, la science la plus étendue en cette matière ne suffisait pas. L'Écriture n'est pas un livre écrit comme les autres ; elle n'a pas été non plus abandonnée par la sagesse divine au sort commun des autres ouvrages ; l'Esprit qui l'a inspirée une première fois lui communique à travers les siècles une vie réelle, toujours la même en substance, mais se présentant aux diverses générations, aux divers individus même sous tel et tel aspects différents, suivant les dispositions multiples de la grâce céleste.

La science ne suffisait donc pas ; il fallait quelque chose d'inférieur, mais d'analogue cependant à l'inspiration accordée aux auteurs des Livres sacrés; il fallait la mission d'en-Haut. Jérôme, au fond de son désert, après avoir mâté sa chair rebelle et épuré son esprit par les plus effrayantes austérités, avait pu puiser les secrets de la langue sacrée aux leçons nocturnes et coûteuses des rabbins ; l'illustre pontife Damase, au nom de l'Église romaine, l'investit de la mission de donner une nouvelle version des Livres sacrés. A force de travaux et de fatigues de tous genres, le solitaire de Bethléem réussit enfin à mener à terme cette entreprise gigantesque. Œuvre à jamais mémorable, que la portion choisie de l'Église du CHRIST a adoptée, que nos pères ont conservée avec amour, et qu'aucun chrétien ne devrait regarder sans ressentir un mouvement intérieur de bonheur et de reconnaissance.

Mais là ne se borne pas le rôle de Jérôme. Toujours sur la brèche, le lion de Bethléem rugit dès qu'il aperçoit quelque ennemi du CHRIST ou de l'Église; avec sa verve mordante et presque cruelle, il met en pièces les peaux de brebis dont il cherche à se couvrir. « Saint Hiérosme, dit le saint évêque de Genève dans son naïf langage, estoit extrèmement austère. Pour en sçavoir quelque chose, voyez-le en ses Épistres, il se courouce quasi tousjours. »

Et cependant, par un de ces contrastes auxquels il faut s'attendre avec des natures de cette sorte, la sévérité de cette grande âme nous apparaît toute tempérée par des essaims de vierges, de pieuses veuves, qui accourent successivement de l'Occident, et font bientôt de Bethléem un vaste monastère dont Jérôme est le directeur et le maître. « Car, dit Montalembert, l'histoire monastique réclame aussi la gloire de saint Jérôme, de ce solitaire qui, venu de l'Occident, essaya de ramener le courant monastique vers sa source, et qui eût peut-être réussi à régénérer pour de longs siècles les moines de l'Orient, si Dieu lui avait permis de leur instiller le courage et l'énergie qu'il avait apportés du fond de ces montagnes. » Quel charme dans ces rapports du vieux solitaire avec ces chastes épouses du

Digitized by Google

CHRIST, descendues de l'opulence des demeures patriciennes à une pauvreté et à une simplicité voisines de l'étable de Bethléem ! En songeant au fracas des grandes villes, Jérôme s'écriait alors dans un transport de joie : « O désert émaillé des fleurs du CHRIST! O solitude où naissent les pierres dont est construite, dans l'Apocalypse, la cité du grand roi ! Heureux séjour où l'on jouit plus familièrement de Dieu! Que fais-tu dans le siècle, mon frère, avec ton âme plus grande que le monde ? Jusques à quand seras-tu retenu à l'ombre des toits, et dans le cachot enfumé des villes? Crois-moi, je vois ici plus de lumière. » Ailleurs il décrit en termes ravissants l'aspect des campagnes environnantes : « La bourgade de JÉSUS-CHRIST est toute champêtre, et les oreilles n'y sont frappées d'aucun bruit, si ce n'est du chant des psaumes. De quelque côté que l'on se tourne, on entend le laboureur, la charrue à la main, chanter l'*Alleluia*, ou le moissonneur se délasser de ses travaux par le chant des psaumes. »

Après quinze siècles écoulés, l'illustre docteur n'a pas quitté le pied du berceau du Sauveur; à Rome, dans la Basilique de la Crèche, dans la reine des églises dédiées à la Vierge bénie, il repose encore à côté de cette même crèche, comme pour protéger jusqu'à la fin des temps ce qu'il y a de plus fort et de plus suave dans l'Église du CHRIST, le mystère d'un Dieu fait homme pour nous racheter et la gloire de la virginité.

1er Octobre. — Dimanche. — Fête du saint Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie.

Le nombre et l'importance des fêtes des saints nous oblige d'être moins long dans l'explication du propre du temps, dont l'influence d'ailleurs se fait moins sentir durant cette seconde partie de l'année liturgique. Il importe néanmoins de ne point perdre complètement de vue ce côté spécial des enseignements de la sainte Église. Les fidèles se rappellent que les longues semaines qui s'étendent depuis la Pentecôte jusqu'à l'Avent représentent la marche du peuple chrétien à travers les âges. Or, nous approchons insensiblement du terme de cette période liturgique ; les nuits plus longues obligent à reprendre à l'office des matines les hymnes assignées à la saison d'hiver. Aussi l'Église, avant de faire retentir à nos oreilles les solennels accents par lesquels les prophètes annoncent l'approche du Juge suprême, choisit pour les lectures de ce mois les livres des Machabées, qui décrivent, sous la figure des Juifs restés fidèles sous les dernières persécutions, les épreuves et les triomphes des chrétiens à l'époque de l'Antechrist.

Par un heureux rapprochement, et comme pour nous encourager dans la lutte, le premier dimanche de ce mois est consacré, depuis trois siècles environ, à célébrer le très saint Rosaire de Marie, mémorial touchant de nombreux et insignes bienfaits obtenus dans le passé, gage assuré des nouveaux triomphes que l'avenir réserve à l'Église de Dieu. L'appel énergique fait l'an dernier à tous les fidèles du monde catholique par le Pontife de Rome

Digitized by Google

et renouvelé encore en ce moment même, enfin l'accroissement visiblement providentiel de cette dévotion, exigent que nous en disions au moins quelques mots.

La prière est le levier puissant qui régit les destinées de l'Église : elle est par conséquent un besoin pressant, qui s'impose à tous, aux individus comme à la société en général. Or, la prière, pour produire ses effets, doit être basée sur la foi, et à son tour vivifier et entretenir dans l'âme du chrétien cette lumière radieuse : deux conditions qu'on vit s'accomplir d'une manière admirable, en ces âges où les foules entières prenaient une part vraiment active au solennel hommage de la prière liturgique, dépôt et sauvegarde des plus précieuses traditions du christianisme. Mais il vint un jour où le peuple chrétien, distrait par d'autres tendances, se déshabitua peu à peu de ces pures jouissances qu'avait su goûter un monde transporté de la passion de louer Dieu. L'office divin fut relégué au fond des cloîtres et dans le chœur des cathédrales, en attendant le jour où l'hérésie et le malheur des temps viendraient à leur tour fermer la bouche, dans beaucoup de pays, aux derniers chantres de la louange divine.

Qu'allait-il advenir du grand devoir de la prière au sein de la nouvelle société ? Alors Dieu révéla un nouveau secret à son Église. Au fort même des tentatives criminelles de l'hérésie des Albigeois, le CHRIST chargea sa Sainte Mère, appelée encore partout *Notre-Dame*, de remettre à Dominique, le Père et le fondateur des Prêcheurs, l'arme invincible qui triomphera jusqu'aux extrémités de l'univers, et réunira encore durant des siècles les grands et les petits, les savants et les peuples dans l'union féconde et grandiose de la prière publique. Cent cinquante fois répété, l'*Ave Maria*, cette parole venue du ciel, remplacera les cent cinquante cantiques du Roi-Prophète. La prière par excellence, l'oraison du Seigneur, viendra quinze fois interrompre ce *Psautier de la Vierge*, pour rappeler successivement à l'esprit des fidèles les principaux mystères de la Rédemption et la part capitale qu'y prit la Mère de l'homme-Dieu ; enfin le symbole des Apôtres servira d'introduction au nouvel office, comme pour faire un puissant acte de foi de ces invocations sans cesse répétées par l'amour qui ne se lasse pas. Destiné à devenir bientôt l'ornement et le signe distinctif de tous les pieux fidèles, l'humble rosaire, avec ses modestes grains rattachés par un fil, facilitera la récitation de cette touchante couronne offerte à celle que l'Église désigne sous le nom de *Rose mystique*.

Il serait trop long d'énumérer les heureux résultats de cette sainte pratique durant le cours des siècles. Bornons-nous à rappeler ici qu'au XVIe siècle, le grand pape Pie V, voyant l'Israël chrétien menacé des plus graves dangers par les conquêtes de l'islamisme, prit en main, nouveau Moïse, la verge du Rosaire, et les flots de Lépante engloutirent les ennemis acharnés du nom chrétien, le premier dimanche d'octobre de l'année 1571. Plus tard, au commencement du siècle dernier, deux victoires importantes remportées également sur les Turcs, grâce à l'intervention visible de la bien-

Digitized by Google

heureuse Vierge, déterminèrent le pape Clément XI à décréter l'extension de la fête du Saint-Rosaire à l'Église universelle.

Marchant sur la trace de ses prédécesseurs, Léon XIII convoqua l'an dernier les fidèles enfants de l'Église à reprendre en main cette arme redoutée de l'enfer, et capable de faire reculer les puissances spirituelles, comme elle a déjoué les ennemis terrestres. On sait comment l'univers entier a répondu à l'invitation du pasteur suprême. Certes nos espérances n'ont pas été déçues; la Belgique catholique, la première à l'honneur comme elle avait été la première à la peine, a déjà ressenti l'efficacité merveilleuse du saint Rosaire. Notre-Dame achèvera son œuvre, elle réchauffera sur son sein maternel notre génération déjà atteinte des froideurs de la mort, et aux jours meilleurs d'un nouveau printemps se verra de nouveau entourée des couronnes de roses, pieux tribut de l'Église victorieuse et reconnaissante.

5 Octobre. — Jeudi. — **Saint Placide et ses compagnons,** Martyrs.

Le CHRIST naissant en Bethléem voulut semer des roses autour de son berceau. Le sang des fils de Rachel répandu par le cruel Hérode fournit à l'aurore de l'Église ces premières et gracieuses fleurs du martyre. Le ciel, dans sa tendresse, n'en voulut pas faire moins pour l'Ordre monastique, et c'est pour cela qu'aujourd'hui les fils du cloître célèbrent en des chants pleins d'admiration et d'enthousiasme ceux de leurs frères qui leur ont frayé par leur sang cette voie glorieuse où tant d'autres ont marché après eux.

Confié dès l'enfance au bienheureux Benoît par le noble patricien Tertullus, Placide, malgré son jeune âge, avait de suite pris rang parmi les disciples chéris de l'homme de Dieu. Celui-ci aimait à unir ses prières à celles de cette âme pure et innocente ; c'est ainsi qu'une nuit, montant tous deux sur les hauteurs de Subiaco, ils obtinrent du ciel le bienfait d'une source longtemps désirée. Une autre fois le jeune Placide, voulant puiser de l'eau pour les frères, vint à tomber dans le lac ; déjà le courant l'avait entraîné à une certaine distance de la rive, lorsque le bienheureux Benoît, averti par une inspiration céleste, se hâta d'envoyer Maur à son secours ; et Dieu, pour sauver une vie si précieuse, daigna renouveler en cette occasion le miracle de Pierre marchant sur les eaux.

Placide suivit le vénérable Père de Subiaco au Mont Cassin. Dès lors, il devint le confident habituel de l'homme de Dieu, et contribua puissamment par ses labeurs et ses vertus à propager cette règle immortelle, qui devait enseigner à l'Occident la pratique stable et discrète des exemples de perfection donnés jusque-là au monde chrétien. Cependant il arriva que des possessions, offertes au bienheureux Père par le patrice Tertullus, et situées dans ses domaines de Sicile, se trouvèrent exposées à la cupidité de puissants ravisseurs, sans respect pour Dieu et ses serviteurs.

Digitized by Google

Benoît, dont la foi voyait dans les biens consacrés à Dieu les vases sacrés de l'autel, crut devoir résister à ces tentatives impies. Malgré son âge avancé, il n'hésita pas à se séparer de son cher Placide, qui n'avait alors que vingt-et-un ans, mais qui déjà semblait, par sa maturité précoce et l'influence de sa famille, capable de mener l'entreprise à bonne fin. Un jour donc, le jeune moine vint demander à son Père bien-aimé une dernière bénédiction ; Benoît la lui donna tout ému ; Placide s'inclina vers le sein paternel dans un embrassement suprême, comme pour y puiser une abondante provision de cet amour qu'il faut pour le martyre. Puis, accompagné de deux frères, il se mit en route vers les rivages de la Sicile. Partout sur le chemin, il sème des prodiges, dont son humilité rejette toute la gloire sur la puissance de la croix et les mérites du serviteur de Dieu, Benoît.

Arrivé à Messine, il s'acquitte de sa mission avec succès, et élève dans le domaine paternel un monastère en l'honneur du saint Précurseur Jean-Baptiste. En peu de temps, une radieuse couronne de trente moines réunie auprès du jeune abbé répand sur toute l'île le parfum de la prière et des vertus. Placide leur donne l'exemple : tous reconnaissent en lui le portrait du vénérable Benoît. Ainsi s'écoulèrent les cinq années qui suivirent l'arrivée en Sicile.

Cependant le bruit des merveilles accomplies dans toute la contrée par les disciples de Benoît s'était répandu jusqu'à Rome. Eutychius et Victorinus, frères de Placide, et la vierge Flavia, sa sœur, ne purent résister au désir de contempler par eux-mêmes ce spectacle consolant ; un jour donc on les vit aborder à Messine ; après une première entrevue si ardemment désirée, ils résolurent de se fixer pour quelque temps auprès de leur frère. Mais peu de jours après, tandis que les moines chantaient à l'oratoire les vigiles solennelles de la nuit, une bande de pirates sarrasins débarqua sur le rivage et pénétra de force dans le monastère ; les fidèles serviteurs de Dieu furent chargés de liens, ainsi que les nobles Romains venus pour rendre visite au bienheureux Placide. « Misérables, s'écrient les barbares, dites, voulez-vous renoncer au crucifié ? Sachez que la mort vous attend, si vous ne vous hâtez d'obéir. » Les saints martyrs répondent tous d'une même voix : « Faites de nous ce que bon vous semble. Le vénérable « Placide vous a répondu qu'il est chrétien et ne se séparera jamais du « Christ ; sa réponse est la nôtre, car nous n'avons qu'une seule foi, qu'un « cœur, et qu'un même genre de vie. »

Durant plusieurs jours le chef des pirates exaspéré fait subir aux serviteurs du Christ les plus cruels tourments ; tous, et en particulier la bienheureuse vierge Flavie, déploient la plus noble constance. Enfin, le chef sarrasin, à bout d'efforts et de cruauté, dicte la sentence qui condamne à mort les glorieux confesseurs. Après l'avoir écoutée en silence, Placide leva les yeux au ciel, et dit : « Verbe incarné, fils unique de Dieu, protégez « votre Église rachetée par votre sang précieux ; conservez l'Église du

Digitized by Google

« Cassin dans la sainte religion, et, par les mérites du bienheureux Benoît, « accordez-nous de terminer heureusement le combat dans lequel votre « grâce nous a soutenus jusqu'à ce moment. » Tous ses compagnons répondirent : Amen ; puis, fléchissant les genoux, ils tendirent le cou au bourreau.

Ainsi la famille de Benoît vit la pourpre des roses se mêler à ses lis; ainsi s'établit parmi elle cette glorieuse tradition du martyre qui n'a cessé de l'illustrer durant les siècles passés, et qui, vers la fin des temps, doit encore couvrir de gloire son vieux tronc rajeuni.

15 Octobre. -- Mercredi. — **Sainte Thérèse,** Vierge.

La séraphique vierge Thérèse, l'illustre réformatrice du Carmel, fait aujourd'hui son apparition sur le cycle. Figure vraiment étonnante et presque surhumaine, que celle de cette femme, dont la force surmonte tous les obstacles réunis, dont l'amour lui valut les plus rares caresses de l'Époux céleste, dont la doctrine lui a mérité l'admiration de l'Église et de l'univers entier. Un mot caractérise et explique sa vie et ses œuvres : Thérèse est un des plus grands foyers de ce zèle qui doit embraser les membres de l'Église pour l'honneur du Seigneur sous toutes les formes que ce zèle peut revêtir.

Un jour de son enfance, elle écoute, avec un de ses frères, le récit des souffrances des martyrs, du bonheur dont ils jouissent en présence de Dieu. Transportés de zèle et résolus de verser leur sang pour la foi, le frère et la sœur s'échappent en secret de la maison paternelle, demandant le chemin qui mène au pays des Maures ; un de leurs oncles les rencontre ainsi aux portes d'Avila, et les ramène à leur mère alarmée.

Forcée de renoncer à ce premier projet, Thérèse espère que du moins on ne l'empêchera pas de s'unir à son Dieu, dans la solitude et la prière ; elle commence à se faire un petit ermitage dans le jardin. Hélas ! à douze ans, l'enfant perd sa pieuse mère, et le monde semble faire entrée dans cette âme qui semblait ne devoir s'ouvrir que vers le ciel. Mais Dieu veille sur Thérèse ; celle-ci, après des luttes et des répugnances de tous genres, se tourne enfin définitivement vers Celui qui s'est emparé de son cœur, et elle lui restera fidèle jusqu'à la fin. Nous n'essaierons point, dans ces pâles et trop courtes lignes, de décrire la vie toute céleste que mena la vierge d'Avila depuis son entrée au Carmel de l'Incarnation ; les pages sublimes qu'elle y a consacrées elle-même sont un des écrits les plus précieux de la théologie mystique. Nous parlerons seulement de cette faveur extraordinaire qui la consomma dans l'amour et que l'Ordre du Carmel célèbre par une fête spéciale : nous voulons parler de la Transverbération du cœur de la séraphique vierge. « Un jour, dit-elle, l'Ange du Seigneur se montra sous « une forme sensible aux yeux de mon âme. Il n'était point grand, mais « petit et très beau. Il était apparemment de ceux qu'on nomme Séraphins.

Digitized by Google

« Je voyais dans les mains de cet Ange un long dard en or, portant un peu « de feu à l'extrémité du fer ; de temps en temps il le plongeait au travers « de mon cœur, et l'enfonçait jusqu'aux entrailles ; en le retirant, il semblait « me les emporter avec ce dard, et me laissait tout embrasée de l'amour de « Dieu (1). »

C'est ainsi que Dieu plongeait dans la fournaise d'amour ce fer qui devait blesser tant d'âmes de la charité du CHRIST. Sans doute, même avant la réforme de sainte Thérèse, l'Ordre du Carmel était une des perles précieuses de l'Église, et savait encore lui donner des âmes pures et généreuses. Aux yeux du monde, la fondatrice de Saint-Joseph d'Avila ne faisait que rétablir quelques jeûnes tempérés par la sage discrétion de l'Église, quelques abstinences tombées en désuétude. Mais sous ces formes extérieures si peu importantes en apparence, le doigt de Dieu agissait puissamment. Il se fit voir manifestement dans les succès prodigieux et inespérés des fondations entreprises par la vénérable Mère, et surtout dans cette pléiade innombrable d'âmes privilégiées, telles que saint Jean de la Croix, Anne de JÉSUS, Anne de Saint-Barthélemy, et tant d'autres qui toutes brilleraient d'un éclat magnifique dans les fastes de la sainteté, si la splendeur incomparable de Thérèse de JÉSUS ne les eût en quelque sorte éclipsées. Forte des promesses de son Bien-Aimé et inébranlable dans sa confiance envers l'Époux de la Vierge bénie, dont plus qu'aucune autre elle propagea dans l'Église le culte et la dévotion, elle s'en va, semant par toute l'Espagne les monastères de la réforme, en dépit des persécutions et des obstacles de tous genres: de ces germes puissants sortiront par toute l'Église des légions nombreuses d'âmes fortes et généreuses qui, sans prêcher, sans argumenter, sans combattre, sauront faire reculer, du fond de leur cloître, l'hérésie et l'infidélité, ceux qui attaquent la vérité par leurs sophismes, et ceux qui veulent la renverser par la force. Pour cela Thérèse leur remet entre les mains la mortification et la prière, armes toute-puissantes, qui ont fait et font encore aujourd'hui des enfants du Carmel l'édification de toute l'Église et le paratonnerre qui la protège efficacement contre les vengeances célestes. C'est ainsi qu'ils restent fidèles au rôle que la grande réformatrice leur assigne, comme « *le principal de leur vocation et religion* ».

Contemplant d'un regard de joie sans mélange d'orgueil ces heureux fruits de son zèle pour le Seigneur des armées, la vierge d'Avila, parvenue au terme de son pèlerinage, répétait sans cesse du milieu de ses transports d'amour : « Enfin, Seigneur mon Dieu, je suis fille de l'Église. » Levant alors les yeux, elle vit le Seigneur qui venait à elle, entouré d'une nombreuse phalange de saints. « La voilà donc venue, mon Seigneur et

1. Personne n'ignore que les merveilles opérées par Dieu dans le cœur de sainte Thérèse n'ont point cessé après sa mort ; et les mystérieuses épines qui depuis 1836 ont paru successivement dans le cœur de la vierge semblent attester à notre génération la part qu'elle prend dans le ciel aux douleurs de l'Espagne et de l'Église.

Digitized by Google

mon Époux, dit-elle, cette heure si longtemps et si ardemment désirée. O oui, il est bien temps que nous puissions nous voir face à face ! »

Une des sœurs lui demanda si elle désirait que son corps fût porté à Avila, ou si elle préférait le voir rester à Alba, où elle se trouvait alors. « Ai-je donc quelque chose en propre, répondit la Sainte, et refusera-t-on ici à mon corps un petit coin de terre ? »

Enfin le lendemain, 4 octobre, fête de saint François d'Assise, Thérèse succomba dans une extase d'amour. A ce même moment, un noisetier, desséché depuis longtemps, se mit tout à coup à fleurir en face de sa cellule, présage merveilleux de la sève vivifiante qui allait de nouveau circuler dans les branches rajeunies de l'Église du CHRIST.

SAINT BENOIT ET LE SIGNE DE LA CROIX.

IL est une médaille ou pour mieux dire une *croix*, connue depuis des siècles du bon peuple chrétien sous le nom de *Croix de saint Benoît.*

Cette croix, bénite et consacrée par l'Église, met en fuite le démon, brise les pièges qu'il nous tend, annihile les breuvages meurtriers pour l'âme et le corps que Satan, l'antique ennemi, ne cesse d'offrir aux malheureuses victimes de ses artifices trompeurs.

La croix, me direz-vous, possède cette vertu par elle-même. — Sans doute.

Mais Dieu a permis qu'il existât entre la Croix bénie de son Fils JÉSUS et son serviteur Benoît une relation intime et spéciale qui a sa source dans certains traits de la vie du grand Patriarche, mais principalement dans un des plus connus.

Voici. Je poursuis toujours le récit, suivant pas à pas saint Grégoire. Mais observez d'abord, cher lecteur, que l'iconographie catholique représente habituellement saint Benoît tenant d'une main un vase qui se brise, au moment où de l'autre le saint bénit le breuvage qu'il contient. Ce qui suit vous expliquera ce symbole, vous faisant connaître aussi l'origine de la Croix de saint Benoît qui chasse le démon.

Benoît était donc demeuré vainqueur sur le champ de bataille. — Au prix de son sang si pur il avait arraché aux épines une terre fertile, une terre très fertile ; et cette terre produisait ses fruits — de vertu.

Digitized by Google

Or, il y avait non loin de sa grotte un monastère (1) dont l'abbé vint à mourir. Les moines songèrent aussitôt à Benoît pour lui succéder, car le bruit de ses vertus se répandait déjà tout alentour.

Un jour donc, ils se rendent en corps auprès du jeune ermite, et le supplient, le conjurent, de daigner leur servir de père.

Saint Benoît refusa longtemps.

Était-ce humilité ? — Sans doute. Mais aussi perspicacité.

— Je ne vous conviens nullement, leur disait-il ; ma manière de vivre n'est point la vôtre.

Mais ils multiplient leurs instances ; et Benoît, heureux d'obéir en ceci, mais gémissant en son âme d'avoir à commander, céda.

Voilà le jeune ermite devenu abbé.

Il les avait prévenus. Sa manière de vivre à lui n'avait point été la leur jusque-là, mais elle devait le devenir maintenant.

Dès les premiers jours, saint Benoît eut à cœur de rétablir la vie régulière parmi ses fils d'adoption, qui, disons-le sans détour, avaient quitté le droit chemin.

Dorénavant, la vie régulière y serait observée par tous ; aucun ne pourrait plus comme jadis, par des actes illicites, s'écarter de l'étroit sentier du devoir; ce qui est défendu à tous ne serait permis à aucun ; les habitudes mauvaises seraient déracinées ; les têtes enfin, eussent-elles blanchi au milieu d'aspirations vaines et condamnables, seraient obligées dès ce jour à se tourner sans exception vers la voie unique et nouvelle pour elles que Benoît venait leur tracer.

Hélas ! cette droiture, cette franche vigueur d'un homme qui voit clair et qui va droit au but, devait à chaque pas se heurter, dans leurs tortueuses allures, aux ambages de ces hommes retors.

Ils aimaient le mal ; ils voulaient y vivre, y mourir.

Ils commencent par se faire entre eux d'amers reproches : Pourquoi avons-nous choisi un tel homme ? — Et ils se rejetaient les uns aux autres la faute de ce méfait !

Bientôt ils firent un pas de plus : Comment nous en débarrasser ? — Les esprits montés s'excitaient.

Enfin, ô horreur, quelques-uns de ces moines — ils n'étaient

1. Rappelons-nous que la vie monastique était déjà répandue en Occident avant saint Benoit; mais elle existait souvent sans règles ni lois fixes. Chaque abbé était pour son monastère la règle vivante ; en outre, on faisait usage, à titre de guides, des règles les plus autorisées de l'Orient. — La grande mission de saint Benoît, celle qui lui valut à travers la postérité le titre de Patriarche des moines d'Occident, ce fut d'établir et d'écrire la loi qui, dès lors, serait en Occident la forme officielle et pour ainsi dire unique de vie monastique, de laquelle découleraient, dans la suite des siècles, d'autres règles nombreuses, formes plus ou moins variées de la vie religieuse.

Digitized by Google

point les vrais enfants de Benoît, mais seulement ses fils d'adoption, — quelques-uns de ces moines..... tramèrent la mort de leur père!

Un jour, lisons-nous, ils tinrent conseil — et mêlèrent du poison à son vin !

Le forfait devait s'accomplir en plein réfectoire (1).

L'abbé venait de prendre place au siège d'honneur.

Suivant l'usage, un frère lui apporte à bénir dans un vase de verre sa part de boisson. Benoît étend la main, lève les yeux au ciel et trace de loin sur le vase le signe de la rédemption.

O stupeur ! soudain, le verre se brise avec fracas, comme au contact d'une pierre lancée avec violence.....

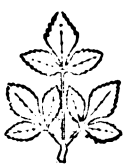
Benoît comprend que ce breuvage qui ne pouvait supporter le signe de la vie devait être infecté de germes de mort.

Il se lève. Son visage est calme et son âme sereine.

— Mes frères, leur dit-il, que Dieu ait pitié de vous, quoiqu'il soit tout-puissant ! Pourquoi vouliez-vous faire contre moi une telle chose? Ne vous avais-je pas dit que votre manière de vivre ne s'accommoderait pas de la mienne ? — Allez, plutôt, cherchez-vous un autre père — dont les mœurs soient semblables aux vôtres. Pour moi, vous ne m'aurez plus.

Il dit, et secouant de ses sandales la poussière de ces lieux funestes, il retourna, dit saint Grégoire, au lieu béni de sa chère solitude, et là, seul à seul avec Dieu, il habita en lui-même !

1. D'après la tradition locale, la scène que nous relatons ici se passa au lieu nommé aujourd'hui *San Cosimato*. On y voit une salle rectangulaire taillée dans le roc, entourée de bancs de pierre. C'est là, dans ce réfectoire primitif, que se passa le célèbre miracle du vase brisé relaté par le pape saint Grégoire. Au fond de cette salle, j'ai vu de mes propres yeux une pierre du pavement, brisée en forme d'étoile, de la manière la plus extraordinaire, comme se briserait une glace au contact d'une pierre. Ce serait là, dit-on, que tomba le verre brisé par la croix de saint Benoît, brisant du même coup la pierre ; mais saint Grégoire ne dit rien de cela.



Digitized by Google

L'ÉVANGILE DANS LA LITURGIE.

I. — LE LIVRE DES SAINTS ÉVANGILES.

1. PARMI les livres liturgiques de l'Église, c'est sans contredit le livre des saints évangiles qui a le plus d'importance et mérite la plus grande vénération. Il est vrai que de nos jours ce livre étant presque toujours remplacé par le Missel, les fidèles, souvent même les prêtres, confondent l'un et l'autre, sans se rendre compte de leur différence, fort importante cependant, même au point de vue de la piété.

Pour faire remarquer immédiatement le respect singulier dont la liturgie honore le livre des saints évangiles, nous commencerons par signaler trois rites d'une profonde signification, qu'il importe de bien comprendre, parce qu'ils jettent une abondante lumière sur l'ensemble de notre étude. De tous les livres liturgiques, le saint évangile ou le *texte* (textus), comme l'appelaient simplement les anciens, est le seul livre qui soit *baisé*, *encensé* et *marqué de la croix* que l'on pourrait nommer commémorative et explicative.

A la sainte Messe et en d'autres occasions, auxquelles nous allons revenir, le prêtre ou l'évêque *baise* le livre des saints évangiles, ou un passage de ce livre inséré dans le Missel. Il est vrai qu'anciennement le prêtre baisait aussi l'image de la croix qui ornait le *T* au commencement du canon [1] et qui a donné naissance à notre image du canon, seulement il est clair que cette vénération ne s'adressait nullement au texte, mais bien à l'image de Notre Seigneur crucifié.

De même, en plusieurs circonstances, le diacre (ou le prêtre) *encense* l'évangéliaire, après avoir fait d'abord au livre une profonde inclination.

On ne témoigne ces deux marques de respect, l'inclination et l'encensement, à aucun autre livre liturgique. Cette règle ne souffre que deux exceptions caractéristiques qui, loin d'amoindrir cette distinction, ne font que la montrer dans tout son jour. Le Samedi saint, le diacre encense solennellement le texte de l'*Exultet* [2]; mais c'est là précisément le privilège de ce chant magnifique, d'être accompagné d'un rite qui nous apparait en tout semblable à celui de l'évangile, et qui rehausse ainsi la joyeuse annonce de la résurrection en faisant puissamment ressortir sa profonde signification. Autant que possible, c'est aussi du haut de l'ambon de l'évangile que doit être chanté l'*Exultet*. Voilà pourquoi, à Saint-Pierre de Rome, où les anciens ambons n'existent plus, on en dresse un tous les ans pour le Samedi

1. *Te igitur* sont les premiers mots de cette partie de la sainte Messe. — 2. Exultet jam angelica turba, que la troupe angélique tressaille de joie dans les cieux: c'est ainsi que commence l'annonce officielle en quelque sorte de la grande fête de Pâques (Præconium Paschale).

Digitized by Google

saint. — L'autre rite ne s'est, à notre connaissance, conservé que dans nos monastères bénédictins. Au martyrologe de la vigile de Noël, le passage ayant trait à la naissance de Notre Seigneur est chanté avec grande pompe. Un chantre en aube et en chape, accompagné d'acolytes portant des chandeliers, fait son entrée au Chapitre, encense le livre et chante avec de riches modulations le passage en question, tandis que les moines tout autour se prosternent en adoration. Ici encore, le livre qui renferme la réjouissante annonce participe d'une certaine façon au privilège du texte sacré de la «*bonne nouvelle*». D'après l'indication des rituels monastiques, une cérémonie analogue accompagnait jadis l'annonce solennelle de la fête de l'Annonciation, du Jeudi saint, du dimanche de Pâques et même de la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, mais sans emploi de l'encens.

En troisième lieu, enfin, le seul livre des saints évangiles reçoit ces mystérieux *signes de croix* que, par opposition au signe de la croix employé à la consécration et à la bénédiction, on pourrait appeler signes de croix de déclaration et de commémoraison, et auxquels nous reviendrons. Le signe de la croix que nous faisons au-dessus du missel au commencement de la Messe de requiem ne semblera à personne pouvoir fournir un argument contre notre thèse.

2. « C'est l'évangile qui renferme les prémices de toute la sainte Écriture, » dit Origène (1), et saint Augustin (2) résume la doctrine qui doit servir de point de départ à notre explication, en ces termes: « Écoutons l'évangile comme si Dieu lui-même nous adressait la parole. — Ce sont là, en effet, les précieuses paroles tombées de la bouche divine ; c'est pour nous qu'elles ont été écrites, conservées et prononcées, et elles seront encore prononcées pour nos descendants, et continueront à être prononcées jusqu'à la fin des siècles. » Les quatre évangiles ont toujours été considérés d'une façon toute particulière comme la représentation du Verbe de Dieu, comme l'incarnation de sa vie et de sa doctrine, et c'est pourquoi l'on entourait des plus grands honneurs liturgiques aussi bien l'évangéliaire qui les renfermait, que leur lecture publique à l'église. « Dès qu'on ouvre les *adorables* évangiles, c'est le vrai Pasteur qui approche, alors l'évêque se lève, etc. (3) », dit saint Isidore de Péluse, et le huitième concile général partait de l'« *adoration des évangiles* » pour confirmer l'« *adoration de la croix* » (4).

Une première conséquence de cette vénération est le grand luxe qu'on aimait à déployer pour enrichir le texte et la reliure du livre des saints

1. Primitias omnium Scripturarum esse evangelium. (Comment. in Joan. tom. I, præf. 4, 5. P. Gr. 14, 26.) — 2. Sic audiamus Evangelium quasi praesentem Deum. — Quod enim pretiosum sonabat de ore Dei, et propter nos scriptum est, et nobis servatum, et propter nos recitatum, et recitabitur etiam propter posteros nostros, et donec saeculum finiatur. (Tract. 30 in Joan. P. L. 35, 1633.) — 3. Cum ipse verus Pastor per *adorandorum* Evangeliorum apertionem accedit, tum demum episcopus surgit etc. (L. I, ep. 136 P. Gr. 78, 271.) — 4. Cap. 3. P. L. 139, 151 ; cf. ib. 198 et Jonas Aurel. *De cultu imag.* l. II, præf. P. L. 106, 343.

Digitized by Google

évangiles. Dans beaucoup de bibliothèques et de musées, on trouve de ces magnifiques chefs-d'œuvre de calligraphie et de miniature, des manuscrits sur vélin et parchemin du plus grand prix, richement ornés d'or et de pourpre, décorés d'initiales et d'images souvent admirables et recouverts soigneusement d'une reliure chargée d'ivoire ou d'un métal précieux, souvent de pierres précieuses et de sculptures artistiques (1). On conservait ces livres splendides dans des étuis précieux, on les déposait enveloppés de soie sur des coussins, et personne, dit saint Jean Chrysostome, ne se permettait de les toucher sans s'être d'abord lavé les mains, « dans le tremblement et la crainte qu'inspire un grand sentiment de piété et de révérence (2) ».

Dans les monastères du moyen âge, aux jours de grandes fêtes, on les mettait comme ornement sur l'autel, en même temps que les croix et les calices du trésor de l'église, ou pour mieux dire on les y déposait comme sur leur trône, car c'est là, à côté du crucifix, que se trouve la place d'honneur qui convient à leur dignité (3). Jadis existait la coutume que le diacre, au commencement de la messe, portait lui-même à l'autel le livre des saints évangiles qu'il y déposait jusqu'à l'évangile. Le sous-diacre portait le calice, le prêtre parfois la croix de l'autel. On sait qu'aujourd'hui encore, avant l'évangile, le diacre doit aller prendre son livre de dessus l'autel, mais d'après le rite romain il ne va l'y déposer qu'immédiatement auparavant. Chez les Dominicains, au contraire, l'évangéliaire reste pendant toute la Messe sur le côté droit (Nord) de l'autel, où l'on se hâte de le reporter après le chant de l'évangile.

3. Outre ceux que nous venons d'indiquer, toute une catégorie de rites profonds prouve la vénération tout à fait singulière que les prêtres et les fidèles professent pour le livre des saints évangiles.

Faisant abstraction de la μικρὰ εἴσοδος des Orientaux, c'est-à-dire de l'entrée et de la procession solennelle de l'évangile pendant la Messe ainsi que des cérémonies et prières dont elle est encore aujourd'hui accompagnée, nous nous contenterons de rappeler qu'autrefois le livre des saints évangiles se portait souvent dans les processions des moines et des clercs et qu'on ne cessait de l'encenser pendant tout le parcours. C'est ainsi que nous trouvons au chapitre V des intéressantes coutumes de l'abbaye de Saint-Bénigne: « Après Tierce a lieu la procession solennelle par le cloître. — D'abord l'eau bénite, puis trois croix, puis deux textes des saints évangiles portés par deux sous-diacres revêtus de tuniques, ayant l'un et l'autre de chaque côté deux chandeliers et devant eux deux encensoirs (4). » « De

1. Renaudot, I, 272, et beaucoup d'autres. — 2. Cum multa religione et reverentia tremens ac timens. (*Hom. de statuis* 7, 9, P. Gr. 49, 96.) — 3. C'est peut-être le lieu de rappeler ici l'intéressante prescription d'un ancien pontifical du diocèse de Narbonne, qui ordonnait qu'au moment de la consécration de l'autel, on déposât dans le sépulcre, avec les reliques des martyrs, les commencements des quatre évangiles. (*Pontif. Narbon.* sæc. X, ap. Martene, *De eccles. rit.* II, 13, ord. 8.) — 4. Post tertiam agitur festiva processio per claustrum. — Primo loco poni-

Digitized by Google

même que sous l'Ancien Testament la loi sainte était conservée dans l'arche et solennellement portée avec elle en tous lieux, ainsi sous le Nouveau Testament on a coutume de porter la loi de grâce et de la bonne nouvelle dans les processions à côté de la croix (1). » Cette coutume se pratiquait surtout à la procession du dimanche des Rameaux, qu'on regardait généralement, jusqu'à l'introduction de la procession de la Fête-Dieu (au IVe siècle), comme la plus solennelle de l'année liturgique. Le douzième *Ordre romain* de Mabillon décrit cette cérémonie de la manière suivante: « On prépare le plus convenablement possible une civière, pour y introduire le saint évangile qui signifie le CHRIST; on la dépose devant l'autel, d'où le clergé va commencer la procession. — Ce sont des diacres qui enlèvent ensuite cette civière chargée du saint évangile, ils s'avancent tressaillant de joie, heureux de porter le joug du CHRIST qui est suave et son fardeau qui est léger. L'eau bénite, les chandeliers, les encensoirs et autres ornements précèdent. Loin par devant, un groupe de laïques, drapeaux et bannières en tête, ouvre la marche (2). »

Nous trouvons le même rite dans les monastères allemands du moyen âge et chez les Grecs. C'est au XIe siècle qu'on commença, surtout dans les florissantes abbayes de Normandie, à porter en triomphe dans ces processions la sainte Eucharistie au lieu du livre des saints évangiles (3).

Certaines églises des Gaules avaient autrefois un touchant usage pour le Vendredi saint. Voici ce que nous lisons dans un vieux rituel de Soissons: « Le chant de la passion terminé, le sous-diacre prendra l'évangile et précédé d'un jeune clerc avec l'encens, le portera, comme en cachette, sous sa chasuble, au sépulcre préparé (4). »

De plus, quand un évêque ou un légat arrivait dans un monastère ou dans une cathédrale, on lui présentait le livre des saints évangiles à baiser. Les chroniques de la fameuse abbaye de Saint-Galles *(Casus S. Galli)* désignent même cette cérémonie du titre: « Pour la réception d'un évêque avec l'évangile : *Ad recipiendum Episcopum cum Evangelio.* » Quand le pape Léon IX se rendit en 1089 à Reims pour la consécration de l'église Saint-Remi, les évêques qui vinrent le saluer à la tête des moines lui présentèrent également le

tur aqua benedicta, secundo tres cruces, deinde textus Evangeliorum duo a duobus subdiaconibus tunicatis feruntur, habentes utroque latere bis bina candelabra, ante se vero duo thuribula. (Apud Martene, *De antiquis monachorum ritibus*, l. IV, c. 1. éd. Ven., 1783; IV, 178. Cf. P. L. 135, 52 et beaucoup d'autres sources.) — 1. Catalani, Rituale Rom. II, 164. — 2. Præparatur quoddam portatorium honestissime, in quo intromittitur sanctum Evangelium, quod intelligitur CHRISTUS, et statuitur in ecclesia ante aram, unde clerus processurus est. — Deinde suscipitur a diaconis prædictum portatorium cum Evangelio, bajulantes cum ingenti exsultatione jugum CHRISTI suave et onus ejus leve, præcedente aqua benedicta cum candelabris atque thymiateriis cum aliis ornamentis, insuper etiam laicorum schola cum vexillis atque fanonibus longe ante praecunte. (C. 9. P. L. 78, 1071 cf. 16, p. 287.) — 3. Cf. *Le Messager des fidèles*, 1884, nº 4, p. 123, aussi P. L. 150, 456 et d'autres. — 4. Rit Suess. ap. Martène. *De eccl. rit.*, IV, 23.

Digitized by Google

livre des saints évangiles (1). Encore de nos jours, au commencement de la messe pontificale, on présente à l'évêque ce livre à baiser (2).

4. Il se présente encore une autre circonstance fort solennelle, où le livre des saints évangiles est déposé sur l'autel ou sur un autre trône spécial, dans les réunions des conciles. C'est là un usage touchant plein d'une profonde signification, et bien de nature à mettre dans leur plein jour tous les signes distinctifs énumérés jusqu'ici. La première fois que nous trouvons ce rite mentionné, c'est dans saint Cyrille d'Alexandrie, qui nous dit du 3e concile général : « Le saint concile, assemblé dans l'église, établit le CHRIST comme membre et chef de la session, car le vénérable évangile fut placé sur le trône sacré (3). » Depuis, nous avons le même renseignement touchant une foule d'autres synodes et conciles ; contentons-nous de citer ici quelques données spécialement instructives. Le concile de Seligenstadt sous Aribo, archevêque de Mayence (1023), fit insérer dans son rituel la disposition suivante : « On dressera au milieu de l'assemblée un trône, sur lequel on placera, outre l'étole, des saintes reliques et un *plenarium* (c.-à.-d. un missel renfermant des passages des saints évangiles ou bien les quatre évangiles au complet) (4). » Le concile de Rome, sous Nicolas II (1059), commence son célèbre décret sur l'élection des papes de la manière suivante : « Au nom de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST... la place d'honneur étant occupée par les très saints évangiles, et également sous la présidence du très révérend et très bienheureux pape apostolique Nicolas, etc. (5) » Et dans la relation du concile de Ferrare-Florence, on lit : « Au milieu du temple, juste devant l'autel, on avait dressé un trône magnifique, richement décoré et enveloppé de housses brodées d'or: c'est là que reposait Notre Sauveur et Maître dans le saint évangile. A droite et à gauche on avait exposé les chefs des saints apôtres Pierre et Paul. Des lampes brûlaient devant le livre sacré, et le tout produisait une forte et saisissante impression (6). » Enfin, de nos jours, voici le cérémonial prescrit par la première séance du concile du Vatican : Après la messe d'ouverture, les clercs de la chapelle papale dresseront sur l'autel un trône pour le livre sacré des évangiles. Le secrétaire du concile (Mgr l'évêque Fessler) quitte alors son siège et vient à la crédence ; tous se lèvent aussitôt et le secrétaire porte, sans faire d'inclination à personne, le livre sacré sur l'autel et l'y dépose sur le trône préparé (7). » D'anciens cano-

1. P. L. 142, 1424. — La description de cette consécration, écrite par le moine Anselme, est un des plus beaux monuments de ce genre qui soit arrivé jusqu'à nous. Ce morceau, comme beaucoup d'autres, est tout à fait propre à nous faire ressentir l'enthousiasme et la joie qui animaient ces anciens moines dans l'accomplissement de leurs imposantes fonctions. — 2. Cærem. Episc. I. c. 20, 2 ; II. c. 8,33. — 3. S. Synodus in ecclesia congregata Christum velut consessorem et velut caput constituit : venerandum enim evangelium in sacro Throno collocatum est. (Apud Mart. *De eccles. rit.* I, 4 a. 12 ordo II. Apol. ad Theodos. imper., p. 1351. P. Gr. 76, 471.) — 4. P. L. 140, 1067. — 5. In nomine Domini... *propositis sacro sanctis Evangeliis*, præsidente quoque reverendissimo ac beatissimo Nicolao apostolico papa etc. (P. L. 187, 127; Watterich, I, 229.) — 6. Hard. IX, II seq. — 7. *Methodus servanda* etc. 26-28 cf. *Acta et decreta ed Friburg*, 1871, p. 115.

Digitized by Google

nistes font encore la remarque (au chap. in nomine Domini D. 23), que les évêques présidant un synode doivent avoir devant eux un évangile.

5. Voici la prescription du pontifical romain au titre: « De la consécration de l'Élu élevé à l'épiscopat: *De consecratione electi in episcopum* »: « Après les litanies, l'évêque dont a lieu le sacre s'agenouille devant le consécrateur, qui, avec l'aide des deux évêques assistants, lui met le livre des saints évangiles sur la tête et les épaules, sans rien dire. Le livre doit être ouvert à l'envers et placé de façon à ce que la ligne supérieure vienne reposer sur les épaules, l'inférieure sur la tête. Un chapelain, à genoux derrière l'élu, soutient le livre de façon à ce qu'il reste dans la position indiquée. Ce n'est qu'alors que l'évêque consécrateur et ses deux assistants imposent les deux mains sur la tête de l'élu, en prononçant les mots: « Recevez le Saint Esprit: *Accipe Spiritum Sanctum.* »— Cette cérémonie, bien qu'elle ne soit nullement indispensable à la parfaite intégrité du sacre épiscopal, n'en compte pas moins parmi les rites les plus anciens et les plus respectables de l'Église. Les constitutions apostoliques contiennent à ce sujet une prescription empruntée peut-être à un écrit dont la rédaction remonte à la première moitié du IIe siècle. Voici cette prescription: « Tandis que tous les évêques prient en silence, et que les diacres tiennent les saints évangiles ouverts sur la tête de celui qui doit être ordonné, un des principaux évêques, en compagnie de deux autres, se tenant debout près de l'autel, dira....., etc. (1). Les statuts de l'ancienne Église: *Statuta Ecclesiæ antiquæ*, qui remontent à la plus haute antiquité et qu'on attribuait jadis faussement à un soi-disant quatrième concile de Carthage, renferment la même cérémonie (2). Nous retrouvons d'ailleurs celle-ci dans presque tous les sacramentaires et pontificaux (3), malgré l'opinion contraire, difficile à expliquer, de quelques liturgistes francs du VIIIe siècle. Nous ne citerons plus que l'expression du biographe de saint Jean Chrysostome, qui dit, en parlant du sacre d'un évêque tout à fait indigne: « Ils n'eurent pas honte d'imposer le saint évangile sur cette tête criminelle: *Non horruerunt Evangelium scelesto capiti imponere* (4). » Les auteurs relèvent quelques différences dans les détails de ce rite ; par exemple, le livre des saints évangiles n'était pas toujours placé ouvert, mais parfois fermé, sur la tête ou les épaules de l'évêque à sacrer ; dans certaines églises, c'étaient des diacres qui fonctionnaient, au lieu d'évêques, mais pour le fond, l'usage reste le même partout. Quant à son sens, le livre mystérieux de la hiérarchie ecclésiastique: *De hierarchica ecclesiastica*, nous en donne déjà l'explication : « L'évêque reçoit en quelque sorte l'infusion de toute la puissance et de la sagesse spirituelle, et tout ce qui nous a été transmis de paroles ou d'actions du Sauveur découle goutte à goutte du texte sacré dans son

1. Unus ex primis episcopis una cum aliis duobus prope altare stans, reliquis episcopis tacite orantibus, et diaconis divina Evangelia super caput ejus qui ordinatur aperta tenentibus, dicet etc. (A. C. VIII, 4, P. Gr. 1,1072.) — 2. C. 100. P. L. 56,887. — 3. Cf. entre autres P. L. 78, 223, IIII ; en outre, D. Martène et D. Mabillon, *ibid.* 500, 918. — 4. Palladius, c. 16, P. Gr. 47, 53; Tillem., XI, 247.

Digitized by Google

âme, de façon à ce qu'il reçoive non seulement assez pour lui-même, mais devienne encore pour d'autres une source de grâce et de doctrine (1). » Les cérémonies du sacre nous offrent une belle confirmation de cette interprétation, car c'est pendant un espace de temps considérable et précisément pendant les rites les plus importants de tous, à savoir pendant l'imposition des mains et l'onction de la tête, que le livre des saints évangiles est tenu sur la tête et les épaules de l'élu. L'absence de toute espèce de formule de la part de l'évêque consécrateur pendant cette cérémonie pourrait signifier à notre avis qu'on considère l'évangile comme le Verbe vivant. — Plus tard on remet encore le livre des saints évangiles entre les mains du nouvel évêque. Nous reviendrons à ce rite, au deuxième chapitre, à propos de l'ordination du diacre.

6. Mentionnons encore quelques usages religieux où le livre des saints évangiles trouve son emploi.

Tout le monde connaît la coutume de prêter le serment sur le livre des saints évangiles. Déjà saint Jean Chrysostome se plaint de la profanation qu'on fait subir au livre sacré, en prêtant serment à la légère ou d'une façon irréligieuse (2). Lors de la rénovation solennelle de leurs vœux, les moines mettent les mains sur le livre des saints évangiles déposé sur les genoux de l'abbé, en disant : « Ainsi m'aide Dieu et ces saints évangiles : *Sic me Deus adjuvet et hæc sancta Evangelia.* De même, il était autrefois d'usage dans certains monastères, que l'abbé, après avoir nommé quelqu'un des membres de sa communauté à la charge de sacristain, de cellérier, ou à tout autre emploi remettait à chacun, comme insignes de sa dignité et de ses pouvoirs, les clefs dont il avait besoin et qui étaient déposées sur l'autel ou sur le saint évangile (3). Les souverains pontifes Pélage et Léon III se lavèrent de l'accusation criminelle inventée contre eux, par un serment sur le saint évangile : *purgatio per Evangelium* (4). Quand un fidèle était soumis à la pénitence publique « on lui mettait sur le cou le saint évangile et la croix ; puis on imposait à son estomac le jeûne, à ses yeux les veilles, à sa bouche la louange de Dieu » (5). Dans l'Église du moyen âge ceux qui étaient soupçonnés de certains crimes étaient soumis à l'épreuve de l'eau froide, c'est-à-dire qu'on les y jetait avec une meule de moulin au cou mais seulement après leur avoir fait baiser les saints évangiles (6). On employait aussi souvent le même livre sacré pour confirmer les donations, aussi comme symbole et gage d'une transmission de droits : *investitio per Evangelium* (7). Nous trouvons même à ce propos un trait touchant que l'on rapporte du roi Arthur, si fameux dans

1. C. 5. Contemplatio VII, P. Gr. 3,530. V. d'autres interprétations C. L. 105, 1095; 144, 899. — 2. Hom. 15, de statuis 5 ; cf. *Opus imperf.* l. 12, P. Gr. 49,160 ; 56,698. — 3. S. Aurel. *Reg. ad monachos*, c. 28, P. L. 68,390. — 4. P. L. 128, 611, 1218. — 5. Ubi peccaverit quis et confessus fuerit, *Evangelium* et crucem ejus cervicibus circum ponunt, ac visceribus ejus jejunium, oculisque vigilias, et laudationem ori ejus indicant. (Greg. II ep. 13 ad Leon. Is. P. L. 89,522. Cf. Art. 4, 15.) — 6. Mart. *De eccles. rit.* III, 7 ord. 1, 5, 9, 18. — 7. P. L. 115,61 ; 188, 418, 441.

Digitized by Google

les légendes des chevaliers de la Table Ronde. Ce pieux monarque, pour déterminer et confirmer les limites du territoire dont il faisait don à l'église de Llaudaff, fit le tour des terres concédées, portant sur le dos le livre des saints évangiles (1).

Parlant de l'admirable vierge Cécile, l'Église chante: « Toujours elle portait sur la poitrine l'Évangile de JÉSUS-CHRIST : *Semper Evangelium* CHRISTI *gerebat in pectore suo* », ce que tous les auteurs entendent d'un véritable livre des saints évangiles. Dom Guéranger donne à ce texte un beau commentaire : « Ravie par le charme de la parole intérieure de son Époux divin, Cécile le retrouvait encore dans la lecture des saintes Écritures, et le livre des évangiles, caché sous ses vêtements, reposait continuellement sur sa poitrine. Cécile recevait de ce contact sacré une force qui l'élevait au-dessus de la faible nature, et la vertu des paroles qui sont « esprit et vie » (Johan., VI) se communiquait toujours plus intimement à elle (2). » — Une foule de témoignages anciens nous montrent les pieux chrétiens adonnés à la coutume de porter au cou l'un ou l'autre fragment des saints évangiles ou même le livre entier, de la même manière que l'on portait sous l'Ancien Testament des phylactères (3) ou que nous portons des scapulaires. Saint Clément d'Alexandrie, saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Isidore de Péluse mentionnent cet usage. C'est dans le même but que le pape saint Grégoire le Grand envoya au roi des Lombards Adalbert, en même temps qu'une parcelle de la vraie croix, « une leçon du saint Évangile renfermée dans un précieux étui de Perse (4) ». Certains abus concernant l'emploi du livre des évangiles furent condamnés aux conciles d'Agde (506) et de Leshimes (743). Saint Augustin rapporte des chrétiens de son temps que, pour se guérir du mal de tête, ils se mettaient le livre des saints évangiles sur la tête ; sans précisément blâmer cette coutume, il émet cependant le vœu qu'ils mettent plutôt leurs soins à employer ce livre sacré pour la guérison et la conversion du cœur (5). Dans le rite ambrosien, le malade qui reçoit le sacrement d'Extrême-Onction baise le saint évangile, que le prêtre lui met d'abord sur la tête (6).

Dans l'église grecque, il était d'usage de placer le saint évangile sur la poitrine du prêtre, après son décès, et de l'enterrer ainsi.

C'est un fait connu que lors de l'invention des reliques de saint Barnabé (vers 488), on trouva sur sa poitrine, écrit de sa propre main, un exemplaire de l'évangile de saint Mathieu. On déposa également un livre des saints évangiles dans le tombeau de Charlemagne : « Il y fut placé assis sur un fauteuil d'or tenant en mains et sur les genoux un évangile doré ; il avait les

1. *Tabular. Eccles. Laudav. in Monast. Angl.* III, 192. — 2. Sainte Cécile, chap. XIV, p. 344. — 3. On appelle ainsi de petites bandes de parchemin sur lesquelles les Juifs écrivaient certains passages de l'Écriture. Cf. Matth. XXIII, 5. — 4. Lectionem sancti Evangelii theca Persica inclusam. (P. Gr. 8,234 ; 49,196 ; 58,669; 78,603; P. L. 26, 175; 77, 1316.) — 5. Tract. 7 in Jo. 12. P. L. 35, 1443. — 6. *Rituale Mediol.* 1645 (de extrema unct.) apud. Mart. *De eccles. rit.* 17 a. 4, ordo 32.

Digitized by Google

épaules appuyées contre le dossier, et la tête noblement élevée. » — C'est ainsi que le grand empereur reposait dans son tombeau d'Aix-la-Chapelle [1]. *(A continuer.)*

LA VOIX DE NOTRE PÈRE.

LETTRE ENCYCLIQUE DE NOTRE TRÈS SAINT PÈRE LE PAPE LÉON XIII,

A tous les patriarches, primats, archevêques et évêques du monde catholique en grâce et en communion avec le Saint-Siège apostolique.

A nos vénérables Frères, les patriarches, primats, archevêques et évêques de tout l'univers catholique en grâce et en communion avec le Saint-Siège apostolique,

LÉON XIII, PAPE.

Vénérables frères, salut et bénédiction apostolique.

Encyclique de l'an dernier sur le saint Rosaire. — Redoublement de piété chez les fidèles. — Consolations qu'en a éprouvées le S. Père.

L'AN dernier, comme chacun de vous le sait, Nous avons décrété par Nos lettres encycliques que, dans toutes les parties du monde catholique, pour obtenir le secours du Ciel dans les épreuves de l'Église, l'insigne Mère de Dieu serait honorée pendant tout le mois d'octobre par la très sainte pratique du Rosaire. En cela Nous avons suivi Notre inspiration et l'exemple de Nos prédécesseurs qui, dans les temps les plus difficiles de l'Église, ont recouru à l'auguste Vierge par un redoublement de piété envers Elle, et ont toujours imploré son secours par des prières. On a obtempéré partout à Notre volonté avec un si grand empressement et tant d'unanimité qu'il a été donné de voir d'une manière éclatante combien est grand dans le peuple chrétien le zèle de la religion et de la piété, et combien tous mettent leur espoir dans la divine protection de la Vierge Marie.

Cette grande manifestation de piété et de foi, Nous le déclarons, ne Nous a pas peu consolé, au milieu des épreuves et des maux qui Nous accablent, et même elle Nous a donné un nouveau courage pour en supporter de plus grands encore, s'il plaît ainsi à Dieu. Car, tant que l'Esprit est répandu sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem, Nous avons la certitude que Dieu un jour Nous sera propice, et que, prenant en pitié le sort de son Église, il écoutera encore les supplications de ceux qui le prient par Celle dont il a voulu faire la dispensatrice des grâces célestes.

1. In sede aurea sedens positus evangelium aureum tenens in manibus et genibus, reclinatis humeris in cathedra, et capite honeste erecto. (Ademar, *Hist.*, l. II. P. L. 141, 29.)

Digitized by Google

Mêmes raisons que l'an dernier pour s'adresser à Marie. — La grâce est le prix de la persévérance.

C'EST pourquoi les raisons qui Nous ont porté l'an dernier, comme Nous l'avons dit, à provoquer une manifestation publique de piété, étant restées les mêmes, Nous avons cru de Notre devoir, vénérables frères, d'exhorter encore cette année les peuples chrétiens à mériter la puissante protection de l'insigne Mère de Dieu, en continuant de la même manière à réciter pieusement « le Rosaire de Marie ». Quand, en effet, l'acharnement des ennemis du nom chrétien est si grand à poursuivre leurs desseins, ses défenseurs ne doivent pas avoir moins de résolution, surtout puisque le secours céleste et la grâce de Dieu sont souvent le prix de la persévérance. Il nous plaît, à ce propos, de rappeler l'exemple de cette grande Judith, figure de la divine Vierge, qui réprima la folle impatience des Juifs, lesquels voulaient fixer à Dieu, selon leur gré, le jour de la délivrance de leur patrie opprimée. Il faut considérer de même l'exemple des apôtres qui attendirent, en persévérant unanimement dans la prière avec Marie, mère de Jésus, le très haut don de l'Esprit du Paraclet qui leur avait été promis.

Ce qu'il s'agit en ce moment d'obtenir du Ciel.

CAR il s'agit maintenant aussi d'une chose difficile, et de grande importance; il s'agit d'humilier l'ennemi antique et plein de ruse dans toute l'exaltation de sa puissance: il s'agit de revendiquer la liberté de l'Église et de son chef ; il s'agit de conserver et de protéger ces abris nécessaires de la sécurité et du salut du genre humain.

Recours à Marie par le S. Rosaire. — Le choléra.

C'EST pourquoi il faut veiller à ce que, dans ces temps lamentables pour l'Église, la très sainte coutume de réciter le rosaire de la sainte Vierge soit gardée avec soin et pieusement, pour cette raison surtout que ces prières, étant composées de façon à rappeler dans leur ordre tous les mystères de notre salut, sont très propres à nourrir l'esprit de piété.

Quant à l'Italie, il est nécessaire d'implorer sur elle le secours de la Vierge très puissante, maintenant surtout qu'une calamité inopinée ne Nous menace plus seulement mais Nous atteint. En effet, la peste asiatique ayant, par la volonté de Dieu, franchi les limites que semblait lui avoir fixées la nature, a envahi les ports les plus célèbres de la France et de là les contrées d'Italie les plus voisines. Il faut donc se réfugier vers Marie, vers celle que l'Église appelle à juste titre salutaire, auxiliatrice, libératrice, afin que sa volonté propice Nous apporte les secours que nous aurons implorés par les prières qui lui sont le plus agréables, et qu'elle éloigne de Nous l'impur fléau.

Mois d'octobre. — Récitation du S. Rosaire dans les églises dédiées à la très Sainte Vierge. — Processions.

C'EST pourquoi, à l'approche du mois d'octobre, dans lequel le monde catholique fête la solennité du Saint-Rosaire, Nous avons résolu de prescrire pour cette année encore ce que Nous avons prescrit l'année précé-

Digitized by Google

dente. Nous décidons par conséquent, et Nous ordonnons que, depuis le premier jour d'octobre jusqu'au second jour du mois de novembre suivant, dans toutes les églises paroissiales ou dans les sanctuaires publics dédiés à la mère de Dieu, ou dans d'autres à choisir par l'Ordinaire du lieu, on récite chaque jour au moins cinq dizaines du chapelet, en y ajoutant les litanies, et si c'est le matin, que le saint sacrifice se fasse pendant les prières; si c'est l'après-midi, que l'on expose pour l'adoration le Très Saint-Sacrement et puis que les assistants se purifient selon la liturgie. Nous désirons en outre que les confréries du Très Saint-Rosaire, partout où les lois civiles leur en laissent la facilité, fassent dans les rues une procession solennelle en vue de l'édification publique.

Renouvellement des indulgences accordées l'année dernière.

OR, pour que les trésors célestes de l'Église soient ouverts à la piété chrétienne, Nous renouvelons chacune des indulgences que nous avons accordées l'année dernière. Ainsi, à tous ceux qui assisteront, aux jours fixés, à la récitation publique du Rosaire, et auront prié à Notre intention, comme à ceux qui, en étant empêchés par une cause légitime, le réciteront en particulier, Nous accordons pour chaque fois une indulgence de sept ans et de sept quarantaines. Quant à ceux qui, dans le temps susdit, auront accompli les mêmes dévotions au moins dix fois, soit en public dans les églises, soit par de justes motifs dans les maisons particulières, et qui, ayant expié leurs péchés par la confession, auront communié, Nous accordons indulgence plénière de leurs fautes, prise dans le trésor de l'Église. De même, Nous accordons cette indulgence plénière et la rémission des peines à tous ceux qui, soit un jour de la fête du Saint-Rosaire, soit dans un des jours de l'Octave, auront lavé les souillures de leur âme et participé saintement au divin banquet et qui auront prié à Notre intention Notre Seigneur et sa très sainte Mère dans quelque sanctuaire.

Enfin, voulant avoir égard à ceux qui vivent à la campagne et qui sont particulièrement retenus, pendant le mois d'octobre, par les travaux des champs, Nous leur accordons la permission de différer, selon la disposition prudente de leurs Ordinaires, jusqu'aux mois de novembre et décembre suivants, les exercices prescrits plus haut pour gagner les saintes indulgences pendant le mois d'octobre.

Les catholiques écouteront la voix de leur Père.

NOUS ne doutons pas, vénérables frères, que d'abondants et riches fruits ne répondent à Nos soins, surtout si, aux graines que Nous avons plantées et que votre sollicitude aura arrosées, Dieu accorde du ciel l'accroissement pour la diffusion de ses grâces. Nous sommes assuré que le peuple chrétien écoutera la voix de Notre autorité apostolique avec la même ferveur de foi et de piété dont il a donné, l'an passé, un magnifique témoignage.

Digitized by Google

Que la céleste patronne invoquée dans la prière du Rosaire nous soit propice et qu'elle fasse que, par la cessation des divisions et le rétablissement de l'ordre chrétien dans toutes les parties de la terre, nous obtenions de Dieu pour l'Église la paix tant désirée. Comme gage de ce bienfait, Nous vous accordons affectueusement à vous, à votre clergé et aux peuples qui sont confiés à vos soins la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 30 août 1884, l'an VII de Notre pontificat. LÉON XIII, PAPE.

QUE C'EST BEAU !

UN jour, j'interrogeais un homme du monde qui se croit excellent catholique et passe pour tel, et je lui demandais comment il passe son dimanche.

— Jamais, me dit-il, je ne manque à la Messe.

— Vous allez, bien sûr, à la Messe paroissiale ?

— Qu'est-ce ?

— C'est le sacrifice solennel et officiel qui s'offre chaque dimanche et à toutes les fêtes, par votre pasteur, pour vous, pour vos enfants, pour le bien spirituel et temporel de toute la famille paroissiale.

— Vous voulez dire la grand'messe ! Oh ! je n'y vais jamais. — C'est d'une longueur ! Il y fait si chaud ! — Et puis, le curé y prêche ; pensez donc !

— C'est là cependant la Messe à laquelle vous convie la sainte Église, dont vous vous dites le fils soumis. C'est à cette Messe, chantée solennellement, qu'elle veut vous initier aux splendeurs de sa liturgie sacrée ; c'est là qu'elle veut nourrir entre vous et vos frères l'esprit de charité chrétienne, par l'union de prières et la participation au même sacrifice ; c'est là enfin qu'elle vous attend pour vous instruire dans les vérités de la foi et vous exciter à la pratique de la vertu, par la voix de votre pasteur, qui a grâce d'état pour cela.

— Mais, une messe basse ne suffit-elle pas ?

— Ce qui, à la rigueur, peut suffire en vertu d'une condescendance de l'Église, nous, chrétiens fervents, devons-nous en faire la règle ? Si vous voulez vous sanctifier, vous contentez-vous de la communion pascale?

— Ah ! que c'est long une grand'messe !

— Eh bien ! Monsieur, je vous réponds à cela que je connais, non

Digitized by Google

pas un, mais bon nombre d'*enfants*, qui, après les offices les plus longs et les plus solennels, des offices de deux et de trois heures, sortent du sanctuaire en s'écriant : « Oh ! que c'était beau : cela a passé comme un rêve ! »

— Expliquez-vous.

— Ces enfants aiment et goûtent les cérémonies de l'Église, parce qu'ils les comprennent, parce qu'ils les suivent dans tous leurs détails. Ils connaissent à fond leur *Missel*, ne perdent pas un mot des paroles admirables qu'ils suivent avec bonheur ; tantôt ils chantent avec l'Église, tantôt ils regardent et admirent les fonctions solennelles et sublimes qui se déroulent à l'autel sous leurs yeux : pour eux, elles n'ont plus rien de caché : tout ce qui touche à l'autel leur est familier.

Et vous, Monsieur, que faites-vous à la messe ?

— Ma foi, je tâche de prier un peu quand je ne suis pas trop distrait ; je prends mon *formulaire de prières*.

— Mon cher Monsieur, lui dis-je, dites plutôt les prières que le saint Esprit a dictées à l'Église, et qu'elle nous offre comme les meilleures ; elles valent mieux que les prières des hommes. Prenez votre *Missel*, étudiez la Messe, et comprenez-la ; unissez-vous au prêtre, regardez l'autel ; écoutez les chants sacrés, chantez vous-même, et bientôt vous me direz comme ces enfants que je vous citais tantôt : Ah ! que c'est beau ! je ne m'en doutais pas !

LA CONGRÉGATION ANGLAISE DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT. (Suite.)

I. — Prieuré cathédral de Saint-Michel Archange et de tous les saints Anges, à Belmont, près Hereford *(diocèse de Newport et Menevia)*.

Ce monastère fut fondé en 1859 pour servir de noviciat et de maison d'études aux autres monastères de la Congrégation. Il n'a pas de développement propre; les moines qui y résident sont profès de l'un ou de l'autre des monastères anciens; les jeunes religieux, après y avoir terminé leur noviciat et les trois années d'études, retournent dans leurs monastères respectifs.

L'église de ce monastère jouit du titre de pro-cathédrale du diocèse de

Digitized by Google

Newport et Menevia; en vertu d'un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande du 21 avril 1852, le Chapitre de cette cathédrale est composé de dix chanoines bénédictins auxquels revient de droit l'élection de l'évêque, à élire dans leur sein. Parmi ces chanoines, il en est qui résident au monastère; d'autres occupent différents postes dans le diocèse.

Le personnel résidant en ce monastère était, en 1880, d'environ cinquante personnes, à savoir: six chanoines, vingt-sept profès de vœux simples, douze novices et cinq frères convers. Le Révérend Père Dom Wilfrid Raynal y remplit depuis 1873 les fonctions de Prieur-cathédral, et préside dignement à l'éducation du brillant essaim de jeunes religieux qui forment l'espoir de la congrégation anglo-bénédictine.

II. — Prieuré de Saint-Grégoire le Grand, de Downside, près Bath (comté de Somerset), *diocèse de Clifton.*

NOUS avons parlé plus haut du Révérend Père Dom Augustin White, autrement dit Bradshaw, qui fut un des premiers et plus zélés promoteurs du rétablissement de la congrégation anglo-bénédictine. Le premier monastère qu'il parvint à établir fut celui de Douai dans la Flandre française, celui-là même dont la communauté se trouve transférée à Downside depuis la Révolution.

En 1605, Dom Augustin vint à Douai et commença par y louer quelques chambres au collège d'Anchin, ou il s'établit avec un petit nombre de confrères et d'élèves.

Dès l'année suivante, il transférait sa petite communauté dans une maison plus vaste et plus commode, qu'il avait louée aux religieux Trinitaires. Le nombre des moines s'y étant accru, ils se virent bientôt en état d'y chanter en commun l'office divin et d'y introduire l'observance régulière; ils y reçurent aussi plusieurs novices.

Cependant la pauvreté se faisait sentir bien rudement au sein de cette communauté naissante. La Providence envoya au secours de nos moines l'abbé de Saint-Vaast d'Arras, Pierre Cavereel, qui, se sentant ému de compassion à la vue des souffrances et de la persévérance de ses frères en saint Benoît, fit pour eux l'acquisition d'un terrain et y bâtit un beau monastère avec collège pour les Bénédictins anglais. Cet édifice se trouva terminé en 1611; il fut inauguré aussitôt et placé sous le vocable du premier pape bénédictin, saint Grégoire le Grand.

Comme ils n'avaient guère de moyens de subsistance, le digne abbé de Saint-Vaast couronna son œuvre en dotant le nouveau monastère d'un revenu annuel de douze cents florins. La fondation fut confirmée en 1626 par le pape Urbain VIII; d'après le décret pontifical, le monastère de Saint-Grégoire fut érigé pour un personnel de neuf à douze moines et dépendait de l'abbaye de Saint-Vaast à laquelle il devait son existence.

Ce monastère fleurit à Douai jusqu'à la Révolution. En 1793, la pro-

Digitized by Google

priété fut sequestrée, les moines emprisonnés avec une cruauté atroce; l'église fut convertie en temple de la déesse Raison, et servit plus tard de magasin militaire. Comme elle tombait en ruines, elle fut démolie en 1833, et les matériaux en furent vendus à l'encan; le monastère avait subi le même sort dès les premières années de la Révolution. Mais le beau collège que les moines venaient de bâtir fut épargné pour être transformé en raffinerie; plus tard, sous Louis XVIII, il fut revendu aux Bénédictins anglais, comme nous le verrons plus loin; mais la communauté de Saint-Grégoire était déjà transplantée sur le sol britannique.

Après un long emprisonnement, les moines de Saint-Grégoire parvinrent à franchir le détroit et à chercher un refuge sur leur terre natale devenue plus hospitalière. Ils furent reçus d'abord par Sir Édward Smithe, à Acton Burnell près de Shrewsbury, où ils restèrent jusqu'en 1814. Après avoir joui bon nombre d'années de la gracieuse hospitalité du noble baronnet, ils finirent par acquérir une propriété à Downside, non loin de la ville de Radstock, et s'y établirent en avril de l'année susdite. Le prieur, Dom Pierre Kendal, étant mort, un moine français, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, lui succéda, et fut le premier supérieur du nouveau monastère; Dom Martin Levaux, c'était son nom, obligé d'émigrer pendant la Terreur et voyant sa propre congrégation à jamais dissoute, avait été heureux de trouver un asile de son Ordre sur la terre d'exil et de s'y fixer définitivement.

Ce monastère alla toujours en prospérant, mais il lui fallut du temps pour atteindre son degré de développement actuel. En 1823, on put inaugurer un premier groupe de bâtiments claustraux, auxquels était adjoint un collège; ce collège prit une grande extension en 1853. L'année 1873 vit commencer l'érection d'un monastère entièrement neuf et digne de ses nobles destinées ; l'église qui a été récemment inaugurée est un édifice aussi vaste que remarquable par son architecture.

Downside, nonobstant la durée relativement courte de son existence, a déjà fourni six pontifes à la sainte Église, à savoir:

1. 1832, — Mgr Guil. Placide Morris, évêque de Troye *i. p. i.*, vicaire apostolique de l'île Maurice.
2. 1834, — Mgr Jean Bède Polding, 1er archevêque de Sidney.
3. 1840, — Mgr Thomas Joseph Brown, évêque de Menevia.
4. 1846, — Mgr Guil. Bernard Ullathorne, évêque de Birmingham.
5. 1848, — Mgr Charles Davis, évêque de Maryland (Australie).
6. 1872, — Mgr Bède Vaughan, archevêque de Sidney (Australie).

Au monastère est annexée une paroisse desservie par l'un des moines. La communauté se compose d'une vingtaine de religieux, tandis que trente-six autres moines de ce monastère sont occupés dans les missions et les collèges.

Le collège de Downside qui, dès la fondation du monastère à Douai en 1605, en a été l'inséparable annexe, est des plus florissants et jouit d'une

Digitized by Google

réputation bien méritée. Depuis 1840, il est affilié à l'université de Londres; il compte une centaine de pensionnaires, nombre dépassant la moyenne des collèges anglais.

III. — Prieuré de Saint-Laurent, martyr, d'Ampleforth (comté d'York), *diocèse de Beverley.*

UN an s'était à peine écoulé depuis la fondation de Douai, que l'infatigable vicaire-général des Bénédictins anglo-espagnols, Dom Augustin White, mettait la main à une fondation en Lorraine.

L'église collégiale de Dieulewart, dédiée à Saint-Laurent, étant devenue libre en 1606, par le transfert de son Chapitre à Nancy, Dom Augustin l'obtint du cardinal Charles de Lorraine, par l'entremise d'un chanoine de Remiremont nommé Pitts, d'origine anglaise.

Quelques moines anglais prirent aussitôt possession de l'église et d'une petite métairie qui leur était concédée en même temps, située dans un village voisin, du nom de Jaillon.

L'évêque de Verdun approuva leur établissement,et ils se mirent aussitôt à faire les préparatifs nécessaires pour une fondation régulière. Mais leurs ressources étant fort restreintes, les travaux d'appropriation marchèrent si lentement que la vie conventuelle ne put être inaugurée à Dieulewart que le 9 août 1608.

En 1613, on fit l'acquisition des maisons qui entouraient l'église, ce qui permit aux moines de se constituer un enclos d'une superficie de deux à trois hectares; l'église fut restaurée, et un monastère pourvu de tous les lieux réguliers et pouvant contenir de douze à quinze moines y fut annexé.

L'entrée de Mgr Gifford, de l'illustre famille des Chillington, paraît avoir été, pour ce monastère naissant, le signal d'une prospérité des plus rapides. Dom Gifford fut bientôt prieur du monastère; plus tard, il fut élevé au premier siège archiépiscopal de France, celui de Reims. Toujours il se montra un bienfaiteur insigne de son monastère, qu'il dota d'une précieuse bibliothèque.

Chose étonnante! dès l'année 1614, on compte à Dieulewart quatre-vingts moines; un grand nombre d'entre eux jouissaient d'une haute réputation de vertu et de science: on en vit jusqu'à huit à la fois occuper les chaires les plus importantes du collège de la grande abbaye de Marchiennes. D'autres collèges sollicitèrent leur concours précieux et plusieurs évêques eurent recours à leur zèle et à leur prudence pour introduire de salutaires réformes dans certaines communautés religieuses. Les moines de Dieulewart ne cessaient pourtant jamais de surveiller avec zèle et succès les missions catholiques de leur terre natale; on aime à citer parmi ces vaillants apôtres de la foi le Père Alban Row, qui versa son sang pour JÉSUS-CHRIST.

La Révolution seule pouvait venir mettre un terme à ce développement prodigieux, ou plutôt, elle ne fit qu'y apporter un moment d'arrêt, car le mo-

Digitized by Google

nastère, une fois transplanté dans la mère-patrie, jeta de profondes racines dans cette terre que ses enfants, depuis deux siècles, arrosaient de leurs sueurs et de leur sang.

Le gouvernement républicain commença par frapper d'impôts et d'exactions les plus arbitraires le monastère anglais: « Les enfants d'Albion doivent être riches, » donnait-on pour toute réponse aux justes réclamations des religieux. L'horizon politique s'obscurcissant toujours, on jugea prudent de prendre ses passeports; on les obtint avec peine et, dans les premiers jours d'octobre 1793, le gros de la communauté gagnait le sol anglais. Bien leur en prit, car, le 12 du même mois, entre neuf et dix heures du soir, une troupe armée de cinq à six cents hommes s'abattit sur le monastère et l'investit complètement. Le prieur et deux moines ne parvinrent à s'échapper que grâce aux ténèbres de la nuit; quatre autres moines furent jetés dans les prisons de Pont-à-Mousson, et le monastère fut confisqué avec tous ses biens.

Les religieux de Dieulewart commencèrent par s'établir provisoirement à Verdun-Hall, près de *Saint-Helen*, Lancashire; leur nombre s'y accrut d'un certain nombre de moines de Lambspring, monastère bénédictin de la même congrégation, situé près de Hildesheim en Hanovre, et qui succomba en 1803 à la suite des lois de sécularisation. Ce monastère de Lambspring, comme nous le verrons plus loin, était issu de Dieulewart en 1644; il était donc naturel que ses moines expulsés vinssent s'unir, sur la terre d'exil, à ceux de leur monastère fondateur.

En 1804, la communauté s'établit définitivement à Ampleforth dans le Yorkshire, où elle continua à fleurir et à prospérer jusqu'à nos jours. L'année 1861 y vit commencer la construction d'une église conventuelle entièrement neuve.

Le monastère compte actuellement environ soixante-quinze profès, dont vingt seulement résident à Ampleforth, les autres occupant divers postes dans les missions ou collèges. Le collège d'Ampleforth ne le cède en rien à celui de Downside, et compte comme celui-ci une centaine d'élèves.

Trois évêques sont sortis de ce monastère depuis qu'il est établi à Ampleforth; ce sont:

1. 1818, — Mgr Hater.

2. 1823, — Mgr Pierre-Auguste Baines, évêque de Siga *i. p. i.*, vicaire apostolique du district de l'Ouest.

3 1873, — Mgr Cuthbert-Jean Hedley, évêque de Newport et Menevia.

(La fin prochainement.)

Digitized by Google

VARIÉTÉS ET NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

LA NOUVELLE NURSIE (AUSTRALIE).

ON nous écrit de Madrid : Notre Société géographique a vu ce soir ses salons regorger d'un public nombreux et distingué, avide d'entendre la conférence annoncée par Sa Grandeur Mgr l'évêque de Port-Victoria, en Australie.

Grand, légèrement voûté par le poids des années et les pénibles fatigues de 38 ans d'apostolat, encore plein de vigueur, la barbe touffue et d'un aspect vénérable, Mgr Rosendo Salvado, de l'Ordre de Saint-Benoît [1], sut éveiller et maintenir l'intérêt de son auditoire, pendant les deux heures et demie que dura sa curieuse dissertation.

Origine des colonies en Australie, notions géographiques, manque de ressources naturelles pour l'alimentation des habitants, alternatives qu'ont traversées les grandes villes du pays, situation actuelle des six énormes États qui se divisent aujourd'hui l'Australie, population d'après le recensement de 1881, superficie, commerce d'exportation et d'importation, troupeaux, exploitation des mines, industrie, voies ferrées, télégraphes, religions, procédés du gouvernement, rapports avec l'Angleterre : tout cela fut détaillé par l'illustre apôtre d'un ton calme et avec grande abondance de faits à l'appui.

Un fait à noter, c'est que le catholicisme est représenté actuellement par le tiers des deux millions et demi d'habitants que compte l'Australie.

Un des passages les plus intéressants du discours fut consacré à dépeindre l'état réel des sauvages australiens, à réfuter la fausse opinion qu'on s'en fait, à montrer ce qu'on peut en espérer par les soins d'une éducation intelligente, et quels sont les traitements et l'avenir qui les attendent dans les établissements anglais.

Les indigènes mènent une vie triste et misérable. Leur patrie est pour eux une marâtre et se montre partout avare de nourriture. Cette île immense, véritable continent mesurant 1000 lieues de l'est à l'ouest et 800 du nord au sud, n'est arrosée par aucun fleuve digne de ce nom ; la pêche par

1. Mgr D. Rosendo Salvado, dont la visite à l'abbaye de Maredsous a laissé dernièrement parmi nous de si doux souvenirs, est moine de l'insigne monastère de Saint-Martin de Compostelle, en Galice. Chassé d'Espagne par le mouvement antireligieux de 1835, il trouva un refuge parmi nos frères de la Cava, dans le royaume de Naples. En 1845, il partit pour l'Australie. Les besoins de la mission qu'il a fondée ont plusieurs fois rappelé en Europe le courageux apôtre, qui est sur le point d'entreprendre sa 7e traversée pour retourner mourir au milieu de ses fils en saint Benoît et de ses chers sauvages. Nous renvoyons nos lecteurs, pour plus amples détails, au très intéressant livre du R. P. Dom Théophile Bérengier, *La nouvelle Nursie* ; Paris, Lecoffre.

Digitized by Google

conséquent fait défaut ; la faune des bois se réduit au kanguroo, dont la chasse est difficile et la chair indigeste ; au casoar, ce terrible coureur qui, de même que l'autruche, renverse un homme d'un coup de pied ; à des couleuvres et à des lézards d'une dimension colossale, et à des chiens qui n'aboient pas, mais qui hurlent ; ils ont les allures du renard et sont fort difficiles à apprivoiser. Parmi la gent ailée, se trouvent les grands et bruyants kakatoes avec beaucoup de plumes, mais peu de chair ; des cygnes et des perroquets noirs, d'aussi grand prix pour le naturaliste et le curieux que de mince valeur pour les peuplades qui doivent s'en nourrir.

Aussi voit-on ces malheureux affamées errer sans maison ni cabane, ne formant même pas de tribus, car on ne peut donner ce nom à des groupes formés au hasard, qui se dissolvent en un moment, suivant les nécessités des individus qui les composent.

Le vénérable missionnaire a parcouru des centaines de lieues à la recherche des sauvages, sans en rencontrer un seul, ni aucune trace d'hommes ; et quand enfin, arrivé auprès d'une source, il fut parvenu à en rencontrer, ce n'est qu'au moyen de la nourriture qu'il leur offrit et à force de patience qu'il réussit à entrer en rapports amicaux avec eux.

Voici quelques détails qui donneront une idée de leur manque absolu de ressources. Il n'est pas rare de voir des femmes indiennes nourrir de leur lait de jeunes chiens sauvages, tant pour les dresser ensuite et s'en servir à la chasse, que pour s'en faire un repas en temps de grande pénurie. Un des Indiens les plus estimés de Monseigneur l'évêque, dont il est, depuis sa conversion, un des plus fidèles compagnons, a été témoin et acteur d'une des plus horribles scènes qui se puissent raconter. Bon nombre de sauvages australiens accroupis les uns contre les autres autour d'un brasier à moitié éteint se garantissaient de leur mieux contre une pluie incessante ; l'Indien en question et sa sœur, tous deux encore enfants, faisaient partie du groupe ; tous étaient épuisés de faim, presque morts de froid et sans aucune espèce de ressources. La nuit succéda au jour, la tempête et la faim redoublaient ; tout à coup la jeune fille tombe frappée d'un violent coup à l'épaule ; les sauvages se précipitent, et sans lui laisser le temps d'expirer l'étendent sur les braises, et moitié crue moitié rôtie, la dévorent entre eux. On donna au frère la portion qui lui revenait de cet affreux repas, et... il mangea comme les autres.

Un axiome reçu parmi les Anglais des colonies australiennes, c'est que les naturels de ce pays ne sont susceptibles d'aucune espèce de civilisation. Cette opinion se fonde sur ce fait que tous ceux qui, après avoir été recueillis par les missionnaires protestants, ont appris à lire, à écrire, à compter, à vivre en ville au milieu des blancs, à peine sortis des mains des missionnaires, quand l'heure de vivre avec les hommes civilisés a sonné pour eux, tous sans exception ont pris l'un de ces deux chemins : ou bien ils sont retournés dans les bois, malgré les privations qui les y attendent, ou bien ils sont devenus voleurs et assassins et ont péri misérablement.

Digitized by Google

Sa Grandeur Mgr Salvado a démontré qu'un pareil résultat n'est pas le fruit fatal du caractère de ces naturels, mais bien le fruit de l'éducation imparfaite qu'on leur procure dans les missions anglicanes. On en fait des messieurs, non des ouvriers, on leur fait connaître les besoins de l'homme civilisé sans leur donner en même temps le moyen de les satisfaire, on ne leur donne ni de quoi vivre ni de quoi pouvoir se suffire à eux-mêmes. Au contraire, dans la mission que l'humble moine est parvenu à fonder au prix de peines et de fatigues sans nombre, il est arrivé à leur enseigner des choses utiles dont ils peuvent se faire des moyens d'existence, soit l'agriculture, soit l'industrie, soit certaines professions pour lesquelles ils sont fort recherchés. Des sauvages, élevés dès l'enfance à la Nouvelle Nursie, sont aujourd'hui d'excellents employés au service de l'Angleterre. Une femme sauvage catholique est aujourd'hui directrice du bureau télégraphique et de la poste à Perth même, capitale et siège du gouvernement de l'Australie occidentale.

Le digne religieux nous a cité plusieurs traits intéressants qui dénotent chez la race de couleur une grande perspicacité d'esprit. Il nous raconta, entre autres, l'histoire d'un petit garçon qu'il avait amené avec lui en Europe. Pendant la traversée, ce gamin vit une seule fois le capitaine du bord manier le sextant. Cette leçon lui suffit, et sur-le-champ il fut en état de mesurer la hauteur du soleil, ce que plus d'un enfant européen ne réussit pas à faire, après trois mois d'exercice.

Mgr termina son agréable et instructive conférence par un appel à la charité pour l'entretien et le développement des missions si importantes de l'Australie. De chaleureux applaudissements et de vives félicitations ne firent pas défaut au modeste orateur.

LES BÉNÉDICTINS DANS LES INDES.

L'IMPORTANTE Mission du Bengale oriental, une des plus difficiles de l'Asie tant à cause de son étendue qu'à cause de son manque de ressources, est, depuis 1874, confiée au zèle apostolique des enfants de Saint-Benoît. A cette époque, des moines anglais vinrent y remplacer les Révérends Pères missionnaires de la Congrégation de la Sainte-Croix que le manque de sujets forçait à quitter un champ arrosé durant 24 ans de leurs sueurs. Un bref du 4 août 1876 confiait ce Vicariat apostolique aux soins de la Congrégation du Mont-Cassin de la primitive observance, et, dans le consistoire du 28 mars 1878, Sa Sainteté le Pape Léon XIII nommait comme évêque de Thanasia *i. p. i.* et vicaire apostolique du Bengale oriental le Révérend Père Dom Jourdain Ballsieper O. S. B., ancien provisiteur de la même Congrégation pour la province belge (1). Il reçut l'onction

1. Cette province comprend, outre le monastère d'Afflighem dont la fondation première remonte au XIe siècle, un prieuré à Termonde et un autre à Steenbrugge-lez-Bruges. C'est au

Digitized by Google

épiscopale à Termonde, le 12 mai suivant. Cinq ans plus tard, il revit encore une fois sa chère résidence d'Afflighem pour y donner à ses frères en saint Benoît la joie et la consolation de présider à la consécration de leur nouvelle église. Le Révérend Père Dom Grégoire De Groote et quelques autres de nos compatriotes accompagnèrent Sa Grandeur, pour l'aider dans sa mission apostolique. Sa résidence épiscopale ordinaire est Chittagong, mais parfois Monseigneur réside à Dacca, capitale du Bengale occidental.

Les derniers numéros des *Missions catholiques* contiennent quelques intéressants détails sur le district de Backergunj, un des moins connus de cette vaste Mission. Nous en extrayons quelques passages (1).

Ce district, formé par les alluvions d'un affluent du Gange, est encore à l'état primitif. Les maisons, presque toutes en bambous, sont élevées sur des monticules en limon desséché. Les communications sont souvent difficiles. Pendant 3 mois, on peut aller à pied sec ; pendant les 3 mois qui suivent on marche dans la boue jusqu'aux genoux, le reste de l'année, on va en barque. Ces barques sont vite construites. On attache ensemble trois ou quatre bananiers réunis avec des lattes de bambous et on se lance ainsi sur les flots.

La population du district est également restée dans un état de nature primitive : elle n'en est pas plus malheureuse. Rien ne leur manque des biens de la terre pour leur subsistance quotidienne. Ils ne connaissent pas la pauvreté des autres parties de l'Inde ; quand ils peuvent acheter du sel, du tabac et un vêtement ils se trouvent riches et contents. Les Bengalis ne méritent pas tout à fait le reproche de duplicité et d'ingratitude qu'on leur fait, encore moins celui d'ingratitude. Leur douceur de caractère est reconnue de tous. Il est fort heureux que les indigènes aient de l'affection pour leur famille, car les femmes de ce pays sont considérées comme une chose plutôt que comme une personne. Leur dépendance du mari est absolue : « Quand celui-ci arrive, écrit le Révérend Père Dom Alphonse Landslots, moine d'Afflighem missionnaire dans ce district, elle doit se montrer pleine de joie ; quand il chante, elle doit être en extase ; quand il danse, elle doit le regarder avec enchantement ; quand il parle de religion, de science, de politique, elle doit être remplie d'admiration.

Quand l'habitant du Backergunj veut interroger sa femme, il se sert d'une circonlocution ; il l'appelle par exemple en ces termes : « La mère de mes enfants, viens ici. » Plusieurs fois, après avoir conféré le baptême à deux époux, quand je demandais au mari le nom de sa femme pour l'inscrire sur mon registre, il faisait signe à l'un des témoins de la cérémonie de répondre à sa place. Bien plus, entre elles, les femmes bengalies ne s'appellent point par leur nom, mais par celui de leurs enfants. »

monastère de Termonde que se vénère l'image miraculeuse de la sainte Vierge dite d'Afflighem qui, en 1146, répondit à l'*Ave Maria* de saint Bernard par un *Salve Bernarde*.

1. Cf. les articles du R. P. D. Bérengier dans les *Missions catholiques*, 1884, nos 789, 791, 792.

Digitized by Google

On compte déjà dans le district 400 catéchumènes ; toutes les semaines ce nombre augmente. Il augmenterait plus vite, si on avait les ressources nécessaires pour créer des écoles.

Laissons, pour terminer, le missionnaire bénédictin nous raconter lui-même sa première visite dans les villages du Backergunj.

« Je partis de Burrissal, nous dit-il, dans une de ces barques longues et étroites où l'on doit se tenir toujours couché. Le premier jour, c'est supportable ; on prie, on lit ou on dort ; mais le second et le troisième jour cette position gênée et presque immobile devient à la longue une pénitence qui remplace avantageusement la discipline et le cilice. L'absence de presque tout mouvement rend même l'estomac paresseux, et il faut se faire violence pour prendre quelque nourriture. Aussi, mon arrivée au village de Shirkarpur fut-elle pour moi un véritable soulagement, en même temps qu'elle causait une grande joie à nos catéchumènes et excitait la curiosité des habitants du pays. Durant le voyage, cette curiosité naturelle aux Bengalis me servait de distraction. Chaque barque qui passait à côté de la mienne, et il en passait fréquemment, provoquait toujours ce dialogue entre les bateliers :

« — Qui est ce Baboo-là, dans ta barque ?

« — C'est le Padris sahib (le seigneur Père).

« — Allons, bon voyage ! »

« On m'appelait Baboo, à cause de notre vêtement entièrement blanc, que nous sommes obligés de substituer, dans l'Inde, à la tunique et au scapulaire noirs des Bénédictins, car ils augmenteraient notablement le poids de la chaleur déjà si forte dans ce pays de soleil ardent.

« Le village de Shirkarpur, qui est assez considérable, ne date que de quelques années. On voit encore çà et là les restes des jungles qu'il a remplacées. Maintenant encore, chaque maison est entourée de tant d'arbres et de plantes grimpantes qu'on ne l'aperçoit qu'à une faible distance. La plupart de ces habitations se composent de trois bâtiments distincts : une chambre à coucher, une cuisine et une vacherie ; mais parfois ces trois bâtiments n'en font qu'un et forment une salle de 20 pieds (anglais) de longueur sur 12 de largeur.

« La maison, nous l'avons déjà dit, est toujours érigée, à cause de la fréquence des inondations, sur une sorte de tumulus, et le fossé creusé tout autour, sauf à l'entrée, forme un étang, entretenu par une eau vive ; cette pièce d'eau sert à la fois de baignoire aux Bengalis, ainsi qu'à leurs bestiaux, et de vivier pour leurs poissons. Dans tous ces villages il n'y a pas encore de routes praticables, mais les natifs s'en inquiètent assez peu, et l'on m'assura que, dès le lendemain de mon arrivée, tous les néophytes viendraient ou par barque ou à travers les rizières et les jungles, et qu'il y aurait une assez nombreuse assemblée.

« Il fallait, en attendant, songer à la célébration du divin sacrifice. Avant ma visite, on avait bien construit une sorte de chapelle, mais ou-

Digitized by Google

verte des quatre côtés; c'était plutôt un hangar, et il n'y avait point d'autel. On chercha dans tout le bourg une table ou quelque chose d'approchant; mais ce meuble n'existait pas à Shirkarpur. On eut donc recours au bambou, qui sert dans cette région absolument à tous les usages.

« En effet, ici, la maison et les meubles, quand il y en a, sont en bambou. Dans les champs, ce sont les cendres du bambou qui, mêlées au fumier des bestiaux, donnent de la fertilité à la terre. En coupant les gros troncs de cet utile roseau à une distance plus ou moins grande des nœuds, on a des vases de toutes les dimensions. Le lit sur lequel les Bengalis naissent et meurent est fait en bambou, ainsi que les nattes fines ou grossières sur lesquelles ils s'accroupissent. Même les petits instruments dont les femmes du Backergunj se servent pour tisser le coton sont des morceaux de ce grand roseau et on l'emploie aussi pour construire ces ponts légers, flexibles et solides malgré leur hardiesse, qui permettent de traverser les cours d'eau ; enfin les jeunes bourgeons du bambou donnent un plat assez délicat. Cette graminée gigantesque est, on le voit, la plante la plus utile pour les Bengalis. Ils ne peuvent même s'imaginer qu'il y ait des contrées de la terre où il ne croisse pas et qui puissent s'en passer.

« Mais revenons à mon autel. Je donnai l'ordre aussitôt d'aller couper deux ou trois bambous dans le bois voisin, et, au bout d'une heure, mes catéchumènes eurent construit fort convenablement l'autel demandé. Il était bien rustique, mais très décent. La nuit venue, les catéchistes des environs arrivèrent les uns après les autres. Ces Bengalis, qui ne sont pas au-dessus de leurs compatriotes, ni par la fortune, ni par les talents, jouissent pourtant d'une grande considération dans leurs villages respectifs et leur autorité est aussi respectée que celle de nos bourgmestres en Belgique et en Hollande. Tout ce qu'ils disent fait foi. Il est fort intéressant de les entendre discuter les articles de notre sainte religion avec les Hindous musulmans ou protestantisés. Nos catéchumènes écoutent les catéchistes avec admiration et battent des mains quand ils ont réduit l'adversaire au silence.

« Le lendemain de mon arrivée à Shirkarpur, j'offris le saint Sacrifice de très grand matin. Presque tout le village y assistait : d'abord nos catéchumènes,puis les Hindous de la religion de Bramah, les musulmans et même les anabaptistes,c'est-à-dire les Hindous endoctrinés par les protestants. La chapelle était ouverte des quatre côtés ; toute cette foule m'entourait de toutes parts, quand je suis monté à l'autel de bambou, que mes excellents néophytes avaient orné de leur mieux.

« Je puis dire que jamais je n'avais offert le saint sacrifice dans de pareilles conditions. En effet, tous ces Hindous païens ou hérétiques n'avaient jamais vu de prêtre catholique dans l'accomplissement des saints mystères.

« Ils se pressaient donc autour de moi, examinant avec la plus vive curiosité les vêtements sacerdotaux et tout ce qui se trouvait sur l'autel.

Digitized by Google

Puis venaient les remarques sur chacun de mes signes de croix et sur tous les mouvements prescrits par la sainte liturgie. Il m'était bien difficile d'éviter les distractions, car j'entendais toutes ces remarques et les enfants qui couraient de tous les côtés, se familiarisant jusqu'à toucher à ma chasuble et à tirer mon aube.

« Heureusement mes catéchumènes, qui priaient avec une grande ferveur, s'efforçaient de calmer la joyeuse pétulance des petits Bengalis et la curiosité indiscrète de leurs parents.

« A la fin de la messe, tout ce monde se réunit autour de moi, et quand j'eus fini mon action de grâces, que je dus faire un peu courte, chacun me demanda des explications sur la forme et la signification des vêtements sacerdotaux, sur l'autel, le calice et le missel, les burettes, sur mes inclinations et mes signes de croix. Cela me donna l'occasion de leur faire un petit cours de religion, qu'ils écoutèrent avec un visible intérêt et une grande admiration. Plusieurs indigènes me dirent alors que les anabaptistes qui étaient venus avant moi à Shirkarpur les avaient trompés et qu'ils n'enseignaient pas une si belle religion. C'était de leur part une bonne préparation à recevoir la lumière de l'Évangile.

« Il me fallait cependant prendre un peu de nourriture, avant de commencer l'examen des catéchumènes et l'évangélisation des païens. Ce repas fut encore un curieux spectacle pour cette population naïve, qui ne voyait que bien rarement des Européens. On se ranga autour de mon cuisinier qui s'occupait à préparer mon modeste déjeuner : du pain, un morceau de viande et du thé.

« Il paraît qu'on n'en avait jamais vu dans ce village, car les Bengalis de cette région reculée se nourrissent exclusivement de riz assaisonné avec le kurry, ou piment.

« A chaque instant un nouveau venu demandait au cuisinier :

« — Que mange le Padris sahib ?

« — Du pain, un morceau de viande et du thé, vous le voyez bien. »

« — J'admirais sa patience à répondre toujours à cette question puérile, qui se renouvelait sans cesse. On examinait ensuite tous ses ustensiles et la manière dont il faisait sa cuisine, et c'étaient des commentaires sans fin.

« Mais ce fut bien autre chose, quand je commençai à déjeuner. Tous les indigènes quittèrent le cuisinier pour s'accroupir autour de moi et suivre de l'œil tous mes mouvements. Comme je leur exprimais mon étonnement de leur curiosité pour une chose aussi simple :

« C'est, Padris sahib, me répondirent-ils, que nous n'avons jamais vu un « Européen prendre son repas. »

« Pour les contenter je me mis bravement à déjeuner. L'exercice de la cuillère et surtout le maniement de la fourchette leur causaient une profonde stupéfaction ; car ils ne comprenaient pas comment je ne me blessais pas la bouche avec ce petit trident à chaque morceau que j'avalais. Les

Digitized by Google

Hindous, on s'en souvient, n'ont pas même les bâtonnets des Chinois pour manger leur riz, et se servent de leurs doigts pour cette opération, comme Adam notre premier père.

« Leur surprise fut encore plus grande lorsque je fis partir une allumette, car ils ne comprenaient pas que je pusse me procurer du feu dans une seconde, lorsqu'ils mettent un quart d'heure à l'allumer avec leurs deux morceaux de bambou.

« Je dus ensuite leur faire voir en détail tous les objets à mon usage, la montre, le couteau à plusieurs lames, le fusil, etc., etc. Ils étaient dans l'admiration comme de véritables enfants. »

« Mais il fallait songer à des choses plus sérieuses et surtout au catéchisme. Tous nos catéchumènes se réunirent autour de mon siège de bambou, à l'entrée de la chapelle; derrière eux presque toute la population musulmane ou hindoue de Shirkarpur se rassembla afin d'entendre mes explications.

« On commença par un petit cantique. Les Bengalis chantent d'une manière assez agréable, mais toujours sur ce ton mélancolique, qui est le fond de leur caractère. Je fis réciter les prières et je constatai que chacun avait mis beaucoup de bonne volonté à les apprendre. Il y avait de pauvres vieilles femmes qui avaient dû passer, dans cette étude, plusieurs nuits pour retenir, malgré leur peu de mémoire, le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*. J'expliquai ensuite la doctrine chrétienne; je répondis aux objections de quelques païens et je terminai par une exhortation.

« Le zèle religieux de ces pauvres gens est vraiment fort louable. Les catéchumènes tâchent d'apprendre mot à mot le catéchisme et de retenir de leur mieux les explications du missionnaire. Les plus âgés des néophytes sont souvent ceux qui montrent le plus d'ardeur pour s'instruire. Un d'eux, auquel je croyais devoir refuser, pour quelque temps encore, la grâce du saint baptême, parce qu'il n'avait pas l'instruction, me dit avec tristesse :

« Vous allez partir, Padris sahib, et, si je meurs avant votre retour, que « deviendra mon âme? »

« Comment résister à cet esprit de foi, à ces pieux désirs? Je lui promis de le baptiser avant mon retour à Burrissal; alors la joie rentra dans son cœur.

« Pendant l'absence du missionnaire, ce sont les catéchistes qui lui suppléent. Tous les dimanches, ils réunissent les fidèles et les catéchumènes dans la chapelle. Ils font la prière en commun, entonnent les cantiques et interrogent sur la doctrine. C'est grâce à leurs soins pieux et à leur dévouement que nos pauvres chrétientés se conservent intactes, malgré les efforts de l'hérésie et des sectes païennes et musulmanes. »

Digitized by Google

NOS PAUVRES SŒURS D'ITALIE.

SOUS ce titre, dans notre n° de mai, nous faisions connaître à nos lecteurs, à titre de simple renseignement, l'état vraiment digne de compassion auquel avaient été réduites par la persécution officielle du gouvernement italien deux humbles familles de vierges monastiques de l'Ordre de Saint-Benoît. Nous reproduisions quelques extraits de lettres à nous adressées par les abbesses du monastère de Castel San Angelo de Visso, du diocèse de Norcia, ville natale de saint Benoît, et de celui de Saint-Apollinaire d'Assise, dans lesquelles elles exposaient leur extrême misère et le besoin urgent de secours où elles se trouvaient pour vivre et pour faire l'acquisition de modestes demeures devant remplacer celles dont on les avait expulsées.

Ces quelques lignes pleines de candeur et de simplicité ont touché plusieurs cœurs compatissants parmi nos lecteurs ; des dons considérables nous sont parvenus pour les pauvres moniales, et nous avons eu la consolation de leur faire plusieurs envois de secours de la part de leurs bienfaiteurs belges et autres. Nous ne pouvons résister aujourd'hui au désir de reproduire ici quelques extraits de leurs réponses, qui s'adressent tout spécialement à leurs bienfaiteurs :

« Que des actions de grâces vous soient rendues, écrit l'abbesse de Castel San Angelo, à vous et aux généreux fils de la Belgique. Que le bon Dieu les récompense mille et mille fois. Qu'il accorde en particulier à cette pieuse bienfaitrice la grâce qu'elle sollicite avec tant d'instances et pour laquelle nous ne cesserons de prier. A la vue d'une preuve si évidente de votre affection pour nous et pour notre cher asile, mon cœur palpite d'une sainte consolation au milieu de mes lourdes épreuves... »

Et dans une lettre subséquente :

« Voici la troisième fois que vous nous envoyez de larges aumônes pour l'acquisition de notre monastère ; reconnaissantes au plus haut point de tant d'empressement, comme nous ne pouvons faire davantage, nous prierons sans relâche le grand Dieu qu'Il veuille donner à nos bienfaiteurs la récompense promise dans le saint Évangile. » Ces témoignages de gratitude si vive seront une récompense bien méritée pour ceux de nos lecteurs qui se sont laissé toucher à la vue d'une si grande détresse. Nous unissons nos remercîments à ceux de nos pauvres sœurs, et nous nous déclarons toujours prêts, comme par le passé, à servir d'intermédiaire aux nouveaux dons, quelque petits qu'ils soient, que nos pieux lecteurs désireraient faire parvenir en si bonnes mains.

Un de nos chers abonnés s'est lui-même chargé de tendre l'escarcelle auprès de ses confrères, en sollicitant une petite place dans notre recueil pour la charmante poésie que nous nous faisons un plaisir de publier ici.

Digitized by Google

POUR NOS PAUVRES SŒURS D'ITALIE.

LES filles de Benoît, sur leur sainte retraite
Ont vu s'abattre un flot de cruels oppresseurs :
Ces barbares, que rien — rien sinon l'or — n'arrête,
De leur cloître expulsent nos sœurs !

De ces vierges en proie à l'angoisse profonde,
O chrétiens, faites-vous les nobles défenseurs ;
Vous dont la joie est pleine et chez qui l'or abonde,
Venez au secours de nos sœurs !

Riches dont le foyer de père en fils s'hérite,
Sans que nul jamais en trouble les douceurs ;
Au nom de ce toit cher et de ceux qu'il abrite,
Donnez une obole à nos sœurs ! J. C.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER AMÉRICAIN.

SI déjà dans sa propre vie, dans l'histoire de sa famille et de sa nation, tout fidèle chrétien doit voir avec reconnaissance intervenir la main de la divine Providence et y adorer avec humilité les décisions de la sagesse éternelle, ces sentiments doivent remplir tout spécialement notre cœur à la vue de la conduite et de la direction de ce grand royaume de Dieu auquel nous avons tous, à titre de catholiques, le bonheur immérité d'appartenir. La durée et l'accroissement, la propagation par le monde et le développement de force vitale intérieure du catholicisme sont autant de preuves évidentes de la singulière prédilection dont l'épouse du CHRIST ne cesse de jouir sans interruption. Il en a toujours été ainsi depuis le jour où l'Église fut fondée sur le rocher de Pierre, il en sera ainsi jusqu'au moment où l'Église aura achevé sa tâche universelle ici-bas. Peuples et nations, trônes et empires s'en vont et s'écroulent, seule l'Église reste debout; un empire ou un peuple aveuglé se soustrait-il entièrement à son influence, d'autres pays ne tardent pas à lui fournir une ample compensation : tantôt ce sont des idolâtres tombés bien bas, tantôt des peuplades qui ont conservé intacts pendant la suite des siècles les principes élémentaires de la morale et du droit. Au-dessus des flots empestés du monde, dans le calme et dans la majesté, l'arche du salut flotte toujours.

Digitized by Google

Quand les peuples de l'Europe, égarés par des idées nouvelles, ont refusé de s'y mettre à l'abri du naufrage, les portes de l'arche divine se sont ouvertes aux peuples de l'Amérique septentrionale, originaires de France et d'Angleterre. L'accroissement de la nouvelle Église de l'Amérique du Nord fut rapide et puissant. Sans doute, au début et pendant longtemps, elle eut à lutter contre les plus grandes difficultés; le sang que de saints ouvriers apostoliques ont répandu chez les Iroquois et les Hurons, les fatigues et les travaux de prêtres et d'évêques éclairés de la lumière de Dieu ont eu à préparer le chemin aux heureux messagers de la bonne nouvelle. Mais l'Amérique septentrionale anglaise et les États-Unis ont procuré à l'Église une abondante compensation pour tant de milliers de catholiques perdus en Europe.

Tandis que l'indifférence et la tiédeur semblaient vouloir prendre le dessus dans l'Ancien Monde, une vie de sacrifices commença à éclore dans le Nouveau. Il ne manqua ni persécutions, ni hostilités. Puritains et méthodistes, francs maçons et incrédules firent cause commune pour disputer à l'Église ses conquêtes, mais Dieu envoya à l'Amérique septentrionale d'excellents pasteurs, un Carroll, premier archevêque de Baltimore, Cherrus de Boston qui fut plus tard honoré de la pourpre romaine et termina à Bordeaux sa sainte carrière, Bruté de Vincennes, Flaget de Kentucky, England de Charleston, Hughes de New-York.

Un excellent épiscopat marche de nos jours sur leurs traces. Il suffira de rappeler le cardinal archevêque de New-York Mac Closkey, Gibbons de Baltimore, Heiss de Milwankee, Ryan de Philadelphie. Quel spectacle l'Église de l'Amérique septentrionale ne va-t-elle pas donner au monde catholique, l'automne prochain ! Elle est sur le point de célébrer à Baltimore son troisième concile plénier. Douze archevêques, cinquante-et-un évêques, neuf vicaires apostoliques vont se réunir en cette ville sous la présidence de l'éminent archevêque de Baltimore, Jacques Gibbons. Après dix-huit longues années, ils vont de nouveau offrir à leurs concitoyens dans leur propre pays, aux citoyens de la glorieuse « Union », le spectacle de la plus glorieuse des unions, de l'union de la foi, de la charité, de l'obéissance, le spectacle de la plus noble et de la plus parfaite des républiques.

Sept millions de catholiques, peut-être davantage, car jusqu'à présent il n'y a pas eu moyen de faire un relevé absolument exact du nombre d'âmes, marchent sous la houlette de l'épiscopat de l'Amérique septentrionale.

Les sacrifices que les catholiques du nord de l'Amérique ont faits, font et doivent faire pour leur Église sont énormes, on peut même dire incroyables. Nous le sentons tous les jours, oui, nous sommes membres de l'Église militante. A côté des devoirs que tout catholique doit remplir individuellement, viennent se ranger en foule d'autres besoins auxquels on ne peut faire face sans sacrifices personnels souvent considérables. En toute première ligne se présente l'école, qui exige de la part des catholiques les

Digitized by Google

efforts les plus généreux et les plus persévérants. Aussi pour tout vrai catholique la question scolaire est ici la question capitale, et elle le restera encore longtemps. On sait que le gouvernement des États-Unis fait tout ce qu'il peut pour les écoles publiques; on demeure même frappé de stupeur à la vue des sommes colossales affectées aux progrès de l'instruction et de l'éducation en général. Naturellement les impôts payés par les catholiques viennent aussi grossir les caisses destinées à couvrir les frais de l'enseignement public. Les pauvres sont d'autant plus sensibles à ces impôts, que leur conscience ne leur permet pas plus qu'à tout autre vrai catholique d'envoyer leurs enfants dans les écoles irréligieuses. On doit donc, comme en Belgique et en France, ériger des écoles paroissiales, pour sauver les enfants. Car les dangers que courent dans les écoles publiques la foi et les mœurs de l'enfant catholique sont innombrables.

On a déjà fait énormément sous ce rapport, mais il reste encore beaucoup à faire. Il y a encore de grandes communes qui n'ont ni école paroissiale, ni établissement catholique d'éducation. Parfois il se peut que des difficultés presque insurmontables soient venues s'opposer à cette érection, mais maintes fois aussi on se trouve en face de circonstances déplorables, l'indifférentisme religieux, le manque de dévouement et d'énergie de la part de ceux qui auraient mission pour agir.

Si les catholiques ne font pas les plus énergiques efforts pour ériger des écoles paroissiales et catholiques partout où elles font défaut, en peu de temps la défection de notre sainte religion aura pris des proportions effrayantes. « La bible et l'école publique, voilà les deux meules qui, en écrasant et broyant le catholicisme dans le cœur des enfants, l'en font sortir de force. » « De grandes masses de catholiques ont succombé à l'influence de nos institutions, et le facteur le plus efficace dans cette œuvre, c'est notre admirable système scolaire (1). » Ce ne sont là que quelques voix parties du camp de nos adversaires, mais elles crient assez haut pour nous faire connaître la guerre « sourde » qu'ourdissent contre l'Église ses adversaires et l'immense danger dont elle est menacée.

Ces derniers mois, on a entrepris des recherches minutieuses sur la perte d'âmes qu'a subie l'Église catholique dans les États-Unis. On estime cette perte à environ 20 *millions*, soit un chiffre dépassant la population catholique de l'Irlande, de l'Angleterre et de l'Allemagne (l'Autriche allemande exceptée) réunies. Quelle quotité de cette perte doit être attribuée aux écoles publiques, c'est ce que nous apprend un prédicant : il calcule que les catholiques ont fait en 12 ans une perte de 1,990,000 âmes, perte due aux écoles. A son tour un statisticien catholique, le Révérend M. Gleeson, prêtre en Californie, n'a pas craint d'émettre cette proposition : « Des statistiques sont là pour montrer que notre système scolaire officiel nous a fait subir la perte énorme de 18 millions d'âmes. »

1. Journal du clergé protestant de Saint-Louis, avril 1884, page 42.

Digitized by Google

Il est vrai que d'un autre côté des conversions nombreuses et souvent importantes viennent réjouir l'Église.

Il y a peu de temps, par exemple, Mgr Capel d'Angleterre, qui réside pour le moment dans l'Amérique du Nord, a reçu l'abjuration du colonel Georges Bliss, un ami intime du président actuel Arthur. Monsieur Bliss est avocat et un des chefs les plus considérés du parti républicain. Sa conversion a fait grand bruit dans les hauts cercles de la société. Cependant quelque joie que ces retours causent à la sainte Église, quelles que soient les grâces qu'ils apportent aux individus qui en sont l'objet et même dans un rayon plus étendu, ils ne peuvent offrir qu'une faible compensation pour les pertes signalées plus haut. Il faut tenir compte aussi de l'influence des Sociétés secrètes qui s'étalent ici sous toutes les formes possibles, francs maçons, fenians, odd fellows (*drôles de corps*), turners (faiseurs de tours de gymnastique). Ajoutons à ces maux l'esprit mondain qui règne en maître, le respect humain, le manque d'instruction solide sur les vérités de la foi tant à l'église qu'à l'école. Un autre fait que l'on ne doit pas perdre de vue, c'est que l'Europe nous a envoyé bon nombre de catholiques apostats; leurs descendants continuent à se montrer hostiles à l'Église.

Enfin, le grand nombre de mariages mixtes exerce aussi une énorme influence sur la diminution du nombre des catholiques. Il ne se passe pas d'année sans que plusieurs évêques n'insistent sur ce point dans leurs lettres pastorales et n'emploient les plus sérieux avertissements pour prévenir les catholiques contre de pareils mariages.

Je viens de toucher brièvement aux causes principales de la défection et de l'incrédulité parmi les catholiques américains. De même que le Missouri et le Misissipi, ces rois des fleuves de l'Amérique septentrionale, roulent à travers les États-Unis les flots jaunes de leurs énormes masses d'eau bourbeuse, de même, ce sont les torrents de l'indifférentisme, de l'incrédulité, de l'orgueil et du désir des richesses qui couvrent de leur vase des millions d'arpents fertiles au point de vue spirituel, en les enveloppant des miasmes de l'impiété et de l'incrédulité. Le peuple marche à grands pas et fait tous les jours des progrès sous le rapport des inventions, du commerce et de l'industrie. Des réseaux de chemins de fer, sur une longueur de plusieurs millions de milles, couvrent le pays dans toutes les directions; de nouvelles contrées sont ouvertes à la culture; mais, en général, ce n'est plus la croix du missionnaire catholique qui est la première à prendre possession pacifique de ces territoires, mais bien la pioche et le revolver du chercheur d'or. Ce n'est qu'avec peine que le prêtre parvient à se frayer un accès jusqu'aux aventuriers éloignés des cités minières de l'Ouest.

A l'Est et dans les grands centres industriels du cœur des États-Unis, règne une activité dévorante, on y court sans relâche après l'or, la fièvre des spéculations n'y laisse aucune trève.

Qu'elle est grande et élevée, la mission de l'Église catholique dans un pays

Digitized by Google

tel que l'Amérique du Nord ! De quelle admiration ne doit-elle pas remplir l'esprit de l'Américain qui se prend à réfléchir; lui si fier de la liberté de ses institutions, ne salue-t-il pas en elle la mère et la fondatrice de tout vrai progrès, de toute vraie civilisation? Car le vrai Américain reconnaît et célèbre le bien véritable partout où il le trouve, et quand le catholicisme lui apparaît dans sa grandeur, quand l'Église du CHRIST se montre à ses yeux dans sa vérité, il ne lui marchande pas sa soumission, et se montre dévoué à ses intérêts.

L'instinct du droit, inné chez le peuple américain, s'est particulièrement manifesté ces jours derniers par les grandes réunions populaires qui ont eu lieu dans presque toutes les grandes villes, pour protester avec énergie contre le vol de la Propagande. L'une des plus importantes de ces réunions fut celle des citoyens américains, tenue au théâtre national de la capitale de l'Union, à Washington ; des juristes distingués du pays y prirent part. A Louisville, dans le Kentucky, le gouverneur lui-même de cet État présida l'assemblée du 8 juillet. On sait quel a été le résultat de la première intervention de notre gouvernement dans l'affaire de la Propagande, à propos du Collège américain ; les catholiques américains s'attendent à ce que l'influence du gouvernement de l'Union, venant se joindre aux protestations des Cabinets européens, sera assez puissante pour mettre une barrière aux empiètements ultérieurs du gouvernement italien. Sans doute, de la part des méthodistes, des presbytériens, des épiscopaux, etc., etc., il ne manque pas de voix qui protestent contre une pareille intervention du gouvernement ; mais l'Église catholique n'en semble pas moins, aux yeux des autorités chargées de la direction du pays, un facteur avec lequel il faut compter, et les intérêts des nombreux citoyens catholiques sont considérés comme assez importants pour justifier pareille intervention.

Nous terminons en priant nos lecteurs de faire la charité d'une bonne prière à l'Église d'Amérique, surtout pendant les jours qui précèderont le prochain concile, afin que la solution des questions difficiles qui doivent y être agitées tourne à la gloire et à l'honneur de Dieu et au salut des âmes.

Dieu aidant, j'espère vous entretenir plus en détail de ces questions et de ces difficultés dans une prochaine correspondance.

D. B.

COURRIER DE FRANCE.

LES représentants du peuple français, sénateurs et députés, se sont réunis à Versailles dans le palais de nos rois, pour reviser la constitution républicaine faite en 1875 par des monarchistes. La chose est si fragile qu'on a craint d'y toucher, si ce n'est pour en retrancher l'unique clause sur laquelle les républicains étaient d'accord : celle qui concernait les prières publiques. C'est tout le résultat du congrès, avec la superbe déclaration de

Digitized by Google

l'immortalité de la République ! Nous n'avons à considérer, au milieu de ces débats, que le discours prononcé pas Mgr Freppel pour marquer la folie d'hommes d'État qui prétendront se passer de tout secours divin, puis la forte allocution de M. de Mun flétrissant à la fin l'œuvre inique du misérable régime que nous subissons, et faisant appel « à la monarchie traditionnelle et réparatrice qui rendra à la France son Dieu, sa foi, son honneur et sa prospérité ».

Hélas ! le représentant le plus autorisé du prince qui se trouve aujourd'hui l'héritier de monsieur le comte de Chambord a parlé aussi au congrès, et, dans sa déclaration que tout le monde savait être quasi-officielle, M. le sénateur Bocher n'a pas dit un mot de Dieu et de son Église!... Quant au gouvernement monarchique, il a paru le subordonner à la souveraineté populaire, en homme qui se soucie peu du *Syllabus*...

Toute la politique des catholiques, je vous l'ai dit dès le premier jour, doit tendre à se rendre assez forts pour imposer une politique catholique au gouvernement que nous devons souhaiter malgré tout. Puisque parlementarisme on veut, il faut nous apprêter à former une extrême droite assez puissante pour empêcher les compromissions et les transactions auxquelles on semble se préparer.

Que n'avons-nous pas souffert des parlementaires, et notamment des parlementaires catholiques qui ont passé au pouvoir chez nous en 1877 ! Vous les y avez vus plus souvent que nous en Belgique..... J'ai eu le bonheur d'assister dans ce noble pays au triomphe du mois de juin ; ma joie était fort mélangée d'appréhensions ; n'y a-t-il pas lieu de trembler aujourd'hui, deux mois après, dans la crainte qu'elles ne deviennent bientôt trop justifiées ?...

***

En qualité de membres du Sacré Collège et doyens de l'épiscopat français, Nos Seigneurs les cardinaux Guibert, Caverot et Desprez, archevêques de Paris, de Lyon et de Toulouse, ont adressé au Président de la République une lettre par laquelle ils protestent, en termes des plus graves, contre l'article de la nouvelle loi municipale livrant aux maires les cloches et les clefs des églises, contre le projet de loi sur le divorce, — aujourd'hui accepté, — et contre le projet de loi touchant le service militaire des clercs.

Les éminents prélats font observer que les articles 100 et 101 de la loi du 5 avril 1884, détournant de leur pieuse destination « les cloches, ces objets sacrés, qui ont reçu une bénédiction solennelle de la main de l'évêque », enlèvent du même coup au prêtre « la garde intérieure du sanctuaire où réside le Saint-Sacrement », exposé cependant, comme on sait, « aux profanations qui désolent si fréquemment, depuis quelque temps, les cœurs chrétiens ».

Digitized by Google

« Mais, continuent Leurs Éminences, en rappelant les articles de la loi municipale qui sont contraires aux droits de l'Église, comment oublier, Monsieur le Président, les entreprises bien autrement menaçantes qui se préparent au sein du Parlement? Nous ne voulons pas signaler ici les réductions exorbitantes proposées sur le budget des cultes *et qui seraient une façon détournée de déchirer le Concordat* en exonérant l'État d'une partie notable des charges essentielles qu'il a assumées par ce traité. Mais la loi du divorce et celle du recrutement militaire, dont la discussion se poursuit, ont déjà donné lieu à des votes qui ne pourraient devenir définitifs sans altérer profondément les rapports de l'Église catholique avec les pouvoirs publics dans notre pays.

« Le Concordat, en effet, n'a pas créé une religion nouvelle, pour déterminer ensuite ses relations avec l'État français. Le Premier Consul a traité au nom de la France avec le chef de la religion catholique romaine, vieille de dix-huit siècles et dont l'organisation n'est plus à faire. L'indissolubilité du mariage appartient au dogme et à la législation de cette Église. L'immunité militaire des clercs est un point essentiel de sa discipline, l'exemption de la milice est pour les aspirants au sacerdoce la condition nécessaire de leur formation. Leur retirer cette exemption conditionnelle, qui cesse d'ailleurs de les couvrir si, à un âge déterminé, ils ne sont pas engagés dans les ordres sacrés, c'est tarir le recrutement du clergé et porter le coup mortel à l'Église de France. De telles mesures ne pourraient passer dans nos lois sans que le principe même de la Convention de l'an IX fût ébranlé. *Sur ce point, ni le Souverain Pontife, ni les Évêques ne sont libres d'abdiquer le devoir qui leur est imposé de réclamer, en vertu du Concordat, ce qui est le droit manifeste et le besoin impérieux de l'Église.* »

Les archevêques signataires de cette lettre montrent bien qu'ils n'entendent pas recevoir les excuses du gouvernement, qui prétend volontiers, dans les couloirs ou à portes closes, être irrésistiblement entraîné par la majorité parlementaire. Si l'on pouvait parler d'épigramme au sujet d'un document aussi grave, on pourrait dire que M. Grévy, aussi bien que ses ministres, ont dû trouver celle-ci bien appliquée :

« Monsieur le Président, est-il dit en finissant, l'influence du gouvernement est grande dans le Parlement. Quelles que soient les préoccupations de certains représentants, *aucune majorité ne se formera pour édicter des mesures que repousseraient vos ministres.* Les dépositaires du pouvoir exécutif ne sauraient donc décliner à cet égard une responsabilité *qui pèse principalement sur eux.* C'est à eux qu'il appartient d'envisager, *en hommes d'État et non en hommes de parti*, une situation pleine de périls, et de faire prévaloir dans les conseils de la nation des pensées de justice, de sagesse et de paix. »

La protestation des cardinaux inspire à une partie des opportunistes une rage que M. Dionys Ordinaire, député, exhale de la sorte dans *la Petite République française :*

Digitized by Google

« Ces hommes rouges..... ont l'audace de faire la leçon au premier magistrat de la République, aux ministres et au Parlement..... Quoi ! c'est Rome qui nous dicterait nos lois ? C'est devant le geste, devant un signe de doigt d'un prêtre italien, siégeant au Vatican, que s'inclinerait la majorité du peuple souverain ? Que les trois cardinaux prennent garde !... La France n'est plus guère rattachée aujourd'hui au Saint-Siège que par le lien fragile du budget. Qu'ils ne nous forcent pas à couper la corde, car nous la couperions. Oui, nous la couperions. »

La loi sur le divorce est votée. Cette nouvelle insulte au sacrement du mariage, déjà profané par le Code, peut, en raison de la liberté qu'on daigne laisser aux catholiques de ne pas user du divorce, demeurer en deçà de l'extrême limite de longanimité qu'il est permis à l'Église de se fixer vis-à-vis de l'État. Quant au projet de loi touchant le service des clercs, il semble devoir passer forcément la mesure, puisqu'il rend, en réalité, impossible le recrutement du clergé. Le gouvernement paraît sentir cela suffisamment. Du moins, le principal organe de M. Ferry, le *Temps*, s'en exprime avec un embarras évident. Après avoir, avec l'impertinence de son pédantisme habituel, conseillé au Pape de ne pas suivre « l'école ultramontaine » et de respecter « l'évolution par laquelle la société moderne achève de séculariser ses mœurs, ses idées et ses lois », il reconnaît aussi formellement qu'il le peut, qu'il y a un cas de rupture du Concordat, dans la loi proposée par M. Campenon.

Toutes les mesures contre l'Église sont dans la logique de la Révolution, et, s'il y a lieu de nous en affliger profondément, et surtout d'en concevoir de viriles résolutions, il n'y a pas lieu de nous en étonner. Mais il y a des choses qui, sans dépasser la malice de la Révolution, — car elle contient en germe tous les maux, — peuvent encore nous surprendre. On a beau s'attendre à tout, on ne prévoit pas que quelques-uns des représentants les plus marqués du régime actuel, des plus furieux ennemis du nom chrétien, vont s'emparer de Jeanne d'Arc pour la décréter de civisme à leur façon, et instituer, *en son honneur*, un culte national qui consisterait à bafouer l'Église dont elle fut fille si soumise, si aimante, si sainte !..... C'est pourtant ce que se propose un député, M. Joseph Fabre, aidé de M. Paul Bert !...

Il nous semble qu'on a paru, chez nos amis, trop discuter un tel projet. Il n'y a qu'à demeurer confondu par l'audace du vice satanique poussé à ce point, mais aussi à maudire dans les termes les plus forts que nous fournisse la langue chrétienne l'impiété exaltée jusqu'à une telle perfidie. Les fils de Voltaire se couvrant de Jeanne d'Arc ! Les coryphées d'une société ivre d'athéisme et de haine contre l'Église catholique invoquant Jeanne d'Arc, qui n'agissait, ne parlait, ne pensait qu'au nom de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, de la sainte Vierge et de tous les saints !

La Révolution, toujours diabolique, a trouvé moyen de bien s'abaisser,

Digitized by Google

et ses hommes sont bien dégénérés, en un sens. L'esprit originel de la Révolution était de flétrir toutes les antiques gloires de la France, et de prétendre enfanter de ses propres principes et de ses superbes doctrines des hommes tout nouveaux, auprès desquels nos pères ne seraient plus que ridicules. Mais comme, en fait, en promenant leurs regards sur le siècle qui s'achève, ils sont obligés de constater que l'histoire montre couverts de honte leurs plus grands héros, ils s'avisent aujourd'hui, du moins les parvenus au pouvoir, de se poser en héritiers légitimes des plus pures illustrations de l'ancienne France. La Révolution a volé les biens de l'Église sous le seul prétexte qu'elle en avait besoin ; elle voudrait maintenant voler sa gloire et celle de la France, parce que ses hommes ont besoin d'ancêtres !

Le projet est pourtant si étrange, que tous les républicains ne se sont pas trouvés à l'unisson pour le louer. Il nous faut aujourd'hui prendre la vérité dans la bouche du F.·. Jean Macé :

« Les républicains, dit le chef de la ligue de l'enseignement, qui se sont laissé gagner par l'enthousiasme parfaitement honorable des députés de l'Aveyron, se sont-ils demandé comment ils s'y prendront pour raconter à nos paysans la légende de Jeanne d'Arc ?

« S'ils parlent en croyants des voix de ses saintes, réussiront-ils toujours à se faire prendre au sérieux ?

« S'ils en parlent en hommes rétifs au miracle, ne courront-ils pas le risque de troubler les âmes simples, rétives de leur côté à la théorie des hallucinations ?

« S'ils n'en parlent pas, *que restera-t-il de la fille inspirée dont la force personnelle et le prestige, le bûcher même demeurent inexplicables, la croyance aux puissances surnaturelles mise de côté ?*

« Le prêtre seul n'aura rien à renier en se faisant historien de Jeanne d'Arc. »

A l'époque de Jeanne d'Arc, et jusqu'à ce siècle, la peste était considérée par les peuples comme un fléau au moyen duquel le ciel imposait silence à la terre, et c'est par la pénitence qu'on implorait le salut du corps et celui de l'âme. Aujourd'hui on n'a d'abord songé qu'à organiser des fêtes laïques et à *chauffer* autant que jamais celle du 14 juillet.

Une affiche signée du maire de Marseille contenait cette phrase grotesque : « Les progrès accomplis par la science mettent en nos mains des moyens assez puissants pour *maîtriser l'épidémie*, si elle vient à se déclarer..... » Le choléra a fondu sur Marseille, et, dans la ville épiscopale de Xavier de Belsunce, les mains de la municipalité n'ont su *maîtriser* que la piété des chrétiens qui voulaient aller en procession à Notre-Dame de la Garde.

H.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1884-85. — N° 8. — 21 Octobre.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

21 Octobre. — Mardi. — Sainte Ursule et ses compagnes, Vierges et Martyres.

VOICI que Cologne la Sainte nous envoie aujourd'hui sa légion innombrable de vierges et de martyres, dont la renommée s'est répandue jusqu'aux extrémités de l'univers. A leur tête brille la royale fiancée, Ursule, fille de la noble Bretagne. Nos pères aimaient à les suivre dans leur pieux pèlerinage sur les bords du Rhin, à Bâle, à Rome même, laissant sur leur passage quelques compagnes destinées à servir de patronnes à certaines Églises privilégiées, mais d'autre part voyant chaque jour leur nombre augmenter par les nouvelles recrues qui se joignent à elles. Enfin, elles reviennent à Strasbourg, traversent Mayence, et s'avancent vers Cologne. Mais, hélas ! des bandes de vautours sont venus se jeter sur ces innocentes colombes : Attila, avec ses Huns féroces, fond sur elles, avide de leurs richesses et de leur beauté. Alors Ursule, transformée en général d'armée par l'ardeur de son amour virginal, parcourt les rangs de ses compagnes ; elle leur apprend à se servir des armes invincibles de la foi, et les aguerrit contre toutes les menaces du siècle. O sainte Église de Dieu, que de roses, que de lis tu donnas au ciel en ce jour ! Les barbares furieux font couler des torrents de sang ; ces milliers de fleurs immaculées couvrent le champ sacré. En vain les bourreaux s'efforcent de dérober les riches parures qui voilent leurs restes bénis. Une terreur soudaine les met en fuite, et le saint évêque de Cologne peut donner en paix la sépulture aux vierges du CHRIST.

La gloire de ce triomphe est rappelée par les sanctuaires innombrables dédiés sous le vocable de Sainte-Ursule. Les universités de Paris, de Vienne, de Coïmbre se firent un honneur de l'avoir pour patronne ; c'est sous son nom que sainte Angèle de Brescia fonda son Ordre vénérable de vierges consacrées à l'éducation des jeunes filles. Encore aujourd'hui, malgré les largesses qu'elle a répandues à profusion par tout l'univers, l'antique basilique de Sainte-Ursule à Cologne, élevée sur le champ de la victoire, conserve encore une immense quantité de précieuses reliques. Heureux le pèlerin qui a pu s'agenouiller dans cette *Chambre d'Or*, merveilleusement ornée, et, à la vue de ces dépouilles virginales encore

Digitized by Google

marquées des cicatrices du martyre, élever vers le ciel le cri d'une âme attendrie et suppliante.

1er Novembre. — Samedi. — Fête de tous les Saints.

Nous voici arrivés à l'époque où la nature, dépouillée entièrement des attraits qui nous charmaient naguères, nous offre le spectacle qui convient à cette vallée d'exil et de ténèbres, où nous gémissons en attendant l'éternel printemps, et l'été qui « est le royaume de Dieu ». Ce changement extérieur ne laisse pas de produire sur les âmes une impression profonde de recueillement et de religieuse tristesse. La salutaire pensée de la vanité de ce qui passe, de la mort qui doit venir pour toutes choses, pénètre plus avant dans nos cœurs, et y fait naître des souvenirs émouvants, y produit de sérieuses réflexions. La sainte Église, avec un art divinement inspiré, n'a pas manqué de sanctifier et de diriger ces sentiments de la nature ; elle veut nous faire sentir la réalité de notre exil, mais c'est en nous montrant la patrie à laquelle il nous conduit ; elle nous redit que nous devons un jour être jetés en terre comme le grain qu'on sème dans les larmes, mais en même temps elle nous montre ces longues files de vaillants ouvriers, pour qui l'heure de la récolte est venue, et qui arrivent devant le trône de l'Agneau portant tout joyeux leurs gerbes magnifiques. Elle ne craint pas enfin de nous rappeler un père, une mère, un frère, une sœur qui nous ont dit un jour le dernier adieu, mais elle nous enseigne à ne pas les pleurer comme ceux qui n'ont pas l'espérance : elle nous les propose déjà comme l'objet de nos hommages, ou du moins comme réclamant de nous la prière qui doit mettre le comble à leur félicité. Admirable sagesse, touchante délicatesse de notre Mère, qui nous a doté de cette solennité si chère à tous, à ceux-là mêmes qui, hélas ! ne sont peut-être plus capables de s'associer aux autres anniversaires du culte catholique.

L'adoption de la fête de tous les saints par tout l'Occident date du IXe siècle. Mais nous la trouvons déjà comme en germe soit dans la solennité célébrée par l'Église grecque en l'honneur de tous les Martyrs après les fêtes de la Pentecôte, soit dans la Commémoraison de tous les Apôtres, qui se faisait dans l'Église romaine le premier mai de chaque année. On rapporte néanmoins généralement l'origine de la fête de ce jour à la consécration du Panthéon de Rome par le pape saint Boniface IV, au commencement du VIIe siècle. Ce temple païen, érigé jadis en l'honneur de toutes les fausses divinités, fut consacré au vrai Dieu sous le titre de Sainte-Marie aux Martyrs. Tout le moyen âge en célébra jusqu'au XVIe siècle l'anniversaire, au treizième jour de mai. D'après Durand de Mende, ce fut le pape Grégoire IV qui transféra aux calendes de novembre la fête *de tous les Saints*, en laquelle la fête de *tous les Martyrs* s'était insensiblement transformée, depuis l'admission plus fréquente des fêtes des simples Confesseurs. A partir de cette époque en effet, nous voyons ce jour

Digitized by Google

tenir le même rang que l'Épiphanie et l'Ascension après les quatre grandes solennités du cycle liturgique.

Ce serait ici le lieu d'insister sur l'importance du culte des saints, et de déplorer l'oubli presque général où nous le voyons tombé de nos jours. Quel serrement de cœur n'avons-nous pas éprouvé dans la plupart de nos plus célèbres sanctuaires, en comparant la froideur et le délaissement dont nous étions témoin avec l'enthousiasme et la vie puissante dont nos pères nous ont laissé de si émouvantes descriptions ! L'illustre évêque de Poitiers l'a redit avec douleur : « Nous n'avons qu'à nous réjouir en considérant les progrès merveilleux de la dévotion catholique envers la personne adorable du Sauveur et son auguste Mère, mais la piété traditionnelle envers les saints est loin d'avoir repris son rang d'autrefois, et cependant c'est sur elle que s'est élevée et étendue la foi des nations européennes. » Dom Guéranger l'a dit également, et il n'a rien exagéré : le jour du salut ne luira pas sur nous, jusqu'à ce que nous revoyions les foules du peuple fidèle venir de nouveau se prosterner devant les châsses sacrées, et sentir renaître dans leur âme la paix et la confiance, ou qu'elles auront exposé aux élus de Dieu tout le détail de leurs peines et de leurs nécessités.

Les anciens liturgistes, entre autres usages débordant de la plus pénétrante poésie, nous rapportent cette touchante coutume par laquelle nos aïeux embellissaient les saintes veilles de la solennité de ce jour. Après les sept premiers répons, qui célèbrent la brillante et toujours immuable Trinité, la bienheureuse Vierge, les Anges, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs et les Confesseurs, un jeune enfant s'avançait au milieu du chœur et chantait de sa voix innocente la huitième leçon consacrée à l'éloge des Vierges du CHRIST. A peine avait-il terminé qu'à l'extrémité de l'abside des voix pures et fraîches faisaient retentir dans le lointain les premiers accents du huitième répons. Là, devant l'autel de la Vierge, se tenaient cinq jeunes enfants portant à la main des cierges allumés, symboles des lampes ardentes des Vierges sages ; ils chantaient avec une mélodie d'une suavité céleste : « J'ai entendu une voix venant du ciel. Accourez toutes, Vierges très prudentes ; mettez l'huile dans vos lampes pour l'arrivée de l'Époux... Veillez, vierges, le voici, voici l'Époux ! »

3 Novembre. — Lundi. — Commémoraison de tous les Fidèles trépassés.

Cette journée, désignée dans nos contrées sous le nom de jour des âmes, vient généralement immédiatement après la fête de tous les Saints. Mais lorsque cette solennité tombe le samedi, la commémoraison des défunts est remise au lundi suivant, afin de conserver au dimanche le caractère de triomphe et d'allégresse que fit rayonner sur lui la gloire du CHRIST ressuscité.

Les prières que la sainte liturgie consacre à la mémoire des défunts sont

Digitized by Google

de la plus haute antiquité, bien que le moyen âge y soit venu ajouter quelques parties accessoires. Ces prières, ainsi que les rits sévères et grandioses qui les accompagnent, furent familières à toutes les générations chrétiennes ; mais nulle part elles ne furent d'un plus fréquent usage que dans les monastères. Ces grands centres de la prière liturgique devaient pour la plupart leur existence aux pieuses libéralités d'un roi puissant, d'une souveraine chérie, de riches seigneurs repentants de leurs fautes. Après la mort de leurs bienfaiteurs, les moines se firent un devoir de témoigner leur reconnaissance par des anniversaires solennels et multipliés ; parfois même ils ne craignaient pas d'ajouter chaque jour l'office entier des défunts à la tâche déjà considérable de la divine psalmodie. D'un autre côté, la force intime de la vie de famille, qui rappelait si souvent à la pensée des vivants le souvenir de ceux qui n'étaient plus, le caractère même de la vie monastique qui est, avant tout, la préparation au passage suprême : tout concourait à faire du monastère le sanctuaire par excellence du culte des défunts. Ce fut de là que sortit au temps voulu par la Providence l'institution touchante qui réunit en ce jour la mémoire de tous les fidèles trépassés. En 998, saint Odilon, abbé de Cluny, dans une ordonnance adressée à tous les monastères de sa juridiction, fixa au lendemain de la Toussaint cet anniversaire solennel, qui se célébrait déjà dans la célèbre abbaye le lundi après la Trinité, et que les plus anciens calendriers à partir de saint Isidore marquent soit au 23 janvier soit au lundi après la Pentecôte, mais sans rien qui indique ce caractère d'universalité que voulut lui donner la compatissante charité du saint abbé de Cluny. De toutes parts, les Églises particulières s'empressèrent d'adopter un complément si naturel de la solennité de tous les Saints, et l'illustre évêque de Liège, Notger, fut un des premiers à donner ce salutaire exemple, qui ne tarda pas à être suivi par l'Église universelle.

11 Novembre. — Mardi. — Fête de Saint-Martin.

« Martin, le Pontife du CHRIST ! Que par tout l'univers l'Église de la paix catholique chante sa gloire ; que l'ennemi recule épouvanté ! Terre de Pannonie, réjouis-toi d'avoir donné le jour à un tel fils. Italie, tressaille d'allégresse ; c'est toi qui as fortifié la jeunesse de ce héros. Et toi, terre des Gaules, toi qui eus le bonheur de l'avoir pour pontife, permets-nous de nous unir à toi pour saluer en lui le père commun des fidèles du CHRIST. » C'est ainsi que le bienheureux Notger chantait les gloires du grand thaumaturge de l'Occident, dans une séquence célèbre dont la mélodie à la fois grandiose et d'une tendresse ineffable fit les délices de nos pères jusqu'au XVIIe siècle.

Pour comprendre cet enthousiasme du moine de Saint-Gall, il est nécessaire de rappeler ici que Martin fut toujours, aux yeux des générations passées, l'égal des Apôtres, la perle des pontifes, la lumière des moines, la rose incomparable qui remplit de son parfum la vaste étendue des Gaules.

Digitized by Google

Durant des siècles, sa fête fut précédée d'une vigile solennelle, comme les plus grands jours du cycle; quatre mille églises se mirent sous son vocable; la monarchie franque et le Saint-Empire s'élevèrent à l'ombre de sa *chapelle*; dès le temps de Clovis, le pèlerinage de Saint-Martin ne le cédait en rien ni à celui de Rome, ni à celui de Jérusalem, et partout où le nom du CHRIST avait pénétré, Martin était connu, loué, invoqué.

Quel attrait attirait ainsi tous les cœurs vers cet obscur étranger arrivé un jour des extrémités de l'empire, et arraché à la solitude de son monastère pour occuper le siège d'une église des Gaules? L'Évangile de ce jour donne la clef de ce phénomène surnaturel. Martin est peut-être la plus grandiose réalisation de cet idéal d'un homme transfiguré par la grâce, pénétré de toutes parts par les diverses clartés de la foi et de la charité, et placé sur le chandelier de l'Église pour attirer les regards, éclairer les esprits, échauffer les cœurs, lancer à chaque instant, comme autant d'éclairs étincelants, les prodiges les plus merveilleux, et par là conduire les nations au CHRIST, d'où part toute cette gloire, d'où jaillissent ces radieuses splendeurs. Qu'il est beau à voir offrant à l'autel les saints Mystères, et couronné du globe de feu descendu sur sa tête sacrée! Qu'il est beau surtout lorsque, entouré de ses disciples désolés, les yeux élevés vers le Ciel où son âme veut s'élancer, il proteste qu'il est prêt à entreprendre de nouveaux travaux s'il est nécessaire au peuple de Dieu. « Homme ineffable, s'écrie la sainte Église, incapable de contenir son pieux enthousiasme, le travail ne l'a pu vaincre, la mort le retrouve invincible : tout en lui est paix, tendresse, miséricorde. Puisse sa protection rester toujours sur nous et ne jamais nous faire défaut. »

Y aurait-il dans ces dernières paroles une sorte de pressentiment de ce qui s'est réalisé à notre lamentable époque? Les impies déchaînés se sont jetés sur la basilique auguste de l'illustre thaumaturge ; ils s'y sont précipités la hache à la main, ils l'ont abattue sans y laisser pierre sur pierre. Ce n'était pas assez que la fureur de l'hérésie nous eût privés des restes sacrés de Martin ; il ne nous est plus donné de contempler le monument à jamais vénérable qui l'abrita ; une haine aveugle et sacrilège a été jusqu'à tracer des voies publiques sur son emplacement.

Malgré tout, d'autres signes plus consolants nous font espérer que la mémoire de Martin revivra dans l'Église de Dieu. Déjà, grâce au zèle intelligent et dévoué du digne successeur d'Hilaire, que pleure encore l'Église de Poitiers, nous avons vu se relever de ses ruines l'antique monastère de Ligugé, où Martin introduisit dans les Gaules la vie monastique, qu'il illustra par ses mérites et ses prodiges; il a donc pu retrouver en nos jours les descendants de ces véritables armées de moines, « *sa gloire spéciale d'autrefois*, » empressés à le servir et à chanter ses gloires [1]. Bien plus, le tombeau

1. On nous permettra d'ajouter ici que le monastère et la Congrégation de Beuron, dont l'abbaye de Maredsous est la fille ainée, se glorifient également d'être placés sous le patronage immédiat de saint Martin.

Digitized by Google

sacré du glorieux Pontife a été révélé au monde dans des circonstances manifestement providentielles ; le pieux concours des fidèles est à la veille de recommencer comme au temps passé. Puissions-nous voir bientôt se lever ce jour béni, où le pèlerin,arrivant des contrées lointaines aux portes de l'antique cité des Turones, pourra saluer dans un saint enthousiasme les flèches élevées de la basilique reconstruite et redevenue reine par l'onction sainte ! Dès lors la protection de Martin s'étendra plus puissante que jamais sur les églises de nos malheureuses contrées, pensée vraiment consolante, résultat puissant que nous attendons dans toute l'impatience de notre cœur, car « *où est l'espoir de la victoire si Martin n'est pas avec nous* » !

13 Novembre. — Jeudi. — Fête de tous les SS. Moines de l'Ordre de Saint-Benoît.

Depuis la rédaction d'un bréviaire commun pour tous les monastères bénédictins au XVIe siècle, l'usage s'est introduit de faire en ce jour une sorte de *Toussaint de l'Ordre*, à l'imitation de ce qui existait déjà dans certaines familles religieuses d'origine plus récente. Certes la multitude et la gloire des rejetons qu'a fait germer la semence féconde de la règle bénédictine justifiait pleinement l'adoption de cette nouvelle solennité. Nous ne pouvons entrer ici dans le calcul des saints innombrables que l'Église a choisis parmi eux pour les placer sur les autels: et même en dehors de cette phalange radieuse quelle multitude de bienheureux dont le nom même ne nous a pas été transmis, mais dont quelques traits émouvants épars çà et là dans les annales nous font toucher comme du doigt l'éminente sainteté et les dons supérieurs !

Il est cependant un fait remarquable ; c'est que nous chercherions en vain dans les coutumes monastiques des temps antérieurs à l'âge moderne quelque vestige d'une fête qui nous semble aujourd'hui si naturelle. L'explication de ce phénomène exigerait des considérations assez étendues, qui trouveront ailleurs leur place. Bornons-nous à rappeler ici que l'Ordre monastique, dans sa forme véritable et première, n'est pas une société à part, unie par un étroit système de relations centralisatrices. Le moine n'est que le chrétien parfait ; le monachisme n'était que le bataillon d'élite dans les camps de la sainte Église ; le secret de sa vitalité était dans son identification, son union intime avec les grands intérêts de l'Église universelle. Cela n'empêchait pas que chaque monastère eût sa vie propre et son influence spéciale, mais elle s'était fondue avec la vie de l'Église particulière au sein de laquelle il s'élevait ; il y avait en quelque sorte communauté de biens et de joies entre les moines et les pays voisins de l'abbaye. Dès lors, on comprend que celle-ci n'avait aucune raison de s'isoler, en établissant pour elle seule une solennité de ce genre. Si elle désirait accorder un souvenir spécial aux gloires de l'Ordre monastique elle n'avait qu'à s'unir à l'Église entière dans cette strophe de l'Hymne de la Toussaint, que la

Digitized by Google

correction moderne n'a malheureusement point conservée dans son antique largeur :

Chori Sanctarum virginum,
Monachorumque omnium,
Simul cum sanctis omnibus,
Consortes Christi facite.

Quant aux Saints particuliers de chaque monastère, c'étaient, la plupart du temps, les apôtres et les patrons les plus populaires de toute la contrée: on les revendiquait moins pour l'Ordre que pour la région qu'ils avaient convertie ou sanctifiée. C'est ce qui explique pourquoi le calendrier monastique semble si peu chargé en comparaison d'autres Ordres plus récents ; les calendriers des églises particulières y suppléent. Heureux seulement quand celles-ci, pour s'être souvenues que tel ou tel saint abbé appartenait à l'Ordre monastique, ne se sont pas crues déchargées de toute obligation en conservant à titre de simple commémoraison ou de fête semi-double des saints que des populations entières considérèrent durant des siècles comme leurs patrons bien-aimés, et qu'elles se plurent jadis à célébrer à l'égal des jours les plus solennels de l'année !

17 Novembre. — Lundi. — **Ste Gertrude,** Vierge de l'Ordre de Saint-Benoît.

Nous croyons devoir profiter de l'engagement que nous avions pris en commençant la rédaction de ces chroniques liturgiques, pour proposer au pieux lecteur quelques extraits des pages écrites par l'illustre Dom Guéranger à la louange de la Vierge du CHRIST, dont les fils de Benoît célèbrent en ce jour la glorieuse mémoire. Nul ne saurait mieux que lui nous initier dans cette vie toute de grâce, dont notre langue encore inexercée nous permettrait à peine de balbutier quelques mots indignes.

« Sainte Gertrude naquit en 1256, et entra à l'âge de cinq ans au monastère bénédictin d'Hefta, près d'Eisleben, en Saxe. Dans ce saint asile elle fleurit et fructifia comme une plante céleste, et son âme parut ornée de tous les dons de la nature et de la grâce. En 1281, comme elle venait d'entrer dans sa vingt-sixième année, il plut au Sauveur des hommes de se manifester à elle d'une manière sensible, et d'ouvrir avec elle cette série ineffable de communications divines qui remplirent la vie de Gertrude jusqu'à son dernier moment. Une sainte âme à qui le Seigneur daignait se révéler quelquefois lui entendit dire qu'après le divin Sacrement de l'autel, il n'y avait pas de lieu sur la terre où il aimât mieux résider que dans le cœur de Gertrude. A un autre il donna cette assurance, que quiconque désirerait jouir de sa présence, le trouverait dans ce cœur où il habitait avec délices. Enfin une troisième personne ayant osé demander au Sauveur par quelle sorte d'attrait Gertrude avait mérité d'être ainsi préférée : « Je l'aime « ainsi, avait répondu le Sauveur, à cause de la liberté de son cœur, où rien « ne pénètre qui puisse m'en disputer la souveraineté. »

Digitized by Google

« Les merveilles qui signalèrent la vie de Gertrude se rapportent presque toutes à l'étroite familiarité qu'il plut au Fils de Dieu d'entretenir avec elle, d'une manière si touchante qu'il a semblé au pieux Louis de Blois qu'on y pouvait prendre l'idée des relations qui durent exister ici-bas entre le Sauveur et sa sainte Mère. C'est en lisant les cinq livres des *Insinuations de la divine bonté* que l'on arrive à comprendre à quel point une âme peut être chère à Dieu et répondre à ses avances.

Le caractère principal de la piété de sainte Gertrude à l'égard du Verbe incarné est dans sa dévotion envers le Cœur de JÉSUS. Tout contribuait à le ramener vers ce centre de la divine charité ; et d'ailleurs le Seigneur lui-même l'y provoquait sans cesse. Plusieurs fois, en signe de l'union étroite qu'il voulait entretenir avec elle, il présenta à ses regards son cœur sacré, et il daigna même,dans une communication ineffable, condescendre jusqu'à l'échanger avec celui de la Vierge, qui sentait ainsi l'Époux divin vivre et aimer en elle.

« Initiée aux miséricordes dont le cœur de JÉSUS est le centre et la source, le sien débordait d'amour pour les hommes. La conversion des pécheurs attirait ses plus tendres sollicitudes,et s'opérait, pour ainsi dire, à sa volonté. Le dévouement aux âmes souffrantes du purgatoire fut un des traits caractéristiques de la piété de Gertrude, et le Seigneur daigna souvent lui faire connaître par des effets combien il avait pour agréable sa charité envers ceux qui ne peuvent plus rien pour eux-mêmes. »

Recherchant plus loin la source où la Vierge d'Helfta a puisé les sublimes richesses semées à profusion dans ses écrits, l'Abbé de Solesmes s'exprime en ces termes : « Tout émane de la divine parole, non seulement de celle que Gertrude a entendue de la bouche de l'Époux céleste, mais aussi de celle qu'elle a goûtée, dont elle s'est nourrie dans les livres sacrés et dans la sainte liturgie. Cette fille du cloître n'a pas cessé un seul jour de puiser la lumière et la vie aux sources de *la contemplation véritable*, de cette contemplation que l'âme goûte en s'abreuvant à la fontaine d'eau vive qui jaillit de la psalmodie et des paroles inspirées des divins Offices. Elle s'était tellement enivrée de cette liqueur céleste qu'elle ne dit pas un mot qui ne dévoile l'attrait qu'elle y trouve. Telle est sa vie si complètement absorbée dans la liturgie de l'Église, que nous voyons constamment, dans ses Révélations, le Seigneur arriver près d'elle, lui manifester les mystères du Ciel, la Mère de Dieu et les Saints se présenter à ses regards et l'entretenir, à propos d'une Antienne, d'un Répons, d'un Introït, que Gertrude chante avec délices et dont elle déguste toute la saveur. De là, chez elle, ce lyrisme continuel qu'elle ne recherche pas, mais qui lui est devenu comme naturel; cet enthousiasme sacré auquel elle ne peut se soustraire, et qui l'amène à produire tant de pages où la beauté littéraire semble arriver à la hauteur de l'inspiration mystique.» (1)

1. *Les Exercices de Sainte Gertrude*, Préface.

Digitized by Google

L'ÉLÉVATION DES RELIQUES DU B. CHARLES LE BON.

C'EST ainsi que l'on aurait nommé jadis les solennités splendides qui, au mois d'août dernier, venaient rendre à l'antique cité de Bruges le prestige et l'éclat que donne un grand acte de foi publique.

Aujourd'hui on dit : *les fêtes de Bruges.*

S'il s'était agi de simples réjouissances mondaines, on eût employé le même terme.

Et cependant, ce que nous avons vu de nos yeux émus dans cette chère cité catholique était bien une fête religieuse, essentiellement religieuse ; le héros, il est vrai, en était un souverain, mais il était de ces souverains dont la politique était la vertu, et dont le code était l'Évangile du CHRIST.

Le spectacle fut beau, très beau.

On y vit la vraie solution du problème social qui nous agite depuis un siècle : l'union de toutes les classes de la société, au service de Dieu leur commun maître, par la glorification de ses saints. Oui, ce qui nous toucha le plus dans ce pompeux cortège, ce fut la part si vive qu'y prenaient tous les citoyens de la vieille capitale de la Flandre. Riches et pauvres, clercs et laïques, tous sans exception, s'étaient fait un point d'honneur de contribuer de leur personne et de leurs largesses à la glorification de leur saint.

Là où une telle entente est possible, le problème social n'existe plus, il est résolu.

Que tous les hommes, en frères, se donnent la main, se groupent autour de l'Église leur mère en suivant ses enseignements, et la révolution aura vécu.

Mais, il faut bien le dire, hélas ! une ombre vint affaiblir dans notre âme l'éclat de ce féerique tableau.

Pourquoi la vraie piété chrétienne ne pouvait-elle régner là en souveraine ? Pourquoi fallait-il que la mondanité, la curiosité et l'éclat extérieur eussent le pas sur la dévotion et les élans de la prière ?

Jadis, dans une telle circonstance, on eût entendu monter vers les cieux un magnifique concert de prières, d'hymnes et de chants; au passage des reliques du saint chacun se fût jeté à genoux, ten-

Digitized by Google

dant des mains suppliantes vers celui que le ciel leur donnait pour patron et pour père.

La journée ne se fût point passée sans miracles.

Car Dieu ne résiste pas à une foi ardente et naïve.

Les fidèles accoururent en foule, cela est vrai. Mais n'eût-il pas été beau de les voir arriver en pèlerins, bannière en tête, chantant et priant, sous la conduite de leurs pasteurs ?

Notre cœur eût bondi de joie, si tous ces fidèles, nous les eussions vus assiéger les églises et les autels pour y purifier leurs âmes, s'y nourrir du pain des forts et de la parole sainte des ministres de Dieu.

Alors, certes, on eût aussi prié dans les rues.

On se serait découvert et prosterné devant les châsses des saints et surtout devant celle du héros de la fête.

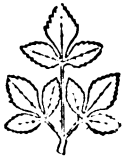
Des élans populaires d'allégresse et de foi eussent acclamé le saint et attiré par lui la bénédiction de Dieu sur une ville et un diocèse encore si chrétiens et si bons.

Peut-être eût-il été préférable aussi de faire deux cortèges distincts : l'un tout de piété et de prière, une marche triomphale du saint à travers les rues de sa ville, une vraie procession religieuse ; l'autre purement historique et civil, une réjouissance populaire et chrétienne ?

La piété et le vrai culte du saint que l'on voulait honorer y eussent peut-être gagné.

Mais ne blâmons rien ; ces humbles remarques ne blesseront certainement personne.

Au total, ces fêtes ont été un splendide mouvement chrétien, et nous félicitons de tout cœur le diocèse qui les a vues s'accomplir dans son sein.



Digitized by Google

L'ÉVANGILE DANS LA LITURGIE. (SUITE.)

II. — DES PASSAGES DES SAINTS ÉVANGILES DESTINÉS A LA LECTURE PUBLIQUE. — LE DIACRE.

1. LES catalogues de trésors du moyen âge font parfois une différence entre l'*Évangéliaire* et l'*Évangile plénier* (Evangeliarium et Evangelium plenarium) (1). Le second de ces livres contenait les quatre évangiles en entier, le premier les passages des saints évangiles disposés d'après l'ordre de l'année ecclésiastique. L'emploi de livres de ce genre pour l'usage liturgique remonte à une époque assez reculée (2). Auparavant, à l'aide d'une table des leçons appelée *Comes*, on extrayait péniblement du texte complet de la sainte Écriture les passages à lire. Il est vrai que pour ce qui concerne les passages des saints évangiles en particulier, la difficulté de ce travail était moins sensible, puisque, pour cette partie du texte sacré, on en était arrivé plus tôt à une division en chapitres, division qu'on mettait avantageusement à profit (3).

Nous ne possédons, il est vrai, aucune donnée sur les commencements de la lecture liturgique des saints évangiles dans l'Église. Toutefois nous n'hésitons pas, d'accord en cela avec les liturgistes catholiques, à faire remonter aux temps apostoliques l'origine de cet usage (4). Il est probable qu'à cette époque primitive on lisait plutôt le texte suivi et entier de la sainte Écriture, tel que cela se pratique encore de nos jours, dans l'Église grecque. Le commencement et la fin de chaque lecture dépendaient soit du contexte, soit encore du signal donné par l'évêque présent (5). Le développement grandiose que prit l'année liturgique en Occident, surtout depuis le règne du pape saint Damase, amena pour la première fois un choix stable de passages de l'Écriture destinés à la lecture publique, d'après de nouveaux points de vue liturgiques.

Ce n'est pas ici le lieu de nous arrêter à beaucoup de détails d'érudition ; quelques points cependant méritent une mention. Déjà Eusèbe, en vue de sa remarquable concordance, avait entrepris la division des quatre évangiles en nombreux paragraphes (6). Nous n'en voyons pas moins les commentateurs qui le suivent continuer, comme ceux qui l'avaient précédé, à séparer arbitrairement les paragraphes du texte sacré, sans paraître s'inquiéter d'une division traditionnelle. Ce n'est pas, en effet, d'après ce qu'on appelle les

1. Par ex. P. L. 99, 847 ; 174, 1249. — 2. Cf. D. Guéranger, *Institut.* III, 353, (ed. 1883). — 3. Cf. entre autres Ranke, *Das kirchliche Perikopensystem* (1847), p. 145. — 4. Sala, III, 147 et d'autres. — 5. La règle de saint Benoît (c. 42) dit à propos d'une lecture analogue : « On lira quatre ou cinq feuillets, ou autant que l'heure le permettra, *lectis quatuor aut quinque foliis, vel quantum hora permittit* ». — 6. S. Matth. plus de 350, S. Marc. et S. Jean chacun 230, S. Luc 340 ; cf. P. Gr. 22, 1275 ; P. L. 26, 462.

Digitized by Google

Canons des évangiles (Canones Evangeliorum) d'Eusèbe qu'on a fixé la division des saints évangiles en chapitres, telle qu'elle fut postérieurement en usage, mais on s'est servi d'autres paragraphes moins nombreux et partant plus longs qui, basés sur une distinction réelle, présentaient chacun une scène complète et répondent souvent aux passages que nous chantons de nos jours à la Messe. Ces *Capitules* (capitula), aussi bien que le *Comes* lui-même, pourraient fort bien avoir saint Jérôme pour auteur. On en a conservé l'usage jusque bien avant dans le moyen âge. Le saint évangile selon saint Mathieu en compte jusqu'à 88, dans l'édition de Tommasi, saint Marc en compte 46, saint Luc 94 et saint Jean 45 ; il y a d'autres éditions qui ont encore moins de paragraphes et se rapprochent déjà davantage de notre division actuelle en chapitres. On sait que celle-ci fut fixée au XIIIe siècle, sans aucun égard pour l'emploi liturgique (1).

2. Nous avons déjà fait allusion à la différence caractéristique qui existe entre l'Église romaine et les communions orientales, quant à la répartition des lectures du saint évangile pour chaque jour et chaque semaine. De nos jours encore les Églises d'Orient ont un temps déterminé de l'année liturgique pour la lecture de chacun des quatre évangiles que l'on lit successivement, et pour ainsi dire en entier; tandis que notre sainte Église n'en lit que des fragments, sans faire en général attention à leur lien extrinsèque et à l'ordre qu'ils suivent dans les livres mêmes des Évangélistes.

« En Orient, l'évangile de saint Jean est réservé pour le grand Temps pascal, de telle façon cependant, que le commencement n'en tombe pas dans les semaines préparatoires à ce temps, mais coïncide avec le dimanche de Pâques, pour finir le dimanche de la Pentecôte. Les trois autres évangiles sont lus de la Pentecôte à Pâques: d'abord saint Mathieu, plus tard saint Luc; quant à saint Marc, on en lit une partie entre saint Mathieu et saint Luc, l'autre pendant le temps préparatoire à la fête de Pâques (2) ». Évidemment pareille disposition rejette à l'arrière-plan l'année liturgique, comme telle; les saints évangiles y sont lus en suivant, ils n'y apparaissent pas comme parties organiques, enchâssés avec art dans le merveilleux édifice des fêtes de l'année. Il en est autrement de l'Église romaine : ici comme partout elle a laissé le champ ouvert à un développement grandiose et fait usage de cette majestueuse plénitude de pouvoir, que le schisme et l'hérésie lui envient à bon droit. Louis Veuillot, tout en parlant plus directement des livres de l'Ancien Testament, caractérise en ces termes cette imposante puissance: « Parmi tant de sublimes inspirations qui tiennent constamment

1. On a également, en vue de la lecture, divisé les autres livres de la sainte Écriture en passages de 2, 4 jusqu'à 10 versets de notre calcul actuel. Ces divisions correspondent à peu près aux capitules de nos heures. C'est ainsi par exemple qu'on comptait dans Isaïe et Jérémie jusqu'à 180 chap. Le pape saint Léon III (P. L. 98, 540) cite le texte d'Is. 64, 4 comme figurant c. 170 (ou 171); l'*Ordo Romanus* (P. L. 78, 951) indique 1 Cor. 11, 23 comme c. 57, et même Joh. 13, 1 comme c. 112. — 2. Ranke, 398 ; cf. Leo. Allatius *De dominicis et hebdom. recent. Græcorum cor*, c. 17.

Digitized by Google

la liturgie catholique au niveau de la parole de Dieu,dit-il,il n'y en a point de plus saisissantes et d'où jaillissent plus de lumières, ni *qui marquent mieux la souveraineté de l'Église*, que l'emploi qu'elle fait de ces textes (de l'Ancien Testament). D'un bout à l'autre de l'année, dans toutes les fêtes, dans toutes les fonctions, la liturgie est un *commentaire divin de l'Écriture;* elle en explique tous les sens, elle en étale toutes les beautés, elle montre l'accomplissement de toutes les prophéties et la certitude de toutes les promesses (1) ».

Il y a cependant un point de contact fort intéressant entre la pratique actuelle de l'Église-mère de Rome et celle de l'Orient. Nous aussi, nous lisons pendant le Temps pascal, presque exclusivement l'évangile de saint Jean; quant aux trois autres, nous les lisons pendant les autres saisons liturgiques, abstraction faite des fêtes des saints. Toutefois, l'Église romaine n'attend pas le dimanche de Pâques pour commencer la lecture de saint Jean, mais elle la commence immédiatement après la mi-carême, c'est-à-dire le vendredi de la troisième semaine du carême. Un simple coup d'œil, jeté dans le Missel ou dans le Bréviaire, nous apprend en effet que les évangiles des dimanches et jours de semaine, à partir de cette férie jusqu'à la Pentecôte, sont tous empruntés à cet évangile dont Origène dit à bon droit : « Bien que la foi de l'Église repose également sur les quatre évangiles, il me semble toutefois que celui de saint Jean renferme les prémices des évangiles. (2) » Il n'y a d'exception que pour les Messes du jeudi qui, comme on le sait, ne furent introduites que par saint Grégoire II, pour les récits synoptiques de la Passion, les dimanche, mardi et mercredi de la Semaine sainte, et pour quelques passages indispensables à cause de leur rapport avec la Résurrection. Nous n'avons guère besoin de faire remarquer le sens profond de cette position privilégiée qu'occupe l'évangile de saint Jean ; la fête de Pâques avec les solennités qui la précèdent et qui la suivent, ce point culminant de l'année liturgique, et le majestueux récit de l'Aigle Évangélique, semblent faits l'un pour l'autre, et leur réunion dans la liturgie fait ressortir avec une splendeur éclatante leur mutuelle grandeur.

3. Pendant les premiers siècles de l'Église, l'évangile était soumis à la discipline du secret, et on ne le lisait par conséquent qu'après le renvoi des catéchumènes. Plus tard cependant, vers la fin du IVe siècle, à l'époque où le catéchuménat subissait une essentielle transformation, on se relâcha de la sévérité de l'ancienne pratique et l'on permit aux catéchumènes d'assister à la lecture du saint évangile et au sermon de l'évêque qui l'accompagnait. Les homélies des plus célèbres Pères de l'Église, de saint Jean Chrysostome,

1. *Le parfum de Rome*, l. VIII, ch. 3; éd, 1862 II, 144. — 2. Arbitror vos ego, etiamsi quatuor sint Evangelia, veluti elementa fidei Ecclesiæ, Evangeliorum primitias illud Johannis nobis esse propositum. In Jo. com. tom. I, prof. 6. P. Gr. 14, 30. Cf. notre n° de septembre, p. 319.

Digitized by Google

de saint Augustin et d'autres, supposent déjà la présence des catéchumènes; et il n'est pas rare qu'ils adressent leurs admonitions directement à ceux-ci, tandis qu'ils font allusion aux mystères connus des seuls fidèles au moyen de formules, telles que : « Les fidèles comprennent : *norunt fideles* ». Néanmoins, le dix-huitième canon du premier concile d'Orange (443) fut obligé de porter une disposition spéciale à ce sujet : «Nous ordonnons que dorénavant les évangiles soient lus aux catéchumènes : *Evangelica deinceps placet catechumenis legi* (1). » Plus tard encore, le concile bien connu de Valence (546) statue que l'évangile sera lu avant qu'on apporte les dons, *illatio munerum*, et avant *le renvoi des catéchumènes*, afin qu'eux aussi, de même que les pénitents des divers degrés, entendent cette lecture et le sermon de l'évêque. Il n'est en effet pas rare, ajoute le synode, de voir des infidèles amenés à la foi par ces instructions de l'évêque (2). Les *Statuts de l'ancienne Église* (can. 16. P. L. 56, 882), que nous avons déjà cités, contiennent une décision semblable.

Cependant, les ordonnances des scrutins de l'Église romaine — qui dans leur forme actuelle ne remontent pas au delà du Ve siècle — renferment encore l'initiation des catéchumènes aux quatre évangiles peu de temps avant le baptême. Bien que, d'après ce que nous venons de dire, les saints évangiles ne pussent plus être pour les néophytes une chose inconnue, l'Église se réservait en quelque sorte de faire entrer officiellement les néophytes en possession des saints évangiles, et de leur mettre devant les yeux dans son ensemble le texte sacré dont ils n'avaient jusqu'alors connu que des fragments. Cet intéressant usage s'est maintenu jusque bien avant dans le moyen âge. Grâce à Dom Guéranger, les détails de cette cérémonie sont redevenus un bien commun des prêtres et des fidèles et, comme aux âges passés, ils éclairent et fortifient la foi de milliers d'âmes. Nous aimons à donner ici un extrait du septième ordre romain (P. L. 78, 997. u. s.). Il servira de complément à la description du rite que l'*Année liturgique* emprunte au Sacramentaire gélasien (P. L. 74, 1087). « Le mercredi de la quatrième semaine de carême (dont la Messe fait encore à présent allusion au rite ancien), après le chant du graduel *Beata gens*, quatre diacres, portant chacun un des quatre évangiles, sortent de la sacristie. Ils sont précédés d'acolytes avec des cierges et de l'encens. Arrivés au sanctuaire, ils placent les livres sacrés à chacun des quatre angles de l'autel et le prêtre (ou l'évêque) commence une courte instruction sur les évangiles en général : «Très chers fils, sur le point de vous ouvrir les évangiles etc. (3) » Bientôt un des diacres réclame l'attention par l'antique formule : « Tenez-vous en silence ; écoutez attentivement (4) », puis, ayant pris son évangile de dessus l'autel (à l'angle gauche de devant, dit le texte), accompagné des serviteurs qui

1. Hard. I, 1785. — 2. Cap. I. Hard. II, 1067 ; cf. Dom Gams, *Histoire de l'Église d'Espagne* (en allemand) II, I, p. 453. — 3. Aperituri vobis, filii carissimi, Evangelia, etc. — 4. State cum silentio, audientes intente.

Digitized by Google

portent les cierges et l'encens, il monte à l'ambon et chante : « Commencement du saint évangile selon saint Mathieu : *Initium sancti Evangelii secundum Matthæum.* Il continue jusqu'à l'important verset vingt-et-unième: « Car ce sera lui qui sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés (1).» A cet endroit, le prêtre interrompt le diacre et, « pour ne pas retenir trop longtemps les assistants », selon son expression, il leur explique brièvement le symbole du premier Évangéliste (l'homme). Pendant ce temps, un sous-diacre dépose le livre des saints évangiles sur un linge préparé d'avance et le rapporte à la sacristie.

Les trois autres évangiles sont ensuite annoncés, de la même manière. Chacune de ces annonces est faite par un autre diacre et le prêtre l'accompagne de quelques mots d'explication. On lit saint Marc jusqu'au passage : «Pour lui, il vous baptisera dans le saint Esprit», saint Luc jusqu'à: « Pour préparer au seigneur un peuple parfait», saint Jean jusqu'aux paroles : « Plein de grâce et de vérité » (2). Cette « *ouverture des évangiles* » est suivie de la tradition du symbole (des apôtres) et de l'oraison dominicale; mais on omet les marques de respect propres aux saints évangiles.

4. C'est le diacre que l'Église latine regarde et emploie, depuis les temps les plus reculés, comme héraut de l'évangile liturgique. A son ordination, l'évêque consécrateur lui remet le livre des saints évangiles et lui donne le pouvoir de chanter l'évangile dans l'église. — Par un rite analogue l'évêque lui-même reçoit le livre des saints évangiles, au jour de sa consécration solennelle, mais plutôt avec l'ordre d'en faire le sujet de ses sermons, tandis que le nouveau prêtre reçoit le Missel comme signe de sa mission d'offrir le saint Sacrifice.

Malheureusement les fidèles ont presque autant perdu de vue ce qu'est un diacre qu'oublié ce qui a trait au livre des saints évangiles. Tout au plus le peuple connaît-il la messe « à trois prêtres », et un officier supérieur, très religieux du reste, assistant un jour aux offices à Beuron, nous demanda « quel était ce haut dignitaire ceint de l'écharpe » ! De vrais diacres en effet ne se trouvent plus guère que dans les monastères et les séminaires; ce sont les membres du clergé inférieur de chaque paroisse qui servent de diacres et de sous-diacres à la grand'messe, et l'occasion d'expliquer aux fidèles la fonction et les vêtements des lévites ne s'offre que rarement.

Et pourtant que de choses il y aurait à dire sur cette «aimable tribu du Seigneur, *tribus amabilis Domini (Pontif. Rom.)* », sur son ordination, la position importante qu'elle occupait jadis dans la communauté chrétienne et qu'elle remplit encore dans le service divin. Les anciens auteurs regardaient et célébraient le diaconat comme un troisième sacerdoce (*in tertio sacerdotio*) (3) : c'est à lui que revient la triple prérogative de distribuer la sainte

1. Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum. — 2. Ille vero baptizabit Spiritu sancto (I, 8.) — Parare Domino plebem perfectam (I, 17.) — Plenum gratiæ et veritatis (I, 14). — 3. Optat. Milev. l. I c. 13. p. 4; 11, 910.

Digitized by Google

Eucharistie, la parole de Dieu et les aumônes. Il est ainsi l'assistant autorisé de l'évêque (du prêtre) dans sa triple fonction et, semblable à un ange lumineux, il se trouve comme médiateur entre le pontife et le peuple fidèle. « Car c'est une fonction angélique que celle des diacres, *diaconi enim officium angelicum est* ». Sur l'ordre de l'évêque, le diacre peut administrer le baptême solennel. A la grand'messe, il offre avec lui le calice et s'associe mystérieusement à toute la sainte action. Le Pontifical romain l'appelle encore second ministre et coopérateur du corps et du sang du Seigneur (1), il est l'œil et le bras droit de l'évêque dans l'administration et la conduite de la paroisse, enfin il est son évangéliste, son messager pour l'annonce de la divine parole. Quel merveilleux enchaînement! Quelle harmonie dans la mission du diacre et dans son pouvoir sur le corps réel et mystique du CHRIST : sur le Verbe fait chair dans le saint Sacrement et sur le Verbe écrit et parlé de la Vérité éternelle.

De nos jours, il est vrai, le diacre n'exerce plus guère que par exception toutes ces fonctions de sa charge. Son ordination n'est presque plus qu'une transition au sacerdoce qui a, pour ainsi dire, absorbé le rôle et l'exercice des ordres inférieurs. Mais dans l'esprit de l'Église, la dignité et la place d'honneur du diacre restent les mêmes; dans l'ordination solennelle, elle lui confère le même pouvoir, l'appelle aux mêmes services à l'autel et au sein de la communauté. Efforçons-nous donc de rendre de nouveau plus familières au peuple fidèle la mission et la dignité du diacre. Du moins à l'occasion de l'histoire des saints Étienne et Laurent, n'omettons pas d'expliquer ses attributs, son costume liturgique et les fonctions qui lui restent.

Pourquoi ne pas attirer de nouveau l'attention des fidèles vers la poésie et la beauté de ces degrés de la hiérarchie ecclésiastique? Ils trouveront encore dans ces enseignements de quoi éclairer et nourrir leur foi.

(A continuer.)

1. Comminister et cooperator corporis et sanguinis Domini.

Digitized by Google

L'ANGELUS.

NOTRE saint Père le Pape, dans sa sollicitude pour le bien de nos âmes, ne cesse de raviver notre zèle en faveur des pratiques de piété où s'affirme la communauté de notre foi et de notre amour. C'est surtout en faisant une large part à la dévotion envers la Sainte Vierge qu'il espère obtenir du Ciel les secours extraordinaires dont notre temps a un si grand besoin.

Après la magnifique encyclique qui est venue réjouir les catholiques dévots au saint Rosaire, le saint Père n'a pas tardé à donner une autre preuve de sa piété en ordonnant qu'après chaque célébration de la sainte Messe, le prêtre et les fidèles s'unissent dans un hommage commun à la mère de Dieu. Voici maintenant un nouveau décret qui rappelle l'attention sur la récitation de l'*Angelus* et accorde des facilités aux fidèles qui, par suite d'un empêchement quelconque, se trouveraient dans l'impossibilité de gagner les indulgences attachées à cette pratique.

Voici la traduction de cet important document :

DÉCRET URBIS ET ORBIS.

POUR gagner les indulgences attachées à la récitation de l'*Angelus*, par le bref de Benoît XIII, en date du 14 septembre 1724, et étendues par Benoît XIV, le 20 avril 1742, à l'Antienne *Regina Cœli* du Temps pascal, il est requis de dire ces prières au son de la cloche, et de les réciter à genoux, sauf depuis les vêpres du samedi jusqu'au dimanche soir et pendant tout le Temps pascal, où on les dit debout.

Or, depuis longtemps, des fidèles distingués par leur piété ont sollicité la Sacrée Congrégation des Indulgences et des Reliques d'apporter un tempérament à cette double condition, faisant observer qu'on ne sonne pas en tous lieux la cloche de l'*Angelus* et que, dans les lieux où cette coutume s'observe, on ne sonne pas toujours aux mêmes heures ni le même nombre de fois. Il peut se faire, de plus, qu'on n'entende pas le son de la cloche ou qu'on se trouve légitimement empêché de se mettre à genoux et de dire au moment même les prières prescrites. Il y a enfin un grand nombre de fidèles qui ne savent pas réciter de mémoire les versets de l'*Angelus* et l'Antienne *Regina Cœli* ni même les lire.

C'est pourquoi notre saint Père le Pape Léon XIII, voulant éviter que par suite de l'inobservance des dites conditions, tant de fidèles soient privés de nombreuses grâces spirituelles, et voulant aussi exciter tous les chrétiens à vénérer sans cesse et avec reconnaissance les Mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, a daigné, dans l'audience obtenue le 15 mars dernier par le secrétaire soussigné de la Sacrée Congrégation des Indulgences et

Digitized by Google

des Reliques, accorder toutes les indulgences rappelées ci-dessus aux fidèles qui, légitimement empêchés de se mettre à genoux ou de réciter les prières au moment où la cloche se fait entendre, diront le matin, le midi et le soir, avec respect, attention et dévotion, les versets *Angelus Domini* avec trois *Ave*, le verset et l'oraison et, pendant le Temps pascal, l'antienne *Regina Cœli* avec le verset et l'oraison propre ; permettant de plus à ceux qui ne sauraient pas réciter de mémoire ni lire les dites prières de les remplacer par cinq *Ave Maria.*

Le présent décret a été imprimé et publié sur l'ordre de la Sacrée Congrégation susdite, afin que la gracieuse concession de notre saint Père le Pape soit portée à la connaissance de tous. Il aura force de loi à l'avenir sans être expédié en forme de bref et nonobstant toute disposition contraire.

Donné à Rome, en la secrétairerie de la Sacrée Congrégation susdite, le 3 avril 1884.

AL. CARDINAL OREGLIA DI S. STEPHANO, *préfet.*
FRANÇOIS DELLA VOLPE, *secrétaire.*

Depuis les modifications apportées par ce décret, la récitation de l'*Angelus* est réglée comme suit :

I. — *Prières à dire :* 1° pendant l'année:

L'ange du Seigneur a annoncé à Marie, et elle a conçu du Saint-Esprit. — Je vous salue, Marie.

Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. — Je vous salue, Marie.

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. — Je vous salue, Marie.

℣. Priez pour nous sainte Mère de Dieu. ℟. Afin que nous devenions dignes des promesses de JÉSUS-CHRIST.

PRIONS.

Répandez, s'il vous plaît, Seigneur, votre grâce dans nos âmes, afin qu'ayant connu par la voix de l'Ange l'incarnation de JÉSUS-CHRIST votre Fils, nous arrivions par sa passion et sa croix, à la gloire de sa résurrection. Par le même JÉSUS-CHRIST Notre Seigneur. ℟. Ainsi soit-il.

Angelus Dómini nuntiávit Maríæ, et concépit de Spíritu sancto.

Ave María, grátia plena, etc.

Ecce ancílla Dómini ; fiat mihi secúndum verbum tuum.

Ave María, grátia plena, etc.

Et Verbum caro factum est, et habitávit in nobis.

Ave María, grátia plena, etc.

℣. Ora pro nobis, sancta Dei Génitrix. ℟. Ut digni efficiámur promissiónibus CHRISTI.

ORÉMUS.

Gratiam tuam, quæsumus Dómine, méntibus nostris infúnde : ut qui, Angelo nuntiánte, CHRISTI Filii tui incarnatiónem cognóvimus, per passiónem ejus et crucem, ad resurrectiónis glóriam perducámur. Per eúmdem CHRISTUM Dóminum nostrum. ℟. Amen.

2° pendant le Temps pascal.

Reine du ciel, réjouissez-vous, alleluia ;

Car celui que vous avez mérité de porter, alleluia,

Regina cœli, lætáre, allelúia,

Quia quem meruísti portáre, allelúia,

Digitized by Google

Est ressuscité comme il l'avait dit, alleluia.

Daignez prier Dieu en notre faveur, alleluia.

℣. Soyez dans l'allégresse, ô Vierge Marie, alleluia. ℟. Car le Seigneur est vraiment ressuscité, alleluia.

PRIONS.

O Dieu, qui avez voulu réjouir le monde par la résurrection de JÉSUS-CHRIST, votre Fils, daignez nous faire arriver aux joies de la vie éternelle, par le secours de sa sainte Mère la Vierge Marie. Par le même JÉSUS-CHRIST notre Seigneur. ℟. Ainsi soit-il.

℣. Que le secours divin demeure toujours avec nous. ℟. Ainsi soit-il.

Resurréxit sicut dixit, allelúia.

Ora pro nobis Deum, allelúia.

℣. Gaude et lætáre, Virgo María, allelúia. ℟. Quia surréxit Dominus vere, allelúia.

OREMUS.

Deus, qui per resurrectiónem Fílii tui Dómini nostri JESU CHRISTI mundum lætificáre dignátus és : præsta quæsumus, ut per ejus Genitrícem Virginem Maríam, perpétuæ capiámus gáudia vitæ. Per eúmdem CHRISTUM Dóminum nostrum. ℟. Amen.

℣. Divínum auxílium maneat semper nobíscum. ℟. Amen.

3° Les fidèles qui ne savent pas ces prières par cœur les remplacent par cinq *Ave Maria.*

II. — *Temps où il faut les dire.* Ces prières doivent être récitées au son de l'*Angelus* qui se fait entendre trois fois par jour, le matin, le midi et le soir. Dans les endroits où on ne le sonne pas, il suffit de réciter les prières aux mêmes moments ou à peu près. Il en est de même si on n'a pas entendu la cloche. Quant aux fidèles qui seraient momentanément empêchés, il leur suffira de faire les prières dès que la cause de leur empêchement aura cessé.

III. — *Dans quelle position il faut les dire.* Sauf empêchement, on doit réciter ces prières à genoux excepté du samedi soir au dimanche soir (l'un et l'autre inclusivement) et pendant tout le Temps pascal, où on les dit debout. On est censé empêché en cas de maladie, d'infirmité, quand on célèbre la sainte Messe ou qu'on récite l'office, quand on se trouve en pleine rue, en chemin de fer, etc.

IV. — *Quelles indulgences y sont attachées.* Benoît XIII, par son bref du 14 septembre 1724, accorda une indulgence de 100 jours pour chaque récitation de l'*Angelus*, et une indulgence plénière, une fois par mois, aux conditions ordinaires, à tous ceux qui auront été fidèles à la pratique pendant le mois.

L'origine de l'*Angelus* est obscure. Beaucoup d'auteurs en font honneur au pape Urbain II qui l'aurait institué au concile de Clermont en 1095 pour établir une union de prières entre les fidèles d'Occident en faveur des croisés [1].

1. Voir Trombelli, *Dissertatio* VII apud Bourassé, *Summa Aurea*, t. IV, col. 273, f. Ed. Migne, 1862.

Digitized by Google

Mais cette opinion, quelque plausible qu'elle soit, n'est pas démontrée et aucun auteur antérieur au XVe siècle n'en fait mention.

D'autres rattachent l'*Angelus* du soir, incontestablement le plus ancien, à la coutume qui s'introduisit aux XIIe et XIIIe siècles de sonner le couvre-feu.

Les esprits de ce temps, logiques dans leurs pratiques de dévotion, comme dans tout ce qu'ils faisaient, virent un moyen de propagande pieuse dans ce son de cloche qu'ils entendaient chaque soir, et le signal du coucher devint bientôt celui d'une dernière prière à laquelle les fidèles furent conviés de s'unir avant de prendre leur repos.

Quoiqu'il en soit, il est certain que l'*Angelus* du soir était en usage dès le XIIIe siècle. Celui du matin ne tarda pas à s'établir; quant à celui du midi, il s'introduisit plus lentement et son origine est aussi controversée. Les uns disent que Grégoire IX l'ordonna en 1241, tandis que d'autres en attribuent l'introduction à Calixte III pendant une guerre contre les Turcs. Quant à Louis XI qu'on nomme parfois, il semble établi que ce prince ne fit qu'étendre la pratique de l'*Angelus* à tout son royaume, sans y ajouter aucune pratique nouvelle.

Dans le principe, le but de l'*Angelus* fut simplement d'établir une union de prières, sans intention spécialement déterminée. Un concile de Lavaur de 1368 ordonna la récitation de cinq *Pater* et de sept *Ave* en mémoire des cinq plaies de N. S. et des sept douleurs de la Sainte Vierge. Un concile d'Olmutz, de 1413, prescrivit la sonnerie de midi, le vendredi, en souvenir de la Passion. Calixte III, en 1456, ordonna ou rétablit cette même sonnerie du midi, tous les jours, pour rappeler aux fidèles de prier pour leurs frères en guerre contre les Turcs, mais il ne mentionne pas spécialement l'intention d'honorer la Sainte Vierge.

La formule de prières actuelle remonte à Pie V et se rencontre pour la première fois dans une édition de l'*Officium parvum B. M. V.* rédigée vers la seconde moitié du XVIe siècle. Ce fut Benoît XIV qui, en 1742, prescrivit la récitation du *Regina Cœli* pendant le Temps pascal.

Aujourd'hui la formule usuelle et sa signification sont clairement déterminées et définitivement fixées.

Trois fois par jour, l'Église invite ses enfants à s'unir dans cette prière commune qui a le privilège d'être toujours exaucée, et elle propose surtout à leur dévotion les grands mystères de l'Incarnation et de la Rédemption et un hommage à la bienheureuse Mère de Dieu, qui ne doit pas être séparée de son fils dans les actions de grâces que nous lui rendons pour l'œuvre de notre salut.

C'est la réalisation d'un verset du Psalmiste : *Vespere, mane et meridie clamabo et annuntiabo :* le soir, le matin et le midi, j'éléverai la voix et je proclamerai les louanges de Dieu ; je célébrerai l'Incarnation du Dieu-Homme, qui seule donne de la valeur à la vie et, dans ma reconnaissance,

Digitized by Google

j'offrirai aussi mes hommages à celle que Dieu a choisie entre toutes les femmes pour être la médiatrice de ses bienfaits.

Quand on suit les phases que l'*Angelus* a parcourues avant d'être la pratique nettement caractérisée que nous observons aujourd'hui, on y voit, comme dans tout ce qui se fait par la volonté de Dieu, peu de traces de la main de l'homme mais par contre l'action persévérante de la main divine. Arrivé au but, Dieu efface le souvenir des origines humaines, afin de nous mieux faire comprendre que les hommes se sont agités pour lui et n'ont fait qu'apporter leurs pierres à un édifice dont lui seul connaissait le plan et la destination. L'*Angelus* est aujourd'hui une des formes de la prière commune, peut-être même la plus universellement pratiquée, car le soleil, en visitant successivement toutes les parties du globe, y éveille une incessante sonnerie de louanges à laquelle répondent aussitôt les hommages spontanés de millions de chrétiens.

Unissons-nous à cette louange perpétuelle, *laus perennis*, qui tient sans cesse ouvertes les sources de la grâce, et ayons confiance en notre grand Pontife qui a rattaché à cette pieuse pratique une des espérances qu'il forme pour le salut de l'Église.

LA NOBLESSE.

N a fait un grief au *Messager* de s'être montré ami de la Noblesse, et surtout d'avoir osé le dire.

Quel crime !

On peut dire qu'on aime les pauvres, que l'on est sympathique aux travailleurs, que l'industrie mérite tout notre intérêt, — certes.

On peut fonder des œuvres en faveur des orphelins, des vieillards, des malheureux de toute nature : chacun y applaudit.

Mais la noblesse ! — il suffit de la nommer pour causer chez certains un malaise visible à l'œil nu.

Est-ce bien chrétien, cela ?

Ne sommes-nous pas tous les fils d'un même Père ? Ne faut-il pas que nous nous aimions tous les uns les autres, comme des frères ?

Et si j'aime la noblesse, ne puis-je, en même temps, chérir le pauvre, apprécier le travailleur, embrasser d'un même amour tous mes frères quels qu'ils soient, dans quelque condition sociale qu'ils se trouvent ?

Digitized by Google

Et si je vois une partie de la noblesse s'abîmer et périr, ne me sera-t-il pas permis, au nom de JÉSUS-CHRIST son Sauveur, de lui tendre une main amie, de lui montrer la planche de salut qui peut lui rendre la vie, — de même que la fille du cloître recueille le pauvre enfant abandonné, de même que le missionnaire de la Chine arrache à l'animal immonde l'espoir d'une génération future ?

Si nous aimons la noblesse, ce n'est pas que nous la flattions.

Nous l'aimons comme le médecin aime son malade, comme le père aime son fils qu'il réprimande ou qu'il châtie.

Elle n'est point sans tache ni sans défauts. Mais il y a encore en elle beaucoup de bon. C'est sur ses principes séculaires de vertu, de devoir et d'honneur que nous comptons pour la voir se relever.

Se relever, oui !

Et en se relevant, elle entraînera les masses, de même que, il y a un siècle et plus, en s'abîmant dans le vice elle y enfonça ceux qu'elle traînait à sa suite.

Dans cette restauration, il y a beaucoup de fait. — Il n'y a plus qu'à achever.

Notre noblesse vaut mieux que celle d'il y a un demi-siècle.

Qu'elle revienne entièrement à Dieu, et l'on verra de grandes choses.

Avant de crier contre la noblesse, il serait bon de se rendre bien compte de *ce qu'elle est*, *d'où elle vient*, et *quelle est sa mission.*

Entre catholiques, il est nécessaire de s'entendre sur ces choses.

***

Il n'y a plus de noblesse, nous dit-on.

J'admets qu'une loi quelconque de prairial ou de fructidor l'ait abolie.

Elle n'a plus aucun privilège, — d'accord.

Mais, de fait, elle existe, de par le cours naturel des choses, de par le besoin des peuples.

Mais entendons-nous.

D'après nous, la noblesse c'est la classe dirigeante, formée, non seulement par l'épée et le blason, mais aussi par la position sociale, l'influence, la richesse, et surtout par l'élévation du cœur et des sentiments qui entraîne l'homme au-dessus de ses intérêts personnels, pour lui faire considérer en première ligne le bien général de ceux au-dessus desquels la fortune l'a élevé.

La noblesse doit s'alimenter.

Digitized by Google

Il faut que l'élite des classes travailleuses y entre et lui emprunte ses traditions vénérables sans imiter ses défauts. Elles viendront lui infuser un sang nouveau et vivace pour lui refaire un corps sain et capable des grands et nobles travaux de dévouement et d'oubli personnel, qui doivent être son apanage.

***

Que le dévouement soit à la fois l'apanage et le devoir de la classe dirigeante, cela nous est montré par l'origine de la noblesse.

Les nobles étaient des hommes qui, ayant acquis par leurs efforts personnels une certaine position sociale, se consacraient au service de leur souverain et au bien de leur pays, renonçant dès lors à augmenter par leur travail leur part de la fortune. Ils assumaient des charges, des devoirs, en échange desquels ils jouissaient de certains privilèges. Dans cette position qui leur était faite, il y avait quelque chose de grand qui commandait le respect parce que l'intérêt en était exclu, quelque chose qui les désignait naturellement pour les fonctions élevées qui exigent la largeur de vues et la liberté d'esprit.

La noblesse de la race était admise par l'opinion publique, parce qu'elle avait sa racine dans la noblesse du cœur, dans le sacrifice.

***

Ce principe étant bien compris, est-il encore difficile de saisir quelle est la mission de la classe dirigeante ?

Le monde est rempli d'hommes qui gagnent leur pain, et sont absorbés par le souci de la vie.

Il faut qu'il y en ait un certain nombre qui soient affranchis de ce souci pressant, de cette servitude de chaque jour, pour se dévouer au bien public, dans un ordre de choses plus élevé.

Ils seront les soutiens du trône, les piliers de l'Église, les tuteurs du pauvre et de l'ouvrier.

Ils représenteront dans le monde les principes chrétiens qui sont les principes nobles par excellence.

Si la société réclame leur épée, ils la tireront ; si c'est leur parole, ils parleront ; s'il faut écrire, ils écriront ; s'il faut de l'or, ils en donneront.

Arrière tout sentiment égoïste et bas !

Ils sont au service de tous, parce qu'ils sont les ainés de la grande famille. A leurs cadets : direction, secours, protection.

Et les classes inférieures les aimeront, les respecteront.

***

Digitized by Google

Et aujourd'hui encore, le pauvre, l'artisan, l'enfant du peuple, aime et respecte le vrai noble, celui qui est resté fidèle aux antiques traditions de sa race.

Là où le châtelain tend la main au campagnard, il n'y a pas de communards.

S'il est le père du pauvre, le défenseur de l'opprimé, le conseiller du faible et le vengeur du crime, il a droit à l'amour de tous, et nul ne lui disputera le respect que son rang exige.

Mais malheur à ce noble de contrebande qui se croit tout permis parce qu'il porte une couronne sur son blason.

Il est fier, arrogant, hautain.

Ne vivant que pour lui et pour ses plaisirs, jamais il ne songe à ceux qui vivent à l'ombre de son donjon, et maudissent cette main qui les presse.

Cruel Harpagon, il leur arrache jusqu'à la dernière obole, fruit de leurs sueurs.

Et qu'en fait-il ?

Il en paie ses monstrueux excès, il s'en sert pour couvrir ses folles dépenses.

Une soirée, un caprice, lui fera perdre des millions qui eussent suffi à rendre le bonheur à tant de familles éplorées !

Non, un tel homme n'est pas noble, il n'est plus de la classe dirigeante.

Lui-même il s'est déclaré déchu des prérogatives que lui donnaient sa race, car il en a renié l'origine et les principes sacrés.

A la vraie noblesse, nous dirons :

Rentrez de plus en plus dans la voie que vous ont tracée vos pères.

Tendez la main à ceux que Dieu élève : ils doivent entrer dans la classe dirigeante.

Rompez avec ceux qui, quoique destinés par leur naissance à travailler à vos côtés, donnent le scandale au sein de l'Église du CHRIST et se dégradent par leurs excès. — Eux-mêmes, ils ont prononcé leur condamnation, et leurs fils périront dans le gouffre qu'ils ont creusé de leurs mains !

Vous-mêmes, devenez plus chrétiens, et vous serez plus forts.

Habitez vos châteaux, résidez dans vos terres : c'est là que doit s'exercer votre influence. Soyez bons et compatissants, traitez en frères vos subalternes. Que la chaumière du pauvre reçoive la visite de vos femmes et de vos filles. Que le temple du Seigneur, embelli

Digitized by Google

par vos pieuses largesses, resplendisse de l'éclat qui lui convient ; qu'il vous voie tous les jours au pied de son autel, prêchant d'exemple plus encore que de paroles.

Que vos fils travaillent et se dévouent! Inculquez-leur ce principe souverain : *de sudore vultus tui vesceris pane !*

Car il faut qu'ils se rendent capables de direction ; hommes de science, hommes de dévouement, il faut que, dans peu d'années, le pays les appelle à ses plus hautes fonctions.

Propriétaires chrétiens, industriels, hommes de science et de lettres, vous tous que le souffle de Dieu anime, donnez-vous la main, liguez-vous pour le bien.

Malheur à vous si vous laissez se perdre cette forte somme d'influence qui se trouve entre vos mains!

Oui, croyez-le bien, les trois quarts du pays sont à vous.

Que, par vous, ils soient à Dieu !

DÉDICACE MIRACULEUSE DU SANCTUAIRE DE N.-D. DES ERMITES A EINSIEDELN.

LORSQUE, égorgé de nuit par des hôtes perfides,
Meinrad mourut martyr, deux corbeaux des forêts [1],
Poursuivant à grands cris les brigands homicides,
Firent du ciel sur eux retomber les arrêts,
La cellule du Saint, sa fontaine et l'image
Qu'en son humble oratoire il plaça de ses mains,
Furent dès lors l'objet d'un grand pèlerinage,
Où la foule accourut de par mille chemins.

Mais nul n'osait rester en ce lieu solitaire,
Lorsqu'après cinquante ans, le très noble Bennon
Reconstruisit l'autel et l'ermitage austère,
De sanglant souvenir. L'éclat d'un si beau nom
Et les rares vertus du reclus vénérable
Attirèrent à lui, comme un magique aimant,
Des disciples nombreux dont le plus remarquable
Fut l'illustre Eberhard, cousin du duc Herman.

1. Ces deux corbeaux, avec lesquels le saint ermite partageait chaque jour son pain noir, et qui furent les vengeurs de sa mort, figurent encore dans les armoiries de l'abbaye princière d'Einsiedeln.

Digitized by Google

Entre le fondateur et son ami d'enfance,
Une lutte s'ouvrit de douce humilité,
Eberhard fut contraint par droit d'obéissance
De devenir l'abbé de la communauté.
Mais Bennon jouit peu des fruits de sa victoire :
Sur le siège de Metz promu par l'empereur,
Le moine évêque mit son bonheur, sa gloire
A mener son troupeau dans la loi du Seigneur.

Son zèle amoncela les foudres de l'envie.
Des seigneurs débauchés lui crevèrent les yeux,
Et crurent faire grâce en lui laissant la vie.....
Un cri d'horreur, de mort, retentit jusqu'aux cieux.
Les bourreaux sont saisis : l'inflexible justice,
Sourde aux vœux de l'aveugle implorant leur pardon,
Punit les scélérats par le dernier supplice.....
Et l'autel de Meinrad vit expirer Bennon.

Cependant d'Eberhard l'infatigable zèle
Avec l'aide des siens bâtit un beau moûtier
Où du premier martyr la rustique chapelle
Se perdait sous la nef d'un sanctuaire altier.
La Vierge au nom dévot de *Dame des Ermites*
Gardait l'endroit béni sous sa protection,
Et des moines nombreux, lettrés, preux ou lévites
S'y vouaient chaque jour à leur conversion.

Eberhard invita l'évêque de Constance,
Alors son noble ami, l'illustre saint Conrad,
A consacrer au CHRIST la basilique immense,
Immortel souvenir de Bennon et Meinrad.
La nuit du jour fixé pour l'auguste entreprise,
Seul l'évêque en prière offrait ses vœux aux cieux.
De mille feux soudain il vit briller l'église
Que des voix remplissaient d'accords mélodieux.

D'Einsiedeln cependant les fils dormaient à l'ombre
Des cloîtres recueillis et du temple désert :
« D'où vient, quand tout se tait, au sein de la nuit sombre,
« Cette étrange clarté, ce ravissant concert ? »
Conrad laisse en repos la paisible famille
Et traverse tout seul les obscurs corridors.....
Au temple la clarté plus brillante scintille,
La voûte retentit de plus divins accords.

L'évêque enfin franchit le seuil du sanctuaire.
Une lueur divine inonde le saint lieu ;
Sur l'autel éclairé de céleste lumière
Il voit la Vierge assise en un trône de feu,

Digitized by Google

Tandis que le Sauveur, escorté de ses anges,
Fait du temple béni la consécration,
Et que les doux accords des célestes phalanges
Remplissent l'ample nef des hymnes de Sion.

Devant l'éclat divin de l'auguste merveille,
Ravi par les douceurs des accents inouïs,
Conrad tombe en extase, et quand il se réveille,
La lumière et les chants se sont évanouis.
Mais lorsque le matin Eberhard et ses moines
Demandent au prélat de sacrer leurs autels :
« Dieu lui-même, dit-il, bénit vos patrimoines,
« Que puis-je après le CHRIST, et ses saints immortels ? »

Puis il raconte à tous la scène grandiose,
En répandant des pleurs de douce émotion.
Mais le songe paraît aux moines peu de chose :
« Il ne peut tenir lieu de consécration ! »
Conrad reste interdit, n'a-t-il pas vu la gloire
De la Vierge, admiré l'onction du Sauveur,
Et des anges ouï les accents de victoire ?.....
Mais aux cris de la foule, il cède avec douleur.

Un splendide cortège aussitôt se déploie,
L'évêque, revêtu d'habits pontificaux.....
Le prélat, son couvent, le peuple ivre de joie,
S'avancent aux accords des cantiques royaux.
Mais lorsque saint Conrad à pénétrer s'apprête,
Dans l'église, ébranlant les échos d'alentour,
Une voix retentit jusque trois fois : « Arrête !
« Dieu lui-même a sacré ce temple avant le jour. »

Ce cri parti du ciel, comme un coup de tonnerre,
Inonda de transports l'âme de saint Conrad.
Et beaucoup dans la voix, malgré son ton sévère,
Reconnaissent l'accent de Bennon et Meinrad.
L'épouvante bientôt fait place à l'allégresse
Quand l'évêque a montré la grandeur du saint lieu.
Plein d'un nouvel élan le cortège se presse
Dans le temple sacré par la main du bon Dieu.

Et tous les ans encore au retour de l'automne,
Quand revient le grand jour de la solennité [1],
Le peuple accourt en foule, et le temple résonne
D'hymnes à Notre-Dame et à la Trinité.
Einsiedeln est fidèle à son antique gloire,
Transmis de siècle en siècle aux fils de Saint-Benoît;
Après Lorette il n'est de temple où la mémoire
De la Vierge est vivante autant qu'en cet endroit.

1. La fête de la dédicace miraculeuse du sanctuaire d'Einsiedeln se célèbre le 14 septembre.

Digitized by Google

Oh ! vous l'avez senti, pèlerins de Belgique
Qui, par amour du ciel, avides de ses dons,
Déposâtes vos vœux près de l'autel antique
Où trône avec grandeur la Mère des pardons.
Nul doute qu'en ces jours, la *Dame des Ermites*
N'ait abaissé sur vous son amoureux regard,
Et n'ait distribué ses grâces favorites
Par les mains de Bennon, Meinrad et Eberhard.

LA CONGRÉGATION ANGLAISE DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT. (Fin.)

IV. — Prieuré de Saint-Edmond, à Douai (France).

Ce monastère a une double origine : l'une locale, l'autre conventuelle.

Nous avons vu comment D. Augustin White ou Bradshaw fonda son premier monastère à Douai en 1605, lequel fut placé sous le vocable de saint Grégoire et abandonné de ses moines en 1793, lors de la Révolution.

Mais le couvent dont nous avons à nous occuper à présent, et qui vint en 1818 s'établir dans ces mêmes bâtiments ruinés, prit naissance à Paris en 1615.

Dès l'annés 1611, quelques moines de Dieulewart, se rendant à la demande de Madame l'abbesse de Chelles, s'étaient chargés de desservir l'église de son abbaye. L'abbesse résolut peu après d'aider les moines anglais à se fixer conventuellement à Paris ; elle obtint six religieux de Dieulewart en 1615, les installa dans une maison du faubourg Saint-Jacques, et ce petit monastère, placé sous le vocable de saint André, fut doté par l'abbesse d'un revenu de cent cinquante livres sterling. Le P. Bradshaw en était le prieur, mais D. Waldegrave, qui était venu à Chelles le premier, y exerçait les fonctions de supérieur local ; ce premier établissement dépendait de l'abbaye de Chelles.

Cet état de choses, toutefois, ne se prolongea que jusqu'en 1618 ; comme la communauté se montrait désireuse de se constituer régulièrement, Mgr Gifford, dont nous avons fait mention plus haut et qui était alors évêque d'Archidal, leur éleva, à Paris, en 1619, le monastère connu depuis sous le nom de Saint-Edmond.

En 1642, le monastère fut définitivement établi au faubourg Saint-Jacques où il se développa jusqu'au temps néfaste de la Révolution. Son église, bâtie en 1674, fut consacrée en 1677 par l'abbé de Noailles, qui fut plus

Digitized by Google

tard cardinal et archevêque de Paris. Le roi Louis XIV avait contribué à cette construction pour une somme de 7000 livres.

La communauté fut obligée de se disperser en 1793. Lorsque la Restauration eut rendu à la Congrégation anglo-bénédictine les ruines du monastère de Douai et une partie des terres qui lui avaient appartenues, le couvent de Saint-Grégoire, se trouvant déjà installé définitivement à Downside, en fit cession aux membres survivants de celui de Saint-Edmond de Paris, lesquels n'avaient pas trouvé encore de nouvelle demeure conventuelle.

Le R. P. Dom Marsh vint donc, en 1818, prendre possession du monastère de Douai qui porta depuis le nom de Saint-Edmond et où se reforma la famille monastique primitivement établie à Paris. Le collège était encore debout, mais le monastère et l'église durent être reconstruits.

Ce monastère compte aujourd'hui soixante moines profès, dont vingt sont résidants et quarante employés dans les œuvres apostoliques de l'Angleterre. Son collège est florissant, et compte une centaine d'élèves.

Parmi les enfants de ce cloître, il en est trois qui furent élevés à la dignité épiscopale, dans le courant de ce siècle, à savoir :

1840. — Mgr Bernard Collier, évêque de Milevis *i. p. i.* et vicaire apostolique de l'île Maurice ; il fut plus tard évêque de Port-Louis, et enfin transféré au siège de Drusipara *i. p. i.*

1863. — Mgr Adrien Hankinson, évêque de Port-Louis.

1872. — Mgr Benoît Scarisbrick, évêque de Port-Louis.

V. — Prieuré de Saint-Benoît, de Fort-Augustus, comté d'Inverness (Écosse).

CE monastère, de fondation toute récente et dont une bénédiction spéciale de Dieu semble avoir favorisé les débuts, représente conventuellement les monastères supprimés de Saint-Jacques de Ratisbonne (les Écossais), et de Lambspring, en Hanovre.

L'histoire bénédictine de l'Écosse commence au Xe siècle ; un grand nombre de monastères de l'Ordre de Saint-Benoît furent fondés et fleurirent sur cette terre septentrionale à partir de cette époque jusqu'à la Réforme ; l'année 1326 les avait vus se réunir en congrégation.

Comme s'ils avaient eu le pressentiment de leurs malheurs futurs, on vit les moines écossais fonder sur le continent, et principalement en Allemagne, des monastères qui devaient, quelques siècles plus tard, servir d'asile à leurs descendants expulsés. Le premier établissement de ce genre eut lieu à Cologne en 975 ; de cette abbaye de Saint-Martin sortirent successivement les monastères écossais d'Erfurt (1036), d'Eichstadt (1074) et de Ratisbonne (1074). L'abbaye de Ratisbonne, à son tour, se développa rapidement ; le nombre de ses moines s'étant considérablement accru, elle fut entièrement reconstruite en 1106 et dédiée à saint Jacques le Majeur et à sainte Gertrude.

Digitized by Google

De Ratisbonne sortirent les monastères écossais de Wurzbourg (1139), de Vienne en Autriche (1144) et de Nuremberg (1140).

Peu à peu, ces différents monastères s'étaient peuplés d'Allemands. Mais lors des terribles événements qui ravagèrent l'Écosse, la bonne et infortunée reine Marie Stuart, au sein de ses malheurs, songea aux moines exilés de l'Écosse dont les monastères avaient été ravagés et détruits ; elle obtint pour eux, de l'empereur Rodolphe, en 1578, la restitution des anciens monastères écossais de Ratisbonne, de Wurzbourg et d'Erfurt. Ainsi se perpétuèrent les moines écossais sur la terre étrangère.

Ce monastère de Ratisbonne fut épargné lors de la sécularisation de 1803 ; Napoléon y interdit seulement l'admission de novices. Il ne cessa d'exister qu'en 1850. A cette époque, le dernier moine survivant, Dom Anselme Robertson, demanda à être incorporé à la Congrégation bénédictine d'Angleterre, et la Providence l'y conserva pour servir de pierre fondamentale à la réédification du monachisme en Écosse.

Nous avons dit que le nouveau monastère de Fort-Augustus représente également l'ancienne abbaye de Lambspring, près de Hildesheim, en Allemagne. Occupée par les moines de la Congrégation anglaise depuis l'an 1644, elle succomba en 1803 sous les lois de sécularisation. Ses moines vinrent s'établir à Broadway (Angleterre), mais n'ayant pu s'y maintenir définitivement, ils furent obligés de se dissoudre comme communauté et de se répartir dans les différents monastères de la Congrégation anglaise.

Lorsqu'il y a peu d'années, Lord Lovat offrit à la Congrégation bénédictine d'Angleterre l'ancien château fort de Fort-Augustus, situé dans une des parties les plus pittoresques de l'Écosse, entre les lacs de Ness et d'Oich, pour y fonder un monastère, on y envoya comme premiers habitants les moines survivants de Saint-Jacques de Ratisbonne et des Saints-Adrien-et-Denys de Lambspring.

Le nouveau monastère fut dédié sous le vocable de saint Benoît, Patriarche des moines de l'Occident. La direction de cette importante fondation fut confiée au Très Révérend Père Dom Jérôme Vaughan, membre de l'illustre famille de ce nom qui fournit en ce moment plusieurs pontifes à la sainte Église. En peu d'années, il a su, par son zèle et son ardeur infatigable, lui faire atteindre un développement vraiment extraordinaire ; là où jadis se trouvaient seulement quelques pans de murs ou casemates, débris d'une forteresse démantelée, s'alignent aujourd'hui une importante série de bâtiments somptueux en style gothique : cloîtres, bâtiments claustraux, école abbatiale, hôtellerie, tout y est. L'église seule fait encore défaut : mais on nous dit qu'une statue de saint Joseph, le grand proviseur des religieux, se trouve en face de l'emplacement où en sont déjà tracés les fondements ; il ne permettra pas que les murs du sanctuaire se fassent attendre longtemps.

Digitized by Google

L'inauguration de Fort-Augustus eut lieu le 16 octobre 1878. Ce monastère comptait, en 1880, 14 moines dont 6 prêtres, et trois frères convers. L'école abbatiale naissante se composait de 33 élèves.

Par un récent décret pontifical, le monastère de Saint-Benoît de Fort-Augustus a été détaché de la congrégation bénédictine d'Angleterre, et placé sous la juridiction immédiate du Saint-Siège.

VI. — Abbaye de Sainte-Marie de Consolation à Stanbroock (près Worchester).

NÉ à Cambrai, et issu du monastère de Bruxelles, celui-ci commença aussi à se développer pendant un siècle et demi sur le continent avant de prendre pied sur le sol anglais.

Les Bénédictins anglais voulant fonder une maison de moniales de leur congrégation, sollicitèrent quelques religieuses du monastère de Bruxelles et les établirent à Cambrai. Le P. Dom Rudesinde Barlow, prieur du monastère anglais de Paris, les installa en 1623 dans le refuge de l'abbaye de Fémy, qui leur fut définitivement donnée en 1638. Le nouveau monastère fut dédié à Notre-Dame de Consolation par l'archevêque, le 24 décembre de la même année. La première abbesse fut Dame Françoise Gauwen.

Le 18 octobre 1793 le monastère fut envahi par une troupe de soldats de la République ; les moniales, au nombre de 21, furent jetées sur des charrettes avec les deux moines qui remplissaient chez elles les fonctions d'aumôniers, Dom Walker et Dom Higginson, et conduites en prison à Compiègne. Dom Walker et deux moniales y moururent à la suite des mauvais traitements qu'ils y reçurent. Après dix-huit mois d'une affreuse captivité, la mort de Robespierre vint leur rendre la liberté : elles quittèrent Compiègne pour Londres, le 24 avril 1795.

La marquise de Buckingham aida puissamment les pauvres filles de Saint-Benoît lors de leur débarquement. Le président de la Congrégation décida qu'elles commenceraient par pourvoir à leur subsistance en prenant la direction d'une école déjà existente à Woolton, près de Liverpool ; tant qu'elles demeurèrent en cet endroit il leur fut impossible de porter l'habit religieux, et elles n'avaient d'autre oratoire que l'église paroissiale.

En 1807, nos Bénédictines, au nombre de 19, s'établirent à Salford House, dans le Warwickshire ; elles y demeurèrent jusqu'en 1838.

L'année 1838 les vit se fixer définitivement à Stanbrook, dans le Worcestershire. Depuis une douzaine d'années, une bénédiction spéciale de la divine Providence et de Notre-Dame de Consolation paraît s'être répandue sur cette abbaye. Elle a vu s'élever une nouvelle et splendide église ; de nouveaux bâtiments claustraux sont en construction, et deux ailes déjà en sont occupées. Outre cette prospérité matérielle, Stanbrook jouit d'un bonheur bien plus estimable, celui d'une restauration complète de la vie et de la discipline monastique qui fait penser aux plus belles époques du mona-

Digitized by Google

chisme. L'office divin y est célébré chaque jour avec une perfection et un zèle dignes des plus grands éloges.

A l'abbaye de Stanbrook est annexée une école monastique, où sont élevés dans les principes les plus solidement chrétiens un petit nombre de jeunes enfants dont le maximum ne dépasse jamais 25. Les moniales chargées de leur formation ont surtout en vue de développer en elles, par la culture et l'intelligence, les sentiments élevés et généreux qui sont le plus précieux apanage du chrétien à quelque condition que Dieu l'appelle.

Depuis peu d'années, une imprimerie est établie dans le monastère ; ce sont les religieuses elles-mêmes qui y travaillent, et bon nombre d'ouvrages remarquables sont déjà sortis de leurs presses.

La communauté se composait en 1880 de 26 dames de chœur, 2 novices de chœur, 8 sœurs converses et 2 novices converses. Elle est dirigée saintement par Madame l'abbesse Dame Gertrude Dubois.

PÈLERINAGES MONASTIQUES.

ROIATE ET SUBIACO.

SOUS le titre de *Pèlerinages monastiques*, nous commençons aujourd'hui une série d'articles descriptifs sur les sanctuaires bénédictins les plus célèbres. Ils sont dus à la plume habile du R. P. Dom Th. Bérengier, Bénédictin de la Congrégation de France, connu de la plupart de nos lecteurs par ses ouvrages. Nous sommes heureux de pouvoir compter ce vénéré confrère au nombre de nos collaborateurs, certains d'avance que nos lecteurs savoureront avec délices ses communications si palpitantes d'intérêt pour tout cœur ami de saint Benoît et de son Ordre.

UN MIRACLE ANNUEL DE SAINT BENOIT DANS UN VILLAGE DES APENNINS (1).

Mirabilis Deus in sanctis suis.
Ps. LXVII, 36.

NOUS ne sommes plus au temps des apôtres, à cette époque primitive du christianisme où les miracles et les prodiges de toutes sortes éclataient

1. Ce premier article avait été communiqué déjà par l'auteur à la *Revue du monde catholique*, qui l'a publié en 1869.

Digitized by Google

sous les pas des premiers disciples du Sauveur du monde. Cependant Dieu n'a jamais permis, depuis dix-huit siècles, que l'Église, à aucune époque, manquât de ce magnifique témoignage de sa céleste origine. Ses enfants les plus privilégiés, qui sont les Saints et les Bienheureux de tout âge, de tout sexe et de toute condition, lui ont toujours donné durant leur vie, et et surtout après leur mort, cette preuve de leur puissance surnaturelle et de leur protection. On ne saurait énumérer les modes si divers et si multipliés que revêt le don des miracles chez les serviteurs du Très-Haut ; mais un des plus remarquables est assurément ce pouvoir extraordinaire qu'ont possédé, et que possèdent encore aujourd'hui leurs ossements, leurs tombeaux, ou simplement la pierre qui a supporté le poids de leur corps, de distiller une huile ou manne miraculeuse, très féconde elle-même en merveilleux effets. Donnons-en quelques exemples :

Dès la fin du VIe siècle, saint Jean Climaque, abbé des moines du mont Sinaï, raconte, dans le quatrième degré de son *Échelle du Paradis*, comment, visitant un monastère de Syrie, peu de temps après la mort d'un saint moine appelé Mennas, il fut témoin d'une grande merveille. « Pendant que nous faisions, dit-il, le service divin pour ce moine vénérable, le troisième jour après sa mort, le lieu où était déposée sa dépouille se trouva tout à coup rempli d'une odeur des plus suaves. L'abbé permit alors d'ouvrir le cercueil, et nous vîmes couler des deux plantes de ses pieds comme deux sources d'un baume très odorant (1). » Au VIIIe siècle, le tombeau qui renfermait le corps de saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, mort sous l'empereur Héraclius, distillait une huile miraculeuse dont se servaient les malades pour la guérison de leurs maux. Le biographe du charitable pontife ajoute que, de son temps, dans l'île de Chypre, les confessions de plusieurs saints jouissaient du même privilège (2). Le corps de sainte Walburge, abbesse d'Heidenheim (Bavière), qui repose, depuis l'an 870, dans la ville d'Eichstaedt, laisse échapper, encore aujourd'hui, des gouttelettes d'un liquide *oléiforme*, que l'on recueille dans de petites fioles (3). Ce pouvoir surnaturel de la sainte abbesse est si connu en Allemagne, que l'on représente toujours, dans l'imagerie chrétienne, sainte Walburge tenant à la main une fiole semblable à celle que tous les pèlerins emportent de son tombeau (4). En 1087 eut lieu la translation de saint Nicolas, évêque de Myre, de la Lycie au port de Bari, dans la Pouille. Ceux qui enlevèrent son corps le trouvèrent baigné d'une huile limpide qui n'a pas cessé, jusqu'à nos jours, de couler de son tombeau, et que l'on recueille encore avec la plus grande vénération (5). Dans la vie de sainte Lutgarde, cistercienne

1. Boll. ad diem XXX martii. — 2. *Vita SS. Patrum* a P. Rosweid, T. I, 137, Ed. Lugd. — 3. Le savant Jésuite Gretser décrit, dans le livre VIIIe du t. X de ses œuvres complètes, plusieurs miracles opérés par cette huile miraculeuse. — 4. *Caractéristiques des Saints*, par le R. P. Ch. Cahier, p. 413, 414. — 5. Ex purissimis autem illis et redolentibus membris, per anteacta sæcula in hunc usque diem, nectareus distillat liquor, certissima spiritualium ac corporalium ægritudinum medicina. — Vita S. Nicolai, apud Surium. 6 dec. t. VI, p. 897.

Digitized by Google

du Brabant, qui mourut en 1246, on lit quelque chose de plus extraordinaire. La grâce divine inondait son âme et son corps avec une telle plénitude, qu'il sortait de ses doigts, durant sa vie, une liqueur blanche et embaumée semblable à de l'huile (1). Sainte Rose de Viterbe vécut jusqu'en 1255. Depuis cette époque, sa sainte dépouille est demeurée sans corruption, et, durant de longues années, on en vit découler une manne blanchâtre et féconde en miracles (2). Lorsque la tombe de saint Félix de Cantalice, décédé en 1587, fut ouverte, on trouva une liqueur très odorante dans le cercueil de plomb qui contenait ses restes précieux (3). Durant douze années, après la mort de sainte Magdeleine de Pazzi, arrivée en 1607, une huile claire et parfumée s'échappa des parois de son tombeau de marbre (4). Dans le sépulcre du bienheureux cardinal Jean-Marie Tommasi, mort en 1713, et enseveli, à Rome, dans l'église de Saint-Martin *ai Monti*, on trouva une assez grande quantité d'une huile entièrement semblable, et qui s'est conservée sans aucune décomposition jusqu'à nos jours (5). Le savant et pieux docteur Gœrres mentionne, dans sa *Mystique divine* (6), un bien plus grand nombre de saints, de bienheureux ou de véritables serviteurs et servantes de Dieu, dont les ossements ont semblé doués d'une nouvelle vie (7), par l'huile surnaturelle qui en découlait, et qui rendait leur sépulcre glorieux (8) ; mais nous craindrions, en les rapportant, de fatiguer l'attention du lecteur.

Les traditions de l'Ordre bénédictin attribuent un privilège du même genre, et plus extraordinaire encore, non point à la dépouille mortelle du patriarche des moines d'Occident, mais à la figure de son corps, qui se trouve profondément imprimée dans la roche, à Roiate, petit village des Apennins, peu éloigné de Subiaco, la première demeure de saint Benoît. L'historien espagnol Prudence de Sandoval, abbé de Notre-Dame de Najera (Navarre), qui écrivait vers la fin du XVIe siècle, raconte, comme le tenant d'auteurs fort anciens, les circonstances de ce fait merveilleux, dans son ouvrage sur les monastères de Castille. L'auteur de la *Benedictina Lusitana* (9) reproduit son récit, que nous traduisons fidèlement du portugais (10): « Le saint patriarche se rendant, un certain jour, au monastère où

1. Boll. ad diem XVI junii. — 2. *Ibid.* IV septembri. — 3. *Ibid.* XVIII maii. — 4. *Ibid.* XXV maii. — 5. Le trésor de l'abbaye de Solesmes possède une fiole de cette huile miraculeuse et plusieurs autres contenant de l'huile de saint Nicolas, venant de Bari, de l'huile de sainte Walburge envoyée d'Eichstaedt, et de l'huile des saints martyrs persans, Abdon et Sennen, dont plusieurs ossements sont conservés dans une église du Roussillon. — 6. T. I, p. 295-298. — 7. Ossa eorum pullulent de loco suo. (Eccli. XLIV, 12. — 8. Isai. XI, 10.) — 9. P. Leao de S. Thomas, Monje de Congregaçao de san Benito de Portugal. — 10. « Foi a caso que vindo em certo dia o glorioso Patriarcha pera o mosteyro em que vivia, chegon a hû lugar chamado *Ruyatar*, no qual o nao quizerao recolher, por se guardarem nâqlle tempo de peste. E sendo ja tarpe, foilhe forçado dormir ao sereno, et retirandosse ô hûa penha que estava perto, no lugar em que nella se laçon pera repouzar, aparaceo pela menha a figura de seu corpo impresso na perdra viva, daquel manâo alguas vezes huas gotas de agua, como de aljofar, o que os naturaes, da terra chamao *suor de san Benito*, e comos gotas milagrosas as recolhem em vasos, e guardâo com muita devaçao, e dellas sea pronciatao em suas doenças, principalmente nas dos olhos em q se tem Vistos milagreis notabeis, p. 69.

Digitized by Google

il résidait, arriva dans un lieu appelé Royatan (Roiate), et les habitants ne voulurent point le recevoir, parce qu'ils cherchaient, dans ce temps, à se préserver du fléau de la peste. Comme il était déjà fort tard, le serviteur de Dieu fut forcé de dormir en plein air, et se coucha sur la pierre nue. L'endroit où il s'étendit, pour se reposer, prit la figure de son corps, qui demeura imprimée dans la pierre vive. De cette roche coulent, à certains jours, des gouttes d'eau comme de la rosée. Les naturels du pays l'appellent *sueur de saint Benoît*, la recueillent comme une liqueur miraculeuse, dans des vases, et la conservent avec dévotion. Ils s'en servent utilement dans leurs maux, et surtout pour les maladies des yeux. On a vu des miracles signalés se produire par cette sueur merveilleuse. »

Le moine sicilien Tornamira confirme ce récit (1), et assure que, de son temps, c'est-à-dire vers la fin du XVIIe siècle, le miracle de Roiate se reproduisait tous les ans. Enfin, le savant chanoine Janucelli, dans son grand ouvrage sur l'abbaye de Subiaco (2), constate que ce prodige annuel continue jusqu'à nos jours (3), et il s'exprime presque dans les mêmes termes que Sandoval le faisait au XVIe siècle. On ignore à quelle époque de la vie de saint Benoît doit se rapporter l'origine de ce fait merveilleux. Peut-être à son départ de Subiaco pour le Mont-Cassin ; peut-être dans un des voyages qu'il dut faire à Terracine, où le serviteur de Dieu avait, dit saint Grégoire le Grand, établi un monastère (4) ; peut-être dans une de ces excursions que sa charité pour le prochain, ou les besoins des douze autres monastères établis auprès du Sacro-Speco, l'obligeaient parfois d'entreprendre au dehors de sa solitude. Quoi qu'il en soit, depuis trois siècles, plusieurs historiens de l'Ordre bénédictin témoignent de la réalité et de la continuité de cette merveille, dont le petit village de Roiate est le théâtre le 21 mars de chaque année. Le révérendissime abbé de Solesmes, Dom P. Guéranger, en avait appris quelque chose dans un de ses voyages *ad limina Apostolorum ;* mais ni les auteurs qu'il avait consultés, ni les personnes qu'il avait interrogées, ne lui avaient indiqué la véritable position de cette localité, perdue dans les Apennins, et il ignorait aussi les circonstances particulières du prodige. Cependant, quelques années plus tard, un moine de Solesmes, Dom Louis David, résidant à l'abbaye de Saint-Paul hors les Murs, et chargé de l'alumnat bénédictin de ce monastère, avait fait une excursion à Roiate,

1. *Istoria Monastica*... da Pietro Tornamira, Decano della Cong. Casinese, Palermo, 1673, p. 197. — 2. *Memorie di Subiaco e sua Badia*, Genova, 1856. — 3. « Facendo il smo Benedetto ritorno da Roma, presso le mura di Boiate sorpreso dalla note, imploro umilmente l'allogio ; ma temendo gli habitenti la peste, la quale infieriva in Roma e nell'Italia, non seppero risolversi ad aprirgli la porta. Non si turbo punto il longanime Abbate, ma adagiatosi a cielo scoperto, prese placido riposo, sopra una rupe, che amolli prodigiosamente, e conservo imprese le membra del sancto Patriarca. Fu percio eretta sullo scoglio una chiesuola che appartiene ai Padri Benedettini. Sotto la mensa del altare si venera la miracolosa pietra, da cui nella festa di san Benedetto, dai primi sino ai secondi Vesperi, emana prezioso liquore, che narrasi avere a molti infermi restituita la sanita. » P. 444. — 4. Vita S. Patris Benedicti, ex lib. II *Dialogorum S. Gregorii Papæ*, cap. XXII.

Digitized by Google

dans l'automne de 1860. Il avait vu et vénéré l'empreinte surnaturelle de saint Benoît dans la roche, et le chapelain de cette petite paroisse, Don Federico Sala, lui avait remis une fiole pleine de cette huile, sortie, elle aussi, *de saxo durissimo* (1), le 21 mars de l'année précédente. A son retour à Solesmes, ce religieux remit la précieuse *manne* à son abbé, qui ne put douter de la vérité du miracle, mais qui voulut, pour en établir plus entièrement la parfaite certitude, donner obédience à un autre de ses moines de se trouver à Roiate le jour même où devait couler *la suor di san Benedetto.* Le choix du Très Révérend Père tomba sur celui qui écrit ces lignes, et qui désire maintenant raconter simplement, et en toute sincérité, la merveille qui s'offrit à ses regards dans son pèlerinage à Subiaco.

C'était en 1863. Je venais d'assister, le 19 mars, au Consistoire public, dans lequel Sa Sainteté le Pape Pie IX avait placé le chapeau cardinalice sur la tête d'un moine de Solesmes (2). Tout ému encore des magnificences de cette imposante cérémonie, je montai, avec mon pieux et aimable compagnon, le R. P. Emmanuel, assistant pour la France du général des frères de Saint-Jean de Dieu, dans un modeste *calessino*, qui devait nous conduire à Tivoli, et, de là, à Subiaco. Nous sortons de la Ville éternelle par la porte Saint-Laurent, et après avoir salué, à notre gauche, la vieille basilique consacrée à ce grand martyr, nous nous trouvons en pleine campagne romaine. L'immense prairie qui s'étend devant nous, comme une mer de verdure, est émaillée des mille fleurs du printemps. De grands bœufs, à la robe cendrée et aux larges cornes, la traversent lentement. Pas un habitant, pas un cri qui révèle la présence de l'homme dans ces verdoyantes solitudes. Parfois, seulement, on voit passer un pâtre au galop de son cheval, le dos couvert d'une peau de chèvre, les jambes garnies de lanières de cuir, et une longue lance à la main. Sur l'antique voie Tiburtine que nous suivons, se dresse, de temps à autre, un tombeau en ruine, ou les débris d'une villa romaine, à moitié recouverts par la puissante végétation qui règne en ces lieux. Bientôt nous rencontrons le brillant Anio, appelé aujourd'hui Teverone, dont nous devons remonter le cours jusqu'à la grotte de Saint-Benoît. Son embouchure, dans le Tibre, n'est pas éloignée. Le soleil baisse déjà à l'horizon, lorsque nous apercevons, à l'extrémité de la plaine, sur un côteau très élevé, Tivoli avec son château fort, ses jolies maisons, ses jardins en terrasse, et l'Anio, bondissant de ces hauteurs comme un torrent de neige, et s'épandant sur les rochers en mille blanches cascatelles. Nous entrons dans la ville, à nuit close, et nous allons frapper à la porte hospitalière des frères de Saint-Jean de Dieu, qui nous reçoivent avec l'affabilité habituelle aux membres de cet Ordre charitable.

Le lendemain, avant l'aube, nous sommes déjà en route pour Subiaco, et, avec les premiers rayons du soleil, apparaît à nos yeux une région plus montueuse, et dont l'aspect sévère annonce que l'on approche de la grande

1. Deut. XXXII, 13. — 2. Son Em. le cardinal Jean-Baptiste PITRA.

Digitized by Google

solitude du bienheureux Père saint Benoît. « Séparée en deux parties par l'Anio, dont les eaux limpides entretiennent la fraîcheur sur ses bords, la vallée où l'on entre, dit l'élégant écrivain des *Monastères bénédictins en Italie* (1), est bornée par de hautes montagnes détachées de l'Apennin. Leur ensemble, quand on les considère en masse, a quelque chose de sauvage et d'imposant ; mais elles présentent, pour premiers contreforts, une série de collines boisées qui viennent égayer l'austère sévérité du paysage. Entre deux éminences qu'ils servaient autrefois à unir, des restes d'aqueducs élèvent leurs arches colossales superposées l'une à l'autre. Plus loin, un oratoire ou un ermitage, surmonté de la croix, annonce un lieu consacré à la prière, tandis qu'ailleurs de nombreuses métairies, cachées sous des massifs de châtaigniers, décèlent la présence et l'activité de l'homme. »

Après avoir franchi le Pisciararo, torrent très impétueux durant l'hiver, nous arrivons, en suivant toujours l'ancienne voie Valeria, au pied de la montagne qui porte Vicovaro. C'était auprès de cette petite ville, jadis très fortifiée, que nous devions rencontrer les premières traces du passage de saint Benoît. Ses vieilles murailles s'élèvent, à gauche de la route, sur d'énormes rochers qui présentent une suite de grottes profondes, servant maintenant d'étables à des chèvres et à des moutons. De temps à autre nous apercevons, sur la pointe d'un roc, un berger couvert d'une peau grossière, qui nous considère avec étonnement et puis rentre dans sa demeure presque aérienne. A droite de la route se dresse, par une pente bien plus douce, un côteau fertile chargé d'oliviers, de vignes, et couronné à son sommet de chênes verts. L'Anio fait ici un brusque détour et côtoie avec grand bruit ce mur de rochers qui retarde le cours de ses eaux tumultueuses. Tout à coup, sur la presqu'île formée en ce lieu, et qui s'élève au moins à trois cents pieds au-dessus du torrent, nous apparaissent les blanches murailles d'un couvent de Franciscains. C'est San Cosimato, l'ancien monastère de ces religieux qui donnèrent à saint Benoît l'occasion de faire l'un de ses premiers miracles. Ils avaient perdu leur supérieur et prièrent le serviteur de Dieu, déjà bien connu par sa grande sainteté, de vouloir bien les gouverner ; mais trouvant sa discipline trop sévère, ils tentèrent de le faire périr par le poison. Sur notre demande, un bon frère lai nous mène à travers le jardin des Franciscains, dans cet antique cloître, presque souterrain, et qui est formé par la nature autant que par la main des hommes. Un escalier, creusé aussi dans la roche et à moitié détruit, conduit le pèlerin sur le flanc même de la montagne, aux deux tiers de la hauteur du précipice qui s'ouvre sous ses pieds. On y trouve à différents étages plusieurs cellules, ayant chacune leur porte et une petite lucarne carrée, taillée dans la pierre et donnant sur l'Anio. Elles ont six pieds de longueur sur quatre de largeur et huit de hauteur. On y remarque des sièges, dont l'un plus allongé peut servir de couche. Un autre escalier conduit des cellules à la petite église,

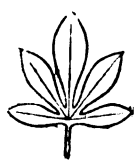
1. T. I, p. 136.

Digitized by Google

assez peu régulière, puisqu'elle mesure en largeur dix-neuf pieds à l'orient et douze seulement à l'occident. Sa longueur est de vingt-quatre pieds, et un pilier lourd et grossier soutient, au milieu, la voûte naturelle. De chaque côté, le roc, largement entaillé, forme deux longs bancs de pierre. C'est là que les moines primitifs de Vicovaro s'asseyaient, en deux chœurs, pour célébrer l'office divin. Le réfectoire, situé, lui aussi, à deux cents pieds au-dessus des eaux de la bruyante rivière, a vingt-huit pieds en carré ; sa grande table et les bancs qui l'entourent ne consistent que dans l'exhaussement naturel du rocher, autour duquel on a creusé un passage pour les religieux, et dont on s'est contenté d'aplanir la surface. Un reste de peinture à fresque représente saint Benoît brisant, par le signe de la croix, le verre empoisonné que lui présente un de ces moines perfides.

On est frappé de la ressemblance que ce monastère, creusé véritablement dans les anfractuosités de la roche (1), offre avec les laures de l'Égypte illustrées par les Antoine, les Pacôme, les Sabas et les plus fameux Pères des déserts de l'Orient. En traversant Vicovaro nous cédons à la pieuse pensée de prier, dans la vieille église, devant ce tableau de la Madone, déjà célèbre par ses prodiges, et qui, depuis, a montré d'une manière bien plus éclatante, que la Reine du ciel veille toujours sur ses enfants (2). Un instant après nous reprenions la route de Subiaco. Presque au sortir de la ville, une troupe d'hommes et de femmes, au teint basané, nous croise sur le chemin. Le vetturino nous dit que ce sont des habitants de Sarracinesco, petit village perché sur les hautes montagnes qui s'élèvent à notre droite. Le savant Nibby prétend, comme je l'ai lu plus tard, qu'ils descendent des Sarrasins faits prisonniers à Ostie par le pape Léon IV, et qui, déportés en ce lieu, après avoir construit à Rome la muraille Léonine, s'y sont perpétués jusqu'aujourd'hui. Il est facile de voir que le type de leur figure est tout à fait oriental. Ils portent des noms arabes, à peine italianisés, et ne se marient pas hors de leur village. *(A continuer.)*

1. Cant. II, 14. — 2. On sait qu'au mois de juin 1863, la Madone de Vicovaro manifesta à plusieurs reprises, par le mouvement surnaturel de ses yeux, l'horreur que lui inspiraient les entreprises sacrilèges des révolutionnaires. — Voir les journaux de 1863.



Digitized by Google

ROME. — NOTES D'UN CARNET DE TOURISTE.

ROMA ! *Roma !* Ce n'était plus un rêve, nous étions à Rome !... Avec quelle impatience nous avions fourni les dernières étapes : Grossete, Orbetello, toute la ligne sinueuse de monticules, de plaines et de promontoires qui court jusque près de Civita-Vecchia ! Nous coupions, à présent, la campagne romaine, avec ses grands buffles noirs, ses bouquets d'oliviers sauvages, de cactus et d'épines, avec ses pâturages excellents, mais où la malaria tolère à peine quelques pâtres enfiévrés, avec les rares métairies, jadis blanches ou roses, flanquées de tours carrées que surplombent des balcons à moitié écroulés... Après deux interminables heures, soudain, sur l'horizon cuivré, se profilèrent en un demi-cercle immense des ruines, des aqueducs, des tourelles innombrables... Par delà le pittoresque fouillis de bâtisses, de cultures, de maisons chevauchant l'une sur l'autre dans un enchevêtrement qui déconcerte le regard, se dessinait le dôme de Saint-Pierre, auquel sa masse faisait comme une solitude au milieu de cette foule d'édifices... Tant d'images et de photographies avaient retracé à nos yeux le sanctuaire fameux ; tant de fois la rêverie et le désir l'avaient évoqué devant notre esprit, qu'en reconnaissant sa large coupole nous pensâmes revoir un vieil ami d'enfance...

Deux peintres de la Villa Médicis, pensionnaires de l'Institut des Beaux-Arts, étaient venus nous attendre à la gare et nous voiturèrent à l'hôtel de la Città. Nous prîmes ensemble une collation légère et sautâmes sans tarder dans une patache préhistorique pour flâner au hasard. Nos compagnons, experts sans rivaux en matière de courses bohêmes, tenaient à cette excursion initiatrice...

C'est l'imagination qui crée l'univers, a dit Madame de Stael. A Rome surtout, ce paradoxe est un axiome. Une nuée de gloire y plane dans l'atmosphère, monte du sol convulsionné et des séculaires murailles de péperin roux, couronne les crêtes serpentantes des collines... C'est une fascination unique...

A peine avions-nous parcouru quelques rues, qu'elle mêlait dans notre cerveau les préoccupations de la psychologie historique aux songes de la fantaisie. D'emblée nous étions sous le charme ! C'était comme une hallucination pleine de surprises dont l'étrangeté harcelait encore plus la pensée que le sentiment. D'où vient cette impression de grandeur sauvage et despotique que produit Rome sur le voyageur venu pour la première fois dans ses murs ? Nos amis, en vrais connaisseurs, souriaient de notre stupeur, et se contentaient de dire avec leur fine ironie française : Pour nous, rapins

Digitized by Google

devant Dieu, c'est assez de sentir. Après quinze mois de séjour à Rome, nous y trouvons la même volupté artiste, dans un étonnement sans trêve recommençant. Vous, Messieurs les psychologues, cherchez les raisons du phénomène... Chacun son métier !

Heureux, pensais-je une fois de plus, heureux l'enfant de l'idéal ! Son rêve est la meilleure réalité ! Que nous apprennent, hélas ! nos recherches ? — Mais la question se dressait à nouveau, et, malgré nous, nous nous demandions d'où venait dans sa tonalité farouche cette impression dont le mystère égalait la prodigieuse puissance ?

Londres, la capitale du négoce, vous aveugle et vous assourdit, dans le brouillard humain et la clameur rauque de ses quatre millions de trafiquants, de manouvriers et de vagabonds. C'est le quai de commerce de l'humanité, encombré, énorme et superbe, suant l'or et la misère, et, dans l'inévitable confusion de ses mille industries, retrouvant je ne sais quel ordre glacial et quelle puritaine ordonnance, où toute chose finit par se trouver à sa place avec une précision insolente et brutale qui vous agace plus encore qu'elle ne vous étonne...

La brume et la poussière, les cris et les bruits dégorgeant d'en haut et d'en bas, roulant sur les rails, volant sur les câbles et les réseaux, montant dans les chariots des grues, plongeant dans les soupiraux des chemins de fer souterrains, tourbillonnant avec les camions, les voitures et les charrettes pesantes, tout cela vous ôte la conscience de votre personnalité. Quelque chose se pétrifie dans l'étranger pris dans cet engrenage sans fin : on dirait une roue de basalte et d'acier dont les dents vous broient le cerveau dans leur tour éternel. — Vous vous sauvez de Londres, vaincu de lassitude, de fatigue réactionnaire, furieux presque, à moins que vous ne soyez ingénieur, commerçant ou agioteur, n'importe sous quelle forme ! — Paris, malgré les abaissements de l'heure présente, guérissables seulement par la restauration de la France chrétienne et monarchique, Paris reste toujours la capitale de l'esprit humain. Quel mouvement, quelle exubérance de vie sur ces places, les plus belles de l'Europe, sur ces boulevards, dans ces salons où se créent le bon ton et la renommée ! Quelle application aux affaires et au travail dans les bourses, les usines, les comptoirs, les ateliers ! Sous le vernis d'une mondanité brillante et d'une urbanité qu'on raille trop volontiers, mais dont on apprécie le charme chez des nations moins polies, se cachent un fond sérieux, très souvent, et une grande suite dans les plans et les idées. A la Sorbonne, la première université de l'Europe, à l'Institut catholique, nous avions entendu MM. Caro, Meric, Blampignon, d'Hulst allier la doctrine la plus solide et la plus fine à une éloquence émouvante, aux applaudissements d'un auditoire chaque jour renouvelé.

A côté d'un scepticisme et d'une irréligion qui épouvantent, quelle piété dans les églises de Paris, quel dévouement enthousiaste à toutes les nobles et grandes choses !

Digitized by Google

Paris exalte dans le voyageur le sentiment de la sympathie et de la fraternité, du rythme dans la grâce, de l'universelle esthétique des choses, cette reine du monde...

Combien est différente l'impression de Rome ! Ailleurs, c'est la sensation des choses présentes, et celle de l'anxieux avenir. Les capitales modernes sont le symbole du mouvement, du devenir, de l'évolution... Berlin et Londres, malgré le flegme conservateur du tempérament britannique et le respect des Allemands pour leurs usages, marchent à grands pas vers l'innovation. Une loi agraire inexorable plane sur le monde, et l'Église d'Angleterre et d'Allemagne la subissent aussi bien que l'État. Les symptômes des futures révolutions, pacifiques peut-être mais inévitables, s'accusent partout, dans la vie des peuples contemporains, où la force a trop longtemps opprimé l'esprit.

A Rome, ce qui maîtrise l'âme, dans une mélancolie pleine de stupeur, c'est l'impression statique de l'absolu, de la stabilité. Rome est l'emblème des choses en acte, comme dirait un péripatéticien. Dans le passé, la centralisation de tous les pouvoirs, de toutes les ressources, de toutes les énergies aux mains de l'État personnifié dans l'Assemblée du peuple et les consuls, et plus tard dans César: dans le présent, la translation de cette domination plénière dans la personne des Papes, chefs de la doctrine et maîtres du pouvoir sacré : voilà le double facteur de toute l'histoire de Rome, et le principe générateur de toutes ses institutions. La Rome ancienne a succombé moins encore par la démoralisation publique et la tyrannie prétorienne que par l'infaillible suprématie d'une centralisation plus élevée. Les Césars avaient refusé d'associer l'Évangile à leur fortune... Par une loi de dynamique sociale, réalisée dans tous les ordres de choses, la puissance de l'esprit, plus démocratique, plus universelle, vraiment catholique, et dès lors plus forte que celle du glaive et du patriotisme national, absorba la souveraineté de Rome. Sans ce conflit,la dictature romaine aurait duré aussi longtemps que la civilisation païenne fondée, comme les grandes monarchies militaires d'aujourd'hui, sur le droit de la force, et organisée par des chefs chez lesquels le génie du commandement était devenu un héritage de race. Baptisés par les Papes, les barbares du Nord, au lieu d'être l'écueil, seraient devenus les vélites et les défenseurs volontaires de l'Empire.

Était-ce un relent de nos études classiques et chrétiennes, ou l'effet de l'empreinte que les maîtres du monde ancien, comme les fondateurs de la religion nouvelle, avaient su imprimer à leur architecture de Titans ? Toujours est-il que dans les ruines éparses à chaque pas nous trouvions le symbole de l'immutabilité de leurs institutions et de la toute-puissante sûreté de leurs vues.

« Stat
Æternumque stabit Vaticani immobile saxum ! »

On a dit que les Romains bâtissaient pour l'éternité ! Les vices que

Digitized by Google

stigmatisait le joyeux Horace aussi bien que le grave Tacite, et, plus que tout le reste, l'avènement de l'idée chrétienne, amenèrent la chute de Rome. Pendant sept siècles, elle n'en avait pas moins élaboré le plan de la domination du monde et, sur une très large échelle, réalisé ce plan sans rival. Ninive et Babylone rêvèrent d'asservir l'Orient : mais ces cités fameuses avaient contre elles une géographie qui les enfermait dans des bornes trop restreintes, tandis que le crâne déterré par quelques pâtres albains, sur la colline prédestinée à devenir la capitale des peuples, marquait comme le centre d'un empire où l'Orient et l'Occident réunissaient toutes leurs grandes voies de terre et de mer. Ces cirques, ces thermes, ces aqueducs, ces chaussées de géants qui rayonnaient jusqu'aux extrémités de l'ancienne Europe et des provinces d'Asie, ces tombeaux, ces palais semblaient des constructions de demi-dieux ! A les contempler, en passant seulement, on sentait que les consuls et les édiles étaient aussi confiants dans la perpétuité de leur puissance que les Pontifes l'étaient, dès les catacombes et les humbles basiliques des premiers âges, dans l'indéfectible promesse de Jésus de Nazareth, fils de Dieu.

Rome antique laissait leurs rites et leurs coutumes aux peuples qu'elle rangeait tour à tour sous son glaive ; elle se contentait de leur inspirer son esprit, comme la meilleure garantie de leur asservissement. L'Église de Jésus-Christ, dans l'édification de la Rome chrétienne, avait pris au paganisme ses édifices, ses statues, ses trophées pour les consacrer au divin Crucifié. Dans la ville de Romulus et dans la communauté de Simon Pierre, dans la cité du Glaive et dans la cité de l'Esprit, c'était une égale persuasion du triomphe définitif, dans la sérénité impassible d'une inébranlable foi. Le sentiment de l'absolu dans la puissance humaine et dans la doctrine surnaturelle, et ce double sentiment incarné dans les monuments avec la sincérité qui sert les idées claires, voilà bien, nous disions-nous, la source de cet empire mystérieux et inégalé que la grande Cité exerce sur tout étranger qui foule ses pavés de lave !...

Nous comprenions à présent ces lignes d'Ampère dans ses *Tombeaux des Papes* : « On dit que M. d'Agincourt, venu à Rome pour y passer quelques mois, y passa tout le reste de sa vie, sa malle toujours faite : lui, toujours prêt à partir, mais ne partant point, retenu par cet attrait que Rome exerce sur ceux qui l'ont une fois senti. »

Avec ces pensées que, d'instinct, suscitait la vue de Rome, surgissait la rêverie au trot dolent de notre *legno*. Pendant que nous philosophions, nos amis nous avaient conduits par le Nouveau-Quartier construit sur les terrains de feu Mgr de Mérode. A Rome, ce grand nom donne à tout cœur belge un légitime sentiment de fierté ; pour nous, il semblait y transporter comme un coin de la patrie...

De toutes parts, les églises, les couvents, les habitations se confondaient dans cet abandon des peuples vivant en plein air, qui donne à Rome comme

Digitized by Google

une apparence de bazar gigantesque, où les dispositions de hasard, le demi-délabrement des façades, l'incurie de l'existence réalisent des contrastes que n'aurait pas imaginés le crayon de Gustave Doré. Dans les rues sans trottoirs, tortueuses, sales, mais d'une saleté qui confine à l'art, circulaient les *corricoli* rapides aux bizarres attelages, des artisans affairés, des femmes du peuple avec leurs torsades de cheveux aux longues épingles argentées, des moines de toute couleur, des contadines aux toilettes bariolées, des paysans ramenant à quelqu'abreuvoir antique leurs couples de bœufs à l'œil farouche, aux cornes hautes parées de papier doré... Des troupeaux de chèvres laitières étaient couchées aux abords d'impasses connues, cheminant paresseusement le long des maisons, et, parfois, grimpant les larges escaliers de pierre avec la familiarité d'hôtes accoutumés. Dans les humides rez-de-chaussée, dans les substructions de quelque vieux palais, les savetiers, les tailleurs, les mouleurs en plâtre exerçaient, en chantant, leur métier avec un outillage d'une simplicité patriarcale. Qui donc a dit que le Romain a deux secrets : celui d'être mal lavé sans paraître sale, et d'être actif en sa paresse apparente ? Combien cela est vrai ! A Rome le spectacle partout étalé des marbres divins apprend au pâtre du Cœlius, à la fille du Transtevere aussi bien qu'à la patricienne, des poses et une démarche qu'eût copiées Talma. Volontiers on redirait avec Hildebert, le poétique évêque de Tours :

> Hic superum formas superi mirantur et ipsi,
> Et cupiunt fictis vultibus esse pares...
> Cultus adest his numinibus, potiusque coluntur
> Artificis studio quam deitate sua...

A Rome, rien n'a l'air de se faire, et tout se fait, pourtant, à l'heure, à la seconde voulue, moins fébrilement que chez nous, il est vrai, mais avec une sorte de dédain du temps qui est une grâce de plus. Tout près de l'église de la *Trinité des monts*, des manœuvres bistrés mangeaient en commun des *broccoli*, cette sorte de rave populaire qu'on cuit avec un peu de sel et de vinaigre, et dont la vapeur fade rampe le long des ruelles, avec la fumée des cervelas. Aux bornes des coins, sur de petits buffets de marbre blanc, des limonadiers débitaient leur *gazzoza* que nous trouvions délicieuse sous les rayons torrides. Dès l'abord, la sobriété du peuple nous frappa. J'ai rencontré à Rome nombre d'illettrés, mais pas un seul imbécile, aucune de ces physionomies abêties et repoussantes qui, dans le nord, foisonnent, et dans les villes autant qu'à la campagne. Une instruction assez élémentaire en général, mais beaucoup d'intelligence et de vivacité d'esprit... La langue musicale, ailée, doit admirablement développer l'âme, au rebours des patois septentrionaux avec leurs consonnes violentes. Mais l'absence de grossières libations, des bières sirupeuses et du genièvre assassin doit prévenir bien des crétinismes. Les cerveaux italiens, dans le peuple, ne sont alcoolisés que d'un petit vin très léger, presque « spirituel ». Rien de ces orgies de grosse bête morte dont s'enchantent nos bourgeois! Dites donc aux Romains de traîner un dîner pendant six à sept heures, selon le rite de nos maisons

Digitized by Google

où l'estomac — et quel estomac! — semble le critère et l'organe de l'amitié! Dites-leur de s'attabler, jusqu'au soleil couché, devant des bouteilles et des pipes, en égrenant des banalités idiotes ou de méchants commérages!...

Les types des hommes et des femmes sont, pour la plupart, remarquables, beaucoup d'une beauté tout à fait saisissante, éclatant surtout dans la nacre chatoyante de l'iris auquel une prunelle de velours donne une limpidité rêveuse, dans l'opulente chevelure d'ébène, dans la pâleur mate des chairs, dans un port où les formes sculpturales s'allient à une *morbiddezza* d'un abandon plein de grâce ignorée... La supériorité de la race éclate à chaque pas. La population de Turin, de Gênes, de Venise, de Naples ne peut lui être comparée, en ce qui touche les qualités géniales du caractère, de l'esprit, de la beauté. Si j'avais l'honneur de tenir des pinceaux ou un tailloir, c'est à Rome que je voudrais vivre. L'inspiration doit visiter à chaque instant le poète et l'artiste, dans cette miraculeuse fanfare de lumière, de nobles souvenirs et de vivants chefs-d'œuvre. — Les modèles, racontaient nos peintres, sont innombrables, d'une grâce, d'une bonté de cœur justement vantées. Un peu cupides, peut-être! Mais quelques baïoques suffisent aux besoins de ces bergers et de leurs compagnes, et méritent au *Signore eccellentissimo* des sourires, des titres et des bénédictions sans fin...

Cependant nous étions arrivés à la place Rusticucci, devant la colonnade de ce Bernini, l'architecte de neuf papes, et en particulier d'Urbain VIII, qui lui commanda tour à tour la fontaine de la place d'Espagne et celle du Triton, les constructions nouvelles du château Saint-Ange, la confession de saint Pierre. — Nous avions hâte de faire nos dévotions dans la grande basilique. C'était à la fois œuvre de piété et de politesse. N'étions-nous pas les hôtes de saint Pierre ?

Lorsque le Dôme de Michel-Ange nous avait apparu tout à l'heure pour la première fois, dans les lointaines perspectives du mont Vatican, la pensée du Pape, par la plus naturelle association d'idées, s'était comme incarnée dans le géant de pierre. A mesure que nous approchions de la Cité Léonine, la vision nous obsédait avec une intensité croissante. Le génie de la Papauté nous apparaissait au-dessus du massif et aérien piédestal, levant toujours sur le monde le sceptre de la doctrine, mais sur la tiare sainte le triple diadème de Boniface VIII était comme voilé d'épines... Depuis l'assaut de la *Porta Pia*, par laquelle la Révolution est entrée dans Rome et d'où jadis Néron avait dû s'enfuir, suivi d'un seul affranchi, nul catholique ne passe devant ces fontaines, ces temples, ces places pleines des bienfaits et des gloires de la Papauté, sans ressentir au plus vif de l'âme la spoliation du patrimoine que le droit public de l'Europe et onze siècles de possession avaient assuré au peuple chrétien dans la personne de son chef, le premier des civilisateurs de l'Occident.

Dr. Van Weddingen.

(A continuer.)

Digitized by Google

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

Quatre cardinaux bénédictins. — L'Ordre bénédictin comptera prochainement quatre de ses membres dans le Sacré Collège. Son Ém. le Cardinal Pitra, moine de Solesmes et disciple de l'illustre Dom Guéranger, fut longtemps notre seul représentant dans l'auguste corps des Princes de la sainte Église ; il y a peu d'années Son Ém. le cardinal Falcinelli, moine bénédictin de l'abbaye de Saint-Paul hors les Murs, à Rome, et nonce apostolique à Vienne, lui fut adjoint, mais il nous fut ravi par la mort peu de semaines après son élévation à la pourpre romaine. Cardinal depuis 1863, évêque suburbicaire d'Ostie, et actuellement sous-doyen du Sacré Collège, Dom Pitra occupe le poste élevé de Bibliothécaire de la sainte Église Romaine et poursuit au Vatican les traditions d'érudition et de science qui y ont toujours été en honneur. — Tout récemment, le 24 mars 1884, S. S. Léon XIII donna le chapeau cardinalice à un autre de nos frères, l'archevêque de Naples. Moine bénédictin de la Congrégation du Mont-Cassin, Dom Guillaume Sanfelice fut élevé au siège de Naples en 1878 ; chacun se souvient de son dévouement héroïque lors de la catastrophe de Casamicciola ; en ce moment encore il donne d'admirables preuves de son dévouement pour son troupeau atteint de choléra. Homme de Dieu, homme de science, homme de conseil et de direction, sa place était marquée depuis longtemps dans le Sacré Collège.

Aujourd'hui le Souverain Pontife s'apprête à donner une nouvelle marque de sa bienveillance au vieil Ordre de Saint-Benoît, en appelant deux autres de ses membres à siéger dans ses conseils. Le prochain consistoire verra élever au cardinalat l'archevêque bénédictin de Vienne, Mgr Dom Célestin Ganglbauer, et l'archevêque de Palerme, également Bénédictin, Mgr Dom Celesia. Nous donnerons sur ces deux prélats des notices biographiques spéciales. Bornons-nous à constater ici que depuis bien longtemps l'Ordre de Saint-Benoît n'a été aussi glorieusement représenté au sein du Sacré Collège. Ces encouragements venus de la plus haute autorité qu'il y ait sur la terre puissent-ils être pour l'Ordre monastique, qui depuis un demi-siècle reprend un nouvel essor d'expansion et de vie, un stimulant efficace pour marcher de plus en plus dans la voie de la tradition que nous ont laissée nos pères.

On parle encore, comme devant être décorés de la pourpre romaine, du R^me^ Dom Louis Tosti, si connu en Italie par ses écrits et en particulier par sa vie de Boniface VIII, de Mgr Dusmet, archevêque bénédictin de Cattane, et enfin de Mgr Schiaffino, évêque titulaire de Nyssa, abbé général des Bénédictins-Olivétains que le Saint-Père vient d'élever au poste éminent

Digitized by Google

de secrétaire de la Congrégation des Affaires extraordinaires. Mais nous ne donnons ces nouvelles que sous toutes réserves.

Fondation en Amérique. — Nous apprenons qu'une nouvelle fondation de l'Ordre de Saint-Benoît est sur le point de se faire aux États-Unis dans la colonie de Sweetman, état de Minnesota. Au monastère sera jointe une école abbatiale pour l'éducation de la jeunesse catholique de cette contrée. Ce sera la seconde abbaye bénédictine du Minnesota ; il y a peu d'années, en effet, on vit s'élever sur les bords du grand lac de ce nom l'abbaye de Saint-Louis de Minnesota qui est aujourd'hui, avec son école abbatiale, en pleine efflorescence sous la sage et habile direction du R^me^ P. abbé Dom Alexis Edelbrook.

Travaux historiques des Bénédictins au Vatican. — Personne n'ignore l'importance accordée par S. S. Léon XIII aux études, tant historiques que philosophiques et théologiques. Après avoir ouvert au public les archives du Vatican, il a pris lui-même l'initiative d'en faire publier les plus précieux documents sous forme d'analyses nommées *Regesta*. Ce travail a été, en partie, confié par le Saint-Père aux fils de Saint-Benoît; cinq moines bénédictins travaillent actuellement avec zèle aux archives du Vatican et ont déjà fait paraître un volume. A leur tête est le Rme P. abbé Tosti, sous-archiviste du Vatican ; il a comme collaborateurs, D. Grégoire Palmieri, moine de Saint-Paul, D. Anselme Caplet, moine du Mont-Cassin, et deux moines bénédictins de l'abbaye de Raigern en Autriche. Ces trois derniers sont spécialement chargés des *Regesta* du pape Clément II. Ils travaillent ensemble à Rome, dans leur monastère de Saint-Callixte *in Trastevere*, où les précieux documents des archives sont transportés à mesure qu'ils leur sont nécessaires. — Il y a peu de semaines, les cinq fils de Saint-Benoît furent reçus par le Saint-Père en audience privée et encouragés dans leur aride travail, par la bénédiction du père commun des fidèles.

L'abbaye de Boxley. — Nous apprenons la prochaine mise en adjudication de l'antique abbaye de Boxley, près de Maidstone, dans le sud de l'Angleterre. C'est, à ce qu'il paraît, l'un des plus anciens monastères cisterciens en Angleterre (1146); les bâtiments qui subsistent encore remontent en partie au commencement du XIe siècle mais principalement au milieu du XIIe siècle, époque de la fondation des monastères cisterciens; on cite, entre autres, une chapelle admirable, convertie actuellement en habitation. Là aussi se voit encore un reste de cette célèbre *Route des Pèlerins*, que foulaient en si grand nombre les fidèles se rendant au tombeau de Saint-Thomas de Cantorbéry ou en revenant. Les ruines de l'abbaye seront vendues avec une propriété consistant en 900 acres d'excellentes terres. Plaise à Dieu

Digitized by Google

que ce lieu si riche en souvenirs monastiques revienne en bonnes mains ; puisse la louange divine s'y faire entendre encore comme dans les ruines de l'ancienne abbaye de Buckfast, rachetée récemment par les Bénédictins de la Pierre-qui-Vire, et qui est en pleine voie de restauration.

L'école abbatiale de Maredsous. — Le 3 octobre dernier, ont été inaugurés les nouveaux bâtiments scolaires de l'école abbatiale de Maredsous ; cette cérémonie coïncidait avec la rentrée des classes et la fête du Recteur. Après la Messe conventuelle célébrée solennellement dans l'église abbatiale, eut lieu la bénédiction de l'école selon la formule liturgique spéciale *pro benedictione domus scholaris*, en présence des moines de l'abbaye, des élèves et d'un certain nombre d'invités.

Les bâtiments affectés à l'école abbatiale ne seront entièrement terminés que d'ici à un an ; une partie seulement en est occupée actuellement, partie amplement suffisante pour les besoins du moment. Cette école en effet ne compte actuellement que quatre classes, un des principes fondamentaux du règlement étant de n'y admettre que des enfants en bas âge, n'ayant pas encore commencé leurs humanités. Les classes doivent donc se former successivement ; l'école abbatiale, commencée en 1881 par une seule classe, ne sera complète qu'en 1887. Le nombre des élèves en est limité à dix environ par classe.

A l'occasion de cette cérémonie nous donnerons ici, à titre de souvenir, les noms des élèves faisant actuellement partie de l'école abbatiale.

Classe Préparatoire.

Henri de Spoelberch (Lovenjoul).
Georges Cornet de Peissant (Achel).
Ludovic Goethals (Anvers).
Philippe Moretus de Bouchout (Broechem).
André de Montpellier d'Annevoie (Vedrin).
Maurice Bracq (Gand).
Albert Morimont (St-Gérard).
Albert Fallon (Namur).
Guillaume de Spoelberch (Londerzeel.
Roger de Spoelberch (Londerzeel).
Maurice Monjoie (Andenne).
Anatole de Montpellier d'Annevoie (Annevoie).

Sixième.

Camille de Laubespin (Fréyr).
Jules Hennekinne (Bousignies).
Henri d'Udekem d'Acoz (Bellem).
Xavier d'Udekem d'Acoz (Bellem).
Alexis Collignon (Namur).
Robert d'Ursel (Hingene).
Gabriel Wauters (Tamise).
Raoul de Meester (Anvers).
Stanislas Moretus de Bouchout (Bouchout).
Etienne Moretus de Bouchout (Broechem).
Franz Moretus de Bouchout (Broechem.)
Jean Hauzeur (Neufchâteau).
Léon de Hemricourt de Grunne (Hamal).

Cinquième.

Félix Struye (Ypres).
Emile de Grady de la Neuville (Wimmertingen).
Gustave Bosquet (Rhisnes).
Georges van Havre (Anvers).
Jacques de Rosée (Vielsalm).

Digitized by Google

Georges de Beauffort (Mielmont).
Jules Casier (Gand).
Paul Thibaut (Namur).
Fernand de Villegas-de S.-Pierre (Jette.)
Paul de Bellefroid d'Oudoumont (Oudoumont).
Édouard de Pierpont (Rivière).
Théophile Woot-de Trixhe (Annevoie).
Georges de Kerchove (Woubrechtegem).
Albert de Méeûs (Bruxelles).

Quatrième.

Xavier Wasseige (Fooz).
Jean De Brouwer (Bruges).
Edouard van Delft (Oret-Mont).
Charles Génart (Fosses).
Jean Fallon (Namur).
Georges Smits (Couillet).
Adrien de Montpellier de Vedrin (Vedrin).
Rodolphe Moretus de Bouchout (Bouchout).
Georges Bosquet (Rhisnes).

Un monastère de Bénédictines en Écosse. — Nous avons la joie d'annoncer à nos lecteurs et amis la fondation toute récente d'un monastère de moniales Bénédictines dans la protestante terre d'Écosse. Depuis la Réforme, l'Ordre de Saint-Benoît avait disparu de l'Écosse lorsque, il y a peu d'années, il vint s'y rétablir avec splendeur par la fondation de l'abbaye d'hommes de Fort-Augustus, dans le Nord. Aujourd'hui, ce sont les humbles filles de Saint-Benoît qui, à leur tour, viennent renouer la chaine antique de leurs traditions séculaires dans ces contrées septentrionales.

La fondation de *Corbelly Hill*, à Dumfries, Maxwelltown près de Galloway, dans le sud de l'Écosse, est due à la munificence de lady Herries, dame écossaire d'une famille aussi antique que chrétienne, que la mort, hélas ! vient de ravir, au moment où elle allait couronner son œuvre. Les religieuses Bénédictines du Très Saint-Sacrement, d'Arras, auxquelles la pieuse fondatrice avait confié la fondation nouvelle, viennent de prendre possession de ces murs bénis dans lesquels elles se livreront désormais à leur vie toute de prière et d'amour, pour obtenir la conversion de l'Écosse protestante qui leur a ouvert ses portes.

Le 8 septembre dernier, en la fête de la Nativité de la très Sainte Vierge, eut lieu la cérémonie d'installation et l'ouverture de la belle église du monastère. La fonction fut présidée par Mgr l'évêque de Galloway, assisté par un nombreux clergé séculier et régulier, entre autres par plusieurs Bénédictins de Fort-Augustus, ayant à leur tête leur vénérable prieur le T. R. P. Dom Jérôme Vaughan, qui fut le prédicateur de la fête.

L'église et le monastère furent placés sous le vocable de l'Immaculée Conception de la Très Sainte-Vierge. Le monastère compte vingt-six cellules de religieuses ; treize seulement sont occupées pour le moment par les moniales françaises arrivées d'Arras. Dieu veuille leur adjoindre bientôt de nombreux rejetons issus de cette terre monastique, autrefois si féconde en sainteté.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1884-85. — N° 9. — 21 Novembre.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

21 Novembre. — Vendredi. — **Présentation de la Bienheureuse Vierge Marie au temple.**

LE fait de la Présentation de la Vierge au temple ne saurait être révoqué en doute; il est appuyé sur la tradition unanime et constante des Pères et des plus célèbres Églises d'Orient, bien qu'il soit difficile de constater l'authenticité de divers détails rapportés à ce sujet par quelques auteurs. Ce fut en 1372, sous le pape Grégoire XI, que la fête fut célébrée pour la première fois en Occident. Le roi de France, Charles V, usa de son influence pour l'étendre et la propager dans ses États, et spécialement parmi les membres de l'Université. Au XVIe siècle, lors de la réforme des livres liturgiques, saint Pie V, voulant restreindre le nombre des jours fériés, laissa tomber cette fête en désuétude, sans condamner néanmoins les Églises qui jugeraient à propos de la conserver. Mais dès 1585, Sixte V l'inscrivit de nouveau au nombre des solennités de la Mère de Dieu. Depuis le XVIIe siècle, qui contribua pour une si large part au développement théologique et à la vénération des privilèges de la bienheureuse Vierge, la fête de la Présentation est devenue particulièrement chère aux associations pieuses, et aux membres du clergé catholique, dont un grand nombre aiment en ce jour à renouveler solennellement les promesses qui les unissent à Dieu. Nous nous associons volontiers à cette expression de la piété filiale, en saluant dans la Vierge qui monte au temple celle qui devait commencer sur la terre l'observation des conseils évangéliques avant même que le CHRIST ne les eût annoncés au monde, de même qu'elle devait être saluée pleine de grâce avant que vînt au monde Celui en qui réside toute plénitude parfaite de grâce et de vérité.

22 Novembre. — Samedi. — **Sainte Cécile,** Vierge et Martyre.

Parmi toutes les Vierges du CHRIST dont l'Église romaine célèbre le triomphe, il en est quatre surtout dont le souvenir lui est particulièrement cher : ce sont Cécile et Agnès, les deux suivantes de l'Agneau, gloires toutes pures de la Ville éternelle, puis Agathe et Lucie, fruits radieux de la noble Sicile. Chaque jour, parmi les redoutables paroles qui accompagnent les mystères du Corps et du Sang du Seigneur, le prêtre contemple

Digitized by Google

avec un pieux attendrissement leurs noms inscrits sur les sacrés dyptiques; et lorsqu'une circonstance solennelle invite le peuple chrétien à réclamer la protection des Saints déjà en possession de la patrie, les quatre grandes vierges figurent encore dans la litanie sacrée.

Toutefois, même entre ces quatre noms privilégiés, nos pères avaient leurs préférences, dont la sainte Liturgie est l'expression vivante et durable. Or, nous voyons que, jusqu'au XIe siècle, la fête de Cécile fut précédée d'une veille solennelle et suivie d'une octave, prérogative qui n'était accordée qu'à Laurent, parmi les autres martyrs dont se glorifiait la Ville sainte. Mais, une seule fête ne suffisait pas encore à témoigner de la piété du peuple fidèle envers la gracieuse vierge : outre celle d'aujourd'hui, qui doit probablement son origine à la dédicace de son église accomplie au 22 novembre, les anciens martyrologes signalent le seizième jour de septembre comme celui où les fidèles se réunissaient sur la voie Appienne pour célébrer la *passion*, le *jour natal* de l'illustre vierge.

Malgré notre vif désir de profiter de ces chroniques mensuelles pour graver dans l'esprit des fidèles les traits caractéristiques de la vie des serviteurs de Dieu que le cycle propose à notre vénération, nous ne pouvons aller jusqu'à faire de ces courtes lignes un recueil d'actes des martyrs ou de légendes des saints. C'est ce qui nous empêche d'exposer ici la série de scènes émouvantes que nous présente l'histoire de sainte Cécile. Qu'on nous permette du moins d'insister sur le titre gracieux de *Reine de l'harmonie* que nos pères ont donné à la vierge romaine, et qui lui est encore de nos jours conféré par tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent au sort de la musique religieuse.

Si nous recherchons l'origine de cette attribution, qui a inspiré à Van yEck, à Raphaël et à d'autres, quelques-uns des plus purs chefs-d'œuvre de l'art chrétien, nous aurons lieu d'éprouver d'abord quelque étonnement. Les actes des martyrs nous racontent, il est vrai, que, tandis que les instruments de musique faisaient retentir leurs accords, Cécile chantait aussi au Seigneur; mais les mélodies profanes du festin de noces étaient loin d'être en harmonie avec les inspirations de la fiancée chrétienne, et d'ailleurs, les termes mêmes du narrateur indiquent clairement que le chant de la vierge était un chant du cœur, dont l'oreille de l'homme ne pouvait percevoir les mélodieux accents. « Il ne faut donc pas, dit Dom Guéranger (1), aller chercher la raison de cette attribution dans un fait qui n'a pas de fondement historique; il suffit de saisir la relation délicate entre les deux musiques dont Cécile est devenue le lien merveilleux... Le plus séduisant de tous les arts, celui qui complète par son concours les hommages que la terre rend à Dieu, n'avait-il pas droit de recevoir pour patronne celle qui, dès ici-bas, sut dépasser les concerts de la terre, et

1. *Sainte Cécile*, Paris, 1874, pag. 490.

Digitized by Google

réaliser dans son cœur l'union avec les concerts immatériels des esprits angéliques? L'apôtre ne nous enseigne-t-il pas que le chrétien ne doit pas se borner à prier, mais encore qu'il doit chanter à Dieu dans son cœur: *Cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino;* et n'est-ce pas un indice de l'abaissement du sentiment chrétien, que le mutisme d'une âme, qui semble n'avoir plus besoin du chant pour compléter la prière et lui donner sa forme supérieure? »

Ces dernières paroles de l'illustre champion de la Vierge romaine (1) nous remettent à l'esprit les tristes pensées qui s'emparent de nous lorsque nous assistons à quelque fonction liturgique dans les églises de notre Belgique. Désireux, avec l'Église notre Mère, de voir le peuple chrétien unir sa voix majestueuse au chant des psaumes et des cantiques, nous ne pouvons, sans un serrement de cœur, voir ces foules innombrables se renfermer dans le silence et dans les formules mesquines d'une dévotion privée, tandis que quelques voix présomptueuses font entendre du haut d'une tribune des mélodies qui hélas! se ressentent trop fréquemment des accents plus profanes auxquels se consacre ordinairement l'exécuteur. Où sont donc ces « chantres excellents (2) », dont parle le grand Augustin, ces fils de la louange et de la gloire éternelle du Dieu véritable et incorruptible? Où sont ces poitrines du peuple chrétien, laissant échapper en flots d'amour, les accents majestueux de la louange qu'elles ne peuvent retenir? » Qu'on le sache cependant, qu'on le tienne pour certain, l'Église ne redeviendra pas ce qu'elle doit être, le foyer de la grande famille chrétienne, jusqu'à ce qu'on ait de nouveau encouragé les foules à cesser ce mutisme auquel peu à peu on les a contraintes malgré elles, et qui a enlevé à leurs yeux le charme principal qui les attirait et les ravissait au pied des autels du Dieu vivant.

23 Novembre. — Dernier dimanche après la Pentecôte.

La longue série des dimanches après la Pentecôte s'achève aujourd'hui. Cette circonstance avait porté les anciens à faire en ce jour une commémoraison solennelle de la Très Sainte Trinité, avant que ce mystère fût devenu l'objet d'une solennité particulière. Souvent aussi ce dimanche fut compté comme le premier de l'Avent, dans les églises qui avaient coutume de consacrer cinq semaines de préparation à la venue du Seigneur. De nos jours, bien qu'aucun privilège ne le distingue plus des autres dimanches

1. On sait que Dom Guéranger s'honorait de ce titre chevaleresque, que lui ont mérité ses travaux importants sur l'histoire de sainte Cécile. Des rapports surnaturels lui ont fourni dans la suite l'occasion d'élever à Solesmes ce monastère de vierges dédié à la grande martyre, que Monseigneur Pie appelait « la chose sans pendant dans la chrétienté ». En outre, dans Rome même, une abbaye de vierges bénédictines est unie à la basilique qui possède les dépouilles sacrées de la descendante des Cæcilii.

2. « Adeste animo, cantatores boni, filii laudis et gloriæ sempiternæ veri et incorrupti Dei... Audiamus itaque plenum divina laude pectus populi Dei. » *Enarrat. in ps.* CX, n. 1.

Digitized by Google

de l'année, il ne doit pas se passer sans nous inspirer une crainte salutaire du dernier jugement qu'il précède immédiatement dans le symbolisme du cycle sacré. C'est dans ce but que l'Église a fait choix des paroles prophétiques dans lesquelles le Seigneur entremêle la description des malheurs de Jérusalem de traits nombreux ayant rapport aux temps qui doivent précéder son second avènement. C'est la même pensée qui a fait assigner pour les leçons de l'office de la nuit un texte de saint Basile, nous exhortant à la crainte de Dieu par la pensée du redoutable jugement. Comprenons cette préoccupation de notre Mère. Sans doute, le cycle reviendra pour nous autant de fois que la bonté divine assignera d'années à notre pèlerinage; mais dans l'Église elle-même, cette chaîne de mystères ne s'accomplit qu'une seule fois, après quoi le Fils de Dieu descendra sur les nuées du ciel, et rappellera ses captifs de toutes les extrémités de la terre; alors il n'y aura plus qu'une seule cité, une seule Jérusalem dont l'Agneau sera la lumière sans déclin.

30 Novembre. — Premier dimanche de l'Avent. Commencement de l'Année liturgique.

Béni soit Dieu, qui nous permet de reprendre, guidé par la Sainte Église, cette série mystérieuse d'ascensions, qui recommence pour nous en ce jour solennel. Ce n'est jamais sans une profonde émotion que l'âme initiée aux salutaires influences du cycle sacré voit arriver ce premier dimanche de la préparation à la venue du Seigneur. La sainte liturgie, pour favoriser ces impressions bienfaisantes, ne craint pas de déployer l'appareil le plus imposant, les rites les plus significatifs. L'autel ne nous apparaît plus que couvert des sombres teintes de la couleur violette, qui semblaient avoir disparu pour toujours avec la fin de la sainte Quarantaine; le diacre dépose la dalmatique, et le sous-diacre la tunique, vêtements de joie et d'allégresse, qui seront remplacés par des vêtements de forme plus sévère. Au saint Sacrifice, le prêtre, après avoir terminé la litanie *Kyrie eleison*, n'ose entonner l'hymne angélique *Gloria in excelsis;* il se contente d'adresser à l'assemblée des fidèles le salut ordinaire avant d'élever vers Dieu la prière qui réunit dans une même formule les vœux de tout le peuple chrétien. Jadis même, du moins en certains lieux, les ornements des ministres sacrés et de l'autel étaient de couleur noire; les saintes images étaient voilées comme au temps de la Passion; un jeûne rigoureux, dont quelques restes ont persévéré jusqu'à nos jours dans certaines familles religieuses, complétait les nombreuses analogies de cette première période de l'année liturgique avec le temps du Carême.

Et cependant, par un contraste frappant, la plupart des textes liturgiques respirent, durant ces jours, un parfum délicieux d'espérance et de joie. Les antiennes, les répons se succèdent avec une variété sans égale dans les autres saisons; le joyeux *Alleluia*, ce chant qui retentit sans cesse dans les

Digitized by Google

rues de la Jérusalem céleste, l'Église le chante, le répète sans cesse dans un pieux tressaillement de jubilation intime; enfin, le nom et le souvenir de celle que nous saluerons bientôt Mère de Dieu, plane continuellement, pour ainsi dire, sur tous les offices de ce saint temps, et en font comme une seule fête de la Vierge qui doit enfanter.

Il importe de saisir les motifs qui ont inspiré un tel contraste, capable d'étonner à première vue les fidèles encore peu habitués aux préoccupations de la sainte Église. Rappelons-nous que ces quatre semaines figurent pour nous les quatre mille ans qui précédèrent la venue du Messie. Le genre humain, encore assis à l'ombre de la mort, soupire après le Rédempteur promis. De là, dans la bouche de l'Église, ces soupirs enflammés, ces gémissements pleins de tendresse, qui ne sont pas seulement une représentation saisissante de la sainte impatience des Patriarches et des Justes de l'ancienne Loi, mais qui, en vertu de la science infinie du Père céleste, ont contribué déjà efficacement à faire tomber la rosée divine sur notre terre languissante.

Toutefois, on le comprend, l'Église ne peut non plus se reporter à ces temps reculés de longue et pénible attente sans se trahir par moments, sans laisser entendre qu'elle a déjà reçu réellement le don céleste. De là cet enthousiasme religieux, cette joie naïve et à peine contenue, d'où provient le contraste saisissant dont nous parlions tout à l'heure. La nouvelle venue de l'Époux qu'elle se prépare à célébrer, elle la considère pour elle et pour ses enfants, comme une source de grâces nouvelles, comme un pas de plus vers l'avènement suprême du Souverain Juge, qui doit précéder les noces éternelles.

Mais cette pensée même, si consolante pour elle, qui a les promesses d'immortalité, réveille sa sollicitude maternelle à l'égard de ses enfants, dont, pour un trop grand nombre, le retour du CHRIST reste un sujet de juste terreur. Elle a donc recours à la seule arme qui puisse à la fois forcer la clémence divine, en mettant un terme à l'ingratitude des hommes: elle nous invite à faire pénitence, à nous préparer, par la mortification et la prière, à la descente secrète et miséricordieuse de JÉSUS en nos cœurs, à la belle fête de Noël, afin de nous mettre en état d'attendre sans terreur la venue dernière du Juge incorruptible.

Aussi l'Évangile de ce premier dimanche, comme celui de dimanche dernier, nous remet-il devant les yeux ce grand événement qui doit mettre fin au temps; mais il nous apprend aussi à lever la tête en voyant approcher ce jour qui sera celui de la rédemption plénière. Quant aux autres usages particuliers à ce jour dans les âges passés, ils avaient surtout pour but d'exprimer solennellement, au début de cette année liturgique, la pieuse reconnaissance du peuple chrétien envers ceux qui l'avaient doté de ces chants magnifiques sur le point de retentir encore une fois sous les voûtes sacrées des temples. C'est ainsi que le magnifique répons des matines: *Aspiciens a longe*, dont la première lettre richement enluminée ornait le seuil

Digitized by Google

du *Responsorial*, était chanté avec une solennité exceptionnelle. De même, après la procession qui précédait la grand'messe, au moment de rentrer au chœur, les chantres qui avaient exécuté le répons de Matines s'arrêtaient devant le pupitre, entonnaient une antienne qui redisait l'illustre origine du pape saint Grégoire et les travaux importants entrepris par lui pour la rédaction définitive du chant liturgique. Puis, se tournant vers le grand-chantre, ils l'invitaient à faire retentir les premiers accents de ces saintes mélodies: et l'Introit *Ad te levavi* résonnait une fois de plus aux oreilles ravies de nos pères.

La *Station*, c'est-à-dire l'Église de Rome où se réunissait la Cour pontificale pour les fonctions du jour, et à laquelle sont encore attachées les mêmes indulgences qu'autrefois, était à l'origine un oratoire consacré à saint André et situé derrière Sainte-Marie Majeure. On comprend la raison qui avait inspiré ce choix, la fête du saint apôtre coïncidant toujours avec l'ouverture de l'Avent. Mais depuis des siècles cet édifice est tombé en ruines, et la Station a été transférée dans la basilique de la Crèche, qui doit nous revoir réunis de nouveau après ces quatre semaines pour entonner le chant des Anges dans la sainte Nuit de la Nativité.

Le 1er jour libre du mois de Décembre. — Fête de saint André, Apôtre.

Telle est, aux yeux de la sainte Église, l'importance du premier dimanche de l'Avent, qu'il ne peut le céder à aucune fête, de quelque degré qu'elle soit. Aussi, bien que nous ayons déjà préludé le 29 novembre à la fête de saint André par l'office de la Vigile, nous devons attendre pour la célébration du « *saint jour* », comme disaient nos pères, la première férie non occupée déjà par d'autres fêtes.

Un attrait spécial attire les âmes vers ce premier disciple du Seigneur, cet introducteur de Pierre auprès de Jésus, cet amant de la Croix surtout, dont les admirables aspirations, interprétées dans les riches mélodies de l'office divin, remplissent l'âme de généreuses et durables émotions. Nous réserverons pour l'an prochain les particularités si intéressantes et touchantes des Actes du saint Apôtre, qui sont regardés comme un des documents les plus intéressants de l'âge apostolique.

6 Décembre. — Samedi. — **Saint Nicolas,** Évêque et Confesseur.

Saint Nicolas est le thaumaturge de l'Orient comme saint Martin est celui de l'Occident; depuis le IVe siècle, l'Église grecque consacra à sa mémoire un culte particulier, dont la Russie schismatique a conservé jusqu'à nos jours la tradition dans toute sa vigueur. Quant à l'Église latine, bien qu'elle partageât déjà la dévotion des Orientaux pour le saint évêque de Myre, ce fut surtout depuis l'époque des Croisades et la translation des reliques du saint à Bari, dans la partie méridionale de l'Italie, que le nom et le culte de

Digitized by Google

saint Nicolas devinrent familiers aux fidèles. Voici dans quelles circonstances se fit cette translation.

Des marchands de Bari, port du royaume de Naples, situé sur le golfe Adriatique, s'étaient embarqués sur trois navires pour la ville d'Antioche où les appelaient leurs affaires. En arrivant devant Myre sur les côtes de Lycie, ils apprirent que les Mahométans venaient de ravager tout ce rivage, violant les sanctuaires, incendiant les villes, chassant devant eux les populations chrétiennes. A cette nouvelle, ceux de Bari songèrent aux moyens de ravir le corps du saint Confesseur Nicolas, qui reposait dans la basilique principale de Myre, et d'en faire don à leur patrie. L'entreprise n'était pas sans péril: les Italiens eurent d'abord recours à divers stratagèmes. Enfin, saisissant le moment où les infidèles s'étaient éloignés, ils se dirigent vers le sanctuaire vénéré situé sur un monticule dominant la mer; avant d'y pénétrer ils déposent leurs armes, puis ils viennent humblement s'agenouiller devant l'autel du saint Confesseur. Leur prière achevée ils s'adressent aux trois moines restés pour garder le précieux trésor, et leur demandent où est le corps de saint Nicolas. Ceux-ci sans défiance leur indiquent l'endroit, et recueillent même plusieurs gouttes de l'huile sainte qui découle des ossements sacrés pour les offrir aux étrangers. Les Italiens encouragés s'enhardissent jusqu'à faire part aux trois moines de leur projet, leur promettant une bonne récompense, s'ils consentent à seconder leurs efforts. Mais les pauvres moines, bien qu'effrayés, refusent énergiquement et menaçent les ravisseurs de la vengeance divine.

Les Bariens songent alors aux moyens de venir par eux-mêmes à bout de l'entreprise. Déjà le jour penche vers son déclin. Les marins, remplis d'une force surnaturelle, commencent par s'emparer des infortunés gardiens et les mettent hors d'état de divulguer leur secret. Des sentinelles vigilantes sont placées aux alentours de la basilique, tandis que des postes de jeunes guerriers se tiennent sous les armes, prêts à résister à toute attaque imprévue.

Alors deux prêtres entonnent les Litanies, et les marins se mettent à l'œuvre. Après bien des efforts, Mathieu, l'un d'entre eux, réussit à mettre à découvert l'urne de marbre qui, depuis sept siècles, a fidèlement gardé les reliques du saint pontife de Myre. Quelle joie, quels pieux transports, quand on vit le jeune et vaillant marin reparaître tenant dans ses mains les ossements précieux et les vêtements tout parfumés de l'huile sainte dont la suave odeur remplit toute la basilique!

Sans retard, les heureux ravisseurs regagnent le rivage; le vaisseau que monte Mathieu a l'honneur de recevoir le dépôt sacré. Bientôt les Italiens lèvent l'ancre et se dirigent vers les côtes de leur patrie, tandis que les infortunés habitants de Myre font retentir jusqu'au ciel l'expression de leur douleur et de leur désespoir.

Enfin, le 9 mai 1087, les saintes reliques furent déposées dans l'église du monastère de Saint-Benoît située à quelque distance des remparts de

Digitized by Google

Bari. Peu après dans la ville même on vit s'élever une basilique magnifique qui possède encore aujourd'hui les ossements vénérés du puissant thaumaturge.

A dater de cet événement providentiel, le culte du saint évêque prit en Occident une rapide et merveilleuse extension. De tous les points du monde latin les foules accouraient à la confession du glorieux thaumaturge ; de braves chevaliers bravaient tous les périls afin d'acquérir quelque relique d'un *si noble baron*, pour l'abbaye ou l'église qu'ils avaient fondée. Des faits merveilleux, des prodiges de tout genre, attestaient la puissance miséricordieuse du saint ; on racontait comment certain prieur, pour avoir voulu empêcher ses moines de chanter le nouvel office propre de saint Nicolas, s'était vu, une nuit, contraint par le saint lui-même de l'entonner avec accompagnement de verges; dans les rues, on entendait la légende des trois petits enfants ressuscités par le cher saint ; et sous les voûtes des temples de pieux répons, des antiennes pleines de suavité redisaient les merveilles opérées par l'huile sainte qui découlait de la tombe du glorieux pontife.

De nos jours encore, malgré l'indifférence générale qui a fait place à l'amour de nos ancêtres pour les saints de Dieu, le nom et la fête de saint Nicolas sont restés populaires ; dans les familles chrétiennes, les enfants en désirent le retour longtemps à l'avance, car chaque année le bon saint apporte à ses protégés quelque nouvelle faveur. Nous avons également observé un autre usage en vigueur parmi les populations du nord de la France. Un cierge richement orné est suspendu près de l'entrée du chœur: c'est le *Cierge de saint Nicolas*. Le jeune homme le plus édifiant de la paroisse, désigné chaque année par le pasteur, doit porter le cierge aux cérémonies qui accompagnent les unions honorables tandis qu'une jeune fille en fait autant avec le cierge de sainte Catherine. Puissent ces pieuses coutumes, legs précieux d'un autre âge, subsister longtemps encore parmi nous, et sanctifier les joies de la famille chrétienne !

7 Décembre. — Second dimanche de l'Avent (Populus Sion).

Dès ce dimanche, le second seulement du saint temps de l'Avent, l'Église commence à nous dévoiler le mystère qui doit s'accomplir dans la naissance de l'Emmanuel. Dans l'Évangile elle nous fait entendre l'éloge de Jean, cet Ange envoyé par le Seigneur devant le Messie pour lui préparer la voie. L'Église de la Station est l'insigne basilique de Sainte-Croix en Jérusalem, qui représente la Ville sainte, dans l'économie de la liturgie sacrée. C'est en effet de Sion que doit sortir dans sa beauté le Dieu que nous attendons. Aussi cette dernière prophétie, rappelée dans le Graduel, est-elle précédée dans l'Introït d'une invitation solennelle faite au peuple de Sion, dont le Seigneur approche pour le salut et la joie de tous. Dès à présent aussi nous apprenons de l'Apôtre que le Rédempteur attendu sera

Digitized by Google

le salut des Gentils eux-mêmes ; la figure de l'Église se dessine déjà sous les traits de la Jérusalem des Juifs ; elle se lève, elle se tient sur les hauteurs pour voir les foules que lui amène le Seigneur, et qui se dirigent vers ses parvis en chantant le verset du psalmiste : « Je me suis réjoui dans la parole qui m'a été dite. Nous irons dans la maison du Seigneur. »

8 Décembre. — Lundi. — Fête de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie.

Cette importante solennité fera cette année l'objet d'un article spécial auquel nous prions nos lecteurs de vouloir bien se reporter.

14 Décembre. — Troisième dimanche de l'Avent (Gaudete).

La joie causée à l'Église par l'approche de son Époux semble aujourd'hui éclater soudain avant le terme des trop longues semaines. Dès l'office de la nuit, au lieu de nous inviter à venir adorer le *Roi qui doit arriver*, la voix des chantres entonne un autre chant plus rassurant et plus doux à l'âme qui attend : Le Seigneur est déjà près ; venez, adorons-le. Puis, tandis que le lecteur prononce le cantique d'espérance inspiré au prophète Isaïe par la venue du Désiré, le nom de Bethléem, retentissant au sein de la nuit ramène la joyeuse mélodie d'un magnifique répons dont nos pères aimaient à entourer le chant d'un appareil plein de solennité.

L'Office du jour répond à ces préludes. La couleur rose remplace à la Messe les sombres teintes qui entourent l'autel depuis deux semaines ; les accents joyeux de l'orgue remplissent de nouveau l'enceinte du temple sacré ; le diacre reprend la dalmatique et le sous-diacre la tunique. Admirable tendresse de notre mère, qui ne peut oublier qu'elle a déjà reçu en réalité l'Emmanuel, et veut soulager, par ce moment de douce expension, ce que pourrait avoir de pénible pour ses enfants l'attente sanctifiée par l'ardeur des désirs et les labeurs de la pénitence !

17, 19 et 20 Décembre. — Les Quatre-Temps de l'Avent.

Nous avons déjà rappelé précédemment que le jeûne des Quatre-Temps apparaît dès l'origine de l'Église comme l'une des plus anciennes institutions relatives à la liturgie. Or, les Quatre-Temps de l'Avent furent de tout temps les plus solennels, à cause des Ordinations qui, dans l'Église romaine du moins, semblent avoir été réservées exclusivement à ces jours jusqu'à une époque assez avancée. C'est un motif de plus pour les véritables enfants de l'Église de se soumettre généreusement aux saintes rigueurs du jeûne et de l'abstinence, suppléant ainsi aux pratiques plus sévères qu'avaient statuées nos ancêtres pour toute la durée du temps de l'Avent, et que la tendre condescendance de notre Mère a bien voulu adoucir par égard pour notre faiblesse.

Digitized by Google

17 et 18 Décembre. — Le mercredi des Quatre-Temps de l'Avent et la Fête de l'Expectation de l'enfantement de la Vierge.

De même que nous avons vu, aux Quatre-temps de la Pentecôte, la composition de l'office divin refléter les préoccupations de l'Église toute pleine de l'effusion du divin Esprit, de même la liturgie des trois jours du jeûne de l'Avent participe au sentiment général d'attente et de pieuse impatience qui anime l'Épouse en ce saint temps. Aussi la piété des foules, docile à ces inspirations de la sainte Liturgie, attacha-t-elle, aux âges de foi, une importance particulière à l'office de ces jours, et spécialement à celui du mercredi, célèbre chez nos pères sous le nom de *Missus est*, à cause des premiers mots de l'Évangile de la férie, qui n'est autre que celui de l'Annonciation. Toute autre fête était remise au lendemain ; dans les monastères, tous les frères, même les malades, devaient assister au chant de l'Évangile qui était annoncé par l'abbé revêtu d'une chasuble blanche et entouré de la pompe la plus solennelle. Ce même jour, ce dernier devait au Chapitre une homélie sur l'Évangile.

Ces pieux usages, inspirés par la plus tendre dévotion envers Celle qui devait donner à la terre le Roi des Cieux, subsistent encore en certains pays, quoique le plus souvent sous des formes moins liturgiques. Les Églises des Flandres ont en ce jour la *Messe d'Or ;* les cantons du pays wallon la *Messe des Voyageurs ;* les fidèles populations de l'Allemagne, plus exigentes encore dans l'expression de leur antique dévotion, tiennent à assister chaque jour de l'Avent à la Messe de *Missus est* en l'honneur de la Vierge.

Dans la liturgie actuelle d'un grand nombre d'Églises, l'intérêt qui s'attachait à ce mercredi des Quatre-Temps s'est reporté sur une solennité spéciale, empruntée aux antiques traditions de l'Église d'Espagne : c'est la fête de l'Expectation de l'Enfantement de la Bienheureuse Vierge, destinée, comme son nom l'indique, à considérer la divine Mère dans les jours qui précèdent immédiatement son enfantement tant désiré.

Digitized by Google

S. BENOIT ET L'ESPRIT DE PRIÈRE.

QUI ne l'a éprouvé ? la prière est souvent difficile et pénible, aux âmes même les plus amies de Dieu. Il est de ces moments où la distraction l'emporte sur la volonté arrêtée : l'âme alors nous paraît indomptable. Non, elle ne l'est pas. — La *mortification* triomphera de ces écarts, et la mortification seule. Saint Benoît nous l'apprend.

***

Rentré dans son désert de Sublac, Benoît y persista longtemps dans les pieux exercices de la vie solitaire.

Mais il advint, dit saint Grégoire, que ses vertus et ses miracles lui attirèrent des disciples en grand nombre, avides de l'avoir pour maître et pour guide dans la voie du service de Dieu.

Bientôt ils devinrent nombreux, trop nombreux pour une famille. Benoît alors fonda douze monastères, groupés dans un étroit rayon ; à chacun il donna un père et douze moines, ce qui devint tradition.

Lui-même il avait conservé, sous son immédiate conduite, un nombre fort restreint de moines, ceux qu'il voulait rendre parfaits sous le joug de la sainte milice.

Et dans leurs rangs se distinguait maint jeune patrice romain, confié par ses parents pieux aux mains de l'homme de Dieu.

Æquitius avait offert Maur son fils bien-aimé, et Tertullus, noble romain, l'innocent et tendre Placide.

Benoît les aimait d'un amour d'élection ; jamais il ne les quittait. Maur, jeune encore, mais d'une maturité précoce et sainte, était l'aide et le soutien du maître. Placide était enfant : il en avait les charmes et non point les défauts.

***

Un jour donc, j'en viens à mon sujet, dans l'un des douze monastères, il y avait un moine distrait qui ne pouvait rester en oraison. A peine ses frères s'y mettaient-ils, que lui se levait aussitôt ; il sortait, allait çà et là, s'occupant de choses futiles.

Son abbé le reprit, le gourmanda encore ; puis il le conduisit à Benoît. Mais les reproches et les admonitions du saint ne produisaient aucun effet : deux jours à peine il en tenait compte, puis il recommençait.

Digitized by Google

Benoît enfin dit à l'abbé du délinquant : J'irai et je le corrigerai.

Il vint, à l'heure dite, au moment où les frères, terminant la psalmodie sacrée, commençaient l'oraison.

Mais, que vit-il ? horreur ! — Au côté du moine vagabond, il aperçut un petit monstre noir qui le tirait dehors par le bord de son vêtement.

— Voyez-vous maintenant, dit-il à Pompéien, l'abbé du moine, et à Maur, serviteur de Dieu, voyez-vous quel est celui qui entraîne ce moine dehors ?

— Non, nous ne voyons rien.

— Prions, mes frères, afin que vous aussi vous puissiez voir ce que je vois.

Et l'on pria deux jours.

Maur put voir alors ; mais Pompéien ne vit jamais rien.

Le lendemain, l'oraison terminée, Benoît sort et trouve le pauvre moine dehors.

Aussitôt, de sa verge, il le frappe, pour punir l'aveuglement de son cœur.

Dès ce jour, la tentation n'eut plus de prise sur lui ; il demeura à l'oraison et s'y appliqua avec zèle. L'antique ennemi était vaincu, chassé loin des pensées du moine, comme si lui-même il eût reçu le coup.

***

Et la morale de cette histoire ? — Mes frères, la voici.

Mortifiez votre corps afin de libérer votre âme.

Dans la prière, ne cherchez point vos aises, sinon, vous ne prierez point.

Restez à genoux, debout ; endurez, souffrez quelque chose : vous n'en prierez que mieux.

Et s'il vous survient quelque apathie, quelque dégoût, quelque difficulté, — secouez votre corps, le vieil ennemi ; resserrez-lui le frein.

Frappez un bon coup, et vous le réduirez. Il reprendra le mors, se soumettra au joug, et l'âme, la chère âme triomphera.

Le vieux Satan craint la verge du chrétien vigoureux.

Digitized by Google

LES ORIGINES DE LA FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION EN OCCIDENT.

AVEC les froids de décembre, la neige est descendue des cieux pour couvrir de nouveau d'une blanche parure nos campagnes, d'un chaud manteau de laine nos moissons à peine nées. Comment ne pas se reporter par la pensée vers Celle dont le vêtement est éclatant et pur comme la neige, vers cette montagne aux cîmes élevées, sur les sommets de laquelle, suivant l'expression du prophète (1), jamais la neige ne fit défaut ? Saluons-la donc immaculée avec l'Église, et reconnaissons le choix admirable fait par la Providence pour la date d'une solennité si chère à la piété de notre siècle, si radieuse au milieu des froides ténèbres que nous traversons.

On a beaucoup dit, beaucoup écrit dans ces derniers temps sur tout ce qui touche à la fête et au dogme de l'Immaculée Conception. Un point toutefois est resté obscur de l'aveu de tous : les auteurs ne peuvent s'entendre lorsqu'il s'agit de fixer l'époque de l'introduction de la nouvelle solennité dans l'Église d'Occident. C'est de ce sujet, qui offre à lui seul un intérêt spécial, que nous entretiendrons nos lecteurs. Nous n'avons pas, il est vrai, de documents nouveaux propres à jeter du jour sur la question ; mais nous avons remarqué le peu de profit tiré des pièces déjà publiées, et d'autre part les découvertes ultérieures ne sauraient que confirmer et mettre davantage en lumière les conclusions que nous pourrons exposer brièvement dans ce simple aperçu. Nos lecteurs pourront remarquer la part capitale ménagée par la Providence à l'Ordre bénédictin dans l'institution de cette glorieuse solennité de la mère de Dieu.

Le premier document authentique publié jusqu'à ce jour touchant l'institution de la fête de la Conception dans le patriarcat d'Occident, est une lettre écrite en 1129, par Osbert, prieur de Westminster, à Anselme, abbé de Saint-Edmond, et neveu du grand archevêque de ce nom (2).

Osbert félicite d'abord ce dernier de son zèle infatigable à répandre en différents pays du monde l'amour et la dévotion envers la Mère de Dieu (3).

1. Jerem. XVIII, 14.

2. Cette lettre, extraite d'une publication anglaise antérieure à l'année 1854, a été étudiée et répandue dans le public par un article du savant et regretté P. V. de Buck dans les *Études de théologie*, t. II, 1860. Nous profiterons de cette intéressante dissertation, encore trop peu connue, tout en nous permettant d'émettre sur l'un ou l'autre point secondaire une opinion différente de celle de l'auteur.

3. Pour comprendre cet éloge, le lecteur doit savoir qu'Anselme, quoique d'un âge encore peu avancé, avait déjà traversé plusieurs fois l'Europe. Il avait d'abord accompagné son oncle à son retour d'Italie lors du premier exil de celui-ci; puis, après la mort du saint archevêque, il s'était vu appeler à Rome par le pape qui lui conféra la dignité d'abbé de Saint-Sabbas, et peu

Digitized by Google

Mais là ne se bornait pas l'activité d'Anselme ; d'après Osbert, c'est aussi par ses soins qu'en beaucoup d'endroits on célébrait déjà en 1128 la fête de la Conception, entièrement inconnue aux siècles précédents. Nous n'examinons pas ici jusqu'à quel point cette assertion était conforme à la vérité; il nous suffit de savoir que, dans la pensée des moines anglais, ils se croyaient réellement les premiers à célébrer la nouvelle solennité. D'ailleurs, nous n'avons même pas besoin de cet aveu formel de leur part ; comment en effet n'auraient-ils pas cherché à fournir à leur pieuse initiative l'appui d'une tradition déjà existante, s'ils en eussent eu connaissance (1) ? Il nous semble fort incertain toutefois qu'Anselme ait puisé à cette source l'idée de la nouvelle fête. Nous aimons mieux voir dans cette idée un produit naturel de la transformation intellectuelle, ascétique et liturgique qui fait réellement du XIIe siècle le milieu des deux grands versants de l'histoire de l'Église, une nouveauté inspirée par la dévotion envers la Mère de Dieu, que nous voyons prendre à cette époque un développement de formes extérieures inconnu aux âges précédents. Le caractère du jeune Anselme n'est pas fait pour écarter une telle supposition : il avait hérité de la tendre piété du grand archevêque de Cantorbéry envers la Vierge, et s'il ne reçut pas en partage peut-être la même largeur de vue, la même grandeur d'âme, rien cependant ne le rend indigne, aux yeux de l'histoire, d'avoir pris l'initiative du nouvel hommage liturgique rendu à la Vierge.

Quels furent ces endroits privilégiés (2), qui eurent l'honneur de préluder par leur exemple à l'adoption de la nouvelle fête dans l'Église d'Angleterre? Il semble probable, d'après le texte même de la lettre d'Osbert, qu'Anselme depuis plusieurs années déjà avait réussi à réaliser son pieux dessein dans les contrées où il avait séjourné, et particulièrement en Normandie. Jusqu'ici toutefois, aucun document authentique ne vient confirmer cette supposition.

Du moins, dès qu'il se vit fixé à Saint-Edmond, il ne dut pas tarder à mettre son projet à exécution. La loi sévère qui réserve au Siège apostolique l'institution des nouvelles solennités n'était encore qu'à la veille de s'imposer aux Églises d'Occident. D'un autre côté, l'influence du nouvel abbé sur le roi Henri n'avait dû éprouver aucune difficulté à faire agréer son dessein par le souverain, puisque Osbert nous apprend que l'abbé Hugues

après le députa comme légat à la Cour d'Angleterre. Devant la résistance des prélats et du roi, l'envoyé de Pascal II dut se résoudre à faire un nouveau voyage à Rome, suivi d'un séjour forcé de près de quatre ans en Normandie. Fixé enfin définitivement en Angleterre, il accompagna encore en 1123 l'archevêque Guillaume de Corbeil à Rome, où celui-ci se rendait pour faire confirmer son élection.

1. A ce propos, le P. de Buck a émis l'hypothèse que l'abbé Anselme avait connu, dans le monastère de Saint-Sabbas, cette fête célébrée depuis longtemps déjà par les Grecs. Le monastère de Saint-Sabbas, en effet, avait été fondé au VIe siècle pour deux cents moines grecs.

2. Et in multis locis celebratur ejus vestra sedulitate festa Conceptio, quam antiquitus apud patres veteres celebrare non consuevit christiana religio. (*Étud.* pag. 82, not.)

Digitized by Google

de Reading célébrait aussi la nouvelle fête à la prière du roi (1). A ces deux premières abbayes se joignit, vers le même temps, le célèbre monastère de Saint-Alban, alors gouverné par le pieux abbé Geoffroy de Gorran. Enfin, dès qu'Osbert, l'ami d'Anselme, se vit promu à la charge de prieur de Westminster, il songea aussitôt à introduire la fête de la Conception dans le Calendrier de l'abbaye. Ses efforts furent couronnés de succès ; au mois de décembre 1128 la solennité commença avec toute la pompe et l'entrain des plus grands jours. Tous cependant n'étaient pas également satisfaits. Osbert avait des envieux : le jour même de la fête, ceux-ci se rendirent auprès de deux évêques peu dignes de ce nom, Roger de Salisbury et Bernard de Saint-David, qui se trouvaient par hasard dans le voisinage, et après avoir reçu d'eux la promesse de voir interdire au prochain concile cette tradition sans exemple dans le passé, rentrèrent à l'abbaye où les moines malgré tout achevèrent dans l'allégresse la solennité commencée. Osbert néanmoins n'était pas sans crainte ; aussi croyait-il devoir prévenir Anselme, en lui faisant connaître les dispositions favorables des deux hommes les plus remarquables de l'Église d'Angleterre à cette époque, Gilbert l'Universel, sacré récemment évêque de Londres, et Hugues, abbé de Reading. Avec leur appui, croyait-il, on serait à même de tenir tête à l'opposition lors du prochain concile de Londres.

Le silence complet de l'histoire à ce sujet nous donne lieu de croire que les deux évêques gagnés par les moines de Westminster n'osèrent s'élever publiquement contre une institution qui réunissait ainsi les suffrages du roi et des membres les plus éminents du concile. La fête de la Conception était donc établie dans l'Église d'Occident. Le 8 décembre 1128, on la célébrait déjà en plusieurs lieux, par les soins d'Anselme le Jeune, neveu du saint archevêque de ce nom. Enfin, l'Angleterre (2), et plus spécialement les grands monastères bénédictins de Saint-Edmond, de Reading, de Westminster et de Saint-Alban, furent les premiers sanctuaires témoins de cette nouvelle solennité de la Mère de Dieu.

***

1. Et vir vitæ venerabilis domnus Hugo, abbas Radingensis, qui hanc festivitatem prece etiam regis Henrici solemniter celebrat. (*Étud.* Ibid.)

2. L'antique calendrier napolitain du IXe siècle marque bien au 9 décembre : *Conceptio S. Annæ B. Mariæ Virginis*, mais la date même assignée à la fête, non moins que son titre liturgique, prouve manifestement l'origine orientale de cet usage. Or, on sait que l'Église grecque célébrait déjà longtemps auparavant la fête de la Conception, et que les contrées méridionales de l'Italie ressortissaient en ce temps du patriarcat de Constantinople, dont elles ne tardèrent pas à quitter peu à peu les coutumes en passant de la domination grecque au patriarcat d'Occident par suite de la conquête des Normands.

Quant aux prétentions de l'Espagne à ce sujet, elles sont fondées sur un passage d'une Vie de saint Ildephonse dont l'authenticité, en cet endroit particulièrement, n'inspire nulle confiance à l'historien sérieux, et sur une interprétation fausse d'un décret du roi Evergise qui ordonne de chômer la fête de la Conception de Sainte Marie, c'est-à-dire la fête de l'Annonciation, désignée ainsi dans le style liturgique de l'époque.

Digitized by Google

De l'Angleterre, où il avait pris naissance, le nouvel usage ne tarda pas à se répandre sur le continent. La Normandie, dès l'année 1130, vit le vénérable Hugues d'Amiens, l'ancien abbé de Reading, s'asseoir sur le siège archiépiscopal de Rouen. Nul doute que le grand pontife n'introduisit vers cette époque la fête de la Conception, qui déjà peut-être était célébrée dans quelques églises particulières. Du moins depuis lors cette solennité devint populaire dans toute la contrée, et la qualification de Fête aux Normands (1), sous laquelle nous la voyons désignée dans la suite, montre suffisamment combien fut prompt et éclatant l'empressement des Églises de Neustrie à saisir cette nouvelle occasion de témoigner de leur dévotion traditionnelle envers la Vierge.

Vers le milieu du siècle, la Conception de Notre-Dame était dévotement célébrée par le peuple chrétien dans presque toute l'étendue du royaume de France (2). Elle avait pénétré jusqu'en Allemagne; et le biographe de saint Vérémond, abbé d'Irach en Espagne, nous apprend que vers cette époque elle fut alors célébrée pour la première fois dans ce pays. La Belgique ne demeura pas en arrière; les livres liturgiques et les chartes de cette époque témoignent également de son zèle à payer à la Mère de Dieu ce nouvel hommage (3).

Cependant plusieurs membres du clergé témoignèrent le désir de voir paraître quelque ouvrage traitant de la nouvelle solennité, où l'on pût au besoin puiser des arguments pour répondre aux adversaires qui commençaient déjà à s'élever de différents côtés. Ce fut pour répondre à une demande de ce genre, exprimée par le prieur Guérin de Worcester, qu'Osbert composa son écrit sur la Conception de la Bienheureuse Vierge, dont l'éditeur anglais n'a cru devoir livrer au public que la lettre qui lui sert de préface.

Malheureusement, vers cette même époque, on crut bien faire, pour donner de l'autorité à la nouvelle fête, d'imaginer certaines révélations mystérieuses, toutes plus invraisemblables les unes que les autres, et dont le détail se trouve à la fin des œuvres de saint Anselme. Le plus célèbre et le plus populaire de ces récits est celui de la prétendue apparition faite à un certain abbé Helsin peu après la conquête de l'Angleterre par les Normands. Le chanoine de Bayeux, Robert Wace, mit en vers la légende; les églises qui adoptaient la nouvelle fête, acceptaient en même temps le récit fabuleux de l'événement qui avait, disait-on, donné lieu à son institution. Ce fut à l'aide de ces moyens regrettables en soi, mais dont la Providence sut se servir, que la fête de la Conception pénétra vers 1145 dans l'antique et sainte Église de Lyon.

1. Festum Normanorum, Festum nationis Normanicæ.
2. Cf. L'acte capitulaire d'Attou, prieur de la Réole en 1154 (*Gall.*, *Christ.* t. I, p. 1198, not.)
3. Cf. Mgr Malou. *L'Immaculée Conception considérée comme dogme de foi*, tome I, p 109 sqq.

Digitized by Google

Jusqu'alors, suivant la remarque de Benoît XIV, on avait accepté la nouvelle solennité sans examiner préalablement si la Vierge avait été exempte du péché originel; il n'était pas question de l'Immaculée Conception. On fêtait la Conception de Marie comme le commencement de son existence, comme on célébra jadis la Conception de saint Jean-Baptiste (1). Les choses eussent pu subsister ainsi, la dévotion des peuples aurait continué sa marche sans soulever le mystère que cachait le nouvel aliment qui lui était offert. Dieu ne le voulut point. A l'origine de cette époque des grandes discussions scolastiques, il permit que cette institution, fort innocente en soi d'après les principes et la pratique encore en vigueur, devînt comme un signe de contradiction pour les plus saints eux-mêmes, afin de révéler à cette occasion une des plus glorieuses prérogatives de la Vierge sa Mère.

Il ne nous est pas possible d'entrer dans la controverse intéressante qui commença dès lors à s'agiter. Chacun connaît la lettre pleine de véhémence adressée par saint Bernard aux chanoines de Lyon. L'abbé de Clairvaux s'en prenait sans doute en premier lieu à l'antique liberté dont usaient les dignitaires du Chapitre primatial des Gaules en adoptant une fête non établie par Rome; mais aussi il ne se faisait pas faute d'attaquer l'institution en elle-même, comme supposant nécessairement l'exemption pour la Vierge de tout péché originel, exemption qui ne semblait au saint abbé ni fondée, ni même soutenable d'après les principes de la théologie. A la même époque le moine Pothon de Prum s'unissait à saint Bernard, et gémissait de voir la plupart des monastères changer la beauté de leur antique éclat en adoptant des nouveautés dangereuses.

Ces adversaires redoutables de la fête de la Conception ne purent atteindre complètement leur but. Ils réussirent néanmoins à retenir l'enthousiasme qui s'était d'abord manifesté. Au commencement du siècle suivant encore, les plus célèbres liturgistes déclareront que la fête ne saurait être permise et qu'il faut prendre des mesures pour l'empêcher. Saint Thomas se contente d'affirmer que l'Église romaine la tolère. Un document remarquable parvenu jusqu'à nous semble faire entendre à nos oreilles le gémissement des âmes pieuses sur l'abolition en certains lieux d'un si grand sujet de joie. C'est le *Traité de la Conception*, attribué parfois à saint Anselme, mais en réalité d'un auteur postérieur à la lettre de saint Bernard. C'est le premier écrit connu qui développe les arguments en faveur de la Conception sans tache de la Mère de Dieu.

D'autres champions surgirent bientôt dans l'arène pour relever le gant jeté par l'abbé de Clairvaux. Le pieux chancelier Pierre Comestor composa un sermon remarquable où il réfuta les arguments de ce dernier. Quelques années plus tard la lutte recommença entre le célèbre Pierre de Celles et

1. Cf. de Buck, p. 87.

Digitized by Google

Nicolas, moine de Saint-Alban. Mais enfin la victoire resta aux défenseurs du privilège de la Vierge, par l'adoption au XVe siècle de la fête de la Conception au sein de l'Église romaine.

Un siècle et demi auparavant l'Angleterre, restée fidèle aux traditions qu'elle avait introduites en Occident, promulguait solennellement, dans le concile de 1328, le décret qui ajoutait définitivement la fête de la Conception aux autres solennités de la Mère de Dieu. Seulement l'erreur qui attribuait à saint Anselme l'œuvre d'Anselme le Jeune, abbé de Saint-Edmond, était en même temps sanctionnée et devait prévaloir jusqu'à nos jours dans l'opinion universelle.

***

En terminant, nous ne saurions passer sous silence la part prise par l'Ordre monastique lorsqu'il s'est agi il y a trente ans de proclamer comme dogme de foi le privilège de la Conception immaculée de la Vierge. Pie IX de sainte mémoire avait interrogé la tradition de toutes les Églises, il avait écouté l'avis des plus doctes et des plus pieux théologiens, il avait prié surtout et réclamé instamment les lumières du ciel. Alors, du sein du cloître muet depuis trop longtemps, une grande voix retentit jusqu'aux oreilles du Père des fidèles: Dom Guéranger, abbé de Solesmes qui, dès son origine, avait mis sa jeune congrégation sous la protection de l'Immaculée Conception de Marie — non sans une intervention directe d'en-Haut, comme son biographe nous le fait soupçonner, — publia un écrit remarquable, écrit auquel Pie IX, selon l'expression du cardinal Pie, renvoyait encore à la veille de la définition « comme à la pièce la plus convaincante qu'on ait produite sur la matière ».

Pie IX, hésitant jusqu'au dernier moment, ne fut complètement rassuré sur la possibilité de la définition que par l'argumentation pressante du grand moine. C'est à ce fait très certain que faisait allusion Mgr d'Oultremont, évêque du Mans, en disant que « l'Église était venue cueillir sur les lèvres de son fils la forme même de la définition dogmatique ».

Enfin, grâce à une délicate attention du Pontife reconnaissant, Dom Guéranger fut le premier prélat français qui promulgua dans son Église la définition de l'Immaculée Conception. C'est ainsi que le grand restaurateur de l'Ordre monastique reprenait et couronnait en 1854 l'œuvre commencée au XIIe siècle par ses devanciers sous les voûtes de Saint-Edmond de Reading et de Westminster.

Digitized by Google

LE DIMANCHE.

DIEU fit le monde en six jours, et il se reposa le septième.

Dieu donna à l'homme six jours, et il se réserva le septième.

Le dimanche est le *jour du Seigneur*, *dies dominica.* Ce jour est son bien. En ce jour, il entend être servi et honoré par l'homme.

Qui le dérobera à Dieu ?

***

Je ne parle ici qu'à ceux qui observent le dimanche, vont à la messe, et s'abstiennent d'œuvres serviles.

Et je ne crains pas de dire à un grand nombre d'entre eux : Mes frères, apprenez à *sanctifier* le dimanche.

« Souviens-toi de *sanctifier* le jour du Sabbat ! »

***

On ne *sanctifie* pas le dimanche si l'on en fait un jour de plaisirs et de distractions mondaines.

On ne *sanctifie* pas le dimanche par des voyages, des excursions.

On ne *sanctifie* pas le dimanche en le passant comme un autre jour, à ses occupations ordinaires.

On ne *sanctifie* pas le dimanche par une simple messe basse, entendue par acquit de conscience, sans plus s'occuper ensuite du Seigneur ni des actes par lesquels il entend être servi.

***

Le dimanche est un jour de *repos pour le corps.*

Mais on oublie souvent qu'il est un jour de *travail pour l'âme.* — Je dis mal : la prière est un repos à qui sait en user.

***

Faites donc, mes frères, faites du dimanche un jour de repos pour vos corps. Le Seigneur, dans sa bonté, vous accorde cette trève à la loi du travail . profitez-en. Votre corps l'exige.

N'allez pas vous ingénier à l'épuiser par le plaisir plus encore que par le travail.

Digitized by Google

Le voyage, la chasse, les réunions bruyantes sont de vraies fatigues.

Reposez-vous en famille.

***

C'est au tour de votre âme à agir.

En ce jour, mettez-la en possession de tous ses droits.

Ne craignez rien. La prière n'a rien de dur. Apprenez à prier, priez avec l'Église et vous verrez.

Priez avec l'Église!

Il n'y a que depuis que l'on ne prie plus avec l'Église que l'on n'aime plus à prier.

Et à mesure que l'on revient aux prières de l'Église, que l'on prie, que l'on chante avec les ministres du Sanctuaire, la prière redevient douce, attrayante, réconfortante.

***

Le dimanche donc, ô fidèles, n'y manquez point, allez à l'office du matin et à l'office du soir.

Le matin, vous irez à la *Messe paroissiale.* Allez-y en famille, officiellement, avec tous les vôtres groupés autour de vous : car c'est l'acte important de la journée. Il faut que tout le monde vous y voie; il faut que vos enfants apprennent à considérer cette assistance comme un devoir sacré.

Vous y chanterez les louanges de Dieu, sous la conduite de votre pasteur; vous y écouterez sa parole; vous y prendrez part au sacrifice solennel, offert pour vous et pour vos enfants, d'après les lois antiques de la sainte Église.

Et si cette Messe solennelle se chante trop tard pour que vous puissiez y communier, ce qui serait entièrement conforme aux vœux de l'Église, vous assisterez dès l'aube à une autre messe, et à la communion de cette messe vous recevrez le Corps du Seigneur qui viendra vous sanctifier et vous unir à lui pour toute la semaine qui va commencer.

***

Après-midi, vous irez à vêpres; c'est l'office du soir. Il faut que les fidèles y assistent comme à l'office du matin.

Nos pères savaient par cœur les psaumes de vêpres, et ils les chantaient.

Nous, qui ne les savons plus par cœur parce que dans notre jeunesse on a négligé de nous les apprendre, nous prendrons un ves-

Digitized by Google

péral ou un paroissien, et nous chanterons aussi. — Nos enfants les sauront par cœur.

Et en revenant aux vêpres que, depuis bien longtemps peut-être, nous avions délaissées, nous y entraînerons d'autres fidèles.

Le clergé, consolé et encouragé par notre zèle, fera tout pour rehausser ce bel office du soir. Il apprendra à nos enfants à chanter; il invitera nos jeunes gens à servir à l'autel, à porter des flambeaux en grand nombre, à faire monter vers le ciel les nuages parfumés de l'encens.

Et notre conscience nous dira un jour : « Vous avez bien mérité de Dieu et de son Église, en aidant à faire revivre un des offices les plus antiques et les plus touchants de la sainte tradition catholique.

***

Le dirai-je ?

Ce qui prive bien des fidèles du bel office de vêpres, ce sont leurs réunions de famille.

Sommes-nous contraires à ces réunions ? — Nullement. Elles sont bonnes et excellentes, pourvu qu'elles soient chrétiennes.

Ce que chacun serait prêt à faire en son particulier, pourquoi ne le ferait-on pas ensemble ?

Rien de plus simple.

Que le maître de la maison prévienne ses hôtes, au moment voulu. Et faisant trève, pour un instant, aux conversations, quelque agréables qu'elles soient, tous s'en iront rendre à Dieu ce qui est à Dieu, pour revenir ensuite jouir en famille d'un légitime repos.

***

Tel sera donc pour tout bon chrétien l'emploi de son dimanche :

Point de voyages, point de chasse, point de fêtes mondaines.

Communion le matin, grand'messe ensuite, vêpres après-midi ; d'autres exercices religieux encore, si votre piété vous y porte.

Le reste du temps, joies de la famille, douce intimité, plaisirs simples et innocents.

C'est là, mes frères, pour vous tous, le *désir* de l'Église votre mère; croyez-moi, ne restez point en deçà.

Je vous le demande au nom du Dieu que vous servez et duquel vous attendez la récompense.

Digitized by Google

ROME. — NOTES D'UN CARNET DE TOURISTE. (Suite.)

ROME, chaque anniversaire, chaque festivité renouvelle l'amer outrage.

« Vous le constaterez bientôt, nous dirent nos amis: ces soldats hébergés dans les couvents dépouillés et dans les cloîtres historiques; tous les palais pontificaux pris au Pape, sauf la Chancellerie où le ministre Pelegrino Rossi tomba sous le poignard d'un sicaire vendu; les journaux de la Révolution annoncés avec une ostentation canaille sous la colonnade du Bernin et aux barrières de la cour Saint-Damase; les vitrines des photographes et des marchands d'estampes avec leurs images hostiles à la religion et à la Papauté; les *buzzuri* innombrables de la bureaucratie étalant leur fatuité indigente et avide autant que prétentieuse: les congrès de libres penseurs tenant séance dans la ville des Papes; les mascarades provocatrices du carnaval; l'enlèvement du crucifix au sommet du Capitole et au milieu du Colisée des martyrs; le refus systématique de l'*exequatur* des évêques; l'ingérence des tribunaux civils dans les litiges du Vatican, en dépit des garanties: toute cette vexation de détails pleine d'irritations incessantes vous donne du « sang vert », comme dit un proverbe romain. Aucune mesure, nulle convenance n'ont été apportées à l'œuvre d'usurpation.

A deux pas de Saint-Pierre, le fort Saint-Ange est occupé par un poste de bersaglieri qu'on dirait en observation au pied du Vatican.

Le Borgo regorge d'officiers de police, et, par une dérisoire précaution de sûreté, ils font sentinelle aux postes de la demeure des Papes, devenue en toute réalité une prison. La Révolution, sous le masque de la légalité, est la geôlière de Léon XIII.

Durant tout notre séjour dans la métropole du monde chrétien, nous n'avons pu échapper à ces sensations pénibles. Il faut avoir vécu à Rome aux jours de liberté, nous disaient nos amis, pour savoir toute la cruauté du contraste. — La violation de la Cité Léonine est le couronnement de l'usurpation de la ville sainte, ce fiel international des nations catholiques. C'est le soufflet de Nogaret, à chaque moment renouvelé. La Révolution se pavanant, en plumet de bersagliere ou en galons d'officier de sûreté, à côté de la cour de Saint-Damase, peut réjouir un vulgaire carbonaro. Mais il y a une esthétique qui s'impose jusque dans le succès; nul triomphateur ne la viole impunément.

« Dans la vie d'un peuple, une spoliation, a dit Bastiat, peut n'être qu'une tache exceptionnelle, et, dans ce cas, ce qu'il y a de mieux à faire,

Digitized by Google

c'est de l'y effacer le plus tôt possible, malgré les clameurs des intéressés. Comment la reconnaître? C'est bien simple... il faut examiner si la loi accomplit, au profit d'un citoyen et au détriment des autres, un acte que ce citoyen ne pourrait accomplir lui-même sans crime. Hâtez-vous d'abroger cette loi: elle n'est pas seulement une iniquité, elle est une source féconde d'iniquités, car elle appelle les représailles... [1] » Voilà des prémisses d'airain. Il n'est pas besoin, après cela, de tirer les conclusions!

A Rome, aujourd'hui, les sentiments délicats de tous les hommes impartiaux qui savent l'histoire, qu'ils soient libres penseurs ou fidèles, sont continuellement froissés. C'est quelque chose comme le mécontentement de trouver le foyer de ses pères occupé par des étrangers, grâce à quelque surprise juridique. Malgré l'assurance factice qu'il tâche de se donner, le gouvernement italien voit chaque jour le sol se creuser sous ses pieds. Les surexcitations de toutes les heures éclatent, à l'imprévu, ici en furieuses attaques, là en indignation puissante... Les funérailles de Pie IX, l'élection Cocapietri, les bombes de Trente, les manifestations universitaires ne sont que des éruptions partielles de la lave qui bouillonne sans trêve et se concentre pour l'universelle explosion... Les timides décrets des législateurs de Monte-Citorio cachent mal leur double peur: la terreur des irrédentistes républicains et la crainte de l'épée qui vainquit à Custozza. Pauvre croix de Savoie, qui vacille sur le Quirinal, entre ces deux souffles d'angoisse...!

Nous étions entrés à la Basilique... Devant la confession de Saint-Pierre, les cent vingt-deux lampes étoilées formaient une couronne de gloire, vers laquelle les voûtes surhumaines, les piliers, les bronzes, les statues semblaient converger dans la pénombre fauve et vaporeuse des espaces sans borne. La lumineuse sépulture apparaissait comme un symbole de résurrection, d'espérance. Les « trois jours » se prolongeront peut-être... Mais la seule infaillible logique de ce monde, celle des tendances spontanées nées de la toute-puissante concurrence des besoins essentiels de la civilisation, menacée par l'anarchie, ramènera la justice dans la réparation ou bien une expiation dont les coupables seront les victimes plus encore que les complices.

Longtemps nous nous inclinâmes devant l'admirable tabernacle du Saint-Sacrement, à côté duquel dort Sixte IV, dans son riche tombeau de bronze, premier spécimen des sarcophages où l'idée chrétienne est associée aux attributs du paganisme. L'essai nous parut plus splendide qu'heureux.

Nous priâmes devant la sépulture de saint Pierre et de saint Paul, à cet autel élevé au-dessus de leurs corps glorieux, où, seul, leur successeur célèbre le sacrifice de la messe, entouré du cénacle des cardinaux, qui perpétue dans l'Église le Collège Apostolique.

Nous lûmes dans M. Wey: « Les restes mortels de huit Apôtres, de onze

1. *La Loi*, p. 21.

Digitized by Google

Pères de l'Église, de onze saints fondateurs d'Ordres, de trente-cinq Papes canonisés ou martyrs qui ont aussi gardé le corps de saint Pierre, escortent là le chef de l'Église, et attendent la résurrection sous ces voûtes où dormiront ses successeurs aux pieds de l'ancêtre commun.

« Enfin, pour rapprocher les distances d'une chronologie aussi longue, lorsque le Pape célèbre les saints mystères, autour de lui la cohorte des martyrs contemporains des apôtres se presse au-dessus des fidèles, car les énormes colonnes en bronze qui portent les baldaquins du grand autel ont été remplies des ossements exhumés des catacombes vaticanes, quand on acheva de les défaire pour fonder le temple triomphal. » (P. 304.)

Jamais nous ne comprîmes mieux qu'en ce lieu et en ce moment la parole du grand Paul: « Vous êtes édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, et ce fondement est le CHRIST. »

Tous les siècles repassèrent devant mon esprit: le pontificat de Léon XIII s'ajoutait au suprême sacerdoce des 265 papes qui l'ont précédé, à l'élection de Pierre qui fut du CHRIST, et du CHRIST qui, par les prophètes et les patriarches, « remonte jusqu'à Adam qui fut de Dieu ». Tout ce qui a été professé, affirmé en dehors de cette Église que JÉSUS-CHRIST a bâtie sur Pierre ne peut être du CHRIST. Cela est simple comme Dieu et lumineux comme la vérité... — Je priai pour tant de nobles âmes, victimes inconscientes de Luther. J'avais lu sur la chaire de saint Pierre cette inscription d'Alexandre VII: *Prima sedes, fidei regula, Ecclesiae fundamentum.* N'était-ce pas, en deux mots, toute la démonstration de la divinité de l'Église?

Nous admirâmes, dans ces grands aspects, ce temple qui, malgré l'étrange goût de quelques-uns de ses architectes et sa façade de Maderna percée de fenêtres banales, reste la cathédrale de la catholicité. Nulle image mesquine n'y distrait la pensée, n'y heurte le regard: la divine Eucharistie adorée dans une chapelle qui serait une superbe église; les autels de la Mère de Dieu et des Patrons de Rome, avec leurs mosaïques, inimitables reproductions des toiles immortelles; les statues des fondateurs d'Ordres: tout dans le grand sanctuaire porte un cachet de grandeur, de durée et de simplicité finale, grâce à l'harmonie de l'encadrement général et des lignes enveloppantes, malgré l'irrégularité notable de certaines parties et la complication fastueuse des décors. Ce qui est sûr, c'est que nulle part je n'ai senti Dieu aussi présent qu'à Saint-Pierre.

Lorsque nous sortîmes, les rayons du soleil couchant se répandaient comme un fleuve de flamme sous le dôme, dont les scintillements agrandissaient à l'infini les orbes concentriques: leurs reflets se teignaient de nuances sans nom, en glissant sur les ors, sur les arabesques et les stucs des triples corniches, où passaient en ce moment, comme une fantastique escouade de nains, quelques-uns des zingueurs et des tapissiers qu'abrite à cette hauteur immense, avec toute leur famille, la cyclopéenne terrasse de la lanterne... Le soir venait. Dans le palais vatican, un de nos compagnons nous

Digitized by Google

indiqua la lampe qui veillait dans les appartements de Léon XIII... Au-dessus, les fenêtres de l'Em. Jacobini étaient pareillement éclairées... Bien tard dans la nuit, nous dit notre ami, les flambeaux illumineront les hautes croisées: parfois, à l'aube ils brillent encore... Nous contemplâmes, émus, ces chambres où le pontife de la chrétienté vouait ses nuits au labeur et à la prière, pour le salut et le service du monde. Un si vaste et mélancolique abandon enveloppait ce travail auguste..! Des larmes mouillèrent nos yeux, et du plus profond de nos cœurs jaillit l'invocation sainte: *Domine, salvum fac Pontificem nostrum!* L'un de nous répéta les paroles de l'inscription funéraire écrite par Charlemagne pour le pape Adrien, enseveli dans l'atrium de Saint-Pierre, et que nous avions lue tout à l'heure dans Grégorovius, en sa latinité naïve:

...Populos dogmate sancto
Imbuit, et cunctis pandit ad astra viam
Te clerus, Populus magno dilexit amore
Omnibus unus amor, optime Præsul, eras...! (1).

Après trois journées consacrées jusqu'à la nuit à visiter les églises et les musées, nous reçûmes de bon matin un aviso qui nous remplit de filiale joie. Sa Sainteté daignait nous recevoir en audience particulière le soir, vers 7 heures, au retour de la promenade des jardins. — Pour nous préparer l'esprit à cette faveur insigne, l'un de nous proposa de visiter, dans la matinée et l'après-midi, le mont Palatin et les ruines des Palais des Césars. C'était une belle pensée. Avant de monter au Vatican, il devait faire bon de parcourir, dans ses maîtresses lignes, le mont Palatin, centre des Sept Collines, où avait pris naissance la fortune de Rome à laquelle les pontifes maximes, ces « consuls de Dieu », comme une antique inscription a nommé saint Grégoire le Grand, avaient apporté une deuxième et plus glorieuse immortalité....

La journée était splendide entre toutes, et bien faite pour notre double pèlerinage.

Le soleil romain ceignait de clartés rutilantes le Colisée, les arcs de triomphe de Titus, de Sulpice Sévère et de Constantin, le Forum que nous avions traversé la veille, et ravivait, sous le *velarium* foncé d'un ciel sans nuage, la patine mordorée dont les siècles ont paré ses ruines féeriques. — On aime à se représenter, par une pareille journée, le « Printemps sacré » sortant d'Albe-la-Longue pour fonder la colonie qui devait s'appeler *Roma.* Sans doute sous une lumière aussi éclatante, Camille, après les Gaulois vaincus, environnait de tours fortifiées la montagne Capitoline et Sylla y sacrait le sanctuaire où Domitien devait faire placer la statue d'or massive de Jupiter, et, vainqueur entre les vainqueurs, Paul Emile triomphait de Persée, pendant trois jours entiers, avec un faste que Jules César même ne put surpasser....

(1). *Tombeaux des Papes:* Inscriptions.

Digitized by Google

Notre cicerone, un jeune docteur hollandais, successeur de l'éminent docteur Schaepmann, récemment appelé de sa chaire d'histoire ecclésiastique dans le Parlement de son pays, était un archéologue *di primo cartello.* Il connaissait son Palatin presque aussi bien que le savant commandeur Pietro Rosa qui, au milieu des jardins Farnèse, mit huit années à exhumer et à reconstituer la royale montagne. — L'aimable antiquaire nous arrêta au-dessus du Forum Boarium, juste à l'endroit où Rosa avait mis à nu, au point précis signalé par Tacite (*Annal.* XII, 24), la massive maçonnerie de tuf poreux qui portait la *Roma quadrata* de Romulus.

Nous lûmes là, d'une voix bien émue, ce passage sur Rome de M. Francis Wey:

« Quand on s'assied en regard de l'Aventin, résidence de Rémus et des Fabii, sur les restes faciles à franchir du Pomoerium de Romulus, il est permis de s'imaginer qu'en ce lieu même, pour avoir dédaigneusement escaladé la muraille naissante, le frère du premier roi de Rome fut abattu par son jumeau qui s'écria: « Ainsi périsse quiconque franchira ce mur!.. » C'est au-dessus de la caverne de Cacus illustrée par Hercule, et non loin du figuier ruminal *(nourricier)* que la tradition plaçait la chaumière du berger Faustulus, couverte de roseaux, selon Denys d'Halicarnasse, du vivant de qui l'on montrait et la figure et la cabane pieusement conservées. Au nord-ouest de la porte Mugone, à l'endroit même indiqué par Tite-Live, on vient d'exhumer le péribole du temple dédié à Jupiter Stator par le fondateur de Rome lorsque le Dieu fit reprendre l'offensive aux Romains qui fuyaient. Du temps de Pline, la statue de Célie s'élevait tout contre ce temple, reconstruit par Régulus, après la guerre des Samnites. Plus à l'orient et près de la voie Sacrée, à droite du temple de Vesta, les ruines de Castor et de Pollux marquent la place où pour la première fois ont apparu les Dioscures. Si l'on creusait indéfiniment dans le tuf de ce mamelon qui a servi à dénommer tous les palais du monde, je me persuade qu'on finirait par retrouver la colonne arcadienne du roi Evandre. » (Page 380).

(A continuer.)

Dr Van Weddingen.

Digitized by Google

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

LE CARDINAL CELESIA, ARCHEVÊQUE DE PALERME, MOINE BÉNÉDICTIN.

PARMI les illustres personnages que Sa Sainteté Léon XIII revêtira de la pourpre au prochain consistoire, l'Ordre de Saint-Benoît compte un de ses fils les plus dévoués, Mgr l'archevêque de Palerme, Dom Celesia. Nos lecteurs nous sauront gré de leur offrir quelques détails sur les mérites de la vie de cet humble moine, arraché à sa chère cellule pour répandre du sommet des dignités ecclésiastiques la lumière de ses vertus sur la sainte Église de Dieu. Nous les devons à un moine du Mont-Cassin, Dom Placide Mauro, disciple dévoué et reconnaissant du futur cardinal, et à Dom Anselme Caplet, moine de Saint-Paul hors les Murs à Rome.

Dom Michel-Angelo Celesia naquit à Palerme, le 13 janvier 1814, de la noble et chrétienne famille des marquis de San Antonino. Jeune encore il fut recueilli dans le monastère bénédictin de San Martino delle Scale, près de sa ville natale, et eut le bonheur d'y émettre les vœux monastiques le 11 janvier 1835, à l'âge de 21 ans. Ses débuts dans la carrière religieuse furent empreints de cette maturité et de cette énergie qui devaient plus tard s'élever jusqu'à l'héroïsme. Peu après sa profession il fut appelé à remplir la charge importante de maître des novices et plus tard, celle de professeur de philosophie. Mais il ne devait pas longtemps jouir de la calme stabilité dans son cher monastère de San Martino. A peine âgé de 32 ans, Dom Celesia fut élu par la diète de Florence (1846) prieur claustral du monastère de Saint-Placide à Messine; en 1847 il passa à celui de Militello en Sicile, où règne encore le souvenir de ses vertus et de son savoir. Bientôt après, en 1850, un décret pontifical le désigna comme abbé ordinaire du Mont-Cassin. Le jeune moine comptait à peine 36 ans.

Sans doute que l'excellence de son administration à Messine et Melitello attira sur lui l'attention du Saint-Siège. Et certes, le gouvernement du nouvel abbé justifia pleinement ce choix. Restaurateur et gardien vigilant de la discipline claustrale, l'abate Celesia se fit aussi remarquer par son zèle apostolique. Sa présence au Mont-Cassin fut une bénédiction pour tout le territoire dépendant de l'illustre monastère. Voyages apostoliques, lettres pastorales, œuvres de charité, rien ne fut négligé par l'infatigable prélat pour faire refleurir la discipline ecclésiastique et l'instruction religieuse, et pour soulager la misère. Il dota la ville de San Germano d'un établissement des Sœurs de la Charité, et le vénérable abbé, témoin de la joie et de

Digitized by Google

la reconnaissance de son peuple, appela le plus beau jour de sa vie celui où les Sœurs furent reçues dans la petite ville en véritable ovation triomphale.

Cependant trois années plus tard le digne prélat se vit appelé à Rome par le Chapitre général de Pérouse. Pendant deux ans il y remplit la charge de procureur-général de la Congrégation du Mont-Cassin. Le 23 mars 1860, le Souverain Pontife décerna à Dom Celesia un nouveau témoignage de haute approbation en lui confiant l'évêché de Patti en Sicile. Les tristes circonstances que l'Église traversait alors en ce pays ne permirent pas au nouvel évêque de prendre possession de son siège; force lui fut de résider à Palerme et de diriger de là son bien-aimé troupeau. Mais que peut la distance pour empêcher l'expansion du feu de la charité apostolique? Il semblait que la triste situation eût redoublé les forces de l'évêque exilé. Personne ne le surpassa en fidélité aux enseignements du Siège apostolique, en vaillance pour combattre tantôt l'athéisme impie et ouvertement hostile, tantôt les faiblesses de ceux qui ne cherchent à sauver le présent qu'en recourant à des compromis. *Obedire Deo magis quam hominibus*, telle était la devise que l'héroïque champion de la vérité opposait aux uns et aux autres comme un bouclier impénétrable. Invincible dans la défense, énergique dans l'attaque, Mgr Celesia devint le point de mire des haines et des violences sectaires. Exilé de son diocèse, il fut banni de la Sicile même, et se retira dans la Ville éternelle après avoir écrit à son troupeau fidèle une lettre d'adieu, véritable chef-d'œuvre d'éloquence pastorale. Ceci se passait en février 1862.

Rachetant par un redoublement d'activité l'éloignement plus complet où il se trouvait de ses chères ouailles, l'illustre exilé, au milieu des occupations importantes que les œuvres catholiques de Rome offraient à sa science et à sa charité, ne cessa de diriger son cœur et sa parole vers le peuple et l'église de Patti. C'est à cette époque de sa vie qu'il publia sous le nom « *Opere pastorali : Œuvres pastorales* », les plus importants travaux qu'il avait composés durant sa carrière pastorale. Nous aimerions à citer ici, si l'espace nous le permettait, les éloges que les deux plus remarquables Revues d'Italie, « la *Civiltà cattolica* » (quaderno 374, Roma, 19 septembre 1863, p. 713) et la « *Scienza* et *la Fede* », (fasc. 303. Napoli, 16 novembre 1863, p. 223), se faisant l'écho de Rome et de Naples, décernèrent à cette publication de l'illustre évêque. Du reste, ce ne fut pas la seule œuvre du savant auteur. A partir de cette époque beaucoup d'opuscules, la plupart inspirés par les circonstances, furent livrés au public par l'infatigable Bénédictin, et tous reçurent le plus enthousiaste accueil. Parmi ses nombreux travaux il nous suffira de citer l'ouvrage intitulé : « *Lo Spirito de Cattolicismo, ossia considerazioni sopra la vera Chiesa di G. C. : L'Esprit du Catholicisme, ou considérations sur la véritable Église de* JÉSUS-CHRIST », ouvrage remarquable entre tous par la profondeur de la doctrine philosophique et théologique, non moins que par le feu du style et le but apostolique.

Digitized by Google

Cependant Dieu voulut récompenser la constance de son grand serviteur. Après un dur exil qui se prolongea jusqu'au delà de 1868, Mgr Celesia put enfin résider en personne au milieu de son cher troupeau. Son entrée à Patti fut un triomphe. Aimé et vénéré de ses ouailles, le digne pasteur se livra à son apostolique mission avec une ardeur nouvelle, comme s'il eût pressenti son prochain terme. En effet, au consistoire du 27 octobre 1871, Mgr Celesia fut transféré au siège archiépiscopal de Palerme, sa chère ville natale. Chacun se souvient encore avec quel enthousiasme le nouvel archevêque fut reçu dans sa nouvelle Église. De la gare à la cathédrale la route n'était qu'une voie triomphale. Les acclamations accompagnèrent l'humble moine jusque dans la cathédrale. On eût dit une ère de gloire et de paix qui s'ouvrait pour le banni de la veille. Hélas ! ce n'était qu'une réconciliation imparfaite. L'exequatur royal se fit attendre plusieurs années ; et l'archevêque privé de la mense fut contraint d'habiter un pauvre appartement dans le séminaire archiépiscopal. Le moine y respirait plus joyeux, mais l'archevêque s'y sentait persécuté, et le peuple ne put souffrir cet outrage fait à un bien-aimé pasteur. Sur les instances de la noblesse catholique de Palerme, Monseigneur obtint après quelque temps l'entrée de son palais archiépiscopal; mais ce ne fut que pour en être presque aussitôt scandaleusement chassé par ordre du gouverneur. En vain les seigneurs et les familles opulentes de Sicile mirent-ils leurs propres palais à la disposition de l'archevêque; en vain la population dévouée se cotisa-t-elle pour acquérir un palais situé aux abords de la cathédrale, Mgr Celesia qui, en entrant au palais archiépiscopal n'avait voulu qu'affermir son droit, retourna dans les étroites cellules de son séminaire, qui lui rappelaient le parfum de sa jeunesse monastique. Admiré des bons qu'il chérissait et protégeait, il fut craint et haï des méchants dont il combattait les œuvres tout en voulant sauver leurs âmes. Mais rien, même les tentatives de violence et d'assassinat, ne purent un instant faire hésiter l'intrépide lutteur. Chaque année, le 11 novembre, la cathédrale de Palerme célèbre encore avec exposition du Très Saint-Sacrement et chant solennel du *Te Deum*, le souvenir de la protection divine dont l'archevêque fut l'objet alors qu'il échappa comme par miracle à l'arme meurtrière qu'un misérable avait osé décharger sur le vénéré pasteur, en le surprenant de nuit dans un petit village où il se trouvait pour une mission apostolique.

Les œuvres de zèle apostolique qui marquèrent son pontificat à Palerme sont trop nombreuses pour pouvoir être analysées. Contentons-nous d'en citer quelques-unes. L'œuvre belle par-dessus toutes de l'éducation fut l'objet de toute sa sollicitude : il fonda un collège ecclésiastique et de nombreuses associations de jeunes gens, surtout depuis l'encyclique *Humanum genus*. Il conserva à la foi de ses diocésains tout l'éclat et la vigueur des plus beaux âges, et cela malgré les scandales dont nos jours sont les tristes témoins : ses deux dernières lettres pastorales sont d'impérissables docu-

Digitized by Google

ments de son zèle apostolique. Son zèle pour le bien de son clergé et des communautés religieuses confiées à ses soins ne fut pas moindre : témoins l'organisation des *conférences ecclésiastiques*, publiées chaque année, la fondation des *Filles de Marie*, et la nouvelle impulsion imprimée par sa paternelle main au Tiers-Ordre de St-François. Enfin il réédifiait et restaurait les églises dévastées par la révolution et rétablit le culte d'une antique statue d'argent de la Madone, très vénérée jadis, et qui venait d'être mise en vente par des mains profanes. — A ce propos, il ne sera pas inutile de rappeler le culte immémorial professé par les Palermitains envers l'Immaculée Conception de la T. S. Vierge. Bien avant la promulgation du dogme, tous les ans, les principaux de la ville se réunissaient, et la main droite appuyée sur la pomme de leur épée, ils juraient de défendre, même au péril de leur vie, la précieuse prérogative de Marie.

Tel est le grand moine, tel est l'héroïque évêque que Sa Sainteté le pape Léon XIII a choisi pour le revêtir de la pourpre des princes de l'Église. La nouvelle de cette promotion prochaine a été accueillie à Palerme avec une légitime et fière allégresse, et des fêtes splendides se préparent pour recevoir au retour du consistoire l'éminentissime archevêque. Pour nous, nous aimons à retrouver le moine sous la pourpre et nous rendons grâce à Dieu qui ne cesse de choisir pour les élever sur le chandelier de l'Église ceux qui ont commencé par ne vivre que sous le regard du ciel dans la solitude et le silence.

LE CARDINAL GANGLBAUER ET L'ABBAYE DE KREMSMUNSTER.

PENDANT le moyen âge, du moins jusqu'au XIIe siècle, les cardinaux bénédictins formèrent toujours une fraction très considérable, sinon la majorité, du Sacré Collège. Une vingtaine (1) d'abbayes dans l'enceinte de la ville même fournirent continuellement des conseillers et des aides au Saint-Siège; les légats apostoliques et les envoyés extraordinaires étaient très souvent les abbés et les moines de ces maisons de prières. Les abbés de Vendôme en France furent cardinaux de droit, les grandes abbayes de Cluny, de Marmoutiers, de Cîteaux, etc., virent aussi grand nombre de leurs enfants employés aux plus hautes missions et revêtus de la pourpre romaine. Une cinquantaine de moines bénédictins, ou même davantage, montèrent même sur le Siège apostolique.

Depuis que les malheurs du temps avaient amoindri partout le prestige de l'Ordre, le nombre des cardinaux bénédictins diminua. Toutefois la chaîne des cardinaux moines ne s'est guère interrompue, et notre siècle même, à

1. Un document du XIe siècle, imprimé par Baronius (a. 1057), nomme les abbés de vingt grands monastères bénédictins existant à Rome, et en outre les abbés-cardinaux, *abbates cardinales*, de Saint-Paul et de Saint-Laurent.

Digitized by Google

côté de deux papes bénédictins, a vu un nombre assez considérable de moines revêtus de la pourpre (1). A présent cependant, au moment où l'Ordre se relève partout, le nombre des cardinaux semble devoir s'accroître. Aux Éminentiss. D. Pitra et D. Sanfelice, le Saint-Père vient d'ajouter deux nouveaux cardinaux bénédictins, D. Celesia, archevêque de Palerme, et D. Célestin Ganglbauer, ancien abbé de Kremsmunster et depuis prince-archevêque de Vienne (Autriche).

Ce vénérable prélat naquit en 1817, fit sa profession religieuse à l'abbaye de Kremsmunster en 1847 et en devint le 69me abbé en 1876, un an avant le IIe centenaire de l'abbaye. C'est depuis 1881 qu'il occupe le siège de la ville impériale illustré déjà une fois, au XVIIe siècle, par un abbé de Kremsmunster. Le nouveau cardinal, quoiqu'il se fût distingué pendant de longues années dans l'école abbatiale de son monastère, n'a publié, que nous sachions, aucun travail littéraire; il est connu surtout comme administrateur et a donné des preuves nombreuses de son talent, de son tact et de ses hautes vertus dans ses fonctions de directeur des jeunes élèves. Depuis 1875 il avait été prieur de l'abbaye.

A cette occasion il nous sera permis de dire quelques mots de l'abbaye de Kremsmunster.

Kremsmunster fut fondé par le duc Thassilon II, qui, plus tard, vaincu et dépossédé par Charlemagne, termina ses jours sous le froc bénédictin. Cette abbaye était primitivement située dans le diocèse de Salzbourg; plus tard elle fit partie de celui de Passau. Les premiers moines vinrent de l'abbaye de Nieder-Altaich, qui a fourni tant de personnages illustres et de saints.

Pour se rendre compte de l'activité grandiose de Kremsmunster il suffit de lire l'ouvrage de D. Hagn (2). Tout ce pays, habité alors par des Slaves, a été évangélisé par ce monastère qui en était le centre religieux et social; c'étaient ces moines qui le parcouraient dans tous les sens, qui établissaient des églises, des baptistères. Nous pouvons constater une action analogue chez bon nombre de ces monastères antiques qui s'étaient comme partagé entre eux les pays encore païens et où la foi venait d'être détruite par les invasions barbares, mais il y en a peu où une influence aussi étendue puisse être constatée avec la même abondance de détails certains.

Après deux siècles (v. 900) cependant, ce centre imposant succomba aux coups des Hongrois, et quand après quelque temps il put se reconstituer, il

1. A proprement parler, les cardinaux des anciens Ordres religieux ne portent point la pourpre, mais la couleur de leur habit respectif; seulement la calotte et les bas sont rouges. Pour des raisons particulières cependant, les papes leur octroyaient parfois l'autorisation de porter la pourpre : ainsi le cardinal Philippe de la Chambre, issu de sang royal et ancien abbé de Corbie († 1550) et le grand Grégoire Cortès, abbé de Saint-Benoît de Mantoue, un des principaux promoteurs de la réforme catholique du XVIe siècle, durent abandonner l'habit noir de notre Ordre pour porter la pourpre. (*Ciacconi*, III, 528-683.)

2. Voir : *Wirken der Abei Kremsmunster*, par D. Théodoric Hagn, 1848.

Digitized by Google

lui fallut de longues années pour recouvrer sa position et sa glorieuse indépendance. C'est saint Henri, l'empereur-moine, qui, n'étant encore que duc de Bavière, rendit au monastère ses anciennes propriétés et les moyens de répondre à sa mission; il fut aidé en cela par les conseils de saint Wolfgang, moine d'Einsiedeln et évêque de Ratisbonne. Il donna comme abbé au monastère renaissant saint Godehard, ancien abbé de Nieder-Altaich et plus tard évêque d'Hildesheim. Saint Wolfgang et saint Godehard sont peut-être les plus grands moines que l'Allemagne ait produits.

D'autres saints vinrent après : saint Gérard (✠ 1050), saint Erenbert, le grand saint Théodoric qui fut appelé, vers 1080, du monastère de Gorze en Lorraine, saint Alram (✠ 1122); parmi les moines, il y eut le B. Wisintho et d'autres. Pendant cette deuxième époque, l'influence du monastère s'exerçait de la même manière, quoique sur un territoire plus restreint; on fonda surtout nombre d'églises qui toutes dépendaient de l'abbaye et portaient au loin l'action bienfaisante des moines. L'abbé Menegold devint évêque de Passau vers 1200.

Au XVIe siècle ce fut encore le monastère de Kremsmunster qui parvint à éloigner le protestantisme de toutes ces provinces où les moines exerçaient leur influence. Rien de plus touchant que de voir les efforts des abbés et des moines durant cette époque agitée, où le monastère même fut menacé. Plus tard, une série d'abbés de grand mérite achevaient de rétablir la vie monastique et les grandes études.

D. Antoine, abbé de 1613-39, devint le premier prince-évêque de Vienne : il semble avoir été désigné pour le cardinalat, ainsi que son prédécesseur immédiat, D. Alexis Ier. Dom Placide rattacha son abbaye à la Congrégation du Mont-Cassin (1659). D. Alexis III fit construire le célèbre observatoire qui est encore à présent une des gloires de l'abbaye; c'est de son temps que, par ses libéralités vraiment royales la riche abbaye vint en aide à l'impératrice Marie-Thérèse et sauva le crédit des États de l'Autriche. L'empereur Joseph II voulut témoigner sa reconnaissance en décrétant la suppression du monastère, qui ne fut sauvé qu'avec peine; l'académie cependant fut supprimée et ne se releva plus.

Actuellement le monastère compte environ 80 moines prêtres, dont une vingtaine enseignent dans l'école abbatiale et dans la faculté de théologie établie pour les jeunes religieux. Les autres sont occupés, pour la plupart, au ministère des âmes et à des travaux littéraires; plusieurs occupent un rang distingué parmi les astronomes renommés en Autriche ; 25 paroisses dépendent actuellement de l'abbaye.

Digitized by Google

ÉLÉVATION DU CORPS DE SAINT ADALBÉRON A L'ABBAYE DE LAMBACH.

QUELQUES mois se sont à peine écoulés depuis que la Belgique catholique a célébré dans les transports de son enthousiasme le nouveau patron que le ciel vient de lui accorder dans la personne du Bienheureux Charles le Bon, et déjà les populations chrétiennes de la Haute-Autriche s'émeuvent à l'annonce d'une solennité semblable. L'abbaye bénédictine de Lambach est le lieu privilégié qui du 13 au 16 septembre a vu affluer dans ses murs les foules empressées de venir acclamer le saint fondateur du monastère. En autorisant l'élévation solennelle des reliques de saint Adalbéron, évêque de Wurzbourg et fondateur de l'abbaye, le Saint-Siège reconnaît officiellement le culte du glorieux défenseur de l'Église et approuve les témoignages de vénération que les moines, les écrivains bénédictins et les peuples des environs n'ont cessé de prodiguer depuis huit siècles à sa mémoire et à sa dépouille mortelle.

Adalbéron, né vers l'an 1010, était fils du comte Arnold II de Wels et Lambach, qui, vers l'an 1040, établit une communauté de douze clercs séculiers auprès de l'église paroissiale de Lambach. Après avoir fait ses premières études à l'école épiscopale de Wurzbourg, Adalbéron partit pour Paris dans le dessein de se perfectionner dans les sciences humaines, en compagnie de deux autres jeunes étudiants, Altmann et Gebhard. Dieu avait ses vues en réunissant par les liens d'une étroite et sainte amitié ceux qui plus tard devaient être les champions dévoués de l'Église et du Saint-Siège dans les luttes malheureuses du sacerdoce et de l'Empire. Les trois jeunes gens cheminaient donc gaîment un jour vers Paris et causaient d'avenir. L'heure de midi arriva; on s'assit au bord d'une fontaine pour prendre un modeste repas, tout en continuant la franche et joviale conversation. « Moi, dit Altmann, je deviendrai évêque de Passau, je bâtirai un monastère et y aurai mon tombeau. » — « A vrai dire, reprit Gebhard, je ne vous le céderai guère en dignité, car je me crois appelé à l'archevêché de Salzbourg, je bâtirai aussi un monastère où j'irai finir mes jours. » — « Et moi, ajouta Adalbéron, je serai aussi évêque, évêque de Wurzbourg; je veux avoir également mon monastère où je me retirerai après les labeurs de mon apostolat. » Était-ce révélation d'en-Haut, était-ce un secret pressentiment de l'avenir, nous ne le savons, toujours est-il, ajoute l'ancien biographe d'Altmann, que la suite prouve la vérité de ces pressentiments. Gebhard étant monté sur le siège archiépiscopal de Salzbourg fonda l'abbaye d'Admont; Altmann devenu évêque de Passau fonda celle de Göttweig; Adalbéron ayant été promu à l'évêché de Wurzbourg remplaça les clercs séculiers de Lambach par une communauté régulière de douze moines bénédictins. Devenus pasteurs des peuples, les trois anciens compagnons d'études restèrent unis dans leurs convictions et leur ferme attachement au Saint-Siège, dont ils se montrèrent

Digitized by Google

les partisans dévoués dans la lutte engagée contre un empereur simoniaque. Adalbéron paya de l'exil son zèle intrépide. Chassé de Wurzbourg par un intrus, il vint finir à l'ombre de son cher monastère de Lambach, dont il avait dédié l'église le 15 septembre 1089, une vie entièrement consacrée à la défense de l'Église, à la réforme du clergé, à la restauration de l'Ordre monastique, et s'endormit pieusement dans le Seigneur le 6 octobre 1090.

C'est donc le jour anniversaire de la dédicace de l'église de son monastère que le R^me^ Père abbé de Lambach a choisi pour l'élévation solennelle des reliques de saint Adalbéron. Les indulgences plénières accordées à cette occasion par Sa Sainteté Léon XIII dans un bref du 17 août dernier, la reproduction du programme des solennités dans les feuilles publiques, amenèrent à Lambach une foule innombrable de pieux pèlerins désireux d'assister au triomphe du saint fondateur de l'abbaye. Les fêtes devaient être rehaussées par la présence des successeurs de Gebhard et d'Adalbéron, Son Excellence Mgr Albert Eder, de l'Ordre de Saint-Benoît, archevêque de Salzbourg, de Mgr Fr.-Jos. Stein, évêque de Wurzbourg, et de Mgr Fr.-Jos. Rudigier, évêque de Linz, ainsi que des Révérendissimes prélats des monastères d'Admont, de Göttweig et Kremsmunster, de l'Ordre de Saint-Benoît.

Dès le 13, Lambach a revêtu un air de fête; les maisons sont pavoisées et des arcs de triomphe ornent les rues. A 2 ½ heures, tandis que les cloches sonnent à toute volée, une foule nombreuse envahit l'église abbatiale trop petite pour contenir les flots de pèlerins qui arrivent toujours plus nombreux. L'office des vêpres avec assistance pontificale du R^me^ Père Dom Léonard Achleuthner, abbé de Kremsmunster, fut suivi de la procession dans la cour d'honneur où eut lieu le dévoilement de la statue de saint Adalbéron.

Dès ce moment les processions paroissiales commencèrent à arriver au tombeau du saint évêque. Le 14 au matin, la foule envahit de nouveau l'église, assiégea les confessionnaux et l'on ne compta pas moins de 2000 communions en ce jour. A 8 ½ heures eut lieu la réception solennelle de Monseigneur le prince-archevêque de Salzbourg qui devait officier à la messe solennelle : les fidèles avaient encombré jusqu'aux vestibules et cloîtres de l'abbaye. Après l'évangile le R. P. Dom Bennon Mayr, chapelain de la Paura, pèlerinage situé à ¼ de lieue de l'abbaye, prononça le panégyrique du fondateur de l'abbaye.

Après les vêpres, célébrées pontificalement par le R^me^ P. Dom Zénon Müller, abbé d'Admont, eut lieu l'ouverture du tombeau de saint Adalbéron. Ce fut un moment solennel et émouvant que celui où la dépouille mortelle du saint évêque, confiée à la terre depuis huit siècles, fut élevée du tombeau, proposée à la vénération des fidèles et portée ensuite triomphalement à travers les rangs pressés d'une foule innombrable réunie dans la cour d'honneur, recueillie et invoquant avec ardeur et enthousiasme son céleste protecteur. Il nous faudrait la plume des pieux et naïfs chroniqueurs du moyen âge pour décrire une scène aussi splendide, dont la reproduction

Digitized by Google

si fréquente dans les âges de foi servait d'aliment à la piété des fidèles et les unissait toujours de plus en plus dans l'amour et la vénération envers la sainte Église de Dieu.

La journée du 15 ne fut pas moins consolante par les manifestations de la piété des populations. Avant la messe pontificale célébrée par Monseigneur l'évêque de Wurzbourg, le R.P. Dom Pius Schmieder monta en chaire, et fit ressortir dans un discours chaleureux les mérites de saint Adalbéron envers l'Ordre bénédictin. Les reliques du saint, déposées dans une urne recouverte d'un voile de soie rouge, reçurent pendant le jour les hommages des fidèles dans l'église abbatiale. Les vêpres solennelles chantées par le R^me^ Dom Rodolphe Gusenbauer, abbé de Göttweig, eurent lieu à 3 heures. A 5 heures le clergé des paroisses de Lambach, Stadt et Edt, suivi d'un grand nombre de personnes, vinrent acclamer à son arrivée Mgr Rudigier, évêque de Linz Vers 7 heures du soir, tandis que la foule pieuse se retirait peu à peu, les reliques furent transportées dans le chœur où les moines se firent un pieux devoir de veiller toute la nuit auprès du trésor confié à leur garde.

La journée du 16 devait clôturer la série des solennités. Le nombre des communions pendant ces trois jours fut évalué à plus de 5000. Après la messe pontificale, Monseigneur l'évêque de Linz donna aux assistants, au nom du Saint-Père, la bénédiction apostolique. Il n'y avait pas moins de 150 prêtres présents. A 3 heures eut lieu la procession solennelle à travers les rues de Lambach : les habitants avaient rivalisé de zèle dans la décoration des rues et des maisons. Au moment où le cortège sortait de l'église dans la cour d'honneur, il n'y avait pas moins de 15,000 personnes réunies pour saluer les reliques de saint Adalbéron, portées par des prêtres séculiers. Au retour de la procession le corps du saint évêque fut déposé dans sa châsse définitive, sur l'autel qui doit lui être consacré. Le chant du *Te Deum* clôtura dignement l'ordre des solennités. Daigne le Seigneur, par l'intercession de saint Adalbéron, protéger le monastère et les excellentes populations qui l'entourent.

Nous terminons par quelques notes sur l'abbaye de Lambach. Fondée vers l'an 1040 pour une communauté de clercs séculiers, transmise en 1056 à une colonie de moines bénédictins venue de Gorze en Lorraine, sous la direction de l'abbé Egbert, l'abbaye fleurit sous le rapport de la discipline et des études jusqu'au milieu du XIIIe siècle. Le XIVe, malgré les difficultés des temps, donna le signal de la réforme. Le monastère de Lambach, comme d'autres monastères d'Allemagne, se mit en rapports avec l'abbaye belge d'Afflighem dont il adopta les constitutions. Au XVe, nous voyons des moines de Lambach chargés de rétablir la discipline dans d'autres abbayes d'Autriche et de Bavière. Au XVIe, l'abbé Burchard Furstenbacher se distingue spécialement par ses efforts pour réprimer l'hérésie protestante. Grâce à l'impulsion donnée aux études par l'université bénédictine de Salzbourg, la discipline et la science y fleurirent pendant les XVIIe et XVIIIe siècles. Supprimée par l'empereur Joseph II, le 17 août 1784, l'abbaye ne dut sa

Digitized by Google

conservation qu'à une providence toute spéciale de Dieu : un décret inattendu du 27 septembre permit aux jeunes profès et étudiants de continuer leurs études dans le monastère, ainsi qu'aux moines âgés d'y mener la vie commune.

Parmi les hommes remarquables que l'abbaye produisit dans les derniers temps, nous pouvons nommer Dom Maur Lindemayr, poète distingué et auteur de travaux estimés sur l'apologétique et l'homilétique; Dom Kolomann Fellner, lithographe et graveur sur cuivre; l'abbé Théodoric Hagn, un des plus ardents promoteurs de la régénération monastique en Allemagne (✠ 1872); Dom Pius Schmieder, archiviste et historiographe du monastère, connu par ses travaux sur l'histoire bénédictine du XIIIe et du XIVe siècle.

Les bâtiments claustraux qui renferment au côté nord une partie de l'ancien château de saint Adalbéron, présentent au sud une splendide façade. L'église est une construction du XVIIe siècle. Le monastère possède une bibliothèque riche de 30.000 volumes, une belle collection d'incunables et de manuscrits, de gravures sur cuivre, de minéraux et de coquillages.

Depuis 1721 l'abbaye entretient un orphelinat, et dessert le pèlerinage de Paura, établi par l'abbé Maximilien (1705-1724).

SILOS, EN ESPAGNE.

Mon Révérend Père.

Vous me faites l'honneur de me demander quelques renseignements sur le monastère de Silos que je viens de visiter dans le cours d'un rapide voyage en Espagne. J'accède d'autant plus volontiers à votre désir que j'ai conservé le meilleur souvenir du séjour que j'ai fait au sein de cette jeune communauté bénédictine. Puissent les excellents religieux qui m'ont accueilli avec tant de cordialité voir dans ces lignes l'expression de ma sympathique reconnaissance, des vœux ardents que je forme pour le développement de leur œuvre !

Le monastère de Silos est une très ancienne abbaye bénédictine dont l'origine se perd un peu, si je ne me trompe, dans la nuit du passé. Le XIe siècle fut pour lui une ère de gloire et d'incomparable prospérité. Il eut alors pour abbé un saint religieux du nom de Dominique dont il a depuis porté le nom et conservé précieusement les restes.

En 1835, l'Espagne eut ses expulsions comme nous venons d'avoir les nôtres. Les religieux durent évacuer l'abbaye. Leur église devint celle de la paroisse et leurs biens furent vendus, à l'exception du monastère lui-même dont personne n'eût voulu. Ne sachant qu'en faire, le gouvernement l'abandonna à l'archevêque de Burgos qui a été très heureux de le remettre à son tour, il y a quatre ans, au Rme P. Dom Joseph Bourrigaud, abbé des Bénédictins de Ligugé, représenté par le R. P. Dom A. Guépin. C'est ainsi que, grâce à M. Jules Ferry, il a été rendu, après plus de quarante ans d'abandon, à sa destination primitive. Cette espèce de rétrocession s'est faite, je

Digitized by Google

dois le dire, avec le consentement formel du gouvernement espagnol, qui, aujourd'hui, n'a pas de peine à en remontrer au nôtre en fait de tolérance.

Mais avant de vous parler du monastère, un mot de sa situation.

Il est distant de Burgos de quinze lieues au moins et entouré de montagnes calcaires qui en rendent l'accès difficile. Impossible de s'y rendre en voiture, vu l'absence de routes. Le mieux que puisse faire le visiteur c'est de prendre la diligence qui chaque jour fait le trajet de Burgos à Salas et de descendre à Barbadillo. Il trouvera dans ce village un guide et un âne qui le conduiront, en quatre heures au plus, au monastère. Il pourra même, si le temps ou quelque autre motif l'empêche de continuer sa route, aller demander un gîte pour la nuit à l'excellent curé du *pueblo*. Je lui promets un cordial accueil. A défaut de l'espagnol, la conversation pourra se tenir en latin, car cet ecclésiastique n'est pas seulement l'ami dévoué et désintéressé des Bénédictins, c'est aussi un latiniste distingué.

On peut encore se rendre de Burgos à Silos par Covarruvias. Cette route a même plus de charme et la diligence, qui malheureusement ne fait le service que deux fois par semaine, est un peu moins mauvaise que l'affreux véhicule, ouvert à tous les vents, qui passe à Barbadillo. A Covarruvias, on trouvera également des ânes ou des mulets *(matchos)* pour Silos.

Voilà pour les moyens de locomotion. Franchissons maintenant les hauteurs qui dominent le monastère, non toutefois sans nous arrêter un instant pour contempler le cadre imposant dont l'aspect sévère contraste avec la grâce du tableau.

Pour le voyageur qui vient de Barbadillo, le pays n'offre assurément rien d'attrayant. Partout la roche calcaire affleure. C'est à peine si dans les interstices quelques misérables genévriers, au tronc rabougri, parviennent à se faire jour au milieu des asphodèles et des herbes odoriférantes propres à ce genre de terrain. La pierre à moitié convertie en chaux par la chaleur des étés réfléchit les rayons solaires au point de vous aveugler. Et nul moyen de se mettre à l'abri, car il n'y a d'ombre que celle que procurent quelques escarpements calcaires. On a peine à croire, quand on pénètre dans un pareil désert, qu'on puisse y trouver des hommes civilisés. Et pourtant c'est là que nos compatriotes, chassés de France, sont allés chercher un asile !

Le pays, il est vrai, se présente sous un jour plus favorable quand on vient de Covarruvias. On traverse de ce côté une véritable forêt de chênes verts qui, pour être clairsemés, n'en ajoutent pas moins au charme du paysage. Malheureusement, là comme dans la plus grande partie de l'Espagne, leur nombre diminue chaque jour et il est à craindre que d'ici peu l'insouciance des habitants et l'incurie de l'administration n'amènent une dénudation absolue du sol.

Il faut pénétrer jusqu'au fond de la vallée de Silos et dans le voisinage immédiat du monastère pour trouver de la fertilité ; mais elle est telle que quelques champs suffisent pour l'alimentation du village entier qui s'est groupé à l'ombre de la vieille abbaye.

Digitized by Google

Il paraît que ce village fut jadis une ville considérable. Il reste encore d'importants vestiges des murailles qui l'entouraient et qui donnent une idée de l'étendue de son enceinte. Il est aujourd'hui bien misérable. Ses rues ressemblent au lit desséché d'un torrent, tant le sol est inégal et grossièrement pavé. Les maisons sont pour la plupart de tristes masures, bien qu'on y voie encore quelques écussons, dernière trace d'une antique prospérité.

Un exhaussement conique de la toiture en tuiles marque seul la cheminée, qui occupe le centre de la pièce principale.

Le monastère contraste par son caractère imposant, par ses vastes proportions, par les dimensions et la régularité de l'appareil employé dans sa construction, avec l'exiguité et la pauvreté des maisons voisines. Pourtant, pour en bien juger, il faut pénétrer à l'intérieur. Il y a là un cloître à deux étages de galeries superposées qui est tout simplement une merveille artistique ; les chapiteaux des colonnettes, tous différents les uns des autres, sont sculptés avec une perfection infinie. Nulle part en France on ne trouverait rien d'aussi achevé parmi nos monuments du XIe siècle.

L'église, bien que relativement récente, mérite aussi une mention : elle a été construite au siècle dernier dans le style de Saint-Pierre de Rome. Des blocs d'un poids énorme, qui me rappellent ceux de Balbeck, ont été employés à la construction de ses murs. L'intérieur est grandiose et se prête admirablement aux cérémonies. Rien n'égale le spectacle des processions défilant au travers de sa vaste nef, disparaissant derrière les piliers et faisant retentir la voûte des échos des chants liturgiques.

Une chapelle spacieuse qui communique avec l'église a été érigée en l'honneur de saint Dominique, patron de l'abbaye. C'est là, au-dessus de l'autel, que repose le corps du saint abbé ; une urne d'argent, travail artistique du siècle dernier, contient ses restes. Des *ex-voto* sans nombre témoignent de la confiance qu'ont en lui les habitants et des grâces obtenues par son intercession. Les plus intéressants de ces *ex-voto* sont les nombreuses chaînes, menottes, fers de pied, carcans et entraves de toute sorte qui garnissent l'entrée de la chapelle. Ils ont été apportés et suspendus comme des trophées autour du tombeau de saint Dominique par les nombreux captifs des Maures, que ce glorieux saint délivra miraculeusement. Durant tout le moyen âge, mais principalement aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, le saint abbé fut le principal espoir des chrétiens retenus dans les bagnes musulmans et l'Espagne le salue encore du titre de Rédempteur des captifs. A cette époque, Silos était un des pèlerinages les plus fréquentés de la péninsule. Aujourd'hui il est bien délaissé ; il est cependant tel jour dans l'année où l'on pourrait, m'a-t-on dit, compter quatre à cinq mille visiteurs, accourus de tous les points de la contrée pour rendre hommage à saint Dominique et assister à l'ostension d'un saint Suaire de N. S. conservé dans le trésor du monastère.

Rappelons un pèlerinage célèbre entre tous. La B. Jeanne de Asa, épouse, de Félix de Guzman, qui demeurait à quelques lieues de Silos, à Cabruega

Digitized by Google

vint un jour, durant le XIIIe siècle, se prosterner devant le tombeau du saint abbé pour lui demander un fils. Après une neuvaine de prières et de pénitence, elle reçut de Dominique lui-même dans une apparition l'heureuse annonce de la prochaine naissance d'un enfant. Neuf mois après, elle mettait au monde Dominique de Guzman, l'illustre fondateur des Frères Prêcheurs, venu au monde sous le patronage du saint abbé de Silos, qui, depuis ce temps, n'a cessé d'être honoré, en Espagne surtout, comme le protecteur des heureuses naissances.

Outre le corps de leur saint patron, les religieux de Silos possèdent encore un trésor de reliques d'une grande richesse mais dont malheureusement ma mémoire infidèle n'a pu retenir la liste. Ce que je n'ai pu oublier c'est le soin pieux avec lequel les Révérends Pères veillent à la garde de ce précieux dépôt.

Il en est un autre dont la conservation ne leur est guère moins précieuse, c'est celui des archives. Malgré les déprédations plus ou moins légales dont elles ont été l'objet, elles sont encore assez considérables pour faire envie à beaucoup de nos couvents français. Un Père, jeune encore mais déjà habile paléographe, est préposé à leur conservation. Il prépare un cartulaire de l'abbaye. Je fais des vœux pour que ce travail voie le jour le plus tôt possible.

La bibliothèque a fait également mon admiration. Elle occupe un local considérable dont les rayons sont déjà en grande partie remplis. On se demande, les Bénédictins eux-mêmes sont les premiers à se le demander, comment ces milliers de volumes ont pu franchir les montagnes qui semblent rendre Silos absolument inabordable. Le zèle des religieux, leur ardeur pour l'étude et la charité de leurs amis, ont fait ce miracle. Il s'en faut cependant que les Révérends Pères aient sous la main une bibliothèque comparable, par exemple à celle de Solesmes, suffisante même pour les travaux auxquels ils s'adonnent, car dans un pareil isolement il n'y a point à songer aux bibliothèques publiques. Espérons qu'avec le temps elle se complétera au point de suffire à tous leurs besoins.

A d'autres points de vue, nos compatriotes ont déjà rendu d'immenses services. Lorsqu'ils se sont installés dans l'endroit, sous la conduite du R.P. Dom Guépin, leur prieur actuel, le monastère inhabité, je l'ai dit, depuis près de cinquante ans, était dans un état de délabrement dont rien ne saurait donner une idée. Presque tous les toits et les plafonds s'étaient effondrés sous l'action des agents atmosphériques. Des arbres poussaient en liberté dans l'intérieur du réfectoire et de plusieurs autres salles. Or, jugez de ce qu'il a fallu faire pour rendre l'abbaye habitable! Il s'en faut que l'œuvre de restauration soit achevée, mais les ressources font défaut, et force est de s'arrêter.

La restauration morale n'était pas moins urgente du reste que la restauration matérielle ; il fallait créer un noviciat, peut-être un alumnat. Le premier existe et, si je suis bien informé, le second va s'organiser prochainement. On a recruté en Espagne où, grâce à Dieu, la foi toujours vivace suscite encore des vocations. Un novice vient de prononcer

Digitized by Google

ses vœux ; c'est un premier pas ; d'autres ne tarderont point à le suivre.

En ce moment les religieux sont près d'une trentaine, dont quatorze prêtres, tous Français. Leur heureuse influence n'a pas tardé à s'étendre en dehors du monastère. Ils ont su répandre dans le peuple de Silos des habitudes de piété inconnues avant eux, par exemple la fréquentation des Sacrements. Il était rare jadis de voir un fidèle communier plus d'une fois l'an ; aujourd'hui, à toutes les fêtes solennelles, il y a des communions nombreuses. Il faut le dire, du reste, dès le début cette population simple et religieuse accueillit avec faveur et respect nos Bénédictins français dans lesquels elle avait l'espoir de retrouver ses anciens moines. Il paraît qu'elle n'a pas été trompée dans son attente, car son affection pour les religieux va croissant. Il n'en pouvait être autrement ; la présence des Bénédictins à Silos est à tout point de vue pour le pays un immense bienfait. Malgré leur pauvreté trop réelle, ils trouvent le moyen de distribuer autour d'eux d'abondantes aumônes ; ils encouragent l'agriculture et donnent l'exemple du travail. Par une sorte de miracle renouvelé des anciens Bénédictins, ils ont, au grand étonnement du *pueblo*, transformé en un champ fertile un terrain rocailleux où jadis apparaissait à peine une molécule de terre. Ils ont aplani des chemins et créé un jardin qu'on vient admirer de dix lieues à la ronde et qui les alimente abondamment de légumes.

On pense bien que, relégués comme ils le sont au fond des montagnes, ils ne peuvent compter sur les ressources que l'on trouve ailleurs dans les boutiques et les marchés. A Silos il faut tout avoir dans la maison. Le jardin, je l'ai dit, fournit des légumes. Un troupeau de cent cinquante moutons et de nombreux lapins domestiques donnent leur chair. Si à cela l'on joint quelques conserves et un vin d'assez bonne qualité que produit la plaine voisine, l'on comprendra que la vie est possible à Silos. C'est, du reste, j'en suis persuadé, la moindre préoccupation de ses nouveaux habitants.

Je n'ai point parlé du climat. Vu l'altitude du lieu, qui doit dépasser mille mètres, et sa situation auprès de montagnes souvent couvertes de neiges, la température y est plutôt froide que chaude ; aussi les fruits mûrissent-ils beaucoup plus tard que chez nous ; mais, durant des semaines et des mois entiers, si les nuits et les matinées sont pénibles, le beau soleil d'Espagne réchauffe et réjouit nos frères exilés, sans que le moindre nuage altère sa beauté. Une source extrêmement fraîche et assez abondante pour faire tourner un moulin coule sous le monastère et au travers du jardin qu'elle arrose dans son parcours avant de se jeter dans un torrent au cours capricieux, qui serpente dans la vallée voisine. Je l'ai remonté jusqu'à une certaine distance du village. C'est l'une des plus charmantes promenades qu'on puisse faire autour de Silos. La fraîcheur de ses bords, occupés en partie par d'énormes noyers, contraste avec l'extrême aridité des montagnes. Çà et là, il se creuse un lit au travers du rocher qui, de chaque côté, forme les plus admirables escarpements qui se puissent voir. Les aigles et les

Digitized by Google

vautours ont établi leurs demeures au sommet et sur les flancs de ses parois abruptes. Nous les voyons voltiger sur nos têtes comme s'ils se préparaient à défendre leur couvée pourtant bien à l'abri de notre atteinte.

Je ne finirais pas si je voulais raconter mes excursions dans le voisinage. Elles ont donné lieu à de bien curieuses observations sur les mœurs d'un pays qui doit à son isolement d'avoir, mieux peut-être que tout autre en Espagne, conservé presque intact le dépôt de ses traditions et de sa foi. Quelle charmante chose par exemple que ces processions où l'on porte, vêtues des plus riches habits, des statues de saints de grandeur naturelle ; où les coups de fusil font retentir les échos de la vallée ; où parfois même des enfants, vêtus en petits pages, exécutent des danses compliquées devant la Vierge à laquelle ils sont officiellement chargés de présenter l'hommage de la filiale dévotion du village entier !

Je ne dirai pas non plus les courses quelquefois pénibles, presque dangereuses, que j'ai faites avec le R^me^ Père abbé de Ligugé, sur les montagnes environnantes, en particulier sur ce Castillo qui a été le théâtre ou le témoin de tant de faits d'armes mémorables depuis les guerres des Maures jusqu'à celles des Carlistes. Ce qu'il est de mon devoir de rappeler c'est le respect, la piété, l'esprit de foi avec lequel grands et petits venaient, sur notre passage, baiser l'anneau pastoral de mon vénéré compagnon. Tout cela m'édifia au delà de ce que je pourrais dire : ce peuple des campagnes, que n'a point gâté encore la mauvaise presse, a décidément du bon. Mais, hélas ! déjà les feuilles irréligieuses et les livres corrupteurs commencent à envahir le pays. Il est temps qu'une instruction solide vienne prémunir les fidèles contre ces nouvelles et fausses doctrines. A défaut du clergé espagnol, nos moines vont se charger de la répandre.

Heureusement, pour mener à bonne fin cette œuvre d'une si haute importance, les Bénédictins de Silos ne sont pas seuls. Il est juste que je signale en terminant les autres ouvriers qui travaillent par-delà les Pyrénées à la conservation de la foi chrétienne. Grâce à la bienveillante sollicitude de son archevêque, le diocèse de Burgos est peut-être de toute l'Espagne celui qui s'est ouvert le plus généreusement devant nos religieux expulsés. Là, sont venus se fixer presque simultanément les Bénédictins, les Picpuciens, les Rédemptoristes et les Pères des Missions africaines de Lyon. Ces derniers occupent l'ancien couvent des Prémontrés de Dugèdo. C'est un magnifique édifice qui appelle une restauration ; malheureusement ses nouveaux propriétaires, bien connus pour leur pauvreté tout évangélique, ne sont guère en mesure de l'entreprendre. Le R.P. Émile Lemaire, qui est le digne supérieur de la jeune communauté, s'est contenté de faire réparer quelques cellules qui lui étaient indispensables. Il est à craindre que le reste n'attende longtemps.

A Miranda, les Pères de Picpus ont pu faire davantage. Leur couvent, anciennement habité par des Franciscains, est aujourd'hui à peu près entièrement relevé de ses ruines. Au dehors ils ont fait plus encore au point de

Digitized by Google

vue religieux et moral, grâce à leurs prédications et au zèle pastoral de leur excellent supérieur, le P. Romain Démarais, déjà populaire dans le pays sous le nom de *Padre Roman.*

Il est consolant de se dire que le mal produit en France par l'expulsion de nos religieux n'a pas été sans compensation. L'Espagne bénéficie de nos dissensions. Je ne doute pas que la semence déposée dans cette terre, toujours fertile, ne produise un jour une récolte abondante. La secte impie qui nous gouverne aura sans le vouloir participé à cette bonne œuvre. C'est ainsi que Dieu fait tout servir à ses fins (1).

HAMARD,
de l'Oratoire de Rennes.

FÊTES JUBILAIRES A L'ABBAYE DE SAINT-MEINRAD (AMÉRIQUE).

LES courriers d'Amérique nous apportent la relation intéressante des fêtes jubilaires qui ont été célébrées le 11 septembre dernier à l'occasion du 25me anniversaire de la prêtrise du Rme Dom Fintan Mundwiler, abbé du monastère bénédictin de Saint-Meinrad, fondé il y aura bientôt un quart de siècle par l'abbaye-mère de Notre-Dame d'Einsiedeln.

La solennité eut vraiment le caractère d'une allégresse publique. Le séminaire ecclésiastique attaché au monastère, la petite ville de Saint-Meinrad, redevable d'une foule de bienfaits à l'influence salutaire des moines, le clergé des environs formé en grande partie à l'ombre du monastère, le digne évêque du diocèse, s'unirent dans un commun élan de gratitude et de vénération. En outre l'Ordre bénédictin, dont les conquêtes s'étendent rapidement dans le Nouveau Monde, fut dignement représenté à la fête par le Rme archiabbé Dom Boniface Wimmer, et son sous-prieur Dom Sébastien Arnold, du monastère de Saint-Vincent, et le Rme Dom Frowin Conrad, abbé de Conception.

La veille du 11, vers le soir, le clergé et les notabilités de Saint-Meinrad se rendirent à l'abbaye pour complimenter le digne jubilaire; les joyeux accords des fanfares et les feux d'une brillante illumination annoncèrent la solennité religieuse du lendemain. Vers 9 heures un cortège imposant se dirigea vers le monastère, pour aller au devant du Rme abbé, et le conduisit bientôt sous un riche baldaquin à l'église paroissiale où le jubilaire, ému jusqu'aux larmes, chanta la messe pontificale. Les Rmes abbés Dom Boniface Wimmer et Dom Frowin Conrad occupaient des sièges élevés dans le chœur. Après l'évangile, le Rme abbé de Conception monta en chaire, et prononça une allocution éloquente, dans laquelle, après avoir retracé la carrière monastique et sacerdotale du héros de la fête, il eut des paroles profondément senties pour caractériser l'esprit de l'Ordre de Saint-Benoît, et les services signalés qu'il a

1. Si quelque âme charitable se sent portée à faire parvenir quelques secours aux Bénédictins de Silos, qui, nous le savons positivement, se trouvent dans le besoin, nous nous chargerons volontiers de la transmission de leur offrande.

Digitized by Google

déjà rendus et qu'il est appelé à rendre de plus en plus dans les chrétientés nouvelles de l'Amérique. Il termina son discours en émettant le vœu que la ville de Saint-Meinrad se montre toujours reconnaissante envers les moines, et que le digne jubilaire puisse longtemps encore se vouer à son bonheur.

Après la messe le cortège se reforma et reconduisit l'abbé en triomphe à la porte du monastère. De nombreux amis furent conviés à prendre part au repas de la famille monastique. Au milieu du réfectoire, splendidement orné, on remarquait le siège de l'abbé Fintan portant l'inscription triomphale : *Quinque lustra calicem bibis, Fintane, eia, eia alia quinque.*

Des cadeaux magnifiques furent offerts en grand nombre au héros de la fête; entre autres, l'abbaye lui fit don d'un riche calice artistement ouvragé ; l'archiabbé Dom Wimmer offrit un splendide commentaire allemand de la sainte Écriture, ouvrage de Dom Pierre Lechner O. S. B. richement relié par les moines de Saint-Vincent; les ecclésiastiques, anciens élèves de Saint-Meinrad, témoignèrent leur gratitude en offrant un superbe groupe représentant le Calvaire; les élèves séminaristes firent don d'un riche plateau, et rehaussèrent la fête par des compositions littéraires et artistiques.

Le souvenir de cette fête de famille se conservera longtemps au monastère de Saint-Meinrad et dans le pays d'alentour, et nul doute que le jubilé du R^me^ abbé Fintan ne contribue largement à y étendre la salutaire influence des moines. Il sera pour l'abbaye, qui compte déjà 35 moines, 6 frères convers profès, 46 séminaristes et 130 jeunes élèves, le point de départ d'une ère nouvelle de prospérité et de fécondité apostolique. Dieu le veuille!

UN MONUMENT A SAINT AUGUSTIN, MOINE-APOTRE DE L'ANGLETERRE.

LES journaux anglais nous apportent une consolante nouvelle qui rentre bien dans le cadre de notre *Messager*, car elle est à la fois une nouvelle bénédictine moderne, et un écho des âges les plus glorieux et les plus féconds de notre apostolat monastique.

Au sud de l'île des Saints, sur le rivage de l'antique royaume de Kent, le premier de l'Heptarchie converti au christianisme, vient de s'élever un monument en forme de croix, dédié à la mémoire du moine saint Augustin, apôtre de l'Angleterre ; il se dresse au lieu même où fut plantée pour la première fois la Croix du CHRIST lorsque Augustin annonça la foi au roi Ethelbert. Cet acte de haute piété et de patriotisme vient d'être posé par Lord Granville, propriétaire du lieu mémorable.

Ce monument de pierre est fait sur le modèle des antiques croix saxonnes encore existantes à Sandbach près de Crewe; nous en empruntons la description au Dr Freeman, de Birmingham, natif de l'île de Thanet même, et archéologue renommé. Le côté ouest du monument nous représente en sculpture la scène de l'arrivée de saint Augustin et de ses moines. La croix Porte à ses extrémités les emblèmes des quatre évangélistes. Les panneaux de

Digitized by Google

la base représentent en bas-relief l'Annonciation, la Vierge et l'Enfant, le Crucifiement et la Transfiguration; ces panneaux sont séparés par des figures d'anges et de saints. — Au nord, on voit les 12 Apôtres, caractérisés chacun par son emblème traditionnel; Judas est représenté avec une tête d'animal selon la coutume antique. — Une série de quatorze martyrs de la primitive Église décore la face sud du monument: saint Étienne, saint Barthélemy, sainte Agnès, saint Sébastien, sainte Marguerite, saint George de Cappadoce, etc. — A l'est, figurent saint Alban, proto-martyr d'Angleterre (303), saint Augustin avec ses moines, et Ethelbert, roi de Kent. L'ornementation du monument est empruntée à l'antique style runique: on peut dire même, qu'à l'exception des figures, ce monument est copié sur les croix de Sandbach. La hauteur totale de la croix, y comprise la base, est d'environ vingt pieds. La pierre provient des antiques carrières de Douthing, qui ont jadis fourni les matériaux de l'abbaye de Glastonbury.

Ce qui paraîtra à la fois étrange et consolant à nos lecteurs, c'est que cette œuvre si véritablement catholique est due à un protestant. Lord Granville, membre du Cabinet actuel, n'a pas encore le bonheur d'appartenir à l'Église dont ses pères étaient les enfants. Mais, comme le faisait justement remarquer le *Journal de Rome*, un tel acte ne peut manquer d'attirer sur une âme aussi noble et aussi sincèrement religieuse la grâce de voir clair dans l'affaire la plus importante de la vie.

Quant au lieu précis de l'île de Thanet où s'accomplit la mémorable scène de l'arrivée des moines romains devant le roi saxon, le *Tablet* nous fournit d'intéressants renseignements. C'est sur la côte d'Ebbs-Fleet, dans un champ nommé *Cotmansfield* (champ de l'homme de Dieu), que s'élève le monument susdit, à l'endroit même fixé par la tradition. Il se trouve à une distance à peu près égale de l'ancienne abbaye de Sainte-Mildred et du monastère actuel de Bénédictines dédié sous le même vocable non loin de Ramsgate.

Ce champ était jadis entouré de chênes séculaires dont le dernier était encore debout il y a un demi-siècle: il se nommait « Saint Augustin 's Oak, *chêne de saint Augustin* ». Non loin de là, il y a un ruisseau nommé aujourd'hui encore parmi les populations protestantisées: « Saint Augustin's Well, *Eau de saint Augustin* »; c'est là, toujours d'après la tradition locale, que saint Augustin conféra le baptême à ses premiers convertis. — Ces traditions si respectables se trouvent être en parfait accord avec les écrits de Bède le Vénérable, qui nous rapporte que le roi Ethelbert tenait à recevoir les moines étrangers, à ciel ouvert, craignant l'effet de leurs prétendus sortilèges s'il les recevait dans son palais. La suite de son histoire nous apprend qu'il ne tarda pas à revenir sur ces préjugés. Plaise à Dieu que ses descendants, les habitants de la noble terre d'Albion, rejettent bientôt loin d'eux ceux qu'ils nourrissent contre l'Église leur mère, et reviennent en masse à la foi que leur annonça Augustin!

Digitized by Google

LA FONDATION BÉNÉDICTINE DE DUMFRIES, EN ÉCOSSE.

NOTRE dernier numéro contenait une notice sur cette intéressante fondation, faite le 8 septembre dernier par les Dames Bénédictines du Très-Saint-Sacrement, d'Arras.

Aujourd'hui nous sommes heureux de pouvoir compléter ces premières données, au moyen des extraits suivants d'une lettre reçue de la Révérende Mère Prieure du dit monastère d'Arras. Elle était présente elle-même à l'inauguration du nouveau monastère et nous donne sur son origine, sa fondatrice et ses espérances d'avenir des détails inédits et aussi consolants que remplis d'intérêt.

« La fondatrice de notre nouveau couvent d'Écosse est la regrettée douairière lady Herries, d'une des familles les plus nobles et les plus catholiques du pays, ayant presque seule conservé la foi au moment où l'hérésie envahissait le territoire, ayant même beaucoup souffert pour la défense de la vérité et pour sauvegarder le plus possible les droits de l'Église. La ville de Dumfries, dont une partie nommée Maxwelltown est sa propriété, est dominée par une colline, Corbelly Hill, sur laquelle Jean Knox et ses sectaires tuèrent, dit-on, plusieurs prêtres, victimes de leur fanatisme, brûlèrent les ornements sacerdotaux et les vases sacrés. C'est sur ce sommet que voulant faire une œuvre glorieuse à Dieu, utile à l'Écosse et méritoire pour l'âme de son époux et de ses enfants, la pieuse douairière résolut de bâtir un monastère où la divine Eucharistie recevrait de perpétuelles adorations et réparations. Son digne fils Lord Herries se prêta volontiers à ses désirs, et bientôt les bâtiments s'élevèrent, pendant que la fondatrice cherchait des religieuses telles qu'elle les souhaitait, c'est-à-dire appartenant à un Ordre ancien dans l'Église et vouées au culte du Très Saint Sacrement. La Providence permit qu'elle s'adressât à nous; elle vint même nous voir à Arras pour s'assurer que nous acceptions l'œuvre qu'elle avait tant à cœur, puis, elle voulut aller à Rome pour que la bénédiction du Saint-Père en garantît le succès. Cette sainte dame devait trouver dans la Ville éternelle son lit de douleur et de mort, car elle y tomba si malade qu'en peu d'heures elle fut enlevée à la terre pour aller recevoir au ciel la récompense d'une vie toute dévouée à Dieu, à la religion et aux pauvres: c'était au mois de novembre de l'an dernier; sans doute ce fut pour elle une grâce et une insigne faveur de terminer ainsi sa carrière près du tombeau des saints Apôtres et munie de la bénédiction du Vicaire de JÉSUS-CHRIST. — Son corps fut ramené en Écosse où les regrets et les larmes des pauvres rendirent témoignage à sa charité, pendant que le clergé, la noblesse et ses nombreux amis proclamaient ses vertus chrétiennes. — N'ayant pas eu la consolation de voir ici-bas ses vœux réalisés, elle obtint là-haut par ses prières de contempler bientôt l'achèvement de son œuvre privilégiée, et le 8 septembre dernier, elle put se réjouir avec

Digitized by Google

les Anges à l'occasion de l'inauguration solennelle de l'église et du couvent de Corbelly Hill, dédié par la Fondatrice sous le vocable de l'Immaculée Conception, dont la statue orne le frontispice et apparaît au loin dominant la ville de Dumfries.

Je puis ajouter que nous avons été consolées de trouver un accueil si sympathique au sein de cette Écosse, encore protestante, dont nous allons implorer nuit et jour le retour à la Foi.

Il y a beaucoup de bien à faire en Écosse, mais il est souvent difficile à accomplir; nous voudrions maintenant bâtir un pensionnat et nos ressources ne nous le permettent pas: que votre bienveillance accorde quelquefois une petite part dans ses intentions à nos projets, afin que Notre Seigneur nous fasse connaître sa sainte volonté et nous aide à réaliser les desseins de son adorable Providence quels qu'ils soient »

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER DE FRANCE.

VOUS savez que notre triste Parlement a supprimé l'indemnité servie de tout temps aux cardinaux résidant en France. Le pape, afin de sauvegarder désormais la dignité de ces princes de l'Église, refuse naturellement de créer de nouveaux cardinaux de cette nation. Sur quoi le gouvernement de la République française joue au premier empire. M. Ferry prend « la posture » de Bonaparte, et s'écrie qu'il ne présentera pas d'évêques aux sièges vacants. Mais le Saint-Siège, qui n'a pas cédé à Napoléon, n'a pas à craindre à ce point la puissance d'un Ferry, aussi ce foudre de guerre paraît-il s'être empressé d'étouffer lui-même le bruit de sa trop ridicule menace.

La révolution n'en suit pas moins son cours, logique comme Satan. Les *opportunistes* ont beau chercher à démontrer à la secte l'intérêt qu'il y aurait à maintenir le lien du Concordat, dont ils savent faire, autant que possible, une chaîne pour l'Église, ou du moins l'avantage qu'on trouverait à laisser le Souverain Pontife paraître dénoncer lui-même ce traité solennel, la secte ne veut ni ne peut entendre et le Souverain Pontife observe pour sa part le Concordat de 1802. Mais ce même Concordat ne cesse, pour ainsi dire, chaque jour, d'être dénoncé de fait par la République, sur un point ou sur un autre, et avec une telle impudence que les journaux officieux du ministère sont amenés à taxer de déloyauté parfaite sa propre politique.

Aujourd'hui c'est la commission du budget qui entend réduire encore celui des cultes de près de cinq millions, dont deux millions seraient enle-

Digitized by Google

vés au traitement des chanoines et des vicaires. C'est la sacristie de l'église curiale et concordataire de St-Nicolas des Champs, à Paris, envahie par les démolisseurs du préfet de la Seine, sans que ce monument absolument nécessaire à l'exercice du culte se trouve remplacé. C'est le diocèse d'Autun privé de la maison de son petit séminaire. C'est enfin le patrimoine de notre grand saint Martin violé de nouveau par le diable et ses dignes serviteurs. M. Dupont, le saint homme de Tours, avait commencé l'œuvre de la réédification de l'insigne basilique : des sommes considérables ont été recueillies, des maisons ont été achetées pour reconstruire l'église sur le tombeau même. Le gouvernement, hélas ! par suite des défaillances inexplicables de certains catholiques, est en train de confisquer les maisons, sous prétexte d'en réunir la valeur à la mense épiscopale !... Quant aux sommes en argent, elles sont, grâces à Dieu et à saint Martin, en mains sûres !

***

Voici que la loi sur l'enseignement primaire en arrive à sa dernière phase d'exécution: les enfants élevés dans leur famille vont avoir à passer pour la première fois l'examen officiel.

Dans l'admirable ordre hiérarchique qui règne de nos jours, le préfet de la Seine a devancé le ministère de l'instruction publique en donnant aux sous-préfets et aux maires du département ses instructions pour l'application immédiate de ces articles et, afin d'agir en digne valet du conseil municipal, il a parlé avec la simple brutalité qui convient aux jacobins, indiquant seulement que les examens commenceraient le 27 octobre et que « les enfants doivent être interrogés *sur les matières de l'enseignement correspondant à leur âge dans les écoles publiques* ».

Le ministre Fallières a jugé opportun d'opérer autrement : toute la tartufferie révolutionnaire, franc-maçonne, paraît dans sa circulaire du 12 septembre où il prend soin d'expliquer qu'il ne s'agit pour les enfants que de « *répondre aux questions les plus élémentaires sur l'histoire et la géographie du pays*.....

« La loi du 28 mars 1881, ajoute en terminant ce digne homme d'État-libéral, complétée par le règlement du 22 décembre, a pour but de *restreindre non pas la liberté de l'enseignement, mais seulement la liberté de l'ignorance ;* elle n'est pas faite contre ceux qui instruisent leurs enfants de telle ou telle manière, mais contre ceux qui négligent de les instruire. *Il ne faut donc pas qu'un seul père de famille puisse dire qu'on l'empêche d'élever ses enfants suivant ses préférences ; le seul droit qu'on lui dénie est de les priver d'instruction*..... »

Nous croyons bien que c'est l'intention du gouvernement de faire, *pour commencer*, procéder ses gens de cette manière doucereuse ; mais ses gens tiendront-ils compte partout de ces intentions, et lorsqu'il leur plaira d'interroger sur « les questions les plus élémentaires de l'histoire du pays », par exemple, quelle carrière ne pourront-ils pas donner à leur esprit

Digitized by Google

sectaire, calomniateur ou obscène, comme on l'a vu déjà si souvent dans les écoles ou aux examens pour les jeunes filles ?..... Nous ne voudrions pas même avoir à envisager dans son principe l'application de cette loi infâme pour ce qui est des catholiques, car il ne devrait y avoir entre eux qu'une seule volonté pour refuser de s'y soumettre, comme à la plus tyrannique qu'on puisse imaginer et celle qui répugne le plus au droit naturel, à la plus sainte prérogative que Dieu ait conférée à l'homme dans le monde, à la royauté du père de famille, sacrée avant toute autre, dès l'origine des temps, et profondément respectée jusqu'à travers le paganisme. Si nous voyions les nôtres subir ce joug impie, ce serait à désespérer absolument, car il n'y en a pas qu'on ne puisse porter après celui-là. Nous voulons donc croire que le spectacle d'une résistance salutaire sera donné par l'immense majorité. Nous ne pouvons cependant nous dissimuler que des fautes graves ont été commises, beaucoup, sur le conseil de la *Société d'Éducation*, beaucoup, dis-je, n'ayant pas cru mal faire en consentant à la fameuse *déclaration* au sujet du mode d'enseignement qu'ils entendaient employer, tandis qu'une résolution générale eût pu rendre tout de suite, sur ce terrain, l'exécution de la loi impossible : ceux-là se trouvent au contraire engagés logiquement en quelque sorte..... Mais il n'y a pas prescription contre un droit aussi absolu : qu'ils considèrent l'abîme au fond duquel on se prépare à les entraîner, qu'ils s'encouragent, au besoin, des nombreux exemples de ceux qui ont heureusement su résister aux premières injonctions de la loi, et tous nous aurons mérité de n'être pas complètement asservis aux ennemis de l'Église, qui sont les vrais ennemis des nations enfantées par elle.

Dieu veuille qu'un ministre quelconque de la République ne puisse pas, dans trois ans, dire de ces examens ce que M. Fallières peut dire aujourd'hui à propos du brevet de capacité définitivement exigé de tous les instituteurs et institutrices, et qui va nécessairement écarter des écoles un grand nombre de congréganistes :

« Comme les autres, écrit-il, cette *réforme* se sera réalisée sans secousse, sans violence et sans précipitation, mais elle sera réalisée tout entière, à l'heure prescrite, avec calme et fermeté, comme un progrès décisif dans l'organisation de notre enseignement national. »

Hélas ! que de *réformes* de ce genre ont pu « se réaliser » depuis la Révolution, sans résistance aucune, grâce à l'effroyable diminution de la foi et, par conséquent, à la ruine du sens moral et à l'abaissement du caractère national !

***

Fruit de la Révolution et de ses enseignements : pour les deux années 1882 et 1883 la moyenne des *enterrements civils* est à Paris de 20 °/₀, c'est-à-dire un cinquième. H.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1884-85. — N° 10. — 21 Décembre.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

21 Décembre. — Quatrième dimanche de l'Avent (Rorate).

LA messe de ce dimanche, le dernier avant la venue du Rédempteur, porte l'empreinte des souvenirs de la récente Ordination qui avait lieu jadis dans la nuit précédente, en même temps qu'elle achève de nous préparer au grand événement qui se renouvellera pour nous dans quatre jours.

L'office des Vêpres commence déjà la solennité de l'apôtre saint Thomas, qui a dû céder aujourd'hui devant l'importance de ce dimanche. Mais on ne laisse pas de faire mémoire du temps de l'Avent par la solennelle antienne *O Oriens*, l'une des sept invocations connues sous le nom d'O de l'Avent, que l'Église adresse à son Époux durant ces derniers jours d'attente, qui précèdent immédiatement son miséricordieux avènement.

22 Décembre. — Lundi. — **Saint Thomas**, Apôtre.

André nous avait déjà introduits dans les mystères de ce saint temps en nous inspirant par avance un ardent amour pour le signe auguste de principauté, que portera un jour sur ses épaules le Dominateur qui doit naître pour nous. Mais, à mesure qu'approche le terme impatiemment attendu, il est aussi plus important de fortifier notre foi, de la mettre en état de reconnaître son Seigneur dans les langes et sur la paille de la crèche. C'est pourquoi la sainte liturgie, en ces jours où le soleil semble pour jamais supplanté par les ombres envahissantes de l'hiver, nous propose l'exemple du disciple un moment incrédule, mais dont la faiblesse providentiellement ménagée fut destinée dans le plan de Dieu à guérir tous nos doutes sur la divinité de notre Sauveur. Imitons sa glorieuse confession, redisons avec lui devant le Soleil de Justice, devant le CHRIST-Lumière encore voilé dans la nuit de Bethléem : *Mon Seigneur et mon Dieu !* Nous aurons ainsi part à la dernière béatitude, que le Seigneur, après sa résurrection, a laissée pour la consolation des générations futures : Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru !

24 Décembre. — Mercredi. — **Vigile de Noël.**

Au sein de la nuit, une voix a retenti, voix plus douce que le miel, plus suave que les chants les plus harmonieux de la terre : « Sachez aujourd'hui

Digitized by Google

que le Seigneur viendra et demain vous verrez sa gloire. » Puis la sainte psalmodie continue son cours habituel, sans que rien vienne interrompre la sévérité de l'office férial. Après les Matines, les frères quittent à regret le sanctuaire, emportant dans leur cœur la parole de consolation ; ils vont au cloître ou au *Calefactorium*, pour y vaquer à la lecture sainte jusqu'à l'heure des Laudes.

Enfin les lueurs timides de l'aurore apparaissent à l'Orient. Soudain, dans le campanile aérien toutes les cloches s'ébranlent à la fois, et, dociles à leur voix, les chantres de la louange divine se hâtent de regagner le chœur. Là un spectacle nouveau les prépare à la grande joie. Les stalles sont couvertes de tapis, le chœur et le sanctuaire sont parés comme aux jours de fêtes. Le chant solennel des Laudes, entonné par l'abbé, sert d'expression aux sentiments de joie et d'espérance qui débordent de tous les cœurs.

Cependant la scène la plus émouvante aura lieu au chapitre, à la suite de Prime. Au moment où l'on proclame d'ordinaire les saints du lendemain, le chantre, revêtu d'une chape violette, entre à la suite de deux acolytes portant leurs flambeaux. Il couvre d'un nuage d'encens la page bénie où se trouve l'annonce de la naissance merveilleuse ; puis il commence sur un ton majestueux à passer en revue tous les siècles, tous les empires, comme pour leur demander s'ils n'ont pas vu Celui que tous les cœurs attendent ; il arrive enfin à l'année quarante-deuxième du règne d'Octavien Auguste ; c'est alors que « JÉSUS-CHRIST, Dieu éternel et Fils du Père Éternel, voulant consacrer le monde par son très miséricordieux avènement, conçu du Saint-Esprit, et neuf mois révolus après sa conception, *naquit de la Vierge Marie en Bethléem de Juda.* » A ces dernières paroles, tous les genoux fléchissent ; la face prosternée contre terre, on écoute l'annonce dernière et solennelle : « *Naissance de Notre-Seigneur* JÉSUS-CHRIST *selon la chair* ».

Un moment de silence se fait alors ; tous les cœurs émus rendent grâce à la divine Bonté, et félicitent l'heureuse Vierge qui va enfin donner son fruit divin. Puis, au signal donné, chacun se relève et écoute avec une pieuse attention l'homélie de l'abbé sur la leçon du Martyrologe.

Après Prime, on achève de parer l'Église de ses ornements, on dispose les reliquaires autour de l'autel, seule la couleur violette reste jusqu'au dernier moment. A la messe solennelle, le diacre revêt la dalmatique et le sous-diacre la tunique. La station a lieu à la basilique de Sainte-Marie-Majeure, celle-là même où cette nuit les fidèles se presseront autour de la crèche de l'Enfant-Dieu.

Dès le soir, l'Office des premières Vêpres nous introduit dans le *Temps de Noël*. Dans leurs antiennes pleines de magnificence elles nous invitent à lever la tête, et à contempler notre rédemption qui est proche, le Roi pacifique, dont la terre entière durant quatre mille ans a désiré le visage ; nous allons le voir s'avançant du sein du Père comme l'Epoux de sa chambre nuptiale.

Digitized by Google

25 Décembre. — Jeudi. — Saint Jour de Noël.

Le jour attendu par tous les cœurs est enfin sur le point de luire ; dès son lever, il versera avec bonheur les premiers rayons de sa lumière renaissante sur le germe béni de la terre ; mais il ne sera pas le premier témoin de l'heureux événement. La nuit a précédé, et le jour se sera approché, ce Jour éternel, cette Lumière véritable qui illumine tout homme venant en ce monde ; c'est dans la nuit qu'elle descend parmi nous, pour chasser nos ténèbres, dissiper notre ignorance et faire de nous des fils de lumière.

Quelle douleur pour nous lorsque notre trop tendre enfance nous condamnait encore à passer la sainte nuit dans la *chapelle blanche !* Mais aussi quelle joie, quand, pour la première fois, nous fûmes admis à nous associer à la foule des fidèles se dirigeant vers la Maison de Dieu, pour célébrer la naissance de l'Emmanuel ! Hélas ! Ces saintes jouissances ne seront bientôt plus qu'un souvenir ; des raisons de prudence ont fait supprimer presque partout ce dernier vestige des veilles pieuses suivies par nos pères avec tant d'amour. Nous savons cependant des contrées où, dans chaque village, non seulement le peuple chrétien assiste en masse à la messe de la nuit, mais chante vaillamment l'office entier des Matines. Dieu veuille conserver longtemps ces précieux débris, qui ont disparu en tant de lieux !

Un antique usage, dérivé de la liturgie monastique, a également subsisté en plusieurs églises : c'est le chant solennel de la *Généalogie*, dont les versets, se succédant avec les périodes de la plus imposante mélodie, préludaient d'une façon grandiose à l'Introït de la *Messe de Minuit.*

Cette messe, la première des trois que célèbre l'Église en cette solennité, a pour but spécial d'honorer la naissance temporelle de l'Homme-Dieu, dans les ombres de la nuit, sous le chétif abri de la grotte de Bethléem. On y chante avec une solennité spéciale le *Gloria in excelsis*, cette hymne incomparable, dont les anges en cette nuit ont appris à la terre les premières paroles.

Elle n'est pas cependant la plus solennelle, malgré l'attrait particulier qui s'y attache. Aussi, lorsque ses forces ne permettent pas à l'Évêque de célébrer lui-même les trois messes, il se réserve la troisième, c'est-à-dire, celle du jour. La messe de l'aurore, qui se célèbre avec le moins de pompe, symbolise la naissance du CHRIST dans nos cœurs par la grâce ; tandis que la messe du jour honore d'une façon spéciale la génération éternelle du Verbe dans les splendeurs des saints.

Il serait difficile de se faire une idée de l'appareil magnifique déployé jadis par les diverses Églises en cette belle fête de la Nativité du Seigneur ; les plus somptueuses cérémonies de nos cathédrales dans les temps actuels n'en sont qu'un pâle reflet. Surtout nous ne retrouvons plus cette joie intime qui transportait les masses et s'exprimait dans ces saintes réjouissances, dans ces vieilles chansons qu'on ne redit plus au foyer. Le nom même de la fête était un cri de joie; c'était le salut adressé aux Rois chrétiens

Digitized by Google

sur leur passage. Aussi avec quel tressaillement d'allégresse nos pères suivaient des yeux en ce jour l'imposant défilé des moines revêtus de chappes magnifiques, des acolythes, des sous-diacres et des diacres,qui s'avançaient représentant pour chaque ordre le septénaire sacré, et portant les uns le cierge symbolique, les autres les Textes ou Évangéliaires, tout resplendissants d'émaux,d'or et de pierreries ! Avec quelle pieuse émotion ils unissaient leur voix, semblable à celle des grandes eaux, à la voix des chantres répétant jusqu'à cinq fois le chant majestueux de l'Introït !

Puis, le soir, le lieu saint les trouvait de nouveau réunis pour résumer tous les sentiments de la grande journée, dans la belle hymne de saint Ambroise, dont la mélodie d'une suavité céleste, retentit encore aujourd'hui après quinze siècles dans l'univers chrétien. Ils concluaient par cette touchante antienne qui charmera encore nos oreilles et notre cœur durant toute cette Octave : « Aujourd'hui, le CHRIST est né : aujourd'hui le Sauveur « est apparu : aujourd'hui sur la terre les anges chantent, les archanges « se réjouissent : aujourd'hui les justes tressaillent d'allégresse, en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, Alleluia ! »

26, 27 et 28 Décembre. — Fêtes de saint Étienne, de saint Jean et des saints Innocents.

Une triple constellation apparaît sur le Cycle immédiatement après le berceau radieux de l'Homme-Dieu. Étienne s'y montre le premier, comme représentant la gloire du martyre, dont l'auréole l'emporte sur toutes les autres. Dans les leçons de l'office de la nuit, saint Fulgence fait ressortir le merveilleux contraste qui existe entre cette descente de l'Homme-Dieu revêtu de notre chair pour entrer en lice avec l'ennemi du genre humain, et l'ascension triomphante du premier témoin de l'enfant de Bethléem, se dépouillant de la chair mortelle pour régner à jamais dans les cieux, et recevoir la couronne dont son nom était déjà le présage.

A la pourpre triomphale d'Étienne, succède la blancheur virginale du disciple bien-aimé, Jean l'Évangéliste. On sait que ce saint Apôtre fut toujours particulièrement cher aux âmes contemplatives,aux épouses vierges que l'enfant de Bethléem a voulu se choisir en notre humble vallée. Une pensée différente semble néanmoins avoir inspiré la sainte Église dans la fête de ce jour. Nous venons de dire qu'Étienne représente manifestement la gloire du martyre ; or, après celle des martyrs, vient l'auréole des saints docteurs ; et c'est précisément sous ce point de vue particulier que l'Eglise envisage dans son office le glorieux Apôtre de l'Amour. Sans doute elle ne se lasse point de célébrer ses autres prérogatives ; mais elle insiste sur les flots de lumière qu'il a puisés au cœur même de l'Homme-Dieu ; la plupart des textes de la sainte Messe font partie de l'office des saints Docteurs ; enfin, la vérité du témoignage fourni par

Digitized by Google

l'écrivain sacré sur la personne sacrée de notre Nouveau-né est affirmée et répétée dans toutes les parties de la liturgie du jour.

Il restait à la sainte Virginité de rayonner autour de la crêche de l'Emmanuel. Nous la voyons figurée d'une façon touchante par ces chers Innocents, que l'Église, nouvelle Rachel, semble encore pleurer en ce jour, par la suppression de ses chants joyeux et l'appareil de ses vêtements de deuil. Ce sont eux qui ne se sont pas souillés avec les femmes ; ils sont restés vierges : aussi règnent-ils avec Dieu, ils suivent l'Agneau partout où il va, et l'Agneau les tient auprès de lui. Ils n'ont pas terni la blancheur de leurs vêtements ; ils sont dignes de se promener à la suite avec l'Agneau, revêtus de robes immaculées. Ravissantes fleurs des martyrs, comme des roses naissantes ils se sont vu emporter par le cruel ouragan ; premières victimes du CHRIST, tendre troupeau d'immolés, ils jouent encore là haut avec leurs couronnes et leur palme devant l'autel de la cité de Dieu, redisant sans cesse de leur voix fraîche et innocente : Gloire à vous, Seigneur.

Les églises du moyen âge avaient fait choix de ces trois jours pour fêter les diverses classes de ceux qui prenaient part au chœur à la célébration des divins offices. Le jour de saint Étienne, les diacres occupaient les stalles supérieures, dirigeaient le chœur, enfin remplissaient dans les cérémonies du jour tous les rôles que leur permettait leur condition dans la hiérarchie sacrée. Le jour suivant, les prêtres avaient leur tour ; la fête des enfants se faisait le jour des saints Innocents. Les sous-diacres devaient attendre jusqu'à la circoncision. Tout en blâmant, comme ils le méritent, les excès intolérables auxquels il donna lieu trop souvent dans la dernière partie du moyen âge, nous ne saurions nous résoudre à condamner cet ancien et naïf usage, et nous nous plaisons à en constater les rares débris qui se sont maintenus jusqu'à nos jours dans quelques églises particulières.

1er Janvier. — Jeudi. — Octave de Noël et Circoncision de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Deux circonstances donnent à ce jour une solennité particulière. D'abord il est le huitième depuis l'heureux avènement de notre Emmanuel ; c'est, de plus, l'anniversaire du premier événement où ce béni Sauveur a commencé à prendre extérieurement la similitude du péché, a versé les premières gouttes de ce sang divin qui rachètera le monde, a reçu enfin ce doux nom de JÉSUS qu'il ne portera pas en vain.

L'octave est rappelée par les chants de la messe, qui sont presque entièrement les mêmes que ceux de la messe de Noël. L'évangile nous met sous les yeux le mystère du jour. Mais une autre pensée plane, pour ainsi dire, sur tout l'office de cette fête, et cette pensée se trouve déjà indiquée par la station, qui a lieu à Sainte-Marie du Transtévère, la plus ancienne des églises dédiées par Rome à la Mère de Dieu.

Il y a huit jours, en effet, nous avons vu le Verbe divin, avec la nature

Digitized by Google

humaine qu'il venait d'épouser, sortir de la chambre nuptiale du sein virginal. Comment alors nos cœurs ne se seraient-ils pas laissé aller à bénir l'heureuse terre qui venait de s'entr'ouvrir pour nous donner son fruit béni? Aussi nous l'avons proclamée bienheureuse; nous avons répété la parole de l'Ange dont l'accomplissement est devenu visible pour nous: « Salut, Marie, pleine de grâce : le Seigneur est avec vous! Vous êtes heureuse, parce que vous avez cru ; vous êtes heureuse, parce que votre sein est resté pur de toute souillure ; vous êtes vraiment bénie entre toutes les femmes, béni le fruit de votre sein, qui a pu porter Celui que les cieux ne pouvaient contenir. »

Ainsi chantions-nous à la Vierge, dans cette nuit à jamais mémorable que nous fêtions il y a huit jours. Mais la grande Lumière, qui était descendue sur la terre était tellement éblouissante au sein de nos ténèbres, que tout autre objet semblait disparaître à sa face. Aujourd'hui, nos yeux peuvent déjà distinguer plus à l'aise les aspects divers de ce mystère ineffable ; aussi la sainte Église en profite-t-elle pour célébrer la plus grande gloire de notre humaine nature après celle d'un Dieu fait homme, la gloire de la maternité divine. De là, tout l'office présente le caractère des fêtes de la Sainte Vierge. Les solennelles antiennes des Vêpres doivent spécialement attirer l'attention des fidèles.

Elles comptent parmi les rares compositions que l'Église latine redise en chœur avec celle d'Orient ; elles ont de plus une importance majeure au point de vue du dogme catholique ; car plusieurs semblent avoir été composées à la suite du célèbre concile d'Éphèse, qui proclama solennellement Marie Mère de Dieu, *Theotocos*, renversant ainsi à jamais les audaces sacrilèges de l'impie Nestorius.

6 Janvier. — Mardi. — Épiphanie du Seigneur.

Après les magnificences qui accompagnent les fêtes de Noël, la fête de l'Épiphanie semble de nos jours s'écouler inaperçue ; et même, par un triste privilège, les populations de nos contrées laissent passer cette mémorable journée sans fréquenter la maison de Dieu, à moins que la fête elle-même ne coïncide avec le dimanche. Il n'en fut pas de même au temps passé. Les fidèles seront peut-être surpris en apprenant que, dans les origines du christianisme, l'Épiphanie du Seigneur éclipsait la fête de Noël elle-même, et était considérée comme la solennité proprement dite de la naissance de l'Homme-Dieu. Il n'y a toutefois en cela rien d'étonnant. La fête de Noël, en effet, bien qu'elle nous ait donné un Sauveur, n'est pas complète, ne se suffit pas à elle seule ; elle appelle toute une série d'autres mystères, qui ne se termineront qu'au jour de l'Ascension. Le CHRIST est né pour être le Chef du Corps mystique de l'Église ; or, jusqu'ici, il semble seul attendre dans le berceau ; les apparitions d'Anges, les pieux hommages des bergers ont eu un caractère plutôt privé ; et rien, dirait-on, n'a encore transpiré,

Digitized by Google

dans l'humble terre de Judée, de cette Lumière qui doit illuminer le monde. Mais attendons ; aux extrémités de l'Orient, un astre radieux s'est montré dans les cieux ; déjà depuis treize jours, les pieux Mages se sont mis en route : ce sont eux qui vont représenter officiellement l'Église du CHRIST au berceau de l'Emmanuel ; ils vont lui payer au nom de l'humanité entière le premier tribut de la foi en sa divinité. Noël avait donné à la terre un Homme-Dieu ; l'Épiphanie nous le manifeste et fait luire sur nous ses grandeurs ineffables. Noël se présentait avec ses charmes naïfs, le chant des Anges dans la plaine silencieuse, le rendez-vous des heureux bergers auprès du petit Enfant ; tout était simple, familier, ravissant. Aujourd'hui la scène change et revêt un caractère grandiose. L'Enfant qui nous est né est un Roi, est un Dieu : trois rois viennent l'adorer et lui offrir en leur personne les prémices de l'Église son Épouse.

Toutefois, malgré la solennité de cette manifestation, il en est une autre plus imposante encore, qui ne doit pas échapper à notre attention. « Si nous acceptons le témoignage des hommes, dit saint Jean, le témoignage de Dieu est plus grand. » C'est ce témoignage du ciel, rendu au jour du baptême du Sauveur dans les eaux du Jourdain, qui faisait l'objet premier de l'enthousiasme des fidèles aux temps de la primitive Église. Les Orientaux lui donnent encore la première place de nos jours dans l'office de la fête, tandis que l'Église latine, voyant avec raison dans la vocation des Mages les prémices de la gentilité dont elle fit elle-même autrefois partie, s'est attachée à considérer ce mystère comme l'objet principal de la solennité, remettant au jour de l'octave la mémoire du baptême du Seigneur, qu'elle ne néglige cependant pas entièrement dans l'office d'aujourd'hui.

Enfin, un troisième anniversaire vient compléter une journée déjà si riche. C'est celui du changement de l'eau en vin, aux noces de Cana, le premier miracle du Sauveur destiné à faire connaître à ses disciples sa divinité. Le passage de l'évangile qui raconte ce trait de la vie du Seigneur, fait partie de la messe du second dimanche après l'Épiphanie. Au moyen âge néanmoins, on lisait à l'office de la nuit de l'Épiphanie trois évangiles correspondant aux trois mystères dont nous venons de parler ; et le chant solennel de la généalogie dont saint Luc fait suivre le récit du baptême du Sauveur, mettait fin aux veilles saintes de l'Épiphanie, comme la généalogie selon saint Matthieu avait préludé au saint sacrifice en l heureuse nuit de la Nativité.

Dans la liturgie actuelle, un seul passage réunit aujourd'hui les trois grandes manifestations du Seigneur; c'est l'antienne qui accompagne aux Laudes le chant du cantique *Benedictus*. Dans ses allures d'une hardiesse qui surprend au premier abord, ceux qui comprennent quelque chose au mystère du CHRIST et de l'Église n'auront pas de peine à découvrir une poésie grandiose et incomparable. La voici, telle que notre langage trop

Digitized by Google

pauvre peut l'interpréter : « Aujourd'hui, au céleste Époux l'Église s'est unie, parce que dans le Jourdain le CHRIST a lavé ses crimes : les Mages accourent avec leurs présents à ses noces royales, et l'eau changée en vin réjouit tous les convives, alleluia. »

15 Janvier. — Jeudi. — Saint Maur, Abbé.

Fille aînée de l'Église, la France eut aussi l'honneur insigne de recevoir en partage le disciple premier-né du patriarche des moines, saint Benoît. Le jeune Maur, présenté au saint abbé par le noble Eutychius son père, avait fait à l'école d'un tel maître des progrès merveilleux, si bien que Benoît le proposait comme modèle aux autres et partageait déjà avec lui le poids de sa charge. Une fois même on avait vu se renouveler en faveur du moine obéissant le miracle de saint Pierre marchant sur les eaux. Il semblait naturel que le bienheureux Père, après s'être séparé de Placide cédé à la Sicile, dût au moins se réserver Maur comme le soutien de sa vieillesse, comme le successeur destiné à continuer et à consolider son œuvre.

Mais les voies de Dieu ne sont pas celles de l'homme. Lors donc que les envoyés de l'évêque du Mans, Innocent, se furent présentés à la porte du Mont-Cassin, demandant le bienfait d'une colonie monastique pour leur pays, le saint Patriarche n'hésita pas à leur donner son disciple bien-aimé. Ce choix inattendu causa une vive émotion parmi les frères : Benoît les consola par les pensées de la foi. Puis, avec tous les moines, il accompagna les voyageurs jusqu'à la porte du monastère ; là, après une dernière bénédiction et un embrassement suprême, il les congédia après avoir remis à Maur le livre de la règle écrit de la main même du saint législateur, ainsi que les mesures exactes de la livre de pain et de l'hémine régulière.

Dès la première halte, les voyageurs furent rejoints par deux frères envoyés par le bienheureux Père. Ceux-ci étaient porteurs d'une lettre touchante, ainsi que de trois parcelles de la sainte Croix et de plusieurs autres reliques. Maur les remercia affectueusement, et, après cette séparation définitive, continua son voyage vers le pays des Francs.

Le 20 mars, il arrivait à Font-Rouge, monastère situé au pays d'Auxerre, et fondé par saint Romain, vénérable vieillard qui jadis avait servi d'aide à Benoît au commencement de sa conversion. Là, Maur connut par révélation la mort prochaine de son Père bien-aimé. Le lendemain, en effet, après Tierce, il put contempler la voie toute resplendissante de lumière par laquelle le béni du Seigneur était monté aux cieux.

Arrivé enfin au but de son voyage, l'envoyé de Benoît, après bien des difficultés, édifia le monastère de Glanfeuil en Anjou, foyer d'où se répandit dans toute la Gaule la règle admirable du saint législateur. Bientôt la nouvelle abbaye devint si célèbre, que les grands de la cour du roi Théodebert y accoururent à l'envi pour se mettre sous la conduite du saint abbé.

Digitized by Google

Après trente-huit années passées dans sa nouvelle patrie, Maur, sentant approcher sa fin, se retira dans une cellule attenant à l'oratoire de Saint-Martin pour y vaquer plus facilement à la contemplation et à la prière. Ses derniers jours furent attristés par la perte de 116 de ses fils enlevés par une épidémie; mais les consolations dont Dieu enivrait son âme lui firent accepter avec joie ce sacrifice suprême. Bientôt il alla lui-même les rejoindre au ciel, et fut enseveli dans la basilique de Saint-Martin. Il avait demandé, au moment de rendre l'âme à Dieu, que la dernière lettre reçue du vénérable Benoît fût placée avec lui dans le tombeau (584).

Au XVIIe siècle, la France vit s'élever dans son sein la congrégation bénédictine de Saint-Maur, si célèbre par ses innombrables travaux littéraires. Non inférieure à sa devancière par les services rendus aux lettres, mais incomparablement supérieure pour l'esprit et la doctrine, la congrégation de France ou de Solesmes, n'a pas renié le patronage de saint Maur; le saint propagateur de la règle monastique dans la Gaule marche en tête des saints protecteurs de la nouvelle famille constituée par Grégoire XVI, héritière de toutes les traditions des âges précédents.

Nous ne pouvons terminer sans dire ici un mot de la *bénédiction de saint Maur*. L'histoire rapporte que le saint lévite rendit la santé à de nombreux malades à l'aide du signe de la Croix et par l'invocation des mérites du bienheureux Benoît son maître. Cette tradition s'est perpétuée dans l'ordre de Saint Benoît : il y a deux ans environ, le Saint-Siège l'a revêtue de son approbation, en déterminant le rite et les formules qui devaient l'accompagner. Nous sommes heureux de voir la confiance que témoignent envers cette pratique les populations de nos contrées. Le ciel d'ailleurs se plaît à récompenser cette confiance par les faits merveilleux qui ne cessent de se renouveler en faveur des personnes affligées, qui viennent réclamer l'assistance de celui que la liturgie monastique appelle « le faiseur de miracles ».

18 Janvier. — Dimanche. — **Deuxième après l'Épiphanie. Fête du saint Nom de Jésus.**

La fête du saint Nom de Jésus se rattache au mystère de la Circoncision. C'est en effet le huitième jour après sa naissance que l'Enfant-Dieu reçut ce nom béni. Mais depuis quatre siècles environ, l'Église a commencé à faire de ce nom sacré l'objet d'une solennité spéciale, dont l'extension à toute la catholicité est de date encore plus récente.

Cette institution de la sainte Église a en réalité une portée plus grande qu'on ne le croirait d'abord. Nous avons vu, il y a une dizaine de jours, les saints Mages proclamer la royauté de l'Enfant de Bethléem. Ce témoignage, rendu dans l'humble réduit de la crèche, avait déjà inspiré au cruel Hérode des soupçons et des pensées de vengeance. Malgré tout, Jésus a régné sur le monde. Sur le trône de la Croix, l'inscription de Pilate a pro-

Digitized by Google

clamé et confirmé sa royauté sur les Juifs. Encore trois siècles, et les empereurs devenus chrétiens dateront leurs actes du règne de JÉSUS-CHRIST. Mais il devait venir un temps, le temps de la désolation suprême, où l'enfer opposerait le signe de la bête au nom auguste du Sauveur. Ces temps hélas! ne sont plus loin, si nous n'y sommes déjà parvenus. Il devenait donc nécessaire de faire briller plus vivement le Nom vainqueur aux yeux des nations. C'est dans ce but que l'Église a établi la fête de ce jour. Par la vertu de ce Nom divin, elle saura triompher des ténèbres de la dernière heure, et attendre sûrement l'heureux moment où les anges diront: « Voici l'Époux qui vient. » Alors l'Époux donnera à l'Épouse ce « nom nouveau » qui n'est autre que le sien propre, parce que dès lors le CHRIST sera tout en tous, l'humilité même de la chair se trouvant désormais transfigurée à la ressemblance de l'Homme-Dieu ressuscité et pleinement Sauveur.

S. BENOIT COMMANDE AUX EAUX.

L'EMPIRE du Seigneur JÉSUS s'exerçait sur la terre et les ondes.

N'a-t-il pas dit que ses disciples feraient des choses plus merveilleuses encore? — Mais à la condition qu'ils eussent foi en lui.

Benoît, comme JÉSUS son maître, commande à l'élément liquide. Tantôt il le fait jaillir d'une roche aride; tantôt il lui ordonne de former un solide plancher; tantôt enfin il l'oblige à se faire l'instrument docile de sa paternelle charité.

***

Des douze monastères élevés par saint Benoît autour de sa grotte austère, trois se trouvaient perchés sur l'âpre crête des rocs avoisinants.

Les Frères sentirent bientôt combien dur il était pour eux de descendre chaque jour au lac, pour s'y approvisionner d'eau : et ce rude labeur s'exerçait au péril de leur vie.

Ces moines donc, un jour, viennent trouver Benoît et lui disent:

— Père, il nous faut changer le site de nos chers moutiers.

L'homme de Dieu les console et les renvoie en paix.

La nuit suivante, prenant avec lui comme aide Placide, jeune et tendre enfant, (combien l'innocence est puissante!) il gravit la roche escarpée, et y fait une longue prière.

Digitized by Google

Puis, il en marque l'endroit au moyen de trois pierres, et regagne son cloître en secret.

Le lendemain, les frères impatients reviennent à l'homme de Dieu.

— Allez, leur dit-il, avec calme et confiance; la roche sur laquelle vous verrez trois pierres superposées, creusez-la quelque peu. Car Dieu si bon et tout-puissant peut produire de l'eau, s'il le veut, même sur ces pics arides, et vous ôter l'ingrat labeur qui vous trouble et vous peine.

Ils partirent. — Avant même qu'ils fussent arrivés au lieu désigné, la roche humide leur parla des merveilles de Dieu. On creusa un modeste bassin pour recueillir le liquide précieux; et bientôt l'eau coula, et coula en telle abondance qu'elle arrose, dit saint Grégoire, le flanc de la montagne et descend jusqu'au frais vallon.

***

Un autre jour, un pauvre Goth, simple d'esprit, mais grand de cœur, se présente à la porte du cloître. Benoît l'admet avec grande joie.

Aussitôt on le met au travail : une solide faucille lui est donnée et le Goth est chargé de purger des ronces et des épines qui l'encombrent, un coin de terre qu'il fallait transformer en jardin.

Mais il était voisin du lac. Le moine novice et ardent, donnant, frappant, s'acharnant contre l'épais fourré, fait si bien que le fer s'échappe du manche et tombe dans le lac, dont la profondeur était telle en ce lieu qu'aucun espoir ne lui restait de retrouver l'instrument précieux.

Tout tremblant et versant des larmes, le pauvre Goth court au moine Maur, avoue sa maladresse, et accomplit sa pénitence.

Et Maur, intendant fidèle, prévient aussitôt du fait son saint père Benoît.

Mais lui, ému de compassion, se lève, va au lac, prend de la main du Goth le manche infortuné, et le plonge dans l'eau.

Aussitôt, ô miracle, du fond de l'abîme, à travers les ondes épaisses, le fer monte, et docile au commandement secret d'un homme dont l'empire sur les créatures paraît égaler celui d'Adam dans son état d'innocence, vient s'adapter au manche qui l'attend.

Et Benoît, avec calme et bonté, de rendre au moine rustique l'infidèle instrument.

— O mon fils, lui dit-il, tiens, travaille, et sèche tes larmes.

Digitized by Google

L'ÉVANGILE DANS LA LITURGIE. (SUITE.)

II.—DES PASSAGES DES SAINTS ÉVANGILES DESTINÉS A LA LECTURE PUBLIQUE. — LE DIACRE. (SUITE.)

5 LE chant de l'évangile à la messe, qui est, comme nous l'avons vu plus haut, l'apanage du diaconat, ne semble pas lui avoir toujours appartenu d'une manière exclusive. Il est probable que la charge d'annoncer l'évangile avait d'abord incombé aux lecteurs. Nous possédons, en effet, deux textes splendides de S. Cyprien, qui reconnaissent la légitimité de cet usage, du moins pour l'Afrique, comme usage local. Dans l'un et l'autre de ces textes, il s'agit de glorieux confesseurs de la foi, que l'évêque ordonne lecteurs en considération des mérites de leur martyre en les chargeant d'annoncer le saint évangile. Nous ne pouvons renoncer au plaisir de citer ici ces deux remarquables passages : « Notre frère Aurélius, illustre adolescent, déjà éprouvé par le Seigneur et agréable à Dieu, jeune encore selon l'âge, mais avancé en mérites de vertu et de foi, — a lutté dans un double combat. Je ne sais ce que je dois louer davantage en lui, de la gloire de ses blessures ou de la modestie de ses mœurs ; de l'insigne honneur de sa vertu ou de l'éclat de sa pudeur admirable. — Et pourtant il redoutait de monter aux degrés ultérieurs de la cléricature, et de croître en dignité. — Dans l'intervalle nous avons trouvé bon qu'il commençât par l'*office de lecteur*, parce que rien ne convient mieux à une voix qui a confessé le Seigneur par une prédication glorieuse, que de retentir dans le chant des lectures divines ; *de lire*, après les paroles sublimes qui préludaient au martyre du CHRIST, *l'évangile du Christ* lui-même, qui fait les martyrs ; et de monter à l'ambon après être monté sur le chevalet (1) ». —

« Célérinus, le premier, a affronté la lutte de ces derniers temps, a triomphé de son adversaire par l'inébranlable fermeté de son combat, et ouvert aux autres le chemin de la victoire. — Il porte dans son corps glorieux les traces éclatantes de ses blessures. — Le Seigneur dans sa grande bonté l'envoya vers nous. — Que pouvions-nous faire autre chose que de le placer sur l'ambon, c'est-à-dire sur la tribune de l'église, afin que, élevé à une place aussi haute, et exposé aux regards de tout le peuple en considération de son honneur éclatant, *il lise les préceptes et l'évangile du Seigneur*, qu'il a suivis avec force et fidélité? Oui, il faut que cette voix qui a confessé le Seigneur, fasse entendre chaque jour les paroles que le Seigneur a dites.....

1. Cypr. ep. 33. P. L. 4 p. 33.

Digitized by Google

Un confesseur ne saurait se rendre plus utile à ses frères qu'en attirant les auditeurs à imiter la foi du lecteur, tandis qu'ils entendent la lecture évangélique de sa bouche (1). » Ces deux passages de S. Cyprien, bien qu'ils ne se rapportent pas proprement au diacre, n'en jettent pas moins une certaine lumière sur la dignité du diaconat et sur l'importance de la lecture de l'évangile.

6. L'historien grec Sozomène, Vme siècle (2), nous apprend qu'à Alexandrie, l'archidiacre seul lisait l'évangile ; ailleurs c'était un diacre ordinaire, mais en beaucoup d'églises il était lu par le prêtre et à certaines fêtes par l'évêque lui-même. C'est ainsi, par exemple, que, selon lui, à Constantinople, le Patriarche chantait l'évangile du dimanche de Pâques. D'autres auteurs rapportent également que souvent les prêtres remplaçaient les diacres dans cette fonction honorable. Il semble que des usages analogues se retrouvent encore de nos jours dans les églises d'Orient. Dans un ouvrage du plus grand intérêt, intitulé « *Liber de officiis ecclesiasticis* » (3), Jean d'Avranches, archevêque de Rouen (XIe siècle), prescrit qu'à l'office de la nuit de Noël, après le neuvième répons, le prêtre le plus élevé en dignité de chaque église, revêtu de la dalmatique et de la chasuble, chante solennellement la généalogie selon S. Matthieu. Nous retrouvons la même indication dans quelques autres documents du moyen âge, où nous voyons toutefois que, en règle générale, le chant de cette généalogie revenait au diacre, de même qu'à la fête de la Circoncision l'évangile « *Regressus est Jesus* » et à l'Épiphanie la généalogie selon S. Luc qui se chantaient au même endroit de l'office (4).

Ce dernier rite commun à plusieurs églises et qui consiste à lire solennellement l'évangile après Matines à Noël et à l'Épiphanie, nous amène à dire un mot d'une pratique extrêmement vénérable et imposante de l'office monastique. Le Patriarche S. Benoît dit dans sa règle (c. 11): « Après le quatrième répons (du III Nocturne) l'abbé entonnera l'hymne : « *Te Deum laudamus* ». Après quoi, l'*abbé lira la leçon de l'évangile*, les frères se tenant tous debout avec respect et tremblement. A la fin de la lecture tous répondront : « *Amen* ». Nous aurons à revenir sur plusieurs particularités de cet antique témoignage. Conservé dans le plus ancien document de l'office monastique romain, le détail qui nous intéresse pour le moment, est que la lecture de l'évangile est réservée à l'abbé, qui, comme l'était S. Benoît lui-même, doit au moins être diacre. Il est vrai de dire que l'usage s'introduisit très tôt en vertu duquel, au lieu de l'abbé, cet office était rempli par l'hebdomadier, c'est-à-dire par le prêtre qui occupe le premier rang au chœur et à l'autel. Toutefois, du moment que, par un privilège papal, les abbés furent revêtus des insignes de la prélature, ce droit et cet honneur leur retournèrent par le fait même. Qu'on nous per-

1. Cypr. ep. 34, P. L. p. 330. — 2. Sozom. VII, 19. P. Gr. 67, 1478. — 3. P. L. 147. 41. — 4. Voyez Martène, *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, l. IV, c. 12, 14; c. 13, 16 ; c. 14, 9.

Digitized by Google

mette ici encore quelques développements. L'important ouvrage qui contient l'histoire des Saints du monastère de Redon au IXme siècle (1), porte la notice suivante au milieu d'une chronique de circonstance : « Après les répons et les leçons, il était temps de lire le saint évangile aux frères. Alors un des frères, orné du sacerdoce et recommandable par sa piété, se revêtit des vêtements sacrés selon l'usage et commença la lecture de l'évangile, tous se tenant debout, et prêtant en silence une oreille attentive etc. » Le commentaire d'Hildemar, écrit au début du même siècle (édition de Metten, 1880, p. 228) décrit exactement les vêtements portés par celui qui chantait l'évangile, sans toutefois préciser, si ce devait être l'abbé ou un autre prêtre. « Il porte la planète et l'étole..... et ceux qui portent les chandeliers et les encensoirs, doivent, eux aussi, avoir le vêtement sacré. » Le bienheureux Ulric de Cluny décrit avec plus de détails encore ce qui se pratiquait dans son monastère (2). «Le prêtre hebdomadier se lave les mains et entre au sacrarium, revêtu de l'aube, de l'étole et de la chasuble. Il s'avance, tenant des deux mains le texte de l'évangile qu'il laisse reposer avec respect sur sa poitrine. Arrivé à l'autel, il le place *au milieu de celui-ci* et *fait avec de l'encens le signe de la croix sur le livre*, une fois seulement. Ensuite il *s'incline pour l'oraison* et se redressant au dernier verset de l'hymne (*Te Deum*), il baise l'autel, prend le livre et se dirige vers l'analogium, vers lequel tout le couvent se tourne et s'incline, etc. »

Suivant le rite plus simple, en vigueur actuellement, l'abbé chante aux jours ordinaires l'évangile à l'autel ou à sa stalle dans le chœur, après avoir pris l'étole au-dessus de la coulle ; deux chapelains et un cérémoniaire sont à ses côtés pour l'assister. Et pourtant, malgré sa simplicité, ce rite a encore assez de grandeur pour émouvoir profondément. Mais aux grandes fêtes, lorsque le prélat monastique, revêtu de ses ornements pontificaux, préside aux Matines solennelles, la lecture de l'évangile revêt un caractère spécial conforme à l'office.

L'abbé est alors à son trône, entouré de ses assistants, le Prieur en chape tient le livre sacré qui reçoit l'encensement avant le chant ; tandis que des acolytes portant des cierges allumés se tiennent aux deux côtés. A certains jours l'évangile est chanté sur une mélodie antique d'une ravissante beauté.

Jamais nous ne pourrons oublier l'impression profonde qui nous pénétra un jour que, dans l'office matinal de la Pâque, nous entendîmes une illustre abbesse chanter l'évangile à ses consœurs dans le chœur, avec un accent si joyeux et si convaincu, que nous ne pûmes nous empêcher de songer à Marie Madeleine, qui, comme apôtre des apôtres, *apostolorum apostola*, fut la première à annoncer la joyeuse nouvelle de la résurrection.

7. Rappelons, en terminant, un usage des plus caractéristiques, dont

1. L. III. c. 1. Mabill. *Acta O. S. B.* siec. IV, part. II, p. 215. — 2. *Consuetudines Cluniacenses*, Lib. II., c. 30, P. L. 149. 715.

Digitized by Google

l'origine et la durée n'ont pas encore, que nous sachions, formé l'objet d'une recherche scientifique.

Il s'agit de l'usage pratiqué par les empereurs d'Allemagne de la fin du moyen âge de chanter aux Matines de Noël l'évangile : « César Auguste lança un édit. » Pour autant qu'il est permis de l'affirmer, l'empereur Charles IV, qui avait beaucoup d'intérêt et d'intelligence pour le service divin public et pour sa portée sociale, revendiqua le premier ce privilège. En 1347, il chanta le susdit évangile à Bâle ; en 1353, à Mayence, tenant le glaive à nu « *nudato ense* » comme l'ajoute le *Magnum Chronicum Belgicum*, p. 286. En 1377, dans un voyage en France, il accomplit le même rite à Cambrai, ville alors soumise à la domination allemande; car les seigneurs français qui l'escortaient lui avaient fait entendre qu'il ne pouvait user de son privilège impérial sur le territoire de leur seigneur et maître.

L'empereur Sigismond fit usage du même droit au concile de Constance en 1414, en présence du Pape Jean XXIII (1). Mais le récit le plus détaillé de l'exercice de ce privilège nous est conservé dans la description de l'arrivée de l'empereur Frédéric III auprès du Pape Paul II (2). Les lecteurs nous saurons gré de leur communiquer les principaux détails de cette scène grandiose. L'empereur venait d'arriver la veille de la grande fête, fort tard dans la soirée, et avait été reçu par le pape à St-Pierre avec une solennité inaccoutumée. Après un court intervalle, on commença l'office de Matines. — On avait, il est vrai, déjà chanté Matines et Laudes. Mais, comme l'observe Patrizi, ce n'avait pas été pour satisfaire à l'obligation, mais pour passer honnêtement le temps. — L'empereur vint un peu plus tard assister à l'office. Après avoir prié quelque temps sur un prie-Dieu placé à la gauche du trône papal, il salua le pape et, sur son ordre, alla s'asseoir sur un trône préparé pour lui, et s'élevant à la hauteur des sièges des cardinaux. Deux cardinaux diacres prirent place aux côtés de l'empereur ; à ses pieds s'assit l'évêque de Lavant en qualité de secrétaire. L'office se poursuivit comme de coutume jusqu'à la septième leçon, que le successeur de César Auguste devait chanter lui-même. L'empereur Frédéric descendit donc de son trône et, assisté des Cardinaux diacres, se disposa à remplir sa fonction. Il revêtit d'abord, au-dessus de son vêtement ordinaire (toga), le rochet qui était alors un vêtement long, assez semblable à une aube ; puis il prit l'étole qui fut placée, comme pour les diacres, sur l'épaule gauche, de manière à croiser la poitrine et le dos. Là dessus on voulut lui mettre le manteau impérial, de telle sorte que l'agraffe se reposât sur l'épaule droite et que le bras droit, selon la coutume de la chevalerie, restât libre et dégagé. Mais l'empereur signifia qu'il avait le droit de porter le manteau et l'étole à la manière des prêtres, ainsi que les sceaux impériaux le représentent. Les diacres se mon-

1. Muratori *Scriptores* III, 2. p. 854 ; Raynald. ad a. 1414, 13. — 2. *Du maître de cérémonies Patrizi de Sienne*, édité par Mabillon. Museum italicum. 1. 256. suiv.

Digitized by Google

trèrent donc aussitôt disposés à arranger aussi l'étole en conséquence, en la croisant sur la poitrine; mais l'empereur, dans sa bonhomie, jugea que personne ne l'aurait remarqué : et on laissa l'étole comme on l'avait mise d'abord.

De même lorsqu'on se disposa à le ceindre de son épée bénie, l'empereur protesta et la fit remettre à son écuyer, pendant qu'un autre serviteur devait tenir le casque béni. Après ces arrangements, Frédéric s'avança enfin jusque devant le trône papal : et là, la tête découverte, il prit le glaive de la main de son page, et le brandit par trois fois. Après quoi il se dirigea vers le pupitre, s'inclina profondément pour demander la bénédiction du pape et chanta l'évangile, d'une manière qui n'était pas sans charmes « *non injucunde* ». L'homélie fut ensuite chantée par un cardinal, tandis que l'empereur déposa les ornements sacrés, et fit une profonde inclination au pape et regagna son siège. L'écuyer remit l'épée bénie dans le fourreau d'or sur lequel il laissa reposer le casque béni.

Si nous en croyons des sources françaises, que nous n'avons pu contrôler, l'empereur Sigismond aurait chanté à Rome, en 1433, l'évangile, même à la messe papale ; un vieux cérémoniaire rapporte encore que le roi de France ou de Sicile pouvait chanter l'épître (1), tandis que le privilège de chanter l'évangile revenait à l'empereur. *(A continuer.)*

LA NUIT DE NOEL. (PASTORALE.)

Chœur de bergers.

O CIEL, distille ta rosée,
Fais pleuvoir le Juste, ô nuée ;
Que la terre entrouvre son cœur
Et fasse germer le Sauveur!

O divine *Sagesse*,
Adonaï grand Dieu,
Noble *tige de Jesse*,
Viens, viens, en ce bas lieu!
Clef de David, *Aurore*,
Monarque universel,
Pourquoi tarder encore?
Viens, viens, *Emmanuel!*
O Ciel, distille ta rosée, etc.

Une voix.

Quel ravissant cantique
Résonne dans la nuit.

Une seconde voix.

Quelle clarté magique
Au firmament reluit?

La 1re voix.

Ce sont les divins anges,

2me voix.

Ils s'approchent de nous...

Chœur.

Lumineuses phalanges,
Que nous annoncez-vous?

1. Gilles le Bouvier, *Histoire de Charles VII*, p. 87 ; Martène, *De ritibus*, l. II, c. IX, p. 713. Catalani. *Pontif. rom.* 1. 603. (éd. 1850.)

Digitized by Google

Chœur des anges.

Dans la céleste sphère
Gloire au Dieu de bonté!
Paix aux mortels sur terre
De bonne volonté!

Bergers, prêtez l'oreille
A nos joyeux discours :
Volez à la merveille
Des divines amours.

Dans cette nuit bénie
Un fils vous est donné,
Plein de grâce infinie
Un enfant vous est né.

Ce fils est le Messie,
Cet enfant le Sauveur,
Que dans la prophétie
Vous promit le Seigneur.

Un berger.

L'enfant qui vient de naître
Pour sauver les humains,
Pourrons-nous le connaître
A des signes certains?

Un ange.

Dans une pauvre étable
Il gît malgré l'hiver :
Et son corps adorable
Est de langes couvert.

Vierge mère attendrie
Aux regards triomphants,
Vous trouverez Marie
Près du divin enfant.

Un vieillard vénérable
A l'aspect noble et doux
Garde la sainte étable :
C'est Joseph son époux.

Apportez votre offrande
Aux pieds du divin roi,
Car sa misère est grande :
Il grelotte de froid.

Un berger.

Si nous laissons à l'aventure
Nos blancs moutons,
Ils seront certes la pâture
Des loups gloutons.

Un ange.

Personne durant votre absence
Ne leur nuira;
Un de nous avec vigilance
Les gardera.

Chœur des bergers.

Beaux messagers fidèles,
Merci cent mille fois
De ces bonnes nouvelles!
Nous suivrons votre voix :
Portez-nous dans vos ailes
Auprès du Roi des rois.

Anges et bergers en volant à la crèche.

Dans la céleste sphère,
Gloire au Dieu de bonté!
Paix aux mortels sur terre,
De bonne volonté!

Un ange.

Voici la pauvre étable,
Le modeste réduit,
Où le CHRIST adorable
Naquit en cette nuit.

Saint Joseph.

Entrez dans ma chaumière,
Entrez, mes bons bergers;
Vous n'êtes pas j'espère
Pour moi des étrangers :
Le Fils de Dieu fait homme
Pour notre humanité,
De nous unir nous somme
Dans la fraternité.

Adorez dans sa crèche
Le divin enfançon;
Sa détresse vous prêche
Une grande leçon.
Mais sous le voile austère
D'un tel abaissement,
Se cache un doux mystère
Pour qui croit humblement.

Entrez! la phalange céleste
Vous conduira,
L'enfant du sourire et du geste
Vous bénira;
Et sa Mère d'un ton modeste
Vous instruira.

Digitized by Google

Les bergers en adoration.

Fils de Dieu, Sauveur adorable,
Que nos pères ont attendu,
Par ciel et terre en cette étable,
Honneur divin vous soit rendu!

O divine *Sagesse*
Adonaï, grand Dieu,
Noble *tige de Jesse*,
Qui nais en si bas lieu
Clef de David, *Aurore*,
Monarque universel,
Notre humble foi t'adore,
Céleste *Emmanuel!*

Accepte nos dons en hommage,
Enfançon tendrelet :
Un peu de langes, du fromage,
Et ce doux agnelet.

La Sainte Vierge.

Merci, merci, pour votre offrande,
Mes bons pasteurs.
Que mon divin Fils vous la rende
En dons meilleurs.

Chœur des bergers.

Fils de Dieu, Sauveur adorable, etc.

Une voix.

Mais pourquoi donc, Vierge bénie,
Le Fils de Dieu si grand, si beau,
Naît-il avec ignominie
Dans cet étroit et vil berceau ?

La Sainte Vierge.

Venu pour donner la richesse
Des immortels trésors divins,
Le CHRIST vous montre en sa bas-
[sesse
Qu'honneurs et biens du temps sont
[vains.

Une autre voix.

Pourquoi du moins dans cette étable
Vient-il comme un timide enfant,
Et non sous l'aspect redoutable
D'un Sauveur, fort et triomphant ?

La Sainte Vierge.

C'est qu'il prélude à sa doctrine
Où tout respire humilité ;
Bientôt du haut de la colline
Il prêchera la pauvreté!

3me *voix.*

Ah! si du moins, Vierge très sainte,
Il ne versait pas tant de pleurs,
Mais ses sanglots et sa complainte
Hélas, nous disent ses douleurs!

La Sainte Vierge.

Bergers, c'est un profond mystère:
Le Fils de Dieu naît pour mourir
Et c'est pourquoi sur cette terre
Il ne peut être sans souffrir.

Les bergers en chœur.

O roi divin, roi de clémence,
Si vous pleurez sur nous,
Nous voulons par notre innocence
Rendre vos pleurs plus doux.

Nous vous offrons en sacrifice
Nos corps, nos biens, nos fils chéris,
En retour, montrez-vous propice,
Que par vous nous soyons bénis!

La Sainte Vierge.

Allez, bergers, Dieu vous exauce,
Mais quand viendront les amers jours
D'une immolation précoce,
Souvenez-vous de ce discours.

Les bergers en chœur avant de partir.

O divine *Sagesse*,
Adonaï grand Dieu,
Noble tige de Jesse
Nous vous adorons en ce lieu.
Clef de David, *Aurore*,
Monarque universel,
Nous reviendrons encore,
Vous rendre hommage *Emmanuel!*

En regagnant leurs troupeaux.

Le Juste comme la rosée,
Du Ciel, sortit de la nuée,
Et la terre entrouvrant son cœur
Enfin fit germer le Sauveur!

Digitized by Google

LA CRITIQUE.

POURQUOI la désunion existe-t-elle parmi tant de familles, malgré les principes communs qui les animent? D'où vient que le respect du prochain, voire même le respect de l'âge, de l'autorité, de la position, du sacerdoce, tendent à disparaître des milieux même les plus chrétiens?

Qu'est-ce qui enlève à notre jeunesse cet antique et suave parfum de soumission,de vénération et d'amour pour ceux que Dieu a placés au-dessus d'eux, par la naissance, l'âge ou l'autorité?

C'est la critique, la critique outrée qui est la cause de tout ce mal.

Et ce mal est grand.

***

On se permet de tout dire sur le compte du prochain.

Quelqu'un met-il les pieds chez vous?

On passera au crible chacune de ses paroles.

Son extérieur sera analysé.

Sa mise même n'échappera point à la critique.

Et si quelque acte de son passé, vrai ou supposé, peut prêter à une fine plaisanterie, elle sera faite, et le dard odieux du ridicule sera lancé contre lui.

Un tel est homme de bien, de dévouement, de mérite personnel, il est vénérable par l'âge : mais on lui trouve tel petit travers, — et voilà qu'il est permis d'en faire l'objet de ses sarcasmes, en présence même de la jeunesse que l'on prétend former au respect.

Le clergé de votre paroisse, vous le soutenez, l'admirez et l'aimez sincèrement. — Mais il y a ci, il y a là.

On se permet des plaisanteries. Les enfants les entendent et les répètent.

Votre cœur chrétien en saigne; il est affligé de ce manque de respect pour les représentants de l'autorité divine. — Mais lorsque vous en recherchez la cause première, vous la recueillez sur vos propres lèvres.

Ni le pape, ni l'évêque ne trouvent grâce devant vous : loin de vous, cependant, l'idée de ne point obéir à leur voix.

En paroles, tout est permis, pourvu que les actions fassent preuve de sentiments contraires.

Digitized by Google

Hélas! oui, avouons-le, presque toutes les conversations du monde se font sur le dos du prochain: inférieurs, égaux, supérieurs, nul n'est épargné!

Et de là naissent les discordes dans les familles.

Et de là surgissent d'irréconciliables inimitiés.

Et là se nourrit cet esprit moderne et délétère, d'arrogance et d'orgueil.

Ainsi se gâte notre jeunesse!

***

Ce n'est point là l'esprit du CHRIST.

Chrétiens, ouvrez l'Écriture et lisez:

Si je n'ai point la charité, je ne suis rien.

La charité est patiente et bienveillante; elle n'est point envieuse et n'agit pas mal à propos.

Que toutes vos actions se fassent avec charité.

Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

Enfin rappelez-vous cette parole du Sauveur lui-même: *Que celui qui est sans faute lui jette la première pierre.*

Comparez ces préceptes de notre loi avec votre conduite, et voyez si vous êtes chrétiens.

***

Disciples du CHRIST, nous vous en conjurons, soyez unis.

Aimez-vous les uns les autres.

L'heure de la tempête approche; elle est là.

L'armée ennemie se groupe et s'unit pour fondre sur nous et nous écraser.

Soyons unis par la charité, et nous serons forts; forts de cette ardeur que donne la vertu du CHRIST.

Ne nous laissons pas envahir par ce principe corrosif de libre examen qui est dans l'air; il appartient en propre au libéralisme: laissons-le lui, — à chacun son bien.

Si vous voulez l'union dans vos familles;

Si vous voulez la force dans le combat;

Si vous voulez des enfants soumis et vaillants;

Cessez vos critiques, et que la charité du CHRIST soit en vous!

Digitized by Google

PELERINAGES MONASTIQUES.

ROIATE ET SUBIACO. (Suite.)

UN MIRACLE ANNUEL DE SAINT BENOIT DANS UN VILLAGE DES APENNINS.

Mirabilis Deus in sanctis suis.
Ps. LXVII, 36.

PENDANT que le vetturino nous donne ces curieux détails, nous avançons rapidement. « Bientôt, comme l'écrit Mgr Ullathorne, évêque de Birmingham, les montagnes se succédant les unes aux autres et augmentant toujours en hauteur, les lignes de l'horizon prennent aussi un aspect plus sévère et plus imposant. A chaque détour de la route on découvre d'anciens villages entourés de murailles crénelées, et qui ont pris du temps une teinte pareille à celle des rochers sur lesquels ils sont assis. Chacun d'eux, avec sa tour en ruine et son clocher byzantin, domine une position d'un accès très difficile. Aussi les vieilles chroniques leur donnent presque à tous le nom de Castello. Cette dénomination dit bien l'état du vasselage et les guerres de la féodalité dont ils furent témoins. C'est en vain que le regard cherche dans le fond de la vallée des habitations humaines. Pas une seule maison ne se détache de ces aires grisâtres placés sur des rocs sourcilleux. Quand les habitants veulent cultiver leurs terres, ils élèvent à la hâte des cabanes de feuillage, qui leur servent, au milieu de leurs champs et de leurs vignes, pour les besoins de la saison. C'est là que l'on peut voir à l'œuvre la charrue primitive : un morceau de bois en forme de coin, chaussé de fer, que le *contadino* fait entrer dans la terre, en pesant dessus avec son pied, tandis qu'il se tient à une pièce d'appui, et guide, avec une corde, sa paire de buffles noirs aux cornes menaçantes (1) ». C'était en effet le tableau que nous avions sous les yeux. L'air était doux et presque tiède ; les arbres, en fleurs, répandaient dans l'air d'agréables senteurs, et les villageois, hommes, femmes et enfants, s'occupaient de toutes parts à émonder leurs vignes et à sarcler leurs champs. Une exclamation subite du vetturino nous fit oublier ce gracieux tableau. Il se retournait vers nous et montrait du bout de son fouet une petite ville placée à notre gauche, sur une montagne escarpée. Nous regardons de ce côté et nous voyons assez distinctement flotter un drapeau sur la tour la plus élevée. Comme nous n'avions pas l'air de

1. *A Pilgrimage to the Proto-monastery of Subiaco*, by the Rigth Rev. Bishop Ullathorne, O. S. B., London 1856.

Digitized by Google

comprendre la portée de son geste, le brave garçon s'écria, d'un ton plein de colère: « *I Piemontesi!* » puis, il cracha à terre comme pour marquer son dégoût. C'était en effet le drapeau des envahisseurs de l'Italie qui occupaient déjà Carsoli, à une demi-lieue de la frontière pontificale, et qui semblaient alors menacer de leurs dévastations sacrilèges, la première demeure de saint Benoît, et tout ce qu'elle renferme de saint et de précieux. Mais Dieu, qui tient entre ses mains les volontés des hommes, n'a pas permis à ces révolutionnaires, depuis plus de cinq ans, d'exécuter leurs noirs desseins, et s'ils ont occupé, un instant, la petite ville de Subiaco, la veille de la bataille de Mentana, il a suffi d'une poignée de zouaves pour les chasser au loin.....

Enfin, à un dernier détour de la *via Sublacensis*, les monts Simbruini, où se cache la grotte sacrée du patriarche des moines d'Occident, se montrèrent à nos yeux impatients dans l'horizon lointain. Devant nous s'ouvrait une vallée fertile et très abondante en vignes et en oliviers. Mais à moins d'une demi-lieue elle est fermée par une colline pyramidale dont la base et les flancs portent les maisons pressées les unes sur les autres, les jardins et les vergers de la ville de Subiaco. Au sommet, une forteresse, bordée d'un triple rang de créneaux, domine le cours du Teverone, qui baigne de ses ondes rapides les dernières murailles de la petite cité monastique, et, au centre de cette forteresse, le grand palais abbatial et sa tour seigneuriale servent de couronnement à tout cet ensemble d'édifices d'âge et de construction si divers. Les montagnes, qui courent en ligne parallèle de chaque côté de la vallée pour se rejoindre derrière cette colline isolée, forment comme un grand amphithéâtre dont Subiaco serait le point central. Elles ne laissent que d'un seul côté un passage étroit à la route, qui conduit, en serpentant sur les bords de l'Anio, au grand monastère de Santa-Scolastica, et de là, par un sentier plus abrupte et plus étroit, au Sacro-Speco.

Après avoir traversé un pont hardi qui, d'une seule arche, enjambe le cours de l'Anio et conserve encore le portail fortifié, dernier souvenir des temps féodaux, nous faisons notre entrée par l'arc de triomphe élevé à la mémoire de Pie VI, jadis abbé commendataire de Subiaco; ce gracieux monument est destiné à perpétuer le souvenir de sa visite en ces lieux écartés. On y lit la solennelle inscription qui suit:

Ob adventum optimi Principis
Ordo et Populus Sublaquensium.

Cette petite ville de six mille âmes a conservé toute l'apparence d'une cité du moyen âge. Les rues sont étroites et si rapides que ni les charrettes ni les voitures ne peuvent y circuler. Plusieurs forment de longs escaliers et suivent toutes les ondulations de la colline. Les habitants de Subiaco n'en paraissent pas moins heureux. Leur physionomie, leurs allures, leurs vêtements rappellent une époque déjà

Digitized by Google

bien éloignée de nous. « Ils sont réfractaires au goût moderne, pour me servir de la description qu'en fait l'auteur d'un livre (1) que tous les catholiques ont lu ; culotte verte ou bleue, veste jetée en manteau, chapeau mou, bas blancs ou bandelettes, souliers carrés et robustes ; le tout plein de style. Leur allure est fière et forte, digne parfois jusqu'à la majesté.... Les femmes sont en robe courte de couleur vive, la taille serrée dans un corset rouge ou vert, encore égayé par des rubans. Un voile blanc ou rouge, à plis et brisures, est placé sur leurs cheveux noirs et lourds. » Les gens que nous rencontrions nous saluaient amicalement, presque familièrement. L'habit monastique reçoit toujours ici cet accueil bienveillant. Les habitants de la contrée sont heureux de vivre sous la crosse et le témoignent hautement. Aussi la fête de saint Benoît est-elle pour la ville de Subiaco une des grandes solennités de l'année, et nous en eûmes bientôt la preuve. Comme nous arrivions sur la place principale, le son d'une musique vive et joyeuse retentit à nos oreilles et nous voyons accourir une foule de peuple qui se dirige, à la suite d'un imposant cortège, vers l'élégante basilique construite par le pape Pie VI. C'était le gonfalonnier avec ses assesseurs, qui venait, au nom de la cité, rendre hommage à saint Benoît, la veille de son trépas glorieux, en présentant quatre torches de cire au clergé de la collégiale. Nous entrons avec eux dans l'église revêtue de ses plus belles draperies et décorée de guirlandes de feuillage. Après l'offrande, les magistrats de Subiaco se retirent, toujours accompagnés de la musique, et nous sortons après eux pour prendre le chemin du grand monastère.

A ce moment, un jeune paysan, de haute taille et d'une figure avenante, s'approcha de moi, et après m'avoir baisé la main, me demanda si je n'étais pas le religieux qu'attendait le P^me^ P. abbé de Santa-Scolastica. Sur ma réponse affirmative, il me remit une lettre et me dit qu'une mule et un guide m'attendaient à l'autre extrémité de la ville ; car si je voulais être de retour avant la nuit au monastère, après avoir visité Roiate, il me fallait partir presque immédiatement. Ce conseil était sage, et je priai le bon P. Emmanuel de me précéder à Santa-Scolastica, parce que je ne voulais pas exposer ce vénérable religieux, d'un âge déjà avancé, aux fatigues et aux dangers qu'il me faudrait peut-être affronter dans ces hautes montagnes des Apennins. Après avoir rompu le jeûne par un léger repas de lentilles et de poissons frits, j'enfourchai la mule, et précédé du guide, qui était un montagnard jeune encore et bien découplé, je me mis en route à la garde de Dieu et de Benoît. Ma première pensée fut, en traversant le pont de l'Anio, de lire la lettre que l'on venait de me remettre. C'était une

1. *Le parfum de Rome*, p. 295 et 296.

Digitized by Google

relation du miracle que j'allais constater, envoyée au R^me^ abbé Don R. Testa par le chapelain de Roiate, qui est sous sa juridiction. Comme elle renferme des détails curieux et authentiques, il n'est pas inutile, je crois, d'en donner ici la traduction :

« Illustrissime et Révérendissime Seigneur Abbé [1],

« En réponse à votre très honorée missive, je crois devoir informer Votre Paternité que la pierre sur laquelle reposa notre glorieux Patriarche saint Benoît, en y laissant la trace de son corps, a distillé, chaque année, de la sueur, quoiqu'elle n'en ait pas couvert toute la surface ; c'est-à-dire que, dans certaines années, elle s'est étendue sur toute la tête, dans d'autres jusqu'à la moitié du corps, dans d'autres enfin sur toute l'empreinte du rocher. L'année dernière la sueur s'est arrêtée au milieu de cette empreinte. Elle n'apparaît pas toujours dans la vigile (du 21 mars) aux premières vêpres, mais dans quelques années elle a commencé le jour même de la fête, quoique ce soit le plus souvent aux premières vêpres. La sueur de saint Benoît, qui va se réunir dans la petite fosse formée par le talon, a toujours été recueillie et conservée durant plusieurs années avec le plus grand soin dans des vases de cristal. Cette manne, comme l'appellent les personnes pieuses, versée à petites gouttes sur les malades, les a délivrés de leurs infirmités et rendus à leur santé première.

---

1. Illustrissimo e Reverendissimo signore Abbate.

« In replico alla sua pregiatissima di oggi stesso, debbo renderla informata, che la pietra sopra cui riposo il nostro glorioso Patriarca san Benedetto, lasciandoli impresso tutto di lui corpo, ha in ogni anno tramandato sudore, sebbene non abbia sempre ingombrata tutta la periferia della pietra medesima, vale a dire, in alcuni anni si e trattenuto nella sola testa, in altri anni ha occupato la metà del corpo, ed in altri finalmente, ha ricoperto tutto il sasso ; e nello scorso anno il sudore discese sino alla metà dell' impronta. Non sempre pero è apparso il sudore nella Vigilia, ai primi Vesperi, ma in alcuni anni ha dato principio nel giorno della festa medesima, sebbene più frequentamente si è osservato ai primi Vesperi suddetti. Il sudore poi che va a riunirsi nella piccola fossa del calcagno del piede, è stato sempre raccolto e si è conservato intatto in vasi di cristallo, anche per replicati interi anni, e da questi devoti chiamasi *Manna*, che apprestandosi in poche gocciole gli infermi ne hanno sempre sperimentato dei vantaggi, ricuperando perfino la primiera sanità del corpo.

« Tutto cio lo posso dichiarare ed attestare, non solo per il tempo che rivesto la qualifica di Capellano della chiesa relativa, ma ancora per tutto il tempo, in cui ritrovomi in avanzata età.

« Che se nella prossima festa si rinovasse il prodigio, non mancherò dargliene ragguaglio, anche per apposita spedizione.

« Gradisca quanto qui le ho accenato in proposito alle sue brame, e se occorressero altri migliori schiaramenti, potrà pure prevalersi della mia debole servitu, disposta sempre ad ogni suo rispettoso cenno.

« Intanto baciandole con tutto l'ossequio il santo annello ; mi pregio ripetermi, di vostra signoria Illustrissima e Rma.

« Royate, 13 marzo 1863.

Umo dmo Omo servo.
FEDERICO SALA, cap. »

Digitized by Google

« Je puis attester l'exactitude de ces faits, non seulement pour tout le temps que j'ai exercé la fonction de chapelain de cette église, mais encore depuis l'époque, déjà bien ancienne, que j'habite ce pays de Roiate. Si, dans la fête prochaine de saint Benoît, le miracle se renouvelle, je ne manquerai pas de le faire savoir à Votre Révérendissime Paternité.

« Daignez agréer avec bienveillance ces renseignements que je vous ai donnés pour satisfaire à votre désir, et si je puis en recueillir de nouveaux, croyez que je me mettrai, selon mes faibles moyens, entièrement à votre disposition.

« En attendant, je me déclare, en baisant humblement votre anneau,

« De Votre Paternité Illustrissime et Révérendissime,
le très humble et très obéissant serviteur,

Fédérico SALA, *Cap.*

Roiate, 13 mars 1863.

La lecture de cette missive me remplit d'espérance et de joie, et quoique le temps, si beau depuis mon départ de Tivoli, fût devenu, vers le milieu du jour, sombre et menaçant, je pris allègrement le chemin de Roiate. Que l'on me permette maintenant, puisque je vais être obligé de me mettre entièrement en scène, de reproduire ici quelques passages de la lettre que j'envoyais, dès le lendemain, du monastère de Santa-Scolastica, au T. R. P. abbé de Solesmes, pour lui annoncer la réussite de mon aventureuse entreprise. Écrite sous la vive impression du moment, elle rendra, avec plus de vérité et d'exactitude, les impressions du pèlerinage, et le fait merveilleux dont Dieu et saint Benoît m'ont permis d'être l'heureux témoin.

« . . . . . Je ne dois pas vous cacher, disais-je au Révérendissime père abbé, que si je vous ai parlé du *chemin* de Roiate, c'est par euphémisme ; car on ne peut donner ce nom au sentier de chèvres que le guide me fit prendre pour arriver plus tôt au but de mon excursion. Ce guide était un vigoureux jeune homme d'une allure décidée, et qui escaladait, avec une facilité surprenante, les roches les plus escarpées. Il avait pour chaussures de larges semelles de peau de buffle, rattachées à la cheville avec une cordelette, qui passait par l'orteil. Sa veste brune était jetée sur l'épaule, une ceinture rouge serrait ses braies de cuir doux, et il portait sur la tête un petit chapeau noir et pointu ; mais sa bonne et large figure démentait heureusement ce costume de brigand calabrais. C'était le fils de l'un des fermiers de Santa-Scolastica. Il disait comme nous, en se signant avec dévotion : « Notre bienheureux Père saint Benoît, » et se trouvait flatté d'avoir été choisi pour conduire à Roiate *il monaco francese.* Sa mule, car je dois aussi vous parler de cet animal précieux, qui portait ma chétive personne, avait l'allure la plus douce, et surtout le pied le plus sûr que l'on puisse imaginer. C'était à ce point que, dans certains endroits diffi-

Digitized by Google

ciles, où le roc étroit et en pente n'offrait de surface que ce qu'il fallait pour le passage d'un homme, elle trouvait le moyen d'y placer, les uns après les autres, ses quatre pieds ferrés, et si délicatement, qu'on aurait pu croire, sauf respect, qu'elle portait des pantoufles. Nous montions toujours depuis Subiaco, et, plus nous montions, plus nous apercevions les hauteurs de l'énorme montagne qu'il nous fallait franchir, et qui n'est qu'une des croupes de ce fameux Monte-Serrone, devenu tristement célèbre par les attaques audacieuses des brigands cachés dans sa partie méridionale. Arrivés à la moitié de notre ascension, la pluie, mais une pluie torrentielle, comme on n'en voit que dans les pays chauds, vient nous assaillir, et, chassée par le vent d'ouest, nous frappe en pleine figure. Le guide, quoique d'un caractère bien résolu, parle de retourner en arrière, parce qu'il prévoit que l'orage, sur le haut de la montagne, sera épouvantable. Sa mule, aveuglée à moitié par la grêle, refuse de marcher, et il lui faut la tirer par le licou pour la faire avancer. A notre gauche, j'aperçois un ravin qui mesure de trois à quatre cents pieds de hauteur, et, au fond, un torrent, déjà grossi par l'averse, qui roule avec grand bruit ses eaux jaunes et écumantes. J'enfonce le capuchon sur ma tête, je serre de mon mieux le manteau sur mes épaules ; car il avait fallu bien vite renoncer à opposer la fragile barrière d'un parapluie aux violentes rafales, qui l'auraient emporté, comme une plume, dans le précipice, et moi, peut-être, à sa suite. La position devenait assez critique ; mais je n'avais pas quitté Solesmes, je n'avais pas fait quatre à cinq cents lieues pour reculer, et retourner au moment où j'allais toucher le but de tous mes désirs et des vôtres. Je signifie donc au guide que nous devons aller de l'avant, malgré la tempête, et que saint Benoît, dont je porte la médaille, saura bien nous protéger..... Enfin, après plus d'une demi-heure d'une marche ou plutôt d'une escalade des plus pénibles, nous pouvons atteindre le sommet, et nous avons le bonheur de rencontrer une bergerie, qui, en attendant une éclaircie, nous sert de lieu de refuge. Assis auprès d'un grand feu, que le pâtre s'était empressé d'allumer, nous avons la satisfaction de sécher nos habits tout ruisselants, et de réchauffer nos membres ; car l'air vif et presque glacial qui souffle à cette hauteur nous avait bien vite fait oublier l'agréable printemps de la vallée.

«Après un quart d'heure de repos, nous pouvons nous remettre en route. Le soleil, qui n'est jamais longtemps caché en Italie, brillait de nouveau, et nous avions d'ailleurs achevé la partie la plus rude du pèlerinage. Nous nous mettons en devoir de contourner deux petites montagnes ; mais déjà le sentier était plus large, et bordé à droite et à gauche d'arbousiers et de chênes verts. Enfin, après une heure de marche, nous entrons sur le territoire de Roiate. Ce village, que nous apercevions de très loin, est perché sur un vaste rocher, qui se dresse comme une pyramide au milieu d'une petite plaine assez fertile. Aussi son importance comme château-fort, à

Digitized by Google

l'époque du moyen âge, était connue dans toute la contrée. « Son nom, dit le chanoine Jannucelli [1], vient de la plante robbia (garance), qui croît abondamment dans la plaine, les vallées, et jusque sur les collines et les montagnes qui l'environnent de toutes parts. Roiate compte, tant dans le village qu'aux alentours, près de huit cents habitants. Ils sont laborieux, économes, de mœurs pures, et pleins d'une foi simple et forte. Leur profond isolement dans ce pays montagneux les a préservés des vices que trop souvent la civilisation moderne apporte avec ses progrès matériels. Ils doivent, sans doute, à cette innocence de vie et à cette foi ardente la perpétuité du miracle qui s'accomplit annuellement sous leurs yeux. Je hâte la marche de la mule, car vous comprenez, R^me^ Père, mon impatience de constater par moi-même le prodige. A un détour du chemin, je vois enfin, du côté du Midi, à une portée de fusil de Roiate, sur un côteau rocailleux, la petite chapelle, qui recouvre l'empreinte vénérée du corps de notre bienheureux patriarche. La porte de l'oratoire est ornée d'une guirlande de feuillage, ce qui me réjouit grandement ; car c'était l'indice certain que la sueur de saint Benoît avait commencé à sortir de la roche. Mais il fallait me rendre d'abord à Roiate, le chapelain garde seul la clef de cette chapelle. La mule va trop lentement, à mon gré.

« Je mets pied à terre, et je suis bientôt arrivé au village dont les rues ne sont que des escaliers. On s'attroupe autour de moi, car un voyageur est chose rare dans ce village solitaire, et l'on s'empresse, sur ma demande, de me conduire au presbytère, don Fédérico, bien étonné de voir un Bénédictin français à sa porte, car on ne l'avait point prévenu de mon arrivée, me fait l'accueil le plus cordial et se hâte de m'introduire dans sa pauvre demeure. Sa sœur, qui l'habite avec une nombreuse famille, allume promptement un grand feu, ce qui n'était pas inutile ; car avant d'arriver sur les dernières hauteurs nous avions rencontré un petit lac dont l'eau était en partie congelée. Le bon chapelain aurait voulu nous offrir tout ce qui se trouvait dans sa maison. Il fallut, pour répondre à sa politesse, accepter un verre de vin aigrelet. Dans la salle enfumée où nous étions assis, et où couraient, comme des chiens, les petits cochons noirs du pays, nous voyons bientôt arriver voisins et voisines, curieux d'apercevoir le moine arrivé de France, pour être témoin du prodige de la Manne. Je profitai de ce moment de repos pour faire subir à don Fédérico une sorte d'interrogatoire sur le miracle annuel, et je commençai ainsi : « Veuillez me dire, signor Fédérico, à quel jour et à quelle heure a commencé, cette année, la sueur de saint Benoît ? — Le jour de saint Joseph, me répond le chapelain, vers la treizième heure (une heure après midi pour la France), la Manne a commencé de sortir de la roche, et c'est la première fois que le prodige se produit aussi promptement. » Je ne dis rien au curé de

1. *Memorie di Subiaco et sua Badia*, p. 442.

Digitized by Google

Roiate, mais je sentis les larmes me venir aux yeux, en pensant que je quittais Rome ce même jour et à ce même moment pour mon pèlerinage. Je repris l'interrogatoire : « Quelles sont les guérisons opérées par *la Manna di San-Benedetto ?* — Des guérisons de plusieurs sortes, et pour des maladies très diverses. Cependant on l'emploie plus particulièrement pour guérir les maux d'yeux. — Reconnaît-on dans le rocher qui a reçu l'empreinte de saint Benoît des traces de vêtement ? — On distinge très facilement à l'œil nu non seulement les plis de la coule à grandes manches, mais encore le large tissu de la laine grossière dont était composé l'habit du saint Patriarche. On remarque aussi la forme ronde, quoique bien imparfaite, du capuchon. — Y a-t-il trace de quelque chaussure ? — On ne peut trop reconnaître la forme des souliers ou caliges que portait le grand serviteur de Dieu ; mais on remarque que l'un des talons a profondément enfoncé la roche, et c'est dans ce creux que se ramasse la sueur qui découle du reste du corps. A ce propos, je dirai à votre Révérence, ajouta don Fédérico, que chacun connaît ici l'histoire de ce tailleur de pierres, qui voulant, avec son ciseau, agrandir le trou formé par le talon du saint, afin que la manne, parfois très abondante, ne pût déborder et couler au dehors, reçut au premier coup, deux fragments de pierre dans les yeux. Ces organes furent tellement meurtris, que le pauvre ouvrier, devenu subitement aveugle, reconnut son imprudence et son manque de respect envers le bienheureux Patriarche. On lui conseilla de se laver les yeux avec la Manne de l'année précédente, et aussitôt il recouvra la vue. » Le chapelain de Roiate m'apprit ensuite qu'un monastère de religieuses bénédictines fut jadis élevé auprès de la sainte roche, pour veiller sur la conservation de la vénérable empreinte ; mais, détruit depuis plusieurs siècles, il n'en reste maintenant que des ruines informes.

« Ces pieux détails m'intéressaient au plus haut point ; mais j'avais hâte, et vous le devinez aisément, R^me^ Père, d'aller m'assurer, par mes propres yeux, de la réalité de tout ce que je venais d'entendre. Je pressais donc le bon chapelain de me donner la clef de la chapelle, et de vouloir bien m'y accompagner. La moitié du village nous suit, et les petits enfants nous précèdent, criant à tue-tête : « *Evviva San Benedetto !* » Il était déjà quatre heures de l'après-midi. A ce moment sans doute, les chers confrères de Solesmes chantaient, au chœur, devant le très saint Sacrement la joyeuse prose : « *Læta quies magni ducis...* » A cette pensée, je bénis, de nouveau, le Seigneur qui m'avait choisi, malgré mon indignité, pour les représenter dans cette circonstance mémorable. Nous gravissons le versant de la colline opposé à Roiate, et après un trajet d'un petit quart d'heure nous arrivons devant la chapelle, qui est de forme quadrangulaire et décorée d'un modeste portique ; le tout de la plus simple architecture. Cet oratoire, qui regarde le midi, peut contenir une vingtaine de personnes. Au mur du fond est adossé un autel de bois, très pauvre, et c'est au-dessous de l'autel,

Digitized by Google

du côté de l'épître, que s'étend, sur la roche, en face du spectateur, l'empreinte surnaturelle. Avant de rien examiner, je me jette à deux genoux et baise, avec respect et amour, le rocher qui a porté le doux fardeau du corps de notre glorieux législateur, et je lui fais mentalement cette prière : « Que votre sainte règle, ô mon bienheureux père, se grave aussi facilement et aussi profondément dans mon âme, que vos membres sacrés se sont imprimés dans cette roche vive. » Je lui recommande ensuite votre R^me^ Paternité et toute notre chère Congrégation. Après ces premiers moments de pieuse effusion que les habitants de Roiate et le chapelain avaient respectés, se tenant à l'entrée de la chapelle, j'ouvre la grille de fer, qui défend aux mains profanes l'accès du rocher consacré par l'attouchement du saint, et voici ce que j'aperçois : une fosse profonde dans la roche, présentant la forme d'un corps humain couché de toute sa longueur, un peu sur le côté. On distingue parfaitement la forme de la tête, le retrécissement du cou, la largeur des épaules et du buste, et enfin la décroissance de l'empreinte le long des jambes, qui avaient dû être placées l'une sur l'autre, puisque l'on n'aperçoit au bas que la trace de l'un des talons. Il est évident qu'un homme de grande taille s'est couché là, un peu sur le flanc, et que la roche vive a cédé, par la permission du ciel, sous son poids, comme si elle fût devenue, tout à coup, la molle argile d'un statuaire. Mais ce prodige n'est pas le plus grand ; ce que je contemple ensuite, les yeux baignés de larmes, est bien plus merveilleux. Je vois couler la sueur de saint Benoît. Toute la cavité de la tête est imprégnée de gouttelettes d'un liquide brillant, qui suinte de cette pierre dure ([1]), comme les gouttes de la sueur sur la peau d'un homme échauffé par un violent exercice. La *Manne*, après être sortie si miraculeusement de la partie du rocher qui a supporté la tête de saint Benoît, se réunit à l'endroit du cou, et forme un petit ruisselet limpide, qui, descendant par le milieu de la sainte empreinte, va remplir le trou du talon. J'ose tremper le doigt dans cette sueur bénie, qui tient le milieu entre la fluidité de l'huile et la limpidité de l'eau, et j'en fais sur mon front, sur mes lèvres et sur mon cœur, trois signes de croix. Ensuite j'en remplis un flacon de cristal, apporté dans cette intention et destiné au trésor des reliques de l'abbaye de Solesmes. Mais il fallait examiner de plus près le prodige que j'avais sous les yeux. J'avance la tête sous l'autel pour mieux considérer l'empreinte, et il m'est facile de reconnaître que les plis du vêtement que portait saint Benoît sont parfaitement reconnaissables, surtout aux coudes, où ses larges manches se sont profondément imprimées dans la pierre. On voit à l'œil nu la trame de la rude étoffe de ce vêtement,

1. Nous avons fait analyser quelques fragments de la roche de Roiate par un très habile chimiste de la ville du Mans. Il a trouvé qu'ils étaient composés de calcaire compacte soluble dans l'acide chlorhydrique, à l'exception d'une très petite partie de matière argileuse. — Nous savons aussi de source certaine que M. le chevalier Sales-Bovi, de Rome, a fait analyser la *Manne* elle-même par un chimiste français, sans lui dire ce que c'était ; celui-ci a déclaré que c'était de la *sueur humaine.*

Digitized by Google

et je regrettai beaucoup à ce moment de n'avoir pas d'argile fine ou du plâtre, pour en prendre une fidèle empreinte. Je voulus, du moins, avoir la mesure exacte du corps, en m'aidant d'un décamètre. L'empreinte a 2^m 11 de longueur, 0^m 52 de largeur aux épaules, 0^m 33 seulement aux genoux, placés probablement l'un sur l'autre. La profondeur de cette empreinte est de 0^m 27, ce qui indique que le corps du saint se trouvait enfoncé tout entier dans la pierre, qui lui servait de lit. Le chanoine Jannucelli qui rapporte, dans son ouvrage (1), les mesures prises autrefois par le R^me^ Colombano Canevello, abbé et procureur général de la Congrégation du Mont-Cassin, arrive à peu près au même résultat. On sait, par la tradition, que le patriarche des moines d'Occident était d'une très haute stature. La roche de Roiate me montrait aussi que sa taille devait dépasser de beaucoup celle des autres hommes. Je vis, le lendemain, dans le trésor du Sacro-Speco, un long bâton, recouvert de velours rouge, et que l'on conserve, auprès de la sainte grotte, depuis un fort grand nombre d'années, comme donnant, d'après des témoignages très anciens, la mesure du corps de saint Benoît. Il a 2^m,01 de hauteur. La différence de dix centimètres, qui s'observe avec l'empreinte de Roiate, est due, sans doute, à la largeur du capuchon et de la chaussure. Cette haute stature de notre glorieux père se trouve d'ailleurs confirmée par la largeur et l'épaisseur du crâne du saint patriarche, que possède l'église de Saint-Benoît-sur-Loire. Après avoir achevé de constater tout ce qui tenait, de près ou de loin, au miracle, il ne me restait plus qu'à remercier notre bienheureux Père de la grande grâce qu'il m'avait accordée, et qu'à le prier de me bénir avec tous mes frères de la Congrégation de France et des autres Congrégations bénédictines de l'Ancien et du Nouveau Monde. C'est ce que je fis dans une longue prière, prosterné sur la roche, qui me parlait si éloquemment de la sainteté et de la puissance surnaturelle de notre grand Patriarche (2). Il fallut que le guide, attiré, lui aussi, dans la chapelle par le désir de contempler le prodige, me secouât par le bras, en m'avertissant qu'il était plus de dix-sept heures (5 h. du soir), que le soleil baissait à l'horizon, et que nous devions nous hâter, si nous voulions arriver à l'abbaye de Subiaco avant la nuit close. Nous avions sept milles à parcourir. Je m'arrachai avec peine à ce lieu vénérable, et après avoir une dernière fois imprimé respectueusement mes lèvres sur les traces de notre bienheureux Père, j'oignis une fois encore mon front de la précieuse Manne, et je sortis de l'oratoire avec le bon chapelain et tous les contadini qui m'avaient accompagné. Le guide, sans me

1. « .... Lunghezza dell' incavo metri 2,12, larghezza maggiore, m. 0,53, larghezza del capo, m. 0,24, profondita m. 0,27. .... » *Memorie di Subiaco*, p. 444.

2. En 1879, le R. P. Dom Alphonse Guépin, moine de Solesmes et maintenant prieur de Saint-Dominique de Silos, en Espagne, et le R. P. Dom Jean Blessing, moine de Maredsous, se sont rendus en pèlerinage à Roiate pour la fête de Saint-Benoît, le 21 mars, et ils ont eu le bonheur d'être témoins du même prodige de la *Manna di San Benedetto*. D. Jean Blessing a publié le récit de son pèlerinage à Roiate, dans les journaux allemands.

Digitized by Google

permettre d'examiner de près les ruines du monastère des bénédictines, éparses çà et là, fit avancer la mule, et je me mis en selle, après avoir remercié don Fédérico de son bon accueil et de ses précieux renseignements. Un vigoureux montagnard, qui portait un pic sur l'épaule, voulut bien, à ma demande, briser deux fragments du rocher, l'un tout près de la vénérable empreinte, l'autre à l'extérieur de la chapelle. Je l'en récompensai en lui donnant une médaille de saint Benoît, qu'il porta aussitôt à ses lèvres avec dévotion, et je me mis de nouveau en route, pour achever mon pèlerinage.... *(A continuer.)*

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

MILLÉNAIRE DE SAINT BERTHAIRE AU MONT-CASSIN.

LE 22 octobre l'insigne abbaye-mère du Mont-Cassin a célébré solennellement le millénaire de l'un de ses principaux saints, saint Berthaire, abbé et martyr.

Nous ferons précéder la relation de ces fêtes d'une intéressante notice sur saint Berthaire, sa vie, ses œuvres et sa glorieuse mort, extraite d'une lettre que nous venons de recevoir du Mont-Cassin même; elle revêt un cachet tout spécial d'actualité, et est bien propre à charmer nos lecteurs tout en les édifiant.

Saint Berthaire naquit dans la première moitié du IXe siècle. Issu d'une famille noble, peut-être franc d'origine, comme le prétendent certains auteurs, il entra au monastère du Mont-Cassin dès l'âge de sept ans et y fut élevé dans la célèbre école abbatiale qui, jusqu'à nos jours, a fourni tant d'hommes illustres à l'Église et à la société. Les détails authentiques sur son enfance et sa jeunesse nous font malheureusement défaut, mais ses écrits assez nombreux qui sont venus jusqu'à nous témoignent du succès de ses études. Berthaire devint moine au Mont-Cassin et plus tard prêtre.

L'abbé du Mont-Cassin était alors Bassace, doux et pieux vieillard, qui prit un intérêt fort vif au jeune moine et lui fit faire de sérieuses et profondes études sur les saintes Écritures. Le jeune homme, tout en nourrissant son âme de la manne cachée des Livres saints, devenait en même temps un moine exemplaire, à tel point, qu'à la mort de Bas-

Digitized by Google

sace (865), il fut choisi par l'unanime suffrage de ses frères en religion pour lui succéder.

Les temps étaient difficiles. L'abbé du Mont-Cassin était alors non seulement le chef d'une famille monastique, mais encore un puissant seigneur féodal. Les Sarrasins envahissaient l'Italie méridionale et Berthaire fut obligé par sa position de fortifier son monastère du Mont-Cassin et de le défendre contre leurs incursions. Quelques auteurs lui attribuent même des entreprises guerrières contre eux et des ambassades auprès de l'empereur Louis II ; mais on ne pourrait affirmer ces particularités de son histoire.

Berthaire cependant, prévoyant de nouvelles invasions, après avoir fortifié l'abbaye, voulut donner un abri aux populations dont il était le suzerain; il bâtit une ville au pied même de la sainte montagne, autour d'un monastère dédié au Sauveur, et qui était une dépendance du Mont-Cassin. La nouvelle ville reçut le nom d'Eulogimenopolin, ou Ville de Benoît, qu'elle changea plus tard contre le nom actuel de San Germano, lorsqu'elle reçut les reliques du saint évêque de Capoue, célèbre dans la vie de notre saint Patriarche.

Au milieu de ces occupations, saint Berthaire ne négligeait pas la plus noble portion de ses devoirs d'abbé : il compte au contraire parmi les plus zélés du service divin ; par ses soins, les ornements, les vases sacrés furent renouvelés et enrichis : le texte des saints Évangiles fut recouvert d'or et de pierres précieuses, mais surtout les moines firent de rapides progrès dans la perfection religieuse ; le saint abbé les instruisait lui-même. Pour emprunter le langage des chroniqueurs de l'époque, « il devint le médecin des âmes qui lui étaient confiées », et mit au service de ses frères les talents dont Dieu l'avait enrichi. Alors il écrivit de savants traités, des discours, des homélies, dont une bonne partie existe encore dans nos archives, et dans lesquelles le littérateur ne reste pas au-dessous de l'ascète. On lui attribue, en partie du moins, l'important ouvrage appelé *Anticimenon*, recueil explicatif des passages en apparence contradictoires que l'on trouve dans les Livres saints, et qui témoigne d'une profonde science des Écritures. Parmi ses autres travaux nous citerons : la Vie de saint Romain, le sermon sur saint Luc, et surtout le célèbre sermon pour la fête de sainte Scholastique, attribué faussement à Bède le Vénérable (1). Mais le trait distinctif du saint abbé fut une tendre et confiante dévotion à saint Benoît, dont il racontait la vie et chantait les miracles dans de touchantes homélies et d'élégants poèmes qui sont parvenus jusqu'à nous : et saint Benoît récompensait par de nouveaux prodiges le filial amour de son successeur.

Alors commença pour le Mont-Cassin cette ère de splendeurs qui devait

1. Le sermon pour la fête de sainte Scholastique, outre la constante tradition du Mont-Cassin, est attribué à saint Berthaire par Pierre Diacre, dès la première moitié du XIIe siècle, —puis par Trithème, par Baronius (Annot. ad Mart. 10 Febr.)— par Mabillon (*Acta S. O. S. B.* Sæc. IV, pars II, pa. 467) et par les Bollandistes, qui, au 2e vol. de Février, pag. 393, et au 9me d'Octobre, pag. 668, attribuent à notre saint abbé le sermon en question.

Digitized by Google

atteindre son apogée deux siècles plus tard sous l'abbé Didier (le pape saint Victor III) dont le nom rappelle la plus brillante époque de notre monastère, et qui lui-même comparait le Cassin au Sinaï, d'où la loi divine était donnée au monde.

Le moment approchait où Berthaire devait recevoir la couronne immortelle. Nous empruntons le récit de son martyre aux chroniqueurs du moyen âge. Le 4 septembre 884, les Sarrasins, excités par l'appât des trésors sacrés qu'ils savaient exister au Mont-Cassin, résolurent d'envahir l'abbaye, et l'attaquèrent à l'improviste, en prenant, la nuit, des chemins détournés dans les montagnes. Les moyens de défense devinrent inutiles, et le monastère fut bientôt la proie des flammes : la plupart des moines furent massacrés, et ceux qui purent s'échapper vinrent chercher un asile au monastère du Saint-Sauveur, auprès de Berthaire. Ce dernier, apprenant la retraite momentanée des Sarrasins, gravit la montagne, et donna la sépulture aux victimes des infidèles, puis redescendit à Eulogimenopolin. Là s'étaient réfugiés les habitants des campagnes voisines, ainsi qu'un grand nombre de moines des environs, qui, sachant les fortifications faites par Berthaire, s'y croyaient plus en sûreté que dans leurs monastères.

Mais les Sarrasins n'avaient abandonné leur proie que pour la ressaisir bientôt, et, comme ils en voulaient surtout à la vie du courageux abbé qui les avait si intrépidement combattus, ils se mirent en marche pour le surprendre. A cette nouvelle, Berthaire, toujours inébranlable, ne voulut point quitter le monastère. Il ne garda auprès de lui que ceux de ses moines qui se sentaient le courage d'affronter le martyre ; quant aux autres, il leur dit de partir, leur remettant les bulles, les diplômes, la règle autographe de saint Benoît, le poids du pain (que l'on conserve encore dans le trésor de notre basilique) qui avait servi à notre Bienheureux Père, et d'autres objets précieux qu'ils emportèrent à Teano, où ils s'établirent sous la conduite d'Angélaire, prieur du Cassin.

Cependant les Sarrasins étaient arrivés au monastère de Saint-Sauveur. Berthaire à leur approche ranime par quelques paroles brûlantes d'amour de Dieu et de mépris de la mort les âmes éperdues de ses frères, et pour la dernière fois, se prépare à offrir l'Hostie Immaculée à laquelle il devait unir le sacrifice de sa propre vie. C'était le 22 octobre au matin. Les infidèles, après avoir franchi les cloîtres, brisent les portes de l'église, et font irruption dans l'édifice. Ils s'arrêtent un instant, à la vue de Berthaire qui, calme au milieu de ses frères, célébrait le saint Sacrifice à l'autel de Saint-Martin, et dont le noble et fier visage resplendissait déjà de la gloire des élus. « C'est donc toi, lui crient-ils, qui défends les chrétiens ? Il faut que tu meures pour eux, et pour la foi de ton Dieu ! »

Debout et immobile sur les marches de l'autel, Berthaire lève les yeux au ciel : « Seigneur, dit-il, je remets mon âme entre vos mains. » Et il tombe sous le fer des infidèles, tel que le Bon Pasteur qui donne sa vie pour ses

Digitized by Google

brebis, mourant à son poste avec la sainteté d'un martyr et l'honneur d'un chevalier. Ses compagnons subirent presque tous le même sort, et les Sarrasins ne s'éloignèrent qu'après avoir saccagé le monastère. Saint Berthaire avait occupé pendant près de 28 ans le siège de saint Benoît.

Lorsque les Sarrasins furent partis, les moines qui avaient pu échapper au massacre, recueillirent les restes de saint Berthaire, et les ayant reportés au Mont-Cassin, les ensevelirent d'abord dans la salle du Chapitre, où ils restèrent jusqu'au XVe siècle. A cette époque, le cardinal Jean d'Aragon, abbé commendataire du Mont-Cassin, fit déposer le corps du saint martyr sous le maître-autel, à côté de Bassace son prédécesseur, en avant du tombeau de saint Benoît et de sainte Scholastique (18 nov. 1486).

En 1514, le cellérier du Mont-Cassin était à l'agonie ; l'abbé Squarcialupi promit à saint Berthaire de lui bâtir une chapelle s'il guérissait le mourant : la nuit suivante, ce dernier recouvra l'usage de la parole et peu de jours après fut rétabli en parfaite santé. L'abbé, pour accomplir son vœu, fit alors la solennelle translation des reliques de saint Berthaire, qu'il retira de dessous le maître-autel, et les plaça sous l'autel de la nouvelle chapelle, en présence du clergé de tout le diocèse (1) et d'une immense multitude de fidèles.

Cependant le culte de saint Berthaire augmentait chaque jour ; sa fête était déjà du rite double de IIe classe avec octave ; Léon X avait accordé l'indulgence plénière à tous ceux qui assisteraient à la Translation ci-dessus racontée ; le nom du saint martyr avait été mis aux suffrages. Aussi, quand la basilique du Mont-Cassin fut reconstruite, un emplacement plus convenable fut destiné à la chapelle de Saint-Berthaire, et le 3 février 1666, ses reliques y furent solennellement transportées. Cette chapelle est actuellement une des plus riches de la basilique. Les murs et le pavé sont recouverts des marbres les plus précieux; et, sous l'autel, on aperçoit à travers une grille de cuivre ouvragé le sarcophage qui renferme les ossements du saint.

Il y aura *mille* ans le 22 octobre que saint Berthaire mourut ; nous pensions célébrer dignement cette solennité, mais par une disposition de la divine Providence, le choléra qui ravage Naples et les pays voisins est venu déjouer tous nos projets ; toutefois, le Saint-Père, à la demande de notre Révérendissime Père Archiabbé, a accordé l'indulgence plénière à gagner chaque année le 22 octobre, par bref du 19 septembre 1884, et a étendu cette concession au 17 septembre, jour auquel nous fêtons saint Victor III (2), dont le huitième centenaire sera célébré dans trois ans (1887).

Dom MARIE AUGUSTIN LATIL, O. S. B.

Abbaye du Mont-Cassin.

1er octobre 1884.

In festo Dedicationis cathedralis Basilicæ Cassinensis.

1. L'archiabbé du Mont-Cassin exerce la juridiction épiscopale sur un des diocèses les plus vastes d'Italie, et ne relève d'aucun métropolitain, mais dépend directement du Saint-Siège.

2. Le pape Victor III est, au Mont-Cassin et à la Sainte-Trinité de la Cava, l'objet d'un culte *ab immemorabili, tanquam sanctus* non tanquam *beatus*. L'approbation donnée à ce culte par

Digitized by Google

Malgré les tristes événements qui semblaient devoir les faire ajourner, les fêtes projetées ont eu lieu au jour fixé, au milieu d'un nombreux concours du clergé et du peuple. Le même confrère qui nous avait écrit la notice précédente, a bien voulu nous communiquer également une relation de ces solennités.

***

Les cérémonies étaient présidées par le R^me^ Père Archiabbé Dom Nicolas IV d'Orgemont, qui, dès le 12 octobre, avait adressé à son clergé une lettre de convocation.

Le mardi 21, à deux heures de l'après-midi, eut lieu la fonction imposante de la reconnaissance des reliques. Le prélat, dans une courte allocution, expliqua le motif de la fête, et termina en remerciant son clergé de l'empressement qu'il avait mis à répondre à son appel. Après quoi, l'archiviste de l'abbaye, en même temps protonotaire apostolique, lut le procès-verbal de la dernière translation, faite par l'abbé Angelo della Noce en 1666, et celui des recherches privées faites par le Révérendissime Père Abbé et quelques moines, dans la nuit du 8 au 9 octobre pour s'assurer du site exact où étaient renfermées les reliques de saint Berthaire.

La lecture finie, le Prélat revêtit les ornements pontificaux, et la procession, composée du clergé séculier et du chapitre monastique, se mit en marche vers la chapelle du Saint, somptueusement ornée de fleurs et de lumières.

Lorsque le cortège fut arrivé, on procéda à l'extraction des reliques ; après quelques moments de travail, le Vicaire de la Sacristie plaça la châsse sur une table au milieu de la chapelle. On trouva les deux inscriptions des translations précédentes, l'une faite sous l'abbé Ignace Florentin Squarcialupi le 28 novembre 1515, l'autre sous Angelo della Noce en 1666.

Le R^me^ Père Abbé s'assura de l'existence des reliques, et la procession se remit en marche. La châsse, recouverte d'un drap de velours rouge brodé d'or, était portée sous le dais par les quatre premiers dignitaires du clergé séculier. On parcourut ainsi les cloîtres et la *Terrasse du Paradis*. Au retour, les saintes reliques furent déposées au milieu du sanctuaire ; le Prélat en retira quelques parties qu'il fit baiser à tous les assistants. Puis il replaça ces reliques dans la châsse qu'il scella.

Les vêpres pontificales commencèrent alors, et furent suivies d'un panégyrique prononcé par le Révérend Père Pro-Vicaire général du diocèse. La cérémonie se termina vers sept heures moins un quart.

Le lendemain, mercredi 22, jour de la fête de saint Berthaire, eut lieu à neuf heures la messe pontificale. Après l'évangile, le R^me^ Père Archiabbé

Benoît XIII, (26 Aug. 1727), le reconnaît comme *saint*, et la Congrégation des Rites, dans l'approbation de notre nouveau Calendrier perpétuel, lui a donné le même titre (la dite approbation est du mois dernier).

Digitized by Google

prononça une magnifique homélie sur le texte d'Esdras : *Una manu faciebat opus, et altera tenebat gladium* (II Esdr. IV, 17), montrant en saint Berthaire un de ces nombreux exemples de civilisation donnés aux peuples par les fils de Saint-Benoît, et rappelant les batailles que le saint abbé, tout en construisant la ville qu'il avait fondée, livrait aux Sarrasins envahisseurs. Le rôle du sacerdoce dans la société moderne était ensuite largement traité: lui seul, comme au temps de Néhémie, comme au temps de saint Berthaire, pourra de nos jours reconstruire l'édifice spirituel du peuple chrétien dont les ennemis disent encore: « Les laisserons-nous sacrifier impunément « à leur Dieu? Les laisserons-nous relever leurs murailles du milieu des « cendres et des ruines? »

Le soir les vêpres furent chantées solennellement par le Très Révérend Père Prieur, assisté de moines et de chanoines de la Collégiale de San-Germano. La châsse resta exposée pour toute l'Octave.

Quatre séances privées eurent lieu durant ce temps : le R^me^ Père Abbé, assisté de quelques Pères et de deux médecins examina un à un chacun des ossements. Cet inventaire confirma l'antique tradition du monastère, d'après laquelle, outre le corps de saint Berthaire, il devait se trouver dans la châsse des portions considérables des reliques de plusieurs de ses compagnons de martyre. De fait, outre un corps presque entier, on trouva des ossements appartenant à deux corps plus petits. On découvrit également des débris d'une antique étoffe de soie, restes vénérables des vêtements sacrés que portait saint Berthaire au moment de sa mort.

Le 29, jour de l'Octave, après la grand'messe, eut lieu, en présence d'une nombreuse assistance, la reconnaissance publique et la lecture de l'inventaire. Avant de souder et de sceller définitivement la châsse, le R^me^ Archi-abbé ajouta aux saintes reliques un parchemin contenant un récit succinct de la reconnaissance et les pièces de l'inventaire, le tout renfermé dans un tube de cristal ; il y joignit une médaille de Saint-Benoît, une médaille du Souverain Pontife Léon XIII, ainsi qu'une monnaie frappée en 1884.

Le 31, fête des Saintes-Reliques, termina les fêtes du Millénaire. La châsse fut reportée en procession à la chapelle du saint martyr, et replacée sous l'autel, avec l'inscription suivante, gravée sur une lame de plomb:

U. I. O. G. D.

Hæc ossa S. Bertharii Marthyris, Abbatis Casinensis, et sociorum ejus, ab Ignatio I abbate ab Ara maxima in proprium sacellum translata, dein ab Angelo VI abbate sub hoc altare condita, millenaria demum solemnitate gloriosi Martyrii recurrente, Nicolaus IV sacri Archicœnobii abbas haud minori pompa recognovit, XII Kalendas novembris, atque sub eodem altare reposuit, pridie Kalendas ejusdem mensis, anno D^ni^ MDCCCLXXXIV (1).

1. Afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié.

Ces ossements de saint Berthaire abbé du Mont-Cassin et martyr, et de ses compagnons, transférés par l'abbé Ignace Ier de l'autel majeur à leur chapelle particulière, furent ensuite dé-

Digitized by Google

Échos d'Amérique. — Il était question, depuis quelque temps déjà, de l'érection en abbayes de deux prieurés américains de notre Ordre. Nous venons d'apprendre, par correspondance particulière, que c'est aujourd'hui un fait accompli. S. S. Léon XIII a expédié récemment les lettres apostoliques par lesquelles le prieuré de *Saint Mary of Newark*, état de New-Jersey, et celui de *Saint Mary of Gaston County*, état de North-Carolina sont élevés au rang d'abbayes.

Du temps de Mgr Carrigan déjà, ancien évêque de Newark, aujourd'hui archevêque et coadjuteur du cardinal-archevêque de New-York, d'actives démarches avaient été faites dans ce but par le vénéré prélat; l'évêque actuel, Mgr Winand Wigger, n'eut rien de plus à cœur aussitôt sa promotion à l'épiscopat, que de poursuivre l'œuvre de son prédécesseur et de la mener à bonne fin.

Sainte-Marie de Newark possède une belle église neuve en forme de basilique; le monastère et l'école abbatiale y attenante sont aussi de beaux et solides bâtiments de briques.

Sainte-Marie de Gaston County est située au milieu des forêts de ce distant comté; les constructions en sont plus modestes. L'église et le monastère sont en bois, comme tout établissement naissant en Amérique. Mais l'école abbatiale, jolie construction de briques, est une œuvre définitive.

Les prieurs actuels, futurs abbés des deux monastères susdits, sont frères: les RR. PP. Dom Gérard et Dom Placide Pilz. Ils sont membres de la Congrégation Américano-Cassinienne,dont l'archi-abbaye est celle de Saint-Vincent de Pensylvanie.

Il est sérieusement question aussi de la prochaine érection d'une autre abbaye bénédictine dans le pays de Georgia-Savannah, autrement dit Skidaway-Island. Depuis quelque temps, en effet,des moines de Saint-Vincent s'y sont établis au milieu des nègres,à la conversion et à la civilisation desquels ils travaillent activement.

Il nous arrive encore des nouvelles de la mission de Standing Rock chez les Indiens de l'Amérique du Nord, dans l'état de Dakota. Cette mission, comme on le sait, fut dirigée jusqu'ici par l'abbaye de Saint-Meinrad; aujourd'hui elle passe à celle de Conception. Les RR. PP. Dom Martin et Dom Beda, de ce monastère, s'y établissent en ce moment; ils y ont transféré, à leur suite, toute la communauté des Oblates de Saint-Benoît de Maryville (sœurs de l'Adoration perpétuelle). Cette translation, outre les grands avantages qu'en retirera la mission de Dakota,rapproche la communauté des Oblates de celle de leurs sœurs de la même Congrégation

---

posés sous cet autel par l'abbé Angelo VI. Enfin, lors des solennités du millénaire de leur glorieux martyre, Nicolas IV, abbé du sacré Archimonastère, les a reconnus avec non moins de pompe, le XIIe jour avant les calendes de novembre, et les a replacés sur le même autel, la veille des calendes du même mois, l'an du Seigneur 1884.

Digitized by Google

établies à Conception, qui n'est éloigné de Standing-Rock que de 18 milles. Le monastère de Rickenbach, en Suisse, œuvre commune de l'abbé d'Engelberg Dom Anselme, et du Révérend Père Dom Claude Perrot, d'Einsiedeln, est le foyer d'où sortirent ces deux fondations florissantes.

On nous annonce enfin que de grandes constructions se commencent au monastère des Dames Bénédictines, dans la ville de Ferdinand. Les ailes nord et ouest seront terminées au printemps prochain.

La crypte de l'église abbatiale de Saint-Meinrad est actuellement en construction et sera terminée vers la même époque.

Onze prélats de l'Ordre de Saint-Benoît prendront part au prochain concile provincial des États-Unis, à savoir : 1° Mgr Louis-Marie Fink, évêque de Leavenworth ; 2° Mgr Rupert Seidenbusch, évêque de Saint-Cloud ; 3° Mgr Martin Marty, vicaire apostolique de Dakota; 4° Mgr Isidore Robot, préfet apostolique du territoire Indien et abbé du monastère du Sacré-Cœur; 5° le R^me^ dom Boniface Wimmer, abbé de Saint-Vincent, archiabbé de la Congrégation Americano-Cassinienne ; 6e le R^me^ Dom Fintan Mundwiler abbé de Saint-Meinrad, archiabbé de la Congrégation Américano-Helvétienne ; 7° le R^me^ Dom Alexis Edelbrock, abbé de Saint-John, Minnesota ; 8° le R^me^ Dom Innocent Wolf, abbé de Saint-Benoît d'Atchison ; 9° le R^me^ Dom Frowin Conrad, abbé de New-Engelberg, Conception ; 10° l'abbé de Gethsémani, Ord. Cist. Trap. ; 11° l'abbé de New Melleray, Ord. Cist. Trap.

Immédiatement après la tenue du concile, se tiendra le Chapitre général de la Congrégation Americano-Cassinienne de l'Ordre de Saint-Benoît. Ces assises solennelles auront lieu à l'abbaye-mère de Saint-Vincent.

Les Bénédictins Méchitaristes. — Le nouveau supérieur général des Bénédictins arméniens ou Méchitaristes de la province de Vienne, Dom Wartan Esztegarian, vient d'être sacré (9 nov.) archevêque de Selimbria par Mgr Vannutelli. On sait que c'est l'usage, dans cette congrégation importante et qui exerce une grande influence dans tout l'Orient, d'avoir toujours pour chef un archevêque, à cause surtout des ordinations qu'il doit faire d'après le rite arménien dans la maison centrale de Vienne.

Mgr Esztegarian (ou Eszteger, comme on semble l'appeler aussi) naquit en Transylvanie en 1841 et entra fort jeune dans le monastère susdit. Il fit profession en 1859, devint prêtre, à l'âge de 19 ans, en 1862, et exerça les plus hautes charges dans sa congrégation ; après la mort récente du général, les religieux le choisirent pour lui succéder.

Une autre branche des Méchitaristes a son abbaye-mère à Venise; c'est la branche aînée qui, elle aussi, entretient beaucoup de missions et d'autres établissements dans ces contrées orientales. — C'est là que mourut en 1749, le pieux fondateur des Méchitaristes, D. Méchitar di Petro qui avait donné à ses disciples la règle de Saint-Benoît (1712).

Digitized by Google

Les noces d'or du Prince Charles Antoine de Hohenzollern. — Nos lecteurs savent que l'archi-abbaye de Beuron, centre de la Congrégation bénédictine dont fait partie Maredsous, doit son rétablissement (depuis 1863) à un membre de la catholique famille des princes de Hohenzollern. — S. A. R. le prince Charles-Antoine, chef de cette maison illustre, vient de célébrer fort religieusement ses noces d'or ; ce fut en 1834, en effet, qu'il épousa la princesse Joséphine de Bade : union bénie d'où sortit, entre autres enfants, notre comtesse de Flandre. Les vénérables époux qui se sont montrés toujours d'une bienveillance exquise envers nos Pères Abbés et toute la Congrégation, ont tenu, cette fois encore, à inviter Mgr l'archi-abbé de Beuron à assister à la solennité et à prononcer le discours de circonstance en présence de l'empereur, des rois de Saxe et de Roumanie, du comte et de la comtesse de Flandre et de beaucoup d'autres personnages du plus haut rang. Nous regrettons vivement de ne pouvoir reproduire ici cette allocution chaleureuse et vibrante qu'une traduction rendrait trop imparfaitement. — Mgr l'abbé d Ensiedeln assistait également à cette fête: en effet, d'après une ancienne tradition, S. Meinrad, le martyr d'Ensiedeln est compté parmi les ancêtres de la famille de Hohenzollern. Cette famille antique se divise actuellement en deux branches, la branche aînée qui est restée catholique, et la branche cadette ou impériale qui est protestante. Il est touchant de constater que feu le roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse ainsi que l'empereur actuel ont fait preuve plus d'une fois d'un religieux respect, envers l'antique sanctuaire bénédictin de la Suisse.

Une université bénédictine qui va renaître. — S. Exc. Mgr Dom Albert Eder, de l'Ordre de Saint-Benoît, prince-archevêque de Salzbourg et primat d'Allemagne, et avec lui la majorité du Landtag de l'ancien duché de Salzbourg, viennent de faire les premières démarches officielles pour l'érection ou plutôt pour le rétablissement de l'université libre de Salzbourg. L'ancienne université de Salzbourg, de 1620 à 1810, avait été entièrement l'œuvre des moines bénédictins, qui en avaient la direction et en occupaient toujours les principales chaires. « De même que l'université de Cologne le fut pour le Nord de l'Allemagne, dit un théologien récent, celle des moines de Salzbourg fut, pour le Midi, la citadelle principale des doctrines thomistes. »

Parmi les gloires de cette puissante école, nous ne citerons ici que le célèbre cardinal Dom Célestin Sfondrati, d'abord moine de Saint-Gall, puis professeur à Salzbourg de 1679 à 1682, mort à Rome en 1696, et Dom Augustin Reding, élu plus tard abbé d'Einsiedeln († 1692) dont la *Théologie scolastique* en 13 volumes in-folio est regardée comme un des ouvrages les plus solides de l'école thomiste pure. Nous aurons occasion de revenir sur cette université qui a été une des gloires de notre Ordre dans les temps modernes.

Digitized by Google

La livre et l'hémine de St Benoît. — Un moine de Maredsous a publié récemment, dans les *Etudes Bénédictines* de Raigern, un travail étendu sur la « *libra* » et la « *hemina* » de N. B. Père St Benoît, c'est-à-dire sur la mesure du pain et sur celle du vin allouées primitivement aux moines de St-Benoît. Contrairement au sentiment de Dom Mabillon et d'un grand nombre de savants modernes, on y établit d'abord que les mesures indiquées dans le texte de la Règle n'ont pu être autres, vu la législation de l'époque et toutes les circonstances, que les mesures désignées par les mêmes noms de *hemina* et de *libra* dans le système antique des Romains, dit système des *mesures capitolines.* On montre ensuite qu'aucun témoignage de quelque valeur ne peut être invoqué contre ce fait désormais indubitable ; l'auteur termine enfin en constatant de la manière la plus frappante que les deux mesures traditionnelles conservées au Mont-Cassin depuis un temps immémorial représentent, malgré l'apparence absolument contraire, la vraie livre romaine et bénédictine. Ce travail, pour lequel il a fallu consulter grand nombre d'ouvrages de toutes les époques et visiter plusieurs musées d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre, quoiqu'il ne soit d'aucune conséquence pratique à notre époque, éclaire cependant d'une manière fort satisfaisante un point mal compris jusqu'ici de la Règle de Saint-Benoît.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ALLEMAND.

LE patriotisme le plus élémentaire devrait me faire une loi d'entrer de suite en pleine matière d'actualité, afin de ne pas encourir l'accusation de pédantisme, dont on est si prodigue envers nous autres allemands. Néanmoins je n'en ferai rien : l'état des choses en Allemagne est d'une nature trop complexe, trop peu connue à l'étranger pour que je puisse faire grâce à vos lecteurs d'une introduction destinée à faire comprendre la situation actuelle. Tout ce que je puis faire dans ces conditions c'est de vous promettre d'être le plus bref possible.

Une confusion — bien excusable du reste — provient de ce qu'on identifie généralement la Prusse avec l'Allemagne. Je n'ai point à examiner ici jusqu'à quel point cela peut être vrai en fait de politique générale; en ce qui concerne les rapports de l'Église et de l'État, une telle identification est entièrement erronée. Le règlement de ces rapports ne ressort pas de la

Digitized by Google

compétence de l'empire, en cette matière l'autonomie des états confédérés subsiste, le pouvoir central ne peut exercer aucune action directe. Notez bien que je dis « aucune action directe », car d'une façon indirecte, l'empire peut intervenir, et il a malheureusement prouvé par l'établissement de la loi qui chasse de l'Allemagne les Jésuites et les congrégations *affiliées à la Compagnie de* JÉSUS (entre autres les *Rédemptoristes* et les *Pères du Saint-Esprit !!!)* et de quelques autres lois hostiles à l'Église, que les moyens de persécuter l'Église ne lui font pas entièrement défaut.

Il importe donc avant tout, d'examiner sommairement la situation de l'Église dans les différents états qui forment l'empire Allemand.

En Bavière, un concordat a fait de très larges concessions au pouvoir civil, concessions dont ce pouvoir ne s'est pas contenté d'user, mais dont il a profité pour empiéter encore davantage sur le terrain religieux. D'autre part l'épiscopat ne profite pas assez de certains avantages que le concordat lui accordait. Résultat total, l'Église n'a pu secouer entièrement le joug odieux imposé par le despotisme rationaliste d'une époque antérieure. Le clergé même se trouve encore trop souvent sous la dépendance du pouvoir civil, le roi désigne les candidats aux nombreuses cures de patronat royal et exerce indirectement son influence sur les paroisses ressortant du patronat épiscopal. Les paroisses de patronat privé sont trop peu nombreuses pour entrer ici en ligne de compte. Dans ces conditions, rien d'étonnant à l'usage caractéristique de donner aux curés la qualification de curés royaux et d'employer la formule *administration paroissiale royale* (Koenigliches Pfarramt). Quelques ordres religieux sont tolérés — je suis heureux de pouvoir mentionner parmi eux les fils de Saint-Benoît, qui se dévouent avec leur zèle traditionnel à l'éducation et à l'enseignement de la jeunesse — mais d'autres ordres et congrégations sont exclus du territoire comme menaçant la sûreté du royaume. Ai-je besoin de dire que sous un pareil régime l'Église, dans certains diocèses du moins, languit ? — Pourtant il y a encore beaucoup de foi dans le peuple, et les grands exemples ne manquent ni dans le clergé ni dans la noblesse ; ne serait-il pas permis de voir dans ce fait une action directe de la Providence, un bienfait insigne de la miséricorde divine, une récompense magnifique pour ces siècles glorieux de fidélité à l'Église, où la Bavière fut le boulevard du catholicisme en Allemagne ?

En Wurtemberg, les Chambres rejetèrent le concordat conclu avec le Saint-Siège. Pourtant l'état des choses y est en général plus tolérable qu'ailleurs. L'état fait preuve d'une certaine bienveillance envers l'Église et n'a montré aucune velléité de s'associer aux tendances du *Cultur-Kampf*, ce dont les catholiques lui savent gré. Mais ce qui manque à l'Église c'est cette précieuse faculté de s'épanouir en pleine liberté, là aussi sa mission divine est entravée et là aussi elle se voit privée de ses meilleurs enfants : abstraction

Digitized by Google

faite de quelques rares congrégations de femmes, se vouant à l'enseignement, le royaume est fermé aux ordres religieux.

Les grands-duchés de Bade et de Hesse suivent les fluctuations de la politique prussienne. Le mot d'ordre part de Berlin, on ne fait que l'exécuter à Karlsruhe et à Darmstadt. Il est donc inutile de nous y arrêter.

Les autres états sont presqu'entièrement protestants, il en est cependant dont la politique religieuse est digne d'éloges, je citerai de ce chef le grand-duché d'Oldenbourg.

Nous voici arrivés à l'état dominant; à la Prusse. La politique des rois de Prusse a été de tout temps anti-catholique — je ne dois faire une exception honorable que pour l'époque du règne de Frédéric-Guillaume IV. Cet anti-catholicisme est resté invariable; ce qui a varié ce n'étaient que les principes au nom desquels on combattait l'Église. C'était tantôt la haine farouche de l'hérésie qui s'acharnait contre l'éternelle dépositaire des vérités divines, tantôt la fureur impie de la libre pensée qui s'efforçait de frapper mortellement l'immortelle gardienne de la foi céleste, mais le résultat restait le même, persécution et oppression de l'Église. Les moyens même de persécution n'ont guère varié. La politique prussienne avait enfanté une conception grandiose, l'institution d'un vicaire général ecclésiastique royal (Koeniglicher geistlicher Generalvicar). Indépendant de Rome, dépendant du gouvernement, ce dignitaire *sui generis* devait gouverner l'Église de Prusse sous la haute direction du pape-roi protestant de Berlin. Pendant un siècle environ on a travaillé sans relâche à la réalisation de cette conception monstrueuse et il a pu sembler qu'on n'était pas trop loin d'aboutir. Mais la tempête révolutionnaire et les désastres des guerres Napoléoniennes forcèrent le gouvernement d'ajourner la lutte contre ses sujets catholiques. Épuisée par de longues guerres, la Prusse sentit le besoin de se recueillir et la bulle « *De salute animarum* » vint établir un ordre de choses tolérable. La trève ne fut pas de longue durée. La question des mariages mixtes servit de prétexte à de nouvelles attaques et, en 1837, l'Archevêque de Cologne fut incarcéré dans la forteresse de Minden. L'avènement au trône de Frédéric-Guillaume IV amena un changement complet dans la politique prussienne : ce noble prince s'efforça de rendre justice aux catholiques, la constitution consacra les droits de l'Église dans une assez large mesure et les catholiques prussiens n'eurent certes plus à envier la situation de leurs frères dans les autres états de l'Allemagne.

Guillaume I en succédant à son frère, sembla vouloir continuer la même politique conciliatrice. Des déclarations nettes et catégoriques en faveur des catholiques se succédèrent en 1867 encore; le discours du trône insiste sur le devoir de la couronne envers ses sujets catholiques « *de défendre et de maintenir la dignité et l'indépendance du Chef de l'Église catholique.* » Ce beau zèle ne fut pas de longue durée, les vieilles traditions prussiennes reprirent le dessus. Après avoir, par le feu et le sang, réalisé sa conception

Digitized by Google

d'un empire soi-disant allemand, l'homme d'État qui gouverne l'Allemagne comme la Prusse, crut le moment propice de consolider son œuvre en s'assujétissant l'Église, afin de se faire de son influence sur les esprits un instrument puissant de la politique gouvernementale. Triste conception, indigne d'un homme d'État: asservir l'Église ce serait précisément annihiler son influence! La première ère du *Cultur-Kampf* fut celle de la brutalité : les lois de mai se succédant avec violence, tombèrent comme des coups de massue sur l'Église de Prusse: amendes, prison, exil furent le sort des pasteurs. Les églises se fermèrent, les paroisses devinrent veuves de leurs prêtres, le peuple se vit privé des suprêmes consolations de la religion; mais tous, clercs comme laïques, restèrent fermes, inébranlables, fidèles à leur devoir. La politique prussienne n'obtint qu'un résultat, celui de de s'aliéner les populations catholiques. On finit par comprendre à Berlin qu'on avait fait fausse route, mais au lieu d'abandonner une lutte bien plus fatale à la cause du pouvoir civil, qu'à celle de la religion, on essaya d'atteindre le but convoité par d'autres moyens. La lutte brutale fit place à la perfidie. Ce qu'on n'avait pu obtenir par la violence on espérait le gagner par la ruse. L'ère des pouvoirs discrétionnaires fut inaugurée : le gouvernement demanda et obtint des Chambres l'autorisation d'appliquer ou de ne pas appliquer certaines lois selon son bon plaisir.

La trame était plus habile cette fois, et le *Cultur-Kampf* latent devait présenter un bien plus grand péril que la lutte ouverte. En se réservant de frapper le clergé fidèle et d'accorder ses faveurs au clergé qui serait disposé à favoriser, au moins dans une certaine mesure, les visées gouvernementales, le chancelier espérait se créer une influence d'autant plus dangereuse qu'elle serait dissimulée. La brutalité de la première période sautait aux yeux des populations; l'apparente modération de la lutte latente aurait pu égarer les masses. Mais, grâces en soient rendues à Dieu, le peuple et le clergé catholique tinrent bon et déjouèrent d'une manière éclatante tous les calculs du puissant adversaire. Les élections récentes viennent de prouver de nouveau que le second moyen n'a pas mieux réussi que le premier, et les députés catholiques qui reviennent à Berlin plus nombreux que jamais, pourront certifier au Chancelier que les catholiques de la Prusse comme ceux de l'Allemagne entière sont bien décidés à ne se laisser ni duper ni violenter.

Comte W. B.

Digitized by Google

COURRIER AMÉRICAIN.

NOUS nous trouvons ici en Amérique à la veille de deux grands événements l'élection d'un président des États-Unis [1], et le grand concile général. — L'élection est fixée au 3 novembre ; et, le 9 du même mois, l'assemblée ecclésiastique se réunira dans l'église métropolitaine de Baltimore. Il serait difficile de rapprocher deux faits qui contrastent davantage.

Le premier nous offre le spectacle d'une lutte gigantesque entre deux partis, celui des républicains et celui des démocrates, auxquels viennent s'ajouter les adhérents du soi-disant parti de la tempérance, ainsi qu'un groupe de défenseurs de l'émancipation des femmes, ayant, eux aussi, leur candidat à la présidence.

Depuis des mois, l'attention politique se concentre sur cette élection. Tous les journaux remplissent leurs colonnes de rapports sur la situation et des espérances des partis: c'est une vie d'agitation sans repos ni trève, qu'un véritable Américain est toujours prêt à subir pendant une année d'élection.

Pour peu qu'on prête attention à cette exubérance publique de mouvement et d'agitation, on ne peut s'empêcher de remarquer que la vie privée de chaque candidat est dévoilée sans merci par les adversaires de son parti. Tout est mis à profit : la religion elle-même sert d'aliment à la critique ; et cela de telle sorte qu'on doit en conclure, qu'un président où un vice-président catholique des États-Unis, est encore une impossibilité d'ici à de longues années.

L'élément méthodiste-presbytérien a la prépondérance ; et il faudra un assez long temps encore avant que notre sainte Église surpasse en nombre les membres des sectes réunies. Assurément elle s'est accrue dans des proportions qui en font déjà une puissance avec laquelle on doit compter ; mais les influences que nous avons dépeintes dans la première correspondance n'ont pas encore perdu leur force ; au contraire, il semble qu'elles prennent de plus amples proportions.

C'est dans le calme et la paix que se prépare le second événement, le concile général de Baltimore. Déjà depuis quelques semaines les théologiens du concile se sont réunis dans la ville archiépiscopale de Baltimore à l'effet de préparer les travaux de cette auguste assemblée. On a fait choix, pour cette mission, de l'élite des prêtres et des professeurs tant du clergé séculier que régulier, des différents états de l'Union. Monseigneur Gibbons, archevêque de Baltimore, a la présidence du concile. Notre S. Père le Pape Léon XIII a envoyé au primat son portrait peint à l'huile de grandeur naturelle ; ce cadeau, destiné à être placé dans la salle du concile, rappellera d'une manière vivante aux Pères de cette assemblée le Père Commun de la chrétienté.

1. Cette correspondance écrite avant l'élection du président Cleveland ne laisse pas que de conserver un intérêt des plus réels, vu qu'elle traite de questions de fond et non de pure actualité.

Digitized by Google

Dans tous les diocèses on a prescrit jusqu'à l'ouverture du concile des prières publiques pour obtenir les grâces du St-Esprit; et nous osons espérer que la prière du S. Rosaire durant le mois d'octobre, aura puissamment contribué à attirer les bénédictions du divin Paraclet sur le concile.

D'après toutes les prévisions l'auguste assemblée aura à traiter des questions de la plus haute importance. Depuis longtemps déjà les Pères du concile ont reçu communication des matières des prochaines délibérations.

Pour autant que nous le savons, les membres de la vénérable assemblée auront surtout à s'occuper de la manière d'administrer les biens ecclésiastiques. C'est là une question dont la solution définitive est d'urgente nécessité, surtout après les derniers événements si pénibles où l'Église eut à déplorer en plusieurs endroits de grands dommages, en particulier dans l'archidiocèse de Cincinnati, qui, par suite d'une administration malheureuse, se trouve grevé d'une dette de 4 millions de dollars. L'évêque de chaque diocèse était et est encore jusqu'à présent le véritable propriétaire de tous les biens immeubles de son église si ceux-ci ne se trouvent pas en possession d'une communauté religieuse ; les églises, les presbytères, les écoles catholiques, les cimetières, en un mot, tout ce qui appartient à l'église est enregistré dans les actes publics ou sur les cadastres, sous le nom de l'évêque de l'endroit, qui est reconnu par les employés de l'État comme propriétaire légal. Jusqu'ici l'évêque avait à transférer par testament les biens d'église à son légitime successeur ; et il s'est produit des cas où, par défaut d'un semblable testament, tous les biens d'une église se trouvaient en péril d'êtres livrés aux mains des parents de l'évêque défunt. Il est aisé d'imaginer d'autres éventualités encore qui mettraient un diocèse entier dans une situation inextricable.

Les biens des paroisses particulières sont généralement administrés par les curés ou recteurs aidés d'un conseil d'hommes de confiance, qui veillent à leur défense. Dans sa tournée pastorale l'évêque fait le contrôle des livres, et tranche les difficultés ou les contestations qui ont pu se produire.

Les sources principales qui fournissent l'argent nécessaire pour les besoins des églises et des écoles, sont la taxe que les fidèles de la paroisse paient d'après des tarifs fixés, pour la location d'une chaise dans l'église, ainsi que les collectes qui se font régulièrement; outre cela, il y a encore, en maints endroits, une surtaxe spéciale en faveur de l'école, partout où le tarif des chaises ne peut y suffire; et cela se présente fréquemment.

En bien des paroisses s'est glissé, par le cours du temps, l'usage déplorable de fournir l'argent nécessaire à l'entretien des œuvres ecclésiastiques au moyen de fêtes populaires, de loteries, de bazars, de picnics, de concerts d'églises, etc. Abstraction faite des abus nombreux, qui sont plus ou moins inséparables de ces fêtes et de ces divertissements, ces moyens ne portent pas la bénédiction divine; et il est de fait que les paroisses où l'on ne

Digitized by Google

recourt pas à ces moyens sont précisément celles dont l'état financier est le plus prospère. La bénédiction de Dieu repose sur ces églises qui sont édifiées et maintenues par des offrandes volontaires des fidèles, et par des dons qu'aucun péché n'a souillés. Aussi un grand nombre d'évêques ont depuis des années mis leurs troupeaux en garde contre ces abus, et limité ces fêtes autant que possible, et il faut s'attendre à voir le concile prendre des mesures réglementaires qui auront force de loi quant à l'emploi de ces moyens extraordinaires ; car il serait presque impossible de les supprimer absolument. On espère aussi qu'en traitant de l'administration des biens d'église, le concile portera des lois en harmonie avec le code spécial de chaque état de l'union, tendant à garantir les propriétés ecclésiastiques contre les mauvaises administrations, les abus de confiance et d'autres dangers analogues; à rendre impossible de contracter de grandes dettes et à faciliter l'exonération des obligations contractées jusqu'à ce jour. — La principale difficulté se trouve ici dans la différence des lois qui régissent les états particuliers de l'union. Aussi les conciles provinciaux auront-ils à régler ces points délicats pour chaque diocèse, d'après les grandes lignes que le concile général aura tracées.

L'érection d'écoles catholiques paroissiales, et en général l'état de l'enseignement catholique formeront une des principales questions soumises à la délibération du concile, comme il est aisé de le déduire de ce que nous avons communiqué dans notre première correspondance.

Notre Saint Père, glorieusement régnant, a découvert d'une main magistrale dans ses magnifiques encycliques les plaies dont souffre notre société moderne. Ces plaies sont saignantes en Amérique aussi. L'action de la Maçonnerie, la profanation du mariage, le danger du communisme, le mépris de l'autorité, l'indifférence en matière de religion, la corruption des mœurs publiques, la domination de l'incrédulité et de l'athéisme, tous ces maux se retrouvent plus au moins dans les États-Unis. De là le nombre effrayant de suicides et de tentatives de meurtre, sans parler de l'immoralité tolérée par l'État. Les paroles du prophète Isaïe (I. 21. 23) sont la description vivante de notre situation. Quelle grande mission pour le futur concile que de s'opposer à cet état de choses, en renouvelant dans la foi des fidèles et dans la vie sociale le sentiment catholique, et en montrant comme signe assuré du salut de la société corrompue et malade, l'étendard de la croix, signe de rédemption pour les uns, signe d'aveuglement et d'endurcissement pour les autres.

Les chrétiens ont avant tout à combattre le bon combat. Or, des luttes exceptionnelles demandent aussi une préparation spéciale, un apprentissage sévère, une discipline bien réglée. Le combat contre l'incrédulité et la fausse science de notre temps exige une formation solide et universelle en philosophie et en théologie ; et une attitude énergique et ferme par la solidité du caractère et la sainteté de la vie doit avoir pour base l'éducation soignée

Digitized by Google

du clergé et sa formation ecclésiastique selon l'esprit et les enseignements de l'Église. Aussi, les délibérations du concile pourraient-elles bien avoir pour objet l'exécution fidèle et suivie des principes établis par l'Église pour la formation du clergé, pour l'érection de petits séminaires et de séminaires ecclésiastiques dans chaque province, et pour la réalisation d'un plan d'ensemble d'études, approprié aux exigences de notre époque.

Nous possédons déjà d'excellentes institutions pour la formation du clergé ; telles sont par exemple, le séminaire provincial de Wilwankee, pour la province de ce nom, dirigé par les Salésiens et qui, depuis nombre d'années, produit d'abondants fruits de salut ; le séminaire de Troye pour la province de New-York ; le séminaire des Sulpiciens à Baltimore; le mont Ste-Marie dans la même province ; le séminaire de St-Charles à Overbrook près de Philadelphie ; sans compter un grand nombre de séminaires monastiques et diocésains, dont, disons-le en passant, quatre abbayes bénédictines s'occupent activement. Quant aux petits séminaires proprement dits, ils n'existent que dans peu de diocèses. Le diocèse d'Altan entre autres en possède un.

Une partie considérable du clergé américain reçoit sa formation dans le séminaire des Sulpiciens à Montréal, en Canada. D'autres doivent leur éducation aux établissements de Rome, à l'université de Louvain, d'Innsbruck, etc. etc. A Rome et à Louvain il y à, on le sait, des séminaires américains, et nous nous réjouissons de voir qu'un grand nombre d'anciens élèves de ces célèbres institutions ont été promus à la dignité épiscopale.

L'assemblée générale des catholiques allemands à Amberg a une grande signification pour notre temps. Nous avons en Amérique aussi des réunions générales de sociétés (vereine) catholiques, mais pas d'une manière aussi grandiose ni aussi universelle, ni avec ce caractère catholique que nous remarquons dans les assemblées d'Europe.

Ce ne sont le plus souvent que les réunions annuelles de sociétés catholiques de tempérance, de la noblesse catholique américaine, de la société centrale des catholiques allemands, qui célèbrent leurs fêtes, indépendantes les unes des autres et à différentes époques de l'année, et dont les délibérations et les résolutions n'ont de portée, au delà de leur cercle respectif, que dans des cas exceptionnels.

Les sociétés catholiques de tempérance *(Catholic-Total-Abstinence-Union)* —qu'il ne faut pas confondre avec les associations protestantes et méthodistes de même nom, — se réunirent à Chicago au mois d'août, et il fallut une réclamation des premiers pasteurs de l'Église, pour qu'on respectât le droit de la liberté individuelle comme la Ste Église le respecte. La réunion générale des cercles catholiques allemands tint son assemblée annuelle à St-Paul-Minnesota et protesta solennellement à cette occasion contre la spoliation de la Propagande.

Toutefois ces réunions, à cause même de leur but particulier, ne contri-

Digitized by Google

buent pas beaucoup à relever le sentiment catholique ; leur influence se borne le plus souvent aux membres qui les composent, et est par conséquent loin d'égaler celle des conférences de St-Vincent-de-Paul. Il est bien vrai que ces sociétés reconnues par la sainte Église sont un antidote contre les sociétés secrètes, et qu'en cas de décès de l'un des membres les survivants de sa famille en reçoivent assistance ; — mais d'autre part, ces associations ont dans certains cas, amené bien des inconvénients. Il est fort regrettable que par suite de cette vie de sociétés, la vie de famille soit négligée et que dans maintes familles le père se tient trop éloigné des siens, en sorte que les enfants n'ont que trop rarement l'occasion de le voir. On ne peut nier que le but particulier des associations allemandes de secours mutuel, des associations dites de bienfaisance (*benevolant-societies*) comme aussi de la noblesse catholique, ne soit un but noble et excellent ; mais on doit accorder également qu'avec de la vaine parade, des uniformes, des réunions, des fêtes seules, le bon Dieu n'est pas servi. A ce point de vue une réforme pourrait être très utile et très féconde en heureux résultats.

Parmi les événements les plus marquants de cette année au point de vue ecclésiastique, il faut ranger encore la nomination du coadjuteur de St-Louis, J. P. Ryan, premier orateur sacré des États-Unis, à l'archevêché de Philadelphie, celle du R. P. Cosgrave à l'évêché de Davenport, et celle du R. M. Camille Maes à celui de Covington, Kentucky. Monseigneur Maes est un enfant de la Belgique. Il naquit à Courtrai en 1846, et, après avoir fait son éducation à Bruges et à Louvain, il reçut la prêtrise à Malines, en décembre 1868, et travailla de 1869 à 1880 dans le ministère des âmes avec grand zèle et succès. Depuis cette date, il était secrétaire de Mgr Borgess, évêque de Détroit. Il écrivit une vie extrêmement attrayante du célèbre missionnaire Nerinkx, son compatriote, qui rendit à la religion des services signalés dans l'État de Kentucky. D. B.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1884-85. — N° 11. — 21 Janvier.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

21 Janvier. — Mercredi. — **Sainte Agnès,** Vierge et Martyre.

L'UNE des quatre grandes vierges martyres, Agnès, vient prendre aujourd'hui sa place sur le cycle, à la suite de Cécile et de Lucie. Plus jeune que ses compagnes, elle ne leur est pas inférieure en gloire : « Tous les peuples, dit saint Jérôme, toutes les Églises se réunissent pour célébrer le nom et les mérites d'Agnès. »

Elle avait à peine treize ans lorsqu'elle « trouva la vie en perdant la mort. » Noble, belle, riche, elle ne tarda pas à voir sa main recherchée par les jeunes gens des premières familles de Rome. Mais, consacrée au CHRIST, elle ne voulait connaître que son amour, et repoussait énergiquement toute proposition inspirée par les intérêts de la terre. L'office de la nuit reproduit sous toutes les formes ces refus de la jeune vierge, dans des répons d'une suavité et d'une simplicité ravissante, qui ont fait le charme des générations passées, et dont plusieurs insérées au *Pontifical* font partie de la cérémonie de la consécration des Vierges. Tantôt, elle proteste qu'elle aime le CHRIST dont la Mère est vierge, qu'elle est fiancée à celui dont le soleil et la lune admirent la beauté ; elle décrit les magnifiques présents qu'elle en a reçus, elle s'avance jusqu'à faire allusion au miel et au lait qu'elle a aspirés sur ses lèvres, à l'aliment céleste par lequel sa chair est unie à la sienne, et son sang colore ses joues. Tantôt, rappelant le signe que cet époux céleste a placé sur la face de sa fiancée, « Retire-toi loin de moi, s'écrie-t-elle, aliment destiné à la mort ; un autre amant a, près de moi, pris les devants sur toi. »

A la fin, la passion se transforma en haine dans l'âme des prétendants. Ils espérèrent néanmoins réussir à vaincre sa constance par la violence; sachant que son attachement pour la foi chrétienne était le secret de sa conduite, ils la dénoncèrent en cette qualité au juge chargé de poursuivre dans Rome les fidèles du CHRIST.

La noble Romaine comparut. On croirait, dit saint Ambroise, voir s'avancer une nouvelle épouse, tant son visage est radieux ; elle apporte à l'Époux la dot de son sang. D'abord le juge s'efforce de la gagner par de vaines promesses ; elle demeure inébranlable ; on la menace des plus cruels tourments, elle offre joyeusement son corps au bourreau.

Digitized by Google

Le tyran, à bout d'expédients, recourt alors à une mesure extrême: « Tu méprises la vie, dit-il à sa victime, parce que c'est pour toi une chose sans prix; il n'en est pas de même de la pudeur ; tu as prétendu la conserver intacte. Sache-le donc, si tu n'immoles aux dieux, tu perdras ta virginité. »

— « Le CHRIST, répond la vierge, n'oublie pas à ce point les siens, qu'il leur laisse perdre ainsi leur royale pureté ; il ne souffrira pas que tu atteignes ton but criminel ; tu peux me mettre à mort, tu ne saurais souiller la demeure de mon corps. »

Elle dit, et à l'instant, elle se voit emportée dans le lieu du crime; mais l'Ange du Seigneur s'y trouvait déjà prêt à la défendre ; à l'approche de la vierge, les débauchés qui l'attendaient reculent saisis d'un religieux effroi. Un seul, plus téméraire, ose fixer son regard impur sur l'innocente proie exposée devant lui ; mais aussitôt un éclair mystérieux vient frapper l'œil coupable ; le malheureux tombe à terre aveuglé et à demi mort. Seule, la prière d'Agnès peut lui rendre la vue et la santé. Puis elle est ramenée en triomphe devant le juge, qui frémit de fureur à la nouvelle de sa défaite. On essaie alors le supplice du feu ; mais la flamme semble avoir perdu son pouvoir, et le tyran désespéré ordonne à ses satellites d'en finir par le glaive avec cette ennemie des dieux et de l'empereur.

Lorsque le farouche exécuteur s'approche faisant briller dans sa main l'arme nue, la noble enfant lui dit en souriant : « Va, je t'aime mieux, malgré ton extérieur effrayant, que ces infortunés qui voulurent me gagner par leurs attraits flatteurs ; hâte-toi de me donner le coup qui achèvera l'offrande de ma virginité. »

« Pour recevoir ce coup suprême comme elle dispose sa parure ! Soigneuse de la pudeur, elle se drape dans ses vêtements. Cette pudeur la suit dans la mort ; sa main voile son visage, elle tombe à genoux sur la terre et sa chute encore est empreinte de modestie. »

C'est ainsi qu'Ambroise, le chantre inspiré de la virginité, décrit le triomphe d'Agnès, la suivante de l'Agneau, une des gloires les plus chères de la Ville éternelle.

Chaque année, le jour de sa fête, une touchante cérémonie a lieu dans la basilique de la Voie Nomentane qui recouvre ses reliques. Deux agneaux placés sur l'autel sont bénis par l'abbé des chanoines qui occupent cette église ; puis on les conduit dans un monastère où des religieuses les élèvent avec soin. Plus tard leur laine doit servir à tisser les *Palliums*, symboles de mansuétude et de tendresse pastorale que le Pontife Romain va prendre sur l'autel même du Prince des Apôtres pour les envoyer à tous les archevêques de l'univers, ainsi qu'aux évêques occupant des sièges privilégiés.

Huit jours après cette première fête, l'Église romaine en célèbre une autre moins solennelle en l'honneur de la Vierge martyre, sous le titre de Sainte-Agnès pour *la seconde fois. Sanctæ Agnetis secundo.* On attribue généralement l'établissement de cette commémoraison, à une apparition de la

Digitized by Google

Vierge, arrivée huit jours après son martyre. Il semble néanmoins certain, d'après les anciens Martyrologes et Sacramentaires, que l'objet premier de cette institution fut la naissance terrestre de la vierge romaine, fait qui, du reste, n'est pas sans exemple dans les fastes de la liturgie.

31 Janvier. — Samedi. — **Suspension de l'Alleluia. Ouverture de la Septuagésime.**

Il y a un mois, nous laissions éclater nos transports d'allégresse et de reconnaissance à la vue de l'Emmanuel qui nous était descendu des Cieux; l'*Alleluia* était à chaque instant sur nos lèvres; les sombres lueurs de l'Avent semblaient avoir disparu pour jamais, depuis que le Chant des Anges avait retenti de nouveau dans la nuit sainte ; enfin nous comptions jouir en paix de la présence du Bien-Aimé que présentait à nos pieux hommages le sein maternel de la Vierge bénie. Or, voilà que soudain l'Église nous ramène à des pensées plus sévères ; aujourd'hui même commence la Septuagésime (1), c'est-à-dire la période de soixante-dix jours, qui figure la captivité, l'exil de l'homme loin du séjour de délices où seul doit le ramener le triomphe du CHRIST ressuscité. C'est qu'en effet, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, Noël, malgré ses splendeurs, n'est pas une fête complète; l'Enfant qui nous a été donné, est venu en ce monde pour être notre Rédempteur : depuis la chute, la Rédemption est le grand mystère de l'humanité, et partant l'objet le plus important de la sainte liturgie : et c'est pour cela que la solennité pascale prime toutes les autres fêtes ; elle complète ce qui l'a précédée, et contient en substance tout ce qui doit la suivre.

Mais pour bien comprendre le prix de ce bienfait, il est nécessaire d'y préparer nos âmes par la méditation et la pénitence. Or, encore que le saint Temps du carême ait été, depuis la plus haute antiquité, spécialement destiné à cette préparation, l'Église a jugé à propos de le faire précéder lui-même de trois semaines de transition, dont le but particulier est de faire sentir à l'homme déchu le joug pénible qui pèse depuis le péché sur tous les enfants d'Adam, afin de lui faire concevoir un plus ardent désir de voir luire enfin l'heure de la délivrance et du rappel au séjour bienheureux.

Aussi le temps de la Septuagésime nous offre déjà un avant-goût des rites sévères qui se déploieront entièrement durant le Carême. Les ministres de l'autel conservent encore pour le Saint Sacrifice la dalmatique et la tunique, vêtements de joie et d'allégresse. Mais les sombres teintes de la couleur violette succèdent partout à la couleur verte du temps après l'Épiphanie; le *Gloria in excelsis*, cette hymne triomphale que nous chantions avec bonheur durant tout ce mois, ne se fait plus entendre après la Litanie. Enfin,

1. Suivant la remarque de Dom Guéranger, « une intention mystérieuse a présidé à cette dénomination; mais il n'y a en réalité que soixante-trois jours du dimanche de Septuagésime à Pâques. Le premier dimanche de carême portant le nom de *Quadragésime*, on est remonté en rétrogradant jusqu'aux trois dimanches qui précèdent en gardant l'ordre par dizaine, de quarante à soixante-dix. » (Le temps de la Septuagésime. *Historique.*)

Digitized by Google

et c'est le signe distinctif du temps entier que nous commençons, dès aujourd'hui l'Église supprime le joyeux *Alleluia* non seulement à l'office férial, mais même à toutes les fêtes qui tombent durant ces neuf semaines. Les fidèles doivent, suivant l'expression de Dom Guéranger, considérer cette suspension de l'*Alleluia*, « comme un des incidents les plus graves et les plus solennels de l'année liturgique. » Aux âges passés, lorsque la société entière ressentait cette privation, devenue nulle pour la plupart des chrétiens de nos jours, les adieux à l'*Alleluia* prirent les proportions d'un véritable office liturgique, empreint des formes les plus gracieuses et les plus poétiques. Dans la forme actuelle de la liturgie romaine, deux *Alleluia* ajoutés par le chantre et répétés par le peuple, à la suite de l'invitation à bénir le Seigneur qui termine les Vêpres du samedi, sont la seule marque qui ait subsisté de ces pieuses traditions léguées par l'antiquité.

1er Février. — Dimanche de la Septuagésime.

Sous l'inspiration des pensées dont nous parlions hier, la sainte Église commence, à l'office de la nuit, les lectures du livre de la Genèse qu'elle continuera jusqu'au temps de la Passion, afin de remettre devant nos yeux la chute lamentable et les malheurs de notre race coupable qui ont nécessité en quelque sorte une seconde création de la part de la Bonté divine.

Dans l'épître de la messe, saint Paul, nous faisant déjà entrevoir toute la série de mystères que nous allons parcourir, nous enseigne que la meilleure manière d'en tirer un véritable profit, est de prendre au sérieux notre course dans la carrière de cette vie, en renonçant, par la mortification, à tout ce qui pourrait ralentir notre essor.

L'évangile, sous la forme de la parabole des ouvriers envoyés à la vigne, nous retrace cette même obligation du travail, imposée à l'homme pécheur, en faisant luire pour ceux qui n'auraient pas été appelés dès la première heure, la consolante perspective de recevoir autant que leurs devanciers. Il y a en même temps une allusion aux destinées des fidèles venus de la gentilité et qui recevront le baptême après ces soixante-dix jours. Moins heureux en apparence que les élus du peuple Juif, ils auront néanmoins en partage le denier promis, tant est grande la bonté du Père de famille qui nous appelle.

Une particularité de cette Messe et de celles qui suivront jusqu'à Pâques, c'est que le joyeux *Alleluia*, qui déroulait ses longs neumes entre le graduel et l'évangile, est remplacé par le *trait*, dont la mélodie plus monotone, plus grave ne permet pas au chœur d'intercaler ces répétitions enthousiastes, qui distinguent les compositions affectées d'ordinaire à cette partie de l'office divin.

2 Février. — Lundi. — Fête de la Purification de Notre-Dame.

Nous ne faisons qu'entrer dans le temps de la Septuagésime, et déjà,

Digitized by Google

par un contraste frappant, la solennité de ce jour nous rappelle aux mystères du temps de Noël qu'elle termine. Il y a toutefois des harmonies manifestes entre cette fête et les pensées plus sévères que nous repassions hier dans notre esprit. Ce fut sans doute un grand sujet de joie pour le ciel et les justes de la terre de voir enfin le Dominateur si impatiemment attendu franchir le seuil de son Temple ; ce fut pour Sion un moment de bonheur et d'allégresse. Mais la tristesse ne se mêle-t-elle pas quelque peu à ce premier épanchement ? N'avons-nous pas devant les yeux une victime, un sacrifice, qui doit se parfaire un jour sur le Golgotha ? Le saint vieillard Siméon n'a-t-il pas, en ce jour même, prédit à la Vierge-Mère qu'un glaive de douleur transpercerait son âme, et que l'Enfant divin était placé comme un signe de contradiction pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël ?

La ruine a été pour les Juifs incrédules ; à nous qui avons cru, honneur et gloire. Pour nous le CHRIST est le principe de la résurrection, il est « la lumière qui nous a délivrés de nos ténèbres et a fait passer de notre côté la gloire de l'ancien Israël. » S'attachant à cette dernière parole du saint vieillard Siméon, l'Église a institué en ce jour une procession, durant laquelle les fidèles portent en main des Cierges bénis avant la fonction. Cet antique usage a fait donner à la fête elle-même le nom populaire de *la Chandeleur*. Recevons et portons avec respect ce touchant symbole du Christ-Lumière, et joignons-nous au peuple fidèle qui parcourt les nefs de la basilique, suppliant le Seigneur de vouloir bien rester parmi nous au sein des ténèbres qui commencent à devenir de plus en plus épaisses, à proportion que nous nous rapprochons du soir du monde.

Avec cette journée, ainsi que nous venons de le dire, se termine la série des quarante jours du Temps de Noël; dès ce soir, à Complies, la gracieuse antienne : *Ave, Regina Cœlorum* remplacera la solennelle invocation : *Alma Redemptoris Mater*, pour saluer la Porte céleste d'où la lumière s'est levée sur le monde, et dont les miséricordieuses lueurs doivent nous aider à retrouver l'entrée du paradis d'où nous sommes déchus par notre faute.

6 Février. — Vendredi. — **Saint Amand,** Évêque et Confesseur, Apôtre de la Belgique.

Lorsque le Seigneur envoya par tout l'univers les hérauts de la bonne Nouvelle, destinés à faire luire en tous lieux « la lumière des Nations », il réserva pour nos contrées Amand, l'Apôtre infatigable, le Pontife enrichi des dons divins, dont le culte, trop oublié maintenant parmi nous, subsiste encore en de nombreuses églises, même dans les pays étrangers.

Né de parents illustres, aux rivages lointains de l'Aquitaine, il sut vaincre, jeune encore, tous les obstacles qui l'attachaient au monde, pour embrasser l'état monastique dans l'île d'Ogia. Après plusieurs années

Digitized by Google

passées dans les rudes labeurs de la pénitence et les ineffables jouissances de la contemplation, nous le retrouvons au pied du tombeau de saint Martin, implorant par des torrents de larmes la faveur de ne jamais revoir son sol natal. Moine à Ogia, pèlerin à Tours, Amand devient reclus à Bourges, où, durant quinze années entières, il demeure enfermé dans une étroite cellule, d'où son âme put embrasser à l'aise les plus vastes horizons des régions célestes.

L'heure cependant est venue où sa mission doit commencer. Amand s'éloignant de Bourges, reprend le bâton de pèlerin et s'achemine vers Rome. Après bien des fatigues, il entre tout joyeux dans la ville des Apôtres ; il parcourt avec une pieuse avidité tous les sanctuaires des Martyrs, il passe des nuits entières auprès de la confession du bienheureux Pierre, voulant mettre ainsi son œuvre sous la protection des saints de Dieu.

Or, une fois qu'il avait épanché son cœur en de fervents soupirs d'amour, il eut une vision : le Prince des Apôtres lui apparut, lui ordonnant de retourner dans les Gaules pour travailler à l'abondante moisson qui l'attendait.

Amand tout joyeux reprend le chemin des Gaules, et prêchant partout sur son passage, parvient jusqu'au territoire de la Belgique. C'est alors que, pour assurer davantage les fruits de sa mission, les deux glorieux Pontifes, Audoénus de Rouen et Éloy de Noyon, l'obligent à recevoir le caractère épiscopal. Le vaillant missionnaire n'en devient que plus humble ; non content des tribulations de tout genre qu'il doit endurer, il se condamne à tourner de sa propre main la lourde meule pour faire le pain mêlé de cendres, qui constitue son unique nourriture.

De si généreux efforts sont couronnés d'un plein succès. Partout les idoles sont renversées, les autels des fausses divinités s'écroulent l'une après l'autre, et sur leurs ruines les peuples initiés aux mystères du CHRIST arborent l'étendard de la Croix vivifiante.

Un moment le Pontife missionnaire est obligé de s'asseoir sur le siège de Maestricht ; mais se démettant bientôt d'un office qu'il n'a accepté qu'à regret, il se met de nouveau à parcourir les plaines de la Belgique, annonçant partout le CHRIST, et réunissant tout un cercle d'âmes d'élite pour les mener dans les voies de la perfection. C'est ainsi qu'il nous apparaît comme le père et le guide de saint Bavon, de saint Mauront, de sainte Waudru et de sa famille de saints, de sainte Gertrude de Nivelles, de saint Humbert de Maroilles, et de tant d'autres gloires véritables de notre patrie au VIIe siècle. Ce fut vers la fin de sa glorieuse carrière, qu'il fonda la célèbre abbaye d'Elnone, depuis Saint-Amand.

Sentant venir le moment de sa délivrance, il annonça un jour aux frères que le CHRIST l'appelait ; et au moment qu'il avait prédit, ayant reçu le Sacrement du Corps du Seigneur, il expira dans l'oratoire entre les bras de ses disciples.

Digitized by Google

La nuit suivante, l'illustre Vierge Aldegonde veillait et priait avec ferveur dans son monastère de Maubeuge, lorsque, ravie soudain en extase, elle vit un vieillard à l'aspect vénérable, entouré d'une troupe nombreuse de personnages vêtus de blanc s'élever vers les hauteurs des cieux. En même temps, elle entendit un Ange qui disait : « Voici Amand, le serviteur de Dieu qui, chargé des gerbes d'allégresse, se hâte d'entrer dans la joie de son Seigneur. »

8 Février. — Dimanche de la Sexagésime.

L'établissement du Christianisme, qui devait réparer les funestes effets du péché d'Adam sur les destinées de l'univers, s'est opéré par la prédication de la parole de Dieu. Durant la sainte Quarantaine qui approche, les catéchumènes recevront abondamment cette précieuse rosée. Le but de l'Église dans l'office de ce jour est de nous en faire saisir l'importance. Ainsi l'Évangile nous remet sous les yeux la parabole de la semence qui « est la parole de Dieu ». Enfin c'est auprès du tombeau de saint Paul, dans la vaste basilique de la voie d'Ostie que nous réunit la station, tandis que l'épître nous initie aux labeurs et aux épreuves de tout genre qu'a dû endurer l'Apôtre des gentils pour semer la divine Parole dans les cœurs rebelles de la gentilité.

10 Février. — Mardi. — Sainte Scholastique, Vierge.

Toute l'histoire de la virginale sœur du Patriarche des moines d'Occident se compose d'une page immortelle écrite par saint Grégoire-le-Grand. Nous ne reproduirons pas ici cette scène véritablement sublime dans sa simplicité : la plupart de nos lecteurs la connaissent par cœur ; elle a d'ailleurs été décrite dès la première livraison de ce modeste recueil. Nous ne pouvons néanmoins laisser passer cette fête sans nous tourner un instant vers les nombreux monastères de vierges qui, après tant de siècles, à travers tant d'obstacles de tout genre, ont recueilli et conservé fidèlement le pieux héritage de la Colombe du cloître bénédictin. Soit que, suivant l'exemple de ces intrépides martyres de la fidélité à l'Époux céleste qui se présentent à chaque page de nos Annales, elles aient en partage le rôle magnifique, la noble mission de souffrir pour la justice, et ne puissent faire entendre que le gémissement plaintif de la tourterelle menacée dans son refuge ; soit que, respirant plus à l'aise, et recueillant les traditions du passé dans toute leur ampleur, elles réalisent encore à notre époque l'idéal des grandes moniales bénédictines, des Lioba, des Hildegarde et des Gertrude : puissent-elles toutes croître en nombre pour la gloire de notre peuple, pour la paix de l'univers ! Puissent-elles savoir encore se réserver ces heures de saint repos, nécessaires pour goûter combien le Seigneur est doux ! La Contemplation est un mot divin, un mot béni ; plaise à Dieu qu'elle fleurisse toujours dans l'Église ! Si le CHRIST trouve encore de

Digitized by Google

nos jours de ces âmes qui le cherchent « par les sentiers antiques », c'est, la plupart du temps, dans les cloîtres qui abritent ses virginales épouses. Aussi le répétons-nous de tout cœur, puisse « cette fleur de la fécondité de l'Église » s'épanouir de nouveau à la face de la terre, et réjouir par son parfum et son éclat les anges des cieux et les habitants de notre vallée d'exil.

13 Février. — Dimanche de la Quinquagésime *(Esto mihi).*

Ce dimanche est le dernier avant l'ouverture de la sainte Quarantaine. L'Église nous propose à l'office de la nuit, l'histoire de la vocation d'Abraham, le Père des croyants. Le choix des diverses compositions de la Messe répond à ce prélude. Nous voyons la gentilité invitée à entrer, elle aussi, dans la maison du Seigneur, qui veut lui faire connaître sa puissance ; sous la figure de l'aveugle de Jéricho, nous l'entendons demander au Seigneur de lui rendre la vue de l'âme. Cette illumination doit se faire par la loi ; et saint Paul nous apprend dans l'épître que la loi entière est contenue dans la charité. Il y a en tout cela des allusions frappantes à la situation de nos catéchumènes, pour lesquels vont bientôt commencer les instructions définitives préparatoires au saint baptême. Enfin, c'est la basilique de Pierre, le Prince des Apôtres, qui voit aujourd'hui réuni dans son enceinte le peuple fidèle lui amenant les nouvelles recrues, prises dans les bénis filets du pêcheur.

Mais en même temps, le saint évangile nous fait déjà entrevoir les douloureux événements qui se passeront à Jérusalem dans la grande semaine. Ces paroles du divin Maître, que ne purent comprendre les disciples, ne doivent point nous laisser froids et insensibles, durant ces jours surtout où une foule de chrétiens, oubliant la sainteté de leur vocation pour se plonger dans les satisfactions de la chair ou les vains amusements d'une grotesque frivolité, s'unissent aux ennemis du CHRIST pour « l'insulter, le flageller, lui cracher au visage, » en outrageant dans leurs personnes son image divine.

18 Février. — Mercredi des Cendres. Commencement du Carême.

Le saint Temps du Carême, dans l'antiquité, ne commençait qu'au dimanche de Quadragésime : mais dans la suite, la sainte Église, comme pour compenser les quatre jours enlevés au nombre sacré de quarante par les dimanches qui ne comportent pas le jeûne, a voulu avancer jusqu'au mercredi précédent la reprise annuelle de ses saintes rigueurs. Dès aujourd'hui donc, elle nous avertit que nous sommes poussière en nous imposant les cendres sanctifiées par sa bénédiction. Joignons-nous avec empressement à la foule des fidèles qui vont s'humilier sous la main puissante du Seigneur. Quand l'humiliation fut-elle plus nécessaire qu'à notre triste époque ?

Digitized by Google

Nous voudrions pouvoir reproduire ici le vigoureux appel à la pénitence par lequel l'illustre et vénérable abbé de Solesmes jetait le cri d'alarme au commencement de son volume sur le Carême. L'espace restreint de ces courts aperçus ne nous le permet point : ceux de nos lecteurs qui possèdent ce précieux ouvrage, se feront un devoir de parcourir encore une fois ces pages énergiques et persuasives, et d'en suivre la doctrine vivifiante. Nous rappellerons seulement en terminant que trois grands devoirs incombent spécialement au chrétien durant le saint Temps que nous commençons aujourd'hui : la prière, le jeûne et l'aumône. Par là nous nous montrerons véritablement unis au CHRIST notre chef, priant et faisant pénitence pour nous dans le désert de la Quarantaine.

SAINT BENOIT COMMANDE AUX EAUX. (SUITE.)

SCÈNE belle et touchante entre toutes, dans la vie du grand saint Benoît, que celle qui se présente aujourd'hui à notre plume.

Nous l'avons vu exercer son pouvoir sur les eaux pour subvenir aux besoins de ses fils, pour les consoler dans leurs peines. Aujourd'hui ce même pouvoir s'exerce pour sauver la vie à l'un d'eux, à son Placide bien-aimé.

Un jour, tandis que saint Benoît se trouvait en cellule, le jeune moine-enfant alla au lac, pour y puiser de l'eau.

Arrivé au bord, il se penche ; mais la cruche trop lourde le fait trébucher ; il tombe, — et disparaît sous l'onde.

Déjà le courant rapide l'entraîne ; les flots l'ont recouvert. — Il est à une portée de flèche de l'endroit de sa chute.

Benoît, du fond de sa cellule, sait par révélation ce qui se passe au lac.

— Maur, s'écrie-t-il, frère Maur, cours vite au lac, mon fils ! Car ce cher enfant est tombé dans les flots ; le courant l'entraîne ; hâte-toi !

Merveille de l'obéissance !

Maur tombe à genoux, reçoit la bénédiction de son Père, et vole pour accomplir ses ordres.

Rien ne l'arrête, il court, se précipite ; il ne voit que le but, ne songe pas aux obstacles.

Digitized by Google

Le voilà arrivé à son frère Placide ; il le saisit par les cheveux, le tire de l'eau, le dépose sain et sauf sur le rivage.

Alors seulement, il s'aperçoit qu'il a marché sur l'eau, — autre saint Pierre !

O terreur ! saisissement indicible ! — Quoi ? Comment ? Pour quelle cause ?.....

Trève à ces sentiments. — Maur court, retourne à son Père, et lui expose simplement le fait, sans chercher à pénétrer les desseins ni les secrets de Dieu.

Alors commence un combat mémorable, le seul qui fut jamais, entre le père et un tel fils.

Combat d'humilité ; combat qui plut à Dieu.

— Maur, dit saint Benoît, Dieu a béni ta rare obéissance.

— Non, mon père, reprit Maur, ce miracle est le prix de ton commandement plein de foi. Moi, je n'y suis pour rien ; j'ai agi en aveugle.

Mais, Placide survient et tranche le différend.

— Pour moi, dit-il, tandis qu'on me tirait de l'eau, je voyais planer au-dessus de ma tête le manteau de peau de notre père abbé ; et lui-même, me tendant sa paternelle main, me tirait au rivage.

Arbitre incontesté.

On se tut ; et tous rendirent gloire à Dieu.

L'ÉVANGILE DANS LA LITURGIE. (SUITE.)

III. — L'ÉVANGILE SOLENNEL DE LA GRAND' MESSE.

1. APRÈS avoir parlé d'une manière générale des honneurs dont la Sainte Église entoure les saints évangiles, et de l'importance extraordinaire qu'elle attache à la fonction ou au privilège de le chanter publiquement, nous voici arrivé à l'exposition des cérémonies qui accompagnent le chant de l'évangile. Les sources abondent pour l'exposition de ce rite ; tantôt ce sont des explications *ex professo*, tantôt des descriptions incidentes ; mais surtout nous possédons une foule d'expositions ascétiques-mystiques de tous les siècles et ayant trait aux rites les plus divers. D'accord sur les points fondamentaux, elles diffèrent beaucoup sur les détails, et tel est la

Digitized by Google

richesse d'enseignement qui découle de cette variété même, que nous avons cru bien faire d'exposer le rite actuellement en vigueur en recourant fréquemment à des usages plus anciens, qui en font mieux ressortir la portée.

Et d'abord, pour suivre la marche actuelle de la messe chantée, il nous faut traiter brièvement de l'évangile que le prêtre célébrant dit lui-même en privé pendant la grand' messe. On se tromperait si l'on croyait que cet usage formait à l'origine partie de la cérémonie liturgique. Au contraire, on peut le considérer comme une nouveauté introduite plus tard dans le moyen âge, à l'époque où le caractère grandiose et dramatique du sacrifice solennel tendait à s'affaiblir ; et qui, dans la suite, pour des motifs importants, se transforma en règle universelle. En effet, tous les textes, qui sont chantés par le chœur ou par des chantres isolés, l'étaient seulement par ceux-ci, sans que le prêtre les récitât encore pour lui-même ; tout comme dans un drame profane (qu'on nous permette cette comparaison) le personnage principal n'est nullement astreint à réciter encore pour lui les chants des chœurs et les dialogues des autres acteurs. Aussi le *Sacramentaire*, ou le missel primitif ne contenait-il ni les antiennes, ni les versets des psaumes, ni l'épître, ni l'évangile, mais uniquement ce que le célébrant avait à chanter ou à prier.

Ce n'est que peu à peu que l'on composa pour l'usage de la messe privée des missels appelés *missalia plenaria ;* dans la suite, vers l'an 1000, ils devinrent d'un usage plus fréquent ; et enfin beaucoup plus tard encore, ils donnèrent lieu à la coutume des prêtres de réciter *devotionis causa*, même à la grand' messe, les textes réservés aux lévites et aux chantres. Le rite de cette lecture de l'évangile à voix basse, se règle sur la cérémonie du chant solennel de l'évangile par le diacre, et trouve par conséquent dans celle-ci sa raison d'être et son explication. Qu'on nous permette cependant de toucher ici quelques points particuliers.

D'après le rituel en vigueur actuellement, le missel contenant les péricopes des évangiles, est transporté avant l'évangile du côté droit de l'autel — qui doit être le côté nord. Cet usage, lui aussi, ne remonte pas à une haute antiquité. Il semble qu'auparavant on ne transportait le missel au côté nord de l'autel qu'immédiatement avant l'offertoire, afin de faire place de l'autre côté, à droite du prêtre, pour les dons que le sous-diacre devait apporter. L'interprétation commune des liturgistes dit que le prêtre lit l'Évangile en se tournant vers le nord pour le même motif symbolique pour lequel le diacre se tourne de ce côté tandis qu'il le chante ; nous pourrions ajouter à cette raison que le côté droit de l'autel, étant le plus digne, semble mieux convenir pour le livre des évangiles.

Avant de réciter l'évangile, le prêtre dit tout bas, au milieu de l'autel, les mêmes prières que le diacre doit prononcer aussitôt après, sauf que le prêtre s'adresse immédiatement à Dieu, et profère sur lui-même la formule de bénédiction légèrement modifiée. — Pendant ces prières il se tient in-

Digitized by Google

cliné, sans toutefois toucher des mains la table d'autel, apparemment parce que le diacre dans la cérémonie analogue ne se met pas en contact immédiat avec l'autel.

Ceci s'applique également à l'évangile que le prêtre lit ou chante dans la messe basse ou dans une simple messe chantée.

Dans la messe pontificale, l'évêque lit l'évangile assis et la tête couverte. D'après le rite dominicain, qui a conservé beaucoup d'anciens usages, le célébrant le lit debout à son siège.

2. Nous avons déjà fait observer plus haut, qu'à l'origine on considérait l'évangile comme trônant durant toute la messe sur l'autel, et que cette considération est la raison pour laquelle, maintenant encore, on l'y dépose un moment. Cependant le diacre se servait parfois du missel du prêtre; ce missel contenait alors le texte (*textus*) et le sacramentaire (*sacramentarium*) sans les autres prières [1]. Il n'y a donc pas lieu d'expliquer plus longuement la cérémonie de la translation du livre des évangiles de la crédence à l'autel.

L'encens, qui doit être employé pendant le chant solennel de l'évangile, est préalablement béni, soit par le prêtre à l'autel, soit par l'évêque sur son trône ; le diacre ou le prêtre assistant présentent la navette.

Tout l'ensemble de cette cérémonie : l'encens mis par trois fois dans l'encensoir par le prêtre ou par l'évêque lui-même, le signe de la croix formé sur l'encens, avec la formule si belle dans sa simplicité : « Sois béni par celui, en l'honneur duquel tu vas être brûlé » [2], tout cela exprime hautement l'intention de l'Église de relever le symbolisme puissant « du parfum embrasé », et de l'expliquer surnaturellement.

Dans la messe des morts, et dans la messe des présanctifiés du vendredi saint, on n'emploie pas l'encens à l'évangile. Alors les acolytes ne portent pas de flambeaux allumés et le diacre ne reçoit pas la bénédiction.

Pour se préparer à accomplir dignement sa sublime fonction, le diacre, à genoux sur les degrés de l'autel, récite pour lui-même la belle prière : « Seigneur, purifiez mon cœur. » De même qu'Isaïe, l'évangéliste de l'Ancien Testament, n'osa pas avec des lèvres souillées (*pollutis labiis*) mêler sa voix au cantique de louanges des séraphins, ainsi aussi le ministre de l'autel, appelé à annoncer dans le Nouveau Testament la bonne nouvelle du salut, tremble de frayeur et n'ose s'avancer pour remplir son ministère, avant qu'un ange, muni d'un charbon ardent pris de l'autel du sacrifice, n'ait comme jadis, quoique d'une manière spirituelle, purifié ses lèvres. Mais sitôt qu'il se sent ainsi préparé, plein de courage et de force, — semblable au prophète, qui s'écria immédiatement, après avoir été purifié : « Me voici, envoyez-moi ! » le diacre, s'adressant au prêtre comme au représentant de Dieu,

1. Voyez le quatorzième *Ordo romanus* de Mabillon, p. 299. P. L. 78, 1161. — 2. Voyez d'autres formules expressives, P. L. 78. 247. 559. Chez les dominicains le prêtre dit seulement: Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Digitized by Google

demande qu'il l'envoie et le bénisse. « Seigneur, bénissez-moi. » (*Jube Domne benedicere*). Aussi quelle dignité et quelle majesté dans cette formule de bénédiction que le prêtre prononce : « Que le Seigneur soit dans ton cœur et dans ta bouche (tes lèvres) : afin que tu annonces son évangile avec la dignité qui lui revient : au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. » En proférant les dernières paroles, le prêtre fait le signe de la croix sur le diacre agenouillé ou profondément incliné devant lui, et lui présente la main à baiser (1). Tandis que le sous-diacre, qui représente en un certain sens les prophètes de l'Ancien Testament dans la messe solennelle de l'Église, reçoit, après avoir lu sa prophétie ou son épître, une simple bénédiction sans formule spéciale, le chantre de l'évangile apparaît comme le messager solennel et autorisé du Verbe de Dieu fait homme, et reçoit comme tel la bénédiction avant d'accomplir son message, et non pas après l'avoir achevé. Tout ainsi, dans cet ensemble de rites, a pour but d'attirer le respect et l'attention des fidèles sur l'auguste parole divine de Dieu, qui va être annoncée. Anciennement on exhortait l'assemblée à garder un plus grand silence. « *Parcite fabulis. Silentium habete. Habete silentium.* » Ne causez pas. Faites silence (2). Aussi aimons-nous à redire ici la prière de saint Augustin (3) : « Pour nous qui nous sommes réunis (dans la célébration des mystères) nourissons-nous au banquet divin, et que la parole de Dieu soit notre joie. Il nous a invités à son évangile ; et il est lui-même notre nourriture, dont la douceur surpasse toute douceur ; si toutefois le palais du cœur est apte à en goûter la saveur. »

3. La bénédiction donnée, le cortège quitte l'autel ou le trône du prélat, et se met en marche. En tête s'avance le thuriféraire, comme dans toutes les processions ; les acolytes portant des flambeaux allumés le suivent, puis vient le sous-diacre, enfin le diacre, portant le livre saint, ferme le cortège (4). D'après une antique coutume française, dont Durand (5) fait mention, et qui s'est conservée jusqu'au siècle passé ou même jusqu'à nos jours à Paris, à Angers et à Tours, et ailleurs, un ministre d'église portant la croix, accompagnait le cortège solennel, et allait se placer derrière le pupitre en face du diacre, en sorte que sa croix dominait d'une manière expressive tout le groupe. Chez les dominicains, le sous-diacre porte maintenant encore à la main un coussin ou un voile de lin, sur lequel le texte sacré est étendu ; selon d'autres rites il portait le livre lui-même ; toutefois ce dernier usage exprime moins parfaitement le symbolisme liturgique ; car beaucoup d'au-

1. Comme les rubriques de la messe pontificale prescrivent au diacre de baiser la main ou plutôt l'anneau de l'évêque au commencement des cérémonies préparatoires à l'évangile, il ne la baise plus une seconde fois après avoir reçu la bénédiction. — 2. P. L. 72, 116 ; 96, 935 et d'autres passages nombreux. Voyez aussi II Esdr. 8. 7; P. Gr. 1, 730. — 3. *Tract.* 7. in Joan. 2. P. L. 35. 1438. — 4. A la messe des morts le cortège n'a pas le caractère d'une procession; c'est pourquoi les officiants marchent en ordre inverse : le diacre, le sous-diacre, les acolytes. *Cerem. Ep.* t. II, c. 11, avec un grand nombre de rubricistes. — 5. *Rationale*, l. IV. C. 14, n. 16 ; voyez Sala. III, 150 et d'autres.

Digitized by Google

teurs trouvent l'expression de nouveaux mystères dans cette particularité que le sous-diacre ne peut porter le livre des évangiles qu'après le chant (1).

L'archevêque Jean de Rouen, dont nous avons déjà fait mention, prescrit qu'un porte-flambeau seulement doit accompagner le livre de l'évangile (2); nous trouvons en d'autres endroits encore des traces de cette coutume. Rappelons un ancien usage monastique, qui était encore en vigueur de nos jours aux fêtes de moindre importance, et qui se contente pour toute la messe d'un prêtre, d'un diacre et d'un céroféraire. Ce dernier tient le livre, tandis que le diacre chante l'évangile. Ce touchant usage de nos monastères a inspiré les moines artistes qui décorèrent le sanctuaire de Saint-Benoît au Mont-Cassin, dans l'émouvante scène de la mort du glorieux patriarche. Le rite des Chartreux, (sans sous-diacre, ni acolyte, ni thuriféraire, et le diacre sans dalmatique, etc.) est encore beaucoup plus simple ; d'autant plus qu'il ne permet d'un bout à l'autre de l'année aucune variation, ni gradation de solennité dans les offices.

La place, où l'on chante l'évangile, est généralement un endroit élevé dans le presbytère, près du côté nord de l'autel ; souvent on y dresse un pupitre. Dans les églises d'Espagne et dans quelques autres on se sert encore de l'ambon à la limite du chœur ; seulement dans les messes de *Requiem* il n'est pas permis d'y monter. Jusqu'au IXe siècle et souvent encore après, le diacre se tournait vers le sud pendant le chant de l'évangile ; depuis lors, on ne sait trop pourquoi, s'introduisit l'usage de le chanter en se tournant vers le nord. La plupart des liturgistes donnent pour raison mystique à cet usage vivement critiqué par l'auteur du micrologue (3), que la parole du salut, venue des régions méridionales de la lumière, tes destinée à éclairer les ténèbres du septentrion. Quant au sous-diacre il doit, alors même qu'il ne tient pas le livre, se placer vis-à-vis du diacre, soit, dans ce cas, derrière le pupitre ; que si cela ne se peut faire, il se place à sa droite.

4. En parlant dans sa sainte Règle de la lecture de l'évangile aux matines, saint Benoît donne les prescriptions suivantes : « L'Abbé lira le passage de l'évangile, tous se tenant debout avec respect et tremblement (4). » Une recommandation analogue se trouve, à peu de chose près, dans les constitutions apostoliques et dans de nombreux monuments liturgiques des siècles les plus différents (5). Nous avons donc ici encore,

1. Nous n'en finirions pas, si nous voulions retracer ici et dans la suite les multiples usages particuliers, ou seulement indiquer toutes les sources qui en font mention. Qu'il nous suffise de remarquer, qu'en général nous donnons plus de poids aux anciens liturgistes du moyen âge, qu'aux auteurs plus récents sans même en excepter Durandus. Mais au-dessus de tous nous plaçons les documents liturgiques eux-mêmes, — C'est ainsi que la procession mentionnée plus haut, se trouve décrite d'une manière saisissante, telle qu'elle se faisait autrefois, dans le premier *Ordo romanus*, n. 61. P. L. 78, 942. — 2. P. L. 147, 32, 35, 76. Beleth veut qu'aux jours ordinaires on se serve d'un cierge, et de deux les dimanches. — 3. Cap. 9. P. L. 191, 982. — 4. S. Reg. c. 11 ; P. L. 66. 436. — 5. P. Gr. 7,730, 894, 1091 ; P. L. 107, 62 ; Renaudot. 1 8, 211, etc.

Digitized by Google

comme en tant d'autres passages de la sainte Règle, conservé jusqu'à la formule même un reste vénérable de la tradition la plus reculée.

C'est le pape Anastase I, (vers l'an 400) qui établit expressément, comme l'affirme le *Livre Pontifical* (1), que les prêtres ne peuvent rester assis pendant l'évangile. Évidemment, en portant cette prescription, il se conforma à la règle antique, souvent citée, d'après laquelle les fidèles écoutaient le saint évangile debout. Déjà vers l'an 350 le missionnaire arien Théophile de Diu blâmait ceux qui « s'asseyaient pour entendre l'oracle de l'évangile et faisaient ce que les prescriptions ecclésiastiques ne permettaient pas » (2). Sozomène rapporte comme une chose « nouvelle et inusitée *(novum et insolens)* », que le patriarche d'Alexandrie ne se lève pas de son siège au commencement de l'évangile, « et je n'ai jamais ni vu ni entendu que cela se fît ailleurs (3). » — Nous retrouvons cette coutume expressive jusque dans l'Ancien Testament. Lorsque au retour de l'exil, Esdras fit la lecture de la loi devant le peuple assemblé, « *il se tint debout* sur un degré en bois, — et à ses côtés *se tinrent* également *debout* Matathias et Semeia — et comme il eut ouvert le livre tout le peuple *se tint debout.* — Les lévites imposaient silence au peuple pour qu'il entendît la loi ; et le peuple se tenait debout en son rang (4). » Le Sauveur, lui aussi, alors qu'il enseigna dans la synagogue de Nazareth, « *se leva pour faire la lecture* — et comme il eut replié le livre, il le rendit au ministre et se rassit (5). » — Nous trouvons dans la vie du saint abbé Guillaume de Roeskilde († 1208) une charmante légende qui se rapporte à cet usage. Une femme gravement atteinte de paralysie était venue en pèlerinage au tombeau du saint, et s'étant assise là, elle priait avec ferveur en attendant la guérison. Or, c'était la vigile de la pentecôte, — tandis que le diacre annonçait l'évangile, elle entendit une voix qui lui disait : « Femme, lève-toi, il ne convient pas que les chrétiens demeurent assis pendant l'évangile, mais il faut qu'ils se tiennent debout et écoutent avec révérence la lecture sacrée. » Aussitôt elle sentit une vie nouvelle dans ses membres engourdis, « et avant que la lecture de l'évangile fût terminée, elle fit trois fois et d'un pas ferme le tour du tombeau du confesseur (6). »

5. Le décret attribué au pape Anastase porte que les fidèles doivent se tenir debout et courbés (*ut curvi starent*). Cette expression singulière explique peut-être la coutume étrange, en vigueur encore aujourd'hui dans certain monastère d'Autriche, d'après laquelle les moines, pendant la lecture de l'évangile, se tiennent debout mais profondément inclinés.

A Rome et en Angleterre les fidèles ont encore la louable habitude de se tenir debout pendant le *Credo* qui suit l'évangile et de s'agenouiller avec le prêtre à « l'*incarnatus est* ».

Pendant tout le chant de l'office personne ne peut *marcher* dans le chœur

1. P. L. 128, 130. voyez aussi 20, 63. — 2. Baron. ad a. 354, 13, d'après Philastorgius III, 5 et Nicéphore IX, 19. — 3. Luc. VII, 19. P. Gr. 67, 1478, de même Nicéphore II, 34. — 4. II Esdr. VIII, 4-7. — 5. Luc. IV, 16, 20. — 6. In vita S. Guil., Cap. VIII, n. 89. P. L. 209, 633.

Digitized by Google

ni faire un mouvement quelconque. — Par respect pour la coutume d'écouter le saint évangile en se tenant debout, on passe les évangiles dans la lecture de la Bible qui se fait au réfectoire dans les monastères, parce qu'il ne conviendrait pas de l'entendre en restant assis.

Les prêtres, les moines et même les évêques doivent se découvrir le chef pendant le chant de l'évangile ; même la calotte (pileolus) doit être enlevée alors. Anciennement ils déposaient aussi au commencement de l'évangile les bâtons et les soutiens en forme de béquilles (reclinatoria) sur lesquels ils pouvaient s'appuyer pour éviter les fatigues des longs offices (1). Même les évêques et les abbés, qui actuellement prennent la crosse en main (2) pendant le chant de l'évangile, avaient autrefois la coutume de les déposer par respect pour la lecture sacrée, « et de se tenir en toute humilité et dévotion devant le Seigneur (3). » Pour la même raison les évêques orientaux déposaient le pallium ou homophorium (4). Les empereurs aussi bien que les rois de France, et même leurs épouses devaient à l'évangile enlever leurs couronnes et leurs diadèmes (5). Les grands de Pologne avaient coutume de tirer l'épée au commencement du chant et de la brandir pour montrer qu'ils étaient prêts à défendre la cause de Dieu même au prix de leur sang. Le grand maître de Malte en faisait autant, du moins à la fête de la nativité de la Sainte Vierge. Macri (6) rapporte d'une église de Frioul, où le diacre chantait l'évangile au jour de l'Épiphanie avec un glaive nu à la main et un casque sur la tête, « en signe, dit-on, du pouvoir spirituel et temporel de l'Église. »

5. Le « *Dominus vobiscum* », avec lequel le diacre salue le peuple avant l'évangile, est proprement le salut de bénédiction réservé au prêtre ; aussi sert-t-il dignement d'introduction à la cérémonie vraiment solennelle de l'annonce de la sublime parole de Dieu. En aucune autre circonstance il n'est permis au diacre de prononcer cette formule consacrée en présence du prêtre ou de l'évêque. Comme le diacre forme en ce moment le point central de la solennité liturgique, il est juste que la communauté lui adresse le salut de remercîment et le souhait de bénédiction : « *Et cum spiritu tuo* ». Comme cette formule trop souvent machinale, serait vibrante et animée dans la bouche des fidèles s'ils avaient toujours le cœur et l'esprit pénétrés de sa profonde signification.

Après le salut de bénédiction vient l'indication du passage de l'Évangile à lire ; cette formule est empreinte du même cachet de grandiose simplicité. « Suite (ou commencement) du saint évangile selon saint Matthieu (S. Marc); » elle rappelle entièrement les inscriptions des catacombes et les monuments

1. P. L. 105, 1126 ; 177, 360 ; 202, 89 etc. — 2. *Cerem.* t. II, c. VIII, n. 46. Ce rite se rencontre pour la première fois chez le célèbre Paride de Grassi, († 1528). — 3. P. L. 147, 34. — 4. Isid. Pel. l. I, ep. 136. P. Gr. 78, 271. Simon de Thessalonique, etc. — 5. Voyez dans Martène plusieurs anciennes instructions l. II, c. 9, 10, ed. Ven. 1783, II, 227, 305. — 6. Hierolexicon, p. 243.

Digitized by Google

de l'origine du christianisme. Le mot « *sequentia* », selon les liturgistes, n'est pas un substantif, comme le mot séquence, mais le neutre pluriel, comme s'il y avait « *sequentia verba* » les mots suivants. — « Les moines du monastère de Reichenau, qui possédaient dans leur église des reliques insignes de saint Marc, chantaient naïvement à chaque fois que le passage était pris de cet évangéliste : « *secundum istum* », d'après celui-ci, et montraient en même temps la précieuse châsse qui contenait les reliques de leur vénéré patron et protecteur. *(A continuer.)*

LE BON INTENDANT.

AU retour de la saison mauvaise, où le pauvre souffre, où le riche est appelé à la douce mission de le consoler par ses largesses, il est bon d'exposer les vrais principes du CHRIST et de son Église, sur le devoir de l'aumône.

Chrétien, lisez cette page avec recueillement.

Si elle est le miroir de vos principes et l'exposé de votre manière d'agir, elle vous consolera, vous fortifiera dans le bien.

Si, au contraire, elle vous froisse, vous irrite : c'est qu'elle vous est vraiment nécessaire. Surmontez ce moment d'humeur, ouvrez la porte à la grâce, et conformez votre conduite à la parole de JÉSUS-CHRIST.

***

Toute richesse appartient à Dieu ; il en est le créateur ; il la donne à qui il lui plaît, et la retire quand il l'entend.

L'homme n'en est que le *dispensateur.*

Le riche est l'*intendant* de Dieu.

S'il veut faire son salut, il faut qu'il soit *bon intendant.*

***

Or, le Seigneur a beaucoup d'enfants ; et il veut que chacun d'eux reçoive de sa paternelle main, le pain de chaque jour.

Les intendants du bon père de famille sont chargés de cette distribution.

Tout homme riche est *obligé* en conscience de distribuer autour de lui ; il doit administrer honorablement et selon la volonté du maître, la portion de fortune qui lui est échue en partage.

Digitized by Google

S'il agit en propriétaire, il accapare le bien d'autrui, il est traître à son devoir, à son honneur, à son salut !

***

Oui, à son *salut.*

Le riche qui ne donne pas, n'a point de droit au ciel.

Le Seigneur a dit : *Il est aussi difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, qu'à un chameau de passer par le trou de l'aiguille.*

Pour passer par ce trou, par cette porte, il fallait décharger le chameau de tout son bagage (1).

Pour entrer au ciel, le riche doit *détacher son cœur* de toutes ses richesses, et en distribuer au moins le superflu.

***

Qu'est-ce que le superflu ?

Oh ! combien de chrétiens se font illusion sur ce point !

Ils n'ont pas de superflu !

Ils n'en ont pas, parce qu'ils ne veulent se priver de rien. Ils se plongent dans les jouissances du monde ; ils passent leur vie à se créer de nouveaux besoins.

Quand il s'agit d'eux-mêmes, — rien n'est trop beau, trop bon, trop coûteux.

S'il s'agit d'une œuvre de bien, — ils n'ont rien !

***

Riches, je vous le répète, vous êtes les *intendants*, les administrateurs des biens de Dieu.

Et vous serez jugés comme tels.

Cette parole est-elle trop dure ? est-elle inopportune ? — Non ; car elle n'est pas neuve pour vous : C'est la voix intime de votre conscience. Je ne fais que la répéter tout haut.

La vérité ne doit pas être mise sous le boisseau.

***

N'amassez point de trésors sur la terre, a dit Notre Seigneur.

Certes, si Dieu vous a placés à la tête d'une fortune, passez-la intacte à vos enfants, afin qu'eux aussi, soient après vous de bons intendants de Dieu.

Mais n'amassez point de trésors avec passion. — Ne cherchez point à augmenter cette fortune par tous les moyens possibles ; ne faites pas de cela la grande préoccupation de votre vie.

1. Nous admettons cette explication du passage en question, de préférence aux autres.

Digitized by Google

Il faut, j'en conviens, chercher à créer à ses enfants une position honorable : mais n'exagérons pas.

Eux aussi, ils travailleront : laissez-leur quelque chose à faire.

***

Et si vous apprenez à vos enfants à être charitables, vous leur laissez une *vraie fortune.*

Car Dieu bénit la charité, et rend au centuple, souvent dès ce monde.

***

Si vous êtes avare et parcimonieux : votre fils sera prodigue.

Si vous êtes prodigue, votre fils, bien souvent, sera avare.

Mais si vous êtes *charitable*, votre fils, formé à cette belle école de privations personnelles en vue des largesses chrétiennes, sera pour votre conduite plein de respect et d'admiration, et il vous imitera.

***

La charité chrétienne engendre toujours l'économie, l'ordre, la vie réglée.

Elle est donc le secret du maintien solide de la fortune acquise.

Ne fut-ce qu'à ce point de vue purement humain, la charité devrait être pratiquée par toute famille qui veut conserver son rang.

Le bonheur de donner et de faire des heureux est si grand, que celui qui l'a une fois goûté en veut sans cesse jouir davantage.

Il se prive pour donner.

En se privant, il se mortifie.

En se mortifiant, il se sanctifie.

Et, plus il se sanctifie, — plus il se prive, plus il donne, plus il jouit !

***

Enfin, quand l'heure de la délivrance vient à sonner, après une vie si bien remplie, — oh ! alors, point de déchirements ; point de regrets.

Joyeux, il passe à ses enfants ces périssables biens qui lui ont servi à acheter le ciel, et il va retrouver là-haut les trésors de mérites qu'il s'est amassés.

Amassez-vous des trésors dans le ciel : là, il n'y a ni rouille, ni vers qui consument, il n'y a point de voleurs qui creusent et qui dérobent.

Le Seigneur lui dira : *Venez, bon et fidèle intendant : entrez dans la joie de votre Dieu.*

Digitized by Google

SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE.

UN événement d'une importance considérable s'est produit en Espagne dans ces derniers temps : nous voulons parler de l'invention du corps de l'apôtre saint Jacques-le-Majeur. Notre génération est demeurée indifférente à cette heureuse découverte, dont la nouvelle eût mis en branle l'Europe entière aux siècles passés. Mais la voix de l'Église n'a pas manqué de se faire entendre en cette solennelle occasion. Comme nous avons promis de donner place, dans ce modeste recueil, aux actes les plus importants du Saint Siège, nous nous faisons un devoir de reproduire ici, du moins en substance, les lettres apostoliques écrites récemment à ce sujet par sa sainteté le pape Léon XIII.

Le Pontife commence par exposer le but de la sagesse divine et la doctrine de l'Église concernant le culte rendu aux reliques des Saints. Il montre que Dieu pourvoit ainsi à notre bien et à la gloire de ses saints, et rapporte la belle parole de saint Jean Damascène, d'après lequel « les corps des saints sont des fontaines perpétuelles dans l'Église, d'où découlent sur les peuples chrétiens, comme autant de salutaires ruisseaux, les dons célestes, les bienfaits et toutes les grâces dont nous avons le plus besoin. »

Partant de ce principe, il établit la convenance providentielle des découvertes célèbres déjà ménagées dans le courant de notre siècle, « où la puissance des ténèbres a déclaré une guerre acharnée au Seigneur et à son Christ », et durant lequel « on a heureusement retrouvé par la volonté divine, les restes sacrés de saint François d'Assise, de sainte Catherine, la Vierge législatrice ; de saint Ambroise, pontife et docteur ; des martyrs Gervais et Protais, des apôtres Philippe et Jacques.

« A ces noms il faut ajouter ceux de saint Jacques-le-Majeur, apôtre, et de ses disciples Athanase et Théodore, dont les corps ont été récemment découverts dans l'église principale de la ville de Compostelle. »

Le Saint Père résume ensuite l'histoire des reliques jusqu'à la dernière invention. Il mentionne d'abord la « pieuse et antique tradition », d'après laquelle saint Jacques aurait exercé lui-même en Espagne l'apostolat, et ses reliques y auraient été portées aussitôt après son martyre par ses deux disciples. Ceux-ci, après leur mort, auraient été déposés dans le même tombeau, à droite et à gauche de l'Apôtre.

Puis vient une longue période de silence et d'oubli, encore accrue depuis les incursions dévastatrices des hordes musulmanes. Avec le commencement du IXe siècle, le réveil se produit. L'évêque d'Iria Flavia, la ville

Digitized by Google

voisine de la crypte qui renferme les restes de l'Apôtre, aperçoit une très brillante étoile fixée en quelque sorte au-dessus de l'endroit sacré ; il commence aussitôt des fouilles couronnées d'un plein succès; et le roi Alphonse-le-Chaste, informé de cet heureux événement, fait reconstruire l'antique chapelle dont il règle les revenus, tandis que Iria Flavia, prend, « de l'apparition de l'étoile rayonnante le nom plus heureux de Compostelle. »

En même temps de nombreux miracles s'opèrent au tombeau de l'Apôtre ; les grands pèlerinages commencent. Alphonse III reconstruit l'église sur de plus vastes proportions. C'est en vain que, vers la fin du Xe siècle, l'émir Almansor tente de faire à jamais disparaître le culte du protecteur céleste de l'Espagne en livrant aux flammes la ville et le temple de Compostelle. Une intervention surnaturelle arrête soudain les progrès de l'incendie, et des châtiments effrayants fondent sur les troupes musulmanes.

Quand la généreuse nation espagnole eut enfin réussi à repousser vers le midi ses cruels oppresseurs, une église magnifique s'éleva sur les ruines de l'ancienne, par les soins de l'évêque Diego Pelaez (Xe siècle) et de Diego Gelmirez (XIe siècle), son successeur. Ce fut aussi ce dernier prélat qui reconnut et constata l'authenticité des reliques transmises par les âges précédents. A cette occasion, il détacha une parcelle de la tête, et en fit don à saint Atton, évêque de Pistoie (✠ 1153). Cette relique, encore couverte du sang qui jaillit sous le glaive d'Hérode, est célèbre dans toute l'Italie par les nombreux miracles dont elle a été l'instrument depuis cette époque.

La période qui s'étend du XIIe siècle au XVIe, est celle des grands pèlerinages ; Saint-Jacques en Galice devient le lieu saint par excellence, après Jérusalem et Rome ; des hospices s'élèvent dans toutes les grandes villes pour recueillir les pèlerins à leur passage, et les Pontifes Romains se réservent la dispense du vœu de faire un pèlerinage à Compostelle.

Mais à la fin du XVIe siècle, le sanctuaire de l'Apôtre est subitement menacé par les Anglais hérétiques, en lutte avec l'Espagne. A la nouvelle de leur approche, le pieux archevêque Jean de Saint-Clément délibère avec ses chanoines sur les moyens de mettre en sûreté les saintes reliques, lorsqu'on vient annoncer que l'ennemi est déjà aux portes de la ville. Alors il enterre *opere tumultuario* et secrètement les corps de saint Jacques et de ses deux compagnons, « en prenant toutefois la précaution de construire le nouveau cercueil avec les matériaux de l'ancien, qui avait été fait suivant la méthode des Romains, afin qu'il restât à la postérité quelque témoignage de l'authenticité des reliques. »

Or, en 1879, l'archevêque de Compostelle, son Éminence Mgr Paya y Rico, après avoir restauré la célèbre basilique, a fait pratiquer des fouilles, à la suite desquelles on a retrouvé, au centre de l'abside, derrière l'autel majeur, les saintes reliques dans l'état où elles avaient été laissées à la fin du XVIe siècle.

Digitized by Google

Un premier procès fut instruit de suite sur les lieux mêmes, et la sentence rendue étant favorable à l'authenticité, l'archevêque a demandé instamment au Souverain Pontife de vouloir bien la confirmer par le jugement suprême de son autorité apostolique.

Le Pape nous apprend lui-même toutes les mesures de prudence, toutes les sages lenteurs dont il a cru devoir user dans une affaire aussi grave. Après l'examen minutieux des actes du procès, après la mission du promoteur de la foi en Espagne pour dissiper les derniers doutes, les éminentissimes Cardinaux et les autres membres de la commission spéciale nommée par Sa Sainteté, prononcèrent qu'on pouvait en toute sûreté ratifier la sentence de l'archevêque.

« Lorsque ce résultat, continue le Saint Père, a été porté à notre connaissance par notre cher fils le Cardinal Dominique Bartholini, préfet de la Sacrée-Congrégation des Rites, nous avons ressenti une grande joie, et nous avons remercié de tout notre cœur le Dieu très bon et très grand d'avoir daigné, au milieu d'une telle iniquité des temps, enrichir son Église de ce nouveau trésor. C'est pourquoi nous avons très volontiers ratifié en toutes choses et confirmé la sentence prononcée par la commission spéciale de la Sacrée Congrégation des Rites. »

Après avoir rappelé le premier décret promulgué à l'église nationale des Espagnols dès le 25 juillet, fête de l'Apôtre, le Pontife confirme de nouveau solennellement l'authenticité des saintes reliques, défendant, sous peine d'excommunication *latæ sententiæ* réservée au Saint Siège, d'en détacher, enlever ou emporter la moindre parcelle. Il enjoint également à tous les évêques de l'univers de faire parvenir à la connaissance des fidèles la nouvelle de cet heureux événement, et exprime le vœu de voir recommencer au tombeau sacré les pèlerinages si chers à la piété de nos ancêtres.

« Et afin, dit-il, que nous puissions plus efficacement obtenir, pour la sainte Église de Dieu et pour tout le monde chrétien, la protection de l'apôtre saint Jacques et de ses disciples, — à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, au jour fixé par les Ordinaires de chaque lieu, vraiment pénitents, se seront confessés, auront communié et auront prié Dieu avec piété, dans les églises dédiées à saint Jacques, apôtre, ou, à leur défaut, dans une église quelconque désignée par l'ordinaire, en implorant l'intercession de saint Jacques pour les graves nécessités de l'Église et son exaltation, et pour l'extirpation des hérésies et des sectes perverses, Nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur, par la teneur des présentes, l'indulgence plénière et la rémission de tous leurs péchés, avec faculté de pouvoir appliquer cette indulgence, par mode de suffrage, aux âmes détenues dans le Purgatoire. »

Au XIIe siècle, Alexandre III avait accordé à la nation espagnole la faculté de gagner un jubilé plénier l'année où la fête de saint Jacques, fixée au 25 juillet, coïncide avec le dimanche. Léon XIII concède l'extension de

Digitized by Google

ce privilège à l'année prochaine, qui sera témoin des fêtes solennelles de l'invention et de l'élévation du corps du saint Apôtre.

Les lettres apostoliques se terminent par les formules ordinaires (1).

LA CONGRÉGATION BÉNÉDICTINE DE MONT-OLIVET.

EN l'année 1319, sous le pontificat de Jean XXII, une nouvelle branche fut entée sur le tronc déjà neuf fois séculaire de l'Ordre de Saint-Benoît.

Trois gentilshommes de Sienne, Bernard Tolomei, Patrice Patrizzi et Ambroise Piccolomini, fuyant les fausses joies du monde pour s'attacher à la Croix, s'étaient retirés dans une profonde solitude du pays siennois, et y avaient vécu pendant six ans, donnant au monde un admirable exemple de renoncement et d'austérité. Exemple contagieux, qui fut bientôt suivi par l'élite de la noblesse toscane.

Sur l'ordre du Pape, la règle de Saint-Benoît fut donnée aux ermites du mont Accona, et leur solitude prit le nom de Mont-Olivet, indiqué par la Sainte Vierge dans une révélation à l'évêque d'Arezzo.

La nouvelle congrégation grandit sous la rosée des bénédictions divines, et en 1344, à l'époque de sa confirmation par le Pape Clément VI, elle comptait déjà une dizaine de florissants monastères.

Pour s'accroître encore et couvrir de ses fondations l'Italie et la Hongrie, elle eut la consécration du martyre. Le 21 août 1348, Bernard Tolomei mourait de la peste, qui désolait alors la Toscane, victime de son dévouement, après avoir assisté sans trève ni relâche ses compatriotes atteints du fléau. Quatre-vingts de ses moines moururent avec lui, comme lui martyrs de la charité.

La voix autorisée de l'Église qui l'a déclaré Bienheureux, n'a fait que confirmer la voix du peuple qui proclamait bien haut l'héroïsme de ses vertus.

***

Le Bienheureux Bernard Tolomei avait été un grand pénitent. Ses disciples, en marchant sur ses traces, s'élevèrent jusqu'aux sommets de la

1. Un moine de Maredsous eut l'insigne bonheur de faire le pèlerinage de Compostelle en 1879, l'année même de l'invention des reliques de saint Jacques, quelques semaines après cet heureux événement. Quelques détails d'actualité ainsi que la topographie des lieux ont été consignés dans *Au-delà des monts*, p. 105 et sqq.

Digitized by Google

perfection religieuse, comme si, par leurs effrayantes austérités, ils eussent voulu expier les fautes de leurs temps. Pendant plus de deux siècles, Mont-Olivet fut le centre monastique le plus fervent d'Italie, la tête d'une Congrégation qui s'étendit bientôt d'une manière admirable et qui étonna le monde par les vertus de ses membres, après quoi, le cours des temps et des choses, comme il est arrivé à presque tous les instituts austères, le réduisit graduellement à des hauteurs plus accessibles.

Parmi les abbés de cette grande ruche monastique, bon nombre sont restés célèbres par leurs vertus comme par leurs talents. Sous leurs ordres, à l'abri de leur houlette pastorale, vécurent des hommes qui, pour n'avoir pas été canonisés, n'en sont pas moins des saints.

Une école d'artistes se forma à Mont-Olivet et leurs œuvres sont encore l'admiration des étrangers ; artistes en marqueterie, peintres et sculpteurs dont les noms sont connus et dont les travaux sont une réponse victorieuse à tous ceux qui parlent de l'ignorance et de l'inaction des moines.

A côté de l'art, les lettres et les sciences eurent leurs beaux jours dans cette Congrégation répandue sur tout le sol italien. Et au-dessus de ces gloires humaines rayonnait l'éclat d'une vertu fondée sur la prière, l'*opus Dei* de saint Benoît, et sur l'observance parfaite de cette règle immortelle qui se plie à toutes les exigences sociales.

Sur la fin du siècle dernier, la Congrégation olivétaine était divisée en six provinces et comptait 91 monastères et un grand nombre de paroisses.

A la tête de ce grand corps monastique se trouvait l'Abbé-Général qui était en même temps abbé de Mont-Olivet. Il était assisté de Visiteurs Généraux qui gouvernaient les provinces et que le Chapitre Général changeait après quelques années.

La Révolution française et l'invasion de l'Italie portèrent les premiers coups à cette Congrégation jusque-là si prospère ; les moines furent dispersés, les monastères spoliés et fermés, on crut un instant que c'était la mort sans espoir de résurrection.

En 1815, les moines reparurent en petit nombre et quelques monastères furent rouverts. Les traditions reprirent leur cours, mais ce n'était pas la vie, on eût plutôt dit la prolongation d'une agonie.

Les événements de 1859 et 1860 furent le signal de nouvelles spoliations et de la perte totale de plusieurs monastères, aujourd'hui transformés en casernes, en hôpitaux ou en monuments nationaux. En 1866, la grande abbaye-mère de Mont-Olivet fut spoliée à son tour, les moines durent l'abandonner et n'y rester qu'au nombre de trois, simples gardiens d'un monument déclaré national, témoin des vieux âges de foi et d'élan chrétien qui virent s'élever ces murs bénis qui ont abrité jusqu'à plusieurs centaines de religieux à la fois.

***

Digitized by Google

En 1870, le glorieux Pie IX nommait Vicaire-Général absolu de la Congrégation olivétaine le Révérendissime Père Dom Placide Schiaffino, aujourd'hui évêque titulaire de Nysson et Président de l'Académie des Nobles ecclésiastiques. Cette nomination devait être pour Mont-Olivet le signal d'une résurrection, d'un nouvel essor vers des destinées bénies.

A cette époque, il ne restait plus à la Congrégation que l'abbaye de Mont-Olivet où trois moines étaient restés comme gardiens et une partie du monastère de Rome, avec trois fondations en France.

Actuellement, en 1884, grâce à la puissante impulsion donnée à l'œuvre restauratrice par Mgr Schiaffino, aidé en cela par le Révérendissime Abbé Dom Camille Sériolo,second visiteur, la Congrégation olivétaine est de nouveau pleine de vie, de nouveaux centres de prière et de travail ont été fondés, et l'avenir s'annonce plein d'espérance, pour la plus grande gloire de Dieu.

Mont-Olivet, la vieille et splendide abbaye, est resté aux mains des spoliateurs, mais le nombre des moines qui peuvent y résider a été augmenté, et c'est là qu'on envoie les jeunes oblats pour y étudier et prier en attendant leur admission au noviciat.

A Rome, auprès du tombeau de notre grande sainte Françoise Romaine, sont restés le Révérendissime Abbé Procureur-Général, le Chancelier et quelques religieux, dont quelques-uns, les plus jeunes, suivent les cours théologiques sous la direction des meilleurs maîtres de la science sacrée.

Auprès de Florence, sur la colline de Settignano, s'élève un monastère tout nouveau, dédié à saint Joseph et à saint Benoît. C'est là qu'est établi le noviciat pour l'Italie, et que se forme à la pratique de notre sainte règle une nouvelle génération espoir de l'avenir.

A vingt kilomètres de Gênes, auprès de la ville de Camogli, une nouvelle fondation, le monastère de Saint-Prosper, deviendra un noviciat pour les contrées du Nord de l'Italie. Une petite communauté vient de s'établir à Sienne, dans la patrie du Bienheureux Bernard Tolomei. Enfin, un grand projet qui promet les plus beaux résultats, vient d'être mis en exécution par la fondation d'un Hospice d'oblats artistes, à Sérigno, dans le Milanais.

« L'idée inspiratrice de cette fondation, nous écrit le Révérendissime Abbé Dom Sériolo, est non seulement de continuer les traditions artistiques bénédictines, mais aussi de travailler à l'amélioration de la société en s'occupant de la classe si nombreuse des artisans. Il s'agit de remettre en vigueur les corporations ouvrières sous la protection de la Religion, telles qu'elles existaient autrefois en Italie, pour le plus grand bien de tous.»

Ce sera le pendant, dans le sens chrétien, de ces laboratoires et ateliers modernes où Dieu est offensé journellement et où se préparent les grèves et les révolutions. A Sérigno, les artistes seront des oblats bénédictins et se formeront tout jeunes à l'esprit de cette règle admirable de Saint-Benoît, qui se prête à tous les besoins sociaux. L'idée est grandiose, Dieu daigne

Digitized by Google

la bénir et la faire progresser pour sa plus grande gloire et le bien des âmes !

Nous ne pouvons que mentionner les trois fondations olivétaines de France, Saint-Bertrand de Comminge, N.-D. de Parménie, N.-D. de la Fin des Terres à Soulac-les-Bains. Deux religieux seulement sont restés à titre de gardiens dans chacune de ces trois maisons d'où les moines ont été expulsés, mais d'où on n'a pu bannir la prière, car ceux qui y restent continuent la grande fonction sociale de la prière monastique, confiant dans l'avenir et dans la puissance de Dieu qui ne laisse jamais périr ses œuvres.

ROME. — NOTES D'UN CARNET DE TOURISTE. (Suite.)

AINSI en va-t-il, s'écria notre guide ! Il y a quelque trente ans, les mythologues allemands avaient pourtant rangé parmi les fables à jamais démodées, les récits de Tite-Live, de Solin, de Suétone sur les origines de la ville et la succession des Rois ! N'est-ce pas ainsi, ajouta le jeune savant, que la Cloaca Massima de Tarquin, le Nymphée et le Forum de Numa, le cachot célèbre du Tullianum, établissent l'authenticité de la monarchie ? N'est-ce pas ainsi que la déviation de la voie Appienne, juste à l'endroit où Gluilius, général du roi albain Tullius, fit respecter le tertre du premier Curiace, non loin des sépultures étrusques des deux autres Curiaces et des deux Horaces, selon le récit de Tite-Live, prouvera le fond de vérité des narrations tant moquées par le docte Mommsen « jusqu'au jour où l'on démontrera que les Romains de l'an 86 ont fabriqué cinq monticules pour étayer, six siècles après, une fable qui n'était pas inventée ? » (F. Wey : *Rome*, page 334.)

... Cependant nous marchions plus vite que notre imagination rêveuse ne l'eût voulu, par les débris héroïques. Ici à l'extrémité de la *Summa via Nova* habitait Tarquin l'Ancien, assassiné lui-même par les enfants d'Ancus, tandis que d'un balcon voisin, Tanaquil faisait proclamer son mari Servius. La maison d'Ancus s'élevait un peu plus bas que la Porta Mugonia. Là même où Héliogabale éleva le temple des Dieux Lares, vivait Tullius, et Numa avait son palais sacré au tournant du Vélabre et de la Voie Sacrée. Ovide le savait : « *Hic fuit antiqui regia parva Numæ !* »

Montons encore : ici sur ce sommet, qui porta plus tard le palais de Tibère, Romulus s'était construit un abri fortifié dont le savant néerlandais nous montrait les derniers restes...

Digitized by Google

Quelque touriste crédule aurait pu voir en esprit la Louve sacrée, et un peu au delà l'antre où le divin Hercule triompha du géant Cacus...

Dans le voisinage, sur la Velia, longtemps dévolue aux seuls Dieux de Rome, vinrent habiter ses dictateurs, les Gracques, ces prédécesseurs de tous les émeutiers habiles à s'arroger les dépouilles opimes des révolutions. Hortensius, et Sylla, et Scaurus, et le sauveur de Rome, Tullius Cicéron, et Licinius Crassus... Près de ces habitations d'un luxe inouï se logèrent plus tard Jules César et les empereurs depuis Auguste.

M. Rosa a retrouvé la demeure de Livie, veuve d'Auguste et première prêtresse de ce scélérat honoré de l'apothéose, comme les autres tyrans de Rome, dont M. de Champagny a pu dire qu'ils furent tous « des infâmes », assertion dont nous laissons à sa charge l'universalité un peu risquée, croyons-nous.

Le triclinium, avec ses vastes patères à fruits et ses paysages, ses mosaïques et les griffons des panneaux ; le tablinum, une salle de réception, aux riches corniches, aux colonnes en trompe-l'œil, tout cet intérieur princier a gardé une fraîcheur très grande, grâce à un vernis à l'encaustique indiqué par Vitruve, et que M. Rosa a recomposé et appliqué avec un rare bonheur à ces peintures séculaires.

Cependant notre guide nous montrait les ruines plongeant sur le grand Cirque, celles du palais de Tibère, du *Clivus Victoriæ*, de Caligula et de la Bibliothèque. Nous revînmes avec lui, presque lassés de tant d'émotions, par les sentiers du Cœlius et de l'Esquilin...

La Voie sacrée, ainsi appelée, dit M. Wey après Vitruve, à cause des sacrifices institués par Romulus au pied du Capitole, flamboyait dans sa poussière ensoleillée : le temple et le forum de Nerva avec leurs frises ébrèchées, la basilique constantinienne, l'amphithéâtre Flavien, consacré lors de la dédicace par le sang de quatre mille gladiateurs, les trois arches triomphales, le temple de Vénus-et-Rome prolongeaient sur le sol leurs ombres qui semblaient vivantes.

Entre l'Aventin et le Cœlius s'élevait la masse imposante des thermes de Caracalla qu'un fin connaisseur a nommé la plus belle ruine de Rome. Le Tabularium de Sylla, le Capitole, plus fameux qu'imposant, le gouffre dans lequel se précipita à cheval et tout armé Curtius, le temple de la Concorde où Cicéron dénonça Catilina, le sanctuaire des douze grands Dieux et le temple de Vespasien, et, à l'endroit où la Voie sacrée s'élargit en trottoirs de péperin usé par les pas et les chars, la route du Tullianum à la prison Mamertine, contemporaine d'Ancus Martius et de Servius Tullius, ce terrible cachot de Jugurtha, de Manlius Capitolinus, de Syphax, de Persée, de Vercingétorix et de saint Pierre, plus loin la basilique de Jules César à moitié enfouie et sur la terrasse orientale du Cœlius, la maison d'or de Néron avec les peintures murales contemplées par le tyran histrion et connues, dit-on, de Raphaël ; tous ces lieux épiques remplissaient d'une esthé-

Digitized by Google

tique surhumaine l'emplacement où jadis s'étendaient les *pâturages du Campo-Vaccino* :

...Passimque armenta videbant
Romanoque Foro, et lautis mugire carinis...

Sur les faîtes des murailles, aux arcs-boutants, pousse une végétation vigoureuse : des lierres énormes, des cactus, des arbustes s'élancent des fentes du vieux ciment. Toute une flore locale est née entre les pierres, et cette végétation, dont la gamme de couleurs va du vert-bleu, de la saxifrage romaine au gris glabre des mousses marines, est la seule jeunesse de ces décombres...

Et comme pour mêler la pensée du christianisme, triomphant des dieux de Rome après trois siècles de catacombes sanglantes, quelques églises se dressent au milieu de ces monuments : ici c'est Saint-Adrien et Saint-Luc, là c'est Saint-Laurent *in Miranda* enchevêtré aux ruines du temple d'Antonin et de Justine...

Nous jetâmes, pour ce jour-là, un long regard d'adieu sur le Cœlius solitaire et à sa gauche, sur le mont Jove : notre guide nous indiqua le site d'Albe la Longue, sur le plateau du Palatin que nous venions de parcourir, et que surplombaient à l'arrière-plan les contours tourmentés du Janicule dans leurs tons violacés. D'entre les monts fameux, à travers la cuve du Latium, l'œil glissait jusqu'aux vagues unies de la Méditerranée, et s'arrêtait un moment, près de la pyramide tumulaire de Cestius, sur la tour crénelée d'Ostie bâtie par Bélisaire, sur le sommet occupé par Lavinium, mère d'Alba Longa, et sur les silhouettes lointaines des tombes de la voie Appienne, que dominent d'un côté la forteresse mausolée de Cécilia-Métella et l'église de Saint-Étienne-le-Rond, et de l'autre la montagne où fut crucifié saint Pierre...

Ce dernier souvenir nous rappela avec une vivacité nouvelle le but de notre pèlerinage. L'âme hantée par les visions infinies qu'avaient évoquées devant nous, en quelques heures, le théâtre sans rival que nous venions de parcourir, nous reprîmes en silence par le Corso, rempli par une longue file d'élégants équipages et dans tout le mouvement enfièvré de la vie moderne, le chemin de notre hôtel, agités par la pensée des émotions que nous réservait l'audience pontificale, et le cœur battant d'attente et d'impatience...

Après un repos assez court nous nous rendîmes au Vatican. Sur cette colline désormais mille fois plus célèbre que le Palatin, Caligula avait des jardins où l'esprit troublé de ce tyran croyait entendre des oracles vengeurs : de là serait venu, dit-on, son nom actuel (Vaticinii Mons).

Aux portes vaticanes nous retrouvâmes les officiers de la police italienne. En dedans, séparés d'eux par le seuil, deux gardes suisses du pape, dont la livrée, dessinée par Michel-Ange, rappelait d'assez près les couleurs nationales de la Belgique...

Digitized by Google

Avec une politesse extrême, les gendarmes pontificaux nous indiquèrent le chemin dans le labyrinthe des salles et des corridors. Après des ascensions que l'ardeur nous rendait faciles, nous nous trouvâmes dans une vaste galerie de marbre où les huissiers nous dirent d'attendre le passage de Sa Sainteté.

L'oserais-je écrire? Il faut avoir visité le Vatican pour apprendre le sens de cette appellation de *Prison* qui lui a été appliquée. Oui ce palais splendide est, dans les circonstances d'habitation actuelle, une réelle réclusion pour le Pape. Le Vatican est superbe jusqu'à en devenir triste, dans sa majesté monotone, où le temps semble retourner en arrière jusqu'aux jours de la Renaissance. La Sixtine, les salons de cérémonie, la Bibliothèque privée, les corridors de promenade, les vastes jardins, les cours, tout enfin respire une grandeur pleine de mélancolie profonde. Ce serait un séjour idéal, mais pour un Pontife-Roi ayant à sa disposition d'autres palais, pleinement libre de ses démarches, de ses excursions.

Le lieu est réputé malsain. Pour ce motif, les Papes depuis Grégoire VIII se préoccupèrent de construire un palais d'été sur la colline qui sépare le Viminal du Pincio. Ce fut l'origine du Quirinal, moins solennel que le Vatican, mieux disposé pour la vie intime.

Le gouvernement italien qui a pris Rome aux successeurs de Pierre, ne leur a même pas laissé un *buon retiro* pour les jours de *sirocco !*

En attendant, le Vatican, comme habitation exclusive, est bien peu adapté aux exigences de l'existence moderne. C'est un dédale d'appartements d'apparât, dorés, bronzés, marbrés, peinturés. C'est une prison de roi, mais c'est une prison, même pour un prêtre, même pour l'Évêque des Évêques, c'est-à-dire pour l'homme qui unit à l'honneur suprême la sollicitude de toutes les églises. Le mot de Dante est redevenu vrai : « *Nel vicario suo Cristo catto.* » (Purg. XX. 87.)

Un bouzzolante ouvrit une porte dans le fond de la galerie et vint nous dire que Sa Sainteté montait.... Nous nous mîmes à genoux.... Trois gardes nobles entrèrent, puis un Colonel et deux Camériers.... Le Pape, en robe blanche, avec la contenance droite et majestueuse, dominant de la taille son noble entourage, venait ensuite, coiffé du grand chapeau rouge à glands d'or...

Sa Sainteté s'approcha des pèlerins et leur tendit sa main à baiser. « Oh ! mes bons Belges !.. qu'ils soient les bien venus chez le Pape ! » Puis Léon XIII passa dans ses appartements, où quelques instants après le Colonel de service nous invita à le suivre.

Nous pénétrâmes dans la salle sombre et haute où se tenait, sur un petit trône, le successeur de Pierre et le Vicaire de Jésus-Christ.... Redire la noblesse et la bonté de son accueil serait chose impossible... Avec une insistance sous laquelle il était aisé de surprendre une douleur encore bien présente, le Pape nous parla de cette Belgique qui continue à lui rester si

Digitized by Google

chère, à laquelle le rattachent tant de liens si doux et, désormais, de si pénibles souvenirs. — C'est peut-être le départ de l'ambassadeur de cette noble et jeune nation que Léon XIII aime tant, où il avait occupé la nonciature, qui a porté au Pape le coup le plus sensible, écrivait dernièrement M. de Beaulieu, dans un article impartial et très remarqué de la *Revue des Deux-Mondes*...

Toutes les affaires importantes de notre bien-aimée patrie étaient connues de Sa Sainteté par le détail. Léon XIII les jugeait avec la maturité, la précision dans les idées et l'élévation de vues que tous les visiteurs de Vatican ont admirées.

La modération du philosophe n'atténue en rien chez le Saint Père la flamme contenue mais puissante d'une âme magnanime. La parole est mesurée, d'un effet que la réflexion décuple, même en cette langue française dont le Pape se sert en l'accentuant. Le regard et le geste planent, en suivant la direction du front, très pâle, très pensif, comme au-dessus des contingences, dans la région du droit et des idées. L'ensemble de la figure est empreint d'une mélancolie austère : les commissures des lèvres sont profondes et les traits accentués accusent l'habitude des hautes pensées, l'intensité de la vie intérieure, la conscience d'une immense responsabilité. Sous une tristesse mâle, née de l'ingratitude des hommes, respire une confiance pleine de virile foi dans ces vérités supérieures dont l'Église est dépositaire et qui pourraient, seules, ramener à l'Europe troublée une sécurité meilleure...

Le Pape s'étendit, entre autres choses, sur la nécessité des fortes études, à l'époque actuelle. En ce moment son langage devint d'une énergie que le feu du regard rendait plus saisissant. — La négation rationaliste envahit tous les départements de la science, nous dit l'auguste Pontife : la critique biblique, la philosophie, le droit social surtout... Il importe que, dans cette mêlée, les catholiques vengent l'honneur du CHRIST qui est le Verbe de l'Éternelle Sagesse. En philosophie on doit dans nos écoles ne pas se contenter d'une exposition élémentaire ; elle est nécessaire, elle ne suffit point ! La philosophie doit être cultivée, non seulement à titre de préparation à la jurisprudence ou à la théologie, mais d'une manière approfondie et pour elle-même. Les doctrines de saint Thomas et des grands docteurs du XIIIe siècle, cet âge d'or de la Scolastique, seront l'éternel fondement d'une métaphysique profonde, solide, élevée au-dessus des caprices de l'imagination individuelle. Il sera urgent de mettre ces enseignements en rapport avec les exigences spéciales de ce temps-ci, mais dans l'esprit même des maîtres. Remontez aux sources pures : il faut que professeurs et disciples conçoivent un noble enthousiasme pour l'œuvre de restauration. Il faut susciter le feu sacré dans les hautes études, provoquer les travaux de premier ordre. Le droit, dans sa partie théorique comme dans ses applications, implique les clartés d'une philosophie qui sont au-dessus des fluctuations chères aux novateurs. Ce n'est qu'à ce prix que

Digitized by Google

les hommes appelés à décider de ces graves problèmes, dans la presse comme dans les parlements, pourront s'occuper avec fruit des intérêts publics, et opposer avec succès aux revendications de la démagogie radicale de sains principes d'économie politique. — L'apologétique doit faire l'objet de la sollicitude des docteurs. Les progrès de la science générale sont chaque jour exploités en faveur de l'incroyance : c'est à eux de poursuivre l'erreur dans tous ses retranchements. Ce labeur exigera des travaux de critique ardue et consciencieuse : l'authenticité et la vraie signification des livres de l'ancienne et de la nouvelle Alliance, et, par dessus tout, la divinité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ne peuvent désormais être défendues qu'au prix de recherches poursuivies avec la parfaite connaissance de la stratégie de la partie adverse. La lutte exige les efforts réunis de tous les croyants lettrés. En se distribuant en commun les questions à débattre, selon un ordre méthodique, on pourra embrasser, et Dieu aidant, venger la Religion sur tous les points où elle se voit attaquée par le rationalisme...

Allez, mes enfants, ajouta le Pape ; je compte sur votre zèle... N'oubliez pas que les savants catholiques doivent être les premiers d'entre les premiers !...

Tel fut le sujet dont le Pape daigna nous entretenir. A chacun il parla de l'objet spécial de ses études. Après s'être renseigné sur les particularités qui pouvaient l'intéresser, il nous dit, en nous remettant, avec une bonté toute paternelle, un souvenir précieux de cet inoubliable jour : Je vous bénis de bien grand cœur, afin que vos travaux scientifiques portent, dans votre patrie et ailleurs, le fruit que le CHRIST et l'Église en attendent, et que vous restiez d'intrépides champions de la doctrine et de la science catholiques, dans la rectitude de principes et la puissance d'exposition dont saint Thomas, le docteur angélique, est le maître par excellence...

(A continuer.) Dr VAN WEDDINGEN.

Digitized by Google

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

ALLOCUTION DU CARDINAL CELESIA SUR LA SITUATION PRÉSENTE.

LE premier acte public posé par le Cardinal Celesia depuis son élévation à la pourpre romaine, révèle tout entière son âme grande et noble, sa foi profonde et robuste, ses vues claires et précises sur la situation présente. Nous ne pouvons résister au besoin d'offrir à nos lecteurs la majeure partie de son admirable discours, prononcé à Rome le 25 novembre dernier, lors de la prise de possession de son titre cardinalice de Sainte-Prisque. Il nous fait connaître un grand pontife de plus dans l'Église du CHRIST, un homme capable de lutter avec succès contre des maux qu'il comprend si bien, une vraie gloire pour l'Église et pour l'Ordre de Saint-Benoît.

Après un exorde de circonstance, il passe au cœur de son sujet, la situation présente :

« .....Je demande au Seigneur que les forces ne me manquent pas (comme ne me manque pas, grâce à lui, le bon vouloir), pour travailler avec fruit au service de la Sainte Église et de son Chef visible le Pontife Romain, et à l'avantage des âmes confiées à mes soins.

Ah ! quels secours supérieurs ne réclament pas l'accomplissement de ce grand devoir en ces temps tristes, qui rendent extrêmement pénible aujourd'hui l'exercice du ministère pastoral ! Il nous semblerait que sont arrivés les temps prévus par l'Apôtre, écrivant à Timothée :

« Le temps viendra où les hommes pervertis ne supporteront plus la saine doctrine, ne prêteront plus l'oreille à la vérité, et se tourneront vers les fables. Je vais être immolé avant peu, et le temps de ma dissolution est proche ; quant à vous, tenez-vous en garde, travaillez en tout et pour tout ; soyez sages, et veillez à accomplir votre ministère (1). »

Du haut de la Chaire apostolique, avec cette sûreté de jugement qui est propre à Celui qui, par l'autorité divine, a été constitué Maître infaillible de la vérité, le Saint Père Léon XIII a contemplé ce qui arrive aujourd'hui dans le monde, tant dans l'ordre religieux que dans l'ordre civil.

Et dans Son immense sollicitude, pour que les âmes ne perdissent point le fruit de la Révélation de JÉSUS-CHRIST, et la société sa sauvegarde dans

1. *Erit enim tempus cum sanam doctrinam non sustinebunt, a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur, etc.*

Digitized by Google

ses vrais intérêts temporels et éternels, le grand Pontife a signalé le grave péril suspendu sur les âmes, et la ruine dont était menacée la société.

En effet, depuis les débuts de Son exaltation providentielle au suprême gouvernement de l'Église, Il a, par Ses très sages Encycliques, signalé comme ennemis de la foi, comme excitateurs de discordes, de haines et de crimes, et comme destructeurs de tout ordre, les sectaires de toute espèce qui tous se concentrent dans la secte-mère, la maçonnerie. « Répandus, a-t-il dit, de par le monde, et liés par les liens d'une inique conspiration, ils ne recherchent plus l'impunité dans les ténèbres de conciliabules occultes, mais, ouvertement et en plein jour, ils s'efforcent de réaliser le dessein conçu déjà de longue main, celui d'arracher les fondements mêmes de la société civile. »

Messieurs, quand des doctrines anticatholiques et subversives de tout ordre ont agité la société, un salutaire pouvoir, définisseur du bien et du mal, du juste et de l'injuste, s'est révélé toujours manifestement dans le Chef suprême de l'Église, sans que les artifices humains soient parvenus jamais à le surpasser. Le Pontificat romain n'a jamais manqué à sa tâche : au contraire, il l'a fournie pendant dix-neuf siècles, en défendant sans relâche et partout la foi, le droit, l'honneur. Le Pontificat romain a vaincu en tout temps les violences et les corruptions, non par la force des armes en face des tyrans ou des barbares, mais par l'immense force de la vérité et de la justice.

Et aujourd'hui, le sage maître de la vérité et de la justice, Léon XIII, une des grandes figures du Pontificat romain, en face des doctrines antichrétiennes et antisociales de notre temps, a déclaré qu'il ne fallait pas tirer de ces doctrines la conception essentielle de la religion et de la société. Non, a-t-il dit, la matière ne doit pas dominer l'esprit, ni la force prévaloir sur la raison, ni le fait malhonnête passer pour licite, ni l'injustice se transformer en droit.

On en est venu à ces excès déplorables parce qu'on a, au grand détriment des intérêts temporels et éternels, proclamé une néfaste séparation, ou mieux l'apostasie du CHRIST et de son Église, en mettant le CHRIST hors de la politique, hors de la philosophie, des sciences et des arts, hors de toute institution civile, finalement hors de cet acte qui, légitimant l'alliance humaine, sanctifie la vie intérieure de la famille.

En vain l'on prétend que les maux sociaux présents ne proviennent pas de cette séparation, mais sont des maux anciens.

« Non, écrivait un publiciste catholique [1], non : ce serait falsifier l'his-
« toire. Sans doute, les utopies et les agitations populaires ont été et sont de
« tous les temps et de tous les lieux. Elles sont aussi anciennes que la misère
« humaine, et que les misérables et les violents qui ont toujours cherché

1. Louis Veuillot. — On comprend que cette citation de l'illustre écrivain ne soit pas reproduite en son texte original, étant ici traduite de l'italien.

Digitized by Google

« dans les utopies et dans la violence le remède aux maux. Mais ce qui est « nouveau, et ce qui provient directement des théories, c'est que toutes ces « folies individuelles, toutes ces passions locales ont aujourd'hui pris corps, « et au lieu d'être des faits et des accidents dans la vie des peuples, elles « sont devenues une doctrine qui prétend s'imposer à la société légitime- « ment, et par tous les moyens, y compris l'insurrection et l'assassinat.

« Ce qui est nouveau encore, c'est que, dans tous les États, ont surgi de « concert des sectes qui, déduisant des théories religieuses de la libre pensée « toutes leurs conséquences, demandent l'application logique de la Révo- « lution à tous les peuples. »

Et qui ne voit, en effet, le vaste champ dans lequel se sont répandues et ont pris racine les théories modernes, qui, par l'œuvre des sectes, se sont imposées aujourd'hui comme les principes régulateurs de la vie des peuples? Non, — a enseigné le Maître de la vérité, — les efforts des sectes seraient rendus vains, si les doctrines de l'Église, colonne et fondement de la vérité, étaient remises en honneur; et la société ne serait pas ébranlée sur ses gonds si les enseignements du Vicaire du CHRIST avaient été bien accueillis par les princes non moins que par les peuples.

Mais Dieu a fait les nations guérissables ; et les esprits des hommes étant purifiés des erreurs, le monde corrompu, s'il le veut, peut être ramené à la santé. Fasse Dieu que les oracles du Vicaire de JÉSUS-CHRIST pénètrent dans le palais des princes et dans la chaumière du pauvre. Grands et petits, princes et peuples, tous se sont fourvoyés : et pour revenir au bon sens, il est nécessaire qu'ils osent accomplir les grands devoirs qui leur sont rappelés par la parole du Vatican, qui seule peut reconduire la société moderne dans la bonne voie. Cette parole n'est pas nouvelle; au contraire, elle est aussi ancienne que le monde créé et régénéré, et dérive de cette loi promulguée sur le Sinaï par le Père, et scellée sur le Golgotha par le sang du Fils.

Le Vicaire de ce Fils ne parle pas pour capter d'humaines faveurs, mais pour prémunir les peuples contre les pièges des sectes, et les préserver des maux qui les conduiraient à la ruine suprême. La parole du Vatican a sauvé toujours qui l'a accueillie ; elle a toujours été une épée terrible pour qui l'a méprisée. Les trônes de Constantin, de Pépin et de Charlemagne en ont éprouvé les bénédictions; le château de Canossa et le rocher de Sainte-Hélène proclament l'effet de ses malédictions.

Prions tous le Seigneur, toujours riche en miséricordes pour ceux qui l'invoquent avec droiture, afin qu'il fasse descendre sa divine lumière sur ceux qui ont cru pouvoir gouverner les peuples par le moyen des sectes, et qui, trompés par elles, se sont écartés de la ligne de l'ordre, de la justice et du droit. Et qu'il fasse en même temps que le miracle du repentir s'accomplisse en faveur des peuples qui, illusionnés et trompés par les propagateurs des sectes, se sont éloignés du sein de notre Mère l'Église. Prions et espérons !

Digitized by Google

car la main de Dieu (comme nous le révèlent les Saintes Écritures) ne se retire pas de nous au point de ne pouvoir plus nous sauver, et ses oreilles ne sont pas à ce point fermées, qu'il ne puisse entendre nos prières. *Manus Ejus ligatæ non sunt : nec habet aures quæ non possunt audire.*

LE ONZIÈME CENTENAIRE DE SAINT VIRGILE, ABBÉ-ÉVÊQUE DE SALZBOURG. (784-1884.)

CE n'est pas sans un profond sentiment de joie, que nous voyons succéder à si court intervalle aux solennités de Bruges et de Lambach une de ces manifestations religieuses qui feront époque dans l'histoire d'une des plus antiques et des plus célèbres Églises de la Germanie. Deux ans sont à peine écoulés depuis que Salzbourg a fêté le treizième centenaire de la fondation de son évêché et de son abbaye par saint Rupert, et déjà les peuples encore si profondément catholiques de cette contrée s'apprêtent à célébrer le onzième centenaire de saint Virgile, l'apôtre de la Styrie et de la Carinthie, abbé-évêque de Salzbourg, mort le 27 novembre 784. Cette fête est avant tout une manifestation de la foi catholique, un témoignage de reconnaissance envers le grand apôtre de la bonne nouvelle parmi les peuples encore païens de la Carantanie. Les événements que cette fête rappelle, remplissent une des pages les plus glorieuses des Annales bénédictines ; c'est à ce titre que nous croyons utile de les communiquer à nos lecteurs, en esquissant rapidement le tableau de la vie et de la mission du grand évêque de Salzbourg.

Vers l'an 742, un jeune moine irlandais se présentait au palais de Quiercy-sur-Oise, où résidait Pepin le Bref, maire du palais. Il s'appelait Virgile ; dans sa patrie, il avait entendu dire que bien des peuples de la Germanie étaient encore ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie et qu'un grand nombre de ses compatriotes s'étaient dévoués à l'évangélisation de ces contrées. Enflammé du désir de prendre part à cette œuvre, il dirigeait ses pas vers Rome pour recevoir la bénédiction du Père de la chrétienté, avant d'entreprendre cette difficile et périlleuse mission. Pepin aimait l'Église et protégeait les moines et les missionnaires. La grande piété du jeune irlandais, ses nombreuses connaissances scientifiques, la fermeté de son caractère charmèrent à tel point le prince franc, qu'il retint Virgile deux ans auprès de lui sans cesser de lui prodiguer les marques de la plus grande bienveillance. En ce moment se trouvait aussi à la cour le duc Odilon de Bavière, époux d'Hiltrude, sœur de Pepin. Odilon avait tenté de secouer le joug des Francs et de reconquérir l'indépendance de son duché vaincu ; par Pepin, il avait été conduit en France, où il ne tarda pas à recouvrer les bonnes grâces du maire. Odilon, ayant un jour appris la mort de l'évêque Jean de Salzbourg (✠ 10 juin 744 ou 745), conseilla au prince de faire nommer à cette charge importante par le pape Zacharie, le moine irlandais qui, mieux que tout

Digitized by Google

autre, était apte à la mission de successeur de St Rupert. Pepin y consentit, et bientôt Virgile, sur l'ordre du pape, se rendit à Salzbourg, où il ne tarda pas à recevoir l'onction sacerdotale. Son humilité lui fit refuser la consécration épiscopale, et il se contenta du titre d'abbé de Saint-Pierre, tout en conservant la direction du diocèse confié alors au chef de la célèbre abbaye fondée par saint Rupert. Cette organisation, en contradiction avec l'usage universel de l'Église, n'avait alors rien de choquant : elle était même nécessitée par les besoins de l'époque, surtout dans les contrées où l'évangélisation se faisait uniquement par les moines, que l'abbé pouvait ainsi diriger avec plus de liberté et d'efficacité.

Virgile entreprit avec un courage héroïque et un zèle vraiment apostolique de relever l'abbaye et de réparer les maux que les malheurs des temps avaient causés à son diocèse, sous l'administration de son prédécesseur. Avant tout il lui fallait de nouveaux coopérateurs, hommes de vertu et de science, capables de propager le règne de Dieu parmi les infidèles : ce fut le premier but qu'il se proposa d'atteindre. La réputation de sa sainteté et de sa science ne tarda pas à lui gagner de nombreux disciples, et bientôt il put voir réunis autour de lui une centaine de moines zélés et instruits, capables de le seconder dans ses travaux. Il commença aussitôt par rétablir l'ancien monastère de Saint-Maximilien en Pongan (aujourd'hui Bischofshofen), malgré les prétentions d'un injuste agresseur.

Mais l'ennemi de tout bien ne pouvait rester oisif spectateur des succès du saint abbé. Chercher à le rendre suspect à saint Boniface fut le moyen dont il se servit pour détruire les plans de Virgile. Des ennemis du saint l'accusèrent auprès de saint Boniface et prétendirent qu'il semait la discorde entre lui et le duc de Bavière, qu'il n'avait acquis l'évêché de Salzbourg que par ruse, qu'il enseignait une fausse doctrine, l'existence sous la terre d'un autre monde et d'autres hommes qu'éclairaient un autre soleil et une autre lune. Saint Boniface en informa le pape Zacharie, qui le chargea de faire une enquête sur ces accusations. L'innocence de Virgile fut proclamée dans une assemblée des évêques et l'on reconnut que la doctrine des antipodes n'avait rien de contraire à la foi catholique.

Libre désormais de travailler à l'extension de la sainte Église, Virgile se dévoua plus que jamais à l'œuvre de l'évangélisation. Ses moines commencèrent dès lors à mettre à exécution son plan d'apostolat parmi les Slaves de la Carantanie, qui comprenait la Styrie et la Carinthie actuelles et une partie de la Carniole. Des événements extraordinaires semblèrent favoriser cette mission.

Dans les dernières années du règne d'Odilon, les Slaves de la Carantanie, envahis par les Avares, se virent obligés d'implorer le secours des Bavarois. Le duc Odilon, à la tête d'une nombreuse armée, repoussa les envahisseurs, soumit le pays à la domination franque et exigea comme ôtages, Gorazd, fils du duc carantanien et Cheitumar, son neveu. Les deux jeunes princes

Digitized by Google

confiés à Virgile reçurent dans le monastère de Chiemsee l'instruction chrétienne et une éducation conforme à leur rang. Après la mort du duc Boruth, les Carantaniens demandèrent pour chef le jeune Gorazd. Pepin, roi des Francs depuis 751, y consentit.

Le règne du jeune prince fut de courte durée : trois ans après Cheitumar était appelé à lui succéder. Le nouveau duc souhaitait ardemment voir la foi chrétienne s'établir dans les contrées soumises à sa domination. Virgile accédant à ses désirs, lui envoya comme missionnaires des moines de son abbaye : Lupus, supérieur du monastère de Chiemsee et son neveu Majoran. Le chorévêque Modeste les suivit bientôt, accompagné d'un certain nombre de moines de l'abbaye de Saint-Pierre. Dieu bénit leurs travaux apostoliques : en peu de temps ils purent bâtir des églises à Maria Saal en Carinthie à Liburnia (St-Peter in Holz) et à Undrima (Ste-Marguerite près Knittelfeld). Après plusieurs années d'un labeur incessant et fécond, Modeste mourut à la tâche, et fut enterré dans l'église de Maria-Saal, où les catholiques carinthiens ont encore à présent le bonheur de vénérer ses reliques.

Profondément affligé de cette perte, le duc pria Virgile de faire la visite des missions de ses moines en Carantanie. Une révolte soudaine empêcha l'abbé de Saint-Pierre de se rendre à cette invitation. Les populations païennes de ces contrées, excitées par les grands du pays, crurent voir dans la doctrine des moines étrangers un moyen de les soumettre complètement à la domination franque. Deux fois sous le duc Cheitumar, elles se soulevèrent contre eux, détruisirent les églises et chassèrent les moines. Le zèle de Virgile et de ses religieux n'en fut nullement affaibli. A peine la première révolte fut-elle quelque peu apaisée, que Virgile y envoya le moine Latinus; mais il dut bientôt se retirer devant la sédition. D'autres missionnaires envoyés peu après en furent également repoussés, lorsque, à la mort de Cheitumar, les Carantaniens secouèrent le joug de la domination franque. Pendant plusieurs années, plus un prêtre n'osa paraître dans le pays ; les églises restèrent désertes, les communautés chrétiennes dispersées et privées de tout secours, les travaux d'évangélisation forcément arrêtés.

Pendant cette cruelle épreuve, Virgile s'appliqua avec un plus grand zèle au bien de son diocèse. Former dans son monastère et dans les écoles de ses prieurés un excellent clergé séculier, rehausser la magnificence du culte divin, multiplier le nombre de ses moines, tels furent ses principaux travaux. Cependant il parcourait le diocèse annonçant partout la parole divine, détruisant les restes des superstitions païennes et mettant ordre à la discipline.

Depuis vingt-deux ans déjà, Virgile gouvernait le diocèse de Salzbourg en qualité d'abbé de Saint-Pierre avec la juridiction épiscopale, et il ne pouvait se résigner à se laisser sacrer évêque. Les instances réitérées des évêques bavarois parvinrent enfin à lui faire violence, et le 15 juin 767, il recevait la consécration épiscopale dans l'église de son monastère. La même année

Digitized by Google

il consacra l'église et le monastère d'Otting, dont la communauté fut plus tard transférée à Michaelbeuern, où la règle bénédictine est encore suivie aujourd'hui. Voyant que l'église de Saint-Pierre ne suffisait plus au besoin de la population et au complet développement des pompes liturgiques, Virgile bâtit, à l'aide de ses moines, une nouvelle cathédrale. Le 24 septembre 774, il la consacrait à saint Rupert, dont il fit le même jour l'élévation, ainsi que celle des saints Gislar et Chuniald. Il y transféra le siège épiscopal et y établit un collège de chanoines ; mais en qualité d'abbé de Saint-Pierre il continua de résider au monastère.

Tandis qu'il travaillait ainsi au bien de son diocèse, Virgile ne perdait point de vue les missions de Carantanie. L'occasion de reprendre ses travaux apostoliques se présenta bientôt. Le duc Tassilon de Bavière venait de soumettre de nouveau les Slaves et leur avait imposé le duc Waltunch (772). Tassilon était un ardent catholique et favorisait de tout son pouvoir les travaux des missionnaires. A cet effet il avait fondé en 770, sur les frontières de la Carantanie, le monastère bénédictin de Innichen dans le Pusterthal, et en 777 il en érigeait un second à Kremsmünster. Après avoir pacifié le pays, le duc s'adressa à Virgile et le pria d'y envoyer des missionnaires. Virgile se rendit aussitôt au désir du prince et envoya en Carantanie un nouvel essaim de moines qui devaient y consolider à jamais l'œuvre de l'évangélisation. Sous l'habile direction de Virgile, les moines de Saint-Pierre travaillaient au centre et au sud de la Carantanie, ceux de Saint-Maximilien dans les vallées de la Mur et de l'Enns en Styrie, ceux de Innichen au sud-ouest, ceux de Kremmünster au nord-est, là où les moines de Nieder-Altaich s'étaient déjà consacrés à l'apostolat. L'évangélisation bénédictine consistait surtout dans la fondation de monastères et de prieurés et permettait ainsi de grouper autour d'un centre puissant d'action les populations qui ne tardaient pas à sentir la nécessité ou l'utilité de se rapprocher des missionnaires.

Dans une assemblée des évêques et des abbés de Bavière tenue en 770, à Dingobfing, Virgile établit la première confraternité pour les défunts qui soit mentionnée dans l'histoire. Les membres de cette confraternité prenaient l'engagement d'offrir le saint sacrifice pour l'âme du défunt, s'ils étaient prêtres : les autres de réciter le psautier. Le pieux évêque ne se montra pas moins soucieux de conserver à la postérité les noms des fondateurs et bienfaiteurs de l'église de Salzbourg. Il fit transcrire le « *Livre de vie* », dont la première partie contient les noms des évêques, abbés, abbesses et bienfaiteurs vivants, la seconde ceux des défunts. Chaque jour ce livre était déposé sur l'autel pendant la messe solennelle, et le prêtre qui célébrait le saint Sacrifice devait prier, avec la communauté, pour les vivants et pour les défunts qui y étaient inscrits. Ce livre, encore conservé aujourd'hui aux archives de l'abbaye, est connu des historiens sous le nom de « *Livre de confraternité de Saint-Pierre* ».

Digitized by Google

A la fin de sa carrière, Virgile voulut revoir une fois encore ses fils dispersés sur les divers points de la Carantanie. Les prieurés de Saint-Maximilien, de Zell en Pinzgau, d'Abersee, de Kufstein, d'Au, de Gars, etc., le virent tour à tour prodiguer à leurs pieux habitants ses consolations et ses encouragements, fortifier les fidèles dans la foi et leur donner à tous une dernière bénédiction. Lors de son retour dans sa ville épiscopale, saisi d'émotion à la vue de son cher monastère, Virgile, selon la tradition, se serait écrié: « Voilà le lieu de mon repos, j'y habiterai à jamais. » Le terme de sa carrière approchait : sa dernière fonction solennelle fut l'élévation des corps des saints Gawin et Iduin, moines et disciples de saint Rupert. Le 27 novembre 784, Virgile, après avoir célébré le saint Sacrifice, rendit sa belle âme à Dieu.

Pendant près de quarante ans, il avait dirigé son abbaye et son diocèse avec prospérité, propagé la foi en Styrie, en Carinthie et jusqu'aux frontières de la Hongrie inférieure. La ville de Salzbourg, qu'il avait merveilleusement développée, le choisit pour son patron spécial. Les mérites du saint apôtre ainsi que les nombreux miracles arrivés à son tombeau déterminèrent en 1233 le pape Grégoire IX d'inscrire Virgile au catalogue des saints de l'Église romaine (1).

DÉDICACE DE L'ÉGLISE CISTERCIENNE DE VAL-DIEU. (Diocèse de Liège.)

En 1155, Théodoric de Ladenacken fit don aux moines de l'abbaye Cistercienne d'Eberbach, près de Mayence, d'un endroit appelé Hocht, situé sur la rive gauche de la Meuse près de Maestricht, et dépendant du territoire de Liège. Un nouveau monastère s'y éleva bientôt et prit le nom de Sainte-Agathe. Mais la pauvreté excessive du pays ayant contraint les moines d'émigrer, le duc de Limbourg, Henri III, leur accorda, quelques années après, un terrain inculte du comté de Daelhem ; l'abbaye de Hocht y dut être transférée dès la fin du siècle, et le nouvel emplacement, après avoir reçu d'abord le nom de Sainte-Agathe, quitta bientôt ce titre primitif pour devenir le Val-Dieu, *Godts-Dael.*

Depuis sa fondation jusqu'à la fin du siècle dernier, Val-Dieu joua un rôle important dans l'histoire du pays. Mais son plus grand titre de gloire c'est la charité proverbiale des moines ses habitants, qui, en dépit des incendies et des guerres qui dévastèrent plus d'une fois l'abbaye, faisaient subsister annuellement par leurs aumônes jusqu'à deux mille personnes.

Malgré cela Val-Dieu subit le sort de toutes les maisons religieuses lors de l'approche des armées républicaines. En vain les habitants voulurent-ils

1. Pour le détail des fêtes célébrées en novembre dernier à Salzbourg, à l'occasion du XIe centenaire de saint Virgile, voir le nº de janvier 1885 de la revue allemande *St. Benediktin-Stimmen*, paraissant à l'abbaye d'Emmaus, à Prague.

Digitized by Google

s'opposer à l'acte tyrannique ; le monastère fut mis en vente, les moines s'exilèrent pour échapper à la mort. Il est vrai que le dernier abbé put encore racheter la propriété avec les papiers du nouveau gouvernement ; mais par une imprudence inconcevable, il ne prit aucun souci de garantir la propriété de l'abbaye à ses possesseurs légitimes, et, après sa mort, arrivée en 1812, la famille du défunt se présenta pour entrer en possession du domaine de Val-Dieu.

Une fabrique de draps, un pensionnat furent successivement installés dans les bâtiments de l'abbaye. Puis le silence se fit autour de cette maison de campagne devenue le rendez-vous des touristes et des curieux.

Hélas ! des jours plus néfastes que tous ceux qui avaient précédé devaient se lever pour l'antique monastère. Le 20 mars 1839, commença l'œuvre de vandalisme de la destruction de l'Église. Le sol de l'édifice fut dépavé, les boiseries arrachées ; la tour elle-même devait être vendue ; mais, grâce à la maladresse des ouvriers, elle s'écroula avant le temps, sur les voûtes qu'elle effondra.

Ce dernier coup, qui semblait devoir marquer l'arrêt de mort, fut précisément le signal de la résurrection. Cinq mois après le lugubre événement, le 29 août 1839, l'unique survivant des anciens moines, Dom Bernard, demandait à l'évêque de Liège la permission de revenir au cher monastère où il s'était donné à Dieu un demi-siècle auparavant. Le ciel favorisa ce vœu du pieux religieux. Grâce à la générosité de pieux ecclésiastiques, les ruines de Val-Dieu furent rendues à leur destination sainte, le 22 mai 1840. Bientôt, trois moines de Bornhem, parmi lesquels se trouvait Dom André Beeris, le prieur actuel, vinrent rejoindre l'ancien religieux, qui, après avoir exercé peu de temps la charge de supérieur, mourut le 2 avril 1845.

Depuis cette époque les dignes religieux ont continué courageusement l'œuvre pénible de la restauration. Naturellement, les Pères avaient conçu tout d'abord le généreux projet de relever de ses ruines la magnifique église abbatiale. Dès que les habitants des environs l'eurent appris, ils vinrent d'eux-mêmes s'offrir pour enlever les décombres, et durant six semaines ils se vouèrent sans relâche à cette tâche laborieuse.

Aujourd'hui, après quinze ans d'un travail opiniâtre, l'œuvre est enfin achevée, et, le mardi 21 octobre dernier, l'église de Val-Dieu, rajeunie et parée comme une nouvelle épouse, a reçu des mains de Sa Grandeur Monseigneur Doutreloux, évêque de Liège, le sceau définitif de la consécration.

Ce qui a particulièrement touché dans l'ensemble de ces fêtes liturgiques, c'est l'admirable spontanéité dans les démonstrations des excellentes populations. Les personnages les plus notables de l'endroit s'étaient faits eux-mêmes quêteurs par toute la contrée pour recueillir les fonds nécessaires. Partout la plus entière sympathie, les témoignages de la foi la plus vive.

Durant la cérémonie même de la consécration, le brave maçon qui

Digitized by Google

prêtait au prélat consécrateur le secours de son bras pour les parties matérielles de la fonction, versait des pleurs comme un enfant ; et après, tout heureux il disait aux assistants : « Ce sera un souvenir pour mes enfants, ils ne l'oublieront jamais ! » Sa foi arrachait des larmes à tous les témoins.

A la messe solennelle avec assistance pontificale, qui suivit la consécration, l'honneur de célébrer fut réservé au révérend père Dom Benoît, l'un des moines de la Communauté. Depuis quinze ans ce vénérable religieux consacrait sa vie au pénible métier de collecteur, pour subvenir aux frais d'une restauration, dont l'heureux achèvement, nous n'en doutons pas, sera accueilli avec la plus vive sympathie, par tous ceux qui s'intéressent aux destinées de l'ordre monastique (1).

A PROPOS DES EAUX DE SOLESMES.

A UNE époque où la puissance impie et satanique qui oppresse le monde, s'opiniâtre à faire passer les populations entières comme pactisant avec ses violences brutales et sacrilèges contre les Ordres religieux, il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs de relire ici les passages les plus saillants d'un discours prononcé naguères par la première autorité civile d'une commune de France qui a eu l'honneur insigne d'être, en ce siècle, le foyer de la renaissance monastique, qui a eu aussi hélas ! la douleur de voir expulser de leur chère abbaye les fils de Dom Guéranger (2).

Le dimanche 3 août, le R^me^ Père Dom Couturier, à la demande de monsieur de Léobardy, maire de Solesmes, bénissait solennellement les nouvelles eaux, créées récemment par les soins intelligents de la municipalité. Le Prélat, après avoir adressé à chacun sa part d'éloge, montra que ce nouveau bienfait venait de Dieu et devait exciter la reconnaissance des habitants ; il termina en indiquant le sens des prières qu'il allait prononcer.

Monsieur le Maire, dans sa réponse pleine de la plus exquise délicatesse, releva la part considérable qui revenait aux moines de Solesmes dans la création des nouvelles eaux. Puis, passant en revue les nombreuses améliorations qui se sont opérées dans la commune, il montre que « ces progrès, ces améliorations ont été surtout la conséquence de la restauration de l'abbaye bénédictine par les Révérends Pères Dom Guéranger et Dom Fonteinne.

« Qu'était Solesmes avant 1833, date à jamais mémorable de cette restauration ? Une pauvre petite commune sans moyens de communication,

---

1. Nous nous faisons un devoir d'adresser ici l'expression de notre profonde gratitude au révérend père Dom Robert, de Val-Dieu, qui a bien voulu nous communiquer tous les documents nécessaires pour la rédaction de cette notice.

2. Le 30 janvier de cette année 1885, il y aura déjà dix ans que l'Église vit s'éteindre cette grande lumière.

Digitized by Google

privée d'industrie, dont la population atteignait à peine le chiffre de 400 habitants.

« Qu'est-elle aujourd'hui ? Sous l'influence de l'industrie marbrière, que de concert avec Monsieur Landeau vous avez contribué à y appeler, et sous l'influence aussi du mouvement religieux provoqué par la renaissance de votre Ordre, cette commune a vu sa population plus que doubler, et sa richesse décupler.

« A peine installés à Solesmes, vous n'êtes restés étrangers à aucun progrès matériel et moral. »

L'orateur prouve ensuite qu'en s'associant ainsi aux choses d'intérêt public, les moines de Solesmes n'ont fait que continuer la noble tradition de l'Ordre de Saint-Benoît, « de cet Ordre qui, d'un côté, a produit les plus beaux monuments de l'esprit et de la science, et, de l'autre, a trouvé le temps de défricher l'Europe. » Il avait déjà dit, au commencement de son discours, qu'il est dans la nature des choses que ce grand Ordre religieux « ne puisse toucher à aucune œuvre sans l'agrandir et l'ennoblir. »

S'élevant ensuite à des considérations d'un ordre supérieur, monsieur de Léobardy célèbre la grandeur morale et l'éclat incomparable dont la renaissance du monastère a environné la commune de Solesmes.

En première ligne vient le glorieux restaurateur Dom Guéranger, qui couronna ses œuvres gigantesques, connues de toute la chrétienté, par la création à Solesmes même de ce monastère de Sainte-Cécile, qui, « après avoir été par sa construction une cause de travail et de richesse pour les ouvriers, restera par les prières et les aumônes des nobles Vierges qui le composent, un trésor inépuisable de grâce et de charité pour tous les habitants. »

Dom Pitra, Dom Piolin, Dom Pothier, ne sont pas oubliés dans l'énumération rapide faite par l'orateur.

Un mot au sujet des tristes événements qui ont chassé les moines de leur monastère met fin à ce remarquable discours. Monsieur le Maire proteste que, si son influence eût été moins impuissante et moins restreinte, son action sur les dépositaires de l'autorité plus efficace, les cellules de l'abbaye ne seraient pas aujourd'hui désertes. Après avoir placé au premier rang parmi les biens temporels dont la commune a besoin, la rentrée des moines dans l'abbaye, et rappelé que « la liberté religieuse dans toute son expansion, c'est-à-dire au point de vue du clergé régulier comme à celui du clergé séculier, est la sauvegarde de toutes les autres libertés que le gouvernement a mission de protéger, le noble catholique s'engage avec ses administrés à prier Dieu « pour que ceux qui gouvernent la France s'empressent de rouvrir les portes de l'abbaye, et sauvent ainsi de la mort la commune de Solesmes dont elle est la gloire, l'âme et la vie. »

Digitized by Google

La fête de la Translation de St Benoît, à Saint-Benoît-sur-Loire (France). — Si l'on n'entend plus retentir à Fleury la psalmodie solennelle du jour et de la nuit, si les restes sacrés de saint Benoît attendent encore les légions de moines qui devraient rayonner autour de la châsse vénérée, du moins est-ce un vif sujet de consolation pour nous d'apprendre que le culte traditionnel envers le saint Patriarche devient chaque jour plus populaire parmi les habitants de l'Orléanais. L'an dernier encore, ils se rendaient en foule vers la basilique pour y célébrer dignement la fête de la Translation de saint Benoît, dont les fonctions devaient être rehaussées par la présence et l'assistance pontificale de l'évêque diocésain. On les voit ainsi chaque année accourir, non seulement des villages voisins, mais d'Orléans, de Gien, de Briare, pour attester publiquement leur fidélité aux pieuses traditions de leurs ancêtres.

Il était beau d'entendre ces milliers de fidèles remplissant la basilique et tous ses abords, unir leurs voix pour répéter les antiques modulations des psaumes sacrés et du *Magnificat*. Il était beau de voir ces longues files se déployer sur le parcours des routes pour faire cortège aux reliques sacrées, s'agenouiller et prier sur leur passage. Hélas ! pourquoi faut-il que les moines ne soient plus là en assez grand nombre pour porter eux-mêmes le doux fardeau des ossements de leur Père ?

A la fin des Vêpres, le R. P. Dom Ignace, curé de Saint-Benoît, monta en chaire. Dans un remarquable discours, il montra aux auditeurs l'importance du glorieux événement dont ils étaient venus célébrer l'anniversaire ; il fit voir ensuite comment les moines de Fleury avaient su se montrer dignes de leur trésor, en énumérant les faits principaux de leur apostolat civilisateur.

A l'appui de ses assertions, l'orateur cite le passage suivant de Dom Pitra, que nous nous plaisons à rapporter ici, parce qu'il justifie d'une manière éclatante la place qu'occupa jusqu'à l'âge moderne la fête de la Translation dans la liturgie monastique de l'Europe entière :

« La Translation des précieux ossements de saint Benoît fut un moyen providentiel des plus efficaces pour propager la sainte règle dans les Gaules et en faire le code unique et universel de toutes les associations monastiques [1]. »

A propos de l'apostolat, Dom Ignace a rappelé une vérité qui, de nos jours plus que jamais, a besoin d'être mise en lumière : c'est l'insuffisance des ressources individuelles pour convertir des sociétés. « Pour implanter la foi dans une âme, dit-il, pour y faire germer et grandir les vertus surnaturelles, pour procurer au monde le spectacle de cette chose merveilleuse si bien décrite par saint Paul, et qui s'appelle un chrétien déifié par la grâce, que faut-il ? Un apôtre, un missionnaire offrant à cette âme et par ses actions et par ses paroles un exemplaire vivant des préceptes évangéliques.

1. *Histoire de S. Léger.*

Digitized by Google

« Mais pour faire une société chrétienne, l'action d'un missionnaire isolé ne suffit plus. Il faut des forces réunies, quelque chose d'éminemment collectif comme la société elle-même ; il faut semer par le monde ces petites sociétés qu'on appelle des familles religieuses et dans lesquelles se trouve le modèle accompli de la grande société chrétienne. Telle fut la mission du Patriarche des moines.

L'orateur parcourt ensuite la longue série des gloires de Fleury. Parmi les noms illustres qu'il mentionne, il en est un qui intéresse tout spécialement notre histoire monastique de Belgique : c'est celui de saint Cadroë, qui, après être allé à Fleury pour s'initier à la perfection de la vie monastique, se distingua dans la suite comme abbé de Waulsort par sa sage administration et son éclatante sainteté.

En terminant, le R. Père Dom Ignace rappelle que notre grande lutte à l'heure actuelle doit être dirigée contre les esprits de ténèbres, qui tentent un suprême effort pour détruire l'œuvre du CHRIST, de l'Église et des moines. Dans ce but, il souhaite de voir se raviver de plus en plus le culte traditionnel envers les protecteurs célestes, culte duquel dépend, suivant la célèbre expression de Baronius, le maintien ou la ruine de la grandeur de la France.

Nouvelle Zélande. — Au sud de l'Australie, dans les îles lointaines de la Nouvelle-Zélande, un enfant de St-Benoît, Mgr Luck, évêque d'Auckland, prodigue son dévouement et ses sueurs à la vigne jeune encore confiée à ses soins par le siège apostolique. Au dernier congrès catholique de Lille, le R. Père Tuckwell a donné quelques renseignements intéressants sur l'état de cette mission.

La situation de la Nouvelle-Zélande est toute différente de celle du continent Australien. Les Maoris qui constituent la population primitive, y dominent encore, et c'est vers cette race fort intelligente et d'une beauté remarquable, que se portent principalement les efforts civilisateurs des ouvriers de l'Évangile. Mais, on le conçoit aisément, plus les besoins sont grands, plus les ressources sont exiguës, et les missionnaires doivent s'astreindre à s'associer à la vie pénible des pauvres Maoris, afin de les gagner à JÉSUS-CHRIST.

Au milieu de ces travaux, auxquels il se donne joyeusement et sans partage, Mgr Luck a la douleur de voir se multiplier jusque dans sa lointaine mission les écoles sans Dieu, qui menacent de tout ruiner. Espérons que le ciel viendra en aide à ces vaillants apôtres ; dès maintenant nous pouvons y contribuer par nos aumônes et nos prières.

Le VIIIe centenaire de St Grégoire VII. — Le 25 mai 1885, huit siècles se seront écoulés depuis la mort triomphante de l'immortel Pontife saint Grégoire VII, l'une des gloires les plus pures de l'Église et de

Digitized by Google

l'ordre monastique. En Italie, et surtout à Salerne, où reposent les restes du grand Pape, on se prépare déjà à célébrer dignement ce mémorable centenaire. Un concours a été ouvert pour une œuvre littéraire retraçant la vie et le Pontificat de saint Grégoire VII. L'ouvrage qui aura été couronné, sera offert au Saint Père, en même temps que le produit d'une collecte extraordinaire pour le denier de Saint-Pierre, qui se fera à cette occasion.

Mission de Ceylan (Asie). — Au sud de l'Inde, dans la belle île de Ceylan, des missionnaires dévoués, fils de Saint-Benoît par saint Sylvestre, exercent la charge laborieuse de l'apostolat, répandant, en même temps que la douce lumière de la foi, la vénération et l'amour envers le Patriarche des moines d'Occident.

Cette année, Mgr Pagnani, de l'ordre de St-Benoît, père bien-aimé et chef spirituel de cette chrétienté lointaine, a béni solennellement une nouvelle église, aux proportions majestueuses, et dédiée à saint François Xavier. La façade du sanctuaire est surmontée des statues des saints apôtres Pierre et Paul, de saint Thomas et de saint François Xavier, les évangélisateurs des Indes aux siècles passés, enfin de saint Benoît et de saint Sylvestre, les fondateurs de l'ordre et de la congrégation dont font partie les ouvriers de l'heure actuelle. L'intérieur de l'édifice est décoré avec beaucoup de goût ; l'autel en bois sculpté et décoré de riches dorures, est l'œuvre d'un missionnaire.

Après la bénédiction de l'église et la messe célébrée par Sa Grandeur, le prélat prononça en singalais une courte et éloquente allocution et entonna le *Te Deum*. A l'issue de la cérémonie, le chef de Kadugannawa lut à Mgr Pagnani une touchante adresse, au nom de tous les fidèles de la localité.

A l'occasion de l'inauguration de cette église, Mgr Pagnani a eu la joie de conférer le baptême à dix adultes de Kadugannawa, l'endroit où s'élève le nouveau sanctuaire.

BIBLIOGRAPHIE.

L'Année liturgique. Supplément aux premiers volumes. Paris, Oudin, 1884, 67 pages.

L'éminent continuateur de l'œuvre magistrale de Dom Guéranger vient de publier, dans un petit volume à part, plusieurs notices consacrées aux saints récemment insérés par Léon XIII au Calendrier de l'Église universelle et dont la fête trouve sa place dans l'espace déjà parcouru de l'*Année liturgique*. Ce sont les grandes figures de saint Cyrille d'Alexandrie (9 février), de saint Cyrille de Jérusalem (18 mars), et de saint Justin, martyr (14 avril), que le pieux moine de Solesmes fait passer successivement sous les yeux de ses lecteurs, en y ajoutant deux autres articles qui font défaut

Digitized by Google

dans quelques éditions antérieures. Le premier, qui a pour objet saint Félix de Nole (14 janvier), se trouve pour la première fois dans l'édition de 1875 ; le second consacré à saint Paul de la Croix (28 avril), dont la fête ne date que de 1867, n'a paru qu'en 1876 : au reste, ils semblent trahir l'un et l'autre la plume inspirée du maître défunt.

Nous ne disons rien ici des trois notices nouvelles consacrées aux deux grands docteurs, et à ce philosophe-martyr qui, s'il n'a pas reçu officiellement dans l'Église le même titre, mérite cependant de figurer à côté des plus illustres défenseurs de la vérité. Déjà l'*Univers* nous avait donné une idée de ces fortes pages, en reproduisant, il y a quelques mois, l'admirable passage où l'auteur, à l'occasion de saint Cyrille de Jérusalem, exalte la gloire du baptême chrétien. Les deux autres notices ne sont nullement inférieures ; et il y a un charme particulier, selon nous, à entendre le disciple de Dom Guéranger applaudir au triomphe de ces astres éclatants, que l'illustre abbé avait tant aimés sur cette terre, et que Sa Sainteté Léon XIII, le pontife des savants, comme on l'a nommé, a enfin fixés définitivement au cycle liturgique.

Nous sommes persuadé d'avance que tous ceux qui possèdent l'ouvrage incomparable du grand serviteur de Dieu, Dom Guéranger, ne manqueront pas de le compléter par l'achat de ce fascicule supplémentaire, rempli de doctrine et de piété. Puissions-nous voir bientôt paraître le dernier volume qui mettra le couronnement à l'œuvre entière !

Choralschule, ein Handbuch zur Erlernung des Choralgesanges, bearbeitet von P. Ambrosius Kienle, Benediktiner von Emaus der Beuroner Congregation. — Freiburg im Breisgau, Herder in-8°, 1884.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent au chant grégorien, la publication de cet excellent *Manuel pratique de plain-chant*, qui répond à un véritable besoin de l'heure actuelle. Il a pour auteur l'un des chantres de l'abbaye d'Emmaüs, à Prague, homme des plus compétents en cette matière. Après les admirables travaux de Dom Pothier, auxquels la puissante impulsion de Dom Guéranger ne fit point défaut, et qui établissent sur des bases inattaquables les grands principes d'exécution des Mélodies grégoriennes, Dom Ambroise Kienle, dans son livre presque populaire, nous donne les résultats pratiques de ses expériences et de ses longues études. Son plan est original et hardiment conçu ; mais l'auteur n'avance rien qu'il n'appuye sur la tradition la plus autorisée et des observations pleines de sens et de justesse.

L'ouvrage proprement dit se compose de trois parties. Dans la première, on traite d'une façon magistrale des éléments communs à toutes sortes de chant : le ton, l'intervalle, les notes, la voix et sa formation, la prononciation, etc. Tout y est d'une importance capitale pour n'importe quel genre d'exécution.

Digitized by Google

La seconde partie a pour objet la nature spéciale du plain-chant, ses modes et surtout son rythme. Tout le monde sait maintenant, grâce à Dieu, que le chant grégorien n'est pas soumis à la mesure régulière de la musique moderne; mais la difficulté consiste à rechercher et à trouver pratiquement le secret du rythme qui lui est propre. Les conseils et les indications de Dom Ambroise seront, à notre avis, du plus grand secours pour procurer le rétablissement de cette exécution, qui est au fond l'âme du chant grégorien.

La troisième partie entre davantage dans le détail. Elle traite de la nature et du caractère des différents morceaux de la liturgie, sans omettre la simple récitation qui, de nos jours, a acquis une importance particulière. L'auteur indique les difficultés qui se présentent dans l'exécution de ces diverses compositions, et nous apprend en même temps les moyens d'en triompher. L'étude attentive de ces chapitres donne une idée de l'incomparable beauté, et de l'étonnante richesse de ces mélodies sacrées, qu'une exécution lourde et sans soin a trop souvent transformées en refrains monotones et grossiers. Ici du moins, tout est art, variété, vie et beauté.

Pour mieux faire valoir la justesse de ses principes et de ses appréciations esthétiques, l'auteur a eu recours à un grand nombre d'exemples, reproduits d'après le *Graduel* de Dom Pothier, qu'il regarde à juste titre comme le recueil le plus complet de la tradition primitive. Ajoutons cependant que, même pour ceux qui suivent une autre édition, l'enseignement de Dom Ambroise conserve toute son utilité, et la comparaison même ne fera que mieux comprendre la nature et la valeur des modifications apportées à la suite de la Renaissance à l'œuvre immortelle de saint Grégoire. Enfin, dans un appendice très intéressant, le docte bénédictin retrace à grands traits les phases principales de l'histoire du plain-chant, et conclut par une vue d'ensemble dans laquelle, parlant de l'abondance du cœur, il fait ressortir le mérite intrinsèque et la beauté surnaturelle du plain-chant exécuté comme il l'entend et le pratique depuis des années.

Nous ne saurions croire qu'une œuvre d'un tel mérite et d'une telle importance demeure longtemps sans traducteur; mais dès maintenant nous la recommandons instamment à ceux qui sont à même de comprendre la langue dont s'est servi l'écrivain.

Le petit et le grand Exorde de Citeaux. Soligni-la-Trappe (Orne). Imprimerie de la Grande-Trappe, 1884.

Cette charmante publication, qui vient de nous surprendre, renferme la première traduction éditée jusqu'à ce jour des deux livres admirables légués par le moyen âge sur les commencements du grand Ordre de Citeaux.

Le premier, intitulé *Petit Exorde*, parce qu'en effet il ne se compose que d'une vingtaine de chapitres peu étendus, est l'œuvre de saint Étienne Harding, troisième abbé de Citeaux, ou du moins d'un de ses moines, digne de lui par sa sainteté et sa science des choses de Dieu. C'est le récit naïf

Digitized by Google

et touchant des humbles origines de cet Ordre fameux; on y reconnaît manifestement le langage d'un témoin oculaire et d'un saint, et l'âme éprouve une douce jouissance en se trouvant ainsi initiée aux merveilles intimes de ces temps véritablement héroïques. C'est dans les derniers chapitres de ce premier ouvrage que se trouve insérée la *Charte de charité*, que saint Étienne fit adopter en 1119 par le chapitre général, et qui régit encore actuellement la congrégation de la Grande-Trappe. Ce code admirable a été regardé de tout temps comme une sorte de complément ajouté par l'Esprit-Saint à la règle de Saint-Benoît. « Ce document immortel, dit le R^me^ Père archi-abbé dom Maur Wolter, (*Præcipua Ordinis monastici Elementa*, c, VII, p. 723), explique la véritable constitution de la vie cénobitique avec un tel soin, une telle clarté et une si grande discrétion que l'on doit le considérer comme un des principaux documents de la tradition monastique... On pourrait même dire que les caractères distinctifs de cette législation répondent le mieux à l'idée d'une congrégation bénédictine, telle que l'Église semble se la former de nos jours. »

Mais la plus grande partie du volume que nous analysons, est remplie par le *Grand Exorde*, aux six livres duquel on en a ajouté un septième composé depuis le XVe siècle. Dans ce second ouvrage, nous retrouvons d'abord les admirables commencements de Citeaux, mais le récit revêt plus d'ampleur et est plus riche en détails. Puis, passant à saint Bernard, l'auteur nous transporte à Clairvaux, dont le premier siècle tout entier se déroule devant nos yeux, avec ses abbés, ses évêques, ses cardinaux, ses saints sans nombre; nous sommes témoins des mille merveilles qui caractérisent la vie quotidienne dans une demeure toute rayonnante des splendeurs divines. C'est une lecture des plus attrayantes et en même temps des plus bienfaisantes pour l'âme, que l'histoire intime de tant d'illustres personnages : on y apprend combien est riche et variée cette vie en apparence austère et monotone du cloître monastique, combien elle élève et féconde les âmes.

Ces touchants récits sont attribués généralement à Conrad, allemand d'origine, qui, après de longues années passées à Clairvaux, devint le huitième abbé d'Eberbach, près Mayence, où il mourut en 1221. Son livre a été souvent édité, depuis le XVIIe siècle du moins, et il a surtout été utilisé comme une véritable mine d'or, par nombre d'écrivains ascétiques et mystiques jusqu'à nos jours. Toutefois, nous l'avons déjà dit, une traduction complète n'avait jamais vu le jour, jusqu'à celle que viennent de nous donner les révérends pères Cisterciens de la Grande-Trappe, et qui semble digne sous tous les rapports de l'admirable livre légué par leurs ancêtres. Ce beau volume a été imprimé à la Trappe par les mains habiles des moines; ceux-ci l'ont même orné de quelques gravures et initiales, qui ne manquent pas de cachet : ce qui n'ajoute pas peu au mérite et au charme de leur excellent travail.

Digitized by Google

LE MESSAGER DES FIDÈLES.

1884-85. — N° 12. — 21 Février.

A NOS LECTEURS.

VOILA une année révolue.

Le *Messager* fait aujourd'hui sa douzième tournée ; il va avec confiance frapper à la porte de ses mille abonnés et demander à certains d'entre eux un petit certificat. — Car il n'est plus un inconnu.

Il voudrait bien savoir s'il a satisfait ses chers lecteurs, s'il a trouvé de l'écho dans leurs cœurs, s'il est devenu leur ami.

Beaucoup lui ont ouvert leur porte spontanément; d'autres sur l'invitation d'un tiers; d'autres enfin par complaisance.

Aujourd'hui, avant que de commencer sa seconde année de vie, il désire connaître son *vrai* public, celui dont le cœur bat à l'unisson du sien, celui sur lequel il peut compter, à la vie à la mort.

Car, cher lecteur, sachez-le bien, le *Messager* n'est point chevalier d'industrie; son but, en parcourant le monde, n'est autre que celui du semeur de bon grain. Il n'aspire qu'à trouver çà et là un petit coin de terre où il puisse déposer un germe précieux, puisé dans les greniers de JÉSUS-CHRIST : c'est l'Église qui récoltera.

Encore faut-il savoir où jeter sa semence. C'est pourquoi nous demandons à nos meilleurs amis un petit signe de vie. Il faut que des liens s'établissent, que des relations se forment, là où il y a communauté de principes et de sentiments. Le *Messager* ne pourrait-il devenir un trait-d'union, l'organe d'une œuvre, d'une entreprise sérieuse pour la gloire de Dieu?

D'autre part, abordant une année nouvelle, nous comptons apporter dans la rédaction du *Messager* quelques modifications et améliorations, inséparables de toute entreprise qui vit et se développe.

Nous serions également heureux d'entendre à ce sujet, l'avis des principaux intéressés, avant d'arrêter définitivement notre ligne de conduite pour cette seconde année.

Et quant à nous, humbles ouvriers de la dernière heure, merci à tous les cœurs charitables qui, jusqu'ici, nous ont soutenus et encouragés. Prélats vénérables, prêtres qui êtes nos frères dans

Digitized by Google

l'apostolat, vaillants champions de la presse, laïques au cœur noble et ardent, tous enfin nous vous remercions : vos lettres sont là, dans nos archives, témoignages précieux de l'entente et de la sympathie qui, dès ses humbles débuts, exista toujours entre vous et votre *Messager*.

CHRONIQUE LITURGIQUE.

22 Février. — Premier dimanche de Carême.

CE jour est l'un des plus solennels de toute l'année liturgique, bien qu'aucune pompe extérieure ne le distingue aujourd'hui des autres dimanches dans la plupart des églises.

A l'office de la nuit, l'Église suspend la lecture du livre de la Genèse pour nous faire entendre les graves avertissements de l'Apôtre, nous exhortant à ne point recevoir en vain la grâce de Dieu durant ces jours de miséricorde et de salut, et nous enseignant le secret de cette sainte tristesse, inspirée par l'esprit de pénitence, qui doit nous rouvrir les portes du paradis.

A la messe, la station a lieu à St-Jean-de-Latran, l'église mère et maîtresse de toutes les autres, qui doit nous voir de nouveau réunis le jeudi saint pour la réconciliation des pénitents, et le samedi saint pour le baptême de nos catéchumènes : deux fins vers lesquelles converge toute l'économie de l'antique liturgie durant ce saint temps.

L'évangile nous rapporte le fait important de la vie du Seigneur, auquel nous devons nous unir durant ces quarante jours ; son jeûne dans le désert de la Quarantaine, et la triple victoire qu'il remporta sur l'esprit tentateur.

Les autres parties de la messe sont toutes empruntées au psaume XC. L'âme à qui Dieu a daigné accorder l'intelligence du langage de l'Église, éprouve une consolation intime et ineffable à entendre répéter à chaque instant ces accents de confiance en la protection divine, par lesquels chaque soir les ministres du sanctuaire éloignent les embûches des ennemis du salut.

C'est en effet un des caractères propres au temps où nous entrons et un des points qui le distinguent du temps de l'Avent. Durant le Carême, il est vrai, l'Église accentue davantage l'esprit de pénitence ; mais, tandis que pendant l'Avent, elle semblait lutter seule dans une pénible attente, aujourd'hui elle se sent forte parce que JÉSUS prie et souffre avec elle ; des milliers d'Anges s'approchent d'elle et la servent, comme ils firent jadis

Digitized by Google

auprès du Seigneur dans le désert. Entrons dans ces sentiments; sachons sucer « le miel de la pierre », recueillir « l'huile du rocher », si dur en apparence, de la mortification et de la pénitence dont le Rédempteur nous donne l'exemple en ce jour.

24 Février. — Fête de saint Mathias, Apôtre.

Le Roi-Prophète assistant déjà en esprit à la trahison de Judas, avait en même temps prédit qu'un autre recevrait la dignité suprême de l'apôtre prévaricateur. C'est en Mathias que cette prophétie se trouva réalisée. Son élection, pleine des plus mystérieux enseignements, est le premier acte solennel où s'exerce publiquement l'autorité suprême de Pierre, avant même le jour sacré de la Pentecôte, afin que l'Esprit-Saint arrivant pût se reposer avec sa plénitude sur le duodénaire reconstitué. Un intérêt tout particulier s'attache à la personne, d'ailleurs si peu connue, du saint disciple en faveur duquel il plut à Dieu d'opérer cette substitution. Suivant la remarque d'un pieux et éminent écrivain ascétique de nos jours, on ne saurait douter que Mathias, dans le secret de ses longs et pénibles travaux, eut toujours devant les yeux la faute de celui qu'il remplaça, pour en faire oublier au divin Maître la cruelle amertume. Aussi n'est-ce pas sans raison que l'Église a fait choix pour l'évangile de cette fête, du passage où Notre Seigneur remercie son Père d'avoir révélé de préférence ses secrets aux petits, et nous enseigne qu'il est lui-même doux et humble de cœur.

25, 27 et 28 Février. — Les Quatre-Temps du Carême.

Le jeûne des Quatre-Temps du printemps primitivement attaché à la première semaine de Mars, fait constamment partie, depuis saint Grégoire VII, de l'office de la première semaine du Carême. Comme la rigueur du jeûne quadragésimal dépassait celle de tous les autres temps de pénitence, les Quatre-Temps du Carême ont souvent passé pour ainsi dire inaperçus, de telle sorte que parfois on ne comptait que Trois-Temps de l'année, en omettant ceux du printemps qui n'apportaient par eux-mêmes aucun surcroît de jeûne ou d'abstinence.

Nous voudrions pouvoir entrer dans quelques détails sur la composition des Messes de ces jours, qui comptent parmi les plus belles de tout le recueil liturgique; mais les bornes qui nous sont imposées ne nous le permettent point. Disons du moins qu'on remarque dans l'ensemble des pièces diverses qui les constituent une harmonie admirable entre les sentiments de pénitence qui dominent toute cette période, et l'exaltation des sublimes prérogatives des ministres de Dieu, qui reçoivent samedi les Ordres de la hiérarchie sacrée.

1er Mars.—Second dimanche de Carême *(Reminiscere).*

Dans l'antiquité, comme la Messe du samedi, commencée vers le soir, se

Digitized by Google

prolongeait jusque bien avant dans la nuit du dimanche à cause des Ordinations, ce jour n'eut pas de Messe propre.

Ce fut seulement à une époque relativement récente qu'on lui en assigna une, dont presque toutes les parties sont empruntées à la Messe du mercredi précédent, tandis que l'évangile est resté le même que celui d'hier. Il nous retrace d'une façon émouvante, sous le récit de la transfiguration du Sauveur, la sublimité de l'état nouveau auquel se sont vu élever les lévites de la veille par l'imposition des mains de l'évêque.

De son côté, l'Apôtre dans l'épitre leur enseigne par son exemple comment ils doivent désormais travailler à répandre parmi les fidèles cette haute idée de la sainteté à laquelle tout chrétien se trouve appelé par le fait même de son baptême

8 Mars. — Troisième dimanche de Carême *(Oculi).*

Le nom de ce dimanche était fort populaire au moyen âge; on le donnait même, semble-t-il, comme nom au baptême. Dans l'antiquité on l'appelait le *Dimanche des Scrutins*, à cause des examens préparatoires au baptême qui commençaient dès aujourd'hui à Rome et en plusieurs autres églises. Il est important de se rappeler cette circonstance pour saisir la portée des diverses parties de l'office du jour. La station a lieu dans la vénérable basilique de St-Laurent-hors-les-Murs. C'est là, près du gril sacré et des cendres augustes du grand lévite de la Ville sainte, que nos catéchumènes se réunissaient pour apprendre ce que c'est que s'offrir au Ciel comme victime d'agréable odeur, afin de devenir véritablement lumière dans le Seigneur.

9 Mars. — Lundi. — Sainte Françoise Romaine, Veuve.

Gloire de la cité illustre dont le nom est pour jamais associé au sien, type accompli de l'épouse, de la mère, de la veuve chrétienne, Françoise est encore d'une façon spéciale le modèle et la protectrice des âmes qui, ne pouvant rompre entièrement les liens qui les retiennent dans le monde, s'efforcent néanmoins de s'assurer des relations intimes et salutaires avec ceux qui, plus heureux, servent déjà le Seigneur dans la bénie solitude du cloître.

Dès l'âge de onze ans, Françoise se proposait de consacrer à Dieu sa virginité en entrant dans un monastère; mais le Ciel qui la destinait à servir d'abord de modèle aux femmes chrétiennes de son temps, lui inspira le courage de se soumettre humblement au désir de ses parents, en acceptant comme époux un jeune homme d'une des plus riches et des plus nobles familles de Rome.

Dans ce nouvel état, la jeune et pieuse dame sut concilier admirablement ses devoirs d'épouse avec ses obligations de chrétienne. Tout le temps qui lui restait après l'accomplissement des soins matériels, elle le consacrait à la prière et au soulagement des pauvres. En même temps, elle s'efforçait par

Digitized by Google

son exemple d'opposer une digue au torrent funeste du luxe et du plaisir qui envahissait dès lors la noblesse. Ce fut ainsi qu'elle parvint à réunir autour d'elle plusieurs âmes d'élite, qui formèrent le noyau du nouvel institut des Oblates de Torre de Specchi, sous la règle de Saint-Benoît.

Elle ne put point cependant se joindre de suite à ses filles. Victime choisie par Dieu pour expier les crimes de son temps, elle dut longtemps souffrir au milieu du monde, soit de la part des hommes, soit du côté de l'enfer dont elle avait continuellement à supporter les plus effroyables assauts. Aussi le Ciel se plut à récompenser sa servante par les dons les plus extraordinaires, et particulièrement par la vue et la familiarité de son ange gardien.

Après la mort de son époux qu'elle avait servi jusqu'à la fin avec l'amour de la plus tendre des mères, elle put enfin se retirer près de ses filles. Elle s'y présenta pieds nus, la corde au cou et prosternée la face contre terre, réclamant par ses larmes la faveur d'être admise dans la maison qu'elle-même avait fondée. A dater de ce jour, on vit la patricienne d'autrefois parcourir les rues, tantôt portant sur ses épaules le bois qu'elle était allé recueillir pour ses pauvres, tantôt conduisant un âne chargé de provisions. A ces actes extérieurs de charité, elle unissait les qualités éminentes que requiert la conduite des âmes dans les voies de la perfection. C'est ainsi qu'elle a su imprimer à la maison de Torre de Specchi ce caractère de discrétion, de piété et de charité, dont le parfum embaume encore après trois siècles la ville de Rome et l'Ordre entier de Saint-Benoît.

12 Mars. — Jeudi. — **Fête de saint Grégoire-le-Grand,** Pape, Confesseur et Docteur de l'Église.

A l'humble fondatrice des Oblates succède sur le cycle la sublime figure de l'immortel Grégoire. Renonçant à toutes les dignités terrestres qui commençaient à s'accumuler sur sa tête, le fils du noble sénateur Gordien choisit en partage la coule de moine dans le monastère qu'il avait bâti sur le mont Cœlius en l'honneur de saint André. Bientôt abbé, puis diacre, cardinal, il fut envoyé comme légat à Constantinople par le pape Pélage. Encore qu'il trouvât moyen, au milieu même des embarras de sa nouvelle situation, de s'adonner à la suave contemplation des mystères de l'Écriture, il ne laissait pas de soupirer par d'amers regrets vers le port tranquille de la solitude monastique. Ces regrets augmentèrent encore, lorsqu'après la mort de Pélage, il se vit en butte aux importunités des Romains qui voulaient le choisir pour leur Pontife. En vain, sous un déguisement étranger voulut-il chercher un abri dans le secret d'une caverne solitaire : une colonne de feu dévoila sa retraite, et Grégoire fut contraint de s'asseoir sur la chaire apostolique.

Au faîte des honneurs, l'ancien moine conserva le plus tendre amour pour les pauvres. Il les invitait chaque jour à son repas, et les servait lui-même.

Digitized by Google

Or, il arriva un jour qu'un ange, ou plutôt le Seigneur des anges, s'adjoignit comme treizième convive aux autres invités du palais pontifical.

Tant de sollicitude pour les moindres intérêts de son troupeau ne faisait pas perdre de vue à Grégoire la charge immense de l'Église universelle qui pesait sur ses épaules. Avec une vigueur toute apostolique, nous le voyons réprimer l'audace des oppresseurs et des superbes, diriger les pontifes des églises particulières, veiller au moyen de l'immunité monastique, poser par de sages règlements les fondements de la législation qui régira l'Église et l'Europe durant toute la suite du moyen âge. C'est ainsi que Grégoire justifiait par ses actes le titre glorieux de « Serviteur des serviteurs de Dieu », que son humilité avait opposé à l'audacieuse arrogance du patriarche de Constantinople.

Un pays en particulier attira l'attention du vigilant Pontife; chacun sait comment Grégoire ayant vu un jour sur le Forum les jeunes Angles vendus comme esclaves, conçut la noble ambition d'en faire des anges, et comment, devenu pape, il envoya au-delà des mers cette légion de moines, qui, sous la conduite d'Augustin, alla convertir l'Angleterre : depuis ce jour Grégoire a reçu à juste titre le glorieux surnom d'Apôtre de l'Angleterre.

Nous n'avons pas encore mentionné les deux plus grands titres de gloire du grand Pontife aux yeux de la postérité. Il nous suffira de dire que Grégoire est le véritable restaurateur du chant sacré, on pourrait même dire de la liturgie entière ; que ses incomparables écrits sur les mystères de l'Écriture lui ont mérité de figurer parmi les quatre grands docteurs de l'Église latine, et, par leur simplicité pleine de profondeur et d'onction, firent les délices de toutes les générations durant près de dix siècles. Daigne l'illustre Pontife, lumière et gloire de l'Église, ne pas délaisser dans les périls de cette dernière heure ceux qu'il a enrichis et instruits de ses précieux enseignements !

13 Mars. — Vendredi de la 3e semaine de Carême.

A l'office de la nuit, l'homélie sur l'évangile débute par ces paroles de saint Augustin : « Voici enfin les mystères qui commencent. » Dès aujourd'hui en effet la marche des événements semble se hâter vers le dénouement solennel, et après la journée d'hier, qui marque le milieu du Carême, un nouvel ordre commence, pour ainsi dire, dans l'économie de la liturgie de ce saint Temps. L'évangile sera pris chaque jour dans saint Jean, le plus divin des écrivains sacrés, à l'exception de quelques offices composés à une époque plus récente.

15 Mars. — Quatrième dimanche de Carême.

Ce dimanche, appelé communément *Lætare*, du premier mot de l'Introït, est empreint d'un caractère de joie et d'allégresse qui contraste avec l'aspect sévère du saint Temps que nous traversons. Par une con-

Digitized by Google

descendance toute maternelle, la sainte Église veut par là nous donner l'occasion de respirer un peu au milieu de la carrière, afin de reprendre avec plus de courage les saintes rigueurs des dernières semaines.

A la Messe, la station a lieu dans la basilique de Sainte-Croix en Jérusalem, qui représente la Ville sainte dans le symbolisme de la liturgie sacrée. Toutes les parties de l'office relèvent la gloire, la liberté et le bonheur de cette cité, figure de l'Église, où nos catéchumènes désirent ardemment leur admission par le saint baptême. L'évangile plein de mystères, qui retrace la scène de la multiplication des pains sur la montagne de Tibériade, a fait donner également à ce dimanche le nom de *Dimanche des cinq pains.*

Pour manifester extérieurement les sentiments qui lui ont inspiré cet heureux choix, l'Église supprime en ce jour une partie des rites sévères propres à ce saint Temps. C'est ainsi que le son joyeux des orgues retentit librement sous les voûtes sacrées du temple, que les ministres de l'autel reprennent leurs vêtements ordinaires, usant même, s'il est possible, de la couleur rose de préférence à la couleur violette.

Cette dernière particularité semble tirer son origine de la touchante cérémonie de la bénédiction de la *Rose d'or*, qui se fait chaque année à Rome, en ce jour, depuis le temps de saint Léon IX. Allusion pleine de poésie à la saison printanière où nous entrons, cet usage vénérable a pour but de symboliser par avance le rajeunissement et la beauté de la créature renouvelée dans son Chef au jour triomphant de la Résurrection.

17 Mars. — Mardi. — **Fête de sainte Gertrude de Nivelles,** Vierge et Abbesse.

Le culte de cette sainte Abbesse a quelque peu souffert, depuis qu'il a été en quelque sorte éclipsé par celui de sa grande homonyme saxonne du XIIIe siècle. Nous ne devons pas cependant oublier que jusqu'au XVIe siècle, le nom de Gertrude de Nivelles fut extrêmement populaire non seulement dans les provinces qui constituent la Belgique actuelle, mais jusqu'aux rivages de la Gaule et aux extrémités de la Germanie. On nous permettra donc de dire un mot de cette gloire de l'ordre monastique du VIIe siècle dans notre patrie.

Gertrude était fille du bienheureux Pépin de Landen, souche de la glorieuse lignée qui devait donner à l'Église et à la Gaule Pépin le Bref et Charlemagne. Arrivée à l'âge où elle devait prendre un parti, elle refusa résolument toutes les propositions qui lui furent faites. Lorsque enfin son illustre père lui eut montré avec tous ses charmes le jeune prince qu'il lui destinait : « Je ne veux ni de lui, ni d'aucun époux terrestre, répondit la jeune vierge, le Seigneur CHRIST a ravi tout l'amour de mon cœur. »

Digitized by Google

Quelque temps après, la bienheureuse Itta, sa mère, lui coupa elle-même les cheveux en forme de couronne ; le saint évêque Amand vint ensuite lui imposer le voile sacré, et dès lors Gertrude prit en main la direction du nouveau monastère de Nivelles.

Durant tout le reste de sa vie, elle nous apparaît à côté de toutes les grandes fondations qui surgissent partout à cette époque sur le sol de la Belgique ; les liens de la plus suave amitié l'unissent à ces saints missionnaires qu'elle a fait venir d'Irlande pour établir la vie monastique dans son pays, diriger les hospices qu'elle a bâtis pour les malades et les pauvres, et aussi pour lui apprendre, ainsi qu'à ses sœurs, les mystères cachés de l'Écriture. Car, de même que toutes les âmes appelées à vivre dans un certain degré d'intimité avec Dieu, Gertrude fait ses délices de l'étude des livres saints. Elle les relit tout le jour ; elle les relit durant les longues veilles de la nuit, si bien qu'elle peut confier à sa mémoire presque tous les versets de la loi divine, et en dévoile admirablement les difficultés aux nombreux auditeurs avides de la consulter. Elle ne croit pas trop faire en envoyant exprès des messagers à Rome pour lui rapporter des exemplaires complets des volumes sacrés.

Un si grand amour de la parole divine est récompensé par les dons les plus extraordinaires. Un jour, entre autres, tandis que la vierge priait devant l'autel, on vit un globe de feu descendre sur sa tête et s'y reposer quelque temps, comme il était arrivé au glorieux thaumaturge Martin.

Cependant Gertrude, quoique peu avancée en âge, entendit de loin l'appel de son Époux ; alors hâtant davantage encore sa marche vers la patrie, on la vit tourmenter par un plus rude cilice ses membres déjà exténués : elle avait résolu de ne point connaître de repos, que là-haut, dans le royaume du Père céleste.

La veille de sa mort, elle appela un des Frères attachés au service du monastère, et l'envoya à Fosses pour demander à saint Ultan quand viendrait pour elle l'heure de la délivrance. Le saint moine irlandais répondit : « Demain la servante de Dieu quittera la prison de son corps ; dis-lui de ne rien craindre, mais de s'en aller toute joyeuse ; car voici saint Patrice entouré d'une foule d'anges et de bienheureux qui s'apprêtent à la recevoir.

Le lendemain, en effet, l'élue de Dieu, munie du corps sacré et du sang précieux du CHRIST, remit son esprit entre les mains du Seigneur, rendant grâce à son Créateur de l'avoir appelée à lui avant que le plus léger souffle de la corruption eût terni la beauté de son âme.

18 Mars. — Mercredi de la quatrième semaine de Carême.

Ce jour était célèbre dans la primitive Église sous le nom de *Férie du grand Scrutin.* Aujourd'hui en effet avait lieu à Rome le plus solen-

Digitized by Google

nel des examens préparatoires, à la suite desquels on décidait l'admission des catéchumènes à la grâce du saint Baptême. Dom Guéranger, dans son *Année liturgique*, nous fait assister à ces scènes grandioses et instructives de l'antique discipline. Au reste, la liturgie actuelle a conservé dans l'office des traces manifestes qui attestent la solennité spéciale de cette journée pour les chrétiens des premiers siècles. On lit deux épîtres à la Messe, comme au mercredi des Quatre-Temps, l'évangile tiré de saint Jean, nous expose le récit ravissant de la guérison de l'Aveuglé-né, figure de l'illumination prochaine de nos catéchumènes. Enfin c'est dans la basilique de la Voie Ostienne, près du glorieux tombeau de l'Apôtre des Gentils, que la station réunit les nouvelles recrues de l'Église. De nos jours encore, la foule des pieux romains continue à s'acheminer en ce jour vers la Basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, en souvenir des saintes traditions du passé.

19 Mars. — Jeudi. — **Saint Joseph,** Confesseur. — Époux de la bienheureuse Vierge Marie.

Saluons avec allégresse la nouvelle solennité qui depuis ces derniers temps brille d'un si vif éclat au cycle sacré. La fête de saint Joseph nous rappelle tout un mouvement d'idées manifestement inspiré par l'Esprit-Saint, analogue à celui qui a suscité de nos jours le culte liturgique envers le Cœur Sacré du Sauveur, ainsi que tant de formes diverses de la piété moderne envers l'auguste Sacrement et la bienheureuse Vierge.

Les Pères et les Docteurs des premiers siècles, préoccupés des grandes questions dogmatiques qu'ils avaient reçu la mission de défendre et de mettre en lumière, semblèrent laisser dans l'obscurité la figure du saint époux de la Vierge, dont le rôle n'offrait pas si expressément le caractère d'une mission officielle, telle que celle du saint Précurseur ou des Apôtres. Mais lorsque les générations furent à même de contempler dans toute sa plénitude le plan de Dieu dans l'économie de la Rédemption, l'Esprit vivificateur inspira aux âmes chrétiennes un pieux intérêt pour tous les détails même privés de cet ensemble si riche; l'amour et la foi pénétrèrent par une sainte curiosité dans l'intérieur de la famille de Nazareth; on reconnut la portée des paroles du saint Évangile ayant trait aux grandeurs du père nourricier du Verbe fait chair. Ce fut au XVe siècle, par la pieuse initiative du prédicateur de l'Italie, saint Bernardin de Sienne, et du fameux chancelier Gerson, que la renommée et la gloire de saint Joseph commencèrent à briller d'un plus vif éclat à la face de l'univers.

Dès lors, le culte du saint Patriarche va toujours en croissant. Saint François de Sales, le pieux Olier et d'autres célèbrent ses privilèges dans des écrits pleins d'onction. L'ordre du Carmel se fait le propagateur infatigable de cette dévotion. Urbain VIII, au dix-septième siècle, range parmi les fêtes de précepte la fête du dix-neuf Mars, établie d'abord par Sixte IV

Digitized by Google

comme simplement facultative et du rite simple, et élevée depuis au rite double par Innocent VIII. Les grandes gloires de la chaire française au XVIIe siècle consacrent leur génie à louer ses prérogatives, Clément XI préside lui-même à la composition de son Office, et Benoît XIV ajoute son nom dans les litanies à la suite de celui du saint Précurseur.

Enfin chacun sait quelle extension inouïe la dévotion envers saint Joseph a prise de nos jours. Aussi voyons-nous cette tendre confiance récompensée par des miracles journaliers. Daigne le saint Patriarche continuer à l'Église sa protection, si nécessaire en nos tristes temps! Qu'il se souvienne de l'acte solennel par lequel Pie IX de sainte mémoire l'a proclamé Patron de l'Église universelle, élevant en même temps sa fête au rang des solennités de premier ordre.

SAINT BENOIT ET LE DÉMON DE L'ENVIE.

JÉSUS Notre-Seigneur veille sur ses disciples avec un amour de Père ; n'a-t-il pas dit que si l'on a la foi, on prendra en mains des serpents sans en être mordu, on boira le venin mortel sans en souffrir ?

Qu'en sera-t-il donc de ces vases d'élection choisis de Dieu pour opérer sur terre ses plus grandes merveilles ? Les abandonnera-t-il, simples et sans malice, à Satan et à ses suppôts ?

Alors, il n'y aurait plus de Providence.

***

Benoît, nous l'avons vu, avait échappé à un premier poison : celui-là, la haine aveugle du vice réprimé l'avait versé dans sa coupe.

Aujourd'hui, c'est l'envie qui entre en scène.

Et cette envie, exécrable entre toutes, l'envie de Judas l'apostat, d'un prêtre infâme, traître à ses devoirs sacrés !

Ciel ! que verrons-nous encore !

Déjà ces lieux bénis, fournaise ardente d'amour de Dieu et d'héroïques vertus, regorgeaient d'âmes d'élite fuyant la vie du siècle pour prendre le joug léger du Christ, avec Benoît pour guide.

Hélas ! telle est la loi fatale du cœur humain : l'envie se mêle à tout. Combien n'en est-il pas, se sentant impuissants à opérer les œuvres du prochain, qui cherchent à ruiner l'action d'un homme qui a pu davantage parce qu'il a plus aimé ?

Digitized by Google

Un prêtre du voisinage, Florent, c'était son nom, voyait de mauvais œil grandir l'influence de Benoît. Ces foules de séculiers, pèlerins du désert où vivait le saint, l'offusquaient ; il mit tout en œuvre pour les écarter.

Mais qu'y faire ?

Lui-même il voulait être centre, être aimant attracteur, comme Benoît, plus que lui. — Mais, en vain !

Il n'en menait point la vie sainte ; au contraire, de plus en plus enflammé, il s'écartait sans cesse du vrai sentier de la vertu.

Et le nom de Benoît croissait, tandis que le sien s'éclipsait.

***

Un jour, n'y tenant plus, et quelque démon l'y poussant, il envoie au saint moine un pain empoisonné, sous forme d'eulogie. Benoît accepta le présent et rendit grâces ; mais Dieu lui fit connaître le danger

A l'heure de son repas, de la forêt voisine, un corbeau venait chaque jour recevoir de sa main une maigre pitance.

Il vint donc. Et Benoît aussitôt de lui jeter le pain de mort disant :« Tiens, je te le commande au nom du Seigneur JÉSUS-CHRIST, prends ce pain, emporte-le, et va le jeter dans un lieu tel qu'aucun homme ne puisse mettre la main dessus. »

La pauvre bête ouvre un large bec, étend les ailes, se met à sautiller, à voleter tout autour du pain, en coassant bien gentiment; comme si elle eût voulu dire : oui, je le veux mais je ne puis !

Mais le saint insistait, commandait toujours. — Prends, prends sans crainte ; va le jeter, le perdre à jamais !

Enfin, l'animal s'enhardit, mord, soulève son fardeau perfide, et s'éloigne à tire d'ailes.

Trois heures après, il revient, et reçoit sa ration convenue, des mains de l'homme de Dieu.

Mais le père vénérable, témoin des sentiments horribles de cet homme pervers, en pleura de douleur pour lui.

***

Hélas, ce n'est pas tout!

Lecteur, voile ta face, et apprends où peut conduire l'envie !

Ne pouvant rien contre le corps de son saint ennemi, Florent, vrai démon, résolut de s'attaquer aux âmes de ses fils.

Voilà qu'un jour il introduit dans le jardin du cloître, des filles de mauvaise vie.

Digitized by Google

Benoît les voit de sa cellule.

Oh ! alors c'en est fait ; la mesure est comble. Laissera-t-il périr les âmes si tendres de ses chers enfants, ces âmes formées à la vertu au prix de tant de labeurs ?

Livrera-t-il à l'enfer le dépôt précieux que Dieu lui a confié ?

Non, non ! — Benoît se venge en saint.

Il cède à l'envie, secoue la poussière de ses sandales et cherche un autre abri. — Car lui seul, il le sait, il est en butte à la haine ; l'orage s'apaisera à son départ.

Il met ordre à ses monastères, leur donne de dignes chefs, augmente le nombre de leurs moines, — et part, à la garde de Dieu, suivi de quelques-uns de ses fils.

Mais, écoutez ; la main de Dieu est là.

Florent, du haut de son balcon, voyait s'éloigner Benoît, savourait son triomphe.

Soudain, le balcon s'affaisse, et écrase le monstre sous ses décombres !

***

Ce n'est pas tout. — Apprenez à connaître Benoît jusqu'au bout.

Maur aussitôt s'empresse d'aller prévenir son père : il n'était distant que de dix milles.

— Reviens, s'écrie-t-il, ô mon Père, reviens ! ce prêtre est mort, ton ennemi a péri !

A ces mots, Benoît fondit en larmes ; et pourquoi ? — Saint Grégoire n'en connaît, au juste, le motif. Ce fut, dit-il, ou bien à la pensée du malheur qui frappait son ennemi, ou bien encore parce que Maur, son disciple, ne dissimulait point sa joie.

Toujours est-il que Maur dut expier sa faute ; Benoît lui infligea une pénitence, parce qu'en apportant une si lamentable nouvelle il osait se livrer à la joie.

Digitized by Google

L'ÉVANGILE DANS LA LITURGIE. (SUITE.)

LE DIACRE. (SUITE.)

EN annonçant le texte de l'évangile suivant la formule que nous avons exposée dernièrement, le diacre fait le signe de la croix sur les premières paroles de l'extrait, et non pas sur les mots « *in illo tempore*, en ce temps-là » qui ne sont qu'une formule d'introduction. Cette cérémonie que nous avons déjà mentionnée en passant, est trop expressive pour que nous n'appellions pas sur elle l'attention du lecteur. Le signe de la croix du diacre sur le livre des évangiles n'est pas une bénédiction du livre ou du texte, *benedictio libri vel textus*, c'est une marque *(signatio)* à la fois explicative et commémorative, une exégèse symbolique et sensible comme si le ministre disait : « Voici le livre du crucifié (1). » Nous retrouvons le même caractère dans les signes de croix que les prêtres font après la consécration sur le corps et le sang du Sauveur. Ces signes sont, eux aussi, un hommage rendu au CHRIST, une profession de notre foi, une explication pleine de profondeur des mystères sacrés qui contiennent et manifestent le Verbe incarné. Et si nous rapprochons ces deux symbolismes, nous dirons avec ces célèbres moines d'Espagne dont les splendides écrits sont tout empreints de l'esprit d'Augustin : Le corps du CHRIST que nous mangeons est l'évangile vivant. C'est pourquoi lorsque nous lisons ou entendons l'évangile nous sommes comme des fils assis autour d'une même table dans un repas commun, et nous mangeons le pain céleste (2).

Après que le signe de la croix a été fait sur le livre, le diacre et tous les auditeurs avec lui se signent eux-mêmes sur le front, la bouche et la poitrine, pour marquer que la parole vivifiante du Verbe crucifié vient prendre possession des organes de nos pensées et de nos actions, et les marquer de son sceau, afin de faire de nous des disciples du Crucifié formés à la ressemblance de leur Maître et prêts à porter leur croix à sa suite. C'est dans ce sens que l'Apôtre a dit : « Nous prêchons le CHRIST crucifié (I Cor. 1, 23). Rappelons ici le crucifix qu'autrefois on tenait devant le diacre pendant le chant de l'évangile; et surtout le signe de la croix que les fidèles ont coutume de faire sur eux-mêmes au commencement des cantiques « *Benedictus* » et « *Magnificat* ». Les dominicains, outre les trois croix sur le front, la bouche et la poitrine, font encore un grand signe de croix « du front à la poitrine » qu'ils répètent à la fin de l'évangile. Ce dernier usage, à savoir de faire un second signe de croix après la lecture ou le chant du texte sacré était jadis général, conformément à la prescription du second

1. Je. Beleth. P. L. 202, 48. — 2. Etherius et Beatus epist. ad Elp. 1. 1, c. 87. P. L. 99, 947.

Digitized by Google

« Ordre romain (1) », où il est dit : « Après la lecture de l'évangile, le peuple se signera aussitôt d'un second signe de croix. » Remi d'Auxerre, qui cite ces paroles de l'ancien cérémonial romain, ajoute ce commentaire : Les fidèles feront un second signe de croix afin que « les vérités salutaires qu'ils ont recueillies de la parole divine restent marquées et gardées par le signe de la croix, de peur que la malice de Satan ne parvienne à les faire sortir de leurs esprits (2). » Jean Beleth témoigne du même usage au XIIe siècle (3).

6. Après le chant du diacre annonçant l'évangile, les fidèles répondent par la courte doxologie : « *Gloria tibi, Domine.* Gloire à vous, Seigneur. » Cette formule, de même que celles qui sont prononcées par le prêtre et l'acolyte après l'évangile, est d'origine relativement plus récente, et se trouve être plus ou moins modifiée d'après les époques et les pays. Dans l'ancienne liturgie espagnole, aussitôt que le diacre prenait l'évangéliaire de l'autel, le peuple acclamait le livre sacré lui-même par ce cri : « *Laus tibi, Domine* JESU CHRISTE, Gloire à vous, Seigneur JÉSUS-CHRIST (4). »

Tandis que la doxologie : Gloire à vous, Seigneur, retentit encore, le diacre reçoit de la main de ses assistants l'encensoir et encense le livre des évangiles, en faisant une profonde inclination avant et après l'encensement (5). Quelques considérations suffiront pour initier le lecteur à l'intelligence de ce rite. L'encens, nous l'avons exposé plus haut, est un baume végétal de haut prix, qui, dissout au contact du feu, monte au ciel en fumée odoriférante. Dans le Saint du temple de Jérusalem, le lecteur s'en souvient, l'autel d'or de l'encens se trouvait « devant le Seigneur (6) », et envoyait à travers les fentes du voile ses nuages de parfums jusqu'à l'arche d'alliance et jusqu'aux pieds de la majesté divine qui trônait au-dessus d'elle. En dehors de cela l'encens était encore fréquemment employé dans des rites expressifs. Les saints rois mages, pour honorer la divinité du Sauveur nouveau-né, lui offrirent, agenouillés dans la poussière, le don précieux de leur baume embrasé, dont les nuages étincelants de blancheur, semblables aux nuages de feu et de lumière du Sinaï, environnèrent le trône virginal du Seigneur. A partir du IVe siècle pour le moins, la sainte Église adopta la cérémonie de l'encensement. L'huile végétale spiritualisée au brasier de l'encensoir, devient dans la liturgie le parfum avec lequel elle embaume tous les symboles et toutes les figures du Sauveur, à savoir, l'autel, la croix, les oblations, le prêtre et le peuple fidèle en union avec lui ; interprétation magnifique de la parole de saint Jean : « Et toute la maison fut remplie de l'odeur du parfum (Jo. XII, 3). » L'encens est devenu si intimement uni aux cérémonies liturgiques que nous avons de la peine à nous imaginer une solennité reli-

1. C. 8. P. L. 78, 972. — 2. L. de celebratione Missæ. P. L. 101, 1251. — 3. P. L. 202, 48. —4. P. L. 85, 269 ; 96, 935. — 5. L. Aubineau rapporte dans la vie de saint Benoît Labre, que cet admirable mendiant avait coutume de suivre avec la plus grande attention les cérémonies de la messe solennelle, et qu'il faisait avec une dévotion particulière et un profond respect les inclinations du diacre. — 6. Lev. Mos. 4. 18.

Digitized by Google

gieuse sans le parfum et les nuages de l'encensoir s'approchant du Seigneur et l'entourant de leurs cercles de vénération et de respectueux amour. Toutefois le symbolisme de l'encens ne se borne pas là; le Saint-Esprit et ses dons de grâces, nos prières et nos offrandes en union avec le Sauveur et par lui, sont tour à tour figurés par l'encens. A cette multiple application mystique vient s'en ajouter encore une dans le chant de l'évangile; le parfum mouvant émané du groupe du diacre et de son assistance, semble répandre d'une manière sensible la « bonne odeur » de la parole de Dieu dans les rangs des fidèles.

L'encensement du livre des évangiles se faisait parfois à l'autel même, comme on le voit dans un fragment d'antique liturgie monastique cité plus haut, où nous voyons en outre que cet encensement, comme celui des oblations, se faisait en forme de croix. Dans l'Église grecque cette forme est toujours employée avec l'encens.

Après le chant de l'évangile, on encense le prêtre célébrant ou le prélat assistant, pour honorer en eux la dignité de représentants du Christ. Au Mont-Cassin on encensait le diacre lui-même, et cela avant qu'il eût chanté l'évangile. Le passage suivant tiré du second « Ordre romain (1) », est instructif pour ce qui regarde l'usage de l'encens : « L'évangile étant lu, on éteint les cierges sur place, et tandis que l'évêque chante *Credo in unum Deum*, on porte les encensoirs d'abord autour des autels, puis on les approche des fidèles qui, à l'aide de la main, attirent la fumée à leur bouche. » Cette dernière cérémonie appartient probablement déjà à l'offertoire ; toutefois même dans cette hypothèse, le texte conserve une grande valeur pour marquer le lien intime qui unit l'évangile à l'oblation des dons. D'autre part l'encensement solennel du chœur et des fidèles au *Benedictus* et au *Magnificat*, est évidemment un déploiement du rite de l'évangile de la grand' Messe.

C'est ici le lieu de mentionner encore le symbolisme des cierges allumés que l'on porte à l'évangile. Cet usage est mentionné la première fois par St Jérôme, « Dans toutes les églises d'Orient, dit-il, à la lecture de l'évangile, bien que le soleil brille déjà au ciel, on allume des cierges ; non certes pas pour chasser les ténèbres mais pour *témoigner la joie* (2). « Étherius et Béatus précisent davantage ce symbolisme insinué par St Jérôme. « L'évangile est précédé des cierges allumés *en signe de joie* et d'allégresse, parce que le diacre doit chanter au peuple d'une voie claire, un tel message, c'est-à-dire l'évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ (3). » Ainsi donc, la joie, exprimée par l'éclat des cierges répond à la bonne nouvelle du salut, à la lumière de l'évangile ; en outre les flammes elles-mêmes sont le symbole de la divinité et du culte spirituel dont nous devons entourer le Sauveur, non moins que de la lumière qui rayonne

1. N. 9, P. L. 78, 972. — 2. Adv. Vig. 7. P. L. 23, 363. — 3. Ep. ad Elip. l. 1, 66. P. L. 96, 935.

Digitized by Google

de ses paroles. Au haut du Sinaï le Seigneur apparut environné de nuages de flammes, du sein desquels sa voix retentissait comme les roulements du tonnerre ; dans un symbolisme délicat, bien en harmonie avec le caractère de la nouvelle loi d'amour, les degrés de l'ambon, les nuages de l'encens, l'éclat des flambeaux et la voix sonore du diacre rappellent la scène de la proclamation de la loi ancienne.

Jadis on éteignait les cierges après l'évangile, comme il ressort du texte de l'Ordre romain, cité plus haut. Amalaire, Jean d'Avranches, Durand et d'autres font mention du même usage ([1]).

Dans les messes des morts, ainsi qu'aux quatre jours de la Semaine Sainte où se chante la passion du Seigneur, on ne fait pas usage de cierges allumés ; il est aisé de comprendre la raison de cette particularité. De même le samedi saint et la veille de la Pentecôte, les acolytes ne portent pas de cierges à l'évangile, parce que l'éclat du cierge pascal, qui brille du haut du grand chandelier, les remplace amplement. Quant à l'encensement, il ne fait défaut qu'au vendredi saint et aux messes des morts.

7. L'évangéliaire étant encensé, le diacre commence le chant du texte sacré. D'ordinaire il débute par la formule d'introduction « *In illo tempore*, en ce temps-là » à moins que le texte ne commence déjà par une détermination chronologique, ou que pour d'autres raisons il n'ait pas besoin de ce complément. La liturgie ajoute encore d'autres formules, telles que « Jésus dit à ses disciples » selon les circonstances.

Macri rapporte (Hierol. p. 242) que dans l'évangile de l'Annonciation on chante à Nazareth : « L'ange Gabriël fut envoyé dans *cette* ville, » et que dans le dernier évangile on y dit : « Le Verbe s'est fait chair *ici* »; il raconte encore qu'à Jérusalem en chantant les paroles. « Il est ressuscité, il n'est pas ici, » on montre du geste le tombeau vide. Il n'est pas rare de trouver dans les anciens des usages semblables, souvent empreints d'une naïveté presque enfantine, par lesquels ils avaient le secret de captiver toujours à nouveau l'attention et l'intérêt du peuple fidèle ([2]). De nos jours encore nous faisons la génuflexion lorsqu'on chante les passages de St Matth. II, 11, et de St Jean, IX, 38 et I, 14.

La Règle de St-Benoît prescrit que les moines, du moins à Matines, répondent « *Amen* » au chant de l'évangile ([3]). La liturgie mozarabe a conservé cet usage de la plus haute antiquité ([4]) qui était encore très répandu au moyen âge ([5]). Dans d'autres églises on répondait : *Deo gratias.*

En même temps que le peuple répond, ou tout au moins aussitôt après le chant, le sous-diacre porte l'évangéliaire ouvert au prêtre ou au prélat, et leur présente à baiser le commencement du texte sacré. Ce baiser est

1. Amalar. de eccles. off. III, 18. P. L. 105, 1126, ej. Ecloga. ib. 13233, Jo. Abrinc. P. L. 147, 35, 76 ; Durand, Ration. IV, 25 ; Ordo Cassin. Ms. etc. — 2. Voir la remarque de D. Mabillon. Mus. ital., I. 105, 278. — 3. C. 11. P. L. 66, 410. — 4. P. L. 72, 117 ; 85, 535,270. — 5. Io. Beleth. Ration. C. 39 ; P. L. 202, 48 ; Alex. Halens. Summa p. iv, de off. Missæ.

Digitized by Google

encore un signe de suprême hommage; une « *adoration* », sans vouloir en aucune façon exclure les autres significations qu'il a, de par sa nature.

Nous ne nous laisserons pas entraîner à décrire l'historique et la portée de ce simple rite. Remarquons toutefois un changement notable introduit sur ce point dans la liturgie. Tandis que de nos jours le texte sacré n'est offert à baiser qu'à un seul, sauf peut-être encore à quelque « prince insigne » *maximus princeps*, ou à un cardinal, admis à le baiser à genoux (1), anciennement le clergé tout entier et parfois le peuple lui-même étaient admis à vénérer de leurs lèvres le livre dont le diacre venait de se servir. La seule différence qui se pratiquait parfois c'est que le clergé baisait le livre ouvert, tandis que les fidèles ne le pouvaient vénérer que fermé. Qu'on nous permette quelques courts extraits choisis entre les nombreuses sources et les textes multiples des auteurs. Jonas d'Orléans (2) s'exprime ainsi : « L'évangile étant lu, le code sacré dont on vient de faire usage est vénéré par l'évêque, ou par les prêtres, et par tous les membres de l'ordre sacré qui le baisent tour à tour. » Ailleurs le second Ordre romain (3) prescrit que les fidèles doivent, eux aussi, être admis au baisement du livre sacré. Et Rupert de Deutz (4) fait spécialement remarquer à ce propos que le sous-diacre présente à tous à baiser le livre ouvert, qu'il avait porté fermé auparavant. Le sous-diacre en effet est en quelque sorte dans la Messe solennelle le représentant de l'ancienne loi. Honorius d'Autun (5) fait observer que l'évangéliaire est constamment accompagné du thuriféraire, lorsque durant le chant du *Credo*, on porte le livre sacré par le chœur. L'ancien « *Missale Eboracense* », édité en 1872, porte la prescription suivante: « Durant le chant du *Credo* le sous-diacre portant le texte sacré, et l'acolyte muni de l'encensoir font le tour du chœur. » Bernard de Cluny (6) mentionne d'intéressants usages monastiques ; Renaudot (7) rapporte des coutumes analogues des églises d'orient.

Au XIIIe siècle, semble s'être introduit presque sans transition, un usage qui s'écarte de l'ancienne tradition et qui répond en substance à la coutume en vigueur aujourd'hui. Le pape Honorius III, écrivit vers l'an 1221 au patriarche Matthieu de Constantinople : « Qu'aucun prince ne reçoive à baiser le livre saint après la lecture de l'évangile à moins qu'il n'ait reçu l'onction de l'huile sainte (8). Lorsque le roi de Pologne Sigismond Auguste fit des instances auprès du pape Paul III, pour que sa seconde épouse, Barbe Radziwill, non encore couronnée, pût baiser l'évangéliaire à la Messe, le pape l'accorda par un bref spécial du 11 mars 1549 (9). En 1660, lorsque Louis XIV célébra, à Saint-Jean de Luz, ses noces avec la fille de

1. Cerem. episc. I, v, c. 29, 9, etc. (Encore ne doit-on point lui présenter le texte qui a servi à l'autel). — 2. De cultu imaginum l. II, præf. P. L. 106, 343. — 3. C. 8, P. L. 78, 972. — 4. L. ii. c. 1. P. L. 170, 33. — 5. Gemma animæ. I, 25. P. L. 272, 553. — 6. Ordo Clunianensis 1.35, chez Hergott. Vetus disciplina, cf. ib. 204. — 7. I. 9. 212., etc. — 8. Ép. 439, chez Rayn. ad. a. 1221. 27. — 9. Rayn. ad. a. 1549. 46.

Digitized by Google

Philippe IV, roi d'Espagne, la tente royale fut dressée juste sur la frontière des deux royaumes, et les deux princes reçurent en même temps l'évangéliaire à baiser chacun sur le territoire de ses États.

Dans le rite dominicain le diacre baise après le prêtre l'évangile qu'il vient de lire. Durand (1) fait mention du même usage, à cette différence toutefois, que le diacre qui a déjà baisé le livre avant de chanter l'évangile est le premier à le baiser après. Au vendredi saint et aux messes des morts la rubrique porte : « Le célébrant ne baise pas le livre. »

8. Après le chant de l'évangile le livre sacré, selon l'usage commun aujourd'hui, est déposé sur la crédence. Nous avons dit plus haut qu'autrefois l'évangéliaire demeurait sur l'autel durant toute la messe, du moins en règle générale. Nous avons également déjà mentionné les autres cérémonies qui accompagnent la clôture du chant de l'évangile. Nous ne nous étendrons donc pas davantage à décrire les cérémonies particulières.

Qu'on nous permette de terminer par quelques réflexions sur la place que l'évangile occupe dans l'ensemble de la liturgie de la grand'messe.

La lecture de l'évangile forme le point culminant de la première partie de la messe ; et Rupert de Deutz (2) va même jusqu'à affirmer que tous les autres textes lus ou chantés convergent vers l'évangile. Le célèbre moine Remi de Reims explique admirablement pourquoi l'évangile ne se chante pas au commencement de la messe. Il faut, dit-il, que les suaves accents de la psalmodie prédisposent les cœurs à recevoir avec componction, docilité et ferveur les enseignements de l'évangile (3).

Il y a donc une véritable gradation, une succession bien ordonnée et préméditée dans les chants et les lectures qui précèdent le sacrifice proprement dit. De même que l'âge des patriarches et celui de l'ancienne loi tendent vers le CHRIST, et que l'Avent, la Noël et le Carême préparent la Pâque, ainsi aussi dans la sainte Messe tous les textes qui précèdent l'évangile lui sont subordonnés, préludent au sublime message évangélique, et prédisposent par la douceur des chants sacrés et les graves enseignements des leçons, les cœurs des fidèles aux pieux sentiments que doit provoquer en eux l'apparition du Seigneur lui-même d'abord dans son Verbe inspiré et puis dans son saint Sacrifice.

Le sermon et le *Credo* qui viennent souvent s'ajouter au message de l'évangile, lui sont évidemment subordonnés et servent en même temps à compléter l'action dans l'esprit des assistants.

Ici encore, s'il en était le lieu, nous trouverions dans les écrits des anciens des enseignements salutaires et pénétrants sur la participation intime des fidèles à ces parties du saint Sacrifice.

Après l'ensemble de ces rites, commence l'offertoire, et avec lui le saint Sacrifice proprement dit au milieu des nuages de prières et d'encens. Ce

1. L. IV, c. 24, 30, 33. — 2. Rup. Tuit, 1.37. P. L. 170. 32. — 3. P. L. 101. 1247.

Digitized by Google

moment où les oblations sont offertes sur l'autel est solennisé dans la liturgie orientale par le rite connu sous le nom de « *illatio munerum* ». C'est ainsi que le drame du sacrifice se poursuit dans une gradation saisissante.

L'ensemble des prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament forment comme une base solide sur laquelle se dresse avec une majesté triomphale la colonne du message évangélique, semblable à l'autel où les flammes du feu divin consumeront bientôt le mystérieux sacrifice.

UNE IDÉE FAUSSE.

LES idées fausses courent le monde ; on les heurte à chaque pas. Heureux celui qui ne leur donne point libre accès dans son cœur, qui les redresse par sa raison !

Il en est une, hélas ! bien répandue de nos jours ; mais elle n'est pas des plus anciennes.

Elle règne en souveraine dans les cercles les plus chrétiens — et elle n'est pas chrétienne.

La voici, dans sa crudité : « Tout, pour mon enfant, plutôt que l'autel ou le cloître. »

Ce préjugé est reçu, il est à la mode, il règne. — Tâchons de le démolir, car il est funeste et a causé la damnation de bien des âmes.

***

C'est Dieu qui se choisit ses ministres ; il les prend là où il lui plaît, et quand il lui plaît. Car tous les hommes sont ses créatures, et nul n'a le droit de se soustraire à son appel. Dieu peut réclamer de tout homme l'emploi de sa vie, puisqu'il la lui a donnée et qu'il la lui enlèvera quand bon lui semblera.

Parents, si vous résistez, si vous refusez de remettre à Dieu le dépôt sacré qu'il vous a confié, vous serez frappés.

La main de Dieu s'appesantira sur vous et sur vos enfants, sur ceux-là mêmes que vous aurez disputés à Dieu.

Voilà les principes.

***

« Ce n'est point vous qui m'avez choisi, dit le Seigneur, mais c'est moi qui vous ai choisis. »

Digitized by Google

Il y a donc des *vocations*, des appels divins.

On ne se fait pas prêtre ou religieux comme on se fait avocat ou médecin, par goût, par fantaisie. Il faut y être appelé de Dieu.

Mais, autant il serait téméraire de s'ingérer sans appel dans les fonctions saintes du sacerdoce, ou de s'enrôler en intrus dans le troupeau d'élite du CHRIST, autant il est coupable et injurieux à Dieu de répondre à l'appel divin par un « *Non serviam* ». — Je ne te servirai point !

C'est là un outrage dont Dieu tire vengeance.

***

Sur ces principes fondamentaux, je le sens, nous sommes d'accord avec la plupart de nos lecteurs.

Au fond, tout chrétien reconnaît qu'il y a des vocations, et que l'on doit y répondre.

Mais la pratique !

D'où vient la grande difficulté que les parents éprouvent à y donner leur consentement ?

D'où vient que tant de vocations se perdent, par la faute de parents chrétiens, que nous voyons tant d'infortunés avortons de l'autel et du cloître traîner dans le monde le fatal boulet de leur disgrâce devant Dieu — de leur désespoir ?

Cela vient d'une *idée fausse*.

Cela vient de ce que l'on s'est habitué à penser :

Qu'un *bonheur* est un *malheur*.

Qu'un privilège est une disgrâce.

Qu'un dépôt restitué est un trésor perdu !

***

Et d'où vient, disait naguère le grand archevêque de Reims, à une réunion de privilégiés de l'appel de Dieu, — d'où vient donc, que vos cloîtres bénis ne regorgent plus, comme jadis, de centaines, de milliers de ces ouvriers évangéliques qui ont changé la face du monde, après avoir transformé leur cœur à l'école du service divin ?

L'appel de Dieu s'est-il ralenti ?

Non — mille fois non.

Dieu appelle toujours : mais les hommes *ont cessé de répondre !*

***

Parents chrétiens, écoutez :

Vous pouvez *éprouver* une vocation, — oui.

Mais il ne vous est pas permis de l'*enrayer*.

Digitized by Google

Et, qu'est-ce qu'éprouver une vocation ?

Ce n'est pas, comme on l'entend habituellement, *mettre tout en œuvre pour la faire oublier.*

Ce n'est pas exposer son enfant sans défense à tous les dangers du monde, pour voir s'il y résistera.

Ne savez-vous donc pas que ce pauvre enfant a à lutter déjà contre mille difficultés ? — Il lui faut vaincre l'attrait naturel qui porte l'homme vers les jouissances de cette vie. Il a à dompter les affections les plus légitimes de son cœur, à renoncer à tout pour embrasser une vie rude et pénible : et vous voulez encore amonceler devant lui obstacle sur obstacle, tendre des pièges sans nombre à son inexpérience, être pour lui des démons tentateurs ? — Cruels !

La vocation est un joyau, une perle précieuse qu'il faut garder, enchâsser avec soin : et vous la jetez à la mer, pour voir si on la retrouvera ! —

Est-ce juste ? Votre conscience est-elle tranquille ?

Vous serez les premiers punis.

Je l'ai dit : une vocation manquée, c'est une source de larmes amères, et pour l'infortunée victime et pour ceux qui en sont la coupable cause.

***

Laissez aux ministres de Dieu le soin de discerner et d'éprouver les vocations.

Croyez-vous donc qu'ils attireront vers la vie héroïque des âmes incapables de porter le joug du Seigneur ?

Illusion profonde !

Le prêtre va au fond de l'âme : il scrute, il écoute, il observe des années entières, il s'assure que la voix de Dieu s'est fait entendre. Puis, il procède avec une prudence extrême, il éprouve l'âme qui aspire à la voie privilégiée des conseils évangéliques ; il cherche à la rebuter en lui faisant connaître clairement les difficultés de cette vie, le sacrifice perpétuel de soi-même qu'elle exige. Enfin, le temps se passe ; et si la vocation persiste, on finit par lui donner libre carrière.

Mais alors seulement commence l'épreuve véritable et officielle, instituée par l'Église, l'épreuve du séminaire ou du noviciat. C'est là que les vocations se dessinent définitivement ; c'est là que, pendant plusieurs années encore, on éprouve les âmes, avant de leur imposer ce joug du CHRIST, si léger et si suave à celles qui y sont véritablement appelées.

Digitized by Google

Et vous craignez encore ?

Mais, direz-vous, c'est une honte que de quitter le séminaire, ou le noviciat.

Erreur ! préjugé, idée fausse encore.

On peut quitter, *sans la moindre tache*, une vie à laquelle on ne s'est nullement lié. C'est un honneur, au contraire, que d'avoir eu le courage de faire un tel essai. Cela prouve qu'on a le cœur large et chrétien, les aspirations élevées.

C'est le monde encore, ce monde mauvais et cruel, qui a cherché à entacher cette démarche et à jeter le ridicule sur ceux qui la faisaient sans succès, afin d'effrayer bien des âmes qui auraient réussi, si elles l'avaient tentée.

***

O siècle insensé ! vous croyez que l'Église admettrait dans sa milice d'élite des âmes qui ne lui feraient pas honneur ?

Ne savez-vous pas, ne comprenez-vous pas, qu'à cette époque infortunée surtout, elle est la première intéressée à n'admettre que de vraies vocations ?

La persécution gronde de toutes parts.

L'exil, la prison et la mort sont la perspective des ministres de Dieu.

Croyez-vous, que, de gaîté de cœur, nous irions au-devant d'épreuves mille fois plus pénibles, en admettant dans notre sein des âmes non-appelées, des âmes incapables de demeurer avec nous sur la brèche ?

Soyez-en certain : en notre siècle, il faut des vocations trempées.

***

Autre ordre d'idées.

Est-ce donc un si grand malheur que d'avoir un fils prêtre ou religieux ?

Le monde devient-il fou ?

Toutes les idées vont-elles se brouiller ?

Votre fils se fait militaire ; il s'expose à la mort, ou à pire, — vous êtes contents.

Il se marie ; bientôt, il aura les soucis, les chagrins, peut-être, hélas ! les douleurs, si fréquents dans la vie quotidienne du siècle, — vous êtes à la joie.

Cependant, il n'y a pas de noviciat au mariage.

Il se fera ingénieur, marin, industriel, magistrat, peu importe, — toujours il aura votre consentement.

Digitized by Google

Mais, s'il songe à la vie d'élite, à la vie vraiment belle et heureuse en ce monde, suivie de celle d'un bonheur sans mélange et sans fin, — oh ! les visages se rembrunissent, il faut pleurer, prendre le deuil, faire de l'opposition à tort et à travers.

C'est la mode !

Et les parents les plus chrétiens se font les esclaves de cette sotte mode.

Ils donnent la main à Satan et au monde pour faire échouer leur fils sur l'écueil de la lâcheté.

Et ce fils qu'ils auraient vu, pour leur consolation et leur honneur, briller peut-être d'un vif éclat, au firmament de l'Église, — ils le verront maintenant gémir dans le monde sur sa misérable existence.

Sensiblerie, sentimentalisme, idées fausses, voilà ce qui remplace aujourd'hui les principes solides de nos pères, qui croyaient, eux, que Dieu faisait à leur lignée moult honneur en invitant à sa féale cour un rejeton de leur race.

***

Vous refusez à Dieu vos enfants, et puis vous vous plaignez de ce que le clergé ne se recrute guère dans les hautes classes de la société ?

A qui en revient la faute ?

Le clergé doit se composer de l'élite de toutes les classes.

Pourquoi ? parce qu'il est destiné à travailler à la moralisation de toutes les classes ; que pour exercer son action sur une classe, il faut la connaître à fond ; que le meilleur moyen enfin de la connaître, c'est d'en faire partie.

Oui, c'est bien ainsi.

De Maistre a dit quelque part qu'il faut au clergé quatre choses : la vertu, la science, la noblesse et la richesse.

La noblesse, elle aussi, doit donc donner sa dîme, et cela dans son propre intérêt.

Et pourquoi son contingent est-il si minime ?

C'est parce que l'éducation qu'on y donne de nos jours est généralement fade, sensualiste et fausse ; et que la vocation sublime du sacerdoce et du cloître ne peut germer que dans une atmosphère pure, dans une vie mortifiée et à la lumière de la vérité !

Digitized by Google

L'ÉPISCOPAT BÉNÉDICTIN ACTUEL.

CARDINAUX.

1. SON Éminence le Cardinal PITRA (Jean-Baptiste). Né en France, à Champforgueil, au diocèse d'Autun, le 31 juillet 1812. Profès de Saint-Pierre de Solesmes, le 10 février 1843. Créé Cardinal par Pie IX, le 16 mars 1863. Consacré évêque de Frascati, le 1er juin 1879. Évêque de Porto et S. Rufina, avec le titre de sous-doyen du Sacré-Collège, le 24 mars 1884.

2. Son Éminence le Cardinal SAN FELICE (Guillaume). Né à Aversa, au royaume de Naples, le 14 avril 1834. Profès de la Cava, 15 juillet 1855. Archevêque de Naples, 15 juillet 1878. Créé Cardinal par SS. Léon XIII, le 24 mars 1883.

3. Son Éminence le Cardinal CELESIA (Michel-Ange), né à Palerme, le 13 janvier 1811. Profès de Saint-Martin *delle Scale*, 15 janvier 1834. Abbé du Mt-Cassin en 1852. Évêque de Patti en Sicile, 25 avril 1860. Archevêque de Palerme, 27 octobre 1871. Créé Cardinal, le 10 novembre 1884.

4. Son Éminence le Cardinal GANGLBAUER (Célestin). Né le 20 août 1810. Profès de Kremsmunster, 25 août 1842. Abbé du même monastère, 19 avril 1879. Archevêque de Vienne, 22 mars 1881. Créé Cardinal, le 10 novembre 1884 (1).

ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES.

Italie et Sicile.

1. Son Éminence le Cardinal SAN FELICE, archevêque de Naples.

2. Son Éminence le Cardinal CÉLÉSIA, archevêque de Palerme.

3. Mgr Joseph Benoît DUSMET d'Amours. Né à Palerme, 15 août 1818. Profès de St-Martin *delle Scale*, 15 août 1840. Abbé de St-Nicolas *de Arenis*. Préconisé archevêque de CATANE, 22 février 1867.

4. Mgr Dominique Gaspar LANCIA. Né à Palerme, 30 septembre 1825. Profès de Montréal, 27 juin 1846. Préconisé évêque de Philadelphie et auxiliaire de l'archevêque de Palerme, le 28 mars 1878. Archevêque de MONTRÉAL, 24 mars 1884.

5. Mgr Alexandre BALGY, Méchitariste. Né à Constantinople, 16 juillet 1814. Archevêque titulaire d'ACRIDA, du rit arménien, 19 février 1877 (2).

6. Mgr Ignace GHINREGHIAN, archevêque titulaire de TRAJANOPOLIS,

1. Nous apprenons qu un cinquième cardinal bénédictin sera créé au prochain consistoire : Son Exc. Mgr DUSMET, archevêque de Catane.

2. Mgr BALGY vient de mourir à Rome, le 5 décembre dernier.

Digitized by Google

abbé-général des bénédictins arméniens de la Congr. des Méchitaristes de Venise. Élu le 2 mai 1877.

7. Mgr Roger BLUNDO. Né à Palerme, 18 juin 1801. Profès de St-Martin *delle Scale*, 24 juin 1822. Élu évêque de CEPHALU, 15 mars 1858.

8. Mgr Aloys VACCARI. Né à Fuscaldi, 21 avril 1817. Profès du Mt-Cassin, 18 décembre 1861. Élu évêque titulaire de Sinope, 22 décembre 1871. Coadjuteur de l'évêque de NICOTERIA, en Sicile.

9. Mgr Bernard GAÉTANI d'Aragona. Né à Gaëte 1812. Profès de la Cava, 8 décembre 1836. Abbé de St-Pierre de Pérouse 1874. Préconisé évêque titulaire, le 9 août 1883.

10. Mgr Bernard Antoine DE RISO. Né en Calabre 1818. Profès 8 décembre 1839. Élu évêque titulaire, le 9 août 1883.

11. Mgr Placide SCHIAFFINO. Né à Gênes, 5 septembre 1829. Supérieur général de la Congrégation de Mt Olivet, secrétaire de la Congrégation des Évêques et Réguliers. Évêque titulaire de NISSA, 30 août 1878.

Autriche.

12. Son Éminence le Cardinal GANGLBAUER, archevêque de Vienne.

13. Mgr François Albert EDER. Né le 3 janvier 1818. Profès de Saint-Pierre de Salzbourg, 3 avril 1842. Abbé du même monastère, 17 janvier 1857. Élu archevêque de Salzbourg, 27 mai 1876. Légat-né du Saint-Siège, Primat de Germanie.

France.

14. Son Éminence le Cardinal PITRA.

15. Mgr Anselme NOUVEL DE LA FLÈCHE. Né à Quimper, 26 décembre 1814. Profès de la Pierre-qui-Vire, 25 août 1870. Élu évêque de QUIMPER et de LÉON, 16 octobre 1871.

Espagne.

16. Mgr Joseph-Benoît SERRA. Né à Martarò, le 21 mars 1811. Profès le 21 décembre 1828. Sacré évêque de Port-Victoria en Australie, 11 juin 1847. Évêque de DAULIE i. p. i., 7 août 1849.

17. Mgr Ildephonse INFANTE Y MACIAS. Né à Maguer, 31 mai 1818. Évêque titulaire de Claudiopolis en 1876. Préconisé évêque DE ST-CHRISTOPHE DE LAGUNA dans l'île de Ténériffe, le 20 mars 1877. Abdiqua en 1882.

Portugal.

18. Mgr Joachim MOREIRA REIS. Né à Guimara, le 1er mai 1812. Évêque d'ANGOLA et du Congo, 28 septembre 1849. A depuis abdiqué.

Angleterre.

19. Mgr Guillaume Bernard ULLATHORNE. Né à Pocklington, le 7 mai 1806. Profès de Saint-Grégoire de Downside, 5 avril 1825. Évêque *in par-*

Digitized by Google

tibus et vicaire apostolique du district occidental, 21 juin 1846. Premier évêque de BIRMINGHAM, 27 septembre 1850.

20. Mgr Cuthbert HEDLEY. Né à Morpeth, le 15 avril 1837. Profès, 10 novembre 1855. Coadjuteur de l'évêque de NEWPORT et MENEVIA, 27 septembre 1873. Lui succède en 1881.

Asie.

21. Mgr Jourdain BALLSIEPER. Né à Elberfeld (Prusse rhénane), le 28 novembre 1835. Profès d'Afflighem en Belgique, 15 août 1859. Évêque de Thanasia i. p. i. et vicaire apostolique du BENGALE ORIENTAL, le 28 mars 1878.

22. Mgr Clément PAGNANI. Né à Fabriano en Toscane, le 24 juin 1835. Profès de la Congrégation de Sylvestrius. Évêque titulaire d'Éphèse et vicaire apostolique de COLOMBO dans l'île de Ceylan, le 25 décembre 1879.

Afrique.

23. Mgr Benoît SCARISBRICK. Né à Liverpool. Profès de la Congrégation anglaise, le 9 novembre 1845. Évêque de PORT-LOUIS dans l'île Maurice, 4 février 1872.

Amérique.

24. Mgr Louis FINK. Né à Tristersberg en Bavière, le 12 juillet 1834. Profès de Saint-Vincent en Pensylvanie, le 6 janvier 1854. Vicaire apostolique de l'Arkansas en 1871. Évêque de LEAVENWORTH, 22 mai 1877.

25. Mgr Rupert SEIDENBUSCH, né à Munich, le 13 octobre 1830. Profès de Saint-Vincent en Pensylvanie, 6 janvier 1852. Premier abbé de Saint-Louis au Minnesota, 12 décembre 1866. Vicaire apostolique du MINNESOTA Septentrional, en 1875.

26. Mgr Martin MARTY. Né en Suisse, le 22 janvier 1834. Profès d'Einsiedeln, le 20 mai 1855, premier abbé de Saint-Meinrad dans l'Indiana. Vicaire apostolique du territoire de DAKOTA, en 1879.

Océanie.

27. Mgr Rosendo SALVADO. Né à Tuy en Espagne, le 1er mars 1814. Profès de St Martin de Santiago, le 25 juillet 1830. Évêque de PORT-VICTORIA en 1849. Abbé et préfet apostolique de la Nouvelle-Nursie en Australie, depuis 1866.

28. Mgr Samuel Augustin SCHEENY, évêque titulaire de Bethsaïda et coadjuteur de SYDNEY, 12 décembre 1866.

29. Mgr Edmond LUCK. Né à Londres, le 18 mars 1840. Profès de la Congrégation de Subiaco, le 17 novembre 1861. Évêque d'AUCKLAND dans la Nouvelle-Zélande, 25 septembre 1882.

***

Les cinq prélats suivants, membres de la Congrégation de Picpus, affiliée

Digitized by Google

à l'Ordre de St-Benoît, ne peuvent être passés sous silence dans cette énumération :

1. Mgr Ildephonse Henri DORDILLON, de la Congrégation de Picpus, vicaire apostolique des ILES MARQUISES en 1855.

2. Mgr Hermann KÖCKEMANN, de la Congrégation de Picpus, vicaire apostolique des mêmes îles, 17 mai 1881.

3. Mgr Florentin Érienne JANSSEN de la Congrégation de Picpus, vicaire apostolique des îles TAÏTI, 9 mai 1848.

4. Mgr Antoine DONMER, de la même Congrégation, auxiliaire de Mgr Janssen.

5. Mgr Joseph VERDIER, de la même Congrégation, coadjuteur du même, 15 mars 1883.

NOUVELLES BÉNÉDICTINES.

MISSION DE L'ARRAKAN. (BENGALE ORIENTAL.)

LE temps n'est plus où la vaste enceinte des monastères d'Occident, trop étroite pour renfermer les foules innombrables de moines, laissait échapper ces nombreux essaims d'apôtres qui ont, au moyen âge, évangélisé une partie du globe. Les glorieuses traditions de l'apostolat ne sont pas néanmoins complètement perdues dans l'Ordre monastique ; et il est aisé de reconnaître entre tous les missionnaires de l'heure actuelle, ceux qu'il a députés vers les contrées encore assises à l'ombre de la mort pour annoncer, avec l'aide du CHRIST, le chemin qui conduit à la paix.

C'est ainsi que le Siège apostolique a confié à Mgr Ballsieper et à des moines bénédictins de Subiaco la mission du Bengale Oriental. Nos lecteurs seront heureux d'entendre le récit d'une excursion de l'un d'entre eux, Dom Adalbert Amandolini, dans les régions sauvages et encore presque inexplorées de l'Arrakan. Nous empruntons ces détails à l'intéressant rapport composé par le R. P. Dom Th. Bérengier, d'après les notes du missionnaire lui-même.

Après avoir raconté son passage dans la petite ville de Kyoukhpioo, et dans l'antique cité de Sadoway, en montrant le triste contraste de la foi courageuse de ses pauvres sauvages avec la sensuelle indifférence de nos populations européennes, le Père rend compte d'une pénible excursion à 60 milles de Sadoway, dans une forêt située vers le nord, qu'il ne craignit pas d'entreprendre, dès qu'il eut appris l'existence dans cette région d'une

Digitized by Google

famille catholique qui n'avait pas vu de prêtre depuis sa conversion. Il partit accompagné de deux bateliers birmans. Tout son bagage consistait dans son bréviaire, les objets indispensables pour dire la sainte messe, une cruche d'eau et du biscuit de mer. Laissons-le nous raconter quelques-unes de ses impressions durant ces trois jours de pénible navigation. Il sera facile de distinguer le moine sous la plume poétique du missionnaire.

« Une nuit nous fîmes halte à l'entrée d'une grande forêt, la lune éclairait magnifiquement toute la campagne et je commençai la récitation de l'office divin. C'était à peu près l'heure à laquelle nous nous levions dans notre monastère pour célébrer les Matines. Nous étions alors soutenus par le son harmonieux des orgues. Maintenant, au sein des forêts de l'Arrakan, j'avais pour accompagnement les rugissements terribles des bêtes féroces qui cherchaient leurs proies de tous côtés et dont les épouvantables clameurs glaçaient le sang dans les veines de mes bateliers restés sur le fleuve. Pour moi, tout occupé à la divine psalmodie, je n'éprouvai aucune crainte et ne songeai pas un seul moment que je pouvais tomber sous la dent d'un tigre ou sous les griffes d'un léopard. Je crois d'ailleurs que la Providence veille, dans ces circonstances, sur la vie des missionnaires et, de fait, je n'ai jamais entendu dire qu'un moine bénédictin soit devenu la proie des nombreux carnassiers qui rôdent dans cette partie du Bengale. »

Après quelque temps de repos, nécessaire après ces premières excursions, le moine missionnaire quitta de nouveau Akyab, sa résidence ordinaire, pour parcourir d'autres chrétientés de l'Arrakan. Le voyage, cette fois, ne fut pas aussi heureux. On était au commencement de la saison pluvieuse. De fortes bourrasques, arrivant toutes les vingt-quatre heures au moment du flux, rendaient la navigation sur le Kulladine presque impraticable. Dom Amandolini s'embarqua néanmoins un soir vers dix heures, accompagné de quelques bateliers birmans. Mais, dès deux heures du matin, un vent impétueux se leva soudain, et le missionnaire, un moment en danger de mort, se vit contraint de fuir devant la bourrasque et ramené comme par une main puissante, quoique invisible, dans le port d'Akyab.

Sans se laisser décourager par cette tentative qui avait failli lui coûter la vie, Dom Amandolini voulut dès le lendemain se remettre en route, malgré les représentations des pauvres musulmans. Cette fois les hardis voyageurs ne purent échapper au naufrage : mais Dieu veillait sur la vie de son apôtre.

Voici en quels termes celui-ci nous dépeint cette scène émouvante :

« Toute la journée, la navigation fut heureuse. Malheureusement, dans la soirée, mes bateliers voulurent déployer une grande voile pour se reposer de leur fatigue. Ce fut notre malheur ; car bientôt s'éleva un vent très fort, qui nous prit de travers et fit pencher la barque de façon à ce que l'eau y entra à pleins bords. Je crus à ma dernière heure. Mais tout à coup le vent change de direction et une violente rafale nous emporte vers la rive

Digitized by Google

opposée. Le mât se rompt, la voile tombe dans la barque qui va s'enfoncer heureusement dans la vase. « Nous sommes sauvés », m'écriai-je. Je tombe pourtant dans l'eau jusqu'au cou ; mes bateliers qui avaient promptement sauté dans le fleuve, me relèvent et après quelques efforts je puis atteindre le rivage. Eux cependant tirent la barque qui n'avait pas souffert grand dommage, et ils saisissent aussi la voile que le courant allait emporter. J'essayai alors de marcher sur les bords du Kulladine; mais je n'avais pas fait dix pas que je m'enfonçai à mi-corps dans la vase. Il fallut appeler de nouveau les bateliers à mon secours. L'un d'eux accourt, mais il s'enfonce comme moi ; l'autre, plus adroit, vient à notre aide et, choisissant son terrain, parvient à nous tirer du bourbier. Nous regagnons promptement la barque, dans un état pitoyable et tout à fait *limoneux.* »

Heureusement, les naufragés avaient pris pied sur le territoire de la tribu hospitalière des *Chins.* Les indigènes traitèrent le prêtre avec une profonde vénération, surtout lorsqu'ils surent qu'il n'avait pas de femme. Le missionnaire donne des détails très intéressants sur les mœurs de ces pauvres Arrakaniens, dont l'état de nature primitive, que n'a pas encore gâté la civilisation moderne, rendrait la conversion assez facile, s'ils avaient au milieu d'eux quelques pères uniquement occupés de leur instruction. Malheureusement, à cause du nombre fort restreint des ouvriers évangéliques, leur vie presque entière se consume en courses continuelles et rapides, qui leur permettent à peine de suffire à l'administration des sacrements dans les chrétientés déjà existantes.

En retournant à Akyab, sa mission une fois terminée, le père Amandolini éprouva une nouvelle bourrasque qui le précipita avec sa barque et ses bateliers dans un bas-fond garni de ronces et d'épines.

Mais toutes les épreuves précédentes n'étaient rien auprès de la catastrophe dont il allait être témoin. Les journaux ont décrit les terribles effets du cyclone d'Akyab : mais ce récit revêt un intérêt tout nouveau sous la plume du moine missionnaire.

Voici en quels termes il rapporte les faits :

« Je m'empressai d'aller à l'église remercier le Seigneur de m'avoir si visiblement protégé dans mon voyage et arraché deux fois à la mort qui pouvait m'engloutir dans les flots du Kulladine. Toutefois mes épreuves n'étaient pas finies. Les bourrasques se succédaient presque régulièrement toutes les 24 heures ; mais elles n'étaient que le prélude d'une de ces trombes terribles que l'on appelle cyclone. Il arriva le 17 mai 1884. Dans ce jour funeste, dès les dix heures du matin, la couleur de l'atmosphère annonçait l'approche d'une tempête. Aussi avions-nous déjà pris nos précautions lorsque le vent, qui s'éleva tout à coup, annonça le commencement de la tourmente. Le fleuve Kulladine sembla remonter tout entier vers sa source avec une telle violence qu'il submergea le bateau à vapeur ancré dans le port. Le gouverneur d'Akyab qui s'y trouvait n'eut que le

Digitized by Google

temps de se jeter à l'eau avec l'équipage et de gagner la terre ferme à la nage. Il était deux heures de l'après-midi. A ce moment, le toit fragile de ma petite maison commença à se soulever sous les rafales d'un vent impétueux, comme s'il voulait s'envoler. J'y envoyai quelques Birmans, mes serviteurs, pour attacher plus solidement les *rattan* ou solives de bambou, et je leur tenais l'échelle ; mais le vent était trop fort, il fallut lui laisser accomplir son œuvre de destruction et, en quelques minutes, le toit était en morceaux. J'essayai alors d'attacher les portes et les fenêtres, qui, dans ce pays, n'ont ni serrure, ni loquets ; mais les domestiques birmans s'étant enfuis dans leur effroi, je ne pus y réussir tout seul.

« Cependant l'orage augmentait d'heure en heure ; ma pauvre maison de bambou, quoique assez solide, tremblait comme une branche d'arbre agitée par le vent. La pluie tombait à torrents ; la mer, soulevée par le cyclone, grondait avec furie ; les épouvantables hurlements de la tempête, semblables aux cris des bêtes féroces, glaçaient d'effroi les cœurs les plus intrépides. « Que faire, me disais-je en moi-même ? Allons à l'église et, s'il « faut périr, mourons en présence de Notre-Seigneur. » Arrivé, non sans difficulté, dans ce pauvre sanctuaire, j'exposai la relique de la vraie croix et, me prosternant jusqu'à terre, je me mis à prier pour mes ouailles, comme Moïse sur la montagne, et je disais, dans ma détresse : « *A fulgure* « *et tempestate, libera nos, Domine.* » Je demeurai là longtemps en prière ; enfin je me relevai et pus voir si la porte résistait bien à la violence de l'ouragan. Il était huit heures du soir et le cyclone avait atteint son *maximum ;* on pouvait se croire arrivé à la fin du monde. Je m'attendais à chaque instant à voir les murs de l'église céder à l'épouvantable pression de ce terrible phénomène et m'ensevelir sous ses ruines. Oh ! cette nuit du 17 mai 1884, personne ne pourra en décrire toutes les horreurs et toutes les épouvantes.

« Ce ne fut que le lendemain, un dimanche, vers sept ou huit heures du matin, que l'on put reprendre quelque espoir. Ceux qui avaient encore leurs maisons entières sortirent alors tout tremblants de leurs cachettes pour voir les désastres causés par le cyclone. Je les suivis. Mon domestique qui m'avait précédé, revint vers moi en courant :

« Père, me dit-il, votre maison a disparu presque entièrement. »

« Jugez de ma surprise et de ma désolation ; car c'était presque la ruine de ma mission.

« Cependant je me résignai à la volonté divine et je voulus aller voir les débris de mon pauvre logis. En sortant, je m'aperçus que l'atmosphère était d'une couleur jaune sale et qu'il y avait dans les airs de sombres rumeurs, comme les échos de l'affreuse tempête, qui venait de passer. Partout on ne voyait que désastres ; Akyab n'était plus qu'un monceau de décombres.

« On aurait dit que l'ange exterminateur de l'armée de Sennachérib avait

Digitized by Google

reçu l'ordre de renverser de fond en comble cette malheureuse cité. De gros arbres, de la grandeur de nos chênes d'Europe, étaient complètement déracinés. Il y en avait de magnifiques dans toutes les rues et les places de la ville. Ceux qui avaient pu résister à la violence du cyclone étaient dépouillés de toutes leurs branches. L'entrée de mon église était encombrée par ces troncs d'arbres jetés là pêle-mêle. Dans les rues on ne voyait que des fragments de toiture, des plaques de zinc, des murs en ruines ; les maisons les plus solides étaient éventrées, les autres avaient disparu et partout on trouvait des meubles épars et brisés en mille morceaux.

« La curiosité me porta à visiter le port d'Akyab. J'y trouvai les petits et les gros navires soulevés sur leurs quilles et gisant, au milieu de toutes sortes de débris, à une bonne distance du quai ; la plage elle-même était couverte de barques et de navires fracassés pour l'ouragan. Le phare, appelé par les Anglais *Oyster-Reef*, déraciné par le cyclone, avait sombré dans la mer, avec les sept galériens qui en faisaient le service. Ces malheureux, ainsi qu'un homme tué par la chute d'une poutre, furent, dans Akyab, les seules victimes du fléau. Mais on dit qu'un village du district, envahi par une lame ou marée colossale, venue du golfe du Bengale, disparut dans les flots avec tous ses habitants (1). Cet envahissement de la mer, qui se produisit sur toute la côte, porta fort loin le ravage dans les champs, brisant tout sur son passage comme un torrent dévastateur.

« Le jour de notre désastre était, je l'ai dit, un dimanche, mais personne ne put venir à la messe ; car les rues étaient impraticables et la plupart de mes chrétiens n'avaient plus ni maisons, ni vêtements, ni provisions de bouche. J'offris le saint sacrifice seul avec mon servant, remerciant le Seigneur qui avait préservé mon église et nos vies et disant du fond du cœur: « *Misericordia Domini, quia non sumus consumpti.* » Ensuite, à l'exemple du saint homme Job, j'ajoutai : « *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum.* » J'oubliais de dire qu'avant de pouvoir célébrer la grand'messe, j'avais dû, avec les serviteurs de la mission, vider l'église des deux pieds d'eau amenés par l'épouvantable marée du cyclone. C'était d'ailleurs tout le mal qui lui était arrivé, et, comme cet édifice est en bois, j'espère pouvoir, avec les secours de nos frères, les catholiques d'Europe, le réparer promptement.

« Quant à ma demeure, dont on m'avait annoncé la destruction, il en restait encore trois chambres et l'une d'elles était à la rigueur habitable. J'y réunis aussitôt les meubles et les effets qui n'avaient pas été dispersés par le cyclone. La cuisine n'avait plus de toit et la maison de mon serviteur, qui appartenait à la mission, n'existait plus. Je ne parle pas d'une foule de dégâts moins importants.

« Comment réparer tant de désastres, surtout en songeant qu'un *Coolie*

1. Le *Times* ne relate que 25 morts ; mais peut-être ne parle-t-il que de ce qui s'est passé auprès d'Akyab.

Digitized by Google

ou homme de peine coûte cinq francs par jour et un menuisier chinois quinze francs. Les matériaux eux-mêmes ont augmenté de prix et les ouvriers, sachant qu'il faut absolument reconstruire au plus tôt les maisons, parce que la saison des pluies a déjà commencé, en profitent pour exiger des salaires vraiment exagérés. Moi, hélas ! je n'ai plus d'argent. Je ne peux en demander à mes ouailles, toujours assez pauvres et qui sont, en ce moment, complètement ruinées. D'un autre côté, comment m'adresser à Monseigneur Ballsieper dont les ressources sont presque toujours absorbées par son immense vicariat ? Il n'y a qu'un appel à nos frères les catholiques d'Europe qui puisse nous sauver. J'espère que notre évêque saura le faire entendre aux pieux associés de la Propagation de la foi et que la grandeur de nos désastres plaidera d'elle-même notre cause auprès de tant de cœurs généreux et compatissants. Ils voudront donner quelque chose de leur abondance pour sauver l'œuvre des pauvres missionnaires qui ont tout abandonné : famille, patrie, amis, afin de gagner quelques âmes à JÉSUS-CHRIST, dans les contrées sauvages de l'Arrakan. »

L'ABBAYE DE SOLESMES EN 1884.

L'UNIVERS reçoit d'un de ses lecteurs la lettre suivante qui sera lue avec le plus vif intérêt :

J'accompagnais à Solesmes, ces jours-ci, un jeune prêtre, Canadien français, homme de mérite et de cœur, enthousiaste de son pays, plein d'une compassion douloureuse et filiale pour la France, qu'il revoit après plusieurs années, non plus telle qu'il l'avait laissée, libre encore, parée de son beau nom de fille aînée de l'Église qu'elle n'avait point répudié; mais asservie, pliée sous le joug de maîtres antichrétiens, dépouillée de ses droits les plus sacrés, détournée de ses traditions les plus anciennes, en proie à des maux de toutes sortes.

Dans le trajet, pendant que nous courions à toute vapeur vers Sablé, la station de Solesmes, je songeais à cette abbaye où j'avais été reçu jadis pèlerin, qu'attiraient ensemble l'illustration et la sainteté des religieux, l'ombre douce et si reposante du cloître et la beauté merveilleuse des saints de pierre qui décorent l'église. Je revoyais par la pensée cette galerie où je m'agenouillai sous la bénédiction de Dom Guéranger, où j'admirai, pour la première fois, l'éclat de ses yeux bleus, pleins de ciel et pleins de génie; la tour des étrangers, toujours comble et cependant toujours hospitalière; le réfectoire où les moines, assis dans leurs stalles, le long des murs, soupaient en silence de quelques légumes et de trois noix pour dessert; la cellule du Père abbé, si pauvre, meublée d'un bureau presque aussi long qu'elle, d'un petit lit à rideau de serge, et décorée de quelques palmes de Jérusalem entrelacées au-dessus d'une porte; la bibliothèque, située le long d'un interminable couloir, riche en trésors dont les Pères n'étaient point

Digitized by Google

jaloux et qu'ils partageaient volontiers; les jardins que de vieux Frères, la robe brune un peu relevée, bêchaient, sarclaient, râtissaient avec une ardeur de jeunes hommes, et dont les massifs étaient toujours bordés de belles fleurs, lis, anémones ou jacinthes; et la Sarthe qu'on aperçoit tout en bas, blanche entre les arbres, et les coteaux d'en face, et tout le joli paysage d'alentour.

Il y avait quelques années de cela
Hélas! comme tout avait changé!

La petite porte d'entrée, qui s'ouvrait si souvent et si volontiers aux visiteurs, est fermée à présent, ou, pour mieux dire, elle a été brisée par la hache des expulseurs, et les lambeaux des planches qui restent appuyés contre les montants à l'aide de poutres et de pierres, ferment l'accès de l'abbaye. L'hospitalité ne veille plus là. Cinq gendarmes l'ont remplacée, avec la consigne de ne laisser pénétrer personne dans le couvent.

Mon compagnon essaya vainement de fléchir la consigne; vainement il exposa qu'il venait d'Amérique et qu'il aurait eu grand désir, avant d'y retourner, de revoir l'abbaye, tout au moins l'église et les saints de pierre.

— Je ne puis, monsieur, répondit le brigadier, d'un air un peu confus et embarrassé; cela m'est défendu; il n'y a d'exception pour personne.

— Monsieur le brigadier, dit alors le prêtre canadien en se retirant, dans mon pays, le nom de la liberté n'est pas inscrit sur tous les murs comme chez vous, mais elle est dans tous les cœurs et on la pratique autrement qu'ici.

Le brigadier ne pouvait en convenir. Il rentra.

Par la grande porte un moment entrebâillée nous aperçûmes le jardin, plein d'herbes et de ronces, et les deux corbeaux géants dans leur volière. Seuls, ils n'avaient pas été expulsés, les deux corbeaux de Subiaco. On a bien essayé, paraît-il, et la cage est restée ouverte pendant quarante-huit heures, mais ni l'un ni l'autre ils n'ont voulu sortir, et comme ils ont bec et ongles, personne n'a osé les y contraindre.

Les Bénédictins, deux fois chassés de leur couvent, d'abord le 6 novembre 1880, puis le 22 mars 1882, ont trouvé asile dans le village, où ils comptent beaucoup d'amis et d'obligés.

Les pauvres Pères, disséminés dans une vingtaine de petites maisons, suivent la règle bénédictine autant qu'ils le peuvent. Mais la vie commune à laquelle tout les rattache, vocation, règle, habitude, n'est plus pour eux qu'un amer souvenir: *quam bonum et quam iucundum habitare fratres in unum.*

Le Père abbé est logé à l'hôtel Freycinet.

A l'hôtel Freycinet? direz-vous. Oui, c'est là qu'habitent Dom Couturier et l'excellent père hôtelier, Dom Fonteneau. La maison est d'humble apparence, et ne justifie point la première partie de son nom, mais la

Digitized by Google

seconde partie rappelle un souvenir historique dont les témoins vivent encore. C'est là, en effet, dans cette petite maison du bourg qui appartenait aux moines que Dom Guéranger a offert, pendant plusieurs jours, l'hospitalité à M. de Freycinet et à sa jeune femme. Dans ce temps lointain, le jeune ingénieur avait de sérieux entretiens avec l'illustre abbé, et le bruit courait qu'il allait se convertir. Son admiration pour les fils de Saint-Benoît était grande en tout cas, et les « sentiments de profond respect et d'affection » qu'il portait au « vénérable et éminent abbé de Solesmes » pouvaient se lire dans la dédicace des livres de science qu'il offrait à dom Guéranger.

M. de Freycinet s'est converti comme on sait : il a signé les décrets d'expulsion des ordres religieux.

Peut-être n'est-il point revenu depuis lors à Solesmes.

S'il y revenait, il retrouverait les Pères à la porte de leur belle abbaye que la pluie et le temps dégradent, toujours humbles, toujours affables, toujours savants, occupés à chanter les louanges de Dieu, à terminer l'*Année liturgique*, à écrire la *Vie de Dom Guéranger*, attendant l'heure de Dieu pour reprendre leur place au chœur et leur pauvre cellule.

Cette heure viendra, je n'en doute pas.

— Nous demandons un *Ave Maria* à cette intention, me disait un vieux frère, à tous les visiteurs qui traversent Solesmes.

— Vous rentrerez, mon Frère. Quelqu'un qui faisait le même vœu que vous et moi, et qui partageait la même espérance, a écrit sa pensée sur la porte là-bas.

J'avais oublié de vous dire, en effet, qu'au sommet de la porte brisée, des mains pieuses ont suspendu, le 6 novembre dernier, une grande croix de feuillage et de fleurs. Double symbole d'espérance ! partout où la croix est debout, partout où se fane une fleur, sur une tombe ou sur la porte brisée d'un couvent, il y a une résurrection attendue.

MORT DE Mgr L'ARCHI-ABBÉ DE MARTINSBERG. (HONGRIE).

LA famille bénédictine de « la sainte Montagne de Pannonie » *(Sacer Mons Pannoniæ)* Martinsberg en Hongrie, vient de nous faire part de la mort de son vénérable et bien-aimé archi-abbé, le R^me^ Père Dom Chrysostome Kruesz, décédé le 11 janvier, en la 66me année de son âge. Nous nous associons de tout cœur au deuil de cette insigne communauté et nous répondons à son appel en recommandant aux prières charitables de nos amis l'âme du défunt, qui a été de nos jours l'un des prêtres les plus distingués et les plus dévoués de l'ordre monastique.

Né à Völgyfalva le 21 janvier 1819, profès le 9 juin 1840, archi-abbé le 3 novembre 1865, chevalier de l'ordre de Saint-Étienne, docteur en philosophie et théologie, etc., membre de la chambre supérieure et conseiller secret de

Digitized by Google

sa majesté l'empereur, il fonda à Györ-Szent-Märton, en 1879, une maison de sœurs de Saint-Vincent de Paul, en souvenir du XIVe centenaire de saint Benoît. Il fit restaurer la splendide cathédrale de Martinsberg, édifice style de transition (XIIIe) et publier à l'occasion de la 4e consécration de l'église les *Tabulæ memoriales* en latin et en hongrois.

L'abbaye de Martinsberg s'élève près de l'endroit même où saint Martin, le Thaumaturge de l'Occident, naquit en 316 ou 317 ; d'après la tradition locale, le saint, dans sa jeunesse, avait coutume de se retirer sur la montagne solitaire, afin d'y vaquer plus librement à la prière. Les premiers missionnaires qui, tous moines bénédictins, commencèrent en 787 et 796, à évangéliser le pays, semblent y avoir dès l'origine établi un sanctuaire ; ils suivaient en cela les traces de saint Martin lui-même et du législateur saint Benoît, lequel, dès son arrivée au Mont-Cassin, avait élevé un oratoire sous le vocable du moine-évêque de Tours. Plus tard, le premier duc chrétien Geysa, y jeta les fondements d'une grande abbaye qui devait être, durant de longs siècles, le Mont-Cassin de son pays ; dès l'an 1001, saint Étienne de Hongrie en acheva la construction. Martinsberg a été, à côté de la ville métropolitaine de Gran (Strigonium), le centre religieux et le foyer intellectuel du royaume, dont on découvre, du haut de la montagne sainte, jusqu'à treize provinces. Les premiers moines de l'abbaye furent presque tous allemands ou italiens ; de son sein sortirent les grands évêques et apôtres de la Hongrie, saint Sébastien, saint Maur, saint Astric ; saint Adalbert de Prague et saint Gérard de Czanad, tous deux moines, évêques et martyrs, y passèrent et s'y arrêtèrent. Nous ne nommerons pas ici tous les saints et les martyrs dont se glorifiait l'époque héroïque du monastère bénédictin. Dans les siècles plus récents, l'abbaye, malgré les fréquentes invasions des Turcs dont elle eut à souffrir, et bien d'autres calamités de tout genre, continua son importante et bienfaisante mission, qui, nous osons l'espérer, est loin de toucher à son terme. Actuellement la communauté de Martinsberg est la plus nombreuse que nous connaissions dans l'ordre entier : elle ne compte pas moins de 180 à 190 religieux de chœur. La plupart, il est vrai, ne résident pas habituellement dans le monastère même : un certain nombre peuple les trois abbayes affiliées à Martinsberg ; d'autres enseignent dans les sept écoles supérieures (avec 1500 élèves) et dans le Paidagogium ou école normale dépendante de l'abbaye ; d'autres enfin se livrent au ministère paroissial dans 22 paroisses avec 65 succursales sur le territoire relevant également du monastère et comprenant une population de 27,991 catholiques. L'archi-abbé est en outre le chef perpétuel de toutes les abbayes bénédictines en Hongrie, actuellement au nombre de onze, et exerce une influence considérable sur les intérêts politiques et intellectuels du pays. Malheureusement une minorité protestante domine beaucoup trop la très grande majorité catholique des Magyars, aussi l'état de l'Église est-il loin d'y être entièrement satisfaisant.

Digitized by Google

Pour en revenir à l'illustre défunt, nous donnerons maintenant quelques appréciations personnelles portées sur son compte par la presse de son pays.

Le « *Katholische Gesellschaft* » de Vienne (16 janvier) donne les détails suivants: De 1843 à 1862 Dom Chrysostome fut professeur de sciences naturelles à Presbourg, Raab et Martinsberg. De cette époque on cite de lui des études météorologiques, insérées dans les *Annales de l'institut météorologique de Vienne*, et d'autres travaux pédagogiques dans les revues hongroises « *Tanodai lapok* » et « *Ifjusàgi Plutarch* ». En 1862 il devint directeur du collège de Presbourg, fut élu archi-abbé 5 septembre 1865, et intronisé 10 juin 1866; il prit part au concile. « Le vide que le défunt laisse n'est pas facile à combler. C'était une nature admirablement proportionnée, douée des plus rares capacités et des plus nobles qualités de l'esprit et du cœur. Également distingué comme prêtre et comme prélat, sa vie ne fut qu'une chaîne de l'activité la plus salutaire et la plus féconde: l'antique abbaye de Martinsberg a reçu un nouvel éclat sous son égide: car il était père aussi bien pour chacun de ses religieux que pour quiconque venait lui demander conseil ou avait recours à sa munificence. » Il compte parmi les savants de premier ordre, et le journal libéral de Pesth « *Pesther Lloyd* » l'appelle un des professeurs les plus distingués et les plus méritants de notre époque. Ses ouvrages les plus importants sont: *Vegytani adatok* (Faits du domaine de la chimie) et *A szervetlen és szerves vegytan va'zlata* (Abrégé de chimie organique et inorganique).

A la chambre supérieure, il était toujours le premier à défendre la position des catholiques lorsqu'elle était menacée: sa parole était écoutée attentivement.

On le voit, les journaux libéraux mêmes ne purent s'empêcher de rendre un tribut d'admiration à la science et aux arguments apportés par le prélat.

Le « *Vaterland* » de Vienne écrit: « L'archi-abbé Kruesz ne fit qu'augmenter les mérites de son ordre en travaillant au progrès matériel, intellectuel et moral de la Hongrie, par sa parole, ses actes et son exemple. Nous vénérions en lui un intrépide défenseur des éternelles idées du droit chrétien et de la justice chrétienne dans l'État et dans la société. Parmi les défenseurs de ces idées, nous le citerons au premier rang. Il n'y avait point chez lui d'acception de personnes: ce qui le guidait c'étaient son devoir, ses convictions, son amour de la vérité. Sévère envers lui-même, il ne demandait des autres que l'exact accomplissement de leurs devoirs, et c'est grâce à son énergique opposition que la récompense de l'apostasie de la part de l'État a pris dans les derniers temps des dimensions considérablement plus restreintes. On en était venu si loin, avant cette énergique intervention de l'archi-abbé, que tout prêtre apostat croyait avoir droit à un emploi civil assez lucratif par la seule raison de son apostasie et de la violation de son serment. Bénie soit donc la mémoire de cet homme et de ce prêtre distingué! »

Digitized by Google

MORT DU Rme P. ABBÉ D. PESCETELLI, A ROME.

ON nous annonce la mort édifiante, arrivée le 8 janvier 1885, à l'abbaye de Saint-Paul de Rome, du Rme Père Dom Ange Pescetelli, l'un des plus méritants prélats de l'antique congrégation du Mont-Cassin. Né en 1809, Dom Ange avait fait profession à l'âge de 16 ans dans l'abbaye de Subiaco. Envoyé à Rome, il fut avec Dom Tosti, un des derniers élèves de l'illustre école de Saint-Anselme, destinée aux hautes études des jeunes moines, et supprimée en 1834. Plus tard, il fut nommé professeur de Droit Canon à l'université de Modène et abbé de Saint-Pierre dans la même ville (1846-1850). Mais en 1852, le chapitre général l'envoya à Rome où il résida depuis presque sans interruption, remplissant les plus hautes charges de l'ordre et rendant en même temps, par ses mémoires savamment préparés, de nombreux et signalés services dans les questions les plus ardues de la jurisprudence ecclésiastique. Ce fut lui qui, étant abbé de Saint-Paul (1858-1867), dirigea en Germanie, au mois de septembre 1860, deux de ses moines, Dom Maur et Dom Placide Wolter, qui devinrent les fondateurs de la congrégation de Beuron.

Depuis 1882, Dom Pescetelli s'était démis de ses fonctions de procureur général et d'abbé de Farfa pour se préparer, dans le silence et le recueillement, à la mort qui vient enfin de le délivrer de ses longues souffrances.

Des messes solennelles de *Requiem* ont été chantées pour l'âme du défunt, dans les abbayes d'Emmaüs et de Maredsous.

Mort de S. G. Mgr Balgy. — La Congrégation Méchitariste des Bénédictins Arméniens vient de faire une perte douloureuse dans la personne de S. G. Mgr Balgy, archevêque d'Acrida, mort à Rome, le 5 décembre dernier. L'illustre défunt, évêque seulement depuis 1877, s'était distingué par ses écrits d'apologétique chrétienne.

Les Bénédictins anglais à Rome. — Personne n'ignore l'intérêt tout particulier que Sa Sainteté le pape Léon XIII porte aux études ecclésiastiques et le désir qu'il a de voir la Ville éternelle devenir de plus en plus le centre principal de la formation sacerdotale. — Pour répondre à ce désir du père commun des fidèles, le chapitre général des Bénédictins anglais, tenu au monastère de Downside, en novembre 1883, avait décidé de créer à Rome une maison d'études pour ses jeunes clercs, chargeant de l'exécution de ce projet son nouveau Président-général, le T. R. P. O'Gorman. Celui-ci s'est donc transporté à Rome dernièrement, et y a établi une communauté sous la direction du R. P. D. Ildephonse Cummins. Pour des raisons de convenance pratique, il n'a pas paru opportun aux Bénédictins anglais de reprendre l'immeuble situé dans le *Trastevere*, près de la petite église de *S. Benedetto in Piscinula*, lequel leur avait été alloué

Digitized by Google

en 1628, par le pape Alexandre VII; ils se sont fixés dans un quartier plus central. Le jeudi 11 décembre dernier, les membres fondateurs de la petite communauté, les RR. PP. D. Cummins, D. Ford et D. M'Connell, furent présentés au Saint-Père en audience privée, par leur Président-général. Sa Sainteté daigna exprimer la satisfaction que lui avait fait éprouver la résolution du chapitre général, bénit l'œuvre naissante, et s'entretint paternellement avec ses premiers pionniers, prenant un visible plaisir à énumérer les fondations de ce genre accomplies depuis le commencement de son pontificat dans la ville de Rome, « centre de la science solide et des véritables inspirations chrétiennes. »

Mission de Dakota (Amérique). — Voilà environ quatre ans que S. G. Mgr Martin Marty, ancien abbé bénédictin du monastère de Saint-Meinrad, aujourd'hui vicaire apostolique du district de Dakota, dans les États-Unis, se livre avec un zèle infatigable aux travaux de sa mission. Le bien qu'il y a opéré en si peu de temps dépasse toutes les espérances. Chaque année, le vaillant apôtre visite par deux fois son vaste territoire, s'informant partout des besoins et nécessités du moment, veillant au développement des missions établies, en formant de nouvelles, fondant des écoles, établissant de distance en distance de courageux missionnaires.

Depuis 1880, Mgr Marty a la consolation d'avoir introduit dans ce territoire, jusque-là abandonné, 45 prêtres, d'y avoir établi 82 églises et chapelles, organisé 75 stations de missionnaires, fondé 6 couvents, 6 écoles moyennes de filles, 12 écoles paroissiales et 8 écoles pour les jeunes Indiens ou naturels du pays. Beaucoup d'émigrants catholiques, allemands et anglais commencent à s'établir dans ces régions, attirés par la bonne organisation du culte catholique qu'ils y trouvent en voie de formation. Que Dieu bénisse ces travaux laborieux d'un enfant de Saint-Benoît.

Mission du Sacré-Cœur de *l'Indian territory* (Amérique). — Une autre mission non moins importante fleurit à quelque distance de là, sous la direction des Bénédictins de l'abbaye de la Pierre-qui-Vire, expulsés de France. Elle fut établie récemment dans l'*Indian territory*, et placée sous le vocable du Sacré-Cœur de Jésus, par le T. R. P. Dom Isidore Robot, aujourd'hui préfet apostolique de ce district. Les détails nous manquent sur les résultats obtenus jusqu'ici, mais nous ne tarderons pas à les recevoir et à les communiquer à nos lecteurs. Nous savons seulement, et nous l'avons appris de source certaine, que Mgr Robot trouvant difficile à concilier ses travaux apostoliques, avec la direction du monastère du Sacré-Cœur qui forme le centre de la mission, a demandé à être remplacé comme supérieur par un de ses confrères. Le R. P. Dom Thomas Dupérou, maître des novices au nouveau monastère de Buckfast (Angleterre) a été désigné comme prieur du monastère du Sacré-Cœur, et il est en ce moment en route pour l'Amérique.

Digitized by Google

Nouvelle Nursie (Australie). — A plusieurs reprises déjà nous avons entretenu nos lecteurs de la mission bénédictine de la Nouvelle Nursie en Australie. Ils savent déjà que son fondateur, Mgr Salvado, est revenu dernièrement en Europe pour aviser aux moyens de fonder un noviciat destiné à alimenter cette colonie, qui ne peut guère songer encore à recruter des vocations indigènes. Nous sommes heureux d'apprendre que les efforts du saint évêque ont été couronnés de succès. Il vient d'obtenir du gouvernement espagnol l'autorisation d'ouvrir, à la célèbre abbaye de Montserrat, un noviciat spécialement destiné à l'Australie, et il y a installé tout dernièrement quinze jeunes Espagnols qui seront les pierres fondamentales de cette belle œuvre. La mission de la Nouvelle Nursie a eu à lutter jusqu'ici contre des difficultés sans nombre ; plaise à Dieu que cet heureux événement soit pour elle le signal d'une ère nouvelle.

Au Canada. — Il est sérieusement question en ce moment, d'une fondation bénédictine au Canada : nous sommes à même de l'affirmer, sans pouvoir en dire davantage aujourd'hui. Nous recommandons instamment aux prières de nos chers lecteurs, la réussite de cette importante entreprise. Aucune communauté bénédictine n'existe au Canada jusqu'ici.

Mort du R^me^ Père Abbé de Marienberg *(Tyrol).* — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort du R^me^ Père Abbé du monastère bénédictin de Marienberg, au Tyrol, Dom Pierre III Wiesler, né le 14 mai 1820, élu abbé le 17 juin 1861, mort le 29 janvier 1885, il était le 45e abbé de ce monastère fondé en 1095. — L'abbaye de Marienberg a été illustrée dans ces dernières années par plusieurs hommes de grand mérite, connus dans le monde savant : les RR. Pères D. Albert Jaeger, D. Beda Weber et D. Pius Zingerle. Elle compte environ 40 moines dont plusieurs sont occupés à l'éducation de la jeunesse à l'école abbatiale de Méran qui compte 300 élèves, (fondée en 1725), et au séminaire annexé à l'abbaye dont les élèves atteignent habituellement le chiffre de 80. — Nous recommandons aux prières de nos lecteurs l'élection du successeur de D. Pierre.

Mort du R. P. Dom Laurent Shepherd. — Nous venons encore d'apprendre la mort d'un saint moine de la Congrégation anglo-bénédictine, du R. P. Dom Laurent Shepherd, profès du monastère d'Ampleforth, et directeur depuis un grand nombre d'années, du monastère des Dames Bénédictines de Stanbrook (Worcester). Né le 24 août 1819, il fit profession le 26 du même mois 1844, fut ordonné prêtre le 30 novembre 1849, et vient de rendre sa belle âme à Dieu le 30 janvier 1885, dix ans, jour pour jour, après la mort de l'illustre abbé de Solesmes Dom Guéranger, dont il était le grand admirateur et le zélé disciple. On sait, en effet, que du

Digitized by Google

vivant de Dom Guéranger, Dom Laurent Shepherd venait presque chaque année à Solesmes pour s'y retremper dans la vie monastique, au contact de ce grand cœur de moine et de cette chère communauté de frères qu'il aimait à considérer comme sa propre famille. Il laisse en larmes la sainte communauté de Stanbrook qu'il dirigeait avec un zèle et un tact si exquis.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER.

COURRIER ROMAIN.

N point qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on lit des nouvelles de Rome, surtout si elles ont rapport à des fêtes ou à des événements joyeux, c'est qu'en ce moment, et depuis la funeste usurpation que l'on sait, la sainte Église Romaine vit dans le deuil. Son allégresse n'est jamais et ne peut jamais être entière. Jusqu'à ce que son Pontife lui soit rendu, et jouisse de nouveau de la souveraineté qui lui appartient, elle gémira devant Dieu des maux qui l'accablent. Que l'on se représente donc nos plus belles solennités comme voilées d'un nuage, nos consolations comme fugitives, nos sourires comme mêlés de pleurs, et, au contraire, la douleur comme notre sentiment intime et constant, la pénitence comme notre vertu la plus ordinaire, le silence, l'amertume comme notre état naturel.

La crainte du choléra avait déterminé le Saint Père à suspendre pour tout son diocèse deRome les lois ecclésiastiques de l'abstinence et du jeûne. Cette situation extraordinaire a cessé pour nous avec le commencement de la présente année liturgique. Notre Avent a été l'Avent austère que l'on ne connaît guère plus en Occident, l'Avent avec deux jeûnes par semaine, le vendredi et le samedi. Toutefois, comme la sainte Église romaine doit plus qu'aucune autre, ressembler à la Jérusalem céleste où les joies spirituelles ne finissent point, notre Avent a été réjoui par les grandes fêtes du centenaire de Saint-Damase et de la *Prima Primaria*. Les premières ont été célébrées à San-Lorenzo in Damaso, basilique élevée par le saint Pontife à côté des archives de l'Église romaine, aujourd'hui la Chancellerie Apostolique. Les dernières ont eu pour théâtre l'église de Saint-Ignace, siège de la Congrégation. Dans les unes et dans les autres, il a été déployé une pompe inouie en ornements et en musique, mais particulièrement en illuminations. Le Souverain Pontife avait daigné envoyer trois mille francs aux chanoines de San-Lorenzo en Damaso pour les aider à augmenter l'éclat de leur cérémonie. Saint Damase a été encore grandement fêté par les archéo-

Digitized by Google

logues chrétiens qui l'ont choisi pour leur patron, à cause de son amour pour les catacombes. Le jour de son Octave, la crypte des Papes aux Catacombes de Saint-Calixte a été brillamment illuminée; vingt prêtres sont venus y célébrer le saint Sacrifice; le Cardinal-Vicaire lui-même a daigné les imiter, et prononcer en outre une de ces allocutions éloquentes qui semblent naître spontanément sur ses lèvres. L'Académie d'Archéologie chrétienne, présidée par l'illustre M. de Rossi, a consacré à saint Damase deux grandes séances dans lesquelles toutes les lectures avaient sa personne ou son pontificat pour objet.

Le quatrième dimanche de l'Avent, s'accomplissait à Saint-Louis des Français, et par les mains du Cardinal-Vicaire, le sacre de deux nouveaux évêques, Mgr Cassetta, évêque titulaire d'Amata, et Mgr Larue, évêque de Langres. Mgr Cassetta est romain, et très connu dans Rome. Possesseur d'une immense fortune, il consacre ses revenus aux bonnes œuvres; il se distingue par une tendre piété, et cultive avec assiduité les sciences saintes. Un vieux prêtre romain me disait dans son langage expressif: « C'est une promotion devant laquelle il n'y a qu'à tirer son chapeau. » Quant à Mgr l'évêque de Langres, tous ceux qui le connaissent louent unanimement son intégrité de vie et sa parfaite bonté de cœur. Agé de soixante-douze ans, il entre dans les rangs de l'épiscopat, presque comme l'ouvrier de la onzième heure, mais la santé dont il jouit laisse concevoir l'espérance que l'Église de Langres profitera longtemps de ses soins. Il rapporte de Rome aux chanoines de sa cathédrale un très bel habit de chœur.

Le Saint Père a comblé d'attentions l'évêque de Châlons, Sa Grandeur Monseigneur Sounieu. Sur la demande du prélat, il a daigné gracieusement conférer la croix de chevalier de Saint-Grégoire à un écrivain très renommé dans le Midi de la France, M. Maisonneuve, rédacteur des *Nouvelles* de Toulouse, et comme Mgr Sounieu sollicitait une faveur semblable pour un catholique très zélé et très généreux de sa ville épiscopale, Léon XIII, allant au delà de ses désirs, a signé aussitôt un brevet de commandeur. Le Pape s'est ensuite entretenu confidentiellement avec Mgr de Châlons des affaires de l'Église de France, et particulièrement des catholiques libéraux. Tout en regrettant les polémiques engagées sur les personnes, le Saint Père veut que les principes soient défendus et respectés; il n'entend même pas intervenir plus directement qu'il ne l'a fait jusqu'ici au sujet des écarts où les écrivains ont pu se laisser emporter dans l'ardeur de la lutte. Sur les affaires générales, Léon XIII a dit à Mgr Sounieu qu'il se préoccupait de ramener vers l'Église l'esprit public, et qu'il espérait y réussir en prenant les questions par leurs bases.

On avait répandu naguère le bruit qu'il se préparait une Encyclique sur le libéralisme. La vérité est que le Pape en a réellement conçu la pensée. L'exécutera-t-il? Nul ne le sait; mais pas une ligne de ce document

Digitized by Google

n'était encore écrite il y a deux mois, c'est-à-dire quand déjà les journaux en présentaient la publication comme prochaine; que dis-je? quand ils en désignaient le rédacteur, qui devait être, d'après eux, Mgr Galimberti, directeur du *Moniteur de Rome.* Cette dernière invention surprit beaucoup le Souverain Pontife. « Je fais, dit-il, de Mgr Galimberti le cas qu'il mérite, mais je ne charge personne d'écrire mes Encycliques. »

Les fermes revendications que le Saint Père a fait entendre dans son récent discours au Sacré-Collège, et le nouveau cri d'alarme contre la franc-maçonnerie qu'il a jeté dans l'audience solennelle des cercles de la jeunesse italienne, émeuvent tous les esprits. On ne se lasse pas d'admirer la force d'âme du grand Pontife qui, faible et désarmé, tient tête à la Révolution et lui porte des coups si terribles. B.

COURRIER ALLEMAND.

L'ALLEMAGNE, quoique profondément déchirée par les suites de l'hérésie luthérienne, présentait pourtant encore aux catholiques les chances d'une lutte à peu près égale. La guerre funeste de 1866 vint modifier entièrement cet état de choses. Violemment séparés de leurs frères autrichiens, les catholiques allemands ne forment plus qu'un tiers de la population du nouvel empire et semblent définitivement condamnés au rôle d'une minorité entourée d'adversaires acharnés. Si les catholiques étaient un parti politique comme les autres, ils devraient désespérer de l'avenir. Grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi. Le catholique sait qu'il n'a qu'à marcher droit en avant dans la voie tracée à lui par la tendre sollicitude de sa sainte mère l'Église, pour arriver sûrement à bon port. Lutteur intrépide, il sait lutter de toutes ses forces tout en se désintéressant en quelque sorte de la lutte; les obstacles, les chances du combat lui importent peu. Ce n'est pas de ce côté que son regard est porté, il regarde ailleurs, il regarde en haut. Combattre ainsi c'est vaincre. Il est bon de rappeler ces vérités; dans les luttes politico-religieuses qui agitent le monde, on ne les oublie que trop souvent, le côté humain l'emporte; à force de prudence humaine, on perd le sentiment de la vraie prudence, celle qui doit nous attacher indissolublement au souverain arbitre du monde, celle, grâce à laquelle, vaincus nous serons toujours vainqueurs. Comprise ainsi la lutte en Allemagne, qui, humainement parlant, semble désespérée, présente toutes les garanties du triomphe. Quand et comment ce triomphe viendra-t-il couronner les vaillants lutteurs, nous l'ignorons, mais Dieu le sait, mais nous savons qu'Il est tout-puissant et que c'est sa cause que nous défendons. Cela suffit.

Dans ma dernière lettre je vous ai indiqué l'attitude des divers gouvernements allemands envers l'Église; pour donner une idée juste des choses à vos lecteurs je devrais aujourd'hui m'occuper de l'influence exercée sur le peuple par le Protestantisme et la Philosophie moderne. Mais afin d'arri-

Digitized by Google

ver plus vite aux questions d'actualité, je reviendrai plus tard dans un moment d'accalmie sur cette question importante, et je me contenterai de vous dire deux mots de la position prise par les différents partis politiques contre le Catholicisme.

En commençant par la droite, nous rencontrons en premier lieu, le parti conservateur. Parti prussien par excellence, il n'a que de rares ramifications dans l'Allemagne méridionale et occidentale où les mots catholique et conservateur sont presque synonymes. Parti protestant et royaliste par excellence, il porte en lui le germe d'un conflit permanent. En tant que protestant il a le Catholicisme, qui lui reste lettre morte, en horreur ; en tant que royaliste il désire une alliance avec les catholiques, parce qu'ils ont en eux de fermes soutiens du trône. Pratiquement ce conflit intérieur se résout conformément aux ordres de M. de Bismarck. On réchigne, mais on s'incline. Aussi longtemps qu'ils formeront la minorité, les conservateurs rechercheront volontiers l'alliance avec les catholiques, à condition toutefois qu'un « *Quos ego !* » du chancelier n'y mette le holà ; devenus majorité, ils ne demanderaient pas mieux que d'écraser le Papisme. Ils sont adversaires du Culturkampf pour autant qu'il gêne le Protestantisme et toujours avec la permission de M. de Bismarck, ils ne demandent pas mieux que d'abolir les lois de mai, ruineuses pour la cause protestante, quitte à en voter d'autres qui frapperaient uniquement les catholiques. Ceci se rapporte au gros du parti. A son extrême droite se trouvent quelques hommes, débris de la fraction Stahl, qui entendent mieux l'intérêt de la cause conservatrice: *Rari nantes in gurgite vasto.*

A côté des conservateurs se rangent les conservateurs libres, Parti Bismarck sans phrase, pépinière d'ambassadeurs et de ministres. Il me semble superflu d'en dire davantage.

Si les conservateurs libres peuvent être appelés parti Bismarck sans phrase, les nationaux libéraux sont le parti Bismarck phraseur par excellence. De principes point, des phrases énormément. Ce parti autrefois très nombreux se permettait quelquefois d'avoir des opinions différentes de celles du gouvernement, petite débauche oppositionnelle qui ne durait que jusqu'à la seconde lecture d'un projet de loi. Maintenant on ne se risque plus si fort en avant, on fait le plongeon de prime abord. Les nationaux libéraux poursuivent le beau rêve d'arriver au gouvernement ; malgré la souplesse de leur échine M. de Bismarck ne les juge pas assez présentables, ils ne sont pas assez bien nés. Protestants rationalistes, le Culturkampf n'a pas de plus zélés adeptes, ils vivent de lui. Les blessures que la lutte religieuse a faites au Luthéranisme orthodoxe les réjouiront au moins autant que les souffrances de l'Église catholique. Ce parti s'est scindé, la gauche libéralisante a formé d'abord un groupe sécessionniste et s'est dernièrement fondue avec les progressistes dans le parti libéral allemand.

Une traduction incorrecte fait figurer les « *Deutsch Freisinnige* » comme

Digitized by Google

parti allemand libre penseur. Erronée au point de vue linguistique, cette traduction est assez conforme à la réalité des choses. La libre pensée règne en maîtresse dans ce parti où la séparation de l'Église et de l'État fait partie du programme. L'incompatibilité absolue des tendances progressistes avec la monarchie Prussienne et son régime traditionnel, rendent ce parti un objet d'horreur pour M. de Bismarck : il leur préfère encore les catholiques, c'est tout dire. En ce moment il se dessine un mouvement qui amènera la dissolution du parti, les sécessionistes nationaux libéraux y ont apporté un élément plus modéré qui mécontente les vieux de la veille et il est à prévoir que, dans un avenir plus ou moins rapproché, un groupe démocratique se formera. Les catholiques verront cette dissolution avec une certaine satisfaction, car nombre d'eux considèrent, vu la situation en Allemagne, une séparation de l'Église et de l'État comme un mal préférable à l'état actuel des choses et les démocrates avancés leur semblent moins à craindre que les théories jacobines des modérés.

Le parti du peuple forme l'extrême gauche du libéralisme. Ce parti s'est toujours tenu en dehors du Culturkampf, qu'il a sévèrement condamné. Il demande le droit commun pour tous, malheureusement son programme sur la question scolaire rend toute entente impossible. Les catholiques pourraient — du moins beaucoup d'entre eux le jugent — accepter une séparation des deux pouvoirs, qui assure l'indépendance de l'Église, mais l'école officielle, athée et obligatoire reste et restera toujours chose inacceptable.

Nous voici arrivés aux démocrates-socialistes. Entre cette doctrine destructive par excellence, sapant la société par sa base, demandant l'abolition de la propriété et de la famille,et entre le Catholicisme, l'antagonisme est complet. Ce sont les deux étendards sous lesquels se livrera la dernière bataille finale. L'importance du mouvement socialiste en Allemagne me forcera de traiter cette grave question dans une lettre spéciale, pour aujourd'hui je dois me contenter de passer les partis en revue et de signaler leurs attitudes envers le Catholicisme.

COMTE F. L. W. B.

COURRIER D'AMÉRIQUE.

AURONS-nous bientôt la joyeuse satisfaction de pouvoir saluer le triomphe de JÉSUS-CHRIST et de son Église, cette victoire universelle de la vérité,du droit et de la vertu dans tous les ressorts de la Société? Ou bien faut-il encore de longs et ardents combats pour amener un résultat si glorieux? En tout cas, pour nous autres catholiques, l'avenir n'a rien d'inquiétant, puisque nous connaissons la parole de l'Apôtre : *Hæc est autem victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Cette grande victoire de notre Emmanuel nous est assurée. Au fort du combat il nous soutient par l'abondance des grâces dont il comble son Église

Digitized by Google

bien-aimée, par des événements extraordinaires propres à raviver le sentiment catholique, par la direction et la parole éclairée du Souverain Pontife assis sur la Chaire de Pierre, par la sage conduite et la fidélité à toute épreuve de notre illustre épiscopat.

Quant à l'Église des États-Unis, elle peut, cette année, plus que jamais, s'abandonner à cette joie qu'apporte le dimanche « *Gaudete* ». Car c'est précisément durant le mois qui vient de s'écouler, du 7 novembre au 7 décembre, qu'elle a vu se réunir pour le troisième concile plénier, l'illustre phalange de tous ses évêques; assemblée grandiose, qui rappelait l'éclat du concile du Vatican. Maintenant le concile est terminé et les évêques ainsi que tous les autres assistants sont retournés chez eux, après des travaux longs et difficiles, mais accomplis avec un accord et une liberté admirables.

Rehaussée par le symbolisme toujours nouveau des cérémonies religieuses, par la magnificence des ornements sacrés, par la douce majesté d'une musique conforme aux intentions de l'Église, chaque séance publique du concile plénier offrait aux catholiques une image de la Jérusalem céleste, et aux adhérents des autres confessions une preuve nouvelle de la force vitale et de l'immortalité de l'Église, comme aussi de sa gloire et de son autorité souveraine. Des évêques distingués annonçaient au peuple fidèle la parole de Dieu pendant toute la durée du concile, tantôt dans la cathédrale, tantôt dans l'église de Saint-Alphonse, tandis que les prélats de l'Ordre bénédictin prêchaient régulièrement dans l'église des Quatorze-Saints auxiliateurs.

Toutes les grandes questions du jour étaient successivement traitées par ces orateurs sacrés : les rapports entre l'Église et l'État, la question scolaire, la sainteté du mariage, les caractères de l'Église, etc. Les feuilles catholiques n'ont pas manqué de reproduire les paroles d'or, qui furent prononcées sur ces sujets d'une importance supérieure.

Ce furent donc là des jours de grâces, surtout pour la population de Baltimore. Hâtons-nous d'ajouter que les catholiques de cette ville surent parfaitement apprécier ces grâces. Je ne parlerai pas des grandes solennités qui furent organisées en l'honneur des membres du concile, ni de la réception grandiose que les citoyens les plus illustres de New-York et de Philadelphie honorèrent de leur présence, ni enfin de la tenue respectueuse des habitants de Baltimore y compris les non-catholiques, à l'occasion des processions publiques. Les paroles du Révérendissime Président et délégué apostolique Mgr Gibbons, le proclament mieux que je ne saurais le faire : « La joie, dit-il, avec laquelle nous avons salué votre arrivée à Baltimore, « Révérendissimes Confrères, n'a d'égal que le regret que nous éprouvons « à votre départ. Le clergé et le peuple de cette ville vous ont montré la « même affection filiale et le même respect dont les fidèles d'Éphèse « étaient animés à l'égard de l'Apôtre des nations, et leur deuil, en vous « voyant partir, n'est pas moins sincère que celui de ces chrétiens de l'âge

Digitized by Google

« apostolique au départ de leur apôtre bien-aimé. Vous partez accompa-
« gnés de leurs prières et des souhaits qu'ils forment pour votre heureux
« retour suivi d'une longue vie pleine de grâces et de bénédictions pour
« vous et vos diocèses. »

Les décrets du concile soussignés par tous les Pères dans la dernière séance solennelle du 7 décembre, ont été envoyés à Rome, pour y recevoir sur le tombeau de Pierre, par le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, cette sanction suprême, à laquelle tout vrai catholique se soumet de tout cœur, mais aussi cette bénédiction, qui découle de l'Union avec Rome dans la foi et la vie pratique.

Le sermon de clôture, prêché par Mgr L. Spalding, évêque de Peoria (Illinois), donna une idée des principales questions traitées par le concile.

En premier lieu l'orateur mentionna l'éducation du clergé. On pense à créer pour ce but une Université catholique, probablement dans l'État de New-York. Miss Caldwell, nièce de Mgr Spalding, a offert, pour la fondation de cette Université, un capital de 300,000 dollars que les Pères du concile ont accepté avec reconnaissance. Pendant l'année 1885, s'il plaît à Dieu, on fera déjà les plans de l'édifice, peut-être même davantage. Il y a dix semaines, on n'aurait encore nullement songé à la réalisation d'une telle entreprise.

Lorsqu'en 1876, les États-Unis célébrèrent le premier centenaire de la déclaration de leur indépendance, la France leur offrit, avec une munificence royale, une statue gigantesque de la déesse de la Liberté, destinée à être placée sur un piédestal énorme, dans la baie qui s'étend devant les villes de New-York, Brooklyn et New-Jersey, et à former de sa tête rayonnante un phare colossal. Or, la statue est achevée, mais le piédestal ne l'est pas encore et il faudra encore du temps avant que la lumière électrique s'élance de la tête du colosse. Et alors même, ce ne sera là qu'une lumière matérielle et bien chétive qui ne saurait pas même éclairer toute la métropole de New-York. Mais nous autres, catholiques des États-Unis, nous voulons établir à New-York le phare de l'Université catholique, en comptant toutefois sur le secours de Dieu et la bienveillance de nos frères, et la lumière que répandra cet autre phare, sera une lumière spirituelle, les rayons qui en rejailliront sur tout le pays seront ceux de la lumière si douce et si brillante de la vérité et de la foi.

Les Pères du concile désirent encore que les écoles catholiques atteignent un tel degré de prospérité, qu'elles puissent rivaliser avec les écoles publiques subventionnées par l'État. Ils ont proclamé énergiquement les droits inviolables du mariage; dans l'intérêt de la moralité publique, ils ont recommandé particulièrement les sociétés de tempérance ainsi que les unions qui ont pour but la protection des émigrés, tandis qu'ils ont justement flétri toutes les associations aux tendances soit immorales soit révolutionnaires, ou ayant des statuts contraires aux lois de l'Église.

Digitized by Google

Le concile a encore proclamé hautement le devoir de la véritable obéissance chrétienne due à l'autorité civile qui tient, elle aussi, son pouvoir de Dieu, et c'est précisément ce point, diamétralement opposé à l'esprit anarchiste et socialiste de nos jours, que les Pères ont accentué et développé dans leur ample lettre pastorale. Rien de plus juste. Les catholiques américains jouissent de grands avantages ; notre Église peut se développer librement et elle l'a fait, grâce à la constitution du pays. C'est donc aussi pour nous un devoir sacré, de nous montrer vrais patriotes en nous acquittant fidèlement de toutes nos obligations. Aussi suis-je d'avis que le pays n'a jamais pu se plaindre justement des catholiques, dont plusieurs se sont fait remarquer par leur dévouement et leur activité parmi ses citoyens les plus distingués. Tel était, par exemple, le grand artiste Reuben, Springer, américain de naissance et converti, mort à Cincinnati le 10 décembre. Toute sa vie peut se résumer en ces deux mots : *Pertransiit benefaciendo*, il passa en faisant le bien. Favorisé par Dieu des dons de la fortune, il a, durant sa longue carrière, distribué des sommes énormes et fait des legs considérables pour le bien public, les sociétés d'art et de bienfaisance et pour les pauvres, mais surtout pour les établissements catholiques. Sa mémoire sera à jamais bénie.

La sanctification du dimanche, la presse catholique et les moyens d'en accroître l'influence, la littérature catholique en général : voilà encore autant de questions importantes qui furent mises en délibération et réglées par de sages décrets. Il faut y ajouter la question des missions parmi les Indiens et les Nègres.

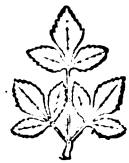
Certes, Mgr Spalding n'a fait qu'exprimer la conviction générale de tous les catholiques de l'Amérique du Nord, lorsque dans son sermon de clôture, il signala la grande puissance et la position éminente du Catholicisme dans notre pays, en disant : « L'église d'Amérique avait beaucoup à souffrir des « préjugés qui lui étaient arrivés de l'ancien monde comme un héritage de « la corruption morale dont les esprits des ennemis de Dieu étaient in- « fectés. Mais, quoique des légions d'émigrés inondassent le pays à une « époque, où l'Église n'y était pas encore solidement établie, elle a néan- « moins fini par triompher ; oui, *notre* Église a triomphé. Elle a vaincu tous « les préjugés et créé des institutions pour organiser les masses jusque-là « inorganisées, pour les unir par des liens indissolubles. Aujourd'hui elle « est devenue, dans ce pays comme partout, la plus grande puissance « spirituelle, pleine de force vitale, d'énergie, de courage, et prouvant une « fois de plus, par la position qu'elle s'est acquise, qu'elle est dans l'ordre « divin et surnaturel, ce que la nature elle-même est dans l'ordre des cho- « ses matérielles, douée de l'immortalité. Source de la vie et non de la mort, « infaillible dans sa foi, et travaillant toujours sans jamais se fatiguer pour « le salut de l'humanité, elle durera jusqu'à ce que la dernière syllabe de « l'histoire du monde ait été écrite. »

Digitized by Google

Un autre événement d'une haute importance pour les États-Unis et peut-être aussi pour l'Église, c'est l'élection du gouverneur démocrate Cleveland comme président des États-Unis. C'est donc le parti démocratique qui a remporté la victoire dans le combat électoral. Jusqu'au dernier moment les prédicateurs méthodistes n'avaient cessé de déclamer que la devise des démocrates était : *R*um, *R*omanisme, *R*ébellion, puisqu'ils voulaient une liberté illimitée pour l'usage et la vente des boissons alcooliques, des tendances et des principes romains dans l'administration de l'État, et à la suite de cela la révolution et la destruction de l'ordre existant. Mais ce triple R a été la ruine du candidat républicain, parce qu'il renfermait une calomnie des plus ordinaires et des plus ignobles. Les temps sont passés où l'on pouvait jeter dans le fleuve un bloc de marbre africain, débris du temple de la Paix à Rome et offert par Pie IX pour le monument de Washington, et cela, après qu'un ministre protestant, John F. Weishample eut prétendu dans une lettre publique, adressée aux protestants de l'Amérique, que la pierre envoyée par Pie IX ne pouvait faire partie du monument. Trente ans se sont écoulés depuis et le monument de Washington est achevé sous forme d'un obélisque colossal.

L'année 1885 sera témoin de la consécration du nouvel évêque de Covington, C. P. Maes, qui aura lieu à la fête du Très Saint Nom de Jésus; j'ai déjà parlé de ce prélat dans ma dernière correspondance. Elle verra encore l'érection d'au moins deux nouvelles abbayes bénédictines dans les États de New-Jersey et de New-Carolina, comme aussi, nous l'espérons, l'approbation des décrets du Concile de Baltimore. Que le saint nom de Dieu soit glorifié dans cette année encore, par l'Église de Dieu, partout et en toute rencontre, dans la paix comme dans le combat.

D. B. M.



Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

A.

Adalbéron (St), évêque de Wurzbourg, et fondateur de l'abbaye de Lambach. Élévation de ses reliques, 433.

Agnès (Ste), vierge et martyre. Récit de sa passion, 497. — Bénédiction de deux agneaux le jour de sa fête, 498. — Origine véritable de sa seconde fête, au 28 janvier, 499.

Alleluia, sa signification, 65. Suspension de l'Alleluia le samedi avant la Septuagésime, 499.

Allemagne. Situation religieuse de ce pays, 488, 586.

Amand (St), apôtre de la Belgique. — Abrégé de sa vie, 501.

Amérique. — État de l'Église dans l'Amérique septentrionale, 344, 492. — Nouvelle fondation bénédictine, 398. — Extension sans cesse croissante de l'Ordre aux États-Unis, 485. — Prélats bénédictins prenant part au 3e Concile de Baltimore, 486, 588, sqq.

Angelus. – Origine de cette pratique. — Indulgences et conditions pour les gagner. — Décret du 3 avril 1884, 369, sqq.

Anges. Fête des Saints Anges gardiens, 261.

Anglaise (Congrégation) de l'Ordre de Saint-Benoît, 230, 330, 380. — Fonde un établissement à Rome, 581.

Angleterre. Situation de ce pays, 254, 301.

Anne (Ste). Sa fête, 196.

Annonciation de N.-D. 6.

Anselme (St). Notice, 52.

Anselme le Jeune, neveu du précédent, institue le premier la fête de l'Immaculée Conception en Occident, 413, sqq.

Apôtres. Leur rang dans la liturgie, importance de leurs fêtes, 57.

Arrakan. Mission bénédictine dans ce pays, 571, sqq.

Ascension, fin des mystères du CHRIST, 99.

Assomption de N.-D., 203.

Augustin (St), évêque et docteur, 258, sqq. — Modèle de la pénitence qui s'opère par l'amour, 260.

Augustin (St) de Cantorbéry, apôtre de l'Angleterre. — Monument qui lui est élevé par Lord Granville dans l'île de Thanet, 443.

Australie. Fête à la Nouvelle-Nursie, 90.

Avent. Rites propres au temps de l'Avent, 404.

B.

Baiser, du texte des Évangiles, 561.

Baltimore. 3e Concile plénier de Baltimore, 492. — Prélats bénédictins qui y prirent part, 486.

Barthélemy (St), apôtre. 257.

Bas liturgiques, 226.

Bède le Vénérable (St). Notice, 103. — Poésie sur sa mort, 126.

Benoît (St). Son œuvre 5. — Quitte le monde, 63. — Son premier miracle 110. — La fête de sa Translation en France célébrée autrefois dans tout l'Occident, 150. — Saint Benoît dans la grotte de Subiaco, 155. — Il est révélé au monde, 205. — Il surmonte une violente tentation, 271. — Miracle opéré par le signe de la croix, 315. — La sueur miraculeuse de saint Benoît à Roiate, 386, sqq. — Saint Benoît corrige un moine inconstant dans la prière, 411. — Commande aux eaux, 458, 505. — Les fêtes de la Translation de saint Benoît à Fleury en 1884, 539. — Triomphe de l'envie d'un prêtre coupable, 554.

Bernard (St), 204.

Berthaire (St), abbé du Mt Cassin et martyr, son millénaire en 1884, 479.

Bertin (St), abbé, 263.

Bibliographie. — Supplément aux volumes déjà parus de l'année liturgique, 541. — Manuel pratique de Plain-Chant de D. Ambroise Kienle, 542. — Le petit et le grand Exorde de Cîteaux, 543.

Bonaventure (St). Caractère de son génie, 150.

Brinckman (Mgr). Évêque de Munster. Son exil 46.

Buckfast, monastère bénédictin en Angleterre ; sa restauration, 142.

Digitized by Google

C.

Cardinaux, de l'ordre bénédictin récemment élus, 397.

Carême, commençait autrefois le dimanche de Quadragésime, 504. — Offices de ce temps 546, sqq.

Carmel (Fête de N.-D. du Mont), 153.

Cécile (Ste), 401, d'où lui vient son titre de Reine de l'harmonie, 402.

Celesia (Mgr), archevêque de Palerme et Cardinal bénédictin, 427. — Son allocution sur la situation présente, 528.

Césare (Dom Guillaume de), abbé de Monte-Vergine. Notice, 92.

Chandelier Pascal, à Rome, 73.

Chant sacré, 89, 296.

Chapeau Pontifical. Sa forme et son usage, 224.

Charles le Bon (B), patron de la Belgique, 71. — Élévation de ses reliques à Bruges en 1884, 361. — Description de sa châsse, 179.

Chine. Fondation des Trappistes de Sept-Fons dans ce pays, 292.

Cierges allumés à l'Évangile ; leur signification, 559.

Circoncision. Mystères de ce jour, 453. — C'est proprement la fête de la maternité divine de la bienheureuse Vierge, 453.

Cœur (Sacré). Fête 109. Poésie, 192.

Communion des fidèles pendant la messe en Espagne, 234.

Conception (Immaculée). Part de l'ordre bénédictin dans l'institution de cette fête, 413 sqq.

Costume ecclésiastique à Rome, 220.

Critique. Déplorables conséquences de l'esprit de critique, 467.

Croix (Ste). Invention de la Ste Croix, 59. — La tradition liturgique envisage constamment les mystères de la croix au point de vue du triomphe, 59. Croix de cire bénite, 75. — Place que doit occuper la croix dans nos demeures, 182. — Exaltation de la Sainte Croix, fête par excellence du signe sacré du salut, 266.

D.

Diacre. Son office, 367, 460, 557.

Dimanche. Manière de le sanctifier, 419.

Dominique (St). — Sa fête, 200. Rôle providentiel de son ordre, et avenir qui lui est réservé, 201. — Dieu se sert de Dom Guéranger pour procurer la restauration de l'ordre dominicain en France. Ibid.

Écosse. Monastère de Saint-Benoît de Fort-Augustus, 381. — Monastère de Bénédictines à Dumfries, 400, 445.

Écriture Sainte. Abandon de l'étude véritable des Livres saints. — Le retour serait un principe de renouvellement pour l'ordre monastique, 104.

Éducation. Comment on gâte les enfants, 227. — Comment on les élève 289.

Église. Devoir de ressentir le contre-coup de ses épreuves, 83.

Einsiedlen. Dédicace miraculeuse du sanctuaire de Notre-Dame des Ermites, poésie, 377.

Encens. Usage qu'on en fait dans la sainte messe, 207, 272.

Épiphanie. Triple mystère de ce jour, 454. — Était jadis considérée comme la fête même de la Nativité du Sauveur. *Ibid.*

Épiscopat bénédictin actuel, 568, sqq.

Espagne. Situation religieuse du pays, 188, 297.

Étienne (St). Raison de la place qu'occupe sa fête au lendemain de la Noël, 452.

Évangile. L'évangile dans la liturgie, 318, 362. — Le chant de l'évangile à matines dans les monastères, 462. — Annoncé d'abord par les lecteurs, 460. — Par l'empereur aux matines de Noël, 463. — N'était pas récité en particulier par le célébrant à la grand' messe, 507. — L'évangile chanté solennellement par le diacre, 508. — Procession en usage avant l'évangile, 509. — Le peuple écoute l'évangile debout, 510.

Expectation de l'enfantement de la Vierge. Origine de cette fête, 410.

F.

Fery-Keny. Double communauté bénédictine à Constantinople, 96.

Fleury. Fêtes de la Translation de saint Benoît, 248.

Forannan (St), évêque, et abbé de Waulsort, légende, 77.

France. Situation de ce pays, 185, 250, 348, 446.

Digitized by Google

François de Paule (St). Passage de Dom Guéranger sur ce saint, 8.
Françoise Romaine (Ste), fondatrice des Oblates de Torre de Specchi, 548.

G.

Ganglbauer (Mgr), prince-archevêque de Vienne et cardinal bénédictin, 430.
Georges (St). Notice, 53.
Gérard (St), abbé de Brogne. Sa légende, 27, 78, 127.
Gertrude de Nivelles (Ste), grande moniale du VIIe siècle, 551.
Gertrude (Ste), vierge de l'ordre de Saint-Benoît. Passage de Dom Guéranger sur sa mission, 359.
Gilles (St), abbé, 262.
Grégoire le Grand (St). Notice, 549.
Grégoire VII (St). Notice, 101. — Son prochain centenaire, 540.
Grégoire (Dom) Fechter moine d'Emmaüs, notice, 93.

H.

Henri (St). Notice, 151. — Patron des Oblats de l'ordre de Saint-Benoît, 153.
Hildegarde (Ste). Caractère de sa mission, 269.
Huiles. Bénédiction des Saintes Huiles le Jeudi saint, 20, sqq. — Huile miraculeuse coulant du corps de certains saints, 385.

I.

Ignace de Loyola (St), et son ordre, 197. — Est depuis trois siècles l'instrument des grands desseins de Dieu. *Ibid.* — L'ordre bénédictin favorise ses commencements, 198.
Inde. Mission bénédictine des Indes, 337.
Innocents (Sts), représentent la virginité, 453. — Leur fête était la fête des enfants, 453.
Iroquois. Visite apostolique d'un moine Cistercien de Bornheim dans leur pays, 294.

J.

Jacques-le-Majeur (St), apôtre, sa fête, 196. — Lettres apostoliques de Léon XIII au sujet de l'authenticité de ses reliques, 516.
Jean-Baptiste (St). Sa fête toute empreinte d'un caractère de joie; place mystérieuse qu'elle occupa au solstice d'été, 145.
Jean (St), l'évangéliste, 452.
Jean et Paul (Sts), martyrs, 147.
Jérôme (St), docteur de l'Église, 307. — Importance de ses travaux bibliques, 308. — Est une des gloires de l'ordre monastique, *Ibid.*
Jésus. Institution de la fête du saint Nom de JÉSUS : ses raisons, 457.
Jeudi Saint. Rites propres à ce jour, 11.
Joseph (St). Développement successif de son culte, 553.
Journaux. Leurs avantages et leurs inconvénients, 38.
Jumièges. Les 450 élus de Jumièges, légende poétique, 280.

K.

Kremsmunster. Antique abbaye bénédictine en Autriche. Notice sur ce monastère, 431.

L.

Laetare (dimanche). Rites propres à ce jour, 6.
Lambert (St), évêque et martyr, 267.
Lanfranc (B.). Sa conversion, poésie, 213.
Larmes, leur prix, 195.
Laurent (St), 202.
Léon XIII. Encyclique aux Évêques de France, 30. — Encyclique sur la franc-maçonnerie, 166, 216. — Seconde encyclique sur le saint Rosaire, 326.
Liberté. Véritable sens de ce mot, 133.
Liguori (St Alphonse-Marie de). Son rôle providentiel, 199. — Sa congrégation, 200.
Luck (Mgr), évêque d'Auckland, dans la Nouvelle-Zélande, de l'ordre de St-Benoît, 540.

M.

Madeleine (Ste Marie), 194.
Marc (St). Procession de la St-Marc, 55.
Marie. Poésie de mai, 144.
Martin (St), 356. Célèbre monastère de St-Martin, en Hongrie, 579.

Digitized by Google

Martyrs. L'office des Martyrs au Temps pascal, 53.
Mathias (St), apôtre, 547.
Matthieu (St), apôtre et évangéliste, 305.
Maur (St), arrache saint Placide à la mort, 505. — Apôtre monastique de la Gaule, 456. — Bénédiction de St-Maur, 457.
Méchitaristes, bénédictins arméniens à Venise et à Vienne, 486.
Meinrad (St), monastère bénédictin en Amérique: fêtes jubilaires, 442.
Messager des fidèles. Son Programme 1. — Béni par Léon XIII, 49. — Reçoit de nombreux encouragements, 50. — Ses abonnés, 97.
Messe. Importance de la Messe paroissiale, 329.
Metten. Notice sur cette abbaye, 97
Michel (St), archange. Importance de sa fête dans l'antiquité chrétienne, 306. — Particularités de la Messe du jour dans les liturgies du moyen âge, 307.
Moniales bénédictines d'Italie. Persécutions qu'elles ont à endurer, 144. — Leur reconnaissance envers leurs bienfaiteurs, 343. — Poésie en leur faveur, 344.
Mont-des-Olives, monastère Cistercien en Alsace: élection d'un nouvel abbé, 245.
Mont-Olivet. Congrégation bénédictine fondée par le B. Bernard Tolomei, 519. — Son état actuel, 521.

N.

Nativité de N.-D., 264. — Légende sur l'institution de cette fête, 265. — Désignée sous le nom de fête Angevine, 265. — Circonstance qui a donné lieu à l'établissement de son octave, Ibid.
Nicolas (St). Récit de sa translation, 407. — Pieux usage en l'honneur de ce saint Évêque, 408.
Noblesse. Ce qu'elle est, d'où elle vient, quelle est sa mission, 373.
Noël. La vigile de Noël dans les monastères, 450. — Liturgie du saint jour de Noël, 451. — Pastorale sur la nuit de Noël, 454. — L'Évangile annoncé par l'Empereur, 463. — Chant solennel de la Généalogie, 461, 451.
Nunez Pernia (Mgr), évêque bénédictin espagnol, 241.

O.

Octave. Sa signification, 7.
Orégon. Nouvelle fondation bénédictine dans ce pays, 238.

P.

Pagnani (Mgr). Bénédictin-Sylvestrin, et sa mission de Ceylan, 541.
Pâques. Le Temps pascal, 65. — Le jour de Pâques, 12. — La semaine de Pâques, 13, sqq.
Passion. Dimanche de la Passion, 7.
Pasteur. Second dimanche après Pâques, ou dimanche du Bon-Pasteur, 56.
Pauvres. Obligation imposée aux riches de leur venir en aide, 513.
Pentecôte, 104.
Pescetelli (Dom), 581.
Pie de Drais (Dom). Notice biographique, 41.
Pierre (St). Histoire de son culte, 157. — Célèbres abbayes que lui sont dédiées, 164. — Fête de saint Pierre-aux-Liens, 199.
Pitra (cardinal). Sa translation au siège de Porto, 96. — Conseils qu'il adresse à ses diocésains, 246. — Ses travaux, 248.
Placide (St), protomartyr de l'ordre bénédictin, 311.
Pothier (Dom Joseph). Bref de Sa Sainteté, constatant le mérite de ses travaux pour la restauration du chant sacré, 89.
Présentation de Notre-Dame, 401.
Prière. Est une supplication et une œuvre sociale, 55.
Purification de Notre-Dame, 500 — Bénédiction des cierges, 501.

Q.

Quatre-Temps de la Pentecôte, 106. — de Septembre, 268. — de l'Avent, 409. — du Carême, 547
Quinquagésime. Office de ce dimanche, 504.

R.

Rameaux. Rites propres à ce dimanche, 9.
Rheinau, dernier moine de cette célèbre abbaye bénédictine, 246.
Rotate, village des Appenins, cé-

Digitized by Google

lèbre par le miracle annuel de la sueur de saint Benoît. Récits d'un pèlerinage à ce sanctuaire, 384, 473.

Rome. Notes d'un touriste sur Rome, 391, 422, 522. — Les bénédictins anglais à Rome, 581. — Courrier romain, 584.

Rosaire. Fête et nature de cette institution, 309. — Seconde encyclique de Léon XIII sur le saint Rosaire, 326.

S.

Sacrement (St). Fête, 108. — Procession, 112, sqq.

Saints. Leur culte laisse encore à désirer, 355.

Salzbourg. Projet de relever l'université bénédictine de cette ville, 487.

Samedi Saint. Rites propres à ce jour, 12.

San Felice (cardinal), de l'ordre de Saint-Benoît, 141.

San Cosimato, théâtre d'un miracle de saint Benoît, 317, 389.

Scolastique (sainte). Son dernier entretien avec saint Benoît, 18. — Sa fête, 503.

Seckau, nouveau monastère bénédictin en Styrie, 86.

Septuagésime. Caractère et rites propres à ce temps, 499. — Office du dimanche de septuagésime, 500.

Sept-Douleurs de la Ste Vierge, 9.

Sexagésime. L'office de ce dimanche est spécialement consacré à la parole de Dieu, 503.

Silos, ancien monastère bénédictin d'Espagne, restauré par la congrégation bénédictine de France, 436 sqq.

Sixte (St). Ancien usage propre à ce jour, 202.

Solesmes. Discours de M. de Léobardy à la bénédiction des eaux de Solesmes, 537. — Lettre d'un pèlerin de Solesmes en 1884, 596.

Solitude. Ses avantages, 16.

Subiaco, pèlerinage monastique, 470.

T.

Thomas (St).Ap. Raison de la place qu'occupe sa fête dans l'année liturgique, 449.

Toussaint. Harmonies providentielles dans la date de cette fête, 354. — Son institution, *Ibid.* — Particularité touchante des anciennes liturgies, 355. — Toussaint de l'ordre monastique, 358.

Trépassés. Commémoraison du 2 novembre instituée d'abord dans l'ordre bénédictin, 355, 356.

Trinité. Pourquoi cette fête a fait si tard son apparition sur le cycle, 107.

Thérèse (Ste), 313. — Nature et caractère propre de sa réforme, 314.

U.

Ursule (Ste), vierge et martyre, 353.

V.

Val-Dieu, monastère cistercien du diocèse de Liège; — Consécration de son église restaurée, 535.

Vandrille (St), abbé de Fontenelle. Translation de son chef à l'abbaye de Maredsous, 282.

Vendredi Saint. Service divin de ce jour, 11.

Virgile (St), abbé-évêque de Salzbourg, son 11e centenaire, 563.

Visitation. Notice sur cette fête, 148.

Vocation, idées fausses sur cette importante question, 563.

W.

Wimmer (Dom Boniface). Les noces d'or de sa profession, 136.

Digitized by Google

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

I. — Liturgie.

1. Chronique liturgique.

21 mars, St Benoît, 4.
23 » Dimanche, *Lætare*, 6.
25 » L'annonciation, 6.
28 » Octave de St Benoît, 7.
30 » Dimanche de la Passion, 7.
2 avril, St François de Paule, 8.
4 » Notre Dame des 7 Douleurs, 9.
6 » Dimanche des Rameaux, 9.
10 » Jeudi Saint, 11.
11 » Vendredi Saint, 11.
12 » Samedi Saint, 12.
13 » Le saint jour de Pâques, 12.
14 » Lundi de Pâques, 13.
15 » Mardi de Pâques, 14.
20 » Dim. de *Quasimodo*, 15.
21 » St Anselme, 52.
23 » St Georges, M., 53.
25 » St Marc, év., 55.
27 » 2e Dimanche après Pâques, 56.
1er mai, SS. Philippe et Jacques, Ap., 57.
3 » Invention de la Ste Croix, 59.
4 » 3e Dim. ap. Pâques, Patronage de S. Joseph, 60.
6 » St Jean devant la Porte Latine, 60.
11 et 18, 4e et 5e dim. après Pâques, 60.
19, 20 et 21, Les Rogations, 61.
21 mai, Vigile de l'Ascension, 62.
22 » Ascension, 99.
25 » St Grégoire VII, 101.
27 » St Bède le Vénérable. 103.
31 » Vigile de la Pentecôte, 104.
1er juin, Pentecôte, 104.
2 et 3 juin, lundi et mardi de la Pentecôte, 106.
4, 6 et 7 juin, Quatre-Temps de la Pentecôte, 106.
8 juin, La Très Sainte Trinité, 107.
12 » Fête du Très Saint Sacrement, 108.
20 » Fête du Sacré-Cœur de JÉSUS, 109.
24 » Nativité de St Jean Baptiste, 145.
26 » SS. Jean et Paul, 147.
29 » SS. Apôt. Pierre et Paul, 147.
30 » Comm. de St Paul, 148.
2 juillet, Visit. de Notre Dame, 148.
6 juillet, Précieux Sang de N.-S., 150.
11 et 13 juillet, Transl. et Patron. de saint Benoît, 150.
14 juillet, St Bonaventure, év. cf. et doct., 150.
15 » St Henri, empereur, 151.
16 » N.-D. du Mont Carmel, 153.
22 » Ste Marie-Madeleine, 194.
25 » Saint Jacques-le-Majeur, ap. 196.
26 » Ste Anne, mère de la Bienheureuse Vierge Marie, 196.
31 » Saint Ignace de Loyola, confesseur, 197.
1er août, Fête de saint Pierre aux Liens, 199.
2 » Saint Alphonse-Marie de Liguori, évêque et conf., 199.
4 » Saint Dominique, conf., 200.
5 » Fête de Notre-Dame des Neiges, 201.
6 » Transfiguration de N. S. 201.
10 » Saint Laurent, martyr, 202.
15 » Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie, 203.
20 » Saint Bernard, abbé et docteur de l'Église, 204.
24 » Fête de saint Barthélemy, ap. 257.
28 » Saint Augustin, évêque, confess. et doct. de l'Église, 258.
31 » Fête des saints Anges gardiens, 261.
1er sept. Saint Gilles, ab. et conf., 262.
5 » St Bertin, ab. et conf., 263.
8 » Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, 264.
14 » L'exaltation de la Ste Croix, 266.
17 » St Lambert, év. et mart., 267.
17, 19 et 20 sept. Quatre-Temps de septembre, 268.
18 sept. Sainte Hildegarde, vierge et abbesse de l'Ordre de Saint-Benoît, 269.
21 » St Matthieu, ap. et évang. 305.
29 » St Michel, archange, 306.
30 » St Jérôme, confesseur et docteur de l'Église, 307.
1er octob. Fête du Saint Rosaire de la bienh. Vierge Marie, 309.
5 » St Placide et ses compagnons, martyrs, 353.

Digitized by Google

15 octob. Sainte Thérèse, vierge, 313.
21 » Sainte Ursule, et ses compagnes, martyres, 353.
1er nov. Toussaint, 354.
3 » Commémoration des fidèles trépassés, 355.
11 » St Martin, 356.
13 » Saints moines de l'Ordre de Saint-Benoît, 358.
17 » Ste Gertrude, vierge, 359.
21 » Présentation de la bienheureuse Vierge Marie, 401.
23 » Dernier dimanche après la Pentecôte, 403.
30 » Premier dimanche de l'Avent. (Commencement de l'année liturgique), 304.
1er jour libre de Déc. — St André, apôtre, 406.
7 déc. Second dimanche de l'Avent, 408.
8 » Fête de l'Immaculée Conception de la bienheureuse vierge Marie, 409.
14 » Troisième dimanche de l'Avent, 409.
17, 19 et 20 déc. Les Quatre-Temps de l'Avent, 409.
17 et 18 déc. Le mercredi des Quatre-Temps de l'Avent et la Fête de l'Expect. de la Vierge, 410.
21 déc. Quatrième dimanche de l'Avent *(Rorate)*, 449.
22 » Lundi, saint Thomas, ap., 449.
24 » Mercredi, Vigile de Noël, 449.
25 » Jeudi, saint jour de Noël, 451.
26, 27 et 28 déc. Fêtes de S. Étienne, de saint Jean et des saints Innocents, 452.
1er janv. Jeudi, octave de Noël et circoncision de N. S. J.-C., 453.
6 » Mardi, Épiphanie du Seigneur, 454.
15 » Jeudi, saint Maur, abbé, 456.
18 » Dimanche, deuxième après l'Épiphanie. — Fête du saint Nom de JÉSUS, 457.
21 » Mercredi, sainte Agnès, vierge et martyre, 497.
31 » Samedi, suspension de l'*Alleluia*. Ouverture de la Septuagésime, 499.
1er fév. Dimanche de la Septuagésime, 500.
2 » Lundi, Fête de la purification de Notre-Dame, 500,
6 » Vendredi, saint Amand, évêque et confesseur, ap. de la Belgique, 501.
8 févr. Dim. de la Sexagésime, 503.
10 » Mardi, sainte Scholastique, vierge, 503.
13 » Dimanche de la Quinquagésime *(Esto mihi)*, 504.
18 » Mercredi des Cendres. Commencement du Carême, 504.
22 » Premier dim. du carême, 546.
24 » Fête de St Mathias, ap., 547.
25, 27 et 28 fév. Les Quatre-Temps du Carême, 547.
1er mars, Second dimanche du carême, *(Remin.)*, 547.
8 » Troisième dimanche du carême *(Oculi)*, 548.
9 » Sainte Françoise Romaine, veuve, 548.
12 » Fête de saint Grégoire-le-Grand, pape, cf. et doct., 549.
13 » Vendredi de la 3e semaine du carême, 550.
15 » Quatr. dim. du carême, 550.
17 » Fête de sainte Gertrude de Nivelles, vierge et abb. 551.
18 » Mercredi de la quatrième semaine du carême, 552.
19 » Saint Joseph, conf., — époux de la bienh. V. Marie, 553.

2. Articles détachés.

La bénédiction des Saintes Huiles, le jeudi saint, 20.
L'*Alleluia* et le temps pascal, 65.
La procession solennelle du Très Saint Sacrement, 112.
Les origines de la fête de l'Immaculée Conception en Occident, 413.
Saint Pierre, 157.
La communion des fidèles pendant la Messe, en Espagne, 234.
L'encens et l'usage qu'on en fait à la sainte Messe, 207, 272.
L'Évangile dans la liturgie, 318, 363, 460, 506, 557.
NOTES LITURGIQUES, par Mgr Barbier de Montault.
Le chandelier pascal à Rome, 73.
Les croix de cire bénite, 75.
Le chapeau pontifical, 225.
Le costume ecclésiastique à Rome, 226.
Les bas liturgiques, 226.

II. — Articles sur saint Benoît.

S. Benoît, père de bon conseil, 16.
S. Benoît et l'esprit de foi, 63.
Premier miracle, 120.
A Subiaco, 155.

Digitized by Google

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

I. — Liturgie.

1. Chronique liturgique.

21 mars, St Benoît, 4.
23 » Dimanche, *Lætare*, 6.
25 » L'annonciation, 6.
28 » Octave de St Benoît, 7.
30 » Dimanche de la Passion, 7.
2 avril, St François de Paule, 8.
4 » Notre Dame des 7 Douleurs, 9.
6 » Dimanche des Rameaux, 9.
10 » Jeudi Saint, 11.
11 » Vendredi Saint, 11.
12 » Samedi Saint, 12.
13 » Le saint jour de Pâques, 12.
14 » Lundi de Pâques, 13.
15 » Mardi de Pâques, 14.
20 » Dim. de *Quasimodo*, 15.
21 » St Anselme, 52.
23 » St Georges, M., 53.
25 » St Marc, év., 55.
27 » 2e Dimanche après Pâques, 56.
1er mai, SS. Philippe et Jacques, Ap., 57.
3 » Invention de la Ste Croix, 59.
4 » 3e Dim. ap. Pâques, Patronage de S. Joseph, 60.
6 » St Jean devant la Porte Latine, 60.
11 et 18, 4e et 5e dim. après Pâques, 60.
19, 20 et 21, Les Rogations, 61.
21 mai, Vigile de l'Ascension, 62.
22 » Ascension, 99.
25 » St Grégoire VII, 101.
27 » St Bède le Vénérable. 103.
31 » Vigile de la Pentecôte, 104.
1er juin, Pentecôte, 104.
2 et 3 juin, lundi et mardi de la Pentecôte, 106.
4, 6 et 7 juin, Quatre-Temps de la Pentecôte, 106.
8 juin, La Très Sainte Trinité, 107.
12 » Fête du Très Saint Sacrement, 108.
20 » Fête du Sacré-Cœur de JÉSUS, 109.
24 » Nativité de St Jean Baptiste, 145.
26 » SS. Jean et Paul, 147.
29 » SS. Apôt. Pierre et Paul, 147.
30 » Comm. de St Paul, 148.
2 juillet, Visit. de Notre Dame, 148.
6 juillet, Précieux Sang de N.-S., 150.
11 et 13 juillet, Transl. et Patron. de saint Benoît, 150.
14 juillet, St Bonaventure, év. cf. et doct., 150.
15 » St Henri, empereur, 151.
16 » N.-D. du Mont Carmel, 153.
22 » Ste Marie-Madeleine, 194.
25 » Saint Jacques-le-Majeur, ap. 196.
26 » Ste Anne, mère de la Bienheureuse Vierge Marie, 196.
31 » Saint Ignace de Loyola, confesseur, 197.
1er août, Fête de saint Pierre aux Liens, 199.
2 » Saint Alphonse-Marie de Liguori, évêque et conf., 199.
4 » Saint Dominique, conf., 200.
5 » Fête de Notre-Dame des Neiges, 201.
6 » Transfiguration de N. S. 201.
10 » Saint Laurent, martyr, 202.
15 » Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie, 203.
20 » Saint Bernard, abbé et docteur de l'Église, 204.
24 » Fête de saint Barthélemy, ap. 257.
28 » Saint Augustin, évêque, confess. et doct. de l'Église, 258.
31 » Fête des saints Anges gardiens, 261.
1er sept. Saint Gilles, ab. et conf., 262.
5 » St Bertin, ab. et conf., 263.
8 » Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, 264.
14 » L'exaltation de la Ste Croix, 266.
17 » St Lambert, év. et mart., 267.
17, 19 et 20 sept. Quatre-Temps de septembre, 268.
18 sept. Sainte Hildegarde, vierge et abbesse de l'Ordre de Saint-Benoît, 269.
21 » St Matthieu, ap. et évang. 305.
29 » St Michel, archange, 306.
30 » St Jérôme, confesseur et docteur de l'Église, 307.
1er octob. Fête du Saint Rosaire de la bienh. Vierge Marie, 309.
5 » St Placide et ses compagnons, martyrs, 353.

Digitized by Google

15 octob. Sainte Thérèse, vierge, 313.
21 » Sainte Ursule, et ses compagnes, martyres, 353.
1er nov. Toussaint, 354.
3 » Commémoration des fidèles trépassés, 355.
11 » St Martin, 356.
13 » Saints moines de l'Ordre de Saint-Benoît, 358.
17 » Ste Gertrude, vierge, 359.
21 » Présentation de la bienheureuse Vierge Marie, 401.
23 » Dernier dimanche après la Pentecôte, 403.
30 » Premier dimanche de l'Avent. (Commencement de l'année liturgique), 304.
1er jour libre de Déc. — St André, apôtre, 406.
7 déc. Second dimanche de l'Avent, 408.
8 » Fête de l'Immaculée Concepception de la bienheureuse vierge Marie, 409.
14 » Troisième dimanche de l'Avent, 409.
17, 19 et 20 déc. Les Quatre-Temps de l'Avent, 409.
17 et 18 déc. Le mercredi des Quatre-Temps de l'Avent et la Fête de l'Expect. de la Vierge, 410.
21 déc. Quatrième dimanche de l'Avent *(Rorate)*, 449.
22 » Lundi, saint Thomas, ap., 449.
24 » Mercredi, Vigile de Noël, 449.
25 » Jeudi, saint jour de Noël, 451.
26, 27 et 28 déc. Fêtes de S. Étienne, de saint Jean et des saints Innocents, 452.
1er janv. Jeudi, octave de Noël et circoncision de N. S. J.-C., 453.
6 » Mardi, Épiphanie du Seigneur, 454.
15 » Jeudi, saint Maur, abbé, 456.
18 » Dimanche, deuxième après l'Épiphanie. — Fête du saint Nom de JÉSUS, 457.
21 » Mercredi, sainte Agnès, vierge et martyre, 497.
31 » Samedi, suspension de l'*Alleluia*. Ouverture de la Septuagésime, 499.
1er fév. Dimanche de la Septuagésime, 500.
2 » Lundi, Fête de la purification de Notre-Dame, 500,
6 » Vendredi, saint Amand, évêque et confesseur, ap. de la Belgique, 501.
8 févr. Dim. de la Sexagésime, 503.
10 » Mardi, sainte Scholastique, vierge, 503.
13 » Dimanche de la Quinquagésime *(Esto mihi)*, 504.
18 » Mercredi des Cendres. Commencement du Carême, 504.
22 » Premier dim. du carême, 546.
24 » Fête de St Mathias, ap., 547.
25, 27 et 28 fév. Les Quatre-Temps du Carême, 547.
1er mars, Second dimanche du carême, *(Remin.)*, 547.
8 » Troisième dimanche du carême *(Oculi)*, 548.
9 » Sainte Françoise Romaine, veuve, 548.
12 » Fête de saint Grégoire-le-Grand, pape, cf. et doct., 549.
13 » Vendredi de la 3e semaine du carême, 550.
15 » Quatr. dim. du carême, 550.
17 » Fête de sainte Gertrude de Nivelles, vierge et abb. 551.
18 » Mercredi de la quatrième semaine du carême, 552.
19 » Saint Joseph, conf., — époux de la bienh. V. Marie, 553.

2. Articles détachés.

La bénédiction des Saintes Huiles, le jeudi saint, 20.
L'*Alleluia* et le temps pascal, 65.
La procession solennelle du Très Saint Sacrement, 112.
Les origines de la fête de l'Immaculée Conception en Occident, 413.
Saint Pierre, 157.
La communion des fidèles pendant la Messe, en Espagne, 234.
L'encens et l'usage qu'on en fait à la sainte Messe, 207, 272.
L'Évangile dans la liturgie, 318, 363, 460, 506, 557.
NOTES LITURGIQUES, par Mgr Barbier de Montault.
Le chandelier pascal à Rome, 73.
Les croix de cire bénite, 75.
Le chapeau pontifical, 225.
Le costume ecclésiastique à Rome, 226.
Les bas liturgiques, 226.

II. — Articles sur saint Benoît.

S. Benoît, père de bon conseil, 16.
S. Benoît et l'esprit de foi, 63.
Premier miracle, 120.
A Subiaco, 155.

Digitized by Google

Le flambeau sur le chandelier, 205.
Courage dans l'épreuve, 271.
St Benoît et le signe de la croix, 315.
St Benoît et l'esprit de prière, 411.
Il commande aux eaux, 458, 505.
St Benoît et le démon de l'envie, 554.

III. — Articles sur la vie chrétienne.

Les voleurs, 38.
Père et mère, 83.
Liberté, 133.
La croix, 182.
Gâté, 227.
Élevé, 289.
Que c'est beau! 329.
La noblesse, 373.
Le dimanche, 419.
La critique, 467.
Le bon intendant, 513.
Une idée fausse, 563.

IV. — Actes du Saint-Siège.

Encyclique de S. S. Léon XIII aux Évêques de France, 30.
Encyclique contre la Franc-Maçonnerie, 166, 216.
2e Encyclique sur le Rosaire, 326.
Lettres apostoliques au sujet de l'Invention de St Jacques le Majeur, 516.
Décisions sur l'*Angelus*, 369.

V. — Variétés et Nouvelles bénédictines.

Un second Patron de la Belgique, 71.
La châsse du B. Charles le Bon, 179.
La congrégation anglaise de l'Ordre de St-Benoît, 230, 330, 380.
Le chef de saint Vandrille à Maredsous, 282.
Élévation des reliques du B. Charles le Bon, 369.
Pèlerinages monastiques, 384, 469.
Impressions d'un touriste à Rome, 391, 422, 522.
La congrégation bénédictine de Mt-Olivet, 519.
L'Épiscopat bénédictin actuel, 568.
Une belle existence. (Le R. P. Dom Pie de Drais), 41.
Un évêque dans l'exil. (Mgr Brinckman), 46.
Le nouveau monastère bénédictin de Seckau (Styrie), 86.
Chant grégorien, 89.
Une fête en Australie, 90.
D. Guillaume de Cesare, abbé de Monte-Vergine (Italie), 92.
La mort d'un moine. (D. Grégoire Fechter, à Prague), 93.
Abbaye de Metten (Bavière), 95.
Le cardinal Pitra, O. S. B., 96.
Le sanctuaire bénédictin de Fery-Keny (Constantinople), 96.
Dom Boniface Wimmer et les Bénédictins dans l'Amérique du Nord, 136.
Le cardinal Sanfelice, 141.
Restauration de l'abbaye de Buckfast (Angleterre), 142.
Nos pauvres sœurs d'Italie, 144.
Une nouvelle fondation bénédictine dans l'Orégon (États-Unis), 239.
Mgr Nunez, des marquis de los Salados, évêque bénédictin de Coria (Esp.), 241.
Le nouvel abbé du Mont-des-Olives (Alsace), 245.
Le dernier moine de Rheinau (Suisse), 246.
Les recommandations d'un évêque, 246.
Les Trappistes en Chine, 292.
Chez les Iroquois, 294.
Musique ecclésiastique, 296.
La nouvelle Nursie (Australie), 335.
Les Bénédictins dans les Indes, 337.
Nos pauvres sœurs d'Italie, 343.
Quatre cardinaux bénédictins, 396.
Fondation en Amérique, 398.
Travaux historiques des Bénédictins au Vatican, 398.
L'abbaye de Boxley, 398.
L'école abbatiale de Maredsous, 399.
Un monastère de Bénédictines en Écosse, 400.
Le cardinal Celesia, archevêque de Palerme, moine bénédictin (Sicile), 427.
Le cardinal Ganglbauer et l'abbaye de Kremsmunster (Autriche), 430.
Élévation du corps de saint Adalbéron à l'abbaye de Lambach (Autriche), 433.
Silos, en Espagne, 436.
Fêtes jubilaires à l'abbaye de Saint-Meinrad (Amérique), 442.
Un monument à saint Augustin, moine, apôtre de l'Angleterre, 443.
La fondation bénédictine de Dumfries en Écosse, 445.
Millénaire de saint Berthaire au Mont-Cassin, 478.
Échos d'Amérique, 485.

Digitized by Google

Les Bénédictins Méchitaristes, 486.
Les noces d'or du Prince Charles Antoine de Hohenzollern, 487.
Une université bénédictine qui va renaître, 487.
Allocution du cardinal Celesia sur la situation présente, 528.
Le onzième centenaire de saint Virgile, abbé-évêque de Salzbourg, (784-1884), 531.
Dédicace de l'église cistercienne de Val-Dieu (Dioc. de Liège), 535.
A propos des eaux de Solesmes, 537.
Nouvelle Zélande, 540.
Le VIIIe centenaire de saint Grégoire VII, 540.
Mission de Ceylan (Asie), 541.
Mission de l'Arrakan (Bengale oriental), 571.
L'abbaye de Solesmes en 1884, 576.
Mort de l'archi-abbé de Martinsberg (Hongrie), 578.
Mort du R^me P. abbé D. Prescetelli, à Rome, 581.
Mort de S. G. Mgr Balgy, 581.
Les Bénédictins anglais à Rome, 581.
Mission de Dakota (Amérique), 582.
Mission du Sacré-Cœur de l'Indian territory (Canada), 582.
Nouvelle Nursie (Australie), 583
Au Canada, 583.
Mort du R^me Père abbé de Marienberg (Tyrol), 583.
Mort du R. Père Dom Laurent Stepherd, 583.

VI. — Poésies et Légendes monastiques.

St Gérard de Brogne, 17, 78, 127.
St Forannan de Waulsort, 77.
Mort de St Bède le Vénérable, 126.
Mai à Marie, 144.
Le Sacré-Cœur, 192.
La vocation du B. Lanfranc, 213.
Les 450 élus de Jumièges, 280.
Nos pauvres Sœurs d'Italie, 344.
Dédicace miraculeuse de N.-D. d'Einsiedlen, 377.
La nuit de Noël, 454.

VII. — Correspondances de l'Étranger.

Courrier de France, 185, 250, 348, 446.
Courrier d'Espagne, 188.
Courrier Anglais, 254.
Courrier Américain, 344, 492, 588.
Courrier Allemand, 488, 586.
Courrier Romain, 584.

VIII. — Bibliographie.

L'année liturgique. Supplément aux premiers volumes, 541.
Choralschule, 542.
Le petit et le grand Exorde de Cîteaux, 543.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07499 8439

Digitized by Google

Digitized by Google